

CAMPAGNES

DANS LES ALPES

PENDANT LA RÉVOLUTION

1794, 1795, 1796

CAMPAGNES

DANS

LES ALPES

PENDANT LA RÉVOLUTION

D'APRÈS LES ARCHIVES DES ÉTATS-MAJORS

Français et Austro-Sarde

PAR MM.

LÉONCE KREBS

Chef d'escadron d'Artillerie,
Attaché
à l'État-Major de l'Armée,
Lauréat de l'Institut.

HENRI MORIS

Ancien élève pensionnaire de l'École
des Chartes,
Archiviste des Alpes-Maritimes
Lauréat de l'Institut.

1794, 1795, 1796

*Ouvrage accompagné de deux Cartes des Opérations
et de sept Croquis*

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie

ÉDITEURS

Rue Garancière, 8 et 10

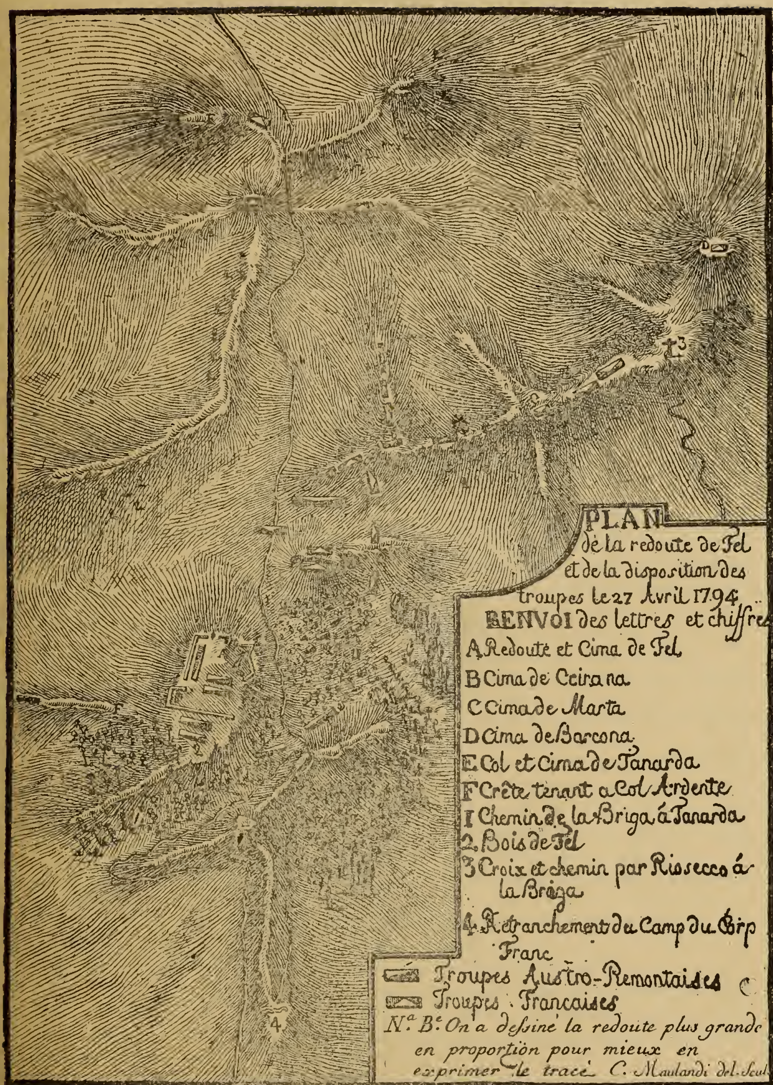
1895

NICE. — TYPOGRAPHIE MALVANO-MIGNON, 1, RUE GARNIER.





VUE DU CAMP DE MARTE
occupé par les troupes du roi de Sardaigne en octobre 1793


PLAN
de la redoute de Fel
et de la disposition des
troupes le 27 Avril 1794
RENVOI des lettres et chiffres
A Redoute et Cima de Fel
B Cima de Ccirana
C Cima de Marta
D Cima de Barcona
E Col et Cima de Tanarda
F Crête tenant a Col Ardente
I Chemin de la Briga á Tanarda
2. Bois de Fel
3 Croix et chemin par Riosecco á la Briga
4 Retranchement du Camp du Corp Franc
Troupes Austro-Remontaises
Troupes Francaises
N.ª B.ᵉ On a dessiné la redoute plus grande en proportion pour mieux en exprimer le tracé
C. Maulandi del. Sculp.
A
B
C
D
E
F
1
2
3
4

TROISIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE 1794

CHAPITRE Ier

CONQUÊTE D'ONEILLE, D'ORMEA, DE SAORGE ET DU COL DE TENDE

Disposition des deux adversaires dans le comté de Nice. — Projet d'opérations pour l'armée d'Italie. — Attaques dans les vallées de la Vésubie et de la Roya. — Expédition d'Oneille. — Mouvement offensif des Français dans la vallée du Tanaro. — Le général Colli prend le commandement du corps austro-sarde dans le comté de Nice. — Prise de la redoute de Fels ou Nava. — Occupation de Saorge. — Enlèvement du col de Tende. — Retraite des Austro-Piémontais dans les plaines du Piémont.

Décembre 1793. — Disposition de l'armée d'Italie.

L'heureuse campagne de Kellermann en Savoie, l'insuccès de l'attaque de M. de Wins dans les Alpes-Maritimes, assuraient aux Républicains la possession des territoires conquis en 1792 et en 1793. La soumission de Lyon et la prise de Toulon consacraient le triomphe du parti montagnard sur les Girondins. Toutes les forces militaires réunies sur la frontière du sud-est étaient disponibles pour prendre l'offensive contre les Austro-Sardes.

Dans le comté de Nice, la tempête de neige des 22 et 23 décembre 1793 avait arrêté les hostilités et causé l'abandon un peu précipité du camp de la baisse d'Argent et de la position du Tueis, devant l'Authion[1]. Au com-

1. Voir 1er volume, p. 339. — Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 7 janvier 1794. Il a chargé le général Bizanet de faire tout son possible pour retirer les six pièces de 4, enterrées à la Fougasse.

Janvier 1794. mencement de 1794, l'armée d'Italie présente trois masses d'égale force[1] :

Celle de gauche comprend quatre groupes : le premier est constitué par la garnison d'Entrevaux renforcée, qui occupe Puget-Théniers, Castellet et Annot, et par les troupes cantonnées à Colmars, qui passent de l'armée des Alpes à celle d'Italie[2]. Les principaux postes de la rive droite du Var : Gilette, Revest, Conségudes, Bezaudun forment le second groupe, qui sert d'intermédiaire entre le premier et le troisième, composé des détachements de Saint-Martin du Var, la Roquette, Levens, Tourrettes, Châteauneuf, protégeant, contre les incursions des « Barbets » du mont Férion[3], la route de Nice à Utelle. Cette dernière localité est gardée, ainsi que le Brech, Blaquet et Figaret, par le quatrième groupe, d'un effectif de 1.500 ou 2.000 hommes, qui défendent le débouché des vallées de la Tinée et de la Vésubie.

Ces dispositions étaient celles qu'indiquait le projet de quartiers d'hiver établi dès le mois de septembre 1793[4]. Au centre, au lieu de se replier sur les crêtes qui entourent le bassin du Paillon, on conserve la majeure partie des positions conquises pendant l'été. Le camp de Colla Bassa et le cantonnement de Lucéram assurent les communications entre Saint-Arnoux, sur la Vésubie, et Moulinet, sur la Bevera. Le col de Brouis, le Béolet, Breil, Sospel, Castillon et l'Escarène sont toujours fortement occupés par huit à neuf mille hommes[5].

Quant à la droite, elle se compose des forces qui sur-

1. Arch. de la Guerre : Situations des 20 janvier, 19 février et 21 mars. Voir cette dernière aux pièces just., n° 1.

2. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple Ricord, de l'armée d'Italie, le 25 février, et Dumaz, de l'armée des Alpes, le 27 février.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 5 novembre 1793 ; instructions de Masséna au commandant des deux compagnies détachées à Roquebrune, le 28 janvier 1794 ; rapport de Dumerbion, le 22 mars. Tous les massifs montagneux des Alpes servaient de repaires aux *Barbets*. Cette dénomination des paysans des vallées vaudoises avait été appliquée, par extension, à tous les miliciens sardes.

4. Arch. de la sect. tech. du Génie. — Mémoire de l'adjudant général Clausade, le 16 septembre 1793.

5. Les effectifs indiqués pour les camps, cantonnements et postes, sont ceux des situations des 20 janvier et 19 février.

veillent le littoral de la Méditerranée, de Fréjus à Menton, particulièrement des renforts expédiés de Toulon à l'issue du siège, et des bataillons de la réquisition[1]. Ceux-ci étaient peu à peu *encadrés* dans les demi-brigades dont la formation avait été entamée, dès le 15 septembre, et se poursuivait sous la direction du général Parra[2]. **Janvier 1794.**

L'amalgame. Les bataillons à *amalgamer* passent successivement à Nice[3], où ils reçoivent, dans la mesure du possible, les armes, l'habillement et l'équipement, qui leur sont fournis par les ateliers révolutionnaires organisés dans les principales villes[4]. La demi-brigade, constituée et pourvue,

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Dugommier, des 25 et 27 décembre 1793, annonçant l'envoi de 12 bat.; de Dumerbion, le 7 janvier 1794, constatant l'arrivée du 2e Aveyron et du bat. des Landes, se plaignant du renvoi d'un troisième bat. qui venait de rejoindre, du contre-ordre donné, disait-on, à cinq autres, et demandant où sont les quatre derniers. — Rapports journaliers de l'armée d'Italie, en janvier et février, faisant ressortir les mouvements des bat. entre les armées de Toulon et d'Italie et l'arrivée des troupes de la réquisition. Parmi ces dernières, il y a un grand nombre de désertions, causées par le fait de leur incorporation dans les anciens cadres, ce qui motive un premier arrêté des représentants du peuple, le 25 mars, enjoignant aux municipalités de faire rejoindre les hommes soumis à la réquisition.

2. Arch. de la Guerre : Corresp. de l'armée d'Italie, état du 4 février 1794.— Cet état que nous ne pouvons reproduire,ne comprend que les demi-brigades formées avec les troupes des armées d'Italie et de Toulon. On amalgamait en outre les troupes destinées à la Corse, en sorte que l'opération n'est entièrement terminée que le 9 avril, ainsi que le constate un rapport de Dumerbion, à cette date, et une lettre du représentant du peuple Dumaz, du 26 mars. Enfin, quelques autres demi-brigades furent encore formées ultérieurement. — L'amalgame comprenait : l'encadrement, c'est-à-dire la répartition des bat. de la réquisition dans les bat. existant déjà, de façon à les porter au complet de 1.067 hommes ; puis l'embrigadement, c'est-à-dire la réunion d'un bat. de ligne et de deux de volontaires en un seul corps. Le décret du 12 août 1793 avait réglé cette dernière opération, tandis que la première fit l'objet du décret du 8 janvier 1794. L'amalgame ayant commencé à l'armée d'Italie, le 1er vendémiaire an II (15 septembre 1793), ce fut l'embrigadement qui précéda l'encadrement, contrairement aux prescriptions ultérieures. De plus, le citoyen Guillot, annoncé par le ministre, puis le représentant Dumaz, désigné pour les armées des Alpes et d'Italie, ne s'étant pas présentés à Nice, c'est le général Parra qui, avec l'autorisation des représentants Robespierre et Ricord, a procédé à l'amalgame pour l'armée d'Italie (Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 7 janvier). Voir, pour d'autres détails, les chapitres 2 et 3.

3. Arch. de la Guerre : Situations. — Il fallait, en effet, réunir dans une seule localité ou dans des localités peu éloignées, les bat. à amalgamer, attendu que chaque compagnie du nouveau corps devait comprendre des gradés et hommes des trois bat. fondus ensemble. Il y avait aussi des procès-verbaux à établir, des états à dresser, pour constituer officiellement la demi-brigade et son conseil d'administration.

4. Les besoins étaient immenses et à peine satisfaits, si l'on s'en rapporte à l'état du 3 mars des Arch. de la Guerre. Cependant, tous les témoignages s'accordent à reconnaître que les troupes qui ont pris part à l'expédition d'Oneille, tout au moins, étaient suffisamment habillées, parfaitement équipées et armées. Il en est de même, d'ailleurs, de l'armée des Alpes à la même époque. (Voir correspondance des Arch. de la Guerre, les *Mémoires* de Roguet et les *Commentaires de Napoléon.*) Ce résultat était dû aux efforts extraordinaires exigés des ateliers nationaux par les représentants du peuple. Si critiquable que soit ce procédé, il faut bien reconnaître qu'il n'y en avait pas d'autres à employer, du moment où l'on supprimait l'appât du gain par la loi du maximum, et que d'ailleurs le manque de bras et la disparition des capitaux causaient un renchérissement excessif des denrées. C'est ce qui est bien nettement indiqué dans la lettre de Robespierre et de Ricord, du 25 septembre 1793 (Arch. de la Guerre) : Barras et Fréron avaient réquisitionné des draps à Marseille ; Robespierre et Ricord commandent des chemises et des souliers à Gênes ; 30.000 redingotes sont expédiées de Paris ; on crée des ateliers pour la réparation des armes, à Nice et à Toulon ; les soldats exerçant la profession de tanneur reçoivent des permissions pour aller travailler à la préparation des cuirs, sous la surveillance des autorités révolutionnaires. (Arch. de la Guerre : 23 septembre et 8 novembre 1793 ; 6 janvier, 20 février, 10 mars 1794).

Février 1794.

relève ensuite, en première ligne, les autres troupes destinées à être fondues ensemble.

Disposition de l'armée piémontaise.

L'armée d'Italie atteint ainsi un effectif supérieur à 30,000 hommes, en face desquels il n'y a que cinq à six mille Piémontais et 1.600 miliciens environ, disposés de manière à garder les hautes vallées de la Vésubie et de la Roya, ainsi que le massif de l'Authion, qui les commande[1]. Le général Dellera, après le départ du comte de Saint-André, avait pris la direction de ce petit corps, et n'était pas sans quelque appréhension au milieu de février, lorsqu'arriva à Saorge le général Colli[2]. Ce dernier, conformément à la mission que lui avait confiée le baron de Wins, replacé à la tête de l'armée austro-sarde, donne au général piémontais des instructions en vue des diverses éventualités[3] : on doit entamer immédiatement les travaux de défense et occuper les positions choisies aussitôt que le permettront la température et l'arrivée des troupes désignées pour relever celles qu'on avait laissées en décembre[4]. Ces opérations donnent lieu à de fréquents engagements d'avant-postes.

1. Voir 1er vol. p. 340.
2. Thaon de Revel, p. 182.
3. Arch. de Breil, pièces nos 65 et 69. La première pièce, qui paraît visée dans la seconde, peut avoir été rédigée par M. de Malausséna. — Elle a été publiée par le ministère de la Guerre dans le volume intitulé : « Topographie militaire des Alpes ; partie méridionale du versant italien » édité par le service géographique, en 1891. On croit devoir faire remarquer ici le peu d'impartialité de l'auteur des *Mémoires de Thaon de Revel* à l'égard de Colli. Il est dit, en effet, p. 183, que « Colli quitta l'armée sans rien indiquer ni promettre .. » A la page 182, la mission du général Colli est considérée comme marquant « une défiance de Dellera, que ce général ne méritait sous aucun rapport ». Cette appréciation paraîtra sans doute excessive, si l'on observe que Dellera avait été sous les ordres immédiats de Colli à l'Authion, pendant toute la campagne de 1793, et surtout si l'on parcourt la correspondance du général Dellera, dans les Arch. de Breil, pièce n° 70. Elle dénote un caractère ordinaire, discipliné, dépourvu de toute initiative et tel qu'en devait avoir un officier vieilli dans l'observance minutieuse des petits détails du métier militaire de cette époque, pendant de longues années de paix.
4. De la comparaison des documents ci-après : état des troupes dans le comté de Nice, le 13 décembre 1793 (1er vol., pièce just. n° 87) ; répartition des forces, donnée dans l'ouvrage de Thaon de Revel, p. 181 ; situation de l'armée piémontaise, le 8 avril (voir pièce just. n° 2 ; correspondance de Dellera avec les généraux Colli et de Wins (Arch. de Breil, pièce n° 70 a), il résulte que les régiments de Casal, Suse, Acqui, les 1er, 8e et 9e grenadiers ont été relevés par les régiments de Montferrat, Turin, Peyer-im-Hoff, Asti, grenadiers royaux, un bat. de pionniers, le 1er chasseurs et le 5e grenadiers, entre la fin de février et le commencement d'avril. Les régiments d'Oneille et de Nice, ainsi que le 2e bat. de Mondovi, n'ont pas été relevés ; aussi étaient-ils si réduits par la désertion que les trois bat. des deux derniers corps ne présentaient pas l'effectif d'un seul. Quant à celui de Mondovi, comptant à peine 100 hommes sous les armes, il reçoit quelques hommes de l'autre bat., resté en Piémont. (Lettre de Dellera, le 6 mars.)

Dans la vallée de la Vésubie, le marquis Colli, avec quelques centaines de volontaires et un millier de milices, parvient à imposer aux 4,000 hommes d'Utelle et de Saint-Arnoux. Une grand'garde piémontaise, un instant refoulée du Pical, le 25 février, y est ramenée[1]. Pour soutenir les détachements de Belvédère et de Lantosque et faciliter la construction des ouvrages prescrits par le général Colli, la compagnie de milice Cauvin se joint aux volontaires gardant les baracons de l'Authion, où les neiges commencent à fondre[2]; elle engage bientôt la fusillade avec des reconnaissances poussées de Colla Bassa, de Moulinet et du Mangiabo jusqu'à la Calmette, le Mantégas et le Maurigon[3]. Le reste des bataillons cantonnés dans le vallon de Cairos monte alors aux Mille-Fourches et, sous la direction du colonel de Revel, répare les huttes et les retranchements, élève de nouvelles fortifications et des baraques en planches[4]. Le 13 mars, le mauvais temps oblige à interrompre ces travaux en partie terminés[5]. Mars 1794.

Du côté de la Roya, les escarmouches sont incessantes, à partir du 5 mars, entre les grand'gardes françaises de l'Agnon, du col de Brouis, de la tour de Breil et les postes piémontais de la Maglia, du colombier de la Croix de

1. Arch. de la Guerre : Situation du 19 février. — Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettre du général Dellera à M. de Wins, le 27 février. Il cite, comme s'étant distingués à cette affaire, M. de Saint-Bias et le lieutenant de milices Otto.

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 a (Corresp. de Dellera). Le major de Malausséna et le capitaine de Maulandi vont lever le plan du Tueis (lettre du 24 février).

3. On rappelle que, sous le nom de Colla Bassa, on désigne le col situé entre les cimes d'Aurieras et de Savel, au sud-ouest du col de Saint-Roch (carte de l'état-major français). Quant au Maurigon, c'est le nom ancien du Ventabren. — Les affaires d'avant-postes dont il est question ici, sont indiquées dans les documents ci-après : Arch. de Breil, pièce n° 70 a ; lettres de Dellera des 27 février, 3 et 6 mars. (Au lieu de la Calmette, Dellera dit « la Fraccia »). Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, des 14, 16 et 17 mars, et relation du général Macquard. — Comme l'avait pensé Dellera, les Français s'installent, le 6 mars, au Ventabren ou Maurigon. La neige les contraint de se replier sur « la Roche percée ». Le 15, à 6 heures du matin, les Piémontais occupent le Ventabren, puis refoulent ce poste. Le général Lebrun envoie des renforts du camp de Béolet. Les Français repoussent l'ennemi, qui laisse un mort et un prisonnier, emmenant sept à huit blessés. Ils ont un grenadier tué, un prisonnier et deux blessés.

4. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. D'après la lettre du 24 février, il semblerait que la grande redoute de Mille-Fourches a été faite seulement à cette époque, à la place d'un baracon occupé par Dellera en 1793. — Les lettres des 26 février et 3 mars confirment l'indication donnée dans les *Mémoires de Thaon de Revel,* p. 180, sur la présence du chevalier de Revel à l'Authion.

5. Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettres des 13, 25 et 31 mars à M. de Wins.

Mars 1794. Gan, d'Orneglia ou Ayne[1]. Malgré leur supériorité numérique, les soldats de la division Macquard sont fatigués par l'obligation de se garder de tous côtés avec la plus scrupuleuse attention[2]. Il en est de même sur toute notre ligne, qu'inquiétent chaque jour les milices, devenues plus nombreuses et plus entreprenantes, malgré la rigueur de la saison[3]. Attaquées le 25 mars et soutenues par quatre compagnies de grenadiers, les troupes du Blaquet parviennent à refouler les Piémontais jusqu'au couvent des capucins de Lantosque, mais sont obligées de céder devant l'arrivée des réserves et de se replier sur un bataillon de chasseurs, porté jusqu'au plateau de la Condamine[4]. Par contre, le 20, une patrouille de 13 hommes est surprise et dispersée auprès de Peiracave[5], tandis que le poste du Noyer, dépendant du camp de Saint-Arnoux, est assailli[6]. Le lendemain, c'est une garde avancée du côté de Lantosque qui est rejetée par une centaine de miliciens sur celle du Signal[7].

1. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. — Arch. de la Guerre : Relations du général Macquard et rapports de Dumerbion les 8, 9, 14 et 18 mars. — Ces engagements sont les suivants : 5 mars, fusillade à la Giandola, à propos de l'enlèvemenf d'un âne et de deux vaches ; 7 mars, à la pointe du jour, la tour de Breil est vigoureusement attaquée ; nous ne parvenons à repousser l'ennemi qu'à 9 heures du matin, après une perte assez sensible ; Dellera indique, pour les Français, 20 morts et six chariots de blessés ; 9 mars, attaque du colombier de Malacria par 25 Piémontais, qu'un coup de canon met en fuite ; nuit du 12 au 13 et matinée du 21 mars, fusillade aux environs du camp du col de Brouis ; 28 mars, autre engagement près de la tour de Breil. — Les cartes française, sarde et italienne portent Zuaine au lieu de Ayne, nom employé dans les documents piémontais de 1793. — Quant à Orneglia, porté sur la carte sarde, ce sont les granges situées au sud de celles de Carchères de la carte française. Le colombier de la Croix de Gan était situé à peu près à l'emplacement marqué C. della Monta sur la carte sarde, au-dessous de la Croix de Gan. Il ne faut pas le confondre avec le colombier de Malacria, dont il a été question dans le précédent volume et qui était en face sur la rive droite de la Maglia.

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. : Lettre de Dellera, le 6 mars. La veille, sept miliciens ont été surpris aux environs de Sospel, où ils voulaient enlever des mulets ; deux se sont sauvés, un a été tué, les autres, faits prisonniers, ont été fusillés.

3. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. — Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion. Ces affaires sont les suivantes : 16 mars, enlèvement par les Barbets, aux environs de Coaraze, d'un capitaine, un lieutenant, un chirurgien et un secrétaire de la 165e demi-brigade ; 17 mars, rencontre de deux patrouilles aux environs de Lucéram ; 24 mars, le poste de Saint-Colomban est attaqué à 8 heures du soir, celui du côté de Lantosque à 11 heures. L'ennemi repoussé, on fait des patrouilles avec des torches, dans le vallon de Saint-Colomban.

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 25 mars. — L'ennemi aurait eu 20 tués ou blessés. La pluie a empêché de pénétrer dans Lantosque. — Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettre de Dellera, du 26 mars, transmettant un rapport du marquis Colli sur « l'essai mal dirigé que les Français ont fait du côté de Lantosque ».

5. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 21 et 30 mars. — La patrouille, surprise par 15 Barbets, à 2 heures du matin, s'est sauvée, en laissant ses armes. Le sergent a été conduit en prison à Entrevaux. Le commandant de Saint-Arnoux a envoyé un poste plus fort.

6. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 20 mars : le poste, attaqué à 6 heures du matin, a été soutenu par une compagnie de grenadiers.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 22 mars : l'attaque est faite à 1 heure du matin.

Mars 1794.

Projets du gouvernement piémontais.

Ces petits succès n'empêchaient pas le général Dellera de se rendre compte du danger de sa situation. Il transmettait au baron de Wins les informations très exactes qui lui parvenaient sur les renforts reçus par les Français, leurs mouvements et même leurs intentions[1]; il sollicitait de nouveaux ordres[2] et envoyait reconnaître, sur sa gauche, les positions que l'on pouvait être amené à prendre dans les vallées de Dolceacqua et de Triora[3]. La cour de Turin était également tenue au courant des projets de l'ennemi par des correspondances de Gênes[4], mais attendait, pour prendre un parti définitif, l'issue de négociations entamées avec l'Empereur sur des questions fort complexes. L'ambition de la maison d'Autriche était trop grande, les affaires du Piémont n'étaient pas assez compromises pour qu'une entente pût s'établir à ce moment[5].

Avril 1794.

Tout ce qu'on parvient à obtenir, c'est qu'un corps auxiliaire s'avancera vers Alexandrie et Dego, afin d'imposer à la République de Gênes[6]. 4,000 Piémontais doivent occuper la vallée du Tanaro, pour soutenir les chasseurs et milices gardant la principauté d'Oneille[7] et couvrir le flanc des troupes engagées dans le comté de Nice[8], qui doivent être renforcées de 10 à 12 batail-

1. Arch. de Breil, pièce n° 70 a (Lettres de Dellera, du 24 février au 31 mars) et pièce n° 71 (Précis des rapports du marquis Colli).
2. Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettres des 13 et 26 mars, beaucoup moins nettes cependant que celle du chevalier de Revel dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 184 et suiv.
3. Arch. de Breil, pièce n° 66. Ces « observations sur la principauté d'Oneille et pays confinants pour servir à déterminer le plan d'opérations défensives le plus convenable contre les Français » sont peut-être le rapport remis par le colonel de Revel, au retour du voyage dont il est question dans les *Mémoires*, p. 184.
4. Arch. de Breil, pièce n° 60.
5. Thaon de Revel, p. 183 et 184. La cour de Turin hésitait à entrer dans les Etats de Gênes, pour ne pas y attirer les Impériaux qui, possédant déjà en fiefs Dego et Millesimo, n'avaient que trop de tendance à mettre la main sur Savone, comme on le verra dans la suite de cette guerre.
6. Ces troupes sont sous les ordres directs du général Wallis, subordonné à l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 203.
7. Archives de Breil, pièces n°s 67, 75, 82 et 87. — Au commencement d'avril, il n'y avait que deux bataillons du régiment de Lombardie à Ormea et un bataillon de la légion légère dans la principauté d'Oneille. Vers le milieu du mois, le général d'Argenteau dispose en outre du second bataillon de la légion légère, d'un bataillon de Mondovi, d'un de Caprara, des grenadiers antrichiens et du corps franc de Giulay.
8. Thaon de Revel, p. 181. — Arch. de Breil, pièces n°s 77 et 91 k. (Voir pièce just. n° 2).

Avril 1794.

lons[1]. Le général Colli est appelé, le 6 avril, au commandement de ces dernières, en remplacement du comte de Saint-André, dispensé du service actif[2]. Le baron de Wins ne supposait pas que l'armée d'Italie prendrait l'offensive aussi rapidement et aussi vigoureusement.

Plan de campagne du comité de Salut public.

Mais, à la fin de 1793, le gouvernement révolutionnaire s'était constitué en France par la concentration de tous les pouvoirs au sein du comité de Salut public. Rééligibles chaque mois et toujours maintenus dans leurs fonctions, les douze membres qui le composent acquièrent, par leur stabilité, l'autorité indispensable pour prendre rapidement les décisions extraordinaires commandées par les circonstances et en poursuivre impitoyablement l'exécution[3].

Janvier 1794.

Rien n'était plus urgent que de pourvoir à la défense du pays, dont toutes les frontières étaient menacées en même temps. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, un plan général des opérations est élaboré, assignant un rôle nettement défini à chaque armée[4].

Celle d'Italie a pour objectif la prise d'Oneille, afin d'empêcher toute communication immédiate entre les troupes austro-piémontaises et les vaisseaux anglo-espagnols, d'amener l'abandon des lignes de Saorge, en les prenant à revers[5], et de faciliter l'arrivage des subsistances

1. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Lettres de de Wins à Colli, les 7 et 9 avril, annonçant l'envoi des régiments des Gardes, de Piémont, Saluces, Lombardie, du 2e bataillon de chasseurs, des 8e et 9e grenadiers, des chasseurs de Pian et prescrivant, en retour, l'envoi du régiment de Nice sur Ormea, du premier bataillon d'Oneille à Demonte, du premier bataillon de Mondovi à Ceva.

2. Thaon de Revel, p. 195. — Arch. de Breil, pièce n° 67.

3. Mignet, *Histoire de la Révolution française*, tome II, p. 27 et suiv.

4. Arch. de la Guerre : « Système général des opérations militaires de la campagne prochaine, par Carnot » (30 janvier 1794). Voir pièce just., n° 3.

5. Cette idée n'était pas nouvelle. Aussitôt après l'insuccès de la première expédition maritime sur Oneille, le général d'Anselme propose, le 9 novembre 1792, une seconde opération contre cette ville. — Le 13 juillet 1793, l'adjudant général Giacomoni, élargissant ce plan, propose, avec l'approbation du général Biron, de marcher sur Gênes. Le chargé d'affaires dans cette ville, Naillac, repousse ce projet, dans ses lettres du 4 mars; mais l'ambassadeur de France à Rome, Cacault, l'approuve, le 28 juin. — Déjà, dans une note jointe à sa lettre du 18 février 1793, Kellermann avait indiqué qu'on ne pouvait rien entreprendre sur la Bochetta et le haut Tanaro, sans être maître de Saorge. Dans ce but, il expose, le 14 juillet, au comité de Salut public que, la campagne étant trop avancée pour marcher sur Gênes, il conviendrait de se porter sur la Nervia par Vintimille, de façon à forcer les Piémontais à évacuer le bassin supérieur de la Roya. Quant à la conduite ultérieure des opérations, il en détermine nettement les conditions, en les subordonnant toutefois à la possession de la mer. — Enfin, on croit devoir mentionner aussi certains projets fantaisistes, tels que : l'expédition sur Rome et la Lombardie, proposée par d'Anselme et signalée dans la lettre d'Aréna à Brissot, le 24 octobre 1792; l'attaque de l'ile de Malte, présentée à Carnot, le 3 mai 1794, par le représentant du peuple Lebon, alors à Calais, etc.

nécessaires non-seulement aux troupes, mais aussi à la majeure partie de la population des départements du midi[1]. Janvier 1794.

Pénurie des subsistances dans le midi de la France.

A ce dernier point de vue, il était même désirable que l'expédition eût lieu le plus tôt possible. La disette avait été tellement grande en Provence, pendant le siège de Toulon, que des représentants du peuple en étaient venus à proposer d'abandonner le pays à l'ennemi[2]. Les transports par terre étaient si difficiles, les besoins des armées du Nord et des Pyrénées si considérables, qu'on ne pouvait compter sur les approvisionnements tirés de l'intérieur de la France[3].

Février 1794.

Le système du *roulement* des grains étant impuissant, il ne restait d'autres ressources que celles des pays étrangers, amenées par mer. Pour les utiliser, on avait dû autoriser le régisseur des vivres à dépasser les prix fixés par la loi du *maximum*[4]. Il fallait aussi disposer de sommes considérables en numéraire et surtout ne pas refuser le paiement des traites négociées à Gênes et à Marseille[5].

Malgré tout, l'armée d'Italie vivait au jour le jour, attendu que, depuis l'incendie de l'arsenal de Toulon, il

1. Arch. de la Guerre : Lettres du régisseur des vivres Haller, les 14 et 16 février 1794 (voir pièce just. n° 4); lettre de Ricord, le 21 avril : il dit qu'il faut nourrir la population des départements suivants, réduite à des châtaignes et à la demi-ration : Alpes-Maritimes, Var, Bouches-du-Rhône, Hautes et Basses-Alpes, Drôme, Rhône-et-Loire, Côte-d'Or, Ardèche, Gard, Hérault, Aude, Lot, Lozère, Corrèze, Vaucluse, Corse.

2. Arch. de la Guerre ; lettre de Barras et Fréron au comité de Salut public, le 1er décembre 1793.

3. Arch. de la Guerre : Lettres diverses. — Etat du 8 mars 1794.

4. C'était un nommé Haller, ancien directeur des charrois. Il avait été nommé en remplacement d'Hébert, qui s'était sauvé à Gênes, avec son gendre, Léchangeur, directeur des fourrages, après la venue d'un parlementaire anglais à Villefranche, le 19 septembre 1793. Ils laissaient toutefois des fonds considérables. Ils avaient peut-être craint d'être compromis dans l'affaire de leur correspondant à Gênes, Giustiniani, qui avait été accusé d'expédier des grains aux révoltés de Toulon. Le représentant de France à Gênes, Tilly, avait mis l'embargo sur les bâtiments. (Arch. de la Guerre : Lettres de Robespierre le jeune, le 7 octobre, et du garde-magasin Catanet à Villefranche, le 19 septembre 1793.) — On rappelle que sous le nom de « roulement », on désignait le procédé imaginé par Robert Lindet pour diriger les grains du centre de la France vers les armées. (Voir d'ailleurs Ier vol., p. 59 et 318, note 1.)

5. Arch. de la Guerre : Lettre de l'adjoint du ministre de la Guerre au comité de Salut public, le 21 septembre 1793, transmettant une demande de 1.200.000 francs en numéraire, formulée par les administrateurs des subsistances pour achat de grains destinées à l'armée d'Italie. — Lettres de Robespierre le jeune et de Ricord, les 3 et 24 septembre 1793, de Haller, les 14 et 16 février 1794, de Ricord, le 21 avril. Voir pièce just. n° 4.

Février 1794.

n'y avait plus de navires de guerre en état d'escorter et de protéger les convois[1]. Le cabotage ne se faisait qu'au prix des plus grands risques. Chassés du large par les croiseurs anglais, les bâtiments, en approchant de la côte, tombaient entre les mains des corsaires sardes[2].

Ordres donnés en vue d'une expédition sur Oneille.

A la fin de février, la situation est devenue si précaire que le comité de Salut public se décide à abandonner le projet élaboré en janvier, qui subordonnait l'expédition d'Oneille à la prise des cols du Petit Saint-Bernard et du mont Cenis, de façon à tirer de l'armée des Alpes les renforts nécessaires[3].

Mars 1794.

D'ailleurs l'impossibilité, bien reconnue à cette date, d'envoyer des secours en Corse rendait disponibles 6.000 hommes, conservés dans ce but à Toulon. On pouvait en tirer autant de Lyon sans inconvénient, puisque la campagne ne commencerait certainement pas avant le mois de mai, dans les hautes vallées de la Savoie et du Dauphiné[4]. Avec ce que fournirait l'armée d'Italie, on réunirait un corps de 18 à 20.000 hommes, qui paraissait suffisant.

Les circonstances imposaient si bien cette solution que les ordres dans ce sens sont donnés, le même jour, à Paris par le comité de Salut public, à Nice par les représentants

1. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 24 septembre. Bases du rapport sur les subsistances aux administrateurs des sociétés populaires du Midi, remis au ministre, le 5 octobre.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du ministre des contributions publiques, le 9 décembre 1793, signalant que, Gênes étant bloquée par la flotte anglaise, on n'en peut plus tirer des subsistances. Lettre de Haller, le 16 février 1794. — Les corsaires d'Oneille viennent d'enlever cinq cargaisons de blé. Une pinque génoise bien armée s'est battue longtemps, mais a dû céder à l'arrivée d'un brick anglais.— Extrait d'une lettre de Pertuis, vice-consul de France à Port-Maurice, ville génoise : deux felouques corsaires, commandées par Demay et Fougassières, sont en mer; on travaille à en armer une troisième.

3. Système général des opérations, voir pièce just. n° 3.

4. Les bat. venus de Toulon immédiatement après le siège pour renforcer l'armée d'Italie, sont les suivants : 2e des 23e, 28e et 35e régiments, 2e de l'Ariège, 1er de l'Ardèche, 1er des Landes, 4e de l'Isère, 5e des Hautes-Alpes, 6e de l'Isère, 2e de l'Aveyron, chasseurs ou 7e de l'Isère. — Ceux, destinés à la Corse et ayant rejoint l'armée d'Italie à la fin de mars, sont les suivants : 1er et 2e du 59e régiment, 1er du 10e régiment, 2e du Mont-Blanc, 3e et 13e de la Drôme, 3e de l'Isère, 1er de la Haute-Loire, 3e des Basses-Alpes, chasseurs des Alpes, chasseurs révolutionnaires, 2e Côte-d'Or. — Enfin, ceux envoyés de Lyon, sont les suivants : 5e du Puy-de-Dôme, arrivant à Nice le 3 avril; 1er de la Loire et 2e de la campagne du Rhône, le 5; 1er de Vienne et bat. de Forcalquier, le 10; 1er de la campagne du Rhône, le 17. Ces bat. de réquisition étaient fort incomplètement armés et habillés (Arch. de la Guerre : situations et correspondance).

du peuple[1], avec une différence toutefois dans les moyens à employer pour diriger les troupes sur Oneille.

Mars 1794.

Attitude du gouvernement génois.

La principauté dont cette ville était le chef-lieu, formait une enclave dans le territoire de la République de Gênes, en sorte que, pour y accéder par terre, il fallait violer la neutralité de cet Etat[2]. Le gouvernement français était assurément en droit d'user de représailles à l'égard d'une puissance qui n'avait pu empêcher un vaisseau anglais d'enlever dans un port neutre, en plein jour, par surprise et de vive force, la frégate *la Modeste*[3]. Le pouvoir, aux mains de l'aristocratie, était paralysé par l'existence de deux factions : l'une ouvertement hostile à la France, l'autre décidée à réprimer toute tentative de violence d'où qu'elle vînt; mais la majorité du peuple semblait bien disposée à notre égard. En agissant avec audace et énergie, on forcerait peut-être à se déclarer en notre faveur une autorité qui, devenue débile et caduque, pouvait être asservie par nos ennemis[4].

Telle était l'opinion du chargé des affaires de France à Gênes et probablement celle des généraux et des représentants du peuple de l'armée d'Italie, qui envisageaient aussi cette opération comme un moyen de déboucher rapidement en Piémont. Le comité de Salut public, ne se

1. Arrêtés du comité de Salut public et des représentants du peuple à l'armée d'Italie. Voir pièce just. n° 5. Voir, en outre, dans le présent volume, le chap. 2 de la III[e] partie et le chap. 2 de la V[e] partie. — L'arrêté du comité de Salut public est motivé par une lettre que le ministre de la Guerre lui adresse, le 3 mars, annonçant qu'il est urgent d'agir pour assurer les vivres. Quant à celui des représentants du peuple à Nice, il est déterminé par une situation de l'approvisionnement fournie par Haller, le 6 mars.

2. Les territoires piémontais d'Oneille, de Loano, de Balestrino, de Concento et de Carosio formaient autant d'enclaves dans les Etats de la République de Gênes. Bien que des conventions réglassent les relations entre ces différents pays, les limites étaient si bizarrement tracées qu'il y avait continuellement des rixes entre les paysans des villages limitrophes et d'incessantes contestations entre les deux gouvernements (Voir Arch. des Affaires étrang., fonds de Gênes et de Turin, de 1792 à 1794, et Arch. de Breil, pièce n° 9 g).

3. Arch. de la Guerre : Lettre du citoyen Chaillan, commissaire de la marine, le 12 octobre ; de Robespierre le jeune et de Tilly, chargé d'affaires à Gênes, le 15 octobre ; du ministre de la guerre et de Chaillan, le 26 octobre 1793. — Voir, pour les détails, le chapitre 2 de la V[e] partie.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Tilly, chargé d'affaires de France à Gênes, les 15 octobre 1793 et 4 janvier 1794 ; extrait d'un journal anglais du 27 novembre 1793 ; lettres de Desforgues, ministre des affaires étrangères, au ministre de la guerre, le 13 décembre 1793 ; de Haller, le 16 février 1794 ; note italienne envoyée de Nice par le citoyen Eymar à Saliceti, classée au 15 février. — *Mémoires* du général Roguet. Tome I, p. 128.

Mars 1794. souciant sans doute pas d'augmenter le nombre de ses adversaires et n'ayant en vue, pour le moment, que la prise d'Oneille, préfère agir par mer et prescrit de diriger le plus grand nombre possible de bateaux sur Nice, point de concentration assigné aux troupes[1]. Le 10 mars, le général Hoche, de l'armée du Rhin, est désigné pour commander l'expédition, et les instructions à lui destinées sont adressées au représentant Saliceti, alors à Toulon[2]. Quelques jours après, ordre est donné de mettre Hoche en état d'arrestation et de l'expédier sur Paris[3]. Le général Petit-Guillaume, de l'armée des Alpes, doit le remplacer ; mais, bien que prévenu directement[4], il n'arrive pas à temps pour accomplir sa mission[5].

Avril 1794. Avisés, à la fin de mars, des mauvaises dispositions manifestées à notre égard par les membres les plus influents du gouvernement génois, informés d'un projet de concentration en Lombardie de troupes autrichiennes et

1. Voir pièce just. n° 5. Il convient de remarquer qu'il y avait une certaine inconséquence à prescrire un transport de troupes nombreuses par mer de Nice à Oneille, alors qu'on reconnaissait l'impossibilité d'envoyer des secours en Corse, à cause de la supériorité des forces navales alliées. On n'employait, il est vrai, que de petits bâtiments pouvant raser la côte et s'échouer au besoin. Il n'en fallait pas moins beaucoup de temps pour les réunir et l'on était pressé. Ne devait-on pas aussi compter sur l'inconstance des vents et admettre que les vaisseaux ennemis pourraient bloquer la flottille dans quelque crique, sinon la détruire ? Dans ces conditions, l'expédition était bien hasardée. On conviendra aussi qu'il était étrange d'appeler à la diriger un officier général étranger à la région, en lui donnant des instructions aussi vagues que celles rédigées par le ministre de la guerre.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du ministre de la guerre, le 6 mars, et de Saliceti, les 24 et 25 mars. — A ce propos on observe que Koch commet une inexactitude dans ses *Mémoires de Masséna*, tome I, p. 29. Il dit, en effet, que Hoche a été nommé commandant de l'armée d'Italie, en remplacement de Carteaux, tandis qu'il est très nettement indiqué dans les instructions du ministre de la guerre qu'il dirigera seulement les troupes de l'expédition d'Oneille.

3. *Mémoires* du général Roguet, tome I, page 499 : pièce just. n° 32. C'est l'arrêté du comité de Salut public, signé Collot-d'Herbois et Carnot, le 20 mars, prescrivant l'arrestation de Hoche et son remplacement par le général Petit-Guillaume. Ce document n'existe pas aux Arch. de la Guerre, mais on y trouve l'ordre des représentants du peuple près l'armée d'Italie, Ricord, Robespierre jeune, Saliceti, en date du 30 mars, et le compte rendu fait, le lendemain, par le général Dumerbion, de l'arrestation et du départ de Hoche pour Paris, sous l'escorte d'un officier de gendarmerie et de deux gendarmes.

4. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas au ministre, le 30 mars. Il se plaint du départ du général Petit-Guillaume, sans qu'il ait été prévenu. — Ordre du général Dumas, le 31 mars, prescrivant au général Pellapra d'aller à Embrun prendre le commandement de la première division de l'armée des Alpes, en remplacement du général Petit-Guillaume.

5. En admettant que le général Petit-Guillaume soit parti de Gap le 29 mars et qu'il ait fait ses étapes sans séjour, il ne pouvait arriver à Nice que le 8 ou le 9 avril. A ce moment, l'expédition était commencée et il a dû comprendre qu'il était inutile. C'était, d'ailleurs, un caractère fort accommodant, si on en juge par la lettre d'Albitte et de Laporte à Robespierre jeune, du 18 juillet 1794. (Voir pièce just. n° 41.) Il prend le commandement provisoire de l'armée des Alpes en remplacement du général Dumas. Voir chapitre suivant.

napolitaines, qui pouvaient nous devancer dans la Rivière du Levant, et craignant de voir la République ligurienne adhérer, de gré ou de force, à la coalition, les représentants du peuple se décident, le 2 avril, à prendre immédiatement l'offensive par terre[1]. A ce moment, les troupes venant de Lyon sont annoncées ; celles qu'on destinait primitivement à la Corse ont rejoint et leur embrigadement est à peu près terminé[2]. Avec les corps prélevés sur l'armée d'Italie, ces forces constituent une division de 31 bataillons, plus ou moins complets, réunis à Monaco, Menton, Castillon, Sospel, et présentant un effectif de 20.000 hommes environ; le commandement en est confié au général divisionnaire Masséna[3]. Pour tromper l'ennemi, on procède à un échange de prisonniers à partir du 23 mars[4]. En outre, la gauche et le centre de l'armée d'Italie reçoivent l'ordre d'attaquer, le 6 avril, jour fixé pour le commencement de l'opération[5]. Avril 1794.

Dans la vallée de la Vésubie, deux à trois mille hommes[6] se portent d'Utelle et de Saint-Arnoux, en trois colonnes, Attaques dans la vallée de la Vésubie.

1. Arch. de la Guerre : Lettre du chargé d'affaires à Rome, de Florence, le 11 février ; note italienne euvoyée de Nice à Saliceti par le citoyen Eymar, classée au 15 février ; correspondances de Lucques, du 22 février ; rapports de Dumerbion, les 15, 16, 17 et 18 mars ; lettre de Saliceti, de Toulon, le 24 mars. Voir pièce just. n° 10. Koch : t. I[er], pièce just. n° 1. Arrêté des représentants du peuple, en date du 2 avril. — Cette pièce est mentionnée à cette date aux Arch. de la Guerre, à l'armée d'Italie ; l'original n'existe plus, mais il y en a une copie dans un registre classé au 22 août 1794.

2. Au 1[er] janvier 1794, il y avait, à l'armée d'Italie, neuf demi-brigades formées, savoir : 22, 83, 84, 99, 100, 101, 102, 129 et 165 ; une, la 21[e], était en formation. L'état du 4 février, déjà cité, indique que, dans le mois de janvier, on a formé en outre les 29[e], 46[e], 56[e], 70[e] et 166[e] demi-brigades. D'après le rapport de Dumerbion, du 20 mars, ce premier embrigadement était terminé et avait donné naissance à 15 demi-brigades. Les 21[e], 22[e], 56[e] et 83[e] avaient été complétées avec des bat. de la réquisition ; on travaille à en faire autant pour la 36[e]. Enfin, les trois bat. de ligne venus de Toulon dans le courant de mars, ont donné naissance aux 19[e], 117[e] et 118[e] demi-brigades.

3. Voir pièce just. n° 6.

4. Arch. de la Guerre : Arrêté des représentants du peuple, le 8 mars; rapport de Dumerbion, le 25 mars ; lettre du chef d'état-major au commissaire Sucy, à Valence, le 29 mars, et à la municipalité de Fréjus, le 8 avril, pour suspendre l'envoi des prisonniers. L'échange se poursuit cependant à la Giandola, du 13 au 22 avril. On n'échangeait pas les prisonniers anglais, espagnols et napolitains.

5. Arch. de la Guerre : Rapport attribué à Dumerbion et classé au 14 avril.

6. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, du 9 avril C'est le seul document français où il soit fait mention de cette attaque ; encore n'y est-il question que de la colonne de droite, dirigée sur Gaudissart. Les grenadiers, secourus tard, sont refoulés, ayant cinq tués, dont un capitaine, et 23 blessés, dont un capitaine. Arch. de Breil, pièce n° 71. Voir pièce just. n° 7. — En l'absence de données françaises, on a adopté les chiffres du marquis Colli. Il convient cependant d'observer que, d'après la situation du 21 mars (pièce just. n° 1), l'effectif total des postes de Levens, de Saint-Arnoux, d'Utelle et environs atteint seulement 5,000 hommes, et qu'il faut en déduire un millier environ pour les corps entrant dans la composition de la division Masséna, 2[e] infanterie légère, compagnie franche corse, grenadiers des Alpes, 5[e] grenadiers (Voir pièce just. n° 6.) Le chiffre de 2.000 hommes est donc plus probable que celui de 3.000.

Avril 1794.

sur la redoute de la Cerisière, le Pical[1] et Gaudissart[2]. La colonne du centre parvient jusqu'à Lantosque, où elle se disperse pour piller. Prévenu, quelques heures avant l'attaque, par un émissaire et par le lieutenant-colonel Testoris, commandant les milices de la Tinée[3], le major Colli agit avec beaucoup de décision et manœuvre avec habileté. Il conduit sa réserve, quelques centaines d'hommes seulement, au secours du poste capital, la Cerisière, défendu par le comte de la Roque, force les assaillants à la retraite et se retourne vers le Pical pour dégager Lantosque; puis, réunissant ses forces, il enlève le mamelon du Ciastelard[4] et fait poursuivre l'ennemi par ses milices jusqu'aux retranchements de Figaret et de Saint-Arnoux[5].

Attaques du côté de l'Authion.

A l'Authion, les Austro-Sardes ont plus de troupes que dans la vallée de la Vésubie. Quatre bataillons[6] y occupent au Château, à la Forca, dans la baisse de Provérière et aux Mille-Fourches, des ouvrages armés de 11 bouches à feu[7]. Deux compagnies de grenadiers sont retranchées au Tueis, sur leur front; des gardes sont détachées, à droite, aux cols de Saint-Véran et de Raous, d'ailleurs couverts par le corps du marquis Colli. Le premier bataillon de Peyer-

1. On rappelle que ce nom, porté sur la carte sarde, désigne les granges indiquées, par la carte française, sur l'éperon au sud de Saint-Georges, point côté 608. Le chemin d'Utelle à Lantosque passait par Figaret, le Pical et le couvent de Saint-Pancrace (Mémoire du général Garnier, p. 90.)

2. Gaudissart, porté sur la carte sarde, est le petit sommet qui se trouve sur la carte française au-dessus de l'n de Pancrace, à l'ouest du point côté 1023. — Dans sa relation (Arch. de Breil, n° 67), M. de Malausséna dit « le Duc » qui, d'après la carte sarde, est le sommet côté 1155 sur la carte française. C'était en somme le poste piémontais couvrant les avenues de Lantosque à travers le contrefort qui se détache de la cime de la Claudine.

3. Ces milices étaient au nombre de 165 hommes, répartis dans les villages de Clans, et Marie.

4. Le Ciastelard est le contrefort entre le mamelon des Anges et l'éperon du Pical.

5. Arch. de Breil, pièce n° 71. Voir pièce just. n° 7. — La manœuvre du major Colli peut être considérée comme un modèle d'opérations en montagne ; aussi a-t-elle parfaitement réussi. Il ne devait pas d'ailleurs y avoir de liaison entre les colonnes françaises, la gauche de l'armée d'Italie n'ayant pas encore de chef. Le général Garnier n'en prend le commandement que le 22 avril 1794. — Thaon de Revel, p. 186.

6. Arch. de Breil, pièce n° 67. — Relation de M. de Malausséna, intitulée *Journal historique*. — Pour éviter des répétitions, on se borne à dire ici que cette relation a été utilisée pour la rédaction du présent chapitre. — Thaon de Revel, p. 181. — Ces bataillons sont : le 5ᵉ grenadiers, les 2ᵉ de Montferrat et de Peyer-im-Hoff et un bataillon de pionniers. — D'après la situation du 8 avril (pièce just. n° 2), l'effectif de ces six bataillons est de 1,885 hommes. — Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion les 18 mars, 7 et 8 avril. D'après les déserteurs, il devait y avoir à l'Authion 1,500 à 2,000 hommes, avec dix ou onze pièces de 8 et de 4.

7. Arch. de Breil, pièce n° 78.

im-Hoff à Fromagine dans le vallon de Cairos, le premier de Montferrat à la redoute de la Béola, forment réserve, tandis que les milices de Moulinet, soutenues par des volontaires, couvrent la gauche du côté du Ventabren et repoussent facilement les démonstrations françaises tentées dans cette direction. Avril 1794.

Partant de Lucéram et du col de Saint-Roch, le général Bizanet arrive, vers 10 heures du matin, au plan de la Calmette ; il pousse 600 hommes jusqu'au Mantégas et à la tête de la Fougasse. La majeure partie de cette troupe descend même dans la baisse du Camp d'Argent, faisant mine d'attaquer le Tueis, que menace en même temps une petite colonne venue de Moulinet par le contrefort des granges de Saint-Martin. Celle-ci est arrêtée par des volontaires de Peyer-im-Hoff et une centaine de grenadiers détachés du poste du Tueis, que renforce un des bataillons de l'Authion. La fusillade dure jusqu'à midi ; les deux partis travaillent ensuite à se retrancher[1].

Attaques dans la vallée de la Roya.

Sur la rive droite de la Roya, la grand'garde du col d'Agnon repousse d'abord la moitié du corps franc piémontais et les chasseurs Canale des granges de la Maglia, auxquelles elle met le feu. Elle est bientôt obligée de se replier à son tour devant les renforts envoyés par les trois bataillons chargés de la défense du massif de Colla Bassa et reste sous les armes toute la nuit[2]. En même temps, un détachement plus important débouchait de la Giandola, prenait pied sur la rive gauche du vallon de la Maglia et

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, les 7 et 8 avril. Il ne parle que de 600 hommes, qui ont chassé l'ennemi de la Fougasse. Il est probable cependant que le général Bizanet ne se serait pas avancé aussi loin et surtout ne serait pas resté aussi près de l'ennemi s'il n'avait pas été plus fort. De plus, le rapport ne mentionne pas les pertes françaises et accuse, du côté de l'ennemi, 4 tués, 15 blessés, 7 prisonniers et 34 déserteurs, tandis que M. de Malausséna ne parle que de soldats légèrement blessés et en donne une raison assez curieuse pour être rapportée ici : « Pour empêcher les soldats de réfléchir au danger et pour donner à connaître à l'ennemi qu'on était en force, on fit faire plusieurs décharges du sommet du Tueis, quoique hors de la portée exacte. »

2. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard. Il avoue deux blessés et compte pour l'ennemi quatre tués et six blessés. M. de Malausséna, ordinairement très précis, ne dit rien à cet égard. Rapport de Dumerbion, le 8 avril.

Avril 1794.

y mettait en batterie deux pièces et deux obusiers, dont le feu obligeait la garde avancée du Colombier à se replier sur le poste de la Croix de Gan[1]. Mais c'était surtout entre la vallée de la Roya et le littoral de la Méditerranée que se portait l'effort des Français.

Aperçu de la topographie militaire de la zone des opérations.

Cette région montagneuse[2] est dominée par l'arête qui relie le mont Bertrand à la cime de Toraggio, à travers laquelle sont ouverts les passages du Tanarello, de Colla Ardente et de la Tanarda[3], conduisant de Tende et de la Briga, en arrière de Saorge, dans les vallées du Tanaro, du Giribonte et de la Nervia. Les débouchés en étaient acquis aux Piémontais[4] par le tracé de la frontière génoise qui, à partir du mont Bertrand, suivait le cours du Negrone et du Tanaro, tandis qu'au sud elle se rapprochait du littoral[5]; le marquisat de Dolceacqua, constitué par la plus

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard. Il dit que l'ennemi se défend toute la journée, mais évacue le soir. Rapport de Dumerbion, le 8 avril. On a jeté obus et boulets dans le camp de Marta. On devait l'attaquer, si l'ennemi s'ébranlait. Les grenadiers ont pris le poste de l'ambulance, malgré un chemin très étroit.

2. La description qui suit est le résumé des pièces n°s 65 et 66 des Arch. de Breil, dont il a été question antérieurement. On s'est aussi servi de la carte de Bacler d'Albe et d'un plan manuscrit sur huilé qui se trouve aux Archives des cartes, 9e division, subdivision b, n° 53. Ce plan doit avoir servi à l'état-major de l'armée d'Italie en 1795. Les positions occupées après la retraite de Savone, entre Loano, Zuccarello, Ormea et le col de Termini, y sont nettement indiquées, ainsi qu'une formation des colonnes d'attaque paraissant correspondre au premier projet de Kellermann, à l'envoi duquel ce plan était peut-être joint. Enfin on a également consulté le *Mémoire* du général Garnier sur le département des Alpes-Maritimes, déjà cité.

3. Par suite d'une étude ou d'une connaissance insuffisantes du terrain, les auteurs qui ont traité cette première partie de la campagne de 1794 n'ont donné que des récits extrêmement confus et parfois bizarres. Pinelli lui-même a commis de graves erreurs, tout en signalant celles de Jomini et de Koch dans la note de la page 415 du 1er vol. de son *Histoire militaire du Piémont*. Il importe donc de préciser l'emplacement de ces points. — Le col de Tanarello est immédiatement au point de la cima di Tanarello de la carte sarde, qui se trouve elle-même entre le mont Saccarello et la pointe de Farenga. — Le pas de Colla Ardente est ouvert entre le mont Saccarello et le piton à l'est du mont qui, dans les documents de l'époque, porte le nom de cime du Bois ou cima del Bosco. C'est le point appelé par le général Garnier « redoute Bruslé », en souvenir de la mort du général de ce nom. — Le col de la Tanarda est plus difficile à définir. C'est le col dénommé sur la carte sarde « campo d'Anan », ouvert entre la cima della Valletta, où, d'après le capitaine Maulandi et la carte du général Garnier, il y avait un baracon, et le monte dei Grai. Malaussêna indique que ce col est en face de Marta et à trois quarts d'heure.Pour y arriver, on passait à Porta Bertrand ou Bertrana, où se trouvaient les sentinelles du poste de la Tanarda. Il ne faut donc pas confondre le col de la Tanarda avec le monte Tanarda, qui est au sud-est et sur les pentes orientales duquel se trouvent, d'après la carte sarde, Bosco Tanardo et les granges Tanarda. Du col de la Tanarda on peut, ou descendre directement sur Buggio, ou gagner Pigna par le mont dei Carmi Binelli, ou aller a Triora par le mont Gerbentina.

4. Etaient aux Piémontais le Ciaggie, au débouché du Tanarello, Rocca di Realdo et Verdeggia, au débouché de Colla Ardente, Buggio au débouché de la Tanarda.

5. Du mont Tanarda, la frontière suivait le versant occidental des monts Ceppo et Bignone jusqu'au mont Nero, au-dessus de Bordighera, laissant Bajardo aux Génois, Seborga aux Piémontais ; elle remontait ensuite vers le nord, passait entre Soldano et Dolceacqua et suivait le contrefort d'Abellio, jusqu'au pied de la Roche Fourcoin. Ce tracé est, du moins, celui qu'indique le plan manuscrit dont il a été question ci-dessus.

grande partie du bassin de la Nervia, appartenait au roi de Sardaigne. Avril 1794.

Le contrefort qui sépare cette dernière vallée de celle de la Roya, est d'abord âpre et escarpé; il ne peut être franchi aisément qu'à la baisse ou Scaffa de Gio[1], gardée par les postes d'Orneglia et de Zuaine, sur le versant de Saorge; par le 2e bataillon de Nice, cantonné à la Rochetta, dans le haut vallon de Dolceacqua et par 400 milices, postées à la Roche Fourcoin[2]. A partir de ce point, la montagne s'affaisse brusquement et se transforme en une chaîne de collines, position militaire utilisée avec succès, en 1747, par le baron de Leutron, pour interdire l'entrée de la Rivière de Gênes à l'armée franco-espagnole.

L'intervalle compris entre la Nervia et le Giribonte est couvert par les massifs boisés des monts Ceppo et Bignone, difficilement franchissables en dehors du chemin de la Corniche et des sentiers qui, par la large dépression du Langon ou de San Gioanni dei Prati[3], relient Pigna et Triora. De cette dernière localité, on communiquait directement avec la vallée du Tanaro, sur le territoire génois, par le pas de Garlenda[4], à l'est duquel les montagnes moins élevées et à pentes plus douces permettent l'accès des vallons de l'Aroscia et de l'Impero[5]. Celui-ci constituait la principauté piémontaise d'Oneille, dont le territoire

1. Dans les documents du temps, on désigne sous le nom de mont Jove la région comprise entre Ponta-Comune et le mont Arpetta de la carte sarde; on écrivait aussi Giau.

2. Arch. de Breil, pièce n° 67. — Thaon de Revel, p. 182 et 187. Les troupes de Zuaine, appelé aussi Ayne, avaient leurs avant-postes jusqu'au mont Ainé, et celles de Fourcoin occupaient la grotte et la croix de Mauriagna, serrant ainsi Breil de très près.

3. La carte sarde porte Fontaine Langon au sud-est du mont dei Carmi Binelli; on y monte de Buggio ou de Pigna et on descend à Triora, en passant par ce que les anciennes cartes désignent sous le nom de col de Langon. — On va à San Gioanni dei Prati, de Pigna par Castel Vittorio; on passe ensuite à l'ouest du mont Vedunno et l'on gagne Triora par Costa Stornina. Toute la crête entre Langon et San Gioanni dei Prati est d'ailleurs gazonnée ainsi que les deux versants et, par conséquent, propre à l'établissement d'un camp important.

4. Appelé dans les documents du temps col de Barbon. On lit, du reste, sur la carte sarde, passo di Garlenda Barboun.

5. Les passages les plus importants sont : les cols de Mezzaluna et de Pizzo, par lesquels on passe de Triora à Rezzo, les sentiers de Montalto à Carpasio et Conio ou à Villatalla. Au sud, les collines sont partout praticables, aussi bien que la crête du contrefort, jusqu'au mont Saccarello. L'Aroscia est formé par les ruisseaux qui descendent des monts Monega, Fronte et Densa et se réunissent entre Mendatica et Montegrosso.

Avril 1794.

s'étendait, en outre, à l'ouest, dans la vallée de Taggia, près de Montalto, au nord, et à l'est, dans celle de Pieve di Teco et de Villanova, jusqu'à Rezzo et Garlenda[1].

La garde en était confiée aux miliciens du pays et au 2e bataillon de la légion légère[2], dont l'autre bataillon était en quartier d'hiver à Ceva. Il n'y avait à proximité que le régiment de Lombardie, cantonné à Mondovi et Ormea[3].

Projets d'opérations.

On avait tenu compte de ces conditions topographiques dans l'établissement du projet d'opérations, dont le double but, conquête d'Oneille et prise à revers des lignes de Saorge, était nettement indiqué par l'arrêté des représentants du peuple, du 2 avril. A cet effet, les forces destinées à l'expédition étaient réparties en quatre divisions, de même effectif à peu près, dénommées d'après les points à atteindre[4].

1. Pieve di Teco ou la Pieva, d'après les anciennes cartes, est le centre des communications du haut bassin de l'Aroscia; Villanova ou Borgo di Villanova joue le même rôle dans la partie inférieure. — Le territoire piémontais du côté de Rezzo comprenait aussi le village et la montagne de Montegrosso; cette dernière est désignée, sur les cartes modernes, par le nom de mont Monega.

2. Arch. de Breil, pièce n° 91 g : « Rapports des événements qui ont précédé et succédé à la prise de la ville et province d'Oneille ». Cette pièce n'est pas signée, mais elle est accompagnée de la lettre suivante : « Vous me feriez tort, Monsieur, si vous m'accusiez ou de négligence ou de manque d'empressement à seconder vos désirs. M. le comte Alciati, en me remettant la lettre dont vous m'avez honoré, me promit de me fournir un moyen pour y répondre. Il ne remplit sa promesse que dans le moment. J'en profite pour avoir l'honneur de vous envoyer le brouillard du rapport sur la prise d'Oneille. Heureux si vous savez le déchiffrer, plus heureux encore s'il peut vous être de quelque utilité pour l'objet que vous vous proposez. Mais il ne peut pas vous donner des lumières sur un pays que vous avez parcouru, ne parlant que des faits probablement bien étrangers à ce que vous voulez traiter. Quoi qu'il en soit, vous le trouverez ci-inclus, vous demandant la faveur de ne le communiquer à personne, de me le renvoyer et de me croire, avec les sentiments les plus respectueux, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Le chevalier de la Place. Mondovi, le 2 novembre 1794. »

3. Voir 1er vol., pièce just. n° 87.

4. Arch. de la Guerre : Ordre de bataille pour l'expédition projetée, classé au 5 avril. Voir pièce just. n° 6. — Il faut remarquer l'organisation du parc d'artillerie de ce corps. C'était la première fois qu'on avait, en France, un équipage de montagne bien organisé. Napoléon, dans ses *Commentaires*, en attribue tout le mérite au lieutenant-colonel de Faultrier, directeur à Nice. — Koch, 1er vol., pièce just. n° 2, p. 258 : Expédition d'Oneille. Ce projet d'opérations n'existe ni aux Arch. de la Guerre, ni à celles de la Sect. tech. du Génie. Il convient d'attirer l'attention sur des erreurs assez graves commises par le général Koch : Il est dit, p. 37 et suivantes du 1er vol. des *Mémoires de Masséna*, qu'à la suite d'un conseil de guerre, on demanda la permission de passer sur le territoire génois au comité de Salut public, qui l'accorda le 8 février. De plus, à ce conseil de guerre, Bonaparte aurait insisté pour que l'on agît en vue de tourner les lignes de Saorge par la Briga, attendu qu'il « avait eu occasion de reconnaître tout récemment » cette région. — Or, si l'on se reporte à la correspondance éditée et inédite de Napoléon, on constate que Bonaparte, étant, le 8 février, à Marseille, ne pouvait être à Nice, où il n'a dû venir que dans les premiers jours de mars et seulement au titre d'inspecteur de la cote. Ce n'est que le 20 mars qu'il existe une pièce officielle de la correspondance inédite, où il s'intitule général d'artillerie de l'armée d'Italie, qualité qui a dû lui être conférée sur la demande de Saliceti. (Correspondance). Il est d'ailleurs fort probable qu'il n'a pas quitté Nice pendant le mois de mars. — A ce propos, il y a un certain intérêt à faire observer que la lettre n° 23, p. 27, t. I, de la *Correspondance de Napoléon* (Imp. Nationale, édition in-folio), est de 1794 et non de 1793 et devrait, par suite, être classée entre les numéros 38 et 39. Voir, d'ailleurs, à ce sujet, le chap. 2 de la Ve Partie du présent volume.

A droite, celle d'Oneille doit se porter en deux colonnes sur cette ville et le haut bassin de l'Impero. Elle sera couverte, sur la gauche, par celle de Saorge, qui occupera les hauteurs de Fourcoin et l'Arpetta. Au centre, la division du Tanaro, suivie de la réserve, remontera la vallée de Nervia, de façon à gagner les sources du Giribonte et du Tanaro, en passant au nord du mont Ceppo. Elle sera alors en mesure soit de s'unir aux colonnes de gauche pour repousser les Piémontais au-delà du col de Tende, soit de manœuvrer de concert avec celles de droite pour déboucher sur Ponte di Nava. Avril 1794.

Les marches étaient réglées de telle sorte que l'opération fut terminée en quatre à cinq jours. A cet égard, on allait bientôt s'apercevoir qu'on avait compté sans les obstacles opposés par la nature aux mouvements de nombreuses troupes à cette époque de l'année.

Les divisions sont passées en revue dans la journée du 4 avril[1] et s'ébranlent dans la nuit du 5 au 6.

Mouvements de la division de gauche.

Celle de gauche se forme à Sospel en deux colonnes, pour attaquer les postes ennemis de la rive gauche de la Roya, que menacent directement deux détachements sortis de Breil, l'un par la Penna et le pont de Libri, l'autre par la tour de Crivella[2]. La première colonne, conduite par le général Hammel, passe par Olivette, Airole, Abellio[3] et tiraille avec les milices du pas de Fourcoin, qui sont obli-

1. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 3 avril. — Les troupes doivent avoir trois jours de vivres, 40 cartouches, deux à trois pierres à fusil. Ces revues préparatoires sont passées : à Menton, pour la division de droite, par le général Bruslé; pour la division du centre, par le général Cervoni et l'adjudant général Vabre ; pour la division de réserve, par le général François et l'adjudant général Langlois ; enfin, à Sospel, pour la division de gauche, par le général Lebrun et le chef de brigade Pijon. — Correspondance inédite de Napoléon : Ordre du 5 avril au capitaine Andréossy, directeur du parc d'avant-garde. — Les divisions se réunissent à 11 heures du soir : celle du centre, sur le chemin de Menton à Vintimille ; celle de réserve, dans Menton ; celle de droite, sur le chemin de Menton à Nice. Le départ a lieu, le 6, à 2 heures du matin (Rapport de Dumerbion, le 6).

2. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 8 avril. — Lettre de Masséna, le 20 avril. — Les détachements de Breil étaient sous les ordres du chef de brigade Pijon. Cet officier étant tombé malade, les postes piémontais de Zuaine et d'Orneglia furent faiblement attaqués.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du commandant de Vintimille. — Mémoire historique non signé.

Avril 1794. gées peu à peu de se replier sur le mont Arpetta, par suite de la retraite des troupes de la Rochetta devant la deuxième colonne.

Celle-ci, aux ordres du général Lebrun, franchit le pas de la Corne, gagne Sant'Antonio, le pas de Straforce[1] et prend position sur les pentes de Montalto, au nord de Dolceacqua[2]. Trop faible pour lutter contre ces 4.000 hommes, le commandant du 2e bataillon de Nice bat en retraite, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, et détache à Pigna un corps de 300 hommes pour surveiller la marche de l'ennemi du côté de Toraggio. Il rallie le reste de ses forces à l'Arpetta et descend à Saorge, où il arrive à 10 heures du soir. Le poste d'Orneglia averti se retire également dans la nuit[3].

Le 7 avril, le général Hammel s'établit sans opposition à la Scaffa de Gio et au pas de Muratone, mais ne peut déboucher au delà[4], les chemins ayant été rompus par les Piémontais[5]. Le profond ravin où coule la Bendola est du reste défendu par les forces qui ont abandonné le marquisat de Dolceacqua, augmentées de trois bataillons de la réserve[6]. Les troupes régulières sardes sont établies par le capitaine d'état-major de Maulandi, la droite à des maisons crénelées, aux environs de Saorge, le centre couvert par les batteries de Bergeiron et du Cugnet, préparées à l'avance, la gauche à la butte de Casto, gardée par la compagnie de chasseurs des grenadiers royaux[7]. Au delà, les milices oc-

1. Cet itinéraire n'est indiqué nulle part avec précision. Il paraît résulter des indications topographiques données par Montanel, *Topographie militaire des Alpes*, p. 23.

2. Peut-être aussi à Rocchetta.

3. Arch. de Breil, pièce n° 74. Voir aussi Thaon de Revel, pag. 187. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer qu'en agissant ainsi, Dellera se conformait aux instructions du général Colli, prescrivant en cas d'attaque de replier les troupes derrière la ligne de la Bendola et de prolonger cette ligne vers Colla Ardente en restant sur le territoire piémontais. En se retirant, le commandant d'Orneglia emporte ses trois canons de montagne, après avoir fait détruire en partie les munitions, qu'il ne pouvait enlever faute de mulets.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 9 avril.

5. Arch. de Breil, pièce n° 65.

6. Les deuxièmes bat. des grenadiers royaux, de Turin et de Nice.

7. Bergeiron n'est indiqué que sur la carte de l'état-major sarde; Casto est porté sur les cartes française et sarde. Quant au lieu dit Cugnet, il n'est marqué sur aucune carte; il se trouve entre les deux points précédents.

cupent les retranchements pratiqués dans les rochers de Pallandrin, au château et aux terres de la Baragna[1]. Avril 1794.

Ayant informé Masséna des difficultés insurmontables que présentait l'attaque de Saorge dans cette direction, Hammel reçoit l'ordre, les 7 et 8 avril, de venir le rejoindre à Montalto, en passant par Pigna et Molini[2].

Mouvements de la division du centre.

Pendant ce temps, le reste du corps expéditionnaire avait gagné du terrain. Rassemblé le 5, à 11 heures du soir, aux environs de Menton[3], sa tête avait atteint Vintimille, le lendemain à la pointe du jour; là il se sépare en deux colonnes. A droite, la division d'Oneille, sous le général Mouret, suivie des représentants du peuple, prend le chemin du littoral et va coucher à San Remo et à Bordighera[4]. La colonne de gauche, conduite par Masséna, se porte à Dolceacqua et Isola Bona, où reste le général François, puis vers Pigna, qu'atteint avec peine, après 16 heures de marche, la tête de la division du Tanaro, commandée par le général Laharpe[5].

Avisé de cette marche par Maccarini, qui s'était porté à Pigna, Dellera se conforme aux instructions du général Colli. Il dirige de Saorge, dans la nuit du 6 au 7 avril, le major d'Auvare, avec 100 hommes de son bataillon de chasseurs, sur la Tanarda[6], et le 2e bataillon d'Asti vers la Briga, d'où, renforcé par les milices de cette localité et la moitié du corps franc venue de Tende, le comte de Saint-Michel doit se porter à Fraisso et à Colla Ardente. Le chevalier de Revel, envoyé à la Briga, est chargé d'as-

1. Voir, en outre, Thaon de Revel, p. 188, et le mémoire déjà cité, joint aux instructions de Colli (Arch. de Breil, pièce n° 65), pour le détail des défenses le long de la Bendola et à Saorge.
2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna aux représentants du peuple et à Hammel.
3. Arch. de la Guerre : Corresp. inédite de Napoléon : Ordre du 5 avril. — Rapport de Dumerbion classé au 14 avril.
4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 7 avril. — Lettre du commandant de Vintimille, le 8 avril. — Arch. de Breil, pièce n° 91 h. — Koch, *Mémoires de Masséna*, tom. 1er, p. 45 et suiv. La proclamation aux Génois donnée par Koch diffère un peu de la pièce semblable existant dans les Arch. de Breil, n° 70 b.
5. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 8 avril, et pièces déjà citées.
6. Arch. de Breil, pièce n° 73.

Avril 1794.

surer l'action commune de ces deux corps ; mais, par suite du mauvais temps, ils ne peuvent remplir leur mission[1].

Occupation de la Tanarda.

Le 7, de grand matin, Masséna avec la division du Tanaro, s'était porté par Buggio au mont Tanarda, qu'avait quitté Maccarini, abandonné par une partie de ses milices, et réduit à 50 volontaires, pour se replier du col sur les huttes de Cima et Barcone di Marta[2]. Il laisse toute la 118e demi-brigade dans ce poste important et se rend lui-même, le soir, avec le reste des troupes, à Molini, s'étant fait précéder, à Triora, par un bataillon de la 46e, qui a ordre de pousser vers Colla Ardente[3]. Fort heureusement pour les Piémontais, une tempête de neige empêche ce mouvement.

Le même jour, à 3 heures du soir, le chevalier Reybaudy de la Cainée, précédant les colonnes, avait trouvé à la Cima di Marta les débris du détachement de Pigna, qui, manquant de vivres et transi de froid, se replie sur Saorge, à l'arrivée du major d'Auvare. Chassé par le mauvais temps de Barcone di Marta, qu'il ne peut dépasser, ce dernier est lui-même obligé de se réfugier dans les granges d'Anan[4]. C'est en vain que, dans la nuit, le régiment de Pignerol, arrivé la veille du Piémont, et le reste du bataillon

1. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Relation du capitaine de Maulandi. Cette relation complète et précise les renseignements donnés par Thaon de Revel, p. 188 et 189. On y trouve notamment la copie des deux lettres écrites à Dellera, les 6 et 8 avril, par le capitaine Mauro, commandant le 1er bat. de Belgiojoso, qui avait été invité à s'avancer de ses cantonnements de Limone jusqu'à la Briga et reçut l'ordre du général de Wins de ne faire aucun mouvement avant l'arrivée du 2e bat., partant de Savigliano, le 8.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 7 avril.— Rapports de Dumerbion, les 8 et 9 avril. — Arch. de Breil, pièces nos 68 et 76.

3. On remarquera, de nouveau, combien la relation des *Mémoires de Masséna* par Koch est erronée. Le passage si important de Masséna à la Tanarda n'y est pas même indiqué. Il y a aussi une étrange confusion, p. 47, sur la marche de Lebrun qui, s'il avait été à Triora, le 8, se serait déjà trouvé « *au-delà du mont Tanardo* » ; sur l'isolement de Hammel ; sur les opérations de Macquard, qui n'avait pas de « cols encore obstrués par les neiges » à traverser, etc., etc. Ces erreurs sembleraient indiquer que Koch n'a pas eu à sa disposition toute la correspondance de Masséna, qui est fort importante cependant. — Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, les 5 et 8 avril. Ordres du même général, le 7 avril, à la 118e brigade de rester à la Tanarda (Rusca fixera l'emplacement du camp) ; au commissaire Aubernon pour l'établissement d'un magasin à Pigna, l'approvisionnement des diverses colonnes, l'envoi de tentes à la Tanarda ; à l'adjoint aux adjudants généraux Sornet, pour diriger toutes les troupes sur Molini par Langon ; — ordres du 8 à Fiorella lui prescrivant d'aller à Colla Ardente et, en cas de neige, de se replier à Molini ; au commandant de l'artillerie d'envoyer à Tanarda deux pièces de 3, etc.

4. Arch. de Breil, pièces nos 68 et 76. — Thaon de Revel, p. 189.

de chasseurs, maintenu jusqu'alors à Saorge, sont expédiés comme renforts[1]. Tout d'abord, sur l'ordre de Revel, le comte de Saint-Michel occupe Colla Ardente et envoie les milices de la Briga pour concourir à l'attaque de la Tanarda, que ce millier d'hommes fatigués effectue mollement. Après quelques coups de fusil échangés avec les avant-postes français, ils reviennent à la Briga, sans même avoir bien reconnu l'ennemi, le brouillard épais qui régnait laissant à peine apercevoir les objets à quelques pas de distance. Ils y sont bientôt rejoints par le lieutenant-colonel de Saint-Michel, qui, prévenu par Reybaudy de cet insuccès, avait cru devoir quitter Colla Ardente, ainsi que le prescrivaient les premiers ordres[2]. Avril 1794.

Dans l'après-midi du 8, la situation du corps d'armée austro-sarde, exposé à être coupé de ses communications avec Coni, était donc des plus critiques. Il ne restait d'autre réserve que le 1er bataillon de Nice, gardant les magasins de Tende, dont le général Dellera prescrit de préparer la destruction[3]. Le lieutenant-colonel de Revel rédige même un projet de retraite par les cols de Raus et de la Madone de Fenestre[4]. On envoie cependant à la Briga, avec mission d'employer tous les moyens possibles pour

1. Arch. de Breil, pièce n° 68. — Thaon de Revel, p. 188.

2. Arch. de Breil, pièce nos 76 et 91 b : Lettre de Saint-Michel à Revel, le 8 avril. — Thaon de Revel, p. 189 et 190. — Dans sa relation, M. de Malausséna donne des détails très précis sur cette petite affaire, qui n'est même pas mentionnée dans les pièces françaises. Il dit notamment que M. de Saint-Michel ne put faire concourir à l'attaque un détachement de 150 hommes, faute de guides pour le conduire, et qu'en apprenant l'insuccès de l'attaque, « il assembla ses officiers en conseil de guerre, qui résolurent unanimement de se retirer, sans qu'aucun observât qu'ayant reçu des ordres postérieurs, on ne devait plus se rapporter à la première lettre du chevalier de Revel. »

3. M. de Malausséna fait très justement observer que « les hauteurs méridionales de la Briga perdues, celles qu'il fallait occuper pour couvrir la grande route exigeaient un nombre de troupes approchant de celles qui étaient dans le comté ; les retirer précipitamment des positions pour courir à celles du devant de Tende était un parti extrême, sujet au plus grand inconvénient, l'ennemi étant à portée de les devancer, s'il prenait la ligne à mesure qu'on l'abandonnait, il pouvait arriver qu'il leur coupât toute retraite. » De là cette émotion quand le messager, apportant le résultat du conseil de guerre du comte Saint-Michel, eut répandu « inconsidérément » l'alarme. « Bien des personnes accoururent au quartier général, entre autres les officiers de la solde, pour demander s'ils devaient faire brûler les grands magasins de Tende ; il leur fut dit de donner les dispositions pour les détruire, si l'on ne pouvait empêcher l'ennemi de gagner Tende et de faire tenir les mulets de l'armée prêts à marcher. »

4. Thaon de Revel, p. 191.

Avril 1794. engager les troupes harassées et démoralisées à remonter aux cols[1], d'abord le capitaine de Maulandi, puis, le soir, le major de Malausséna. Peu après, ce dernier reçoit l'ordre d'aller à la rencontre du général Colli, dont l'arrivée à Tende venait d'être annoncée[2].

A ce moment, d'ailleurs, le danger n'était plus aussi imminent. Arrêté par la neige, souffrant également du froid et de la faim, le gros des forces françaises renonce à l'exécution de la première partie du projet d'opérations et se rejette vers la principauté d'Oneille. Toutefois, le mauvais temps ayant retardé la marche de la réserve et des colonnes de vivres, Masséna quitte Molini, le 8 assez tard, et n'arrive à Montalto que le lendemain matin[3]. Informé par les Génois de la présence à Rezzo de quatre compagnies de la légion légère sarde et de milices chargées de garder Mezzaluna et Pizzo[4], il les en chasse, le 9 au soir[5], et confie la garde de ces passages au 1er bataillon de la 46e demi-brigade, commandée par Fiorella. Cette troupe est relevée à Triora par la 99e, aux ordres du général François, en attendant qu'un bataillon de la 118e y descende de Tanarda[6]. Obligé en outre de laisser des postes pour assurer l'arrivée des subsistances et des munitions du dépôt de Pigna, n'ayant pas encore été rejoint par les troupes de la division

1. Arch. de Breil, pièce n° 68. Maulandi emportait 2.000 livres, « tant, dit M. de Malausséna, pour engager par l'appât du gain des volontaires à y monter d'abord, que pour faire et procurer, par ce moyen, tout ce qui serait nécessaire pour les soutenir. » Il trouve à la Briga deux bat. de Pignerol, le 2e d'Asti, le corps franc, quatre compagnies de chasseurs, qui n'ont laissé aucune grand'garde ou poste d'avertissement sur les avenues des cols.
2. Arch. de Breil, pièce n° 75 c : Lettre du général Dellera au baron Colli, le 9 avril à minuit, de Saorge.
3. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, les 7, 8 et 9 avril. — Plaintes au commissaire Aubernon, les 8 et 9 avril. — Les approvisionnements n'arrivent que le 8, dans la journée, et en petite quantité. — Lettre de Masséna au commandant de la 118e brigade, qui se plaignait du manque de vivres et de tentes et des souffrances causées par le froid.
4. Arch. de Breil, pièces n°s 91 g et h. Ces deux cols permettent de passer de la haute vallée de la Taggia, qui était aux Génois, à Rezzo, dépendant de la principauté d'Oneille, aux Piémontais.
5. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna du 10 avril. Il dit que ces points « ont été enlevés au pas de charge, malgré qu'ils fussent près de 5 à 600 hommes; une pièce de 3 et plusieurs *bouëtes* (sic). Tout cela ne nous a coûté que deux officiers blessés et trois grenadiers. Plusieurs Barbets ont mordu la poussière ; ils auraient eu tous le même sort, s'ils n'avaient fait *escarpe* (sic) à leur ordinaire. »
6. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 10 avril.

Avril 1794.

de gauche, Masséna ne dispose plus que de 2.000 hommes[1]. Il porte son avant-garde à Carpasio, comptant se rendre, le 10, à Conio. Mais, contrairement à ce qu'il pensait, il ne rencontre pas la division d'Oneille, dont il n'a aucune nouvelle depuis trois jours[2]. Celle-ci avait atteint son but, sans avoir à faire ni l'investissement ni le siège en vue duquel on avait embarqué à Nice un équipage d'artillerie[3].

Mouvements de la division de droite.

En apprenant, le 6 avril au soir, l'entrée des Français sur le territoire génois, le chevalier de la Place, gouverneur d'Oneille, avait convoqué un conseil de guerre. On y reconnaissait l'impossibilité de défendre la ville avec les faibles ressources dont on disposait. On se décidait néanmoins à essayer de retarder l'invasion de la principauté, pour permettre l'envoi de renforts du Piémont. Le lieutenant-colonel Léotardi, avec une centurie de son bataillon, une compagnie de canonniers de Villefranche-sur-Mer et deux pièces de montagne, se rend à Rezzo, où les compagnies de grenadiers et chasseurs de la légion légère ont été déjà envoyées la veille. Il doit appeler aux armes les habitants. Deux autres compagnies vont en faire autant à Carpasio et Villatalla. Les deux dernières restent à Oneille avec 110 miliciens[4].

L'arrivée des émigrés français, abandonnant la Rivière

1. Ce chiffre est donné par Masséna dans la lettre aux représentants du peuple, le 10 avril. Si extraordinaire que cela paraisse, c'était tout ce qui restait d'une colonne de plus de 5.000 h. (centre) En effet, la 118e demi-brigade, 1.755 h, était à Tanarda, un bat. de la 46e, 8 ou 900 h., à Triora, et il avait fallu laisser en outre des détachements aux cols de Mezzaluna et Pizzo. Quant à la réserve, de plus de 4.000 h., obligée de suivre le même chemin muletier, encombré déjà par les convois, elle était à plus d'une marche en arrière. Le 3e bat. de la 100e était resté à Pigna pour la garde des magasins, détachant 100 hommes à Buggio ; la 99e demi-brigade allait arriver à Triora pour relever le bat. de la 46e. Quant au 2e bat. de cette demi-brigade et à la 21e, il semble qu'ils étaient encore, le 9 avril, à Buggio ou Pigna. — Et cependant, dès le 7, l'adjoint aux adjudants généraux Sornet avait été envoyé à Buggio, Pigna et Dolceacqua pour diriger toutes les troupes sur Molini par Castelfranco et Langon. Le 9, l'adjudant général Langlois était expédié à Pigna pour le même objet et pour accélérer l'arrivée des vivres à Montalto. Ces faits prouvent la difficulté qu'il y a à faire marcher avec ensemble et à ravitailler une colonne de 8 à 10.000 h. sur un seul sentier de montagne.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, le 9 avril, et à Dumerbion, le 20.

3. Arch. de la Guerre : Correspondance inédite de Napoléon.

4. Arch. de Breil, pièces nos 91 g et h. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 23 mars. — Trois déserteurs d'Oneille avaient indiqué 400 h. dans la place.

Avril 1794.

de Gênes devant les soldats républicains, jette bientôt l'alarme dans cette ville[1]. Redoutant le même sort qu'en 1792, les citadins et les paysans des environs chargent leurs effets sur les mulets et s'enfuient; en sorte que, le 8 à midi, on ne parvient à réunir à Santa Agata, sur la rive droite de l'Impero, que 90 milices sur 400 qui avaient été appelées[2].

Prise d'Oneille.

Ce même jour, les deux colonnes du général Mouret quittent Montalto et Castellaro, où elles ont passé la nuit. La première se porte sur Carpasio et est repoussée. La seconde débouche entre 2 et 3 heures de l'après-midi au pied des contreforts du mont Rosa. Un bataillon engage la fusillade avec les milices et les refoule sur Borgo. Le reste des forces manœuvre de manière à attaquer de front, le long de la côte, tout en gagnant la vallée vers Ponte dei Capuccini. Voyant sa ligne de retraite ainsi menacée, le chevalier de la Place se replie par Saint-Bernard et Costa Rossa, d'où il monte sur la crête de la montagne qu'il suit jusqu'à Torria[3].

Le lendemain, le général Mouret poursuit les Piémontais en s'étendant sur sa droite, tandis que la colonne de Montalto, qu'après son échec il a rappelée à lui, enlève le col d'Acquarone, sur la rive droite de l'Impero, forçant ainsi les compagnies de Carpasio et de Villatalla à gagner Rezzo par Conio et le pas d'Aurigo. Exposé à être dé-

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 25 mars. Il donne 4.000 émigrés, ce qui paraît exagéré. — Arch. de Breil, pièce n° 91 g.

2. Arch. de Breil. pièce n° 91 g : rapport du chevalier de la Place, gouverneur d'Oneille. Les renseignements qui suivent, en ce qui concerne les Piémontais, sont tirés de ce rapport très long et très précis.

3. Arch. de la Guerre : Rapport du général Mouret, le 8 avril. Rapport de Dumerbion, classé au 14 avril. D'après l'état joint à ce rapport et un autre état semblable existant dans la correspondance inédite de Napoléon, on a trouvé à Ormea quatre pièces de 36, six de 17, deux de 14, une de 3 avec 100 boulets par pièce tout au plus ; 510 fusils, 65 barils de cartouches d'infanterie, 2.800^{m} de poudre ; 300 pièces d'huile, 200 pièces de vin, 100 sacs de farine, 250 de blé, 300 qx. de salaison ; quelques tentes et quelques couvertures. — Arch. de Breil pièce n° 91 g. On voit ce qui reste de la légende créée par Jomini et les auteurs de *Victoires et conquêtes* sur « la formidable position de Santa Agata ». Il est à observer aussi que, dans son rapport, le général Mouret se garde bien de parler de l'échec de la colonne dirigée sur Carpasio, colonne qu'aurait dû rencontrer Masséna, le 9, si elle n'avait pas été ramenée vers Oneille.

bordé sur ses deux flancs, le chevalier de la Place bat en retraite pendant la nuit de Torria sur San Bartolomeo. Avril 1794.

Dans la matinée du 10 avril, il espère pouvoir s'y maintenir, grâce à une prise d'armes de la population de Borgomaro, qui réoccupe un instant le col d'Acquarone[1]. Mais, dans l'après-midi, voyant les flanqueurs de la division française d'Oneille avancer peu à peu sur sa gauche vers Cesio et le mont Verdina, apprenant le départ du lieutenant-colonel Leotardi de Rezzo, à la suite du mouvement de la division du Tanaro sur Mezzaluna, il prend, à 6 heures du soir, le chemin de Ponte di Nava. Il est si vivement pressé qu'il est obligé de sacrifier quelques sentinelles; par son énergie, il triomphe de la mauvaise volonté des autorités génoises à Mulzo et Pieve di Teco et atteint enfin Ormea, le lendemain à 11 heures du matin[2], tandis que les troupes de Mouret entrent en contact, à Conio, avec celles de Masséna.

Cependant ce général arrivait de sa personne à Oneille et y apprenait l'entier abandon de la principauté par l'ennemi et la plus grande partie de la population[3]. L'un des objets de l'expédition étant ainsi atteint, et, les neiges empêchant pour le moment de pousser à fond l'attaque du haut bassin de la Roya et du col de Tende, il n'y avait qu'à poursuivre l'offensive dans la direction du Tanaro, comme

1. Cette prise d'armes s'était faite à l'instigation de M. Amei, capitaine dans le régiment d'Acqui, en congé à Borgomaro (rapport du chevalier de la Place).

2. Voici, d'après M. de la Place, l'épisode de Pieve. « A quelque distance de Pieve, j'expédiai un officier à M. le commandant, pour le prévenir que j'allais passer avec trois ou 400 hommes ; que je n'avais pu, selon l'usage, faire charger les armes sur des mulets, n'en ayant pas trouvé et que je serais passé hors de la ville; que je me flattais que la République, ayant laissé passer nos ennemis armés, à notre préjudice, sur ces terres, elle ne pouvait pas désapprouver que le Roi, mon maître, eût les mêmes prérogatives. M. le commandant avait déjà expédié un officier avec un piquet de 12 hommes, pour arrêter notre marche et nous intimer le devoir de lever les platines et de ne passer qu'à petits pelotons de 20 ou 30. Pour lors, j'allai moi-même parler à M. le commandant, qui ne voulait absolument entrer dans aucune de mes raisons. Comme je vis qu'il y avait du mouvement dans la ville et qu'il était fort aisé qu'elle s'armat, je crus couper court à toutes les difficultés et dis à M. le commandant que je lui avais annoncé trois à 400 hommes, mais que nous étions 4.000, que j'avais donné l'ordre de lever les pierres et que je passerais. Ce nombre-là le mit à la raison et il me répliqua « Felice notte, signor cavaliere », et nous passâmes hors de la ville. » Le chevalier de la Place cite avec éloges, le chevalier d'Arcogliere, le chevalier Matton, le lieutenant Dimonlide Cotter (?), le chevalier Luzerne et M Depretis.

3. Koch, *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 52. — Arch. de la Guerre : lettre de Masséna aux représentants du peuple, au commissaire ordonnateur et à Fiorella, le 10 avril.

Avril 1794. il avait été prévu au projet d'opérations[1]. Toutefois les troupes étaient si dispersées et si fatiguées qu'il fallait quelques jours pour les réunir et les ravitailler. D'accord avec les représentants du peuple, Masséna donne des ordres en conséquence et détermine la composition des postes chargés de couvrir la ligne de communication.

Offensive des Français dans la vallée du Tanaro.

Le général Lebrun est renvoyé de la Tanarda à la baisse de Gio, où il prend le commandement de la 56e demi-brigade et de la compagnie franche corse, défendant les débouchés de Saorge, sur la rive gauche de la Roya[2]. Le général François a sous sa direction la 118e demi-brigade et le 3e bataillon des Hautes-Alpes, établis à Tanarda, Triora et Molini, pour surveiller les avenues de la Briga par le mont Marta et Colla Ardente, ainsi que 13 compagnies de la 46e, réparties entre les postes qui conduisent de la vallée du Giribonte dans celle de l'Aroscia, et se reliant au mont Fronte avec les troupes précédentes[3]. Le dépôt de Pigna, gardé par le 3e bataillon de la 100e demi-brigade, qui a un détachement à Buggio, approvisionne ces 6.000 hommes[4].

1. Koch, dans ses *Mémoires de Masséna*, p. 50 et 51, donne, entre guillemets, une lettre qu'auraient adressée les représentants du peuple à Masséna, le 9 avril probablement. Cette pièce n'existe pas aux Arch. de la Guerre et aucune des nombreuses dépêches de ce général, dont on a les copies, ne permet d'en contrôler l'authenticité. Cela est d'autant plus fâcheux que le ton de cette lettre est tout à fait étrange et contraste singulièrement avec ce qui subsiste de la correspondance des représentants du peuple aux armées des Alpes et d'Italie. Ils décidaient l'objet et l'époque d'une opération, indiquaient, le plus souvent, les troupes à y employer, prenaient même une part active à la rédaction du projet, mais n'intervenaient jamais au moment de l'exécution. En donnant des ordres, en effet, ils auraient perdu le droit de juger. Dans ce cas particulier et en tenant cette lettre pour authentique, si on la compare avec le projet d'opérations donné par Koch, aux pièces just., p. 258, on accordera qu'il a dû être très facile à Masséna de se justifier, ainsi qu'il est dit p. 52, puisqu'il s'était conformé strictement aux indications de ce projet. Il est étonnant que le général Koch n'ait pas fait cette remarque et plus extraordinaire encore qu'il paraisse ignorer que, depuis le 5 avril, Masséna commandait toutes les troupes de l'expédition. Comparer, à ce sujet, les pages 42, où Masséna est désigné comme commandant la division du Tanaro seulement, et 52, où les représentants lui donnent la conduite de l'expédition.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna à Hammel et Lebrun, le 14 avril. Masséna se plaint que Lebrun soit venu à Tanarda ; c'était cependant en exécution d'ordres très positifs. donnés par lui le 9 avril, à Hammel, au commissaire Aubernon, et portés à la connaissance des représentants du peuple. C'était donc Hammel qui avait eu tort de venir à Molini, en ne laissant que deux bat. de la 56e à Gio. Une fois Lebrun revenu dans ce poste, avec le 3e bat. de cette demi-brigade, il y a devant Saorge 2.500 h. environ.

3. Le 3e bat. des Hautes-Alpes est laissé à Molini, en exécution d'un ordre de Masséna à Hammel, le 14 avril. La 118e a deux bat. à Tanarda, un à Triora. En y comprenant la fraction de la 46e, le corps du général François compte à peu près 3.000 h.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna au commissaire Aubernon, le 9 avril, et à l'adjoint aux adjudants généraux Bailet, le 24.

Avril 1794.

Le général Hammel doit rallier le reste de la division de Saorge à Taggia[1], non loin d'Oneille, où cantonnent un bataillon de la 117e et deux de la 99e demi-brigade, sous les ordres du général Cervoni[2]. San Lazzaro, dans la haute vallée de l'Impero, est assigné comme point de rassemblement aux autres corps de la droite, du centre et de la réserve, qui présentent ensemble un effectif de huit à 10,000 hommes, le 14 avril[3], et se portent, le lendemain, aux environs de Pieve di Teco, en une seule colonne[4].

Dispositions défensives du général d'Argenteau.

Ces délais avaient permis aux Austro-Sardes de prendre quelques dispositions défensives dans la vallée du Tanaro. Arrivé, le 11 avril, à Ormea[5], le général d'Argenteau se proposait de répartir le long de la frontière génoise les 10

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 14 avril.— On peut encore noter, à propos de cette lettre, une erreur de Masséna semblable à celle qui est signalée ci-dessus, note 2.— Dans cette lettre du 14 avril, Masséna donne à Hammel l'ordre de réunir ses troupes à Taggia et de venir, de sa personne, à Oneille, pour y recevoir des ordres. Cependant, le 18, il lui écrit qu'il n'a pas voulu lui dire de venir *seul* à Oneille. Le reste de la division comprend simplement le 1er grenadiers et le 2e d'infanterie légère, soit 1.200 h.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna à Cervoni, le 18 avril.

3. Le chiffre exact est assez difficile à établir. Masséna indique successivement, 6 à 7.000 h., le 13 avril, à Haller, 8.500 h., le 14 avril, à Dumerbion. D'autre part, si l'on veut calculer cet effectif, en prenant pour base l'état du 5 avril (pièce just. n° 6), on est quelque peu embarrassé, pour déterminer, d'une façon certaine, les corps ayant pris part à l'expédition du Tanaro. C'est, en comparant soigneusement toute la correspondance de Masséna du 6 au 21 avril, que l'on est parvenu à fixer l'emplacement des troupes donné dans les deux paragraphes précédents et à en déduire, pour la colonne marchant à Ormea, la composition suivante : division de droite, généraux Mouret et Bruslé : 3e infanterie légère, 19e demi-brigade, deux bat. des 101e et 117e, soit 5.123 h.; division du centre, général Laharpe : 1er infanterie légère, 5e grenadiers, 5e des Alpes, 11 compagnies de la 46e, soit 2.966 h.; réserve : 21e demi-brigade, un bat. de la 99e, soit 2.310 h.; total : 10.399 h., d'après l'état du 5 avril; mais il ne serait pas étonnant qu'il y eût eu une diminution de 15 à 1.800 h.

4. Il ne peut y avoir aucune incertitude à ce sujet, vu la précision des ordres donnés et l'habitude des rassemblements préalables, dont on a vu un exemple, le 5 avril au soir. On voit bien, par la lettre de Masséna à Cervoni, le 18 avril, qu'il y a un bat. à Mendatica; mais ce bat., qui appartient à la 99e demi-brigade, n'a dû être dirigé sur ce point que le 16 ou le 17, en partant de Pieve di Teco, sans quoi on ne s'expliquerait pas l'ordre donné le 15, à Fiorella, de surveiller la droite de Mezzaluna. D'ailleurs les Républicains connaissaient fort mal le pays, ainsi que le prouvent leurs rapports si peu précis et la curieuse aventure racontée par Roguet (tome 1, p. 132), de la 21e demi-brigade se rendant de Garessio au colle San Bernarda par Intrapa, le col de San Bartolomeo, Nasino, Zuccarello, Cerizola et employant ainsi plus d'une journée pour gagner une position distante d'une demi-heure du point de départ. Il s'en faut donc de beaucoup que les généraux Masséna et Mouret soient partis de Molini et Triora pour franchir le contrefort entre Giribonte et Taggia, ainsi que le raconte Koch, t. 1, p. 53. C'est une erreur aussi que d'indiquer, p. 52, le général Lebrun comme faisant partie du corps expéditionnaire du Tanaro.

5. D'après la pièce n° 87 des Arch. de Breil, d'Argenteau ne serait arrivé à Ormea que le mardi de la semaine sainte, c'est-à-dire le 15 avril. Cette indication est inexacte, attendu que, d'après sa relation (Arch. de Breil, pièce n° 68), le capitaine de Maulandi, parti à pied, le 11 avril, à 10 heures du matin, du col de Tanarello pour Ormea, et revenu à la Briga le 13 au soir, en courant la poste « à bidet » par Ceva et Mondovi, n'a pu voir le général autrichien que dans la nuit du 11 au 12. D'autre part, il résulte d'une lettre de d'Argenteau, le 14 avril (Arch. de Breil, pièce n° 84), que le 13 au soir, il a reçu à Ormea le capitaine de Malausséna, envoyé par Colli pour lui proposer d'attaquer Rezzo de concert. D'ailleurs, dans cette même pièce n° 84 des Arch. de Breil, il y a une lettre écrite d'Ormea, le 12 avril, par le capitaine Gadolini des Grenadiers autrichiens, au nom du comte d'Argenteau, pour le baron de Wins.

Avril 1794. bataillons dont il devait disposer peu à peu[1], de manière à relier le corps piémontais de Colli dans la Roya avec les Autrichiens de Wallis, en marche d'Alexandrie sur Cairo. Ce dernier point serait gardé par un bataillon de Mondovi et 200 milices, l'autre bataillon du même régiment s'installant avec le corps franc de Giulay à Murialdo, pour garder, de concert avec lui, la partie supérieure des deux Bormida. Le 1er bataillon de la légion légère est envoyé au col de San Bernardo et détache 60 hommes à Bardinetto, où se réfugient les milices de Loano. Un bataillon et quatre compagnies du régiment de Caprara resteront en réserve à Garessio, tandis que le reste des forces occupera la haute vallée du Tanaro jusqu'à Upega[2].

D'Argenteau ne tarde pas à comprendre que ces forces sont insuffisantes pour défendre contre une vigoureuse agression un pays aussi étendu et aussi facilement accessible[3]. Il demande des renforts à de Wins, pour couvrir sa gauche, engage Colli à le soutenir, sur sa droite, en prenant l'offensive et, dans les journées des 14 et 15 avril, se prépare à résister à Ormea et Ponte di Nava. Le régiment de Lombardie est placé derrière une batterie construite sur la rive gauche du Tanaro et armée de deux canons, battant le grand chemin du col de Nava dans le défilé formé par les rochers de Lanzata et du Pizzo, où 150 hommes se retranchent[4]. Le 2e bataillon de la légion légère, réduit par les

1. Le général d'Argenteau avait précédé ses troupes et ne trouvait à Ormea, le 11, que les deux bat. de Lombardie et le bat. de la légion légère venu d'Oneille avec les milices de ce pays. Le 15, arrivaient deux compagnies des grenadiers Strassoldo, suivies des deux autres, le lendemain, de grand matin (Arch. de Breil, pièce n° 87). Quant au 1er bat. du régiment de Mondovi, il était encore dans la vallée de la Vésubie et ne devait la quitter pour se rendre à Cairo, qu'après l'arrivée du 2e bat. de chasseurs destiné à le relever. (Lettre du général de Wins, le 7 avril, Arch. de Breil. pièce n° 70 g).

2. Arch. de Breil, pièces nos 68, 82, 84, 87, 88. Le projet de disposition est donné par le capitaine de Maulandi et résumé dans la pièce n° 82.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84. Ces forces présentaient un effectif de 3.765 fusils, non compris 12 à 1.500 miliciens.

4. Arch. de Breil, pièce nos 87 et 88. L'auteur inconnu de la première relation indique les postes de « Rocca Lanza et Rocca Ferrara, à gauche et à droite du défilé ». Or d'après la carte sarde, ces deux points Roccia Lanzata et Roccia Ferraira, sont à gauche du défilé pour un observateur piémontais. L'auteur inconnu également de la seconde relation dit que : « sur la droite du Tanaro, on avait pratiqué un chemin pour monter sur le rocher *à droite* du défilé Nava, qui arrivait sur une roche inaccessible ».

Avril 1794.

combats livrés dans la principauté d'Oneille et affaibli par les détachements envoyés à Viozene et Carnino, est dispersé sur la crête entre le mont Ariolo et Balzi della Crocetta[1]. 600 miliciens, au premier de ces points, 100 ou 200, au second, gardent les sentiers qui, venant de Pieve di Teco et de Caprauna, se réunissent au pont de Cantarana, occupé par quatre compagnies des grenadiers Strassoldo, qui tiennent les hauteurs de la rive gauche du Tanaro[2]. Enfin deux compagnies des Croates de Giulay, rappelées de Murialdo, vont soutenir le bataillon de la légion étrangère à Colla di San Bernardo, qui paraissait menacé[3]. En effet, pour donner le change à l'ennemi, le chef de brigade Laffon et deux bataillons de la 99e demi-brigade, s'étaient dirigés, le 11, d'Oneille sur Loano, qu'ils occupaient le lendemain[4]. Le 16, de grand matin, Masséna se porte de Pieve di Teco sur Ormea.

Combat de Ponte di Nava.

Un bataillon de la 99e demi-brigade, faisant partie de la réserve, va à Mendatica, pour surveiller le débouché du col de Tanarello et entrer en relation avec les troupes d'Andagna et de Triora[5]. La brigade Laharpe se porte, par le chemin du col de Nava, à l'attaque du mont Ariolo, que les défenseurs abandonnent sans combat, vers 10 heures du

1. Ce point est désigné de la façon suivante dans la pièce n° 87 des Arch. de Breil : « poste de Fontagnon, sur le contrefort entre le col du Frasso et Colla Bassa di Castello ». Dans la pièce n° 88 des mêmes Arch., il est dit : « l'ingénieur Martonitz avait choisi un autre point de défense sur la hauteur de Fontanion, en tête du vallon de Caprauna et de Cantarana ». Ce nom de Fontanion vient sans doute du ruisseau de Fontana Fredda qui, d'après la carte sarde, descend du Passo Prealo. Enfin les ordres de Masséna du 16 avril (Arch. de la Guerre), désignent ce même point sous le nom du rocher de Capraunetta.

2. Arch. de Breil, pièce nos 87 et 88. D'après la première, le commandant Léotardi serait également resté au pont de Cantarana avec 30 h. de son bat. de la légion légère.

3. Arch. de Breil, pièce n° 87.

4. Arch. de Breil, pièce n° 86. Le « signor auditore Verani » donne 600 h.; les deux bat. de la 99e présentaient, le 5 avril, 620 h. C'est évidemment ce mouvement que redoutait beaucoup d'Argenteau. (Lettres des 14 et 15 avril, Arch. de Breil. pièce n° 84), qui a fait croire à plusieurs auteurs, Jomini, Pinelli, Thaon de Revel, etc., qu'une attaque a été dirigée du littoral sur le col de San Bernardo. La vérité est qu'il n'est même pas bien certain, que le 20 et le 21, le général Hammel soit venu par cette route. Si le mouvement de la 99e demi-brigade effraya d'Argenteau, le chef de brigade Laffon ne fut pas moins ému, à Loano, en apprenant l'arrivée des renforts au col de San Bernardo et la marche des Autrichiens dans la vallée de la Bormida. Voir aux Arch. de la Guerre, la lettre de Masséna à cet officier, lui recommandant de désarmer les hauts personnages et l'assurant que « ça ira ». Enfin on remarquera que ce n'est pas le 9 avril, ainsi que le dit Koch, p. 50, que Loano fut occupé, mais seulement le 12.

5. Arch. de la Guerre : Rapport attribué à Dumerbion et classé au 14 avril. C'est la seule pièce où il soit fait mention de ce mouvement.

Avril 1794. matin[1], au 3e bataillon d'infanterie légère, dirigé de Belandi sur la chapelle San Bernardo par le général Mouret[2]. Celui-ci suit, avec sa division, le sentier d'Arno à Passo Prealo, qui passe sous Balzi di Crocetta. Avisé de l'occupation de ce point, Masséna lui prescrit de rétrograder, pour gagner les crêtes par Moano et Capella Domenica, où la 21e demi-brigade de la réserve est envoyée[3]. Le faible poste piémontais, ainsi menacé sur les deux flancs, se retire après une fusillade de trois quarts d'heure[4]. Les Républicains s'établissent alors sur les hauteurs, que tentent en vain de reprendre les grenadiers de Strassoldo et, s'étendant sur leur droite, poussent des tirailleurs vers le fond de la vallée du Tanaro[5].

Dans cette situation, d'Argenteau ne pouvait songer qu'à assurer sa retraite. Ralliant les postes de Lanzata et du Pizzo, le régiment de Lombardie ne se replie qu'à la nuit par le col de Termini. Le bataillon de Caprara avait été appelé, le matin, de Garessio, où venait d'arriver une partie du régiment de Schmitfeld. Une division était restée à Ormea, la seconde s'était postée à San Giuseppe, sur la rive droite du Tanaro; la troisième, qui s'était avancée jusqu'à Cantarana, couvre le ralliement des grenadiers Strassoldo, du bataillon de la légion légère et des milices. Le soir, cette masse de deux à 3.000 hommes se met en marche pour Garessio en une seule colonne. En arrivant à Barchi[6], elle est saluée par les coups de fusil de l'avant-

1. Arch. de Breil, pièce n° 87. Il est dit que l'attaque commença entre 20 et 21 heures.
2. Koch, *Mémoires de Masséna*, p. 54. — Arch. de Breil, pièces nos 87 et 88
3. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 16 avril. Capella Dominica est appelée Colla Dominica. Le mouvement prescrit par Masséna est sans doute celui exécuté par l'adjudant général Arnoux avec deux bat., pendant que le reste de la division poursuivait son chemin. (Koch, p. 54).
4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion précité. Arch. de Breil, pièces nos 87 et 88.
5. Arch. de Breil, pièces nos 87 et 88 Dans cette dernière, il est dit que les grenadiers de Strassoldo, envoyés au secours du Fontanion, furent maltraités. La première indique seulement l'envoi de deux compagnies au secours du mont Ariol (*sic*) ; c'est aussi l'orthographe de Koch ; Pinelli écrit Airolo.
6. Arch. de Breil, pièce n° 88 : Il y est dit que cet incident s'est produit à une heure d'Orméa.

garde d'une colonne française, que le général Mouret a dirigée par Caprauna sur le col de San Bartolomeo. Abandonnant la route pour se jeter dans les sentiers de montagne, les troupes se débandent. Le bataillon d'infanterie légère se rend à la Chartreuse de Casotto. Avril 1794

D'Argenteau arrive à Ceva, le lendemain, avec 800 hommes seulement[1], n'ayant perdu cependant que quatre ou cinq officiers et 200 soldats, prisonniers, tués ou blessés[2].

Le 17 avril, la division Mouret cantonne sur le versant droit de la vallée du Tanaro[3], poussant ses avant-postes vers le col de San Bernardo, d'où les Austro-Piémontais se replient sur Bagnasco, puis sur Ceva[4]. A la tête de la brigade Laharpe, Masséna prend possession de Ponte di Nava. Il marche ensuite sur Ormea, qui fait sa soumission[5]. Le soir même, la garnison du fort se rend à discrétion et est remplacée par deux compagnies de grenadiers[6]. Dans la nuit, un trompette va porter une sommation à la ville de Garessio, qui est occupée, le lendemain matin, à 8 heures, par 500 hommes, les notables s'étant constitués comme otages[7].

1. Arch. de Breil, pièces nos 87 et 88.

2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 17 avril. — Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Dumerbion. Il accuse 80 prisonniers, autant de déserteurs, presque tous grenadiers autrichiens, pour le 16 ; 28 autres prisonniers faits à Ormea et à Ponte di Nava, pour le 17, indépendamment de la garnison du fort d'Ormea, soit à peu près le chiffre donné par d'Argenteau. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici combien sont peu justifiées les attaques de Pinelli contre d'Argenteau, p. 387 : 1° il n'était pas possible, le 14 avril, d'aller au col de Tanarello. Quant à l'attaque au sud du mont Fronte, c'est-à-dire vers Rezzo, ainsi que l'avait proposé Colli, le 13, elle ne pouvait être effectuée avant l'arrivée de toutes les troupes et des renforts annoncés par de Wins, dans sa lettre du 15 ; 2° il était inutile d'occuper plus fortement Ponte di Nava, puisque ce point n'a même pas été attaqué ; 3° c'est une grave erreur de dire que Mouret avait peu de monde : sa colonne était, à elle seule, plus forte que toutes les troupes de d'Argenteau ; 4° pour donner une idée de la manière de travailler de cet écrivain militaire, on se bornera à remarquer que, pour mettre d'accord les incohérences de Koch, il indique, p. 389, que le général Lebrun, avec sa brigade, gardait le mont Giove (près de Saorge) et Ponte di Nava (près d'Ormea).

3. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna à Mouret, le 17 avril. Le pain est envoyé d'Ormea au village de Cantarana. Il autorise les troupes à cantonner, s'il est nécessaire, dans les villages génois et leur recommande de se bien conduire.

4. Il n'est pas bien sûr que la division Mouret se soit avancée jusqu'à San Bernardo ; mais il est certain que le 1er bat. de la légion légère et les deux compagnies de Croates se sont retirées sur Ceva. Arch. de Breil, pièce n° 87).

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, le 17 avril, à Dumerbion, le 18, à Laharpe, le 17.

6. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna précitées. Ordre du même, le 17 avril, au général Bonaparte d'envoyer au fort des canonniers pour y servir 10 pièces.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Masséna, le 18 avril, et sommation de Garessio. — Lettre de Masséna à Dumerbion, le 18 avril. Arch. de Breil, pièce n° 86.

Avril 1794.

—

Nouvelle direction donnée aux troupes françaises.

Les interrogatoires des déserteurs, les avis des espions, les renseignements donnés par les habitants s'accordent à signaler le désarroi de l'ennemi ; les représentants du peuple et le général Masséna décident donc de tenter sur la forteresse de Ceva un coup de main, dont la réussite ouvrirait immédiatement à l'armée d'Italie un débouché vers les plaines du Piémont[1]. Dans la journée du 18 avril, les ordres sont donnés en conséquence : au général Hammel, de faire marcher ses hommes de Taggia à Laigueglia le premier jour, à Loano le deuxième, et le plus près qu'il pourra de Garessio, le troisième[2] ; — au général Cervoni, commandant à Oneille, d'envoyer à Nice, par terre ou par mer, les prisonniers et déserteurs réunis à Pieve di Teco et d'expédier de l'eau-de-vie[3] ; — au général Laharpe, chargé de la police à Ormea, de faire cuire le plus de pain possible dans les fours de cette localité et de le faire apporter aussitôt à Garessio, ainsi que des munitions, des souliers et du vin[4] ; — au général Bruslé de diriger en ordre sur Garessio la majeure partie des troupes de la division du centre, ainsi que le 3e d'infanterie légère et le 1er bataillon de la

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Dumerbion, le 20 avril.— Cette intention résulte d'ailleurs très nettement des ordres indiqués ci-après. C'est ce que n'a pas cru le général Koch qui, p. 59, applique à l'occupation de Garessio, tout à fait insignifiante, les dispositions prises en vue de l'opération projetée sur Ceva. Rien n'est d'ailleurs plus contraire au caractère entier de Masséna que le rôle qu'il lui fait jouer à l'égard des représentants du peuple et du général Bonaparte. Enfin, Masséna n'est pas revenu à Ormea et est resté à Garessio jusqu'au 21, dans la maison du signor Speziale Giaconne, au bourg de Ponte. (Arch. de Breil, pièce n° 86).

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Hammel, le 18 avril. Ces troupes sont : le 1er bat. de grenadiers et le 2e bat. d'infanterie légère, soit 1.250 h., auxquels se joignent un des deux bat. de la 99e demi-brigade, en garnison à Loano, 310 h. Hammel reste à Oneille ; il semble que Cervoni est venu avec ces troupes, à Garessio ; mais on ne peut affirmer qu'elles ont suivi l'itinéraire indiqué. Masséna renouvelle cet ordre le 19, et l'adresse au chef d'état-major Mounier, à Oneille.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Cervoni, le 18 avril. Il lui recommande de ne pas faire coucher les déserteurs à Oneille, sans doute à cause de la faiblesse de la garnison.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna, les 18, 19 et 20 avril. — Au départ de San Lazaro, le 15 avril, chaque homme devait avoir sur lui deux jours de vivres au moins, 40 cartouches et trois pierres à fusil (Instruction pour les généraux, le 14 avril). En outre, un convoi de mulets aurait dû suivre, avec huit jours de vivres (Lettre à Haller, le 13 avril). Il est probable que ces ordres n'avaient pas été complètement exécutés puisque, dès le 19, Masséna réclame du pain avec instance. Dans sa lettre du 20, il dit à Laharpe : « Tâche de nous faire manger et nous trimerons de tout notre cœur ». On devait cuire à Ormea 4.700 à 4.800 rations par jour. On ne commence à en recevoir que dans la nuit du 18 au 19. Les adjudants généraux Barbet et Vabre étaient chargés de ce service essentiel, en attendant l'arrivée d'un commissaire que Masséna demande, le 18, à Aubernon.

117e demi-brigade[1]; — enfin au général Mouret de venir à Ormea et de disposer le reste de sa division de façon à garder les hauteurs environnantes et Ponte di Nava[2]. Le 19 au matin, les 3.500 hommes réunis à Garessio sont avisés de se tenir prêts à marcher, à 1 heure de l'après-midi[3]. Faute de pain, leur départ, aussi bien que celui d'un millier d'hommes de renfort demandés à Laharpe, est contremandé[4]. Avril 1794.

Le lendemain, au lieu d'être dirigé sur Ceva, ce corps expéditionnaire, augmenté du 2e bataillon de la 117e demi-brigade, est acheminé, sous les ordres du général Bruslé, par Pieve di Teco et Molini, sur la Tanarda, où il doit être réuni le 25 avril[5]. L'attitude menaçante prise par l'armée austro-sarde dans le comté de Nice, grâce à l'arrivée successive des troupes sortant des quartiers d'hiver[6], obligeait à renoncer à ce projet audacieux[7], pour agir de nouveau du côté du haut bassin de la Roya[8].

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Bruslé. le 18 avril, lui envoyant l'état des troupes qui doivent rester à Ponte di Nava et Ormea, et lui prescrivant de prendre le commandement des autres. — Lettre à Laharpe sur le même sujet.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 18 avril.

3. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna. — Ces troupes sont les suivantes : 1er et 3e bat. d'infanterie légère, 5e grenadiers, 1er bat. de la 117e demi-brigade, 11 comp. de la 46e.

4. Arch. de la Guerre : Correspondance de Masséna.

5. Arch. de la Guerre ; Ordres de Masséna, des 20, 21 et 25 avril. — Le général Bruslé part de Garessio, le 22, pour Pieve di Teco et Molini. Les trois comp. de sapeurs partent, le 21, avec leurs outils. Les autres troupes, avec des vivres pour deux jours, suivent de la manière suivante : 11 comp. de la 46e, 21 à Pieve, 22 à Molini ; 1er infanterie légère, 1er et 2e bat. de la 117e, 22 à Pieve, 23 à Molini, 24 à Tanarda ; 5e grenadiers et 3e infanterie légère, 23 à Pieve, 24 à Molini, le 3e infanterie légère restant à Mezzaluna, le 5e grenadiers à Tanarda, le 25. — Les troupes, passant à Molini, y prennent trois jours de vivres.

6. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Ces troupes arrivent à Tende ainsi qu'il suit : régiment de Pignerol, le 7 ; 2e bat. de Belgiojoso, le 8 ; 1er bat. de Belgiojoso et bat. de Garnison autrichien, le 10 ; 2e bat. de Tortone, le 14 ; régiment des Gardes, le 14 ; régiment de Piémont, le 15 ; 1er bat. de Tortone, le 17 ; 8e et 9e bat. de Grenadiers, le 23 ; ces deux derniers reviennent presque aussitôt en Piémont. En outre, sont arrivés : la moitié des chasseurs-carabiniers Canale, vers le 12 ; les volontaires de Pian, vers le 15 ; le 2e chasseurs, vers le 20, à Limone et, le lendemain ou le surlendemain, à Tende.—Ces 14 à 15 bat. étaient très faibles et ne devaient pas présenter ensemble 4.000 h.

7. Quelle que fût la démoralisation de l'ennemi, on se croit en droit de donner cette appréciation pour les raisons suivantes : le général d'Argenteau avait à ce moment dû rallier au moins autant de troupes qu'en amenait l'assaillant ; il était appuyé à quelques retranchements ; il pouvait être rapidement soutenu par la cavalerie. Cette opinion est d'ailleurs exprimée par le baron de Wins dans sa lettre à Colli, le 19 avril. (Arch. de Breil, pièce n° 70 g.)

8. On ne peut exactement déterminer les motifs qui ont fait renoncer à l'expédition sur Ceva. Ce ne peut être le défaut de subsistances, puisque, dans la nuit du 19 au 20, 4.118 rations de pain ont été apportées à Garessio. De plus, le commissaire Viriville est arrivé à Ormea avec 150 mulets. Enfin, dans une lettre du 20 au commissaire ordonnateur Eyssautier, Masséna dit qu'il espère mettre la main sur des convois piémontais. — Le projet tenait encore au moins dans la matinée du 20, ainsi que l'indiquent les ordres donnés au chef de la 118e demi-brigade à Tanarda, aux généraux François et Lebrun et la lettre à Dumerbion en réponse à sa dépêche du 26 germinal (15 avril). Mais il est fort probable que, dans la journée ou la soirée du 20, il est arrivé une lettre postérieure de Dumerbion, relatant les attaques des Piémontais dans la journée du 17 avril, dont il sera question ci-après et que c'est là ce qui a motivé le départ pour la Tanarda.

Avril 1794.

—

Dispositions défensives du général Colli.

A son arrivée à Tende, dans la nuit du 8 au 9 avril, le général Colli, bien qu'épuisé de fatigue, avait pris connaissance des différents rapports qui lui étaient adressés; puis il avait maintenu et renouvelé les ordres donnés par Dellera[1].

En conséquence, le capitaine Maulandi, à 7 heures du matin, quitte la Briga, à la tête de 250 volontaires, et se porte vers la Tanarda. La tourmente et le brouillard aidant, il y surprend le détachement de la 118e demi-brigade, dont la majeure partie se fait tuer après une résistance opiniâtre[2]. Mais, n'ayant pas la constance de résister au mauvais temps, les Piémontais abandonnent peu après le baracon de la pointe de la Valetta, que réoccupent aussitôt les Français[3].

Pendant ce temps, Colli avait conduit six à 700 hommes à Colla Ardente, sans rencontrer aucun Républicain[4]. Jugeant alors que l'abondance des neiges le préservait de toute attaque imminente, il établit, le 10 avril, le peu de forces dont il dispose à ce moment, de manière à couvrir la Briga et à entrer en relations avec le général d'Argenteau, ainsi que le demandait avec instance le baron de Wins[5].

Pour maîtriser l'avenue de la Tanarda, le régiment de Pignerol s'installe sur les hauteurs de Prea et la cime del Pine; la compagnie de chasseurs de ce régiment se porte sur une butte, au sud du col de Linaire, et le corps franc

1. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Rapport de Dellera, et pièce n° 68. Relation du capitaine de Maulandi.

2. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Rapport du capitaine de Maulandi (Voir pièce just. n° 8). — Le poste de la Tanarda a été pris à 2 heures de l'après-midi ; il était d'environ 60 h., dont un officier et 14 soldats ont été faits prisonniers. — Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna à Dumerbion et au chef de la 118e demi-brigade, le 20 avril. Les Français ont perdu un officier et 50 h.

3. Cependant le comte d'Ison, commandant le corps franc, avait l'ordre de défendre ce poste « jusqu'à l'extrémité ». (Arch. de Breil, pièce n° 85). Ordre de Colli, le 9 avril.

4. Arch. de Breil, pièce n° 85. Ordres de Colli : Le 9 au soir, le bat. d'Asti et les milices cantonnent dans les granges, en avant de Colla Ardente, vers Verdeggia ; le 1er bat. de chasseurs dans celles de Fraisso, en arrière du col, et le 2e Belgiojoso à la Briga.

5. Arch. de Breil, pièce nos 70 et 75 ; Lettre de M. de Wins, du 11 avril, reçue, le 12, par estafette ; autre lettre du 17 avril, rappelant que le général Colli doit occuper Upega, d'Argenteau ne pouvant s'étendre au-delà de Ponte di Nava.

Avril 1794.

plus en avant encore, au plan du même nom[1]. Le 2e bataillon de Belgiojoso campe au milieu de Colla Ardente, ayant, à sa droite, pour surveiller de près le chemin de Realdo, le 1er bataillon de chasseurs, avec poste de 50 hommes à la Cima del Bosco[2]. A gauche, une centurie du bataillon d'Asti s'appuie aux escarpements du mont Saccarello ; un détachement de ce bataillon est placé aux chalets de Visinaglia[3], sur le sentier de Triora par le mont Pellegrino, reliant le gros des forces à la dernière centurie, poussée jusqu'à Rocca Barbona[4]. Enfin, le 14, le 1er bataillon de Nice, d'un très faible effectif[5], va cantonner, avec des milices, au hameau de Ciagge, en avant du col de Tanarello.

L'arrivée successive des bataillons venant du Piémont permet de renforcer rapidement tous ces postes[6], et, devant l'inaction de l'ennemi, le général Colli espère pouvoir prendre bientôt l'offensive, soit du côté de Rezzo, de concert avec d'Argenteau[7], soit sur les deux versants de la

1 Voir la carte de l'état-major sarde : le plan de Linaire porte le nom de Tête de Linaire. Voici d'ailleurs la description de M. de Malausséna : « Ce contrefort (de la cime de Felz) commence par une petite baisse, à laquelle succède un plateau appelé le plan de Lainière ; ensuite, vient une grande baisse, qui tient à la cime de Praya, qui couronne les hauteurs dominant la Briga. »

2. C'est le sommet marqué sur la carte sarde à l'est du mont Colla Ardente, et coté 1782 sur la carte italienne.

3. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Le capitaine de Maulandi, ainsi que M. de Malausséna, appelle ce poste, poste de la Croix. Voici les expressions de ce dernier : « Une centurie campa au-delà du col, sur le chemin de Triola, à la droite de la première ravine que l'on rencontre en descendant, pour soutenir le poste de la Croix, situé sur une arête qui forme la gauche de la ravine ». Voir la carte sarde.

4. Ce point, marqué sur la carte italienne et non sur la carte sarde, domine le mont Pellegrino, commande le sentier Colla Ardente à Triora et celui qui s'élève vers le passo di Garlenda.

5. Le 27 avril, il ne présente que 80 h. (Arch. de Breil, pièce n° 85 c). La comp. du chevalier de May était restée à la Briga pour garder le quartier général (Arch. de Breil, pièce n° 91 p. Relation du capitaine du génie Deandreis). Il devait y en avoir aussi au moins une a Tende, où étaient les magasins.

6. Ces renforts sont les suivants : Le bat. de Garnison autrichien, arrivé le 10 à Tende, occupe la ligne de la Bendola et le poste d'Anan, avec le 2e bat. de Nice et les volontaires de Pandini ; il relève ainsi le 2e bat. des Grenadiers royaux et le 2e de Turin, qui remplace à Marte le 1er des Grenadiers royaux. Tout ce régiment est réuni à Colla Ardente, le 13.— Le 1er bat. de Belgiojoso y arrive le 12. Viennent en outre au même point le régiment des Gardes, le 19, et celui de Piémont, le 17. A Prea sont envoyés, le 12, le 2e bat. de Tortone et la seconde moitié du corps franc resté à la Maglia, après l'arrivée du reste des chasseurs-carabiniers. Enfin les volontaires de Pian occupent Anan, le 16.

7. Arch. de Breil, pièces nos 68, 75, 84 et 123 b. Le capitaine Maulandi est d'abord envoyé à d'Argenteau, le 10 avril ; puis le major Malausséna se rend, le 13, à Ormea, pour soumettre à ce général le premier projet d'attaque. Quant au second projet, la pièce 123 b des Arch. de Breil en est la minute, écrite de la main de M. de Malausséna. Il est probable que cette sorte d'instruction en cas d'attaque a été donnée aux chefs des principaux postes, car les affaires du Maurigon, le 18 avril, et du Pellegrino, le 25, ont été conduites d'après les indications qu'elle renferme.

Avril 1794.

chaîne de montagnes qui sépare les vallées de Taggia et de Dolceacqua, en vue de s'emparer de l'importante position de San Giovanni dei Prati[1]. En attendant, il visite avec soin toute sa ligne de défense, du mont Bertrand à Belvedere, prescrit divers mouvements de troupes[2], ordonne d'améliorer les communications[3] et les retranchements[4] et fait faire plusieurs reconnaissances en avant du front.

Reconnaissances piémontaises.

Dans la vallée de la Vésubie, le marquis Colli, tout en surveillant et en activant le déblaiement de la neige au col de Fenestre[5], poussait, les 14 et 15 avril, des patrouilles sur Utelle et Figaret et, le 17, attaquait même cette localité. Il était obligé de se replier, les forces françaises, de ce côté, n'ayant pas diminué et paraissant même s'être accrues dans les vallées du Var et de la basse Tinée[6]. Sur les sommets de l'Authion, une tempête si violente éclata, les 9, 10 et 11 avril, que les tentes piémontaises furent toutes déchirées; les gardes de la tête de Rugger et des Villettes avaient été obligées de se retirer et les Républicains eux-mêmes s'étaient aussi repliés de la Calmette à Lucéram, du Ventabren au Béolet[7]. Dès le 13, ils reprennent leurs postes. Celui du Ventabren, menacé, le 15, par les chasseurs-carabiniers cantonnés dans les granges de la Maglia[8], est attaqué vivement, le 17, par le colonel de

1. Arch. de Breil, pièces n°s 75 et 85 : Correspondance de Colli et de de Wins. Ce dernier préconisait une attaque sur Dolceacqua, qui ne pouvait être faite que par Tanarda et Langan ; car, ainsi que le remarque M. de Malausséna, il était aussi difficile au défenseur de déboucher au-delà du fossé de la Bendola qu'à l'ennemi de le traverser.

2. Il en résulte que la ligne de la Bendola et Marte est très affaiblie au profit de l'Authion et des nouveaux postes de la gauche.

3. Notamment le chemin de San Dalmazzo au col de Raus par « le col de la Mouga ».

4. Une compagnie de pionniers, commandée par le comte Mollières, est envoyée, le 11, de l'Authion à Colla Ardente.

5. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Colli avait, à ce sujet, confirmé les ordres de Dellera, afin d'être prêt à se replier par là, au cas d'un échec sérieux du côté de la Briga. — D'après les rapports du marquis Colli, de Casanova, commandant les troupes de l'Authion, et de Cagnolo (?), il restait encore à ouvrir, le 20 avril, la partie du chemin située sur le versant d'Entraque.

6. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Analyses des rapports du général Dellera et du marquis Colli. — Le 19 avril, le bat. de Mondovi et la centurie d'Oneille sont à Belvedere, sans outils et sans tente.

7. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Rapports de Casanova et Cauvin, le 12 avril ; du comte Flumet, le 13.

8. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Rapport du comte Vital, commandant à Marte. L'engagement a duré de 4 à 8 heures du matin.

Casanova, commandant à l'Authion. Une centurie du 2e bataillon de Montferrat s'avance jusqu'au pied des retranchements et tiraille pendant une heure, en attendant les milices de Sospel et de Cauvin, qui devaient, par le vallon de l'Arp, venir prendre l'ennemi à dos; mais elles sont arrêtées par les défenseurs de Moulinet, et le général Dallemagne, commandant le camp de Béolet, a ainsi le temps d'envoyer des renforts, qui refoulent les Piémontais[1]. Avril 1794.

Dans la vallée de la Roya, dès le 10 avril, les grand'gardes piémontaises de Colla Bassa descendent au Colombier de Gan et à la Giandola, où elles ne peuvent tenir sous le feu plongeant et concentrique des Français échelonnés sur la rive gauche du torrent, jusque vis-à-vis des granges de Comagna[2]. Elles y reviennent, sans plus de succès, les 13, 14 et 15[3]. D'autres tentatives sur le col d'Agnon[4], la baisse de Muratone[5] et le pas de la Tanarda[6] échouent également, tandis que, le 14, le général François, après

1. Arch. de Breil, pièce n° 70 : Rapport de Casanova. Il accuse une perte de sept tués, 16 blessés, six prisonniers, pour son bat. seulement, qui « manque, dit-il, d'officiers presque entièrement : point de lieutenant-colonel, ni de major ; un capitaine blessé, un lieutenant malade à Coni, l'autre absent, l'aide-major malade à Limon, d'autres officiers blessés ou absents. A cette affaire, le chevalier Massel a reçu une contusion, le chevalier Bianco, lieutenant, un coup qui a traversé le corps ; le chevalier Ballegno, blessé, est resté prisonnier ». Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard et rapport de Dumerbion, le 20 avril. Les assaillants, au nombre de 400 h., sont attaqués au point du jour. Ils ont eu 20 ou 30 tués, 50 blessés, 13 prisonniers, dont un officier de Montferrat. Les Français n'ont eu que deux blessés ; ils ont pris 15 sabres, 40 fusils, un tambour.

2. Arch de Breil, pièce n° 75 : Rapport de Dellera, le 11 avril.

3. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 83. — Arch. de la Guerre : Renseignements donnés par le général Macquard. — Rapports de Dumerbion, les 14 et 16 avril : Le 13, le chevalier Buschetti, lieutenant au régiment de Turin, avec 30 volontaires, a trouvé, à 4 heures du matin, le poste du Colombier inoccupé. Un quart d'heure après, il a dû battre en retraite vers Lantorasca, où il n'y avait que 20 ou 30 milices. Le feu de peloton des Français en face de Comagna l'a obligé à battre en retraite sur deux postes disposés par M. Busca Ardisso. Il a eu un mort, quatre blessés, dont deux prisonniers, et a ramené cinq ou six Français. — Le 14, même opération contre deux gardes françaises, dans les oliviers au-dessous du Colombier. Les Piémontais sont soutenus par les milices et une centurie, portée à Lantarosca. L'affaire commence à 3 ou 4 h. du matin et dure trois h. Les Piémontais ne subissent aucune perte ; les Français ont un officier et deux grenadiers blessés. — Le 15, attaque de la Giandola par deux ou 300 h., milices et une centurie d'Oneille. Le canon placé à la Croix de Gan force les Français à se replier du Colombier, mais les Piémontais sont arrêtés à leur tour, à la Giandola, par le tir à mitraille d'une pièce de 4, placée pendant la nuit ; ils ont 10 tués et beaucoup de blessés.

4. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Arch. de la Guerre : Renseignements donnés par le général Macquard. — Cette petite affaire a eu lieu le 14 avril.

5. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 18 avril. — L'affaire a donc dû avoir lieu le 17. Les Piémontais auraient deux tués, un blessé ; les Français deux blessés. On a reconnu 600 Piémontais, presque tous Barbets, deux batteries de six canons et deux obusiers, sur la rive droite de la Bendola.

6. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Dans sa relation, M. de Malausséna dit que, le 11 au matin, une patrouille, suivie d'un détachement, s'est avancée pour déloger la garde de la Tanarda, mais que ces troupes n'opérèrent pas, attendu que l'ennemi s'est montré en force et que les milices ont refusé d'attaquer.

Avril 1794.

avoir refoulé un instant la centurie de la Rocca Barbona, établissait une centaine d'hommes sur le mont Pellegrino, en face de ce poste[1]. Enfin, le 16, le 2e bataillon de Nice, abandonnait Ciagge, devant les éclaireurs poussés jusqu'au col de San Bernardo[2] par le bataillon de la 99e demi-brigade, envoyé de Pieve di Teco à Mendatica[3].

Mouvements du général Colli pour couvrir sa gauche.

Ces escarmouches prouvant que l'ennemi était partout en force, le général Colli hésitait à prendre l'offensive, sans avoir rassemblé tout ce dont il pouvait disposer, lorsque, le 18 au matin, il apprend la retraite du général d'Argenteau[4]. Ce mouvement imprévu découvrant complètement sa gauche, ordre est aussitôt donné au 1er bataillon de Tortone, qui arrivait du Piémont, de cantonner à la Ca et de détacher une compagnie au baracon de Riofreddo, pour surveiller les communications entre les hautes vallées du Tanaro et de la Roya. Le 2e bataillon de chasseurs, qui suivait, reste à Limone, dirigeant deux compagnies sur les passages conduisant de la Vermenagna à Upega et Carnino, où sont envoyées les milices de Limone et de Vernante[5].

Il fallait encore protéger la ligne de communication et les grands magasins de Borgo San Dalmazzo, dont les Français pouvaient s'emparer rapidement, en débouchant d'Ormea sur Mondovi[6]. A cet effet, le général Colli prescrit

1. Arch, de Breil, pièce n° 75. — Arch. de la Guerre : Ordre du général Masséna au général François, les 14 et 15 avril.— Le colonel de Bellegarde, croyant, d'après ses espions, qu'il n'y avait que 60 Français à Triora, y envoie le capitaine de milices Ciaulandi avec 25 hommes. Cette patrouille est poursuivie par le détachement que le général François envoyait au mont Pellegrino par ordre de Masséna. Cette troupe engage la fusillade avec la centurie de la Rocca Barbona, qui se replie, partie en montant, partie de l'autre côté d'un ravin. Les Français enlèvent les effets de campement de ce poste et se retirent à l'arrivée d'un renfort conduit par le comte d'Aglian.

2. Ne pas confondre le col de San Bernardo, où passe la route d'Albenga à Garessio par Zuccarello, avec le col que franchit le sentier de Mendatica au col de Tanarello.

3. Arch. de Breil, pièce n° 85 : Le bataillon de Nice bivouaque trois jours devant le col de Tanarello, au pied des neiges. Le 19 avril, il campe sur le versant de la Roya, à Cibaira, à trois quarts d'heure au-dessous de la crête, avec une garde de 80 h. au col. Les milices restent à Ciagge.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84.

5. Arch. de Breil, pièces n° 85 : Ordres de Colli aux bat. de Tortone et de chasseurs, le 18 avril. — Lettres du 19 au commandant de Limone et à M. Luguia, gouverneur de Coni, au sujet des milices.

6. Arch. de Breil, pièce n° 85 a : Lettre du général Colli au baron de Wins, le 18 avril à 8 h. du matin.

aux autres bataillons en marche pour rejoindre de s'arrêter aux endroits où ils se trouvent[1] et propose de les joindre au corps du Tanaro, qui serait ainsi en état de reprendre l'offensive[2]. Ce plan n'est agréé ni par d'Argenteau[3] ni par de Wins[4], qui se borne à engager le commandant des forces dans le comté de Nice à s'y maintenir jusqu'à la fonte des neiges et à se replier ensuite sur le col de Tende[5]. Ainsi abandonné à ses seules ressources, Colli ne disposait que de 10.000 hommes environ de troupes régulières[6], avec lesquels il allait avoir à supporter tous les efforts de l'armée d'Italie. Aussi avait-il cherché à fortifier la gauche de sa ligne de défense aussi puissamment que l'étaient le centre et la droite[7].

Avril 1794.

Il s'agissait, en somme, de maîtriser les trois avenues qui, des hautes vallées de la Nervia, du Giribonte et du Tanaro, conduisent dans le bassin de la Briga et débouchent sur la Roya, à San Dalmazzo, en aval de Tende. Le camp central de Colla Ardente, porté à neuf bataillons[8], s'appuie, à gauche, au baracon établi, malgré la neige, sur la cime du mont Saccarello[9] et occupé par trois compagnies

1. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Ordre du 18 avril.
2. M. de Malausséna dit que Colli fit partir en poste, à 3 h. après-midi, le comte de Ponsiglion, porteur d'une lettre pour d'Argenteau.
3. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna : « Le comte Ponsiglion, revenu de sa mission, rapporta que le général d'Argenteau, persuadé que le baron Colli aurait pu détourner l'attaque qui l'avait obligé de se retirer, n'avait pu s'empêcher de le lui témoigner et l'avait renvoyé, en le chargeant de lui dire qu'il ne voulait pas disposer des troupes qui n'avaient point été destinées à être sous ses ordres ».
4. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 75. — Voici d'ailleurs la lettre du général de Wins, dont la quiétude contraste avec la situation critique de Colli : « Comme les postes de Ceva et de Mondovi sont occupés et qu'il y a de la cavalerie dans les plaines de Coni, je pense avoir fait par là tout ce qui est possible dans la circonstance actuelle pour empêcher que l'ennemi puisse venir sur Tende et Borgo San Dalmazzo. En attendant, envoyez-moi de fréquentes estafettes, pour que je sois toujours informé de votre position et des mesures que vous croirez propres à l'assurer, Turin, le 19 avril 1794. » Signé : baron de Wins. »
5. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 75 : Lettres de de Wins, les 20 et 21 avril, portées au général Colli par M. de Clermont et le major Marquetti, qui arrivent à la Briga, le 23 au matin.
6. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 75 : Lettre de M. de Wins, les 19, 20 et 21 avril, sur la faiblesse des bataillons piémontais. Voir d'ailleurs pièce justificative n° 2. Les huit bat. de renfort ne devaient certainement pas présenter ensemble plus de 4.000 h. Il y avait en outre 1.500 à 2.000 milices.
7. Arch. de Breil, pièce n° 85 a : Lettre de Colli au major de Malausséna, le 15 avril, et ordres divers de Colli.
8. Savoir, de la droite à la gauche piémontaise : le 1er bat. de chasseurs, le régiment des Gardes, le régiment de Belgiojoso, le régiment de Piémont, le régiment des Grenadiers royaux.
9. Arch. de Breil, pièce n° 75 : M. de Malausséna couche, le 15, à Colla Ardente et monte, le 16, à Saccarello, pour diriger les travaux du baracon et du chemin y conduisant.

Avril 1794. de Grenadiers royaux ; une quatrième compagnie est détachée en avant[1], pour couvrir les derrières de la grand'garde de Rocca Barbona. A la droite, la redoute construite sur la cime del Bosco[2] par la compagnie de pionniers du capitaine Mollières, venue le 12 avril de l'Authion, est défendue par une compagnie de chacun des régiments des Gardes, de Piémont et de Belgiojoso. Le marquis de Bellegarde, colonel des Grenadiers royaux, commande cette masse de 3.000 hommes, y compris les milices, avec laquelle il doit soutenir, en cas de besoin, les postes latéraux.

Celui du Tanarello, aux ordres du major baron Grimaldi, commandant le 2e bataillon de Nice, a été renforcé de deux compagnies de Piémont, dont une devait se rendre à Colla Rossa, lorsque la fonte des neiges le lui permettrait[3]. Les troupes campent au-dessus des granges Cibaira, à trois quarts d'heure du col, sur le versant de la Briga, avec une garde de 80 hommes du côté du Tanaro, dans un retranchement élevé vers le milieu de l'arête[4] qui s'étend du col au hameau de Ciagge, occupé par des milices. Sur le chemin de la Tanarda à la Briga, quelques tranchées avaient été faites au plan de Linaire ; mais au fur et à mesure que les neiges disparaîtraient, les troupes du comte de Radicati, colonel de Pignerol, devaient s'avancer de manière à relier le camp de Colla Ardente au poste des hauteurs d'Anan et de Lugo[5]. Le 16 avril, des détachements du corps franc et des patrouilles de milices sont postés

1. Point 2.095 de la carte italienne : sommet situé au-dessous du mot *Alpe* de Alpe di Garlenda de la carte sarde. Ce point est dénommé Tanarello, sur la carte manuscrite du général Garnier, et rocher de Tanarello, dans quelques documents du temps.

2. Point 1782 de la carte italienne.

3. Arch. de Breil, pièce n° 85.

4. Point 1.766 de la carte italienne.

5. Ce poste couvrait la communication de Saorge à la Briga par les granges de Lugo, de Groa et la baisse de Geraone, en surveillant la baisse de Giasque et les sentiers venant de Barcone et de Croce di Marta. Après plusieurs remaniements, il est composé de 100 chasseurs du 1er bat. et d'une centurie du régiment de Nice envoyés, le 6 avril, enfin de la compagnie des volontaires de Pian, qui relève, le 16, un détachement du bat. autrichien de Garnison (Arch. de Breil, pièces nos 79 et 85).

Avril 1794.

sur la hauteur de Testa della Nava; une redoute avec chemin d'accès y est terminée le 22[1].

Occupation du mont Marta par les Français.

Ce même jour, Masséna atteignait Molini avec le général Bruslé, les trois compagnies de sapeurs et leur commandant Rusca qui, originaire de la Briga, connaissait parfaitement le pays. Le lendemain, il se rend à la Tanarda et pousse en reconnaissance sur le mont Marta 200 hommes qui, après avoir refoulé d'abord les patrouilles piémontaises, sont obligés de se replier à leur tour sur Porta Bertrana, à l'arrivée de renforts tirés de la garde de la redoute. Un poste piémontais, de 100 hommes, reste au mont Marta; le 2e bataillon de Tortone et le corps franc bivouaquent dans la redoute de Nava; le régiment de Pignerol s'avance jusqu'à la tête de Linaire[2].

Bien que peu importante en elle-même, cette tentative faisait ressortir l'intérêt qu'il y avait à devancer l'ennemi dans l'occupation d'une position d'où il pouvait tourner à la fois Saorge et la Briga par les sentiers qui, de la Croix de Marta, conduisent dans les vallons de Riosecco et de Groa, ainsi que sur le contrefort intermédiaire de Geraone[3]. En conséquence, le colonel Radicati doit recevoir des renforts et établir sur ce point des retranchements en neige[4]. La difficulté des communications et la fatigue des troupes empêchent de mettre cet ordre à exécution avant le 25, à

1. Arch. de Breil, pièces nos 68, 75 et 85.— Ces travaux ont été exécutés par le capitaine de Maulandi, dont la relation est très précise : 90 h. de Tortone et de Pignerol ouvrent un chemin praticable aux piétons, dans la journée du 16; le 17, ce chemin est rendu à peu près praticable aux mulets, malgré une assez grande quantité de neige dans le bois d'Affel. — Le 18, on commence la redoute. Il fallut d'abord déblayer la neige, dont on forma un amas sur le côté ouest du plateau, qui avait 30 pas de front sur 100 de profondeur. C'est cet amas de neige, ainsi qu'une petite tenaille, faite un peu plus bas, pour flanquer ce côté de la redoute, très exposé, qui a fait naître la légende de la redoute au triple retranchement. En fait, le retranchement ne se composait que de deux rangées de corps d'arbres superposés, maintenus par quelques traverses, entre lesquelles on jetait les pierrailles ramassées tout autour. On n'avait pu revêtir le côté extérieur d'un rang de gazon que sur le front.

2. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Relation du capitaine de Maulandi. Il n'est pas question de cette affaire dans les documents français. — Voir aussi pièce just. n° 9 ; les lettres de Maulandi les 23 et 24.

3. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Lettres de Colli, le 23, et de Maulandi, le 24 avril.

4. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Ordre de Colli, daté de la Briga, le 24, à 11 h. du soir, et arrivé à la redoute, le 25, à 3 h. du matin. — Voir, pièce just. n° 9, la lettre de Maulandi, du 25, à 3 h. 1/2 du matin.

Avril 1794. l'aube du jour[1]. Le 1er bataillon de chasseurs vient, par les crêtes de Colla Ardente, se poster sur la gauche de la redoute. Le régiment de Pignerol, le 2e bataillon de Tortone et le corps franc se rangent en bataille le long du chemin de la Tanarda, entre le mont Ceriana et la cime de Marta[2]; des gardes sont répandues sur le versant méridional de la montagne, pour protéger 200 travailleurs armés, répartis sur le sommet.

La défense de ce vaste plateau, surbaissé en son milieu, exigeait au moins six bataillons[3]. Aussi, le général Colli, en apprenant que M. de Wins avait changé la destination des quatre derniers bataillons sur lesquels il comptait[4], prescrit-il de s'en tenir aux postes déjà retranchés, où il envoie une centurie du 1er bataillon de Tortone[5]. En même temps, s'attendant à une attaque prochaine sur toute la ligne et ne disposant d'aucune réserve, il ordonne de faire reposer les troupes et expédie des instructions relativement à la retraite[6]. Le colonel de Radicati se replie donc, à 3

1. L'effectif dont disposait le colonel de Radicati était au plus de 1.300 h., savoir : les deux bat. de Pignerol, 600 ; le 2e bat. de Tortone, 30) ; le corps franc, 295 ; milices, 150. Indépendamment du service de garde, fort pénible, puisqu'il se faisait dans la neige, cette troupe avait construit la redoute et le chemin d'accès, du 16 au 22, et amélioré le sentier de la redoute à Colla Ardente, le 24, après s'être battue le 23. Colli s'était rendu compte de l'épuisement des soldats, le 24, en allant à la Prea et à Linaire ; aussi, revenant sur son ordre du 23, qui prescrivait à Maulandi de faire avancer les troupes, il ordonne de vive voix, le 24, au colonel de Radicati de faire reposer tout son monde. S'appuyant sur cet ordre, le colonel signifie, le 24 au soir, à Maulandi qu'il ne lui donnera, le lendemain, pour le travail, qu'un officier, un sergent, deux caporaux et 30 h. (Billet de Saint-Vital, aide-major du régiment de Pignerol). L'ordre pressant de Colli, motivé par l'avis qu'on serait attaqué le 25, arrivé dans la nuit du 24 au 25, oblige à mettre de nouveau la troupe sous les armes (Arch. de Breil, pièce ne 68).

2. M. de Maulandi dit « derrière Ceriana ». Comme dans sa relation il indique que près de la redoute, on recevait des balles venant de cet endroit, il est probable qu'il désigne sous ce nom le point 1.984 de la carte italienne plutot que le mont Ceriana actuel, point 2.031. C'est aussi ce qui résulte de l'examen attentif de son croquis.

3. Arch. de Breil, pièce n 68 : M. de Maulandi comptait surtout sur l'arrivée des deux bat. de grenadiers pour l'occupation de cette position ; il les demande par deux fois au général Colli.

4. Arch. de Breil, pièces nos 68, 70, 75 et 91. Ces quatre bat. sont : les 8e et 9e grenadiers, ainsi que le régiment de Saluces. Les deux premiers devaient se rendre à l'Authion, les deux autres au camp de la Prea. — D'après deux lettres de M. de Wins, du 24 avril, il semblerait que, le 21, Colli avait encore insisté pour l'exécution de son plan et qu'après avoir tout d'abord récriminé sur ce qu'on ne s'était pas porté sur Dolceacqua, le major général avait résolu de faire prendre l'offensive à d'Argenteau, en le renforçant de ces quatre bat. Mais, à ce moment, il était trop tard et le seul résultat de cette décision tardive était de rendre inutile quatre bat. excellents et reposés.

5. Venant de la Ca. C'était la seule réserve dont il disposât.

6. Arch. de Breil, pièces nos 68 et 85. M. de Maulandi fait très bien ressortir ce changement dans les dispositions de Colli, qui, le 25, à 10 h. du matin, comptait encore sur l'arrivée des bat., ayant dans la journée précédente échangé à ce sujet une correspondance avec le marquis de la Chiusa, colonel commandant les 8e et 9e bat. de Grenadiers. (Arch. de Breil, pièce no 75). Les lettres du baron de Wins (Arch. de Breil. pièce no 70), n'étant datées que du 24 avril à Turin, n'ont eu effet pu parvenir à la Briga que dans la matinée du 25.

heures de l'après-midi, sur la redoute de Nava, les camps de Linaire et de Prea, laissant, à la cime de Marta, 50 hommes du corps franc avec les travailleurs, et, à la Croix, la compagnie de chasseurs de Pignerol[1]. Avril 1794.

Profitant de ce mouvement de retraite exécuté sous ses yeux, le poste de la Tanarda, à ce moment renforcé par les colonnes venues du Tanaro, s'élance sur la position aux ordres du général Bruslé[2]. Les chasseurs de Pignerol s'échappent vers la Briga, par les pentes couvertes de neige du ravin de Riosecco. Le reste des Piémontais se replie sur la hauteur de Mappa[3], à mi-chemin entre Marta et la redoute. Aidés d'abord par le corps franc, puis par les autres bataillons revenus en toute hâte, enfin par le tir de deux canons de 4 qu'on venait d'amener à la redoute, ils soutiennent un combat meurtrier et opiniâtre jusqu'au soir ; pendant la nuit, les deux adversaires restent en présence[4].

Il était évidemment indispensable de chercher à refouler l'ennemi de Marta, avant qu'il eût eu le temps de s'y installer en force. A cet effet, conformément à ses instructions, le marquis de Bellegarde envoie de Colla Ardente

1. Arch. de Breil, pièce n° 68.

2. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion.

3. Ce nom n'est marqué sur aucune carte et ne porte pas de cote sur la carte italienne. Mappa se trouve vraisemblablement au point de jonction des sentiers de Linaire et de Colla Ardente. Le chevalier Bonnaud désigne ce point sous le nom de « l'avancée » et indique qu'il y avait quelques tentes et de la neige. (Arch. de Breil, pièce n° 91 n.)—Masséna, dans son rapport, dit que les hommes avaient de la neige jusqu'au ventre (Arch. de la Guerre, au 12 mai). M. de Maulandi, dans sa lettre à Colli, le 24 avril, signale comme débarrassés de neige, la Croix et le sommet de Barcone (Arch. de Breil, pièce n° 68). Le 6 avril, il y avait environ 2 mètres de neige, puisque le chevalier d'Auvare avait trouvé les baraques complètement enfouies (Arch. de Breil. pièce n° 67).

4. Arch. de Breil, pièces n°s 31, 68, 91 n. —Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion. D'après la relation du chevalier Bonnaud, le corps franc eut trois officiers blessés, parmi lesquels, MM. de Coulongues et de Forbin, sous-lieutenants, et 45 soldats tués ou blessés ; les chasseurs des Gardes eurent aussi quelques hommes de tués ; les Français laissèrent sur le champ de bataille 22 morts, dont 12 furent assommés à coups de crosse et de sabre par le peloton de 30 h. qu'il commandait. M. de Maulandi raconte que des officiers français blessés dans cette affaire et qu'il a rencontrés à l'hôpital de Nice, lui ont avoué avoir eu plus de 300 entre morts et blessés. Le corps franc, d'après lui, en aurait eu 45 à 50. — M. de Malausséna indique, pour le corps franc, une perte de 40 soldats ; au bat. des Gardes, un homme tué à celui de Tortone, un officier blessé. Le feu des deux canons de 4 qui venaient d'arriver à la redonte avec six spingardes, contribua beaucoup au succès des Piémontais. Enfin, Dumerbion, dans un rapport daté de Breil du 28, rend compte, d'après une lettre de Masséna de la montagne de la Tanarda, que l'ennemi a laissé plus de 20 morts sur la place et a eu un grand nombre de blessés.

Avril 1794.

au comte de Radicati le 2e bataillon des Gardes et deux divisions de Belgiojoso, dont une est dirigée sur la baisse de Geraone, pour couvrir les avenues de la Briga par la rive gauche du Riosecco et appuyer le poste d'Anan. Puis, à titre de diversion, il fait surprendre, le 26, de grand matin, le détachement français du mont Pellegrino, qui bat en retraite sur Triora. Mais, le colonel de Radicati n'ayant pas jugé à propos d'attaquer Marta, malgré les ordres donnés et les renforts reçus, le général François refoule, dès 7 heures du matin, le faible corps du comte de Saint-Michel sur Rocca Barbona et réoccupe son poste[1]. Le reste de la journée est employé par les Républicains à prendre leurs dispositions en vue de l'attaque générale prescrite pour le lendemain. Elle doit s'opérer en cinq colonnes, qui convergeront sur les hauteurs de Linaire et du Pine[2].

Attaques du col de Tanarello et du mont Saccarello.

A l'extrême droite, le 3e bataillon de la 99e demi-brigade quitte Mendatica, à 1 heure du matin, et gagne, par le col de San Bernardo, Ponte di Tanarello, où il se fractionne en deux détachements. L'un occupe Ciagge, et, à 9 heures, attaque de front le retranchement du baron Grimaldi, pendant que l'autre cherche à le tourner au nord, par les pentes couvertes de neige de la Punta Ventosa. Après cinq heures de combat, ils sont rejetés et poursuivis jusqu'au ravin de Vaurascana, sur la rive gauche duquel

1. Arch. de Breil, pièces nos 68, 91 b et n, et 85 b. Voir cette dernière aux pièces just., n° 11. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, et rapport du 28 avril, accusant, pour les Français, deux tués, cinq blessés, cinq prisonniers ; pour les Piémontais, 15 tués, cinq blessés, 25 prisonniers. Il est probable que la troupe signalée par le colonel de Bellegarde comme descendue du mont Tanardo à Triora, n'était autre que le bataillon de la 100e demi-brigade, venant de Pigna pour faire partie de la colonne du général François.

2. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, les 25 et 26 avril ; pièces just. n° 10. — Ordres du 24 avril à l'adjoint aux adjudants généraux Bailet d'envoyer à Triora, le 25, toutes les troupes de Pigna, Buggio, Dolceacqua, qui ne laisseront que 100 hommes dans la première de ces localités et 25 dans les deux autres. Le même officier doit faire arriver, le 26 au plus tard, des cartouches à Mezzaluna, Triora et la Tanarda, ce dernier poste en recevant 40,000 au moins. — Ordre, du 21 avril, à Haller, régisseur des vivres, pour envoyer 18.000 rations de pain, lard, riz, sel et eau-de-vie, en vue d'une expédition qui aura lieu le 27 avril. — Lettre de Masséna à Dumerbion, le 21 avril, de Garessio, lui indiquant le point d'attaque et le priant de donner des instructions à Lebrun, avec lequel il correspondra par Pigna.

ils se rallient[1]. Cette colonne n'avait donc pu entrer en relations avec celle de la brigade Fiorella, qui opère sur le versant droit du Tanarello. Avril 1794.

Les 15 à 1.800 hommes qui la composent[2], partant de Mezzaluna, marchent pendant la nuit, à travers la neige, le long de la crête du mont Monega au mont Fronte, où ils arrivent vers 5 heures du matin[3]. Ils y laissent une arrière-garde, puis occupent le poste avancé[4], abandonné la veille, à cause du mauvais temps, par la compagnie des Gardes chargée de le défendre. Prévenu par les signaux, le marquis de Bellegarde envoie au mont Saccarello le lieutenant-colonel de Sainte-Rose[5] avec quatre compagnies des Grenadiers royaux, pour soutenir les forces qui s'y trouvent. La majeure partie de ces 600 hommes[6] est rangée en bataille devant le baracon, à droite et à gauche d'une pièce de 3, hissée la veille et appuyée à deux bouts de retranchements qui tenaient à la crête[7]. Un peloton est posté sur un petit rocher, en avant de la droite[8], pour flan-

1. Arch. de Breil, pièce n° 85 b et c. Voir pièce just. n° 10. — Koch, *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 64. Dans son instruction à Fiorella, Masséna indique que l'effectif du bat. français est d'environ 500 h. Il faut alors admettre qu'il a été renforcé, puisque, d'après l'état du 5 avril (pièce just. n° 6) et la situation du 20 avril, la demi-brigade ne comptant que 936 à 948 h., le bat. n'aurait eu que 312 à 314 h. Le major Grimaldi disposait peut-être d'un peu plus d'hommes, savoir : 2e bat. de Nice, 80 ; 2 compagnies de Piémont, 150 ; milices, 100 au plus ; renforts reçus : 25 grenadiers, 25 h. de Belgiojoso, compagnie de chasseurs des Grenadiers royaux, 75 h. ; soit au maximum 455 h. — D'après M. de Malansséna, l'officier piémontais, commandant les troupes portées vers la gauche du retranchement était le « baron d'Athénas ».

2. Ce chiffre est donné par le marquis de Bellegarde et concorde parfaitement avec les indications des situations, savoir : 13 compagnies de la 46e demi-brigade, 1.378 h. ; 3e infanterie légère, 494 à 500 h., soit 1.872 à 1.878 h. au total.

3. L'heure du départ de cette colonne n'est donnée par aucun document; mais on peut la déduire d'une reconnaissance du major des milices Sibonio (Arch. de Breil, pièce n° 66). Du col de Mezzaluna au mont Monega, 1 h. 1/2, et autant du mont Monega au mont Fronte ; enfin 1 h. 1/4 du mont Fronte au mont Saccarello. Fiorella serait donc parti à 2 h. du matin.

4. Point 2.095 de la carte italienne.

5. Koch dit « Sainte-Chose », sans doute par suite d'une erreur de lecture des documents.

6. Cet effectif, qui est un maximum se décompose ainsi qu'il suit : quatre compagnies des Grenadiers royaux, 300 h. ; une compagnie de Piémont. 75 h. ; une compagnie des Gardes, 75 h. ; Belgiojoso, 270 h.; Asti, 30 h., total : 750 h., dont il faut déduire 125 h., envoyés au Tanarello, une compagnie de chasseurs, 75 h., 25 grenadiers et 25 h. de Belgiojoso; reste : 625 h. Il est donc bien certain que, contrairement à l'assertion de Masséna dans son rapport du 12 mai (Arch. de la Guerre), et conformément à l'indication de M. de Malausséna (Arch. de Breil), les Piémontais étaient fort inférieurs en nombre aux Français. Cependant. pour arriver à l'exacte vérité, il convient d'ajouter à ces 625 h., 150, pour les deux compagnies des Gardes envoyées ultérieurement, et 300, pour le bat. d'Asti du comte de Saint-Michel ; en sorte que les 15 à 1,800 Français ont eu à lutter contre 1.000 Piémontais environ.

7. Les points d'attache de ces retranchements sont nettement marqués sur la carte italienne par les cotes 2.185, à l'est, et 2.130 au nord du mont Saccarello.

8. Indiqué sur la carte italienne.

Avril 1794. quer la ligne. Enfin, à la tête d'un faible corps de volontaires[1], M. de Sainte-Rose s'avance, tambour battant, à la rencontre des Républicains, qui le refoulent rapidement, grâce à leur énorme supériorité numérique.

S'étendant alors sur le Pian di Fontana, couvert de neige, ceux-ci marchent droit au Saccarello, en deux colonnes. Arrêtés par le feu de mousqueterie et d'artillerie bien ajusté des Piémontais, ils sont obligés de reculer devant une contre-attaque de la petite réserve des volontaires. Fiorella rallie ses troupes et, entretenant le feu sur le front, dirige deux détachements sur les flancs, l'un par la crête du mont Fronte au Saccarello, l'autre du côté de la cime du Tanarello. Ce dernier est repoussé par une centurie des Grenadiers royaux[2], envoyée fort à propos de Colla Ardente; mais le petit rocher reste aux mains des Français, qui se préparent à tenter un dernier effort.

Le colonel de Bellegarde ne s'était pas contenté de secourir directement les défenseurs du mont Saccarello, il avait prescrit au comte de Saint-Michel de gagner avec son bataillon le pas de Garlenda, pour prendre en flanc et de revers les assaillants. Ayant, malgré les ordres donnés par Masséna, immobilisé les forces dont il dispose sur le mont Pellegrino[3], le général François ne peut s'opposer à temps à cette manœuvre hardie qui s'exécute sous ses yeux[4]; en sorte que, au moment où Fiorella renouvelle son

1. Le major marquis Costa est chef de ce petit corps. C'est dans ce mouvement en avant que son fils est blessé mortellement. (Voir *Un homme d'autrefois*, par le marquis Costa, son arrière-petit-fils, Paris, 5e édition, p. 220).

2. Cette centurie était commandée par le baron de Morand, d'après M. de Malausséna.

3. Il a au moins 1.427 h., savoir : 3e Hautes-Alpes, 680 h. ; un bat. de la 118e, 585 h. ; un bat de la 100e, 312 h. ; total : 1.577 h., moins 150 laissés à Dolceacqua, Pigna et Buggio. Il n'a devant lui, à Rocca Barbona, que 300 h., soit une centurie des Gardes et une de Piemont. A 1 heure de l'après-midi, il ne reste en outre au camp de Colla Ardente que 495 h., savoir : deux compagnies des grenadiers royaux, 150 h., une compagnie de Piémont, 75 h., et une division de Belgiojoso, 270 h. — Il est impossible de connaître la raison d'une semblable inaction, alors qu'il avait reçu l'ordre formel de forcer Rocca Barbona. Aussi y a-t-il aux Arch. de la Guerre, une lettre de Masséna du 30 avril, écrite à ce général sur un ton sevère, peu habituel à cette époque.

4. Il est à remarquer en effet que, partant de Rocca Barbona, M. de Saint-Michel est plus rapproché du pas de Garlanda, horizontalement et verticalement, que le poste du mont Pellegrino. En supposant que ce dernier se soit ébranlé en même temps que les Piémontais, il aurait été en retard d'au moins une demi-heure ; mais il a dû s'écouler quelque temps avant que les Français se fussent mis en marche.

Avril 1794.

attaque, la plupart de ses soldats, recevant des balles par derrière, épuisés par la marche de nuit et ce combat prolongé, se débandent et s'enfuient en désordre vers le col de San Bernardo. En même temps, arrêté par le détachement qu'occupait le petit rocher, menacé par l'arrière-garde du mont Fronte qui marchait au-dessus d'Alpe di Garlenda, et par le corps envoyé à sa poursuite par le général François, M. de Saint-Michel fait descendre sa troupe par les rochers et arrive à Colla Ardente, où la grand'garde de Rocca Barbona avait été rappelée[1].

Prise de la redoute de Nava.

Si l'échec des deux colonnes de droite et l'inaction de celle du centre sauvait le corps d'armée austro-sarde d'un désastre complet, la lutte prolongée autour du mont Saccarello avait du moins facilité la tâche des deux colonnes de gauche, en empêchant l'envoi de nouveaux renforts à la redoute de Nava ou de Fels[2]. Dans la nuit du 26 au 27, le colonel de Radicati avait assigné leurs postes aux 17 à 1,800 hommes sous ses ordres. Le bataillon des Gardes occupe les retranchements armés de deux pièces et de six spingardes. Les pentes gazonnées s'étendant devant le front et vers la gauche, entre les lisières des bois de Mappa et de Sanson, sont battues en outre par le bataillon de Tortone, placé sur la crête qui unit Testa della Nava à Colla Ardente. Dans les bois fort épais de la droite sont répandus le corps franc et les chasseurs, soutenus par le 1er bataillon de Pignerol. Une division de Belgiojoso flanque l'ouvrage[3],

1. Tous les renseignements qui précèdent sont tirés des pièces suivantes : Arch de la Guerre : Ordre de Masséna le 25 avril et rapport de Dumerbion. Rapport de Masséna, le 12 mai ; Archives de Breil, pièces n° 70 b et 85 b, aux pièces just. n°s 12 et 11. Le récit de Koch, *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 63 et 64, est à peu près exact, pourvu que l'on remplace le mot Tanarello par celui de Saccarello et que l'on atténue tout ce qu'il y a de déclamatoire et de dithyrambique dans le style. Il donne pour les Français un chef de bat. tué, 15 officiers, dont le général Fiorella, blessés, 346 h. tués, blessés ou prisonniers.

2. Dans son rapport du 12 mai, Masséna se borne à la première observation. Il est donc à croire que, s'il n'a pas augmenté la force de ses deux colonnes de droite, c'est qu'il ne s'attendait pas à rencontrer une aussi grande résistance dans cette partie. Tout l'honneur en revient d'ailleurs aux dispositions générales prises par le baron Colli, au coup d'œil et à la vigueur du marquis de Bellegarde.

3. Elle devait être placée derrière la tenaille construite sur la pente occidentale de la montagne.

Avril 1794. derrière lequel 200 hommes sont placés en réserve. Enfin le 2e bataillon de Pignerol, au Florial dell'Afel[1], relie la position avec les retranchements des Linaires et ceux que construisent à la cime del Pine la compagnie des pionniers, venue de Colla Ardente la veille[2].

A 5 heures du matin, les deux colonnes Bruslé et Hammel, présentant environ 4,000 hommes[3], débouchent de Marta. La première se déploie à Mappa, y établit une pièce de 4 et pousse vers le bois de Sanson des tirailleurs, qui refoulent peu à peu les Piémontais. La seconde s'étend dans le bois de Mappa qu'abandonnent rapidement les chasseurs, le corps franc et le 1er bataillon de Pignerol. Harassées de fatigue, ces troupes gagnent la Briga, partie par le vallon dell'Afel, partie par Prea, au lieu de se rallier derrière la redoute, ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre. La division de Belgiojoso, déjà exposée aux feux de Mappa, est alors prise en flanc par les tirailleurs français. Une portion rentre dans la redoute; le reste rejoint la réserve qui, craignant d'être enveloppée, se replie sur le 2e bataillon de Pignerol et l'entraîne jusqu'au plan des Linaires. Le général Hammel se jette aussitôt sur la redoute et en reste maître après un court mais vif combat à l'arme blanche[4]. Il pousse ensuite quelques détache-

1. M. de Maulandi dit au point d'intersection des deux chemins venant des Linaires. Voir d'ailleurs son croquis.

2. Tous ces détails sont tirés de la relation du capitaine de Maulandi (Arch. de Breil, pièce n° 68). Cet officier indique avec raison qu'il aurait mieux valu mettre dans la redoute un des bat. de Pignerol, qui étaient les plus fatigués, et employer à la défense du bois de Mappa le bat. des Gardes. Mais l'occupation d'un ouvrage était, à cette époque, regardée comme un poste d'honneur et fut réclamée comme tel par le chevalier de Saint-Sulpice, lieutenant-colonel des Gardes, puis par le capitaine Ravinelli, de Belgiojoso

3. L'effectif maximum est le suivant : colonne Bruslé : 5e grenadiers, 750 h. ; 2 bat. de la 117e, 1.554 ; ensemble, 2.304 h.; colonne Hammel : 1er infanterie légère, 500 h. ; 2 bat. de la 118e, 1.170 h. ; ensemble, 1.670 h. ; total des deux colonnes : 3.974 h. Le chiffre de 4.000 h. est d'ailleurs indiqué par Maulandi et Malausséna.

4 Arch. de Breil, pièces nos 68, 89, 91, n, et p. (Voir les deux premières pièces just. nos 8 et 9. D'après la relation du capitaine du génie Deandreis, aide de camp du général Colli, la redoute de Nava a été prise vers 8 heures du matin. Le général Koch dans les *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 61 et 62, commet, au sujet de cette affaire, d'assez graves erreurs en parlant de l'attaque du camp de Marta, protégé par trois redoutes. Il indique 200 h. comme prisonniers, bien qu'une partie de la garnison ait pu s'échapper. M. de Malausséna ne donne aucun chiffre, tout en pensant que le nombre n'a pas dû être considérable, à cause des bois qui ont facilité la fuite. Mais il signale les pertes en officiers, savoir: le comte de Radicati tué; au bat. des Gardes, le chevalier de Germagnan tué, le lieutenant-colonel baron de Saint-Sulpice, le major marquis de Moncrevel, le comte Gasso, le chevalier de Cuzan, blessés ; trois autres faits prisonniers ; à la division de Belgiojoso, le capitaine Ravinelli, blessé et mort prisonnier, l'enseigne Rodrigues tué, le lieutenant Svoboda prisonnier ; enfin le capitaine Maulandi de l'état-major blessé et fait prisonnier. — Arch. de la Guerre : Ordres du 26 avril. — Rapport de Dumerbion.

ments vers la Tête des Linaires, de façon à couvrir la marche du général Bruslé qui, conformément aux ordres de Masséna, se dirige sur le mont Colla Ardente, à 500 mètres environ de la cime del Bosco. Avril 1794.

Attaque de la cime del Bosco.

Cette cime est formée par une masse de rochers inaccessibles ou d'un difficile accès. On n'y pouvait monter qu'un à un, du côté où se trouvaient les Républicains. Le sommet avait été fortifié par un parapet de gazon, qui en rasait les bords, de manière à ne laisser aucune prise à l'ennemi. Une pièce de canon de montagne était placée dans cet ouvrage, dont le pied n'était ni vu, ni battu; quelques bouts de retranchements, sur les côtés, donnaient seulement des feux à quelque distance en avant[1]. Un petit poste, détaché par la garnison sur le mont Colla Ardente, s'étant replié à l'approche de la colonne française, M. de Bellegarde envoie le major Balegno prendre le commandement de la redoute, dont les défenseurs sont portés à 296 hommes par l'arrivée d'une compagnie de Piémont[2].

Pendant ce temps, Bruslé avait rassemblé ses troupes derrière ce même mont Colla Ardente, sur lequel il met son canon en batterie. Vers 2 heures de l'après-midi, il débouche à la tête d'un millier d'hommes, pour attaquer la redoute del Bosco sur son front et sur ses deux flancs. Malgré le feu des Piémontais, les trois corps atteignent l'angle mort, au pied des rochers; les grenadiers du centre parviennent seuls à se hisser jusqu'au parapet. Ils sont culbutés par une grêle de pierres et obligés, ainsi que le reste des assaillants, de regagner l'abri d'où ils étaient partis, laissant sur le terrain le général et bon nombre de

1. Cette description est tirée du récit de M. de Malausséna. Elle concorde d'ailleurs parfaitement avec celles du général Dumerbion, dans son rapport, et de Koch, p. 65.
2. La garnison de la redoute de la cime del Bosco est composée, au moment de l'attaque, d'une compagnie des Gardes, de deux compagnies de Piémont et de 75 h. de Belgiojoso.

Avril 1794.

morts ou de blessés[1]. Jugeant inutile de renouveler, à la fin du jour, l'assaut d'une position aussi forte, comptant d'ailleurs sur les mouvements exécutés par sa droite pour déterminer la retraite de l'ennemi, Masséna se contente de relier les deux colonnes de la gauche par des tirailleurs poussés sous bois, dans le ravin de Sanson, de façon à gêner, sinon à intercepter la communication de Colla Ardente avec la Briga par la Madone de Fontan[2].

Occupation du bassin de la Briga.

D'ailleurs, le 2e bataillon d'Asti et le reste du régiment de Belgiojoso étaient déjà passés, se rendant à la baisse de la Crosetta par Morignol[3]. Quant aux autres troupes de Colla Ardente, abandonnées par les milices, dans la soirée, mais protégées par les glorieux défenseurs de la cime del Bosco qui emportent leur canon, elles se replient le lendemain, au point du jour, sur le mont Saccarello, sans être inquiétées, et occupent les crêtes jusqu'à Colla Rossa[4]. En avant de la Briga, les six à 700 hommes ralliés au camp de Prea par le comte d'Aglian et réconfortés par la présence

1. Arch. de Breil, pièces nos 85 b et d; voir pièces just. nos 11 et 13.—Arch. de la Guerre : Relation de Masséna, le 12 mai ; rapport de Dumerbion, le 29 avril, indiquant 35 tués et 130 blessés, et ordres du 26 avril ; ces derniers aux pièces just. n° 10. La relation du général Koch contient une contradiction manifeste. A la page 62, il dit que l'attaque n'a pas eu lieu, et p. 65, il en donne la relation exacte, si l'on admet que la première attaque se rapporte à l'occupation du mont Colla Ardente, point 1778 de la carte italienne, d'où l'on est parti pour monter à l'assaut de la cime del Bosco, point 1782.

2. On renonce à relever les erreurs de la *Storia Militare* de Pinelli, tellement elles sont nombreuses. A celles de la relation de Koch, qu'il traduit tout simplement, l'auteur piémontais ajoute celles d'un vieux manuscrit qu'il a dû se borner à copier (Voir note de la p. 416). Mais, à coup sûr, il n'a jamais consulté aucun document officiel, ni même jeté les yeux sur une carte, sans quoi il n'aurait pas fait un récit aussi incohérent et aussi extravagant, qui dénote plus d'imagination que de raison. Pour justifier cette appréciation on se bornera à citer les exemples suivants : p. 381, il n'est pas question à ce moment de M. de Montafia dans les Arch. de Breil; mais il n'a pu en tout cas se retirer à la fois sur Ponte di Nava, Colla Ardente et le col Tanarello, p. 382, il n'y a jamais eu d'Autrichiens à Ormea; p. 383, 384 et 385, comment les Piémontais auraient-ils pû faire les neuf ou 10 redoutes dont parle Pinelli et eu des points si extraordinairement choisis notamment à la Tanarda que nous n'avons cessé d'occuper ? Le bois de Sanson n'a jamais été sur les flancs du Saccarello ; p. 383, Colli n'a jamais eu 5.000 h. à Colla Ardente et surtout le 10 avril, p. 386, Mouret n'a pu s'emparer d'Albenga qui était génois, mais surtout il n'est pas revenu dans la vallee de la Taggia pour passer aux monts Fronte et Monega, puis « remonter » la vallée de l'Aroscia. Le régiment de Lombardie n'a pas été attaqué à Ponte di Nava, p. 388 ; enfin Pinelli confond l'affaire du 26 à Pellegrino et celle du 27 à Saccarello, qui prend les proportions d'une bataille, s'étendant de Butta Rossa à la cime de Bosco sur le chemin de Mendatico; p. 397, 398 et 399. c'est une erreur très grave de dire que la retraite de Colli a été determinée par les attaques de Macquard ; p. 384, qu'est-ce que l'attaque du camp retranché de Praya par Lebrun avec la division Hammel ? etc.

3. Ces deux bat. sont conduits par M. de Malausséna, envoyé par Colli de Prea, à 11 heures du matin.

4. Arch. de Breil, pièce n° 85 b : Relation du marquis de Bellegarde. Le capitaine Raybaudi seul était resté.

Avril 1794.

du général Colli, pendant toute la matinée du 27, se maintiennent jusqu'à la nuit, puis se débandent[1]. Il n'était donc plus possible de défendre le village. La démoralisation et le désordre étaient au comble dans tous les corps[2]. Cependant pour donner au centre et à la droite le temps d'effectuer la retraite ordonnée[3], Colli cherche à couvrir encore San Dalmazzo pendant la journée du 28, en occupant le contrefort situé entre le Riosecco et la Roya, dont le versant occidental est très difficilement accessible.

Le 1er bataillon de chasseurs est porté à la cime d'Arpeze, soutenu par la division de Belgiojoso qui, de la baisse de Geraone, s'était replié sur la cime de Riore. Entre ce point et la chapelle San Salvatore, près de la Briga, sont placés, sur un rang, les débris des défenseurs de la redoute de Nava[4]. La compagnie de pionniers garde la route et le pont de la Livenza. Sur la rive droite du torrent sont postés d'abord le premier bataillon de Pignerol, puis une compagnie de Tortone, barrant le chemin du col de Bosiglia, enfin le corps franc, sur les pentes de la cime delle Larder, se reliant par une vingtaine d'hommes de Belgiojoso aux troupes qui occupent Moriguol. Une division du régiment autrichien de garnison, appelée de Saorge, s'établit à la Coletta di Briga[5].

Si mince que fût ce cordon, il suffit pour en imposer

1. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna : « Dans le soir du 27, des soldats annonçant au quartier général que les troupes de la Prava abandonnaient le poste, on ne put d'abord y ajouter une pleine foi ; le général crut suffisant de réitérer ses ordres pour tenir; mais, vers les 2 heures après minuit, le capitaine Bonnaud vint assurer qu'elles étaient toutes descendues. »

2. Arch. de Breil, pièce n° 91 p : Relation du capitaine du génie Deandreis : « Comme on ne pouvait pas contenir les soldats qui cherchaient de s'évader et de passer à Tende, on a mis une garde de 15 h. au pont de la Levenza ; cette garde a eté forcée par une orde (sic) de troupe, qui s'est présentée tout à coup pour passer le pont, de façon que la plus grande partie du monde qui avait descendu de la montagne, passa à Tende », d'où il fallut les faire revenir de force dans la soirée du 27 et dans la nuit suivante.

3. Arch. de Breil, pièce n° 85 a. Ordres de Colli au général Dellera, le 25 avril et le 27 à 2 heures de l'après-midi, de la Briga en descendant de la Prea, d'où l'ordre de retraite est envoyé au marquis de Bellegarde. — Arch. de Breil, pièce n° 75. Lettres de Dellera, les 25, 26 et 27 avril, celle-ci, datée de Fontan, où le général, descendant de l'Authion, était arrivé si fatigué, qu'il ne put se rendre immédiatement auprès de Colli.

4. Dans l'ordre suivant, à partir du sommet : 1er bat. des Gardes, 2e de Tortone, moins une compagnie, 2e de Pignerol.

5. Arch. de Breil, pièce n° 85 a.

Avril 1794. aux Républicains, qui avaient d'ailleurs besoin de se rallier. Le général Hammel vient à Prea et pousse, dans les rochers de la cime de Trono, une avant-garde, qui tiraille, dès 7 heures du matin, à travers le Riosecco[1]. Le général François reçoit l'ordre d'occuper Colla Ardente, tandis qu'avec l'autre colonne, Masséna gagne le contrefort de la rive gauche du Riosecco, par le sentier de la Croix de Marta[2]. Un détachement occupe, dans l'après-midi du 28 avril, la cime de Durasca, s'y repose et, vers 5 heures du soir, attaque brusquement. Un quart d'heure après, toutes les troupes piémontaises s'enfuient vers Tende, en déroute, bien qu'elles soient poursuivies seulement jusqu'à la Livenza et la Roya[3]. N'ayant aucune nouvelle du général Dumerbion, auquel il avait adressé plusieurs rapports[4], Masséna ne jugeait pas à propos de s'engager plus à fond, sans savoir ce qui se passait sur sa gauche. Le 29, de grand matin, il marche avec la 117e demi-brigade, par Selle di Lugo, sur la cime de Rocherosse, d'où il descend à Saorge[5]. Il y trouve le général en chef et les représentants du peuple, qui s'étaient rendus dans la vallée de la Roya, afin de prendre les

1. Arch. de Breil, pièces nos 85 b et 91 p. Le marquis de Bellegarde rapporte que le major Grimaldi a vu tirer dès 6 heures du matin. Les Arch. de la Guerre ne fournissent aucun renseignement à cet égard et la relation de Koch est des plus confuses, pour ces deux journées des 28 et 29 avril.

2. Masséna devait être accompagné des deux bat. de la 117e demi-brigade, avec lesquels il arriva à Saorge le lendemain, et peut-être d'un bat. de la 118e. (Arch. de la Guerre : Ordre donné par Masséna, le 29 avril, sur les hauteurs de Saorge.) Il est probable que, dans la matinée du 28, il a laissé reposer ses troupes, en attendant des nouvelles de Dumerbion et en cherchant à entrer en communication avec François, qui lui a peut-être envoyé le 3e des Hautes-Alpes par Colla Ardente (Koch, *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 67).

3. Arch. de Breil, pièce n° 91 p. Le capitaine Deandreis dit que cette attaque eut lieu à 5 heures du soir et que, jusqu'à ce moment, les Français n'ont pas pénétré dans la Briga. M. de Malausséna indique que le combat s'est terminé vers 6 heures et que les Républicains « essayèrent, d'abord, par des propos et des promesses séduisantes, à révolter le soldat à tuer leurs officiers ; voyant que leur tentative était inutile, et ayant reçu des renforts, ils se levèrent et attaquèrent brusquement ». La compagnie de pionniers se retire seule en ordre et est postée par Colli derrière le mur d'une vigne sur la rive droite de la Roya, vis-à-vis le confluent de la Bendola, tandis que la compagnie Pandini, arrivée à 4 heures du soir de Saorge, a essayé sans succès une contre-attaque. M. de Malausséna est envoyé à la collette de la Briga pour arrêter les fuyards ; le capitaine Deandreis en fait autant sur la route de Tende et ramasse 800 h., qu'il fait bivouaquer dans les châtaigniers, sur le bord du chemin.

4. Arch. de la Guerre : Rapport du général Dumerbion, le 28 avril ; Il reçoit en même temps une lettre du 26 et une autre du 27. — Koch dit que Masséna a adressé cinq rapports dans la journée du 27 (ou du 28?), p. 68.

5. Arch. de la Guerre : Ordre du 29 précité.

Avril 1794.

dispositions nécessaires pour seconder l'attaque de la droite française, fixée au 27 avril[1].

Attaque du centre de l'armée d'Italie le 27 avril

En conséquence, ce jour-là, de grand matin, le général Bizanet pousse des tirailleurs jusqu'à la baisse de Camp d'Argent et fait établir une pièce sur le sommet de Mantégas pour canonner le Tueis, qu'occupent quatre compagnies[2] soutenues par les 12 ou 1,500 hommes postés dans les retranchements de l'Authion[3]. Une colonne, sortie de Moulinet, s'élève peu à peu sur le versant droit du vallon de l'Arp, tandis qu'un détachement du Ventabren se porte vers la cime de Parpelle, défendue par les chasseurs-carabiniers Canale et un bataillon de Montferrat. Ces troupes engagent une fusillade assez vive, principalement avec les milices du capitaine Cauvin, dispersées dans les bois en aval de la Margheria et soutenues par des volontaires du 5e bataillon de grenadiers et des Autrichiens. Mais, tenus en respect par le tir des deux obusiers de la redoute des Mille-Fourches, peu soucieux sans doute de renouveler la tentative infructueuse et

1. Le général Dumerbion a dû partir de Nice, le 25 avril, avec une escorte de 50 éclaireurs de la 70e demi-brigade. (Arch. de la Guerre : Rapport du 24). Il était, le 26, au camp de Brouis et y donnait des ordres au général Macquard et s'installait le lendemain à Breil. (Arch. de la Guerre : Rapport du 27). Il avait dû recevoir la lettre par laquelle Masséna lui envoya de Garessio, le 21 avril, son projet d'attaque, en le priant de donner des ordres à Lebrun, outre les instructions qu'il lui enverra (Arch. de la Guerre : 21 avril). Les représentants du peuple ont sans doute quitté Garessio, le 21, avec le général Bonaparte. Celui-ci est certainement passé à Nice, puisque, le 25 avril, il envoie de cette ville à Manceaux, directeur d'artillerie à Nice, l'ordre de faire diriger, partie sur Antibes, partie sur Toulon, le matériel du siège de Toulon, encore en dépôt au Beausset (Corresp. inédite). S'il a suivi la route de terre, il a dû, en effet, coucher à Pieve di Teco le 21, à Oneille le 22, à San Remo le 23, à Vintimille le 24, à Nice le 25. Il a pu aussi aller par mer d'Oneille à Nice. On ne peut dire si les représentants du peuple ont accompagné le général Bonaparte jusqu'à Nice ou s'ils se sont rendus dans la vallée de la Roya, de Vintimille par Menton et Castillon La première hypothèse semble cependant plus probable, puisqu'ils arrivent ensemble à Breil le 26, visitent les avant-postes de la Roya le 27 au matin, et le même jour montent à la Scaffa de Gio (Arch. de la Guerre : Rapport du 27).

2. Une centurie de Montferrat, une compagnie du 5e bat. de grenadiers, 40 h. du régiment autrichien de garnison

3. Arch. de Breil, pièce n° 85 a. Dispositions du général Colli pour la défense de l'Authion. Le 5e bat. de grenadiers, du Baracon de la tête de l'Authion à la Batterie royale ; une division et demie du régiment autrichien de garnison, en bataille devant cette batterie et s'appuyant à la redoute de la Forca ; un piquet des volontaires Pandini dans la baisse de Provérière ; le 2e bat. de Peyer-im-Hoff autour de la redoute des Mille-Fourches ; les milices de Cauvin dans le vallon de l'Arp ; les chasseurs-carabiniers Canale, moins 40 h. détachés aux granges de la Maglia, dans les retranchements de la Croix de Parpelle, soutenus par une centurie de Montferrat à Vote ; la dernière centurie de ce régiment au camp de Plan Caval en réserve. A Saint-Véran, il y avait un détachement de Peyer-im-Hoff avec poste à la tête de Rugger. Enfin, le 26, le général Dellera a probablement amené le 2e bat. de Turin, en remplacement du 2e bat. de chasseurs maintenu à la tête du Rioffredo.

Avril 1794. meurtrière de l'année précédente, les Républicains se replient vers 2 heures de l'après-midi[1].

Sur la rive gauche de la Roya, le général Lebrun, quoique renforcé par cinq compagnies de grenadiers et 100 hommes, ne juge pas à propos de s'engager à fond contre les fortes lignes de la Bendola, encore armées d'artillerie et défendues par un millier d'hommes[2]. Il fait seulement reconnaître les points de passage du torrent[3]. Au centre, le général Macquard réunit entre Breil et la Giandola 1,100 hommes, qui se tiennent prêts à attaquer Colla Bassa au premier signal. A la gauche de cet important rassemblement, le général Dallemagne dirige deux colonnes du col d'Agnon et de la baisse de la Dea sur les granges de la Maglia, qui sont enlevées rapidement. Le faible détachement qui y était posté[4] se replie sur la grange Rostagno, grand'garde du camp du Ciot[5], d'où elle est bientôt obligée de se réfugier sous la protection du canon de la redoute du fort de Mart[6]. Le général Dallemagne se retire également, rappelé par Dumerbion, qui ne voulait pas compromettre ses troupes contre une

1. Arch de Breil, pièces n°s 75, 85 a et 90. — Aucun document des Arch. de la Guerre ne parle de cette affaire, que M. de Malausséna ne considère d'ailleurs que comme une démonstration. Quant à Pinelli, il devient absolument impossible de suivre son récit fantaisiste, puisqu'il raconte (p. 404 et 405) l'enlèvement de la redoute de la *Beola* défendue par *300 milices, ce vingt-sept avril*, tandis que Macquard force le *passage* de la Roya à *Breil*.

2. Savoir : 1er bat. de Peyer-im-Hoff, 221 h.; 2e de Nice, moins une centurie à Anan, 163 h.; bat. autrichien de garnison, moins une division et demie à l'Authion, 400 h. ; volontaires Pandini, 150 h.; milices, 100 h. au moins. Total : 1,034 h.

3. On n'a aucune indication sur les opérations de Lebrun, le 27 ; mais, dans une lettre du 26 avril, le général Dellera dit que les Français se sont montrés au pas de Muraton. (Arch. de Breil, pièce n° 75.)

4. Savoir : une compagnie de chasseurs Canale de 40 h., et 70 milices.

5. Ce nom n'est marqué sur aucune carte. Mais il est facile d'indiquer la place de ce camp d'après l'étymologie du mot Ciot ou Chiot, qui veut dire plan. Ce camp devait donc être situé à la racine du contrefort, coté 1,032 sur la carte d'état-major français, qui se dirige au sud-ouest du sommet 1151, fort de Mart. La carte de l'état-major sarde est encore plus nette sur ce point que celle au 80,000^e^. Cette déduction est d'ailleurs confirmée par l'aquarelle faite en octobre 1793 par un nommé Mertz, sans doute officier au régiment suisse de Schmid, aquarelle trouvée à Nice et dont une reproduction est donnée dans le présent volume.

6. Cette redoute est appelée généralement Cimon de Mart ou Simon, dans les documents du temps, pour ne pas la confondre avec celle de Colla Bassa ou de Raouré, appelée aussi du grand Marte.

position aussi forte[1], avant d'avoir l'assurance de l'entrée en ligne de Masséna. Le contre-coup du succès de ce général du côté de la Briga devait d'ailleurs se produire avant l'arrivée de ses rapports au quartier général de l'armée d'Italie. Avril 1794.

Prise de Saorge et de la redoute de Colla Bassa.

Aussitôt après la prise de la redoute de Nava, le commandant du corps austro-sarde avait prescrit de désarmer les ouvrages dans la nuit du 27 au 28 avril, et de transporter à Tende les canons, sauf ceux de montagne, que les troupes emporteraient avec elles, en se repliant, la nuit suivante, sous la protection du fort de Saorge[2]. Le 28 au matin, les éclaireurs de la 56e demi-brigade, ayant vu retirer une pièce de la batterie de Cugnet[3], engagent une vive fusillade avec les volontaires Pandini, au confluent de la Bendola. Le général Lebrun, prévenu, fait descendre du pas de Muraton une colonne qui franchit la Bendola en amont de Casto, sans difficulté. Les défenseurs de cette partie de la ligne, très affaiblis par l'envoi des Autrichiens à la Coletta di Briga et d'hommes de corvée pour le transport de l'artillerie[4], se replient sur Saorge, puis sur Tende[5]. Alors pris en flanc, les volontaires Pandini sont également contraints de se retirer et, par la route, arrivent à San Dalmazzo à 4 heures du soir[6]. Les détachements

1. Cette position était essentiellement formée par le contrefort de Colla Bassa à la Giandola compris entre les ravins de Tende, à l'ouest, et de Loano, à l'est, tous deux difficilement franchissables. On y trouvait les postes suivants : le grande redoute sur le sommet de Colla Bassa, le Grand-Camp avec les retranchements dits de Nice, le camp du Ciot de Marte, pourvu aussi de retranchements, la redoute du fort de Mart ou de Cimon, le poste de la Croix de Gan, l'avant-poste du Colombier ou du Pigeonnier à l'emplacement marqué C. della Monta sur la carte sarde. — Voir d'ailleurs le croquis des retranchements (F et G), joint au 1er vol.

2. Arch. de Breil, pièce n° 85 a : Ordre de retraite donné à Dellera par le général Colli, à la Briga le 27 avril, à 2 h. de l'après-midi.

3. C'est la version de M. de Malausséna, qui paraît fort plausible.

4. Dans son ordre précité, Colli prescrit de lui envoyer immédiatement tout ce qu'il y a d'Autrichiens à Saorge. Il ne reste donc plus que les volontaires Pandini, 50 h., une centurie de Nice, 150 h. au plus et le 1er bat. de Peyer-im-Hoff, 220 h., soit : 420 h., plus les milices ; mais il faudrait encore défalquer les hommes employés au transport de l'artillerie, une centaine au moins. Il convient aussi d'observer que le bat. de Peyer-im-Hoff devait être encore plus faible, puisque l'effectif indiqué est celui du 8 avril et qu'à la date du 21 avril, le général Dellera se plaint de la désertion de cette troupe (Arch. de Breil, pièce n° 75). Cette indication est d'ailleurs corroborée par plusieurs rapports de Dumerbion (Arch. de la Guerre).

5. M. de Malausséna dit que ces troupes arrivent à Tende le soir.

6. Arch. de Breil, pièce n° 30. Note en italien de Pandini, non signée.

Avril 1794. et les milices gardant les rochers de la Baragne sont pris. Ne pouvant se replier sur la baisse de Geraone occupée par Masséna, le poste d'Anan n'échappe au même sort qu'en gagnant Fontan, pendant la nuit, par le vallon de Pene[1]. Enfin, le gouverneur de Saorge, baron de Saint-Amour, ne se croyant pas en état de résister avec sa faible garnison dans un mauvais château dominé de tous côtés, prend le parti de se retirer à son tour, contre l'avis de ses subordonnés et malgré l'ordre formel donné par le baron Colli[2]. Dans la soirée[3], le général Lebrun occupe la forteresse abandonnée et fait sa jonction avec les troupes de la division Macquard.

Celles-ci ne s'étaient mises en mouvement sur plusieurs colonnes qu'à 3 heures de l'après-midi, après la réception des rapports de Masséna[4]. Le chef de brigade Barthélemy et l'adjudant général Clément, remontant les deux rives de la Roya avec 500 hommes chacun, trouvent Comagna abandonné par le 2e bataillon de Turin qui, voyant partir les volontaires Pandini, avait quitté ce poste ainsi que les granges Corvese[5] pour descendre dans le vallon de Cairos

1. Arch. de Breil, pièce n° 79. Ce poste était sous les ordres du major d'Auvare, commandant du 1er bat. de chasseurs. D'après l'ordre de retraite de Colli, il devait se joindre à la division de Belgiojoso, envoyée le 26 à la baisse de Geraone.

2. Voici la rédaction de l'ordre de Colli : « Le fort de Savourge doit être gardé avec la plus faible garnison possible et avec des gens les plus faibles pour marcher ; quand on aura ordonné la retraite, cette troupe se repliera aussi sur les hauteurs vers le col de Géron, *exclusivement à la garnison. Le commandant du château tiendra tant qu'il pourra.*»

3. Le général Koch semble vouloir indiquer (p. 71) que les troupes de Lebrun ne sont entrées à Saorge que le 28, au matin. M. de Malausséna dit au contraire que l'occupation de Saorge a eu lieu le 28, « qu'il était encore grand jour. » Des pièces des Arch. de Breil, il semble résulter qu'à 2 h. de l'après-midi au plus tard, il ne devait plus y avoir personne, ni à Saorge, ni aux environs. Pour que le bruit de cet abandon ait pu se répandre entre 3 et 4 h. de l'après-midi à Colla Bassa (Arch. de Breil, pièces nos 91 et 92, il est absolument nécessaire qu'il en soit ainsi. D'autre part, Pandini marque nettement dans sa note que Saorge était évacué quand il est parti: «... riflettendo che non vi era più alcuna truppa a Saorgio...» Or, pour arriver à San Dalmazzo à 4 h. du soir, comme il l'indique, il a dû partir à 2 h., puisqu'il avait à franchir 10 kilomètres. — Est-il probable que Lebrun soit resté sans bouger devant cette bicoque d'où on ne tirait plus ? Et ne semble-t-il pas plutôt que, si le 2e bat. de Turin a fait sa retraite de Comagna, non par la route, mais par la hauteur et le vallon de Cairos, c'est qu'il ne pouvait plus passer sous Saorge, à ce moment, c'est-à-dire vers 4 h. du soir, parce que les Français y étaient ?

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 28 avril.

5. Ce nom qui n'existe sur aucune carte est indiqué dans l'ordre de Colli du 25 avril (Arch. de Breil, pièce n° 85 a), dont voici le libellé, qui peut aider à retrouver l'emplacement sur le terrain : « Il faut affaiblir les postes le long du chemin (la route de Breil à Saorge) pour en établir un plus fort à la grange Corvesi. Ce poste peut couvrir aussi la retraite qui se fait sur les hauteurs derrière Marte jusqu'au château de Malamort. «

par le versant septentrional de Colla Bassa[1]. La gauche de cette position était ainsi absolument découverte, sans que le colonel Vital, qui y commandait, en fût prévenu. Ayant à peine 500 hommes[2] à opposer à 2.000 Français au moins[3], cet officier fait évacuer l'ouvrage du fort de Mart et ne conserve, en avant de la grande redoute, que les gardes du Ciot, de la grange Rostagno et de la Croix de Gan. Prise de flanc par le détachement de l'adjudant général Jardin, qui gagne Lantorasca, cette dernière est bientôt obligée de se retirer. Mais les trois postes piémontais, utilisant habilement le terrain, se replient en échelons. Par une contre-attaque vigoureuse, exécutée à propos, le comte Vital rejette même sur la pente de Raouré les Républicains, au moment où ils arrivent au sommet de Colla Bassa, en désordre et fatigués par cette longue montée[4]. Avril 1794.

Ce succès ne pouvait être qu'éphémère. L'adjudant général Jardin, continuant à s'élever dans le bassin du torrent de Toano, atteint les cabanes Antonna, puis la Laguna. Il tombe ainsi sur les flancs et les derrières des défenseurs de la grande redoute, réduits encore par l'envoi d'un détachement au-devant des têtes de colonne du général Dallemagne. Enveloppé par des forces très supérieures, le colonel Vital est fait prisonnier avec une centaine d'hommes, vers

1. M. de Malausséna dit que : « ce bataillon, ne pouvant se retirer par la grande route, remonta le vallon de Cairos, où il rencontra à Maurion l'artillerie de Marte ; ayant appris à ceux qui la conduisaient que les Français étaient à Savourge, ils la renversèrent dans le vallon et se retirèrent à Tende avec ce bat. par le même chemin que firent les troupes de l'Authion. »

2. Le 1er bat. de Turin a dû être envoyé en presque totalité, le matin ou la veille au soir, à l'Authion, en remplacement du 2e bat. de chasseurs, maintenu au baracon de Rioffredo. Voici ce qui restait : A la croix de Gan, une compagnie d'Asti et 50 h. de Turin ; au maximum 120 h.; — à la grange Rostagno, une compagnie et 40 chasseurs-carabiniers, 110 h. environ ;—au Ciot, une compagnie d'Asti et une d'Oneille, à peu près 120 h.; — à Colla Bassa, le reste d'Asti et d'Oneille, 224 h. au plus. Total : 570 h., moins 100 employés au transport de l'artillerie ; mais il devait y avoir aussi une centaine de milices. A la redoute de la Beola, il y avait 50 h. d'Oneille et des milices.

3. On n'a aucune indication précise à ce sujet. D'après la situation du 21 mars, en défalquant les troupes employées à l'expédition d'Oneille, il restait 3.900 h. au moins à Castillon, Brouis et Béolet. D'après les Arch. de la Guerre, du 15 au 25 avril, Macquard reçoit les bat. de Forcalquier et de Vienne, le 1er de la Haute-Loire et les grenadiers du Puy-de-Dôme, soit 3.500 h. au moins. L'effectif de 2.000 h. sur un total de 7.400 h. ne paraît donc pas exagéré pour les colonnes d'attaque de Colla Bassa.

4. Pour aller de la Giandola à Colla Bassa, il faut s'élever de 1.100 mètres, soit environ quatre heures de marche. La redoute n'a donc pû être prise avant 7 heures du soir, c'est-à-dire à la nuit.

Avril 1794 7 heures du soir. A la faveur de l'obscurité, un assez grand nombre de Piémontais s'échappent par les bois et se réunissent à la garde de la Beola, qui se rend à l'Authion[1].

De ce côté, la journée s'était passée sans incident et l'ordre pour la retraite s'exécute ponctuellement, sous les ordres du lieutenant-colonel chevalier Pisity. Les troupes commencent à défiler à 8 heures du soir, la division du bataillon autrichien de garnison en tête. Le 5e bataillon de grenadiers, formant l'arrière-garde, ne se met en mouvement qu'à minuit et rallie, en passant à Saint-Véran et à Raous, les détachements venus de la Vésubie ou du vallon de Cairos. La colonne marche toute la nuit sur le chemin amélioré du col de la Mouga et arrive, à 8 heures du matin, en vue de San Dalmazzo, au moment où sautait le magasin à poudre du parc d'artillerie. L'approche de quelques éclaireurs français faisant croire à une attaque imminente par la vallée de la Roya, avait causé cette explosion prématurée[2]. Mais, après ces jours de mar-

1. Arch. de Breil, pièces nos 91 et 92. Voir pièce just. no 14. — Arch. de la Guerre; Rapport du général Dumerbion. — Renseignements donnés au gouvernement par le général Macquard : Il signale Gazan, capitaine des grenadiers de la 166e demi-brigade et son aide de camp Vignier. Il dit avoir fait en tout 200 prisonniers, dont 30 officiers. Sur ce nombre, un colonel-brigadier (Vital), trois majors, 17 officiers subalternes, 125 h. sont pris dans la redoute de Colla Bassa. Il accuse pour ses troupes, 15 blessés et cinq tués, dont un capitaine des éclaireurs de la 70e.

2. Arch. de Breil, pièce no 90. Il devait y avoir à l'Authion environ 2.500 h., savoir, d'après la situation du 8 avril : 5e grenadiers, 334 ; division de garnison, 200 ; régiment de Montferrat, 784 ; volontaires Pandini, 50 ; 2e bat. de Peyer-im-Hoff, 252 ; chasseurs-carabiniers, 150 ; milices Cauvin, 500 ; régiment de Turin, 700. Ces troupes, ayant mis quatre heures pour défiler, le chemin devait être assez mauvais, bien que le bat. des pionniers y eût travaillé depuis le 7, puisqu'il ne figure plus sur les situations ou dans les relations, comme combattant. Il est assez difficile d'ailleurs de fixer avec précision l'emplacement de ce chemin. Dans la pièce no 90, il n'y a aucun renseignement à ce sujet. Dans le mémoire du général Garnier, on lit, p. 85 : « On descend du col de Raux à la chapelle Saint-Dalmas en trois heures. Ce sentier tourne à *droite* du mont Raux, passe à *mi-côte*, va descendre dans le vallon et rivière la Biogne, passe un mauvais pont de madriers, et, en continuant de *descendre la rive gauche*, arrive à Saint-Dalmas. » D'autre part, M. de Malausséna, dans sa relation, s'exprime ainsi qu'il suit : « ...la colonne, qui marcha toute la nuit par le chemin qui, partant du col de Raux et passant par *celui de Mouga*, vient par les hauteurs descendre sur Saint-Dalmas-de-Tende. » Si l'on se reporte à une excellente petite carte, dressée par M. le lieutenant de Grandmaison, du 24e bat. de chasseurs, on voit le nom de Mouga donné aux cabanes situées dans le bassin supérieur de Berghe, au pied du col de la Scaffa ou collet du Loup. Le chemin de retraite serait donc très probablement celui qui, de Raus, passe à Causséga, puis, par le flanc gauche du vallon de Ceva, à *mi-côte*, conduit à ce col de Scaffa ou de *Mouga*, d'où l'on descend par les granges de Gaurone (carte sarde) ou Cabanas (carte du lieutenant de Grandmaison, pour traverser la Biogne à Miniera (carte sarde). On comprend alors que, suivant le récit de M. de Malausséna, « quelques tirailleurs (français) étant venus sur l'éminence qui est au confluent de la Biogna dans la Roya... il se produisit un peu de trouble dans la colonne, qui fit perdre bien d'effets de campement, que les soldats jetèrent pour se débarrasser de ce qui pouvait les empêcher de combattre. » Le capitaine Deandreis, dans sa relation (Arch. de Breil, pièce no 91,) dit que les Français étaient au nombre de 40 éclaireurs, auxquels il a opposé le 1er bat. de Peyer-im-Hoff et les milices de Saorge, placés dans « une position nommée le Torro, qui a, à sa droite, le vallon qui communique à la minière de Tende » ; enfin que la colonne de l'Authion est arrivée à Tende à 3 heures de l'après-midi et a défilé devant le général Colli, après ces 19 heures de marche.

Avril 1794

che, de bivouacs, et de combats dans un pays très difficile et en partie couvert de neige, les Républicains avaient encore plus besoin de repos que les Austro-Sardes. Il importait aussi d'attendre les résultats de l'offensive prescrite dans la vallée de la Vésubie.

Retraite des Piémontais dans la vallée de la Vésubie.

Le marquis Colli, qui y commandait, avait reçu l'ordre de se replier le 28 avril, partie sur le col de Raous, partie sur la Madone de Fenestre, de façon à couvrir la droite du corps d'armée austro-sarde[1]. En conséquence, il avait réduit ses postes avancés, en leur prescrivant de se replier sur les redoutes de Sommelongue et de Flaut, en cas d'attaque de l'ennemi. Le 27 au point du jour, toute la gauche de l'armée d'Italie, dont le général Garnier vient de prendre le commandement, se met en mouvement. Un détachement descend de la Calmette au Suc del Duc[2], chassant sur la Bollène la grand'garde des granges de Pons[3]. Lantosque est alors abandonné à deux colonnes venant du camp de Loda par les deux rives de la Vésubie[4]. De Figaret 2.000 hommes environ[5] se portent au collet des Anges, puis occupent la redoute de la Cerisière[6], y laissant un bataillon[7]; le général Garnier marche, vers 1 heure de l'après-midi, en trois colonnes, à l'attaque du contrefort de la Tête d'Albéras[8]. A droite, le général de brigade Monleau, avec le 4e bataillon de grenadiers et un

1. On ne trouve pas cet ordre dans les Arch. de Breil ; mais, d'après l'ordre de Colli à Dellera, le 25 avril (pièce n° 85 a), le marquis Colli était déjà prévenu, ainsi que le rapporte M. de Malausséna, de se tenir prêt à partir au premier avis. Il a reçu l'ordre de retraite définitif le 27.

2. Carte sarde, point 1555 de la carte française.

3. Carte sarde. Sur la carte française elles se trouveraient à la racine de ce contrefort, au pied des rochers de la Cime de la Claudine.

4. L'une franchit la Vésubie au pont de Loda, appelé pont de Caulone par M. de Malausséna, et passe par Pical.

5. Savoir : bat. de chasseurs, 543 ; 4e grenadiers, 695 ; 1er de la 84e, 337 ; 1er de la 70e demi-brigade formée à Utelle, 469 ; total : 2,044.

6. On y marche en trois colonnes et on y arrive après six heures de marche ; les troupes sont fatiguées par la chaleur.

7. Le 1er bat. de la 70e, 200 h. dans la redoute, le reste à 200 toises en avant.

8. Le général Garnier dit que cette marche est faite à la vue de l'ennemi ; les pentes étaient donc découvertes à cette époque, ainsi que l'indique la carte sarde. Les colonnes mettent une heure pour descendre au fond du ravin de Lantosque ; elles en emploient deux à remonter sur le versant gauche ; elles règlent leur marche sur celle de droite.

Avril 1794. bataillon de chasseurs, s'élève le long de la crête de Sommelongue, refoule 150 miliciens répandus dans les retranchements autour de la redoute de la Tête-des-Pins, dont il s'empare à l'arme blanche[1]. Au centre, le premier bataillon de la 84e demi-brigade se dirige sur le col entre cette redoute et celle de Villars, qu'une centaine de milices abandonne à six compagnies de grenadiers conduites par l'adjudant général chef de brigade Gardane. La nuit étant venue, les Républicains bivouaquent sur la montagne[2].

Les Piémontais se rallient au Caire de Saint-Sauveur, à Saint-Jean et à Saint-Julien, auprès de Belvédère, où se tenait en réserve le bataillon de Mondovi. A minuit, ils se replient, les premiers[3] sur la baisse de Saint-Véran avec un détachement de Belgiojoso, posté à la pointe de Rugger, les seconds à Terrarossa et de là à Raous[4]. Ces deux corps suivent les troupes de l'Authion dans leur retraite sur Saint-Dalmas. Avec le reste[5], le marquis Colli se rend à la Madone de Fenestre par le cirque et le col de Férisson. Il y est joint, le 28, par le lieutenant-colonel Testoris, qui a gagné Saint-Dalmas-du-Plan, par le mont Cairegros, après avoir tenu tête, la veille, avec les milices de la Tinée, à Clans, à la 83e demi-brigade, sous les ordres du général Serrurier[6]. Le lendemain, ils se rendent à

1. Le général Monleau a un engagement d'une demi-heure au hameau de Clapieras Après s'être emparé des retranchements avoisinant la redoute, il s'en couvre pour préparer son attaque par un feu nourri.

2. Arch. de la Guerre : Rapport du général Garnier, le 12 pluviôse an IV (1er février 1796) au général de division Clarke, chef du cabinet historique et topographique. — Il indique, pour les Piémontais, 18 tués, beaucoup de blessés, 80 prisonniers, dont 10 officiers ; pour les Français, deux chasseurs et deux grenadiers tués, 11 blessés dont un de ses aides de camp. Il fait l'éloge du capitaine Hontarède, des grenadiers de la 70e, et de Chaumette, grenadier à la 1re compagnie de la 99e, qui sont entrés les premiers dans la redoute. Dans son récit, M. de Malausséna dit qu'à la prise de la redoute : « 80 volontaires furent tués ou faits prisonniers ; au nombre de ces derniers furent le comte de la Roque, le comte Dani, officier de Nice ; Rous, du même régiment, y fut tué ; six officiers de milices et un de l'armée furent faits prisonniers, et, à proportion, l'on perdit des milices. » Le marquis Colli, dans son rapport du 1er mai, d'Entraque, indique comme pris, outre MM. de la Roque et Dani, un nommé Ferré, de l'armée, et les officiers de milices suivants : major Otto, Sappia, Brocard, Ruffin et Durandi.

3. Une compagnie d'Oneille, des milices et deux pièces.

4. Une compagnie d'Oneille, les volontaires d'Asti et de Nice, quatre compagnies de milices, sous les ordres du capitaine Cavagnoli d'Asti.

5. Le bat. de Mondovi, 400 h., et le surplus des milices.

6. Depuis le 10 février, il y avait 10 h. à Marie, 30 à Ilonse et 125 à Clans.

Avril 1794.

Entraque, laissant un détachement à la Madone et 100 hommes dans le baracon du col de Fenestre, encore encombré de neiges[1].

De son côté, Garnier fait avancer ses forces dans le haut bassin de la Vésubie, tandis que le général Bizanet occupe l'Authion et le général Serrurier Isola. Des avant-gardes sont poussées à Saint-Etienne et au pied du col de Cerise[2]. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, un détachement surprend même le poste de la Madone, et, grâce au brouillard, repousse la garde du col[3]. A cette nouvelle, le général Colli, craignant de voir les Français déboucher dans la plaine avant lui, prescrit aux deux bataillons de grenadiers stationnés à Roccavione de se porter à Entraque avec quatre pièces de canon, pour défendre le pas de la Piastra. Mais, dès le 2, le marquis Colli s'était avancé au Prajet, avec le faible bataillon de Mondovi[4], et, dans la nuit suivante, avait replacé une garde de 50 hommes au col de Fenestre, abandonné par les Français, à cause du mauvais temps[5].

Mai 1794.

Disposition des troupes austro-piémontaises autour de Tende.

Ainsi tranquillisé sur sa droite, avec laquelle il se relie par un détachement placé à la baisse de Peirafica ou de Sabbione[6], le général Colli cherche à remettre de l'ordre dans ses troupes profondément démoralisées[7]. Pour couvrir l'évacuation des magasins de Tende, il dispose, autour de cette localité, une chaîne de postes en demi-cercle,

1. Arch. de Breil, pièce n° 71. Rapports de Colli. — Il manque quelques-uns de ces rapports, ainsi que ceux du capitaine Cavagnoli et du lieut.-colonel Testoris, qui sont cités par M. de Malausséna et dont il a heureusement extrait son récit.

2. Cette avant-garde occupe le plateau, au-dessus du confluent des vallons du Boreon de Salèses et de Cavale. Voir la description de ce point dans le *Mémoire du général Garnier* sur les Alpes-Maritimes, p. 39.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, le 2 mai, et du général Garnier précité. Le 28 avril, il y a un léger engagement d'arrière-garde à Terrarossa.

4. 200 h. seulement. Les milices refusent de suivre le marquis Colli.

5. Arch. de Breil, pièces nos 71 et 75. Rapports et lettres du marquis Colli, les 1er et 2 mai. Un des deux baracons du col ayant été brûlé par les Français, il n'a pu laisser que 50 h.

6. Le premier de ces noms est donné par la carte sarde, le second par la carte italienne, sans doute parce que, pour aller au col de Sabbione, situé au N.-O., il faut passer par la baisse de Peirafica, soit qu'on vienne du vallon de Casterino, soit qu'on remonte celui de Carmagna.

7. Arch. de Breil, pièces nos 33 b, 85 e, 90, 91 n, 98 et 99. Voir pièce just. n° 15.

Mai 1794. le long des vallons de Casterino et de Morignol, tributaires des torrents de Biogna et de Livenza, qui se jettent dans la Roya à San Dalmazzo[1]. La gauche s'appuie à la région, encore couverte de neige, qui s'étend entre les monts Bertrand et delle Carsene. Les forces réunies au baracon de Riofreddo servent de réserve aux milices, poussées jusqu'à Upega, ainsi qu'aux postes de la Chiusetta et de Pignoli, au-dessus de Carnino[2]. Ce dernier, fourni par la garnison de Coni[3], pouvait être aussi soutenu par le régiment d'Aoste, établi à la Chiusa avec les dragons de Piémont, et détachant deux compagnies à la Chartreuse de Pesio[4].

Il est attaqué vainement, le 4 mai, par un bataillon français venant de Viozene[5], avant-poste de gauche de la division Mouret, qui était restée dans la vallée du Tanaro, après le départ de Masséna, et avait abandonné Garessio pour se concentrer à Ponte di Nava, l'avant-garde occupant Monte San Bernardo, Ormea et le col de Termini[6]. C'est le seul acte d'hostilité des Républicains, occupés à réparer les ponts sur la Roya, dans le défilé de Saorge, pour assurer leur ravitaillement[7]. Cette période de repos devait être de courte durée. Le 1[er] mai, le quartier général de l'armée d'Italie s'était établi à Nice, où il était plus à portée de donner les ordres en vue de poursuivre les

1. Voir pièce just. n° 16.

2. Le poste de Signoli est désigné, dans les documents du temps, sous le nom de poste de Salines, parce qu'il commandait le chemin conduisant de Carnino au col des Salines. La Chiusetta est située à l'ouest du poste de Signoli, au débouché du col dei Signori.

3. Régiment de Sardaigne.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84. Lettre du capitaine Marquetti, le 25 avril. — C'était le régiment de Saluces, qui devait aller à la Chartreuse ; mais il avait reçu ensuite l'ordre de se rendre à Ceva. Le régiment de dragons était d'abord à la Tour de Pesio, d'où ses escadrons sont répartis: deux à la la Chiusa, un à Beinette, un à Peveragno.

5. Arch. de Breil, pièce n° 91 i.

6. D'après les situations des 4 et 20 mai, ces forces s'élèvent à 10,495 h., savoir : 6,706 à Ponte de Nava, 1[er] grenadiers, 569 ; 19[e] demi-brigade, 1,857 ; 1[er] bat. de la 99[e], 838 ; 1[er] et 3[e] de la 101[e], 1,759 ; 1[er] et 2[e] de la 21[e], 1,198 ; 5[e] Hautes-Alpes, 485 ; à Mendatica, 2[e] bat. de la 99[e], 827 ; à Ormea, 3[e] bat. de la 21[e], 674 ; à Loano, 3[e] bat. de la 99[e], 887 ; enfin à Oneille, 2[e] bat. de la 46[e], 727. Il est probable que c'est un bat. de la 99[e] qui est venu attaquer le poste de Signoli, attendu que le 3[e] bat. de cette demi-brigade est, un peu plus tard, indiqué à Viozene à l'effectif de 681 h.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 5 mai.

Mai 1794.

succès obtenus ou de chercher à comprimer l'insurrection de la Corse, fomentée par les Anglais[1]. L'arrivée de 700 Croates à Cairo[2], divers mouvements exécutés par d'Argenteau entre Ceva et Mondovi[3], la marche de trois bataillons de Tende sur Borgo San Dalmazzo[4], faisant craindre une prochaine attaque des Piémontais sur les deux flancs, on se décide à repousser définitivement l'ennemi du haut-bassin de la Roya. Une reconnaissance est exécutée, le 6 mai, aux environs de San Dalmazzo[5], et l'attaque préparée pour le lendemain en trois colonnes d'environ 3,000 hommes chacune[6]. A gauche, le général Dallemagne doit cheminer sur le chaînon qui sépare le vallon de Casterino de la Roya; à droite, le général François occupera le contrefort du mont Bertrand, compris entre les torrents de Livenza et de Riofreddo; au centre, Lebrun s'engagera dans le profond défilé de Tende[7].

Prise de Tende.

Ce même jour, 7 mai, avait été fixé par le baron Colli pour l'exécution de la retraite, soigneusement préparée

1. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, à partir du 1er mai. — Ordres de Masséna, le 30 avril, pour faire diriger sur Nice la 117e demi-brigade entière. Voir d'ailleurs Vme Partie, chap. II.

2. Arch. de Breil, pièce n° 84. Lettre du comte d'Argenteau, de Ceva, le 30 avril, à 2 heures de l'après-midi. Voici le postscriptum de cette lettre, adressée à Colli : « Je vous préviens que les Autrichiens qui sont au Cairo, ne m'aideront pas dans aucune occasion, car ils ont l'ordre de défendre leur poste et de ne pas détacher un seul homme pour m'assister. » L'état-major de l'armée d'Italie ignorait le peu d'entente qui existait entre les deux gouvernements piémontais et impérial. Il croyait aussi le corps d'armée de Lombardie beaucoup plus menaçant. Voir Arch. de la Guerre, correspondances de Vienne, les 2 et 19 avril, et de Livourne, les 5 et 8 avril. Dans cette dernière, on énumère les troupes destinées à ce corps d'armée et on indique les localités où elles se trouvaient à cette date, savoir : Pavie, Lodi, Codogno, Crémone, Bonzoles, Casalmaggiore, Mantoue, Milan et Côme.

3. Arch. de Breil, pièces nos 75, 84 et 94, correspondances du comte d'Argenteau, du baron de Wins et du Roi. Ces mouvements étaient la conséquence de l'abandon du projet d'offensive par Ceva, à la suite de l'échec de Colli, le 28 avril. Les 8e et 9e grenadiers revenaient, le 30 avril, de Mondovi à Roccavione, après une marche de 16 milles.

4. Arch. de Breil, pièces nos 75, 85 et 91 d ; Le 1er bat. de Montferrat se rend à Demonte, à la place d'un bat. de Courten, qui rejoint son régiment dans la haute vallée de la Stura. Le régiment de Turin doit aller à Sampeyre di Vraita, sous les ordres du général Provera. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, 8 mai.

5. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 7 mai. Relation du général Macquard.

6. D'après les situations des 20 mai et 3 juin, les colonnes auraient été composées, ainsi qu'il suit : Dallemagne : 6e grenadiers, 567 ; 102e demi-brigade. 2,435 ; total : 3,002 h. Lebrun : 165e demi-brigade, 1,537 ; 118e, 2,670 ; 3 comp. de sapeurs, 340 ; total : 3,947 h. Pijou : 1 bat. de la 3e demi-brigade légère, 596 ; 56e demi-brigade, 1,914 ; total : 2,510. En tout, 9,459 h. M. de Malausséna indique 10,000 h., le général Macquard ne donne que les avant-gardes des deux dernières colonnes, savoir : Pijon, 800 h.: Lebrun, 400 h., 2 pièces ; mais il indique, pour Dallemagne, 14 comp. de grenadiers.

7. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna : « Ce défilé, qui commence au pied de la montagne de Tende et finit près de ce village, est de la longueur d'environ deux heures de marche. Vers son milieu il y a un assez grand pré, appelé les prés de la Madone de Vieule. Mais dans tout le reste de sa longueur, il est si resserré, que l'origine de la Roya y coule profondément encaissée dans le roc, et que le chemin, qu'on y a pratiqué au fond, forme presque partout comme une corniche sur le bord de la rivière. »

Mai 1794. depuis plusieurs jours[1]. Mais, dans le corps d'armée austro-sarde, les officiers ne se conforment pas aux ordres donnés et les soldats se débandent au premier coup de fusil. Le régiment de Peyer-im-Hoff se dirige trop rapidement des hauteurs de Spegio et de Vergo sur la baisse de Peirafica, en voyant les troupes du général Dallemagne déboucher de grand matin vers San Dalmazzo et s'engager dans la vallée de Biogna, dont elles gravissent le versant gauche. Le bataillon de pionniers ne peut plus alors gagner les crêtes, ainsi qu'il lui était prescrit; toujours débordé sur son flanc droit, il se replie à mi-côte. Les compagnies qui défendaient la route s'enfuient devant l'avant-garde du général Lebrun. Elles jettent le désordre dans le régiment d'Oneille, destiné à occuper la Testa di Prio et à couvrir le pont miné en aval de Tende. Après quelques hésitations et malgré des ordres réitérés, ce corps se jette dans le village. Les Républicains s'avancent sans difficulté sur la rive droite de la Roya et fusillent les colonnes défilant sur l'autre rive. C'étaient les troupes descendant de la baisse de Bosiglia[2], à la suite de celles parties de la Coletta di Briga[3], au signal de la retraite. Poursuivies vivement par les éclaireurs du chef de brigade Pijon, elles cherchent à atteindre le plus vite possible le pont de Tende. Le 2e bataillon de Nice ayant quitté le rocher qui commande ce pont, la retraite pouvait être coupée d'un moment à l'autre. Un petit détachement du corps franc parvient heureusement à s'y maintenir avec quelques Autrichiens, jusqu'au passage du dernier bataillon et forme ensuite l'arrière-garde[4].

1. Arch. de Breil, pièce nos 75 et 85.
2. 5e bat. de grenadiers, 2e bat. de Pignerol, moins une centurie rappelée à Tende le 6, (Arch. de Breil, pièce n° 85), et le corps franc qui devait faire l'arrière-garde, et se serait replié trop précipitamment, d'après un rapport non signé (Arch. de Breil, pièce n° 90).
3. Bat. autrichien de garnison, 2e de Montferrat, 1er de Pignerol, moins une centurie rappelée à Tende le 6 — Le 2e bat. de Tortone a été envoyé le 2 mai au baracon de Riotfredo, où il rejoint le 1er ; le 2e bat. de Montferrat est parti le 3 pour Demonte (Arch. de Breil, pièces nos 75 et 85.
4. Arch. de Breil, pièces nos 91, n., et 98.

Mai 1794.

Il fallait couvrir en outre la marche de cette masse en désordre au-delà de Tende. A cet effet, le général Colli porte le 2e bataillon de Montferrat sur le mont Cagnolina, où se déploient aussi deux centuries de Pignerol, ramenées à Tende depuis la veille. Sur le versant droit, le 1er bataillon de Nice, puis le 5e grenadiers vont renforcer les débris des pionniers d'Oneille et du 2e de Nice, que le comte d'Aglian s'efforce de rallier au château de Tende, et qu'il dirige avec peine vers Castello di Mina[1]. Mais, avant d'arriver sur la crête, ces troupes sont saluées par les balles de quelques tirailleurs du général Dallemagne, qui se sont portés au-delà du mont Ripa di Berno. Les Piémontais affolés s'échappent en partie à travers les escarpements et rejoignent la route; le reste est fait prisonnier[2]. A la Madone de Vievola seulement, où le général Dellera s'est porté dès le matin, on parvient à reformer les corps peu à peu et à les disposer sur les pentes de la cime de Devaglia. Sur la rive droite, les Républicains ne dépassent pas le ravin de Conscente, tandis que, sur la rive gauche, ils occupent les bois de Curto. Loin de résister, les troupes chargées de la garde de ce poste important se retirent jusqu'au col de Tende par une traverse[3]; quelques hommes s'enfuient même jusqu'à Limone. Pressant le pas, le régiment des grenadiers royaux, venant de la baisse de la Crosetta, parvient cependant à la cime de Tavan avant les assaillants[4],

1. Le château n'est marqué sur aucune carte. Il est à croire qu'il se trouvait sur l'arête cotée 1124 et portant la chapelle San Salvatore, d'après la carte italienne. Les troupes ont dû suivre ensuite le sentier compris entre le ravin, à gauche, et, à droite, les escarpements qui ont été franchis par les fuyards. Ce sentier débouche sur la crête au point 1571, où étaient sans doute les Républicains. C'est ce point qui est dénommé Castello di Mina sur la carte sarde.

2. Arch. de Breil, pièce n° 33, b. Voir pièce just. n° 15.

3. 2e bat. de Montferrat et deux centuries de Pignerol, envoyées de Tende par Colli, le matin. Le chemin de traverse dont il est question ici, est marqué sur la carte sarde, de la cima della Ciagia au col supérieur de Tende par la tête des ravins. Sur la carte italienne, il est remplacé en partie par la route du fort de Tavaurda.

4. Arch. de Breil, pièce n° 86, e. Relation du major de Sainte-Rose qui remplaçait le colonel de Bellegarde, malade. Il dit : « J'ai fait faire à ma troupe des efforts surnaturels et je suis heureusement venu à bout, par des promesses et même de l'argent répandu, d'atteindre le but indiqué, avant que l'ennemi ait pu y arriver. » Le général Colli avait envoyé l'ordre de retraite à cette troupe par le chevalier de Menthon (Arch. de Breil, pièce n° 85). La cime de Tavan est nommée sur la carte sarde cima della Ciaggia del Tavan.

Mai 1794.

qu'il refoule sur le mont Curto, avec l'aide des gardes arrivant de leur camp à l'est de la Ca[1].

Dispositions du général Colli pour la défense du col de Tende.

Laissant en grand'garde, derrière les torrents de l'Ortiga et delle Morte, le corps franc, soutenu par deux centuries de Pignerol, le général Colli emploie la soirée du 7 mai et la matinée du lendemain à disposer ses forces en vue de conserver la crête des Alpes. A la baisse de Peirafica restent le 1er bataillon de chasseurs, les volontaires de Pian et de Pandini, les milices de Sospel et de Moulinet. Les régiments de Peyer-im-Hoff, de Belgiojoso, et deux centuries de Pignerol campent entre le bois de Morgon et la pointe de Margheria[2]. Le 5e grenadiers s'établit entre les deux ravins qui forment le vallon à l'ouest de la Ca[3], point gardé par des milices. Au-dessus de cette maison, sur les lacets du chemin, s'échelonnent le régiment de Nice et le 2e de Montferrat ; le bataillon autrichien de garnison et celui de Pignerol au col même ; quatre pièces en batterie aux derniers tournants. Le régiment d'Oneille est éparpillé entre ces différents postes.

A l'extrême gauche, le régiment de Tortone, le 2e bataillon de chasseurs et les chasseurs-carabiniers Canale s'élèvent sur l'arête du Baracone de Riofreddo à la cime del Cuni[4], défendant ainsi les cols de Boaira et de Perla. Le régiment de Piémont, au pied de la cime del Becco[5], un bataillon d'Asti à celle de Pepin[6], relient ce groupe avec le centre, qui occupe le chaînon compris entre le bassin de la haute Roya et le ravin de Framosa[7]; une compagnie de

1. Le régiment des gardes était venu le 5 mai, de la Crosetta, près du mont Bertrand à La la (Arch. de Breil, pièce n° 85).

2. M. de Malausséna dit à la tête du bois de Morgon que l'on voit très bien sur la carte italienne. Sur la carte sarde, les cabanes Morgon sont appelées Dourengua. La position occupée est en somme à très peu près celle du fort de Margheria.

3. Le vallon porte le nom de Morgon sur la carte sarde.

4. M. de Malausséna dit sur l'arête de Valmorin.

5. Mont Auruso d'après les Arch. de Breil.

6. Mont Framosa d'après les Arch. de Breil et le général Garnier.

7. Ce nom n'est pas porté sur la carte italienne. C'est la partie supérieure du ravin de Lamentarghe.

Mai 1794.

Belgiojoso et celle des chasseurs des grenadiers royaux à la cime de Tavan ; une autre compagnie de ce dernier régiment et trois des gardes, échelonnées en soutien sur la crête ; le bataillon d'Asti à l'extrémité méridionale du contrefort oriental de la cime de Framosora[1], face au vallon de Lamentarghe, avec une compagnie de grenadiers royaux à sa droite ; enfin, le reste des troupes[2] au pied des pentes de la cime de Beccorosso, encore couvertes de neige. C'est sur cette zone plus facilement accessible que les Républicains concentrent leurs efforts, le 8 mai.

Occupation du col de Tende par les Français.

Le chef de brigade Pijon, qui a passé la nuit à la Pia, dans le vallon de Riofreddo, remonte le val Freggia et chasse le bataillon d'Asti, qui se retire à Limone par le haut ravin de Framosa et celui de Cabanaira[3]. Deux compagnies du régiment de Piémont, posté de l'autre côté du val Freggia, arrivent trop tard sur la cime de Pépin ; après une courte fusillade, elles sont obligées de l'abandonner et se replient sur leur corps, qui se rend également à Limone par le sentier du col de Perla. En même temps, le général Lebrun débouche du mont Curto avec 2,000 hommes environ, formés en une colonne de six hommes de front. Arrivée à la baisse de la Lagema, vers 10 heures du matin, cette colonne se divise en trois parties : celle de droite se dirige sur le bataillon d'Asti ; celle du centre détache une forte chaîne de tirailleurs, qui couvre la précédente, en attaquant le poste de Tavan de front et sur son flanc gauche, tandis que le dernier detachement gagne Rocca Cairon pour le déborder sur sa droite. Menacée

1. Au point où se trouve actuellement le fort de Tavaurda.

2. Cinq compagnies des gardes, cinq des grenadiers royaux et une de Belgiojoso. Ces troupes devaient représenter en tout un millier d'hommes au plus ; d'après la pièce n° 95 des Archives de Breil, le régiment des gardes n'avait que 423 h. capables de marcher et 287 égarés. L'effectif était de 992 h.

3. Ce bat. d'Asti s'est donc retiré, alors que les troupes du centre tenaient encore au sud du Beccorosso. On ne peut affirmer que Pijon a suivi la marche indiquée, les rapports français n'ayant aucune précision ; mais l'aspect du terrain très difficile du côté du vallon de Lamentarghe et le mouvement du régiment de Piémont la rendent fort probable.

Mai 1794.

d'être enveloppée, la grand'garde piémontaise est recueillie par les soutiens, puis par la réserve. Mais, après trois quarts d'heure d'une lutte assez vive, toutes les forces du centre, si inférieures à celles de l'assaillant, sont acculées à l'arête et s'échappent en glissant sur les pentes neigeuses du vallon de Cabanaira. Elles gagnent ensuite Limone, sauf quelques fractions qui reviennent par un détour au col supérieur de Tende[1], où le général Colli était accouru. Disposés sur quatre lignes, perpendiculairement à la crête, sur les rochers à l'est de ce col, ces débris, le 2e bataillon de Montferrat, le corps franc, deux centuries de Pignerol et quelques fractions d'Oneille en imposent aux Républicains, qui bivouaquent auprès du Beccorosso, à un kilomètre à peine. Ce corps couvre la gauche des autres troupes, rangées en bataille sur le faîte des Alpes, la droite appuyée à la Cima di Solauta, occupée par le 5e grenadiers[2]. Un peu plus loin, au-dessous de l'Abisso, s'établit le détachement de la baisse de Peirafica, que le général Dallemagne a attaqué de front et pris de revers par la Punta della Para[3]. Au centre, les Français se sont bornés à se déployer devant la Ca, au pied des longues pentes sur lesquelles serpentent les nombreux lacets de la route[4].

Retraite des Austro-Piémontais sur Borgo San Dalmazzo.

Quelle que fût la force de cette position, elle n'était plus tenable, puisque les Français pouvaient sans difficulté descendre à Limone et couper la retraite aux Austro-Piémontais. Calme, quoique profondément affecté d'un désastre

1. Ce col supérieur se trouve au point 1909 de la carte italienne. C'est là que le chemin stratégique se bifurque.

2. Voici le détail de la position occupée d'après M. de Malausséna : Sur la hauteur entre les deux cols, (actuellement fort central), régiment de Nice et une division du bat. autrichien de garnison ; au col de Tende, l'autre division de ce dernier bat. et le bat. de pionniers ; entre le col et la pointe de Margheria, régiment de Peyer-im-Hoff et deux centuries de Pignerol ; à la pointe de Margheria (actuellement fort du même nom), régiment de Belgiojoso.

3. C'est probablement à la cima della Giaura de la carte sarde, sur le plateau où se trouvent le fort et la batterie de ce nom, que les troupes de la baisse de Peirafica se sont retirées.

4. A cette époque, les lacets de la route étaient beaucoup plus courts qu'aujourd'hui. La carte sarde donne l'état ancien de la route.

aussi rapide qu'inattendu[1], le général Colli prescrit au marquis de la Chiusa de venir de Roccavione à Limone avec ses deux bataillons de grenadiers et donne les instructions pour la retraite, qui doit commencer à 1 heure du matin. Un brouillard survenu le soir permet de la commencer plus tôt. Les troupes de la droite suivent le sentier du vallon de l'Abisso et l'ancien chemin de Tende ; celles du centre descendent par la route; celles de l'extrême gauche, sous les ordres du comte Millesimo, se rassemblent aux granges de Valmorina, à 10 heures du soir, passant par le col de Perla, et arrivent auprès de Limone, le 9 mai, une heure avant le jour[2]. Le corps d'armée prend position, en deux masses à peu près égales, au col de l'Arpiola et sur les hauteurs de la rive droite de l'Armelina[3]. Le bataillon autrichien de garnison reste au débouché méridional de Limone, en soutien du corps franc, des chasseurs-carabiniers Canale, des volontaires Pian et Pandini, ainsi que des milices peu nombreuses, répandues dans les bois et sur les pentes ravinées au sud de Limone. Ces postes échangent quelques coups de fusil, avec les tirailleurs de l'avant-garde de Macquard, qui s'établit sur la butte Morel[4].

Mai 1794.

Occupation des cols de la haute Vésubie et de la Tinée.

Le lendemain, l'ennemi ne bougeant pas, le baron Colli fait défiler ses forces sur Borgo San Dalmazzo, où elles

1. Voici ce que dit M. de Malausséna : « Le général, qui, dans toutes les autres circonstances critiques où il s'était trouvé, avait conservé le plus grand calme, parut alors profondément affecté de voir perdre contre toute attente des hauteurs qui le réduisaient à quitter le col de Tende. » Le général Colli avait même demandé à être relevé de son commandement ; le roi n'accepte pas cette demande, (Lettre du 9 mai, Arch. de Breil, pièce n° 94). L'archiduc Ferdinand lui envoie un témoignage de sa sympathie le 14 mai (Arch. de Breil, pièce n° 70, n.)

2. Arch. de Breil, pièce n° 96 : Relation de la retraite du corps sous les ordres de M. le comte de Millesimo.

3. Au col de l'Arpiola il y avait : les 8e et 9e grenadiers venus de Roccavione et arrivés à Limon à 1 heure du matin, les régiments de Belgiojoso, de Piémont, des grenadiers royaux, le 5e bat. de grenadiers et le 1er bat. de chasseurs. Au petit jour, ces troupes sont rangées en bataille, la droite aux rochers aigus qui se trouvent au milieu du col et sont occupés par des Grenadiers royaux, la gauche sur un plateau à mi-côte gardé par le 5e bat. de grenadiers. Sur les hauteurs de l'Armelina sont placés les régiments d'Asti, des gardes, de Pignerol, de Tortone, d'Oneille, le bat. de pionniers, le 2e bat. de Montferrat et le 2e bat. de chasseurs. Pour les détails de cette position, voir le mémoire du marquis Costa de Beauregard déjà cité.

4. Ce nom n'est porté que sur la carte sarde. C'est en somme le contrefort entre les vallons de l'Abisso et de Panice.

Mai 1794. sont réunies à 4 heures du soir[1]. Les troupes légères restent à Vernante et Robilante[2]; les 8e et 9e grenadiers reprennent leur cantonnement à Roccavione, au confluent des vallées de Vermegnana et du Gesso[3]. Dans cette dernière se maintenait le marquis Colli, qui avait cependant dû abandonner les hauts passages au général Garnier[4]. Celui-ci, sur l'ordre de Dumerbion, s'était rendu à Saint-Martin-Lantosque, le 8 mai, et y avait réuni 1.500 hommes, avec lesquels il se met en marche, le lendemain à 3 heures du matin[5]. Il arrive à la Madone de Fenestre à 8 heures, s'y repose une heure et demie, pour former deux colonnes : à gauche, le capitaine Gras avec sa compagnie franche et 200 éclaireurs; à droite, le général de brigade Monleau. Pendant plus d'une heure on s'avance dans la neige jusqu'à la ceinture, en refoulant les grand'gardes piémontaises sur le retranchement du col où, la veille au soir, 200 hommes de ligne étaient arrivés[6]. L'ennemi tenant bon, le général Garnier fait mettre en batterie une pièce de 3 sur un petit plateau à portée et à l'est du col. Mettant leurs fusils en bandoulière, les soldats de la

1. Voici, d'après M. de Malausséna, comment se fit cette retraite : « Le général fit d'abord partir les régiments des Gardes, de Pignerol, d'Oneille, le bat. de pionniers et le bat. de Garnison, laissant une compagnie de garde au pont de Limone. Il monta ensuite sur les hauteurs de l'Arpiola ; reconnu qu'il eut la position et observé l'ennemi, jugeant qu'il n'était point disposé pour attaquer, il fit mettre le régiment de Belgiojoso en marche suivant les crêtes pour gagner le chemin qui, par la crête de l'Arpiola et ensuite par le vallon de Tempe, conduit au Vernant et de là à Bourg Saint-Dalmas. Il indiqua la même route aux autres corps, auxquels il ordonna de commencer à défiler à 11 heures, s'il n'y avait rien de nouveau. Revenu à Limone, il expédia l'ordre aux troupes qui étaient restées sur la pointe de l'Armeline de se retirer immédiatement par la grande route. Il en partit à 1 heure après-midi, suivi de la compagnie autrichienne, qui était restée de garde au pont. L'empressement des troupes pour gagner la plaine était tel, que l'armée fut rendue au Bourg Saint-Dalmas, vers 4 h. du soir. » M. de Millesimo dit cependant qu'il n'y arriva qu'à 10 h. (Arch. de Breil, pièce n° 96).

2. Arch. de Breil, pièce n° 79. La compagnie Pian est, le 9, à Robilante ; le 10, à Vernante, le 11 à Roaschia, le 13 à la ferme Massa, le 17 à Robilante, le 1er juin à Vernante.

3. Le 9 mai, ils y avaient été remplacés par les régiments de Nice et de Peyer-in-Hoff, qui ont dû par conséquent marcher toute la nuit et toute la journée avec les quatre pièces de 4.

4. Voir la lettre du général Colli au marquis Colli. Arch. de Breil, pièce n° 99.

5. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier. Ces troupes sont les suivantes : Compagnie franche de Gras, 123; 1er bat. de chasseurs, capitaine Sicard, 551 ; une comp. de chasseurs des Bouches-du-Rhône, capitaine Carrière, 26; 400 h. de la 83e avec le chef de brigade Loissac ; 4e bat. de grenadiers, capitaine Bazancourt, 437, dont une partie était de garde à la Madone.

6. C'est l'indication donnée par le général Garnier. M. de Malausséna ne donne que 100 h. et quelques milices.

colonne de gauche escaladent un escarpement, d'où ils commandent un poste de un officier et 30 hommes qui flanquaient les abords du col[1]. La colonne de droite s'élance alors au pas de charge et s'en empare. Le combat avait duré deux heures et coûtait aux Français cinq tués dont un officier et six blessés; les Piémontais laissaient sept morts, un officier et 11 soldats prisonniers[2]. Le surlendemain, les éclaireurs de Serrurier s'établissent au col et à la chapelle de Sainte-Anne. Quelques jours après, on occupait le col de Fremamorte[3]. En même temps le général Masséna reportait la division de droite à Garessio[4]. Mai 1794.

A la suite de ces nombreux succès, l'armée d'Italie était maîtresse de plusieurs débouchés sur les plaines du Pô[5]. Pour y descendre en forces et terminer la campagne victorieusement, il importait de combiner ses mouvements avec ceux de l'armée des Alpes, qui, elle aussi, s'était emparée de tous les passages conduisant en Piémont, à travers la chaîne capitale des Alpes occidentales.

1. Voir pour la description du terrain le *Mémoire local et militaire sur le département des Alpes-Maritimes* par le général Garnier, p. 39 et 120.
2. Arch. de Breil, pièce n° 100.
3. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier.— Rapports de Dumerbion, les 11 et 12 mai.
4. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, les 11, 13 et 15 mai. Rapport de Dumerbion, le 16 mai.
5. Les résultats de cette « première opération préparatoire à l'ouverture de la campagne de Piémont » étaient en somme considérables. Les troupes républicaines avaient pris une assez grande quantité de matériel d'artillerie et des magasins de vivres. Pour ce qui concerne les pertes en tués, blessés et prisonniers il est difficile de s'en faire une idée exacte. M. de Malausséna dit simplement à ce sujet : « qu'il est certain qu'elles n'ont pas été si considérables qu'on les a répandues après les affaires. Par la vérification qu'on a faite sur les rôles de l'office de celles de quelques corps, il résulte qu'ils (les Piémontais) n'ont pas perdu le tiers de ce qu'on crut d'abord, attendu le grand nombre d'égarés qui ont rejoint. Les tués surtout sont en petit nombre; l'on est encore sûr que les pertes de l'ennemi en morts et blessés sont incomparablement plus grandes que les nôtres et qu'il n'y a d'avantage que du côté des prisonniers ». Le relevé des rapports des Arch. de la Guerre et de celles de Breil, particulièrement de la pièce n° 101, semble corroborer cette assertion. Les Austro-Piémontais auraient eu 47 tués, 91 blessés, 754 à 826 prisonniers ; et les Français 65 à 84 tués, 311 à 386 blessés et 75 prisonniers. Mais ces chiffres ne sont qu'approximatifs.

CHAPITRE II

OCCUPATION DES COLS

DU PETIT SAINT-BERNARD ET DU MONT CENIS

Désorganisation et réorganisation de l'armée des Alpes. — Tentative infructueuse sur le mont Cenis. — Conquête du col du petit Saint-Bernard. — Occupation du fort de Mirabouc, de Césana et d'Oulx. — Enlèvement des retranchements du mont Cenis. — Nouvelle répartition de l'armée austro-sarde. — Disposition des armées des Alpes et d'Italie, en vue de prendre l'offensive. — Envoi de 10 bataillons à l'armée du Rhin. — Prise des Barricades, dans la vallée de la Stura. — Diversions tentées par l'armée austro-sarde.

Novembre 1793.

Désorganisation de l'armée des Alpes

A la suite des succès obtenus en Savoie au mois d'octobre 1793[1], l'armée des Alpes, n'ayant plus à tenir tête aux attaques de l'ennemi comme l'armée d'Italie, avait subi le contre-coup de la lutte acharnée des partis politiques et s'était rapidement désorganisée. Dans l'espace de trois mois, le commandement passe successivement aux mains des généraux Dornac, Dours, Carteaux, Pellapra et Dumas[2]. Dénoncés par des agents de toute espèce, un grand nombre d'officiers sont suspendus ou destitués[3]. Voyant les plus brillants services, les plus absolus dévoue-

1. Voir 1er vol., p. 288 et suiv.

2. Arch. de la Guerre : Le général Dornac reçoit le commandement de Kellermann, le 17 octobre, et cesse de l'exercer, le 31, sur l'ordre de Doppet. En partant pour Toulon, ce dernier le remet au général Dours, qui en est investi du 7 au 16 novembre, date de l'arrivée de Carteaux, nommé à la place de Doppet, le 7. Le 22 décembre, Carteaux est arrêté dans les conditions suivantes : le chef du génie de Barraux, O'Kennedy, mis en accusation sur l'ordre du commissaire du ministre, Chevrillon, avait été acquitté par la commission militaire. Carteaux ne se contente pas de faire mettre cet officier en liberté ; il fait arrêter le président du tribunal qui, effrayé, se brûle la cervelle. Le général Pellapra exerce provisoirement le commandement à partir du 22 décembre, mais refuse de le prendre définitivement, sous prétexte qu'il a 40 ans de service, 12 campagnes et des blessures. Enfin, le 21 janvier 1794, arrive le général Dumas, que les représentants du peuple avaient empêché de prendre le commandement de l'armée des Pyrénées-Occidentales, qui lui avait été dévolu en octobre 1793. (Voir à ce sujet les *Représentants du peuple en mission*, par Henry Wallon, t. II, p. 357 et 369).

3. Entre autres, les généraux : Saint-Remy, chef de l'état-major (remplacé par Rivas, Handos, puis Pouget et enfin Piston) ; Ledoyen ; Coustard Saint-Lô ; le commandant Prysie, etc.

ments ainsi méconnus, leurs camarades refusent les positions qui leur sont offertes; des postes importants restent sans chef, des corps sans direction[1]. Tous les représentants du peuple sont uniquement absorbés par l'exécution des mesures de vengeance prescrites à l'égard de Lyon[2], ou par le souci de vaincre la résistance obstinée de Toulon. Contre cette ville rebelle sont dirigés successivement les meilleurs bataillons de l'armée, la grosse artillerie et les munitions des places fortes[3]. Novembre 1793.

Heureusement, à cette époque de l'année, la neige commençant à obstruer les passages des Alpes, une attaque sérieuse de l'ennemi n'était plus à craindre. Dans les vallées d'Aoste, de Suse et de Pragelas, les Austro-Sardes s'établissent en cantonnements, couverts par de forts détachements qui gardent les retranchements élevés aux cols du Petit Saint-Bernard[4] et du mont Cenis, et par les garnisons des places d'Exilles, de la Brunette et de Fénestrelles[5]. La défense du pays vaudois avait été jusqu'alors confiée à ses belliqueux habitants. Dans les vallées de la Vraita,

1. Arch. de la Guerre : Lettres des 25, 30, 31 octobre, 1, 3, 5 et 12 novembre. Le chef de bat. Bernard et le capitaine Herbin refusent de passer au grade supérieur.

2. Arch. de la Guerre : A Lyon, il y a Collot-d'Herbois, Fouché, Albitte, Laporte. Le 7 décembre, le général Declaye, commandant la place, envoie l'état des personnes fusillées, savoir : le 14 frimaire, 60 h.; le 15, 211 h.; le 17, néant, 50 condamnés ont été absous ; le 18, il en sera fusillé 100. Le 26 novembre, le général Petit-Guillaume rend compte au comité de Salut public que les 10.000 h. chargés des démolitions de la ville sont insuffisants et qu'on est obligé d'employer la mine.

3. Arch. de la Guerre : Lettres diverses. Voir en outre 1er vol., p. 379.

4. Arch. de Breil, pièces nos 40 b et 105. « Les troupes partent pour les quartiers, le 5 ou 6 novembre. Le camp chargé de la garde du Saint-Bernard se trouvait à la Thuile, où était le quartier général; il se composait de 3 à 4.000 h. et fournissait un bat. de garde aux postes de Saint-Bernard ou l'hospice, un autre bat. au baracon des Eaux-Rouges, à une heure du Saint-Bernard ou de l'hospice ; il y avait une compagnie de chasseurs de chamois habituellement au Saint-Bernard ».

5. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dours, le 27 décembre 1793. Envoi au ministre des renseignements recueillis par Ratel, capitaine des guides du Mont-Blanc, le 29 frimaire. Les Piémontais sont disposés ainsi qu'il suit : quartier général à Suse : 1.000 h. de troupes de ligne, dont 100 canonniers dans les retranchements du mont Cenis, armés de six pièces et un obusier, savoir : deux sur Lanslevillard, deux et l'obusier à Mollard Crochet sur Lanslebourg, deux au milieu du chemin à la Ramasse, où se trouve un poste de 50 h. ; 100 h. à la Poste ; 60 h. à l'hospice ; 140 h. à la Grand'Croix ; 100 h. aux granges Savalin. A Ferrera, 100 h.; à Novaleza, 200 ; à Suse, 800. La cavalerie est répartie : 40 à Sant'Ambrosio, 100 à Avigliana, 60 à Sant'Antonio, 80 à Rivoli et 130 à Turin, où il y a 1.500 h. de garnison permanente. A Exilles, il y a 1.100 h. et 140 canonniers ; à Oulx, 800 h. et 40 canonniers ; à Césanne, 200 h. ; à Bardonèche, 100 h.; à la Roue, 80 h.; au Mélézet, 60 h,; dans la Vallée-Etroite, 100 h.; à l'Assiette, 50 h. Il n'y a personne à Champlas du Col, aux Millaures, aux cols de la Roue et de Fréjus, à Rochemolle. Le 29 frimaire, 400 grenadiers sont allés au mont Cenis, où on trouve cinq pieds de neige. — Pinelli, p. 351, indique 3.000 h., répartis dans les vallées de Suse et de Fénestrelles.

Novembre 1793. de la Maira et de la Stura, les paysans devaient également suffire à la surveillance des têtes des vallées pendant la froide saison, tandis que les troupes régulières s'établiraient en quartiers d'hiver à leurs débouchés dans la plaine[1].

Retraite des Austro-Sardes du col de la Madeleine.

Le général Provera se retire sans être inquiété. Il n'en est pas de même de l'arrière-garde du général Strassoldo, composée d'une partie du corps franc de Giulay et d'un détachement de Belgiojoso. Dans les premiers jours de novembre, le mauvais temps avait contraint les Austro-Sardes à commencer l'évacuation de l'artillerie, des munitions et des vivres du camp de la Madeleine. Le 5e bataillon de grenadiers était allé occuper les quatre baracons construits sur le plateau des Granges, entre la Punta del Poni et Roccie Mortier[2]. Le 13, le camp est abandonné. Informé de cette retraite, le général Sarret, que Kellermann avait chargé de conduire à Tournoux deux bataillons de renfort[3], gagne le plateau de Malamorte, avec un certain nombre de piquets, et refoule les postes de miliciens laissés à Larche, Malboisset et Maison-Méane; il cantonne dans ces villages pendant la nuit. Rejoint, le lendemain, par une partie de ses bataillons, il attaque sur deux colonnes. Celle de gauche, conduite par le chef de bataillon Larivoire, commandant le 4e de l'Isère, gravit les pentes de la montagne de Tête-Dure ou Levrier, et, de là, gagne le mont d'Oranaye ou Bec de Lièvre; la colonne de droite, dirigée par le général Gouvion et le commandant Fiorella, du 1er de l'Isère, marche sur le replat, au-dessus du fond de la vallée. Une réserve d'infanterie, accompagnée de deux pièces de canon suit, sous les ordres de l'adjudant général Camin. A 11 heures du matin, ces 2 à 3.000

1. Pinelli, p. 350.
2. Voir 1er vol. : la carte du camp de la Madeleine.
3. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann au comité de Salut public, le 17 octobre, et de Dornac, le 25 du même mois. Voir, pour la situation des troupes françaises et austro-sardes à ce moment, le 1er vol. p. 260.

Décembre 1793.

hommes[1] pénètrent dans le camp de la Madeleine, que les derniers convois viennent à peine d'évacuer. L'arrière-garde austro-sarde se replie en tiraillant jusqu'aux baracons, où elle est soutenue par l'artillerie. Le général Sarret essaie en vain de la tourner, en dirigeant une colonne sur chacun des flancs de la vallée ; dans la neige jusqu'à la ceinture, les Républicains n'arrivent en vue des Granges qu'à la nuit tombante. Il fait trop froid pour bivouaquer ; on se replie sur le camp, qui est pillé et dont les ouvrages sont rasés ; puis on cantonne dans les villages[2]. Quelques jours après, la majeure partie des bataillons est dirigée sur Toulon.

Le général Dumas prend le commandement de l'armée des Alpes

Après ce dernier succès, les trois divisions de l'armée des Alpes entrent en quartiers d'hiver[3]. Trois corps de 5,000 hommes chacun occupent : l'un la haute vallée de la Durance, l'autre la Maurienne et la Tarentaise, le troisième le Chablais et le Faucigny. 12,000 hommes sont répartis dans le Dauphiné et sur la rive gauche du Rhône ; 10,000 s'établissent sur la rive droite ; 5,000 forment la garnison de Lyon ; 4,000 cantonnent dans le département de l'Ain et aux environs de Genève. Malgré l'envoi de nombreux corps dans le midi, et grâce à l'affluence des

1. Ce chiffre est donné par le lieutenant Zannier. D'après la situation du 15 octobre, les troupes du camp de Tournoux présentaient 4,409 combattants sur un effectif de 6,500 h. Ces forces étaient réparties de la manière suivante : au camp de Tournoux, à la gauche, le 4e de l'Isère ; au centre, le 1er ou les chasseurs de l'Isère ; à la droite, le 2e du 35e ; probablement aussi 248 h. du 2e de la Lozère qui a 238 h. dans le bois de la Sylve, 101 h. à Entrevaux, ses grenadiers en Maurienne et 41 h. au dépôt à Embrun ; à la gauche, dans la haute vallée de l'Ubaye, le 3e du Mont-Blanc à Saint-Paul, ayant 156 h. à Lyon et 213 détachés à Fouillouse ; le 2e de l'Aveyron à Maurin, moins les grenadiers, en Maurienne et les chasseurs dans le bois de la Sylve ; à la droite, dans la vallée de l'Ubayette, le 1er du 35e à Saint-Ours et le 1er de la Lozère à Meyronne, moins les grenadiers en Maurienne et les canonniers à Valence. Si, à ces deux derniers bat., présentant ensemble 1,173 h., on joint le détachement du bois de la Sylve, environ 373 h., ainsi que les 1er et 4e de l'Isère, mentionnés dans le rapport du général Sarret et comptant 1,272 fusils, on obtient un effectif de 2,818 combattants pour cette affaire du col de la Madeleine.

2. Arch. de la Guerre : Légende du plan manuscrit du lieutenant Zannier, de l'artillerie autrichienne, qui se trouve reproduite dans la pièce n° 240 des Arch. de Breil. Lettre du général Sarret au comité de Salut public, le 15 novembre 1793. Il dit que le camp de la Madeleine était une « espèce de ville », ce qui donnerait à penser qu'il y avait des baraques. Le représentant du peuple d'Herbès la Tour, envoyé dans le département des Basses-Alpes, accompagnait le général Sarret. Les Républicains ont un tué et peu de blessés. Le lieutenant Zannier indique que le major Strassoldo commandait le détachement du corps franc Giulay et le capitaine Berck celui de Belgiojoso.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 1er nivôse, an II. Voir 1er vol., pièce just. n° 114.

Janvier 1794. jeunes gens de la première réquisition, l'armée des Alpes conservait, à la fin de décembre 1793, un effectif de 47,000 hommes, dont le plus grand nombre, à peine armé, n'était ni instruit, ni habillé, ni équipé. De cette masse de citoyens plus ou moins enthousiastes, conduits par des officiers absolument ignorants du métier militaire, il fallait faire des soldats. Telle était la tâche ardue qui s'imposait au général Dumas, au moment où il arrivait à Grenoble, le 21 janvier 1794[1]. Quelques jours après, il est rejoint par le représentant du peuple Gaston, envoyé de l'armée des Pyrénées-Orientales à celle des Alpes, à la place de son collègue Fabre, décédé[2]. Peu à peu ces deux hommes actifs et énergiques remettent de l'ordre dans les corps de troupes et les différents services[3].

Réorganisation de l'armée des Alpes

Dès le mois de décembre 1793, le représentant du peuple Petitjean et le délégué du ministre Liautey avaient commencé à procéder aux opérations de « l'encadrement » des troupes de la réquisition[4]. Pour l'infanterie, la question était assez complexe. Après le départ successif de 42 bataillons pour les départements du Midi[5], il restait à com-

1. L'effectif le plus élevé de l'armée des Alpes est de 53,418 h., le 19 février 1794. Par suite de l'envoi de six bat. à l'armée d'Italie, au mois de mars, il tombe à 43,721 h., le 5 avril. L'arrivée des retardaires ou des réfractaires le porte à 51,556 h. le 4 mai. Il se maintient à 50,519 le 3 juin et, après le départ des 10 bat. pour le Rhin, de la cavalerie pour la Vendée et l'armée d'Italie, tombe à 37,075 h., le 20 juin. — Dans ces chiffres n'est pas comprise l'armée dite révolutionnaire, venue de Paris à Lyon, les 2, 4 et 5 frimaire (22, 24 et 25 novembre 1793), à l'effectif présent de 1,950 h., et licenciée au mois d'avril 1794, suivant arrêté du comité du Salut public du 27 mars (voir Arch. de la Guerre, aux dates indiquées).

2. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Gaston, en arrivant à Grenoble, le 29 janvier 1794.

3. Arch. de la Guerre : passim. — Insurbodination des troupes de la garnison de Valenciennes, puis des bat. : 1er du Gard, 1er de l'Ardèche, 3e de l'Isère, de Montluel, du district de Châlon et 1er de Villefranche-sur-Saône (Lettres du ministre, les 29 et 30 octobre, puis du 5 novembre ; du général Dours les 30 et 31 octobre, 1, 12 et 18 novembre ; du général Pouget, chef d'état-major, les 8 et 13 novembre ; des représentants du peuple, le 3 novembre 1793). Pour remédier à cet affaiblissement de la discipline, le général Dours réclame l'encadrement des bat. nouveaux : « Les état-majors de nouvelle création sont, dit-il, d'autant moins utiles à la République qu'ils sont encrassés de leur ignorance baptismale (*sic*) ». Désertion d'un bat. de Saône-et-Loire et mauvaise conduite dn bat. de Gex à Thonon (Lettre du général Dours, le 12 novembre). Pénurie des subsistances (Lettres du ministre, le 11 novembre, et du syndic du département du Mont-Blanc, le 16 novembre, etc.)

4. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Petitjean, les 16 décembre et 1er janvier.

5. Il est assez difficile, dans cette période, de se rendre compte de la situation des diverses armées, tant les mouvements sont nombreux. Pour avoir une idée aussi exacte que possible de la vérité, il suffit de se reporter à la pièce just. n° 104 du 1er vol. On y trouve 38 bat. provenant de l'armée des Alpes. Il faut en défalquer un bat. de grenadiers, le 5e, et le 1er de la Lozère, qui est revenu à l'armée d'Italie, reste 28 ; et ajouter les bat. suivants, envoyés ultérieurement : 1er et 2e de l'Ariège, 3e de la Drôme, 7e Côtes-Maritimes, 1 chasseurs de l'Ariège, 4e Ardèche, 2, 4, 5 du Mont-Blanc, soit 9 ; et enfin cinq bat. de la nouvelle levée, (5e des Hautes et Basses-Alpes, 10, 11, 12, de la Drôme) ; en tout 42.

Février à Mai 1794.

pléter 35 bataillons formés avant le 1er mars 1793[1], et quatre autres constituées après cette date[2], ce qui exigeait 17 à 18,000 hommes. Or les bataillons de la réquisition dont on disposait immédiatement[3], présentaient un effectif de 25,000 hommes, et ce chiffre n'était que la sixième partie du contingent total des hommes de 18 à 25 ans dans les dix départements affectés à l'armée des Alpes[4]. Il n'était donc pas nécessaire, pour le moment, d'appeler ces derniers, plus utiles dans les campagnes[5].

Le rattachement à l'armée d'Italie des territoires d'Entrevaux et de Colmars, ainsi que des troupes qui s'y trouvaient[6], l'affectation à l'armée des Pyrénées-Orientales des forces qui avaient été dirigées successivement sur les départements de la rive droite du Rhône pour y comprimer les tentatives d'insurrection[7], le départ pour Nice de cinq bataillons à l'occasion de l'expédition d'Oneille[8], l'envoi à d'autres armées des réquisitionnaires du Mont-

1. L'armée des Alpes, d'après la situation du 15 août, (voir 1er vol., p. CXXXI), comprenait 58 bat. Il est venu en outre, pour le siège de Lyon, huit bat. de la garnison de Valenciennes, un de la garnison de Mayence, neuf de récente formation, total : 76. En déduisant les 37 bat. envoyés dans le Midi, en dehors des cinq de la nouvelle levée, il reste 39, soit 35 + 4.

2. Ces quatre bat. sont sans doute les 1er et 2e du Rhône, organisés par Dubois-Crancé pendant le siège de Lyon, et les 6e et 7e des Côtes-Maritimes. Les 3e, 4e et 5e du Mont-Blanc avaient fait l'objet d'une disposition législative spéciale.

3. Le chiffre en varie de 20 à 40 dans les situations d'octobre 1793 à février 1794.

4. Ain, Haute-Loire, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Isère, Loire, Mont-Blanc, Puy-de-Dôme, Rhône.

5. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean au comité de Salut public, le 1er janvier 1794.

6. Voir chapitre précédent. — Ces troupes sont le 2me bat. du 10e rég., ceux de la Drôme, de la Lozère, le 2e chasseurs de l'Isère et les grenadiers des Hautes-Alpes.

7. Arch. de la Guerre : Le 12 août, il y avait, dans le département de la Lozère, 1,155 h., commandés par le général de brigade Laferrière, assisté de l'adjudant général Pinon. Cette force était essentiellement composée du 3e bat. de l'Ardèche, en grande partie armé de piques, qui s'était bien conduit à l'affaire de Rive-de-Gier (voir 1er vol. p. 358). Comme elle paraissait insuffisante, le ministre invite, le 20 septembre, Kellermann à envoyer dans la Lozère un ou deux bat. organisées. — Le 6e bat. des Côtes-Maritimes part le 26 de ce mois, mais est dirigé ensuite sur l'armée des Pyrénées-Orientales. A l'issue du siège de Lyon, on songe également à diriger des renforts dans les montagnes de la rive droite du Rhône (Lettres du général Dours, le 29 octobre, du ministre les 29 et 30, de Doppet et Dours le 31.) — Le 13 novembre, les bat. de Loir-et-Cher et de la Nièvre, de la garnison de Valenciennes, partent et sont suivis, le 15, par le 3e de la Drôme, le 17, par le bat. de la Charente et un détachement du 18e rég. d'infanterie, enfin par deux bat. de réquisition, les 1ers de Châlon et de Villefranche-sur-Saône. — Le général de brigade Villemalet, avec les adjudants généraux Voiret et Bajet, prend le commandement de ces troupes ; il est accompagné par le bat. franc de la République, qui escorte deux pièces de 4 et revient ensuite à l'armée des Alpes. Le 28 novembre, on envoie encore les 2e et 5e bat. de Villefranche. Le 19 décembre, c'est l'adjudant général Larrey qui commande la force armée dans le département de la Lozère.

8. Voir chapitre précédent.

Février à Mai 1794.

Blanc, qui désertaient en masse[1], le licenciement de l'armée révolutionnaire de Lyon, entraînèrent l'adoption de nouvelles mesures. L'armée des Alpes se trouvant réduite à 28 bataillons, on conserva, malgré les dispositions contraires de la loi, 12 bataillons de la nouvelle levée, qui manœuvraient convenablement et avaient fait preuve de qualités d'ordre et de discipline[2]. Ces 40 bataillons furent portés à l'effectif de 1,067 hommes, puis passés en revue par le représentant du peuple Dumaz, délégué du comité de Salut public[3]; mais il ne fut pas procédé à leur embrigadement, attendu qu'il n'y avait plus, à cette armée, que deux bataillons d'infanterie de ligne et deux d'infanterie légère[4].

Ces opérations terminées à la fin d'avril, il restait encore un certain nombre de jeunes soldats ; ils sont réunis à Lyon en un dépôt général, sous la direction de cadres chargés de leur instruction[5]. Alimenté par

1. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean, le 1er janvier, et du comité de Salut public, le 17. Lettre du représentant du peuple Dumaz, le 26 mars. — Envoi de 660 h. à Perpignan, le 5 avril.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant Gaston, le 2 mars. Il indique 27 bat. au lieu de 28. A ce moment, sont déjà maintenus en sus les nouveaux bat. suivants : Montferme, Montagne, Bourg, Villefranche, par arrêté des représentants du peuple ; 1er et 2e tirailleurs de la frontière, formés dans le disrtict de Briançon par le représentant du peuple Gaston. — Les six autres bat., conservés par arrêté des représentants du peuple, à Lyon, en date du 25 ventôse, sont ceux de Nantua ou 8e de l'Ain, de Châtillon, de Vienne ou 8e de l'Isère, de Louhans, enfin les 9e et 10e de l'Isère, dont les officiers sont nommés par le général en chef et pris parmi ceux de l'armée ou des volontaires et non plus nommés à l'élection. Voir en outre : Félicitations de Dumaz, le 6 mars, à la suite d'une manœuvre exécutée à Lyon ; lettre du général Dumas les 8 et 10 mars et le 17 avril.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Dumaz, le 27 février. Peu après son arrivée à Grenoble, il s'est adjoint le général de brigade Rivas et le commissaire des guerres Jalabert, le 22 avril, à la suite de la revue des troupes de la vallée de l'Ubaye. Cette lettre est fort intéressante en ce qu'elle contient une appréciation sur la valeur militaire de quelques bat. : Le 1er de l'Isère est cité pour son bon esprit et son excellente instruction militaire ; le 1er de la Lozère est dans de moins bonnes conditions, parce qu'il est dispersé dans la montagne ; le bat. de Montferme, de la dernière levée, est peu manœuvrier, faute d'instructeurs ; ordre est donné d'en envoyer et dans six décades, il sera à hauteur ; le 4e des Basses-Alpes a un bon esprit, mais il est peu discipliné et peu exercé. — Lettre du représentant du peuple Gaston, du 2 mars, annonçant la fin de l'encadrement. Cependant le général Dumas écrit, le 26, que l'encadrement ne sera pas terminé avant un mois et, en effet, le représentant du peuple Dumaz ne quitte l'armée des Alpes que le 1er mai (Lettre de Laporte à cette date).

4. 1er du 23e rég.; 2e du 79e rég.; 2e et 4e bat. d'infant. légère. — C'est par erreur sans doute que Dumaz ne signale que trois bat. de l'ancienne armée, dans sa lettre du 27 février.

5. Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 2 avril : Il y aura par 100 h. un instructeur en chef et deux instructeurs particuliers, lieutenants ou sous-lieutenants ; par 1,000 h., un instructeur général et un officier comptable, choisis par le général en chef. Il y aura instruction deux fois par jour ; le général de brigade Cézar est chargé de la surveillance du dépôt. Ordre du 4 avril aux généraux de division d'inviter chaque chef de bat. à envoyer au dépôt de réserve de Lyon, un sergent et un caporal instructeurs. Nomination, le 24 avril, de Fleury Ralhaud, lieut. au 1er bat. du Rhône-et-Loire, comme instructeur, etc.

Février à Mai 1794.

l'arrivée des retardataires et des réfractaires[1], ce dépôt sert à réparer les pertes des corps d'infanterie[2], à compléter le bataillon de pionniers créé en 1793 et devenu le 3e bataillon de sapeurs, enfin à former un bataillon de sapeurs auxiliaires[3]. Ces dernières troupes allaient être d'un puissant secours pour l'amélioration et la réparation des voies de communication[4], la construction de retranchements et de baraques sur les positions conquises[5].

L'encadrement de la cavalerie avait été plus rapidement terminé que celui de l'infanterie, par suite du petit nombre des troupes à cheval de l'armée des Alpes[6]. Le général de brigade Walther avait été chargé de surveiller leur organisation et leur instruction, ainsi que la formation à Vienne, d'un dépôt de chevaux et mulets de selle ou de trait[7]. Mais le général Dumas se voit bientôt privé des

1. Arrêté du représentant du peuple Gaston, appelant les volontaires de Vienne, La Tour-du-Pin, Saint-Marcelin, Grenoble, laissés provisoirement dans leurs foyers. — L'effectif de ce dépôt est de 1,684 h. le 4 mai, 1523 le 20 mai, 879 le 15 juillet, 1,285 le 18 août, 629 le 22 septembre, 704 le 5 novembre, 699 le 21 novembre, etc.

2. Arch. de la Guerre : Ordre du 12 juin : 825 volontaires du dépôt de réserve vont à Briançon pour être incorporés dans divers bat. ; 73 vont à Moutiers. Ordre du 27 juin : 216 jeunes soldats sont envoyés de Briançon à Abriès et 132 de Briançon à Barcelonnette, etc.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean, le 1er janvier. Le bat. de chasseurs-pionniers avait 3 compagnies à Toulon et 5 à Montmélian. Elles sont toutes portées à 120 h., puis à 200, à la suite du décret du 1er nivôse, concernant la création des bat. de sapeurs. — Lettre de Dumas, le 10 février, portant envoi au chef d'état-major d'une instruction sur la formation des bat. de sapeurs. — Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 2 avril, créant quatre compagnies de sapeurs auxiliaires de 200 h., officiers compris. — Procès-verbal de formation de ces bat., le 6 avril. — Ordre du 7 avril, prescrivant l'envoi des quatre compagnies de sapeurs auxiliaires à Montdauphin, au fur et à mesure de leur organisation. — Ordre du 1er mai, prescrivant de réunir tous les sapeurs à Montmélian, etc.

4. Arch. de la Guerre : Ordre d'établir un bac à Pontcharra, le 3 février ; — Ordres des 7 février, 17 et 20 mars, touchant la réparation des ponts de Collonges et de la Gâche ; envoi, les 3 et 4 avril, des capitaines du génie Capitaine et Maximilien Beaulieu pour rétablir les ponts de la Maurienne, etc.

5. Notamment au mont Cenis et au petit Saint-Bernard.

6. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean, le 1er janvier, annonçant la fin prochaine de l'encadrement de la cavalerie. — Lettre du chef d'état-major, le 6 février, indiquant qu'il active l'encadrement de la cavalerie. — Envoi, le 24 janvier, de 100 h. de Chambéry à Montpellier pour le régiment des chasseurs de la montagne. — Envoi, le 28 février, de Gap à Vienne, de 454 chevaux destinés à ce même régiment, etc. Cette opération de l'encadrement de la cavalerie paraît, à l'armée des Alpes, indépendante de celle de la levée de 30,000 cavaliers, puisque, le 25 janvier, le citoyen Capelle, sous-lieutenant au 5e cavalerie, reçoit l'ordre de rassembler à Grenoble le contingent de cette levée compris dans l'arrondissement de l'armée, et de diriger ces hommes sur Clermont.

7. Arch. de la Guerre : Ordre du 5 février. — Le 20 mars, il y a à ce dépôt 1,000 chevaux ou mulets.

Février à Mai 1794.

quatre régiments de cavalerie qui lui restaient[1]. Le service de correspondance entre les divisions et le quartier général est alors assuré non seulement par les gendarmes de l'armée et des départements, mais aussi par les compagnies de guides à pied et à cheval, dont on avait augmenté le nombre[2].

Malgré les prélèvements faits pour le siège de Toulon, l'artillerie de ligne de l'armée des Alpes, à la fin de 1793, présentait encore 1,187 hommes, appartenant aux 1er, 2e, 3e et 4e régiments, à la 4e division et à quatre compagnies d'artillerie légère[3]. Cet effectif est doublé au moyen d'hommes choisis[4]. Il y avait en outre les compagnies des batail-

1. Au commencement de l'année 1794, il y avait à l'armée des Alpes cinq régiments de troupes à cheval, savoir : le 9e dragons et le 5e cavalerie, existant depuis la formation de cette armée, le 1er hussards, arrivé pendant le siège de Lyon, les dragons légers et les chasseurs à cheval de la montagne, formés de la réunion de divers détachements par arrêté des représentants du peuple Couthon, Maignet, Châteauneuf-Randon, le 3 novembre 1793. — Des fractions du 9e dragons, du 1er hussards et des dragons de la montagne avaient été envoyés dans le Midi, au moment du siège de Toulon, et le général Dumas parvient d'abord à conserver ces corps, que réclamaient à la fois les généraux commandant les armées d'Italie et des Pyrénées-Orientales (Lettres des 14 et 16 février). Il ramène aussi aux environs de Grenoble les chasseurs de la montagne formés à Montpellier (Lettre du 3 février). Mais, en mars, il reçoit l'ordre de diriger 1,200 cavaliers sur les armées de l'ouest (ordre du 3 mars). 300 h. du 9e dragons, 50 du 1er hussards, partent le 8 pour Tours; ils sont bientôt suivis par 300 h. du 5e cavalerie et 300 des chasseurs de la montagne (Lettres des 7, 11, 15 et 20 mars). Dans le courant de mai, les 9e dragons, 1er hussards et les chasseurs à cheval de la montagne sont envoyés à l'armée d'Italie (Lettres et ordres des 13, 14, 16, 22, 23 mai). Enfin, le 27 juin, la commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre prescrit l'échange des 5e régiments de cavalerie et 4e dragons entre les armées des Alpes et du Rhin. — Les dragons légers de la montagne font le service de police à Lyon à la même date.

2. Arch. de la Guerre: Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 29 janvier, autorisant le général Petit-Guillaume dans la vallée de l'Ubaye, le général Sarret en Maurienne, à créer une compagnie de guides à pied de 48 h., cadres compris. — Lettres du général Dumas, le 13 février, du représentant du peuple Dumaz, le 13 mars, et arrêté de ce dernier, le 10 du même mois, concernant l'autorisation donnée par le comité de Salut public de porter à 100 h. la compagnie des guides du Mont-Blanc qui n'avait qu'un effectif de 33 h. — Ordre du 4 avril d'envoyer à Grenoble la compagnie de guides à cheval venant de l'armée des Pyrénées-Orientales. Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 2 avril, portant cette compagnie à 100 h.; ordre du 1er mai, de délivrer 3,000 livres pour terminer cette formation, etc.

3. Voir la situation du 21 décembre 1793, 1er vol. pièce just. n° 114. — La 4e division d'artillerie paraît avoir été créée quelque temps avant le siège de Lyon, pour le service de l'équipage de l'armée des Alpes, à moins qu'elle ne soit venue toute constituée de Valenciennes. — Les compagnies d'artillerie légère en formation portent les numéros 16, 17, 18 et 22. La 17e passe à l'armée des Pyrénées-Orientales, le 28 février (Arch. de la Guerre: Ordre de mouvement de Montélimar sur Bayonne à cette date).

4. Voir la situation du 20 avril, pièce just. n° 27. L'effectif de 2,364 h. se décompose ainsi qu'il suit: artillerie légère : 298 ; 4e division : 1,121 ; 1er rég. : 60 ; 2e rég. : 100 ; 3e rég.: 248 (provenant peut-être de la garnison de Valenciennes) ; 4e rég.: 537. L'état-major de ce dernier régiment passe à l'armée d'Italie, le 20 février (Arch. de la Guerre : Ordre de mouvement à cette date). Les hommes de complément étaient choisis dans tous les bat., même ceux de sapeurs (Arch. de la Guerre : Lettres du général Dours, le 15 janvier, du général Dumas, le 5 février). Ce travail était entamé avant la réception de l'arrêté du 16 pluviôse qui le réglementait (Arch. de la Guerre: Lettre du chef d'état-major, le 6 février).

lons, les canonniers venus des départements voisins et de Paris[1], qui ne pouvaient être considérés que comme des auxiliaires, par suite du manque d'instruction de leurs cadres. Février à Mai 1794.

Si les hommes ne manquaient pas, le matériel, et particulièrement celui de siège, faisait défaut, puisqu'on avait dirigé sur Toulon l'équipage utilisé devant Lyon et tout ce qu'il avait été possible de tirer des places des Alpes[2]. On parvint cependant, à force d'activité et d'énergie, à tirer ce qui était nécessaire de l'arsenal de Grenoble et de la fonderie de Valence, remise en activité[3]. Il n'en est pas de même des chevaux, dont le nombre était de 800 seulement, alors qu'il en fallait 2,900[4], de la poudre et des fusils, dont les approvisionnements étaient extrêmement limités[5]. Les subsistances sont à peu près assu-

1. Arch. de la Guerre : Ordre de route du 1er avril pour le mouvement des canonniers du Puy-de-Dôme, venant de Clermont à Grenoble ; situation indiquant aussi des canonniers du Cantal ; lettre de Sijaz (?), adjoint à la commission des armées, le 13 mai, annonçant l'arrivée à Lyon de quatre compagnies de canonniers de Paris, fortes de 200 h. Ces dernières sont ensuite dirigées sur Toulon, pour le service des batteries de côte.

2. Voir 1er vol., p. 379.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Trumeau, le 22 novembre 1793; de Dours, le 15 janvier 1794 ; de Dumas, les 27 mars et 17 avril ; arrêté d'Albitte, le 2 juin, et lettre de Laporte, le 2 juillet, concernant la fonderie de Valence, dirigée par d'Anglemont. — Arrêté de Gaston, le 11 mars, approuvant un marché de 20 affûts de 4 ; ordre de Dumas, le 7 avril, pour la réunion de seize pièces de 4, huit de 8, quatre obusiers et leurs approvisionnements, à titre d'équipage de campagne ; lettre de Laporte, le 1er mai, contenant une demande de six caissons de 8 et 18 caissons d'obusiers, qu'on ne peut fabriquer faute de modèles ; lettre de Dumas, le 22 juin, prescrivant de presser les réparations et d'activer la construction de pièces de tout calibre. Malheureusement, à mesure que l'on produisait, on était obligé d'envoyer aux armées d'Italie et des Pyrénées-Orientales (Arch. de la Guerre : Lettres des 1er et 30 mars, 30 avril et 15 mai).

4. Arch. de la Guerre ; Lettres de Dumas, les 28 février et 30 mars, constatant l'envoi de chevaux à Vienne, et du 30 avril, portant demande d'attelages d'artillerie. A Clermont, il y avait 3.000 chevaux.

5. Arch. de la Guerre : Au commencement de mars, il n'y a que six milliers de poudre, peu de boulets, de cartouches et de pierres (Lettres des 27 février, 2 et 3 mars, 14 mars et 17 avril). On n'en peut tirer que fort peu de l'étranger (Lettre de Gaston le 2 mars) ; on n'en envoie que 12 milliers (Lettres des 18 février et 14 mars), en sorte que, le 1er mai le représentant du peuple Laporte en demande 1.000 milliers (800 pour les places, 200 pour l'armée), 25 milliers seulement sont envoyés le 14 mai. Il arrive 150.000 pierres d'Auxonne à Grenoble, le 21 avril; la serge pour la confection des gargousses est réquisitionnée à Lyon (Lettre du 1er mai). Enfin, Laporte prend, les 29 et 31 mai, deux arrêtés concernant la conservation des cartouches et les punitions sévères à infliger à ceux qui volent des munitions. Lettre du représentant Dumaz indiquant qu'il n'y a à Briançon que 500 fusils et qu'il en faudrait 10.000. Lettres de Gaston, le 2 mars, de Dumas, le 3 mars, signalant un déficit de 16.000 fusils dans l'armée. On parvient à se procurer 6.000 fusils à Lyon (Lettre du général Dumas, le 8 mars) et d'autres à l'étranger (Lettre de Gaston, le 2 mars). On crée des ateliers de réparations à Grenoble et Chambéry (Lettre de Dumas le 20 mars). Cependant, le 30 avril, il manque encore 2.000 fusils (Lettre de Dumas).

Mars 1794. rées[1]. Quant aux effets d'habillement, d'équipement et de campement, à l'armée des Alpes comme à celle d'Italie, on les tire de la réquisition directe et des ateliers révolutionnaires organisés dans les principales villes[2].

Au 1er mai, bien qu'il y eût encore un assez grand nombre de détails à régler[3], le général Dumas disposait de 40,000 soldats présents sous les armes[4], convenablement encadrés à la suite de plusieurs épurations[5], et d'ailleurs pleins d'enthousiasme[6]. Les représentants du peuple Laporte et Albitte prenaient la direction des opérations entamées depuis plus d'un mois[7].

Conformément au projet général établi pour l'année 1794[8], le commandant en chef de l'armée des Alpes avait reçu, à la fin de février, l'ordre de s'emparer le plus tôt possible du petit Saint-Bernard et du mont Ce-

1. Arch. de la Guerre : Au mois de novembre, le général Dours avait cru que l'on allait manquer de vivres (Lettre du 11 novembre). Dumas exprime aussi quelques craintes, le 3 février. Cependant, grâce aux mesures prises pour empêcher l'exportation des grains en Suisse (Lettre de Dumas le 28 février), la subsistance des troupes est assurée.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Dumaz, le 27 février, et du général Dumas, les 3, 12, 25 et 27 mars. — Les troupes ne doivent porter les souliers que pour exécuter des opérations; en garnison, elles auront des sabots. — Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 4 avril, ordonnant aux districts de réunir dans le courant d'une décade des effets de petit campement et des chaussures. Quelques jours avant, le département de l'Isère avait donné 600 paires de bottes.

3. Arch. de la Guerre : Echange de prisonniers, lettres des 7 février, 2, 12, 17, 26 mars et 16 avril. Déserteurs et insoumis ; lettres des 16 février, 8, 15, 31 mars et 12 avril. Dénonciations : lettres des 21 février 7, 8, 12 mars, 3, 4 et 16 avril. Le 4 avril, le conseil exécutif ayant été dissous, le ministre rappelle les agents Chevrillon et Prière — Hôpitaux, arrêtés des 6 janvier, 1er et 7 avril, etc.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 20 avril ; voir pièce just. n° 27.

5. Arch. de la Guerre : Renvoi des officiers nobles; lettres des 27 février, 11 et 17 mars. Affaire du 23e régiment; lettres des 1er, 2 et 3 avril. Epuration du 2e infanterie légère; lettre du représentant du peuple Dumaz, le 16 avril. Opération semblable au 4e infanterie légère; lettres du 12 avril et 22 mai. Discussions entre les officiers des chasseurs des Hautes-Alpes; lettre du 28 mars. Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 3 avril, sur les devoirs des officiers, les punitions à infliger, etc.

6. Arch. de la Guerre, passim : Offrandes d'épaulettes et galons en or ou de journées de solde par des officiers et sous-officiers, même par des corps entiers. En outre, les officiers et soldats étaient munis d'une sorte de guide des Alpes, que le général Dumas avait fait extraire d'un mémoire très complet rédigé par le maréchal de camp de la Blottière, qui avait fait, comme ingénieur, les campagnes des guerres pour la Ligue d'Augsbourg et la Succession d'Espagne. Cette plaquette avait été imprimée à Grenoble, le 20 germinal, an II (9 avril 1794), sous le titre : « Noms, situation et détails des vallées de la France, le long des grandes Alpes, dans le Dauphiné et la Provence et de celles qui descendent des Alpes en Italie, depuis la Savoie jusqu'à celle de Saint-Etienne au comté de Nice. » Ce mémoire complet a été réimprimé en 1891 à Grenoble, par A. Carré, imprimerie Dauphinoise, avec une préface et des notes de M. Henry Duhamel.

7. Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 1er mai. Il va rejoindre Albitte qui est dans le département du Mont-Blanc; Gaston était affecté de s'en aller.

8. Voir pièce just. n° 3 et chapitre précédent.

Mars 1794.

nis[1]. Dans un conseil de guerre tenu à Chambéry, ces deux attaques sont confiées aux généraux Badelaune et Sarret, qui réunissent, dans le courant de mars, les troupes choisies par eux[2].

Dispositions défensives des Piémontais au mont Cenis.

En abandonnant la Savoie, au mois de septembre 1792[3], les Piémontais avaient conservé le plateau du mont Cenis, poussant des détachements tant vers l'avenue de Lanslebourg que vers celle de Bramans. Les premiers avaient leur droite sur la hauteur de la Tomba[4] et au hameau des Arsellins, leur centre au Plan de la Tombe[5], à la Ramasse[6] et aux Rivets, leur gauche à Mollard Crocet[7] et sur la Petite Turra. Cette position avait été successivement garnie de redoutes et de batteries, entourées par une ligne de

1. Arch. de la Guerre : Lettre du ministre au général Dumas, le 27 janvier, portant envoi de l'arrêté du comité de Salut public du 25, et y joignant des instructions. (Voir l'arrêté, pièce just. n° 18). Lettre du général Dumas, le 3 février ; il accuse réception de cet ordre qu'il a communiqué au représentant du peuple Gaston ; mais les cols étant, paraît-il, impraticables, il pense que, si vraiment les Suisses voulaient nous livrer passage, il vaudrait mieux gagner le Milanais par le Saint-Gothard. Cette étrange proposition amène le ministre à demander, le 7, au comité de Salut public de remplacer le général Dumas, auquel il écrit le lendemain une lettre assez vive pour réclamer des explications. Cette lettre est confiée au représentant du peuple Dumaz, qui n'arrive à Chambéry que le 27. — Lettre du général Dumas au ministre, le 1er mars. Il explique que ce projet lui avait été suggéré par le général Dours et que, ne connaissant pas le pays, il l'avait simplement transmis. — Lettre du 5 mars du ministre transmettant cette explication au comité de Salut public avec quelques commentaires malveillants. Toutefois le ministère ayant été remplacé par une commission présidée par Pille, l'incident n'a pas de suites immédiates.

2. Arch. de la Guerre : Ordres, du 2 mars et lettre du général Dumas, le 11 mars. Badelaune, qui commandait à Saint-Jean-de-Maurienne depuis le 13 janvier, passe en Tarantaise à la place de Vaubois ; ce dernier relève à Barcelonnette le général Sarret, qui vient en Maurienne. Dans cette vallée, 6.000 h. sont réunis, savoir : Grenadiers de Paris, bat. franc de la République, 1er des Basses-Alpes, 1er du 23e régiment, 1er et 2e de la Légion des Alpes, compagnie des Guides du Mont-Blanc et peut-être le 2e de la Haute-Loire à Saint-Jean. En Tarantaise, il y a 5.000 h., savoir : 5e Rhône-et-Loire, Grenadiers de la Côte-d'Or, 2e du 79e régiment, 5e de l'Isère, 1er de la Côte-d'Or. Chacune de ces brigades dispose en outre de quatre pièces de 4 et de 100 sapeurs.

3. Voir 1er volume, p. 107.

4. La hauteur qui porte le nom de la Tomba sur la carte de l'état-major français, est désignée sous celui de pointe de la Nauda sur la carte italienne, qui applique le nom de la Tomba au col situé à l'est de cette pointe et à l'extrémité de la crête rocheuse descendant à l'ouest du point 3375 (signal du grand mont Cenis) de la carte française. Les documents de l'époque de la Révolution signalent cette hauteur sous la dénomination de Lamet ou la Mait, vocables qui se prononcent de la même manière. Le premier sert aujourd'hui à désigner le sommet situé à l'est de l'hospice sur la grande chaîne des Alpes ; le second se retrouve dans « Pian del Mat » de la carte italienne, au nord du hameau de la Buffa et à l'est du col du grand mont Cenis.

5. Le Plan de la Tombe, cote 2.055 de l'état-major français, est indiqué sous le nom de Villaret dans les documents piémontais.

6. Le hameau de la Ramasse, porté sur les cartes, se trouve au point de jonction de la grande route construite par Napoléon Ier avec le chemin muletier, qui existait seul en 1794 et serpente sur une croupe étroite, que les voyageurs descendaient en hiver dans un traîneau nommé « Ramasse. »

7. Ce point, qui n'est marqué sur aucune carte, est entre les Rivets et le sommet de la Petite Turra, appelé aussi le Pain de Sucre dans un rapport d'espion.

Avril 1794. palissades[1]; quelques retranchements la reliaient aux postes du petit mont Cenis[2]. Cet ensemble d'ouvrages, armé de 16 pièces et 19 fusils de rempart[3], était ordinairement gardé par 1.000 à 1.500 hommes[4], que soutenaient des ré-

1. Arch. de la Guerre : Cartes du capitaine du génie Dabadie, en 1794. Conférence du lieutenant-colonel Franco à l'état-major général piémontais, le 26 avril 1798. Rapports d'un espion et du capitaine Ratel, le 1er avril 1794. Arch. de Breil : pièces nos 20, 91 et 104.—Ces documents permettent de se faire une idée très nette des dispositions défensives du mont Cenis. Proposées, dès le mois de septembre 1792, par un nommé Boschis, notaire à Suse, et adoptées par le lieutenant général autrichien Strassoldo, chargé, à son arrivée en Piémont, de l'inspection des postes de cette frontière, ces dispositions assez médiocres, ainsi que le remarque M. de Malausséna, étaient les suivantes, en allant de l'est à l'ouest : au sommet de la Tomba ou pointe de la Nauda (cotes 2675 de l'état-major français et 2668 de l'état-major italien), un baracon dont le poste était fourni par les troupes cantonnées aux Arsellins. En ce point, une maison fortifiée servait de réduit à une batterie de deux pièces de fer se chargeant par la culasse, dirigée vers l'Arselle Neuve, à une batterie de deux « vis de mulet » et de deux fusils de rempart battant un chemin venant de Lanslevillard et un retranchement intermédiaire armé de spingardes. Un poste était préparé entre cet ensemble d'ouvrages et celui du Plan de la Tombe, qui consistait en une redoute et deux batteries, l'une de deux pièces de 16, quatre de 8 et un obusier, croisant ses feux avec la précédente sur les avenues de Lanslevillard, l'autre de deux pièces de 8, battant les abords de la Ramasse, conjointement avec la redoute des Rivets. A la Ramasse, une grange avait été transformée en corps de garde auprès de la barrière qui fermait le chemin. Aux Rivets, une redoute armée de deux pièces de 8 et un obusier, dirigés vers la Ramasse, servait d'appui à une batterie de deux pièces de 4 courtes, dite batterie du Roc, placée sur la rive droite du ravin de la Madeleine, pour maîtriser le sentier venant de Termignon à travers la forêt. Au dessus, le retranchement de Mollard Crocet, armé de fusils de rempart, empêchait tout mouvement tournant et était lui-même couvert par un poste établi au sommet de la Petite Turra. Une palissade de 8 à 10 pieds de haut, partant des escarpements de cette montagne et doublée autour de Mollard Crocet, reliait tous ces ouvrages et se terminait entre les Arsellins et la Tomba, au bord du ravin souvent rempli de neige qui descend du col de ce nom. Cette palissade se trouvait à 4 ou 500 mètres de la lisière de la forêt, où on en avait pris les matériaux.

2. Au sommet du chemin du petit mont Cenis, que l'on suit à peu près encore aujourd'hui, on avait fait un retranchement en pierres sèches et en gazon armé de deux pièces de 4 et deux fusils de rempart; en outre, des amas de rochers avaient été préparés pour être roulés le long de la pente fort raide en cet endroit. Les passages débouchant à droite, sur les flancs du mont Froid, appelé par le lieutenant-colonel Franco, Belvedère ou Savalin, étaient défendus par : 1° un retranchement garni de fusils de remparts, au nord-ouest du col de Sollières et dirigé vers la Porteille; 2° une batterie de une pièce de 8 et deux de 4, sur la crête à l'ouest du col de Rella ou des Archettes, battant le fond du ravin qui débouche à la Villette, et 3° un poste intermédiaire qui devait probablement se trouver sur la troisième arête partant du mont Froid et descendant vers le Jeu. Entre cet ensemble d'ouvrages du petit mont Cenis et celui du grand mont Cenis, les cartes du capitaine Dabadie signalent encore, à la Porteille, une batterie de deux pièces avec un retranchement avancé, et, à la lisière de la forêt au-dessus de Termignon, une autre batterie, en mentionnant toutefois que ces ouvrages étaient évacués. Il est très probable que ces fortifications ne faisaient pas partie du système défensif du mont Cenis et devaient avoir été élevées en 1793, lors du mouvement offensif de M. de Cordon (Voir 1er volume, p. 267). Il se pourrait de même que l'ouvrage mentionné ci-dessus sur la crête du Jeu, et indiqué aussi comme évacué par le capitaine Dabadie, ne fût autre chose que la batterie construite à la même époque, pour battre le camp français de Saint-Pierre d'Estravache ou d'Estache.

3. Ce chiffre est donné par le lieutenant-colonel piémontais Franco. Il ne concorde pas complètement avec ceux qui ont été donnés précédemment et proviennent des cartes du capitaine du génie Dabadie. Les indications du capitaine des guides Ratel et de l'espion Gaspard-Joseph Pélissier de Samoens ne sont pas non plus les mêmes ; cependant les différences ne sont pas très grandes et l'on peut admettre le total de 39 bouches à feu, dont certainement deux obusiers de 6 pouces et deux pièces de 16, comme étant très approché de la vérité.

4. Le lieutenant-colonel Franco indique 1.200 h. pour le grand mont Cenis. Voici, du reste, ce que, d'après le notaire Boschis, on pouvait cantonner : aux Arsellins, qu'il appelle Mollard Glochet, mais en précisant l'emplacement de telle sorte qu'il ne peut y avoir d'erreur, maison et granges du « sieur Noz-Rivet, directeur du passage du mont Cenis », pour 100 h.; au Plan de la Tombe ou Villaret, autre maison du même individu, pour 100 h. et « édifice de Thomas Gravier », aussi pour 100 h.; à la Ramasse, « grange des héritiers Louis Jorcin », pour 30 h.; au dessus, au lieu dit le Cabaret, granges pour 200 h. et maison pour officiers; au « mas des Rivets, dessous la Turra, trois ou quatre maisons de pierre à Etienne-Sébastien Lyonnet et Michel Audaj », pour 200 h.; au-dessus de la Ramasse, « à une portée de fusil de la route », probablement le hameau de la Buffa, pour 500 h.; au petit mont Cenis, « granges, dites autrefois auprès de l'Anvers, aux montagnes du sieur Mistralet, lieu dit aux Cottes, et aux Savines de Bramans », pour 300 h.; total 1.530 h.

serves installées à la Poste, à l'Hospice et à Grand' Croix[1]. Avril 1794.

Après avoir fait reconnaître à plusieurs reprises et avoir reconnu lui-même toutes ces positions[2], le général Sarret avait donné de minutieuses instructions, en vue d'attirer l'attention de l'ennemi par une démonstration sur le front des retranchements du grand mont Cenis, tandis que deux détachements, dirigés sur les deux flancs, prendraient à revers leurs défenseurs, ainsi que ceux du petit mont Cenis et se réuniraient vers Grand'Croix, au-delà du lac[3]. Dès la fin de mars, les troupes étaient prêtes, pourvues de chaussons de laine et de crampons en fer[4]; mais la neige, qui était fort épaisse et ne portait pas, empêchait tout mouvement[5]. Le froid étant venu au commencement d'avril et les Piémontais semblant avoir supprimé quelques postes, ordre est donné d'exécuter l'attaque[6].

Première attaque du mont Cenis

Dans la soirée du 5, les troupes, rassemblées en deux divisions, se mettent en mouvement. Celle de droite, forte de 2,180 hommes, sous les ordres du général Sarret, part de Bramans et de l'église de Saint-Pierre, à 9 heures du soir; elle gagne Villette, passe sur la rive droite du torrent et s'engage dans la combe située en face de ce hameau, afin d'atteindre la batterie des Archettes, où elle devait se diviser en trois colonnes. Contrairement à ce que

1. D'après le notaire Boschis : 500 h. dans les granges entre le mont Cenis et la Poste des Tavernettes, où l'on peut loger « plusieurs personnes de distinction » et 1,000 h. à l'Hôpital et à la Grand'Croix. Le rapport de l'espion Pélissier signale, à moitié chemin entre la Poste et l'Hôpital et à gauche de la route en venant de Lanslebourg, une redoute à deux rangs de palissade avec fossés, armée de quatre pièces, « couvertes par de petites tentes, et battant d'un côté sur le lac et le chemin du petit mont Cenis, de l'autre sur l'Hôpital, Villaret et la Ramasse, enfin sur le chemin longeant les montagnes au nord. » Il indique aussi à la Grand'Croix, « sur la crête du col », un retranchement à redans d'une demi-lieue, se terminant à des escarpements. Le lieutenant-colonel Franco mentionne également cet ouvrage.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 21 mars. Reconnaissance du capitaine Ratel, le 25 mars. Mémoire du même officier et rapport d'espion, le 1[er] avril.

3. Arch. de la Guerre. Voir pièce just. n° 19.

4. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 11 et 21 mars.

5. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 12, 21 mars et 9 avril. Lettre de Gaston, le 2 mars.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 1[er] avril. Mémoire de Ratel, classé au 1[er] avril. — Arch. de la sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche.

Avril 1794. l'on croyait, ce poste était occupé et ses défenseurs sur leurs gardes; force est donc d'abandonner ce chemin d'ailleurs très difficile, de redescendre dans le vallon et de chercher à tourner l'obstacle, en s'élevant sur la crête opposée, qui s'étend du mont Froid au hameau du Jeu[1].

Le retard apporté ainsi à la marche des Républicains permet à une centaine de grenadiers piémontais, appelés des granges Mistralet[2], d'occuper le sommet de la montagne ou Belvédère, de sorte qu'en arrivant au pied de la hauteur, l'avant-garde de la colonne française est arrêtée par une vive fusillade. Le général Sarret s'y porte aussitôt; voyant que la raideur des pentes empêche tout déploiement, comprenant que, l'effet de la surprise une fois manqué, il fallait, sans hésiter, se rendre maître de ce point par un coup de vigueur, il réunit 30 hommes de bonne volonté et marche résolument à leur tête. Malheureusement, à 40 pas de l'ennemi, il est blessé mortelle-

1. Cet exposé du mouvement des Républicains ne ressort pas très nettement de la lecture de la pièce just. n° 19. Il résulte surtout de la comparaison de ce document avec les pièces ci-après : 1° Instructions du général Sarret, dont on n'a pu donner qu'un extrait à la pièce just. n° 19 à cause de leur longueur, mais qui sont fort intéressantes et instructives ; 2° Mémoire de Bejay de la Coche. Le chemin du petit mont Cenis par le hameau de Feca (sic), pour la Fesse, ayant paru impraticable, on résolut de gagner la batterie dite des Archettes par trois chemins différents. Mais soit qu'elles fussent mal conduites par les guides, soit qu'il fût impossible de suivre trois chemins, les colonnes furent forcées de se réunir après quelques heures de marche et, à cause du feu de la batterie, d'abandonner la combe au-dessus de Villette, pour tourner cette batterie par le chemin sur la crête aiguë en face de Bramans, où les soldats, perdant équilibre sur la neige, roulaient vers Sollières ou vers Villette ; 3° Mémoire du lieutenant-colonel Franco. Il ne parle que d'une seule colonne de 1,500 h., venant de Bramans par Saint-Pierre d'Estravache pour attaquer le poste de Savalin, par la sommité de Belvédère. C'est à l'arrêt de la colonne d'Herbin sur le chemin du col des Archettes ou de Rella, d'après la carte française, que se rapporte le trait du sergent Bochet, dit Belhumeur, raconté par Pinelli, p. 355, tandis que le fait du sergent Gauthier, p. 357, est relatif à la mort du général Sarret. Mais comme, sur la foi de Jomini, cet auteur a déjà fait mourir le général à une attaque imaginaire du grand mont Cenis, le 24 mars (p. 354), il ne peut que constater la mort du chef d'un petit détachement. On reconnaît ici très bien le procédé employé par l'écrivain piémontais et consistant à traduire presque littéralement les assertions des auteurs français, Koch ou Jomini, sans contrôler leur exactitude et sans se livrer à la moindre critique; puis à enchâsser dans ce canevas des détails probablement exacts, tirés soit des Arch. de Turin compulsés à la légère, soit plutôt d'un historique des régiments de Choulot et Ferrero, cité p. 8. Quoi qu'il en soit, on peut admettre, d'après Pinelli, qu'il y avait un bat. du régiment de Maurienne, commandé par le major Cordon, pour la garde des ouvrages du petit mont Cenis. — On avait bien pensé à attaquer le mont Froid, en partant de Sollières, et le capitaine Ratel avait fait une reconnaissance dans cette direction le 24 mars. Parti à 5 heures du matin de Termignon, il n'y était rentré qu'à 5 heures du soir ; enfonçant dans la neige jusqu'aux aisselles, il avait mis huit heures pour arriver aux postes piémontais. Dans son rapport du lendemain, il concluait qu'on ne pouvait faire passer des troupes (Arch. de la Guerre).

2. Le lieutenant-colonel Franco dit « granges de la Manthe », nom qui n'existe sur aucune carte, et il ne donne pas l'effcetif de ce « renfort de grenadiers » qui, d'après Pinelli, p. 355, aurait appartenu au 7e bat., lieutenant-colonel Saluggio.

ment, ainsi que plusieurs soldats, et le détachement se replie[1]. Avril 1794.

Il était 10 heures du matin. Les troupes, sous les armes depuis la veille, harassées de fatigue à la suite de cette pénible marche de nuit, sur la neige, en suivant de dangereux sentiers, ne sont maintenues en ordre, malgré leur nombre, devant cette poignée de Piémontais[2], que par l'énergie de l'adjudant général Camin. La retraite est effectuée à 1 heure de l'après-midi seulement, afin d'empêcher l'ennemi d'unir ses forces contre la division chargée de l'attaque du grand mont Cenis[3].

Réunie à Lanslebourg, celle-ci s'était aussitôt divisée en trois colonnes. Celle de droite, forte de 400 hommes, commandée par le capitaine Samson, du 2e bataillon de la légion des Alpes, partie à 3 heures du matin, est accueillie, en débouchant au chalet de mont Froid, par le feu croisé du poste de la Petite Turra et des batteries du Roc et de Mollard Crocet. Elle reste alors sur la rive gauche du ravin de la Madeleine et, continuant à monter, atteint, au bout de six heures de marche pénible, le sommet de la Grande Turra, où elle demeure inutile[4]. La colonne du centre, de 200 hommes seulement, dirigée par le général Gouvion, se déploie à la lisière de la forêt, devant la Ramasse ou

1. D'après le capitaine Ratel, dans sa lettre à Albitte, le 7 avril (Arch. de la Guerre), Sarret aurait reçu deux blessures et serait mort le soir à Bramans, où il avait été rapporté. Il fut enterré dans la redoute qui avait été élevée sur le mamelon coté 1381, à l'ouest de ce village. Lors de la destruction de cet ouvrage, le corps a été transporté dans l'église, cote 1236, entre Bramans et le Verney, où il se trouve encore. Le souvenir de la mort du général Sarret et des détails qui s'y rapportent est resté très vivace parmi les habitants de Bramans.

2. Le capitaine Ratel, dans la lettre à Albitte dont il vient d'être question, dit qu'il n'y avait au petit mont Cenis que 150 h. En admettant que ce chiffre soit faible, il semble, d'après Pinelli et Franco, qu'il ne devait pas y avoir beaucoup plus de 300 h., tant au mont Froid qu'aux Archettes, puisque le bat. de Maurienne, renforcé d'une ou deux compagnies de grenadiers, devait en outre garder les retranchements du sentier du petit mont Cenis. Ces 300 Piémontais reposés et bien postés ont donc suffi pour arrêter 2,150 Français, épuisés de fatigue et de froid. Tels sont les incidents de la guerre de montagne.

3. Voir pièce just., n° 19. Arch. de la Sect. techn. du génie et de la Guerre, pièces citées précédemment.

4. Le général Gouvion est fort sobre de renseignements sur cette colonne dans son rapport (Voir pièce just., n° 19). Mais la lettre du capitaine Ratel à Albitte, le mémoire de Bejay de la Coche et la conférence du lieutenant-colonel Franco sont plus explicites et permettent de reconstituer les faits qui viennent d'être indiqués. L'officier piémontais indique, pour cette colonne, un effectif double de ce qu'il était réellement ; mais, comme il ne porte que 400 h. pour celle de Mayer, il est possible qu'il n'y ait là qu'une erreur d'écriture.

Avril 1794. poste Strassoldo[1] et les ouvrages de Villaret. Pour soutenir cette attaque, la réserve, établie sur le plateau des Moulins, entre Lanslebourg et Lanslevillard, détache 150 hommes, qui sont lancés au pas de charge sur le plan de la Tombe[2]. Un ravin les arrête[3], ainsi que le feu soutenu de l'ennemi[4]. Pendant ce temps, la troisième colonne, d'un effectif de 900 hommes, sous les ordres du commandant Mayer et conduite par le capitaine des guides Ratel, était partie à minuit, et, passant par Lanslevillard, s'était portée au col de la Tombe, tournant la droite des positions ennemies. A 10 heures du matin, les deux tiers de cette colonne descendent sur les hauteurs de la Poste et de l'Hospice, refoulent deux compagnies de Chablais et de Maurienne, qui y sont cantonnées, et, par leur feu, arrêtent des renforts marchant de Grand'Croix vers le col du grand mont Cenis[5]. Cependant le commandant Mayer avait dû engager peu à peu les 300 hommes qui lui restaient au col de la Tombe, vers le sommet de la Nauda ou du Mat, situé à l'ouest, où quelques Piémontais s'étaient ralliés[6]. Ne parvenant pas à faire avancer ses soldats[7], il rappelle à lui

1. Cette dénomination est du lieutenant-colonel Franco ; elle confirme les indications de M. de Malaussèna.

2. La colonne du centre a donc au plus 350 h. et non 1,200, comme l'indique le lieutenant-colonel Franco.

3. La croupe étroite sur laquelle étaient tracés les lacets de l'ancien chemin de la Ramasse est limitée par deux ravins. Il y a, sur cette croupe, un peu au sud du point 1572, un petit replat, qui doit être celui dont il est fait mention dans le rapport de Gouvion (pièce just. n° 19). Partant de là et marchant vers le Plan de la Tombe ou Villaret, indiqué par Gouvion sous le nom de « redoute de la Ramasse », la colonne a dû en effet être arrêtée par le ravin situé à l'est de l'ancien chemin et assez profond aux environs de la cote 1777.

4. Voici ce que dit le lieutenant-colonel Franco : « ...Mais, accueillie par le grand feu de l'artillerie et de la mousqueterie de ces postes qui, en brisant les arbres, les accablait, elle (la colonne) fut obligée de se replier. »

5. Dans sa lettre à Albitte, le capitaine Ratel prétend même que le 1er bat. franc de la République, commandant Laffond, a poursuivi les Piémontais jusqu'à la Grand'Croix.

6. Pinelli, p. 356. Cet auteur comprend si peu ce qu'il copie qu'il indique la « rupe di la Mait » pour la Mat, comme étant entre le grand et le petit mont Cenis.

7. Voici ce que dit le capitaine Ratel : « ...Je me suis rendu auprès de Mayer. Mais quelle a été ma surprise, lorsque j'ai vu une partie des soldats couchés sur la neige et comme cachés derrière les rochers ! Je me suis emporté contre le commandant et, dans la croyance où j'étais que cela dépendait de lui, je lui ai vomi (*sic*) quelques imprécations. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas porter ses soldats sur ses épaules, puisqu'ils ne voulaient pas marcher. Dans ces entrefaites, j'ai reconnu la vérité, je lui ai fait mes excuses et ai reconnu que c'étaient ceux des Basses-Alpes et légion des Alpes, contre qui ledit Mayer s'était inutilement emporté. J'ai employé les menaces, les prières et même les coups ; rien n'a pu les émouvoir et ils ont dit qu'ils aimaient mieux périr sous les coups que d'aller se faire tuer à l'ennemi ; qu'ils se foutaient (*sic*) bien de se battre pour conquérir un si vilain pays. Les officiers de ces deux corps ont donné le mauvais exemple, jusqu'au sergent, chef dudit retranchement, qui commandait faute d'officiers et qui a défendu à tous les soldats de ne point marcher. Mais il a été saisi par Mayer qui l'a fait traduire à la commission militaire pour être jugé selon la Loy. »

les forces vers le Lac. Au même moment, le commandant de la Ramasse, que cette fusillade sur son flanc droit et ses derrières inquiétait, dirige un détachement vers le hameau de la Buffa. Ainsi renforcé, l'ennemi prend l'offensive sur le front et le flanc des Républicains, qui sont forcés de se replier au bout de trois quarts d'heure. Les deux autres colonnes de la division de gauche, ayant appris la mort du général Sarret, en font autant et toutes les troupes regagnent leurs cantonnements respectifs, dans la soirée du 6 avril[1]. Avril 1794.

A la nouvelle de cet insuccès, le général Dumas se rend en Maurienne. Il fait renforcer les détachements de Valloire, Valmeynier, Charmaix, Saint-Pierre d'Estravache, Termignon, se tenant prêt à occuper Entre-deux-Eaux, aussitôt que la neige le permettra[2]. De leur côté, les Piémontais rassemblent jusqu'à 3,000 hommes dans les postes du mont Cenis[3] et poussent leurs patrouilles sur le versant de Lanslebourg[4]. Il en coûtait à l'orgueil et à l'enthousiasme de la jeune armée républicaine d'accepter cet échec sans en rechercher les causes. Des officiers et des soldats accusés de lâcheté sont traduits devant la commission militaire de Chambéry. Soupçonnés à tort ou à raison d'avoir fourni des renseignements à l'ennemi, les habitants de Lanslebourg sont transférés à Fort-Barraux et leur village est pillé[5]. Le succès de l'attaque sur

1. Arch. de la Guerre : Lettre du capitaine Ratel à Albitte, le 7 avril. Conférence du lieutenant-colonel Franco. Rapport du général Gouvion et lettre du général Dumas, le 11 avril. Arch. de la Sect. techn. du génie ; Mémoire de Bejay de la Coche. D'après le général Gouvion, les Républicains n'auraient perdu que neuf tués, 33 blessés, cinq prisonniers et un certain nombre d'hommes perdus dans les neiges. D'après Pinelli, ils auraient perdu 40 h. tués ou blessés et 28 prisonniers, tandis que les Sardes avaient 14 morts et 21 blessés.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 15 avril ; à cette date, il vient de rentrer à Grenoble. Le 9, il est à Briançon et ne reçoit le rapport du général Gouvion que le 11 à Montdauphin. Il est donc fort possible que, malgré la neige, il se soit rendu de Briançon en Maurienne par le Galibier.

3. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant-colonel Franco.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 15 avril. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, une patrouille piémontaise s'est fusillé avec les nôtres sur les hauteurs de Termignon.

5. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 11, 19 et 21 avril. Lettre du représentant Gaston, le 11 avril. Arch. de la section techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche, qui estime la culpabilité des habitants de Lanslebourg non prouvée et peu probable, étant donnée la facilité avec laquelle la colonne de gauche a exécuté son mouvement. Quoiqu'il en soit, conformément à un arrêté du représentant du peuple Gaston. l'expédition sur Lanslebourg et Lanslevillard a été faite le 21 avril. On n'y trouva que les femmes, les enfants et les vieillards. Les hommes avaient eu le temps de se sauver sur le mont Cenis. Les malheureux habitants ont été renvoyés quatre mois après. C'est à ce moment seulement qu'on laisse à Lanslebourg un avant-poste permanent.

Avril 1794.

la tête de la vallée d'Aoste allait bientôt calmer l'émotion causée par l'issue malheureuse de cette première tentative contre le mont Cenis.

Dispositions défensives des Piémontais dans la vallée d'Aoste.

Pendant l'année 1793, les Piémontais avaient relevé les retranchements construits auprès de l'hospice du petit Saint-Bernard au cours des guerres antérieures[1]. Ils les avaient perfectionnés[2] et y avaient ajouté deux ouvrages qui en commandaient les approches, sur les deux rives du torrent du Reclus, affluent de droite de l'Isère : à droite, le baracon de la commune ou de la Motte, entouré d'une tranchée[3], découvrait le grand chemin muletier depuis mont Villaret, ainsi que le débouché du col de Forcle; à gauche, la redoute et la flèche du col de Traversette[4] maîtrisaient les sentiers de Sainte-Foy et du mont Valezan par le vallon des Moulins.

Ces fortifications, armées d'une vingtaine de pièces[5], étaient gardées par une compagnie de Novare, une de la légion légère et un bataillon du régiment suisse de Rockmondet, dont les deux autres bataillons cantonnaient à l'Hospice et à la Thuile. Le reste des troupes du corps d'armée de la vallée d'Aoste avait été réparti en quartiers d'hiver et leur chef, le duc de Montferrat, s'était rendu

1. Ces retranchements en pierres sèches avec fossés étaient formés de demi-redoutes et de redans reliés entre eux. Ils s'étendaient en travers du chemin muletier, qui seul existait à cette époque, à hauteur du poste de douane et, par conséquent, sur le versant de la Savoie. La droite longeait le ravin qui descend du lac sans fond, s'arrêtant à un escarpement que couronnaient cinq flèches battant les pentes du Roc de Belleface; la gauche contournait la croupe dominant le confluent du Reclus et du vallon de Bellecombe descendant du mont Belvédère et se terminait à un petit ouvrage fermé au point où commence une barre rocheuse qui s'étend jusque vers le col de Traversette.

2. On y avait notamment construit une série de baracons enfoncés en terre, permettant d'abriter les gardes même en hiver. (Voir *Un Homme d'autrefois* par Costa de Beauregard, p. 155.)

3. Cote 2.201 de la carte de l'état-major français, au-dessus de la cantine Sainte-Barbe. La ligne continue des retranchements du petit Saint-Bernard cessait précisément au point où se réunissent les sentiers venant du lac Sans-Fond et de la cote 2 201.

4. Il y avait au col de Traversette deux ouvrages distants de 250 mètres, soit une portée de fusil de l'époque. L'ouvrage inférieur, à l'ouest du col, était une petite redoute en pierres sèches, avec un baracon pour 50 h., et quelques bouts de retranchements à droite et à gauche, appuyés aux rochers. L'ouvrage supérieur, à l'est du col, consistait en une sorte de flèche au saillant arrondi, armée de canons, dont la gorge était fermée par une caserne, pour 50 h. également, et couverte en lauzes ou grosses ardoises; cette caserne formait ainsi un masque par rapport aux feux qui pouvaient venir des pentes descendant du mont Chardonney (carte française) ou mont Valezan (carte italienne). On voit encore aujourd'hui la trace de ces constructions. Ces renseignements, ainsi qu'une partie de ceux qui suivent, sont tirés d'un travail manuscrit intéressant de M. de la Bigne, sous-lieutenant au 22e bat. de chasseurs Ils sont d'ailleurs corroborés par la pièce n° 105 des Arch. de Breil et le croquis qui y est joint.

5. Dont deux obusiers.

à Turin, laissant le commandement au général baron de Rockmondet, qui était installé dans la cité d'Aoste[1]. L'Allée-Blanche et le Valgrisanche étaient gardés seulement par des milices[2]. Les neiges étaient encore si abondantes qu'aucune attaque ne paraissait à craindre. Cependant, le 1[er] mars, trois compagnies du régiment de la Marine vont relever au Fornet, à Usselières et à Grandes-Alpes, les miliciens du col du Mont, qui se replient à Plan-Caval et à Valgrisanche. Elles sont renforcées, à la fin du mois, par tout le régiment, le commandant piémontais ayant été mis en éveil par la désertion d'un détachement du 4[e] bataillon d'infanterie légère cantonné à Séez[3]. Le colonel Avogrado fait occuper le col du Mont et réparer les retranchements assez à temps pour repousser une patrouille française, venue de Sainte-Foy[4]. Mais ce n'était là qu'une feinte. Avril 1794.

Le 22 avril, le général Badelaune, ne laissant dans cette direction que des postes aux Masures et au Miroir, ainsi qu'à Bonneval sur sa gauche, avait rassemblé la majeure partie de ses 4.000 hommes[5] à Séez, au Châtelard au-dessus Prise du col du petit Saint-Bernard.

1. Arch. de Breil, pièce n° 105; voir pièce just. n° 21. Si l'on compare les situations des troupes piémontaises données dans le 1[er] volume, avec celle de la pièce just. n° 22, on reconnaît que les régiments de Turin, Montferrat et les grenadiers royaux étaient passés dans le comté de Nice, tandis que ceux de Saluces, Verceil et Suse n'étaient pas encore arrivés. Au mois d'avril, il n'y avait donc dans la vallée d'Aoste que le régiment Suisse à trois bat., les deux bat. de la Marine, un bat. de Novare, un de la légion légère, enfin le 3[e] Grenadiers, avec les dragons de Chablais. Les quartiers d'hiver devaient s'étendre au moins jusqu'à Ivrée.

2. Travail de M. de la Bigne: Des Suisses et le bat. de la légion légère étaient restés au Fornet, du 20 octobre au 8 décembre, date à laquelle ils sont remplacés par des miliciens aux ordres du sergent Morel, de Valgrisanche.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, des 21 et 22 mars. Ordres de mouvement des 20 mars et 1[er] avril. — Ce détachement était composé d'un capitaine, un sous-lieutenant, six caporaux et six chasseurs. Ramené à l'Hôpital-sous-Conflans, puis à Grenoble, le 4[e] bat. d'infanterie légère est « épuré » et remplacé par le 5[e] de l'Isère, relevé à Carrouge par le bat. de Châtillon. On craignait que ces déserteurs ne donnassent l'éveil; il semble plutôt qu'ils ont trompé les Piémontais. On doit ajouter cependant que, dans sa relation, le commandant Bejay de la Coche dit que, sur la demande du général Rockmondet, deux bat. de renfort étaient arrivés à la Thuile, le 23 avril au soir, veille de l'attaque.

4. Travail de M. de la Bigne.

5. Jomini, et après lui, Pinelli naturellement, parlent de 20 compagnies de grenadiers. A ce moment, les bat. de Grenadiers n'existaient plus à l'armée des Alpes, et Badelaune, ne disposant que de cinq bat., ne pouvait avoir que cinq compagnies de Grenadiers. En admettant même une confusion, par suite de l'appellation de grenadiers de la Côte-d'Or donnée au 6[e] bat. de ce département, cela ne ferait que huit compagnies de plus, ou 13 au lieu de 20. La répartition des forces françaises dans la situation du 20 avril est très vague. En somme, les cinq bat. représentaient 45 compagnies sur lesquelles 37 paraissent avoir été réunies, savoir : 20 au mont Valezan et 17 au Châtelard. Il n'en restait donc que huit, qui devaient être réparties entre les postes de droite et de gauche, Séez, Bourg-Saint-Maurice et Moutiers.

Avril 1794. de mont Valezan[1], et intercepté toute communication entre les habitants et l'ennemi. Son projet d'attaque ayant reçu l'approbation du général Dumas, qui s'était rendu à Bourg-Saint-Maurice avec le représentant du peuple Gaston, l'adjudant général Almeras marche, le lendemain, avec 17 compagnies, par Saint Germain, jusqu'au chalet de Prarion, où il se déploie devant les ouvrages du baracon de la Commune. Le lieutenant-colonel Settler, commandant au petit Saint-Bernard, fait aussitôt renforcer ce poste; le capitaine Bégoz envoie également un détachement du col de Traversette dans les retranchements situés au confluent du Reclus et du ruisseau de Bellecombe, qui paraissaient menacés. L'adjudant général Alméras avait, en effet, peu à peu porté une fraction de ses forces sur la rive gauche du Reclus. Mais, après avoir tiraillé toute la journée, il se replie, à la tombée de la nuit, et redescend à Saint-Germain pour former la réserve de l'attaque principale.

Cette dernière part du Châtelard, dans la soirée du 23 avril, en trois colonnes. Celle de droite passe sur la rive gauche du torrent des Moulins, dont elle remonte le cours, dans l'intention d'en gagner la tête, puis les pentes du Chardonney, pour dominer les deux redoutes de Traversette; elle est arrêtée par l'abondance des neiges et la raideur des pentes. La colonne du centre suit le sentier du col; sa tête parvient, vers 3 heures du matin, sans être signalée, aux pieds des retranchements. La sentinelle placée à l'entrée de la redoute de l'est est tuée à la baïonnette et la garnison obligée de mettre bas les armes avec le capitaine Bégoz, avant d'avoir pu se mettre en état de défense. A la batterie de l'ouest, l'éveil avait été donné;

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoires de Bejay de la Coche. Il ne faut pas confondre ce Châtelard, situé sur la rive droite du ruisseau des Moulins, avec le hameau du même nom qui est près de Bourg-Saint-Maurice, sur la rive droite du Versoyen.

les artilleurs piémontais ont le temps de faire une décharge de leurs pièces ; mais ils sont bientôt enveloppés, tués ou pris, et les canons tournés contre les retranchements du petit Saint-Bernard, que commençait à attaquer la colonne de gauche, en débouchant par le versant occidental du contrefort qui sépare les vallons des Moulins et du Reclus. Fatigués par le combat de la veille, surpris par ce feu d'enfilade venant d'un poste jugé imprenable, enfin effrayés par l'explosion d'un de leurs magasins à poudre, les défenseurs se replient dans le plus grand désordre vers les retranchements du Prince-Thomas, qu'ils abandonnent presque aussitôt, en voyant les Républicains occuper la Thuile et y éteindre le feu mis aux magasins. Ils ne s'arrêtent au défilé de Pierre-Taillée que le temps nécessaire pour permettre au régiment de la Marine de redescendre le Valgrisanche et de se réunir à eux au village de Saint-Pierre, au moment où y arrivait le duc de Montferrat. La démoralisation de ses troupes paraît si grande au prince, qu'il les fait rétrograder encore jusqu'au camp du Quart, afin d'être hors d'atteinte des Français[1]. Avril 1794.

1. Les documents relatifs à la prise du Saint-Bernard sont peu nombreux et fort incomplets. Le récit que l'on vient de lire a été obtenu par la comparaison des pièces ci après : Arch. de Breil, pièces n°s 40 et 105, aux pièces just. n°s 34 et 21. — Arch. de la Guerre : Lettres du général Badelaune et du représentant du peuple Gaston, aux pièces just. n° 20. — Arch. de la sect. techn. du génie : Mémoire de M. Bejay de la Coche. — Travail de M. le sous-lieutenant de la Bigne, du 22e bat. de chasseurs. — Pinelli. p. 359 et suivantes. — Thaon de Revel, p. 196. — Les remarques suivantes ne paraîtront peut-être pas inutiles. Et d'abord la date de cette affaire est quelque peu indéterminée : les pièces des Arch. de Breil indiquent le 18 avril ; celles des Arch. de la Guerre le 5 floréal ou 24 avril, ainsi que le Mémoire de Bejay de la Coche. Pinelli, copiant mal Jomini, donne le 23 avril ; enfin, Thaon de Revel ne donne aucune date. Le 24 avril paraît devoir être adopté, si l'on fait attention à l'époque de l'arrivée du duc de Montferrat, fixée après Pâques, qui était le 20 avril, par la pièce n° 105 des Arch. de Breil, au 23 ou 24 avril, par la pièce n° 40 ; enfin, au 25, par Pinelli, qui paraît sur ce point beaucoup mieux informé que Thaon de Revel, p. 195, faisant partir le duc, de Turin, à la fin de mars. Mais si, dans le dernier paragraphe de la page 362, Pinelli est exact, on n'en saurait dire autant pour le reste de sa relation de cette affaire. La prétendue trahison du capitaine Bégoz ne repose sur d'autre fondement que sur la mise en liberté ultérieure de cet officier, mesure qui a été appliquée à tous les Suisses prisonniers, par arrêté du comité de Salut public du 10 vendémiaire an III (1er octobre 1794. Arch. de la Guerre : Ordre de l'armée des Alpes, le 17 octobre, relatif au renvoi des prisonniers suisses chez eux par étapes, et lettre du général Petit-Guillaume, le 20 octobre). On se demande d'ailleurs où les Républicains auraient pu trouver à ce moment une somme de 300,000 francs, à moins qu'elle ne fût en assignats, qui n'avaient pas cours de Suisse, en sorte que le malheureux Bégoz aurait fait un marché de dupe. Quant à la fameuse attaque concertée entre les régiments de Rockmondet, de la Marine et de Saluces, Pinelli, copié d'ailleurs par Revel, fait simplement une transposition et place le 24 avril le combat livré le 18 juin. Cette erreur paraîtra manifeste, si l'on remarque que, d'après les documents consultés par M. de la Bigne, le régiment de la Marine est, en avril, dans le Valgrisanche et que, d'après les pièces les plus authentiques des Arch. de Breil, le régiment de Saluces est près de Tende, le 24 avril. M. de la Bigne signale seul l'envoi d'un détachement du col de la Traversette à celui du Petit Saint-Ber-

Avril 1794. Pour le moment, ceux-ci ne songeaient pas à poursuivre leurs succès, bien que les pertes fussent minimes[1]. Ils se contentent d'occuper Pré-Saint-Didier et Morgex, couvrant le passage de l'Allée-Blanche et poussant des patrouilles jusqu'à Villeneuve[2]; ils renforcent le camp de Filuel, près de Sainte-Foy, pour observer le débouché du col du Mont, que gardent les miliciens de Valgrisanche[3]. Le général Voillot vient de Cluse avec un bataillon prendre le commandement de ces forces[4], en remplacement de Badelaune, nommé divisionnaire, qui reçoit l'ordre de passer dans la vallée de Maurienne avec 2,000 hommes choisis, pour chercher de nouveau à s'emparer du mont Cenis. Afin d'augmenter les chances de réussite, en donnant le change aux Piémontais par des attaques divergentes, le général Dumas se transporte à Briançon[5].

Il avait projeté ces diversions dès le commencement de mars, mais n'avait pu les exécuter par suite du mauvais temps et de la nécessité de réorganiser les troupes[6]. A la

nard, le jour de l'attaque de l'adjudant général Alméras. Ce fait suffit pour expliquer la surprise. Le travail de ce lieutenant paraît d'ailleurs avoir été fait avec des documents assez détaillés, puisqu'il cite le lieutenant Darbelley de Valgrisanche, comme ayant été tué les armes à la main dans la redoute où les Piémontais ont résisté. Aucun document ne marque avec précision quelle était cette redoute. On a pensé que c'était celle de l'est, parce que Pinelli la désigne sous le nom de « freccia », flèche, p. 359, terme qui se rapporte à peu près à la forme de l'ouvrage. Mais on n'a à ce sujet aucune certitude. On doit même mentionner que, d'après certains documents qu'il a réunis, M. le lieutenant-colonel Raymond, sous-chef d'état-major du 14e corps d'armée, estime que la flèche était l'ouvrage de l'ouest, et que c'est l'ouvrage de l'est qui a été enlevé le premier par deux compagnies de grenadiers de la colonne de gauche, qui seraient parvenues à atteindre les pentes dominant cet ouvrage, en se glissant le long des escarpements tournés vers le col du petit Saint-Bernard et en coupant ainsi la ligne de retraite des défenseurs. Voir cependant la pièce n° 105 des Arch. de Breil, pièce just. n° 21. La marche des colonnes françaises est celle indiquée par M. de la Bigne, qui paraît d'ailleurs parfaitement adaptée au terrain.

1. Cinq à sept tués, 40 à 60 blessés, d'après les lettres de Gaston, Dumas et Badelaune. Les Piémontais auraient laissé 200 prisonniers. Pinelli, p. 361, accuse 62 morts, 22 blessés, 117 prisonniers, mais il est possible qu'il veuille parler de l'affaire du 18 juin.

2. Arch. de Breil, pièce n° 105 ; Arch. de la Guerre: Lettre de Dumas, le 1er mai.

3. M. de la Bigne indique François Chamoine, de Valgrisanche, comme s'étant chargé d'assurer cette garde avec le syndic de la Cavalle.

4. Arch. de la Guerre: Ordre du 30 avril. Le bat. est celui de Louhans, de la réquisition, qui était à Ferney.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas, les 19 avril, 2 et 6 mai.

6. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 1, 2, 11, 12, 19, 21, 22, 24 mars, 9 et 16 avril. Le général Valette, commandant à Briançon, fait une reconnaissance sur Césane, le 11 mars. Le 23 du même mois, l'adjudant général Achon part de Briançon à l'entrée de la nuit, avec 80 h. de la compagnie des carabiners du 2e infanterie légère et de la compagnie des grenadiers du 5e des Côtes maritimes. Le lendemain, de grand matin, il arrive à 500 mètres de Césane que les Piémontais abandonnent. Il pénètre dans le village, s'empare des « culottes » (sic) du baron des Geney, capitaine des grenadiers sardes, qui se sauve à Oulx, de 43 fusils, 20 gibernes, et se retire en emmenant le consul comme otage jusqu'à l'acquittement d'une réquisition de 200 quintaux de blé. Le 20 mars, une reconnaissance va jusqu'au col de la Madeleine, qui était inoccupé, mais ne peut pousser jusqu'à Largentière, à cause du dégel. Deux compagnies restent à Larche.

Mai 1794.

fin d'avril, les neiges commençant à fondre rapidement[1], les bataillons sortent des quartiers d'hiver et sont mis en marche vers les hautes vallées de la Durance[2] ; on répare les chemins et le camp retranché de Tournoux[3]. Le général Pellapra se rend à Embrun pour diriger les mouvements de la 1re division[4], qui est prête à prendre l'offensive contre les troupes du duc d'Aoste, réparties en un mince cordon le long de la frontière, du mont Levana au pic de l'Enchastraye[5].

Engagement dans la vallée de la Stura.

Dans la vallée de la Stura, il n'y avait que 1,400 hommes, sous les ordres du général Zimermann[6]. Au moment où le général Colli était obligé d'abandonner les lignes de Saorge, le baron de Wins avait espéré pouvoir conserver du moins la crête de la chaîne capitale des Alpes[7]. Conformément à ses ordres, Zimermann avait établi son quartier général à Argentera et porté à 500 hommes la garde des quatre grands baracons construits l'année précédente en amont du hameau des Granges[8]; 400 étaient à Vinadio pour relever les détachements envoyés, le 28 avril, aux baracons des cols de Sant'Anna et de la Lombarda[9]; le reste constituait la garnison de Demonte.

1. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 21 avril.
2. Arch. de la Guerre : Situation du 20 avril ; voir pièce just. n° 17.
3. Arch. de la Guerre : Ordres, le 1er mars, de réparer la redoute de Gleysoles ; le 3 mars, au capitaine du génie Sicard, de reconnaître les chemins en vue d'une attaque ; le 2 avril, au général Garavagne, directeur des fortifications des Hautes et Basses-Alpes, de faire construire des retranchements dans le bois de la Sylve ; le 11 avril, concernant le départ pour Montdauphin des quatre compagnies de sapeurs nouvellement formées à Domène, Gières, etc. Envoi, le 16 avril, au général Vaubois, d'un mémoire sur Tournoux et ses communications, mentionnant les moyens d'établir des chemins sur Embrun par le Parpaillon et sur Barcelonnette par Jausiers. En même temps, il est recommandé d'employer les prisonniers aux travaux de route ; 10,000 livres en assignats sont mises, à cet effet, à la disposition du général. Enfin, le 30 avril, le 1er de la Drôme et le 4e d'infanterie légère reçoivent l'ordre de se rendre de Thonon et Grenoble à Barcelonnette et le bat. de sapeurs d'aller de Barraux à Montdauphin.
4. Arch. de la Guerre : Ordres des 1 et 3 avril.
5. Le duc de Montferrat commandait les troupes en val d'Aoste ; le duc d'Aoste celles des vallées de Suse, Fénestrelle, Lucerne, du Pô, de la Vraita, la Maira et la Stura ; le général Colli commandait dans le comté de Nice et d'Argenteau dans la province de Mondovi.
6. Arch. de Breil, pièce n° 107 : extraits de la correspondance du général Zimermann. Cet officier arrive, le 1er mai, de la vallée d'Oulx et prend le commandement du général Christ de Santz, qui l'exerçait avant son arrivée. Les deux régiments de Christ et de Courten, qui étaient dans la vallée de Stura, ne comptaient pas ensemble 520 h. (Lettre du 3 mai). Le régiment de Courten avait un bat. dans le fort de Demonte ; les deux autres ne présentaient que 300 h. disponibles (Lettre du 28 avril). Il y avait en outre des milices.
7 Arch. de la Guerre : Mémoire du marquis Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. — Arch. de Breil, pièce n° 70 : Lettres de de Wins, le 21 avril 1794.
8. Voir l'emplacement et le plan de ces baracons sur la carte jointe au 1er vol.
9. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre du 28 avril. Ces 400 h. étaient du régiment de Christ. On réparait en outre les baracons des cols Long et de Barbacane.

Mai 1794. De son côté, le général Vaubois faisait travailler, depuis le 20, à la réparation du chemin carrossable conduisant de Tournoux à Larche, occupé par une grand'garde. Le 30, un poste est envoyé sur le sommet de l'Alpette[1] et, le 3 mai, le 1er bataillon de l'Aude, conduit par l'adjudant général Lacombe et le capitaine du génie Chantavoine, refoule du col de la Madeleine les éclaireurs ennemis ; le 7, une patrouille française parvient même au sommet de l'Oronaye[2]. S'attendant à être attaqué vigoureusement[3], le général Zimermann avait renforcé la garde des baracons d'Argentera, armés de huit canons[4]. Il est bientôt obligé de se replier précipitamment, par suite du progrès de la gauche de l'armée d'Italie.

Marchant parallèlement au gros des forces de la division Garnier, le général Sérurier s'était avancé dans la vallée de la Tinée et sur le plateau de Beuil, poussant son avant-garde, au commencement de mai, dans le vallon de Mollières par le Val-de-Blore, et sur Isola par Roubion et le col de la Valette[5]. Celle-ci, renseignée par un déserteur sur l'effectif et la situation des Piémontais, surprend, le 10 mai au matin, les gardes de la Lombarda et de Sant' Anna, s'empare d'un officier et de quelques soldats, puis poursuit le reste. Les fuyards s'étant ralliés autour d'un détachement envoyé de Vinadio au défilé de Ciapentti ou Baraccone, les Français reviennent à Sant'Anna[6]. Le sys-

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Vallier de la Peyrouse, directeur des fortifications à Embrun.

2. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de la Peyrouse.

3. Arch. de Breil ; pièce n° 107 : Lettre du 3 mai. Le général Zimermann s'excuse auprès de Colli de ne pouvoir se rendre à Tende pour prendre ses ordres. Il croyait les Français au nombre de 2.700, y compris 300 pionniers ; d'après la situation du 20 avril, il y avait 3.500 h. disponibles.

4. Arch. de Breil, pièce n° 275 : 2e et 3e bat. de Courten, un détachement de Christ et 400 chasseurs ou miliciens.

5. Arch. de la Guerre : Rapport du général Garnier. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre du 1er mai. Il y a un camp de 800 h. au col d'Aidon ; ordre a été donné à Roubion, de préparer des logements pour 200 h. ; à Saint-Etienne, de faire ouvrir les chemins.

6. Arch. de la Guerre : Rapport du général Garnier. Rapport de Dumerbion, le 12 mai. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Zimermann, le 10 mai, et du major Torricella, le 11 mai. Les Piémontais perdent cinq prisonniers et 14 déserteurs. Le général Sérurier envoie cinq compagnies à Sant'Anna. Voir, pour les détails du mouvement, le *Mémoire local et militaire sur le département des Alpes-Maritimes*, p. 28 et suivantes. On ne trouve sur aucune carte le nom de Ciapentti, donné par le major Torricella. Mais auprès du point marqué Baraccone sur la carte italienne, la carte sarde indique Chiapeiret. D'ailleurs, en cet endroit, la vallée est fort resserrée et le chemin traverse plusieurs fois le torrent.

Mai 1794.

tème défensif de la tête de la Stura étant ainsi tourné et, d'ailleurs, la retraite du général Colli à Borgo San Dalmazzo obligeant à concentrer les forces, le général Zimermann se met en retraite dans la nuit et, après 16 heures de marche, arrive, le 11 mai, à Demonte[1]. Des milices restent aux Barricades et suffisent pour empêcher la brigade Vaubois de dépasser Bersezio; un poste garde aussi Vinadio et les hauteurs de Prato Longo et Ponte Bernardo[2].

Reddition du fort de Mirabouc.

Le général Provera s'était également porté avec 1.400 hommes à la tête des vallées de la Maira et de la Vraita[3], où il était bien difficile de pénétrer à cette époque de l'année, à cause des neiges. Cependant, le 8 mai, la grand'garde de Chianale est menacée, sans succès, par un parti français venu de la vallée du Guil[4]. Cette attaque avait pour but de masquer le mouvement exécuté sur Mirabouc, dans la vallée de Luserna, mouvement qui réussissait d'abord au-delà de toute espérance[5]. Ce fortin, accroché à un escarpement, barrait complètement le chemin du col Lacroix, qui le traversait. Il avait été réparé depuis peu, muni de deux ponts-levis, armé de deux canons et de quelques spingardes, enfin relié par une forte palissade au fond du ravin où coule le torrent du Pellice[6].

1. Arch. de Breil, pièce n° 275. La marche se fait de la manière suivante: en tête la compagnie de milices Otto, puis celles de Martini et de Balbo ; ensuite le 2e bat. de Courten ; enfin, l'artillerie traînée à bras par l'autre bat. de Courten et les milices,les artilleurs s'étant enivrés et enfuis.

2. Arch. de Breil. pièce n° 107 : Lettre de Zimermann, le 11 mai. — Arch. de la Section technique du génie : Mémoire de la Peyrouse. Le général Vaubois croyait avoir devant lui des forces importantes. Il n'avait encore aucune communication avec le général Sérurier.

3. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Correspondance du général Provera, lettre du 10 mai 1794 ; pièce n° 198 : Lettre de Provera, le 3 mai 1795. Les troupes sous ses ordres sont : le régiment de Casal, de 900 h., les chasseurs de Martin et les milices du comte Gensa.

4. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre du roi de Sardaigne, le 11 mai, félicitant Provera du succès qu'il a remporté et le plaçant sous les ordres de Colli. Les documents français ne font pas mention de cette affaire. Pinelli, p. 365, l'exagère et la défigure, en la confondant sans doute avec celle du mois d'octobre de la même année. Revel, p. 210, en donne en quelques mots une relation exacte. Les troupes françaises qui ont fait cette opération devaient appartenir au 4e bat. des Basses-Alpes, venu de Gap dans la vallée du Guil, le 4 mai.

5. Dans sa lettre du 6 mai, le général Dumas ne paraît pas convaincu qu'on pourra s'établir dans la vallée de Luserna.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 14 mai ; il dit qu'on a pris quatre canons et sept spingardes: Mémoire du lieutenant-colonel Franco, en 1793, sur les forteresses du Piémont. —Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. Mémoire manuscrit du capitaine d'artillerie Audebrand, d'après des documents inédits trouvés à Montdauphin et dans la vallée du Queyras. Il dit qu'il n'y avait que deux canons en fer. Voir en outre la *Topographie militaire des Alpes*, par Montannel, p. 346.

Mai 1794.

Ce poste, bien que gardé par une centaine d'hommes seulement[1], paraissait inexpugnable, par suite de l'impossibilité pour l'assaillant d'y amener du canon[2]; aussi n'y avait-il dans la vallée que quelques miliciens sous les ordres du brigadier Gaudin[3]. Cependant, le 9 mai[4], le commandant du fort, major Mesmer, affaibli par la maladie, intimidé par les récits des habitants, peut-être même contraint par les Vaudois, gagnés à la cause de la République[5], remet le fort au bataillon des chasseurs des Basses-Alpes, dont le chef Caire-Morand, de Briançon, l'autorise à se retirer avec les honneurs de la guerre[6]. Les détachements ennemis abandonnent aussitôt le reste de la vallée et les Français occupent successivement Villanova, Malpertus, Bobbio et Villar[7].

Attaques sur Césane et Bardonnèche.

Le jour même de la prise de Mirabouc, le général Dumas faisait déboucher de Briançon la brigade Valette,

1. Pinelli, p. 365, indique que la garnison se composait de 100 jeunes soldats des régiments de Zimermann et de Backmann. Le capitaine Audebrand donne 40 Vaudois et 35 éclopés.

2. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. — Montannel, p. 347. — Arch. de Breil, pièce n° 67 : Minute de M. de Malausséna.

3. Arch. de Breil, pièce n° 70 e : Mémoire sur la situation de l'armée austro-sarde, probablement fait par M. de Wins, du 16 au 18 mai 1794. C'est quelques jours après que le général Zimermann est venu remplacer le brigadier Gaudin.

4. Il y a aussi pour cette date quelque incertitude, qui provient sans doute de la lettre de Dumas du 14 mai (Arch. de la Guerre), où il est dit que le fort Mirabouc a été attaqué dans la nuit du 21 au 22 floréal. M. de Malausséna (Arch. de Breil, pièce n° 23) cite la même date, mais ajoute entre parenthèses, 9 mai. Dans les Arch. de Breil, pièce n° 94, il y a d'ailleurs une lettre du roi à Colli, en date du 10 mai, lui annonçant la prise de Mirabouc. Caire, dans sa lettre du 12 mai (Arch. de la Guerre, pièce just. n° 23), marque très nettement qu'il est entré dans le fort le 20 floréal ou 9 mai, à 4 h. du soir. Bejay de la Coche (Arch. de la Sect. techn. du génie) donne la même date. Cependant Revel (p. 209) indique le 12 mai, ce qui est une erreur.

5. Pinelli, p. 365. — Arch. de Breil, pièces 70 et 108. Dans une lettre du 13 mai, Provera rapporte qu'on estime les Français dans la vallée de Luserna à 8,000 h. Dans son mémoire, M. de Wins dit « qu'on a d'abord assuré que l'ennemi était fort de 6,000 h. au moins et qu'il avait un petit parc d'artillerie ; à présent on dit qu'ils n'ont pas plus de 2,000 h. et on ne parle plus d'artillerie. » En effet, Caire n'avait que 600 h. (lettre du 12 mai) à 744 h. (situation du 24 avril). Le capitaine Audebrand raconte que le bat. était guidé par un homme de Bobbio, partisan des Français. Arrivant la nuit, cet homme appelle la sentinelle, se disant porteur de dépêches ; on le fait entrer et aussitôt quelques chasseurs se précipitent dans le fort. Un capitaine vaudois veut mettre le feu à un des canons, qui éclate et manque de le tuer. Le major Mesmer malade se met alors à parlementer et finit par capituler.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, du 14 mai. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mém. de la Peyrouse. — Pinelli, p. 365. Il est étrange que cet auteur essaie de défendre le major Mesmer. — Revel, p. 209, n'a pas cette indulgence, non plus que M. de Malausséna, qui s'exprime ainsi : « Mais ni ces distinctions de la valeur (les honneurs de la guerre), sous lesquelles les lâches se flattent vainement de couvrir leur infamie, ni l'assertion gratuite des relations du vainqueur de s'être rendu après une défense assez soutenue, ne le garantiront point de subir la peine de passer par les armes sur l'esplanade de Turin.»

7. Revel, p. 210. — Arch. de la Guerre : Lettre de Caire, le 12 mai, pièce just. n° 23.

forte de 3 à 4,000 hommes [1], par les cols de l'Echelle et du mont Genèvre. Dans cette dernière direction, les Piémontais quittent Césane sans combat et se replient par San Sicario. Du côté du col de l'Echelle, l'adjudant général Achon dirige quelques flanqueurs par le col de la Chaux d'Acles, refoule facilement les avant-postes ennemis [2], entre à Mélezet, mais est arrêté dans sa marche sur Bardonnèche par le feu de deux petits mortiers, en batterie sur le roc de Bramafan. Mai 1794.

S'attendant à être soutenu, le commandant piémontais, baron de Monthoux, avait placé les 400 hommes dont il disposait de façon à barrer la vallée; la droite à Millaures, le centre au vieux château de Bramafan, la gauche sur les hauteurs qui dominent ce dernier point; il se reliait par un détachement de chasseurs et de pionniers au pas de la Mulotière, où les Français avaient été arrêtés par une compagnie de milices, accourue de Beaulard, dès les premiers coups de fusil. L'adjudant général Achon forme alors deux colonnes; l'une s'avance de nouveau sur Bardonnèche, tandis que l'autre se porte vers un plateau, à l'extrémité de la gauche piémontaise [3]. Sur le point d'être tourné et privé de son artillerie mise hors de service, le baron de Monthoux se retire, avec sa petite troupe, sous la protection du poste de Millaures, qui forme l'arrière-garde,

1. Arch. de la Guerre: Lettre du général Dumas, le 14 mai.

2. Arch. de la Guerre: Conférence du lieutenant-colonel Franco: « Le Mélezet était occupé par 50 h., qui fournissaient des avant-postes au Plan du Col (Pian del Colle), au Chezal (Gr. Cesal), et au Baracon du Roc (à la Selletta, 2,261 m., ou à Croce della Mulattiera), 2,346 m.) ». Indépendamment de cette relation, qui est assez complète, on a utilisé les documents suivants: Arch. de la Guerre: Lettre de Dumas, le 14 mai (voir pièce just. n° 21); Arch. de la Section technique du génie: Note de La Peyrouse et mémoire de Bejay de la Coche, qui observe que le poste de Bramafan a une très grande force, s'il y a des troupes en quantité suffisante aux alentours, mais qu'abandonné à lui-même, il n'a aucune valeur, parce qu'il peut être cerné facilement et obligé de se rendre, faute de vivres; Arch. de Breil, pièce n° 70 e: Mémoire de M. de Wins. Le lieutenant-colonel Franco attribue 4,000 h. à la colonne française de Bardonnèche, tandis que le général Dumas porte à 3,000 h. l'effectif total des deux colonnes. La situation du 20 avril donne bien 6,450 h. disponibles pour la brigade Valette, mais il faut en déduire 1,655, effectif des chasseurs des Hautes-Alpes et du 4e des Basses-Alpes, à ce moment dans la vallée du Guil; 515 pour les gardes nationaux et l'artillerie. Il ne reste donc que 4,280 h. sur lesquels on a dû laisser au moins un millier d'hommes pour garder Briançon. L'adjudant général Achon avait donc au plus 2,000 h.

3. Cette colonne a dû marcher vers Bersa, par Cappla Cugni et Gr. Bocina (carte italienne).

Mai 1794.

par la rive gauche du torrent. Une fois réunis, les deux corps piémontais, présentant 2,000 combattants, abandonnent encore Oulx et ne s'arrêtent qu'en arrière du fort d'Exilles, avec deux détachements sur les flancs, un de 400 hommes vers l'Assiette, l'autre de 600 à San Colombano.

Occupation du mont Cenis.

Mais le général Dumas avait hâte d'en finir avec l'expédition du mont Cenis. Il se borne donc à faire garder Césane et Bardonnèche, poussant des avant-postes au-delà de ces deux points et mettant à contribution la commune d'Oulx. Il passe en Maurienne par le sentier du Galibier, et le représentant du peuple Albitte le rejoint à Saint-Jean; tous deux se rendent à Lanslebourg, comptant avec raison que les mouvements offensifs exécutés de la vallée de la Durance faciliteraient la nouvelle tentative dirigée par le général Badelaune[1]. En effet, ordre avait été donné au baron Chino de quitter les retranchements du mont Cenis[2], dont les postes se trouvaient ainsi fort réduits[3], le jour même de l'attaque des Français. Se bornant cette fois à une démonstration du côté du petit mont Cenis, ceux-ci, au nombre de 5,500 hommes, avaient pris, pour enlever les lignes du grand mont Cenis, à peu près les mêmes dispositions que celles qu'avait prescrites le général Sarret.

Le 14 mai, vers 1 heure du matin, 300 hommes se déploient en tirailleurs, d'un côté et de l'autre du chemin de la Ramasse, à la lisière de la forêt, pour attirer l'attention de l'ennemi. A droite, le capitaine Herbin, à la tête

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 14 mai.

2. Arch. de Breil, pièce n° 94 : D'une lettre du roi à Colli, le 11 mai il résulte qu'à cette date l'abandon du mont Cenis était décidé.

3. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco. — Arch. de Breil : Récit de M. de Malausséna. Il est assez difficile de savoir exactement ce que les Piémontais avaient au mont Cenis. Il semble cependant qu'il y avait moins de 3,000 h., puisque, après avoir cité ce chiffre, le lieutenant-colonel Franco dit que l'on avait retiré à Suse prématurément 12 compagnies de grenadiers. Mais il y a là sans doute une erreur, puisque, dans la relation du capitaine Magni (Arch. de Breil, pièce n° 91) il est question des six compagnies des 6e et 7e bat. de grenadiers ; les six compagnies des 2e et 10e grenadiers avaient donc été seules retirées. Le capitaine Magni indique encore des prisonniers de la Reine et de Backmann. Il y avait donc au plus quatre à cinq bat. aux grand et petit mont Cenis, ne représentant pas 2,000 h.

Mai 1794.

de 1,500 hommes, formés en deux colonnes, gagne, à travers la forêt d'Arc[1], les bords du ravin de la Madeleine, sans être signalé, grâce au brouillard et à l'obscurité de la nuit. Les palissades qui enveloppaient la batterie du Roc et la redoute des Rivets disparaissant sous des monceaux de neige durcie, l'une des colonnes surprend ces deux postes et fait prisonniers leurs défenseurs sans coup férir[2]; les pièces en sont aussitôt retournées contre le Villaret, qui répond par un feu mal ajusté, ainsi que la batterie supérieure de Mollard Crocet[3]. Ce dernier ouvrage est d'ailleurs bientôt débordé sur ses deux flancs. Tandis que la colonne de l'extrême droite continue à s'avancer vers le pas de la Beccia par le vallon de la Madeleine, le capitaine Herbin reforme ses troupes, laisse un détachement aux Rivets et se dirige sur le col du mont Cenis, en longeant le pied des pentes orientales de la Petite Turra.

Le poste de la Ramasse était ainsi tourné par sa gauche, au moment même où le général Badelaune, suivant avec 3,700 hommes l'itinéraire reconnu le 6 avril, attaquait, sur sa droite, l'ouvrage des Arsellins et menaçait la gorge de la redoute de Villaret. Le commandant piémontais, capitaine Magni, n'avait donc pas un instant à perdre pour se replier sur le col, où, selon les instructions reçues, il espérait trouver les renforts qu'il avait réclamés par deux fois, et couvrir ses flancs par les détachements de la Petite Turra et de la Tomba[4]. Mais le premier, composé d'une ou

1. Le lieutenant-colonel Franco dit qu'Herbin, « partant de Bramans, se porta aux granges de Sollières et de la Madeleine. » Il est plus probable qu'Herbin est parti de Termignon.

2. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco. On voit par là quelle créance il y a lieu d'accorder au récit purement fantaisiste de Pinelli, p. 363 et 364. On se bornera à ajouter que, d'après le même mémoire, le général baron Chino et les officiers supérieurs étaient à Suse et, « quoique partis au coup d'alerte, ne purent rejoindre les troupes qu'après la débâcle » ; que l'attaque n'a pas eu lieu le 12 mai ; enfin que l'arrière-garde de 600 h. du rég. de la Reine n'a pas été prise, le 15, à la Ramasse.

3. Il importe de faire observer que l'on prend ce nom dans le même sens que précédemment et ainsi que l'entend le capitaine Magni dans sa relation, c'est-à-dire pour désigner la batterie de fusils de rempart au-dessus de la redoute des Rivets, sur le flanc de la Petite Turra; tandis que, dans le rapport du général Badelaune, le nom de « Mollard Crochet » est appliqué aux Arsellins, que le notaire Boschis appelle aussi Mollard Glochet.

4. Pointe della Nauda de la carte sarde, Lameth des anciens documents, pour la Mait ou la Mat.

Mai 1794. deux compagnies de pionniers [1], craignant d'être enveloppé par les deux colonnes du capitaine Herbin, s'était porté vers le petit mont Cenis; quant au second, fort d'une soixantaine d'hommes, il s'était enfui en voyant arriver, sur un rocher plus élevé, quelques éclaireurs du bataillon des grenadiers de Paris, que Badelaune avait détachés vers Grand'Croix, par le col de la Tomba, sous la conduite de l'adjudant général Camin. Favorisé par un brouillard épais, le capitaine Magni parvient, avec les débris de sa troupe, à devancer cette colonne à la Poste des Tavernettes [2], et rejoint à Grand'Croix la réserve aux ordres du marquis de Saint-Georges.

Un retranchement, armé de deux pièces de 8, avait été préparé en ce point pour protéger la retraite, qui devait se faire par les défilés de l'escalier et de la descente sur la Ferrière [3]. Mais la panique est si grande que les Piémontais ne s'y arrêtent pas. Les canons servent aux Républicains, qui poursuivent les fuyards jusqu'à Novalaise. Pendant ce temps, la colonne de l'extrême droite française, arrivée au pas de la Beccia, était descendue aux granges Servino. Deux cents hommes s'en détachent et, prenant à revers les défenseurs du mont Froid et du petit mont Cenis, attaqués de front par le 1er bataillon des Hautes-Alpes, les obligent à s'échapper rapidement par le vallon de Savines et le col du Clapier [4]. Plus de 500 prisonniers, des canons,

1. Le lieutenant-colonel Franco parle d'une seule compagnie « qui, au premier coup, s'y était transportée de la Coupe d'Or.» Ce dernier nom, qui est aussi employé par le capitaine Magni, sert à désigner sur la carte de délimitation de la frontière, levée 1860, le col même du grand mont Cenis.

2. Le ruisseau qui se trouve immédiatement avant l'auberge de la Poste, en descendant du mont Cenis, sur le territoire italien, porte, d'après la carte sarde, le nom de Tavernettes.

3. La route n'existant pas à cette époque, la meilleure communication était un chemin muletier, dont certaines parties subsistent encore aujourd'hui.

4. Il est à remarquer que l'on va directement du col du petit mont Cenis au col du Clapier, en suivant une corniche et en passant un peu au-dessous du col des lacs Giaset. Le lieutenant-colonel Franco dit que la compagnie de pionniers de la Petite Turra, ainsi que les troupes du petit mont Cenis, se sont retirées par le Chiusalet, nom employé pour désigner le pic à l'ouest des glaciers de Bard, côte 3.272 de la carte italienne, qui domine à la fois le col des lacs Giaset et le col du Clapier. Il est d'ailleurs bon d'observer qu'aucun document français ou sarde ne donne ces deux derniers noms. L'ensemble des trois cols du Clapier, des lacs Giaset et du petit mont Cenis était désigné par cette dernière appellation, sans doute parce que la plus longue montée est celle que l'on fait pour atteindre le petit mont Cenis. C'est ainsi que l'on disait « passer par le petit mont Cenis », pour se rendre soit à l'Hôpital, soit à l'Arpon, soit aux Quatre-Dents, au-dessus d'Exilles.

des munitions, des magasins de toute espèce, constituaient les trophées de cette victoire, dont l'importance était aussi grande au point de vue moral qu'au point de vue matériel[1]. Mai 1794.

Premier projet d'opérations combinées.

Au milieu du mois de mai, en effet, les deux armées républicaines[2] étaient entièrement maîtresses de la crête des Alpes et des Apennins. Pour descendre avec une supériorité incontestable dans les plaines du Piémont, il n'y avait qu'à coordonner les mouvements de cette masse de 100,000 hommes, pleins de confiance en eux et de mépris pour l'ennemi[3], afin de provoquer une vigoureuse offensive sur un seul objectif. C'est dans ce sens que, dès le 29 avril, c'est-à-dire avant l'occupation du col de Tende, les représentants du peuple près l'armée d'Italie écrivaient à Paris[4]. Ils réclamaient en même temps de leurs collègues de l'armée des Alpes la réunion à Colmars de délégués, chargés d'examiner un projet établi par le général Bonaparte, dans le but de déterminer les premières manœuvres à exécuter de concert[5]. Ce projet était approuvé et envoyé, le 21 mai, au comité de Salut public[6] qui, dès le 8, avait accédé, dans la mesure du possible, à l'idée d'une action combinée contre le Piémont. Il fallait toutefois un certain

1. Les principales pièces consultées pour la rédaction de ce récit sont les suivantes : Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas et Badelaune, le 14 mai, pièce just. n° 24 ; d'Albitte, le 20 mai ; conférence du lieutenant-colonel Franco en 1798 ; cartes manuscrites du capitaine Dabadie dans l'atlas historique. — Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 91 c ; cette dernière aux pièces just., n° 26. Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche.

2. Arch. de la Guerre : Situation du 20 mai : armée des Alpes, 47,219 h. ; armée d'Italie, 61,124 h. ; ensemble : 108,343 h. Situation du 3 juin : armée des Alpes, 50,519 h.; armée d'Italie, 64,054 h. ; ensemble : 114,573 h.

3. Cette assertion, empruntée presque textuellement au mémoire du commandant du génie Paulinier de Fontenille, écrit en 1797 (Arch. de la Guerre et de la Section technique du génie) est justifiée tant par les lettres existant aux Archives de la Guerre que par les mémoires manuscrits et imprimés des officiers de cette époque.

4. Voir piece just. n° 26.

5. Correspondance de Napoléon, t. I, pièce n° 27. Ce projet ne vise, en effet, que « la seconde opération préparatoire à l'ouverture de la campagne du Piémont ». On y remarque la phrase suivante : « Cette opération est donc préliminaire à l'ouverture de la campagne, *quel que soit le plan qu'on adopte.* » C'est qu'en effet ce projet, qui porte la date d'envoi au comité, du 21 mai, avait dû être rédigé antérieurement et probablement vers le 7 de ce mois. Or, ainsi qu'il sera indiqué plus loin, le plan général de la campagne n'était terminé que le 28 mai.

6. Voir pièce just. n° 27.

Mai 1794.

temps pour réunir les troupes[1] et le matériel[2] qui paraissaient nécessaires à l'exécution d'une opération de cette envergure. On l'utilisait en donnant aux nouveaux corps l'instruction et la cohésion indispensables pour livrer des batailles rangées[3]; mais on permettait aussi aux forces austro-sardes de se reconstituer.

Disposition de l'armée austro-sarde.

Au moment où celles-ci, d'un effectif de 40 à 50,000 hommes[4], étaient partout contraintes de se replier sur le versant oriental des Alpes et semblaient devoir être écrasées à bref délai par les forces si supérieures des Républicains, le cabinet de Turin s'était naturellement adressé à celui de Vienne, afin d'en obtenir quelques secours; il ne recevait d'abord que des réponses dilatoires[5]. En même temps le baron de Wins croyait devoir résilier le commandement de l'armée austro-piémontaise, en invoquant le mauvais état de sa santé[6]. C'est donc dans ces circonstances critiques que, le 29 avril, le roi de Sardaigne pre-

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 13 mai, demandant 20,000 h. d'infanterie et 6,000 de cavalerie. Il n'a que 150 h. du 14e régiment de chasseurs à cheval. Lettre du ministre annonçant le départ de Rodez du 1er bat. de la Charente, qui arrivera à Toulon le 4 messidor (22 juin). Lettre de Dumerbion, le 28 mai; il a demandé 6,000 cavaliers; il en a reçu 16 à 1,700; il en manque donc 4,300. Il faut, en outre, trois compagnies d'artillerie légère avec des pièces de 8 et des obusiers, des ingénieurs dont un officier supérieur. Rapport de Dumerbion, le 7 juin, mentionnant l'arrivée de la cavalerie venant de l'armée des Alpes.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumerbion, les 13 et 28 mai, réclamant ce qui est nécessaire pour la formation d'un équipage de siège, des harnachements, des munitions et surtout de la poudre. — Lettre des représentants du peuple, le 22 mai, sur ce dernier objet, etc.

3. Arch. de la Guerre : Note très curieuse des représentants du peuple à Dumerbion, en date du 19 mai 1794. Elle est signée, pour copie, par Robespierre jeune, et relative aux mesures à prendre pour assurer l'instruction des troupes. Ils lui communiquent, en même temps, le projet d'opérations, qui était donc certainement rédigé à cette date. — Rapports de Dumerbion jusqu'au 27 mai. Chaque jour, il arrivait des hommes de la réquisition, que l'on dirigeait sur les demi-brigades, pour y être encadrés. — Rapports des prisonniers de guerre, déserteurs, espions, à l'armée du général baron Colli; le 23 juin, un milicien de Tende, qui a émigré, rapporte que, dans ce bourg, les troupes françaises font l'exercice trois fois par jour.

4. Tout semble indiquer que l'effectif de l'armée austro-piémontaise n'a pas dépassé 45,000 h. en 1794, non compris les milices et le produit éphémère de la levée en masse.

5. Thaon de Revel, p. 204.

6. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Voici en quels termes il apprécie la conduite du général de Wins : « Après avoir subi l'affront d'être privé du commandement général des troupes (à la fin de 1793) et s'être rabaissé aux bassesses de l'intrigue pour le recouvrer, à peine l'eut-il recouvré que l'ouverture bruyante de la campagne par les Français lui fit craindre de n'achever de compromettre sa réputation, s'il n'avait, pour la soutenir, l'armée autrichienne en Italie à sa disposition. Dans cette attente, il prétexta les lieux communs des généraux autrichiens servant en Piémont, les malaises, les infirmités, pour descendre du rôle de commandant à celui de conseiller, qu'il conserva tant qu'il ne désespéra d'avoir la direction de l'armée autrichienne, en la commandant sous l'archiduc Ferdinand, qui en fut nommé général en chef. »

nait personnellement la direction des opérations[1]. Bien que d'un caractère irrésolu et pusillanime, éprouvant quelque répugnance à s'occuper des questions militaires, ce prince dévot et, par suite, hostile à la Révolution française[2], ne songe qu'à prolonger une lutte dont ses alliés, peu scrupuleux, lui laissent supporter seul les lourdes charges et les conséquences désastreuses. Le 7 mai, il institue des tribunaux extraordinaires pour punir rapidement toute excitation à la révolte[3]; les 9 et 11 du même mois, il donne des instructions relativement à l'organisation de la levée en masse de tous les habitants[4], pour renforcer et appuyer l'armée, qui reste divisée en trois corps. Mai 1794.

Dans la vallée d'Aoste, théâtre d'opérations distinct, on avait craint tout d'abord que les Français, violant la neutralité du Valais, comme ils venaient de le faire pour les Etats de Gênes, ne pénétrassent par le Grand Saint-Bernard[5]. C'est pourquoi le duc de Montferrat avait reporté Vallée d'Aoste.

1. Arch. de Breil: Pièces diverses et particulièrement le n° 94, analyse de la correspondance du roi avec le général Colli, où se trouve, à la date du 1er mai, la « Détermination de Sa Majesté relativement au commandement de l'armée pendant le séjour du général de Wins à la campagne. » Colli le remplace provisoirement dans le commandement du corps autrichien auxiliaire, le 3 août 1794. (Arch. de Breil, pièce n° 91 : Lettre de l'archiduc Ferdinand). — Thaon de Revel, p. 203.

2. Arch. de la Guerre: Copie d'une lettre très curieuse (dont l'original existe aux Affaires étrangères), de Félix Desportes, résident de France à Genève. Voici le portrait que cet agent diplomatique fait de Victor Amédée : Ce prince, « faible, pusillanime et dévot, perd toutes les ressources qu'il pourrait tirer de son esprit et de ses connaissances, par l'incertitude de son jugement et l'instabilité de son caractère. Quoique fait pour être mené par le moins habile de ses courtisans, cependant il ne succombe que très rarement aux suggestions de ses ministres, parce que sa versatilité, son incertitude continuelles, le font échapper aux intrigues les mieux ourdies pour le subjuguer. Ses flatteurs le surnomment le *Nestor des Rois*. En effet, il est presque aussi âgé et aussi discoureur que le roi de Pylos ; mais ses conseils n'en ont pas la sagesse, et sa mort seule aura été une conséquence dans sa vie, si la maladie, que les chagrins de la guerre viennent de lui causer, le fait enfin disparaître du catalogue de nos ennemis ». Voir aussi *Un homme d'autrefois* par Costa de Beauregard.

3. Arch. de la Guerre : Copie de l'ordonnance du roi de Sardaigne, communiquée par les Arch. du ministère des Affaires étrangères. Coup d'œil général sur la campagne de 1794, conférence du lieutenant général Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. Voici le passage qui a trait à ces faits de sédition : « En même temps, des traîtres cherchaient à bouleverser leur patrie. Chaque jour dévoilait quelque projet sinistre, quelque conspiration nouvelle. La méfiance, la crainte étaient dans tous les cœurs. La consternation était générale. » Dans les correspondances d'espions de l'armée des Alpes, on trouve également trace de ces insurrections. Voir aussi Thaon de Revel, p. 211.

4. Arch. de la Guerre : Traduction de l'édit du 9 mai 1794, renouvelant les dispositions contenues dans les art. 3, 4 et 5 de l'édit du 10 octobre 1792. — Arch. de Breil, pièce n° 109 : Instruction du 11 mai, document imprimé et non signé, sur lequel M. de Malausséna s'exprime ainsi : « Cet écrit est notable en ce qu'on dit des injures atroces contre les Français, sans qu'aucun ministre ose les signer. Quelle lâcheté dans les gouvernements despotes ! »

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Français éprouvaient la même crainte, ainsi que le prouve la lettre du général Dumas, le 11 mai 1794 (Arch. de la Guerre).

Mai 1794. jusqu'à Quart le camp retranché[1], où s'étaient rassemblés 16 petits bataillons et un régiment de dragons[2]. Mais la brigade du général Voillot était très affaiblie par le départ des 2,000 hommes dirigés vers le mont Cenis. Aussi, après avoir envoyé un bataillon de grenadiers à Aoste[3], le prince reporte, dans la deuxième quinzaine de mai, son avant-garde jusqu'au défilé de Pierretaillée[4] et fait occuper de nouveau le Valgrisanche par des troupes régulières[5].

Vallée de Suse. Le commandement du duc d'Aoste, qui s'étendait du pic de la Lewana au mont Viso, est réduit à la vallée de Suse et aux pays vaudois[6]. Dans la première, la panique avait été d'abord si grande, après la perte du mont Cenis, que le roi avait prescrit à un régiment de cavalerie de se rendre à Grugliasco, aux portes de Turin, pour couvrir la capitale dont la garnison était très réduite[7]. Cependant les forteresses importantes de la Brunette et d'Exilles constituaient, pour le ralliement des troupes, de solides points d'appui ; elles barraient complètement les voies d'invasion et ne pouvaient être enlevées qu'après un siège[8]. Le général Dumas, qui n'avait pas alors un matériel suffisant, s'était bien rendu compte de cette difficulté et avait fait replier

1. Arch. de Breil, pièce n° 40 c. Il y avait cinq flèches ou redans en « saucissons à l'épreuve », ayant coûté 10,000 livres.
2. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 91 e.
3. Arch. de Breil, pièce n° 105.
4. Arch. de Breil, pièce n° 40 c.
5. Mémoire de M. de la Bigne.
6. Par pays vaudois on entend la vallée du Chisone, dont la partie supérieure porte le nom de Pragelas, celles de Saint-Martin et d'Angrogne et celle du Pellice ou de Luserna. Le massif du Viso au sud, celui de la Lewana au nord, limitent très nettement la zone d'opérations centrale du versant italien des Alpes, dont le duc d'Aoste avait le commandement.
7. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 16 mai. Arch. de Breil, pièce n° 70 e. Dans la citadelle de Turin, il n'y avait que le second bat. de Zimermann fort loin du complet. Dans la ville, un bat. de garnison autrichien, le régiment des dragons de la Reine et huit faibles compagnies de réserve. La milice de la ville fournissait quelques gardes. Il y avait en outre un escadron à Carignano et un à Moncalieri, où résidait le prince de Piémont. Enfin, le 16 mai, le général Wallis, cédant aux instances de Revel, envoyait également à Moncalieri deux bat. autrichiens du corps de la Lombardie.
8. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco, le 15 mars 1798. Ces deux forteresses furent détruites à la suite du traité de paix en 1796. Exilles a été reconstruit, mais non la citadelle de la Brunette, près de Suse, qui, d'après le lieutenant-colonel Franco, « était surtout recommandable par ses escarpements taillés dans le roc vif, qui rendait la plupart de ses ouvrages impénétrables au choc de l'artillerie, et par la quantité des casemates à l'épreuve de la bombe, ainsi que par la sûreté de ses communications creusées dans des masses de rochers, ce qui les mettait à l'abri des feux de flanc que l'ennemi pouvait placer sur la montagne latérale de Monpautier, laquelle dominait l'étendue du fort. »

son avant-garde de Novalaise sur le plateau du mont Cenis, se bornant à établir une solide ligne défensive le long des escarpements de Grand'Croix[1]. Mai 1794

Bien que réduit de deux bataillons, envoyés dans la vallée de Luserna, le baron Chino en avait encore 16, d'assez faible effectif, il est vrai. La neige couvrant encore les crêtes de l'Assiette[2], il en avait replié les gardes et, après avoir complété les garnisons des places, avait réuni le reste des troupes sur les hauteurs de Venaus, entre le torrent Cenischia et le Rio Clarea, où des retranchements furent élevés peu à peu[3]. Des compagnies de milices étaient seules chargées de la garde des vallées de Viu, Ala, Valgrande, Locana, Valsavaranche et Rhèmes, sur la droite; de Pragelas et des cols de Fatières, de Fenestres, du Pis et de l'Albergian, sur la gauche[4]. Le général Valette avait simplement occupé Oulx et Césane, en attendant que le dégel lui permît d'exécuter quelques mouvements.

Pays vaudois

Le duc d'Aoste s'était porté de sa personne aux débouchés des vallées vaudoises, dont l'occupation par les Français paraissait imminente, à la suite de la reddition du fort de Mirabouc. Les cinq bataillons qui s'y trouvaient ne suffisaient pas à compléter la garnison de Fénestrelles[5]. Il était donc impossible non seulement de donner quelque soutien

1. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte, le 20 mai, et de Dumas, les 25 et 29. Plan du capitaine de génie Dabadie.
2. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco, le 26 avril 1798 : « Telle était encore la quantité de neige, dit-il, qui recouvrait cette montagne, lors de l'arrivée de la troupe, qu'on fut obligé d'entrer dans les baracons par les lucarnes. »
3. Ce camp retranché, dit d'Arcangelo ou Arcangera, était situé au sud des anciennes lignes de l'Arpon, occupées pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Il avait sa droite à l'abbaye de Novalaise, son front couvert par les torrents de Bard et Clancre, avec un ouvrage à la chapelle Sant'Antonio, en avant du confluent, la gauche à la pointe Mulatera ou Rocher Tuasbianco (Tuf Blanc des documents français de l'époque) ; un poste à Il Trucco surveillait le débouché du Rio Clarea, tandis qu'une batterie à la butte de Parore battait le pont sur le torrent de Cenischia.
4. Arch. de Breil, pièce n° 70 e.
5. Arch. de la Guerre ; Mémoire du lieutenant-colonel Franco, le 15 mars 1798. « La singulière combinaison des fortifications de Fénestrelles, développées sur le penchant de la montagne, offre plutôt l'idée d'une chaîne de retranchements robustes que d'une place de guerre. On peut se la figurer comme une communication liant deux corps de place, dont l'un est en haut, le fort des Vallées, et l'autre à l'extrémité inférieure, celui de Saint-Charles. .. Ces fortifications, réunies par l'ancien fort Mutin, placé dans le fond de la vallée, avec les redoutes d'Andorne, appuyées sur la paroi parallèle à celle qu'occupent les dites fortifications, ferment exactement la vallée de Pragelas. On conçoit aisément que, pour garder d'un sommet à l'autre cette ligne, il n'en faut pas moins un considérable corps de troupe. »

Mai 1794. aux 10 compagnies de milices de la vallée de Saint-Martin, mais même d'occuper les retranchements de Perosa, qui en couvrent le débouché. Le brigadier Gaudin avait rassemblé à Bricherasio les débris des miliciens du val de Luserna, y avait joint deux compagnies de réserve venues de Pignerol, le 11e bataillon de grenadiers envoyé de Turin, quatre autres compagnies retirées de Pragelas, ainsi que quelques dragons et cavaliers à pied, prélevés sur les six escadrons réunis à Pignerol sous les ordres de M. de Bomport. Avec ces forces, il avait sans peine refoulé, le 14 mai, les avant-postes du bataillon des Hautes-Alpes sur Mirabouc et réoccupé Villar et Bobbio. Il avait ensuite été obligé, par raison de santé, de céder son commandement au général Zimermann[1].

En même temps, sur la demande du duc d'Aoste, le général Provera, commandant dans la vallée de la Stura, poussait le régiment de Nice de Sampeyre, par le col de Cervetto, dans la haute vallée du Pô, pour soutenir les cinq compagnies de milices du colonel Bergera[2], qui étaient réparties entre Paesana, Sanfront et Crissolo, avec détachements au col de Chivaleret et au baracon entre les passages de l'Armoine et de Giana[3]. Les avant-postes piémontais se trouvaient ainsi à peu de distance de ceux du commandant Caire, retranchés au col Barrant et à la Rossa, et fournissant des gardes à la Pra et à la Balme des Faisans, pour couvrir la communication par le col Lacroix[4].

1. Arch. de Breil, pièces nos 70 e et 108.
2. Arch. de Breil, pièce n° 108, pièce just. n° 29. Le régiment de Nice était parti de Borgo San Dalmazzo pour Saluces, le 10 mai. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli, du 10 mai au 9 octobre 1794.
3. Mémoire du lieutenant général Costa de Beauregard, publication du ministère de la Guerre, déjà citée. D'après les cartes de l'officier du génie Capitaine (Arch. de la Guerre), il semblerait que ce baracon était plus rapproché du col de la Traversette, par exemple sur le mont Meidassa (cote 3,105 de la carte italienne), bien que cette situation paraisse fort peu militaire.
4. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant général Costa de Beauregard. Il dit qu'au col Barrant, les Français avaient 22 tentes, et à la Rossa, 11.

Mai 1794.

Le reste du théâtre de la guerre, comprenant le vaste territoire situé entre le mont Viso et Ceva, avait été placé sous les ordres du baron Colli, au moment où il se repliait du col de Tende sur Borgo San Dalmazzo[1]. Ce général disposait ainsi de moins de 20,000 hommes[2] pour garder les vallées du Pô, de la Vraita, de la Maira et de la Stura, à droite; celles du Gesso, de la Vermegnana et du Pesio, au centre; enfin, le pays des Langhe, compris entre cette dernière vallée et celle du Tanaro, à gauche.

Vallées de la Vraita et de la Maira.

Le général Provera, dont le corps peu à peu renforcé était porté à 3,500 hommes, le 14 mai[3], réoccupe la ligne défensive de 1744, du mont Viso au col d'Elva, par Castel Ponte, Pietra Longa et la Bicocca[4], barrant les avenues de Chianale et de Bellino, à la tête de la Vraita. Les anciens retranchements, trop étendus, sont remplacés par quelques petites redoutes[5]. Le major général, comte de Sonnatz, avec le régiment de Savoie, est chargé de couvrir la communication connue sous le nom de « Via Neuva », reliant les vallées de la Vraita et de la Stura, en traversant celle de la Maira au pont de la Cheina, défendu par quelques canons, ainsi qu'Acceglio, situé en amont. Le peu d'hommes dont il dispose est dispersé dans plusieurs postes, pour soutenir les valeureux habitants de cette région, qui s'étaient spontanément armés et étaient prêts à se réunir, en cas d'alerte, sur quelques points importants désignés à l'avance[6].

1. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, le 1er mai, mettant sous ses ordres les généraux Provera et Zimermann ; du 3 mai, l'instruisant qu'en cas de retraite, le général d'Argenteau se réunira à lui ; du 9 mai, lui annonçant qu'ordre a été donné au général d'Argenteau de se conformer à ses instructions.

2. Arch. de Breil, pièce n° 111 a. Aux 13,319 h. réunis à Borgo San Dalmazzo, il faut ajouter les 3,455 h, du général Provera, les 1,400 du major général Christ, ce qui fait un total de 18,114. Dans ce total, ne sont pas comptés les garnisons de Coni et Ceva, ainsi que les miliciens ou paysans du Mondovi. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant général Costa de Beauregard. Il indique que l'armée Piémontaise; au sud du Viso, comptait « à peine 20,000 h., dont près de 4,000 milices. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Correspondance du général Provera, lettre du 14 mai, pièce just. n° 14.

4. Voir le vol. sur la *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien*, publication du ministère de la guerre, ouvrage cité.

5. Arch. de la Guerre : Conférence de M. le chevalier de Martinel, le 3 mai 1798.

6. Voir la répartition détaillée de ces postes dans le mémoire du marquis Costa de Beauregard, ainsi que dans la conférence du chevalier de Martinel (*Topographie militaire des Alpes, partie meridionale du versant italien des Alpes*).

Mai 1794.

—

Vallée de la Stura.

Cet exemple est bientôt suivi par les montagnards de la Stura, à la suite des tentatives de pillage exécutées par les Républicains. Le général Vaubois concentrait, en effet, successivement ses forces à Argentera et faisait réparer les chemins pour y amener de l'artillerie, en se couvrant du côté de la Maira par quelques détachements[1]; il poussait ses patrouilles jusqu'à Bersezio et aux Barricades, toujours occupées par des milices qui, renforcées le 16 mai, enlèvent une dizaine de Français[2]. Le même jour, les troupes de la brigade Sérurier qui, dès le 13, avaient gagné San Bernoui par le col Long, descendent jusque sur le grand chemin de la vallée de la Stura à Pianche, tandis qu'une autre colonne se dirige de Sant'Anna vers Vinadio[3]. Cette dernière est arrêtée par des paysans placés à Prato Lungo et, après avoir bivouaqué sur les pentes orientales du mont Ciastella, retourne à Isola, laissant une forte garde dans les bâtiments de la chapelle de Sant' Anna. L'autre colonne se replie également sur San Bernoui, le 17, et, le lendemain, repasse dans la vallée de la Tinée, après avoir brûlé les baracons de la Guercia et du Col Long[4].

Cette pointe de l'avant-garde de la brigade Sérurier avait suffi pour faire abandonner aux Piémontais le poste des Barricades pendant 24 heures[5]. Mais la tête de la

1. Arch. de la section techn. du Génie : Mémoire de Bejay de la Coche.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, les 16 et 17 mai. Sur l'avis que les Français étaient au nombre de 4,000 à Bersezio, il avait envoyé aux Barricades un renfort de milices et disposé des postes d'avertissement et de soutien le long de la Stura. Dans l'engagement, il y a eu un officier et un homme de la milice blessés ; on croit qu'on a tué aux Français un capitaine et cinq à six soldats. D'après le rapport du capitaine de milices Martinelli, le lieutenant Bava, du régiment de Courten, estime que les Français étaient au nombre de 1,200.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 16, 17 et 20 mai. D'après ce dernier, Sérurier aurait marché en trois colonnes ; mais on ne voit pas bien par où aurait pu passer cette troisième colonne, qui n'est pas signalée dans la correspondance du général Christ. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli.

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 20 mai. Les troupes de Sérurier ont un tué et trois blessés ; elles ont pris un officier et un soldat piémontais. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 18 et 19 mai ; les Français ont fait trois prisonniers, dont le notaire Floris ; ils ont perdu un homme, blessé à mort et porté à Vinadio, quatre hommes et un capitaine tués ; en outre, les paysans ont trouvé un sergent ivre en allant reconnaître Sainte-Anne.

5. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 19 mai. La communication avec les Barricades avait été interrompue pendant la journée du 15 et, le lendemain, les muletiers refusaient d'y aller porter des provisions.

colonne du général Vaubois, n'en ayant pas été informée, était restée à Argentera. Enhardis par cette inaction des Républicains, les paysans de la haute Stura sollicitent et obtiennent l'autorisation de les attaquer[1]. Bien que doutant du succès de cette entreprise, le major général comte Christ de Santz, commandant à Demonte, la seconde autant qu'il lui est possible. Il prescrit au poste des Barricades d'envoyer un officier et 20 hommes sur les hauteurs entre Sambouc et le col del Mulo, sur lequel il dirige, le 25 mai, un détachement, qui est obligé, par suite de la neige, de camper à Giats, puis de se replier, le 30, au premier hameau du vallon de l'Arma[2]. On espérait ainsi entrer en communication avec les habitants de la Maira, qui avaient été invités à prendre part à l'attaque projetée[3]. Mai 1794.

Le 24 mai, dans la soirée, un assez grand nombre de paysans de la Stura quittent Demonte avec le chevalier Bonadona et 30 volontaires du régiment de Montferrat, ainsi que des détachements de Christ et de Courten[4]. Le lendemain matin, peu après leur arrivée aux Barricades, 3 à 400 Français s'étant approchés à portée de fusil, une partie de cette troupe se précipite sur eux et les poursuit jusqu'aux baracons, sous la protection desquels s'étaient déployées les troupes d'Argentera. L'affaire change alors de face. Les paysans, ayant épuisé rapidement leurs munitions n'osent plus agir. L'aile droite, composée de miliciens, qui ne voit pas arriver par le col de la Scaletta les montagnards de la Maira, prévenus trop tard ou arrêtés par la neige, prend la fuite devant quatre compagnies de grenadiers de la brigade Vaubois. Le reste de la ligne républicaine s'ébranle au pas de charge,

1. Arch. de Breil, pièce n 107 : Lettres de Christ, les 16, 23 et 25 mai. Les paysans offrent de constituer « une force armée habituelle de 500 h. outre les milices », à la condition de recevoir la paye, le pain, du riz et du lard, et d'être soutenus par 150 Croates.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 25, 26, 27 et 30 mai. Le détachement du col del Mulo est de 60 h., moitié troupes de ligne, moitié milices.

3. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 26 mai. — Arch. de la Guerre : Conférence du chevalier de Martinel.

4. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 25 et 26 mai. Cet officier dit qu'il est parti « quantité de paysans armés », sans en fixer le nombre, non plus que la force des détachements de Christ et de Courten.

Mai 1794.

disperse sans difficulté ces soldats improvisés et se borne à réoccuper Argentera[1]. De leur côté, les Piémontais restent aux Barricades, se reliant à Demonte par les postes de Sambucco et Vinadio[2], et couvrent ainsi la droite du camp de Borgo San Dalmazzo.

Camp de Borgo San Dalmazzo.

Cette localité est située au point où les hauteurs qui séparent les vallées de la Stura et du Gesso font place à une plaine d'environ deux kilomètres et demi de largeur sur huit de longueur, qui s'étend de Borgo jusqu'à Coni, bâtie au confluent des deux rivières. Ne disposant que de 9 à 10,000 hommes[3], non compris la garnison de cette ville[4], le général Colli n'avait pas assez de troupes pour occuper toute cette position, et le roi, d'après le conseil du général de Wins, aurait désiré rassembler le gros des forces dans un camp retranché entre Saluces et Coni, d'où, au moyen d'un pont sur le Pô, fortifié à ses deux extrémités, il aurait été en mesure de se porter sur les débouchés choisis par l'ennemi[5]. La nécessité d'évacuer les immenses

1. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 26 et 27 mai. Les Piémontais ont eu neuf ou dix blessés et cinq à six prisonniers de la troupe de ligne, un tué et 30 à 31 égarés ou prisonniers parmi les paysans et milices. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 29 mai. Le chiffre de 3,000 ennemis, donné par le général, paraît exagéré.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 18 mai. Il y avait à Vinadio des canons, des spingardes et un bat. du régiment de Christ (Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli et analyse des ordres de ce général).

3. Arch. de Breil, pièce n° 111 a.

4. De la comparaison des pièces des Arch. de Breil, n°s 70 c, 91 l, 111 a (voir pièce just. n° 22) il ressort que la garnison de Coni, aux ordres du gouverneur chevalier Lugnia, avait été fixée à 14 bat., savoir : un de Montferrat, deux de Sardaigne, d'Oneille, de Mondovi, de Peyer-im-Hoff, un de Christ, qui se trouvaient dans la place ou étaient campés à proximité ; enfin des quatre bat. des rég. d'Asti et de Pignerol, maintenus, ainsi qu'un des deux de Mondovi précédemment cités, dans le corps d'armée du général Colli.

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 70 : La première proposition de M. de Wins est du 11 mai, la seconde du 25. Pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, les 11, 13, 19, 21, 25 et 31 mai. Les propositions de M. de Wins furent suivies d'exécution, en ce qui concerne la constitution de magasins de vivres et de munitions et la construction d'un pont sur le Pô, à Carde ; le major Marchetti était chargé de la reconnaissance et du tracé du camp. Enfin, le 11 mai, Colli donnait à l'armée l'ordre de se tenir prête à marcher au premier ordre, pour se porter à la Madone del Olmo. Cet ordre, qui se trouve aux Arch. de la Guerre, dans un cahier contenant les rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli, est libellé ainsi qu'il suit : « L'armée sera prête à marcher au premier ordre. Les équipages des régiments, dès que l'ordre sera donné, marcheront par la grande route de Coni, dépasseront la ville et se placeront dans les prairies sur la gauche de la Madone del Olmo. Les régiments ne permettront pas à leurs mulets de s'écarter. On donnera, dans son temps, l'ordre de marche. Les commandants des corps ne permettront pas que leurs soldats obtiennent trop souvent la permission de quitter leur camp pour entrer dans la ville. Ceux qui seront dans la ville sans permission seront arrêtés et renvoyés à leurs corps, qui auront soin de les châtier. Dans la marche, le silence et l'ensemble doivent être scrupuleusement observés. A 10 h., tous les majors et aides-majors doivent être au quartier général pour y recevoir les ordres. Le premier colonel aura le jour, avec le premier major. Les piquets sur tout le front de l'armée doivent être établis, ainsi que les rondes de nuit ».

magasins de fourrages de Borgo San Dalmazzo[1] et de couvrir Coni jusqu'à la mise en état de défense de cette forteresse[2], les instances du général Colli, dont les troupes avaient un besoin urgent de repos, l'inaction des Républicains, les réclamations des habitants de Mondovi[3], sans doute aussi l'espérance d'amener les Autrichiens à s'avancer vers le haut Tanaro[4], font différer l'exécution de ce dessein, qui aurait eu pour effet de faciliter la conquête du Piémont par les Français. Mai 1794.

Colli fait camper irrégulièrement ses bataillons autour de Borgo San Dalmazzo, en cantonne quelques-uns dans ce village, conservant en avant-postes, dans les vallées du Gesso et de Vermegnana, des troupes légères et des milices[5], sans opposition de la part des divisions Garnier et Macquard, qui occupaient la crête des Alpes[6]. Pour assurer la gauche de cette position, il attire peu à peu du Tanaro à Torre di Pesio le corps du comte d'Argenteau.

A la fin d'avril, ce général avait placé le régiment d'Acqui à Casotto et rallié le reste de ses troupes à Ceva[7]. Le 1er mai, il y laisse 3,000 hommes pour la garde du château et du camp retranché, communiquant avec 700 Croates cantonnés à Cairo[8]. Il se rend à Mondovi avec des dragons, Province de Mondovi.

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
2. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant général Costa de Beauregard. Citons une note marginale : « Ceux qui ont suivi les travaux qui se firent à Coni savent si cette place était en état de soutenir un siège et de faire honneur à sa réputation. » Le lieutenant-colonel Franco, dans une conférence du 15 mars 1798, énumère aussi les nombreux défauts de cette place et indique qu'elle n'a pu résister, en 1744, que par suite de la mésintelligence qui régnait entre les généraux espagnols et français.
3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, les 29 et 31 mai.
4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 17 mai. Voir aussi Thaon de Revel, p. 204 et suivantes.
5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. On indiquera ultérieurement la position de ces postes, qui ne dépassaient pas Vernante, dans la Vermegnana, et Entraque, dans le Gesso.
6. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion et relation du général Garnier. A cette époque d'ailleurs, il y avait encore beaucoup de neige.
7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Analyse de la correspondance de d'Argenteau : Lettres de ce général, les 30 avril et 3 mai ; lettre de M. de Montafia, commandant le régiment d'Acqui, le 3 mai, de Casotto.
8. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 avril. Cette lettre se termine par le post-scriptum suivant : « Je vous préviens que les Autrichiens, qui sont au Cairo (700 Croates), ne m'aideront pas dans aucune occasion ; car ils ont l'ordre de défendre leur poste et de ne pas détacher un seul homme pour m'assister ». En rapprochant cette lettre de la pièce n° 91 des Arch. de Breil (pièce just. n° 22), on reconnaît qu'il devait rester à Ceva deux bat. de chacun des rég. de Lombardie et de Schmitfeld, et deux bat. de la légion légère avec le rég. de Savoie-cavalerie.

Mai 1794. deux bataillons de grenadiers piémontais et le corps franc de Giulay, qu'il pousse sur Frabosa, de façon à surveiller le débouché du col de Termini et à se relier aux détachements de la garnison de Coni qui occupaient la Chartreuse de Pesio et Carnino[1].

En faisant ce mouvement, prescrit par le roi, deux jours plus tard[2], d'Argenteau avait en vue de relever le courage des habitants des Langhe, plutôt que d'attaquer vers le haut Tanaro, afin de dégager Colli, obligé au même moment d'évacuer le bassin de la Roya[3]. Il ne tarde pas d'ailleurs à reconnaître qu'il a en face de lui des forces supérieures, par suite du mouvement de concentration que le général Laharpe a exécuté autour d'Ormea, Ponte di Nava et Viozene, après le départ de Masséna pour Colla Ardente[4].

La prise du col de Tende par les Républicains oblige bientôt d'Argenteau à porter la majeure partie de ses forces vers sa droite. Sur la demande de Colli, les deux bataillons de grenadiers sont dirigés, le 8 mai, de Mondovi sur Chiusa et la Chartreuse de Pesio. En même temps le régiment d'Acqui, laissant à Casotto sa compagnie de chasseurs et des milices, vient appuyer le corps franc de Giulay à Frabosa[5], Le lendemain, les grenadiers de Strassoldo, le bataillon de Mondovi et le régiment de Savoie-cavalerie quittent Ceva, où il reste 2,263 hommes, et vont former une seconde ligne à Villanova, au débouché des vallées d'Ellero et de Pesio. Le 10, d'Argenteau porte son

1. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 3 mai.
2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre du roi, le 3 mai, contenant des instructions pour un repliement éventuel sur Mondovi.
3. Voir chapitre précédent, l'abandon du col de Tende, les 8 et 9 mai.
4. Voir chapitre précédent. — Arch. de Breil, n° 84. Lettres de Montafia, le 3 mai, et de d'Argenteau, le lendemain, signalant très exactement les mouvements des Français, savoir : 1 500 h., passés le 1er mai à Balestrino, par Nasino, où ils ont pris des guides pour aller à Castel Bianco, puis au col de San Bernardo ; 800 h. à Ormea, où on démolit le château ; 3.000 h. au col de Termini et dans les montagnes avoisinantes ; 1.000 h., partis le 3 mai, de Ponte di Nava pour Viozene, où il y a peut-être 4.000 h., etc.
5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, le 8 mai à 11 h. du matin et à 3 h. de l'après-midi. Au moment où il écrit cette dernière, il vient de recevoir l'ordre de Colli, daté du 7 mai à 10 h. du soir.

quartier général à Chiusa[1], et, trois jours après, il réunit ses forces autour de Torre di Pesio, laissant ses avant-postes à Frabosa et Chiusa et détachant les grenadiers autrichiens sur la rive gauche du Gesso, à Beat'Angelo, où aboutit le chemin de Boves[2]. Mai 1794.

Il ne restait plus alors dans la ville et dans la citadelle de Mondovi que deux compagnies de réserve et la défense du pays environnant était abandonnée aux milices et au peuple armé, qui avaient à leur tête le général Dellera[3]. Cet officier allait se heurter à la division de droite de l'armée d'Italie, dont Masséna avait repris le commandement en ramenant les troupes momentanément employées avec la division Macquard pour la conquête de Saorge et du col de Tende.

La division Masséna s'étend dans la vallée du Tanaro.

Dès le 9 mai, les bataillons étaient mis en mouvement[4]. Quelques jours après, le général Hammel allait commander dans la principauté d'Oneille et le marquisat de Dolceacqua, où passait la ligne de communication avec le comté de Nice[5]. Le général Pijon prenait à Carnino la direction des postes de Viozene et Mendatica, destinés à surveiller la tête des vallées d'Ellero et de Pesio et à maintenir les relations avec la division Macquard, par le col du mont Bertrand et le mont Couture, où restait campée la 56e demi-

1. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 10 mai, ainsi qu'une note relative à la garnison de Ceva. Il y est dit que la garnison du fort ayant été fixée à 750 h., y compris l'artillerie, il fallait encore 250 h., outre le bat. de Lombardie de 255 h., qui s'y trouvait déjà. Pour le camp retranché, il était nécessaire d'avoir 600 h. à Testa Nera, 1,200 à Faia et Bayon avec la redoute entre les deux, plus un peu de réserve, soit en tout 2,500 h. Le colonel Humbourg n'ayant que 1,938 h., il manquait 237 h.

2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 12 mai à 1 h. de l'après-midi, de la Torre.— Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli. L'objet de cette disposition est de couvrir, le cas échéant, la retraite de l'artillerie et des équipages de l'armée par la grande route de Borgo San Dalmazzo à la Madone del Olmo. Sur les cartes modernes, le couvent de Beat'Angelo est désigné par le nom de Madona degli Angeli.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi, le 9 mai.

4. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 9 mai, au 3e bat de la 100e d'arriver à Pieve, puis à Ponte d'Assio, le 10. Ordres du 11 mai : le 3e bat. de la 56e va de Pieve à Mendatica, le lendemain, avec des vivres pour trois jours ; le 5e grenadiers et le 3e des Hautes-Alpes vont de Pieve à Ormea ; le 3e d'infanterie légère se porte en avant-garde d'Ormea vers Garessio, etc.

5. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 13 mai. Hammel a sous ses ordres le 2e bat. de la 46e, à Oneille, et le 3e de la 100e, à Ponte d'Assio. Il n'exerçait que le commandement militaire. L'administration des territoires piémontais conquis était confiée à deux agents révolutionnaires, nommés Buonarotti et Mastagni, qui donnent lieu à de nombreuses plaintes (Arch. de la Guerre, passim, et Arch. de Breil, pièce n° 86).

Mai 1794. brigade[1]. A Ponte di Nava et à Ormea, quartier général de la division, cinq à six bataillons formaient une réserve, tout en gardant les montagnes d'Ormea et l'important col de Termini, aux sources de la Corsaglia. Enfin, le général Laharpe se portait à Garessio avec quatre bataillons, que la 21e demi-brigade couvrait en arrière, en occupant le col de San Bernardo. Il étendait son action jusqu'à Loano, où était toujours cantonné le 3e bataillon de la 99e ; il devait, en outre, occuper les hauteurs à droite et à gauche du Tanaro[2].

Suivant ses instructions, Laharpe porte, le 15 mai, ses avant-postes au Bric della Sotta et à la chapelle de San Giulitta, dans la première direction, aux cols de San Giacomo et de Prato Rotondo, ainsi qu'à la Chartreuse de Casotto, dans la seconde[3]. Il est bientôt forcé de s'étendre dans les vallées boisées et propres à la guerre de chicane de Mongia, Casotto et Corsaglia, qui découpent le pays des Langhe. Des détachements de milices, soutenus par quelques troupes tirées de la garnison de Ceva, y occupaient Viola, Pamparato, Frabosa et les postes avoisinants[4]. Chacun d'eux est renforcé, le 18, par 300 paysans, qui doivent attaquer la Chartreuse. Une compagnie de milices ayant été surprise à Taglianti par les Français, le lendemain matin, le corps de la Corsaglia abandonne le col de Navonera et ne se rallie que sur la rive gauche de la rivière à Colla dei Mora; celui de Casotto se met aussi à couvert

1. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 16 mai. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. Pijon remplace le chef de bat. Venoux. Les gardes avancées de la 56e demi-brigade sont à la baisse de Vescovo ; mais, le 23 juin, il n'y avait pas encore de troupes sur la rive droite du Riofreddo, dans la direction du col de Boaira.

2. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 13 mai, et rapport de Dumerbion, du 16. Les quatre bat. aux ordres du général Laharpe sont : le 1er grenadiers, le 3e infanterie légère, le 3e des Hautes-Alpes et le 1er de la 46e. Le 13 mai, le poste de San Bernardo s'emparait de 11 beaux mulets, chargés d'huile à destination de Ceva.

3. Arch. de Breil, pièces nos 75, 86 et 42 b : Lettre de Dellera, le 16 mai, de Mondovi, annonçant l'arrivée de 300 Français à Casotto.

4. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres de Dellera, les 16 et 17 mai. Une patrouille française est refoulée, le 16, à Ponte Murato (carte sarde), sur la Corsaglia, par un détachement du poste de Pamparato.

du torrent et va de Pamparato sur les hauteurs de Serra, au sud de Roburent[1]. Mai 1794.

Cependant les hommes de la levée en masse de la province de Mondovi, dont l'effectif inscrit était de 27,000 hommes, sur lesquels 7,000 seulement avaient des armes[2], rejoignant chaque jour, le général Dellera prescrit de prendre l'offensive, le 20 mai. Le chevalier Nicolis, commandant à Frabosa, réoccupe en effet Colla Navonera, mais le capitaine Bava ne parvient pas à décider les forces de Roburent à marcher sur Pamparato[3]. Le même jour et le lendemain, Masséna envoyait des renforts au général Laharpe, en lui ordonnant de se porter en avant de la Chartreuse[4]. En conséquence, le 21, les Républicains chassent de Colla Navonera l'ennemi, qui se replie en désordre sur Frabosa. Se reliant à gauche par Pra Robert avec le col de Termini, ils gagnent, au centre, Cardini et, à droite, Pamparato[5]. Le chevalier Bava conserve Bric, Colme et Serra, qui sont attaqués le lendemain[6], et, le 23, il est obligé de venir à Roburent, où il se maintient jusqu'au 25[7]. Il se retire ensuite à Montaldo, village occupé par deux compagnies du 4e bataillon de grenadiers envoyé, le 22, par d'Argenteau à Mondovi[8]; l'autre moitié est dirigée sur Frabosa[9]. Rebutés par ces échecs successifs, les habitants

1. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettre de Dellera, le 17 mai, et du chevalier de Nicolis, le 20, de Frabosa.
2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 22 mai. L'exactitude de ces deux chiffres est en quelque sorte corroborée par l'état manuscrit joint à la pièce des Arch. de Breil, n° 109. C'est une situation extrêmement détaillée de la « Masse armée de la province de Coni ». Sur les 18,741 individus dont elle se composait, 3,924 seulement étaient armés de fusils.
3. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres des chevaliers de Nicolis et de Saluces, le 20 mai, de Frabosa.
4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 17 mai. — Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, le 21 mai. Quatre compagnies du 3e bat. de la 46e vont à la Chartreuse avec le chef de brigade; le 5e des Hautes-Alpes se porte de Ponte di Nava sur Garessio.
5. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres de Saluces, le 21 mai, de Frabosa, et de Bava le même jour, de Serra de Pamparato, à 4 h. 1/4 du soir. Renseignements fournis par un paysan de Cardini, parvenus à l'administration de Mondovi, le 21, à 2 h. du soir.
6. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres de Dellera, le 22 mai, à 11 h. du soir, et de Bava, le même jour, dans la soirée, des hauteurs del Bricco.
7. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres du chevalier Bava, de Roburent, le 23 mai, et de Dellera, les 23 et 24 mai.
8. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettre de Dellera, le 26 mai. Pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 22 mai.
9. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Lettre de Dellera, le 25 mai.

Mai 1794.

de cette partie de la province restaient chez eux et ceux de la ville refusaient de s'armer[1].

Affaire de San Giulitta.

En vue de faire une diversion, le général Dellera invite alors le colonel Humbourg, commandant à Ceva, à aider les paysans rassemblés à Murialdo, Bagnasco et Viola pour attaquer, sur trois colonnes, les postes ennemis dans la vallée du Tanaro. La première, formée par le corps de Viola, soutenu par 42 hommes détachés de la garnison, refoule la grand'garde française du col de San Giacomo sur les retranchements de Prato Rotondo ; elle n'ose descendre dans la vallée, où la seconde colonne cherche à enlever San Giulitta, sur la rive droite du Tanaro. Après neuf heures de marche, les troupes de Ceva arrivent, vers 2 heures de l'après-midi, devant cette forte position, qui leur paraît imprenable. Elles sont forcées de s'engager à la suite des miliciens, qu'arrête bientôt le feu très ajusté des retranchements, défendus par le 3e bataillon de la 3e demi-brigade légère. Puis, comme les quatre compagnies piémontaises de Murialdo, formant la troisième colonne, n'étaient pas arrivées vers Perlo, ainsi qu'on s'y attendait, le poste français de la Sotta prend en flanc les assaillants, qui s'enfuient dans le plus grand désordre, malgré la bonne contenance des troupes régulières, dont les pertes sont sensibles[2].

Le général Laharpe se décide alors à s'avancer aussi dans le vallon de Mongia. Le 28 mai, il occupe Montaldo, pour couvrir son flanc gauche, qui borde la rive droite de la Corsaglia ; il gagne ensuite Monasterolo ; puis, se

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna, et pièce n° 84 : lettre de d'Argenteau, le 6 juin.

2. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Relation du lieutenant Rubin, datée de Perlo, le 26 mai ; rapport du colonel Humbourg, du camp de Ceva, le même jour, et lettre de M. de la Balma, de Ceva, à 9 h du matin. Le lieutenant autrichien Jean Heintz a été blessé et fait prisonnier avec une partie du détachement. — Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 28 et 30 mai. Il cite avec éloges, le commandant Aigron, du 3e d'infanterie légère ; il accuse quatre blessés, du côté des Français ; 50 tués, 27 prisonniers dont 15 Autrichiens, plus un officier de Caprara blessé, du côté de l'ennemi.

rabattant sur sa droite, il marche en quatre colonnes, le 3 juin, à 5 heures du matin, sur les Piémontais de Viola, les refoule et pousse ses avant-postes jusqu'à Bagnasco, Battifollo et Scagnello, d'où il menace la communication entre Ceva et Mondovi[1]. Effrayé de ces progrès rapides et s'attendant à être attaqué vigoureusement dans cette dernière ville, le baron Dellera y appelle un bataillon des troupes légères de Ceva, le 29 mai[2]. Mais le roi prescrit de l'y renvoyer et de diriger sur Mondovi le général d'Argenteau avec une partie de sa brigade[3], afin de couvrir ces deux points et d'engager le corps autrichien de Lombardie à continuer le mouvement en avant, qu'après bien des hésitations, il avait enfin entamé, le 16 mai, dans les deux directions de Cairo et de Cherasco[4]. Juin 1794.

Ce secours, bien que fort éloigné, et l'inaction des Républicains après leurs éclatants succès, rassuraient la cour de Turin sur sa situation ; mais, en réalité, dans les premiers jours de juin, la disposition des armées d'Italie et des Alpes, comptant chacune plus de 40,000 hommes présents sous les armes[5], était particulièrement menaçante. Disposition des armées des Alpes et d'Italie.

La première comprenait trois divisions d'égale force. A la droite, celle de Masséna, formée en quatre brigades,

1. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Lettre de Dellera, le 6 juin. Pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 3, 4 et 5 juin. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 5 juin. Il dit que, sans le brouillard, le poste piémontais, complètement tourné, aurait été enlevé. On l'a poursuivi jusque devant Ceva et on a fait 105 prisonniers, dont un major, un capitaine, quatre lieutenants, un porte-drapeau, six sergents, huit caporaux, 64 fusiliers de la légion légère et 54 barbets : 50 de ces derniers sont tués ; les Français n'ont que deux grenadiers blessés légèrement. Le général d'Argenteau dit que trois compagnies de la légion légère ont été prises parce que les milices s'étaient sauvées.

2. Arch. de Breil, pièce n° 112 : Lettre de Dellera, le 29 mai.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 24, 25, 29 et 31 mai ; instruction pour le général d'Argenteau, le 4 juin.

4. Arch. de Breil, pièce n° 110 : Copie d'un ordre du commandement général, donné à Alexandrie, le 14 mai. Il en résulte que les troupes lombardes sont formées en deux divisions. L'une, sous les ordres de Melz Coloredo, a son quartier général à Alexandrie, une brigade de trois bat. et un escadron et demi dans le Tortonais ; l'autre, de cinq bat. et de deux escadrons, allongée dans la Bormida, occupant Acqui, Spigno, Dego et Cairo, avec réserve à Alexandrie. La seconde division, commandée par Winckeim, est à Asti, avec une brigade de trois bat. et deux escadrons ; l'autre brigade occupe Alba et Cherasco ; chacun de ces points étant gardé par un bat. et un escadron. — Voir pour les négociations engagées à ce sujet entre la cour de Turin et l'archiduc, Thaon de Revel, p. 263 et suiv.— Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli. Lettre au général Dellera le 16 mai, lui annonçant l'arrivée à Alba de 3.000 Autrichiens sous les ordres du général de Cantu d'Irles.

5. Arch. de la Guerre : Situations du 15 prairial ou 3 juin. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli.

Juin 1794. était absolument maîtresse des avenues de Mondovi et de Ceva[1]. Elle n'avait devant elle que la garnison de cette dernière place, ainsi que les 2,000 fusils et les 400 chevaux du corps de d'Argenteau[2]. De l'infructueuse levée en masse il restait à peine 200 hommes à Mondovi[3]. Au centre, la division Macquard était prête à déboucher, par la route du col de Tende, sur Borgo San Dalmazzo[4]. Derrière elle s'échelonnait à Tende, Fontan, Breil, Sospel, la cavalerie venue de l'armée des Alpes. Des équipages d'artillerie de campagne et de ponts, ainsi qu'un parc de siège, s'organisaient à Antibes, sous la direction d'Andréossi et de Songis, dont le zèle est constamment stimulé par le général Bonaparte ; en vue de leur transport, on réparait le pont du Var[5]. A gauche, le général Garnier formait sa division en quatre brigades[6]. Celle du général Pierre gardait Colmars et Entrevaux ; celles des généraux Durand et Sérurier s'installaient solidement à la tête de la vallée de la Vésubie, au col de la Lombarda, au col de Sant'Anna et au col Long ; enfin, la brigade Monleau s'acheminait successivement sur Saint-Etienne, Saint-Dalmas-le-Selvage et le Pra, pour entrer en communication avec l'armée des Alpes[7].

1. Arch. de la Guerre : Situation de l'aile droite de l'armée d'Italie par le général Masséna, le 21 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 84. Lettre de d'Argenteau, le 4 juin. Le général François avait chassé, le 3 juin, de Frabosa, 400 Croates du corps de Giulay, envoyés par d'Argenteau, qui se replient sur Villanova.

2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 1, 3, 5 et 6 juin. Il était parti, le 1er, avec le 2e bat. d'Aoste, le 1er d'Acqui, 400 h. de Giulay et un escadron de dragons, soit 1,352 h. en tout. Il est rejoint, le 4, par le 2e bat. d'Acqui ; le 6, par un bat. de Mondovi et un escadron de dragons, présentant ensemble 268 h. Il a alors, en comptant les postes détachés, 2,067 fusils et 382 chevaux. Il estime les forces françaises à 3 à 4,000 h., répartis, savoir : 1,000 à 1,200 campés près de Saint-Jacques de Viola ; un camp de 150 tentes à la Chartreuse de Casotto ; 1,000 vers Navonera ; enfin 800 à Roburent, où ils se retranchent.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 6 juin.

4. Arch. de la Guerre : Renseignements fournis par le général Macquard. Il se borne, le 20 mai, à descendre avec 800 h. à Limone, d'où il emmène 32 mulets.

5. Arch. de la Guerre : Correspondance de Napoléon, publiée et inédite, pour le mois de mai 1794. A la date du 28 mai notamment, il y a huit états relatifs au personnel nécessaire pour ces équipages. Andréossi était chargé des ponts, Songis du matériel de siège. L'équipage de campagne était à peu près au complet.

6. Arch. de la Guerre : Mémoire du général Garnier.

7. Arch. de la Guerre : Mémoire du général Garnier. Le 5 juin, Sérurier fait définitivement occuper San Bernoui, en envoyant de Sant'Anna le 2e bat. de la 83e par le col de Tesina sur Bagni, dont les Piémontais sont chassés. A cause de la neige, on ne peut établir un poste de deux compagnies au col Long que le 21 juin. Le 4, Monleau se porte à Pont-Haut et au Pra ; il communique par le col de Pourriac avec les postes de la brigade Vaubois, placés dans le vallon de Ferrière.

Juin 1794.

Celle-ci présentait quatre divisions, dont une à Grenoble, en seconde ligne[1]. La première, de beaucoup la plus forte, sous les ordres du général Pellapra, comprenait plus de 20,000 hommes, répartis en trois brigades : celle du général Vaubois à la tête de la Maira et de la Stura ; celle du général Gouvion dans le Queyras, menaçant les passages des vallées de la Vraita, de Pellice et de Germanasca[2]; celle du général Valette, établie à Césane et Oulx, en avant de Briançon. La seconde division, de 9,000 hommes, avait deux brigades, l'une au mont Cenis, l'autre au Petit Saint-Bernard[3]. Enfin le général Pouget, avec les 4 à 5,000 hommes de la troisième division, surveillait les frontières de la Suisse. Un parc d'artillerie de siège et le personnel nécessaire se rassemblaient peu à peu à Gap[4]. Le quartier général se transportait de Grenoble à Briançon[5] et le général de division Petit-Guillaume allait à Saint-Paul, dans l'Ubaye, prendre la direction des 17 bataillons destinés à marcher sur Demonte, conjointement avec l'armée d'Italie[6].

Les troupes, dont le moral était exalté au plus haut point par leurs nombreux succès, attendaient avec impatience l'ordre de descendre dans les riches plaines du Piémont, lorsque, le 4 juin, le comité de Salut public demande de diriger 15 bataillons sur l'armée du Rhin, qui venait de subir un assez grave échec[7]. Mais les dernières opérations offensives avaient pris une telle extension que le général Dumas ne croit pas pouvoir en détacher plus de 10[8], qui

1. Arch. de la Guerre : Situations.
2. Arch. de la Guerre : Ordres du 27 mai. Le général Gouvion est envoyé du mont Cenis en Queyras.
3. Cette division est sous les ordres du général Dours, à Chambéry.
4. Arch. de la Guerre : Ordres du 3 juin et suivants. Lettre du représentant du peuple Albitte, le 8 juin.
5. Arch. de la Guerre : Ordres des 28 mai, 1 et 2 juin.
6. Arch. de la Guerre : Ordres des 1 et 2 juin.
7. Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 4 juin. La demande du comité de Salut public était datée du premier juin. L'événement qui avait amené cette demande était la retraite du général Ambert de Kaiserlautern sur Pirmasens, le 26 mai. L'armée du Rhin ne pouvait être secourue par celle de la Moselle, dont le général Jourdan avait emmené une grande partie à l'armée de Sambre-et-Meuse.
8. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas à Laporte, le 6 juin, et au comité de Salut public, le 12.

Juin 1794. sont aussitôt expédiés [1]. En conséquence de cet affaiblissement, l'armée des Alpes n'était plus en mesure de fournir une colonne d'un aussi fort effectif que celui qui lui avait été assigné par le plan d'opérations combiné [2]. D'ailleurs ce plan devait être remanié par suite de l'occupation d'Argentera, réalisée depuis [3], et surtout par le fait de la prise du poste des Barricades, survenue le 5 juin.

Occupation des Barricades.

La veille, le général Monleau, de la division Garnier, avait envoyé 260 hommes par le col de Pourriac, dans le vallon de Ferrière ; là ils se joignent aux postes de l'avant-garde de 300 hommes du général Vaubois, établie à Bersezio, et, le lendemain, ces deux troupes marchent à l'ennemi de concert. Celle de l'armée des Alpes met en batterie deux pièces à la chapelle de Saint-Sébastien, pousse un détachement avec des spingardes sur Servagno, et se déploie, vers 10 heures du matin, à Prati di Cougne, en arrière de Preinardo.

Le capitaine-lieutenant Eger, commandant aux Barricades, expédie aussitôt sur ses flancs deux forts piquets à Lobiera et deux autres à Capanna, 25 soldats à la Montagnetta et 15 à Beccorosso, pour soutenir les milices et les paysans qui y étaient postés [4]. Le détachement français de

1. Arch. de la Guerre : Ordres. Les bat. partent pour Colmar (Haut-Rhin) dans l'ordre suivant : 8 juin, 2e légion des Alpes, de Guillestre ; 10, 1er de la légion de Montlyon, et 8e de l'Ain, de Briançon ; 11, 1er du Rhône, de Queyras, et 5e des Côtes-Maritimes, de Bardonnèche ; 13, 4e infanterie légère, de Larche, et 2e du Rhône, de Bourg ; 15, bat. de Villefranche, de Grenoble ; 16, bat. de Châtillon, de Ferney ; enfin, le 25, 2e des tirailleurs de la frontière, de Lyon.

2. Dans le premier projet d'opérations, l'armée des Alpes devait fournir 25,000 h. Dans le second, il ne lui en est plus demandé que 16.000. Ce chiffre même est encore trop fort ce qui tendrait à faire croire que ce second projet avait été rédigé à la suite de la réception de la lettre de Laporte, en date du 3 juin et qu'on n'y a rien changé, parce qu'on comptait recevoir des renforts.

3. Arch. de la Guerre : Lettre fort curieuse de Laporte, le 3 juin. Si l'on compare cette lettre avec les deux projets d'opérations (Correspondance de Napoléon, nos 27 et 30), on reconnaît facilement que Bonaparte a tenu compte des observations du représentant du peuple. Une preuve certaine que ces projets sont visiblement inspirés par le souvenir de la campagne de 1744, c'est la mention dans l'équipage de l'armée d'Italie d'un pont de cordages qui avait, en effet, été utilisé à cette époque. Il en est également question dans la Correspondance inédite de Napoléon (lettre à Andréossi).

4. Voir dans le volume intitulé : *Topographie militaire des Alpes*, édité par le ministère de la guerre, les mémoires de M. Costa de Beauregard et du chevalier de Martinel, ainsi que la reproduction de la carte de Haxo et le tableau de concordance des noms qui s'y rapporte. Capanna est le petit plateau au-dessous de la Montagnetta, désigné par M. de Beauregard sous le nom de Forest dei Bonetti.

Servagno parvient néanmoins à gagner Capanna, d'où il plonge les retranchements des Barricades à bonne portée de fusil et oblige les défenseurs à se replier sur les pentes de Lobiera. De ce point Eger empêche encore pendant une heure et demie les Républicains de déboucher de Preinardo, par le feu d'une seule spingarde. Il expédie aussi 12 hommes de renfort à Beccorosso. Juin 1794.

Mais, vers 4 heures du soir, ce point, évacué par les milices, ayant été occupé par le détachement de l'armée d'Italie, l'officier piémontais se retira sans aucune perte, couvert par une arrière-garde de milices et précédé d'une petite avant-garde, pour s'assurer que la route de la Stura était libre. Dans la même journée, en effet, le général Sérurier avait poussé les postes avancés du détachement de San Bernoui jusque sur les hauteurs de Pianche, sans toutefois occuper ce village. La petite troupe de ligne, abandonnée par les milices et paysans qui regagnent leurs demeures, passe donc sans encombre[1]. Le général Vaubois fait occuper les Barricades et Beccorosso par un bataillon, relevé tous les cinq jours. Cinq à six compagnies de grenadiers campent entre Murenz et Ponte Bernardo, ayant des gardes à Bosco Ambornet et au Castello, au-dessus de Pietraporzio, sur les deux rives de la Stura[2].

Cette nouvelle disposition des forces facilitait singulièrement l'offensive par la vallée de la Stura. Il en est tenu compte dans le nouveau projet d'opérations arrêté à Nice

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 7 juin ; d'Albitte et Laporte, le 8. Voir cette dernière, pièce just. 32. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres du général Christ, les 4, 5 et 6 juin. Ces lettres donnent des détails assez circonstanciés sur cette petite affaire et la ramènent à sa juste proportion, tandis que les correspondances françaises sont écrites dans un style lyrique, mais sans précision. Le général Dumas dit que l'expédition a été combinée par le général Vaubois et l'adjudant général Cumel, puis exécutée en présence du représentant du peuple d'Herbès, envoyé dans le département des Hautes-Alpes.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, le 11 juin, à la suite d'une reconnaissance du capitaine Vipf, le 9 ; lettres des 20 et 21 juin, contenant les renseignements fournis par des déserteurs. Pièce n° 108 : Lettre du général Provera, le 8 juin, à laquelle sont jointes une reconnaissance du capitaine Pazero, qui a observé la position de l'ennemi aux Barricades du col de Servagno, et une lettre de M. de Sonnaz sur le même sujet. — Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli.

Juin 1794. par les représentants du peuple Laporte et Robespierre jeune ; ce dernier se charge de le soumettre à l'approbation du comité de Salut public[1]. En même temps le général Dumas cherchait à remplacer les troupes qu'il venait d'être contraint de diriger sur le Rhin. Le dépôt des recrues de l'armée des Pyrénées-Orientales, établi à Montpellier, n'ayant pu fournir les hommes sur lesquels on comptait[2], les représentants du peuple près l'armée des Alpes décident la formation d'un bataillon de deuxième réquisition dans chacun des cinq départements constituant l'arrondissement de cette armée, pour relever les troupes laissées en deuxième ligne[3].

Cependant, la cour de Turin s'attendait à une attaque vigoureuse des Républicains, au moment où les conditions météorologiques permettent d'entamer les grandes opérations dans les montagnes, c'est-à-dire dans la seconde quinzaine de juin. En vue d'empêcher l'assaillant de porter toutes ses forces sur les points les plus faibles et les plus menacés, le roi avait prescrit de prendre l'offensive, à titre de diversion, partout où il serait possible[4].

Attaque du Petit Saint-Bernard par les Piémontais.

Ignorant probablement la diminution des forces françaises causée par le départ des renforts dirigés sur l'armée du Rhin[5], mais sachant certainement que les émigrés

1. Il suffit d'ailleurs de comparer les deux projets, qui se trouvent dans la *Correspondance de Napoléon*, sous les n[os] 27 et 30.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas au comité de Salut public, le 26 juin ; réponses du commissaire des guerres Rouby, chargé du camp d'instruction de Montpellier, aux représentants du peuple près l'armée des Alpes et au général Dumas, le 30 juin. On avait espéré tirer de Montpellier 6.000 h. Il y en avait eu 8,000 en effet ; mais, huit jours auparavant, 700 étaient partis pour l'armée des Pyrénées-Orientales ; 400 devaient partir le 1[er] juin ; 4,000 avaient été envoyés faire les moissons ; il n'en restait que 3,500.

3. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte, le 20 juin ; de Dumas, le 22, et arrêté des représentants du peuple, le 29. Ces cinq bat. devaient comprendre : 1° les jeunes gens de 18 à 25 ans, qui n'étaient pas encore partis ; 2° les citoyens non mariés de 25 à 30 ans ; 3° pour compléter chaque bat. à 1,067 h., les veufs et même les mariés de 25 à 30 ans, en prenant d'abord les mariés sans enfants ; les laboureurs devaient être exceptés ; les jeunes soldats étaient désignés au scrutin, à la majorité absolue.

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, les 7, 11, 13, 18, 20 et 22 juin ; pièce n° 108 : Lettres de Provera, le 23 juin ; pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 11 juin. — Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. L'attaque était d'abord annoncée pour le 19 juin.

5. Il semble en effet que le roi n'en a eu connaissance que le 18 au plus tôt, par un « espion fidèle » (Lettre à Colli, Arch. de Breil, pièce n° 94). Le général Christ ne l'apprend que le 20, par un déserteur (Lettre à Colli, Arch. de Breil, pièce n° 107).

réunis en Suisse projetaient de tenter un coup de main sur la Savoie[1], le duc de Montferrat se porte franchement en avant dans la vallée d'Aoste, avec des forces presque doubles de celles dont disposait Badelaune[2]. Ce général n'avait en effet sous ses ordres que quatre bataillons. Obligé de laisser celui de Louhans au Miroir, à Sainte-Foy et au camp de Filuel, pour se couvrir du côté du col du Mont dont il n'avait pu s'emparer, il lui restait au plus 2,000 hommes, répartis au col de la Seigne, à la Traversette, aux Eaux-Rouges, à Goletaz, à la Thuile et à Pallusieux. Au commencement de juin, ce dernier poste est refoulé par l'ennemi, qui s'établit sans coup férir dans les retranchements du Prince Thomas et au col de la Croix[3]. Le régiment de Verceil s'avance dans l'Allée Blanche jusqu'aux retranchements du lac de Combal, laissant des détachements à Entrèves et Avisaille, et mettant un poste à Baraccone Chavannes, au sud du mont Fortin[4]. Le prince porte son quartier général à Morgex; il fait occuper la redoute du Plan Pra et conduire du canon sur la montagne du Parc. Les Républicains sont dès lors obligés d'abandonner la Thuile et Goletaz[5]; ils laissent une grand' garde à Pont

Juin 1794.

1. Il n'est pas douteux qu'un projet semblable ait été concerté et que les craintes relatives à ce mouvement aient été considérables. Les nombreuses lettres adressées à Albitte et la correspondance des représentants du peuple en font foi. Mais, dès le 15 juin, le général Dumas, bien renseigné, avait exposé les faits sans exagération au comité de Salut public (Arch. de la Guerre), et son appréciation est corroborée par le rapport de Bacher, en date du 4 juillet (pièce just. n° 65).

2. En ne comptant qu'à 300 h. chacun des 16 bat. du duc de Montferrat (voir pièce just. n° 22), on obtient un total de 4,800 fusils, non compris la cavalerie et l'artillerie. D'après la situation du 3 juin (Arch. de la Guerre), le général Badelaune dispose de 3,142 h. en tout, savoir : à Goletaz, 6e Ain, 721 h. ; à Pallusieux, 5e Rhône-et-Loire, 706 h. ; à Sainte-Foy, bat. de Louhans, 907 h. ; à la Thuile, 6e Côte-d'Or, 571 h. ; à Pré-Saint-Didier, grenadiers du bat. de la montagne, 82 h.; artillerie, 155 h. Il est juste d'ajouter que, le 18 juin, la brigade du Saint-Bernard a pu être renforcée de 300 h. du 6e de la Côte-d'Or qui, venant de Briançon, ont dû quitter Saint-Michel, le 15 juin, pour se rendre à Bourg-Saint-Maurice, on ne sait par quel chemin.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 11 juin. Ce document tout à fait vague et, dans une certaine mesure, erroné, puisqu'en fin de compte l'avantage n'est pas resté aux Français, est le seul renseignement que l'on possède sur ce point. La pièce n° 40 c des Arch. de Breil (pièce just. n° 34), ne donne aucune indication précise, même sur la date. Thaon de Revel, p. 221, mentionne le 10 juin ; mais il ne paraît pas possible que, le lendemain, Dumas, à Briançon, ait eu connaissance de cette affaire.

4. Arch. de la Guerre : Croquis joints aux situations de la brigade du Petit Saint-Bernard.

5. Arch. de Breil, pièce n° 40 c : pièce just. n° 34.

Juin 1794. Serrand avec trois canons pour éclairer les abords du camp établi en arrière de la Tête du Chargeur [1].

Enhardi par ces premiers succès, le duc de Montferrat fait attaquer le Petit Saint-Bernard, le 18 juin, par quatre colonnes. Les deux extrêmes ont pour objet de couper la retraite de l'ennemi. Celle de droite, partant de Baraccone Chavannes, doit gagner la tête du vallon de Breuil, en longeant le glacier de Chavannes, et déboucher sur l'Hospice, en passant à l'ouest du lac Verney [2]. La colonne de gauche, venant des cols du Mont et de la Sachette, a pour mission de marcher sur le col de la Traversette par la tête des vallons de la Loys Blanche et du Chardonney [3]. La longueur du trajet, l'extrême difficulté du terrain à parcourir, les empêchent l'une et l'autre d'arriver à temps pour prendre part à l'action [4].

La principale colonne, au centre, formée par le régiment de Saluces et le 3e bataillon de grenadiers, quitte la Thuile au milieu de la nuit, surprend la grand' garde du Pont Serrand [5], gagne rapidement le sommet de la Tête du Chargeur et s'empare du camp, qui est mis au pillage. Pendant ce temps, un bataillon de la légion légère et des milices remontent avec peine le vallon de Ruitor. Les éclaireurs débouchent à Colle di Fourcla, au moment où

1. Cette indication n'est nulle part donnée aussi nettement. Elle résulte de la comparaison de diverses pièces, notamment d'une lettre du roi à Colli, le 18 juin (Arch. de Breil, pièce n° 94.)

2. Il ne semble pas que l'on puisse interpréter autrement l'expression « *remontant* le vallon de Chavannes » de la pièce n° 40 c des Arch. de Breil. D'ailleurs, si cette colonne avait descendu ce vallon, elle aurait débouché sous la Tête du Chargeur et n'aurait pas rempli le rôle qui lui était assigné. Il convient cependant d'observer que le lieutenant-colonel Raymond, dont l'opinion a été déjà citée à propos de l'attaque du Petit Saint-Bernard, semble penser que cette colonne, formée du rég. de Verceil, se serait élevée par le vallon des Chavannes sur le flanc des Français, c'est-à-dire qu'elle aurait remonté ce vallon, en partant de la Thuile. Il est tout naturel dès lors qu'elle ne soit pas arrivée à temps.

3. Remarquer également l'expression de la pièce n° 40 c précitée des Arch. de Breil : « longeant par crête et par les glaciers du Ruitor. » Voir en outre la lettre de Morel, en date du 19 juin, pièce just. n° 33. « La colonne (ou camp) du Miroir a vu, dans la nuit, descendre l'ennemi (du col du Mont), au nombre de mille. »

4. M. le lieutenant-colonel Raymond mentionne toutefois que cette colonne, composée de chasseurs et de volontaires, et conduite par Xavier de Maistre, aurait rejeté sur Sainte-Foy le poste français du Miroir et aurait ensuite subi des pertes sérieuses en attaquant les ouvrages du col de Traversette.

5. En répondant au « qui vive » des sentinelles françaises, « 6e de l'Ain », d'après M. le lieutenant-colonel Raymond.

Juin 1794.

le général Badelaune rallie ses forces entre le lac Verney et la Colonna Joux[1]. Négligeant tout d'abord ces derniers assaillants, il charge, avec son intrépidité ordinaire, le régiment de Saluces, en grande partie débandé. Les soldats de ce corps s'étaient enivrés, en vidant des tonneaux d'eau-de-vie abandonnés par les Républicains; ils n'opposent qu'une faible résistance et s'enfuient précipitamment, poursuivis jusqu'au bord du ruisseau de Ruitor. Le régiment de la Marine[2], servant de réserve, s'y était déployé et il couvre la retraite de la légion légère, dont le gros n'avait pas jugé à propos de s'engager en voyant la déroute du régiment de Saluces[3].

Resté maître du Petit Saint-Bernard, le corps du général Badelaune est bientôt renforcé d'un autre bataillon et porté à l'effectif de 5,000 hommes[4]. Une première position défensive est choisie et fortifiée à hauteur de la Tête du Chargeur, appuyée, à gauche, au ravin infranchissable de Breuil, à droite aux monts Chaz Dura et Belvédère[5]. En arrière, à droite et à gauche de l'Hospice, des baracons et des batteries couvertes sont préparés pour servir de réduit et de

1. Il paraît très probable que Badelaune n'a pu rallier ses troupes que près de l'Hospice si l'on observe le post-scriptum de sa seconde lettre du 19 juin. « De la vie, je n'ai passé une aussi mauvaise journée. » — Bejay de la Coche (Arch. de la Sect. techn. du génie) dit même que l'Hospice était menacé par une foule de Piémontais qui se montraient au-dessus de la Colonna Joux, débouchant par le col du Mont. Mais il y a certainement là de l'exagération, aussi bien que dans le chiffre de 7 à 8,000 h. donné comme effectif de l'assaillant. Le lieutenant-colonel Raymond indique que cette colonne de gauche était composée d'une partie du rég. de Saluces.

2. Rég. de Suse, d'après le lieutenant-colonel Raymond.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dours, le 18 juin, de Morel et Badelaune, le 19, de Dumas, le 24. — Arch. de Breil, pièce n° 40 c et 94. — Pièces just. n°s 33 et 34.— Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche, qui indique 40 prisonniers piémontais, dont six officiers. Le général Dumas en mentionne 100, plus les blessés, et autant de tués. Enfin le roi, dans sa lettre à Colli, le 20 juin, accuse 60 à 80 h. entre morts et blessés.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 3 juillet : 6e Ain, 1,080 h.; 5e Rhône-et-Loire, 982 h.; 6e Côte-d'Or, 978 h., au camp des Eaux-Rousses ; 1er Cote-d'Or, 1,013 h., venu de Briançon ; 4e Ain, 1,132 h., remplaçant le bat. de Louhans à Séez ; artillerie, 146 h. et guides à pied, 34 h., à Bourg Saint-Maurice ; total, 5,365 h.

5. Arch. de la Guerre : Croquis joints aux situations. Le quartier général était au hameau des Eaux-Rousses, près du refuge actuel n° 2. Sur la rive gauche du torrent de ce nom, il y avait deux camps : l'un avancé, dit des Chavannes, sur le petit plateau entre Pont Serrand et la Tête du Chargeur; l'autre, dit du Lac, en arrière, sur le replat au nord du lac Verney, avec un retranchement s'étendant du ravin servant à l'écoulement du lac jusqu'au quartier général. Sur la rive droite du torrent des Eaux-Rousses, il y avait également deux camps : l'un retranché sur le plateau de la Tour, nommé camp du Bois, avec le poste du Rocher, au-dessus du hameau des Suches; l'autre en arrière, appelé camp du Plateau, au pied du cirque qui s'étend entre les monts Chaz Dura et Touriasse, couvert par le poste de Belvédère, sur les deux flancs du col de Fourcla.

Juin 1794.

postes pendant l'hiver[1]. De son côté, le duc de Montferrat conserve ses positions du col du Mont, des retranchements du Prince Thomas et de l'Allée Blanche, et en fait perfectionner les défenses[2]. On s'observe ainsi jusqu'à la fin de la campagne.

Occupation de l'Assiette

Dans la vallée de Suse, le général Valette occupe la position de l'Assiette[3], abandonnée par le corps piémontais, qui passe sous les ordres du baron de la Tour[4] et reste dans son camp retranché de Giaglione, en face de la petite division Dours, bien retranchée au mont Cenis[5]. Le duc d'Aoste, rassuré par le bon état des places de cette région, cherche en vain à refouler les Français de la vallée de Luserna[6]. Bien que réduit à 4,000 hommes[7], le général

1. A gauche de l'Hospice, une batterie couverte, vers les Lances, avec un baracon servant de poste avancé, sur le mamelon 2,213, au sud du lac Verney; à droite, une autre batterie couverte, sur le mamelon situé en France, au sud du lac Longet; enfin, les ouvrages du col de Traversette, utilisés comme l'ennemi l'avait fait, c'est-à-dire pour faire face à une attaque venant du sud-est, par le col du Mont. C'est sur la Traversette que se serait replié le camp de Falconnière au-dessus du Miroir, tandis que celui de Filuel aurait gagné Sainte-Foy par le hameau des Cherez. Au col de la Seigne, il y avait, à droite et à gauche, deux petits camps.

2. Arch. de la Guerre : Croquis joints aux situations de la brigade de Saint-Bernard.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas, les 7 et 27 juin. Conférence du lieutenant-colonel Franco, le 26 avril 1798. Cartes de l'officier du génie Capitaine, donnant les positions de la division Pellapra, en 1794. Plan de l'Assiette à la suite de la reconnaissance du chef de brigade La Peyrouse, en messidor an IV (juin-juillet 1796). — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. Notes de La Peyrouse. Le lieutenant-colonel Franco dit que : « de la longue chaîne des retranchements et redoutes, qui de l'Assiette se prolongeait à Fatières, en 1747, on s'était, en cette occasion, borné, faute de troupes, à soutenir la butte, c'est-à-dire la partie en avant du chemin qui d'Exilles passe à Fénestrelle ; laquelle on avait renforcée par des fortins fermés, liés aux anciens retranchements et par des ouvrages plus avancés qui balayaient l'avenue de Salbertrand et la pente en avant de la butte. » Il ajoute que « le besoin de troupes ailleurs ayant fait quitter les avenues du Vallon et de l'Assiette, les Français profitèrent de la fonte des neiges, qui du côté de Salbertrand est plus prompte, pour se mettre en possession, sans tirer un coup de fusil, de ces terribles retranchements, qui en 1747, leur avaient coûté tant de sang, sans y parvenir. » Dès le 7 juin, en effet, le général Valette avait constaté l'abandon de cette position et s'y était établi aussitôt que la neige l'avait permis. Il avait fait raser les retranchements jusqu'au Grand Seran, conservant seulement la partie méridionale, appuyée aux redoutes d'Exilles, de la Croix de Malte, de France ou la Tenaille et Sarde, sur la crête, à l'est de la précédente. Ce sont ces derniers retranchements qui furent détruits en 1796.

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi, le 24 juin. Aussitôt après la perte du mont Cenis, le baron Chino avait demandé à être relevé de son commandement. Le roi n'y avait pas consenti. Mais ce général avait été si affecté de cet échec qu'il avait fini par tomber gravement malade. Les Piémontais avaient replacé des gardes aux Quatre Dents, pour assurer la communication avec Exilles, et envoyé un détachement aux redoutes du col de Fenestre pour se relier avec Fénestrelle.

5. Arch. de la Guerre : Plan du mont Cenis par le capitaine Dabadie. D'après la situation du 20 juin, il n'y a que 2,700 h. présents tant au mont Cenis qu'à Bramans.

6. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 29 mai, 2, 7, 13 juin et 1er juillet. Le 11e bat. de grenadiers passe de Luserna au camp de Borgo ; il est remplacé par un bat. de chasseurs et par les comp. de réserve des régiments de Nice et de Lombardie. Lettre du duc d'Aoste, le 12 juin, demandant à Colli 600 fusils pour attaquer les hauteurs au-dessus de Mirabouc. Pièce n° 108 : Lettre de Provera. le 12 juin.

7. Arch. de la Guerre : Situation du 20 juin ; pièce just. n° 36. Il y a dans la vallée du Guil et dans celle de Luserna 2,590 h. ; à Montdauphin, 1,153, plus 707 canonniers du parc de siège. Gouvion avait perdu 3,000 h. par suite de l'envoi des renforts à l'armée du Rhin, savoir : 1re légion des Alpes, 1,006 h.; 2e légion des Alpes, 977 h.; 1er du Rhône, 1,024 h.

Gouvion résiste à toutes les attaques[1], grâce à la force naturelle des postes qu'il fait retrancher[2]. Toutefois une grand'garde est surprise, le 17 juin, à Fontgillarde, par un détachement du général Provera[3], qui ne croyait pas cependant avoir assez de forces pour défendre avec succès les deux têtes de la vallée de la Vraita et craignait d'être tourné par la Maira, ainsi qu'il était arrivé en 1744 [4]. Juin 1794.

Du côté de la Stura, le général Vaubois, en communication avec la brigade Monleau, poussait des reconnaissances au-delà de Sambucco[5]. Le général Sérurier occupait fortement le Col Long[6] et portait les avant-postes vers Pianche[7]. L'un et l'autre réparaient les chemins en arrière de leurs positions, en attendant l'ordre d'attaquer la nouvelle ligne défensive établie par le général Christ de Santz entre Vinadio et le col del Mulo. En ce dernier point, dès le 17 juin, on a déblayé la neige et une garde

1. On n'a aucun renseignements précis sur ces attaques, qui se sont produites surtout du côté de la Combe des Carbonieri. M. de Rochas d'Aiglun lui-même, dans ses *Vallées Vaudoises*, est très sobre à cet égard.

2. Arch. de la Guerre : Plans de Capitaine. Les positions occupées par les troupes françaises dans la vallée de Luserna sont les suivantes : camp et retranchement de Boutfarront au Passo di Fionira (2.687^{m}) ; quatre postes sur l'arête entre Punta la Bruna et Bric di Barion ; poste et retranchement de Malpertus ; poste et retranchement du Lauzet (carte sarde), sur le contrefort à l'ouest de C. Laus (carte italienne) ; détachement à la Punta di Garin (1,786^{m}), avec deux postes échelonnés vers Grangié Bo di Benna ; camp de la Rousse ou la Rossa avec deux avant-postes sur le sentier de Prelapia et cinq autres échelonnés sur le contrefort de la rive droite de Comba Rossa jusqu'à Punta Plengh (2,686^{m}). Les positions gardées par les Piémontais sont les suivantes : camp et retranchement au col Giulian ; quatre postes le long de Costa di Sandron ; retranchement et batterie au-dessus de Bobbio, à gauche ; camp entre le point 730 et Fontana della Sanita, sur la rive droite du Pellice, avec un poste sous Garin, vers Combette ; trois postes le long de Costa Bussana ; camp sur le plateau au nord de Punta del Vallone, avec deux postes sur les sentiers aboutissant à Grangié Ciabraressa ; camp au-dessus de Ciabraressa d'amont, avec trois postes sur l'arête entre Punta di Tronira et Punta Maccia.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 21 juin, et ordre de l'armée, le 22. Un capitaine et deux volontaires ont été égorgés et 40 soldats faits prisonniers. — Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, le 6 juin. Il a envoyé 200 h. au sommet du vallon de l'Agnel pour y enlever un détachement français qui s'y était montré la veille ; et le 17 juin ; la nuit du 16 au 17, il envoya au-delà du col de l'Agnel un détachement de 360 h., qui surprit dans Coste Rousse et Fontgillarde les postes français, leur fit 40 prisonniers, au nombre desquels deux officiers et un capitaine.

4. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, les 12, 23 juin, 1 et 13 juillet.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 18 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 10, 17 et 18 juin. Le poste de milices qui avait été placé au-dessus de Sambucco, se replie, le 9 juin, vers le col del Mulo. 400 Français occupent Sambucco, le 16, et attaquent, le 17, le col de Neraissa, dont les 80 h. se défendent victorieusement en faisant rouler des rochers sur la pente de la montagne.

6. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier. Le Col Long est occupé, le 21 juin, par deux comp. du 2e bat. de la 83e.

7. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 15 juin. Le poste de Pianche a été chassé avec perte de trois prisonniers, trois tentes et une marmite (*sic*). Lettre du 21, 200 Français sont venus à Pianche.

Juin 1794. de 24 hommes y est placée[1]. A la fin du mois, les forces cantonnées dans le vallon de l'Arma viennent y camper, après avoir été renforcées par une partie de la garnison de Demonte[2]. Elles s'appuient, à droite, à une centurie du régiment de Savoie, poussée par M. de Sonnaz dans le vallon de Marmora[3]. A gauche, elles sont couvertes par deux postes retranchés au nord et au sud du mont Nebins, avec une grand'garde, à Colle Cialdoletta, vers San Michele, au-dessus de Sambucco[4]. Le pont de Pianche était coupé[5], les débouchés des vallons de Bagni et de Sant' Anna défendus par des détachements installés sur les pentes rapides de la rive gauche de la Stura, et une batterie établie à Vinadio. Des milices se maintiennent même dans les montagnes situées à l'est de Prato Lungo et sur la rive droite du Riofreddo[6].

1. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 17 juin. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli. Ordre, le 14 juin, au général Christ, de mettre au col del Mulo 70 h. de son rég., 30 de Courten, et 100 milices ; de ne pas changer les officiers de ce détachement.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, le 18 juin ; il a demandé au gouverneur de Demonte un renfort de 40 h., pour porter à 130 h. la force du détachement envoyé au col del Mulo et composé de 63 h., des régiments de Courten et Christ, 72 h. de la garnison de Demonte et 100 paysans (Lettre du 15 juin). Une comp. de chasseurs de Nice se rend au même point, le lendemain. Lettre du 22 juin ; on compte remonter le camp vers le col del Mulo. Lettre du 30 juin ; la comp. Giletta va de Demonte au col relever la comp. Falchi. — Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. Sous la date du 24 juin, on trouve dans cette pièce la relation suivante d'une reconnaissance dont il n'y a aucune trace dans les documents français ou piémontais. « On a reçu une relation d'une attaque ou plutôt d'une reconnaissance de près, faite par l'ennemi, le 17, sur Canosio, par la montagne de Pianès. Les Français étaient au nombre de 700. Ils ont laissé, suivant leur usage, des réserves à Pianès, pour soutenir la retraite et, s'avançant sur deux colonnes, qui se sont ensuite subdivisées, ils ont fait mine de vouloir occuper les hauteurs de Launière, de Cassino et de Crocetti, et le village du Preit. 160 paysans armés, joints à deux comp. de milices les en ont chassés. Mais il est à craindre qu'après avoir reconnu les postes et les passages ils ne reviennent en force pour s'emparer de Pianès, qui les acheminerait à se rendre maîtres du col del Mulo. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 25 juin. Pièce n° 108 : Lettres de Provera, le 20 juin, du chevalier de la Tour, du rég. de Savoie, le 19 juin, et de M. de Sonnaz, le 14 juillet. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli : Ordre, le 14 juin, au marquis Colli, de faire occuper le village de la Marmora par la compagnie de Christini, d'y employer les paysans de Canosio et de la Marmora. Ce poste communiquera, à gauche, avec le col del Mulo, à droite avec Saint-Michel, où commande le général de Sonnaz.

4. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 21 juin ; envoi d'un renfort de 70 h. à « Nibios », c'est-à-dire au col de Néraissa, où il y avait déjà un lieut. du rég. de Christ et 80 h. (Lettre du 7 juin), et établissement d'un nouveau poste de 40 h. à « Nibios supérieur » ou « vrai Nibios » d'après M. de Malausséna, autrement dit col de Sérour. L'emplacement de la grand'garde est désigné sous le nom de Cœur de la Vache dans les documents piémontais de cette époque. Voir d'ailleurs la description de cette région dans l'ouvrage intitulé *Topographie militaire des Alpes*, édité par le ministère de la guerre, p. 53.

5. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 18 juin.

6. Arch. de la Guerre : « Carte topographique des positions qu'occupe la division de gauche aux ordres du général Garnier, faite au quartier général de Rocabigliera, le 16 nivôse, an IV » (6 janvier 1796). Original signé Garnier. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. — Arch. de Breil, pièce n° 107 ; passim.

A la tête de la vallée du Gesso, le général Durand, de la division Garnier, parvenait, malgré la rigueur de la température, à mettre une garde au col de Fremamorta[1]. Les Piémontais restaient à la Piastra et au camp della Ruinetta, au sud d'Entraque[2]. Aucun engagement ne se produisait non plus dans le vallon de Vermegnana. Il n'en était pas de même sur le front de la division de droite.

En arrivant à Mondovi avec 1,300 hommes et deux canons, d'Argenteau, rendu indépendant du baron Colli, croyait pouvoir, selon les instructions du roi, prendre l'offensive[3]. Mais, après s'être rendu compte de la situation des avant-postes français[4] et, bien qu'il eût été renforcé[5], il en venait à penser que, si la communication entre Mondovi et Ceva restait ouverte, c'est que l'ennemi le voulait bien[6] et il allait jusqu'à craindre d'être fait prisonnier, s'il s'obstinait à défendre Mondovi, comme il en avait reçu l'ordre[7]. Il avait cherché à concilier des conditions si contradictoires et à imposer à ses adversaires, en établissant

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier. Le 24 juin, le 3e bat. de grenadiers campe à Fremamorta, après avoir réparé le chemin et déblayé la neige.

2. *Topographie militaire des Alpes*, p. 63 et 64.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 4 juin. « Selon le degré d'assurance que vous pouvez avoir sur votre front, vous pouvez lui (à d'Argenteau) fournir jusqu'à la moitié de votre corps et prendre avec l'autre moitié la position plus resserrée et que vous jugez plus convenable. Enfin, c'est les circonstances qui doivent décider des détails. Mais l'objet important est de soutenir le Mondovi et Cève et de déloger l'ennemi, si, comme je l'ai dit plus haut, il n'est pas trop en force. Car il faut réfléchir que notre armée est déjà si petite qu'il ne convient pas de la risquer. » Pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, les 2 et 5 juin. Cette dernière contient le projet d'attaque qui devait s'exécuter sur les deux ailes. Le colonel Brentano, avec 7 à 800 h. du rég. de Schmitfeld, marcherait de Ceva sur Battifollo, tandis que d'Argenteau et trois bat. se dirigeraient de Mondovi sur San Michele. Les deux autres bat. resteraient au sud de Mondovi, pour contenir les postes ennemis de Roburent. Enfin, deux bat. devaient être envoyés du camp de Borgo à Frabosa, pour attaquer Colle Navonera.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 3, 5, 6, 14, 16, 19 et 23 juin. Notice de Nicolas Dupré, le 13 juin, et déposition de Paola Liprandi, le 19. Si l'on compare les renseignements donnés dans les pièces que nous citons avec la situation de la division Masséna et la situation d'effectif de l'armée d'Italie, le 15 messidor (3 juillet), on reconnaît que d'Argenteau était dans le vrai en estimant, le 14 juin, à 6 à 7,000 h. les forces qu'il avait devant lui. D'après le rapport de Costa de Beauregard (Arch. de Breil, pièce n° 126), ces forces sont réparties sur quatre lignes, savoir : 1° Lisio, Monasterolo, Montaldo ; 2° San Giacomo, Viola, Pamparato, Roburent, San Lorenzo ou plutôt San Salvatore ; 3° Priola, mont Fareï ou Prarina, Casotto, Serra, Pra ; 4° Bagnasco, Garessio, Ormea, Viozene et Carnino.

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 2 juin, il a 1,352 h.; le 5 juin, il reçoit 268 h.; le 6 juin, il a 2,067 fusils et 382 chevaux ; le 11 juin, il a 2,590 fusils et 407 chevaux ; le 21 juillet, il a 3,440 h., y compris la cavalerie.

6. Arch. de Breil, pièce n° 84 ; Lettre de d'Argenteau, le 5 juin, à 10 h. du matin.

7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 6, 10, 13, 14, 16 et 19 juin. Pièce n° 94 : lettres du roi, les 4, 15 et 20 juin.

Juin 1794.

de Frabosa Soprana à San Michele, le long de la rive gauche de la Corsaglia, une chaîne de postes[1], qui avaient de fréquents engagements avec les patrouilles des généraux Laharpe et François[2], et en réunissant le reste de ses forces dans des retranchements construits au sud de Mondovi[3].

La levée en masse piémontaise.

A ce moment, Victor-Amédée crut devoir céder aux instances[4] de ceux que l'insuccès de la levée en masse du Mondovi n'avait pas éclairés et qui croyaient remporter, miraculeusement et seulement avec des paysans[5], les avantages que n'avaient pu obtenir ni l'armée, ni les troupes régulières et les habitants agissant de concert. Les cultivateurs des provinces d'Acqui, d'Alba et de Mondovi, entraînés par un avocat nommé Pepino Robusti[6], reçoivent l'autorisation de prendre l'offensive, les premiers sur Loano, les seconds dans la vallée du Tanaro, les derniers vers la haute Corsaglia[7]. Le général d'Argenteau, redou-

1. Arch. de Breil, pièce n° 126. Cette chaîne a neuf milles (de Piémont) de longueur. Les postes, en commençant par la droite, sont les suivants : Cane ou Canei, Casera Vecchia ou Vecchie, mont Mo ou Moro, Frabosa Soprana, Paila, Aibor (?), Monastero, Vasco, le Pilon de la Mora (col au N.-E. du mont Roccon de la carte italienne), Roubera (?), San Martino, Molline, mont Saint-Etienne ou San Stefano, Bon Jésus ou Buon Gesù, San Michele.

2. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 15, 18, 21 juin et 2 juillet, mentionnant diverses affaires dans les environs de Bagnasco et de Scagnello, les 11, 14, 24 et 27 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 5, 17, 19, 23, 25 juin. 6 et 19 juillet, relatant deux attaques du côté de Frabosa, au col de Mommo et à la Pra, près de Navonera, et des engagements vers Ceva. Dans sa relation, M. de Malausséna résume ces faits, qui ne concordent pas, en indiquant que les Piémontais ont perdu 200 h. entre tués et prisonniers.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 11, 19 et 23 juin. Il avait fait venir des outils de Coni ; mais les troupes travaillaient mal et étaient contrariées par la pluie. D'après M. de Malausséna. « au-devant de la ville, sur la venue de Vico, il fit construire deux batteries retranchées, aux premières buttes qu'on rencontre en sortant ; il y plaça son artillerie, consistant en quatre pièces de 4, deux de 8 et un obusier. »

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 23 et 30 juin. Dans la première, le roi s'exprime ainsi : « Je prendrai aussi en considération le projet de la levée des hommes, qui souffre cependant de grandes difficultés. »

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 juin, à 6 heures du soir : « Selon les ordres du roi, la troupe ne doit pas s'en mêler. »

6. Arch. de la Guerre : Conférence de M. Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. Il s'exprime ainsi : « Les populations des provinces d'Acqui, d'Alba et de Mondovi furent convoquées et durent former un corps de 10,000 h., sous le commandement d'un chef appelé Robusti, dont la réputation prit naissance et s'évanouit dans trois jours, avec l'existence de son armée. »

7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 juin, et pièce n° 94 : Lettre du roi, à la même date. Dans cette lettre, le roi ne parle que des habitants de la province d'Acqui, tandis que le général d'Argenteau indique les trois provinces. — *Mémoires de Roguet*, p. 140. On avait compté sur 40,000 h., la réunion ne s'est pas portée à 10,000. Dans une lettre du 3 juillet, d'Argenteau dit, sans doute ironiquement, que « peut-être les Français croient la masse de 40,000 h., comme à Turin. » Ces assertions se retrouvent dans le rapport de Dumerbion, le 7 juillet : « L'armée de 40,000 h., qu'on annonçait être prête à fondre sur Savone et sur la droite de la nôtre, s'est réduite jusqu'à présent à 10 ou 12,000 cerfs (*sic*) du tyran sarde... »

tant les conséquences de cette prise d'armes intempestive[1], avait porté six compagnies du régiment de Mondovi à Frabosa[2], point de concentration marqué par le baron Dellera pour la levée des Langhe. Mais, le 1er juillet, jour fixé pour l'attaque[3], il n'y avait encore que 60 hommes[4], et, le 7, les 2,000 paysans réunis[5] avaient trouvé les Républicains si bien renforcés[6], postés et retranchés au col de Navonera qu'ils n'avaient pas osé les attaquer ; on craignait même de les voir déboucher sur Villanova[7]. Les autres expéditions étaient d'ailleurs aussi inutiles. Du 2 au 6 juillet, des colonnes conduites par des prêtres revêtus d'ornements sacerdotaux, précédées de confréries de pénitents portant des bannières et chantant des cantiques, se présentent devant Casotto, Poggiolo, Battifollo et dans la vallée du Tanaro[8]. Elles sont refoulées en quelques instants, sans effusion de sang, sauf sur ce dernier point, où trois compagnies du 5e bataillon de grenadiers ont avec Juillet 1794.

1. Arch. de Breil, pièce n° 84: Lettre de d'Argenteau, le 30 juin. Il signale que la population d'Acqui doit marcher sur Loano, celle d'Alba par Murialdo sur Garessio, et celle de Mondovi par Frabosa où elle pourra. Il croit que la première ne rencontrera pas d'ennemi, que la deuxième sera écrasée, si elle dépasse Bagnasco et que, si les Français ont le sens commun, la troisième fera de l'eau claire (*sic*).

2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 30 juin, 5 et 6 juillet. I indique, dans la première, qu'il ne laissera à Mondovi que trois bat. et les avant-postes ; qu'il marchera avec trois bat. entre Montbasilio et Battifollo et qu'il portera 700 h. de Ceva entre Malpotremo et Battifollo ; dans la seconde, qu'il a envoyé un bat. à Frabosa et, dans la troisième, qu'il y a au même point 10 comp. du rég. du Mondovi, pour soutenir la masse et le général Dellera.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 juin, et pièce n° 94 : Lettre du roi à la même date.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 1er juillet.

5. Arch. de Breil, pièce n° 84: Lettres de d'Argenteau, les 3, 5 et 7 juillet.

6. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, des 28 et 29 juin, 1 et 2 juillet. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 6 juillet, indiquant que les Français sont au nombre de 3,000 h. à Navonera, avec quatre pièces de canon.

7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, les 3 et 7 juillet. Il envoie deux bat. à Villanova et à Frabosa.

8. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 4, 6, 7 et 10 juillet, mentionnant des attaques aux avant-postes de Garessio, dans la nuit du 1 au 2, à la Sotta et à Pujello, par 5,000 h., le 3 au soir, enfin, le 6, aux avant-postes de Fiorella. On a fait 10 prisonniers, dont un prêtre, tué 10 h. et blessé un grand nombre. Les Français ont trois blessés, dont un grièvement. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 5 juillet, annonçant que 3,000 h. avaient été à Murialdo et s'étaient enfuis devant 15 Français, ainsi qu'un renfort de 600 paysans. Lettre du même général, le 7 juillet, disant que 400 h., envoyés de Garessio vers Bardinetto, avaient dissipé la masse qui se dirigeait sur Loano. — *Mémoires de Roguet*, p. 141, racontant un engagement des avant-postes *de la 21e demi-brigade avec la masse*, le 2 juillet. — *Mémoires de Masséna*, p. 88. Tous ces documents ne concordent pas absolument pour les dates et ne donnent que des renseignements assez vagues sur les points où ont eu lieu les engagements.

Juillet 1794. des Croates un court mais assez vif engagement[1]. Du côté de Loano, le 3 juillet, vers 4 heures du soir, Robusti dirige lui-même, le long de la mer, quatre à 5,000 paysans, qui s'enfuient en désordre vers la Pietra, à la première décharge de quelques pelotons postés sur les hauteurs par le chef de brigade Laffont. Le lendemain, il parvient cependant à ramener ses gens en avant; mais ils se dispersent bientôt devant une charge à la baïonnette, abandonnant leurs bannières et une douzaine de prisonniers[2].

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 7 juillet. Cette affaire a eu lieu le 4 : « Une compagnie de grenadiers allant à la découverte a rencontré une patrouille ennemie très nombreuse. La fusillade s'est engagée de part et d'autre. Deux autres comp. de grenadiers ont marché d'abord au secours de la première. Les ennemis sont sortis de leurs retranchements au nombre de 7 à 800 de troupes de ligne. L'affaire est devenue très chaude. Mais ils ont été forcés comme à l'ordinaire de céder à la bravoure des Républicains et de se réfugier dans leurs retranchements. Ils ont perdu beaucoup de monde. On leur a fait six prisonniers et un des nôtres a été blessé légèrement. » — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 5 et 6 juillet. 1.500 Français ont essayé de surprendre, dans la nuit du 4 au 5 juillet, le poste de Battifollo, qui a pu se replier sur Montbasilio. Il y a résisté avec perte d'une vingtaine d'hommes. « En échange, ajoute d'Argenteau, les Croates ont rapporté les têtes de 12 Français. » Cet épisode peut donner une idée de la férocité de cette troupe et du bien fondé de la réclamation que Kellermann adressera à M. de Wins, l'année suivante, pour un fait de même nature.

2. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, le 3 juillet, à l'adjudant général Vabre. Rapports de Dumerbion, les 4, 5, 6, 7 et 8 juillet. Laffont avait 10 comp. ; il n'a engagé que 40 h., il a fait 12 prisonniers. Lettres de Mounier, adjudant général, chef d'état-major de Masséna, et de La Chèze, consul de France à Gênes, le 3 juillet. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 7 juillet. — *Mémoires de Roguet*, p. 141. Il donne par erreur la date du 2 juillet, bien qu'il parle de l'affaire du 4; il transforme le nom de Robusti en Rebuffi. — *Mémoires de Masséna*, 1er vol., p. 87.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 5 et 7 juillet.

4. M. de Malausséna, dans sa relation, s'exprime ainsi à ce sujet : « Malgré le peu de succès des escarmouches et petites attaques que l'on vient de rapporter, dont le peuple a été l'agent principal, on ne saurait disconvenir que la levée en masse n'ait rendu un grand service dans cette partie... Le peuple, par cela seulement qu'il fit connaître sa disposition à se défendre dans le moment où les Français n'oubliaient rien pour le soulever, a déconcerté leur projet, rendant vaines leurs trames, et servit peut-être plus utilement à garantir le Piémont d'une invasion que toute autre disposition. En gagnant les sommets des Alpes, ils s'étaient mis en position d'encourager et profiter d'une insurrection du peuple. Mais, ne pouvant se flatter de l'avoir favorable, ils durent craindre que les mêmes hommes, que leur inexpérience dans les combats rendaient impropres à soutenir un choc en rase campagne, ne les eussent détruits en détail, s'ils les eussent attaqués dans leurs foyers, en s'engageant dans l'intérieur du pays avec des forces insuffisantes pour les contenir. » Malgré l'importance de ces considérations morales et politiques, on ne saurait en accepter les conclusions sans réserves. L'opinion de M. de Malausséna, exprimée peu après la guerre, repose sur une appréciation erronée des forces françaises, appréciation basée non sur des documents officiels, mais plutôt sur les opérations dont la lenteur, la timidité et l'incohérence n'ont pu s'expliquer tout d'abord pour les Piémontais que par la faiblesse de l'effectif des assaillants. M. de Costa de Beauregard, dans sa conférence du 19 avril 1798 sur la campagne de 1794, ayant à sa disposition un rapport du ministre de la guerre Pétiet, est bien loin de partager cette manière de voir, ainsi que le prouve l'extrait suivant : « La masse se mit en mouvement, le 9 ; elle était entièrement dissipée, le 12, et ce mauvais succès produisit un effet très fâcheux, en avilissant à leurs propres yeux des hommes naturellement belliqueux et fidèles et desquels on aurait pu tirer un excellent parti, en les employant de toute autre manière. Les généraux français, dans leurs rapports au gouvernement, firent sonner fort haut la défaite des masses piémontaises, qui, dans la vérité, ne leur coûta nul effort. Cet épisode put tout au plus servir à retarder de quelques jours les opérations offensives du corps qui devait agir sur la Vermenagna ». Cette dernière supposition est même erronée, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant. Des documents des Arch. de la Guerre il résulte nettement qu'on n'a jamais accordé plus d'importance qu'il n'en méritait à cet essai de levée en masse. Rien n'est plus curieux à cet égard que l'ordre de Masséna à l'adjudant général Vabre, dont voici

Ainsi se terminait cette seconde tentative mal concertée de levée en masse, dont le chef était déclaré traître et mis en prison[1]. Son issue ridicule n'avait d'ailleurs aucune influence sur les opérations beaucoup plus importantes qui venaient d'être entamées[2]. Juillet 1794.

l'analyse : « L'adjudant général Vabre ira à Balestrino avec trois comp. du 2e bat. de la 56e demi-brigade ; il reconnaîtra l'ennemi ; il informera le chef de brigade Laffont. Si Loano est pris, *ce qui est peu probable*, il attendra le renfort qui suit pour chasser l'ennemi avec Laffont. » Ce que l'on prévoyait, dès cette époque, à l'état-major de l'armée d'Italie, et ce que l'on redoutait, c'était une marche des Autrichiens de Dégo sur Savone, pour entrer en communication avec les Anglais. C'est pour cette raison que Masséna était parti lui-même pour Loano avec le 1er bat. du 99e, peu après l'envoi de Vabre, et que, le 9 juillet, le général Cervoni allait prendre le commandement des forces réunies entre Balestrino et Loano (Les notes 1 et 2 de la p. 140 correspondent aux notes 3 et 4 de la p. 141).

CHAPITRE III

OPÉRATIONS COMBINÉES DES ARMÉES

DES ALPES ET D'ITALIE

Plan de campagne contre le Piémont et l'Autriche.— Préparatifs pour le siège d'Exilles. — Marche de la division Macquard sur Borgo San Dalmazzo. — Résolution prise par le général Colli. — Le corps autrichien de Lombardie s'avance en Piémont. — Retraite de la division Macquard. — Dispositions défensives des armées républicaines. — Affaires dans les vallées de la Stura, de la Maira et de la Vraita. — Mouvement des troupes impériales vers le territoire de la République de Gênes. — Expédition de Dégo. — Occupation de Vado.

Juin 1794. — Plan de campagne contre le Piémont et l'Autriche.

En portant lui-même à Paris le second projet d'opérations établi par Bonaparte[1] et adopté à Nice, le 20 juin, par les représentants du peuple près les armées des Alpes et d'Italie, Robespierre jeune n'avait pas seulement pour but d'obtenir l'approbation du comité de Salut public ; ce n'était là, en somme, qu'une seconde manœuvre préparatoire à l'exécution du plan de campagne contre le Piémont, qui, dès la fin de mai, avait été rédigé par l'adjudant général Clausade[2].

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 30. Voir chapitre précédent.

2. Arch. de la Sect. techn. du génie: Histoire militaire, carton 1-8, n° 79. Copie du plan d'opérations combinées entre les armées des Alpes et d'Italie, par l'adjudant général Clausade, 9 prairial, an II (28 mai 1794). L'adjudant général Clausade était un officier de cet ancien corps si remarquable des ingénieurs ou du génie, qui a fourni, avec celui de l'artillerie, le fond des états-majors des armées de la Révolution. Il a exercé provisoirement, en 1794 et 1795, les fonctions de chef du génie à l'armée d'Italie. Il est mort dans l'hiver de 1795 à 1796 et a été remplacé par le général Vital (Arch. administ. de la Guerre). On regrette que la longueur du document n'ait pas permis de l'insérer aux pièces just. La nécessité du siège de Demonte comme préliminaire de celui de Coni, base des deux projets rédigés par Bonaparte, y est nettement démontrée par un raisonnement très rigoureux. Clausade prévoit, en outre, la rédaction d'une série de mémoires traitant de toutes les manœuvres à exécuter, jusques et y compris le siège de Turin, des mouvements à effectuer au cas où les Autrichiens se porteraient sur Gênes ou Savone, d'un déploiement éventuel le long du littoral, etc. Ces divers mémoires n'ont pas été retrouvés; mais on conçoit qu'ils ont dû être établis soit par Clausade, soit, comme pour l'expédition de Demonte, par le général Bonaparte, soit même par d'autres officiers. On s'explique alors la promptitude avec laquelle on a pu, après le 9 thermidor, porter une partie de l'armée sur le littoral, puis la réunir pour l'affaire de Dégo.

Les vues d'Augustin Robespierre étaient encore plus vastes et ne tendaient à rien moins qu'à atteindre, après le roi de Sardaigne, l'ennemi héréditaire de la France, l'empereur d'Allemagne, dans ses possessions italiennes, pour l'obliger rapidement à accepter la paix. La réussite de desseins aussi importants et avantageux pour la République exigeait le secret le plus absolu[1]. Aussi n'avaient-ils pas été d'abord consignés par écrit ni même communiqués verbalement au représentant du peuple Laporte, de l'armée des Alpes[2]. Juin 1794.

1. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 93 et suiv. Le secret a été si bien gardé, en effet, que Koch et Jomini, qui d'ailleurs se bornent le plus souvent à copier le manuscrit du commandant du génie Paulinier, donnent une interprétation fort erronée de ces négociations et, par suite, des opérations de cette deuxième partie de la campagne de 1794. Il en est de même de l'auteur du *Tableau de la guerre de la Révolution en France*, bien qu'en général il semble avoir consulté les documents officiels.

2. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple Albitte, Laporte et Saliceti, de Barcelonnette. Ils ignorent même, semble-t-il, que le projet d'opérations élaboré à Nice, ne concorde pas avec celui prescrit par le comité de Salut public. — Correspondance inédite de Napoléon : Note sur la position politique et militaire de nos armées de Piémont et d'Espagne, remise par Robespierre jeune, 1er thermidor, an II. Voir pièce just. n° 42. L'examen de ce document donne lieu aux observations suivantes : 1° Quelle que soit la compétence de la commission chargée de la publication de la Correspondance de Napoléon, on ne saurait accepter, sans réserves, les indications qu'elle a données sur ce document. En admettant qu'il soit de la main de Junot, assertion qu'il paraît bien difficile de vérifier, rien ne s'oppose à ce que cet officier ait accompagné Robespierre jeune à Paris, afin de l'aider, par ses connaissances militaires, dans les démarches qu'il devait faire, sans doute aussi pour hâter l'expédition des objets nécessaires au service de l'artillerie, demandés par plusieurs états, depuis le 28 mai. Les recherches faites, tant aux Archives historiques qu'aux Archives administratives, n'ont pas permis, il est vrai, d'établir ce point d'une manière certaine ; mais cette supposition n'a rien d'invraisemblable, étant données les relations d'amitié qu'entretenaient Bonaparte et Robespierre jeune et qui sont nettement établies par le général Iung dans *Bonaparte et son temps*, et par M. Hamel dans son *Histoire de Robespierre*.— 2° Quel que soit le rédacteur de cette pièce, il est bien évident qu'elle a été dictée avant le 1er thermidor ; mais il est fort douteux qu'elle l'ait été par Bonaparte, c'est-à-dire à Nice. En effet, cette note est manifestement une réponse à une fin de non recevoir ou à des objections produites relativement à la proposition de réduire les armées des Pyrénées au profit de celle d'Italie. Est-il admissible qu'une question, restée si secrète que nous la connaissons par ce seul document, inédit jusqu'à ce jour, ait été traitée *par correspondance*, entre le comité de Salut public et les représentants du peuple, sans qu'il nous en soit parvenu aucune autre trace ? N'est-il pas plus naturel de penser que cette note a été rédigée à Paris, à la suite de discussions *verbales* entre Carnot et Robespierre jeune, discussions qui ont dû être assez vives, à ce moment où le désaccord entre les membres du comité de Salut public s'accentuait de jour en jour ? On oserait presque en donner comme preuves les lignes barrées sur l'original et se rapportant à une pensée si brillamment réalisée par Bonaparte en 1796, mais à laquelle le comité de Salut public, puis le Directoire, n'ont accédé que de mauvais gré.— 3° Ce n'est pas à dire que les idées exposées dans cette note n'aient pas fait le sujet d'entretiens, à Nice, entre Robespierre jeune et Bonaparte (voir Hamel, *Histoire de Robespierre*, tom. III, p. 434) ; les écrits et les actes ultérieurs de ce dernier prouvent combien il partageait ces vues, en ce qui concerne le but et la manière de diriger les opérations de l'armée d'Italie. Toute la question est de savoir qui des deux a donné ou reçu. En 1794, Bonaparte a fait preuve de talents militaires incontestables, mais surtout de cette énergie et de cette activité intellectuelles et physiques qui le distingueront toute sa vie. Son projet d'opérations du 21 mai n'est qu'une adaptation du plan du prince de Conti ou de Bourcet, en 1744. Celui du 20 juin est déjà plus étudié, mais il est difficile de lui attribuer, en 1794, une largeur de vues et une netteté de pensées politiques, dont le mémoire et les instructions du mois de juillet 1795 (*Correspondance de Napoléon*, nos 50, 52 et 53) ne présentent qu'un pâle reflet. En tout cas, si Bonaparte était l'auteur des considérations exposées dans cette note, considérations si justes qu'elles paraissent prédire la funeste issue de la guerre d'Espagne, il aurait prononcé à l'avance, et dans les termes les plus forts, la condamnation de l'entreprise de Napoléon.

Juillet 1794.

Pour mener à bonne fin cette entreprise considérable, les ressources actuelles de l'armée d'Italie en artillerie, cavalerie et charrois paraissaient insuffisantes[1]. On ne pouvait plus rien tirer de l'armée des Alpes, qui avait déjà donné tous ses cavaliers, dont l'infanterie avait été réduite par l'envoi de 10 bataillons sur le Rhin et qui manquait de poudre[2]. Il eût été dangereux d'affaiblir les troupes qui luttaient péniblement, quoique victorieusement, sur les frontières du nord et de l'est. Les succès remportés par les armées des Pyrénées[3] permettaient au contraire de prendre, de ce côté, une attitude défensive, appropriée à la configuration topographique du pays et en rapport avec le caractère espagnol. On devait donc en tirer les renforts en personnel et en matériel nécessaires pour agir vigoureusement en Piémont et en Lombardie.

Malheureusement, au moment où Robespierre le jeune arrivait à Paris[4], de trop graves dissensions existaient entre les membres du comité de Salut public pour qu'une détermination aussi grave fût prise sans objections[5]. Quelque remarquable qu'il fût, ce projet, présenté par le frère de celui que l'on accusait déjà de tyrannie[6], devait

1. Arch. de la Guerre : Correspondance inédite de Napoléon ; états du 28 mai, pour l'artillerie ; du 18 juin, pour les fourrages et les charrois. Lettres de Dumerbion, le 28 mai ; du chef d'état-major, le 5 juillet ; de la commission de l'organisation et des mouvements, les 1 et 7 juillet. Note du 20 juin, aux pièces just., n° 39.

2. Voir chapitre précédent et Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 1er juin.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 3 juin. Les principaux succès de l'armée des Pyrénées-Orientales sont les suivants : 30 avril, prise de la redoute de Montesquiou ; 4 mai, abandon de Céret, par les Espagnols ; 19 mai, victoire d'Augereau à Saint-Laurent de la Mouga ; 25 mai, occupation du fort Saint-Elme ; 5 juin, capitulation de Collioures. A la même époque, les troupes des Pyrénées-Occidentales allaient entrer dans la vallée de Bastan et, le 31 juillet, Irun était prise et Fontarabie se rendait.

4. Il est assez difficile de déterminer exactement la date d'arrivée de Robespierre jeune à Paris. Il a dû quitter Nice après le 20 juin, jour auquel le projet d'opérations est signé par lui et par Laporte. Il est même à peu près certain que ce dernier, qui écrit de Grenoble au comité de Salut public, le 2 juillet, a dû l'accompagner. Les deux représentants du peuple se sont probablement arrêtés à Toulon, à Marseille et peut-être à Lyon, pour conférer avec leurs collègues. Robespierre jeune a donc pu arriver à Paris, le 3 juillet. Dans tous les cas, il y est certainement avant le 6, puisque c'est à cette date (18 messidor) que sa sœur Charlotte lui écrit cette lettre de reproches dont il est question dans l'*Histoire de Robespierre* de M. Hamel, tom. III, p. 662. Cette lettre prouve d'ailleurs que Robespierre jeune était déjà depuis quelques jours à Paris. On est donc en droit d'admettre qu'il y était, le 3, date de l'arrêté du comité de Salut public.

5. Voir pièces just. n°s 39 et 42. La première est une sorte de résumé des demandes à faire, qui a dû être remise au comité, le 3 ou le 4 juillet, et a pu être rédigée à Nice. C'est à ce sujet qu'ont été sans doute engagées des discussions au cours desquelles la seconde note a été établie.

6. *Histoire de la Révolution* par Mignet, chap. IX, et *Histoire de Robespierre* par Hamel, tom. III, liv. 15.

être accueilli avec défiance. Aussi se bornait-on à rappeler le général Dumas[1], qui semblait être en mésintelligence avec son état-major[2] et hostile à l'action combinée des deux armées[3], admise dès les 8 et 13 juin[4]. Un arrêté du 3 juillet prescrivait cependant une expédition sur Coni, mais pour l'armée d'Italie seulement[5]. Juin-Juillet 1794

A la réception de cet arrêté à Nice, Ricord fixait au 20 juillet le commencement des opérations, qu'il était bientôt obligé de reporter au 8 août, sur la demande des représentants du peuple près l'armée des Alpes. Ceux-ci, occupés à ce moment d'une inspection des postes du mont Cenis et du Petit Saint-Bernard, hésitaient à s'engager sans ordres précis du comité de Salut public[6]. Ils espéraient en outre gagner le temps nécessaire pour s'emparer d'Exilles.

Préparatifs pour le siège d'Exilles.

Aussitôt après l'occupation du mont Cenis, les représentants du peuple près l'armée des Alpes avaient proposé d'assiéger Exilles et Pignerol ; mais ce projet, approuvé, le 22 mai, par le comité de Salut public[7], avait bientôt cédé le pas au plan d'opérations combinées conçu par les

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas à Petit-Guillaume, le 4 juillet, et ordre du lendemain annonçant que ce dernier prend le commandement provisoire. Ce rappel n'a du reste pas été une disgrâce, puisque, le 30 thermidor (9 août), Dumas recevait le commandement de l'armée de l'Ouest.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Carnot, le 5 juillet, de Laporte et Albitte, les 11 et 13 ; voir cette dernière, pièce just. n° 41. Correspondances des 4, 13 et 30 juin, relatives à un conflit survenu entre le général Dumas et le commissaire ordonnateur en chef Alexandre.

3. Arch. de la Guerre : Lettre d'Albitte et Laporte à Robespierre jeune, le 18 juillet, voir pièce just. n° 41.

4. Voir chap. précéd. et aux Arch. de la Guerre, à ces dates.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Ricord, le 29 juillet, pièce just. n° 43. Il n'existe aux Arch. de la Guerre aucune autre trace de cet arrêté, dont la minute a dû être détruite le 9 thermidor, au moment où était écrite la lettre du 13 août, donnée aux pièces just., n° 48.

6. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et Laporte, les 18 et 25 juillet, et de Ricord, le 20. Voir les premières et la dernière aux pièces just. n[os] 41 et 43. L'arrêté du 3 juillet ne paraît avoir été adressé qu'à Ricord, puisque ce n'est que le 18, c'est-à-dire 15 jours après, que les représentants du peuple près l'armée des Alpes en sont avisés par lui.

7. Il n'existe pas aux Arch. de la Guerre d'autre pièce ayant trait à cette question que la lettre du comité de Salut public aux représentants du peuple, qui se termine ainsi qu'il suit : « Le brave d'Espagne nous a fait part de vos vues sur Pignerol et le fort d'Exilles pour la continuation des opérations de la campagne ; elles sont sages et nous en attendons le plus heureux succès. Nous nous en reposons sur vous avec la plus grande confiance et sur l'énergie et les talents du brave général Dumas. » L'adjudant général Espagne était aide de camp du général Dumas, qui l'avait chargé de porter à Paris la relation de la prise du mont Cenis. Il se peut qu'il ait présenté verbalement le projet d'opérations sur Exilles et Pignerol.

Juillet 1794. représentants du peuple près l'armée d'Italie. Toutefois, à la suite de l'envoi des 10 bataillons à l'armée du Rhin, le général Dumas, ne se croyant plus assez fort pour prendre l'offensive, considérait la prise d'Exilles comme le seul moyen de pouvoir conserver, pendant l'hiver, la haute vallée de la Dora Riparia et de s'assurer ainsi un débouché au début de la campagne suivante[1]. Le 8 juillet, Albitte et Laporte admettaient cette manière de voir, pensant sans doute être en état de terminer rapidement l'expédition[2]. 700 sapeurs sont réunis à Oulx pour l'exécution des travaux, dont le chef de brigade du génie Lapeyrouse prend la direction[3]. Ordre est donné à Grenoble de diriger le parc de siège sur Sainte-Catherine de Briançon[4] et de construire des échelles pour l'assaut[5].

Bien que la brigade Vallette eût occupé l'Assiette[6], le corps piémontais de la vallée de Suse[7] était resté sur les hauteurs d'Arcangera, au sud de Bard, face au débouché du grand mont Cenis, ayant une chaîne de postes pour assurer la communication entre la Brunette et Fénestrelle par le col delle Finestre[8]. Il restait aussi en relations, par les deux rives de la Dora Riparia, avec le fort d'Exilles, que défendaient, à gauche, un détachement placé à l'Alpe d'Arguel, à droite, 250 hommes sur les hauteurs du Vallon[9]. Pour entreprendre en sécurité les travaux du siège,

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas, les 4, 12 et 27 juin.
2. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple près l'armée des Alpes au comité de Salut public, à cette date. Lettre du général Petit-Guillaume au comité de Salut public, le 11 juillet. Il a reconnu les positions d'où l'on peut effectuer un bombardement ; les ordres sont donnés ; « *en peu de jours*, le fort chauffé (*sic*) se rendra. »
3. Arch. de la Guerre : Ordres des 7 juillet, pour la reconstruction du pont sur la Dora Riparia, entre Oulx et Salbertrand ; du 11 juillet, désignant Lapeyrouse, auquel est adjoint, le lendemain, le capitaine du génie Capitaine ; des 12 et 16 juillet, concernant l'envoi des sapeurs à Oulx, savoir : de Briançon, 4e comp. auxiliaire, 100 h. réguliers, 10 mineurs ; de Meyronne, 5e comp. auxiliaire ; de Montdauphin, 300 h. réguliers et 100 auxiliaires.
4. Arch. de la Guerre : Ordres des 5, 11 et 19 juillet.
5. Arch. de la Guerre : Lettres du 11 juillet, pour demander au général Pellapra, commandant à Briançon, la longueur des échelles et, du 19, concernant l'envoi à Grenoble de l'adjudant général Lécuyer, pour presser l'envoi du parc et choisir les échelles.
6. Voir chap. précéd.
7. Sous les ordres de M. de Fontanieux. d'après Pinelli, *Storia Militare* p. 368.
8. Ach. de la Guerre : Cartes du capitaine du génie Capitaine. Les Piémontais ont leurs grand'gardes à la Cima Vallette, en face de l'Assiette, à l'Alpe d'Arguel, sur le versant nord, et à Pourières, sur le versant sud ; les réserves sont à Chiomonte, à la Madona della Losa et au col delle Finestre, garni d'anciennes redoutes.
9. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant-colonel Franco. — Pinelli, *Storia militare*, p. 368.

Juillet 1794.

Occupation des hauteurs du Vallon

il était indispensable de se rendre maître de ces hauteurs[1]. Trois colonnes les attaquent, le 16 juillet[2]. Deux, fortes chacune d'environ 300 hommes, convergent sur le mont Clopaca ; l'une vient du petit mont Cenis, passe par le col du Clapier et longe le glacier dell' Agnello ; l'autre part de Salbertrand et se dirige sur la tête du torrent de Galembra[3]. Ces deux colonnes réunies n'ont pas de peine à chasser du mont Clopaca les 60 hommes qui l'occupent.

Ce point est relié à la cime du Vallon par une sorte de détroit, que barrait une vieille muraille percée de créneaux, mais dominée par les pentes du mont Clopaca. D'autre part, la troisième colonne avait atteint San Colombano, sur la rive gauche de la Galembra, et, fusillant avec les gardes extérieures du fort d'Exilles, s'allongeait sur le versant de la montagne, dans la direction de Rama. Les officiers piémontais, dans la crainte de voir leur retraite coupée, prennent le parti de se retirer à Giaglione, par la côte dei Quattro Denti et Capella Bianca. Le général Vallette occupe ces deux postes. Toutefois, Chiomonte reste aux mains de l'ennemi, en sorte que l'investissement n'est pas complet[4].

1. La position classique des batteries, était à cette époque, au-dessus des escarpements situés au nord du village d'Exilles, sur le plateau dit de l'Infernet. Mais, pour y amener les pièces, il fallait leur faire gravir d'abord le contrefort de Deveis, sur la rive droite du torrent de Galembra, jusqu'à hauteur du point où l'on pouvait franchir ce profond ravin pour gagner San Colombano ; il restait ensuite à descendre le matériel dans les batteries, le long des pentes de la montagne. Voir d'ailleurs Montannel, *Topographie militaire des Alpes*, p. 307 et 355.

2. Le rapport du général Vallette, annoncé par la lettre des représentants du peuple du 25 juillet, n'ayant pas été retrouvé aux Arch. de la Guerre, la relation qui suit n'a pu être établie qu'au moyen du récit du lieutenant-colonel piémontais Franco.

3. Voici ce que dit à ce sujet le lieutenant-colonel Franco : « La première, provenant du petit mont Cenis, forte de 300 h., se traînant sur la neige et les glaciers de Rochemolle, se présenta en face du Clopaca, où se joignit la seconde, à peu près d'égale force, venue de Salbertrand. » Il ne faut pas oublier qu'à cette époque on désignait le col du Clapier sous le nom de petit mont Cenis. Quant au nom de Rochemolle, il sert à désigner, sur la carte française, un col donnant accès de la vallée d'Ambin, sur le glacier dell'Agnello de la carte sarde. C'est peut-être en souvenir de la marche hardie de cette colonne que l'on appelle Bric dei Francesi, la hauteur cotée 2,710 sur la carte de l'état-major italien, dans le bassin supérieur du vallon du Tiraculo.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 15 juillet et croquis de Capitaine. La brigade Vallette est forte de 6,131 h. présents, savoir : en première ligne, à Salbertrand, 2e infanterie légère, 994 ; à l'Assiette, 1er Drôme, 1,011 ; à Grand-Puy, 2e Haute-Loire, 970 ; en deuxième ligne, à Oulx, quartier général, guides à pied, 14, 2e bat. du 79e, 940 ; 5e Isère, 967 ; à Césane, 3e Jura, 965 ; à Clavières et Césane, 2e comp. d'artillerie, 67 ; à Savoulx, sapeurs auxiliaires, 203. Des détachements de Salbertrand occupent le retranchement des Quattro Denti, les villages de San Colombano et Deveis, un camp près de Fenile et le hameau des Clauses. A l'Assiette, les troupes sont baraquées. Des détachements de Grand-Puy sont à Ruaz, Traverses, Duc, Pattemouche, soutenus par un poste baraqué et retranché au col de Sestrières, fourni par la réserve de Césane.

Juillet 1794. Néanmoins cinq batteries sont bientôt construites à 900 ou 1,000 mètres du fort d'Exilles[1]; il était plus difficile d'y amener les canons de 16 et de 24 arrêtés devant le *tourniquet*, entre Clavières et Césane[2]. Des essais tentés avec des chariots de munitions vides ne réussissent pas[3], et on se résout à transformer les rampes en un seul couloir rectiligne, quand, le 31 juillet, ordre est donné de suspendre les travaux, puis de ramener le parc de siège à Montdauphin, où doit également venir de Gap l'équipage de campagne[4]. Les représentants du peuple près l'armée des Alpes s'étaient en effet décidés à seconder les efforts de l'armée d'Italie[5], en coopérant à l'exécution du projet d'opérations arrêté à Nice[6].

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. — Arch. de la Guerre: Croquis de Capitaine. Trois batteries sont placées en étage, le long de la croupe de Deveis, sur la rive droite de la Galembra ; deux sont sur la rive gauche, au sud-est de San Colombano. Contrairement à l'assertion de Pinelli, Bejay de la Coche ne dit pas que ces travaux aient été contrariés par le feu du fort ; il remarque seulement que les Piémontais, s'attendant à être bombardés, ont couvert leurs plates-formes de terre. — Arch. de la Guerre : Ordre du général Petit-Guillaume au commissaire ordonnateur en chef, de payer au général Vallette 3,988 livres, pour la construction des batteries devant Exilles.

2. *Topographie militaire des Alpes*, par Montannel, p. 84 : Il y avait 100 toises de mauvais chemins au-dessous de la chapelle Saint-Gervais. Cette partie a disparu lors de la construction de la route actuelle, qui est minée en ce point.

3. Arch. de la Sect. tech. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche : « Du monde est estropié à chaque manœuvre. »

4. Arch. de la Guerre : Ordres des 31 juillet et 1er août,

5. L'arrêté du 3 juillet (pièces just. n° 43), ne concernant que l'armée d'Italie, a été adressé à cette armée seulement, puisque, le 11, les représentants du peuple près l'armée des Alpes répondent à une lettre du comité de Salut public. datée du 5, où il n'est fait aucune mention de l'expédition décidée l'avant-veille. Laporte et Albitte paraissent être informés de ce projet, le 18 juillet seulement, à Bourg-Saint-Maurice, où ils reçoivent à la fois une demande de coopération de Ricord et une lettre du comité de Salut public, dans laquelle la question est traitée incidemment et d'une manière plus large que dans l'arrêté, ainsi qu'il résulte du passage suivant : « ... d'après le nouveau parti pris d'entrer en Piémont et de profiter du reste de la campagne pour enlever Demonte et Coni... » Ce même jour, 18 juillet, ils écrivent aussitot pour avoir de plus amples détails (voir pièce just. n° 41). Ont-ils reçu une réponse, à Chambéry, le 25, date à laquelle ils avisent le comité de Salut public qu'ils vont se « rendre sans délai aux Barricades et faire mettre en mouvement ce qu'ils pourront pour seconder les mouvements de l'armée d'Italie, qui s'ébranle et va en avant » ? c'est peu probable, puisque les courriers mettaient sept à huit jours entre Paris et l'armée des Alpes Il est à croire plutôt qu'à ce moment, rassurés par le résultat de l'inspection qu'ils viennent de faire au mont Cenis et au Saint-Bernard, ils se décident à accéder à la demande de coopération de Ricord. Mais, le 1er août, date à laquelle les ordres sont donnés d'une façon ferme, il se pourrait qu'ils eussent reçu des instructions du comité, en réponse à leurs dépêches du 18 juillet, puisque 15 jours se seraient écoulés. Cette hypothèse est cependant douteuse, attendu que ces instructions auraient dû être données au moins sept jours avant, soit le 7 ou le 8 thermidor, ce qui est impossible. Il est donc bien plus probable que les représentants du peuple près l'armée des Alpes se sont décidés à mettre à exécution le plan concerté à Nice, de leur propre mouvement.

6. Voir *Correspondance de Napoléon*, tom. I, n° 30, édit. princ. de l'Imprim. Nat. Il est regrettable que, dans l'édition courante, qui ne commence qu'en 1796, ces deux mémoires fort intéressants n'aient pas été insérés.

Juillet 1794.

Projet d'opérations combinées des armées des Alpes et d'Italie.

D'après ce projet, trois divisions de force variable, mais ayant chacune une réserve d'un millier d'hommes, destinée à assurer les communications, devaient converger sur Demonte pour en faire l'investissement, puis le siège. La division de gauche, dite de la Stura, partirait des Barricades, pousserait une colonne de 4.500 hommes dans la vallée, afin de réparer la route pour le transport de l'équipage de siège, tandis qu'une autre colonne, de 3.000 hommes, se porterait par le col del Mulo dans la vallée de Grana, en vue d'attaquer le col de Valloria. La division du centre, dite des Bains de Vinadio, forte de 2.000 hommes, marcherait de Sant' Anna par la rive droite de la Stura, prête à appuyer la précédente ou à occuper Gayola, pour intercepter les communications entre Demonte et Coni. La division de droite, dite du col de Fenestre, de 6.000 hommes, gagnerait Valdieri, puis seconderait l'attaque de la division de gauche sur le col de Valloria, afin de compléter l'investissement.

Les mouvements de cette masse de 19.000 hommes seraient couverts par deux autres divisions. L'une, au nord, de 7.000 hommes, déboucherait dans les vallées de la Vraita et de la Maira, s'emparerait de Castel Delfino et s'échelonnerait sur les hauteurs d'Elva, soutenue, en cas de besoin, par la colonne de gauche de la division de la Stura; l'autre, au sud, de 20.000 hommes, dont 2.000 cavaliers, prendrait position à Borgo San Dalmazzo, face à Coni, avec l'appui de la division du col de Fenestre, et se relierait à la droite de l'armée d'Italie, à travers les vallées du Pesio et de l'Ellero. Cette dernière division se mettrait en mouvement la première, le 8 août, les autres, deux jours après.

Division de Castel Delfino

La brigade Gouvion était toute désignée pour former les deux colonnes de la division de Castel Delfino. Au commencement d'août, elle avait moins de 5.000 hommes

Juillet 1794. présents sous les armes, au lieu des 7.000 prévus au projet[1]. Bien que les gardes nationaux du Queyras eussent été convoqués[3], il fallait un millier de soldats pour garder la tête de la vallée de Luserna, autour de Mirabouc. Il ne restait donc que 4.000 hommes pour attaquer le corps du général Provera, d'un effectif à peu près égal[3].

Il est vrai que les Piémontais, obligés de surveiller les nombreux passages des vallées du Pô, de la Vraita et de la Maira, ne pouvaient opposer une résistance sérieuse sur tous les points, tandis que l'occupation récente du col Blanchet[4] facilitait aux Français le débouché par les cols d'Agnel, de Saint-Véran et de Longet[5]. En outre, un bataillon de la brigade Vaubois[6], posté à Maurin, ayant poussé ses avant-postes jusqu'à Lignères[7], à la tête de la Maira, était à même de seconder puissamment l'offensive des troupes du Guil, en gagnant les cols de Vers et de Sagne, puis les hauteurs de la Bicocca et d'Elva, d'où elles menaceraient les communications des forces ennemies engagées en amont de Castel Delfino[8].

1. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 1er bat. du 23, 907 ; 1er Mayenne-et-Loire, 971 ; 4e Basses-Alpes, 946 ; bat. de la Montagne, 1.045 ; 1er chasseurs des Hautes-Alpes, 956 ; artillerie, 31 ; total : 4,856 h.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de la commune de Ceillac, le 26 juin, demandant à former une comp. de 123 h.; autorisation et remerciements du général Dumas, le 27. Cette troupe faisait ensuite partie du bat. de garde nationale des Hautes-Alpes, levé en exécution de l'arrêté des représentants du peuple, après l'envoi de renforts à l'armée du Rhin. Le 22 juillet, le général Gouvion demande à conserver les gardes nationaux du Guil.

3. Arch. de Breil, pièce n° 108. L'effectif disponible de la troupe de ligne est 3.719 h., le 27 juillet; en ajoutant 1.535 milices, on obtient 4.254 h., non compris les paysans armés.

4. Col della Nierra de la carte italienne, qu'il ne faut pas confondre avec le col la Noire de la carte française. Tous deux font communiquer le val de Saint-Véran avec le col de Longet, le premier sur le versant oriental ou italien, le second sur le versant occidental ou français.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Petit-Guillaume à Lapoype, le 31 juillet. Le fait de la « prise du col des Blanchettes (*sic*) » est simplement mentionné, sans date. — Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, les 13 et 22 juillet. Il n'y est question que de l'établissement d'un camp français à la tête du vallon de Ristolas, qui menace sa droite. D'après les croquis de Capitaine, ce camp était à la Bergerie du grand vallon, point 2372.

6. Arch. de la Guerre : Situations des 19 juillet et 18 août : 1er de la Lozère, 1.042 h.

7. Ce nom n'est marqué sur aucune carte ; mais est vraisemblablement le même que celui de Ciagliera, chalets sur la rive gauche de la Maira, au point de rencontre de nombreux sentiers. La position militaire est d'ailleurs bien indiquée entre les points 2090 et 2097 de la carte italienne.

8. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, les 22 juillet et 2 août. Il est difficile de préciser à quel moment les avant-postes français ont occupé Lignères, attendu qu'il n'en est pas question dans les Arch. de la Guerre. Dans la lettre du 20 juillet, Provera dit simplement que l'ennemi a placé des postes « sur les hauteurs du col Maurin, Terres Rousses (Ciabriera)) et dell'Autaret » Ce n'est donc qu'entre cette date et le 1er août, probablement le 29 ou le 30 juillet, que les postes sont descendus dans la Maira.

Sentant l'importance de ce poste de Lignères, les Piémontais l'occupent de nouveau, dans la matinée du 1er août[1]; de là nécessité de renforcer la brigade Gouvion[2]. Dans ce but, on fait[3] envoyer de Tournoux un second bataillon à Maurin[4] et on dirige deux bataillons de Césane sur le Queyras; le général de division Pellapra quitte Briançon pour prendre le commandement des sept à 8,000 hommes ainsi réunis[5], dont le succès ne paraît pas douteux. Juillet 1794.

Pour constituer la division de la Stura, que devait également fournir l'armée des Alpes, la brigade Vaubois était bien disposée. Indépendamment des deux bataillons destinés à renforcer la division de Castel Delfino, elle présentait près de 5,000 combattants[6], chargés de garder le col de Sautron, le col de la Madeleine, la Montagnetta et les Barricades, en face des postes de Sarretto, de Prato Rotondo, de Preit et du col del Mulo[7], qui représentaient à peine quinze ou 1,800 hommes[8]. Division de la Stura.

Malgré leur infériorité numérique, les Piémontais songeaient à attaquer et ripostaient par de nombreuses

1. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 20 août, dont voici le passage principal : « Les Français n'y (à Lignères) étaient pas aussi nombreux que le pensaient les milices qui le leur avaient abandonné ; ils ne dépassaient pas 150 h. Ce qui a facilité notre rentrée dans ce poste, c'est que plusieurs paysans, étant restés constamment sur quelques rochers qui le dominent, malgré la retraite du détachement de milices, tiraient sur les flancs de l'ennemi, pendant qu'on l'attaquait de front. » L'attaque a été faite par la compagnie des milices Penza, avec une masse de paysans, dont une centaine restait à Lignères.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 4 et 5 août.

3. Arch. de la Guerre : Ordres du 5 août.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : Bat. de Montferme, 1,012 h., à Combe Bremont.

5. Savoir : 4,000 de la brigade Gouvion, 2,000 de la brigade Vaubois, 15 à 1,800 de la brigade Vallette, qui ont reçu contre-ordre, le 7 août.

6. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 1er Isère, 905 ; 1er Aude, 944 ; 5e Jura, 961 ; artilleurs, 275; sapeurs, 318; guides, 43 ; gendarmes, 31 ; soit 3,476 h.; ajoutons les hommes suivants, venus de l'armée d'Italie : le 15 juin, 1er chasseurs, 616, et, le 2 juillet, 4e grenadiers, 730, soit 1,346 h.; au total, 4,822 h.

7. Arch. de Breil, pièce n° 123 d. Les postes français sont les suivants : au baracon de la Scaletta, 60 h.; à la Montagnetta, 400 h., fournissant deux gardes, une de 50 h. à St Scours (?), une de 40 h. avec un canon de montagne, à l'Oserot : aux Barricades, 400 h., fournissant 50 h. à Ponte Bernardo, 15 h. à Castello et 15 à la chapelle de San Defendente.

8. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 25 juillet ; il n'a que 1.000 h. Pièce n° 108 : Correspondance de Provera ; le 24 mai, il y a 840 h. dans la vallée de la Maira. — Arch. de la Guerre : Conférence du chevalier de Martinel ; le 1er juillet, le général de Sonnaz a 763 soldats et 393 milices, soit 1.156 h. L'ensemble des forces de ces deux généraux serait donc de 2.000 h. environ ; mais le premier avait des postes dans le vallon d'Elva et jusqu'à la Bicocca, et le second devait aussi garder Vinadio et le cours de la Stura jusqu'à Demonte.

Juillet 1794.

patrouilles aux reconnaissances incessantes des Républicains[1]. Des engagements assez vifs avaient lieu, les 2 et 3 août, dans le vaste cirque gazonné de Pianezza, sans aucun résultat[2]. Cependant cette attitude offensive de l'ennemi en imposait au général Petit-Guillaume, qui appelait aux Barricades deux bataillons de l'armée d'Italie, inutiles à Saint-Etienne[3]. Il manquait encore 2.500 hommes[4] pour obtenir l'effectif de 9.000, indiqué dans le projet; mais le mouvement dans la vallée de Stura devait être singulièrement facilité par la marche des divisions des Bains de Vinadio et du col de Fenestre.

Division des Bains de Vinadio et du col de Fenestre.

Celles-ci, d'une force totale de 10.000 hommes, devaient être constituées par la division Garnier, aile gauche de l'armée d'Italie, qui n'avait plus alors que 9.270 hommes présents sous les armes[5]. Ce chiffre était certainement suffisant, parce que la Stura devenant guéable, ne constituait plus un obstacle défensif sérieux pour les quelques centaines de miliciens disséminés sur sa rive gauche[6]. D'ailleurs ces colonnes, absolument maîtresses des débouchés nécessaires, n'avaient à jouer qu'un rôle relativement secondaire.

1. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Correspondance du général Christ. Projet d'attaque des Barricades, soumis au comte de Sonnaz, le 21 juillet. Engagements de patrouilles entre la Montagnetta et Preit, le 10 juillet et le 1er août; aux environs du col del Mulo, les 8 et 10 juillet; entre Pietraporzio, Sambucco et le col de Nebins, les 10, 15 et 25 juillet.

2. Arch. de Breil, pièces nos 107 et 132. Cette dernière est la relation très détaillée d'un capitaine de milices. Il en résulte que les Piémontais gardaient le défilé ou Colette de Preit, au nord de Grange Chiampasso (carte italienne), ayant des avant-postes sur le Bric Bernoire et le Bric Servagno, tandis que ceux du col del Mulo devaient être aux cols de Bandita, Cologna et di Salsablancas. Quant aux Français, ils avaient simplement transformé en une redoute une partie des retranchements élevés à la Montagnetta supérieure en 1744 (point 2199 de la carte italienne), et avaient une garde au-dessus de la chapelle.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août et relation du général Garnier. Le 1er bat. de la 83e arrive, le 6 août, et le 3e de la 129e, le lendemain, avec le général Monleau et l'adjudant général Vicose, qui retournent à l'armée d'Italie devant le refus du général Petit-Guillaume de les garder (lettre du 10 août).

4. Exactement 2.770 h., chiffre obtenu en retranchant de 9.000 l'effectif de la brigade Vaubois, le 18 août, 4.822 h. augmenté de la force des deux bat. précités, savoir : 1er de la 83e, 537 h.; 3e de la 129e, 871 h.

5. Situation du 2 août : 2e de la 101e, 815; 1er de la 100e, 883; 20e demi-brigade, 2.202; 3e grenadiers, 740; 1er et 2e de la 84e, 1.333; comp. franche n° 2, 106; 1er et 3e de la 70e, 1.169; 2e de la 83e, 536; 1er de la 129e, 641; chasseurs marseillais, 33; artilleurs, 316; sapeurs, 556. Indépendamment des 2.754 h. détachés à l'armée des Alpes, cette division avait fourni à la division Macquard les 2es bat. de la 84e, 631 h., et de la 129e, 788 h., soit 1.419 h. Au 19 juillet, en effet, la division Garnier, occupant les vallées de la Vésubie, de la Tinée et du Var supérieur, présentait 13.718 combattants.

6. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Correspondance du général Christ de Santz, passim.

Division du Gesso

Le principal était échu à la division Macquard, forte de 15.000 hommes, dont 1.700 de cavalerie[1]. Cette masse soutenue, à gauche, par la division du col de Fenestre, opérant dans la vallée du Gesso ; à droite, par une colonne de la division Masséna, aux ordres du général Pijon[2], descendant la vallée du Pesio, devait déboucher du col de Tende, qu'elle occupait, dans la vallée de la Vermenagna, et refouler au-delà de Coni la principale armée piémontaise.

Disposition de l'armée du général Colli.

Cette armée, de 10 à 11,000 combattants[3], était toujours provisoirement établie le long de la rive gauche du Gesso, la droite appuyée à deux redoutes construites sur le Tiraculo et à la chapelle de Sant'Antonio[4], reliée à la forteresse de Demonte par un détachement à la Madona del Colletto ou col de Valdieri[5] ; le centre à Borgo San Dalmazzo, gardant le pont de Roccavione, et la gauche s'étendant jusqu'à la Madona degli Angeli[6], où elle était soutenue par les postes extérieurs de la garnison de la place de Coni[7]. En avant de ce front de 10 kilomètres de

1. Situation du 2 août : 2e et 6e grenadiers, 1.562 ; 1er de la 3e légère, 644 ; 2e de la 22e, 480 : 1er de la 56e 480 ; 2e de la 100e, 704 ; 102e demi-brigade, 2.143 ; 118e, 2.014 ; 165e, 2.044 ; 166e, 1.683 ; cavalerie, 1.693 ; sapeurs, 264 ; mineurs, 60. A ce total il convient d'ajouter les 1.419 h. venus de la division Garnier. En échange, étaient passés à la division Masséna, le 19 juillet, le 3e de la 22e, 532, et le 2e de la 56e, 742, en tout 1.274 h.

2. Arch. de la Guerre : Disposition de la division de droite, sous Masséna, le 30 thermidor (19 août). Cette colonne comprend six bataillons, savoir : 2e et 3e de la 56e demi-brigade, 2e et 3e de la 99e, 1er de la 101e, 3e d'infanterie légère, présentant plus de 3,000 combattants.

3. Arch. de Breil, pièce n° 116 ; voir pièce just. n° 47. En comparant cette situation du 10 août avec celle du 14 mai. pièce just. n° 22, on peut se rendre compte des mouvements effectués dans cet intervalle de temps, mouvements indiqués du reste d'une façon explicite dans la pièce des Arch. de Breil, n° 112 c et dans les ordres de Colli, dont on trouve une analyse dans la pièce des Arch. de la Guerre intitulée : « Protocole des rapports des prisonniers de guerre, des officiers piémontais échangés, des déserteurs et des espions à l'armée de S. E. M. le général baron Colli, commencé le 6 juin 1794, au camp de Saint-Dalmas. » Au chiffre de 9.657 combattants, portés sur la pièce n° 116, il convient d'ajouter au moins 1.252 h., artilleurs et miliciens, portés sur la pièce n° 111.

4. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli : Ordres des 13 juillet et 6 août.

5. Le premier nom est le seul qui soit porté sur les cartes modernes. On disait aussi Vaudier au lieu de Valdieri.

6. Ou Beat'Angelo, d'après les anciennes cartes et les anciens documents. C'est le bat. des grenadiers autrichiens Wollust, puis Strassoldo, qui occupe ce poste important dès le 12 mai, au moment où le corps de d'Argenteau se rapproche de Coni (Arch. de la Guerre : document cité ; analyse des ordres de Colli).

7. En avant du front de la place, entre le Gesso et la Stura, s'étendait un glacis à la tète duquel il y avait trois flèches, qui n'avaient pu être enlevées en 1744. (Voir nos *Opérations militaires dans les Alpes pendant la guerre de la Succession d'Autriche*, Paris, 1886).

Juillet 1794. longueur, les troupes légères[1] formaient une ligne d'avant-postes, qui s'étendait d'Entraque[2], dans la vallée du Gesso, à Frabosa Soprana[3], dans celle de l'Ellero, occupant les passages de Goderies[4] à la tête du vallon de Roaschia, Vernante et son château, dans la Vermenagna, Gias Ceresola[5], aux sources du torrent Colla de Boves, enfin le plateau de Vaccarile[6], entre la Chartreuse de Pesio et Limone.

En vue de parer à tout mouvement tournant par les vallées du Gesso, de la Stura et de la Grana, les ponts dell'Ola et de Rocca Sparviera avaient été minés[7]. Deux canons, en batterie sur les hauteurs de la rive gauche[8], battaient celui de Vignolo, qui devait servir à l'aile droite de l'armée[9] pour se replier à la Madona dell'Olmo, tandis que l'aile gauche[10] s'y rendrait par Coni[11]. Cette première position de retraite, où l'artillerie avait été transportée dès le 14 juin, serait couverte, contre les attaques venant du Tanaro, par le corps du général d'Argenteau qui de Mondovi aurait gagné Cherasco[12].

1. Savoir : le corps franc, la comp. Pian et les volontaires Pandini dans la vallée de Vermenagna, les milices de Boves à Gias Ceresola, les milices de Chiusa au Vaccarile, soutenues par les chasseurs-carabiniers Canale, qui, le 4 juin, sont envoyés au corps de d'Argenteau et gardent particulièrement le mont Mascaron et le col de Piastra, entre les torrents du Pesio et de l'Ellero, et probablement les chasseurs de Nice et les milices du Moulinet sous Cauvin, dans les vallons de Roaschia et de Brignola (carte sarde) ou de Gorgia Grande (carte italienne), ainsi que dans la vallée du Gesso (Arch. de la Guerre et Arch. de Breil, passim).

2. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant général Costa de Beauregard. Bien que cette position, ainsi que celle de la Piastra, n'aient été fortement occupées qu'en 1795, il est probable que, dès 1794, il devait y avoir, au moins à Entraque, quelques troupes pour couvrir l'occupation du vallon de Roaschia.

3. Poste principal de droite du corps de d'Argenteau (Voir chap. précéd.).

4. Arch. de la Guerre, document cité : « Déposition de Batista Jiordaningo de Rubilante, qui fournit de glace au Bourg-Saint-Dalmas : Les Goderies sont un plateau qui verse et sur le Vernante et sur la Valgrande. » Le passage est aussi désigné sous le nom de collet de Roaschia.

5. On dit aussi Collet de Cérésoles.

6. Aux sources du torrent du Pesio. Voir d'ailleurs *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien.*

7. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres du 18 juin.

8. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres des 18 juin et 10 juillet.

9. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 14 mai : grenadiers de la Chiusa (8e et [illegible]), grenadiers d'Andezeno (5e), rég. des guides et d'Asti, sous les ordres du major général marquis de la Chiusa ; avant-garde : deux bat. de chasseurs, bat. de pionniers, sous les ordres du chevalier Salugia.

10. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 14 mai : rég. de Piémont, de Belgiojoso, des grenadiers royaux et bat. de garnison, sous les ordres du major général Zimermann ; Aoste-cavalerie et chevau-légers, sous le général baron de la Tour, en seconde ligne.

11. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 12 mai.

12. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres du 18 juin.

Juillet 1794.

D'après les ordres du roi, en date du 15 juin, ces mouvements devaient être effectués sur une simple menace d'attaque[1], et tout d'abord le baron Colli prenait les dispositions nécessaires[2]. Mais bientôt[3], soit qu'il eût été trompé par les renseignements qu'il recevait[4], soit qu'il eût compris le danger qu'il y avait à faciliter la réunion des forces ennemies[5], ce général, à force d'instances[6], finissait par obtenir, le 11 juillet, l'autorisation de ne point se retirer sans combattre[7]. Cependant, à ce moment, ses avant-postes avaient été déjà refoulés.

Premiers mouvements de la division du Gesso.

Dès le 30 juin, le général Macquard avait poussé une pointe dans la vallée de Vermenagna[8]. 3,000 hommes environ[9], avec deux pièces de 4, étaient descendus de La Ca à Limone, puis s'étaient portés sur Vernante en trois colonnes. Celle du centre, sous Macquard, avait gagné ce bourg par le fond de la vallée, tandis que celle de droite, aux ordres du général Dallemagne, se dirigeait à mi-hauteur, sur le château. Conformément à ses instructions, le commandant piémontais, capitaine Bonneau, s'était replié sur Robilante avec le détachement du corps franc; mais les miliciens de Gias Ceresola n'avaient pas été inquiétés[10]. La colonne de gauche, commandée par le

1. Arch. de Breil, pièce n° 94; analyse des lettres du roi. Voir, pièce just. n° 38, la lettre du 15 juin.
2. Arch. de la Guerre: Analyse des ordres de Colli; ordres des 15, 18, 19 et 20 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 84: Correspondance du général d'Argenteau.
3. C'est entre le 20 et le 30 juin que le général Colli a pris la résolution de résister à Borgo San Dalmazzo.
4. Arch. de la Guerre: Document cité. Il semble en effet que les renseignements recueillis entre le 15 juin et le 4 juillet, à l'état-major de Colli, sont entachés d'erreur, puisque l'armée d'Italie est estimée d'abord à 42,600 h., puis 30,000 h. ou plus.
5. Relation de M. de Malausséna.
6. Arch. de Breil, pièce n° 94.
7. Voir pièce just. n° 40.
8. Arch. de la Guerre: Mémoire de M. Costa de Beauregard. Il y est dit que Masséna accompagnait le général Macquard, ce qui paraît peu probable, attendu qu'il existe des ordres de Masséna, datés d'Ormea, les 29 juin et 1er juillet.
9. Ce chiffre est indiqué par M. de Malausséna; il paraît très vraisemblable, si l'on se reporte aux situations françaises.
10. Arch. de Breil, pièce n° 123 f. Note d'un milicien de la comp. de Boves: « Lorsque les Français vinrent la première fois au Vernante, ils marchèrent par le grand chemin et par le sentier qui passe au-dessus de la chapelle de la Bouaira, pour arriver au château de Livernant. Ils s'approchèrent de la colle de Ceresolle, sans faire abandonner le poste.» — Arch. de la Guerre: Analyse des ordres de Colli: ordres des 11 et 18 juin.

Juillet 1794.

général Lebrun, passant par les hauteurs du mont Malaterra et la Vallée Grande, arrivait deux heures plus tard [1].

La route était si bien détruite [2], entre Limone et Vernante, que les pièces de 4 et les mulets de vivres n'avaient pu suivre [3]. Aussi, le lendemain, les Républicains rétrogradaient-ils jusqu'au col de Tende et les Piémontais reprenaient-ils leurs positions [4]. De cette reconnaissance, il résultait qu'en raison des difficultés du terrain, la marche de la division du Gesso ne pourrait pas s'effectuer en deux jours seulement, comme il avait été prévu au projet d'opérations [5], et qu'il était d'abord essentiel de prendre pied fortement dans la vallée de Vermenagna, pour réparer la route et établir des magasins.

Occupation de Limone.

A cet effet, le 3, deux camps sont établis, l'un de 200 tentes, au col de Tende, l'autre de 50 sur la montagne delle Carsene, à la tête de la vallée du Pesio [6]. Le lendemain, une forte avant-garde occupe Limone, ainsi que les deux postes qui en dépendent, à gauche celui de l'Arpiola ou Monte Vecchio, à droite celui de l'Armelina ou Costa Murin [7]. Dans la nuit du 10 au 11, les troupes de ce dernier poste se dirigent sur la crête entre Gias Vaccarile et Colla Piana. Les Piémontais qui s'y trouvaient s'enfuient, au moment d'être enveloppés, vers 2 heures du matin [8]. Ce-

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard.
2. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettre du chevalier Bona, le 20 juin.
3. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'état-major de Colli. « Renseignements fournis par Maurice Buonfiglio, de Fontan, muletier de la brigade Cassion, qui est allé, avec un passeport du commandant français, conduire jusqu'à la Ca les prisonniers malades échangés. »
4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
5. *Correspondance de Napoléon* : « Division du Gesso. — Le premier jour de l'expédition, cette division se portera à Robilante. Le deuxième jour, elle se portera à Borgo San Dalmazzo, elle s'emparera du pont de Rocca Sparvera.»
6. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Correspondance de Gondolo, capitaine des milices de la Chiusa : Lettre de Pesio, le 9 juillet à 7 h. du matin. Ce renseignement est en accord avec les situations françaises, pour peu que l'on calcule les tentes à 12 ou 13 h.
7. Pour plus de renseignements sur les postes de la vallée de Vermenagna, consulter la publication du ministère de la Guerre, intitulée : *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien.*
8. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Correspondances de Gondolo et de Decaroli. Le 7 juillet, il y avait au poste du Vaccarile, 90 h. de la comp. de milices de la Chiusa et 30 chasseurs-carabiniers ; mais, le 10, une partie de ces troupes est appelée au Mascarone par le comte Canale, en sorte qu'au moment de l'attaque, il ne reste que 60 miliciens, qui se retirent sur la Chartreuse ; deux seulement s'égarent. Les Français ont marché sur deux colonnes. On veut faire prendre les armes à la population de la Chiusa, qui s'y refuse.

Juillet 1794.

pendant la division Macquard, se concentrant peu à peu dans le bassin de Limone, il devenait essentiel de pousser l'avant-garde jusqu'à Vernante.

Occupation de Vernante.

Celle-ci, aux ordres du général Lebrun, marche donc, dans la nuit du 13 au 14 juillet, en trois colonnes [1], contre les 1.200 hommes formant la chaîne des postes ennemis entre le mont Sapé, Vernante et Cima la Motta. L'adjudant général Gardane, avec la colonne de gauche, comprenant le 6me bataillon de grenadiers et cinq compagnies du 1er bataillon de la 118e demi-brigade, part de l'Arpiola, traverse la Vallée Grande et occupe Testi Goderia, aux sources du torrent de Roaschia, dont les défenseurs se replient au mont Pena, à la tête du vallon de Brignola ou Gorgia Grande [2]. A droite, le général Dallemagne conduit le 2me bataillon de la 118e, de Colla Piana, par la crête de la montagne, à Canta Pernice, dont le poste est surpris et enlevé [3]. Entre ces deux colonnes, Lebrun s'avance avec le 1er bataillon de la 3e demi-brigade légère et 300 hommes du 3e bataillon de la 118e; il entre sans difficulté à Vernante, d'où le capitaine Bonneau se replie sur Robilante [4]. Les sapeurs se mettent aussitôt à réparer la route; des munitions et des vivres sont amenés à Limone,

1. Arch. de la Guerre: Relation du général Macquard. Si l'on se reporte aux situations des 19 juillet et 2 août, on trouve que cette avant-garde comptait environ 4.000 h., savoir, 986 pour la colonne du centre, 14 à 1.500 pour chacune des deux autres.

2. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Relation de Pandini. La comp. de ce partisan occupait les hauteurs de la rive gauche de la Vermenagna, avec la comp. Domenego, des chasseurs de Nice. Elle avait trois postes, savoir : un de 40 h., commandé par le chevalier Buriasco, au mont Lardo, ou cime du Vallon Secco (points 1212 ou 1213 de la carte italienne), et deux de 15 h. chacun, vers Testi Goderia. C'est sur ce point que se dirige Gardanne par Testi Coletta. Pandini y rallie ses forces et se replie par Testi Goderia dans le vallon de Roaschia et Serre Sariondo. — Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements. Pandini aurait occupé, « aux confins de Rubilante et de Brignola, la Rocca di Richel, soit la Piage di Gieup », points qui ne figurent sur aucune carte.

3. Arch. de Breil, pièce n° 113: Rapport de Pian, le 16 juillet : » J'ai l'honneur de vous faire la relation que, sous le 14 courant à 1 h. après-minuit, la gauche de mon poste a été attaquée par l'ennemi, où il y avait les milices de Boves, et occupée de façon qu'il a fallu faire avertir M Vacchette de se replier sur mon poste. Et, en battant en retraite, nous avons descendu la montagne et nous nous rendîmes à Robilante. Cette affaire coûta à ma compagnie neuf prisonniers de guerre, savoir : un sergent, un cadet et sept soldats, et à M. Vachette 25, c'est-à-dire deux caporaux et 23 soldats. La cause de cette perte a été la très longue retraite et la poursuite de l'ennemi en force supérieure, même pour avoir été obligée, la plus grande partie de la troupe, à passer la rivière. » — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 16 juillet. Lebrun a fait 59 prisonniers, dont trois officiers ; l'ennemi a eu autant de tués et de blessés ; nous avons quatre grenadiers blessés.

4. Arch. de Breil, pièce n° 113. La comp. Bonneau était de 164 h. Le comte d'Ison arrive à Robilante le 15 juillet.

Juillet 1794. afin de permettre de prendre l'offensive le 20 juillet, jour primitivement fixé.

Mais, à cette date, la réponse des représentants du peuple près l'armée des Alpes à la demande de coopération faite par Ricord n'étant pas encore parvenue à Nice[1], on se trouvait, à l'armée d'Italie, dans l'obligation de surseoir à l'exécution du projet d'opérations combinées. Toutefois, la division Macquard ne pouvait rester dans la situation qu'elle occupait, partie en avant, partie en arrière du col de Tende. Faire replier les forces engagées dans la Vermenagna était impossible, étant donné l'enthousiasme des troupes, l'utilité des travaux de réparation exécutés sur la route, l'importance des magasins constitués à Limone. Il y avait tout intérêt au contraire à refouler complètement l'ennemi sur la rive gauche du Gesso et à le resserrer dans son camp de Borgo San Dalmazzo, dont on préparerait plus facilement l'attaque[2].

Cette décision semblait d'autant plus justifiée que le corps franc piémontais, établi vers Robilante, avait été soutenu par un bataillon posté à Roccavione et relevé chaque jour par le gros de l'armée de Colli. Portée ainsi à 12 ou 1.500 hommes[3], cette avant-garde, commandée par le comte d'Ison, s'appuyait, à droite, à la haute vallée du Gesso[4], dans laquelle Macquard n'avait dirigé aucune patrouille, puisque c'était la ligne d'opérations assignée à la division du col de Fenestre, à gauche, aux hauteurs

1. Cette réponse, envoyée le 18 seulement de Bourg Saint-Maurice, n'a dû arriver à Nice que le 27 ou le 28.

2. Ces considérations paraissent devoir être celles qui ont déterminé l'opération du 24 juillet. Il est d'ailleurs assez difficile de se faire une idée bien nette des sentiments des généraux à ce moment. Mais il semble que l'on devait être fort perplexe à l'armée d'Italie. Il n'y avait pas de chef, le général Dumerbion étant cloué dans son lit par la goutte, Bonaparte parti pour Gênes, le 14. Les représentants du peuple Ricord et Saliceti sont assez inquiets de ne recevoir aucune nouvelle ni de leurs collègues près l'armée des Alpes ni de Robespierre jeune.

3. Arch. de Breil, pièce n° 67 : Relation de M. de Malausséna. Outre le corps franc, et des milices, il y avait encore aux avant-postes, le corps de Pandini, les volontaires de Pian et les chasseurs de Nice.

4. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'état-major de Colli. Têtes des vallons de Brignola et de Roaschia.

Juillet 1794.

de la Cima del Brusata [1], au sud de Boves, village occupé par un détachement du régiment de Pignerol, faisant partie de la garnison de Coni. La communication avec Mondovi, quartier général de d'Argenteau, était assurée par les chasseurs Canale à Peveragno, un escadron de dragons autrichiens à Chiusa di Pesio, une centurie du régiment d'Asti à Villanova. Ces troupes avaient leurs avant-postes en avant de San Bartolomeo, dans la vallée du Pesio, à la Piastra et à Colla Mascarone, sur les hauteurs entre cette vallée et celle d'Ellero, se reliant avec le détachement de Frabosa et enveloppant le haut bassin de la Vermenagna [2].

Reconnaissance de la vallée du Pesio.

Avant de marcher sur Roccavione, il était indispensable de se rendre compte de la force de ces avant-postes. En conséquence, le 21 juillet, le général Dallemagne, commandant à Limone, descendait, à la pointe du jour, avec le 1er bataillon de la 118e, de Colla Piana à la Correria, qu'abandonnait aussitôt une grand'garde de 30 Piémontais. Les Républicains se bornaient à prendre un repas à la Chartreuse et se repliaient, le soir, sur leurs positions par les crêtes de la rive gauche du torrent de Gravina [3]. Aucune force sérieuse n'ayant été signalée dans cette vallée du Pesio, dans laquelle devaient s'avancer les 4.000 hommes du général Pijon, la division Macquard pouvait se diriger sans crainte sur le Gesso.

1. D'après M. de Malausséna, les troupes régulières n'occupaient que la Dormiosa ; les milices seules étaient répandues en avant, sur la crête.

2. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 19 juillet pour le commandant de Boves. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : correspondance de d'Argenteau ; pièce n° 112, correspondance du capitaine Bonnaud ; pièce n° 113 ; correspondance de Gondolo, capitaine des milices de la Chiusa ; les postes occupés par cet officier en avant de San Bartalomeo, étaient celui de Testo Crovera, sur la rive droite du torrent et, sur la rive gauche, celui de « l'Olocco », nom qui n'est porté sur aucune carte ; mais, d'après divers renseignements épars dans cette correspondance et d'après la marche exécutée, le 11 août, sur la Cima Pitte, il semble probable que ce point est situé sur l'un des contreforts orientaux du mont Besimauda ; pièce n° 115 : rapport d'une patrouille de dragons autrichiens, le 21 juillet.

3. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard.— Arch. de Breil, pièces n°s 90, 113 et 115 : Copie d'une lettre en italien, datée de la Chartreuse de Pesio, le 21 juillet, correspondance de Gondolo et rapport d'une patrouille de dragons autrichiens. Les Français, au nombre d'environ 600 h., avaient emmené un prisonnier et quatre bœufs, sans avoir pillé la Chartreuse.

Juillet 1794.

Les Piémontais repassent sur la rive gauche du Gesso.

Le 24 juillet, l'avant-garde de Lebrun se mettait en mouvement, de grand matin, sur trois colonnes, celle du centre, commandée par l'adjudant général Leblanc, suivant lentement la route, en se conformant aux progrès faits par les colonnes latérales[1]. Après une résistance opiniâtre, les Piémontais sont obligés de se replier, perdant 36 prisonniers, mais repassent le Gesso en bon ordre, conformément aux instructions du général Colli, qui se porte lui-même à Roccavione, pour diriger la retraite[2]. Les milices des vallons de Roaschia et de Brignola gagnent Andon, sans être inquiétées; les troupes de la rive gauche de la Vermenagna franchissent les premières le pont de Roccavione, suivies par le bataillon des grenadiers royaux de garde ce jour-là, ensuite par le corps franc, aux ordres du capitaine Bonnaud, qui descend de Truc Dormiosa[3]. Le reste des détachements de la rive droite se replie sur Boves, par les hauteurs de Moro et de Sant'Antonio. Les Républicains occupent Roccavione, mais ne peuvent en déboucher, sous le feu des canons établis sur la rive gauche du Gesso. Quelques éclaireurs seulement se déploient sur la rive droite, sans parvenir à empêcher les pionniers piémontais de brûler le pont[4].

Afin de mettre la position conquise à l'abri de tout retour offensif de l'ennemi, les jours suivants sont employés à retrancher le village; à construire deux boyaux de communication, allant des dernières maisons au poste maintenu sur le bord du torrent pour surveiller le pont détruit; à établir deux batteries, l'une sur le Bric, au-

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 26 juillet. Relation du général Macquard. Il indique que la colonne de gauche était commandée par le général Lebrun, celle de droite par Dallemagne, que l'ennemi a fait une résistance opiniâtre, qu'outre les 36 prisonniers, il a eu 15 tués et un plus grand nombre de blessés, que nous avons eu deux tués et 13 blessés.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

3. Truc Dormiosa, de la carte sarde, point 807 de la carte italienne.

4. La presque totalité de ces détails sont tirés de la relation de M. de Malausséna. Celle du général Macquard est très brève.

dessus de Roccavione, l'autre sur les pentes de la Dormiosa[1]. En même temps, les troupes de la division Macquard s'avancent peu à peu au-delà du col de Tende, suivies par la cavalerie[2], puis par le parc d'artillerie de campagne et par l'équipage des ponts[3]. Juillet 1794.

Projets du général Colli.

La retraite des avant-postes de la vallée de la Vermenagna sur la rive gauche du Gesso n'était pas un événement capable d'amener le général Colli à abandonner son dessein de résister à Borgo San Dalmazzo. Dans l'ensemble des opérations, le commencement du siège d'Exilles[4], les nombreuses escarmouches dans la Vraita, la Maira et la Stura, signalées par Provera et Christ[5], les renforts importants dirigés, d'après d'Argenteau, sur les camps du Tanaro et de la Corsaglia[6], ne semblaient pas avoir moins d'importance que les mouvements de la division Macquard. Loin d'être l'indice d'une offensive puissante sur un point déterminé du théâtre de la guerre, la marche intermittente de cette unique colonne, tandis que le reste de l'armée d'Italie demeurait dans l'inaction, paraissait si téméraire que l'état-major piémontais songeait à envelopper ces 10.000 hommes[7]

1. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'état-major de Colli. D'après le rapport du nommé Sylvestre Siany, chasseur de la 3e comp. du 1er bat. de la 3e demi-brigade légère, déserté de Roccavione le 7 août, il devait y avoir, dans la première batterie, point 713 de la carte italienne, quatre pièces de 4 et deux obusiers ; dans la deuxième, deux pièces de montagne et deux pièces de 8.

2. Arch. de la Guerre : Situation du 2 août et positions de la division du centre du 20 au 30 thermidor. Voir pièce just. n° 46. Quant à la cavalerie, d'après la situation du 2 août, elle se compose des troupes ci-après : 1er hussards, 300 h., à Limone ; chasseurs, 459 h., à San Dalmazzo ; 9e dragons, 513 h., à Breil ; 5e cavalerie, 421 h., à Sospel ; en tout, 1,693 h.

3. Arch. de la Guerre : Correspondance inédite de Napoléon. Rapports du service des renseignements à l'état-major de l'armée de Colli. La dernière partie du parc de campagne, cinq divisions de pièces de 4, part le 1er août. L'équipage de ponts se met en route, le 3. D'après le rapport de Jean Lebra, de Figonière, en Provence, canonnier à la 166e demi-brigade, fait prisonnier au col de Tende, le 2 août, il y avait à Tende une quantité de pièces de 8, à destination de Roccavione. 900 chevaux de trait étaient répartis entre cette localité et Breil, pour le transport de cette artillerie.

4. Voir ci-dessus la prise des hauteurs du Vallon. Les travaux ne sont interrompus que le 1er août.

5. Voir ci-dessus. Le poste des Lignères, dans la vallée de la Maira, n'est repris par les Piémontais que le 1er août.

6. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Correspondance de d'Argenteau, mois de juillet. Les mouvements signalés par ce général avaient pour objet la formation du camp de six bat. à Colle Selle Vecchie, sous les ordres du général Pijon.

7. Voir pièce just. n° 46. 2.000 h. étaient au col de Couture, à l'ouest du mont Bertrand ; ils ne devaient sans doute y rester que jusqu'après la formation de la colonne de Pijon. Les rapports du service des renseignements de l'armée de Colli (Arch. de la Guerre) prouvent que les Piémontais étaient exactement renseignés sur notre effectif dans la vallée de la Vermenagna.

Juillet 1794.

en attaquant, par les vallons de Roaschia et du Pesio, leurs deux flancs peu gardés [1].

Entrée en ligne d'une division autrichienne.

Les 10,000 combattants, alors réunis au camp de Borgo [2], n'étant pas suffisants pour l'exécution de cette manœuvre, on comptait sur la coopération des forces autrichiennes, dont on attendait de jour en jour l'entrée en ligne, depuis le commencement de juin, époque à laquelle le roi de Sardaigne avait ratifié la convention de Valenciennes [3]. Déçue dans ses espérances par la solution choisie [4], la cour de Vienne tardait à remplir ses engagements et, aux instances réitérées du monarque piémontais, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, opposait une fin de non recevoir, sous le prétexte qu'il n'avait pas d'instructions [5]. Com-

1. Arch. de la Guerre : Rapports sur le service des renseignements de l'armée de Colli. Relation du général Costa de Beauregard. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. De l'examen de ces documents il résulte que, si l'état-major de Colli savait parfaitement la force de la division de Macquard, il ignorait absolument le projet d'opérations et surtout l'importance des colonnes prêtes à déboucher dans les vallées du Pesio et du Gesso. La première idée du projet italien se trouve dans le rapport du 22 juillet de l'officier chargé des renseignements ; il est développé dans un mémoire, remis au général Colli le 5 août. L'opinion du général Costa de Beauregard et celle de M. de Malausséna, au sujet de cette opération sont si différentes, qu'il semble curieux d'en citer ici les passages les plus saillants. Voici ce que dit Costa de Beauregard : « Il est difficile de comprendre comment il (l'ennemi) ne sentit pas l'extrême danger de sa position pendant tout ce temps (16 jours, du 25 juillet au 8 août), et il n'est pas plus aisé d'expliquer comment nous ne cherchâmes pas à en tirer avantage... Les Français semblaient s'être mis d'eux-mêmes dans nos filets. En effet, maîtres de pénétrer jusqu'au fond des deux vallées qui doublent celle de Vermenagna, nous pouvions d'une seule marche prendre à revers les hauteurs du Vacaril et de l'Arpiola, de Cerésoles et des Goderies, ce qui aurait rendu à l'ennemi toute retraite impossible. Il eût été forcé par là de capituler, et, en employant à cette opération les précautions, le secret et les forces nécessaires, le succès était infaillible. Mais, au moment où le projet allait enfin être admis, l'occasion s'enfuit sans retour. » M. de Malausséna est moins optimiste : « Il manquait des forces pour contenir l'ennemi au débouché de la vallée et entreprendre de lui en fermer la sortie par sa tête, en agissant par les vallées latérales. Il n'est pas douteux qu'on eût réussi d'occuper l'Arpiola, l'Armelline et le Vacaril, peu soigneusement gardés. La facilité de cette manœuvre fit croire au succès de l'opération, sans penser qu'on mettait par là l'ennemi dans la nécessité de déborder par les hauteurs de Boves, où on ne pouvait le contenir, et forcer ensuite le camp du Bourg ...On ne pouvait entreprendre cette opération avec espoir de succès qu'au moyen des 6.000 mille Autrichiens du camp de Mouroux (Morozzo), qui refusèrent constamment de s'unir aux troupes du Roi pour agir. »

2. Voir pièce just. n° 47.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94: Correspondance du roi de Sardaigne, passim. — Thaon de Revel, p. 218.

4 La Convention de Valenciennes, dont le texte se trouve dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 216, comportait deux solutions pour le partage des conquêtes éventuelles faites par les alliés : Ou bien la valeur de celles attribuées à l'Empereur serait compensée par la rétrocession que ferait le roi d'une partie des districts du Milanais acquis à l'issue de la guerre pour la Succession d'Autriche ; ou bien les conquêtes seraient restituées à la France, moyennant une indemnité en argent à diviser en partie égales. C'est cette dernière solution qu'avait adopté le roi et on comprend sans peine la déception de la Cour de Vienne.

5. Arch. de Breil, pièce n° 94, correspondance du roi ; pièce n° 84, correspondance de d'Argenteau. Le roi ne se contente pas d'écrire plusieurs fois à l'archiduc, il lui envoie, le 21 juillet, M. de Clermont, il lui adresse, le 25, un rapport de Colli, il fait écrire à Wallis par ce général et par d'Argenteau. Les lettres du roi où il est question de cette grave affaire sont celles des 7, 16, 21, 23, 25, 26, 28, 29, 30 juillet, 1, 2, 7 et 8 août ; celles de d'Argenteau sont des 15, 19, 24, 25, 27, 28, 29 juillet et 3 août.

prenant cependant que les territoires impériaux en Italie seraient immédiatement menacés, si les Républicains parvenaient à déboucher entre Coni et Ceva, ce prince prend sur lui de porter en avant une ou deux divisions du corps de Wallis. Celle de Winckeim, forte de six bataillons et quatre escadrons, répartis entre Asti, Alba et Cherasco [1], se concentre, le 31 juillet, à Morozzo [2], à portée de soutenir les corps de Colli et d'Argenteau. Juillet 1794.

Ce dernier, enhardi par la proximité de ces forces et, bien qu'il n'eût que 3,500 hommes de troupe régulières [3] en face des 12,000 combattants de la division Masséna [4], renvoie en avant de Frabosa Soprana le poste qu'il en avait retiré comme trop exposé, en apprenant l'incursion des Républicains dans la vallée du Pesio [5]. Le 1er août, il fait même attaquer les avant-postes français à Colle Navonera et à Viola. Sur le premier de ces points, les Croates, assaillis au moment où ils croyaient surprendre l'ennemi, perdent 48 prisonniers et sont mis en déroute. Au camp de Saint-Jacques de Viola, un détachement de 300 hommes du corps franc est aussi contraint de se replier après une lutte assez vive [6].

Cependant, les Autrichiens ayant refusé de faire aucun détachement et de s'avancer au-delà de Morozzo [7], le général d'Argenteau est obligé d'envoyer à Torre di Pesio et à Spinetta une division de deux escadrons et un bataillon

1. Voir chap. précéd.
2. Le 27 juillet, Winckeim porte son quartier général d'Asti à Cherasco, et son avant-garde, un bataillon et un escadron, à Bene.
3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau le 3 août.
4. Arch. de la Guerre : Situation du 2 août.
5. Ce poste était à Fontane, et à Colla di Mora en face du poste français de Colle Navonera. Il s'était replié sur Frabosa avec ordre de gagner Mondovi par Monastero, en cas d'attaque. Les 26 et 27 juillet, les Français avaient cherché à franchir la Corsaglia, au hameau de ce nom et vis à vis de Montaldo. Des patrouilles avaient poussé jusqu'au nord de Frabosa (Arch. de Breil, pièce n° 84).
6. Arch. de Breil; pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 3 août.—Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 3 et 5 août. D'Argenteau accuse une perte de 50 h., dont le capitaine Neuder et 30 Croates, tués, blessés ou perdus ; les capitaines Richieri et Saint-Bias, du corps franc, blessés, et une vingtaine d'hommes de ce corps hors de combat. La perte des Français serait de 170 h., dont deux officiers tués, un officier et huit h. prisonniers. D'après Dumerbion, les Républicains auraient eu un officier et trois grenadiers tués, cinq blessés, six prisonniers.
7. Arch. de Breil, pièces n° 84 et 94.

Août 1794.

d'Asti [1], en soutien de la chaîne des postes de Villanova, Chiusa, Peveragno et Boves, qui relient Mondovi au camp de Borgo. De son côté, Colli prend toutes les dispositions nécessaires [2] pour résister à une attaque qui paraissait imminente, et venait en effet d'être fixée au 9 août [3].

Occupation de Boves.

En exécution de cet ordre, Masséna envoie, le 6 août, le général Pijon prendre le commandement des six bataillons rassemblés à Selle [4] et destinés à descendre dans la vallée du Pesio. De son côté, le général Macquard déploie ses troupes sur la rive droite du Gesso, le long de laquelle la fusillade et la canonnade sont incessantes [5].

Le 5 août, le général Lebrun dirige vers Andon une reconnaissance, qui s'établit en face de la Madona della Bruna, après un engagement d'une heure et demie avec une compagnie du corps franc [6]. Le 7, le général Dallemagne marche sur Boves avec 1,200 hommes, précédés, sur le bord du Gesso, par quatre compagnies de grenadiers et une de carabiniers, flanqués sur les hauteurs par quatre compagnies de

1. Arch. de Breil; pièce n° 84 : Ordre du 29 juillet.

2. Arch. de la Guerre : Minute des ordres de Colli. Ordres des 25, 26, 27 juillet, 1er et 6 août. Les troupes sont disposées de la manière suivante, de la droite à la gauche: 2e chasseurs à Valdieri; un bat. du reg. des gardes, un de Christ et deux de Piémont ayant leur gauche à Borgo. Ces bat. fournissent ensemble une garde de 90 h., deux subalternes, un capitaine, commandée par le major de jour, au pont brûlé de Roccavione ; cette garde est relevée tous les soirs. Les chasseurs de Nice sont à Andon, le corps franc à la Madona della Bruna ; ces derniers fournissent, le soir, une garde de 25 h. dans le fossé de la droite du retranchement qui bat le pont; ces troupes constituent l'aile droite. Le retranchement est occupé par les pionniers, qui ont à défendre le village de Borgo, avec l'aide des volontaires Pandini, ayant leur gauche à l'évêché, dans les jardins duquel se trouve le 11e grenadiers. Viennent ensuite : le 1er grenadiers, ayant derrière lui le rég. d'Aoste-cavalerie, à la droite duquel campe, en potence, Piémont-cavalerie, face à la route de Demonte ; puis les 8e et 9e grenadiers de la Chiusa, ayant leur gauche à une batterie. Entre cette batterie et la Madona degli Angeli sont placés les deux bat. des grenadiers royaux, les deux de Belgiojoso, et celui des grenadiers Strassoldo. Enfin le rég. de Pignerol et une batterie relient cette disposition aux redoutes de Coni. Chacun des bat. de l'aile gauche fournit un piquet de 19 h. L'ensemble, présentant un effectif de 229 h., forme une chaîne le long de la rive gauche du Gesso, au pied de la terrasse sur laquelle les troupes campent sur deux rangs seulement, afin de garnir toute la ligne.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Ricord, le 29 juillet, voir pièces just. n° 43. Le 8 août étant le premier jour de l'opération, c'était en effet le 9 ou le second jour que Borgo devait être attaqué, d'après le projet adopté à Nice.

4. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, le 6 août.

5. Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard.—Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Voici ce qu'écrit ce dernier : « On se canonna de part et d'autre et les avant-gardes fusillèrent souvent, mais avec si peu de dommage pour les troupes du roi, qu'on s'accoutuma de regarder un spectacle terrible comme une chose singulière, au point d'en badiner à la table du général, d'où l'on découvrait le canon ennemi, à portée de l'enfiler. »

6. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 8 août. Les Français ont un chasseur tué et 15 blessés.—Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Les Piémontais ont une douzaine d'hommes hors de combat, y compris quatre morts.

Août 1794.

chasseurs [1]. Cette avant-garde refoule du village le poste piémontais, mais est chargée et mise en désordre par des dragons autrichiens, qui sont ensuite obligés de se replier sur Torre di Pesio [2]. Des patrouilles sont aussitôt poussées sur Peveragno [3]. Six cents cavaliers suivent ce mouvement ; ils partent de Robilante, passent à Malandré, au col del Moro, et campent le soir en face de Serre, sur la rive droite du vallon [4].

La journée du 8 août devait être employée à prendre les dernières dispositions pour former les colonnes d'attaque, qui paraissaient devoir enlever en quelques heures la position ennemie, médiocrement couverte par le Gesso, guéable à cette époque de l'année, et d'ailleurs trop étendue pour le faible effectif des troupes chargées de la défendre [5].

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard ; Rapport de Dumerbion, le 8 août. Rapport du service des renseignements à l'armée de Colli : Interrogatoire de Sylvestre Siany, de Carpentras, chasseur de la 3e comp. du 1er bat. de la 3e demi-brigade légère, déserté de Roccavione, le 7 août.—Arch. de Breil, pièce n° 40. Il y est dit que les Français sont arrivés à Boves à 9 h. du matin ; pièce n° 112 d.

2. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard. Rapport de Dumerbion le 8 août.— Arch. de Breil, pièce n° 40, 112 et 120. D'après les renseignements français, les Piémontais ont perdu 20 h. tués ou blessés, 22 prisonniers, et huit chevaux ; les Républicains deux tués, 13 blessés, dont un officier. D'après les rapports piémontais, il y aurait eu, de leur côté, un dragon, un chasseur de Canale et un soldat du rég. Pignerol blessés, enfin deux autres soldats de ce même rég. prisonniers ; du côté des Français, huit tués, 10 blessés, huit prisonniers. Canale était parti de Olocco. en avant de Chiusa pour Peveragno, le 6 août, à 7 h. du soir ; mais le 7, à 11 h. du matin, il est à Torre di Pesio, ayant jugé prudent de marcher par Beinette, d'après les avis qui lui ont signalé des forces importantes vers la Chartreuse de Pesio.

3. Arch. de la Guerre : Rapport du service des renseignements de l'armée de Colli : Jean Antoine Bassi, de Spinetta, manœuvre, arrêté par les chasseurs Canale, à son retour de Boves, le 8 août, dit que, la veille au matin, une colonne considérable était venue vers Peveragno, sur les hauteurs « de la Piastra », nom qui n'est porté sur aucune carte.

4. Arch. de la Guerre : Renseignement de Bassi. — Arch. de Breil, pièce nos 40 et 112.

5. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna dans le brouillon de sa relation : « Tout ceci (la disposition des troupes de Colli) n'était qu'un mince cordon, à grands intervalles dégarnis de troupes, qui s'étendait de Vaudier à Coni, sur 8 milles de longeur (20 kilomètres). Sa faiblesse n'était point réparée par les retranchements presque contigus, dont on couvrit le bourg et ses environs, retraçant l'idée de l'imbécillité qui éleva la fameuse muraille sur la frontière de la Chine... L'ensemble de cette disposition s'accordait si mal avec ses vues qu'il suffisait de l'attaquer pour la renverser... Ses défauts tombant journellement sous leur vue, devaient les (les Français) y inciter, d'autant plus qu'à forces inégales ils pouvaient encore se promettre du succès. De Roccavione, tenant le centre en échec, et, longeant par leur droite le bord du Gesso, en une heure de marche, ils arrivaient à le guéer sans crainte et franchir de même la haute rive pour se former sur la plaine entre le Bourg et Coni... L'histoire, n'appréciant le mérite des généraux que sur la sagesse de leurs dispositions, réprouvera celles de Colli ; mais le public, qui les juge sur le hasard des événements, lui attribua l'honneur d'avoir sauvé le Piémont par la ferme contenance qu'il tint devant l'ennemi.» — Il semble qu'ici M. de Malausséna a une vue plus exacte des choses que M. Costa de Beauregard, qui écrit : « Dans le centre, le général Colli ne songea plus qu'à s'entourer de redoutes et d'abatis. Sa position, jusqu'alors précaire et chancelante, devint assez forte pour en imposer à l'ennemi, lorsque celui-ci songea sérieusement à déboucher des vallées. Nous n'avions pas à la vérité de seconde ligne ; mais les forteresses de Demonte, Coni, Mondovi et Ceva nous servaient d'appuis en arrière et donnaient assez de solidité à cette masse de 30.000 h. qui, dans une marche ou deux, pouvait se réunir toute entière sur un point donné de la ligne.» Il y a dans cet aperçu une exagération évidente, puisqu'en ajoutant l'effectif des troupes de Provera, 3.455 h., de Christ 1.500 h., du camp de Borgo 9.725 h., de d'Argenteau 3.594 h. et même des Autrichiens de Morozzo 6.000 h., on n'arrive qu'au chiffre de 24.000 h., qui étaient à beaucoup plus de deux marches les uns des autres.

Août 1794.

Mais, dans la nuit, Macquard recevait l'ordre de se replier avec précaution sur le col de Tende[1].

Retraite de la division du Gesso.

En conséquence, le 8 au matin, la cavalerie reprenait le chemin du col de Moro, suivie par l'infanterie. Les Piémontais réoccupaient Boves aussitôt[2]. Quatre bataillons allaient par le col de Tende relever les troupes du général Pijon, que Masséna rappelait vers Ormea[3]. Des renforts étaient envoyés aux postes chargés de couvrir les flancs du côté des vallées du Gesso et du Pesio[4]. L'artillerie était dirigée sur Limone à la suite de la cavalerie; mais de nouvelles batteries étaient construites auprès de Roccavione, et une démonstration prononcée pendant la nuit contre le pont du Gesso, afin de tromper l'ennemi. Du reste celui-ci, croyant à une attaque pour le 10, n'ajoutait aucune créance aux renseignements qui lui parvenaient dans la journée du 9, relativement à cette retraite inespérée[5].

Ce n'est que le lendemain, dans la matinée, que les troupes légères piémontaises s'aperçoivent du départ des Républicains[6]. Le comte d'Ison, commandant du corps franc, occupe aussitôt, avec deux compagnies, Roccavione, abandonné trop précipitamment[7]. Les volontaires de Pandini se portent sur Truc Dormiosa et Bric Arnostia. Les chasseurs de Nice gagnent le mont Cucetto. La compagnie Pian et les milices de Cauvin se dirigent sur

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 13 août. Masséna a été prévenu en même temps que Macquard, soit dans la nuit du 7 au 8, puisqu'il donne les ordres pour la dislocation du camp de Selle, le 8 août.

2. Arch. de Breil, pièces n°s 40 et 112. Les troupes piémontaises qui rentrent à Boves sont : les chasseurs de Canale, le chevalier de Saint-Séverin, commandant un détachement de Pignerol, et les dragons autrichiens (Lettre de Canale, de Boves, à 1 h. du soir).

3. Arch. de Breil, pièce n° 91. — Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 8 août.

4. Arch. de Breil, pièce n° 91.

5. Arch. de Breil, pièce n° 91 et relations de M. de Malausséna et de M. Costa de Beauregard. Il paraît que l'on fut très étonné, au quartier général de Colli, en apprenant la nouvelle de la retraite des Républicains.

6. Arch. de Breil, pièce n° 40 : Lettres du comte d'Ison, de Roccavione, à 9 h. 3/4 du mat., et de Pandini, de la Dormiosa.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 13 août. Le général Lebrun a fait traduire devant le tribunal militaire l'officier qui commandait à Roccavione. On n'y avait cependant laissé, d'après la relation du comte d'Ison, que « 60 caisses de munitions » et « un petit magasin d'huile et de liqueurs. »

Roaschia. Le 5[e] bataillon de grenadiers, ayant franchi à son tour le Gesso, s'élève à mi-côte sur les pentes de la rive gauche de la Vermegnana, puis toutes ces troupes marchent vers Robilante et sont arrêtées à hauteur de ce village par les tirailleurs français [1]. Août 1794.

Tandis qu'un bataillon de la 166[e] demi-brigade, tombant sur le flanc gauche de la colonne piémontaise du fond de la vallée, la met dans le plus grand désordre [2], le 2[e] bataillon de la 122[e], qui était à Malandré, refoule les volontaires de Pandini, reprend même un instant pied sur Truc Dormiosa et oblige par son feu des détachements de cavalerie à se réfugier dans Roccavione [3]. Mais bientôt, menacés de voir leur retraite coupée par les troupes venant de Boves, les deux bataillons se replient par les crêtes sur Monti Piane [4]. La poursuite des Piémontais n'en était pas moins arrêtée, de telle sorte que le général Lebrun a le temps d'évacuer Vernante, de rassembler sa brigade à Limone et de faire occuper fortement, à gauche, les hauteurs de l'Arpiola, de Bric Castia au mont Malaterra, ainsi que la chapelle de San Maurizio, à droite, Costa Murin, la crête du versant droit du vallon de l'Armelina, et le plateau du Vaccarile.

Colli, qui s'est porté à Roccavione au moment où son avant-garde y était refoulée, appelle sur la rive droite du

1. Arch. de Breil, pièce n° 40. Le corps franc, bien que quelques hommes se soient enivrés en pillant un magasin d'eau-de-vie des Républicains, avance jusqu'à la chapelle de Robilante, probablement San Rocco des cartes sarde et italienne.

2. Arch. de Breil, pièces n[os] 112 et 52. Dans la nuit du 10 au 11, les milices de Gondolo prennent à Colla Piana un caporal français, porteur du billet suivant : « Il est ordonné au bat. de la 166[e], qui s'est porté sur Robilante, de rentrer à Limone, en suivant les hauteurs qui conduisent à Limone, que le guide lui indiquera. Fait à Limone, le 24 thermidor, l'an II de la République française. Le général de brigade : Lebrun.»

3. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 13 août. Il cite avec éloge le chef de bat. Giraud, de la 22[e]. qui n'aurait eu que 250 h. et se serait battu de 2 à 9 h. du soir. Il a été blessé, ainsi que 21 h. et cinq h. ont été tués. On a fait quelques prisonniers, dont deux soldats et un officier émigrés, qui, d'après la pièce n° 52 des Arch. de Breil, ont été fusillés à Nice, le 28 thermidor. — Arch. de Breil : Relations de M. de Malausséna et du comte d'Ison. Celui-ci a été gravement blessé ; le chevalier Vigna a été tué, le sous-lieutenant Collongue fait prisonnier.

4. Arch. de Breil, pièce n° 112. En montant à Colla Piana, avec les paysans de la Chiusa, M. Decaroli, leur chef, a entendu, dans la nuit du 10 au 11, une fusillade à Gias Morteis. Ce ne pouvait être que le résultat de l'engagement des dernières troupes françaises avec les chasseurs de Canale, qui arrivent à Gias Ceresola, le 11 au matin.

Août 1794.

Gesso le 1er bataillon de grenadiers. Ralliant les troupes légères, le commandant de ce bataillon, chevalier Biscaretti, suit les Français et cantonne le soir à Vernante, tandis que Canale, venant de Boves, marche sur Gias Ceresola et que le 5e bataillon de grenadiers s'établit sur les hauteurs de Testi Goderia. Le lendemain, cette ligne d'avant-postes est renforcée, à gauche, par les milices de Gondolo et les paysans de la Chiusa, qui bivouaquent à la Cima Pitte ; à droite, par des grenadiers royaux, postés à la tête du vallon de Gorgia Grande[1].

Ordres du comité de Salut public après le 9 thermidor.

Ce brusque arrêt de l'offensive, entamée depuis le mois d'avril, préparée avec tant de soins et d'activité[2], si ardemment désirée par les troupes[3], était le contre-coup de la chute du parti jacobin ou montagnard, au 9 thermidor. Le lendemain, 28 juillet, le comité de Salut public, redoutant à l'intérieur, des insurrections analogues à celles qu'avait amenées, l'année précédente, la défaite des Girondins ou Feuillants, prescrivait de surseoir à toute opération militaire. Cet ordre parvenait, le 5 août, en même temps à Nice et à Barcelonnette, où arrivait, quelques heures après, Saliceti, envoyé près de l'armée des Alpes, pour faire

1. Arch. de Breil, pièce n° 112. D'après les nombreux rapports contenus dans cette pièce et d'après la relation de M. de Malausséna, les avant-postes de Colli, le 12 août, occupent Vernante, où se trouve le 1er bat. de grenadiers et le corps franc commandé par Bonnaud. Sur la rive gauche de la Vermegnana, les hauteurs de Testi Coletta et de Porcile, entre Vallée Grande et Riosecco, sont gardées par le 5e bat. de grenadiers d'Andezeno, les chasseurs de Nice de Domenego, et les milices de Cauvin, qui s'appuient au mont Sapé ; en arrière, les paysans de Roaschia sont à Testi Goderia et un détachement de grenadiers royaux est venu à Serre Sariondo, par San Bernardo, de Roaschia et Testi Chiot. Sur la rive droite de la Vermegnana, les chasseurs de Canale gardent la Serre de Vaudran, c'est-à-dire le contrefort qui de Cima la Motta s'étend à Madona Loreto, par Maire Signori ; sur les contreforts en avant se trouvent la comp. Pian et un détachement de Croates, qui s'appuient à gauche à Colla Piana, gardée par les volontaires Pandini, et à Cima Pitte, occupée par les milices de Gondolo. Le détachement de Pignerol, sous M. de Saint-Séverin, est en arrière, au mont Piane, et à Gias Ceresola, deux comp. de grenadiers royaux et les paysans de Boves. Quant à ceux de la Chiusa, ils ont été renvoyés dans ce bourg avec leur chef, le juge Decaroli.

2. Arch. de la Guerre, passim : Mesures prises pour l'embrigadement et l'encadrement des bat. de réquisition et la suppression des corps francs révolutionnaires, « qui font toujours plus d'embarras que de besogne. » Arrêté du 9 juillet, déterminant les fonctions des officiers d'artillerie et du génie à l'armée, pour la construction des ponts et les travaux de siège. Arrêté du 1er mai, accordant amnistie aux Barbets qui rentreront dans leurs foyers en remettant leurs armes. Arrêté du 30 juillet, instituant un uniforme pour les employés des charrois et des services administratifs, etc.

3. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire du commandant Paulinier. Voir aussi les *Mémoires de Masséna* et ceux de Roguet.

Août 1794.

concorder ses mouvements avec ceux de l'armée d'Italie[1]. Les autres divisions, qui ne devaient se mettre en marche que le 10 août, étaient ainsi arrêtées à temps.

Acceptant d'abord trop facilement l'accusation de trahison lancée contre Robespierre jeune, les représentants du peuple Albitte et Saliceti se rendent immédiatement à Nice, pour prendre les mesures nécessaires à la défense des côtes et au maintien du bon ordre dans les départements du midi, particulièrement à Toulon et Marseille[2]. Ils ne tardent pas à s'apercevoir que les circonstances exigent impérieusement la reprise de l'offensive[3]. Tout le long de la chaîne des Alpes, les engagements sont incessants[4]. Comprenant combien il est important de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, le général Colli avait ordonné d'attaquer les Républicains, le 15 août, à la fois dans les vallées de la Stura, du Gesso et de la Vermegnana, afin de les contraindre à accélérer leur retraite[5].

Attaque des Barricades.

On ne pouvait espérer déloger les quatre à cinq mille Français[6] qui occupaient les Barricades, la redoute de la Montagnetta, Servagno et Bersezio, qu'en essayant de tourner

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Ricord, d'Albitte et Laporte, le 5 août, aux pièces just. n[os] 44 et 45. Lettres de Saliceti, puis d'Albitte, de Laporte et de Saliceti, datées de Barcelonnette, le 6 août. Saliceti était sous le coup d'une émotion assez vive ; il avait appris que le chef de brigade La Converserie, qui le suivait à peu de distance, avait été assassiné par des Barbets ; il était persuadé que c'était à lui que l'on en voulait et que c'étaient Robespierre jeune et Ricord qui avaient ainsi cherché à se débarrasser de lui.

2. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et de Saliceti, le 11 août, de Nice, où ils sont arrivés le 9. Ordres donnés, les 11 et 12 août, à Dumerbion. Ordres de mouvement de ce dernier.

3. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et de Saliceti, les 11 et 24 août. Aussi, par arrêté du 20 août, remettent-ils en liberté Bonaparte, arrêté depuis le 6 août. Le représentant du peuple Ricord avait été rappelé à Paris et remplacé par Albitte. Quant au banquier Haller, qui avait si remarquablement dirigé tous les services administratifs, il avait appris à Gênes sa destitution et n'avait pas jugé à propos de rentrer en France..

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Petit-Guillaume, le 15 août. Le 9 août, attaques des postes français de la vallée de Pragelas ; le 10, attaques du côté du mont Cenis et dans la vallée de Lucerne ; le 11, attaque de l'Assiette. On n'a de renseignements que sur cette dernière affaire, par cette seule phrase de la lettre précitée : « A l'attaque de l'Assiette, plus de 30 des leurs (soldats piémontais) mordirent la poussière ; sept prisonniers leur furent faits, dont un officier, et nous n'eûmes qu'un grenadier blessé au pied ; ils ne nous ont pas fait abandonner un pouce de terrain. »

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

6. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : aux Barricades, 4[e] grenadiers, 730 h. ; à Bersezio et Servagno, 1[er] Isère, 905, moitié du 1[er] Aude, 471 ; à Argentera, 1[er] chasseurs, 607, artillerie, 107, génie, 185. Total des présents, 3.014 h., auxquels il faut ajouter au moins le 1[er] bat. de la 83[e], 537 h. et le 3[e] de la 129[e], 871 h., soit 1.408 h., venus de l'armée d'Italie ; en tout, 4.422 h. présents.

Août 1794. la position par le versant gauche de la Stura[1]. Dans ce but, un corps important devait déboucher du cirque de Pianezza, tandis que deux détachements agiraient sur les flancs, l'un faisant une démonstration de Sambucco sur Ponte Bernardo, l'autre se portant de la Maira vers le col de la Madelaine, pour menacer la retraite[2].

Après entente avec M. de Sonaz, ce dernier détachement, fort de 300 hommes [3], se rend, le 13 août, de Prazzo à Prato Rotondo [4], d'où il part, à 11 heures du soir, pour atteindre, le lendemain, un peu avant le jour, les hauteurs voisines des lacs de Roburent [5]. A 1 heure de l'après-midi, son chef, ayant été informé que l'attaque était différée par suite du peu d'empressement des paysans à répondre à l'appel aux armes [6], se replie sur Prato Rotondo, où il arrive à 5 heures du soir. Une heure après, il est avisé que le projet doit être mis à exécution le lendemain. Il repart donc, dans la même nuit, à 10 heures et demie, et regagne, le 15 de grand matin, les postes occupés la veille. Mais entre-temps, une grand'garde de 60 hommes du 1er bataillon de chasseurs avait été établie à la Pointe della Signora [7]. Bien que

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

2. Les détails qui suivent sont tirés principalement des Arch. de Breil : Pièces n° 70 i, relation du général Christ de Santz, du camp de Val Covière, le 16 août, et de Demonte, le 17 ; n° 107, analyse de la correspondance du même général ; n° 121, lettre non signée de l'officier commandant les troupes de la Maira ; n° 122, relation non signée, mais qui doit être la copie de celle de M. le chevalier de Bonadona, du régiment de Montferrat, annoncée dans la relation du général Christ ; n° 132, lettre en italien, relative aux affaires des 2, 3 et 15 août, dont la signature en a été enlevée ; elle est datée du col del Mulo, le 24 septembre, et doit être du capitaine de milices Giletta ; n° 275, analyse d'une lettre du chevalier de Belmond, annoncée également dans la relation du général Christ. Quant aux Arch. de la Guerre, elles ne contiennent, à ce sujet, qu'une lettre du général Petit-Guillaume, du 19 août, donnant in extenso le rapport de Vaubois, daté de Meyronne, le 29 thermidor. L'adjudant général Camel y est cité avec éloges. Il existe aussi une lettre de Vaubois à Gouvion du 18 août, dans laquelle il dit que « c'est la grande valeur des chasseurs qui l'a sauvé ; 60 h. en ont repoussé 5 à 600. C'est le poste de l'Argentière qui a failli être pris et les Barricades étaient tournées et la retraite fermée. » Voir, prem. vol., le croquis du col de la Madelaine.

3. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. D'après la pièce n° 121, les troupes agissant le 14, sont : deux comp. du rég. de Savoie et deux de milices ; elles sont renforcées, le 15, par la comp. de M. de Corbeau, du même rég., 30 h. des chasseurs de Nice, la comp. Christini, et le détachement du Preit.

4. Unières, d'après les anciens documents, Prariond de la carte sarde.

5. Arch. de Breil, pièce n° 121 : L'auteur dit qu'il occupe « le fameux poste d'Ornayo, qui domine le Baracon, n° 4 d'Argentière. Je n'ai pas eu de peine à prendre ce poste, étant dégarni. Mes ordres étaient de m'emparer du n° 4... »

6. Arch. de Breil, pièce n° 70 : Lettre de Christ, le 13 août.

7. Arch. de Breil, pièce n° 121. L'auteur dit : «... ayant repris les postes de la veille à la petite Oronaye, je détachai 30 h. pour aller reconnaître le poste de l'Oronaye. Huit h. en avant grimpèrent la montagne. Mais les Français, qui étaient au nombre de 60, se cachèrent et les laissèrent monter à la portée de pistolet.» — Arch. de la Guerre : Lettre de Vaubois à Gouvion, le 18 août, passage déjà cité.

renforcés, les Piémontais ne peuvent la déposter et sont obligés, vers midi, de se retirer sur le mont Scaletta[1]. Malgré les attaques dirigées par les Républicains d'Argentera et de Bersezio[2], ils abandonnent ce point, le soir seulement, en apprenant l'insuccès des autres corps. Août 1794.

Le plus important s'était rassemblé au camp de Val Cavera[3], et avait rejoint, le 14 août, à 11 heures et demie du soir, au mont Giordano, un poste qui y avait été établi la veille[4]. Là il se divise en trois colonnes. Celle du centre, de 350 paysans, se dirige, le long de la croupe de la Montagnetta, vers la redoute construite par les Républicains[5]. Au premier coup de fusil, elle se replie en désordre. Celle de gauche, de 450 hommes[6], franchit le col della Marta et descend dans le vallon de Gorgia Conforent ; puis, tandis que les chasseurs du capitaine Giletta se glissent vers la gauche le long des escarpements, pour gagner le sentier de Servagno, elle se porte à l'attaque de la redoute. En voyant fuir les paysans, les soldats refusent d'avancer et force est au chevalier de Saint-Laurent, major du régiment de Montferrat, qui les commande, de battre en retraite également, sur le mont Giordano par la Croix de la Montagnetta[7]. La colonne de droite, de 600 hommes[8], passe le

1. Arch. de Breil, pièce n° 121 : « A 7 h., le secours s'étant reposé, nous allâmes en deux colonnes pour nous emparer de l'Oronaye ; nous nous y battîmes pendant trois h. De l'Escaletta à l'Oronaye il y a une h. et demie. »

2. Arch. de Breil: pièce n° 121. Deux colonnes de 130 h. Celle venant de Bersezio est arrêtée par « trois chasseurs de Nice, qui se rasèrent le long des brics à la portée de fusil, leur firent une décharge qui les fit replier de suite. » Le rapport piémontais se termine ainsi : « Notez, que, dans toutes ces affaires il n'y a eu ni morts ni blessés. »

3. Tête du vallon de l'Arma, à l'est du col del Mulo. On y avait rassemblé 800 paysans de la vallée de Grana, « à force de commandements et de menaces » ; ils avaient été formés en trois colonnes, conduites chacune par un capitaine-lieutenant du régim. de Courten. 300 h. sont tirés de la garnison de Demonte et commandés par le brigadier, baron de Streng. Ce corps, comptant ainsi 1.400 h. avec les milices, quitte le camp, le 14 août, à 4 h. et demie du soir, précédé de paysans non armés, pour réparer les chemins. Il gagne le col de Bandita et suit ensuite la crête jusqu'au col della Marta. — Arch. de Breil, pièces n° 70, 107 et 122.

4. Ce poste se compose des chasseurs Giletta, de deux comp. de milices et de 50 h. de troupe. Dès le 11, 90 h. étaient allées au mont Giordano (Arch. de Breil, pièces n° 70 et 107).

5. Cette redoute était à la Montagnetta inférieure ou Baletto, point 2,199 de la carte italienne. Elle était en demi-cercle, avec un parapet de quatre pieds d'épaisseur, armée de vits de mulets ou spingardes et défendue par 250 h. (Arch. de Breil, pièce n° 122).

6. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 122 : 100 h. du rég. de Montferrat, les chasseurs Giletta et 250 paysans.

7. Piton au sud du mont Giordano, sur la carte italienne.

8. Arch. de Breil, pièce n° 70 : 100 h. du rég. de Courten, autant de celui d'Asti, 50 h. des piquets, 250 à 300 paysans, le tout sous les ordres du baron de Streng.

Août 1794. col de Servagno, le 15 août, vers 3 heures du matin, et descend à Fontetta par un chemin difficile, pour se porter ensuite sur Servagno et sur Bersezio par le col de Cervetto[1]. Ce dernier point étant fortement occupé par les Français[2], le général Christ, qui marchait derrière l'avant-garde[3], se dirige sur I Costiglioli et traverse le vallon d'Oserot pour gravir la montagne, malgré le feu de l'ennemi[4]. Il n'avait été suivi que par une petite fraction de sa troupe[5], fort réduite par la fuite des paysans. L'autre fraction, sous les ordres du baron de Streng, avait dû faire tête à un parti de 300 Républicains, qui montait de Servagno vers Fontetta, dans l'intention de couper la retraite aux Piémontais. Il était midi. N'entendant rien du côté de la Scaletta et apprenant la retraite du chevalier de Saint-Laurent, M. de Christ se replie sur le cirque de Pianezza[6], où il rallie, vers 5 heures du soir, ses troupes extrêmement fatiguées. Elles regagnent dans la nuit le col del Mulo[7], la compagnie Giletta restant seule en grand'garde au mont Giordano.

Quant au corps de la vallée de la Stura, aux ordres du chevalier de Belmont, il s'était dirigé vers Ponte Bernardo en trois colonnes. Celle de droite, de 370 hommes[8], atteint

1. Point 2,448 de la carte italienne ou Bassa Terra Rossa.

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 : On croyait qu'il n'y avait là qu'un petit poste de six à huit h.; mais, mis en alerte par l'attaque de la veille à la Scaletta, les Républicains avaient occupé, pendant la nuit, non seulement le col, mais encore les pentes qui le relient au mont Oserot.

3. Arch. de Breil, pièce n° 70 : Cette avant-garde, commandée par le fils du baron de Streng, est en outre précédée d'un détachement de 50 h., savoir : 12 chasseurs de Giletta, 40 milices de la comp. Otto et des paysans choisis.

4. Il faut suivre cette narration sur la carte italienne au 50,000^{e}, qui rend très bien le terrain. Les Piémontais ont franchi le ressaut au-dessus duquel se trouvent les lacs d'Oserot et sont arrivés au point 2,306. Mais le détachement français, qui était posté au pied de Bassa Terra Rossa, avait eu moins de peine à se reporter en face de Gias del Oserot, où il était du reste soutenu par les troupes déjà établies sur la crête.

5. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 132. Il n'a que 20 h. de Courten de l'avant-garde et 80 h. d'Asti.

6. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 122. Il est fort probable que M. de Christ a dû se retirer par le col d'Oserot, qui se trouve au sud du point 2,701 de la carte italienne, afin de ne pas s'exposer une seconde fois à la fusillade des Français, en traversant le ressaut.

7. C'est à 6 h. du soir que les troupes se mettent en route ; elles ont donc dû arriver à minuit.

8. Ces détails sont tirés des pièces n°s 70 et 275 des Arch. de Breil. Cette colonne comprend : 350 h. de troupes régulières et 20 miliciens, commandés par M. Belmol.

le Chiot di Melezet[1] et pousse des patrouilles jusque dans le Combal del Mortis ou vallon de Gorgia Conforent. Celle du centre, d'une centaine d'hommes[2], suit le grand chemin et atteint Pietraporzio. Celle de gauche, de 90 hommes[3], chasse des bois du versant droit de la Stura[4] deux grand' gardes, qui se replient sur Murenz. Le village de Ponte Bernardo est même abandonné. Mais, vers 8 heures du matin[5], les Français reprennent partout l'offensive et mettent en désordre les Piémontais, qui se replient sur Sambucco, perdant 23 prisonniers[6]. Août 1794.

Attaque du col de Fremamorta.

Tout aussi infructueux était le coup de main tenté par le marquis Colli contre les retranchements du col de Fremamorta, à la tête du vallon des Thermes de Valdieri. Le 3e bataillon de grenadiers, soutenu par le 1er bataillon de la 84e demi-brigade, cantonné à Mollières, présentant ensemble 1.372 combattants[7], repoussait sans peine les 600 chasseurs piémontais, quelque habiles que fussent les dispositions d'attaque[8]. Une diversion faite sur les avant-postes français du col de Fenestre par le capitaine chevalier Cerruti, n'avait pas plus de succès[9]. Mais, dans la vallée de la Vermegnana, les Piémontais remportaient quel-

1. Carte sarde : Mamelon coté 1,526 sur la carte italienne.

2. 80 h. des comp. de chasseurs Beltrandi et Balbo, sous les ordres de ce dernier, et 20 paysans.

3. 17 chasseurs, commandés par Beltrandi, et 73 paysans des environs de Demonte.

4. Ce bois est appelé Clamiscent dans la relation des Arch. de Breil, nom qui n'est porté sur aucune carte.

5. L'auteur de la relation dit que l'attaque commença à 4 h. et demie, soit à la pointe du jour, et que la fusillade dura près de trois heures.

6. Arch. de Breil, pièce n° 70 : dont un officier de Montferrat, M. le chevalier de Bonadonna, blessé, deux sergents, deux caporaux, un tambour, 17 soldats ; il y a eu outre un caporal et quatre soldats blessés (Vaubois accuse 25 prisonniers). Dans la colonne de M. de Saint-Laurent, les chasseurs de Giletta ont un homme tué, deux blessés, un prisonnier ; le détachement de Monferrat perd également un prisonnier. Dans la colonne de M. de Streng, il n'y a qu'un homme de Courten légèrement blessé.

7. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août.

8. Arch. de Breil, pièce n° 71. Voir pièce just. n° 49. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 19 août. Le col de Fremamorta a été attaqué, à 7 h. du matin, par 16 comp. de chasseurs piémontais, en deux colonnes. Le 3e bat. de grenadiers, campé au col, les a culbutées. Le combat a duré six heures. Les Piémontais ont laissé six h. sur le champ de bataille. Il cite le sergent Serret, de la 1re comp. des grenadiers de la 129e, et le capitaine Laplane, de la 2e comp. de cette même demi-brigade.

9. Arch. de Breil, pièce n° 123, a. Les Piémontais ont fait cinq prisonniers et n'ont subi aucune perte. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 19 août. Il signale aussi une reconnaissance du côté de Sant'Anna.

Août 1794.

ques avantages, en attaquant les deux positions qui flanquaient Limone, l'Arpiola et le Vaccarile[1].

Attaque de l'Arpiola.

Le premier de ces points était occupé par une centaine de Républicains seulement[2], répartis en deux postes, l'un au col del Arpiola, entre le Bric Castea[3] et Monte Vecchio, l'autre au col delle Collette[4], entre cette montagne et celle de Malaterra. Le major Alciati, à la tête de 600 hommes[5], part, le 14 août, à 10 heures et demie du soir, des collines de Porcile[6], au sud-ouest de Vernante, traverse le torrent de Val Grande et gagne Testi Verna[7]. Là, il divise sa troupe en trois colonnes, qui se mettent en route successivement, de façon à donner ensemble au point du jour.

A gauche, 100 hommes du corps franc se rendent maîtres du col delle Collette. Au centre, le chevalier Bonnaud, avec le reste de cette troupe, se porte à la Croix de Tempié[8], où il laisse un détachement[9] pour couvrir sa retraite. Il se jette ensuite, sans tirer, sur les médiocres retranchements de l'Arpiola, attaqués à revers au même moment par la colonne de droite[10], qu'Alciati a conduite sur le Bric Castea, par Testi Turnet. En vingt-cinq minutes, les Piémontais occupent la position et commencent à s'y installer.

1. Pour la description de ces postes, consulter la *Topographie militaire des Alpes, versant italien, partie méridionale*, publication du ministère de la guerre, p. 67 et suiv.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli : « François Brochet, de Lyon, chasseur dans la 7e comp. de la 3e demi-brigade d'infanterie légère, déserté de l'Arpiola, le 21 août au soir, dit qu'il n'y a pas plus de 120 h. dessous l'Arpiola, divisés en quatre gardes. » Il est donc à peu près certain qu'il n'y en avait pas plus avant l'attaque.

3. Col del Arpiola sur la carte sarde, point 1669 de la carte italienne. Bric Castea, sur la carte sarde, porte le nom de Becco Alto.

4. Col delle Collette sur la carte sarde, au sud du point 1685 sur la carte italienne ; col Morel dans les documents des Arch. de Breil.

5. Arch. de Breil, pièce 91 j : corps franc, sous le capitaine Bonnaud, 300 h., chasseurs nissards, ci-devant milices, 300 h. C'est de cette relation que sont tirés les détails qui suivent.

6. Dans les pièces des Arch. de Breil, on désigne ces hauteurs sous le nom de « Collette de Vernante ».

7. La pièce n° 91 des Arch. de Breil, porte « Theit Golfred », nom qui n'est marqué sur aucune carte.

8. Carte sarde, cote 1566 de la carte italienne, qui doit se lire 1466 d'après les courbes et les cotes voisines.

9. Arch. de Breil, pièce n° 91 : « Baron Patono, avec 60 h. »

10. 300 chasseurs nissards.

A cette nouvelle, le général Lebrun fait sortir de Limone 2.000 hommes [1], pour reprendre cette position importante. Formées en deux colonnes et favorisées par le brouillard, ces troupes s'élancent au pas de charge sur les hauteurs, qu'elles réoccupent, à 9 heures du matin [2]. En même temps, les chasseurs de Canale, qui s'avançaient par la route, étaient refoulés sur Vernante, d'où les Croates ne voulaient pas sortir pour les soutenir [3]. Le poste du Vaccarile, moins essentiel il est vrai, était définitivement perdu, quoique beaucoup plus fort. Août 1794.

Prise du Vaccarile par les Piémontais.

Le vaste plateau gazonné de Gias Vaccarile, limité, sur le versant de la vallée du Pesio, par les escarpements de Rocce Camousse et la gorge inaccessible de Miranda, rattaché, du côté de Limone, par des pentes rapides à l'arête bien gardée de Costa Marin, était en outre peu attaquable de front par l'étroit sentier qui le relie à Colla Piana et dont le débouché, entre les deux rochers de Porta del Colle, se trouvait à bonne portée des retranchements étagés sur le flanc de la montagne [4]. En conséquence, ordre est donné, le 14 août, au chevalier de Saint-Séverin, commandant les troupes rassemblées dans cette contrée [5], de

1. Chiffre donné par la relation piémontaise qui n'a rien d'invraisemblable puisque, d'après la situation du 17 août, pièce just. n° 46, il y a à Limone 4.756 présents sous les armes.

2. Les Arch. de la Guerre sont très sobres de détails sur les affaires de l'Arpiola et du Vaccarile. Dans son rapport du 17 août, Dumerbion se borne à indiquer qu'on a fait 11 prisonniers, qu'un officier que l'on croit Français s'est fait tuer pour ne pas être prisonnier et qu'il attend, le lendemain, le rapport de Lebrun ; mais il n'est plus fait mention de cette affaire. Le général Macquard raconte simplement qu'un carabinier de la 3e légère a fait à lui seul trois prisonniers et qu'il a été nommé sous-lieutenant.

3. Arch. de Breil, pièce n° 112 d : Lettres d'Alciati, le 14 août, de Vernante, et de Cusani, le 15 août, à 8 et 9 h. du matin.

4. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. Il y a dans ce document une excellente description de cette position du Vaccarile. Porta del Colle y est dénommé Porticiolla. Le Pas de Babon, indiqué sur la carte sarde, y est fort bien décrit ; c'est le chemin allant, sur la carte italienne, du point 1660, où se trouve Gias della Futola de la carte sarde, ou Baraccone de Fatula, d'après l'auteur de la description, au point 1375, Pis di Pesio, et de là au Gias dell'Ortiga, où les Républicains ont placé un poste après la perte du Vaccarile.

5. Arch. de Breil, pièce n° 112 d. Lettre d'Alciati, le 14 août, et de Messangi, le 13 août, de la Chiusa. C'est ce dernier officier qui a proposé cette expédition, peut-être à l'instigation de Decaroli, chef de la masse de la Chiusa. Mais d'après le brouillon de la relation de M. de Malausséna, c'est le capitaine de milices Gondolo qui en serait l'auteur.

Août 1794. descendre à la Chartreuse de Pesio, avec la compagnie de milices Gondolo, pour se porter sur Colle Carbone par Passo del Duca [1] et aborder ainsi le Vaccarile par derrière, tandis que les volontaires Pandini, soutenus par les corps campés à Colla Piana [2], le menaceraient directement. Les paysans de la vallée du Pesio, la levée en masse de la Chiusa relieraient ces deux attaques, en garnissant les bois qui s'étendent aux pieds de Rocce Camousse [3].

Cette hardie manœuvre réussit complètement. Le poste de Colle Carbone surpris est enlevé presque entièrement [4]. Au signal convenu de trois coups de fusil, les chasseurs de Pandini gravissent avec impétuosité les rochers de Porta del Colle, en chassent la garde de 60 grenadiers, ouvrant ainsi le passage au reste des troupes [5]. Pris entre deux feux, les défenseurs des hauteurs du Vaccarile s'enfuient en désordre vers la Croix d'Armelina [6], où un détachement de 200 hommes arrête les vainqueurs [7]. Ceux-ci se bornent donc à occuper solidement la position conquise et à la relier, à droite, avec Vernante, à gauche, avec la Piastra, poste entre les vallées du Pesio et de l'Ellero,

1. La carte italienne ne marque pas le chemin qu'a pris cette colonne, qui de Gias Serpentera a dû remonter le vallon Sestrera, jusqu'en amont de Gias Sottau di Sestrera, pour monter à Passo del Duca, comme l'indique la carte sarde. En prenant par Gias Fontana et Vallon Arpi, la colonne aurait passé trop près des gardes du Pas de Babon et aurait pu être signalée.

2. Savoir : Détachement de 100 h. de Pignerol, sous le baron d'Athenas, et compag. de chasseurs des grenadiers royaux de M. de Saint-Séverin, commandant supérieur par son ancienneté. Il y avait en outre quelques milices et paysans de la Chiusa, d'après la correspondance de Decaroli (Arch. de Breil, pièce n° 113).

3. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettres de Decaroli, les 13, 15 et 17 août. Il avait envoyé à Colla Piana successivement : le 12 août, 70 h., dans la nuit du 12 au 13, 150 h., et enfin une autre colonne, le 13 au matin. 300 paysans, de la vallée du Pesio s'étaient répandus dans les bois, le 15 au matin, et ont pris les Français qui s'y sont réfugiés. Le 15, Decaroli avait réuni la masse de la Chiusa, Boves et Peveragno, mais il n'était arrivé au Vaccarile qu'avec 300 h., 400 l'ayant abandonné en route. Dans la nuit du 15 au 16, il reste au Vaccarile avec 50 h. et redescend à la Chiusa avec eux, le lendemain.

4. Arch. de Breil, pièces n° 91 x : Relation en italien de l'affaire par le capitaine Gondolo, et n° 124 : Attestation donnée par Colli à Gondolo. Il a fait prisonniers 19 soldats et deux officiers.

5. Arch. de Breil, pièces n°s 112 d, 113 et 124. D'après les rapports de Pandini et du baron d'Athenas, les chasseurs Pandini ont deux tués et trois blessés ; ils ont fait, à eux seuls, 14 prisonniers. D'après la relation de M. de Malausséna, dans les deux affaires de l'Arpiola et du Vaccarile, les Français ont perdu 69 prisonniers, dont cinq officiers.

6. La Croix d'Armelina est à la cote 1736 de la carte italienne.

7. Arch. de Breil, pièce n° 124. D'après Pandini, il y avait au moins 400 Français au Vaccarile.

Août 1794.

assurant la communication de l'armée de Colli avec le corps de d'Argenteau[1].

De son côté, le général Lebrun reste à Limone, ayant ses gardes avancées à l'Arpiola, Costa Murin et l'Armelina[2]. Sa retraite est assurée par les détachements des cols de Tende et de Sabbione[3], par les troupes cantonnées au bourg de Tende, à la Briga, et à San Dalmazzo, en réserve[4], enfin, par le camp du mont Bertrand[5], avec ses trois annexes de Colla Rossa[6], de la baisse de Vescovo[7] et du baracon de Riofreddo[8], qui relient la division Macquard à Carnino, gauche de la division Masséna[9].

Mouvement de retraite de la division Masséna.

Cette division avait suivi le mouvement général de retraite. Le dispositif adopté pour menacer la vallée du Pesio[10], la citadelle de Mondovi[11] et le camp retranché de

1. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli. Ordres des 16, 22, 28 août, 7, 11 et 17 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 20 : Lettre du lieutenant-colonel Dichat, le 22 septembre ; pièce n° 90 : lettre du major Solar, le 8 septembre ; pièce n° 113 : correspondance de Gondolo. Le comte d'Andezeno, puis le lieutenant-colonel Dichat, commandent le poste de Vernante, qui comprend deux bat. de grenadiers, cantonnés dans le bourg et, à droite de la Vermegnana, avec 80 chevaux, les Croates de Giulay au château, le corps franc sur les hauteurs de Porcile, les chasseurs de Nice échelonnés jusqu'à Testi Turnet, les milices de Cauvin à Pallanfré, entrant en relation, par Costa Pianard, avec les milices d'Entraigues. Le comte Canale commande les postes entre Vernante et le Vaccarile, savoir : Canta Pernice, Gias Ceresola, Testi Mezzavia, Mont Piane, Collapiana, occupés par les chasseurs-carabiniers, une partie du corps franc Giulay, la comp. Pian et des milices. Le Vaccarile et la Piastra forment un commandement distinct, exercé successivement par MM. d'Athenas et de Solar, du régiment de Pignerol. Au Vaccarile, il y a 600 h. du rég. de Pignerol, des grenadiers royaux du corps franc, des volontaires de Pandini et quelques Croates. A la Piastra et au col du Carbone se trouvent les milices de Gondolo.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. — Arch. de Breil, pièce n° 20. A l'Arpiola, 120 à 150 h., ayant quatre postes sur la crête, un aux granges du Tempié, un au sud de Bric Castea. A l'Armelina, même nombre, avec des postes volants dans le bois.

3. Arch. de la Guerre : Situations des 18 août, 1 et 16 septembre : 2.300 à 2.800 h. au col de Tende, avec quatre pièces, fournissant 200 h. au col de Sabbione.

4. 1.000 à 1.500 h. de la 166e demi-brigade et deux escadrons de hussards, 347 chevaux.

5. Appelé aussi de Couture, sans doute aux environs du point 1824 de la carte italienne, sur le versant occidental.

6. Carte sarde, passage au sud-est du mont Bertrand ; point 2216 de la carte italienne.

7. Carte sarde, entre les points 2236 et 2366 de la carte italienne.

8. Carte sarde. Serait vers le point 1602 de la carte italienne, au débouché du vallon de Vermorina.

9. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli, Lettres de Pijon, le 26 août. Son dernier poste de gauche était dans la gorge de Mastrelle à quatre heures de marche du Baracon de Riofreddo. Le col de Selle Vecchie était le point de rencontre des patrouilles.

10. Camp de Colle Selle Vecchie, sous le général Pijon. 3e bat. de la 22e demi-brigade, 2e et 3e de la 56e, 2e et 3e de la 99e, 1er de la 101e, 3e de la 3e légère ; à Viozene, 2e bat. de la 19e.

11. Général François : 1er bat. des 19e et 51e demi-brigade, avec des comp. d'éclaireurs, répartis en avant de la Chartreuse de Casotto, du col de Termini à Pamparato, par Navonera et Monasterolo.

Août 1794. Ceva[1] exigeait un trop grand nombre de postes pour être maintenu, du moment que la défensive était prescrite[2], que deux bataillons étaient appelés à Nice[3] et qu'il pouvait être nécessaire de diriger ultérieurement d'autres forces sur les côtes de la Méditerranée[4]. Par suite, une partie des troupes réunies au camp de Colle Selle Vecchie, sous les ordres du général Pijon, pour seconder l'offensive de la division Macquard, est employée à soutenir la retraite[5], qui est effectuée les 17 et 18 août[6].

Le général François abandonne la rive droite de la Corsaglia et se concentre aux cols de Termini et d'Inferno. Laharpe se replie des hauteurs de Viola et de la Sotta sur Prato Rotondo et San Bernardo[7]. Le comte d'Argenteau, très exactement renseigné sur l'effectif des Républicains, bien supérieur au sien[8], ne juge pas à propos d'inquiéter ces mouvements, malgré la demande faite par Colli, en vue de seconder les attaques effectuées le 15 août[9]. D'ail-

1. Général Laharpe : 3e bat. de la 21e, 1er et 3e de la 46e, sur la rive gauche du Tanaro, à San Giacomo, Viola et Prato Rotondo; 1er grenadiers, 1er bat. de la 21e, 3e de la 19e, sur la rive droite, à la Sotta et à San Bernardo ; 5e grenadiers à Garessio. Ces détails sont tirés des pièces suivantes des Arch. de la Guerre : lettre de Masséna, le 21 juin, et situations des 1er et 18 août.

2. Arch. de la Guerre : Ordres des représentants du peuple Albitte et Saliceti au général Dumerbion, les 11 et 12 août.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion et ordres de Masséna ; le 3e bat. de la 22e demi-brigade, d'abord dirigé de Colle Selle Vecchie sur Viola, et le 3e de la 100e, stationné à Ponte d'Assio, arrivent à Nice, le 16 août.

4. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, en août. Lettre du comité de Salut public, le 13 août, pièce just. n° 48.

5. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 8 août : le 2e bat. de la 56e demi-brigade va camper à Garessio ; le 3e de la même demi-brigade se rend à Balestrino par Ormea et Garessio ; le 3e de la 22e est dirigé sur Saint-Jacques de Viola ; quatre comp. de la 101e vont de Carnino à Isola Pelosa, ralliant une comp. à Ponte di Nava et trois à Ormea ; quatre comp. restent à Intrappa ; le 2e de la 99e descend à Carnino ; enfin, le 3e de la même demi-brigade est réparti : trois comp. à Carnino, deux à Ponte di Nava, trois à Ormea.

6. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 108. — Arch. de Breil, pièce n° 84 · Lettre de d'Argenteau, le 18 août, à 8 h. du soir, de Mondovi. Il a été, le matin, à Frabosa, et, deux heures après son arrivée, il a vu, de la hauteur de la Peila, les Républicains mettre le feu à leur baraque du col de Navonera, d'où ils sont partis entre 7 et 8 h. du matin.

7. Ces indications résultent des situations des 18 août et 1er septembre et de l'ouvrage de Koch, précédemment cité. Cet auteur donne, à ce sujet, des détails beaucoup plus circonstanciés que ceux de la correspondance des Arch. de la Guerre, mais ils sont semés d'assez nombreuses erreurs ; c'est ainsi qu'il écrit Saccarello pour Zuccarello, p. 107, Certosa di Pesio pour Certosa di Casotto, p. 108.

8. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Correspondance de d'Argenteau. Au 16 août, d'Argenteau a 3.113 h., dont 1.460 sur sa chaîne de postes. — Arch. de la Guerre : Situations. Au 18 août, la division Masséna a 13.581 présents sous les armes ; au 1er septembre, il y a 16.037 h. présents, sur un effectif de 25.433 h., dont 9 à 10.000 h. en face de d'Argenteau, depuis le col delle Saline jusqu'à celui de San Bernardo.

9. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, des 16, 18 et 20 août. Il fait suivre cependant l'ennemi par des patrouilles.

leurs, Masséna, trompé par des avis de Gênes, signalant l'approche d'une armée autrichienne[1], abandonne même, dans la nuit du 21 au 22 août[2], Garessio et les montagnes en aval d'Intrappa, afin de raccourcir sa ligne et d'en renforcer la droite à Balestrino et à Loano[3]. Le général Cervoni prend le commandement des sept bataillons qui y sont réunis[4]. Laharpe, fatigué, remplace dans la province d'Oneille, occupée par sept bataillons également[5], le général Hammel, qui se rend à San Bernardo, où campent quatre bataillons[6]. François dirige d'Isola Peloza quatre bataillons, répartis entre cette localité, Intrappa, le col d'Inferno et Ormea[7]. Enfin Pijon exerce son autorité sur Viozene, Carnino, le col de Termini et Ponte di Nava, gardés par six bataillons[8]. A Ormea s'établit le général Gentili, envoyé à Nice[9] pour seconder Masséna, qui transporte son quartier général à Albenga et conserve sous ses ordres immédiats les trois premières brigades[10]. Août 1794.

Telle était la situation de la division de droite de l'armée

1. Malgré les explications données par Koch, p. 109, il semble assez naturel que le général Dumerbion ait trouvé ce mouvement de recul un peu précipité. Quant à l'inexactitude des avis et à leur non vérification, il faut remarquer que c'est le général Scherer qui a organisé, quelques mois plus tard, un service de renseignements, centralisé par l'agent Ange Pico. A l'armée de Colli, ce service avait été institué par M. Costa de Beauregard, au moment où il y prenait les fonctions de chef d'état-major.

2. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 108. — Arch. de Breil, pièces n[os] 84 et 86 : Lettre de d'Argenteau, le 24 août.

3. Arch. de la Guerre : Situations des 18 août et 16 septembre. Viennent à Balestrino, successivement, le 3[e] bat. de la 101[e] demi-brigade, de Calissano, et le 3[e] de la 46[e] de Prato Rotondo par San Bernardo ; à Loano, le 1[er] grenadiers de la Sotta, le 2[e] bat. de la 21[e] demi-brigade de Balestrino, le 1[er] de la 101[e] d'Ormea et le 2[e] de la 56[e] de Garessio par Ponte d'Assio.

4. Outre les bataillons qui viennent d'être indiqués, le 2[e] de la 3[e] demi-brigade légère à Loano, et le 1[er] de la 99[e] à Balestrino.

5. A Ponte d'Assio, les 2[e] et 3[e] bat. de la 56[e] ; à Oneille, le 2[e] de la 46[e], qui s'y trouvait, le 2[e] de la 22[e], venu de la division du centre, partant de Menton le 26 août, le 3[e] de la 84[e] et le 1[er] de la 129[e], venus de la division de gauche et passant à Menton les 29 et 30 août.

6. 1[er] bat. de la 21[e] demi-brigade qui s'y trouvait, le 3[e] de la même demi-brigade, venant de San Giacomo, le 1[er] de la 46[e], venant de Viola, et le 5[e] grenadiers, venant de Garessio par Ormea.

7. A Isola Pelosa, le 1[er] de la 51[e], venant de la Chartreuse de Casotto ; à Intrappa, le 3[e] de la 3[e] légère, venant de Carnino ; au col d'Inferno, le 2[e] de la 51[e], venant des hauteurs de Navonera ; à Ormea, le 1[er] de la 100[e], venant de la division de gauche et partant de Menton le 1[er] septembre.

8. A Viozene, le 2[e] de la 19[e] demi-brigade ; à Carnino, les 2[e] et 3[e] de la 99[e] ; au col de Termini, les 1[er] et 3[e] de la 19[e] ; à Ponte di Nava, le 3[e] de la 51[e], venant de la Chartreuse de Casotto.

9. Arch. de la Guerre : Ordre des 29 et 30 août.

10. Koch, p. 111, donne ces divers détails, contrôlés par les documents des Arch. de la Guerre, mais il oublie la brigade de Pijon.

Août 1794. d'Italie à la fin d'août. Cependant, la flotte anglo-espagnole, maintenant l'escadre française étroitement bloquée au Golfe Juan[1], menaçait les côtes de la Provence, du comté de Nice et de la Rivière du Ponent[2]. D'autre part, à la fin de juin et au commencement de juillet, la présence à Gênes des généraux autrichiens Wilns et Coloredo était signalée comme l'indice d'une entente entre le gouvernement impérial et la Sérénissime République, dont la politique paraissait assez versatile[3]. Bien qu'alors l'offensive qu'allaient prendre les deux armées des Alpes et d'Italie fût de nature à dissiper toute inquiétude, le général Bonaparte était envoyé à Gênes, avec mission d'étudier le pays, de se rendre compte de la valeur des fortifications de Savone et de Vado, enfin de faire une enquête sur la conduite de l'ambassadeur de France Tilly[4].

Projet d'offensive.

A la fin d'août, les ordres donnés par le comité de Salut public avaient modifié la situation d'une manière fâcheuse. Les avis dénonçaient comme imminent le débouché des Autrichiens des vallons de la Bormida[5] sur la côte de la Méditerranée, en vue d'entrer en relations avec les vaisseaux anglais[6]. Les troupes entretenues par le gouvernement génois[7] n'étaient pas en état d'entraver cette opéra-

1. Voir le 2e chap. de la VIe partie.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service de renseignements de l'armée de Colli : Déposition faite, le 22 août, par l'avocat Arnaodi, de Boves, fait prisonnier de guerre en conduisant les masses et rendu sur parole. Il était parti de Nice, le 19 août et arrivé à Saint-Dalmas, le 21 août au soir ; 19 vaisseaux anglais bloquaient Antibes. Lettres d'Albitte et de Saliceti, les 11 et 24 août : la flotte anglo-espagnole présente 45 voiles. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 21 août, à 1 heure de l'après-midi. Un homme venu de Nice dit avoir compté 63 voiles devant Antibes.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de La Chèze, consul à Gênes, les 23 juin et 3 juillet.

4. Arch. de la Guerre : Arrêté et instruction de Ricord, le 13 juillet.

5. Les deux Bormida principales de Millesimo et de Cairo sont formées chacune de deux branches, en sorte qu'il y a quatre hauts vallons, désignés par les noms des localités les plus importantes, savoir : Calizzano, Osiglia, Pallare et Mallare.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de La Chèze, le 21 août, jointe à celle des représentants du peuple, le 24.

7. Arch. de la Guerre . Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli : Déposition, faite le 1er octobre, par Leandro Galganini, de Lugare, et Francesco Mantoanelle, déserteurs des troupes de Gênes, venus de Savone : les forces génoises se composent des régiments d'ordonnance, Sarzana et Savona, du rég. dit Real Corso, et de deux rég. suisses, tous à deux bat. de 600 h., les comp. étant composées d'un capitaine, un lieutenant, un enseigne, trois sergents, six caporaux. Au château de Savone, commandé par S. E. Spinola, il y a le rég. de Savone, un bat. de celui de Sarzana et les deux rég. suisses. En outre, il y a à Gênes un bat. de 800 h., presque tous Suisses ou Allemands, dits granatieri del Palazzo, et beaucoup de troupes levées, habillées et armées par les nobles ou les riches particuliers. Les postes dans les montagnes sont gardés par les paysans génois.

tion, dont la réussite pouvait compromettre gravement notre ravitaillement, effectué par les caboteurs de Gênes et de Livourne. A ce moment, comme au commencement de l'année, la nécessité absolue d'assurer la subsistance non seulement de l'armée d'Italie, mais encore des départements du midi, imposait l'obligation de refouler l'ennemi pour s'étendre sur la côte, alors même qu'on voulait rester sur la défensive. C'est dans ce sens qu'Albitte et Saliceti écrivaient, le 24 août[1], au comité de Salut public, en sollicitant l'autorisation de faire une expédition, qu'ils n'hésitent pas à prescrire, sous leur responsabilité, deux jours plus tard, à l'arrivée du représentant du peuple Prost, désigné pour remplacer provisoirement Albitte[2]. En même temps, afin de tromper l'ennemi, ils invitent le commandant de l'armée des Alpes à exécuter des tentatives dans les directions de Castel Delfino et de Demonte[3]. Septembre 1794.

Cette armée était affaiblie par le renvoi de trois des cinq bataillons de la division Garnier, détachés dans la vallée de la Stura[4], par le licenciement successif des bataillons de la deuxième réquisition, levés après le départ des renforts sur le Rhin[5], enfin par les détachements destinés à faire les foins et à battre les grains[6]. Il était donc indispensable d'abandonner certaines parties du versant italien des

1. Arch. de la Guerre.
2. Arch. de la Guerre : Voir pièce just. n° 50.
3. Arch. de la Guerre : Lettre d'Abitte et Saliceti, le 24 août.
4. Arch. de la Guerre : Correspondance et situations en août et septembre. Relation du général Garnier. Indépendamment des 1er chasseurs et 4e grenadiers, venus les 15 juin et 2 juillet, des 3e bat. de la 129e demi-brigade et 1er de la 83e, envoyés les 6 et 7 août, le 2e de la 83e avait été appelé au moment où les opérations offensives étaient suspendues. Ce dernier bat., ainsi que le 3e de la 129e, sont revenus à la division Garnier, avant les 5 et 8 septembre, dates auxquelles ils sont dirigés sur Nice. Un autre bat., probablement celui de chasseurs, a dû partir vers le 5 septembre, après l'arrivée du 2e bat. de la Haute-Loire, détaché de la brigade Vallette.
5. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public, le 14 août : « ... Vous pouvez rendre aux travaux de la terre et au commerce une multitude de citoyens levés extraordinairement..... Ces levées, dans lesquelles sont compris des gens mariés, entraînent le gouvernement à des dépenses énormes... » Lettre de Cassanyes, le 1er septembre : il renvoie les cultivateurs. Ordre de Petit-Guillaume à Gouvion, le 13 septembre, de licencier les deux comp. du bat. levé dans les Hautes-Alpes. Arrêté de Cassanyes et Gaultier, le 20 septembre, prescrivant le licenciement définitif de ces bat. et ordres d'exécution, le 24 septembre.
6. Arch. de la Guerre : Correspondance de l'armée des Alpes en juillet, août et septembre. Les compagnies de batteurs, qui devaient être prélevées d'abord sur les bat. de la deuxième réquisition, sont ensuite fournies par les sapeurs, « qui ne font rien ».

Septembre 1794. Alpes, impossible d'ailleurs à conserver pendant l'hiver[1], pour essayer d'opérer quelques coups de main. Le représentant du peuple Cassanyes, envoyé en remplacement de Laporte[2], ayant approuvé cette proposition du général Petit-Guillaume, la brigade Vaubois est renforcée par le 2e bataillon de la Haute-Loire, qui se rend du Puy en Pragelas à Meyronne, dans l'Ubayette[3]. Elle reçoit en outre les 500 hommes envoyés précédemment au général Gouvion[4], qui, le 11 septembre, abandonne la vallée de Luserna, après avoir fait sauter le fort de Mirabouc[5], et concentre ses forces aux camps de la Bergerie, dans le vallon de Ristolas[6], des cols d'Agnel[7] et de Saint-Véran[8]. Après entente avec le général Garnier, une attaque dans les vallées de la Stura, de la Maira et de la Vraita est exécutée, le 14 septembre, à 5 heures du matin, malgré le mauvais temps[9].

Affaire de Chianale.

En avant de la forte position de Castello et du bois de la Levée[10], le général Provera avait établi, à Chianale, une avant-garde de 1,200 hommes[11], répartis entre les trois

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 19 août et 6 septembre.
2. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public, le 14 août, annonçant l'envoi de Cassanyes, qui a dû arriver à la fin de ce mois.
3. Arch. de la Guerre : Ordre du 1er septembre. Ce bat. doit arriver à Meyronne, le 4. Vaubois a été prévenu, le 28 août.
4. Arch. de la Guerre : Ordres des 16 et 26 août.
5. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 19 et 24 août, 16 et 18 septembre ; autorisation du comité de Salut public, le 24 août. Cartes du capitaine du génie Capitaine — Arch. de la Sect. techn. du génie. Relations de Bejay de la Coche et de Lapeyrouse. Les détails qui suivent sont tirés de ces divers documents, contrôlés et complétés par ceux des Arch. de Breil. Indépendamment des camps indiqués ci-après, il y avait les postes suivants : col Saint-Martin, 240 h.; Boucier, 250 h.; aux Barricate (carte italienne), en avant du col d'Urine, 30 h.; au col Lacroix, 300 h. Les réserves étaient à Echalp et à Abriès, Fongillarde, Aiguilles, Queyras, Ceillac.
6. 350 h. Bergerie du grand vallon, point 2372 de la carte d'état-major française.
7. 700 h., entre le Refuge et le Col Vieux.
8. Au point 2727 de la carte d'état-major française, au pied du col de la Chamoissière.
9. Toutes les relations françaises et italiennes s'accordent à ce sujet. M. de Malausséna écrit : « Malgré une pluie orageuse, qui ne discontinua de toute la nuit, la plupart des colonnes firent des marches étonnantes de 10 heures, par des sentiers affreux et arrivèrent, vers le point du jour, sur presque tous les postes, au moment où le mauvais temps paraissait les garantir d'attaque ; aussi plusieurs furent surpris.. » Arch. de la Guerre : Ordres de Petit-Guillaume aux généraux Pellapra et Vaubois, le 11 septembre.
10. Voir notre ouvrage sur les *Opérations militaires dans les Alpes pendant la guerre de la Succession d'Autriche*, campagne de 1743 et 1744.
11. Arch. de Breil : pièces nos 91 t, 108 et 198. D'après la lettre de Provera, du 14 mai, il y avait 831 h. Mais le corps de Provera avait été renforcé, puisqu'au 14 juillet les troupes régulières étaient passées de l'effectif de 1.920 h. à celui de 2,719. Il avait notamment reçu du camp de Borgo le 1er chasseurs, commandant d'Auvare, campé à Chianale, le 14 septembre. Il est bien certain, en tout cas, que les forces ayant pris part à l'action du 14 septembre n'ont jamais été de 3.000 h., ainsi que l'indiquent les relations françaises.

petits camps retranchés du Liastre ou Pategnoun[1] à droite, Septembre 1794.
du Costis sur le contrefort entre les vallons de Saint-Véran et d'Agnel[2] au centre, et des granges Torrette à gauche, couverts par des postes aux cols de Vallante et de Soustras[3], aux débouchés des passages de la Niera ou du Blanchet et du Longet[4], enfin à la Tour Real. S'étant rendu nettement compte de ces dispositions par de nombreuses reconnaissances[5], le général Petit-Guillaume répartit ses troupes en trois corps et cherche à envelopper l'avant-garde ennemie[6].

A cet effet, le corps de gauche, de 1,500 hommes, sous l'adjudant général Vaux, marche du camp de la Bergerie par les cols de Soustras et de Vallante[7], dont les postes sont surpris et égorgés et où restent 500 hommes pour assurer la retraite. L'orage, qui a secondé ce premier succès, empêche également les guides de se reconnaître. Au lieu de se diriger sur Gensana par le vallon de Vallante et le Conce, comme il en avait reçu l'ordre, le reste de la colonne gagne la montagne des Tre Chiosis et redescend sur la crête de Pategnoun ou Costa Chiabert, attaquée en même temps par le corps du centre[8].

1. Le nom de Liastre est employé dans les relations françaises ; Costa Pategnoun est celui de la carte sarde ; dans les documents piémontais du temps on écrit Patagoun ; enfin, la carte italienne porte Costa Chiabert. D'après les croquis de Capitaine, il y avait deux camps, entre lesquels se trouvait une batterie de deux pièces de 8.

2. Ce point n'est marqué sur aucuue carte ; mais une butte est nettement dessinée sur la carte sarde, à hauteur des granges Gias et del Cheiron de la carte italienne, sur la courbe 2500.

3. Voir, au sujet de ces postes, la *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien.*

4. D'après la carte de Capitaine, il y aurait eu un poste sur le replat de la rive gauche du vallon de Saint-Véran, entre les courbes 2150 et 2175 de la carte italienne, un autre au sommet des rochers de la rive droite, qui est désigné dans les relations piémontaises sous le nom de Piana Seila, enfin un petit camp aux granges dell'Antolina.

5. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 3 septembre, où il rend compte de tentatives faites, ce même jour à 11 h. du matin, sur les postes du Costis et de Piana Seila. L'affaire a duré cinq heures ; les Piémontais ont eu cinq blessés, dont M. Bellino, capitaine de milices ; les Français doivent avoir eu quatre tués ou blessés, dont deux officiers, et un prisonnier.

6. Arch. de la Guerre : Ordre de Petit-Guillaume au général Pellapra, lui indiquant toute l'opération, ainsi que les effectifs des colonnes. D'après Lapeyrouse, ce serait le général Gouvion qui aurait rédigé le plan d'attaque.

7. D'après la carte de Capitaine, le sentier actuel du col de Vallante n'existait pas, et ce nom désignerait le col de Losetta de la carte italienne, qu'il ne faut pas confondre avec le col de la Lausette, nom employé sur la carte française au lieu de celui de col de Soustras o Ristolas. D'après Capitaine et d'après la pièce n° 91 t des Arch. de Breil, ces deux postes étaient composés, celui de Soustras de 20 h., celui de Vallante de 50 h., formant la comp. des milices de Saluces, capitaine Drago.

8. L'itinéraire indiqué pour la colonne devant gagner Gensana, résulte de la comparaison des croquis de Capitaine avec les cartes modernes. C'est aussi celui qu'aurait dû suivre, pour se retirer, la colonne engagée dans le vallon de Vallante, en 1743.

Septembre 1794. Celui-ci, fort de 900 hommes, conduit par le général Petit-Guillaume, qu'accompagne le représentant du peuple, avait débouché des deux cols d'Agnel, en trois colonnes. Deux se portent sur le front et la gauche du camp du Liastre, tandis que la troisième enlève la garde du Costis; puis, rejointe par une partie du corps de droite, pénètre dans le village de Chianale[1]. Les quatre compagnies de chasseurs du chevalier d'Auvare et le bataillon du régiment de Casal, qui s'y trouvaient sous les ordres du colonel Paltre[2], s'étaient portées, aux premiers coups de fusil, sur les pentes de la montagne, entre le Pategnoun et le fond de la vallée, que le brouillard dérobe à leur vue. Pris ainsi entre deux feux, les Piémontais parviennent cependant à atteindre Gensana par les granges della Volpe, mais en perdant une centaine de prisonniers[3].

En même temps, le corps de droite, d'un effectif de 1,400 hommes, commandé par Gouvion, s'était aussi avancé en trois colonnes. Celles de gauche et du centre passent par le col de Saint-Véran. La première refoule un poste[4] et marche droit à Chianale. La seconde s'empare d'un autre poste[5] et s'engage, sur la rive droite de la Vraita, avec les chasseurs du comte Martin, établis à Torrette, tandis que la colonne de droite, venue de Maurin par le col Longet, les tourne par Tour Réal et leur coupe toute retraite[6]. Ces

1. D'après la carte de Capitaine, les deux premières colonnes, venant de Colle Vecchio, ont dû passer le contrefort de Cima Rochette, au point 2761 de la carte italienne. Il y a lieu de remarquer, à ce sujet, que Colle Vecchio de la carte italienne est le Colle Nuovo de la carte sarde, d'accord en cela avec la carte française. D'après la relation fort détaillée des prisonniers piémontais, du 1er janvier 1795 (Arch. de Breil, pièce n° 91 t), la colonne venant du col de Saint-Véran est allée à Chianale « par la plaine de Vassant », très bien indiquée, mais sans nom sur les cartes.

2. Arch. de Breil, pièces n° 91 t et 108. Les chasseurs du 1er bat. étaient campés en avant du village, dans lequel le bat. de Casal était cantonné.

3. Arch. de Breil, pièce n° 91 t. Trois officiers de chasseurs, trois de Casal, deux de milices, 30 chasseurs, 47 h. de Casal, 25 à 30 milices.

4. Sans doute celui du replat, entre les courbes 2150 et 2175.

5. Probablement Piana Seila.

6. On n'a pas de renseignements précis sur la marche de cette colonne. Elle devait être formée par le bat. de Montferme, cantonné à Combe Brémont et Maurin, d'après les situations des 18 août et 25 septembre, et fournissant des postes au lac de Paroird et à l'Alpet, sur les avenues des cols Longet et de Lautaret, d'après la relation de Bejay de la Coche (Arch. de la Sect. techn. du génie). Dans la pièce n° 91 t des Arch. de Breil, il est dit seulement que « les Français, passant par un chemin que l'on disait impraticable, lui coupèrent la retraite et la forcèrent à se rendre » (la comp. Martin). Il est très vraisemblable que cette colonne a dû remonter le vallon delle Cavalle et passer au sud de Tour Real, où se trouvait une garde, renforcée, au premier coup de fusil, par le sous-lieutenant Borgogno et 30 h.

résultats obtenus, les Républicains se retirent, avec tout ce qu'ils peuvent emmener[1], sur les positions d'où ils étaient partis, à l'exception de 1,200 hommes, laissés à Chianale, aux ordres de Gouvion. Attaqués, à 4 heures du soir, par les réserves piémontaises de Gensana, ceux-ci résistent énergiquement et ne se replient que le lendemain, à 11 heures du matin[2]. Septembre 1794.

Courses dans la Maira.

Dans la haute vallée de Maira descendent deux corps. L'un part de Maurin[3], franchit le col de ce nom et chasse le poste des Lignères, qui se replie sur le col de Bouveit[4]. L'autre[5], dirigé par Vaubois, marche de Malemort par les cols de Sautron et des Monges, et refoule, à 11 heures du matin, les grand'gardes du faible poste de Saretto[6], qui bat en retraite sur San Maurizio, en passant, grâce au brouillard, au-dessus de Pontemaira, occupé déjà par les Français[7]. Les patrouilles de ces derniers poussent même

1. Outre les prisonniers indiqués ci-dessus, la relation des Arch. de Breil, pièce n° 91 t, mentionne le comte Martin, le sous-lieutenant Borgogno et 47 chasseurs, ce qui ferait, en tout, 10 officiers et 149 à 154 h. Les relations françaises indiquent 160 h., dont 14 officiers. On ne crut à la prise du « fameux comte Martin », qui avait fait le coup de main sur Coste Rousse, le 17 juin, qu'en recevant ses bijoux. Six des officiers prisonniers, savoir : chevalier Cavoret, capitaine des chasseurs du régim. de Lombardie, comte Martin, capitaine de chasseurs du régim. de son nom (*sic*), Bollati, capitaine des milices de Saluces, Toriglia, sous-lieutenant au régim. de Lombardie ; Borgogno, sous-lieutenant des chasseurs de Martin ; Giuseppe Giaglio, cadet des chasseurs de Martin, se sont évadés de Bourg-en-Bresse, où ils n'étaient d'ailleurs pas surveillés, et font, à leur arrivée à Turin, le 6 janvier 1795, la relation dont une copie est classée aux Arch. de Breil, sous le n° 91 t. On a pris en outre 600 fusils neufs, plusieurs spingardes, 3 pièces dont une n'a pu franchir le col d'Agnel et a été culbutée dans un ravin, des munitions et une quantité de bétail. Les parts de prise à distribuer aux troupes se montent à 18.195 livres, d'après l'ordre de Petit-Guillaume, le 7 octobre.

2. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 13 juillet. Il y avait, à Castel Delfino, une centurie du rég. de Turin en réserve. Un second bat. de Casal était en seconde ligne, probablement à Castello. — Arch. de la Guerre : Rapport du 18 septembre ; l'attaque des Piémonais ne se serait produite que le 15 au matin. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Relation de Bejay de la Coche ; l'attaque s'est produite à 4 h. du soir.

3. D'après les situations des 18 août et 25 septembre, il y avait à Maurin, Maljasset et La Barge, outre le bat. de Montferme, qui a marché par le col Longet, le 1er de la Lozère, d'un millier d'hommes présents, ayant, d'après Bejay de la Coche, des postes au point 2734 de la carte italienne, « qui a la figure d'un pain de sucre », d'où il surveille à la fois les cols de Maurin et du Marinet ; au « Roye », Roces de la carte sarde, Roure de la carte française, sans doute vers les lacs, au point 2755, pour couvrir la gauche et barrer le col de Chabrière ou Ciabriera ; enfin, aux baraques de la Commune, dans les prés, probablement la cabane des bergers de la carte française.

4. Arch. de Breil, pièce n° 91 t. La relation de M de Sonnaz parle du « poste de Fichella », couvrant la droite du capitaine chevalier de Beaufort, établi à San Maurizio. La carte italienne indique bien un col della Val di Fissela, au nord du col di Bouveit ; mais ce dernier paraît plus praticable et dès lors plus dangereux que le précédent.

5. Probablement constituée avec le 5e du Jura et le 2e de la Haute-Loire, d'après les situations, présentant ensemble 1.944 h.; mais il ne semble pas possible qu'il y eût eu 2.500 h. en quatre ou cinq colonnes, ainsi que l'indique M. de Sonnaz.

6. 15 h. du rég. de Savoie et 143 miliciens, d'après le mémoire de M. Costa de Beauregard.

7. Arch. de la Guerre, pièce n° 91 t : Relation de M. de Sonnaz, de Stroppo, le 14 septembre, d'où est tirée la majeure partie de ces renseignements. Il indique une grand'garde au Lans, point non marqué sur les cartes, peut-être sur le chemin du col des Monges, ou Munie, d'après la carte italienne.

Septembre 1794. jusqu'au village d'Acceglio, mais se replient à l'arrivée de renforts piémontais. A 4 heures du soir, les Républicains, menacés sur leurs flancs par l'envoi de détachements au col de Vers[1] et au collet du mont Ciarbonet[2], se retirent, emmenant une grande quantité de bétail[3].

Un autre corps gagne le cirque de Pianezza par les cols della Marta et de Servagno. Une première colonne se dirige sur le col del Mulo, en avant duquel elle est arrêtée, puis refoulée, par les compagnies Christini et Giletta. Elle tient toutefois assez de temps pour permettre à une seconde colonne de descendre aux granges Servino et d'y faire main basse sur les troupeaux[4]. Cent hommes de renfort avaient en effet été envoyés au général Christ par le gouverneur de Demonte, afin de poursuivre les Français, que l'on disait sur le point d'abandonner la haute vallée de la Stura[5].

Occupation de Sambucco

Dans le même but, le colonel Avogrado venait renforcer le poste de Cialdoletta avec 110 hommes. S'étant bientôt rendu compte de la situation exacte, au moyen de patrouilles, il restait sur la défensive, augmentant les postes, doublant les sentinelles, ordonnant aux troupes de rester sous les armes. Mais, trempés par une pluie torrentielle, tous ceux qui n'étaient pas de service s'étaient mis à l'abri dans les granges, pendant la nuit du 13 au 14. Cependant,

1. Le lieutenant Didier est envoyé, avec 20 h. du rég. de Savoie et les paysans de Saint-Michel, « pour entrer dans le vallon de la Sagne ».

2. A la tête du vallon de Maleueula, carte sarde. Ce posta dépendait du détachement de Prato Rotondo, aux ordres du lieutenant Bastien, qui a, en outre, des gardes à Prato Ciorliero ou Bois Lamburni et à la Marsigliera, carte sarde, Bric Arpetta, de la carte italienne.

3. Arch. de la Sect. tech. du Génie : Relation de Bejay de la Coche. 500 moutons, chèvres et vaches ; en outre huit prisonniers. — Arch. de Breil, pièces n°s 207 et 91 t. Les troupeaux chassés de Chiapera et Saretto, sont pris à Pontemaira.

4. Arch. de Breil, pièce n° 91 t. Le sous-lieutenant Monet, commandant à Preit, rend compte que 7 à 800 h. ont occupé, à la pointe du jour, « les hauteurs de la Poix ou Soix », nom qui n'est porté sur aucune carte ; peut-être le Pian delle Trincere, de la carte sarde, au-dessus des granges Servino. Ils ont emmené cinq à six troupeaux de moutons, des vaches et une mule ; 800 moutons, 90 vaches, beaucoup de chèvres, d'après la relation du 18 septembre des Arch. de la Guerre.

5. Arch. de Breil, pièce n° 131 : Rapport du général Vallin, gouverneur de Demonte, le 22 septembre, signé Biragué, capitaine dans le rég. de Montferrat. Les détails qui suivent sont presque tous tirés de ce document, qui a également servi à M. de Malausséna.

1,500 Français, dont 100 grenadiers, rassemblés à Ponte Bernardo, marchent en quatre colonnes[1]. Septembre 1794.

Celle de gauche se porte sur une redoute au-dessus de Sambucco, dont elle surprend la garde, à 4 heures du matin, tandis que celle du centre, appuyée par une réserve, entre dans le village, après quelques coups de fusil. Les milices qui parviennent à s'échapper sont vivement poursuivies sur les retranchements du Cuccetto et de Pianol, bientôt abandonnés par les Piémontais, ainsi que le hameau de Cialdoletta[2]. Quelques-uns parviennent à gagner le col del Mulo par le vallon de la Madona ; le plus grand nombre se dirige sur Ciardola Grande. Mais ce point venait d'être occupé par la colonne de droite des Républicains, qui s'était glissée sous les bois de la rive droite de la Stura et avait franchi le torrent à gué[3]. Cachés par le brouillard, troupes régulières, milices et paysans s'avancent toutefois jusqu'au chemin du col de Neraissa[4], en passant sous le feu de Ciardola Grande et du col de Cialdoletta[5]. Les Français se retirent, le lendemain, avec sept à 800 têtes de bétail[6] et 130 prisonniers, dont quatre officiers[7].

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Relation de Bejay de la Coche. C'est la seule pièce où l'on trouve indiquée à peu près la marche des colonnes françaises.

2. Arch. de Breil, pièce n° 91 p : Instructions pour le poste de la Cialdoletta, non signées. Le Cuccetto et le Pianol étaient les positions défensives de ce hameau et devaient se trouver au-dessous de l'église désignée sous les noms de Sant' Anna, sur la carte italienne, de San Michele, sur la carte sarde. Au Cuccetto, probablement point 1814 de la carte italienne, il y avait deux spingardes battant la route jusqu'à San Giuliana, en amont de Sambucco. Ce point était en outre retranché, ainsi que le Pianol, plateau à la même cote à peu près, sur la rive droite du ravin de Cialdoletta. Sur la gauche de Cuccetto, des pierres avaient été amassées pour être roulées sur le chemin à mi-cote, allant de Sambucco rejoindre le sentier descendant de Ciardola Grande à la Stura.

3. On ne peut être certain que ce soit là le chemin suivi par cette colonne. Bejay de la Coche dit simplement que la colonne de droite a passé la Stura, après Ponte Bernardo, et a longé à mi-côte dans les bois, ayant quelques éclaireurs en avant. Mais il semble difficile que les Français, venant de Sambucco, aient pu gagner Ciardola en grand nombre, sans être vus, tandis qu'il est très naturel que la colonne, marchant par la rive droite de la Stura, ait pris de l'avance, pendant qu'on se battait à Sambucco, puis à Cialdoletta.

4. Nom des cartes modernes. Ce col est aussi appelé de Nibios, du Pra, ou du Sambuc, dans les anciens documents.

5. Nom de la carte italienne. Ce col est aussi appelé des Vaches ou de la Vaca, ou cœur de la Vache, dans les anciens documents.

6. Arch. de la Sect. tech. du génie : Rapport de Bejay de la Coche. — Arch. de la Guerre : Ordre de Petit-Guillaume à Vaubois de distribuer 103.452 livres aux troupes sous ses ordres, comme parts de prises.

7. Arch. de la Guerre : Relation du 18 septembre. M. Birague indique seulement, pour les troupes régulières, deux officiers subalternes, un caporal, un tambour, 27 soldats. Le reste serait donc composé de milices. Dans le brouillon de sa relation, M. de Malausséna donne 120 prisonniers.

Septembre 1794. Ils sont cependant obligés d'abandonner le produit du pillage de Cialdoletta à une patrouille des chasseurs de Belmont, envoyés la veille du col del Mulo au col de Neraissa [1].

Escarmouche près de Vinadio

La division Garnier était trop affaiblie par l'envoi de bataillons à Nice pour attaquer très vigoureusement [2]. Néanmoins, ce même jour 14 septembre, les grand'gardes de Sant'Anna et de San Bernoui [3] s'avançaient, à 4 heures du matin, sur Vinadio et Plancias. Elles trouvaient la Stura trop grossie par l'orage pour la passer à gué et elles se repliaient, après un court engagement, laissant quelques prisonniers aux mains des miliciens [4].

Indépendamment de ces diversions et toujours en vue de donner le change à l'ennemi, une partie de la cavalerie et le parc d'artillerie de campagne étaient de nouveau dirigés, à la fin d'août, vers Tende [5], où se rendait le représentant du peuple Albitte [6]. Le 3e bataillon de la 102e demi-brigade restait seul au camp de Couture ; les

1. Arch. de Breil, pièce n° 129 : Rapport du lieutenant Belmont, des chasseurs, d'après la relation du caporal Senz Regret (*sic*), chef de la patrouille envoyée du flanc droit du col Nibios à Cialdoletta, le 15, de grand matin.

2. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier ; rapport de Dumerbion ; rapports du service des renseignements à l'armée de Colli. Outre les bat. indiqués par Garnier, 1er de la 129e, parti de Sant'Anna, le 22 août ; 1er de la 100e, parti de Lantosque, le 27 août ; 3e de la 129e et 2e de la 83e, partis les 5 et 8 septembre, à leur retour de l'armée des Alpes, le soldat Pierre Armand, d'Aix-en-Provence, pris à Pralongo, le 14 septembre, dit que le 2e bat. de sa demi-brigade, la 70e, a été dirigé de Sant'Anna, où il n'est pas porté sur les situations, vers Antibes. Les rapports des paysans, les 1er et 3 septembre, signalent aussi le départ de 1.500 h. de Saint-Martin-Lantosque et disent qu'il reste seulement 300 h. au col de Fenestre, 100 à Belvédère et 150 à Roquebillière.

3. Arch. de la Guerre ; Situations et rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. A Sant'Anna, 400 h. du 1er bat. de la 70e, et 200 de la 20e, cantonnés dans l'église et aux environs ; à San Bernoui, le 1er bat. de la 70e, 532 h.

4. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. Interrogatoire d'un caporal et de trois soldats pris entre Sant'Anna et Vinadio, le 15 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 108 : Il y avait à Vinadio, le 10 septembre, 514 h, dont 135 de Courten, 173 de Christ, 22 d'artillerie et 180 miliciens. Les postes avoisinants sont : col de Nibios, 129 h.; Planches, 61 h.; le Signal, 20 h.; Aisone, 9 h.; la Golette, 7 h.; le Pré Long, 13 h. ; Taches des Hayes, 7 h. ; les Hameaux, 19 h.; Rioffreddo, 13 h. ; du fort Démont à la Cialdoletta, 70 h.; soit au total, 862 h.

5. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple, le 24 août. Rapports de Dumerbion. Le 9e dragons, envoyé d'abord à Cagnes et Biot, revient à Nice, le 24, et est dirigé, le lendemain, sur Sospel. Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli : Déposition de Farussa, espion revenu d'Antibes, le 1er septembre ; et rapport général du 3 août : une partie de l'artillerie de siège était encore à Tende et à la Giandola.

6. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple, le 24 août, et arrêté du 27 du même mois. Voir aussi Thaon de Revel, p. 222.

Septembre 1794.

deux autres s'établissaient à la Cima del Vescovo et au Baracon de Riofreddo, poussant leurs postes jusqu'au Gias di Marberga [1].

Affaires d'avant-postes dans la Vermenagna.

Le 8 septembre, à 8 heures du matin, un fort détachement de cette demi-brigade attaquait Colle Carbone, dont le poste, rapidement secouru, refoulait heureusement les Républicains [2], après une lutte assez vive. Quelques jours après, les Piémontais ripostaient en enlevant, dans la nuit du 16 au 17, la grand'garde de la Croix d'Armelina et, dans la nuit suivante, un détachement avancé du camp du Baracon de Riofreddo [3].

L'effet cherché était toutefois produit. Très bien informés par les espions, les miliciens et les paysans du comté de Nice, de l'effectif et des mouvements de l'armée d'Italie, mais trompés par les déclarations des prisonniers français, dénonçant un projet d'offensive sur Demonte par les

1. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli. Rapport général du 30 août. Déposition « d'Antoine d'Ani du Carlin et de François d'Ani des Vieuzènes, tous deux soldats miliciens de la compagnie Gondolo, revenus, hier au soir, de leur pays, où ils sont allés secrètement pour recueillir des notes sur l'ennemi..... Ils ont vu à la Baissa de l'Evêque se former, le 23 du courant (août), un camp considérable ; ils n'ont vu qu'une garde au col Bertrand et une autre à la Cima de la Saccarella..» — Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettres de Gondolo, les 25 et 27 août de Fatula. Le 25, l'ennemi a fait une reconnaissance sur les hauteurs de Carsene. Il y a 600 h. à Riofreddo. Le 24, il se forme un camp à la Colle de l'Evêque ; on dit qu'il y a trois bat. incomplets.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli ; interrogatoires des prisonniers faits, les 8 et 17 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 90 : Rapport du major chevalier Solar, commandant au Vaccarile ; n° 113 : Lettre de Decaroli de la Chiusa, le 10 septembre, et renseignements fournis par un Croate. Les Français étaient au nombre de 800, d'après Solar et Decaroli ; les prisonniers disent qu'il n'y avait qu'un piquet de 150 h. de chacun des trois bat. de la demi-brigade, en tout 450. Ils sont partis du camp de Vescovo et sont arrivés à Colle Carbone, en six h., par des chemins très difficiles, c'est-à-dire par Croce di Malabera ou col de Carsene, d'après les anciens documents. Ils sont aperçus, à 8 h. du mat., par le poste aux ordres de M. Zona, sous-lieutenant au rég. de Pignerol, qui est successivement renforcé par un officier et 30 h. de ce rég., 40 Croates, quelques chasseurs Pandini et la comp. des chasseurs de Pignerol. L'affaire se termine à midi. Les Piémontais ont trois ou quatre morts et quatre blessés ; ils ont pris trois Français et en ont tué huit ou dix. M. Folcheri, sous-lieutenant agrégé dans la comp. Pandini, dirige la poursuite. Il y avait au Vaccarile 25 officiers et 641 h. de troupe de Pignerol, du corps franc, des grenadiers royaux, des chasseurs Pandini, et probablement aussi des milices.

3. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli. Interrogatoire des 27 grenadiers des 7e, 18e, 83e et 100e demi-brigades, faits prisonniers à la Croix d'Armelina, où il y en avait 50, avec 100 volontaires, reliés à Limone par deux gardes, l'une de 30, l'autre de 20 h. ; et des six soldats de la 2e comp. du 1er bat. de la 102e demi-brigade faits prisonniers à l'avancée du Baracon de Riofreddo, une demi-heure au-dessus de ce poste vers la Carsena. Cette avancée était de 20 h., y compris un sergent et un caporal. Le camp de Riofreddo fournissait aussi deux autres gardes, l'une d'un caporal et de huit h., l'autre d'un officier et de 20 h. On n'a pas d'autres renseignements sur ces deux affaires, dont M. de Malausséna ne dit que quelques mots. Dans la seconde, les Français ont eu quatre tués et deux blessés.

Septembre 1794. vallées de la Vraita, de la Maira, de la Stura, et désignant les rassemblements de la Rivière de Gênes comme destinés à marcher sur Ceva[1], le roi de Sardaigne et le général Colli demeuraient fort perplexes. Des renforts étaient envoyés à Provera et à Christ[2]. Puis, la division autrichienne demeurant toujours passive à Morozzo[3], on était obligé de soutenir aussi d'Argenteau[4], qu'inquiétaient les démonstrations faites sur la rive gauche du Tanaro.

Affaire aux environs de Frabosa.

Le général de division Gentili, envoyé à Ormea[5], avait, selon les ordres de Masséna, fait déboucher, le 18, le général Pijon de Viozene[6] et le chef de brigade Verne du col de Termini. Le lendemain, Pijon était établi à Coletta Seiras, entre les postes ennemis de Cima Piastra[7] et du

1. Rien de plus curieux, à cet égard, que la lecture du brouillon des rapports du service des renseignements à l'armée de Colli, qui existe aux Arch. de la Guerre et de l'analyse de la correspondance du roi avec Colli, qui se trouve dans les Arch. de Breil, pièce n° 94.

2. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli. — Arch. de Breil, pièce n° 94. Sont envoyés successivement à Provera : 1° de Turin, deux divisions du bat. de garnison autrichien ; 2° du camp de Borgo, un bat. d'Oneille ; 3° du Val d'Aoste, le rég. des dragons de Piémont ; 4° de la vallée de Luzerna, deux comp. de grenadiers et deux de milices, destinées spécialement à M. de Sonnaz, dans la Maira ; 5° enfin, les dragons de Chablais sont d'abord mis à sa disposition à Saluces, puis rappelés vers Mondovi. A Demonte, sont envoyés les chasseurs du camp de M. Serra.

3. Arch. de Breil, pièces n°s 84 et 94 : Le 15 septembre, le général Wallis déclare que cette division enverra deux bat. à Mondovi, mais seulement « lorsque l'ennemi assiégera Ceva. »

4. Arch. de Breil, pièces n°s 84 et 94. — Arch. de la Guerre : Minute des ordres de Colli. Le 20 septembre, le 2e bat. de Piémont et le 1er de Belgiojoso se rendent à Ceva où il y avait déjà quatre bat. piémontais et deux autrichiens du corps auxiliaire. A Mondovi, il y avait sept bat. Le 21 septembre, le rég. des dragons de Chablais est appelé à Carru.

5. Arch. de la Guerre : Ordre du 29 août.

6. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli : Dépositions de Jean Broillet, Blaise Rouger, Amable Montal et Antoine Marmoito, de la Tourrette en Auvergne, soldats dans la 2e comp. du 2e bat. de la 99e demi-brigade, désertés du Carlin, le 14 septembre au soir. « Le camp de Carlin est en huttes de terre, sur le même site où était le nôtre. Il y a quelques détachements très faibles et trois gardes avancées, dont la dernière est celle du Bouquin (ou Cima) des Salines, de 20 h., un sergent et un caporal ; puis, à un quart d'heure, un poste de 10 h. ; à 200 pas plus loin, est une garde de 24 h., où se trouve un officier et qui en détache une autre de 6 h. et un caporal ; à un quart d'heure du poste de l'officier et à demi-heure du camp, se trouve la garde du Signal, qui est de 20 h., un sergent et un caporal. Des signaux se correspondent dans toute la ligne de postes. Il y a en deux à Vieusenes, un à la Madona, poste où il y a une comp. de garde qui correspond avec le Pont de Nava. Du côté de Tende. ils se suivent de même. Dans trois heures et demie, on va du Carlin à Pont de Nava ; du Carlin à la Piastra, en trois heures. Des avant-postes du Bouquin des Salines, les patrouilles, pour peu qu'elles s'écartent, découvrent la garde de la Piastra. Entre cette garde et ces avant-postes, il n'y a guère plus d'une heure et demie. On peut tourner de droite et de gauche, par les hauteurs, le poste de la gorge, soit le Bouquin des Salines. »

7. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettres de Gondolo, les 20 et 23 septembre, de Piastra. Ce partisan était à ce poste depuis le 1er septembre. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli : Les chasseurs des grenadiers royaux sont envoyés en renfort, du Vaccarile à la Piastra, le 20 septembre. Des Croates du corps franc de Giulay sont en outre à portée d'appuyer le poste, à la Chartreuse de Pesio, à Chiusa et à Frabosa.

mont Merdanzone[1]. Le 20, il se porte sur ce dernier point, en chasse les défenseurs, leur faisant 24 prisonniers, et rentre le soir même dans ses premières positions, ainsi que l'autre colonne[2]. De son côté, le général Lebrun abandonnait Limone, où il était très exposé, et occupait, le 21 septembre, les baraquements préparés au col de Tende[3]. Toute feinte était désormais inutile, puisque, ce même jour, les Français s'engageaient à Dégo, pour la première fois, avec les Autrichiens. Septembre 1794.

Peu à peu, les bataillons retirés de la gauche et du centre de l'armée d'Italie avaient gagné Oneille, Albenga et Loano, où ils s'étaient joints aux troupes de la division Masséna, choisies pour prendre part à l'expédition projetée[4]. Les vivres, les munitions et l'artillerie étaient transportés par mer sur les mêmes points[5]. Le 5 septembre, Saliceti arrivait à Loano, où il était rejoint, quelques jours après, par le général Dumerbion, accompagné des représentants du peuple Albitte et Prost[6]. Ils y recevaient des

1. C'est le poste de Casera Vecchie qui est désigné sous ce nom, porté d'ailleurs sur les cartes sarde et italienne.
2. Arch. de Breil, pièce n° 113. — Arch. de la Guerre : Lettre de Gentili, le 21 septembre. Pijon avait craint d'être attaqué et enveloppé par les deux postes de la Piastra et de Merdanzone. Il se jette sur ce dernier pour entrer en communication avec la colonne de Termini. Les prisonniers sont tous du régiment de Mondovi. Gondolo dit que : « les gens de Carlin leur ayant proposé de se sauver, ils leur répondirent d'avoir envie de voir la France. »
3. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. Le 19 septembre, l'officier chargé de ce service proposait d'envelopper l'avant-garde de Limone. en débouchant à la fois des cols de Carbone et de Pallanfré, tandis que le capitaine Gondolo tenterait un coup de main sur le poste du Bouquin des Salines, et que les milices d'Entraque se porteraient au col de Sabbione.
4. Arch. de la Guerre : Situations du 18 août au 6 octobre et rapports journaliers de Dumerbion. De la comparaison de ces divers documents, il résulte que quatre bat. ont été tirés de la division de gauche, savoir : le 1er de la 129e, parti de Sant'Anna, le 22 août, et le 3e de la même demi-brigade, mis en route le 5 septembre, à son retour de l'armée des Alpes ; le 2e de la 83e, quittant San Bernoui le 8 septembre ; le 1er de la 100e, parti de Lantosque le 22 août, et le 1er septembre à Menton. Un seul bat., le 3e de la 166e, est venu du col de Tende, soit de la division du centre. Les 13 autres bat. ont été tirés de la division Masséna ; un est formé de comp. de chasseurs et un autre de six comp. d'éclaireurs.
5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 12 septembre : «...à Vozze (?), devant Varigotti (cap entre Final Marina et Noli) 40 vaisseaux, chargés de canons et de munitions de guerre, et vont à Vado. Le fort Vado, évacué par les Génois. Français dans la Rivière, au nombre de 30,000. Nouvelles de Finale... » ; n° 135 : Du 17 au 25, on voyait de gros vaisseaux, où il y avait de grandes provisions de foin ; et 94 : Lettre de Colli, le 14 septembre : 20 bâtiments chargés de munitions ont mouillé à Vado.
6. Arch. de la Guerre : Lettre de Saliceti au comité de Salut public, de Loano, le 7 septembre. — Arch. de Breil, pièces nos 94 et 135, h. : Dumerbion et les représentants du peuple seraient arrivés le 10 septembre.

Septembre 1794. renseignements exacts et menaçants sur la disposition et les projets des Autrichiens[1].

Dispositions des Autrichiens. La division Colloredo, échelonnée depuis le 14 mai entre Tortone et Cairo[2], se concentre sur ce dernier point, au commencement de septembre seulement[3]. Sept bataillons[4] campent sur la rive droite de la Bormida, avec un gros train d'artillerie[5]; deux escadrons de uhlans, sur la rive gauche, au sud du village, ayant un piquet à l'église San Donato[6], sur le chemin de Carcare. Les avant-postes sont constitués par deux bataillons croates : l'un, à Altare, dispose ses grand'gardes sur les hauteurs, autour du bourg[7]; il détache à Mallare deux compagnies qui fournissent des postes à San Giacomo et à Colla del Pino[8]; l'autre bataillon, à Carcare, en soutien, a une

1. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple, le 15 septembre, accompagnée de nombreuses lettres de Tilly, ambassadeur français, de la Chèze, consul français à Gênes ; de Garibaldon, consul français à Savone, et d'un nommé Lombard, qui paraît avoir organisé de Gênes un service de renseignements. Les nouvelles les plus importantes sont les suivantes : Mouvements de la flotte anglaise et projets de débarquement ; marche de la division Colloredo ; arrivée à Voghera et Valence d'une division de cavalerie napolitaine ; rappel à Gênes de Vincent Spinola, gouverneur de Savone, qui avait déclaré qu'il ne remettrait ce fort à aucune des puissances belligérantes ; levée du blocus de Gênes par les Anglais et admission dans les ports de la République de huit vaisseaux de guerre des puissances coalisées ; projet d'une sommation qui sera faite par ces puissances au gouvernement génois, ce qui permettra au parti oligarchique, bien que sans chef depuis la mort de Pallavicini, de paraître céder à la force, etc. Dans cette lettre, Saliceti démontre l'urgente nécessité de l'expédition, et ajoute que cela ne fera que différer le mal et que l'ennemi renforcé reviendra. Il se rendait donc très bien compte de la situation, prévoyait la campagne de 1795 et prouvait ainsi combien était juste l'idée de Robespierre jeune.

2. Arch. de Breil, pièce n° 110 : La brigade Turckeim était allongée depuis Alexandrie jusqu'à Cairo, la brigade Pittoni était répartie autour de Tortone.

3. Arch de Breil, pièces n°s 84, 94, 119 et 135 : Les généraux Wallis et Colloredo se rendent à Cairo, le 7 septembre ; mais, à ce moment, il n'y avait que le 2e bat. du rég. Carlstadt, qui, le 4, avait porté un détachement en avant de Mallare, à Colla del Pino, où il n'y avait encore que des milices. C'est seulement le 29 août que le roi est informé du projet du général Wallis de faire avancer quelques troupes vers Mallare ; le 9 septembre, que le général d'Argenteau est avisé du rassemblement de 2.000 Autrichiens à Cairo, et, le 17, qu'il apprend l'arrivée de 10 canons.

4. Arch. de Breil, pièce n° 135 f. Deux bat. d'Alvintzi, deux d'Archiduc-Antoine, deux de Strassoldo, un de Jordis.

5. Arch. de Breil : passim. Il y avait jusqu'à 42 pièces, dont 10 au moins de 8. Mais il faut compter dans ce nombre probablement 20 pièces de 4, à raison de deux par bat.

6. Indiquée, mais sans nom, sur la carte italienne ; au débouché méridional du défilé en amont de Cairo, sur la rive droite du ruisseau Commi.

7. Arch. de Breil, pièce n° 135 d. L'état d'où sont tirés les renseignements qui suivent, contient un certain nombre de noms qui ne sont pas portés sur les cartes et d'autres dont l'orthographe est vicieuse. Voici les postes d'Altare : de la droite à la gauche, Occhi del Vetro (?), Bochetta del Monte do Burotti (Monte Burot), Bocca dell'Orso (Rocca d'Orso de la carte sarde, col au nord-est du point 595 de la carte italienne), Techi (Tecci de la carte sarde, emplacement du fort actuel d'Altare sur la carte italienne), Zovo (?), Cassinotto (?), Cassina (?), Ponte della Volta ; chacun de ces postes est composé de un caporal et sept h.; au premier, il y a deux canons de 8.

8. Postes d'un caporal et de 25 h., avec deux canons de 8 au 1er. Il y a en outre un caporal et cinq h. à Panebazzo (Panelli de la carte sarde) ; un caporal et 12 h. à Facini (Fuciné des cartes modernes), c'est-à-dire aux deux entrées principales de Mallare. Tous ces postes étaient d'ailleurs garnis déjà de milices piémontaises et de quelques paysans, reste de la fameuse levée en masse du mois de juillet.

compagnie à Pallare et une à Bormida, pour couvrir la droite [1]. Septembre 1794.

Par cette simple disposition, l'archiduc Ferdinand se flattait d'en imposer aux Républicains au point de leur interdire tout mouvement, jusqu'au moment où la rigueur de la saison les obligerait à entrer en quartiers d'hiver [2] et lui permettrait de mettre à exécution ses projets sur Savone [3]. Le général Wallis, partageant ce sentiment, ne donnait aucune créance aux nombreux avis qui signalaient l'augmentation des Français dans la Rivière de Gênes et dénonçaient leurs projets [4]. Il ne songeait même pas à rapprocher de lui tout ou partie de la division de Morozzo, ni à entrer en relations avec le général d'Argenteau [5]. Celui-ci, plus inquiet, réclamait et obtenait enfin l'envoi à Mondovi de deux bataillons de cette division, le 19 septembre, jour où il se rendait à Ceva [6]. A ce moment, il n'avait ni le temps, ni les moyens de modifier la situation, dont les Républicains allaient habilement profiter.

Projet de l'expédition de Dégo.

Dumerbion ne visait à rien moins qu'à envelopper les Autrichiens, bien qu'il n'eût pas beaucoup plus de forces qu'eux [7]. A cet effet, tandis qu'un faible corps, débouchant de Finale sur Mallare et Pallare, appellerait leur attention

1. D'après un autre rapport, les deux comp. étaient à Pallare.
2. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre de l'archiduc à Colli, le 9 septembre.
3. Il est bien difficile, en effet, de douter que, dès ce moment, l'Autriche ne fût décidée à s'établir dans la Rivière de Gênes, ainsi que cela eut lieu l'année suivante. Thaon de Revel le laisse parfaitement entendre, p. 223. Mais l'archiduc n'était pas pressé. La première colonne de la cavalerie napolitaine n'atteignait Alexandrie qu'au commencement de septembre (Arch. de Breil, pièce n° 119 : Lettre de l'archiduc, le 2), et en assez mauvais état (Arch. de la Guerre : Lettre de Tilly, le 12 septembre). Les troupes de renfort n'arrivaient en Lombardie que très lentement. Cependant on faisait des reconnaissances sur le territoire génois, et on améliorait les routes des Bormida, pour y faire passer du canon et des convois. (Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, les 15 et 24 septembre. Voir la dernière pièce just. n° 52).
4. Arch. de Breil, pièces n°s 84, 94, 119, 135 et 136 : Les renseignements abondent et, après avoir été un peu exagérés, deviennent de plus en plus précis depuis le 25 août jusqu'au 18 septembre.
5. Remarque de M. de Malausséna.
6. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 19 septembre.
7. D'après les situations et le rapport du 11 octobre (Arch. de la Guerre), le corps expéditionnaire de Dégo était de 11.191 h., avec huit pièces de 3, 6 de 4 et deux obusiers. Koch donne un chiffre un peu supérieur, 12.444 h. mais qui paraît moins exact. D'après les Arch. de Breil. les Autrichiens auraient été au nombre de 10 à 12.000 avec 42 pièces dont dix de 8 et deux obusiers. Il y avait aussi quelques centaines de milices piémontaises et des paysans.

Septembre 1794. de ce côté et les attirerait même vers Loano, en s'y repliant, s'il y était contraint, le gros des forces françaises se porterait rapidement sur Millésimo, comme pour menacer Ceva, puis se rabattrait sur Carcare et Cairo, leur unique ligne de retraite[1]. Mises en mouvement dès le 15 septembre, les troupes échelonnées à Oneille, Alassio, Albenga, se concentrent, le 17, à Ceriale, sous la protection d'un détachement de 1.100 hommes établis à Bardinetto, et de 2.000 hommes, cantonnés à Loano, avec leurs grand'gardes sur les hauteurs de Finale[2]. Ceux-ci sont conduits, le lendemain, par Cervoni, à Gora et à Calice, poussant des postes à Osteria di Melogno, Madona delle Neve, Carbuta et Feglino[3]. Ils restent en relations, par

1. Arch de la Guerre: Dispositions de marche pour la division de droite de l'armée d'Italie, 1er sans-culotide, an II (17 septembre 1794). Il y a deux pièces de ce genre. Nous avons donné, pièces justificat. n° 51, celle qui se rapproche, par sa forme, des ordres modernes; l'autre pièce n'en diffère qu'en ce que l'ordre de bataille est indiqué par la désignation des divers corps de troupe que l'on trouve d'ailleurs dans les *Mémoires de Masséna*, pièce justif. n° IV, pag. 267, sauf les erreurs suivantes: Colonne de Cervoni, *lire* 1er et 3e bat. de la 101e, *au lieu de* 1er et 2e ; corps de bataille, *supprimer* les 1er de la 99e et 3e de la 101e ; *lire* 2 compagnies de la 166e, *au lieu de* la 66e ; *lire* avant-garde, *au lieu de* arrière-garde pour la colonne de la Harpe, et 1er de la 99e *au lieu de* 2e de la 99e. Quel est l'auteur de ce projet? Est-ce Bonaparte, ainsi que semblent l'admettre les contemporains? C'est possible ; mais il semble que Clausade, qui dirigeait à ce moment le service topographique (Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 12 août) a dû être consulté, aussi bien que Masséna, qui avait une connaissance approfondie de cette région, et Rusca, dont le départ de la Briga pour Nice est signalé dans une lettre du capitaine Gondolo, le 15 septembre (Arch. de la Guerre: Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli). Il est fort probable que c'est une œuvre collective, due à la collaboration dévouée de tous les officiers instruits de l'état-major, comme les précédentes. Dans sa lettre du 23 septembre à Multedo (*Correspondance de Napoléon*, n° 37 de l'édit. princ.), Bonaparte ne s'exprime pas comme l'auteur de ce projet d'opération. Il est tout naturel d'ailleurs que Saliceti l'ait employé, non pas tant pour l'expédition elle-même que pour l'installation ultérieure autour du Vado, position qu'il avait dû reconnaître lors de sa mission à Gênes, et que, par ses connaissances techniques, il était seul à même de bien organiser. L'extrait suivant d'une lettre de l'archiduc Ferdinand à Colli, le 3 septembre (Arch. de Breil, pièce n° 119) prouve toutefois que le jeune général était déjà apprécié, même par l'ennemi. « Il est vrai que le général Bonaparte, dernièrement conduit enchaîné à Paris, retourne avec le commandement. C'est un Corse hardi, entreprenant, qui certainement voudra risquer quelque attaque. »

2. Il est assez difficile de déterminer exactement quels sont les corps de troupe faisant partie des détachements de Bardinetto et de Cairo, et ceux qui viennent des points situés en arrière, non plus que les mouvements de ces derniers. La comparaison entre la situation du 18 septembre, donnant la répartition à la date du 15 au plus tard, et l'état d'emplacement des troupes joint aux dispositions de marche du 17, fait ressortir des marches et contre-marches qui n'ont sans doute pas eu lieu dans la réalité, à moins qu'on ait voulu tromper l'ennemi ou qu'on n'ait eu d'abord un autre projet dont il n'y aurait d'autres traces que certains renseignements donnés dans les Arch. de Breil, tels que marche sur Vado et Savone, par les cols de Melogno et Madona della Neve.

3. Cette marche et celle qui paraît résulter des renseignements contenus dans les Arch. de Breil, pièce n° 135, savoir : Lettre de Vincenza Bergallo, de Finale, le 18, prévenant que Cervoni avec 6.000 h. doit passer, le matin, pour aller attaquer Mallare et Cairo, tandis que 6.000 h. se rendront à Millésimo par Osiglia. Avis, le même jour et du même personnage sans doute, que Cervoni est passé à Finale avec 2.000 h., qui se sont séparés à la sortie du bourg, et qu'une partie s'est dirigée vers Calice, où devaient être arrivés 3.500 h. et 400 dragons. Lettre du Cavalier Ancelie (?), de Mallare, à 6 heures d'Italie de la nuit, annonçant que deux à 3.000 h. se sont dirigés sur Finale, les uns venant de Gora, les autres de Loano ; qu'une partie est passée à Finale, tambour battant, le général en tête, suivi d'officiers et de quatre dragons ou cavaliers allant vers San Giacomo, par le chemin de Croce ; que le reste a pris la route d'Osiglia.

Septembre 1794.

Ferriera d'Isallo, sur le versant méridional du mont Settepani, avec le reste de la division, qui se transporte, le même jour, à Bardinetto, où viennent également les représentants du peuple, le général Dumerbion et son état-major.

La division autrichienne se porte sur Carcare.

Informé de la marche de Cervoni, le 19 de bon matin[1], Colloredo se porte, à midi, de Cairo au nord de Carcare, où il déploie sa division, à cheval sur la Bormida. Deux bataillons du régiment d'Alvintzy, sur la rive droite, appuient leur gauche à Bragno, le front couvert par le ruisseau de Prasecco. Cinq bataillons, avec 10 canons, restent sur les hauteurs de la rive gauche, entre les torrents d'Anta et de Cosseria. La cavalerie[2] se range dans la plaine de Quassolo, traversée par la route. Un bataillon du régiment Archiduc-Antoine, commandé par le comte de Kuhn, est dirigé vers Millésimo[3], tant pour couvrir la droite de la ligne de bataille que pour être à portée d'occuper Montezzemolo, ainsi qu'il avait été promis à d'Argenteau, au cas où le camp retranché de Ceva serait menacé[4]. Cette manœuvre timide et hésitante, suite naturelle des calculs

1. Arch. de Breil, pièce n° 135 : Le marquis Camerana, commandant supérieur des milices piémontaises auprès de Colloredo, a appris, le 19 une heure avant le jour, que les Français étaient montés à Gora, le 18 au soir, au nombre de 2.000. Cette nouvelle a été aussitôt communiquée au général.
2. 350 uhlans en deux escadrons.
3. Ces indications sont tirées de la pièce n° 135 des Arch. de Breil, qui contient plusieurs relations fort détaillées et précises de l'expédition de Dégo. C'est de cette pièce que M. de Malausséna a tiré les éléments de son récit, beaucoup plus complet dans le brouillon que dans la mise au net qui l'accompagne. Ces documents donnent même sur les mouvements des Français des renseignements plus circonstanciés que ceux des Arch. de la Guerre. On a pu ainsi rectifier la relation de Koch, qui présente d'assez nombreuses inexactitudes, telles que le mouvement de Fiorella avec la réserve, de la Pietra sur Melogno et Osiglia, le 19, indiqué p. 116, contredit formellement par une note de la pièce n° 135 des Arch. de Breil, signalant que, contrairement à l'avis de Vincenza Bergallo, les Français ne sont pas passés par Osiglia, aussi bien que par le tableau des mouvements de la division de droite, le rapport du chef d'état-major Gaultier, du 11 octobre, et le croquis sur huilé qui y était joint et se trouve actuellement dans l'atlas historique. Thaon de Revel, p. 224, et Roguet, p. 143, disent seulement quelques mots du combat de Dégo. Quant à Pinelli, nous avons renoncé à relever ses erreurs, tant elles sont nombreuses et grossières. C'est ainsi que, p. 469, des deux affaires de l'Arpiola et du Vaccarile, il n'en fait qu'une seule et indique que les Piémontais ont été repoussés ; p. 470, il raconte une seconde fois l'affaire de Bonnaud au Tuech, en 1793, en la mettant en 1794 ; p. 470 et suiv., il confond les affaires du 15 août et du 14 septembre dans la Stura, ce qui prouve qu'il ne se rend aucun compte exact de la suite des événements ; p. 481, il reproche à Botta, à propos de l'affaire de Dégo, d'avoir écrit Santa Lucia, bourg sur la rive droite de la Bormida, et y substitue Santa Giulia, village à 7 kil. à l'ouest, preuve manifeste que non seulement il ne comprend pas les opérations militaires, mais qu'il ne connaît pas même son pays, etc.
4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 10 septembre.

Septembre 1794. intéressés de la diplomatie autrichienne[1], était bientôt déjouée par les mouvements prompts et hardis des Républicains dans cette même journée du 19 septembre.

Journée du 19 septembre

A 9 heures du matin, les éclaireurs de la colonne de droite, dite de Finale[2], délogent le poste de Colla del Pino ou Cravarezza[3]. Le lieutenant-colonel autrichien, commandant les grand'gardes, abandonne aussitôt San Giacomo et même Mallare avec précipitation[4] et se retire sur Montefreddo[5]; Cervoni se borne à occuper Mallare et Bormida, comme il lui était prescrit, afin d'entrer en communication avec le gros de la division[6]. Celui-ci était parti de Bardinetto, à 2 heures du matin, formé en avant-garde[7], corps de bataille[8], réserve[9], suivi par le convoi d'artillerie, les équipages de vivres[10] et le 9e dragons. Il marche sur Calissano, couvert à gauche par deux bataillons, qui, du col de San Bernardo se portent aux monts Spinarda et Sotta, poussant des patrouilles dans la vallée du Tanaro[11]. A Caragna, l'avant-garde, ainsi que l'artillerie sur roues,

1. *L'Europe et la Révolution française*, par Albert Sorel, 4e partie, 1794, passim. Voir notamment ce qui est relatif à l'insurrection de Pologne.

2. Général Cervoni, six compagnies d'éclaireurs, 2e bat. de la 3e légère, 1er et 3e de la 101e, 25 chasseurs à cheval de la montagne, 30 sapeurs, deux pièces de 3.

3. Le poste devait être placé à Colle Cravarezza, c'est-à-dire sur l'Apennin et non à Colla del Pino, sur le contrefort. D'ailleurs, d'après une note des Arch. de Breil (pièce n° 134), du col Cravarezza il n'y avait pas de chemin pour descendre dans le vallon de ce nom; on suivait le contrefort de Costa del Pino, que l'on franchissait au sud de Cima del Campo ou Cima di Rado, pour aller à Mallare. Le poste, composé de Croates et de milices, a dû être surpris par une colonne, qui de Gora est montée à San Pantaleone et à Madona della Neve par Casanova, nom sous lequel est désigné, sur la carte sarde, le ravin qui descend du col et débouche entre Cairano et Rialto. On n'y a tiré que quelques coups de fusils (Arch. de Breil, pièce n° 135).

4. Cet officier était à San Giacomo avec quatre comp. Il est probable que de Bric Quioggia, Cervoni avait détaché de fortes patrouilles sur Ferriera, en sorte que les Autrichiens ont dû craindre d'être tournés. Toujours est-il qu'un poste a été oublié. Ils auraient eu un mort, quelques blessés et des prisonniers; en tout 10 h. au plus (Arch. de Breil, pièce n° 135). Cette perte ne doit s'appliquer qu'aux troupes régulières, puisque, dans le tableau des mouvements de la division de droite (Arch. de la Guerre), on indique 16 tués ou blessés et 20 prisonniers avec 400 fusils; Cervoni a trois h. blessés.

5. Arch. de Breil, pièce n° 135 : Lettre de Cairo, le 19 au soir, probablement du marquis Camerana. Il est parti de Cairo, vers 2 heures après midi, et a rencontré le bataillon autrichien de Mallare à la Coletta de Montefreddo, au nord de ce village.

6. Voir pièce just. n° 51.

7. Général Laharpe, bat. de chasseurs de ligne, 1er bat. de grenadiers, 1er de la 99e, 1er et 3e de la 129e, six pièces de 4 et deux obusiers.

8. Général Hammel, 5e bat. de grenadiers, 2es bat. des 21e, 56e et 83e, deux comp. du 3e bat. de la 166e.

9. Chef de brigade Fiorella et les trois bat. de la 46e.

10. Sous l'escorte du 1er bat. de la 101e; trois comp. de sapeurs font en outre partie de la division et doivent avoir été réparties entre les diverses colonnes.

11. 1er et 3e de la 21e, sous l'adjudant général Bertholozi.

prend, à gauche, le chemin carrossable du col dei Gioveti et suit la crête entre le Tanaro et la Bormida, jusqu'au col de San Giovanni, occupé par des milices retranchées. Celles-ci sont bientôt refoulées sur Millésimo, où elles rejoignent le renfort expédié de Cairo le matin[1]. Laissant un piquet dans la redoute, Laharpe marche encore, par Castelnovo, sur Montezzemolo, qu'il atteint dans la nuit seulement[2]. Menacé ainsi par Bagnasco et Priero, le général d'Argenteau appelle à Ceva toutes les troupes disponibles et organise la défense du camp retranché[3]. Pendant ce temps, le corps de bataille, la réserve et le convoi, ainsi couverts sur les deux flancs, continuaient à descendre la Bormida par le sentier muletier qui conduisait à Murialdo, puis à Borda, où la colonne se scindait encore. Le corps de bataille, commandé par Hammel, avec l'état-major, gagnait les hauteurs de Biestro, où il s'établissait. Le reste, sous les ordres de Masséna, se dirigeait sur Millésimo. La tête était obligée de s'arrêter à Acquafredda, à minuit[4]. Le convoi était encore fort en arrière; quant au 9e dragons, il ne dépassait pas Calissano[5].

Septembre 1794.

1. Arch. de Breil, pièce n° 135. Ce renfort était sous les ordres du comte Rangoni; il avait été d'abord dirigé sur Mallare, puis sur Cosseria, avec ordre d'aller à Montezzemolo. Dans ce document, il est dit que les retranchements de San Giovanni, dénommés San Gio della Langa, ont été évacués par les milices sans combat. Mais dans le rapport de Gaultier, en date du 11 octobre, il est indiqué que Laharpe a « enlevé les redoutes, tué ou blessé à l'ennemi 15 h., fait 10 prisonniers... »

2. C'était donc une marche de 20 heures environ.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 18, 21, 22 et 26 septembre. Il y avait à Ceva, le 18, quatre bat. piémontais et deux autrichiens, avec quatre pièces de 8, quatre de 4, deux de 3 et deux obusiers. Le 1er bat. de Belgiojoso y arrive le 19, puis deux bat. d'Acqui ainsi que quatre comp. du corps franc Giulay, qui avaient fait partie de l'avant-garde de Colloredo, jusqu'au 20 août. La répartition de ces forces, présentant 4.952 combattants, dans le camp retranché de Ceva, est la suivante : A la redoute de Testa Nera et aux environs, gauche du camp, deux bat. d'Acqui et celui de Belgiojoso ; aux ouvrages de Faya et de Bayon, droite du camp, deux bat. de la légion légère, deux de Schmitfeld, un de Lombardie, destiné à entrer dans le fort, où se trouve le bat. de Piémont; au centre du camp, sur la crête, deux bat. d'Aoste. Dans la ville de Ceva, un bat. de Lombardie cantonné, ayant un détachement à Rochini, entre Malpotremo et Molere, ainsi que sur les avenues de la ville. En cas d'alarme, il doit monter à Faya.

4. Le corps de bataille n'est pas entier à Biestro, puisque, d'après le tableau des mouvements des Arch. de la Guerre, il n'y a que 3.223 h., 80 chasseurs à cheval et deux pièces de 3, au lieu de 4.335, les 406 dragons de Calissano défalqués. A Acquafredda, et en arrière, il y a 2.725 h. et deux pièces de 3, soit sans doute la réserve, l'arrière-garde et les 626 h. manquant au corps de bataille.

5. Cette colonne, de 9.000 h. avec son convoi, devait en effet présenter une longueur totale de 25 à 30 kilomètres dans ces chemins de montagne, assez mauvais à partir de Caragna. Le meilleur, à cette époque, était celui des crêtes, par Giovetti, San Giovanni et Castelnovo, qu'avait suivi Laharpe avec les voitures et l'artillerie sur roues. Il était parti à 2 heures du matin et avait dû employer trois heures pour s'écouler. La tête du gros ne quittait donc Bardinetto que vers 5 heures et le 9e dragons, en queue du convoi, ne devait se mettre en mouvement qu'après midi.

Septembre 1794. — Journée du 20 septembre.

Dans la matinée du 20 septembre, un épais brouillard enveloppait les bivouacs de la principale colonne française, dérobant à leur vue la position des Autrichiens et le petit bassin au milieu duquel est bâti le bourg de Carcare, alors entouré d'une muraille, où s'étaient ralliées, la veille au soir, les compagnies croates de Bormida et de Pallare, ainsi que les milices de Biestro[1]. Il eût été dangereux de faire aucun mouvement avant d'avoir des nouvelles certaines des autres colonnes; Hammel se borne donc, vers 9 heures du matin, à pousser des tirailleurs sur Carcare et sur la rive droite du ravin d'Anta.

A l'aile gauche, Laharpe plaçait une arrière-garde au Bric San Bernardino, pour recueillir les postes laissés à Castelnovo, Montezzemolo et dans la direction de Murazzo, en vue d'en imposer à d'Argenteau[2]. Il se dirigeait ensuite sur Millésimo, qu'il atteignait à midi. Le comte Kuhn y avait détaché une compagnie, en soutien des milices, pour couvrir la droite de son bataillon, déployé le long du chemin, au-dessous du château ruiné de Cosseria, où il n'avait envoyé que dés vedettes[3]. Laharpe forme deux colonnes; l'une franchit la Bormida à gué, au couvent à 500 mètres en aval de Millésimo[4], et gravit les pentes de la colline couronnée par le château de Cosseria; l'autre pénètre par le pont dans la ville, dont elle déloge l'ennemi, qu'elle poursuit ensuite sur le chemin de Carcare. Menacé sur son flanc droit et ses derrières, le comte Kuhn remonte jusqu'au col, où il essaie de tenir[5].

1. Arch. de Breil, pièce n° 135. D'après la lettre de Cairo, en date du 19 septembre au soir, les Autrichiens auraient aussi quitté Altare dans le milieu du jour, mais ils se sont probablement arrêtés à Ponte della Volta, où se sont ralliées les comp. et les milices refoulées de Montefreddo.

2. Arch. de Breil, pièce n° 135. Chacun de ces postes était de 50 h. environ. Le soutien, quatre bat. à 500 h., était exactement à « Crociòta del Mort, sur la Roche de Vignal » (Crocetta della Rocca, de la carte sarde, point 730 au sud du Bric San Bernardino de la carte italienne.)

3. Quatre ou cinq h., d'après la relation des Arch. de Breil, pièce n° 135, il y avait sans doute aussi des miliciens.

4. A côté de Martinetto.

5. Montecala, embranchement de la route de Carcare et du chemin de Cosseria.

A ce moment, Masséna débouchait d'Acquafredda à la chapelle de San Sebastiano et, prenant la direction du combat, portait ses troupes vers les hauteurs qui font face au château, par le versant gauche du ravin[1]. Sur le point d'être enveloppé par des forces plus que quadruples[2], le bataillon du régiment Archiduc-Antoine se replie, après quelques coups de fusil, par le hameau de Cosseria[3] et, soutenu par des renforts, se forme en carré sur la butte à l'ouest de Tapol[4], couvrant la droite de la ligne de bataille autrichienne. Septembre 1794.

A l'aile droite, le général Cervoni avait continué son mouvement offensif par les deux vallons de la petite Bormida. Les troupes de Mallare se déploient devant le bataillon croate et les milices qui, d'Altare et de Montefreddo sont venus, la veille, occuper les hauteurs de Ponte della Volta. Le reste descend de Bormida à Pallare, où s'opère la jonction avec la brigade d'Hammel. Il était environ 3 heures de l'après-midi. Le général Dumerbion prescrit alors un mouvement général de la droite vers la gauche, afin de profiter du succès de Masséna et de chercher à couper l'unique ligne de retraite des Autrichiens.

Cervoni s'étend de Pallare à Biestro, qu'abandonne Hammel pour se porter sur Plodio, à travers les bois de châtaigniers. Masséna, laissant la réserve à Cosseria, dirige Laharpe vers la route de Cairo par les Brics del

1. On ne saurait, en effet, admettre, ainsi que l'indique Koch, p. 117 et 119, que Laharpe n'ait fait sa jonction qu'à 7 h. du soir. Dans le tableau des mouvements de la division de droite (Arch. de la Guerre) il est nettement indiqué que c'est la colonne venant de Montezzemolo qui a pris le château de Cosseria, perdant trois h. tués et en tuant ou blessant 20 à l'ennemi. Ce renseignement est d'ailleurs corroboré par la pièce n° 135 des Arch. de Breil, dont sont tirés les détails si précis de notre récit; il y est marqué seulement que Masséna venait avec la colonne de Montezzemolo, ce qui est contredit par le rapport du 11 octobre (Arch. de la Guerre). La chapelle San Sebastiano, indiquée sur la carte, est au point 429, 300 mètres amont de Millésimo, sur la carte italienne. La relation des Arch. de Breil dit que cette colonne « prit le bois d'Espalette et monta sur l'Orgin, en face du château de Cosseria. » Ces noms ne sont pas marqués sur les cartes ; mais on voit fort bien le mouvement.

2. Le bat. autrichien n'avait que quatre ou six comp. Il n'est complété qu'à Cosseria.

3. Voici ce qui est indiqué dans la relation de la pièce n° 135 des Arch. de Breil : « il descendit par la montée du Batinet et passa au-dessus de l'auberge du Margué (Marghée), qui est sur le chemin de Carcare. »

4. Point 527 de la carte italienne.

Septembre 1794. Monte et di Pattaria[1], où le marquis Camerana avait rallié la majeure partie de ses miliciens. Avisé par cet officier, Colloredo n'a que le temps de détacher deux bataillons, l'un à Santa Margherita, l'autre à Madona delle Grazie[2], avec deux canons sur sa droite, pour garder les débouchés des chemins venant de Cosseria. La nuit vient heureusement arrêter les Français à une portée de fusil de ces deux postes et lui permet d'exécuter sa retraite sur Dégo, en bon ordre, sous leur protection. L'artillerie part la première, suivie de l'infanterie. Celle-ci est couverte par une arrière-garde composée de deux escadrons de uhlans, qui laissent un piquet à Rochetta, des milices restant à l'ancien camp de Cairo, qui est détendu, et des deux bataillons croates de Ponte del Volta et de Carcare, qui se replient les derniers, en dirigeant trois détachements de 300 hommes, l'un au sud de Brovida, sur le versant gauche du Tanaro, le second sur les hauteurs du versant droit[3], le dernier au centre, au-dessus de Rochetta[4].

Journée du 21 septembre. Le 21 septembre de grand matin[5], les patrouilles françaises pénètrent dans le bourg de Carcare, à travers lequel défilent ensuite lentement[6] l'état-major et les bataillons venant de Biestro et de Ponte della Volta. Ces cinq à 6,000 hommes commencent à se rassembler, vers 10 heures, dans la plaine de Cairo[7], attendant l'arrivée de l'artillerie, parquée près de Millésimo pendant le combat de la veille. Ils sont couverts par les troupes que Masséna a fait descendre de Cosseria et du Bric del Monte et devant les-

1. Carte sarde, point 635, au nord du Bric del Monte, sur la carte italienne.
2. Carte sarde ; probablement au point marqué C. 2, entre le chemin de fer et la route sur la carte italienne.
3. Arch. de Breil, pièce n° 135 : « au-dessus de Masciratore », non indiqué sur les cartes.
4. Arch. de Breil, pièce n° 135, « dans le voisinage du Rittano delle Ramere », non indiqué sur les cartes.
5. Arch. de Breil, pièce n° 135 : A 1 h. du matin peut-être, en tout cas dans la nuit, d'après la lettre de Bonaparte (*Correspondance de Napoléon*).
6. Koch, p. 119, dit que les rues étaient étroites et qu'il y avait à franchir un pont de sept arches.
7. Et non à Rochetta, ainsi que l'indique Koch, p. 119.

quelles les miliciens piémontais se sont repliés dans la direction de Collina del Dégo. La tête de cette avant-garde atteint, vers midi, Rochetta, que les partis ennemis abandonnent, en démasquant la position occupée par la division. Colloredo s'était, en effet, décidé à tenir à Dégo, tant pour donner à sa grosse artillerie le temps de gagner Spigno que pour couvrir ses magasins et sa boulangerie[1]. Le général Wallis, qui le rejoint dans la matinée, approuve ses dispositions. Septembre 1794.

Les troupes sont réparties sur deux lignes, dont les flancs sont couverts, à droite par le détachement de 300 hommes et les paysans de Brovida[2], à gauche par un bataillon croate, porté à Bric del Serre[3], en soutien des milices dispersées sur les collines de Montenotte[4]. En arrière, un bataillon[5] est réparti entre Piana et Madona della Pieve, au-dessus de laquelle deux canons sont placés de façon à enfiler le vallon de Bormiola[6].

La ligne principale comprend six bataillons. Quatre[7] sont déployés sur le plateau de Supervia ; ils étendent leur droite jusqu'au Bric Botta[8] et ont, sur leur front, huit à neuf pièces en batterie, le long du bord escarpé de la Bormida[9]. Sur la rive droite de la rivière, deux bataillons occupent les hauteurs de Castello et de Costalupara[10], garnies de

1. Les farines se trouvaient « nella chiesa di Vermenano e nella masseria di Braglia »' où avaient été construits les fours. Ce dernier nom ne se trouve pas sur les cartes. La carte sarde désigne sous le nom de Vermenano les maisons qui se trouvent le long de la route, au sud-ouest du point 319 de la carte italienne. Ces renseignements, ainsi que ceux qui suivent, sont tirés de la pièce n° 135 des Arch. de Breil. On indique, dans les notes, les noms employés dans cette pièce, à la place des noms modernes.

2. Arch. de Breil, pièce n° 135 : « Le curé de Brovida se trouvait à la tête des paysans de Brovida, qui s'avançaient contre les Français, et, le lendemain du combat, il se présenta aux Français pour être toléré à Brovida ; il fut blessé légèrement à la jambe. »

3. Ce bataillon partait de Frassone, pour gagner ce point, appelé aussi Montenotte Inférieur, « au moment que les éclaireurs français avaient attaqué les carabiniers croates sur les hauteurs de la Roquette », c'est-à-dire vers midi.

4. Trois à 400 h.

5. Lattermann.

6. Le camp della Noce était au-dessous de Madona della Pieve.

7. Un de Jordis, un d'Archiduc-Antoine, deux d'Alvintzy, appuyant leur droite à Montarié.

8. Pozzo di Brovida, ou cime de la Bormiola.

9. Entre Lassagnolo, non porté sur les cartes, et la digue ou l'écluse du moulin. Deux obusiers sont compris dans ces chiffres.

10. Santa Lucia, sans doute l'église du point 319 de la carte italienne.

Septembre 1794. quatre ou sept pièces[1], battant les pentes jusqu'au ravin de Bouereu et croisant leurs feux avec les précédentes sur la plaine qui s'étend jusqu'à Rochetta. Cette plaine est coupée en deux parties inégales par les buttes de Frassone, gardées par l'autre bataillon croate et deux pièces établies sur la route, à l'endroit[2] où elle franchit ce mouvement de terrain, derrière lequel s'abritent les uhlans. La défense de cette avant-ligne est complétée par l'envoi, sur la rive gauche de la Bormida, d'un bataillon du régiment Archiduc-Antoine au mont Bri[3] et d'un détachement de 30 chasseurs au Bric Vaderno[4].

Combat de Dégo.

Ce sont ces derniers points qu'attaque, vers 2 heures de l'après-midi, Laharpe, avec 1,600 hommes, rassemblés au couvent des Franciscains[5]. Une colonne monte au Bric di Reisa et refoule les chasseurs autrichiens jusqu'au Bric Botta, en menaçant de les envelopper; l'autre se porte sur le mont Bri par Vignaroli[6] et s'y établit, après une lutte acharnée à la baïonnette[7]. Presque en même temps le reste de l'avant-garde française débouche de Rochetta et gagne les hauteurs dominant les buttes de Frassone, tandis que des tirailleurs, suivant le lit de la Bormida et profitant de

1. L'une des relations dit : « Au pied de Santa Lucia était une flèche ou retranchement avec quatre pièces de canon » ; l'autre s'exprime ainsi : «... Sette altri (cannoni) alle falde del monte di Santa Lucia, cioè cinque nelle due trincere, fabbricate di fascine con terra, dagli Austriaci medesimi nel longo dello State, e due altri sopra la trincea più vicina a Vermenano. » Ces retranchements avaient été construits au commencement d'août.

2. Colet ou Colletta, point g. 27 de la carte italienne. Cet accident de terrain est très bien indiqué sur la carte sarde.

3. Montalri, d'après M. de Malausséna, mont Aprico, d'après la pièce n° 35 des Arch. de Breil.

4. Ou mont Vallaro, au-dessus des bois de Savanno.

5. Convento Francescani, de la carte italienne, au nord de Cairo, dans le vallon del Carretto. Bonaparte indique deux bat. et Koch trois, sous l'adjudant général Saint-Hilaire. Sur le tableau des mouvements de la division de droite (Arch. de la Guerre), est porté l'effectif de 1.571 h., aux ordres de Laharpe.

6. Ou Vigne.

7. C'est la version de l'une des relations des Arch. de Breil, pièce n° 135, concordant avec les récits français. Mais, d'après l'autre relation, le bat. Archiduc-Antoine ne se serait porté au mont Bri qu'à l'avis du curé de Brovida et « il arrive à ce sommet à mesure que les Français l'atteignaient, au point de se croiser les fusils et de se faire une décharge à brûle-pourpoint. » En tout cas, la lutte fut très vive et meurtrière, ainsi qu'en témoignent d'abord le passage suivant de la relation de M. de Malausséna : « .. sur cette butte, qu'on se disputa avec acharnement au point d'en venir aux mains corps à corps. Là, le capitaine Raibaud, de Grasse, et un capitaine hongrois, fondant l'un sur l'autre, ne se séparèrent qu'en tombant morts » ; puis la note ci-après de la pièce n° 135 des Arch. de Breil : « Aux environs de mont Bri, on y compte 130 morts autrichiens, six jours après. »

quelques couverts, s'approchent des deux pièces, en batterie sur la route, dont ils s'emparent. Chargés en flanc par les uhlans, ils sont bientôt obligés d'abandonner cette artillerie, qui se retire aux pieds des hauteurs de Costalupara, suivie par la cavalerie autrichienne, à l'approche des dragons français qui, arrêtés par un ravin, ne peuvent en venir aux mains avec elle[1].

La facilité avec laquelle l'ennemi était refoulé devait faire supposer qu'il n'y avait là qu'une arrière-garde. Craignant de voir encore une fois s'échapper la division de Colloredo, le général Dumerbion fait avancer le reste de ses troupes, bien que l'artillerie n'ait pas encore rejoint, et prescrit une attaque générale, qui est exécutée à 4 heures et demie du soir[2].

A droite, le général Cervoni et six bataillons[3] se portent vers Collina del Dégo, avec ordre de gagner la route entre Dégo et Spigno, en cheminant le long de la chaîne de montagnes qui sépare la Bormida du torrent Valla. La nuit les contraint à s'arrêter avant d'avoir atteint le Bric del Séré[4]. Au centre, Masséna débouche avec le gros des forces du pli de terrain de Frassone. Quelques troupes cherchent en vain à gagner le plateau de Ciappeiroli. D'autres, se glissant dans le lit de la Bormida, arrivent jusqu'a Dégo, d'où elles sont rejetées par le bataillon croate qui s'y est replié. La masse s'avance le long de la route, mais sous le

1. Deux ravins sont indiqués très nettement sur la carte sarde, à l'ouest des collines de Frassone. L'un est dénommé Planca, l'autre ne porte pas de nom. C'est sans doute devant le premier, dont, d'après les cartes sarde et italienne, les bords sont escarpés, que les dragons français ont été arrêtés.

2. Arch. de Breil, pièce n° 135. Cette heure concorde avec les relations françaises, d'après lesquelles il y avait encore une heure et demie de jour, au moment où l'attaque a commencé. A la fin de septembre, il fait en effet nuit vers 6 h.

3. 3,129 h. d'après le tableau des mouvements de la division de droite des Arch. de la Guerre. La colonne de Finale a donc été renforcée. Koch ne mentionne pas cette colonne, qui est figurée sur le plan joint au rapport du 11 octobre et dont le but est d'ailleurs nettement indiqué dans la lettre de Bonaparte précitée. En outre il en est question, dans la pièce n° 135 des Arch. de Breil, à propos de la retraite des milices par la vallée d'Erro, attendu que « l'ennemi s'avançait par les hauteurs de Montenotte, pour les couper. »

4. Arch. de Breil, pièce n° 135 . « La hauteur de Séré, en prolongation de Montenotte, ne fut pas attaquée. » Il (le bat croate) aurait pu manœuvrer pour attaquer en flanc ou par derrière, ce qui fut proposé par le marquis Camerana, mais le commandant croate lui répondit d'avoir ordre de rester ferme à ce poste.

Septembre 1794. feu convergent de l'artillerie autrichienne qui la mitraille, elle est obligée de se retirer derrière le couvert dont elle était partie.

Si l'attaque française échouait sur la rive droite de la Bormida, les tentatives des Autrichiens pour reprendre les positions perdues sur la rive gauche n'avaient pas plus de succès. Un bataillon du régiment d'Alvintzy, aidé par une colonne remontant le ravin de Bormiola[1], réoccupait d'abord le Bric Botta et refoulait les Français jusqu'au Bric Vaderno, d'où il ne pouvait les déloger. Les renforts dirigés par Va di Peschi[2] sur le mont Bri ne réussissent pas à y prendre pied et revenaient définitivement sur la rive gauche du ravin di Carpe[3]. Le feu cesse une demi-heure après le jour, et les deux adversaires restent en contact, les Républicains prêts à recommencer la lutte, le lendemain, avec leur artillerie, qui arrive à Cairo, le matin du 22 septembre.

Quoique les pertes fussent à peu près égales des deux côtés[4] et qu'il soit en somme resté maître de sa position, le général Wallis ne jugeait pas à propos de renouveler le combat[5] et se repliait, pendant la nuit, sur Spigno, d'où il

1. Et de Carpenetta (?).

2. Cava.

3. Ou Carpezzo.

4. Les estimations varient, pour les Français de 135 tués ou blessés (Tableau des mouvements de la division de droite des Arch. de la Guerre) à 2,000 morts et 3.000 tués ou blessés (Arch. de Breil, pièce n° 135); pour les Autrichiens, de 200 tués, blessés ou disparus au plus (Arch. de Breil, pièce n° 135) à 1.000 ou 1.200 (Lettre de Bonaparte, le 23 septembre 1794, *Correspondance de Napoléon*, n° 37). « Au milieu de ces disparités, dit M. de Malausséna, il est certain que l'affaire ne fut pas meurtrière. Les Français pourtant, qui n'avaient pas d'artillerie et en éprouvèrent les effets, durent souffrir le plus. » Koch, p. 122, fait une remarque semblable.

5. Arch. de Breil, pièce n° 119 : Lettre de l'archiduc Ferdinand, le 22 septembre. « ... M. de Wallis, considérant que la position de Dégo n'avait qu'un chemin pour y conduire tous les vivres, qu'encore les crues d'eau de la Bormida pouvaient le rendre impraticable, a jugé à propos de se porter proche à Acqui... » « Mais, ainsi que le fait remarquer M. de Malausséna, leur perte en magasins de subsistances fut considérable et contraste étrangement avec le motif qu'ils alléguèrent... On dit, ajoute-t-il, à l'occasion du combat du Dégo, les soldats autrichiens vainqueurs et leurs généraux vaincus, et vraiment on ne saurait les excuser d'avoir été réduits à se retirer devant un ennemi qu'il a dépendu d'eux de battre complètement et de faire repentir d'une manœuvre hardie que le seul succès a justifié. On peut croire qu'ils aient perdu le moment favorable de les chasser de la Rivière, n'ayant la liberté d'agir offensivement. Mais elle ne les empêchait pas de prendre les précautions de s'assurer une victoire au Dégo, réunissant leurs forces, dès qu'ils se virent sérieusement menacés, en appelant les 6.000 h. du camp de Mouroux (Morozzo). Suivant la route de Ceva, ils arrivaient à temps de prendre les Français en flanc, au lieu qu'en leur ordonnant de se rendre à Alexandrie ils mirent en évidence leur plan de ne point engager d'affaire. S'ils combattirent au Dégo, ce fut qu'ils ne purent l'éviter sans achever de flétrir l'honneur des armes, risquer de perdre l'artillerie et les bagages.

marchait à Acqui, abandonnant ses magasins et même ses blessés[1]. La cavalerie se mettait en route la première, puis l'artillerie, enfin l'infanterie. Le bataillon croate du Bric del Sore, passait le dernier à Gerini, à deux portées de fusil des Français, déjà arrivés à Dégo, qui le laissaient défiler sans l'inquiéter. Quant au marquis Camerana, il ralliait ses miliciens à Mioglia, dans la valllée d'Erro, et allait coucher à Ponzone, d'où il rejoignait Acqui, le lendemain. Septembre 1794.

Occupation de Vado.

Les Français occupent Dégo, où ils séjournent les 22 et 23 septembre, consommant les vivres laissés par les Autrichiens et poussant au loin leurs patrouilles. Dès le 21, l'archiduc Ferdinand avait rappelé à Alexandrie la division Winckeim de Morozzo[2]. Redoutant même un moment une marche des Républicains sur Gênes, il réclamait aussi les deux bataillons laissés à Mondovi, qui ne se retirent cependant qu'après avoir été remplacés par des troupes piémontaises[3]. Poursuivant l'exécution du dessein des représentants du peuple, ultérieurement approuvé par le comité de Salut public[4], le général Dumerbion met ses forces en mouvement, le 24 septembre vers midi, en deux colonnes, pour revenir dans la Rivière de Gênes.

La première[5] arrive à Montenotte Supérieur, le soir même et, le lendemain, à Savone, où elle bivouaque. Elle se rend ensuite sur les hauteurs de Vado, où elle s'établit. La seconde colonne vient à Carcare, où elle se divise en deux parties ; l'une[6] va, par Mallare, occuper les cols de

1. Arch. de Breil, pièce n° 135 : 5.000 qx. de farine, beaucoup de fourrage.
2. Arch. de Breil, pièces n°s 94 et 119 : Lettre de l'archiduc Ferdinand, le 23 septembre.
3. Arch. de Breil, pièces n°s 94, 113 et 119. Arch. de la Guerre : analyse des ordres de Colli. Un bat. de Pignerol de Coni et un bat. de pionniers de Borgo vont à Mondovi, le 27. Le rég. de Reischy doit avoir rejoint Acqui le 3 octobre. A cette date, les Français n'ont plus même de patrouilles à Mallare.
4. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 24 septembre, et du comité de Salut public, le 18 octobre; voir pièces just. n°s 52 et 53.
5. Général Cervoni et sa brigade, d'après Koch, p. 123. Général Fiorella, d'après la pièce n° 135 des Arch. de Breil.
6. 46e demi-brigade, artillerie et cavalerie, d'après Koch, p. 523, pour consommer les vivres et les fourrages des Autrichiens « à Mallare, pendant trois jours.» Il faut évidemment lire Carcare, au lieu de Mallare.

Octobre 1794. San Giacomo, del Pino, Madona della Neve, Osteria di Melogno ; le reste des troupes[1], avec l'artillerie et l'état-major, passe à Altare, à Cadibone, descend à Savone et se porte à Finale. Les détachements, laissés aux environs de Montezzemolo, se réunissent au col de San Giovanni de Murialdo, où ils restent quelques jours[2]; puis se replient, par le chemin des crêtes, à Balestrino[3], où ils relient les nouvelles positions prises dans la Rivière de Gênes avec le camp du col San Bernardo et les postes du Tanaro.

Cette expédition terminait la campagne de 1794, stérile en somme, malgré les premiers avantages et l'énorme supériorité des Républicains, puisque les frontières naturelles du Piémont n'étaient pas essentiellement entamées[4]. Ce résultat, si heureux pour le roi de Sardaigne, était dû moins au courage passif de son armée et aux secours tardifs de son allié qu'à l'arrêt momentané de la vie politique et militaire en France, au 9 thermidor ; date à jamais mémorable, qui marque la fin d'un régime destructeur et l'évolution d'une société nouvelle.

1. Brigade Laharpe, d'après Koch ; mais il oublie celle de Hammel.
2. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna.
3. Arch. de la Guerre : Situation du 6 octobre. Il y a en ce point, le 2e bat. de la 3e légère et le 1er de la 99e de bataille.
4. Arch. de la Guerre : Mémoire du quartier-maître général Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. Cet officier général ajoute ce qui suit : « Enfin, des exemples que fournit la campagne de 1794 on peut conclure que temporiser, ne point hasarder d'actions décisives, ne laisser que peu de terrain à la fois, surtout au-devant des forteresses, gagner des jours et en faire perdre à l'ennemi, sont autant de maximes excellentes sur lesquelles doit reposer tout plan de défensive contre les Français en Piémont. Car, si l'on peut les empêcher de former dans l'intérieur du pays de grands établissements, il faut de nécessité qu'ils repassent les montagnes avant que la neige en aye bouché derrière eux les passages. Tous leurs succès sont en pure perte et tout est à recommencer pour eux chaque année. »

QUATRIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE 1795

CHAPITRE I[er]

SURPRISE DU COL DU MONT

Nouvelle organisation de l'armée piémontaise. — Nomination des généraux Moulin à l'armée des Alpes et Schérer à l'armée d'Italie. — Projets d'invasion en Piémont abandonnés pour une expédition maritime. — Affaiblissement de l'armée d'Italie pendant l'hiver de 1794 à 1795. — Les alliés décident de prendre l'offensive. — Situation de leurs forces. — Kellermann placé à la tête des deux armées des Alpes et d'Italie. — Disposition de l'armée des Alpes. — Surprise du col du Mont. — Ligne occupée par l'armée d'Italie. — Premiers engagements.

Octobre 1794.

Les nouveaux représentants du peuple à l'armée d'Italie.

A la suite du 9 thermidor, les deux comités de Salut public et de Sûreté générale, organes essentiels du gouvernement révolutionnaire, avaient été reconstitués et de nouveaux représentants du peuple envoyés aux armées[1]. Ritter et Turreau, désignés pour l'armée d'Italie, rejoignaient le quartier général de Dumerbion, à la fin de l'expédition sur Dégo[2].

D'accord avec Villard, nommé ministre plénipotentiaire à Gênes en remplacement de Tilly[3], ils avaient d'abord à régulariser la situation des troupes vis-à-vis de la République de Gênes, dont on tenait à respecter la neutralité, tout

1. Mignet, *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 112. — Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 124.
2. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et Saliceti, le 24 septembre ; de Ritter et Turreau, le 11 octobre. Ceux-ci arrivent à Nice le dernier jour complémentaire de l'an II, c'est-à-dire le 21 septembre 1794. Ils se rendent aussitôt à la division de droite.
3. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, le 2 octobre, signalant la présence à Nice de Villard se rendant à son poste ; de Ritter et Turreau, le 1[er] novembre, rendant compte du passage de Tilly revenant de Gênes.

Octobre 1794.

au moins en apparence[1]. Ils s'occupaient ensuite des services de l'armée qui, à peine établis, avaient été rapidement débordés, au cours des marches et contre-marches exécutées depuis le mois de juin.

L'amélioration et la sécurité des voies de communication, l'installation et la police des hôpitaux, la constitution de moyens de transports par terre et par mer, sont l'objet d'arrêtés nombreux et minutieux[2]. L'administration des corps de troupes réclamait aussi des soins assidus. La cavalerie, difficile à nourrir, faute de fourrages, est renvoyée dans la vallée du Rhône et le général de division Casabianca, rentrant de captivité, chargé d'en passer l'inspection[3]. Dans l'infanterie, il fallait remplacer l'habillement usé, l'armement perdu pendant la campagne[4], tâche d'autant plus difficile que les procédés comminatoires usités pendant la Terreur n'étaient plus applicables. La discipline se relâchait également; le nombre des désertions à l'intérieur augmentait chaque jour. L'appel des jeunes gens de la première réquisition dans le département des Alpes-Maritimes, jusque là différé, n'était qu'une ressource illusoire et d'ailleurs inutilisable à l'armée d'Italie, dont l'effectif diminuait ainsi, tandis que l'armée piémontaise se renforçait[5].

Le général Colli prend le commandement des forces austro-sardes.

Après le combat de Dégo et la retraite précipitée des Autrichiens sur Alexandrie, le roi de Sardaigne, reconnais-

1. Arch. de la Guerre : Arrêté d'Albitte et Saliceti, le 25 septembre. Lettres de Saliceti, le 2 octobre ; de Ritter et Turreau, le 11 ; du comité de Salut public, le 22 du même mois.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Ritter et Turreau, le 11 octobre. Arrêtés des 30 septembre, 9, 12, 13, 14, 22, 24 octobre, 1, 2 et 13 novembre. Ordres du chef d'état-major, les 11, 12 et 13 novembre.

3. Arch. de la Guerre : Arrêtés des représentants du peuple, les 9, 30 et 31 octobre.

4. Arch de la Guerre : 9 octobre, le citoyen Megères, inspecteur des effets d'habillement et d'équipement militaires à Lyon, est requis de venir à Nice pour y exercer ses fonctions ; 2 novembre, les armes et effets trouvés dans les visites domiciliaires faites à Nice, seront déposés dans les magasins de l'armée ; 11 novembre, ordre d'envoyer aux ateliers de Nice 50 cordonniers, pris dans les corps de l'armée ; 19 novembre, les draps et doublures envoyés directement aux demi-brigades par les commissions de commerce seront versés dans les magasins de Nice, etc.

5. Arch. de la Guerre : Arrêtés du 20 octobre, appelant les jeunes gens de 18 à 25 ans, veufs ou non mariés, du département des Alpes-Maritimes, en exécution de la loi du 23 août 1793 ; du 30 octobre, rappelant à leurs corps les officiers, sous-officiers et soldats qui sont chez eux ou dans les hôpitaux ; du 1er novembre, chargeant le général Casabianca d'agir dans ce sens auprès des municipalités. Du 2 août au 21 novembre, l'effectif des trois divisions de l'armée d'Italie passe de 54,619 h. à 48,596.

sant un peu tardivement que dans une armée rien n'est plus préjudiciable que la division du commandement, s'était décidé à placer sous les ordres immédiats du général Colli les forces du comte d'Argenteau, éparses dans le Mondovi[1]. Quelques troupes étaient, en outre, tirées des environs d'Aoste et de Suse[2]. Cette armée comptant alors environ 62 bataillons, un peu de cavalerie, une quarantaine de compagnies de milices, est répartie en trois masses principales, appuyées aux forteresses de Coni, de Mondovi et de Ceva. Ses flancs sont couverts par les brigades maintenues dans les vallées de la Vraita, de la Maira, de la Stura, et par des détachements poussés tant vers les sources des Bormida qu'à Alba[3]. Octobre 1794.

Ces 25.000 combattants étaient en état de reprendre l'offensive dans la Rivière de Gênes, avec le concours des troupes impériales et des auxiliaires embarqués sur la flotte britannique[4]. L'amiral anglais Hood désirait vivement tenter cette opération avant l'hiver[5]; mais la cour de

1. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, le 24 septembre : « Mon intention est que vous dirigiez les opérations de toute la ligne depuis la vallée du Pô jusqu'à Cève et j'en préviens aussi le général d'Argenteau », et le 26 septembre : « Nous ne pouvons compter sur l'armée impériale pour la défense du pays. C'est pourquoi je vous répète ce que je vous ai marqué dans la dernière, que je vous laisse le maître des troupes et des opérations, depuis la vallée du Pô jusqu'à Cève et ensuite en descendant jusqu'à Albe. » Voir aussi la relation de M. de Malausséna.

2. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 23, 24, 25, 26 septembre. Le 1er bat. de Maurienne va de la Brunette, citadelle de Suse, à Mondovi, ainsi que le 4e grenadiers, venant de Luzerna, vallée du Pellice ; trois bat. sont dirigés d'Aoste sur Alba et Asti ; le major général Sostegno est chargé d'organiser les masses et milices de ces deux dernières provinces, etc.

3. Arch. de Breil, pièce n° 179. Voir pièce just. n° 54.

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 7 octobre. Il expose d'abord qu'il aurait désiré avoir une conférence avec Colli et avec l'archiduc Ferdinand pour concerter une défense commune, ou combiner une attaque dans la Rivière de Gênes. Puis il ajoute : « Mais il est inutile de songer à obtenir soit l'un que l'autre de ces deux articles. L'archiduc et le général Wallis se sont expliqués aussi clairement que possible avec les Anglais et avec nous, et ni ils veulent entreprendre quelque chose, ni combiner un plan de défense qui porte la réunion de leur armée, en tout ou en partie, avec la mienne. Cela est d'autant plus singulier et inconcevable que ce n'est pas le langage que l'on tient à Vienne. »

5. Arch. de Breil, pièce n° 140 : Bulletin de renseignements daté de Vienne le 12 novembre : « Demande faite au nom de l'amiral Hood : Les généraux qui commandent les troupes autrichiennes en Italie ont-ils l'inclination (*sic*) d'entreprendre quelque chose avant l'hiver, à l'effet de faire quitter aux Français la Rivière de Gênes ? L'amiral avait ajouté qu'à défaut d'une telle intention de leur part, il ne pouvait rester plus longtemps dans ces parages et qu'il serait dans la nécessite de faire sa retraite dans les ports de l'île de Corse. Enfin, le ministre anglais a déclaré que, dans le cas où les généraux autrichiens se refuseraient à une pareille demande, ou feraient difficulté de concourir au but proposé, lord Hood ferait imprimer sa correspondance avec l'archiduc Ferdinand et les autres généraux impériaux, afin de convaincre le public que, depuis trois mois, il n'a cessé de s'offrir inutilement pour seconder par mer les opérations qu'on entreprendrait par terre ; qu'ainsi l'on ne devait pas s'en prendre à lui si la campagne s'était passée absolument à ne rien faire... »

Octobre 1794. Vienne était trop préoccupée de s'entendre avec la Russie, au détriment de la Prusse, relativement au nouveau partage de la Pologne, pour engager ses forces à ce moment [1].

Projet d'offensive de Ritter et Turreau.

La concentration des troupes austro-sardes vis-à-vis de la droite de l'armée d'Italie n'en était pas moins inquiétante, d'autant plus que les troupes impériales, maintenues entre Alexandrie et Tortone, menaçaient la forteresse génoise de Gavi, qui maîtrisait le grand chemin de la Bochetta. Les représentants du peuple Ritter et Turreau sont par suite amenés à reprendre les projets d'offensive de Robespierre jeune, malgré les instructions contraires du comité de Salut public. L'exécution seule, fixée en janvier, en était modifiée par suite des mouvements effectués par les armées dans le courant de l'été [2].

La facilité avec laquelle les Autrichiens avaient été refoulés des hautes vallées des Bormida, l'inaction des Piémontais pendant toute la durée de la hardie manœuvre sur Dégo, semblaient confirmer les avis qui dénonçaient le peu d'entente existant entre les alliés.

La majeure partie de l'armée d'Italie ayant été peu à peu amenée sur le littoral de la Méditerranée, il n'y avait qu'à poursuivre la marche enveloppante entreprise dès le mois d'avril pour tourner la chaîne des Alpes, au lieu de chercher à en franchir les difficiles passages. En débouchant par la vallée du Tanaro dans les plaines du Piémont, ainsi que l'avait projeté d'abord le maréchal de Maillebois en 1745 [3], les Républicains s'établiraient aux environs de Ceva, de Mondovi et de Cherasco, entre les deux masses

1. Sorel, l'*Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 141.

2. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple au comité de Salut public, les 13 octobre, 1 et 3 novembre. Une copie de cette dernière est en outre adressée à Carnot, avec une lettre particulière, le 4 novembre.

3. Colonel Arvers, *Guerre de la Succession d'Autriche*, t. II, p. 269 et 280, note 1.

ennemies; leurs succès seraient ensuite prompts et décisifs [1]. Novembre 1794.

Afin de s'assurer une supériorité incontestable sur le point capital des opérations, il convenait de tirer le plus de troupes possible de l'armée des Alpes, condamnée à l'immobilité par la chute des neiges. En conséquence, sept bataillons et deux compagnies d'artillerie légère se rendent successivement à Nice, à la fin d'octobre et au commencement de novembre [2]. Des ordres sont donnés pour la préparation des équipages d'artillerie et la constitution des magasins de vivres [3]. En vue de faciliter ce dernier objet, un fourrage est exécuté au milieu de novembre dans la vallé du Tanaro; il donne de médiocres résultats, bien qu'aucun parti piémontais ne s'y soit opposé [4].

Quartiers d'hiver de l'armée austro-sarde.

Mis en éveil par cette expédition et par divers avis [5], le général Colli se transporte à Ceva et fait exécuter plusieurs

1. Toutes ces considérations, longuement exposées dans la lettre des représentants du peuple du 1er novembre, sont résumées dans celle du 3 novembre, pièce just. n° 55. Cc plan d'opérations est trop semblable à celui exécuté, en 1796, par Bonaparte, pour que ce général n'en ait pas été l'auteur, ainsi que l'indique M. Costa de Beauregard dans *Un homme d'autrefois*, p. 306. Le même renseignement se trouve d'ailleurs dans un manuscrit des Arch. de la Guerre déjà cité : « Conférences de l'état-major général piémontais : séance du 19 avril 1798 ; coup d'œil général et réflexions sur les opérations de la principale armée austro-sarde pendant la campagne de 1796, par le quartier-maître général Costa de Beauregard. » En regard du passage relatif à cette particularité, on lit en marge : « On tient ce fait de la bouche même du général Buonaparte. » Les lettres des représentants du peuple prouvent aussi que, contrairement à l'assertion de ce général, le plan n'avait pas été rejeté par un conseil de guerre ; à en juger par le style, la lettre du 3 novembre paraît même avoir été dictée par lui.

2. Arch. de la Guerre: Lettres de Petit-Guillaume, les 29 octobre et 6 novembre. Ces troupes partent pour Nice, savoir : le 30 octobre, le bat. de Montferme ; en novembre, le 1er et le 5e Isère ; le 3, le 8e Saône-et-Loire ; le 4, les deux comp. d'artillerie légère, qui s'arrêtent à Tarascon ; le 9, le bat. de Bourg ; le 11, le bat.de la Montagne ; le 12, le bat. des tirailleurs de la frontière et le 2e Haute-Loire.

3. Arch. de la Guerre : Arrêté du 1er novembre. Les représentants du peuple près l'armée d'Italie prescrivent en outre au général d'artillerie de l'armée des Alpes d'expédier à Nice cinq pièces de 12, 14 de 8, avec des caissons d'artillerie, d'infanterie et d'outils, le tout garni et attelé, etc.

4. Arch. de la Guerre: Arrêté du 1er novembre. Les forces se rassembleront au col de San Bernardo et à Orméa. Le général d'artillerie réunira 500 animaux de son service, le commissaire ordonnateur 800, tirés du pays génois, le commissaire national 2.000, requis en pays conquis, etc. — Koch, *Mémoires de Masséna*, p. 128. Cet auteur donne quelques détails sur cette opération, qui aurait été effectuée le 16 novembre et dont les résultats paraissent avoir été minimes. — Arch. de Breil, pièces nos 84, 86, 141 et 135. Dans la seconde, on indique la date du 21 novembre, et, dans les autres, celle du 17, qui paraît plus exacte. Deux à 4.000 Français seraient venus à Bagnasco, y auraient enlevé 85 têtes de bétail, 15.000 livres en argent, du linge ; trois bat. ont quitté Loano, le 14 au matin, pour aller à Bardinetto ; le 15, 1.500 Français sont passés à Calissano, se dirigeant sur le même point ; le 16, les chasseurs de Vetria ont gagné les hauteurs de Priola, etc.

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 6, 10, 12, 13, 16 et 18 novembre, signalant les mouvements des Français, portant leur nombre à 30.000, dont 15.000 dans la vallée du Tanaro, et annonçant un projet d'attaque de leur part. A la fin de la dernière lettre, il ajoute: « Les Impériaux, auxquels je n'ai rien demandé, me font remercier des avis que je leur donnais et m'ont répondu qu'ils ne bougeraient pas. »

Décembre 1794. reconnaissances, qui ne signalent aucun rassemblement important de nature à faire craindre une offensive prochaine. Il prescrit alors de prendre les quartiers d'hiver, qui sont établis le plus près possible de la vallée du Tanaro et disposés sur trois lignes, dont les deux premières pouvaient se secourir en une seule marche [1]. De son côté, l'armée autrichienne cantonnait en Lombardie et dans les Etats du roi de Sardaigne,avec trois bataillons formant un « cordon » d'Acqui à Serravalle, par Ovada [2].

Le projet des représentants du peuple n'avait point, en effet, reçu l'approbation du comité de Salut public [3], dont l'esprit se transformait au fur et à mesure du renouvellement mensuel de ses membres, régulièrement effectué. Les idées pacifiques, d'abord systématiquement écartées, faisaient chaque jour de nouveaux adhérents. Loin de songer à pousser à fond la guerre contre le roi de Sardaigne, on espérait arriver par des négociations à le détacher de son alliance avec l'Autriche et l'Angleterre, ainsi que les autres puissances de la Péninsule [4].

Formation de la division de l'expédition maritime.

Pour en imposer à ces dernières, ordre était donné, le 5 novembre, de prélever sur les deux armées des Alpes et d'Italie, une forte division, qui serait concentrée à Toulon, où la flotte se reconstituait. En conséquence, sept demi-brigades et quatre bataillons, y compris les compagnies d'artillerie, présentant un effectif de 15.000 hommes, sont mis en route à partir du 5 décembre [5]. Il appartenait au général Schérer, nommé, le 3 novembre, en remplacement

1. Arch. de Breil, pièce n° 179 et relation de M. de Malausséna. Voir d'ailleurs pièce just. n° 54.

2. Arch. de Breil, pièces n°s 106 c., 147, 169 et 142. Voir la première pièce just. n° 56. C'est le 24 et le 25 novembre que les troupes impériales quittent leurs cantonnements aux environs d'Acqui. A l'ouest du cordon autrichien, il y avait des postes piémontais depuis Montezzemolo jusqu'à Montenotte, par Rocca Vignale, Millésimo, Cairo.

3. Arch. de la Guerre : Arrêté du comité de Salut public, le 5 novembre. Lettres de Carnot, les 5, 12 novembre et 6 décembre.

4. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 167, 172 et 200. — Arch. de la Guerre : Lettre de Félix Desportes, résident à Genève, le 15 janvier 1795. « Vues générales sur la pacification de l'Italie », mémoire de Lalande, classé au 20 avril.

5. Voir Ve Partie, chap. II.

de Dumerbion admis à la retraite, de formuler des propositions sur l'emploi de l'armée d'Italie ainsi réduite. Janvier 1795.

Venant de l'armée de Sambre-et-Meuse, le nouveau commandant en chef était tout disposé à porter ses troupes en avant, pour les faire vivre sur le pays ennemi, système qu'imposait sur tous les théâtres d'opérations l'état précaire des finances de la République [1]. Il rédigeait donc, en janvier, un projet complet d'opérations offensives contre le Piémont [2].

Projet d'offensive du général Schérer.

Ne trouvant, au double point de vue politique et militaire, aucune analogie entre la situation actuelle de l'armée d'Italie et celle de l'armée franco-espagnole en 1745, Schérer ne jugeait pas à propos de chercher à déboucher par la Bormida et la Bochetta. Le premier de ces chemins ne paraissait pas praticable à l'artillerie et aux gros convois. Le second était trop éloigné et exigeait une marche de flanc dangereuse, entre l'armée austro-sarde et la flotte anglaise, à travers l'Etat de Gênes, dont le gouvernement nous témoignait peu de bienveillance.

Le général considérait comme plus militaire et plus sûr de revenir au plan primitif de Bonaparte, présenté par Robespierre jeune, et d'utiliser la route carrossable du col de Tende comme ligne principale d'opérations, tandis que deux corps particuliers manœuvreraient sur les flancs, l'un

1. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 150, 165 et 217. — Pinaud, *Le comte d'Entraigues*, p. 206. — Arch. de la Guerre : Instruction du comité du Salut public, le 18 mai 1795.

2. Arch. de la Guerre, janvier 1795 : Mémoires sur les opérations de la campagne en Italie. Ces mémoires, quelque intéressants qu'ils soient, étant trop longs pour être insérés aux pièces just., on s'est borné à en donner un résumé très succinct. Les idées qu'ils contiennent présentent tant d'analogie avec celles exposées dans le mémoire rédigé, le 28 mai 1794, par l'adjudant général Clausade et dont il a été précédemment question, qu'on ne saurait douter que cet officier ait été au moins consulté. A ce moment, en effet, il est au quartier général de Nice ; nommé chef de brigade le 22 décembre 1794, il exerce, depuis le 15, le commandement provisoire de l'arme du génie à l'armée d'Italie, en attendant l'arrivée du général Vital (Voir Arch. de la Guerre, Correspondance de l'armée d'Italie, à ces dates). Bonaparte, au contraire, est parti, depuis le 15 décembre, pour Toulon, où il organise l'équipage d'artillerie de la division de l'expédition maritime, et d'où il sera appelé à Paris (Voir correspondance éditée et inédite de Napoléon). On peut d'ailleurs aussi consulter les *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 132, en observant toutefois qu'il n'y a aucune trace, dans les Arch. de la Guerre, d'une proposition faite par le comité de Salut public, en vue de prononcer l'offensive par la Bochetta.

Janvier 1795. par la vallée du Tanaro, l'autre par celle de la Stura. L'exécution de ce projet exigeait que l'armée des Alpes, supposée de 20.000 hommes, en détachât 10.000 vers le col de l'Argentière et que, par l'adjonction de troupes de l'expédition maritime et l'envoi de 10.000 hommes tirés des autres armées, celle d'Italie fût portée à 60.000.

Malheureusement cette dernière se trouvait dans une situation fâcheuse, qui empirait de jour en jour. Dans la crainte d'un retour offensif des Austro-Sardes et dans l'attente d'une réponse favorable au projet d'offensive du mois de novembre, les troupes avaient conservé leurs postes dans les montagnes des Alpes et des Apennins, jusqu'au mois de décembre [1], malgré la rigueur d'un hiver précoce [2].

Triste situation de l'armée d'Italie pendant l'hiver.

Les divisions de la gauche et du centre, réduites à 3.000 hommes environ par les prélèvements faits pour la constitution du corps de l'expédition maritime, avaient pu cantonner assez convenablement dans les villages de la Tinée, de la Vésubie, de la haute Roya et du Paillon [3]. Il en était autrement des 13.000 hommes de la division de droite, dont la majeure partie formait deux groupes principaux de 11 bataillons chacun.

Les troupes de celui de gauche étaient bien parvenues à s'entasser dans les misérables localités, plusieurs fois pillées, des provinces piémontaises du littoral et de la vallée du Tanaro [4]. Mais dans le groupe de droite, établi autour de Vado, on avait cru devoir respecter les habita-

1. Arch. de la Guerre, janvier 1795 : Mémoires sur les opérations de la campagne en Italie, par le général Schérer. — *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 126.

2. Toutes les relations de l'époque, françaises et italiennes, constatent ce fait et comparent cet hiver à celui de 1709.

3. Arch. de la Guerre, situation du 4 janvier 1795 : Division de gauche ; effectif, 4,468 h., présents 2.824 h., répartis entre Colmars, Entrevaux, Isola, Valdeblore, Saint-Martin-Lantosque, Lantosque et l'Escarène. Division du centre : effectif, 7.320 h., présents, 3.205 h., répartis entre Sospel, Breil, Saorge, la Briga et Tende.

4. Arch. de la Guerre, situation du 4 janvier 1795 : 4.035 présents sur un effectif de 8.997 h., répartis entre Ponte di Nava, Orméa, Trappa, Pianbernardo et le col San Bernardo.

Janvier 1795.

tions génoises [1]. Les matériaux manquant pour la construction de baraques, officiers et soldats étaient obligés de bivouaquer, tout en fournissant journellement des postes assez forts aux passages déversant dans les Bormida, ainsi que de nombreux travailleurs aux ouvrages de fortification entrepris et à la réparation du chemin du littoral [2].

A ces causes de fatigue s'ajoutaient les privations résultant du relâchement de tous les services administratifs depuis la chute du parti jacobin. Sans capotes, sans souliers, ne recevant que des denrées de mauvaise qualité et ne pouvant rien acheter, parce que les assignats n'avaient pas cours dans la République de Gênes, les soldats devenaient la proie du typhus.

Les ravages de cette terrible maladie étaient encore accrus et étendus par le manque d'hôpitaux et par un système vicieux d'évacuations par terre [3]. Masséna lui-même malgré sa robuste constitution, était contraint d'aller se soigner à Nice. Il remettait au général Sérurier le commandement de cette division de droite qui, au 20 janvier, comptait plus de malades que d'hommes présents sous les armes [4].

A ce moment, l'armée d'Italie, d'un effectif de près de

1. Arch. de la Guerre, situation du 4 janvier 1795 : 5.475 présents sur un effectif de 11.509 h., répartis entre Finale, Rialto, Orco, Vezzi, Segno, Vado, Legino, Laissio, Quiliano, Madonna del Monte.

2. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 127. — *Mémoires du lieutenant général comte Roguet*, p. 145. — Arch. de la Guerre : Mémoire manuscrit du commandant Paulinier de Fontenille ; lettres du général Schérer, les 1er et 15 janvier ; rapports des médecins Bourgine, Collot, Bourdon, Fragonard, Comolé, en février ; lettre du citoyen Robert, sergent-major au 3e bat. de la 101e demi-brigade, au poste de la Madona de la Neva, près Finale, le 10 décembre 1794.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer au comité de Salut public, en janvier et février 1795 ; de Chevalier, agent supérieur des hôpitaux, le 25 décembre 1794.

4. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 129. — Arch. de Breil, pièce n° 185 : Rapport d'un déserteur, le 6 mars. — Arch. de la Guerre : Ordre du 22 décembre 1794. Le général Sérurier est nommé divisionnaire et prend le commandement de la division de droite pendant la maladie de Masséna. Lettres du chef d'état-major de l'armée d'Italie, le 21 janvier 1795, en envoyant la situation du 1er pluviôse, et de la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre au comité de Salut public, le 6 février : la 1re division de l'armée d'Italie a 14.963 malades sur un effectif de 29.612 h. ; il en reste 11.128 présents sous les armes, 2.396 détachés, 443 embarqués, 240 aux dépôts, 225 prisonniers de guerre, 92 en détention, 126 en congé. Lettres de Schérer, le 18 février : il n'y a que 10.000 h. à la droite ; le 26 février, 14.000 h. sont tombés malades depuis deux mois ; de Villard, le 9 mars ; la droite ne présente que 8.000 h. — *Mémoires de Roguet*, p. 151.

Janvier 1795. 100.000 hommes [1], était diminuée d'un tiers par les entrées aux hôpitaux et réduite à 54.000 combattants. 22.000 étaient répartis le long de la côte, de Vintimille à l'embouchure du Rhône; 15.000 étaient concentrés à Toulon et aux environs; 17.000 seulement restaient en présence de l'armée austro-piémontaise, que l'on croyait sur le point de prendre l'offensive [2].

Dispositions prises par le roi de Sardaigne en vue de continuer la guerre.

Au commencement de 1795, le roi de Sardaigne était peu disposé à entrer en négociations avec la République Française, attendu qu'il ne pouvait espérer obtenir une simple reconnaissance de neutralité comme la Toscane [3]. Il n'avait d'ailleurs perdu que ses provinces d'au-delà des Alpes, sacrifiées dans toutes les guerres antérieures par leur position géographique. Il lui était difficile aussi de se dégager, sans danger, de l'alliance autrichienne, la cour de Vienne disposant de forces importantes, tant en Lombardie que dans la partie orientale du Piémont [4]. Enfin il eût été impolitique de rompre le récent traité de Valenciennes, avant de savoir ce qu'on en pouvait tirer avec l'appui de l'Angleterre [5]. En conséquence, les quartiers d'hiver à peine établis, toutes les mesures furent prises en vue de mettre l'armée sarde en état de continuer la lutte avec avantage.

Grâce à l'emploi de procédés révolutionnaires, ventes de biens du clergé et des hospices, augmentations d'impôts, emprunts forcés, etc., on parvenait à réunir les fonds nécessaires à la réparation des places, à la formation de magasins de subsistances permettant de faire vivre 60.000

1. Arch. de la Guerre: Situation du 3 février 1795. Voir pièce just. n° 57. Lettre du général Schérer, le 26 février.
2. Arch. de la Guerre : Note du résident de la République à Genève, le 19 janvier,
3. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 200 et 235.—Arch. de la Guerre, passim.—Pinelli, *Storia militare*, t. I., p. 493. Le traité avec la Toscane est du 6 février ; il est ratifié le 13.
4. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 235 et 345: Le cabinet autrichien fait assassiner, le 9 février, le porteur de la malle de Suisse, dans l'espoir d'y trouver les preuves de négociations entre la France et le Piémont.
5. Botta, p. 281.

hommes jusqu'à la récolte. Des règlements déterminaient l'ordre des distributions, la tenue des hôpitaux, les dispositions à prendre pour marcher, camper ou cantonner, les peines à infliger aux déserteurs. Février 1795.

L'organisation des troupes légères, si indispensables dans la guerre de montagne, était remaniée. Huit compagnies de chasseurs, formées pendant la campagne précédente au moyen de miliciens et d'émigrés du comté de Nice, constituaient deux bataillons égaux, commandés chacun par un major. Tous les autres corps de ce genre, créés depuis la guerre, étaient fondus en 10 compagnies franches indépendantes. La légion légère se transformait en deux régiments, et deux escadrons de dragons, venus de l'île de Sardaigne sans montures, étaient pourvus de chevaux.

Toutefois les corps parvenaient difficilement à se recruter de façon à présenter 600 combattants par bataillon, comme ils en avaient reçu l'ordre, et, dans les premiers jours de mars, les 92 bataillons piémontais ne présentaient que 30.000 combattants, soit moins des deux tiers du chiffre prévu[1].

Mars 1795.

Conférence de Milan.

Il était d'autant plus indispensable de faire agir cette petite armée de concert avec les forces autrichiennes. Dans ce but, une conférence militaire se réunit à Milan dans les premiers jours de février. L'Autriche y est représentée par les généraux Wallis et Schmitfeld ; l'Angleterre par l'ambassadeur lord Trewor et l'amiral Gooddal ; le Piémont par les généraux de la Tour et Colli.

Bien qu'investi pour la circonstance du commandement général de l'armée piémontaise, ce dernier n'avait même pas reçu communication d'un projet d'offensive à prendre

1. Arch. de Breil, pièce n° 177 : Relation de M. de Malausséna. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 228.

Mars 1795. dès le mois de février dans la Rivière de Gênes, projet que le général de la Tour était chargé de présenter à ce congrès. Tout en s'accordant assez bien avec les intérêts divers des puissances alliées, cette proposition soulevait, au double point de vue du mode et de l'époque de son exécution, des objections dont la solution ne pouvait être obtenue qu'à la cour de Vienne.

En attendant, le roi de Sardaigne croyait utile de répartir ses forces en trois corps d'armée indépendants : l'un au nord, dans la vallée d'Aoste, commandé par le duc de Montferrat; celui du centre, autour de Suse et de Fénestrelles, dévolu au duc d'Aoste; celui du sud, le plus important, restant seul aux ordres de Colli. Ainsi, doublement blessé dans son amour-propre, ce général devait l'être encore plus en se voyant contraint, au commencement de mai, à se placer sous les ordres de M. de Wins, investi du commandement des troupes alliées ; car il avait eu peu à se louer de lui au moment si critique de la retraite du comté de Nice, en avril 1794 [1].

Ces inconséquences, ces atermoiements, le temps que le nouveau général en chef, si méticuleux et si circonspect, allait employer pour mettre en mouvement l'armée impériale, donnaient aux Républicains le loisir de se préparer à faire face à l'agression. Pour remplir cette tâche difficile, toute d'abnégation, Kellermann est mis, le 3 mars, pour la seconde fois, à la tête des armées des Alpes et d'Italie [2].

1. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 149. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 229 et suiv. — *Un homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 278. — Arch. de la Guerre : Relation manuscrite de M. Costa de Beauregard. — Arch. de Breil, pièce n° 177 : Relation de M. de Malausséna. Cette relation est si précise et si détaillée, elle contient des aperçus si nouveaux et des renseignements si curieux sur cet épisode des dissentiments graves entre les armées piémontaise et autrichienne, cause principale de leur échec en 1795, et de leur défaite en 1796, qu'il a paru utile d'en donner un extrait aux pièces just. n° 58.

2. *Journal militaire*, à cette date. C'est donc par erreur que Jomini, dans son *Histoire des guerres de la Révolution*, t. VII, p. 81, indique que Kellermann reçut ce commandement vers la fin d'avril. Dès le 19 mars, le nouveau général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie rédige, à Paris, une note pour le comité de Salut public, après avoir « pris une connaissance exacte de la position de ces armées, d'après les états et les cartes qui lui ont été communiqués par le comité de Salut public. » Le 1er avril, le général Schérer répond de Nice à une lettre de Kellermann, en le priant de se rendre d'abord à l'armée d'Italie, afin qu'il puisse aller lui-même le plus promptement possible à celle des Pyrénées-Orientales. D'ailleurs, Kellermann est à Chambéry, le 6 avril (voir Arch. de la Guerre, à ces dates).

Avril 1795.

Le général Kellermann est nommé au commandement des armées des Alpes et d'Italie.

Il se rend d'abord à Chambéry, quartier général de l'armée des Alpes, aux ordres du général Moulin depuis le premier décembre 1794[1]. Au commencement d'avril 1795, cette armée était réduite à 19 bataillons d'infanterie, un bataillon de sapeurs, huit compagnies de hussards des Alpes et un certain nombre de compagnies d'artillerie. Elle présentait un effectif de 26.600 hommes, dont 20.666 sous les armes, 2.447 malades, et 3.047 dans les dépôts, en congé ou détachés[2]. Ces forces étaient toujours réparties en quatre divisions : trois, en première ligne, dans les vallées de la Durance, de l'Isère et de l'Arve, la quatrième, dite de réserve, fournissant principalement les garnisons de Lyon et de Grenoble[3].

Les soldats, ayant tous fait la campagne dernière, étaient généralement robustes et de bonne volonté ; cependant un assez grand nombre de volontaires profitaient de la complaisance des autorités départementales et municipales pour rentrer dans leurs foyers[4]. L'instruction militaire des troupes était aussi bonne que le permettaient leur dissémination dans de petits villages ensevelis sous la neige, et le service actif qu'exigeait la garde d'un front

1. D'après le *Journal militaire*, le général Moulin a été placé à la tête de l'armée des Alpes, le 17 vendémiaire an III, soit le 7 octobre 1794, tandis que le général Dumas passait de l'armée de l'Ouest à celle des Côtes de Brest ; mais il ne prend son commandement que le 11 frimaire ou 5 décembre, d'après la Correspondance des Arch. de la Guerre.

2. Arch. de la Guerre : Aperçu de l'état de l'armée, le 3 avril. Lettre de Kellermann, le 14 avril. Historique de l'armée des Alpes depuis le 1er floréal, an II, en entier de la main de Berthier, classé au 20 avril. Cette dernière pièce est extrêmement intéressante, en ce qu'elle fait ressortir nettement les réductions successives de cette armée, par l'envoi de 10 bat. sur le Rhin, du 8 au 18 juin 1794, puis de 11 bat. à l'armée d'Italie, en novembre (Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 6 et 29). Les représentants du peuple Ritter et Turreau étaient si déterminés à entrer en Piémont à ce moment qu'ils avaient même requis, par arrêté du 2 décembre, cinq nouveaux bat. Cependant, à la suite d'un conseil de guerre tenu à Grenoble, le 12 du même mois, le représentant du peuple Cassanyes avait pu conserver les 19 bat., « lesquels, ainsi que l'indique Berthier, sont insuffisants pour une simple défensive... » (Voir Arch. de la Guerre : Correspondance des quinze premiers jours de décembre 1794).

3. Arch. de la Guerre : Etat de la main de Berthier et situations. Voici le résumé de celle du 4 avril : 1re division, vallée de la Durance, généraux Petit-Guillaume, Lamy et Valette, cinq bat., 4.147 h. ; 2e division, Tarentaise et Maurienne, généraux Pouget, Richon et Voillot, huit bat., 5.587 h. ; 3e division, Chablais et Faucigny, généraux Dours et Ravier, trois bat., 3.875 h. ; 4e division de réserve, généraux Pellapra, Hue Laborde, Rivas, Simien, César, 5.257 h. Les troupes sont en cantonnements, depuis le commencement d'octobre, (Ordres de Petit-Guillaume, les 1, 3, 7, 8, 11 octobre ; instruction sur le service dans les cantonnements, le 14 novembre).

4. Arch. de la Guerre ; Ordre de Moulin, le 16 février ; lettres de ce général, le 27 avril et de Kellermann, le 14 avril.

Avril 1795. de 60 lieues de montagnes difficiles. On attendait, pour les embrigader, l'arrivée de cadres de bataillons de ligne tirés de l'armée des Côtes de Brest[1]. L'armement était au complet, l'artillerie de siège et de campagne en bon état; mais la poudre manquait[2]. Les ressources des magasins suffisaient pour reconstituer l'habillement et l'équipement; toutefois il n'y avait pas de souliers[3]. Les vivres et les fourrages paraissaient assurés pour toute la durée des quartiers d'hiver; il s'agissait seulement d'augmenter les moyens de transport[4].

Conformément aux intentions du comité de Salut public, cette armée devait être mise en mesure de prendre l'offensive, aussitôt qu'elle aurait reçu les renforts demandés[5]. Le général Kellermann arrête les mesures administratives les plus propres à atteindre ce but, de concert avec les représentants du peuple Dumaz et Réal, qui l'accompagnent[6]; il ordonne la formation de trois bataillons avec les compagnies de grenadiers[7]; il passe à Montmélian, où il prescrit de pousser avec activité les travaux de fortifica-

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Moulin, le 13 décembre; il demande les deuxièmes bat. des 4e, 15e, 37e et 60e rég., ne comptant ensemble que 170 vieux soldats. Lettre du 13 janvier : il a appris, par le représentant Cassanyes, que ces bat. allaient lui être envoyés. Il n'y avait plus, en effet, à l'armée des Alpes, que trois bat. de l'ancienne armée, le 2e d'inf. légère, le 1er du 23e et le 2e du 79e rég. Tous les bat. de l'armée des Alpes sont du reste maintenus à leur complet de guerre par le dépôt des recrues de Lyon, qui est transféré à Grenoble et ne disparaît que dans le courant de 1795 (Ordres de Kellermann, les 13 avril et 8 juillet. Lettres de Piston, le 16 mai; de Dulin, le 1er mai).

2. Arch. de la Guerre : Inventaire du 13 février, situations des 21 mars et 5 avril. — Ordres du 13 avril : faire venir de Valence des mortiers de 10 et de 12; demander trois obusiers de 8 pouces et 800 milliers de poudre, le déficit total étant de 1.600 milliers; surveiller les cartouches entre les mains des hommes, etc.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public à la Commission d'habillement, le 8 mai.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 9 avril; lettres de Dennié, commissaire ordonnateur en chef, le 14 avril, et du comité de Salut public, le 8 mai. Il y avait, pour l'artillerie, 1.551 chevaux et, pour les diverses administrations, 5.444 animaux, en tout 6.995. Ce chiffre était insuffisant et les deux services étaient obligés de s'entr'aider. Les principaux dépôts de vivres étaient à Lyon, Grenoble, Chambéry et Marseille. Ce dernier versait les trois quarts des denrées à Gap et un quart à Digne.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, les 12 et 14 avril.

6. Arch. de la Guerre : « Situation sommaire du service administratif de l'armée, le 9 avril, résultant des états particuliers fournis par les chefs des divers services, et dispositions ordonnées par le général Kellermann ». Lettre de ce général, le 14 avril, et du Comité, le 8 mai.

7. Arch. de la Guerre; Ordre de Berthier et ordres de mouvement, les 9, 10, 17, 22 avril, 6, 7 mai. Les comp. de grenadiers sont groupées en bat. de la manière suivante : 1er bat., formé à Saint-Jean-Maurienne ; 1er bat. du 23e régiment, 6e Côte-d'Or, 1er Basses-Alpes, 1er Lozère, 5e Jura, 9e Isère; 2e bat., formé à Moutiers ; 2e bat. du 79e régiment, 1er Côte-d'Or, 4e Ain, 5e Rhône-et-Loire, 6e Ain, 8e Isère ; 3e bat.. formé à Barcelonnette ; 1er Isère, 1er Mayenne-et-Loire, 1er Aude, 1er Drôme, 3e Jura.

tion entrepris, tant en ce point qu'à Faverges [1]; il va ensuite à Grenoble, où il visite les magasins et invite le service de l'artillerie à mettre les parcs de campagne et de siège en état de marcher [2]; enfin il laisse au général Moulin, maintenu provisoirement à la tête du corps d'armée des Alpes, une instruction sur la défense de la frontière [3], l'engageant, pour couvrir les communications entre les postes retranchés du petit Saint-Bernard [4] et du mont Cenis [5], à s'emparer du col du Mont, ainsi que ce général l'avait proposé dès le 20 mars [6]. Avril 1795

Disposition des forces piémontaises dans la vallée d'Aoste.

Des 13 bataillons piémontais, forts de 4.000 hommes présents sous les armes [7], affectés à la défense de la vallée d'Aoste, quatre seulement gardaient, pendant l'hiver, l'importante position des retranchements du Prince-Thomas;

1. Arch. de la Guerre : Ordre de Kellermann, le 13 avril, et arrêté des représentants du peuple, le 14, constituant un fonds de 80.000 livres. Le chef de brigade La Peyrouse est directeur du génie dans les départements des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes ; le chef de brigade Salonniers exerce les mêmes fonctions dans le Mont-Blanc et l'Isère.

2. Arch. de la Guerre : Ordre de Kellermann, le 12 avril. Le chef de brigade Lagrange commande l'artillerie de l'armée des Alpes ; Guériot est directeur du parc de campagne ; d'Hélis, directeur du parc de siège.

3. Arch. de la Guerrre. Voir pièce just. n° 59. Ce document est en outre inséré dans les pièces just. d'un mémoire sur la campagne de 1795, rédigé par Kellermann et classé à part.

4. Arch. de la Guerre, situations et atlas historique : Série de croquis des positions de Tarentaise et Aoste, d'après la carte de Borgonio, donnant, de décade en décade, du 20 brumaire, an III, au 10 thermidor, an IV, les positions respectives des troupes françaises et piémontaises. Les fortifications, occupées depuis le commencement de l'hiver par les détachements d'un bat. cantonné à l'hospice du petit Saint-Bernard, étaient les suivantes : une batterie couverte auprès du lac Longet et indiquée sur la carte sarde ; une batterie semblable au-dessus des chalets des Lances, au nord de l'hospice ; un baracon, constituant un poste avancé, sur le mamelon coté 2.213 sur la carte italienne, au sud du lac Verney ; ces divers ouvrages étaient armés de quatre pièces de 4, deux de 3, quatre de 1, et un obusier de 6 pouces. En outre, la redoute et la caserne du col de Traversette étaient défendues par deux pièces de 7, deux de 3, et deux obusiers de 6 pouces.

5. Arch. de la Guerre, atlas historique : Carte du capitaine du génie Dabadie jeune. La défense du plateau du mont Cenis était assurée de la manière suivante : Le camp des baracons pour neuf comp., à l'ouest du point 2.150 de la carte italienne, fournissant des gardes aux retranchements armés de deux espingoles, élevés le long de la montagne du Chamois (carte sarde) jusqu'au mont Lamet, pour arrêter tout mouvement tournant partant des Granges Tour ; le camp des Cours, pour trois comp., sur le plateau del Paradiso, ayant comme grand'garde une comp. établie sur la terrasse, entre le Passo delle Finestre et Ferrera, et défendant un retranchement armé de deux espingoles ; le camp de la Grand'Croix, pour un bat., sur le mamelon coté 2.085, à l'est du lac Brun, chargé de défendre quatre batteries, armées de sept pièces, battant la gorge de Saint-Nicolas et les rampes du grand chemin ; le camp des Marmottes, pour une comp., à Corna Rossa, assurant la communication avec celui des Glaciers, pour le même effectif, établi au mont Malamot ; les ouvrages du petit mont Cenis, armés de huit pièces et quatre espingoles, battant les avenues des cols Clapier, d'Ambin et d'Etache ; un camp, pour cinq comp. de grenadiers, sur la rive droite du torrent Roncia, au nord de l'hospice, où était établi le quartier général ; enfin, un camp de réserve de trois comp., à l'ouest des granges Boch, gardant des retranchements et des batteries construits sur les pentes de la Buffa, en vue de couvrir la retraite.

6. Arch. de la Guerre : Lettre du général Moulin au comité de Salut public.

7. Arch. de Breil: Relation de M. de Malausséna. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 223. Le corps du duc de Montferrat se compose du 3e bat. de grenadiers et des rég. de Montferrat, Saluces, la Marine, Verceil, Suse et Bachmann, chacun à deux bat., de deux comp. du corps franc et d'un peu de cavalerie. En ce qui concerne l'effectif, voir pièce just, n° 60.

Avril 1795. ils fournissaient des postes de milices aux retranchements du lac de Combal et du col du Mont, sur les deux flancs [1]. Le reste des troupes était en quartiers d'hiver dans les villages [2]. La brigade Voillot de l'armée des Alpes, présentant 3.800 combattants, était également cantonnée dans la Tarentaise, à l'exception d'un bataillon occupant l'hospice du petit Saint-Bernard [3].

Le 17 avril, 18 compagnies françaises, divisées en trois colonnes, s'étaient dirigées sur le col du Mont; arrêtées par la neige, elles avaient battu en retraite après une légère escarmouche [4]. Le duc de Montferrat, qui était à Aoste depuis le 10, craignant d'être surpris comme l'année précédente, porte son quartier général à Arvrier, puis à Morge et dispose ses forces militairement. Un bataillon se rend au lac de Combal, avec un détachement au baracon de Chavanne, sur sa gauche [5]. Quatre bataillons sont

1. Arch. de la Guerre : Conférences de l'état-major piémontais, en 1798, séance du 15 mars ; mémoire du marquis Lascaris, capitaine de l'état-major général : « Le col du Mont, formant la gauche de la position, était défendu par un fort détachement, quelques pièces de canon et des espingoles. Les détachements du Fornet et de Julières (Uselières) étaient destinés pour marcher à son secours en cas d'alerte. Le camp du Prince-Thomas, centre de la position générale, avait pour sa défense quatre bat., dont un au baracon Charles, un deuxième au baracon Maurice, un au Tuet (le Touve sur la carte sarde, Thovès de la carte italienne), et un quatrième en seconde ligne, aux gorges d'Arpi. Les canons étaient aux baracons; la gauche du camp, appuyée au col La Croix, gardé par 30 volontaires, la droite au vallon de la Balme, défendu par un détachement cantonné au village du même nom, où l'on avait abattu le pont sur la Doire, précaution qui coupait toute communication avec le chemin du petit Saint-Bernard. Un poste, établi sur le mont du Parc, observait l'ennemi du côté de la Goulette (Goletaz) et de Pont-Serrand ; un deuxième poste, établi sur les plateaux de Follié (les Feulettes sur la carte sarde, Foeillé sur l'italienne, ou redoute de Planpra) en éclairait les mouvements du côté du vallon de la Tour et du glacier du Ruitor. Une quarantaine de volontaires gardaient le poste du lac de Combal, formant la droite de la position générale. En cas d'attaque, les détachements de l'Avisaille, d'Entrèves et de Courmajeur devaient marcher à son secours. »

2. Les troupes, cantonnées dans les villages situés en aval d'Aoste, se réunissent d'abord dans cette ville.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 4 mai : 6e Ain, 870 h. au Saint-Bernard ; 4e Ain, 862 au Miroir ; cinq comp. du 1er bat. franc de la République, 433 h. et guides à pied, 20 h., à Bourg-Saint-Maurice ; 1er Côte-d'Or, 342 h. à Aime ; 2e bat. du 79e rég., 912 h. et grenadiers du 8e Isère, 83 h. à Moutiers ; artillerie, 220 h. ; génie, 56 h. ; gendarmes, 39 h. Le général Badelaune, envoyé à Toulon pour l'expédition maritime, avait été rappelé par Kellermann, pour prendre le commandement des troupes de la Tarentaise, à la tête desquelles il s'était tant distingué en 1794 ; mais, déjà gravement malade, il n'arrive à Annecy, au commencement de mai, que pour aller mourir à Genève, le 15 juin (Arch. de la Guerre : Nomination, le 12 mai. Lettres de Piston, les 16 et 23 mai ; de Moulin, le 29 mai).

4. Arch. de la Guerre : Mémoire historique de la campagne de 1795, par le général Kellermann. La colonne du centre a seule été engagée ; un homme a été blessé légèrement à l'épaule.

5. Arch. de la Guerre : Mémoire du marquis Lascaris : « Un bat. et quelques milices étaient destinés à la défense du poste de Combal. Il fournissait une garde à la redoute de Chavanne, qui assurait sa gauche et défendait l'avenue depuis Pont-Serrand par le grand vallon de Chavanne. Sa droite est appuyée à un énorme glacier du mont Blanc (celui de Miage) et défendue par une batterie et des retranchements, Le canon de ce poste bat tout le bas de la vallée sur l'avenue du col de la Seigne. Le front est couvert par un lac artificiel assez profond. Ou tenait toujours une garde à la Croix du Bonhomme (peut-être le défilé à l'est des chalets d'Arpvieille d'en haut, où passe le chemin du col de Chécouri), poste qu'on regardait comme une très bonne position à prendre, au cas qu'on fût forcé d'abandonner celle de Combal; elle est beaucoup plus resserrée. »

affectés à la défense des retranchements du camp du Prince-Thomas, servant de réduit aux postes du Mont-du-Parc, de la redoute de Planpra et du col de la Croix, gardés chacun par un bataillon. Les cinq derniers sont échelonnés dans le Valgrisanche[1]; ils fournissent une garde aux granges ou alpes de Vaudet et trois compagnies aux travaux défensifs du col du Mont, en soutien des milices du pays[2]. Mai 1795.

Occupation du col du Mont par les Français.

Au commencement de mai, les neiges fondant rapidement, plusieurs engagements ont lieu. Le 6,300 Piémontais attaquent les avant-postes français entre le mont Valezan et la batterie couverte de droite ; ils sont repoussés avec perte de deux hommes. Le lendemain, dans la nuit, 600 Républicains descendent à Goletaz[3]. Là, ils se divisent en trois colonnes. Celle de droite franchit à gué le ruisseau de Ruitor, passe au-dessous du poste des Feulettes et enveloppe la garde dite de la munition ; elle fait alors le signal convenu à la colonne de gauche, qui se jette sur la Thuile et y met le feu, tandis qu'elle-même se porte sur Thoves et en chasse un bataillon piémontais. Celui-ci se replie précipitamment sur le mont du Parc, où il se rallie derrière les retranchements. Bientôt soutenu, il fond en deux colonnes sur Thoves, d'où il refoule à son tour les

1. Ce sont les rég. de la Marine et de Verceil, ainsi que le 3e bat. de grenadiers.
2. D'après le manuscrit fort intéressant de M. le lieutenant de la Bigne, 22e bat. de chasseurs, travail déjà cité, le col du Mont est un petit plateau ayant la forme d'un triangle de 70 mètres à la base, sur 50 mètres de hauteur. Le versant italien est beaucoup plus rapide que le versant français. Le sommet de ce dernier était couronné par un retranchement en pierre sèche, précédé, à 50 mètres en avant, par un autre retranchement établi au nord du chemin. Deux baracons, une ligne crénelée et une redoute étaient construits sur le plateau du Roussier, au sud de la grande Becca du Mont ou de l'Ano, et constituaient un réduit pour la défense. Ces ouvrages étaient armés de cinq canons de 4, deux petits mortiers et 11 espingoles.
3. Arch. de la Guerre : Lettre du général Piston, chef d'état-major de l'armée des Alpes, le 16 mai. Rapport de la gauche de la 2e division, du 10 au 25 floréal (29 avril au 14 mai). Mémoire du marquis Lascaris déjà cité. M. de Lascaris n'indique que 400 h. pour les Républicains. Il accuse une perte d'une trentaine d'hommes, dont un capitaine, du côté des Piémontais. Les documents français donnent bien ces chiffres pour les prisonniers mais ils signalent, en outre, 200 tués, ce qui paraît exagéré, puisqu'il n'y a pas eu de combat à proprement parler. — Pinelli, p. 503, parle également de l'attaque de Thoves et de l'incendie de la Thuile par les Républicains, dans la nuit du 7 au 8 mai ; mais il assigne à cette affaire la date du 8. D'ailleurs, quel fonds faire sur un auteur qui, p. 506, cite, comme ayant été récompensés à propos des engagements dans la vallée d'Aoste, des militaires de rég. employés aux environs de Suse. Comparer au besoin ce passage avec les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 251.

Mai 1795 Républicains, dispersés pour piller; il les rejette sur la rive gauche du Ruitor, le long de laquelle la troisième colonne s'était déployée à titre de réserve; il pousse même la poursuite jusqu'à Pont-Serrand. Les Républicains avaient sept blessés, dont un officier abandonné à la Thuile; mais ils emmenaient un capitaine et 30 soldats piémontais. Par contre, la nuit suivante, une reconnaissance française, se dirigeant du Miroir sur le col du Mont, tombe dans une embuscade et perd quatre hommes.

Pendant ce temps, l'adjudant général Alméras concentre 2.200 hommes dans les cantonnements des Moulins, du Miroir, des Mazures et de Sainte-Foy. Dans la nuit du 11 au 12, ces troupes se mettent en mouvement sur trois colonnes, par une violente tourmente de neige[1].

La colonne de gauche, de 800 hommes, remonte le nant de Saint-Claude, traverse le col de la Sachère et atteint la chapelle de San Grato. 250 hommes y restent en observation, pour empêcher l'ennemi d'arriver du village de Fornet; le reste se dirige sur le col du Mont, afin de prendre à revers ses défenseurs. Le vent qui, soufflant de la Tarentaise, avait jusqu'alors secondé les Républicains, arrête leur marche. Le chef de bataillon Bernard, du 6e bataillon de l'Ain, commandant de la colonne, un officier et 20 volontaires sont ensevelis dans une avalanche[2]. Les troupes sont forcées de rester à San Grato.

La colonne de droite, forte de 400 hommes, s'engage dans le vallon des Clous[3], d'où elle doit se porter sur le flanc des retranchements piémontais en suivant un contre-

1. Le récit de la prise du col du Mont a été composé au moyen des documents suivants: Travail de M. le lieutenant de la Bigne, du 22e bat. de chasseurs. — Arch. de la Guerre : Situation de la brigade Voillot, du 10 au 25 floréal (29 avril au 14 mai); lettres du général Piston, les 16 et 20 mai; mémoires du général Kellermann et du marquis Lascaris. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

2. M. le lieutenant de la Bigne mentionne que le commandant Bernard a été enterré dans une redoute construite auprès du village du Miroir, redoute qui a été recouverte par l'éboulement d'une partie de la pointe d'Averne en 1878.

3. Cet itinéraire est celui indiqué par M. de la Bigne. Il se pourrait aussi que la colonne de droite eût gagné le camp de Filuel, puis les pentes septentrionales de la pointe d'Archeboué et non les pentes méridionales. Les relations du général Kellermann et du marquis Lascaris ne donnent à cet égard aucun renseignement précis.

fort de la pointe de l'Archeboué. Poussée par le vent, elle traverse l'arête et, franchissant le glacier d'Ormelune, s'empare du baracon de la Croix[1], qu'incendient les défenseurs avant de se replier. A ce moment, la colonne du centre achevait de prendre possession du col du Mont. Avril 1795.

Celle-ci, présentant 1.000 hommes et conduite par l'adjudant général Alméras, est aperçue, une heure avant le jour, par une garde piémontaise, qui est enlevée, après avoir tiré quelques coups d'espingole. Aveuglés par la neige, assourdis par la tempête, les autres postes ennemis et leurs sentinelles n'entendent rien, en sorte que les Français pénètrent sans coup férir sur le col et y font prisonnières les trois compagnies de grenadiers, endormies dans leurs huttes[2]. Seuls les miliciens, sous les ordres du capitaine Chamonin de Valgrisanche, se rallient sur les pentes du Bec de l'Ano; attaqués à la baïonnette, ils sont bientôt acculés à un ravin escarpé, le long duquel ils parviennent à s'échapper[3].

Epuisés par cette lutte de dix heures contre un vent glacial, les Républicains étaient trop peu nombreux pour s'aventurer dans le Valgrisanche[4]. D'ailleurs, à la première nouvelle de l'attaque, 800 Piémontais s'étaient portés sur le plateau de Champigny, au-dessus de Fornet; les ponts de Surier et de Chatelet avaient été détruits[5]. En outre, le lendemain, à titre de diversion, le duc de Montferrat fait

1. Ce baracon était situé sur le versant italien du col du Mont, probablement au point 2.350 de la carte italienne. Le commissaire des guerres Clairac indique que ce magasin était à une demi-lieue plus bas que le col (Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, le 7 septembre.)

2. 200 h et 10 officiers, dont le major, Vialardi, du rég. de Verceil, d'après les relations françaises et piémontaises. — Pinelli, p. 504.

3. Sans doute le ravin qui débouche dans le vallon de Lago, au point 2290 de la carte italienne.

4. Les rapports français indiquent que le froid était si vif que le vin et l'eau-de-vie avaient gelé dans les bidons. Dans sa lettre du 20 mai, le général Piston dit que personne n'a été tué par le feu de l'ennemi, mais que 50 h. sont morts de froid ou de chutes dans les précipices, et que 200 h. sont hors de service par suite de fatigue ou de membres gelés. Il considère cette perte comme très grave, puisqu'on ne peut remplacer ces soldats.

5. M. le lieutenant de la Bigne donne, comme commandant en Valgrisanche, le colonel du rég. de Verceil, Valperga di Majone, qui, d'après Pinelli (p. 505), aurait dirigé le lendemain l'attaque contre le petit Saint-Bernard.

Mai 1795. attaquer par quatre bataillons[1] le petit Saint-Bernard, dont les défenseurs, quoique peu nombreux[2], résistent victorieusement[3].

Une tentative faite, le 22 mai, pour reprendre la chapelle de San Grato ayant échoué également[4], la position de Champigny parut trop exposée et fut abandonnée par l'ennemi, qui établit, à la hauteur de l'église de Valgrisanche, une ligne fortifiée[5], couverte par des postes disposés en échelons sur les deux rives du torrent[6], et se reliant aux détachements envoyés dans les vallées de Rhême et de Savaranche[7].

1. Voici le récit du marquis Lascaris : « On posta un corps dans le bois noir et sur le mont de la Tour, afin de soutenir la retraite aux colonnes attaquantes, qui passèrent, une par le grand chemin de la Goulette, l'autre par celui des glaciers et du Chaz Dur, pour se porter sur le mont Valaisan. Après quelques heures de combat, nos troupes reçurent ordre de se retirer. Notre but, en faisant cette attaque, n'était pas d'emporter le poste, mais de donner de l'inquiétude à l'ennemi de ce côté-là et l'empêcher de faire filer des troupes du col du Mont. On fit un officier prisonnier et quelques soldats».

2. En admettant que le 6e bat. de l'Ain, fort de 870 présents sous les armes, qui était au petit Saint-Bernard, ait été renforcé de tout le reste de la brigade, il ne pouvait y avoir que 1.637 h., puisque 2.200 étaient au col du Mont. Mais, comme il était indispensable d'avoir des postes tant aux Chapieux qu'à Bourg Saint-Maurice, à Tignes et même à Moutiers, qu'enfin on ne peut compter les 39 gendarmes, il est bien certain qu'il n'y avait pas au Saint-Bernard plus de 1.000 combattants français. Les quatre bat. piémontais ne devaient pas présenter plus de 1.200 h., bien que le rapport du général Voillot en signale 2.500.

3. D'après les rapports français, lés Républicains ont eu un officier pris, deux soldats blessés ; ils ont tué 30 Piémontais et en ont pris 24.

4, Arch. de la Guerre : Situation du 1 au 10 prairial (20 au 29 mai) : « Le 3 prairial (22 mai), sur les 10 h. du matin, l'ennemi a envoyé une forte reconnaissance sur les hauteurs de gauche, vis-à-vis le col du Mont, poste de la division de Tarentaise. Elle a engagé une assez vive fusillade avec nos tirailleurs, qui ont été soutenus à temps. Ce mouvement masquait la marche de trois colonnes qui s'avancèrent dans le ravin et à mi-côte, dans l'intention de couper les tirailleurs qui avaient engagé l'action avec la reconnaissance. Un renfort a été aussitôt détaché du col du Mont, avec deux espingoles, qui s'est porté sur le flanc des colonnes piémontaises, et les a forcées à se retirer sur les 4 h. et demie du solr, avec perte de 20 h. tués ou blessés. Nous avons eu un homme fait prisonnier.»

5. D'après le travail de M. le lieutenant de la Bigne et la relation du marquis Lascaris, cette ligne de défense était organisée de la manière suivante : sur la rive gauche du torrent, une sorte d'ouvrage à cornes, en avant de l'église, barrait l'intervalle compris entre les énormes rochers de la Becca de l'Auille et le cours d'eau ; sur la rive droite, une série de redoutes fraisées garnissaient les terrasses étagées le long du torrent de Toss (carte sarde), en avant de Gerbelle et des Arnous (carte italienne), sur un cont'efort de la Becca di Tos (carte italienne) ou dou Merlo (carte sarde). La maison forte, marquée sur ces deux cartes, était une de ces redoutes ; une autre, marquée seulement sur la carte sarde, était au dessus ; elles étaient reliées entre elles par une palissade, couverte par un abatis. Le pont, qui était en avant de l'ouvrage à cornes, avait été détruit et reconstruit à Gerbelle, d'où un chemin, existant encore aujourd'hui, avait été fait pour permettre l'accès des redoutes supérieures, par Plante et Verconey.

6. Sur la rive gauche du torrent, un camp sur la côte de Chapelan, au-dessus de Sevey, avec postes au pic de Rehin (probablement point 2923 de la carte italienne), à Alp Vieille, Menlieu (carte sarde, point 1863 de la carte italienne), à Bonne, et au défilé de Mondange ; sur la rive droite, camps volants à la Plonta, mont Forcat, la Rolla, la Truche, près du torrent Cari (carte sarde), et une garde à l'Alpe de Vaudet, avec un poste retranché (marqué sur la carte sarde) au col du même nom.

7. Le détachement du val de Rhême était cantonné au hameau de Fos, où convergent les divers passages fort mauvais, venant du Val de Tignes ; il entrait en relation avec les troupes du Valgrisanche par le col della Finestra. Le marquis Lascaris mentionne aussi que, en vue de couvrir Courmayeur et de relier directement le camp retranché du Prince-Thomas avec le poste dn lac de Combal, le duc de Montferrat envoya une garde au col de l'Arp.

Mai 1795.

Le général Kellermann se rend à Nice.

Tandis que ces événements se produisaient à cette extrémité septentrionale de la frontière des Alpes, le général Kellermann se rendait successivement à Valence, Avignon, Aix, Marseille, Toulon[1], inspectant les corps de cavalerie[2], les divisions de la côte, les magasins et établissements militaires, s'entendant avec le contre-amiral Martin, commandant l'escadre de la Méditerranée, et les trop nombreux représentants du peuple en tournée dans le Midi[3], tant pour assurer la tranquillité dans le pays que pour activer l'envoi des subsistances et des effets indispensables aux troupes[4]. Il arrivait, le 5 mai, à Nice, où il était impatiemment attendu par le général Schérer, qui lui remettait le commandement de l'armée d'Italie et partait aussitôt pour Perpignan[5]. Grâce aux mesures prises en février et mars, la situation de cette armée s'était améliorée au point de vue sanitaire[6]; mais, à mesure que diminuait le nombre des entrées aux hôpitaux[7], les pertes provenant de la désertion

1. Arch. de la Guerre : Correspondance du mois d'avril. Le général Kellermann et les représentants du peuple Dumaz et Réal sont à Marseille, du 24 au 28 avril.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumaz et Réal, le 28 avril ; de Guérin, chef de brigade des hussards des Alpes, le 12 mai ; rapports au comité de Salut public en mai. La situation de la cavalerie de l'armée d'Italie est la suivante : 5e cavalerie, 609 h., 490 chevaux, à Arles ; 9e dragons, 986 h., 700 chevaux, à Avignon ; 20e dragons, 865 h., 500 chevaux, à Tarascon, dépot, 379 h., à Aix ; 24e et 25e chasseurs, 961 h. à Marseille, 51 à Arles, 260 à Aix, 28 au Beausset, 300 à Toulon ; 1er hussards, 439 h , à Marseille ; dépôt, 302 h. à Narbonne ; le reste, 1.003 h., à l'armée des Pyrénées-Orientales. Ces troupes n'ont ni habillement, ni armement, ni équipement ; les chevaux dépérissent faute de soins.

3. On ne compte pas moins de 30 représentants du peuple en mission dans les départements de l'arrondissement de l'armée des Alpes et d'Italie, indépendamment de Dumaz et de Réal. Leurs déplacements étant incessants, ils ne prennent que des mesures momentanées, dictées par des circonstances locales et non par des vues d'ensemble, le plus souvent inconciliables entre elles et surtout avec les exigences des opérations, ainsi que le prouvent les nombreuses dépêches de Kellermann au comité de Salut public.

4. Arch. de la Gnerre : Arrêtés du représentant du peuple Poultier, à Marseille, le 15 avril, relativement aux ateliers du service de l'artillerie à Avignon, Marseille, Toulon, Antibes et Nice ; les 7, 8 avril et 1er mai, concernant les transports de fourrages à l'armée d'Italie par terre et par mer, à partir des dépôts d'Arles, Port Chamas, Bouc, Martigues, la Ciotat, etc.

5 Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 1, 24, 27 avril et 7 mai. Ce général quitte Nice le 8 mai, pour aller prendre le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales.

6. Arch. de la Guerre, passim. Le 9 avril, il existe 51 hôpitaux fixes, huit ambulants et 19 dépôts d'évacuation. Ces établissements hospitaliers, desservis par 3.000 employés, étaient répartis en cinq divisions, de Marseille, du Var ou Antibes, de Nice, du centre et de la gauche, enfin de la droite. Ils pouvaient soigner 19.500 malades, dont 3.000 seulement étaient couchés dans des lits à une place, les autres n'ayant que des lits à deux places. Il y avait aussi plusieurs hospices de convalescents, notamment à la Vedette, près d'Antibes, à Monaco, dans un couvent de religieuses, à l'oratoire de Sainte-Catherine, entre San Remo et Port Maurice, etc. Les évacuations étaient effectuées par mer autant que possible. Le représentant du peuple Turreau et le médecin en chef Bourdois sont les principaux agents de cette organisation.

7. Arch. de la Guerre : Situations. Aux hôpitaux, le 3 février, 30.501 h. ; le 4 mars, 33.048 ; le 4 avril, 31.467 ; le 4 mai, 28.559 ; le 3 juin, 25.785 ; le 3 juillet, 23.517 ; le 15 juillet, 22.397.

Avril 1795.

à l'intérieur augmentaient[1], et elles n'avaient été comblées que par le renvoi à l'armée des troupes de l'expédition maritime, réclamé par Schérer et effectué après le combat naval du cap Noli[2]. L'aile droite, réduite à 9.500 hommes, avait pu être ainsi portée à 15.500[3].

Ce renfort était d'autant plus nécessaire qu'une attaque générale de l'ennemi paraissait toujours prochaine. Le refus opposé par le gouvernement génois à une demande de passage des troupes autrichiennes sur le territoire de la République[4], la réception peu amicale faite par ce même gouvernement au nouveau ministre plénipotentiaire envoyé par le roi de Sardaigne[5], étaient des indices graves, que corroboraient tous les renseignements recueillis[6] et de nombreuses affaires d'avant-postes.

Affaires d'avant-postes.

Dans la nuit du 23 au 24 mars, le chevalier Pian, avec une centaine d'hommes de sa compagnie et de miliciens, partait de Limone, malgré le mauvais temps, gagnait le col de Tende, pénétrait dans un grand baracon occupé par une garde de 80 Républicains et en prenait 20, le reste ayant pu s'échapper par une seconde porte[7].

1. Arch. de la Guerre : Situations. Effectif, le 3 février, 98.866 h., le 4 mai, 94.483 ; le 3 juin, 93.576 ; le 19 juin, 87.568. A cette date, la situation porte la note suivante : « La désertion à l'intérieur est immense. Une fois que le soldat est sur ses foyers, il ne revient plus, malgré les invitations et les réclamations des représentants du peuple et du général d'armée. » A la date du 20 juin, le représentant du peuple Réal, alors à l'armée des Alpes, écrit au comité de Salut public que la désertion est « effrayante » et que le général Moulin estime les pertes à « 1 000 ou 1.200 hommes par décade ». Il a cependant pris un arrêté à ce sujet, aussi bien que le représentant du peuple Poultier, à Marseille, dès le 20 avril.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 18, 26 février et 5 mars.— *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 131. — Voir, en outre, Ve Partie, chapitre 11.

3. Arch. de la Guerre : Situations des 4 mars et 4 avril. La division de gauche passe en même temps de 2.781 combattants à 3.671 et celle du centre de 3.774 à 4.877. L'augmentation totale n'était que de 7.940 h., bien que, dans le même temps, la division de l'expédition maritime en présentât 12.399, que l'effectif des hopitaux eût diminué de 1.581 et celui des divisions de la côte de 908. Il est vrai que cinq bat. étaient restés à bord des vaisseaux ; mais comme, d'après la situation du major de l'escadre en date du 1er mai, ils ne présentaient qu'un effectif de 2.594 h., il y avait, en somme, une perte d'environ 4.000 h., qui ne pouvait être attribuée qu'à la désertion à l'intérieur.

4. Arch. de la Guerre : Note de Boccardi, chargé d'affaires à Paris de la République de Gênes, pour le comité de Salut public, le 26 mars.

5. Arch. de la Guerre : Extrait de la correspondance secrète, envoyé par Schérer, le 23 mars.

6. Arch. de la Guerre : Renseignements envoyés par Cacault, de Florence, les 17 février et 11 mars ; par Villard, de Gênes, le 4 mars ; par Bacher, de Bâle, les 13 et 18 mars ; par Régis, de Gênes, le 19 février ; par Ange Pico, de Savone, les 21, 25 mars, 7 et 15 avril. Lettres de Schérer, les 14, 24 et 27 avril. — Régis, Piémontais réfugié, et Ange Pico étaient les principaux agents d'un service de renseignements organisé par le général Schérer (Arch. de la Guerre : Lettre de ce général, le 19 février).

7. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Le chevalier Pian reçoit 400 livres de pension.

Le 25 du même mois, le 3e bataillon de la 3e demi-brigade légère s'engage dans le vallon d'Inferno, abandonné la veille par une compagnie franche et quelques miliciens piémontais. Cette petite troupe[1] s'était repliée à Sarezzo, Capello et Mindino, hameaux situés dans le ravin de Loria, laissant une garde au passage de Mulatté, à l'est du mont Berlino. Elle est bientôt appuyée par quatre compagnies de chasseurs, aux ordres du chevalier Nicolis[2], qui, le 5 avril, empêchent les Français de s'établir au col de Casotto. Les miliciens de Roccafort, chassés de Mulatté durant l'action, réoccupent ce point, sur lequel Colli prescrit de diriger la compagnie Pandini, tout en envoyant à la Chartreuse de Casotto le bataillon d'infanterie du marquis Pallavicini[3]. Mais, le lendemain, avant l'arrivée de ces renforts[4], le poste de Mulatté est mis en complète déroute par 150 carabiniers français, qui rentrent ensuite dans leur camp en arrière de Trappa[5]; ils se bornent à fourrager tout le long du vallon d'Inferno, dans la journée du 11 avril[6], et à inquiéter les postes ennemis de Garessio, Priola et la Sotta[7]. Avril 1795

Le 8, une cinquantaine d'hommes du 1er bataillon de la 20e demi-brigade, en cantonnement à Isola, parviennent, malgré la neige, à l'église de Sant'Anna, vers 11 heures du soir. Grâce au brouillard, ils y surprennent un même

1. Son effectif est de 93 h., d'après M. de Malausséna.
2. Cette troupe s'établit à la Chartreuse de Casotto, ayant un fort poste au col du même nom.
3. Arch. de Breil, pièce n° 186 : Ordre de Colli à Dellera, le 5 avril.
4. Arch. de Breil, pièce n° 186 : Lettre de Colli, le 6 avril. Il reproche à Dellera de n'avoir pas exécuté son ordre de la veille et lui prescrit de punir le capitaine de la comp. Roccafort, pour s'être laissé surprendre au col de Mulatieri (Mulatte de la carte italienne).
5. Arch. de Breil, pièce n° 282 : Rapport du marquis Pallavicini, le 10 avril, jour de son arrivée à Casotto, à 9 heures et demie du soir, après une reconnaissance. Il indique que les Français sont campés « au Bouchin de Fontans », point qui n'est marqué sur aucune carte, et qu'ils ont abandonné « le Bric Berlin et Mulatieri ».
6. Arch. de Breil, pièce n° 282 : Lettre du marquis Pallavicini, commencée le 11 avril, à 10 h. du matin, et terminée le soir.
7. Arch. de Breil, pièces nos 2 9 et 282. — Arch. de la Guerre : Situation de la division de droite, du 31 mars au 9 avril. Lettre de Schérer, le 14 avril. — Les documents français donnent, pour les Piémontais, 33 prisonniers, autant de morts et cinq blessés ; pour eux-mêmes, un homme tué et deux blessés. M. de Malausséna avoue 27 prisonniers, outre quelques morts; il mentionne, sans doute par erreur, la date du 8 avril.

Mai 1795. nombre de chasseurs de Nice, qui sont obligés de se rendre à discrétion avec leur capitaine, Raibaudi[1]. Par contre, une compagnie de ce même corps, dirigée par le baron Galera, passe, le 29, de la vallée de la Stura dans celle de la Tinée, par le col Long, et enlève la majeure partie de la garde de Douense, près de Saint-Etienne[2].

Le 1er mai, le capitaine Crouvier, du 3e bataillon de la 56e demi-brigade, commandant le poste du mont Spinarda, refoule, avec une compagnie de grenadiers, les patrouilles de la grand'garde piémontaise de la Sotta. En se repliant, il laisse trente hommes en embuscade et, au moment où l'ennemi se dispose à les enlever, il le fait attaquer de flanc par une centaine d'hommes, qui font sept prisonniers[3].

Presque au même moment, le chevalier Bonnaud part des Bains de Valdieri à la tête de 171 hommes et, le 3 mai, à la pointe du jour, cerne et brûle les baracons du poste de Ciriegia[4], occupés par la compagnie franche de Gras, forte de 100 hommes, qui met bas les armes. Prévenu le jour même, le général Garnier tire quelques troupes

1. Arch. de Breil, pièces nos 106, 282, et relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Situation de la division de gauche, du 31 mars au 9 avril Lettre de Schérer, le 14 avril. Les documents français accusent, le premier 25, le second 53 prisonniers, dont un capitaine. Les documents piémontais donnent, pour cette affaire, la date du 10 avril ; ils indiquent que trois coups de fusil ont été tirés sur la sentinelle et que « les 45 Français ont pratiqué le stratagème de s'annoncer au nombre de plusieurs bataillons entourant l'église, et, pénétrant à l'arme blanche, ont désarmé les 52 h. de garde ». D'après le rapport du baron de Streng, commandant les troupes de la haute vallée de Stura, il y avait à Sant'Anna, un capitaine, quatre caporaux et 46 soldats ; ce poste avait été placé, le 8 avril, c'est-à-dire deux jours avant l'attaque, malgré la difficulté de l'approvisionner et de le soutenir.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Situation de la division de gauche, du 29 avril au 14 mai. — Ce poste était de 25 hommes ; six se sont échappés.

3. Arch. de Breil, pièce no 208 : Lettre du général marquis de Montafia, de Ceva, le 10 mai, transmettant un rapport du marquis Colli sur cette affaire. — Arch. de la Guerre : Situation de l'armée d'Italie, du 30 avril au 9 mai. — Les documents français portent la perte des Piémontais à huit prisonniers et six tués. Un seul officier républicain, le lieutenant Lang, a été atteint d'un coup de feu qui lui a cassé la jambe. Dans son rapport, le marquis Colli signale huit hommes manquants, tués, égarés ou prisonniers, savoir quatre du corps franc Giulay, deux des chasseurs de Nice, un des chasseurs de Piémont et un des chasseurs de Novare, ainsi qu' « un certain nombre de blessés ». Il ajoute : « Les habits français, que les nôtres ont pris, sont 11, quelques sabres et quelques fusils » ; ce qui tendrait à faire croire qu'il y a eu 11 Républicains tués.

4. Cote 1470 de la carte italienne. Voir d'ailleurs le *Mémoire du général Garnier*, déjà cité, p. 39 et 119. Dans la situation de l'armée d'Italie, du 30 avril au 9 mai, il est marqué que le « fort détachemeni de l'ennemi a débouché par le col de Finestre ». Cette indication, qui n'est pas répétée dans la situation de la division de gauche du 29 avrll au 14 mai, paraît inexacte, attendu que Bonnaud, partant des bains de Valdieri, ainsi que le dit M. de Malausséna, aurait fait un détour énorme. Il est plus probable qu'il a franchi le col de Ciriegia ou de Cavalet, peut-être même celui plus difficile de Rovina, dont il se servit dans l'expédition du 2 septembre.

de Saint-Martin-Lantosque et des cantonnements voisins[1]; le lendemain, il se met à la poursuite de Bonnaud, sans pouvoir l'atteindre. Puis, apprenant que les Piémontais sont revenus à Sant'Anna, il y porte trois colonnes de 400 hommes chacune[2]. Après 11 heures d'une marche pénible, par des sentiers difficiles, couverts de glace et de neige, il atteint, le 7 mai, les hauteurs au-dessus de l'Oratoire, que l'ennemi abandonne précipitamment. Le 9, les Républicains rentrent dans leurs cantonnements[3]. Mai 1795.

Le 15, la présence de patrouilles françaises entre les passages de Boaira et de Selle Vecchie, à l'est du col de Tende, fait avorter une entreprise extraordinairement hardie, que se proposaient d'exécuter les Piémontais contre les postes de Carnino et de Viozene[4]. Le lendemain, le cheva-

1. Arch. de la Guerre: Situation du 4 mai. A Belvédère, 5e Hérault, 130 h.; à Saint-Martin-Lantosque, 15e légère, 533 h.; dans le Valdeblore, cinq comp. du 2e bat. de la 20e demi-brigade, 252 h. Il était difficile de réduire ces divers postes; aussi est-ce le 3e bat. de la 105e demi-brigade, particulièrement mentionné et arrivant de Nice, d'où il était parti fort de 491 h., qui a dû constituer le fond de la colonne lancée à la poursuite de Bonnaud.

2. Le baron de Streng, dans son rapport du 11 mai (Arch. de Breil, pièce n° 24) indique deux colonnes de 200 h., « l'une par le col de la Lombarde, l'autre par celui de la Portiziole » ou de Sant'Anna. Il est vrai qu'écrivant à 5 h. 1/2 du soir, il assigne à cette attaque la date du 11 mai, en sorte qu'il pourrait être simplement question d'une affaire ultérieure. Le rapport de Garnier (Arch. de la Guerre, situation du 29 avril au 4 mai) est en effet très positif; il concorde d'ailleurs avec les indications données par le même général dans son *Mémoire sur le département des Alpes-Maritimes*, p. 28 et 29. Il faut donc admettre qu'il y a eu trois attaques, une partant du vallon de Mollières par le col de Lombarda, les deux autres débouchant d'Isola, par la cime de Sespoul et par celles de Guercia et de Tésina. On peut d'ailleurs se rendre compte de la formation des colonnes, attendu que, d'après la situation de la division de gauche le 4 mai, il y avait. à Isola, le 1er bat de la 20e demi-brigade, 648 h., et la 6e comp. de sapeurs, 106 h.; total, 754 h. présents sous les armes; puis, à Saint-Sauveur, le 3e bat. de la 20e, 565 h. Il était donc facile de former les deux colonnes de la gauche, celle de la droite comprenant le 3e bat. de la 102e, arrivant à Mollières le 5 mai, après avoir couché au poste de Ciriegia, la veille. La journée du 6 a dû être employée à donner les ordres et à faire avancer tout ou partie des troupes de Saint-Sauveur à Isola, enfin, les colonnes se sont mises en mouvement dans la nuit du 6 au 7.

3. Arch. de la Guerre: Situations de l'armée, le 9 mai, et de la division de gauche, le 14. Lettre de Kellermann, le 1er juin, ordonnant que les officiers qui se sont laissé surprendre sans avoir tiré un coup de fusil, et qui viennent d'être échangés, seront suspendus de leur grade. — Arch. de Breil, pièces nos 200, 202, 211, 214, 220 et relation de M. de Malausséna. Bonnaud reçoit une pension de 400 livres; mais il écrit à Colli pour refuser cette pension et obtenir le grade de major.

4. Arch. de Breil, pièce n° 228: Rapport du chevalier de Martinel, pièce just. n° 61. Ce document prouve l'erreur de M. de Malausséna lorsqu'il indique que « la fatigue de la marche les obligea de retourner à moitié chemin ». Mais la relation de cet officier contient la note suivante, qui est fort curieuse: « Extrait du projet d'attaque sur les troupes campées à la Colette de Carlin (Carnino) et à Pian Rosso, fait d'après les reconnaissances du chevalier Pian. — 550 h. et quelques guides devaient partir, le soir du 15 mai, à 3 h., d'Italie, de Limone, pour aller aux Selles-du-Carlin (le Selle), à la distance de 2 heures environ du premier poste français; où s'étant reposés, une colonne de 250 h. serait montée au col de Pal (Pale et Pa de la carte sarde, Pas de la carte italienne), pour passer au col des Salines et à celui de la Donzella (Rocasso delle Donzelle de la carte sarde, Rocce del Manco de la carte italienne), et descendre par le vallon du Bochin de l'Asil (Asile de la carte sarde, Aseo de la carte italienne), et tomber sur le derrière du camp de Pian Rosso, composé de 44 tentes, compris six d'officiers. Cette colonne ne devait arriver à sa destination qu'à 2 ou 3 h. de nuit. La colonne de 300 h., restée aux Selles-du-Carlin jusqu'à la nuit, devait en partir et, laissant à gauche les deux villages du Carlin (supérieur et inférieur), marcher jusqu'au Baracon du Roi (non porté sur les cartes). Elle devait s'y arrêter jusqu'au signal d'attaque du Pian Rosso, pour attaquer à l'arme blanche les huttes du camp du Carlin. L'on devait se hâter de le renverser pour aller soutenir l'attaque de la deuxième colonne, qui devait détacher 60 h. et quelques paysans pour couper la retraite aux fuyards ».

Mai 1795. lier de Saint-Antonin se portait de la vallée du Gesso dans le vallon de la Gordolasque par le pas dangereux de Pagarin[1], pour enlever la garde de San Grato ; mais, surpris par une tourmente, après avoir franchi le glacier, il perd une vingtaine d'hommes égarés ou prisonniers[2]. Ces expéditions masquent les mouvements des forces austro-sardes, qui quittent peu à peu leurs quartiers d'hiver[3].

Le corps du duc d'Aoste, fort de 10.000 combattants, y compris les garnisons des places de Suse, la Brunette, Exilles et Fénestrelles, prenait position entre le massif de la Levana et le mont Viso[4]. La majeure partie des 24 bataillons et du régiment de cavalerie qui le composent, est concentrée dans le camp retranché de l'Arcangel[5], autour

1. Martelli et Vaccarone donnent une description très complète de ce col, dans leur *Guida delle Alpi occidentali*, t I, p. 39. C'est celui que le général Garnier, dans son *Mémoire sur les Alpes-Maritimes*, p. 121, désigne sous le nom de Férisson, que l'on applique aujourd'hui à ce qu'il nomme Férion, p. 120, c'est-à-dire à la tête du vallon de Spaillard.

2. Arch. de Breil : Relation de M de Malausséna.

3. Arch. de Breil, pièces n[os] 186, 200, 205, 206, 208, 209, 210, 212, 214, 217, 2 9, 220, 224, 282 : Ordres et comptes rendus relatifs aux mouvements des troupes de l'armée de Colli, en avril, mai et juin.

4. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : Le chiffre de 10.000 h. y est indiqué, bien que l'état qui y est joint (pièce just. n° 60) ne mentionne que 7.124 h. — Arch. de la Guerre : Renseignements fournis par Bacher au comité de Salut public, classés le 23 septembre, donnant 26 bat., dont deux autrichiens de garnison. — Les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 233 et suiv., contiennent des renseignements très complets sur la situation du corps d'armée du duc d'Aoste.

5. Les positions occupées en face des débouchés du mont Cenis par les Piémontais sont indiquées avec détails dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 242 et suiv. Mais cette description est presque impossible à suivre sur les cartes sarde et italienne, sans le secours de la carte manuscrite du capitaine du génie Dabadie, existant aux Arch. de la Guerre et déjà mentionnée. Il paraît donc opportun de donner à ce sujet quelques explications Le camp retranché d'Arcangel, Arcangelo ou Arcangera, situé sur les hauteurs de la rive droite du torrent Cenischia, se composait essentiellement d'une ligne de retranchements élevés le long de la crête de la rive droite du torrent Clavero ou Clanere, affluent du Bard. La gauche de cette ligne s'appuyait aux escarpements formant la paroi gauche du Rio Clarea, dénommés Costą del Crest sur la carte sarde, et gardés par deux postes, le Tuf Blanc et le Muret. Le premier, à l'est de Toasso Bianco de la carte sarde ou Pointe Mulatera de la carte italienne, surveillait les mauvais sentiers venant du col Clapier et du hameau de Bard ; il devait avoir, à la cote 2658, de cette dernière carte, une garde dite du Chiusalet, du nom de la cime qui domine le glacier de Bard. Le poste de Muret, marqué sur la carte sous le nom de redoute del Crest, était sans doute vers la cote 1864 de la carte italienne, au point où aboutissent les sentiers montant du vallon de Rio Clarea ; il défendait l'abord des derrières du camp retranché. La droite de la ligne s'appuyait, par Mollacernetto (carte italienne), aux rochers qui dominent l'ancienne abbaye ou les Bains de Novalaise, et était couverte par les postes de Molaretto et du roc de Venaus (Schiutfa de la carte italienne) ; ce dernier commandait le pont de Selosa (carte sarde) sur la Cenischia, qu'enfilait une batterie construite sur un mamelon rocheux, au nord de Parore (carte italienne). Des grand'gardes étaient établies à Novalaise et à Sant'Antonio, sur les deux principales directions d'attaque de Ferrera et de Bard. Sur la rive gauche du torrent Cenischia, le poste des granges de Fay ou Faye (*Mémoires de Thaon de Revel*) reliait le camp retranché d'Arcangera au plateau du Crest des Padre, compris entre les torrents Marderello (carte italienne) et Crensiglione ou Creseglione, le sommet des rochers qui enveloppent à l'est la plaine de Novalaise et le pied des escarpements qui terminent les grandes pentes de Rocciamelone. L'accès en était défendu : au nord, par les ouvrages des granges Casiol (*Mémoires de Thaon de Revel*, p. 263) ou Gizio (carte sarde) entre les granges Bafort et Salzina (carte italienne) ; à l'est, par la redoute et le baracon des granges Crest, cote 2020 de la carte italienne. Une grand'garde était en avant, aux granges Santa Maria, entre les torrents Marderello et Ciaret (carte sarde) ou Claret (carte italienne) ; la retraite devait se faire sur la crête de Bosco Nero, gardée par deux postes, un à la pointe de ce nom, l'autre à Ca ou Casa d'Asti.

d'Oulx et du col de Sestrières, enfin à portée de la montagne de l'Assiette[1]. La garde des vallées de la Germanasca et du Pellice est abandonnée à leurs vaillants habitants, soutenus par quelques troupes régulières[2]. Mai 1795.

Il en est de même dans les vallées du Pô, de la Vraita et de la Maira, constituant le premier des quatre départements de l'armée du général Colli[3]. Le second, dit du Borgo

1. Arch. de la Guerre : Plan manuscrit de la reconnaissance de l'Assiette, en messidor an IV, à l'échelle de quatre lignes pour 100 toises, sur lequel sont indiqués d'une façon distincte les retranchements construits pendant la guerre de la Succession d'Autriche et détruits par les Français dans l'été de 1794, ainsi que ceux relevés ou édifiés, tant par les Républicains, en 1794, que par les Piémontais, en 1795. Ces derniers retranchements comprenaient : au nord, l'ancienne ligne de Testa dell'Assietta (carte italienne, ou plan de l'Assiette d'après les anciennes cartes), à Batteria (2564 de la carte italienne, ou tête de l'Assiette, d'après les anciennes cartes), appuyée à la redoute de l'Assiette ou d'Exilles (double tenaille ou Clot Pascal de Thaon de Revel) et à celle de France (tenaille où fut tué le chevalier de Belle-Isle, en 1747) ; au sud, sur une arête occupée par des tirailleurs en 1747, une nouvelle ligne partant de l'ancien ouvrage dénommé par les Français redoute de la Croix de Malte, et allant à un nouvel ouvrage, dit redoute sarde. D'après Thaon de Revel, p. 241, il semble que les Piémontais se sont bornés à occuper les redoutes d'Exilles et de la Croix de Malte, c'est-à-dire la Testa dell'Assietta, ayant, suivant le plan de l'an IV, deux postes avancés, un à Testa di Mottas, emplacement de la batterie de Belle-Isle, l'autre sur le rocher situé au sud de Batteria, de la carte italienne, dominant le vallon que suivit en 1747, la colonne de M. de Villemur, en se portant à l'attaque du Grand Serin.

2. Arch. de la Guerre : Cartes manuscrites du capitaine du génie Capitaine et de l'adjoint du génie Bertrand, donnant les positions des troupes de l'armée des Alpes, du 4e sans-culotide an II au 20 germinal an III. *Mémoire de Costa de Beauregard*, publié par le Ministère de la guerre, déjà cité. Ces documents facilitent la lecture des *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 234 et suiv. Le col du Porc ou Porco (carte italienne) est aussi désigné, sur la carte sarde, sous le nom de Coulaon o Colour del Porco ; il est au sud de la Roche Fourioun (cote 3103 de la carte italienne), au nord de laquelle existe le passage de Frouin, en face de la roche du même nom (carte sarde). Le poste de la montagne au col du Pra était à l'ouest du col di Coj. Le Fautet ne se trouve sur aucune carte, mais il se peut que le mot ait été mal copié et qu'il convienne de lire Pautet ou Pautas ; en sorte que les lignes de retraite et d'approvisionnement du poste de Barrant seraient ainsi bien indiquées, l'une par le fond du vallon des Charbonniers, l'autre par les crêtes de la rive gauche. Les points défensifs occupés sur la rive gauche du Pellice, pointe de la Bruna, ligne des Blanquettes (Blancetti de la carte italienne, Bancletti de la carte sarde), se trouvaient sur la crête de la rive gauche de Combalira o Rossa, ouvrant le passage de Fionira, appuyés à droite à Fionira del Baucie (carte sarde, cote 2687 de la carte italienne), à gauche à la Rua de Villanova, couvrant ainsi la communication directe avec la vallée de Saint-Martin par le col Giulian.

3. Arch. de Breil, pièces nos 177, 195, 198, 203, 226 et 286. — Ce département, dit de Saluces, comprenait 10 bat. et 44 comp. pendant la période des quartiers d'hiver (voir pièce just no 60) Mais, au commencement de mai, le général Provera, qui le commandait, n'avait sous ses ordres que les rég. de Savoie et de Casal, avec des milices. Le 3, il dirige même sur Coni le 1er bat. de Casal, qui lui est ensuite renvoyé. Il reçoit en outre, dans le courant du mois, le rég. de Chablais et deux bat du corps du duc d'Aoste, probablement ceux du rég. de Lombardie ; mais il est alors chargé aussi de la défense de la vallée du Pô. D'après la situation de l'armée de Colli, du 18 au 20 mai (Arch. de Breil, pièce no 226), les forces dont il dispose sont les suivantes : Savoie, 644 présents sur 927 h. ; Casal, 713 sur 1.038 ; Chablais, 674 sur 918 ; compagnie franche de déserteurs, 80 sur 108 ; milices de la vallée de Maira, 471 sur 585 ; milices du comte Gensa, 361 sur 367 ; milices de Bergera, 216 sur 473 ; total, 3.159 présents sur 4.426 h. Dans sa relation (Arch. de Breil, pièce no 177), M. de Malausséna donne « 5.212 h. effectifs », mais il doit comprendre les deux bat. du corps du duc d'Aoste. Le 8 mai, le général Provera est encore à Turin ; le rég. de Casal et les miliciens s'avancent à Château-Dauphin. Le major général comte de Sonnaz, qui commande sous lui dans la vallée de la Maira, a, dès le 14 mars, son quartier général à Dronero. Le 3 mai, cinq comp. de milices cantonnent dans les villages de Marmora, Uniers ou Pratorondo, Saretto, Chiapera et Stroppo. Dès le 20, les neiges qui fermaient les cols ayant beaucoup diminué, deux comp. de Savoie remontent la vallée ; le reste du rég. les suit, le 29, et cantonne à Prazzo. Aceglio, Villar, Lauzetto et Pratorondo. Les magasins et les fours sont établis à Prazzo, où se rend, le 1er juin, le comte de Sonnaz, accompagné du capitaine d'état-major Guigue de Revel, le même qui avait conduit, en 1793, la colonne piémontaise se rendant de la vallée d'Aoste en Savoie, par le col du grand Saint-Bernard, le Valais et Vallorcine (Arch. de Breil, pièce no 286).

Mai 1795. San Dalmazzo, comprenant les vallées de la Stura, du Gesso, de la Vermegnana et du Pesio, est successivement commandé par le lieutenant général baron de la Tour, puis par le major général comte Christ de Santz, qui disposent, en comptant la garnison de Demonte, de huit à 9.000 hommes présents sous les armes[1]. Le prince de Carignan, assisté du général baron Dellera, à Mondovi, a sous ses ordres 7.133 fusils et 504 dragons, répartis dans les vallées de l'Ellero et de la Corsaglia, ainsi que dans les vallons de Casotto et de Monza[2]. Enfin le département de Ceva, sous le major général comte d'Argenteau, est occupé par huit ou 9.000 hommes, appuyant leur extrême gauche à la redoute et au village de Murialdo[3]. Au delà et jusqu'à Montenotte, les vallées des Bormida sont simplement couvertes par des postes d'observation constitués au moyen des miliciens du pays, de Croates et d'un régiment piémontais ; ils sont destinés à couvrir le rassemblement de 30.000 Autrichiens, qui va se faire lentement autour d'Acqui[4].

1. Arch. de Breil, pièces nos 177, 200, 201 et 226. D'après la première relation de M. de Malausséna, « l'infanterie de toute espèce de troupe ressortant du commandement de ce département, la garnison du fort de Démont comprise, était de 6.603 h. effectifs, outre 1.795 de cavalerie ». D'après la seconde, situation de l'armée de Colli du 18 au 20 mai, cette division a « 9.183 présents sur 12.534 h. dehors de service et faisant service. Six bat. étaient en réserve au camp du Bourg, pour secourir les vallées ou fournir à leur garde à mesure que les passages se rendaient praticables ». Le brigadier comte de Vital commande en second.

2. Ces chiffres sont ceux de la relation de M. de Malausséna ; ils ne diffèrent pas sensiblement de ceux de la situation du 18 au 20 mai, qui sont 7.520 présents sur 9.805 h. Ces troupes sont en majeure partie cantonnées à Mondovi et environs « en seconde ligne et comme en réserve, pour secourir le département de Cève et pour s'opposer à la descente des Français par les revers des hauteurs de la gauche de Tanaro». En avant, il n'y a, au commencement de mai, que des milices dans la vallée de l'Ellero, un bat. cantonné au village de Fontana di Frabousa et un autre à Frabousa Soprana, un rég. de grenadiers campé en échelons à la tête du contrefort séparant les vallées de Corsaglia et de Casotto. Le général marquis de la Chiusa commande en sous-ordre.

3. 9.059 h., y compris la garnison de Ceva et les milices, d'après M. de Malausséna. La situation de l'armée de Colli, du 18 au 20 mai, donne 8.643 présents sur 11.305 h Ces forces étaient distribuées sur deux lignes ; la principale était constituée par « les hauteurs de la rive gauche de la Corsaglia jusqu'à son confluent dans le Tanaro, remontait à Ceva par la rive droite de cette rivière et, par le chemin régnant sur les hauteurs à droite du torrent Civette, joignait Montezzemolo, position couvrant la tête du Belbo, dominant par sa gauche la Bormida, ayant plusieurs points retranchés et quelques-uns garnis d'artillerie » (relation de M. de Malausséna). Un pont de pontons était établi sur le Tanaro, en aval de l'embouchure de la Corsaglia. La première ligne, occupée par de forts avant-postes, avait sa droite au Bric de Mindino, à l'est du col de Casotto, dépendant du département de Mondovi, son centre à Priola, dans la vallée du Tanaro, sa droite au mont Sotta et se prolongeant en arrière sur les hauteurs entre le Tanaro et la Bormida jusqu'à la chapelle de San Giovanni de Murialdo. Le général marquis de Montafia commandait à Ceva, sous les ordres du comte d'Argenteau, qui était à Montezzemolo. (Voir en outre sous le n° 63 des pièces just., la situation de l'armée de Colli vers le 15 juin, d'après la pièce n° 253 des Arch. de Breil).

4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 183 ; voir pièce just. n° 64. Vers le 15 mai, les troupes légères autrichiennes s'avancent dans la vallée de la grande Bormida ; à la fin du même mois, 12.000 h. campent à Acqui.

Mai 1795.

Situation de l'armée d'Italie.

A cette masse d'au moins 60.000 ennemis, l'armée d'Italie pouvait opposer, au commencement de mai, à peine 25.000 combattants sur 80 à 90.000 hommes[1], effectif total de 27 demi-brigades, dont quatre légères, 21 bataillons de volontaires, un bataillon de sapeurs, 13 compagnies franches, cinq régiments de cavalerie et l'artillerie[2]. Endurcies par des privations de tous genres, aguerries par une lutte incessante contre les miliciens et les barbets, les soldats restant sous les drapeaux étaient supérieurs à ceux de l'armée des Alpes, par leur patience à supporter le dénuement le plus complet, leur adresse à se battre dans des terrains très difficiles, leur dévouement à l'égard des officiers[3]. Malheureusement, ces belles qualités semblaient devoir rester stériles, tant était grande la désertion[4] et déplorable l'état des services de l'armée d'Italie, sauf ceux de la viande et des hôpitaux.

Aussi, dès les premiers jours de son arrivée à Nice, le général Kellermann cherche à remédier autant qu'il le peut, à ces causes de désorganisation, en adressant aux troupes une proclamation pour les rappeler à leur

1. Arch. de la Guerre : Situation du 4 juin. 1re division de droite, Masséna, 31 bat., 10.171 présents sur 22.398 h., 8.354 à l'hôpital ; 2e division de droite, Sérurier, 21 bat., 6.434 présents sur 15.924 h., 6 634 à l'hopital ; division du centre, Macquard, 11 bat., 4.492 présents sur 9.449 h., 3.803 à l'hôpital ; division de gauche, Garnier, 9 bat., 3 725 présents sur 6.934 h., 1.539 à l'hôpital ; total, 24.822 présents sur 54.705 h., 20.330 à l'hôpital. Kellermann, dans sa lettre du 9 mai au comité de Salut public, indique 24.079 combatbattants « pour l'armée active, qui occupe tous les postes entre Savone et le val Saint-Etienne, distance d'environ 50 lieues. » Il donne 80.466 h. pour l'effectif total de l'armée qui, sur la situation du 4 mai, ressort à 94.483 ; mais le total des présents est sensiblement le même, 46.825 ou 48.702, dont 22.746 ou 23.880 sur les côtes et embarqués. — Voir aussi *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 141.

2. Arch. de la Guerre : Aperçu de l'état de l'armée d'Italie, le 9 mai, par Gaultier. Voir pièce just. n° 62. Les troupes chargées de la défense des côtes formaient deux divisions ; la première, des bouches du Rhone à l'embouchure de l'Argens, sous le général Mouret, comprend 17 bat., 5 rég. de cavalerie, soit 15.353 combattants ; la seconde, commandée par le général Casabianca, ayant son quartier général à Nice, est de huit bat., présentant 7.012 fusils. Toutes les demi-brigades avaient été formées à 3.201 h. ; mais la désertion à l'intérieur et les maladies les avaient réduites des deux tiers.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 23 mai et 1er juin ; de Réal, le 28 mai, et de Beffroy, le 20 juin. — *Mémoires du général Roguet*, t. 1, p. 152 et suiv., particulièrement le chapitre LXXVII. — Arch. de Breil, pièce n° 193 : Rapport de Marsucco, le 3 mai : « Le fils du général Kellermann a mandé à son père (car il était ici il y a quelques jours) qu'en entrant en Italie, il use de précautions, attendu les maladies, et il a prévenu qu'il aura à commander une armée de squelettes ; qu'il en donne avis à la Convention. »

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 1, 5 et 11 juin ; de Masséna, le 25 mai ; du comité de Salut public, le 13 juin ; de Pille, le 17 ; des représentants du peuple Beffroy, de Nice, et Chambon, de Marseille, le 20 juin.

Mai 1795.

devoir de défenseurs de la patrie [1], et en donnant aux chefs des diverses administrations des instructions précises sur les ressources qu'ils doivent se procurer pour faire face aux besoins d'une armée de 100.000 hommes et 30.000 chevaux, pendant six mois [2] : Les magasins généraux [3], les grands parcs de bétail [4] et les hôpitaux principaux [5] doivent être établis en-deçà du Var, sur lequel un second pont sera construit à hauteur de Saint-Martin [6]. Les dépôts de Nice, Oneille et Loano ne contiendront qu'un mois de vivres [7]. Les agents des transports sont invités à compléter le plus tôt possible leurs équipages en conformité de leur marché [8].

Kellermann visite les positions occupées par l'armée.

Laissant à Nice un représentant du peuple, le général Gaultier, chef d'état-major de l'armée d'Italie, et le commissaire ordonnateur en chef Eyssautier, pour surveiller l'exécution de ces mesures, Kellermann, accompagné des autres représentants et de son chef d'état-major, le général de division Berthier, visite successivement les positions occupées par les quatre divisions de première ligne [9]. Il

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, le 1er juin.

2. Arch. de la Guerre : Mémoire manuscrit de Kellermann sur la campagne de 1795, pièce just. nº 2. Correspondance de l'armée d'Italie, passim, à partir du 8 mai, date de l'instruction ; les ordres à cet égard sont excessivement nombreux.

3. Antibes et Grasse pour les vivres, Antibes pour l'habillement et le campement. Le port de Nice est le principal point de réception des grains, en provenance de Gênes et de Livourne, des Etats Barbaresques et de la Grèce, qui sont ensuite réexpédiés, non seulement sur Antibes et Grasse pour l'armée d'Italie, mais encore sur Toulon et Marseille pour la 8e division militaire, les départements du midi et même l'armée des Alpes. L'équipage de siège est débarqué à Antibes, à l'exception de pièces de 24 et six mortiers de 12 pouces ; les bateaux serviront au transport des grains et des effets.

4. Ils sont échelonnés de façon à éviter les épizooties. Il y a en outre un parc particulier en arrière de chaque division, comprenant un mois de viande sur pied et alimenté par les grands parcs.

5. Antibes, Cannes, Grasse et Tourrette. Un hospice de convalescents sous tentes à Saint-Vallier et dans les bois de l'Estérel. Un hopital sous tentes en arrière de chaque division, indépendamment de tous les hopitaux fixes déjà établis. Il est recommandé de limiter les évacuations le plus possible, afin d'entraver les tendances à la désertion.

6. Arch. de la Guerre : Ordre de Gaultier, les 9 et 10 mai, au général Vital, commandant le génie.

7. Nice alimentera les divisions du centre et de la gauche sur le pied de 10.000 h. chacune. Oneille et Loano serviront pour les 20.000 h de la division de la droite. Les moulins de Gênes à Voltri ne recevront les grains qu'au jour le jour et les farines seront aussitot versées à Oneille et Loano. Tous les autres moulins de l'arrondissement de l'armée et particulièrement ceux du Var seront employés

8. Ils devaient avoir 16.377 animaux et près de 800 chariots ou charrettes ; ils en avaient à peine le tiers ; le 21 février, Schérer estimait le déficit à 14.000 animaux et, le 30 avril, le représentant du peuple Beffroy, à Nice, était obligé de maintenir les animaux loués par réquisition, bien qu'ils fussent réclamés par leurs propriétaires pour les travaux des champs

9. Arch. de la Guerre : Correspondance du mois de mai. Le représentant du peuple Dumaz reste d'abord à Nice, pendant que Beffroy et Réal se rendent à l'aile droite avec le général Kellermann, à partir du 11 mai. Le 23, ce dernier revient à Nice avec Réal ; il repart, le 24, pour les divisions du centre et de la gauche, avec Dumaz et rentre, le 31, à Nice, où arrive également Beffroy revenant de Gênes. Quelques jours après, Réal part pour l'armée des Alpes ; Beffroy demeure à Nice où il ne tardera pas à être rejoint par le représentant du peuple Chiappe ; Dumaz accompagne Kellermann à l'aile droite à partir du 18 juin.

prescrit la formation de 14 bataillons de grenadiers à six compagnies [1] pour faciliter la garde des principaux postes, dont la force naturelle est augmentée par des travaux défensifs [2]. Il ordonne aussi les mouvements de troupes destinés à faciliter l'offensive, dont il rédige le plan conformément à la décision prise par le comité de Salut public, aussitôt après la signature de la paix avec la Prusse [3]. Mai 1795.

Toutefois on ne pouvait songer à attaquer tant que les services administratifs ne seraient pas en état de fonctionner, et les nombreuses demandes adressées, depuis plusieurs, mois, restaient sans effet [4]. Une augmentation de forces devenait d'ailleurs d'autant plus indispensable, que les mesures prises contre la désertion étaient illusoires [5] et que les événements de germinal et de prairial avaient leur contre-coup dans l'intérieur de la France [6]. A Toulon, le

1. Arch. de la Guerre : Ordre du 7 mai. Lettres de Gaultier, le 11 mai, annonçant la formation d'un bat. avec les grenadiers des 100 et 102ᵉ demi-brigades ; le 18, rendant compte de la formation du 10ᵉ bat. à Loano, avec les grenadiers du 10ᵉ bat. de l'Isère ; des 103ᵉ et 104ᵉ demi-brigades ; du 12ᵉ bat. à Toulon, etc. Arrêté de Dumaz, le 19 mai, prescrivant que l'artillerie ne se recrutera pas dans les bat. de grenadiers.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier, les 8 mai et 1ᵉʳ juin ; de Gaultier, les 14 mai et 1ᵉʳ juin. Reconnaissance d'Andréossy, le 28 mai, pour le placement de l'artillerie au col de Tende. Lettres de Kellermann, les 19, 20, 23 mai et 16 juin.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 5, 7, 8 et 9 juin. Voir la première pièce just. nº 66. Lettres du comité, le 26 mai, portant envoi de l'arrêté du 18, relatif à l'offensive (pièce just. nº 65), et le 12 juin Mémoire de Kellermann sur les opérations en date du 10 juin ; il reproduit les dispositions proposées par le général Schérer, en janvier. — Contrairement à l'assertion de Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*, t. VII, p. 81, Kellermann n'a jamais été autorisé « non seulement à rester sur la défensive, mais encore à évacuer le comté de Nice et à prendre sa ligne derrière le Var.» Des bruits de ce genre s'étant répandus dans l'armée, le comité de Salut public, écrit aux représentants du peuple, le 10 juillet, pour protester dans les termes suivants : « Nous n'avons jamais rien écrit de semblable ; nous voulons sans doute la sûreté des frontières ; mais le système offensif était à coup sûr celui qui pouvait le mieux les garantir. Aussi, tous les ordres donnés jusqu'ici au général Kellermann, toutes nos instructions, toutes nos lettres, portent que l'armée des Alpes et d'Italie agira offensivement ». Les instructions de Kellermann en date du 4 juin sont d'ailleurs rédigées dans ce sens. — Le traité de paix avec la Prusse est signé à Bâle, le 5 avril, et ratifié le 14.

4. Arch. de la Guerre : Correspondance de février à juin. Les principales dépêches sont celles des représentants du peuple, les 15 mars, 14 et 18 avril, 9 et 24 mai, 20 juin ; du général Schérer, les 21 février et 5 mars ; du général Moulin, les 3 mars et 27 avril ; enfin de Kellermann, les 14 avril, 9 et 25 mai, 1, 5, 11, 14 et 20 juin. Les notes échangées dans le même temps à propos de ces demandes entre le comité de Salut public et les commissions prouvent combien le désordre était grand dans les administrations. — *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 142.

5. Arch. de la Guerre : Proclamations de Kellermann, le 1ᵉʳ juin, et de Réal, le 19. Lettre des représentants du peuple Chambon, Rouger, Despinassy et Cadroi aux administrations des départements, le 12 juin ; note du comité de Salut public au comité de Sûreté générale, le 18 juin. Les résultats étaient nuls ainsi que le constatent les lettres de Kellermann, le 5 juin (pièce just. nº 66) et de Gaultier, le 28 mai, indiquant que les déserteurs traduits devant les tribunaux militaires, conformément à la loi du 12 mai 1893, sont acquittés, mais ne peuvent rentrer à leurs corps, qui refusent de les recevoir.

6. Mignet, *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 132 et suiv.

Mai 1795.

19 mai, jour fixé pour le départ de l'escadre, éclate une insurrection, rapidement étouffée, il est vrai [1], mais qui n'en occasionne pas moins un arrêt dans la marche des colonnes appelées en première ligne. A Marseille, à Aix, à Avignon, dans tous les départements, les représentants du peuple, les autorités civiles gardent des troupes pour en imposer aux partis jacobin et royaliste, prêts à en venir aux mains [2].

Au lieu des 18 bataillons et des deux régiments de cavalerie réclamés pour renforcer les deux armées des Alpes et d'Italie [3], le comité de Salut public ne pouvait détacher des bords du Rhin que 6.000 hommes [4]. En outre, les troubles suscités à Lyon [5] prenaient au même moment un tel caractère de gravité qu'il était obligé, le 19 juin, d'inviter Kellermann à tenir un corps de 18.000 hommes prêt à marcher sur cette ville [6]. A cette date, ce général, qui se disposait à se rendre à Tournoux pour y surveiller l'établissement des troupes assurant la jonction des deux armées, était appelé vers la droite de celle d'Italie, menacée d'une attaque imminente [7].

Disposition des forces républicaines.

Toutes les forces disponibles des Français étaient d'ailleurs réparties selon les instructions du général en chef, malgré les difficultés causées par les mutations effectuées

1. Voir V^e partie, chap. II. — *Mémoires de Masséna* par Koch, p. 144.
2. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 24 avril, 23 mai, 1, 5, 11, 12 et 19 juin ; du général Piston, le 16 mai ; du général Mouret, le 19 mai ; des représentants du peuple dans le Mont-Blanc, le 14 mai ; de Cadroi, le 7 juin ; de Chambon, Rouger et Cadroi, le 9 juin ; cependant, le 8 juin, le comité de Salut public arrête que les représentants ne pourront plus suspendre les mouvements de troupe sans l'autorisation des généraux.
3. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 9, 23, 25 mai et 1er juin ; de Dumaz et Réal, le 9 mai ; de Réal, le 28 mai. Dans sa lettre du 23 mai, Kellermann fait observer qu'il y a, à l'armée d'Italie, des demi-brigades réduites à 200 h. par les maladies et les désertions.
4. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 8, 11 et 19 juin ; notes de Pille, les 9 et 26 mai, etc.
5. Arch. de la Guerre : Arrêté du comité de Salut public, le 3 mai, lettres de Kellermann, le 10 mai ; de Moulin, le 4 juin, etc.
6. Arch. de la Guerre : Arrêtés du comité de Salut public, le 1er mai, prescrivant d'envoyer à Lyon deux bat. ; le 19 juin, relatif à la formation du corps de 12.000 h. ; lettre de Kellermann, le 29 juin, etc.
7. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 24 mai, 1er, 8, 12, 16, 17, 18 juin ; de Masséna, le 25 mai ; de Macquard, les 25 mai. 12 et 14 juin ; de Pijon, les 25 mai et 10 juin ; de Réal, le 28 mai ; de Cacault, le 4 juin ; de Pico, le 16 ; de Villars, le 17. Rapports du service des renseignements.

dans le personnel des officiers généraux et des états-majors, à la suite du travail de « classement » exécuté au comité de Salut public [1]. Juin 1795.

Obligé de laisser sur les derrières près de 3.000 hommes pour assurer la tranquillité publique à Lyon et empêcher la contrebande le long de la frontière suisse [2], le général Moulin, dont le quartier général va s'établir à Briançon [3], dispose de 15.000 combattants seulement [4], avec lesquels il doit prendre une attitude offensive, en attendant l'arrivée des renforts, et faire de fréquentes démonstrations contre les positions ennemies. Mais celles-ci étant bien retranchées et défendues par des forces égales, les opérations se réduisent à quelques engagements de patrouilles et de reconnaissances [5].

3.600 hommes protègent la Tarentaise par l'occupation

1. Arch. de la Guerre, passim.— *Bonaparte et son temps*, par Jung, t. II, p. 476. Quoi qu'en dise cet auteur, il est fort probable que, dans ce travail, le comité de Salut public a eu pour objet, non seulement de mettre de l'ordre, mais aussi de se débarrasser des officiers qui avaient paru être partisans du gouvernement révolutionnaire. C'était d'ailleurs dans les mœurs de l'époque. Masséna et Sérurier devaient être employés hors de l'armée d'Italie (Lettre de Schérer, le 29 avril). Cervoni, Joubert, Gardanne, Mounier auraient dû être réformés, sans les observations de Kellermann (Lettres de Gaultier, le 26 juin ; de Berthier, le 8 juillet; de Masséna, le 13 juillet ; de Kellermann, le 20 juillet), etc.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, le 26 novembre 1794 ; du comité de Salut public, le 8 mai ; de Piston, le 20 mai, de l'agent national du district de Thonon, le 23 mai. Situation du 3 juin 1795 : 2 414 présents dans la 4e division du centre ou de réserve, principalement à Lyon et Grenoble ; 400 dans la 3e division, composée de vétérans, de quelques artilleurs et d'une compagnie de sapeurs pour l'entretien du pont de Lancy sur le Rhone, en aval de Genève.

3. Arch. de la Guerre : Ordre du 4 juin prescrivant au quartier général de se rendre le 18 à Saint-Jean de Maurienne. Instruction de Kellermann ponr le général Moulin, le 10 juin. « Il établira son quartier général dans deux points, l'un à Briançon, l'autre dans la vallée de Maurienne, soit à Saint-Michel, soit à Saint-André, pour pouvoir se porter avec célérité, par le Monestier, à l'un ou à l'autre de ces points ». Mais le général Moulin ayant été appelé à Lyon par ordre des représentants dn peuple et du comité de Salut public, le quartier général est installé « sous Briançon », le 26 juillet seulement, malgré l'ordre donné par Kellermann, le 13 juin, et réitéré par Berthier, le 19 juillet.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 3 juillet, voir pièce just. n° 67. L'effectif total de l'armée était de 21.351 h. Du 20 mai au 3 juin, il y avait eu une perte de 1.769 h. « qui se sont absentés de leurs corps sans permission », euphémisme désignant les déserteurs. Dans une lettre du 27 juin, Kellermann ne compte même que 9.500 combattants.

5. Arch. de la Guerre : Situations de la 2e division du 29 avril au 15 mai et du 29 au 13 juin. Lettre de Piston, le 16 mai. Une reconnaissance française du poste de Tignes, sous les ordres d'un capitaine, parvient jusqu'au village de Rhêmes, après avoir culbuté quelques miliciens qui ont deux h. tués et trois blessés ; elle est ensuite obligée de se replier à l'arrivée de renforts ennemis, laissant un prisonnier. Du côté du mont Cenis, une reconnaissance piémontaise venue de Novalaise, le 6 mai, a été repoussée avec perte : mais une patrouille française a un homme du 9e bat. de l'Isère tué et un autre du bat. franc de la République blessé, le 23 mai. Le 11 juin, le bivouac du Plateau Vert est surpris par l'ennemi, qui prend 41 h. du 1er bat. des Basses-Alpes, et 24 du bat. franc de la République. Le commandant du bivouac, accusé de négligence, est traduit devant le tribunal militaire. — Arch. de Breil, pièce n° 215 : Le 13 mai à 4 h. du matin, 200 Républicains débouchent du col de Largentière en trois colonnes, marchant l'une sur le baracon n° 4, l'autre sur le baracon n° 3, la 3e sur le hameau des Granges. Les grand'gardes piémontaises refoulées, les Français se mettent à piller et se replient en tiraillant à l'arrivée des milices de Belmond, accourues de Bersezio.

Juin 1795. du petit Saint-Bernard et du col du Mont ; autant gardent le plateau du mont Cenis et le col de la Roue, couvrant l'importante communication du Galibier. 3.000 hommes défendent les abords de Briançon et de Mont-Dauphin par le mont Genèvre et le Queyras, tandis que le camp retranché de Tournoux sert d'appui à une division de même effectif, destinée à être portée, aussitôt qu'il sera possible, à 10.000 hommes, de façon à servir de réserve commune aux deux armées [1].

Celle d'Italie, présentant 30.000 combattants [2], a mis à profit la fonte plus rapide des neiges sur le versant méridional des montagnes, pour se saisir des passages importants de Sant'Anna [3] et de Termini [4].

La division de gauche, forte de 4.000 fusils, s'étend de Saint-Dalmas-le-Selvage à Belvédère, par Saint-Etienne, Isola, Mollières, Saint-Martin-Lantosque et Belvédère. Le centre, présentant 6.000 combattants, occupe le haut bassin de la Roya et le col de Tende. L'aile droite, placée tout entière sous les ordres de Masséna, compte 20.000 hommes répartis en trois subdivisions : celle de gauche, défendant les avenues d'Ormea sur la rive gauche du Tanaro ; celle du centre, postée au col de San Bernardo et sur les mamelons en avant ; enfin celle de droite, d'un effectif égal à celui des deux autres réunies, déployée sur

1. Arch. de la Guerre : Instruction pour le général Moulin. La correspondance avec l'armée d'Italie est établie par Gap, Sisteron, Digne, puis à partir de ce point où cesse la poste, par Barréme, Castellane, Séranon, Grasse, où se trouvaient « des relais de trois chevaux avec un postillon. » Il existait encore, entre Nice et Barcelonnette, deux autres communications reconnues par l'adjudant général Aréna ; l'une par Saint-Martin-du-Var, Ascros, Entrevaux, puis la Colle Saint-Michel, Colmars et Mourjouan, ou Guillaumes et Esteng, points qui sont pourvus de postes de correspondance. On comptait 36 heures par la première route, 31 h. 1/4 par la deuxième (Arch. de la Guerre : ordre du 13 mai, et très belle carte de la reconnaissance des communications de l'armée des Alpes avec celle d'Italie).

2. Arch. de la Guerre : Situation du 19 juin ; voir pièce just. n° 68.

3. Arch. de la Guerre : Situation de la division de gauche, le 13 juin. Au Col Long, cinq comp. du 3e bat. de la 20e demi-brigade et une pièce de 3 ; à Sant'Anna, 1 bat. de la 20e et deux pièces de 3 ; à la Lombarda, 3e bat. de la 20e.

4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Situation du 3 juin. Les Français se sont établis au col de Termini, vers le milieu du mois de juin, au nombre de 1.061 h., savoir : 2e bat. de la 56e demi-brigade ; trois comp. de grenadiers de la 19e et trois comp. de la 52e, formant le 5e bat. de grenadiers ; 17 canonniers de la 19e ; et le 2e bat. de la 166e campé un peu au-dessous du col, en réserve.

les montagnes de la tête des Bormida et sur les contreforts de Vado, de la tour de Melogno à Savone[1]. Juin 1795.

Tous les postes, couverts par des retranchements, reliés par des signaux et des chemins, doivent se soutenir mutuellement, harceler continuellement l'ennemi, et se tenir prêts à prendre l'offensive au premier ordre. En cas de retraite, l'aile droite se replierait en échelons, d'abord sur les hauteurs de Zuccarello et de Ponte di Nava, puis en arrière de la Taggia, gardant Colla Ardente et Marta, enfin sur la rive droite de la Roya, en reployant au besoin la gauche jusqu'au col de Saint-Roch. Le centre se concentrerait à l'Authion, d'où il irait au mont Férion et à Utelle. La gauche, après s'être ralliée sur le plateau de Beuil et le massif du Tournairet, gagnerait le mont Vial, conservant une arrière-garde en avant d'Entrevaux. Les généraux ont ordre de faire reconnaître ces positions, ainsi que les lignes de communication[2]. Mais l'attaque des Austro-Sardes empêche l'entière exécution de ces sages dispositions.

1. Arch. de la Guerre : Ordres des 9 et 27 avril. Le général Masséna prend le commandement de la première division de droite ; il a sous ses ordres les généraux Vaubois, Laharpe, Cervoni, Nicolas et Dommartin, qui, obligé de soigner ses blessures, est remplacé par l'adjudant général Saint-Hilaire. Le général Sérurier commande la deuxième division de droite, ayant sous lui les généraux Pelletier, Miolis, Gouvion et Pijon. — Ordres des 25 et 26 mai : Masséna est appelé à Nice pour prendre le commandement des troupes marchant sur Toulon ; Sérurier exerce provisoirement le commandement des deux divisions de la droite. — Ordres des 28 et 29 mai : Masséna commandera toute l'aile droite, de Vintimille à Savone et de Savone à Carnino ; il aura son quartier général à Tuisano.— *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 146.

2. Arch. de la Guerre : Instruction de Kellermann aux généraux Masséna, Macquard et Garnier, le 4 juin. Il existe des minutes de ces instructions à la date du 24 mai. Celle de l'aile droite remplace les instructions des 7 février, 3 mars, 9 et 30 avril, ainsi que d'autres, classées par erreur au 23 mai et adressées aux généraux Sérurier, Cervoni et Laharpe. Les instructions de Kellermann sont remarquables par leur netteté et leur prévoyance. — Lettre de Pijon à Barquier, de Viozene, le 17 juin, au sujet de l'établissement de signaux entre les postes de l'aile droite et du centre.

CHAPITRE II

RETRAITE DE KELLERMANN

DANS LA RIVIÈRE DE GÊNES

Formation et rassemblement des troupes impériales. — Attaques de l'armée austro-sarde. — Combats de Vado, de San Giacomo, de Settepani, de Spinarda, de Termini et du col de Tende. — Retraite de Kellermann dans la Rivière de Gênes. — Nouvelle ligne de défense occupée par les Républicains. — Situation pénible de l'armée d'Italie. — Inaction des Autrichiens. — Tentatives faites le long de la frontière des Alpes par les Piémontais.

Avril 1895.

—

Formation de l'armée autrichienne.

Par le traité conclu le 3 janvier 1795 avec l'impératrice Catherine de Russie, la cour de Vienne avait réglé l'affaire du partage de la Pologne et échangé les Pays-Bas, définitivement perdus, contre la Bavière; en outre elle s'était assuré l'alliance de cette princesse, qui avait adhéré aux acquisitions que l'Autriche pourrait faire, en compensation des avantages obtenus par la Russie et la Prusse, en 1793, lors du premier partage [1]. De grands succès sur le Rhin devenaient d'autant plus problématiques que le roi de Prusse, la Hollande, divers électeurs abandonnaient successivement la lutte contre la France [2]; mais l'Italie offrait tous les dédommagements désirables.

On avait d'abord compté sur les contingents de ses divers Etats, et particulièrement sur l'armée napolitaine, dont 12 escadrons avaient rejoint dès la fin de 1794. Tou-

1. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 193.

2. Traités de Bâle avec la Prusse, le 5 avril ; de la Haye avec la Hollande, le 16 mai ; convention de Bâle, relative à l'Allemagne, le 17 mai. — Arch. de Breil, pièce n° 171 : Renseignements venus de Gênes, le 6 décembre 1794, au sujet des négociations de la France avec la Hollande, la Prusse et cinq électeurs de l'Empire ; et n° 193 : « Le roi de Prusse travaille à la conciliation entre la France et les princes de l'Empire ». (Correspondance de Gênes, le 27 avril).

tefois les préparatifs de l'expédition maritime de Toulon faisaient surseoir au départ de l'infanterie, qui était même ajourné indéfiniment, du moment que la flotte républicaine osait entrer de nouveau en lutte contre l'escadre anglaise [1]. Pour la même raison, le pape manifestait des idées de moins en moins belliqueuses [2]. La Toscane venait d'obtenir de la Convention la reconnaissance de sa neutralité [3]. Venise et Gênes pactisaient presque ouvertement avec la France [4]. Quant aux duchés de Parme, Plaisance et Modène, leurs forces militaires étaient insignifiantes [5]. Mai 1795.

On était donc dans l'obligation d'employer la majeure partie des troupes cantonnées en Lombardie et en Piémont [6]. M. de Wins, mis à la tête de 30.000 combattants sur la demande du Cabinet piémontais [7], arrive, le 19 avril, à Alexandrie [8]. Il donne l'ordre de lever les quartiers d'hiver et dirige les corps sur Acqui et Tortone [9]; il se rend ensuite à Turin, où le roi de Sardaigne, malgré l'expérience si chèrement acquise au cours des années précédentes,

1. Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements, les 10 et 17 février. Lettres de Cacault, le 6 janvier ; de Schérer, le 19 février ; de Bertellet, consul de France à Livourne, le 1er avril.

2. Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements, les 10 février et 18 juin ; lettre de Bacher, le 18 février.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Cacault, le 6 janvier, et de Villars, le 4 mars. Il résulte de ces lettres que le traité conclu avec la Toscane, le 9 février, avait eu pour principal but d'assurer le service des subsistances, le port de Livourne étant à cet égard plus important encore que celui de Gênes. — Voir aussi l'*Histoire d'Italie*, par Botta, t. I, p. 283 et suiv.

4. *L'Europe et la Révolution française*, par Albert Sorel, t. IV, p. 33 et 346. — *Histoire d'Italie*, par Botta, t. I, p. 290 et suiv.

5. Arch. de la Guerre : Note du service des renseignements, le 10 février.

6. Des pièces nos 106 et 142 des Arch. de Breil, il résulte très nettemment que, dès la fin de 1794, l'armée autrichienne de Lombardie comprenait 36 bat. et 32 escadrons. Il ne faut donc accepter qu'avec réserve les notes du service des renseignements français, qui signalent des passages de troupes venant de l'armée du Rhin. L'effectif des forces impériales en Lombardie est demeuré le même jusqu'au milieu de 1796. Les renforts envoyés sont restés presque tous dans le Tyrol ; c'est ce qui a permis au gouvernement impérial de former si rapidement les armées de Vurmser et Alvintzy.

7. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 231. — *Un homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 279.

8. Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements, le 13 mars, annonçant le départ de M. de Wins pour la semaine suivante ; le 15 avril, marquant qu'il est attendu à Dégo ; le 27 avril, indiquant qu'il est à Turin. — Arch. de Breil, pièce n° 286 : M. de Wins est à Alexandrie, du 2 au 5 mai ; le 6, il se rend à Acqui. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p 221 et 267 : M. de Wins est le 12 avril à Mantoue ; il doit aller successivement à Milan, Alexandrie et Turin, où il est le 24 avril ; le 2 mai il est à Alexandrie, le 6 mai à Spigno, le 12 juin à Dégo. — Koch, *Mémoires de Masséna*, p. 145 : M. de Wins est le 19 avril à Alexandrie.

9. Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements, les 21 et 25 mars, 15 et 27 avril.

Juin 1795.

lui confie, pour la troisième fois, le commandement général de son armée. Loin d'aider la maison de Savoie à recouvrer ses provinces perdues, cet enthousiasme irréfléchi allait contribuer à sa déchéance momentanée[1].

Rassemblement des troupes impériales.

L'emploi des forces alliées dans la partie méridionale du théâtre d'opérations des Alpes avait été déterminé, d'une manière générale, par le projet d'offensive élaboré au congrès de Milan. Il comportait l'utilisation de tous les débouchés compris entre le col de Tende et la Bochetta; les Piémontais, sous le baron Colli, agissant à droite, le corps auxiliaire de d'Argenteau au centre, les Impériaux, aux ordres du général Wallis, vers la gauche[2].

Le rassemblement de ces derniers s'effectuait très lentement. On avait espéré ouvrir la campagne à la fin d'avril[3], ce qui aurait à peu près coïncidé avec l'insurrection de Toulon, et, le 11 mai seulement, le bataillon croate, cantonné à Acqui pendant l'hiver, allait relever à Montenotte et Rochetta Cairo les deux bataillons du régiment de Chablais envoyés, un mois auparavant, en soutien des milices de M. de Camerana[4]. C'est dans les premiers jours de juin tout au plus que le corps d'armée est à peu près concentré entre Acqui et Dégo, le grand quartier général établi dans cette dernière ville. Un bataillon du régiment

1. Arch. de Breil, pièce n° 286 : Lettre du roi, le 10 juin, prescrivant à Colli d'adresser ses rapports à de Wins. Relation de M. de Malausséna : « Mais, à cette époque, le successeur des grands capitaines et des grands hommes d'Etat, qui avaient élevé la maison de Savoie, avait entièrement oublié la politique de ses ancêtres. » — Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant général Costa de Beauregard, le 10 mai 1798, sur les campagnes de 1795 et 1796 : « Des bases politiques vicieuses, le manque absolu de plans, le défaut de précautions et d'ensemble, ont rendu inutiles, pendant ces deux campagnes, des moyens peut-être suffisants pour sauver l'Italie. »

2. Koch, *Mémoires de Masséna*, p. 149 et suiv., d'après *Œstreich. milit. Zeitschrift*, Iahrung 1826, II Helft, p. 141 et 137. Ce passage a d'ailleurs été traduit intégralement par Pinelli, *Storia militare*, t. I, p. 498, que cite Costa de Beauregard dans *Un Homme d'autrefois*, p. 279. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 229. Les indications de ces divers auteurs concordent avec celles de la relation de M. de Malausséna.

3. Koch, *Mémoires de Masséna*, p. 152.

4. Arch. de la Guerre : Renseignements des 7 et 15 avril. Un bat. du rég. de Chablais est parti d'Alexandrie, le 24 mars, pour Dégo et Spigno. Le 15 avril, il y a : à Montenotte, un bat. de Chablais de 400 h. et 150 milices; à Cairo, quartier général de M. de Camerana, 500 milices ; à Dégo, un bat. de Chablais de 400 h. ; à Spigno, 900 Autrichiens ; à Malvicino, 400 Autrichiens ; à Terzo, deux pièces de 3 et une comp. d'artillerie ; à Acqui, 3.000 Autrichiens, dont 400 uhlans, arrivés le 12 avril ; les troupes de Lombardie sont en route. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 267.

de Carl Staader est échelonné dans la vallée de l'Erro, sur le flanc gauche, tandis que le bataillon Sluiner observe la frontière génoise autour de Novi. Vers la droite, la communication est assurée avec les troupes auxiliaires campées à Montezzemolo, par une compagnie du corps franc Giulay postée à Millésimo [1]. Juin 1795.

Premier mouvement de M. de Wins.

Le 11 juin, après de nombreuses reconnaissances [2], M. de Wins fait prévenir le gouvernement génois de la nécessité où il se trouve de pénétrer sur le territoire de cette république, pour en chasser les Français [3]. Deux ou trois jours après [4], il se porte à Carcare, avec huit bataillons formés en deux brigades, deux escadrons et de l'artillerie [5]. Il pousse en avant deux autres brigades : celle du général

1. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 270. La situation des troupes autrichiennes donnée dans cet ouvrage est fort intéressante en ce qu'elle indique la première répartition des corps entre les différents brigadiers, ainsi que les emplacements des magasins établis à Tortone, Alexandrie, Acqui, Cascine di Pamparo ou C. Pamparato de la carte sarde, à 3 kilomètres en amont de Mombaldone, enfin à Dégo. — Arch. de la Guerre : Lettre de Laharpe, le 28 mai : « Il y a actuellement au camp d'Acqui 16 mille Autrichiens, 76 pièces de campagne, beaucoup de position et de siège, des magasins nombreux en blés, farines et fourrages. Le chemin pour conduire l'artillerie de Dégo à Montenotte va être fini. »

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

3. Ce document se trouve, comme pièce just., dans la *Storia militare*, de Pinelli, t. I, p. 696. Il est accompagné de la réponse du gouvernement génois et d'un autre manifeste, postérieur de deux mois au moins, qui existe aussi dans les Arch. de Breil, pièce n° 274, accompagné de la réponse du gouvernement génois, à la date du 20 août, que ne donne pas Pinelli. — Dans une lettre du 11 juin, dont une copie existe aux Arch. de la Guerre, à la date du 17, Villars mande de Gênes à Kellermann que le premier manifeste a été apporté à Gênes, le soir du jour où il écrit, par le colonel autrichien Brentano ; c'est ce qui est indiqué dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 271.

4. D'après une correspondance de Pico, à Vado, le 16 juin (Arch. de la Guerre), le mouvement est exécuté le 13 et le quartier général de M. de Wins établi chez un sieur Ferrari à Carcare, tandis que, d'après l'ordre inséré dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 271 et suiv., il aurait eu lieu le 14. Mais, pour les détails qui suivent, cet ordre est en parfait accord avec la relation de M. de Malausséna, qui le complète. Comme le livre de Thaon de Revel est devenu fort rare, on a cru utile de reproduire la répartition des corps entre les brigades ; répartition assez différente de celle du début, alors que, selon les *Mémoires de Masséna*, dont Pinelli se borne à donner une traduction, cette répartition paraît rester invariable, suivant les usages modernes. Ces deux derniers ouvrages contiennent d'ailleurs un assez grand nombre d'inexactitudes, qu'il eût été fastidieux de relever. Enfin, les notices du service des renseignements français (Arch. de la Guerre : 16, 17 et 19 juin) fournissent des indications précises, qui concordent avec les précédentes.

5. Quartier général de Wallis à Cairo. Brigade Ternay : 1er et 2e bat. des rég. Archiduc Antoine et Strassoldo, campés à l'ouest de Carcare, sur la colline della Bandia ; brigade Liptai : 1er et 2e bat. des rég. Reisky et Alvintzi, campés à l'est de Carcare, sur les hauteurs de Moncavaglione ou Bricco della Rossa ; deux escadrons de uhlans dans la plaine de Quassolo, au nord de Carcare, entre les chapelles de la Madonna della Neve et de San Giuseppe ; l'artillerie très probablement à Bragno. Au sujet de la composition de cette artillerie, indépendamment de la lettre de Laharpe du 28 mai (Arch. de la Guerre), signalant à Acqui 76 pièces de campagne et de l'artillerie de position et de siège, on n'a d'autres renseignements que ceux des *Mémoires de Masséna*, p. 155, d'après lesquels il y aurait eu 86 pièces de 3, 28 de 6, 20 de 12, 14 obusiers, 12 canons de montagne, total : 160 bouches à feu. Si de ce chiffre on défalque deux pièces de 3 par bat., à titre d'artillerie régimentaire, soit 50 pièces pour 25 bat., il reste 110 pièces, soit plus de quatre par 1.000 h., proportion bien considérable pour la guerre de montagne. Il est probable que la majeure partie de cet équipage de campagne, vu l'état des chemins, était encore en arrière, aussi bien que le parc de siège, dont il est question à plusieurs reprises dans les documents des Arch. de la Guerre. Cependant il a été pris à la suite de la bataille de Loano 50 pièces de tous calibres.

Juin 1795. Pittoni, de trois bataillons, une division de Croates et un escadron de uhlans, à Montenotte Supérieur et vers la Madone de Savone[1]; celle du général Rukavina, de trois bataillons également et deux divisions de Croates, aux environs d'Altare, sur le chemin de la Madonna del Monte[2]. Du 15 au 19 juin, ces forces s'augmentent de quelques bataillons, dont trois sont envoyés près du Bric Lavesin, sur la crête de l'Apennin, entre les deux dernières brigades[3].

En arrière de la gauche, le bataillon Sluiner avait remplacé le deuxième bataillon Carl Staader dans les postes de l'Erro. Sur la droite, le corps auxiliaire, sous d'Argenteau, prend position, le 17, à San Giovanni di Murialdo, couvert par le corps franc Giulay, dont deux compagnies sont sur les hauteurs de Biestro et trois au mont Camulera[4].

Très exactement tenu au courant des agissements des Autrichiens[5], qui menaçaient manifestement les communications des Républicains avec Voltri, communications indispensables au point de vue de la subsistance de l'ar-

1. 1er et 2e bat. du rég. de Lattermann, 1er bat. du rég. de Bréchainville, une division ou deux compagnies du 2e bat. Carl Staader, qui a marché à Montenotte par Ferrania. La majeure partie de ces troupes, 300 tentes, aurait campé, le 15 juin, à Liggia Taglia, à une heure de marche de la Madone de Savone, d'après Pico (Arch. de la Guerre.) Ce nom ne se trouve sur aucune carte ; il paraît très vraisemblable que c'est l'un des plateaux aux environs de Palazzo Doria, à l'ouest du Monte Negino, au sommet duquel les Autrichiens auraient construit ou relevé des retranchements, suivant M. de Malausséna. Le reste de la brigade campe à Ca di Ferre ou Ferro.

2. 1er et 2e bat. du rég. de Nadasdy, campés au col della Crocetta, à l'ouest d'Altare ; 1er bat. Carl Staader à Cadibona ; une division du 2e bat. du même rég. au mont Baraccone, au sud d'Altare ; cette montagne est désignée par M. de Malausséna sous le nom de Concevola, appliqué, sur les cartes modernes, au ravin qui en longe le versant occidental ; une autre division de ce même bat. à Montefreddo, ayant des grand'gardes à Mallare et Pallare.

3. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 274 : Le 16 juin, 2 bat. du rég. de Thurn et le 3e de Reisky arrivent au camp de Carcare. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 235 (pièce just. n° 69). A cette époque, le Bric Lavezin était connu sous le nom de Rossi qui, sur les cartes modernes, sert à désigner un ravin et une cassine. Le bat. de Reisky était campé au Pian del Melo, au sud de cette montagne ; les deux bat. de Thurn devaient être au nord, au Pian del Melo. Arrivent encore, avant le 19 juin, le 3e bat. de Terzy, qui campe à Bragno avec l'artillerie, le 3e bat. de Thurn, qui doit avoir rejoint le reste du régiment. Il reste alors en arrière deux autres bat. de Terzy, dont un, employé à la réparation des chemins, vient à Dégo, le 19, et à Carcare, le 20 ; un bat. de Jordis, gardant les magasins et la communication, un bat. de Schröder en garnison à Alexandrie et Tortone. Quant à la cavalerie, d'après les *Mémoires de Masséna*, p. 158, tous les escadrons autrichiens auraient été réunis à Carcare, le 19, ce qui est fort peu probable, puisqu'un ou deux escadrons seulement sont venus dans la Rivière de Gênes.

4. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 272 et 273. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

5. Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements, les 13, 16, 17 et 19 juin, Lettre de Villars, le 11 juin, reçue par Kellermann, dans la nuit du 12 au 13 juin, et provoquant de la part de ce dernier les lettres et ordres des jours suivants.

mée[1], Kellermann, après avoir un moment hésité[2], dirige sur son aile droite le peu de troupes dont il dispose[3]. Il prescrit à Masséna d'exécuter du côté du Tanaro quelques reconnaissances, qui donnent lieu à des engagements sans importance[4]. Il lui ordonne aussi, d'après les avis de Villars, ambassadeur à Gênes, et du représentant du peuple Beffroy, de s'emparer de la citadelle de Savone de gré ou de force. En conséquence, Laharpe entame des négociations avec le gouverneur génois et envoie, toutes les nuits, un bataillon pour surveiller les avenues de la place[5]. Juin 1795.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier, les 23, 24 et 28 juin ; du commissaire ordonnateur Savy, les 24 et 27 ; de Villars, le 11 ; de Gaultier, le 25 ; de l'agent des vivres Berrier, le 20 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 223 : Lettre de Gênes, le 16 mai, donnant des renseignements sur l'armée d'Italie. Si étrange que cela nous paraisse aujourd'hui, c'était la question de la mouture des grains qui, en 1795, ajoutait encore à la nécessité de cette communication avec Gênes, cause principale de l'expédition sur Dégo à la fin de 1794. On ne pouvait, en effet, compter sur les moulins à eau des montagnes, qui, chômant pendant la plus grande partie de l'année, suffisaient à peine aux besoins des habitants. Sur la côte, il n'y avait que trois centres importants de moutures : Marseille, qui avait à satisfaire les besoins des troupes et des populations voisines, et qui était d'ailleurs trop éloigné ; Nice, qui pouvait à peine donner le nécessaire aux divisions du centre et de la gauche, et qui n'aurait d'ailleurs pu expédier à la droite faute de moyens de transport ; enfin Voltri, qui recevait directement de Gênes, chaque jour, les grains à transformer en farines, et les envoyait ensuite à Vado, Finale, Loano et Oneille, tant par terre que par mer. Cette ressource manquant, on devait se trouver dans le plus cruel embarras.

2. Arch. de la Guerre : Ordres de Kellermann, le 13 juin : « Le général Garnier enverra un bat. à Saorge ; le général Macquard en dirigera sur Ormea deux, dont un de grenadiers, et le général Sérurier le même nombre sur San Giacomo. Le 14 juin, le général Garnier suspendra le départ du bat. destiné à Saorge, et le général Macquard n'en fera marcher qu'un seul à Viozene. » Par une lettre du même jour, Kellermann explique à Masséna qu'il craint que l'ennemi, ayant l'avantage de manœuvrer sur le rayon du cercle occupé par les Français, vienne assaillir la division du centre, après avoir menacé l'aile droite. Mais, le surlendemain, il renouvelle ses premiers ordres.

3. Arch. de la Guerre : Ordres de Kellermann, du 8 au 23 juin. Les renforts, arrivés au moment des affaires des 23 et 24 juin, se réduisent à peu de chose : un détachement de la 18e demi-brigade légère en formation à Monaco, mis en mouvement le 14 ; le 3e bat. de la 23e ; le 12e bat. de grenadiers, venu de Marseille avec un effectif de 220 h. officiers compris ; et deux escadrons du 9e dragons, partant de Nice le 19 ou le 20.

4. Arch. de la Guerre ; Lettres de Sérurier, le 23 juin, et de Masséna, le 24. — Arch. de Breil, pièces nos 86 et 242. Le 21, il y a deux affaires, l'une en avant du mont Spinarda, l'autre aux environs de Garessio. Le 22, ce village est pillé et 20 à 30 maisons détruites à coups de canon. Le même jour, les Français se battent à la tête du vallon de l'Inferno et au col de Termini. Du côté de Viozene, le général Pijon fait sa reconnaissance sans être inquiété.

5. Arch. de la Guerre : Rapport du service des renseignements, le 27 avril. Lettres de Kellermann les 13, 16 et 17 juin ; de Berthier, les 18 et 19 ; rapport du chef de brigade Dupuy, le 27 juin, pièce justificative n° 70. — *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 156 et 273. — Arch. de Breil, pièce n° 175. — Aussitôt après l'expédition de Dégo, en 1794, des démarches avaient été faites auprès du gouvernement génois, en vue d'obtenir pour les Français l'autorisation de participer à la défense de la citadelle de Savone, comme à celle des forts de Vado. Plusieurs fois renouvelées, notamment le 30 avril, par le général Vaubois, remplaçant provisoirement Masséna, puis, dans le courant de mai, lors d'un voyage du représentant du peuple Beffroy à Gênes, ces démarches avaient échoué. On ne désespérait pas cependant de pouvoir entrer dans cette citadelle, dont une partie de la garnison, composée de Corses, nous était favorable, tandis que le reste, comprenant des déserteurs autrichiens, nous était hostile. On comptait aussi que le colonel Spinola, commandant des troupes, aiderait notre entreprise, et contrebalancerait l'influence de la famille Sonzoni, que l'on disait prête à seconder un coup de main de l'ennemi. C'est d'après ces considérations que, le 13 juin, au reçu d'une lettre de Villars, estimant facile l'entrée des Français dans la citadelle, Kellermann donne son premier ordre. Le 16, à la suite des objections présentées par Laharpe, Freytag et Masséna, il écrit de nouveau à Villars et, le 19, sans doute après la réponse de ce dernier, il réitère l'ordre de s'emparer du fort de Savone.

Juin 1795.

Second mouvement de M. de Wins.

Dès qu'il est informé de ces dispositions, M. de Wins se décide à faire déboucher les troupes impériales sur le littoral de la Méditerranée, tandis que les Piémontais exécuteront de vigoureuses attaques vers le haut Tanaro[1]. Le 18 juin, le marquis d'Argenteau se porte à Ronco di Maglia, avec le régiment de Schmitfeld et le bataillon des grenadiers Strassoldo[2]. Deux jours après, il est soutenu par la brigade Ternay, qui vient camper à Biestro, tandis que la brigade Liptai marche à Cadibona, pour appuyer la brigade Rukavina, qui s'y est rassemblée. Entre ces deux masses de sept à 8.000 hommes chacune, que doivent commander les généraux Turkheim et Wenkheim, s'établissent, autour d'Altare, les trois bataillons du régiment de Thurn, aux ordres du général Cantu, sous la protection des deux divisions croates occupant le mont Baraccone et Montefreddo[3].

Ce même jour, 20 juin, à l'extrême gauche autrichienne, le général Pittoni prend position à la Madone de Savone et se replie le soir, après avoir poussé jusqu'au faubourg de la ville des patrouilles de cavalerie, qui échangent quelques coups de feu avec les avant-postes français[4]. Contre l'attente des Républicains, c'est seulement dans la nuit du 21 au 22 que cette brigade, forte de 4.000 hommes au moins[5], se met de nouveau en mouvement et se déploie,

1. Arch. de Breil, pièces n[os] 264 et 235, cette dernière, aux pièces just., n° 69. Il ne semble pas que M. de Wins ait préparé un plan d'attaque avant le 18 juin, date à laquelle le comte Starditz apporte ce projet à Mondovi, au baron Colli. Ce général répond, le même jour : «Il est excellent ; c'est l'opération la plus avantageuse que celle de couper la ligne de l'ennemi » ; mais il ajoute : « En conséquence, le local s'oppose bien des fois aux projets les plus avantageux. » Costa de Beauregard, dans sa relation déjà citée (Arch. de la Guerre) énonce la même opinion : « Cette vue était très saine et très militaire sans doute, mais l'exécution en était dangereuse et demandait beaucoup de précautions ».

2. Arch. de Breil : pièces n[os] 231 et 264. Le matin même, Colli avait ordonné à d'Argenteau de porter le régiment de Schmitfeld à San Bernardino, sauf une division, qui resterait au baracon de San Giovanni. Le régiment de Belgiojoso, appartenant aussi au corps auxiliaire autrichien, reste sous les ordres de Colli.

3. Arch. de Breil : pièce n° 235, pièce just. n° 69. D'après M. de Malaussena, une division de uhlans a aussi campé derrière la tour de Cadibona.

4 *Mémoires de Masséna*, t. I. p. 159. Il n'existe, aux Arch. de la Guerre, aucun renseignement sur cet engagement.

5. D'après la pièce just. n° 64, la brigade Pittoni aurait présenté 4.035 h. En faisant subir à cet effectif les réductions indiquées par M. de Malausséna, qui compte les bat. croates et hongrois à plus de 1 200 h., les Allemands à 900 ou 1.000, les divisions de cavalerie à 300, on n'aurait plus que 3.500 combattants environ. Mais si, comme il est indiqué dans les *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 163, cette brigade, après avoir laissé deux bat., devant Savone, en a dirigé, le 24, deux autres sur le pont de Vado, c'est que le bat. Sluiner, devenu inutile dans la vallée de l'Erro, du moment que l'on prenait l'offensive, aurait rejoint la brigade Pittoni, qui aurait eu ainsi plus de 4.000 combattants.

vers 8 heures du matin, autour de la Madonna degli Angeli. Aussitôt prévenu, Laharpe donne au chef de la 21e demi-brigade, Dupuy, l'ordre d'aller prendre position, avec deux bataillons et une compagnie de canonniers, aux pieds du glacis de la citadelle de Savone, sur laquelle il se replierait en cas d'attaque, de façon à aider la garnison à la défendre. Conformément à ces instructions, Dupuy, à la suite de pourparlers avec le commandant du fort, établit, vers 7 heures du soir, ses quatre à 500 hommes à quelque distance en avant des postes génois[1]. Juin 1795.

Le 23, à 6 heures du matin, les Autrichiens s'étendent des hauteurs jusqu'au bord de la mer, le long de la rive droite du Letimbro, rejetant vers la tête de pont de Zinola les postes de correspondance des Républicains[2]. La faible colonne de Dupuy se replie dans le chemin couvert de la citadelle, sous le feu de la garnison, dirigé en partie sur les Français, en partie sur les Autrichiens, qui s'arrêtent aux bords du torrent, à la demande du colonel Spinola, commandant des troupes génoises. En même temps, le gouverneur, commissaire Tommazo Cattaneo, envoie un officier au général Laharpe, pour le prier de faire retirer la 21e demi-brigade. Affaire de Savone, le 23 juin.

Sur ces entrefaites, le général Kellermann arrive à Spotorno avec le représentant du peuple Dumaz. Il convoque aussitôt un conseil de guerre[3], où il est décidé qu'en

1. *Mémoires de Masséna*, t. I. p. 161. — *Mémoires de Roguet*, t. I. p. 170. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Rapport de Laharpe, le 23 juin ; lettre du représentant du peuple Dumaz, le 24, et rapport du chef de brigade Dupuy, le 27, pièce just. n° 70. Tous ces documents concordent généralement, sauf en ce qui concerne la composition du détachement de Dupuy, d'un effectif de 4 à 500 h., et comprenant une comp. d'artillerie, avec un, deux ou les trois bat. de la 21e demi-brigade. Roguet seul donne le premier chiffre ; mais il semble bien, d'après la relation de Dupuy, qu'il y avait deux bat., ainsi que l'indique Koch, puisqu'il avait été formé deux colonnes. D'autre part, ces deux bat. devaient sans doute comprendre la majeure partie des combattants de la 21e demi-brigade n'ayant, à la date du 19 juin, que 541 présents sous les armes (pièce just. n° 68).

2. Arch. de Breil, pièces nos 141, 194 et 286. — Arch. de la Guerre : Lettre de Turreau, le 19 mars. A cette date, ces postes existaient même jusqu'à Voltri.

3. Arch. de la Guerre, à la date du 23 juin. A ce conseil de guerre assistaient, outre Kellermann et Dumaz : les généraux Berthier, Masséna, Laharpe, les adjudants généraux Vignole, sous chef d'état-major de l'armée d'Italie, et Frontin, attaché au général Laharpe, le chef de brigade du génie Clausade et le chef de bat. d'artillerie Andréossy, tous deux attachés à la personne de Kellermann, enfin le chef bataillon Montfort, commandant l'artillerie de l'aile droite.

Juin 1795. raison de la neutralité de la république de Gênes, les troupes belligérantes se retireront à plus d'une demi-lieue de Savone, dont les relations avec la métropole doivent rester libres, et qu'en cas d'attaque de l'ennemi, les troupes françaises se porteront au secours de la citadelle, où elles seront reçues, soit par terre, soit par mer[1]. Le résultat de cette délibération est transmis au gouverneur[2], ainsi qu'au sénat génois, qui y donne son adhésion[3]. En conséquence, Dupuy revient à Vado par mer, le 26 juin[4]. Kellermann était ainsi parvenu à sauvegarder momentanément la communication avec sa base d'approvisionnements. Confiant dans l'assurance des généraux et la vigueur des troupes, il comptait se maintenir dans les fortes positions qu'il occupait[5].

1. Arch. de la Guerre : Ordre de Kellermann, le 16 juin, d'envoyer d'Antibes à Finale 30 milliers de poudre. Lettre de Kellermann, le 17 juin, expliquant au comité de Salut public que cette poudre est destinée à être envoyée, en cas d'attaque de l'ennemi, à Savone, dont la garnison en était dépourvue.

2. Arch. de la Guerre : Précis de ce qui s'est passé dans la journée du 5 messidor. Lettres du commissaire Tommazo Cattaneo, le 23 juin à 2 h. et à 4 h. de l'après-midi, et réponses de Kellermann.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Francesco Buzza, secrétaire d'Etat, à Kellermann, les 26 et 27 juin.

4. On ne s'attache pas à relever les inexactitudes des récits de Roguet et de Koch. On se borne à faire remarquer que le premier indique à tort, le 22, un engagement dans lequel le chef de bat. Darmagnac aurait été fait prisonnier, et que le second assigne, par erreur, la date du 27 à l'évacuation de Vado. On ajoutera que M. de Malausséna se trompe en disant que l'attaque des Français postés devant la citadelle, par les Autrichiens a eu lieu le 23 au soir.

5. D'après les *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 159 et 160, il y aurait eu quelque dissentiment entre ce général et Kellermann, au sujet des opérations à exécuter contre les Autrichiens. Rien ne justifie cette assertion. Il existe au contraire des preuves positives de l'accord parfait qui existait, entre Kellermann et ses généraux, sur la nécessité de défendre vigoureusement les positions occupées.—Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Berthier, le 14 juin : «... Le colonel, envoyé au sénat pour demander le passage sur le territoire de la République de Gênes, n'est absolument qu'une fanfaronade. L'année passée, ils n'avaient pas eu la même délicatesse et les mêmes égards. Du reste, qu'ils viennent, nous les attendons et je vous assure qu'ils seront bien reçus ». Lettre de Masséna à Kellermann, de Melogno, le 27 juin, à 2 h. après-midi : « J'arrive. Mon premier soin est de vous rendre compte. Je ne sais ce qui a pu retarder le plan d'attaque arrêté par vous. Les colonnes ne commencent à filer qu'à présent. Mais j'espère que l'heure ne fera rien à l'attaque. Nos frères d'armes sont tous animés du vif désir de les bien bourrer et j'espère sous peu avoir de bonnes nouvelles à vous apprendre. Envoyez-moi quelques dragons pour escorter les prisonniers de guerre que nous espérons faire ». Lettre de Laharpe à Kellermann, le 28 mai : « Je compte que sous peu Devins commencera ses opérations et tout me fait présumer que l'effort tombera sur moi. Je suis en mesure et ferai une vigoureuse résistance... » Lettre de Laharpe à Villars, le 7 juin : « L'ennemi est supérieur en nombre, je le sais. Mais, si nous sommes faibles en hommes, nous sommes forts en courage et en bonne volonté. Sois tranquille ; mes braves camarades, comme moi, les attendent avec ce calme, présage certain de la victoire. Nous leur montrerons que les Français, terribles dans l'attaque, ne le sont pas moins pour défendre les positions qui leur sont confiées ». — Arch. de Breil, pièce n° 286 : Extrait d'une lettre du général Laharpe à un ami, le 22 mai, prise sur un courrier : « L'armée autrichienne se rapproche de moi peu à peu. Je ne la crains pas. Ma ligne est bonne. Je suis faible en troupes, mais elles sont décidées. Je joins l'art à la nature. » Un seul malentendu, d'ailleurs de peu de durée, eut lieu entre Kellermann et Masséna, non à propos de l'occupation de Savone et de la perte de San Giacomo, ainsi que l'indique Koch, p. 217, mais bien au commencement d'août (Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann à Masséna, le 4 août, et réponse de ce dernier, le lendemain).

Juin 1795.

Affaire de Vado les 24, 25 et 26 juin.

En effet, le 24 juin, M. de Wins attaquait inutilement de front, avec 10.000 Autrichiens environ[1], les quatre à 5.000 hommes de la brigade Laharpe[2], répartis sur les deux versants du vallon de Segno, en vue de couvrir la rade de Vado[3]. Les deux fortins de San Lorenzo et du Cap[4], dont les feux se croisaient sur cette rade, appuyaient la droite d'un camp, dit de l'« Invincible », tracé sur le plateau de San Stefano ; il était couvert, sur le front, par une ligne de retranchements, à gauche, par une redoute construite au sommet du mont Sant'Elena, et maîtrisait le chemin muletier de Vado à Spotorno[5]. Les approches de cet ensemble d'ouvrages étaient défendues par les camps de Segno, de Termine et de Tiassano, ce dernier retranché[6], établis sur le contrefort du Monte Alto, qui sépare les tor-

1. Ce chiffre est généralement admis et concorde d'ailleurs avec la répartition indiquée dans l'ordre de M. de Wins et avec les effectifs des troupes impériales, (voir pièces just. nos 69 et 64). On doit mentionner que dans sa relation (Arch. de Breil), M. de Malausséna signale au moins 12,000 h., tandis que, dans son rapport du 24 juin (Arch. de la Guerre), le général Freytag ne parle que de 6.000 h.

2. D'après la situation du 19 juin (pièce just. n° 68), la brigade Laharpe est forte de 5,178 h. En défalquant les troupes envoyées à Savone, il reste environ 4.700 h., auxquels il convient d'ajouter le 6e bat. de grenadiers, parti de Feglino, le 22 juin, pour remplacer la 21e demi-brigade dans les retranchements de Vado.

3. Arch. de la Guerre : Instructions du général Vaubois, faisant fonctions de divisionnaire, au général Laharpe, le 30 avril, et du général Masséna au général Freytag le 24 mai.

4. Arch. de Breil, pièce n° 141 : Rapport d'espion sur les fortifications de Vado, le 13 novembre 1794. — Arch. de la Guerre : Rapport du chef d'artillerie Montfort sur l'évacuation de Vado, Loano, etc., le 28 juin 1795. Le fortin de Vado, aujourd'hui San Lorenzo, était gardé par des troupes génoises et françaises. Son armement primitif avait été renforcé et comprenait : quatre pièces de 36, une de 24, une de 18, deux de 12 et peut-être des mortiers. Il en était de même pour le fortin du Cap, dit de Saint-Etienne d'après les documents français, où il y avait huit pièces de 36. Au-dessus de ce fort, les Républicains avaient construit une batterie, portant le même nom et encore marquée sur les cartes modernes, armée d'une pièce de 24, une de 14, deux mortiers à la Gomer de 12 pouces, deux ou trois mortiers de 5 pouces, et peut-être 4 canons de 4 de campagne. Le fortin de San Lorenzo avait été entouré d'un fossé plein d'eau de mer et d'un chemin couvert, enveloppant un camp de 25 baraques.

5. *Mémoires de Roguet*, t. 1, p. 152 et suiv. — Arch. de Breil, pièce n° 141. — Arch. de la Guerre : Instructions de Masséna à Freytag, le 24 mai ; croquis de ce camp, à la date du 25 juin. Le retranchement en tête du camp est flanqué par trois bastionnets et trois redans alternant entre eux et armés de neuf petites pièces ; il paraît avoir 7 à 800 mètres de longueur. La droite et la gauche sont couverts par des abatis. Le village de Vado est indiqué en avant de cette gauche, protégée par deux pièces de 8 à la chapelle de San Genesio ; il s'agit évidemment de Monte di Vado.

6. Arch. de la Guerre : Croquis de ce camp, à la date du 25 juin. Le retranchement avait sa droite à Tiassano, qu'il enveloppait ; il appuyait sa gauche sur l'éperon où se trouve actuellement le hameau de Rezzi, et y formait un saillant très prononcé à 300 mètres au plus du torrent de Quiliano ; c'est en ce point que sont figurés la pièce de 12 et les deux obusiers qui firent tant de mal aux Autrichiens. De là, le retranchement revenait en arrière, sur une croupe de la colline, laissant en avant le chemin de Rezzi au col de Termine. Il était flanqué par des bastionnets et redans, armés de 16 petites pièces.

Juin 1795. rents de Segno et de Quiliano[1]. Sur la rive gauche de celui-ci, trois grand'gardes étaient postées au village de Quiliano, à la Madonna del Monte et à la tête de pont de Zinola[2].

Descendant de Cadibona, la division Venkheim gagne, vers 9 heures du matin, le mont Cinto, où elle se divise en trois colonnes[3]. Celle de droite, suivant la crête de Passegi, est vivement attaquée de flanc par les chasseurs des Hautes-Alpes, qui occupent Quiliano, et elle ne parvient à les rejeter sur Valleggia qu'avec l'aide d'une partie de la colonne centrale. Grâce à cette diversion, le 3e bataillon de grenadiers résiste jusqu'à midi à la Madonna del Monte.

1. Il ne peut y avoir aucun doute sur l'emplacement du camp de Termine au col de ce nom. Celui de Segno est nettemment indiqué sur la carte italienne par le nom de *Campo dei Francesi*, entre Rocca de Corvi ou di Ventimora et Cima delle Rocche. Il y avait en outre deux postes, désignés dans les documents français de l'époque par les appellations de Roche-Blanche et du Signal. A propos de ce dernier poste, Laharpe écrit ce qui suit, à la date du 4 juin, au général Kellermann : « J'ai l'honneur de vous prévenir que, trouvant un vuide entre le camp de Tersane (Tiassano) et celui de Terme (Termine), par où l'ennemi pouvait pénétrer, je me suis décidé, vu ses mouvements, à retirer du camp de « l'Invincible » le 2e bat. de la 129e. Je l'ai fait camper aujourd'hui au poste du Signal, poste important, retranché, où j'ai fait monter une pièce de 4, qui, dans tous les cas, non seulement est inexpugnable, mais assure la retraite du camp de Tersane et forme une communication avec Terme ». Ce poste était donc, soit vers le point 161 au-dessus de Valleggia, soit auprès des quelques maisons marquées sur la carte italienne, au sommet de la colline au-dessus de Tiassano. Quant à la Roche-Blanche, il est fort probable que c'est Rocca de Corvi, ou plutot Cascine del Gatto, sur le versant occidental, d'après les instructions des 30 avril et 24 mai, prescrivant à ce poste de se replier sur Feglino.

2. Arch. de la Guerre : Croquis classé au 25 juin. La tête de pont de Zinola, appelée tête de pont de Vado dans les documents français, avait la forme d'un ouvrage à couronne.

3. Le récit qui suit est extrait principalement des documents suivants : Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Relation du général Kellermann. Lettres du général Laharpe, de Vado, les 24 et 26 juin, à 8 h. un quart du soir ; du général Freytag, de Spotorno, le même jour, à 9 ou 10 h. du soir ; de Berthier et du représentant du peuple Dumaz, de Finale, le 25 ; enfin, de Kellermann, le 26. — Le récit de Koch (*Mémoires de Masséna*, p. 163 et suiv.), paraît avoir été composé uniquement au moyen d'un article peu exact d'une revue autrichienne et d'un placard, signé Beffroy et Chiappe, imprimé à Nice le 27 juin, mal rédigé et très confus, dont il existe un exemplaire aux Arch. de la Guerre, à la date du 25, et une copie dans les Arch. de Breil, pièce n° 286. Aussi ce récit doit-il être suspect à plus d'un titre. On se bornera à signaler les erreurs suivantes : 1° il est possible qu'il y ait eu autour de la Madonna del Monte quelques bouts de retranchements construits, soit en 1745 par les Espagnols, soit même en 1794, après l'affaire de Dégo. Il est probable que la fusillade a duré sur ce point de 9 ou 10 h. du matin jusqu'à midi, les dispositions d'attaque des ennemis ayant dû être dérangées, ainsi que l'indique M. de Malausséna, par l'échec momentané de la colonne de droite ; mais il est bien certain que ce poste n'a jamais été le théâtre de la lutte acharnée décrite par Koch, sans doute d'après l'officier autrichien, qui cherche à glorifier la blessure qu'y aurait reçue le général Rukavina. Voici, en effet, tout ce que dit Laharpe à ce sujet : « La chapelle d'Elmont a été emportée ; mes ordres n'étaient pas de la défendre vigoureusement. Le fort du combat s'est donné dans la rivière (torrent de Quiliano) ». Enfin, c'est le 6e bat. de grenadiers, et non le 14e, qui présentait un effectif de 523 baïonnettes, et il était à la tête de pont de Zinola ; 2° les quelques hommes restant à la 21e demi-brigade, aussi bien que les 275 h. du 3e bat. de la 99e, venus de Spotorno, n'étaient certainement pas à Tiassano, mais bien aux retranchements de Vado ou du camp de l' « Invincible ». En tout cas, ils ont peu donné, puisque Laharpe dit : « Ce qui vous paraîtra surprenant, c'est d'apprendre que l'ennemi nous a attaqué avec 10.000 h., et que nous n'avons que le 3e et le 6e bat. de grenadiers et les carabiniers des Hautes-Alpes qui aient vigoureusement donné » ; 3° quant à la suspension d'armes, elle a eu lieu, non le 25, mais le 27, de 2 h. à 6 h. du soir, et n'a pas eu, par suite, les conséquences que lui attribue Koch, on ne sait pour quelle raison.

Conformément aux ordres donnés, il se replie sur Tiassano, pour éviter d'être tourné par la colonne de gauche, qui s'étend sur les pentes orientales de la colline, vers les cabanes Svizzero, puis marche sur le pont de Zinola. Sur le même point se dirigeait, par le bord de la mer, le général Wallis, avec une quatrième colonne, formée de la brigade Pittoni, qui laisse deux bataillons seulement pour observer Savone. Le 6e bataillon de grenadiers, chargé de la garde de la tête de pont, est bientôt rejeté sur les retranchements de Vado. Juin 1795.

Les deux colonnes autrichiennes de gauche débouchent alors dans la plaine de la rive droite du torrent de Quiliano, où elles essaient de se déployer, tandis que les deux colonnes de droite descendent, par San Pietro, dans le lit même du torrent, pour s'y mettre en bataille et attaquer ensuite, avec les premières, les positions républicaines. Ces manœuvres sont contrariées, sur les deux ailes, par le feu des grosses pièces du fortin de San Lorenzo, non moins que par le tir à mitraille d'un canon de 12 et de deux obusiers, placés la nuit précédente du côté de Rezzi[1].

Profitant du désordre occasionné par les projectiles de l'artillerie, le général Laharpe débouche de Tiassano, vers 4 heures du soir, à la tête du 3e bataillon de grenadiers, fond à la baïonnette sur le centre ennemi, le refoule, ainsi que la gauche, sur le pont de Zinola, dont il reprend possession, mais est arrêté dans sa poursuite par les charges des uhlans[2]. Voyant cet insuccès, la droite autrichienne, d'ailleurs fort maltraitée, se replie sur les hauteurs de la Madonna del Monte, sous la protection d'un millier d'hommes, qui tiraillent jusqu'à la nuit avec les chasseurs des

1. Dans une note marginale de sa relation, M. de Malausséna indique que la distance du fortin de Vado à l'embouchure de la Valleggia ou torrent de Quiliano, est de 500 trabucs. D'après la carte italienne, il y a 1.500 mètres ; le trabuc valait donc 3 mètres.

2. Voici en quels termes le représentant du peuple Dumaz, dans sa lettre du 25 juin au comité de Salut public, fait l'éloge du général Laharpe : « Sang-froid, activité, valeur, prévoyance, telles sont les qualités qui distinguent cet excellent officier ».

Juin 1795.

Hautes-Alpes. Les 25 et 26 juin, les Autrichiens renouvellent sans succès leurs tentatives contre la tête de pont et du côté de Quiliano ; ils établissent aussi des pièces sur les pentes des collines de la Madonna del Monte, pour riposter au tir du fortin de Vado et bombarder le camp de Tiassano, d'où les Français retirent leur artillerie trop exposée, dès le 25 à 10 heures du matin[1].

Par cette menace sur Savone et ces affaires infructueuses et meurtrières[2] contre les retranchements de Vado, M. de Wins espérait sans doute attirer la majeure partie des forces républicaines vers le littoral et faciliter l'enlèvement des positions à la tête des Bormida, défendues par 5.000 hommes[3] et attaquées par plus de 10.000[4].

Affaire de San Giacomo, le 25 juin.

Du Monte Alto au mont Settepani, le versant méridional de l'Apennin est sillonné de profonds ravins, entre lesquels s'étendent des chaînons étroits, aux flancs escarpés, suivis par les chemins qui relient le littoral au bassin de la Bormida orientale. En vue de couvrir sa ligne de communication par la Rivière de Gênes, l'armée franco-espagnole avait, en 1745, construit sur ces contreforts, à mi-hauteur, les retranchements de San Pantaleo, de Vene, de Carbuta, de Bastia et de Frabosa[5].

1. Des pièces déjà citées des Arch. de Breil et de la Guerre, ainsi que des lettres du général Laharpe, les 26 et 27 juin, il résulte que les Autrichiens ont attaqué, le 25, le pont de Zinola, le matin, et Quiliano vers 6 heures du soir ; le 26, ils sont revenus sur ce dernier point à 8 heures du soir.

2. D'après les pièces des Arch. de la Guerre, pendant les trois journées, les Autrichiens auraient perdu 300 à 500 h. morts, 500 à 750 blessés et 20 prisonniers, tandis que les Français n'auraient eu que 12 morts et 33 blessés. Ainsi que le remarque M. de Malausséna, l'écart est trop grand, même en admettant que les Autrichiens, dépourvus d'artillerie et exposés au feu croisé des pièces du fort de San Lorenzo et du camp retranché de Tiassano, aient dû beaucoup plus souffrir que les Français, qui n'ont exposé hors des retranchements que 1.500 h. au plus. D'autre part, les pertes signalées dans les *Mémoires de Masséna*, p. 165, probablement d'après le récit de l'officier autrichien, et s'élevant à 320 h. pour les Impériaux, 100 pour les Français, paraîtront sans doute bien faibles pour les premiers. Le général Laharpe, dans sa lettre du 24 juin (Arch. de la Guerre), cite parmi les blessés autrichiens le général Rukavina, ainsi que les lieutenants-colonels de Nadasty et d'Alvintzi. Il indique aussi que les généraux de Wins et Wallis ont été, pendant deux heures, au feu le plus vif, enfin que ce dernier « l'a échappé par un miracle, puisqu'un chirurgien a été pris dans une église où il s'était réfugié », celle de Zinola sans doute.

3. D'après la situation du 19 juin, pièce just. n° 68, l'effectif est de 4.600 h., en comprenant le bat. de Loano, mais en défalquant le 6e bat. de grenadiers, envoyé à Vado. Au 25 juin, divers mouvements avaient été faits et le nombre réel des combattants paraît être le suivant : En première ligne, San Giacomo, 1.113 h.; Madonna della Neve et Bricco dei Corsi, 772 h.; Melogno, 1.021 ; total, 2.906 h.; en deuxième ligne, retranchements della Bastia et Feglino, 751 h.; retranchements de Carbuta et de Vene, 485 h.; San Pantaleo et Finale, 534 h.; total, 1.770 h.; enfin, avec le 1er bat de la 100e, à Spotorno, 369 h., on obtient 5.045 h.

4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

5. Les cartes modernes indiquent l'emplacement de ces retranchements.

Suffisants pour s'opposer aux courses des partis ennemis, ces ouvrages pouvaient constituer seulement des points de ralliement, alors qu'il importait d'assurer, le cas échéant, la retraite des troupes établies aux environs de Vado. On les avait donc réparés et armés de pièces de 4 et de 8. Mais la défense principale avait été reportée en avant, jusqu'à la ligne de partage des eaux, aux cols de Melogno et de San Giacomo, distants d'environ 9 kilomètres [1]. Juin 1795.

Cette dernière position, gardée par 2.000 hommes à peine [2], avait son centre à la chapelle du même nom, sa gauche au col del Pino ou de Cravarezza, sa droite au Monte Alto, en arrière duquel elle se reliait, par le poste de la Roche Blanche, avec le camp de Segno de la brigade Laharpe. Son occupation étant indispensable à la sécurité de cette brigade, Kellermann avait prescrit à Masséna de la faire fortifier avec soin. Engagés tardivement et conduits sans activité, les travaux étaient insuffisants et à peine ébauchés, particulièrement au Monte Alto, couvert de bois de pins [3].

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Il dit 3.000 trabucs.

2. Arch. de la Guerre : Instructions pour les généraux Cervoni, Freytag et Masséna, les 9 avril, 24 mai et 4 juin. Par suite des mouvements incessants de troupes, exécutés depuis le 20 juin jusqu'à l'occupation de la ligne de Borghetto, il est assez difficile de se rendre compte exactement de la répartition exacte des forces au moment des engagements. La suivante paraît la plus probable : il y avait, au Monte Alto, le 1er bat. de la 70e, 408 h.; à San Giacomo, un bat. de chasseurs, formé de comp. détachées des demi-brigades légères, y compris celles de la 14e demi-brigade qui s'organisait à Monaco, et commandé par le fils du général Kellermann, 499 h.; ainsi que le 2e bat. de la 99e, 221 h.; au col del Pino, le 1er bat. de grenadiers, 459 h.; enfin le 1er bat. de la 101e, venu avec le général Cervoni, de Feglino, en renfort, en tout ou partie, 393 h.; total maximum, 1.980 combattants.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann à Masséna, le 16 juin, à 10 h. du soir. Après l'avoir informé de tous les mouvements qu'il a ordonnés en prévision de l'attaque de l'ennemi et de son intention de partir, le surlendemain, de Nice pour aller le retrouver, il lui reproche de n'avoir pas exécuté, à San Giacomo, selon ses ordres, un abatis, une redoute et un retranchement barrant le chemin de la gorge de Calissano, de ne commencer ces travaux que sur la crainte d'une attaque, tandis qu'ils devraient être terminés. Il ajoute : « Songez une fois pour toutes, mon cher général, que la plus légère négligence à la guerre peut entraîner les plus grandes conséquences. » Il lui intime l'ordre de ne pas céder un pouce de terrain sans combat, de façon à donner aux renforts attendus le temps d'arriver. Il termine ainsi : « Au reste, il y a des circonstances où l'on peut se dégarnir un peu sur ses derrières; c'est ce qu'il faudra que vous fassiez. La marche des troupes sur la Rivière de Gênes tiendra lieu de celles que vous portez momentanément en avant. » — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna : « Point de réunion de la ligne au long de l'Apennin et de celle à travers les revers opposés à la mer, la position du Monte Alto était des plus importantes. Cependant les Français ne l'avaient nullement fortifiée d'une manière respectable, comptant sur la défense d'un bois épais et touffu, qui le couvrait, à ne laisser dégarnie qu'une bande à mi-pente vers le levant, en direction de la chaîne de l'Apennin. Ils munirent seulement deux ressauts à travers cette bande par des parapets circulaires, dont le plus grand admettait au plus une centaine d'hommes de front, nullement en situation de se procurer deux ordres de feux à agir en même temps. » — Devant ces deux témoignages concordants que reste-t-il des assertions des *Mémoires de Masséna*, p. 167 : « Le poste où l'on avait surtout déployé un luxe fort inutile de fortifications était celui de San Giacomo. Tous ses abords étaient retranchés et le Monte Alto, qui s'élève à l'ouest (*sic*, il est à l'est) de la chapelle et domine les sommités environnantes, en formait le réduit. Bien qu'il fût extrêmement escarpé, on l'avait couronné par un retranchement précédé d'un bon abatis. »

Juin 1795. C'est sur ce poste que, le 25 à 4 heures du matin, débouche, par Colle Sebastiano, le général Cantu, avec les trois bataillons du régiment de Thurn, partis des environs d'Altare et précédés d'une division du 2e bataillon de Carl Staader. En même temps, l'autre division de ce bataillon, cantonnée à Montefreddo, pousse de Mallare et de Bormida sur San Giacomo, le col del Pino et même la Madonna della Neve, de fortes patrouilles qui, masquées par les bois, font craindre aux Républicains une attaque par des forces supérieures et les empêchent de dégarnir ces postes[1]. Cependant la colonne principale s'allonge peu à peu sur le versant oriental du Monte Alto, débordant les retranchements que le 1er bataillon de la 70e demi-brigade, bien que renforcé par 100 hommes de la 99e et 300 chasseurs, est obligé d'évacuer successivement, sous le feu supérieur de l'ennemi, pour se réfugier au milieu du taillis où il risque d'être enveloppé.

En vain le général Cervoni, accouru de Calice, rallie autour de la chapelle de San Giacomo le 1er bataillon de la 101e demi-brigade, des fractions du bataillon de chasseurs et du 1er bataillon de grenadiers, pour tenter un retour offensif. Après quatre heures de combat, il est contraint de se replier, sans grandes pertes[2], sur les retranchements

1. Le récit des affaires de San Giacomo et de Melogno a été composé principalement au moyen des documents suivants : Arch. de Breil, pièces nos 242 et 248 : Relation de M. de Malausséna, d'une précision et d'une clarté remarquables. Lettres du comte d'Argenteau, le 27 juin, pièces just. nos 71 et 72. — Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 26 et 28 juin ; du représentant du peuple Dumaz, le 26 ; du représentant du peuple Chiappe, le 28. Ordres de Kellermann et de Berthier, les 25, 26 et 27. Lettres, du 25 : de l'adjudant général Laserre, commandant à San Pantaleo, de Melogno à 6 h. et demie du mat. ; du général Cervoni, commandant la brigade de gauche de la division Freytag, de San Giacomo, à 10 h. du mat. ; de l'adjudant général Reille, attaché au général Cervoni, de Feglino. Lettres du 26 : de Masséna, de Melogno, à 10 h. du mat. ; de Laharpe, de Vado, à 6 h. et 8 h. un quart du soir ; de Masséna, de Melogno, à 2 h. du soir ; de l'adjudant général Saint-Hilaire, de l'état-major de Masséna, de Loano, à 10 h. du soir. Rapport du chef du 1er bat. bat. de la 70e, le 6 juillet. Relation du général Kellermann. — On a utilisé aussi, mais avec réserve, le placard imprimé, dont il a été déjà question, et qui forme la base des ouvrages de Jomini et du général Koch, aussi bien que le manuscrit du commandant du génie Paulinier. On ne sait où Pinelli, *Storia Militare*, p. 524, a pu trouver qu'un bat. du rég. de Piémont aurait marché de Mallare sur Colla del Pino. Il n'y avait plus dans cette région aucune troupe sarde, pas même les milices du marquis Camerana, rappelées à Montezzemolo dès le 17 juin (Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettre de Colli à d'Argenteau).

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna : « L'action ne fut pas meurtrière ; 100 h. au plus y périrent entre les deux côtés. »

Juin 1795.

della Bastia, en avant de Feglino, avec la majeure partie des troupes. Le reste gagne le col del Pino, sans être poursuivi par les Impériaux, qui se bornent à occuper, vers 11 heures du matin, le col de San Giacomo ainsi que le Bric Praboe à l'ouest[1].

Bien loin de compléter leurs succès, ceux-ci pillent le camp français, s'enivrent avec l'eau-de-vie qu'ils y trouvent, achèvent les blessés[2], mettent le feu à la chapelle qui, remplie de munitions, saute avec fracas ; puis, pris d'une terreur panique, ils se retirent en désordre, vers 4 heures du soir, sur Mallare. Les avant-postes français des retranchements della Bastia s'en étant aperçus, gagnent, une heure plus tard San Giacomo, où le général Freytag, qui croit à une feinte de l'ennemi, les fait appuyer par quatre compagnies de chasseurs seulement. Aussi, à l'entrée de la nuit, le commandant de ce faible poste, entendant une vive fusillade sur sa gauche et craignant d'être enveloppé de nouveau, se replie-t-il, en sorte que, le lendemain matin, la brigade Cantu réoccupe le col sans difficulté[3].

Affaires de Melogno, le 25 juin.

Toute l'attention des Républicains était portée sur la position de Melogno qui, située à la tête du contrefort de Finale, était encore plus importante à garder puisque sa perte aurait compromis la retraite de toute la division Freytag[4]. Cette position comprenait trois postes : à droite, celui de la Madonna della Neve, fort de 500 hommes à

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna : « La hauteur attenante à la gauche du col, exposée à être prise à revers et presque sans fortification, fut aussi abandonnée.»
2. C'est à cette occasion qu'a été échangée entre Kellermann et M. de Wins une correspondance, qui se trouve aux Arch. de la Guerre et est reproduite dans la *Storia Militare* de Pinelli, pièces just. n[os] 4 et 5, p. 524, 695 et 696; il en est aussi question dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 279, et dans les *Mémoires de Masséna*, p. 180.
3. *Mémoires de Masséna*, p. 171. Dans les Arch. de la Guerre, il n'y a d'autre indication à ce sujet que le passage suivant de la lettre de Masséna à Kellermann, de Melogno. le 26 juin, à 10 h. du mat. : « Je n'ai eu de nouvelles de Saint-Jacques que très indirectes. Les derniers rapports de ce poste sont que ni l'ennemi, ni nous ne l'occupions. » — De son côté, M. de Malausséna (Arch. de Breil), dit : « Les Français réagirent encore à la faveur du brouillard contre Monte Alto ; mais cette action ne fut d'aucune conséquence. » D'après les Arch. de la Guerre, Berthier, de Finale, invite Laharpe à prendre en flanc l'ennemi avec les troupes du camp de Segno ; mais il est probable que ce général était lui-même trop occupé à faire face aux démonstrations des Autrichiens sur son front, pour exécuter cette diversion.
4. Arch. de la Guerre : Instructions des 9 avril, 24 mai et 4 juin.

Juin 1795. peine, se liait à San Giacomo par Piano dei Corsi[1]. A gauche, un détachement à la tour du col de Melogno, remplissait le même objet à l'égard de Bardinetto. La Cascine ou Osteria di Melogno, mise en état de défense, en avant d'un retranchement armé de trois pièces, construit sur la Roccia delle Torrette[2], constituait le point central de la défense, confiée à deux bataillons, présentant un millier de combattants. Cette faible troupe fournissait une grand'garde de 100 hommes à peine[3] sur la montagne boisée de Settepani, dont la tête et les trois buttes qui l'environnent à quatre ou 500 mètres, dominent les hauteurs voisines[4].

Tel était l'objectif assigné au comte d'Argenteau, commandant, en l'absence du général Turkeim, les sept bataillons rassemblés à Ronco di Maglia. Deux restent en réserve à la baisse de Baltera ; les autres se mettent en

1. Arch. de la Guerre : Instruction du 9 avril : « Le général, qui connaît le pays, aura sûrement observé, comme moi, que le terrain considérable, qui se trouve entre Saint-Jacques et la Madone de la Neve, exige, aussitôt qu'il sera possible, l'établissement d'un poste intermédiaire sur un plateau des plus élevés de la crête de ces montagnes, formant la ligne. Le nouveau poste, à établir incessamment, sera soutenu par les troupes qui sont à Corbua (Carbuta) et que l'on fera même baraquer en avant de Corbua, lorsque la saison le permettra. »

2. Sur la carte sarde, l'Osteria di Melogno est indiquée au point marqué Cascina di Melogno, cote 947, sur la carte italienne, tandis que l'Osteria est figurée à 600 mètres à l'ouest. Roccia delle Torrette, de la carte sarde, est le sommet coté 987 de la carte italienne, sur lequel on voit nettement l'emplacement du retranchement qui, d'après M. de Malausséna, aurait eu 80 trabucs ou 240 mètres de longueur. Il y avait une pièce de 4 et deux pièces de 3.

3. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna : 86 h. seulement.

4. La carte sarde ne donne qu'une idée très imparfaite de la topographie du mont Settepani, dont au contraire la carte italienne présente une figuration qui concorde parfaitement avec l'extrait suivant de la relation de M. de Malausséna : « Le mont Settepani existe sur l'Apennin, au point de séparation des têtes des deux Bormida, dominant tout ce qui l'entoure. Quatre buttes ou petits plateaux, différant peu du même niveau, le couronnent, situées de manière que trois, supposées aux extrémités d'un triangle isocèle, la quatrième serait à son centre de gravité. La plus grande distance entre elles excède de peu l'exacte portée du fusil, et l'on communique aisément de l'une à l'autre. De la disposition de ces buttes résultent trois fronts au mont Settepani, horizontés de manière qu'en faisant face au nord, la butte formant le saillant des deux autres se présente vers l'avenue du revers méridional de l'Apennin. De ce côté, elle commande à la position de Melogno, en tête du contrefort qui va se terminer en promontoire à la mer, au couchant de Finale. D'autre part, le front du nord de Settepani tient par sa droite à la chaîne des Langues, entre les deux Bormida, au moyen d'une vaste baisse, qui remonte à la position de Ronco di Maglia (Colla della Baltera, de la carte sarde ; C. Ciapazzi, de la carte italienne). Par sa gauche, il domine le col de Melogno et tient tout à la fois à la chaîne centrale de l'Apennin et à celle des Langues qui se terminent à la Bormida, de même que le vallon d'Osiglia, dont ce front forme la tête. L'art, secondant à propos la force naturelle de Settepani, l'aurait rendu aisément inabordable et propre à être gardé avec peu de monde. La situation le rend la position principale des sites environnants. Cependant les Français, ne le prenant que pour l'avant-poste de Melogno, ne pratiquèrent sur son front que quelques bouts de retranchements, sans rapport entre eux, munirent tant seulement la moitié de la butte la plus reculée d'un parapet circulaire pour protéger la retraite. »

marche, le 24 juin à 9 heures du soir, en trois colonnes précédées de détachements du corps franc Giulay[1]; celle du centre par le contrefort qui sépare les deux branches supérieures du vallon d'Osiglia, les deux dernières suivant les crêtes qui limitent ce bassin. Juin 1795.

Le 25 à 4 heures et demie du matin, elles abordent Settepani[2], dont les quelques défenseurs sont rapidement obligés de se rallier derrière un retranchement demi circulaire élevé sur le Bric Pellazza[3]. Deux heures après, malgré un renfort de 120 grenadiers venus de la tour de Melogno, le chef de cette grand'garde, commandant Tobin, grièvement blessé, la voyant presque enveloppée, lui ordonne de se replier ; il reste prisonnier avec quelques soldats et deux officiers, blessés comme lui. D'Argenteau fait alors retourner le retranchement républicain, y place deux canons de montagne, pousse des détachements et des patrouilles en avant, puis rallie le reste de ses 4.000 hommes[4] sur la crête de Settepani. Avec ces forces restreintes et privé de nouvelles sur ce qui se passait à droite ou à gauche, il ne pouvait, sans s'exposer à perdre le bénéfice de son facile succès, marcher sur la position de Melogno, inaccessible de flanc et inattaquable de front sans une artillerie au moins égale à celle de l'ennemi[5].

D'ailleurs, l'adjudant général Lasserre s'y était porté de

1. En rapprochant les indications des *Mémoires de Masséna*, p. 169 et 172, de celles des Arch. de Breil, on est amené à considérer comme très probable la répartition suivante : En tête de chaque colonne, une comp. du corps franc Giulay ; colonne de gauche, grenadiers Strassoldo, 433 h. : colonne centrale, rég. de Schmitfeld, 1.221 h. ; colonne de gauche, rég. Archiduc Antoine, 2.280 h. ; total maximum : 4.522 h. Restant en réserve, rég. de Strassoldo, 2.280 h., sauf la division 2e major, qui est signalée comme ayant eu cinq h. tués et devait soutenir le bat. des grenadiers.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna : « ...défilant un à un par des sentiers et à travers les bois, et, quoique la colonne de droite dût parcourir un chemin beaucoup plus long que les autres, ayant à traverser le vallon d'Osiglia ; cependant elles arrivèrent à attaquer ensemble à une heure du jour. »

3. On désigne sous ce nom la butte allongée marquée, sur la carte italienne, par la courbe 1350, à mi-distance entre le mont Settepani, coté 1391, et la cote 1217, située sur l'arête descendant vers C. di Melogno.

4. L'adjudant général Laserre (Lettre du 25 juin, à 6 h. et demie du matin) compte 3.000 h. au moins à Settepani. Kellermann, dans sa relation, signale 4.000 h. à Settepani, le 27. M. de Malausséna donne 6.000 h. à Ronco di Maglia. D'après les situations des Arch. de Breil (pièces just. nos 63 et 64), il y aurait eu au plus 6.800 h., en ce dernier point, et 4.500 à Settepani.

5. Ces observations fort justes sont de M. de Malausséna.

Juin 1795. San Pantaleo, dès 6 heures du matin, avec le premier bataillon de la 118e demi-brigade. Il était rejoint successivement par quelques renforts tirés de la Madonna della Neve et de Carbuta [1], par Masséna arrivant de Loano par Gora [2], enfin par Kellermann, venu de Spotorno par Feglino [3]. L'inaction de l'ennemi paraissant un indice de sa faiblesse, ces deux généraux décident de tenter immédiatement un coup de main sur Settepani.

Profitant d'un brouillard survenu vers 5 heures du soir [4], 1.200 hommes environ s'élancent en trois colonnes [5], enlèvent plusieurs postes et refoulent vivement un millier d'Autrichiens sur le Bric Pellazza, qu'ils assaillent vainement trois fois de suite, avec la plus grande valeur, sous la direction de Masséna. Rebutés par la résistance opiniâtre des Impériaux, qu'excite la présence de d'Argenteau; découragés par la mort de l'adjudant général Lasserre, qui commandait la colonne de droite; en partie débandés par cette lutte sous bois au milieu de l'obscurité, ils cèdent, après trois heures de combat, devant une contre-attaque de quelques volontaires [6].

1. On n'a d'autres preuves positives à ce sujet qu'une lettre du 25, non signée, probablement de Saint-Hilaire, qui répond à l'adjudant général Laserre : « donnez avis à la réserve qui est à Carbua, afin qu'une partie puisse marcher à votre secours », et la relation de Kellermann, où il est spécifié que ce général s'est rendu à San Pantaleo avec un bat. de renfort, après 2 h. de l'après-midi.

2. Masséna était parti de grand matin de Loano pour Finale. Prévenu en route, il monte à Melogno, sans aller jusqu'à Finale.

3. Avisé de l'attaque de San Giacomo, Kellermann quitte Spotorno, renvoie son état-major à Loano par Finale, et se dirige lui-même sur Gora. Il est probable qu'il est allé d'abord à Feglino, d'où il a dû gagner Melogno, par Carbuta, Calice et San Pantaleo. Berthier s'est arrêté à Finale, où Kellermann est venu le rejoindre, le 25 au soir.

4. Kellermann, dans sa relation, dit 7 h. du soir, tout en invoquant la présence du brouillard pour justifier l'attaque, ce qui aurait été inutile à cette heure tardive.

5. D'après la relation de Kellermann et la copie du placard qui existe aux Arch. de Breil, il y aurait eu quatre bat., formant 1.200 h., prenant part à l'attaque. Mais d'après les pièces des Arch. de la Guerre, à la date du 25 juin, il n'y aurait eu que trois bat., ce qui concorde avec les *Mémoires de Masséna*, p. 172, savoir : 7e, et non 1er grenadiers, comme le dit Koch par erreur, 531 h., au centre ; 1er bat. de la 118e, 442 h., à gauche ; moitié du 2e bat. de la 70e, que Kellermann a dû amener avec lui de Feglino, 214 h., à droite ; total : 1.187. Il restait encore, à Melogno, au moins le 3e bat. de la 118e, 436 h., et 62 canonniers. M. de Malaussèna dit 12 à 1.500 grenadiers.

6. On croit intéressant de donner l'extrait suivant de la relation de M. de Malaussèna : « Avec la connaissance que les Francais avaient du local, ils réussirent d'envelopper les patrouilles et deux piquets sans coup férir ; rencontrant ensuite à mi-pente du mont (cote 1217 de la carte italienne sans doute) un millier d'hommes (du rég. Archiduc-Antoine, d'après les *Mémoires de Masséna*, p. 172), ils les poussèrent si vivement à ne pas leur donner le temps de se reconnaître pour se mettre en défense. L'alarme se répandait à peine qu'ils arrivèrent sous la butte retranchée dont les Autrichiens venaient de tourner les défenses à leur usage et les munir de deux pièces de montagne, formant tout à la fois la tête et l'appui de la disposition de leurs troupes qui, malgré la surprise et l'empêchement des bois, se rangèrent comme une colonne faisant feu par ses flancs, depuis la butte retran-

Juin 1795.

Affaire de Settepani, le 27 juin.

Il était, par suite, nécessaire de réunir des forces plus nombreuses pour réitérer cette attaque, dont le succès faciliterait le mouvement de retraite que préparait déjà la brigade Laharpe, en embarquant à Vado ses approvisionnements, ses munitions et son artillerie. Dans la journée du 26, des renforts sont appelés, de la droite et de la gauche, à Melogno, où l'adjudant général Joubert prend le commandement[1]. A droite, le général Freytag reçoit l'ordre de se borner à tenir solidement aux retranchements della Bastia, de Carbuta et de Vene, sur lesquels se replieront les troupes restées à la Madonna della Neve et à Colla del Pino; il fera inquiéter les Autrichiens, revenus à San Giacomo, par des patrouilles poussées de Carbuta et de la Cascine del Gatto ou Roche-Blanche. A gauche, l'adjudant général Vabre est invité à tenter, de Calissano et Bardinetto, quelques diversions vers les derrières du mont Settepani, sur lequel Masséna dirigera huit bataillons[2]. De son côté, d'Argenteau, immobilisé par le brouillard qui couvrait les sommets de l'Apennin depuis

chée jusqu'à celle du milieu (sommet du mont Settepani, cote 1391 de la carte italienne), où elle s'ouvrait à résulter comme deux flancs joignant les deux buttes restantes. L'attaque porta seulement sur une partie de la colonne, vers sa tête. Les Français à travers les broussailles s'élancèrent, à trois reprises différentes, contre la butte retranchée, mais pas en nombre suffisant pour l'emporter. Un soldat seulement la franchit entre les deux canons et fut fait prisonnier par d'Argenteau ; même, plusieurs périrent au pied du retranchement avec un nombre remarquable d'officiers. Une sortie de volontaires détermina la retraite des Français, après un combat au moins de trois heures, passé comme dans les ténèbres. La fumée de la poudre, mêlée avec le brouillard, laissait à peine voir à deux pas de soi. La terreur bien souvent qui, dans ces circonstances, gagne encore les plus braves, ébranla une partie des défenseurs, au point que les fuyards vers Ronchi di Maglia entraînèrent le corps de réserve à s'y replier, croyant Settepani perdu. Les Autrichiens le conservèrent particulièrement par l'intrépidité de d'Argenteau à animer continuellement les défenseurs de la butte. »

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna, de Melogno, à 10 h. du matin, et de Laharpe, de Vado, à 8 h. un quart du soir, le 26 juin. Ordres de Kellermann et de Berthier, de Finale et Gora, les 25, 26 et 27 juin. Le général Freytag envoie le bat. de chasseurs, du retranchement della Bastia, et le 1er grenadiers, de Colla del Pino ; il reçoit trois escadrons de dragons, de Finale, le 23 ou le 24 ; le 3e bat. de la 22e, de Loano, le 26, et le 6e bat. de grenadiers, de Vado, dans la nuit du 26 au 27 ; mais il est probable que la cavalerie a été renvoyée à Vado, le 26. Le général Gouvion dirige du col de San Bernardo, de Pian de Prati ou de Rocca Barbena sur Melogno les 3e bat. des 70e et 101e; il reçoit de Loano le 12e bat. de grenadiers, venant de Nice, et du général Sérurier un bataillon.

2. Arch. de la Guerre : Ordre de Kellermann à Freytag : Bat. de chasseurs, 1er et 7e grenadiers, 2e et 3e de la 70e, 1er et 3e de la 118e, 3e de la 101e. L'ordre indique non seulement la marche des colonnes, mais encore la répartition des forces une fois l'attaque réussie, sans toutefois désigner nominativement les bataillons.

Juin 1795. le 25, se disposait à défendre énergiquement sa position, en reliant, par une double tranchée, les trois buttes avec le sommet de la montagne et en amenant deux nouveaux canons de montagne[1].

Le 27 juin, l'attaque, fixée pour 10 heures du matin, n'a lieu qu'à 4 heures du soir. Elle est exécutée par 3.000 hommes, répartis en trois colonnes : celle de gauche part la première de la tour de Melogno; celle de droite se réunit au petit col entre Ca di Melogno et la Madonna della Neve, elle doit marcher la seconde et chercher à tourner la gauche autrichienne; celle du centre se met en mouvement la dernière et monte directement du retranchement de Melogno vers le mont Settepani[2]. Egarées dans le brouillard, entraînées par les formes du terrain[3], les trois colonnes convergent encore sur le Bric Pellazza, qu'elles enveloppent entièrement. Mais, abordant de front les autres retranchements du mont Settepani, elles s'épuisent en efforts stériles et sont refoulées, comme la première

1. Arch. de Breil, pièce n° 242 : Copie du billet du général d'Argenteau au colonel Saluggia, le 25 juin : « Je suis maître de la montagne de Settepani jusqu'au camp de Melogno. J'y ai deux canons de montagne, je voudrais en avoir quatre. Si vous pouviez m'envoyer les deux que vous avez, vous me rendriez service, et en envoyant ce billet au rég. Belgiojoso, vous en aurez deux et même quatre qui sont dans vos environs, pour les remplacer. Signé d'Argenteau. » Ce billet a ceci d'intéressant qu'il détruit l'incertitude que laisse dans l'esprit la lecture des pièces des Arch. de la Guerre, où il est parlé de la redoute de Melogno et jamais du mont Settepani. Il est bien certain que d'Argenteau n'est jamais descendu à C. di Melogno, ni même à la tour, avant la retraite des Français.

2. L'ordre de Kellermann à Freytag n'indique pas la répartition des bat. entre les diverses colonnes. Celle donnée dans les *Mémoires de Masséna*, p. 174, est sujette à quelques critiques. Il se peut cependant que telles soient les dispositions prises par Masséna. Les voici, à titre de renseignements : à droite, adjudant général Joubert, avec le bat. de chasseurs, les 2e et 3e de la 70e ; à gauche, le chef de bat. ou plutot de brigade Charlot, avec le 7e grenadiers et le 1er de la 118e ; au centre, le chef de bat. Marnet, avec le 1er grenadiers et le 3e de la 118e ; le 3e de la 101e fournit deux piquets : à droite, vers la Madonna della Neve et à gauche, vers Bardinetto.

3. Pour déborder la gauche ennemie, conformément aux ordres qu'il avait reçus, Joubert aurait dû prolonger son mouvement en avant pendant plus d'un kilomètre, jusque vers Fontana Colctta, le long d'une pente rapide, prêtant son flanc gauche à l'ennemi et exposé à rencontrer la réserve du col de Baltera. Il est tout naturel qu'il se soit dirigé vers le mont Settepani par l'arête descendant du Bric Pellazza. M. de Malausséna remarque très judicieusement que : « dans les deux affaires de Settepani, les Français manquèrent d'agir par la droite des Autrichiens, plus accessible et moins forte que la partie qu'ils attaquèrent, où ils auraient été écrasés, si l'épaisseur des bois n'avait empêché les coups de porter et le brouillard de les viser. » En effet, le point 1300 à l'ouest, du mont Settepani, est plus abordable, quoiqu'il y ait un ravin assez profond à contourner par la tête, ce qui rapproche du Bric Pellazza à moins de 500 mètres. On s'explique dès lors que la colonne de gauche se soit aussi jetée de ce côté, au lieu de poursuivre son mouvement en avant.

Juin 1795.

—

fois, par une contre-attaque, après une lutte à l'arme blanche prolongée pendant quatre à cinq heures [1].

Attaques de l'armée piémontaise.

Tandis que les Autrichiens menaçaient le front de la division Freytag, les Piémontais cherchaient, conformément aux intentions de M. de Wins, à entamer le reste de la ligne occupée par l'armée d'Italie. Prévenu indirectement, dans la matinée du 15 juin, de l'offensive prononcée ce même jour par toutes les troupes impériales [2], Colli,

1. Arch. de Breil, pièce n° 248, pièce just. n° 72. — Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, le 28 juin : « Chaque Autrichien et Hongrois avait son sabre sur le retranchement et si quelque brave s'en approchait, il était haché à l'instant. Plusieurs de nos braves frères d'armes ont péri de cette manière, auprès des retranchements ennemis. » « Nos troupes n'ont pu y (aux retranchements autrichiens) mordre, malgré la bravoure la plus étonnante. A mesure que les grenadiers portaient la main sur les retranchements pour les escalader, l'ennemi leur coupait le bras ou le poignet. Ils montaient en vain les uns sur les autres pour emporter le poste avec le sabre, la baïonnette ou le fusil. L'ennemi a fait une vigoureuse défensive et nous a fait perdre beaucoup de monde. » En ce qui concerne les pertes, M. de Malausséna s'exprime ainsi qu'il suit : « Le général d'Argenteau, dans son rapport officiel, évalue le total de leur (des Français) perte dans les trois affaires, en tués, blessés ou prisonniers, à 2.000 h. au moins, ajoutant qu'on avait compté plus de 400 morts aux environs seulement de la portée du fusil. » Mais on est fondé à douter que, trompé par les rapports et l'envie d'en grossir le nombre, il n'en ait tué à coups de plumes ; car, des prisonniers qu'il assigne à 120 on a vérifié des états n'excédant pas 70. L'exacte perte des Autrichiens, déduite de l'état particulier des corps (Arch. de Breil, pièce 252 : original en allemand, signé d'Argenteau, avec une traduction française), résultait de 73 tués, 37 blessés et 266 prisonniers. » D'après les documents des Arch. de la Guerre, fort exagérés en ce qui concerne les pertes de l'ennemi, les Français auraient eu au moins 180 tués ou blessés grièvement, dont beaucoup d'officiers.

2. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Ceci (les observations faites par Colli au projet d'attaque du côté du haut Tanaro, dans sa lettre du 18 juin, dont il a été question précédemment) paraissant au général de Wins des prétextes pour ne seconder ses opérations, l'indisposèrent au point de lui écrire son sentiment sans ménagement, en homme qui a pris la résolution de faire sans le concours de ces attaques. Empressé de le convaincre du contraire, le général Colli lui dépêcha le marquis Costa (de Beauregard, son chef d'état-major), pour justifier les raisons, auxquelles il unit un premier aperçu d'exécution avec la carte du haut Tanaro, pour lui donner lieu aussi de réfléchir, à calculer les inconvénients de son projet ; mais pressé d'opérer, il donna sans examen son approbation, en disant : « C'est des attaques qu'il me faut, non des projets et des cartes. Pendant que le marquis Costa rapportait cette résolution, le général Colli se rendit, par un autre chemin, auprès du général de Wins, qui le reçut en lui témoignant d'être revenu de sa première impression ; cependant ils se séparèrent sans rien déterminer de positif. Les attaques commencèrent peu après et la première connaissance qu'en eut le général Colli lui parvint par un billet d'avis de l'aide de camp du général d'Argenteau, qu'il reçut le 25 juin à 3 h. du matin, lui apprenant que, dans la matinée, on attaquait 7 Pani (*sic*) et d'en avoir prévenu le commandant du poste de la Sotta, pour être sur ses gardes et prendre ses mesures. L'annonce d'un objet de si haute importance, de la part simplement d'un aide de camp de général subordonné, au moment de l'attaque que l'on doit seconder, est si étrange, à déconcerter un général qui n'aurait rien eu à contester auparavant. Aussi, le général Colli en fut vivement affecté. » De la démarche du marquis Costa de Beauregard, qui a dû avoir lieu le 19 ou le 20 juin, nous avons la trace dans la conférence faite par cet officier général à Turin, le 10 mai 1798 (Arch. de la Guerre). Après avoir exposé le projet d'attaque par le col de Tende et ses avantages, il ajoute : « Mais il fallait 12 à 15.000 h. en action pour ne pas compromettre le succès, et la chose devenait impossible sans quelques renforts fournis par le général en chef. Il éluda la demande qui lui en fut faite et traita légèrement le projet, sans le rejeter. Il évita même de donner des ordres précis pour l'attaque du Carlin (Carnino), ordres que le général de l'armée piémontaise demandait, en cas que ses objections contre cette attaque ne fussent pas admises, et la chose demeura dans le vague de l'indécision ». Le voyage de Colli à Carcare et même jusqu'à Cadibona a été effectué les 20 et 21 juin, d'après les pièces des Arch. de Breil, n°s 264 : lettre du 18 juin à M. de Wins, où il annonce qu'il se rendra, le soir même, de Mondovi à Ceva ; et 231 : lettre du 22 juin à Provera, l'informant de son voyage. Au surplus, il n'existe aucun ordre de Colli dans les journées des 20 et 21. Les billets de l'aide de camp de d'Argenteau se trouvent en copies dans les Arch. de Breil, n°s 242 et 246 ; voir pièce just. n° 74. Si extraordinaire que cela paraisse, le général Colli n'a point été avisé autrement, ainsi que le prouvent ses lettres des 25 et 26 juin au marquis de Montafia (Arch. de Breil, pièce n° 231). Voici le début de la seconde lettre : « Vous vous plaignez de n'avoir pas été averti de l'attaque du général d'Argenteau et de l'ordre donné à Colli : je l'ai aussi ignoré ; sans cela, j'aurais fait exécuter l'attaque de la manière que notre brave officier, le capitaine de Brez, avait concerté avec Colli (le marquis). »

Juin 1795. retenu à son quartier général de Mondovi par la fièvre [1], prescrivait immédiatement aux postes établis sur les deux rives du Tanaro d'exécuter de fausses attaques [2]. Mais les ordres, rédigés hâtivement, étaient interprétés diversement par les destinataires, les uns s'engageant immédiatement, les autres différant jusqu'au lendemain [3].

La confusion était accrue par l'envoi tardif de nouveaux ordres expédiés dans la soirée du 25, au reçu d'une lettre de M. de Wins, conçue en termes fort durs pour le commandant de l'armée sarde [4]. Ces ordres étaient relatifs à une démonstration générale contre toutes les positions françaises, comprises entre la Bormida et le Gesso, qui devait être effectuée le 26 et qu'il fallut remettre au lendemain [5].

Les opérations, trop nombreuses, se ressentaient naturellement de ce manque de préparation, de cette précipitation dans l'exécution. Conduites sans ensemble ni méthode, avec des forces insuffisantes, elles se réduisaient à des attaques isolées, dont quelques-unes étaient menées avec énergie, mais dont une seule réussissait [6].

1. Arch. de Breil, pièces 231 et 242. Fin d'une lettre de M. de Montafia à Colli, de Montezzemolo, le 26 juin : « Vous avez la fièvre, et il m'en fâche extrêmement. La confusion que j'y vois me met au comble des désolations. »

2. Arch. de Breil, pièces n°ˢ 231 et 242 : Analyses des ordres de Colli et de la correspondance de ses subordonnés. En outre, M. de Malausséna mentionne que : « Dans l'agitation des sentiments divers qu'il devait éprouver, pensant cependant à détourner l'ennemi d'accourir au secours du poste de Settepani, il expédia sans délai de Mondovi deux aides de camp, avec des ordres d'attaquer aux commandants des troupes à portée sur les postes français de la droite et de la gauche du Tanaro. »

3. Arch. de Breil : Pièces n°ˢ 242 et 245 : compte rendus et rapports divers ; et n° 246 : précis des attaques faites, les 25 et 27 juin 1795, par les troupes aux ordres de S. E. M. le lieutenant général baron Colli, qui paraît avoir été rédigé par le chef d'état-major Costa de Beauregard.

4. Arch. de Breil. Relation de M. de M. Malausséna. Il lui disait : « Ce ne sont pas vos fusillades qu'il me faut, mais des attaques. » L'irritation de M. de Wins et même des officiers piémontais de son entourage contre Colli est d'ailleurs attestée par les citations de Pinelli, *Storia Militare*, p. 525.

5. Arch. de Breil, pièces n°ˢ 231 et 242. Parmi ces documents, fort nombreux, on se borne à ce début d'une lettre de Colli au prince de Carignan, le 26 juin au soir : « Je connais très bien qu'il était difficile que tous les ordres que j'ai donnés pour l'attaque, qui devait avoir lieu aujourd'hui, fussent exécutés. L'éloignement des postes en fut l'obstacle. J'espère que ce retard vous donnera le temps de se préparer pour l'attaque de demain, que V. A. aura la bonté d'ordonner d'après les instructions que j'ai données et le but que je me suis proposé. »

6. Arch. de Breil. Relation de M. de Malausséna : « Si Colli, au lieu d'ordonner tant d'attaques partielles, sans but d'effectuer cette opération (déboucher sur Ormea), eût réuni 10 à 12.000 h. pour l'exécuter sur le point indiqué, il eût agi alors en général et en grand homme, se montrant supérieur aux ressentiments de l'amour-propre, d'avoir été privé du commandement supréme de l'armée de Piémont, pour en revêtir son ennemi personnel ; au lieu qu'il décela l'homme ordinaire, en contribuant le moins qu'il pouvait au succès de de Wins, en sacrifiant les intérêts du roi sarde par des attaques sans but décidé de percer la ligne ennemie. » La même idée est exprimée dans une lettre du marquis Costa de Beau-

Au col de Tende, par où, à plusieurs reprises déjà, Colli avait proposé de déboucher en masse[1], les Français s'étaient renforcés au moyen d'une série d'ouvrages, armés d'artillerie, se soutenant entre eux et appuyés à l'est au Beccorosso, à l'ouest à la Cima Piernant[2]. Les flancs de cette position centrale, inabordable de front, étaient couverts : à gauche, par un petit camp assis dans la baisse de Peirafica ou de Barsanzana[3], avec postes au col de Sabbione, dans les rochers de l'Abisso et à la Cima di Giaura ; à droite, par un autre camp établi, le 25 mai, par le général Barquier sur les pentes septentrionales de la Cima di Velega[4], ayant une garde au baracon de

Juin 1795.

regard, *Un homme d'autrefois*, p. 289. Au surplus, dans tous ses ordres, Colli recommande à ses lieutenants d'attaquer « avec vivacité et vigueur », mais « avec sagesse », de façon « à ne pas se compromettre, tout en étant prêt à tirer avantage des circonstances qui peuvent se présenter favorables. » (Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettres au général Christ et au prince de Carignan). M. de Malausséna blâme cette manière d'agir de Colli dans les termes suivants : « L'ambiguïté ou la contradiction des ordres, pratiquées par Colli dans le métier terrible qui décide de la vie et de l'honneur des hommes, même par mégarde, est sans excuse ; aussi, regarde-t-on avec horreur les généraux qui les emploient dans la dessein de pallier leurs fautes ou leurs manèges. L'histoire ne doit pas manquer de flétrir ceux qui pratiquent cette infâme politique. »

1. Le premier projet de cette attaque avait été fait en 1794 par le chevalier de Martinel (Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli), qui est mandé, le 19 juin 1795, au quartier général de Mondovi (Arch. de Breil, pièce n° 231), pour aider le chef d'état-major dans la rédaction de la proposition soumise à M. de Wins. Cette opération avait aussi été indiquée au Congrès de Milan.

2. Arch. de la Guerre : Lettres des 9 et 28 mai, 1er et 12 juin. — Arch. de Breil, pièces nos 152, 196 et 286. — *Mémoire sur le département des Alpes-Maritimes*, par le général Garnier, p. 49. Beccorosso ou Roche percée, était défendu par un retranchement élevé, avec banquette intérieure, armé, à droite, de deux pièces de 12 sur affût de montagne, battant le fond et les avenues du vallon de Cabanaira, enfilant la route dans le bas et prenant à revers tous les zigzags ; d'une pièce de 4 sur affût de montagne, battant la crête dans la direction de Cima del Becco, ainsi que des flèches faites au sud du point 2052, à la tête d'un ravin conduisant au vallon de San Giovanni ; à gauche, d'une pièce de 3, battant le glacis et le ravin descendant a l'ouest de celui de Cabanaira. Le petit mamelon à la cote 1900, dit le Roc ou le poste des grenadiers, sur le versant septentrional entre les deux cols et à l'est de la route, était muni d'une redoute fermée pour 100 hommes au moins, avec un retranchement en avant, barrant la route au point 1807 ; elle servait de réduit à une sorte de grande flèche établie sur le tapis vert, grand plateau s'étendant à l'ouest de la route et dont la crête était garnie de tas de pierres, destinées à battre les pentes en angle mort. En arrière des escarpements, entre les deux cols, 1873 et 1909, se trouvaient quatre baraques dont une servant d'abri à munitions, et les autres pouvant recevoir 4 à 500 h.; une cinquième baraque pour 500 h. était en construction au passage situé à l'est et déversant dans le vallon de Cabanaira. Une pièce de 8 sur affût de campagne était en batterie près du point 1873, contre la tête du ravin de San Lorenzo, descendant vers Limonetto ; une seconde pièce de 8 et deux obusiers battaient la route, sur laquelle ils pouvaient être déplacés jusqu'au tournant du point 1807, de manière à voir Limonetto et à fouiller les bois du vallon de Cabanaira. Enfin, sur la Cima Piernant, cote 2116, appelée le Pâté, il y avait encore une redoute pour 150 h., avec banquette, chevaux de frise et flèches en avant, armée d'une pièce de 4, battant les trois ravins de Salanta et de San Lorenzo.

3. Arch. de la Guerre : Lettres des 17 et 28 mai. Le bat. envoyé en ce point, le 17 mai, devait être établi sur le plateau coté 2052, face au nord. Dans les Arch. de Breil, cet endroit est désigné sous le nom d'Argenzana.

4. Arch. de la Guerre : Lettres des 25 mai, 1er et 12 juin. Le col de Vescovo est nommé col de Tax dans les documents français de l'époque. Il devait y avoir à ce camp deux pièces de 3 sur affûts traîneaux, qui étaient auparavant sur la crête entre les deux cols de Tende, 1873 et 1909.

Juin 1795. Riofreddo, pour communiquer avec Beccorosso, et poussant journellement, jusqu'au col de Selle Vecchie, des patrouilles qui entraient en relations avec celles du général Pijon de la division Sérurier, commandant à Carnino et Viozene[1].

Aux 4,600 combattants de la division Macquard, réunis à la tête du bassin de la Roya[2], le général Christ de Santz pouvait opposer des forces au moins égales[3]. 2.000 hommes occupaient, comme l'année précédente, les hauteurs de l'Arpiola et du Vaccarile, sur les deux versants de la haute vallée de la Vermenagna, ainsi que le village de Limone, en avant duquel était disposée une longue chaîne de postes entre Bec Barral et Colle Carbone, par Colle Buffe et San Giovanni[4]. Un bataillon du régiment suisse de Peyer, cantonné à Vernante, formait la réserve de cette avant-garde, aux ordres du brigadier Vital, que pouvaient soutenir, en quelques heures, les six bataillons répartis autour de Borgo San Dalmazzo. Vingt escadrons, campés entre ce bourg et Coni, dont les fortifications avaient été améliorées, étaient destinés à fournir une partie de leurs 1.800 cavaliers pour contribuer à la défense des positions.

1. Arch. de la Guerre ; Lettres des 24 mai, 10 et 12 juin. Une communication par signaux de feux et de coups de fusil était, en outre, établie entre le mont Bertrand et le plateau de Viozene ou Piano Rosso, à 9 kil. de distance à vol d'oiseau.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Macquard, le 25 juin. En effet, des 6.397 h., effectif combattant de cette division, le 19 juin (pièce just. n° 68), il faut retrancher d'abord les troupes indispensables à Tende et Fontan, pour garder les magasins, escorter les convois et relever le poste du col de Raus, servant à communiquer avec la division Garnier; puis l'effectif des 10e bat. de grenadiers, 2es bat. des 102e et 117e demi-brigades, envoyés successivement à la division Sérurier à partir du 14 juin (Lettres de Macquard, les 19 et 23 juin); il reste alors 4.134 h., auxquels il convient d'ajouter les 422 h. du 2e bat. de la 84e, venu le 19 juin de la division Garnier.

3. Arch. de Breil, pièce n° 230 ; pièce just. n° 63. L'effectif des corps échelonnés dans la Vermenagna et répartis autour de Borgo San Dalmazzo, non compris la cavalerie, s'élève à 4.681 h., auxquels il faudrait ajouter les paysans de Limone, levés par ordre de Colli en date du 17 juin (Arch. de Breil, pièce n° 231), et un bat. du rég. d'Oneille, qui a pris part aux affaires des 26 et 27.

4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. des cartes du ministère de la guerre : « Carte démonstrative de la ligne de défense établie sur les hauteurs de Limon à la campagne de 1795, levée et dirigée par le baron de Monthoux, major de l'état (major) général, et dessiné par le topographe Philippe Prato.» Ce fort beau dessin est accompagné d'une légende, qui donne avec de grands détails l'emplacement et la composition des postes et a été insérée, avec une réduction photographique de la carte, dans la *Topographie militaire de la partie méridionale du versant italien des Alpes*, publication du ministère de la guerre, dont il a été déjà question. Malheureusement, la majeure partie des noms employés à cette époque n'est plus portée sur les cartes modernes et quelque incertitude subsiste relativement aux indications du tableau de concordance établi pour faciliter la lecture de cette pièce. On a noté certaines modifications possibles dans le courant de ce récit.

Juin 1795.

Ils n'étaient pas utilisables en cas d'offensive. Par suite, le 29 juin, le baron Colli, trop bien renseigné pour être intimidé par les dispositions agressives de Kellermann[1], envoyait un bataillon du régiment d'Asti au général Christ, afin de lui permettre d'appuyer les reconnaissances prescrites; quelques jours avant, en vue de préparer l'attaque. Cependant, le 24, il insistait sur les mesures à prendre pour résister à l'ennemi, mais, le 25 dans la soirée, il ordonnait de l'inquiéter[2]. Le lendemain, le comte Vital mettait ses troupes en mouvement dans l'après-midi[3].

Affaires de Tende les 26, 27 et 28 juin.

A gauche, le chevalier de Martinel, à la tête d'un détachement de chasseurs et de trois compagnies de la légion légère[4], partait du Vaccarile et, par les difficiles sentiers de Gias dell'Ortiga, Croce di Malaberra, Gias di Marberga, allait échanger des coups de fusil avec les avant-postes du camp de Velega[5], puis revenait dans la nuit, après une marche pénible de 14 à 15 heures. A droite, huit compagnies et quelques milices[6] se portaient de l'Arpiola sur le plateau de Balourd, aux pieds des monts Creusa et Ciotto Mieu. Au centre, le major de frégate Chevillard, avec trois compagnies, 50 miliciens et deux petits canons[7], parvenait à s'établir au sommet du Campanile ou Nid de Pie, à portée de fusil de Beccorosso[8], soutenu par des détachements au

1. Arch. de la Guerre : Ordres de Kellermann, au commencement de juin, concernant l'envoi à Sospel et à l'Escarène des parcs de siège et de campagne, de la cavalerie et de l'artillerie légère. — Arch. de Breil : Rapports de quinzaine du service des renseignements de l'armée de Colli, qui paraissent avoir été rédigés par le chef d'état-major Costa de Beauregard.

2. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettres de Colli, les 17, 18, 19, 22, 24 et 25 juin. — Arch. de la Guerre : Lettre de Macquard, le 25, et rapport général. Le 24 juin, une patrouille piémontaise s'est présentée sur les plateaux, en avant de Sabbione ; elle a été repoussée avec perte d'un tué et trois blessés.

3. Le récit qui suit est tiré des pièces suivantes : Arch. de la Guerre : Lettre de Macquard, le 29 juin ; relation de Kellermann ; relation du commandant Paulinier. — Arch. de Breil, pièces n°s 231, 552, 245, 255 et relation de M. de Malausséna. L'ordre de Colli est parvenu au brigadier Vital, le 26, à 11 h. du mat.

4. 300 h. au plus. Ils reviennent au Vaccarile, le 27, à 4 h. du mat.

5. Le général Barquier dispose de 893 h., savoir : 1er bat. de Paris, 471 h., et 2e bat. de la 84e, 422 h., venu de la division Garnier, et remplaçant le 2e bat. de la 117e, envoyé à Ormea.

6. Quatre comp. d'Oneille, deux de Peyer, deux des chasseurs de Nice, 541 à 721 h.

7. Deux comp. de chasseurs, une de la légion légère ; en tout, 273 à 364 h.

8. Les documents piémontais disent Campanile ; les documents français Nid de Pie ; c'est sans doute le sommet rocheux situé entre les points 2161 et 2169 de la carte italienne, à 1 kil. de Cima Beccorosso.

Juin 1795. Bric Valetta [1] et à la Cima di Gherra [2]. Ce millier d'hommes bivouaque sur ses positions [3]. Le général Dallemagne, qui s'attendait depuis longtemps à une attaque [4] et disposait aux environs du col de Tende de forces au moins trois fois supérieures [5], augmente simplement le poste de Beccorosso [6].

Le 27, le général Christ, invité à prononcer une attaque sérieuse, partait de Borgo San Dalmazzo et arrivait, à 2 heures du matin, à Limone, avec le régiment des gardes, qui, trop fatigué, ne pouvait que renforcer les postes laissés en arrière des colonnes de façon à constituer une deuxième ligne [7]. A gauche, le capitaine chevalier Radicati renouvelait l'expédition fatigante de la veille; il atteignait péniblement le baracon de Riofreddo, dont le poste s'était porté sur la crête de Vermorina [8]; il en était bientôt chassé par une colonne envoyée du camp de Velega vers Cima del Becco, où elle arrivait après la retraite de l'attaque piémontaise du centre. De ce côté, le major Chevillard,

1. Point 1934 de la carte italienne, dénommé Scaron sur la carte du baron de Mouthoux (Arch. de la Guerre) et Soutron dans le « Précis des attaques » (Arch. de Breil, pièce 246). Ce détachement se compose d'une centurie de Peyer, 90 à 120 h.

2. Deux comp. de grenadiers et 30 dragons à pied, en tout 107 à 143 h.

3. L'effectif total des forces de la droite et du centre serait de 1.348 h., d'après la situation du 15 juin, pièce just. n° 63. Mais si, comme l'indique le brigadier Vital dans sa relation (Arch. de Breil, pièce n° 255), sur chacune de ces compagnies, déjà peu nombreuses, on avait laissé les gardes du camp et postes qu'elles y occupaient, il convient de réduire cet effectif d'un quart environ, et l'on trouve ainsi le chiffre d'un millier d'hommes donné par M. de Malausséna. Il se peut que, le 27, ces diverses colonnes aient été renforcées au moyen de volontaires pris dans les corps en arrière et même dans la cavalerie, dont un officier, le lieutenant comte de la Chavanne, des dragons de Chablais, est cité avec éloge; il est peu probable toutefois qu'elles aient présenté plus de 1.500 h., au lieu des 2.500 à 3.000 dont il est question dans les documents français.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Macquard, les 25 mai, 12 et 14 juin; de Pijon, les 24 mai, et 10 juin; de Marigny, aide de camp de Dallemagne, le 17 mai.

5. Arch. de la Guerre : Situation du 19 juin, pièce just. n° 68, 3.538 h.

6. Il y avait à ce poste le 3° bat. de la 3° demi-brigade légère, commandant Rondeau, 378 h. et 60 sapeurs. Il y vient deux compagnies du 4° bat. de grenadiers, 175 h., à la suite d'une fusillade engagée dès 4 h. du soir, le 26, avec les troupes du Campanile (Arch. de Breil, pièce n° 255).

7. Outre le régiment des gardes, il y avait une centurie, composée de Peyer et de Christ. D'après la lettre écrite par le général Christ, le 27 au soir (Arch. de Breil, pièces n°s 242 et 255), 3 comp. des gardes, ainsi que la centurie, ont été envoyées à l'Arpiola, où étaient déjà venus, de Vernante, 40 h. de Christ et 40 h. de Peyer : deux comp, des gardes allaient au Vaccarile, où se trouvait une comp. des grenadiers d'Oneille; les trois dernières comp. des gardes, avec les quatre dernières comp. du 2° bat. de grenadiers, gardaient Limone et les postes voisins. Cette seconde ligne présentait 1.000 à 1.200 h., c'est-à-dire à peu près le même effectif que la première.

8. Le baracon de Riofreddo, situé dans un entonnoir (point 1602 de la carte italienne), n'était pas défendable. 12 soldats de la comp. des chasseurs Sussi, rebutés par la longueur de la marche, désertent.

démasquant le feu de ses deux pièces, mises en batterie pendant la nuit, s'était engagé assez vivement[1]; il parvenait toutefois à se replier sans confusion, vers 5 heures du soir, à la nouvelle de l'échec subi par la colonne de droite. Juin 1795.

Celle-ci s'était mise en mouvement, à 5 heures du matin, et remontait le vallon de l'Abisso. Cinquante volontaires et autant de milices gagnent la Cima di Giaura, dont le poste, surpris, a néanmoins le temps de donner, par sa fusillade, l'alarme au camp de Peirafica. Le reste des troupes piémontaises enlève une flèche construite sur la Cima di Salauta et se dirige sur la redoute de Piernant[2].

Pour rétablir sa communication avec Lebrun, Dallemagne dirige, du col de Tende, sur Cima di Salauta, l'adjudant général Gardanne, avec le bataillon de tirailleurs, le 13e bataillon de grenadiers et un détachement de la 165e demi-brigade[3]. Les Piémontais sont refoulés avec perte de 46 prisonniers[4] et s'échappent à travers les rochers et les neiges des pentes de l'Abisso. En même temps, en vue de leur couper la retraite, quelques compagnies du 4e bataillon de grenadiers et une fraction du bataillon de Montferme[5] descendent directement sur Limonetto, dont les miliciens sont chassés. Le brouillard empêche de poursuivre ce mouvement et les Républicains se replient après avoir pillé et brûlé 25 maisons[6].

1. A demi-portée de fusil, d'après la pièce n° 245 des Arch. de Breil.

2. Cette colonne, composée des comp. de chasseurs d'Aglian et Quincenet, de cinq comp. d'Oneille et d'une centurie de Peyer, environ 650 h. (Arch. de Breil, pièce 249), est montée du vallon de l'Abisso au mauvais passage situé entre la Cima di Salauta (cote 2179 de la carte italienne) et la Cima di Giaura (exactement point 2156 de la carte italienne), tandis que le détachement des flanqueurs s'est porté sur les rochers entre cette cime et le roc de l'Abisso.

3. Environ 700 h. D'après la relation de Kellermann, la tête seule, soit les 200 h. du bat. de tirailleurs, se serait engagée contre les Piémontais, estimés 1.000 h., mais en réalité de 6 à 700 h. seulement.

4. C'est en ce point que fut tué le chevalier de Saint-Victor, capitaine d'une comp. de grenadiers du rég. d'Oneille. D'après la relation de Kellermann, l'ennemi aurait perdu, dans ces différentes affaires, outre les morts et blessés, 150 prisonniers; le général Macquard, dans sa lettre du 29 juin, ne parle que de 56 prisonniers, dont deux cadets; pour les Piémontais, un Républicain tué et cinq blessés. Les documents piémontais accusent 24 grenadiers, 36 chasseurs francs, deux chasseurs de Nice, cinq miliciens tués ou prisonniers, et cinq blessés des différents corps.

5. Environ 500 h.

6. Arch. de Breil, pièce n° 250 : Etat des dégâts faits par les Français à Limonetto, sur la rive droite du ruisseau de l'Abisso, au débouché du ravin de Salauta; trois paysans ont été tués, deux vaches, un mulet et deux chèvres emmenés, et 1.500 rations de pain prises.

Juin 1795.

Le 28 juin, une autre colonne piémontaise, prévenue trop tardivement pour avoir pu se mettre en ligne la veille, franchissait le col ouvert à la tête de Valle Grande, au nord-ouest du mont Frisson[1], et surprenait la garde du col de Sabbione. Deux heures après, elle était obligée de se replier, au milieu d'une violente tourmente, devant l'arrivée de renforts expédiés du camp de Peirafica, et perdait 25 hommes[2].

Escarmouches aux environs de Viozene et Carnino, le 27 juin.

Les Piémontais n'étaient pas plus heureux dans leurs tentatives sur la division Sérurier, dont les trois brigades occupaient solidement le versant gauche de la vallée du Tanaro. Celle du général Pijon, portée à 2,000 combattants par l'arrivée d'un bataillon de la division Macquard[3], occupait Viozene. Sa retraite était assurée sur Ponte di Nava par 300 hommes établis à droite, sur le plateau de la Madonna, au-dessus de Pian del Fo. A gauche, un bataillon, poussé à Carnino, permettait de surveiller, par des postes et des patrouilles, les cols du Bocchin Aseo, delle Saline et del Pas, qui font communiquer la haute vallée du Tanaro avec celles de la Corsaglia, de l'Ellero et du Pesio[4]. Les contreforts qui les séparent étaient gardés par des compagnies de milices piémontaises, soutenues par le régiment de Turin, dont le colonel, comte Morozzo, avait son quartier général à Frabosa Soprana[5].

1. Point 2240 de la carte italienne.
2. Arch de Breil, pièces nos 230 et 245. Ce sont les seuls documents, avec la relation de M. de Malausséna, où il soit question de cette course fatigante, exécutée par la comp. des chasseurs nissards du fameux capitaine Cauvin de Moulinet, les Français perdent quelques tués, neuf prisonniers, 25 fusils et plusieurs tentes.
3. Arch. de la Guerre : Lettre de Macquard, le 23 juin, et situation du 3 juillet. 2e bat. de la 117e, 499 h., arrivant le 24 juin du camp de Velega.
4. Arch. de la Guerre : Situation du 19 juin, pièce just. n° 68, et instructions des 24 mai et 4 juin.
5. Arch. de Breil, pièce n° 246 : Lettres du colonel Morozzo au général Colli et au baron Dellera, le 26 juin, à 7 h. du mat. La disposition de ses forces est la suivante : A gauche, un bat. du rég. de Turin, ayant une comp. à Gias del Aso, sur les pentes du contrefort de Cima Robert, une à la cascine Canei, les deux dernières à Fontane, avec des volontaires du pays, 400 h. au moins ; au centre, deux comp. de milices à Capella Balma et au mont Mondole ou del Lago, soutenues par une comp. du rég. de Turin en ce dernier point, une autre comp. de ce rég. à Colla del Prel avec les volontaires de Roaltini, une troisième comp. à Frabosa Soprana, environ 400 h. aussi ; à droite, les volontaires de la Prea dans la vallée de l'Ellero et à Cima Piastra, la dernière comp. du rég. de Turin en soutien d'une comp. de la légion légère et des deux comp. de milices Gondole et Re, dépendant du commandement de Borgo San Dalmazzo, soit 300 h.

Juin 1795.

Avisé, dans la matinée du 26 juin, d'avoir à inquiéter l'ennemi avec l'aide du 11e bataillon de grenadiers [1], cet officier recevait bientôt l'ordre de pénétrer dans la vallée du Tanaro par le passage qu'il jugerait le plus facile. Le 9e bataillon de grenadiers lui était ensuite envoyé, mais arrivait trop tard pour prendre part à cette entreprise qui, nécessitant des marches longues et difficiles, eût exigé plus de préparation [2].

Le 27 au point du jour, 500 hommes [3], conduits par le major Provana de Bussolin, atteignaient Sella Rascaira, où demeurait en réserve un petit détachement [4]. Le reste de la colonne se portait au Bocchin Aseo, qu'abandonnaient les Républicains devant le feu de tirailleurs montés sur Cima Revelli. En même temps, deux petites colonnes convergeaient sur le col delle Saline, l'une [5], aux ordres de M. de Malaussena, partie du mont Mondole par le vallon de Campanini [6], l'autre par le sentier venant de Cima Piastra, d'où une troisième colonne [7] gagnait le col del Pas. Là également les avant-postes français sont obligés de se replier.

Mais les Piémontais, harassés de fatigue, manquant de vivres et ayant épuisé leurs munitions par une fusillade mal ajustée, n'osaient poursuivre leur marche jusque là favorisée par le brouillard. A midi, la colonne de droite s'étant repliée, celles du col delle Saline, de plus en plus menacées, sont obligées de se retirer à leur tour sur les

1. Arch. de Breil, pièces nos 231 et 247. L'ordre rédigé à Mondovi à 9 h. du soir, le 25, ne parvient à Frabosa Soprana que le 26 à 7 h. du matin. Le 11e bat. de grenadiers, 360 h., part de Vasco di Monte près de Mondovi et arrive à Frabosa, le 26, à 5 h. du matin.

2. Ce récit a été composé au moyen des documents suivants : Arch. de Breil, pièces nos 231, 246, 251, 255 et relation de M. de Malausséna — Arch. de la Guerre : Documents classés au 25 juin et lettre du général Pijon, le 28. Le 9e bat. de grenadiers, 386 h. environ, recevait l'ordre de marcher, le 26, à Breo, près de Mondovi.

3. Probablement, trois comp. du rég. de Turin, une comp. du 11e bat. de grenadiers et la comp. de milices de Capella Balma.

4. Arch. de Breil, pièce n° 251 : Lettre du major Provana, de la Raschera, le 27 juin : 60 grenadiers et quelques soldats de Turin.

5. Une comp. du 11e bat. de grenadiers et une comp. de milices.

6. Ce nom, pas plus que celui de Campanile, employé dans certains documents, n'est porté sur aucune carte. C'est sans doute le vallon qui descend de l'extrémité occidentale de Serre Négrin.

7. D'après M. de Malausséna, ces trois dernières colonnes présentaient ensemble 3 a 400 h.

Juin 1795.

points d'où elles étaient parties [1]. Le colonel Morozzo s'était avancé à Capella Balma, avec le 9e bataillon de grenadiers, dont deux compagnies vont à Sella Rascaira relever les troupes du major Provana, pour inquiéter le flanc des défenseurs du col de Termini [2].

Attaques du col de Termini et de Colla Bassa, les 25 et 27 juin.

Cette position, dont la force naturelle avait été accrue par quelques ouvrages [3], était occupée par 13 à 1,400 hommes, aux ordres du général Pelletier [4]. Un bataillon, cantonné à Cascine et Albera, les reliait aux 2,000 combattants de la brigade Miollis, répartis dans la vallée de l'Inferno [5]. Les Piémontais pouvaient opposer des forces doubles. 1,500 hommes étaient échelonnés sur le versant gauche du vallon de Casotto, depuis le mont Alpet jusqu'à la butte de Bauset, munie d'une redoute ; 2,300 campaient dans les retranchements du Bric Mindino, sur les flancs de cette montagne et au col de Prato Rotondo [6]. Ces deux masses

1. Pertes des Piémontais : un blessé, un prisonnier, un déserteur; des Français, un officier dangereusement blessé. — D'après le général Sérurier, la retraite aurait même été effectuée à 10 h. du matin, l'attaque ayant commencé à 6 h.

2. En arrière se trouvent, deux centuries du 11e bat. de grenadiers, l'une à Colla del Prel, l'autre à Frabosa.

3. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant de l'état général, de Faverges, le 15 mars 1798, et carte militaire piémontaise dressée à Bagnasco, le 10 juillet 1795 — Arch de Breil, pièces nos 245, 255 et relation de M. de Malausséna. Les défenses du col de Termini, établies sur le versant septentrional, étaient les suivantes : 1re ligne, retranchements sur les trois gradins rocheux, très bien figurés sur la carte sarde, du contrefort occidental de Cima Cinajera, en avant desquels se trouvaient deux flèches ; ouvrage, avec flèches en avant, à la Mastra, point 1745 de la carte italienne, mamelon au nord de Passo Scalette ou Alpe o Colletta dei Stanti, de la carte sarde ; cet ouvrage n'a peut-être été exécuté qu'après l'attaque du 25 juin. 2e ligne, flèches sur la crête entre les deux ravins descendant du col de Termini, le chemin de Passo Scalette devant suivre à cette époque le ravin occidental, ainsi que l'indique la carte sarde ; retranchement au nord du point 2183 de la carte italienne, à l'est de Cima delle Ferrarine, et sur le replat au-dessous de la croupe qui s'en détache ; les troupes de la Mastra devant se replier à gauche sur Cima Verzera ou mont Rossin. L'accès du col del Pizzo était aussi défendu par une tranchée construite le long de l'arête descendant de Cima Ruscarina sur la Corsaglia.

4. Voir situation du 19 juin, pièce just n° 68. Ajouter le 10e bat. de grenadiers, 509 h., parti de Tende le 17 ou le 18 juin.

5. La tête de la vallée de l'Inferno était défendue par quatre redoutes : une au mont Berlino, deux au mont Missione (points 1.933 et 1.948 de la carte italienne), une au mont Grosso (point 19.0 de la carte italienne). Ces trois derniers mamelons sont désignés sur la carte sarde par le seul nom de Monte Grosso o Briccasso. Le versant gauche était défendu par trois postes, col de Mulaté, Bertolini et Colombino, non marqué sur la carte italienne, sur la croupe escarpée tombant sur la rive gauche du Tanaro, entre Pennoni et Fornace. Ce que les Républicains appelaient l'avancée de Trappa, était constitué par les postes de la Cascine Ardena et de la chapelle de la Trinita, situés cote à cote, soutenus par un petit camp à la Maddalena, rive droite du Tanaro. Chabrenard, Prabernard ou Pianbernardo, hameau au-dessus de Trappa, communiquant directement avec Albera, était le réduit de la défense.

6 Arch. de la Guerre : Carte militaire piémontaise, dressée à Bagnasco, le 10 juillet 1795. Situation du 15 juin, pièce just. n° 63. Il y avait encore une petite redoute en arrière de l'ouvrage du Bauset, qui paraît très considérable. Le camp du Pra Robert était établi sur la large croupe à l'ouest de la cime du même nom. Le quartier général était à Pracola ou Cima Seriot et Colla. Le mont Alpet ou Trucco Alpet est désigné sous le nom d'Arpetta dans certains documents piémontais. Au sommet du mont Mindino se trouvait une redoute. Un grand retranchement, tracé sur les versants occidental et septentrional, constituait ce que les Sardes appelaient camp de Rascas ou Raschas. Enfin quelques tranchées couvraient le hameau de Taglianti, et la Certosa di Casotto devait avoir été mise en état de défense.

étaient reliées par les 4e et 5e grenadiers, cantonnés à Pamparato et Vico, les 1er et 8e grenadiers à Mondovi, et des milices postées à Taglianti et à Certosa di Cazotto [1].

Le 25 juin à 11 heures du matin, les commandants de ces forces reçoivent l'ordre d'attaquer l'ennemi [2]. Le marquis de Bellegarde, colonel du régiment des grenadiers royaux et commandant au Bauset, dispose aussitôt ses troupes, dont les mouvements sont favorisés par un épais brouillard. A gauche, une compagnie du régiment de Turin marche des environs de Fontane à Passo Scalette ou col della Colletta; elle s'y établit et y est rejointe par une compagnie de pionniers. Cette petite colonne poursuit alors son chemin par la crête de Cima Verzera et atteint, vers 9 heures du soir, Cima Ferrarine, défendue par un détachement de la 166e demi-brigade, qui la refoule à la baïonnette [3].

1. Ces renseignements et le récit qui suit sont tirés des pièces suivantes : Arch. de Breil, pièces nos 231, 245, 255. 256 et relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Relation très exacte et précise du lieutenant de Faverges. Relation du général Kellermann. Documents classés au 25 juin : Lettres de Sérurier et du chef de bataillon Dallons, de la 166e demi-brigade, le 26 juin. Il ne peut être fait aucun usage des *Mémoires de Masséna*, qui ne sont, pour ce passage, que la copie du mémoire manuscrit du commandant du génie Paulinier, lequel a confondu les attaques du 25 juin et du 5 juillet.

2. Arch. de Breil, pièces nos 177, 231 et 255 ; voir pièce just. no 75. Les ordres sont datés de Mondovi, le 25, à 3 h. du matin. Outre ceux destinés aux marquis de Bellegarde et Pallavicini, il en était expédié au lieutenant-colonel Leotardi, à Priola, au colonel Pampara, à Prato Rotondo, aux commandants des bat. de grenadiers de Pamparato, Vico et Alpet. On ne peut s'expliquer ces ordres directs de Colli à des chefs de postes, sans passer par l'intermédiaire du baron Dellera, du prince de Carignan et du marquis della Chiusa, commandants du département de Mondovi, sous les ordres desquels ils se trouvaient, que par la maladie ou l'absence de ces officiers généraux, ce qui est peu probable, et plutot par le désir que l'on avait d'agir à temps.

3. Cette heure tardive, mentionnée dans la lettre du commandant Dallons, est corroborée par le lieutenant de Faverges : « La longueur et les difficultés de la route firent tarder l'attaque de la Raschera ou Cima Ferrarine. » Le chevalier Viarizo, commandant la comp. de Turin, dans son rapport au colonel Morozzo, daté du camp de Gias del Aso, le 26 juin à 9 h. du matin, indique que son avant-garde s'est partagée en deux colonnes pour assaillir le pic de la Ferrarine, et que l'ennemi, dirigeant son feu sur ces colonnes, s'est précipité des retranchements sur le reste des troupes Ce récit concorde avec celui de Dallons : « L'ennemi se portait en force sur le poste principal, défendu par les braves volontaires du 2e bat. de la 166e, commandés par les lieutenants Giraud et Robert. Ces officiers défendent de faire feu avant que l'ennemi fût à portée de fusil. Lorsqu'il a été à cette distance, ces officiers ordonnent à haute voix aux volontaires de sortir des retranchements en leur disant : Des Républicains se battent à découvert ; chargeons l'ennemi ; ce qui a été exécuté avec tant d'ardeur qu'en peu de temps l'ennemi, quoique nombreux, s'est enfui, en laissant sur le champ de bataille quatre morts et un prisonnier que j'ai vu. » Le capitaine Viarizo accuse comme pertes, à la comp. de pionniers du capitaine Armand, le lieutenant Misso ou plutôt Michaud, blessé, un sergent et quatre soldats morts, et « molti prigionieri », à sa comp. un caporal blessé, un soldat et six prisonniers. Le précis officiel de ces affaires donne, pour la comp. de pionniers, outre le lieutenant blessé, quatre morts dont un sergent et six blessés, pour la comp. du rég. de Turin, deux caporaux et deux officiers blessés. Les Piémontais ne devaient pas dépasser l'effectif de 160 h. Le 2e bat. de la 166e était fort de 314 h.

Juin 1795. Deux heures avant, 150 grenadiers et chasseurs[1], soutenus par le feu de deux pièces de montagne, mises en batterie au Bauset, s'élancent de Passo Valleggio et s'emparent, avec une rare intrépidité, du premier des trois rangs de rochers soutenant au nord le plateau de Termini[2]. Ils essaient même, aux applaudissements des Républicains, d'escalader le second rang[3]; le feu croisé de la mousqueterie, les débris de rochers qui pleuvent sur eux, les obligent à battre en retraite[4]. La principale attaque était exécutée, entre 4 et 5 heures du soir, contre le col de l'Inferno par le régiment des grenadiers royaux, formé en quatre colonnes, de 160 hommes environ chacune[5].

Celle de gauche, commandée par le capitaine Falletti, partant de Collé Robert, traverse le ruisseau de Vallecalda, remonte à travers les bois, s'empare du premier retranchement du mont Missione et se joint à la seconde, aux ordres du marquis Massetti, pour enlever une petite redoute entourant l'arbre de la Liberté, qui est abattu. Le baron de Morand, avec la colonne de droite, gagne le mont Autoroto, d'où il se met en mesure de soutenir le baron de Saint-André, qui se dirige sur l'ouvrage de Monte Grosso ou Serra Longa.

Mais le marquis Pallavicini, commandant le camp de

1. La comp. des chasseurs des grenadiers royaux, capitaine lieutenant Perrein, 70 grenadiers du bat. d'Esery, capitaine lieutenant comte de Lavian, environ 120 h. en tout. Conformément aux ordres de Colli, les 2e et 10e bat. de grenadiers s'étaient avancés de l'Alpet au camp de Pra Robert et au Bauset, pour garder ces positions en l'absence du rég. des grenadiers royaux.

2. Ce point est désigné sous le nom de Cima Cœra dans le récit du lieutenant de Faverges et sur la carte piémontaise levée le 10 juillet 1795. C'était le 10e bat. de grenadiers, 500 h., qui défendait les deux premières terrasses ; le 2e bat. de la 46e, commandant Mallin Larivoire, 287 h., occupait la Cima Cimajera et la crête supérieure ; le 1er de la 56e, 256 h., devait être en réserve au col ou même en arrière.

3. Rien ne peut mieux donner une idée du soldat français de cette époque que cet épisode ainsi relaté dans le précis officiel piémontais : « La troupe ennemie, qui était placée sur le troisième rang de rocher, ne daigna seulement pas aller aux armes ; les tentes n'y furent pas détendues. Les soldats, assis comme sur les gradins d'un amphithéâtre, observaient les efforts des assaillants et applaudissaient à leur audace par des cris et des battements de mains. »

4. C'est à ce moment que se produit le trait du grenadier « Cœur-de-Roi », rapporté par Pinelli, *Storia militare*, p. 527 ; mais il ne semble pas que cet auteur ait eu recours au simple précis officiel d'où ce fait est tiré, puisqu'il tombe dans la même erreur que Koch.

5. Une centurie ou deux comp. par colonne. Les deux de droite formant le second bat., les deux de gauche le 1er bat.

Rascas, au nord du col de Casotto, n'avait pas jugé à propos de seconder cette opération, en marchant à l'assaut du Bric Berlino, bien qu'il en eût reçu l'ordre et eût été avisé en temps utile par M. de Bellegarde[1]. Dès lors, les deux bataillons de la 51e demi-brigade peuvent réunir leurs forces, égales à celles de l'assaillant, d'abord sur les deux colonnes de la droite piémontaise, qui sont refoulées, puis sur les deux autres, qui abandonnent bientôt le mont Missione, après avoir brûlé toutes leurs cartouches[2]. Juin 1795.

Le même soir, le prince de Carignan était chargé de la direction générale des troupes réparties dans le bassin de Casotto[3]. Il les trouvait si découragées par l'échec du 25[4] qu'il n'osait les engager, le lendemain, et se bornait, le 27, à entretenir, pendant quelques heures, la fusil-

1. Voir pièce just. n° 75. M. de Malausséna s'exprime à ce sujet ainsi qu'il suit : « Pensez que les situations critiques et embarrassantes de la guerre ne laissent pas toujours le temps et la liberté d'esprit de rendre les ordres clairs, avec les indications qu'on pourrait y désirer. Quiconque en reçoit de pareils, sans s'inquiéter ni se tourmenter à chercher dans l'expression des raisons de délai, de non-exécution, doit s'attacher à bien saisir ce dont il s'agit, pour ne s'occuper ensuite que de hâter les dispositions à se mettre en mesure d'exécuter, suivant que l'exigeront les circonstances. Au moyen de cette précaution, le marquis Pallavicini, à même de concourir à temps à l'attaque des hauteurs d'Enfer, aurait évité bien des désagréments et des raisons de justification, insuffisantes à surmonter cette objection de ne s'être préparé à tout événement. Une entre autres s'appuyait sur l'avis qu'il reçut d'un commandant de poste, qu'un aide de camp lui avait dit en passant « qu'il y avait des ordres du géneral de suspendre toutes les opérations » ; circonstance beaucoup ébruitée alors, qu'on a omis de rapporter dans la narration de l'affaire, n'ayant pu l'influencer, car cet avis ne parvint au marquis Pallavicini qu'au moment qu'il reçut celui de l'attaque du marquis de Bellegarde, qui au contraire disait d'avoir été sollicité à exécuter par l'aide de camp porteur de l'ordre. Et l'écho de l'armée, qui se plaît toujours de mordre sur les généraux et leurs aides de camp, répondait : « Voilà comme vont les choses dans la confusion des ordres; tandis qu'un aide de camp conseille l'attaque, l'autre la dissuade. » Pour détruire cette opinion, il fallait donner à connaître la cause particulière qui avait fait manquer l'attaque des hauteurs d'Enfer. Mais, sans l'approfondir, le général, croyant peut-être mettre à couvert ses ordres, en rejetant adroitement sa faute sur les aides de camp, commit la maladresse de la confirmer par un avis circulaire aux commandants des postes, de ne plus déférer à l'avenir qu'aux ordres par écrit, excepté dans les jours de combat où, venant à en recevoir à voix, ils exigeassent pourtant de l'aide de camp qui le porterait, de le leur écrire. »

2. Dans son rapport du 27 juin, le colonel de Bellegarde dit que les Français ont reçu un renfort de 300 h. du Bric Berlino, c'est-à-dire qu'un des bat. de la 51e devait être posté en ce piont, l'autre aux monts Missione et Grosso ; il dit aussi que « d'autres sont venus d'ailleurs », de Prabernardo sans doute ; cependant l'engagement a duré deux heures au plus. M. de Faverges s'exprime ainsi au sujet de la retraite : « Ranimées par ce secours, les troupes républicaines firent une sortie de Serra Longa et culbutèrent le baron de Saint-André dans le vallon. Le sous-lieutenant Arrigues et ceux qui avaient pris le revers de l'arête (de Colla Bassa sans doute), auraient infailliblement été faits prisonniers, si le baron de Morand n'eût fait avancer une trentaine de grenadiers, qui repoussèrent les Français et donnèrent à M. Arrigues le temps de s'échapper. Alors l'ennemi tourna tous ses efforts contre le premier bataillon, qui se trouva pris en tête et en flanc par les troupes qui sortirent des retranchements du Bric (Berlino) et qui descendirent de Serra Longa. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordre du 25 juin.

4. Les pertes piémontaises sont de 84 à 98 h., dont 22 tués, 23 prisonniers, le reste, blessés ou déserteurs ; les Français n'auraient eu que deux tués, trois blessés, un officier et trois grenadiers pris dans la redoute du mont Missione.

Juin 1795.] lade et la canonnade aux cols de Mulaté, de l'Inferno ou Bassa et de Termini[1].

Occupation du mont Spinarda.

Il en était autrement sur la rive droite du Tanaro. Les troupes françaises qui y étaient établies appartenaient à la deuxième subdivision de l'aile droite, destinée à relier les divisions Sérurier et Freytag[2]. Elles présentaient deux groupes distincts : celui de droite, de 12 à 1.500 hommes, commandé par l'adjudant général Vabre, était échelonné depuis Pian di Prati, au-dessus de Zuccarello, jusqu'à Bardinetto, dans la Bormida occidentale, d'où il communiquait avec la Tour de Melogno par le Bric Caplin[3]. Celui de gauche, sous les ordres du général Gouvion, avait essentiellement pour objet de garder l'important col de San Bernardo, où se trouvaient quelques retranchements. On avait en conséquence fortifié et armé d'artillerie le plateau de la Cianea, situé au nord ; 800 hommes avaient été portés en outre jusqu'au mont Spinarda, qui domine le cours de la Bormida occidentale, entre Bardinetto et Calissano, ainsi que celui du Tanaro, entre Garessio et Priola[4].

1. L'attaque de Mulaté a été exécutée par 200 h. seulement, de 4 à 9 h. du matin ; il y a eu trois blessés. Aux cols d'Inferno et de Termini, le feu a duré de 4 h. du matin à midi. M de Malausséna approuve la résolution du prince de Carignan en ces termes : « Des généraux habiles ont quelquefois ramené des troupes à l'attaque et arraché la victoire à leurs ennemis, en profitant du désordre où fait souvent rester le trop de sécurité après une bataille gagnée. Mais loin d'imiter ces exemples, en réitérant des attaques sur les postes redoutables des montagnes, on doit plutot apprendre d'un mauvais succès à ne plus y revenir. » Il paraît cependant que le général Colli blama cette conduite, bien que ses ordres fussent loin de prescrire une attaque vigoureuse. Les dissentiments qui en résultèrent au sein même de l'armée piémontaise et dont il est si souvent question dans les lettres de M. Costa de Beauregard (*Un Homme d'autrefois*), inspirent à M. de Malausséna les réflexions suivantes : « Dans ces gouvernements (fondés sur les distinctions des rangs), les généraux qui veulent conserver le commandement doivent encore etre bien circonspects d'inculper les grands, meme ayant des torts réels. Aussi ceux-là sont maladroits qui ne cherchent plutot des prétextes à pallier décemment leurs fautes militaires, à ne pas même leur laisser entrevoir qu'on veut bien les excuser ou leur pardonner. La vanité humaine, jointe aux caractères forts de la grandeur, s'irrite tellement des demi-graces, qu'on risque encore moins à ne pas leur en faire Aussi le général Colli, en tançant rudement les officiers élevés en grade qui se comportèrent mal, sans jamais vouloir en accuser aucun, ne fit que s'attirer de nombreux ennemis. au point de voir la réputation et le crédit qu'il avait acquis en Piémont tomber entièrement. »

2. Arch. de la Guerre : Instructions des 24 mai et 4 juin.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 19 juin, pièce just. n° 68. Mais il faut en retrancher les 1[er] et 3[e] bat. de la 70[e], postérieurement envoyés à San Giacomo et à Melogno. D'après l'instruction de Masséna en date du 24 mai, les troupes de Rocca Barbena et de Pian di Prati constituaient une réserve pour la défense du col de San Bernardo.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 19 mai et 1[er] juin ; de Masséna, les 7 et 14 juin ; de Berthier, le 20 juin ; de l'adjoint Ballet, le 25 juin, et instructions. — Arch. de Breil, pièce n° 225 et relation de M. de Malausséna. La position dite de San Bernardo comprenait le col de ce nom et le plateau de Cianea ou de la Planette. Elle faisait, par con-

En face de cette position, les Piémontais avaient un millier de combattants, au mont Sotta, que reliaient à Montezzemolo et au fort de Ceva les camps de Prato Ronchi ou de Pian di Liza, du Rejoint ou du Bric Orsura, de San Bernardino et de San Giacomo, sur la ligne de partage des eaux[1]. Ils étaient couverts, à gauche, par les compagnies du corps franc Giulay, postées au mont Camulera et à Riffredo, à droite, par les troupes cantonnées à Bagnasco, à Priola et sur le versant gauche de la vallée du Tanaro[2]. Juin 1795.

Au reçu de l'avis qui lui avait été adressé directement par le général d'Argenteau, dans la nuit du 24 au 25 juin, le lieutenant-colonel marquis Colli, commandant à la Sotta, s'était empressé de faire, le matin même, contre la Spinarda, une démonstration; mais elle fut sans grand effet, vu le peu de monde dont il disposait[3]. Le feu cessait

séquent, face au Tanaro. Ses derrières étaient couverts par les troupes de Bardinetto, Sebanco ou Banco et Rocca Barbena. Au col de San Bernardo se trouvaient : 1° un ancien retranchement espagnol sur le mamelon à la cote 1000, au sud-ouest du col ou de la chapelle; c'est l'ensemble de ce mamelon et des pentes du mont Pennino qui, dans les documents français de l'époque, est désigné comme position de retraite, sous le nom d'*Amphithéâtre* et, dans les documents piémontais, sous celui de *Costa Minuta*; 2° une redoute, armée de deux pièces de 8, dont la construction est ordonnée par Kellermann, le 19 mai, sur la butte à l'est de la chapelle, vers Garessio; 3° un avant-poste sur les rochers au-dessus de ce dernier village, par lequel il communiquait avec le détachement d'Ardena ou Trinita de la brigade Miollis. Ces ouvrages étaient terminés le 25 juin. Le plateau de la Cianea, où pouvaient camper six bat., devait être aussi muni de retranchements, à peine tracés le 14 juin, et armés d'un obusier et de pièces de 4. Ce point étant menacé de front et sur le flanc droit, était protégé par une ancienne redoute espagnole à la Fosse ou Bric Fossa, mamelon à la cote 1175 au sud de Colla Bassa, autour de laquelle 3 à 400 h. pouvaient camper, protégés par quelques flèches. Il y avait deux avant-postes; l'un sur les pentes occidentales du Bric Meriano, appelé l'*Onde* par Sérurier, à Pian Robergo ou del Bergo d'après les documents piémontais, Rouberghe d'après les documents français; l'autre au mont Spinarda (butte au sud-ouest du point 1358 de la carte italienne et un peu moins élevée), muni d'une petite redoute, armée d'une pièce de 3, avec flèches autour, aux changements de pentes.

1. Arch. de Breil, pièce n° 191: Rapport d'une reconnaissance exécutée, les 17, 18 et 19 avril 1795, par le lieutenant général Costa de Beauregard, chef d'état-major de Colli, et mémoire, classé sous le n° 240, qui paraît avoir été rédigé par M. de Malausséna, pour servir de base à la disposition prise par les troupes piémontaises dans le courant de mai. Les postes retranchés de cette ligne sont les suivants : Redoutes avec flèches en avant sur les buttes du vieux château de Montezzemolo et de la Crocetta della Rocca (points 793 et 730 de la carte italienne); redoute pour un bat. à San Giacomo de Murialdo, avec deux flèches en avant vers le village et un baracon pour 200 h.; redoute du Rejoint, Ressoin ou Jouette, pour 800 h. au moins, sur le Bric Orsura; deux redoutes pour un bat. chacune sur les buttes des extrémités du plateau de la Sotta, entre lesquelles le camp est établi. Le col des Pins, non porté sur les cartes, où le 2° bat. d'Asti avait une compagnie, est situé sur la crête de San Giulitta.

2. Arch. de Breil: Situation du 15 juin, pièce just. n° 63.

3. C'est la version des Arch. de Breil qui paraît vraisemblable. — D'après les Arch. de la Guerre, dans la nuit du 7 messidor, « trois colonnes, fortes d'environ 2.500 h., » se seraient portées sur la Spinarda, tandis que 200 h. marchaient vers « le camp de Saint-Bernard, qui se repliait en revenant à la charge alternativement. » Il faudrait donc admettre que toutes les troupes piémontaises de Priola, la Sotta, Prato Ronchi et le Rejoint auraient donné, sans laisser une seule garde en arrière. Il est plus probable qu'il y a confusion avec l'affaire du 27, confusion que l'on retrouve dans les Mémoires manuscrits de Paulinier et par suite dans les *Mémoires de Masséna*, par Koch.

Juin 1795. vers midi, au moment où les ordres du général Colli parvenaient aux commandants des postes voisins, qui ne pouvaient dès lors s'engager[1].

Les instructions, expédiées dans la soirée du 25, arrivaient, le lendemain, trop tardivement pour être exécutées[2]. Toutefois les troupes étaient disposées en vue d'agir, le 27, de bonne heure[3]. Le général Colli se transportait personnellement à la Sotta pour assurer la simultanéité des efforts, que menaçait de compromettre un ordre de M. de Wins, aux termes duquel les forces du marquis de Montafia devaient passer sous la direction du général d'Argenteau[4].

Conformément au projet présenté par le capitaine d'état-major de Brez, quelques jours auparavant[5], la Spinarda est attaquée par 4.000 hommes[6], répartis en cinq colonnes; celle du centre devant s'engager de front, au moment où les deux colonnes dirigées sur chaque flanc, par les vallées de Bormida et du Tanaro, auraient enveloppé la position[7].

1. Arch. de Breil, pièces déjà citées et notamment la lettre du marquis Pallavicini, pièce just. n° 75, et la lettre du général Colli à M. de Montafia, dans laquelle il s'étonne que le marquis Colli ne l'ait pas prévenu qu'il attaquait; ce dernier n'a donc pu faire qu'une courte démonstration avec une partie des 1.000 h. sous ses ordres à la Sotta. Il est vrai qu'il avait aussi les milices de M. de Camerana, d'un effectif de 508 h. d'après la situation du 15 juin; mais, dans une lettre du 24 juin (Arch. de Breil, pièce n° 243), le marquis Colli dit qu'« elles étaient 300 il y a quelques jours; il n'y en a plus 130 aujourd'hui, et un seul Français, avec un fusil vide, mettrait les 130 en déroute. »

2. Arch. de Breil, pièces n°s 231 et 242. M. de Montafia ne reçoit à Montezzemolo, que le 26 à une heure après-midi, l'ordre de Colli daté de Mondovi le 25.

3. Arch. de Breil, pièce n° 242 : Ordres du général de Montafia, le 26 juin : au 1er bat. du rég. de Belgiojoso de se porter sur la crête de Riffredo, en face de Calissano, et sur le Bric de la Faccia, où se rallieront également les deux comp. du corps franc Giulay de la Camulera, en prévenant le général d'Argenteau à Settepani; au 2e bat. du même rég. de laisser une division à San Giacomo et à San Bernardino pour garder l'artillerie régimentaire, et de se porter, avec les deux autres divisions, au Bric de Caragna.

4. Arch. de Breil, pièce n° 242 : Ordre de M. de Wins au marquis de Montafia, de demander au général d'Argenteau des instructions sur le placement de ses troupes à la gauche de Settepani. Lettres écrites en conséquence par M de Montafia à d'Argenteau et au baron Colli, et lettre de d'Argenteau à Colli, le 27 juin, avant l'attaque des Républicains, dans laquelle il lui demande « ses ordres et ses idées. »

5. Arch. de Breil, pièce n° 243 : Lettre du marquis Colli, le 24 juin, au général Colli. Il approuve le projet, mais le prévient que ce n'est plus un secret : « Je n'avais pas encore vu de Brez que j'avais entendu parler d'opérations sur toute la ligne et même faire des détails par le peuple même; et cela était au point que j'ai cru que V. E. avait d'autres projets et qu'elle faisait promener certains personnages pour donner le change à l'ennemi et faire courir ces mêmes bruits d'attaque à la Spinarda, Saint-Bernard, Garessio, Termini; aussi ne parlait-on que de cela à Priola, Bagnasque, etc. »

6. Ce chiffre est rigoureusement exact, si l'on se reporte à la situation du 15 juin, pièce just. n° 63. Il y a une évidente exagération dans l'effectif de 10 à 12.000 h., donné par la relation de Kellermann.

7. Le récit qui suit a été établi au moyen des pièces suivantes : Arch. de Breil, pièces n°s 231, 242, 243, 245, 255, 257, 258, 260, 261 et relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Lettres de ce général, les 27 et 29 juin, et de Gouvion, le 28; ces documents sont très succincts.

Au même moment cinq compagnies[1] vont du camp de Prato Rotondo à la Croix de Mindino, relever les chasseurs de Pandini ; ceux-ci descendent sur les bourgs de Garessio où, unis à deux compagnies de la légion légère[2] venues de Priola, ils arrêtent les détachements français qui de la Maddalena se portaient au secours de Spinarda[3]. Juin 1795.

La colonne de droite, formée d'un bataillon du régiment de Stettler, part de Bagnasco et s'élève sur les croupes boisées du Bric Colma où, s'engageant avec des patrouilles françaises, elle s'égare[4]. Une centaine d'hommes, conduits par le major Seider, parvient toutefois, à 4 heures du matin, sur la gauche des retranchements républicains. En entendant la fusillade, le lieutenant-colonel marquis Colli, qui attendait depuis une heure et demie, met en mouvement la colonne du centre[5], divisée en deux détachements, en tête desquels se trouvent une compagnie de Croates et la compagnie des chasseurs de Nice. Se portant rapidement et sans tirer sur le sommet même de la Spinarda[6], cette troupe tourne la redoute et y pénètre de vive force[7]; elle est bientôt rejointe par le détachement de Stettler, qui passe entre trois petites flèches. Devant cette vigoureuse attaque, les Français se replient à la faveur des bois et du brouillard[8]. En même temps la colonne piémontaise de

1. Une comp. du 5e bat. de grenadiers, deux de chasseurs de la légion légère et deux du rég. de Piémont.
2. Une de chasseurs et une de fusiliers du 1er bat. du 2e rég., 300 h. au plus, avec les chasseurs Pandini.
3. D'après les documents français, l'action dure de 4 h. à 6 h. du matin ; les Piémontais perdent 15 prisonniers. D'après les documents piémontais, les chasseurs Pandini ont un ou deux morts et deux blessés.
4. Ce bat., fort de 3 à 400 h., est dirigé par le colonel Stettler. Au cours d'une série d'engagements sous bois, cet officier est fait prisonnier et dégagé, un moment après, par le caporal Jiobecque (?)
5. Détachement du marquis Colli : comp. de Croates, 2e bat. de chasseurs, 594 h. Détachement du major Herntz : comp. des chasseurs de Nice, du cap. Giletta, deux comp. de Stettler, chasseurs d'Oneille, 368 h. ; total, 962 h. Cette troupe était dissimulée, avant l'attaque, dans les chataigniers du col della Banda.
6. Le rédacteur de la relation piémontaise officielle remarque que la tête de la colonne qui a tourné les retranchements n'a pas souffert du feu ennemi ; il n'y eut que les trois dernières comp de chasseurs qui furent atteintes.
7. C'est la comp. de chasseurs du rég. de Maurienne qui a sauté dans le retranchement ; elle eut son capitaine, chevalier de la Palu, et sept h. tués.
8. Il y avait à la Spinarda le 9e grenadiers et le 3e bat. de la 3e légère, ensemble 824 h. A 5 h. du matin, ils ont abandonné leur camp et leurs retranchements aux 1.000 Piémontais.

Juin 1795.

l'extrême droite[1] avait, de Priola, gagné le camp de Pian Robergo, dont elle s'empare après avoir surpris les grand'gardes, ne perdant que quatre tués et trois blessés et faisant prisonniers cinq officiers, un sergent-major et 56 hommes; elle arrête, en outre, huit soldats français et délivre sept prisonniers qu'ils escortaient[2]. Trop affaiblie, à la suite de ce succès, elle retourne à Priola.

Quant aux deux colonnes de la gauche, venant par la Bormida, elles ne prenaient pas part à l'attaque. Celle du colonel comte Saluggia[3], guidée par le capitaine de Brez, atteignait la Spinarda, à 6 heures du matin, par Vetria et la crête du contrefort situé au sud de ce village ; elle aidait à résister à une contre-attaque ennemie. Elle précédait de quatre heures le colonel Casatti qui, avec le régiment de Belgiojoso[4], devait atteindre le Bric Meriano par le vallon de Calissano ; mais égaré par les guides, il se jetait trop à droite et gravissait aussi le contrefort de la Spinarda, par son versant méridional. Il arrive à temps néanmoins pour contribuer à repousser une seconde contre-attaque, à la suite de laquelle les Français rentrent momentanément dans le camp de Pian Robergo et se maintiennent sur le Bric Meriano ainsi qu'aux retranchements de la Fossa[5].

Retraite de la division Freytag.

Bien que les pertes subies par les Républicains au cours de ces cinq journées fussent relativement minimes[6], les

1. Deux comp. du 1er bat. du 2e rég. de la légion légère, aux ordres du capitaine-lieutenant Berra, les comp. de chasseurs de Nice Domerego et Christini, soit 300 h. environ, sous le commandement du lieutenant-colonel Leotardi. On ne sait quel corps avait remplacé, au camp de Roubergue ou Robergo, le 3e bat. de la 101e envoyé à Melogno, peut-être le 2e bat. de la même demi-brigade, 320 h., en tout ou partie.

2. Un soldat et deux caporaux de Stettler, un trompette des chasseurs de Montferrat, un chasseur de Chablais et deux Croates.

3. 1er bat. de chasseurs, six comp. du rég. d'Acqui ; 840 à 900 h. Deux autres comp. d'Acqui restent en outre en réserve à Bochetta di Vetria.

4. Ce rég. était fort de 981 h. Il y avait en outre deux comp. de Croates, de 196 h. chacune.

5. D'après la relation de Kellermann, les Français perdent 200 tués ou blessés, et l'ennemi plus de 600 h. Le récit officiel piémontais accuse 17 morts, dont le sous-lieutenant Faccio, du reg. de Stettler, 36 blessés, dont trois officiers et 49 prisonniers ; et, du côté des Français, 40 morts, dont 10 officiers, y compris un chef de bat. blessé.

6. Arch. de la Guerre : Etat nominatif des morts, blessés et prisonniers de guerre de l'aile droite de l'armée d'Italie, dans les affaires du 6 messidor et jours suivants, classé le 20 juillet : 253 morts, dont 15 officiers ; 483 blessés, dont 35 officiers ; 244 prisonniers, dont 16 officiers ; total des pertes : 980, dont 66 officiers.

deux échecs de Settepani et de la Spinarda prouvaient que les forces ennemies étaient trop supérieures pour être refoulées sans le concours des renforts annoncés[1]. Etats-majors et troupes étaient harassés de fatigue par les marches incessantes, les alertes continuelles, les combats acharnés[2]. Juin 1795.

Il était donc sage d'abandonner la longue et médiocre position de Vado, devenue inutile, dès lors que l'on devait renoncer momentanément à prendre l'offensive, et de se concentrer sur l'excellente et courte ligne de Borghetto[3], comme il était prévu dans les instructions[4]. Le reploiement devait s'exécuter immédiatement, avant que les Autrichiens, terrifiés par cette active et vigoureuse défense et

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 27, 28 et 29 juin. Proclamation aux troupes, le 28 juin, dont il existe une copie dans les Arch. de Breil, pièce n° 264. Lettre du représentant du peuple Dumaz, le 29 juin.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Laharpe, le 26 juin : « J'ai donné l'ordre au 6e bat. de grenadiers de partir. Le chef sort de chez moi. Il m'a dit que son bat., de même que tous les autres, était sur les dents, et que les grenadiers étaient dans l'impossibilité de faire une marche, sans avoir un peu dormi. Il assurait qu'à peine ils peuvent se soutenir.» Lettres de Berthier, le 27 juin : « Depuis six jours, nous nous battons continuellement et je ne me suis pas couché » ; le 30 juin : « nous sommes depuis huit jours dans les montagnes, harassés de fatigue et n'ayant point de moyens de vous (à Clarke) préparer et envoyer les différents plans que je vous destine ; je m'en occuperai incessamment, mais représentez-vous mes occupations et mes fatigues multiples et vous sentirez aisément que ma bonne volonté ne peut vaincre toutes ces difficultés » ; et le 19 juillet : « enfin, depuis huit jours, les troupes ont quelque repos. »

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, le 29 juin. A cette date Kellermann ne comptait replier que la première subdivision, ainsi que le prouve le passage suivant de cette lettre : « ...J'ai ordonné que... on occupe la position des hauteurs de Borghetto, Tuirano, Balestrine, en tenant en avant de la gauche les positions de la Planette, Saint-Bernard, Roccabarbène, Banco et Champ di Preti, se liant avec les troupes de la 3e subdivision de l'aile droite sur le Tanaro. Dans cette position, je suis à même de porter des forces aux points les plus menacés. Je ne cède à l'ennemi que des pays neutres, dont la tenue n'était nécessaire que pour garder l'offensive, et je me mets à même de remplir les intentions du Comité. »

4. Arch. de la Guerre : Instructions du 4 juin : « Dans la supposition où l'ennemi parviendrait à forcer les postes de Bardinetto, Spinardo et Saint-Bernard, les troupes qui tenaient la position au-dessus d'Orco, Carbua et Saint-Pantaléon, se reploieraient sur les hauteurs de Zuccarello, la droite sur celles entre Borghetto et Ceriale, le centre au-dessus de Zuccarello, la gauche se prolongeant sur les hauteurs en arrière de Saint-Bernard, désignées sous le nom d'Amphithéâtre. » On ne saurait mieux indiquer à l'avance ce qui devait etre et a été exécuté. Point n'était donc besoin de réunir de conseil de guerre à Loano, ni de discuter la ligne à choisir, ainsi que le marque Koch dans les *Mémoires de Masséna*, p. 179. Cet auteur s'est borné à suivre la relation manuscrite de Paulinier, déjà utilisée aussi maladroitement par Jomini dans l'*Histoire des guerres de la Révolution*, t. VII, p. 94, et par X. B. Saintine dans l'*Histoire des guerres d'Italie*, p. 171. Ce dernier y ajoute beaucoup de poésie, en plaçant la réunion des officiers dans une cabane de chevrier, d'où la vue s'étend à la fois sur les Alpes et la mer. En fait, c'est le 5 juillet au soir seulement, qu'un conseil de guerre a eu lieu à Albenga, au reçu de la nouvelle de la prise par l'ennemi du col de Termini, et c'est à la suite de ce conseil que la reconnaissance de la ligne de la Taggia, d'ailleurs indiquée comme deuxième position de retraite dans les instructions, a été faite, non par Masséna, mais par Berthier. Le 27 juin au soir, Kellermann s'est rendu à la Pietra, d'où il a donné les ordres pour le premier mouvement de retraite, le 28 ; le lendemain, il fait la reconnaissance des hauteurs de Zuccarello et couche le soir à Toirano, d'où, le 30, il expédie ses instructions pour le deuxième mouvement. Masséna devait naturellement en surveiller l'exécution.

Juin 1795. redoutant d'être attaqués de nouveau[1], eussent songé à reporter une partie des nombreuses troupes immobilisées dans le bassin de Savone, vers la Bormida occidentale, de manière à en déboucher, conjointement avec les Piémontais, entre les deux divisions de l'aile droite de l'armée d'Italie. Enfin, il convenait d'effectuer cette retraite en deux mouvements successifs, tant pour éviter le désordre dans la conduite des colonnes à travers un pays difficile, que pour permettre l'évacuation des magasins de toute nature.

D'après les prescriptions formulées dès le 25 juin et précisées le lendemain, ceux de Vado et Finale avaient été transportés par mer à Alassio et Oneille[2]. Le 28, Kellermann se rend à la Pietra[3]. Le même soir, la brigade Laharpe se met en marche et va prendre position sur le plateau de Verzezzi[4]. Elle est suivie par les troupes de Feligno et de Carbuta, qui gagnent San Pantaleo, Nove et Melogno. 6.000 hommes restent échelonnés entre cette position et Finale. Le reste renforce la division Sérurier, les brigades de San Bernardo et de la tête de la Bormida,

1. Arch. de Breil, pièce n° 248, pièce just. n° 72.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 25, 26 et 29 juin. Rapport du commandant de l'artillerie Montfort, le 9 juillet. On a laissé, à Vado, deux pièces de 4, piémontaises, que nous y avions transportées de Loano ; deux pièces de 18, génoises ; 12 canons de 36 et cinq mortiers, pièces trop lourdes pour être embarquées, et au camp de Tuissano, une pièce de 12 ; toutes ont été enclouées et les affûts brisés : les munitions qui n'ont pu être emportées ont été jetées à la mer ; enfin un canon de 36 est resté à Finale, sur la plage.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Saint-Hilaire, de Loano, le 27 juin à 10 h. du soir.

4. Arch. de la Guerre : Ordre de Kellermann, de la Pietra, le 28 juin, dont il existe une copie dans les Arch. de Breil, pièce 246 : « Aussitot la réception du présent ordre, 1.900 h. seront portés à Melogno, 1.500 à Ca Nova, 1.200 à Saint-Pantaléon, 700 à Gora et 700 sur les hauteurs de Finale.... » Lettre du général Freytag, de Bardino Novo, le 28 juin, par laquelle cet officier général rend compte des dispositions prises pour la retraite. L'artillerie et la cavalerie de Laharpe partent de Vado, le 28 à 9 h. du soir ; l'infanterie suit en échelons, le dernier corps se mettant en mouvement à minuit. Les troupes de Cervoni s'ébranlent, savoir : celles de Segno et Roche Blanche à minuit ; celles de Feligno à 2 h. du mat., le 29 ; celles de Vene et Carbuta, à 3 h. A 5 h., tout doit être en position. — Lettre de Laharpe, du bivouac des hauteurs de Finale, le 29 juin : « ... Je comptais y trouver un officier d'état-major, porteur d'ordres ; j'ai été déçu dans mon espérance. Je suis ici comme un imbécile (*sic*), ne connaissant point le pays, encore moins la nouvelle ligne que l'on veut prendre..... Toutes les troupes bivouaquent, ayant manqué de mulets pour faire transporter les tentes. La grosse mer a même empêché de les embarquer.... » Rapport du commandant d'artillerie Montfort, le 9 juillet. Il a fallu précipiter deux obusiers dans les ravins à la montée de Spotorno. Plan sur huilé, signé Berthier, daté de Nice le 30 messidor, et joint aux lettres adressées, le 19 juillet, au comité de Salut public et au général Clarke, directeur du Cabinet topographique. Ce plan donne, au moyen de 11 papillons, les divers mouvements effectués ; on n'en peut cependant tirer avec exactitude les marches des différents corps de troupe, du 29 juin au 3 juillet, date à laquelle il existe une situation.

Juillet 1795.

tandis que l'artillerie, le génie et la cavalerie se concentrent à Loano, dont les magasins sont vidés non sans peine [1].

Le 30 juin, le quartier général est établi à Toirano et, dans la nuit suivante, la division Freytag quitte le contrefort de Finale pour venir s'établir, la brigade Ransonnet à droite, entre Borghetto et Toirano, la brigade Laharpe à gauche, de Consciente à Zuccarello [2], se liant à la position du col de San Bernardo par les camps de Pian di Prati, Rocca Barbena, et Bric Sebanco, sur lesquels se replient les troupes de Bardinetto, le 2 juillet au point du jour [3].

Retraite des brigades Miollis et Gouvion.

Ce mouvement découvrait la droite du camp de la Planette ou de la Cianea, inquiété journellement par les forces piémontaises [4], qui s'accroissaient au point de faire craindre une rupture de la ligne française dans cette partie, malgré les renforts envoyés [5]. D'autre part, les tentatives faites aux environs du Mont Bertrand, les 26 et 27 juin, démontraient la nécessité d'assurer solidement la garde de ce point de jonction des divisions Sérurier et Macquard, pivot de la ligne de défense de la Taggia, indiquée comme deuxième position de retraite éventuelle dans les instruc-

1. Arch. de la Guerre : Ordre de Kellermann, le 28 juin : « Saint-Bernard sera renforcé de 700 h., Champ de Preti, Roccabarbene et Banco de 1.400 h., Loano de 400, Ormea de 500, et enfin un bat. sera envoyé de renfort au centre. » Si à ces troupes on ajoute celles indiquées dans la note précédente, on trouve un total de 9.000 h. pour la division Freytag, présentant 10.547 combattants, le 19 juin (pièce just. n° 68). Ordres de Berthier et Kellermann, les 1er et 2 juillet. Rapport du commandant d'artillerie Montfort, le 9. Il y a eu à Loano quelques actes de pillage.

2. Arch. de la Guerre : Situation du 3 juillet. Brigade Ransonnet, 3.313 h.; brigade Laharpe, 4.464 h.; brigade Nicolas, le long de la côte, 1.903 h.; total : 9.680 h.

3. Arch. de Breil : Relation de Malausséna. Au Bric Sebanco il y avait trois bataillons retranchés.

4. Arch. de la Guerre : Lettre du général Gouvion, le 18 juin. Rapport de la division de droite, le 3 juillet. Bulletin de l'armée, le 6 juillet. — Il n'est pas question, dans les Arch. de Breil, de ces engagements, dont le plus important aurait eu lieu le 2 juillet.

5. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres de Colli. Dès le 26, les 8e et 1er bat. de grenadiers partent le soir de Mondovi, se rendent à Ceva et, après quelque repos, gagnent le Rejoint par Priero et Perlo. Le 1er juillet, les 4e et 5e bat. de grenadiers viennent à Priola, le premier de Vico et Pamparato par Prato Rotondo, le second du camp de Rascas au Bric de Mindino ; le 2 juillet, ces deux bat. campent au Bric de la Colma, tandis que les deux précédents se rendent à la Spinarda, où il n'y avait encore que deux canons. C'était un renfort de 1.682 bons soldats à ajouter aux 4.310 h. déjà réunis en ce point et aux environs, soit à peu près 6.000 combattants, auxquels le général Gouvion peut en opposer un peu plus de 5.000, d'après la situation du 3 juillet. Aux six bat. dont il dispose, d'après la situation du 19 juin (2.428 h., art. et génie compris), il faut ajouter, en effet, le 2e bat. de la 102e, 389 h., venu de la division Macquard ; le 12e bat. de grenadiers, 221 h., envoyé de Loano ; les 1er de la 101e, 406 h., 5e de la Corrèze, 394 h., 4e Ardèche, 416 h., chasseurs des Hautes-Alpes, 438 h., et 3e bat. de grenadiers, 500 h., amenés de la division Freytag, par le général Cervoni.

Juillet 1795. tion du 4 juin[1]. Pour atteindre ce but, alors que l'on devait constituer une division pour maintenir la tranquillité à l'intérieur[2], on ne pouvait qu'abandonner le col de San Bernardo et occuper, en arrière, les postes reconnus dans le difficile massif du mont Galé[3].

Ensuite de cette résolution, la brigade Miollis se replie, dans la nuit du 3 au 4 juillet, sur les crêtes presque infranchissables du versant droit du vallon de l'Inferno[4], tandis que les troupes de la rive droite du Tanaro s'établissent sur les pentes du mont Pennino[5], en vue de protéger le mouvement de la brigade Gouvion, qui s'exécute dans la nuit du 5 au 6, malgré une tentative mal concertée de Colli.

Ce général avait successivement transporté son quartier général de Mondovi à Ceva, puis à Bagnasco[6]. Bien qu'avisé de l'envoi de renforts importants aux troupes défendant l'accès de la vallée du Tanaro[7], la retraite de la brigade Miollis lui paraît un indice de faiblesse tel qu'il espère pouvoir enlever le camp de la Fossa par un coup de main[8]. Le 4 juillet, il se rend à la Spinarda et forme

1. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann, ordre du 5 juillet. — Arch. de Breil, pièce n° 245 : Lettre de Kellermann à Macquard, les 28 juin et 5 juillet.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, le 29 juin.

3 Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann, ordre du 5 juillet. Les reconnaissances ont été faites par les généraux Masséna, Gouvion et Berthier, les adjudants généraux Saint-Hilaire, Vignolle et Wolf, le chef de brigade du génie Clausade, probablement dans les journées des 1er et 2 juillet. C'est peut-être à cela qu'il est fait allusion dans les *Mémoires de Masséna*, p. 180 ; mais ce n'est pas au même moment qu'ont eu lieu ni le conseil de guerre, ni la reconnaissance de la ligne de la Taggia.

4. Arch. de Breil, pièces n[os] 187 et 255. Le général garde encore Trappa et Pianbernardo par de forts avant-postes des cantonnements d'Isola Pelosa et d'Armella ou Arbre, des documents français. Il a aussi un camp au pied de la Cima dei Balzi, à Pianbernardo.

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Lettre de Savary, commandant le 3e bat. de la 51e, du camp de Villar Soprano, hameau situé au nord-ouest du mont Galé et dépendant de Villar Chiosso.

6. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres de Colli. Le quartier général vient à Ceva, le 26 juin ; à Bagnasco, le 3 juillet.

7. Arch. de Breil, pièce n° 245 : Courrier de Kellermann à Macquard, enlevé à la Giandola ; la copie des pièces prises est reçue par Colli, le 3 juillet à minuit.

8. M. de Malausséna juge très sévèrement cette tentative : « L'importance que le général Colli donna à ce coup de main... acheva de le rendre singulier, pour ne pas dire ridicule, au nombreux cortège d'officiers rassemblés en spectateurs autour de lui, l'improuvant tout bas, qui finirent par en rire, le voyant au point du jour, occupé à faire tirer des obus et des canons à toute portée contre le camp de la Cianea.» Il y a ici une erreur de M. de Malausséna qui infirme son jugement. Du Bulletin de l'armée d'Italie en date du 6 juillet (Arch. de la Guerre) il résulte nettement que c'est le camp de la Fossa ou Colla Bassa, ou redoute espagnole, plateau coté 1175 sur la carte italienne, qui a été menacé. C'est bien le même point que désigne le général Colli dans son rapport au marquis Colli, daté de la Spinarda, le 4 juillet (Arch. de Breil, pièce n° 231), ainsi conçu : «...à minuit, vous ferez marcher au *premier* camp des ennemis cette colonne ; après le coup, on se retirera par la crête de la montagne à droite, en descendant vers Calissan... » Or il n'y avait et ne pouvait y avoir à ce camp que 400 h. environ, d'après une lettre de Masséna déjà citée. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ne désigner qu'un millier d'hommes pour chercher à l'enlever.

deux colonnes de quatre à 500 hommes chacune, qui se mettent en mouvement à 11 heures du soir. Elles devaient tourner les retranchements républicains, s'emparer du camp à l'arme blanche, puis se retirer sur Calissano par l'arête du Bric Arifoglio, sous la protection de 400 grenadiers et chasseurs [1]. Au lieu d'exécuter cet ordre, elles s'égarent dans les bois et reviennent au point du jour, sans avoir rien tenté [2]. Cependant toutes les troupes de la Spinarda avaient pris les armes; une division de Belgiojoso s'avance au point du jour, avec deux petites pièces, jusqu'au Bric Meriano, d'où elle engage pendant deux heures une canonnade sans résultat [3]. Juillet 1795.

Ce même jour 5 juillet, une attaque beaucoup plus sérieuse, quoique tardivement ordonnée, était renouvelée contre le col de Termini [4]. Profitant de l'expérience chèrement acquise dans la journée du 27 juin, le colonel du régiment des grenadiers royaux, marquis de Bellegarde, Affaire du col de Termini, le 5 juillet.

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres de Colli, le 4 juillet, au chevalier Ferrero, commandant la colonne de droite, formée du 1er bat. et des chasseurs d'Acqui, 460 h.; et au lieutenant-colonel marquis Colli, qui doit former la colonne de gauche, sous les ordres du capitaine Maistre, des six compagnies du 2e bat. de chasseurs, 398 h., et de 150 Croates; il y avait donc certainement plus de 600 h., effectif que donne M. de Malausséna. Ordres à M. Dichat, de faire avancer le 1er bat. de grenadiers, de prescrire au lieutenant-colonel de La Tour, chef du 8e bat. de grenadiers, de tenir prêtes deux comp. de grenadiers, et au lieut.-colonel Saluggia, de préparer deux comp. du 1er bat de chasseurs; au colonel du régiment de Belgiojoso, de se porter en avant du camp du 8e bat. de grenadiers, à la butte où il y avait deux petits canons.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna : « Cependant leur conduite ne fut pas désapprouvée, parce que le danger parut trop disproportionné au but qu'elles avaient à remplir. L'idée de prendre un camp sans le piller ne pouvait inspirer que de l'éloignement pour cette tentative ; car les hommes, hors des cas extraordinaires, ne se déterminent d'affronter les grands périls qu'excités par de puissants motifs ou contraints par la nécessité; plus ils sont braves et plus ils s'indignent de se voir exposés sans un objet vraiment avantageux et utile. »

3. Arch. de la Guerre : Bulletin du 6 juillet : «Les boulets piémontais n'arrivaient pas. Nos pièces de 4 ont répondu. »

4. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres très sommaires de Colli, datés de la Spinarda, le 4 juillet à 9 h. du mat., adressés au marquis de La Chiusa, commandant supérieur en l'absence du prince de Carignan, à MM. de Bellegarde et Pallavicini, ainsi qu'au chevalier Pandini. Pièce n° 265 : Lettre de M. de La Chiusa, le 5 juillet ; l'ordre de Colli ne lui est parvenu qu'à 7 h. du soir. Pièce n° 255 : Lettres de Pallavicini, le 4 et 5 juillet : « En suite des ordres que je reçus, la nuit dernière (du 4 au 5) de M. le général La Chiusa, je ramassai mes avant-postes et partis 20 minutes après ». Pièce n° 269, relation de Solaro de La Chiusa, le 6 juillet, du quartier général de Pampara : «...Mais le marquis Pallavicini, n'ayant pas pu recevoir les ordres à temps, à cause de la longueur et de la difficulté de la marche, ne put arriver qu'à 2 h. du jour.» — Arch. de la Guerre : Conférence de M. le lieutenant Faverges, de l'état-major piémontais, le 15 mars 1878 : « Le 4 au soir, le marquis de Bellegarde reçut ordre d'attaquer tout de suite le col des Termes avec la plus grande vigueur, de tenter jusqu'à trois fois l'attaque de la Ruschera et de faire tous les efforts imaginables pour s'en emparer Cet ordre arriva a minuit passé... Malgré toute la diligence possible, le peu d'espace qui s'écoula entre le moment où le marquis de Bellegarde reçut l'ordre et celui où il devait le faire exécuter, empêcha les colonnes de se trouver à portée de commencer l'attaque au point du jour. »

Juillet 1795. renforcé par les 2e et 10e bataillons de grenadiers [1], ne fait sur les escapements de Cima Cœra, en avant du mont Bauset, qu'une démonstration pour attirer l'attention des Républicains. Une colonne d'un millier d'hommes [2], aux ordres du comte d'Ezeri, gagne, à l'ouest, le pas de Scalette ou col de la Colletta, et se dirige sur Cima Ferrarine par Cima Verzera, où prend position un détachement de grenadiers commandé par M. de Sainte-Rose.

A 7 heures du matin, la tête de la colonne, précédée d'une avant-garde de 120 volontaires, marche bravement à l'attaque des retranchements, d'où le deuxième bataillon de la 166e demi-brigade la voyait gravir les pentes depuis trois heures. Aussi, accueillie à 50 pas par un feu terrible qui, en moins de cinq minutes, met à terre une centaine d'hommes [3], elle est forcée de se replier sur les compagnies échelonnées en arrière [4]. La bonne contenance de ces dernières arrête une contre-attaque prononcée par le chef de bataillon Dallons, qui vient d'être renforcé d'un bataillon venu d'Ormea [5]. Les Piémontais se rallient, vers 10 heures, sur Cima Verzera et se retirent par le pas de Scalette, sans être inquiétés.

L'attention des Républicains se portait, en effet, sur leur droite, menacée d'être tournée par le mont Autoroto, qu'ils avaient négligé de garder en quittant le vallon de

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordre de Colli, le 1er juillet. Ces deux bat. formaient un régiment de 10 comp. aux ordres du comte d'Ezeri.

2. D'après M. de Faverges, il y avait en tête huit compagnies, savoir : deux de Savoie, deux de Chablais, deux de Turin, formant le 2e bat. de grenadiers, que M. de la Chiusa mentionne expressément, en admettant que les deux compagnies de Chablais remplacent celles de Turin indiquées sur l'état de la *Storia Militare*, p. 128 bis ; plus la 2e centurie du 2e bat. des grenadiers royaux ; l'arrière-garde du lieutenant-colonel de Sainte-Rose comprenait deux comp. de Novare et deux des grenadiers royaux ; à ces dernières forces M. de la Chiusa ajoute une compagnie de pionniers. D'après les situations, l'effectif moyen de chacune de ces compagnies est de 80 h., soit, pour les 13 comp., 1.040 h. Enfin, à l'état des pertes (Arch. de Breil, pièce n° 265) on voit figurer la compagnie Viaris du rég. de Turin, avec la compagnie de pionniers ; mais elle n'avait *probablement* fourni que des volontaires.

3. Arch. de Breil, pièce n° 269 : Relation de M. de La Chiusa. Il cite parmi les tués, le capitaine-lieutenant de Foncet, des grenadiers royaux, le lieutenant Capris, des grenadiers de Savoie ; parmi les blessés, le colonel comte d'Ezery et le major baron Gilli. Pièce n° 265 : Etat des pertes : rég. d'Ezery, 17 tués, 30 blessés, deux égarés ; rég. des grenadiers royaux, un tué, quatre blessés, six égarés ; comp. Viaris du rég. de Turin, quatre blessés, un prisonnier ; comp. Armand des pionniers, deux blessés ; total, y compris les officiers, au nombre de 17 d'après M. de Faverges, 20 tués, 59 blessés, 44 prisonniers ou égarés.

4. D'après M. de Faverges, l'ardeur des volontaires n'a pas laissé le temps de rallier la colonne, qui s'était beaucoup allongée à cause de la difficulté du chemin.

5. Probablement le 1er bat. de la 46e.

l'Inferno. La compagnie de chasseurs des grenadiers royaux s'y était portée [1]. Elle est rejointe tardivement [2] par un millier d'hommes, partis du mont Berlino et de Mulaté avec le marquis Pallavicini [3], en sorte qu'elle enlève seulement une patrouille d'un second bataillon envoyé d'Ormea au secours du général Pelletier [4]. Sans se laisser déconcerter par cette attaque imprévue du côté de sa ligne de retraite, celui-ci fait mettre en batterie, sur les pentes méridionales de Cima Cinajera, deux petites pièces, dont le feu, joint à celui de la mousqueterie, balaie les approches du col de Termini [5]. D'ailleurs, intimidé par les mouvements des troupes de la brigade Miollis, campées à Pianbernardo, le commandant piémontais n'ose faire descendre le gros de ses forces du sommet de l'Autoroto; il se replie même, vers midi, soutenu par le premier bataillon du régiment de Mondovi, accouru du camp de Mindino [6]. Juillet 1795.

1. Elle avait d'abord cherché vainement à gagner le mont Cinajera par la crête.
2. Vers 6 h. du mat. Les chasseurs des grenadiers royaux viennent par l'Alpe de Pera Bruna (carte sarde).
3. Arch. de Breil, pièces n°s 231, 255, 265 et 269. Le 4 juillet au soir, les troupes piémontaises sont disposées dans cette région de la façon suivante, en suite des mouvements exécutés depuis le 1er : *Vallée du Tanaro*, en première ligne, aux ordres du lieut.-colonel Leotardi : Le bourg de Garessio est occupé par 300 miliciens au moins, des comp. Christini et Domerego, d'une comp. de la légion légère, trois autres étant échelonnées jusqu'à Bertolini ; les 4e et 5e grenadiers à Priola et Piangranone, 853 h., sont en soutien, sous M. de Vara. *Tête du vallon d'Inferno* ; M. de Palavicini a poussé sur Monte Grosso la comp. des chasseurs de Mondovi, celle de Saint-Ambroise et 40 matelots sous le chevalier Matton, venus de Garessio, soit près de 300 h. avec les milices de Pamparato ; à gauche, les comp. Pandini et Buriasque, 200 h., sont à Mulatté ; le 2e bat. de Mondovi, 344 h., au mont Berlino, forme le soutien. Il reste encore au camp du mont Mindino, le 1er bat. de Mondovi et une partie de la légion légère, dont les chasseurs et grenadiers, 272 h., ont pris part à l'attaque exécutée par les troupes de première ligne. L'ensemble donne 1.103 combattants environ.
4. Un capitaine, trois caporaux et quatre soldats du 3e bat. de la 46e.
5. Tout ce récit est tiré des documents précédemment mentionnés et des suivants : Arch. de la Guerre : Lettres de Sérurier, le 5 juillet. Rapport du citoyen Quarteret, commandant le 3e bat. de la 46e, le 6 juillet ; les Français n'auraient perdu que quatre h. tués et 10 à 12 blessés. Relations de Kellermann et de M. Costa de Beauregard. — Arch. de Breil, pièce n° 187 et relation de M. de Malausséna.
6. M. de Malausséna caractérise ainsi qu'il suit la conduite du marquis Palavicini : « Le commandant de l'attaque, avec plus d'intelligence et d'activité, eût d'abord dirigé le gros de ses troupes pour prendre à revers la position, au lieu de rappeler cette compagnie (les chasseurs des grenadiers royaux). Il voulut réparer cette faute, mais il n'était plus temps. Les Français, ayant mis à profit ses retards et son indécision pour diriger leurs canons contre la montée des Termes, vraisemblablement il n'aurait que sacrifié inutilement son monde, s'il n'eût retourné sur ses pas, dès qu'ils tirèrent contre sa troupe. Proprement son opération servit à apprendre aux Français de garder l'Autoroto, fit connaître la possibilité d'emporter la position des Termes par une attaque mieux combinée ; elle prouva encore que, pour les diriger dans les lieux difficiles, on doit préférer aux officiers habitués à marcher sur les parquets, des hommes entreprenants, habitués à gravir les sentiers, à travers les précipices. » Les troupes furent à coup sûr peu engagées, puisqu'elles n'eurent que deux tués, un blessé et un prisonnier. D'après une note de M. de Malausséna (Arch. de Breil, pièce n° 187), il y eut aussi confusion et mauvaise volonté. « Les milices qui eurent l'ordre de marcher les premières, firent feu sur le piquet (chasseurs des grenadiers royaux déjà établis au sommet de l'Autoroto). On dit que le rég. de Mondovi marchait comme s'il fût allé à la mort. »

Juillet 1795.

—

Reconnaissance de la ligne de la Taggia.

Malgré son insuccès, cette tentative avait causé une vive alerte aux Républicains. Avisé successivement des efforts tentés sur le front et les flancs de Termini, puis de l'interruption des communications avec Ormea, où il n'y avait que quelques centaines d'hommes [1], le général Sérurier avait appelé en ce dernier point les postes d'Armella et de Pianbernardo; puis, craignant d'être devancé par l'ennemi à l'importante position de Ponte di Nava, il avait prescrit au chef de brigade Fiorella de concentrer à Poggio Merlo, sur le plateau de Quarzina, les troupes de Carnino et Viozene, inquiétées depuis quelques jours [2]. Il avait en même temps rendu compte à Masséna [3].

Dès qu'il est prévenu, Kellermann assemble à Albenga un conseil de guerre, où l'on décide que, dans de telles conditions, la seule ligne de défense possible est celle de la Taggia [4]. Berthier rédige aussitôt les ordres relatifs à cette retraite [5], en vue de laquelle diverses mesures avaient

1. Arch. de la Guerre : Situation du 3 juillet. Après l'envoi au col de Termini des 1er et 3e bat. de la 46e, il ne reste à Ormea que le 3e bat. de la 3e légère, 373 h.; sapeurs, 56; canonniers, 14; total au maximum 443 h.

2. Arch. de Breil, pièces nos 265, 266 et 269.—Arch. de la Guerre : Lettres de Sérurier, les 4 et 5 juillet. Bulletins des 6 et 12 juillet. Les postes d'Armella et de Pianbernardo n'ont pas été abandonnés entièrement, puisque leurs patrouilles ont échangé des coups de fusil avec les chasseurs Pandini. Les avant-postes de Carnino et Viozene ont été attaqués le 3 juillet, savoir : celui du col delle Saline par 100 h. venus du mont Mondolé, après cinq heures de marche ; celui de Bocchin Aseo par trois comp. du 9e grenadiers, des milices et des volontaires, venus de Capella Balma après cinq heures de marche ; celui de Bochin Revelli ou col del Pizzo par deux comp. de Turin, venues de Fontane après six heures de marche. Les Français prévenus avaient renforcé les postes dans la nuit ; l'affaire a été assez vive à Bocchin Aseo ; ils ont eu deux tués et six blessés ; les Piémontais n'ont subi aucune perte. Le 4 juillet, le comte Fresia envoie encore au col del Pizzo des paysans, qui tiraillent sans résultat et reviennent à 4 h. du soir à Fontane. Le 5, une fausse attaque sans importance a été dirigée sur Bocchin Aseo dans l'après-midi seulement, en raison de l'arrivéé tardive des ordres expédiés au comte Morozzo, commandant à Frabosa. et de la longueur du trajet à exécuter. Le chef de brigade Fiorella remplaçait le général Pijon, appelé à la droite pour relever le général Gouvion, nommé au commandement de Toulon. La retraite est exécutée dans la nuit du 5 au 6 ; un détachement se replie sur Colla di Cosio, pour couvrir Mendatica.

3. Arch. de la Guerre : Cette lettre doit avoir été écrite entre 10 et 11 h. du matin, d'après les considérations suivantes : Les avant-postes ont été attaqués entre 5 et 6 h. du matin, et le général Sérurier a reçu successivement trois lettres inquiétantes à Isola Peloza, distant d'Ormea de 5 kilomètres environ. Il revient alors à Ormea, où il trouve une quatrième communication lui annonçant que le col de Termini était tourné : « On voyait la fusillade un peu au-dessus de Cassine » ; sans doute le 3e bat. de la 46e, qui s'engageait après la prise de sa patrouille.

4. Arch. de la Guerre : Procès-verbal du conseil de guerre tenu à Albenga, le 5 juillet au soir; y assistaient les généraux Kellermann, Berthier, Masséna, Laharpe, Pijon, l'adjudant général Vignolle, les chefs de brigade Clausade, du génie Montfort, de l'artillerie, et le chef de bat. d'artillerie Andreossy.

5. Arch. de la Guerre : Ordre du 6 juillet.

été déjà édictées [1]. Bientôt une seconde dépêche de Sérurier, annonçant l'échec des Piémontais, rend inutiles ces dispositions [2]. Juillet 1795.

Il importait toutefois de rouvrir le plus tôt possible les communications avec la division du centre par la haute vallée du Tanaro. Le général Pijon y marche aussitôt avec deux bataillons, rallie le chef de brigade Fiorella et réoccupe, le 8 juillet, les postes de Viozene et Carnino, avant l'arrivée du 9e bataillon de grenadiers piémontais, qui devait s'y porter le lendemain [3]. De son côté, le général Macquard avait pris l'initiative d'envoyer des renforts aux camps du Mont Bertrand [4].

En outre, afin de n'être plus pris au dépourvu, Kellermann fait exécuter une reconnaissance détaillée de la ligne de la Taggia et prescrit la construction de retranchements aux cols Ardente et Tanarello [5], points d'appui communs aux troupes occupant cette ligne et le bassin de Tende. Enfin il donne à Masséna, le 15 juillet, une instruction relative aux mouvements à faire en cas de

1. Arch. de la Guerre ; Ordres de Kellermann au chef d'état-major Berthier, le 3 juillet, et correspondance ultérieure de ce dernier avec le général Gautier à Nice, au sujet du transport sur la rive droite du Var, des magasins de toute nature, notamment la lettre du 28 juin. Lettre de Kellermann à Macquard, le 5 juillet.

2. Arch. de la Guerre : Lettre écrite à Ormea, le 5 juillet à 6 h. du soir, qui paraît n'être parvenue à Albenga que le 7, d'après la lettre de Kellermann au comité de Salut public en date de ce jour.

3. Arch. de Breil, pièce n° 265. — Arch. de la Guerre : Lettre de Sérurier, le 7 juillet, et de Macquard, le 10. Bulletin du 12 juillet. Le 6 juillet, le capitaine Craveris avait poussé une patrouille, par le col delle Saline, jusqu'à Colla de Carnino. Le 7, l'avocat Gondolo, commandant des milices, se rend jusqu'à Pian Rosso ; il constate la présence d'un camp de 26 à 28 tentes à Pian della Madonna, avec deux gardes, l'une à Pian del Fo, l'autre sur la montagne d'Armellina ou Arma, au nord ; il reconnaît aussi, au col Avesco, un camp de 1.000 h. environ avec deux canons. Le 9e grenadiers devait se rendre à Balmassi, point qui n'est porté sur aucune carte, mais qui doit être l'escarpement au sud de Passo delle Saline de la carte italienne ; mais, le 8 au matin, il apprend l'arrivée du général Pijon, dont les deux bat. fusillent un instant avec une patrouille, aux ordres du chevalier Barbania, du rég. de Turin.

4. Macquard n'avait pas reçu la lettre de Kellermann, en date du 28 juin, lui prescrivant d'occuper solidement le Mont Bertrand, cette lettre ayant été enlevée à la Giandola, avec le courrier qui la portait, par des Barbets, et envoyée à Turin (Arch. de Breil. pièce n° 245). Mais, s'en référant à des prescriptions antérieures et notamment à l'instruction du 4 juin, il avait renforcé le 1er bat. de Paris, 493 h., du 10e de l'Ain, 405 h., de la 8e comp. de sapeurs, 152 h., tirés de Tende, et du 2e bat. de la 84e, 445 h., venu de la division Garnier ; il y avait donc au nord et au sud du Mont Bertrand 1,495 h. (Arch. de la Guerre, situation du 3 juillet). Par suite, l'enlèvement de ce courrier n'a eu aucune conséquence fâcheuse, contrairement à ce que croient M. de Malausséna et M. Costa de Beauregard.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, le 15 juillet, à Masséna et Macquard, portant envoi de la reconnaissance de la ligne de la Taggia, exécutée par Berthier, Vignolle, Clausade et Andréossy, du 12 au 14 juillet ; Kellermann, souffrant, avait dû rester à San Remo. Ordres divers pour la construction des ouvrages.

Juillet 1795.

retraite sur cette ligne [1], tout en lui prescrivant de mettre en état de défense la position que venait de prendre l'aile droite de l'armée d'Italie.

Nouvelle position prise par l'aile droite de l'armée d'Italie.

Les pertes causées par le feu et les maladies étant compensées par les quelques renforts tirés de l'intérieur, cette aile présente toujours un effectif de 20.000 combattants, formant deux divisions seulement [2]. Celle de gauche, aux ordres du général Sérurier, de 6.000 hommes, reste fractionnée en trois brigades défendant les hauteurs de la rive gauche du Tanaro [3]. La division Freytag comprend le reste des forces, réparti en quatre brigades [4]. La plus forte, de 5.000 hommes, commandée par le général Laharpe, occupe solidement le contrefort de Sambucco descendant de Rocca Barbena, entre Balestrino et Zuccarello, dont le château est mis en état de défense. Elle est couverte, sur ses deux flancs, par deux brigades de 3.500 hommes environ : celle du général Pijon, à gauche, comprenant trois camps sur les deux versants presque infranchissables du mont Galé ou Alpi, avec une réserve à Castel Bianco ; celle du général Ransonnet, à droite, fortement retranchée sur les monts Acuto et Croce, entre Toirano et Borghetto. Quant à la brigade Nicolas, elle garde le littoral et la ligne de communication avec Nice.

Malgré toutes les précautions prises [5], l'exécution de ces marches et l'installation dans les nouvelles positions entraînaient de vives souffrances [6]. Les services administra-

1. Arch. de la Guerre : Instructions du 15 juillet.

2. Arch. de la Guerre : Situation du 19 juillet, exactement 20.599 h. D'après un état du 15 juillet, certifié par le chef d'état-major Gaultier, il n'y avait que 19.317 présents sous les armes, dont 1.509 gendarmes, cavaliers, artilleurs, sapeurs et mineurs.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 19 juillet : Brigades Fiorella, 2.417 h.; Pelletier. 1.709 ; Miollis, 1.311 ; réserve à Ormea et artillerie, 824.

4. Arch. de la Guerre, situation du 19 juillet : Brigades Pijon, 3.434 h. ; Laharpe, 5.309 ; Ransonnet, 3.600 ; Nicolas et artillerie, 1.995 ; total : 14.338 h.

5. Tout ce qui suit résulte de la correspondance journalière échangée entre les généraux Gaultier, resté à Nice pour y diriger tous les services, et Berthier accompagnant Kellermann. Dès le 24 juin, Berthier s'est préoccupé d'assurer la subsistance de l'armée dans la nouvelle situation.

6. Il est impossible de citer les innombrables documents des Arch. de la Guerre qui constatent ce fâcheux état de choses, à partir du mois de juin. On se borne à donner, à la pièce just. n° 76, une lettre de Masséna, qui prouve à quel point la situation était tendue ; on trouvera également des lettres du même genre dans les *Mémoires de Masséna*, par Koch, t. I, pièce just. n° VII, p. 281.

tifs n'étaient nullement préparés à subvenir aux besoins, alors que la fâcheuse issue du combat naval du 14 juillet[1] rendait les communications par mer de plus en plus difficiles. Les moyens de transport par terre étaient absolument insuffisants[2] et l'on ne pouvait rien se procurer sur le territoire génois sans numéraire, dont on était dépourvu[3]. L'armée vivait d'une façon précaire, au jour le jour[4], grâce au dévouement des états-majors[5], à l'abnégation des troupes, à l'arrivée incertaine de quelques bateaux de grains et de farines, souvent contrariés par le vent, en attendant patiemment les secours réclamés avec instances depuis si longtemps[6]. Juillet 1795.

Mouvements de l'armée austro-sarde.

Cependant M. de Wins, se figurant sans doute que, pour obliger les Républicains à se replier sur le comté de Nice, il suffisait d'empêcher l'arrivée des subsistances au moyen de bâtiments anglais et de quelques corsaires armés à Vado, n'avait mis aucun empressement à les poursui-

1. Voir Ve Partie, chap. II.

2. Arch. de la Guerre: Correspondance journalière de Berthier et de Gaultier; il n'y avait même pas de mulets à Nice pour transporter la farine des moulins aux magasins. Lettres d'Eyssautier à Berthier, le 26 juin; de Chiappe et de Kellermann au comité de Salut public, les 27 juin et 8 juillet; de Dumaz, le 7 juillet; de Masséna, les 7, 10 et 11 juillet.

3. Arch. de la Guerre: Lettres au comité de Salut public, de Chiappe, le 27 juin; de Chiappe et Beffroy, le 5 juillet; de Boyer cadet, le 13 juillet; de Peyre et Maisse, le 26 juillet. Des lettres de Gaultier et d'Eyssautier à Berthier, les 7 et 8 juillet, et de Chiappe au comité de Salut public, le 8 juillet, il résulte que, vérification faite, la caisse du payeur contenait seulement 2.049 livres en pièces de 12 et 24 sols ou autres pièces démonétisées, et 900.000 livres en assignats de 10.000 livres, perdant 500 francs au change en assignats de plus faible valeur. Quant au change proprement dit, il était tombé à ce point qu'un assignat de 100 fr. ne valait que 4 fr. en numéraire. En présence d'une telle situation, le représentant du peuple Chiappe autorise le payeur à contracter immédiatement, à Nice et à Marseille, un emprunt de 50.000 livres en numéraire. En 24 heures, on trouve à Nice 20.000 livres, dont 9.000 en espèces et 11.000 en lingots.

4. Arch. de la Guerre: Parmi toutes les pièces dans lesquelles il est question des services administratifs de l'armée d'Italie, on se borne à citer la lettre de Kellermann au comité de Salut public, le 21 juillet, et deux rapports du commissaire ordonnateur Eyssautier et de l'agent en chef des fourrages Paulinier, les 26 et 27 juin, dont voici le résumé: « Une armée à 300 lieues du gouvernement, placée dans le pays le plus aride, environnée de départements qui la dévorent et ne lui offrent aucune ressource, secouée et mise à deux doigts de sa perte à deux reprises différentes par l'insurrection des mêmes départements, manquant le plus souvent des fonds dont elle a le plus grand besoin, n'ayant à espérer de ressources que de l'étranger; désorganisation de tous les genres et pour tous les services renouvelés presque chaque six mois et toujours à l'instant où l'armée est en mouvement; voilà quel est notre sort depuis trois ans. » « Finale n'a rien comme fourrages, Spotorno a besoin de secours, Vado n'a absolument rien. Des fonds ou tout est perdu. »

5. Arch. de la Guerre: Lettres de Dumaz et Berthier, le 7 juillet, et de Chiappe, le 8. Les officiers de l'état-major ont donné leur argent, leurs montres et leurs bijoux afin d'avoir 5.000 francs, nécessaires pour assurer le service des vivres pendant deux ou trois jours. Plusieurs fois, on était resté 24 heures sans pain ni eau-de-vie.

6. Arch. de la Guerre: Lettres de Beffroy, le 20 juin; de Chiappe, le 27; de Beffroy et Chiappe le 5 juillet; de Kellermann, les 29 juin et 18 juillet.

Juillet 1795. vre[1]. Maintenant son quartier général à Leggine, près de Savone, c'est le 7 juillet seulement qu'il fait avancer sur le contrefort de Finale, une partie des forces campées aux environs de la Madonna del Monte et de Vado[2]. Il emploie encore sept jours à constituer des magasins et, le 14, porte, par un second mouvement, 12 bataillons sur le contrefort qui, descendant du Monte Carmo, s'épanouit entre Pietra et Loano sur la côte, où campe un escadron de uhlans. En même temps, le général d'Argenteau occupe le Bric Caplin[3] et, deux jours après, s'avance jusqu'à Sebanco, ayant en avant de lui le corps franc Giulay à Rocca Barbena, et sur sa droite deux bataillons piémontais, placés

1. *Mémoires de Thaon de Revel*, p.276, 277 et 278. — Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordre de Colli au chevalier Matton, le 7 juillet, de se rendre à la chapelle San Bernardo avec ses matelots, pour gagner ensuite Loano. Arch. de la Guerre : Lettre de Cacault, de Florence, le 9 juillet, etc.

2. Archives de la Guerre (cartes) : «Piano della posizione che le truppe austriache occupano da Savona a Vado», à l'échelle de 74 lignes pour 100 toises. D'après ce plan, le gros des troupes était placé sur les deux contreforts qui embrassent le ravin de la Madonna del Monte. En première ligne, de la gauche à la droite, une division du bat. Sluiner, une division du bat. Carlstader, les deux bat. Nadasdy, enfin un bat. Reisky au-delà de Passeggi ; en seconde ligne, un bat. Lattermann, à gauche de la chapelle de Madonna del Monte, et deux bat. Reisky à la droite de cette chapelle. Ces deux lignes étaient couvertes, à droite, par un bat. Terzy campé au sud de Monte Cinto, à gauche par un bat. Alvintzy occupant Zinola et une division Sluiner gardant les vignes au bord du torrent de Quiliano. Un escadron de hussards. entre ce torrent et celui de Segno, reliait cette disposition à une avant-garde, composée d'un bat. Alvintzy et un bat. Lattermann, occupant Porto di Vado, ainsi que les ouvrages génois, couverts par une comp. du régiment de Sluiner, gardant les Brics de San Stefano et Sant'Elena. Enfin le bat. Bréchainville était dans les faubourgs de Savone. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 275. Positions le 7 juillet : première ligne : Argenteau et quatre bat. à Settepani et Torre di Melogno ; Ternay et quatre bat. sur les hauteurs de Poria (carte sarde, Bric Gettina de la carte italienne) et de Colerina ; Cantu et quatre bat. sur la crête del Serro (carte sarde), à San Pantaleo, Olle et Gorra, avec avant-postes à Magliolo et Bardino Novo ; Pittoni et cinq bat. sur le plateau de Verezzi ; 2e ligne ; Liptai et quatre bat. entre Vado et Madonna del Monte ; Turckeim et cinq bat. entre Madonna del Monte et Savone ; six escadrons, dont quatre du régiment Roi de Naples, échelonnés le long de la route de Savone à Finale. (Il semble douteux qu'il y ait eu autant de cavalerie dans la Rivière de Gênes.)

3. *Mémoires de Thaon de Revel*, p, 281. — Arch. de Breil, pièces nos 177 et 271 : Ordre de M. de Wins à Wallis, le 10 juillet. Les troupes autrichiennes sont réparties, ainsi qu'il suit : Brigade d'Argenteau, deux bat. Schmidfeld, grenadiers Strassoldo, campé à l'ouest du Bric de Bodo ou Caplin ou Grosso, à la tête du ravin de Barozzo (Bric del Bando et mamelon coté 1240 de la carte italienne), avec le corps franc Giulay à Bardinetto et au Bric Sebanco ; brigade Ternay, deux bat. Archiduc Antoine, deux bat. Strassoldo, 2e bat. Carlstader, campés à Bassa ou Giogo di Giustenice, avec deux divisions et de l'artillerie de campagne dans un ouvrage au mont Carmo ; brigade Cantu, 1er bat. de Thurn à Poggio San Martino, 2e bat. du même rég. entre Valsorda et Ciazze Seche, 1er bat. Carlstader sur la croupe au nord de Verzi ; le 3e bat de Thurn est employé à réparer le chemin de San Giacomo à Finale ; brigade Pittoni, deux bat. Terzy sur les pentes méridionales de Ciazze Seche (Cima dell'Argia d'après l'ordre autrichien), où est élevé un retranchement, muni d'artillerie de montagne et gardé par deux divisions, un bat. Alvintzy à Cinque Alberi (Cinque Erbe d'après l'ordre précité), avec un retranchement analogue pour une division, trois comp. Sluiner au couvent de Monte Carmelo et deux compagnies à Borgo, au nord de Loano. Le torrent de Nimbalto sert ainsi de fossé à la position. Un escadron de uhlans est campé dans la plaine entre Loano et Pietra, qu'occupe une division du 2e bat. d'Alvintzy, dont le reste est à Finale. Il reste encore neuf bat. autour de Savone, à la Madonna del Monte et à la Madonna degli Angeli, un bat. à Carcare, un à Vado et un sur le chemin d'Alexandrie.

sous ses ordres[1], aux sources de la Bormida, pour se relier avec le corps d'armée du baron Colli[2]. Juillet 1795.

Celui-ci avait d'abord paru disposé à poursuivre les Français dans leur mouvement de retraite des positions du col de San Bernardo, le 6 juillet. Le jour même, le lieutenant-colonel marquis Colli s'était porté de la Spinarda au camp de Cianca, avec une petite avant-garde, poussant des postes, au centre, à la chapelle de San Bernardo, à gauche, vers la Dondella, pour se mettre en communication avec les Impériaux. Il est soutenu par le bataillon de chasseurs Saluggia, qui campe à la redoute espagnole, près de Colla Bassa. En même temps les milices de M. de Camerana occupent Ponte di Garessio[3]; les chasseurs et grenadiers de la légion étrangère, aux ordres du colonel Leotardi, gagnent Berturini et Mulaté, pour couvrir le rassemblement des forces du chevalier de Pampara à Capello; enfin, le marquis Pallavicini est envoyé de Priola à Monte Berlino[4].

Mais, c'est le 16 juillet seulement que les 5.000 hommes du major général de Montafia, échelonnés le long du contrefort entre le Tanaro et la Bormida, s'établissent sur

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres de Colli, les 16 et 18 juillet. Le 1er bat. du 2e rég. de la légion légère est, le 16, à Garessio et en part, le 17, pour aller camper aux sources de la Bormida ; un bat. de Piémont se rend de Ceva à Garessio, le 19, et à Rocca-Barbena, le lendemain.

2. Arch. de Breil ; relation de M. de Malausséna : « D'Argenteau établit son quartier général à Bardinetto et disposa ses troupes pour garder les deux grandes baisses en tête de la Bormida occidentale. Il prit la défense de celle du milieu (Colla ou Giogo di Bardinetto), fort à propos retranchant trois bataillons sur Sebanco, vaste banc de roche attenant à Roccabarbena, moitié moins élevé qu'elle, qui tient sous sa plongée le chemin menant à la baisse. (C'est donc bien le bric Sebanco de la carte italienne, crête à la tête du ravin Sebanco de la carte sarde, et non Costa di Sebanco de cette même carte, située à l'est). Quelques centaines de Croates se placèrent près de ce chemin, en avant-poste ; d'autres se portèrent au bas des revers de Roccabarbena, appuyés à la rive flanquant le chemin conduisant à l'autre baisse (aux sources de la Bormida, marquées sur les cartes modernes. Celle-ci appuie, par sa gauche, à Roccabarbena, dont la cime aiguë paraît impraticable.) Les Croates suffisaient pour empêcher l'ennemi de la gagner, en se repliant à couvert des pointes irrégulières de rochers, dont elle est hérissée, qui lui donnent un aspect correspondant à sa dénomination. De deux petits bataillons piémontais donnés de renfort à d'Argenteau, un garnit le fond de la baisse, avec de faibles retranchements, l'autre occupa à sa droite Monte Lingo (Dingo sur la carte sarde), dont le sommet fut muni d'une redoute.»

3. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres de Colli, le 6 juillet, de Spinarda au marquis de Montafia. L'avant-garde du lieut.-colonel Colli comprend : le bat. de chasseurs de cet officier, 386 h.; trois comp. de chasseurs de Nice, 316 h.; une comp. de Croates, 100 h.; une comp. de pionniers, 84 h.; total. 886 h., et deux canons de montagne. Les Croates vont à la chapelle; les chasseurs de Nice suivent l'ennemi. Le bat. de chasseurs Saluggia est fort de 383 combattants ; les milices présentent 178 h.

4. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres de Colli, le 6 juillet, de Priola.

Juillet 1795.

la crête entre les monts Lingo et Pennino, entrant ainsi en ligne avec les Autrichiens [1]. Aucune modification n'est apportée dans la répartition et la composition des postes de la rive gauche du Tanaro [2].

Engagements le long de la chaîne des Alpes.

Au cours de ces mouvements, qui sont terminés à la fin de juillet, il n'y a entre les deux adversaires que des affaires d'avant-postes [3]. Il en est de même au col de Tende [4] et sur la chaîne de montagnes qui sépare la Stura de la Tinée, où les engagements prennent plus d'importance. Conformément aux ordres de Kellermann [5], le général Garnier s'était mis en mesure d'attaquer l'ennemi, en vue d'opérer une diversion. Le 25 juin, une colonne, partant de Colla Lunga, s'empare de vive force de San Bernolfo et opère sa jonction avec une seconde colonne, venue

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordre de Colli, le 15 juillet, et relation de M. de Malausséna. Les troupes sont disposées ainsi qu'il suit : les chasseurs de Nice au Pilone di Apenino, au-dessus des Cascine Gabbiani, et une compagnie de Croates au mont Pennino; le bat. de chasseurs de Colli, sur le mamelon au sud-est de la chapelle de San Bernardo; une comp. de pionniers et la comp. des chasseurs d'Oneille du chevalier Radicati, sur le mamelon à l'est, où une redoute doit être construite ; les 1er, 4e, 5e et 8e bat. de grenadiers, présentant 2.377 h., à la Cianea, détachant à Garessio deux comp. qui ont un poste à Pietra Degna et envoient la nuit à Trappa un piquet en soutien des milices de Camerana; le bat. des chasseurs Saluggia à la gauche des grenadiers sur la crête, ayant lui-même à sa gauche deux comp. de chasseurs de Stettler et d'Acqui, puis le reste des Croates s'étendant jusqu'au mont Lingo ; le rég. Stettler, 574 h., au Bric Meriano ; ceux de Belgiojoso et d'Acqui, ensemble 1,529 h., à Spinarda, avec un piquet tant vers la Bormida que vers le Tanaro.

2. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordre de Colli, le 14 juillet. Le commandement du marquis de la Chiusa est restreint aux postes de Navonera et de Casotto ; le prince de Carignan dirige le reste des troupes jusqu'à Ponte di Garessio. Un canon de 8 est envoyé, le 31 juillet, au mont Bauset, pour risposter à l'obusier français du col de Termini.

3. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordre de Colli, le 23 juillet. Les paysans de Trappa ont été pillés par les Français. —Arch. de la Guerre : Relation du général Kellermann. Bulletin ou Journal historique de l'armée d'Italie. Lettres de Laharpe, le 21 juillet, et de Kellermann au comité de Salut public, le 1er août. Rapports décadaires.Les principales affaires sont les suivantes : 21 juillet, une reconnaissance ennemie en avant de Zuccarello nous tue un sous-lieutenant et blesse deux hommes de la 16e demi-brigade légère ; 22 juillet, le 5e bat. de grenadiers est surpris par les Piémontais au mont Autoroto et à Pianbernardo ; il perd 12 h ; l'ennemi est refoulé par les renforts envoyés d'Ormea par le général Sérurier, du col de Termini par le général Pelletier ; il perd quatre tués et plusieurs blessés. 25 juillet, 60 grenadiers du 6e bat., occupant Borghetto, gagnent dans des chaloupes une tartane française prise la nuit précédente au mouillage d'Albenga par deux corsaires sardes, qui abandonnent leur prise. 26 juillet, une reconnaisssance, dirigée sur Loano par le général Ransonnet, rencontre des patrouilles qui sont refoulées après cinq heures de combat ; elles perdent 150 tués et des blessés ; nous avons sept blessés et quelques morts.

4. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Bulletin des 17 et 25 juillet, rapport du 28. Le 12, le général Dallemagne fait surprendre le poste piémontais de Limonet par deux détachements de grenadiers qui, sans tirer, cernent le village et y font 12 prisonniers, dont cinq chasseurs francs et sept milices. Le 23, un détachement se porte de Colle Vescovo sur les hauteurs de Colla Piana et, malgré une fusillade qui blesse un homme, s'empare de 200 bœufs. Le même jour, 200 hommes du camp de Sabbione, sous les ordres du chef de la 165e demi-brigade Philipe, qui avaient bivouaqué la veille sur une montagne à gauche d'Entraque, descendent dans la gorge du col de Fenestre et refoulent un poste piémontais, pour se joindre à une colonne que devait envoyer le général Garnier. Celle-ci n'étant pas arrivée, le chef de brigade Philippe se replie sur Sabbione, emmenant 400 moutons et I02 bœufs.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, le 14 juin, et de Berthier, le 21.

de Sant'Anna par Passo di Bravaria. Les Républicains marchent alors sur les Bains de Vinadio et les occupent après un combat opiniâtre. Ils sont bientôt obligés de les abandonner sous les projectiles que font pleuvoir les Piémontais, rassemblés sur les hauteurs voisines et soutenus par des renforts expédiés de Pianche[1]. Ils rentrent donc dans leurs positions et ne peuvent refouler de nouveau l'ennemi, puis établir un poste à San Bernolfo, que le 4 juillet, après avoir ouvert un chemin dans la neige pour assurer l'approvisionnement[2]. Juillet 1795.

Le 9, le chevalier Belmond, partant des Barricades, parvient cependant à descendre dans la Tinée, où il surprend le poste de Clai[3]. Mais les Piémontais échouent dans leurs attaques sur San Bernolfo et le col de Fenestre, le 16[4], sur Sant'Anna, le 30[5]. En outre, en vue d'assurer la liaison entre les deux armées des Alpes et d'Italie, le général Vaubois, commandant le camp de Tournoux, porte une partie de ses forces dans la haute Tinée et fait exécuter, le 24 juillet, par le général Lamy, une reconnaissance offensive sur Bersezio et les Barricades[6]. Toutes ces escarmou-

1. Arch, de la Guerre : Lettre de Garnier, le 26 juin ; relation de Kellermann. — Arch. de Breil, pièces n[os] 231 et 254. D'après la situation du 13 juin, le 3[e] bat. de la 102[e], fort de 456 h., a trois comp. à Saint-Etienne, détachant 40 h. à Saint-Dalmas-le-Selvage, et cinq comp. au Col Long avec une pièce de 3 ; la moitié du 1[er] bat. de la 20[e], présentant 541 h., est à Sant'Anna, avec trois pièces de 3; 438 h. du 3[e] bat. de la 20[e] sont à Lombarda. Il y a en outre à Isola 200 h. du 5[e] Hérault, du 1[er] bat. de la 84[e], des canonniers et des sapeurs. La 2[e] comp. franche de Gras, forte de 95 h. a dû venir de la Madone de Fenestre pour prendre part à l'expédition. De ces 1.732 h. la moitié au plus a pu être utilisée. Quant aux Piémontais, ils n'avaient que 2.132 h., dont 648 miliciens, pour garder la vallée de la Stura, de Vinadio aux Barricades, ainsi que le col del Mulo.

2. Arch. de la Guerre : Bulletin du 8 juillet. — Arch. de Breil, pièce n° 230 : Rapport sur les mouvements de l'ennemi du 1[er] au 15 juillet.

3. Arch. de la Guerre : Bulletin des 14 et 17 juillet. Relation de Kellermann. — Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettre de Colli, le 12 juillet. Le poste, de 100 h. de Mayenne-et-Loire, surpris à 11 h. du soir par trois colonnes, était « sur un plateau entre Saint-Dalmas, le Pra et Saint-Etienne, à la jonction du Bramafan et de la Tinée ; 40 h. ont été tués, noyés ou prisonniers ; 60 ont pu traverser la Tinée et ont empêché l'ennemi de gagner Saint-Etienne. »

4. Arch. de la Guerre : Bulletin du 21 juillet. Relation de Kellermann. — Arch. de Breil, pièce n° 231.

5. Arch. de la Guerre : Bulletin du 5 août. Relation de Kellermann. Les Piémontais ont attaqué les deux postes flanquant Sant'Anna, Issaudos ou Passo di Bravaria au nord, le col de Lombarda au sud.

6. Arch. de la Guerre : Bulletin du 5 août. Lettre de Piston, le 24 juillet. Relation de Kellermann. Rapport du général Lamy, le 24 juillet. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire du chef de brigade Henry. — Arch. de Breil, pièce n° 282 : Rapport sur les mouvements de l'ennemi du 15 au 30 juillet. 300 h. se sont portés au Pas de la Mule ou de la Cavale, par le vallon du Lauzanier, tandis qu'une colonne un peu plus forte débouchait par le col de la Madelaine. 40 hussards ont chargé entre l'Argentière et Bersezio.

Juillet 1795. ches ne pouvaient avoir aucun résultat, puisque, de part et d'autre, il n'y avait pas de réserves suffisantes pour profiter des succès obtenus. Il en est de même au mont Genèvre, les 21 juin et 1er juillet, au poste des Clous, dans le val de Tignes, le 2 juillet, aux cols de Fréjus et de la Roue, le 11, au mont Cénis, le 18[1].

Ainsi l'offensive prise par les 70.000 Austro-Sardes[2] depuis plus d'un mois, n'avait eu d'autre résultat que le changement de position de l'aile droite de l'armée d'Italie dans la Rivière de Gênes. Les 45.000 Français[3] n'en restaient pas moins maîtres de la crête des Alpes depuis la Méditerranée jusqu'au mont Blanc, dans une attitude menaçante.

1. Arch. de la Guerre : Rapports de Piston, les 6, 8 et 21 juillet ; Lettre de Richon, le 14 juillet ; Relation de Kellermann. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Rapport d'Henry.

2. Arch. de Breil, pièces nos 183 et 263 : Situations de juin et juillet, Autrichiens, 30.000 ; corps de Colli, 25.000 ; corps du duc d'Aoste, 10.000 ; corps du duc de Montferrat, 5.000.

3. Arch. de la Guerre : Situation de juillet et août : Armée d'Italie, non compris les divisions de la côte, 30.000 h.; armée des Alpes, 15.000 h. Dans une lettre du 19 juillet, Kellermann ne compte même que 40.000 h., savoir : 27.500 h. à l'armée d'Italie et 12.000 h à celle des Alpes, y compris le premier renfort venu du Rhin.

CHAPITRE III

BATAILLE DE LOANO

Mesures prises en vue de renforcer l'armée d'Italie. — Troupes détachées des armées du Rhin et d'Espagne. — Dissensions parmi les alliés, Autrichiens, Piémontais et Anglais. — Attaques des Piémontais sur le mont Genèvre et dans la vallée de la Vésubie, des Autrichiens dans la Rivière de Gênes. — Projets d'offensive du comité de Salut public et de Kellermann. — Ce général laisse le commandement de l'armée d'Italie à Schérer et conserve seulement celui de l'armée des Alpes. — Diversions opérées par cette dernière armée. — Bataille de Loano.

Juillet 1795.

Situation de l'armée d'Italie.

En recevant successivement les comptes rendus des opérations, le comité de Salut public avait craint d'abord que l'armée d'Italie ne fût obligée d'abandonner tout le pays conquis dans la Rivière de Gênes, peut-être même le comté de Nice[1]. Rien ne pouvait donc lui être plus agréable que la nouvelle de l'établissement solide des troupes sur la ligne de Borghetto à Ormea. Il approuvait d'autant plus complètement les opérations de Kellermann[2],

1. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 10 et 11 juillet ; de Kellermann, le 6 août.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 2, 11, 14 et 16 août. Décret du 10 août, portant que l'armée des Alpes et d'Italie ne cesse de bien mériter de la patrie. Il importe de relever ici une des nombreuses erreurs des *Œuvres de Napoléon à Sainte-Hélène*, t. XXIV de la *Correspondance*, p. 51; d'autant plus que cette erreur eût été évitée, pour peu que la commission, chargée de la publication de cette correspondance, se fût livrée à un examen approfondi des faits, au lieu d'insérer, sans la moindre critique, la pièce classée sous le nº 51 dans le t. 1. Cette pièce, présentée sous le titre pompeux et inexact de « Instructions données par le comité de Salut public à Kellermann, général en chef de l'armée d'Italie », n'est, comme celles qui la précèdent et la suivent, qu'une minute. Elle a dû être rédigée au reçu des dépêches de Kellermann, Berthier, Chiappe et Dumaz, en date des 27, 28 et 29 juin, mentionnant succinctement le résultat des premières attaques des Austro-Sardes, c'est-à-dire le 10 ou le 11 juillet. Elle est conçue dans le même esprit d'irritation qui a dicté les lettres du comité de ces mêmes jours ; on ne connaissait pas bien les mouvements effectués et l'on s'exagérait la défaite. Mais elle n'a certainement pas été expédiée ; car elle aurait donné lieu à une protestation analogue à celles faites, les 19 juillet et 6 août, aux dépêches du Comité. Les lettres ultérieures de Kellermann et de Berthier, tout particulièrement celle du 19 juillet, accompagnée de la carte indiquant tous les mouvements effectués, ont dû prouver clairement que le reproche n'était pas fondé, puisque l'évacuation de Vado avait été ordonnée, dès le 25 juin, c'est-à-dire le lendemain de la première affaire, puis renouvelée, le 26, en vue de faciliter la seconde attaque de Settepani ; et que la retraite avait été retardée, tant par la fatigue des troupes que par les difficultés de l'embarquement, par une mer agitée, du matériel impossible à transporter par les mauvais sentiers de Vado à Finale. Les mêmes raisons permettent d'apprécier le peu de valeur des observations présentées, sur le même sujet, dans les *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 159. Que le mouvement analogue, exécuté en avril 1796, ait été suggéré à Bonaparte par le souvenir de la critique des opérations de juin 1795, rien de plus probable ; mais l'étude même superficielle des faits suffit pour faire reconnaître qu'à ces deux époques, l'armée d'Italie se trouvait dans des situations absolument différentes à tous égards. En réalité, les éloges qu'inspire la retraite dans la Rivière de Gênes à Berthier, Jomini, Costa de Beauregard, Malausséna et même Koch ne sauraient être infirmés par l'appréciation des *Œuvres de Sainte-Hélène*, où l'on aurait désiré trouver, sinon plus de vérité, du moins un jugement plus mitigé, et par suite plus juste, du beau caractère et de l'incontestable mérite du général Kellermann.

Juillet 1795. qu'il venait de prendre les mesures destinées à mettre son armée en état de jouer le rôle important, que les succès militaires et diplomatiques de la République faisaient déjà entrevoir [1].

Il paraissait facile de pourvoir à l'habillement, à l'équipement, au harnachement, grâce aux ateliers de Nice, de Marseille et d'Avignon, à condition de pouvoir payer les ouvriers [2]. Les marchés passés par la commission des approvisionnements assuraient suffisamment la subsistance de l'armée d'Italie. Toutefois il fallait des fonds en numéraire pour permettre aux divers fournisseurs de prendre livraison des blés achetés par eux [3]. Ces fonds étaient devenus indispensables après la perte de Vado et la rentrée de la flotte française à Toulon [4]. Les vaisseaux anglais, maîtres incontestés de la mer, bloquaient Gênes [5] et interceptaient le cabotage [6], malgré les batteries dont le littoral était hérissé [7]. Les arrivages de Marseille suffisant à peine à la consommation de Paris et des départements [8], il n'y avait

1. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 7, 8, 10 et 17 juillet. Voir cette dernière, pièces just. n° 77.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, le 1er juillet ; des représentants du peuple Peyre et Maisse, le 22 août ; du commissaire ordonnateur en chef Alexandre, le 26 août ; de Laharpe, le 23 septembre, et de Berthier, le 25 du même mois.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de la commission des approvisionnements au comité de Salut public, le 18 juillet, et de Berrier, agent des vivres à Nice, le 11 juillet.

4. A la suite du combat naval, dit des îles d'Hyères, le 14 juillet, la flotte française mouille dans le golfe de Fréjus, puis rentre à Toulon, le 30 du même mois. Voir Ve partie, chap. 2.

5. Arch. de la Guerre : Rapport de Berrier, le 11 juillet. Note de Bacher, le 2 août.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 10 juillet, demandant des chaloupes canonnières pour protéger le cabotage. Correspondance échangée à ce sujet entre le général Kellermann et le contre-amiral Martin ; entre Berthier, Gaultier et Poupart, commissaire de l'inscription maritime à Nice, les 12, 19, 25, 26 et 31 juillet. Lettres de Berthier, les 3, 13, 18, 26 et 27 août, 1, 4, 8 et 13 septembre ; de Chiappe, le 4 septembre, constatant l'impossibilité de faire des transports par mer. Lettre de Kellermann, le 2 septembre, demandant qu'une flottille soit mise à sa disposition, et ordres du comité de Salut public, les 24 août et 18 septembre, pour l'envoi, de Toulon à Villefranche, de quatre tartanes, quatre chaloupes canonnières et un brick.

7. Arch. de la Guerre : Ordres de Berthier, les 6, 13, 19 juillet, 26 août, 4 et 8 septembre. Ordre à Andreossy, le 30 août, de faire la reconnaissance de la côte, pour régulariser l'établissement des batteries de côte. Rapport de cet officier, le 14 septembre, et compte rendu de Kellermann au comité de Salut public, le 16 septembre, au sujet de l'organisation défensive de la côte. Enfin, rapport sur l'état des places de la direction des Alpes-Maritimes, en septembre. Dans l'Atlas des Arch. historiques, il existe un fort beau plan indiquant les nombreuses batteries faites à cette époque, qui sont également portées sur la carte de Bacler d'Albe et dont les vestiges subsistent encore. Il y avait au moins 70 pièces de divers calibres, entre l'embouchure du Var et Menton, 50 entre Menton et Borghetto, réparties en une cinquantaine de batteries, dont un certain nombre étaient munies de fours à réverbère pour le tir à boulets rouges.

8. Arch. de la Guerre : Rapport de Berrier, le 11 juillet. D'après ce rapport, des commissionnaires génois avaient acheté, avec du numéraire, à Tarascon et Arles, des blés que la commission des approvisionnements ne pouvait payer qu'au moyen d'assignats. Ces blés nous étaient revendus à des prix excessifs.

d'autre ressource que de traiter directement, dans tous les ports de la côte, avec les bâtiments neutres, qui se présentaient en assez grand nombre, mais exigeaient du numéraire [1]. Juillet 1795.

L'argent était encore plus nécessaire pour se procurer des fourrages, très rares dans la zone méridionale de la France [2]. L'état précaire dans lequel ce service était tombé depuis plusieurs mois [3], entraînait la ruine de celui des transports déjà insuffisamment pourvu [4]. Beaucoup de convois étaient enlevés journellement par les Barbets, dont le nombre et l'audace augmentaient avec la misère de l'armée et du pays [5], malgré la répression la plus sévère [6]. Les animaux, réduits à quelques livres de foin ou de mauvaise grenaille, quoique surchargés de travail, mouraient ou devenaient rapidement indisponibles [7]. On était donc réduit à louer des mulets aux habitants, qui n'acceptaient en paiement que du numéraire [8]. Non moins chers étaient les transports par mer, que rendaient d'ailleurs très incertains le régime des vents et la crainte des Anglais [9].

1. Arch. de la Guerre : Rapport de la commission des approvisionnements le 18 juillet. Lettres de Chiappe, de Peyre et Maisse, les 22 et 25 août, et du comité de Salut public, le 2 septembre.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, le 6, et du comité de Salut public, le 18 août.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumaz, le 7 juillet ; de Kellermann, les 9, 18, 24 août et 28 septembre.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 8, 19 juillet, 9, 15, 18 août et 6 septembre ; de Dumaz, le 7 juillet ; de Masséna, les 7 et 10 juillet ; de Sérurier, le 10 août ; de Giacomoni le 20 août ; de Berthier, les 20 juillet, 26 août et 8 septembre ; d'Alexandre, les 10, 26 août et 13 septembre ; de Montfort, le 16 juillet ; d'Andreossy, le 1er août, se plaignant que l'on emploie les mulets de l'artillerie au service des vivres ; de Gaultier, les 12 juillet, 19 et 26 août, du comité de Salut public, les 7 et 12 juillet. Rapport de Lasaulsaye au Comité, le 25 juillet.

5. Arch. de la Guerre : Rapports de Gaultier, les 2 et 3 août ; de Peyre et Maisse les 9 et 20 août ; de Kellermann, le 19 juillet ; de Chiappe, le 4 septembre ; de Berthier, les 4, 15 et 20 septembre. La huitième partie des forces était employée à la garde des communications ; néanmoins, sur les routes de Nice à l'Escarène et à Saint-Martin-du-Var, il y avait des assassinats tous les jours ; Kellermann lui-même était attaqué près de l'Escarène.

6. Arch. de la Guerre : Ordres des 5 et 6 juillet au général Gentili de réunir des gendarmes pour dissiper les rassemblements de Barbets ; de Peyre et Maisse, le 20 août, demandant au comité de Salut public de prendre un arrêté pour remettre en vigueur les dispositions prescrites par Saliceti à la fin de 1794. Lettres du comité de Salut public, le 12 juillet, puis le 7 septembre, portant envoi de l'arrêté du 23 août, prescrivant l'établissement de deux commissions militaires ; enfin ordre de Berthier, le 20 septembre, pour la formation d'un bataillon destiné à courir sus aux Barbets et réparti savoir : quatre comp. à Nice, trois à l'Escarène et une à Sospel.

7. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann et de Maisse, le 18 août ; de Peyre et Maisse, le 25 août ; de Berthier, le 8 septembre.

8. Arch. de la guerre : Lettres du commissaire ordonnateur Savy, le 6 juillet ; de Berthier, le 7 juillet ; de Sérurier, le 10 août ; de Kellermann, le 15 août ; de Maisse, le 18 août ; du comité de Salut public, le 4 septembre.

9. Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier, les 6 juillet et 9 septembre ; d'Alexandre, le 25 juillet.

Juillet 1795.

Mesures prises en vue de renforcer cette armée.

Prenant en considération cette triste situation, vivement exposée dans les dépêches du général en chef et des représentants du peuple, le comité du Salut public se décide à faire les plus grands efforts en faveur de l'armée d'Italie[1]. D'importantes ressources en effets de commerce, assignats et numéraire lui sont affectées[2]. Elles parviennent lentement[3] et produisent peu de résultats par suite de la lenteur des formalités administratives[4], de l'énormité des dettes antérieurement contractées[5], du discrédit complet des assignats[6], de la dilapidation des agents[7], de l'inertie, peut-être même de la mauvaise volonté des autorités civiles[8]. Ces dernières causes rendent également illusoires les mesures édictées en vue de renvoyer à leurs corps les déserteurs à l'intérieur et les jeunes gens de la première réquisition qui s'étaient soustraits au service[9].

1. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 4 et 17 juillet. Voir cette dernière, pièce just. n° 77.

2. Arch. de la Guerre : Arrêtés du comité de Salut public les 13, 19 juillet et 31 août, au sujet de l'envoi de 20 millions en assignats pour les fourrages, 20 millions en assignats et 500.000 francs de numéraire pour le payeur, 100 millions en assignats pour les dépenses imprévues, 20.000 francs en numéraire pour les dépenses secrètes de Kellermann, 500.000 francs en papiers ou effets de commerce sur l'étranger. Deux millions 400.000 francs en papiers sont mis à la disposition de la commission des approvisionnements. D'après une lettre du comité de Salut public en date du 1er septembre, les fonds, mis à la disposition du payeur de l'armée d'Italie depuis le 16 août, s'élevaient à trois millions en numéraire et 73 millions en assignats.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, le 17 juillet, annonçant le premier envoi de fonds ; le 19, confirmant la précédente ; le 14 août, précisant qu'il a été expédié 40 millions en assignats du 12 au 24 juillet, 500.000 francs en numéraire le 13, 20.000 francs en numéraire le 23, et 500.000 francs en papiers de commerce le 27. Lettres de Kellermann, les 30 juillet et 13 août ; de Berthier le 3 août ; du payeur de l'armée d'Italie, le 10 août, déclarant qu'ils n'ont rien reçu. Les fonds ne parviennent que le 22 août.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 28 août et 5 septembre, constatant l'arrivée des fonds, mais le refus du payeur d'en faire état, faute d'ordres pour leur emploi ; et du comité de Salut public, le 7 septembre, prescrivant aux représentants du peuple d'en disposer.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Chiappe le 8 juillet, constatant une dette de 63 millions et un manque absolu de fonds, soit en numéraire, soit en assignats, dans toutes les caisses.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Chiappe le 19 juillet, indiquant que les assignats sont à 2 ou 2.5 °/₀ à Nice, et de nulle valeur dans la Rivière de Gênes, d'après les renseignements fournis le 1er juillet par Bona et Roulet, commissaires chargés de la surveillance et de l'administration des pays conquis. Ceux-ci ajoutent : « Il n'est plus temps de se déguiser la situation où l'on se trouve ; il faut absolument tout payer en nméraire.»

7. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, le 8 juillet ; de Kellermann, les 19 juillet, 23, 24 août, 5 et 6 septembre ; de Berthier, les 24 août et 11 septembre ; d'Alexandre, le 26 août ; des représentants du peuple, le 30 août ; de l'adjudant général Giacomoni, le 20 août, etc.

8. Arch. de la Guerre : «Notes recueillies par Joseph Calmet Beauvoisin, chef d'escadron chargé par le comité du gouvernement de porter à l'armée d'Italie l'acte constitutionnel en fructidor de l'an III républicain et remises par lui au comité de Salut public le 8 vendémiaire, an IV.» (30 septembre 1795).

9. Arch. de la guerre : Lettres de Kellermann, les 8, 19, 27 et 30 juillet ; de Berthier les 4, 6, 7, 8, 11, 25 juillet et 1er août ; du général Dallemagne, les 10 et 21 juillet ; du général Barquier, le 15 juillet ; de Brochard, commandant au col Vesco, le 10 juillet ; des représentants du peuple, les 26 juillet et 17 août, donnant communication des proclamations rédigées en exécution des ordres du comité de Salut public, les 7, 8 et 10 juillet : rapport du capitaine de gendarmerie Chassi, du département de Vaucluse, le 27 juillet ; il a été assailli et refoulé par 4,000 individus, en majeure partie déserteurs ; etc.

Juillet 1795.

La cessation momentanée des hostilités, qui suivait l'établissement des forces républicaines sur la rive gauche du Rhin, et surtout la capitulation de Luxembourg[1], permettaient de disposer de renforts plus efficaces. L'armée du Rhin reçoit, le 19 juillet, l'ordre de diriger 10.000 hommes sur les Alpes[2]. En même temps, les représentants du peuple à Lyon sont instamment priés de renvoyer à la frontière la majeure partie des 6.000 hommes arrivés à Bourg dès la fin de juin, et employés à comprimer une tentative d'insurrection[3].

Projet d'opérations du comité de Salut public

Le traité de paix signé avec l'Espagne le 22 juillet[4], coïncidant avec la victoire de Hoche sur les émigrés à Quiberon[5], donnait au comité de Salut public les moyens de pousser vivement la guerre, à la fois du côté de l'Allemagne et en Italie, de façon à menacer les Etats héréditaires de l'Empereur, à détacher le roi de Sardaigne de son alliance, à isoler l'Angleterre et à amener ainsi une pacification générale, comme l'avait proposé Robespierre le jeune un an auparavant[6]. Il est successivement prescrit au général Schérer, commandant l'armée des Pyrénées-Orientales, de faire marcher sur Nice 6.000 hommes et un régiment de cavalerie[7], puis les compagnies de grenadiers

1. Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*, t. VI, p. 71. La capitulation de Luxembourg est du 24 juin. — Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 343. L'inaction des Autrichiens était la conséquence du traité de paix conclu avec la Prusse et des pourparlers entamés au sujet de la neutralisation des Etats de l'empire d'Allemagne.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 19 juillet, 2 et 11 août. La première colonne doit arriver à Bourg le 18 août, la troisième, le 29 du même mois.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 19 juillet et 2 août. Ce premier renfort, réduit à 3.000 présents sous les armes environ, avait été accaparé par le représentant du peuple Reverchon (Lettres de Chiappe et Beffroy, le 5 juillet ; de Kellermann, les 18 et 19 du même mois). Voir d'ailleurs le chap. 1er de cette IVe partie.

4. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. 4, p. 369. Ce traité est signé à Bâle entre Barthélemy et Yriarte ; le comité de Salut public en reçoit l'expédition le 29 juillet ; il est ratifié par la Convention, le 1er août.

5. Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*, t. VII, p. 134 et suiv. Le fort Penthièvre, dans la presqu'île de Quiberon, est enlevé dans la nuit du 20 au 21 juillet.

6. Arch. de la Guerre : Instructions pour les représentants du peuple et le général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, le 21 août, expédiées le lendemain ; voir pièce just. n° 78. Voir aussi IIIe partie, chap. 3.

7. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 11 et 26 août ; de Schérer le 31 août. 18 bataillons et un régiment de chasseurs à cheval partent le 18 août ; la première colonne doit arriver à Tarascon, le 28 août, la seconde, le 31 août, la troisième le 2 septembre.

Août 1795. des corps non affectés à la garnison des places fortes[1]; enfin d'aller prendre lui-même le commandement de l'armée d'Italie, en se procurant le plus de troupes et de matériel possible[2].

Des ordres sont donnés en même temps, sur les indications de Bonaparte, attaché à ce moment au bureau militaire du comité de Salut public[3], relativement aux approvisionnements de poudre[4], à la constitution des parcs d'artillerie[5], à la création d'un équipage de pont[6], à la remonte de la cavalerie[7] et à la réorganisation du service des transports, bien que ce fût chose très difficile[8]. Pensant avoir mis ainsi l'armée d'Italie en état de prendre l'offen-

1. Arch. de la Guerre : Arrêté du comité de Salut public, le 25 août, expédié le lendemain et lettres du comité de Salut public les 4 et 7 septembre.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public les 30 août et 5 septembre. Schérer consulté avait accepté ce commandement par lettre du 27 août ; sa nomination est du 31 août. De diverses correspondances des Arch. de la Guerre, il résulte qu'elle est due à l'influence de Letourneur.

3. Il suffit pour s'en rendre compte de relire la pièce intitulée : «Mémoire sur l'armée d'Italie», insérée sous le n° 49 dans la *Correspondance de Napoléon Ier*, t. 1, p. 65.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Gaultier, de Chiappe et Beffroy, le 1er juillet ; du général Labayette, le 2 juillet ; de Chiappe, le 25 juillet, rendant compte de l'explosion du magasin à poudre du Lazaret de Nice, explosion qui avait occasionné la perte de 83.700 livres de poudre et de 17.070 cartouches. Il y avait eu 60 morts, dont un capitaine, un jeune lieutenant et 26 h. du 4e régiment d'artillerie, 40 blessés, dont quatre artilleurs. Lettre de Doulcet, exposant qu'il n'y a à l'armée d'Italie que 171.500 livres de poudre et ordonnant de porter l'approvisionnement à 1.200.000 livres. Arrêté du comité de Salut public prescrivant l'envoi de 400.000 livres de poudre à Avignon et 200.000 livres à l'armée des Alpes. Lettre du comité de Salut public, le 18 septembre, se plaignant que ces poudres sont tirées de Rouen et qu'elles n'arriveront pas avant deux mois, etc.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Gaultier, le 11 août ; du comité de Salut public, les 24, 25 août et 18 septembre ; de Kellermann, les 2 et 17 septembre, relatives à l'expédition des objets manquant aux équipages d'artillerie. Lettres de Berthier, les 13, 19 et 26 août ; de Gaultier, le 23 août, au sujet de la répartition de 40 pièces d'une demi-livre, envoyées de Paris pour les bat. Lettres de Berthier, le 10 août, de Gaultier, le 26 août ; de Kellermann, les 29 août, 2 et 17 septembre ; du comité de Salut public, le 5 septembre, concernant la fonte à Valence de 12 pièces de 3. Autorisation donnée par le comité de Salut public à Kellermann, le 6 septembre, de prendre à l'armée des Pyrénées des pièces de 1 et de 2 livres. Lettre de Berthier, le 23 août, prescrivant au général Dujard de calculer les approvisionnements nécessaires aux armées actives, sur le pied de 13.248 h. pour celle des Alpes, 28.823 h. d'infanterie et 1.186 de cavalerie pour celle d'Italie, plus 46.000 h. de renfort annoncés, dont un sixième de cavalerie. Ordres du comité de Salut public, le 22 septembre, pour donner satisfaction à ces demandes, etc.

6. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 24, 25, 28 août et 18 septembre ; de Kellermann, les 2, 6 et 17 septembre ; de Berthier, le 21 juillet ; de Gaultier, le 11 août ; de l'ingénieur Le Roy, directeur des constructions navales à Toulon, le 22 juillet. Un équipage de ponts sur gros bateaux avait été commandé en 1794, les bateaux à Toulon, les haquets à Grenoble ; à la fin de juillet 1795, il y avait 36 bateaux à l'eau, 14 en chantier, neuf prêts à être calfatés. Un équipage de ponts sur nacelle est en outre commandé à Valence à la fin d'août 1795, sans doute sur la demande de Bonaparte, qui s'en était occupé antérieurement (Correspondance inédite, lettre du 23 novembre 1794) ; mais il ne doit pas être fait avant trois mois.

7. Arch. de la Guerre : Lettres de Thirion, chef de brigade du 9e dragons ; de Gaultier, le 31 août ; de Kellermann, le 20 septembre : de Stengel, le 27 septembre. La cavalerie, dont les chevaux ne reçoivent que sept ou même cinq livres de foin, le plus souvent sans avoine ou grenaille, est réduite à néant. Lettres de Kellermann, le 6 août ; de Berthier, le 8 ; on a reçu 100 chevaux de remonte tellement médiocres qu' « ils ne sont pas bons pour les domestiques. »

8. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 15, 18, 19 et 22 septembre. Depuis le commencement d'août, 2.000 chevaux ou mulets étaient annoncés, mais ils ne vinrent jamais. Notes de Calmet Beauvoisin, le 30 septembre.

sive, le comité de Salut public fixe le but qu'elle doit atteindre par un arrêté en date du 21 août[1] et soumet à l'examen de Kellermann « un mémoire sur les moyens d'exécution du système de guerre adopté[2]. » Ce mémoire Août 1795.

1. Arch. de la Guerre : Termes de la lettre du comité de Salut public, en date du 24 août. Pièce just. n° 78.

2. Il paraît essentiel, à ce propos, de chercher à établir la véritable valeur des pièces n°s 49, 50, 52, 53, 57 et 60 de la *Correspondance de Napoléon Ier*. Les trois premières paraissent être des ébauches, dont la fusion constitue celle classée sous le n° 53. Il semble seulement que cette fusion ait été opérée par un autre rédacteur que Bonaparte, peut-être Doulcet, si l'on en juge par le style, tant de la pièce publiée que d'une autre inédite, présentant un assez grand nombre de variantes. Mais tous ces mémoires ne sont eux-mêmes que des travaux préparatoires. La commission chargée de la publication de la correspondance de Napoléon Ier est d'autant moins inexcusable de n'avoir pas présenté cette observation, que les pièces officielles tirées de ces minutes existent et qu'elles présentent un tout autre caractère. Ainsi l' « Instruction pour les représentants du peuple et le général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie », pièce just. n° 78, ne comprend que la première partie du n° 53 de la *Correspondance de Napoléon Ier*, celle où il n'est pas question d'opérations ; elle est signée par tous les membres du comité de Salut public, à l'exception de Blad, Larivière et Lesage. (Voir la composition du comité, à partir du 2 août, dans *L'Europe et la Révolution française*, par Albert Sorel, IVe partie, p. 374.) C'est une décision du gouvernement de la République, indiquant au général Kellermann le but à atteindre, lui laissant le soin et la responsabilité des mouvements à effectuer. Tout ce que pouvait faire en outre le Comité, c'était ce que faisait Louis XIV à l'égard de ses maréchaux : soumettre au commandant de l'armée un projet d'opération, en lui demandant son avis. Tel est l'objet de sa lettre en date du 24, qui n'est signée que de Doulcet et à laquelle répond Kellermann, le 3 septembre. Le projet ainsi communiqué a été publié, avec les observations de ce général, dans les *Mémoires de Masséna*, t. I, p 285, pièce just. n° VIII. (Ce document n'existe pas aux Arch. de la Guerre). Ce n'est ni la pièce n° 52, ni la pièce n° 53 de la *Correspondance de Napoléon Ier*, mais une sorte de compromis entre ces deux documents, dont Koch fait une critique acerbe, p. 216, en l'attribuant au Comité. L'opération qui y est esquissée est en somme celle exécutée en 1794 pour marcher sur Dégo ; mais la situation n'était plus la même, puisqu'à cette dernière époque les Piémontais étaient seulement aux environs de Montezzemolo et les Autrichiens à Carcare, tandis qu'en 1795 les premiers occupaient en force toute la crête entre le Tanaro et la Bormida, depuis Montezzemolo jusqu'à San Bernardo, et que les seconds étaient échelonnés de Vado à Loano, bien en avant de Carcare. Aussi Kellermann remarque-t-il avec raison que, s'il s'avançait jusqu'en ce dernier point par la Bormida, sans être maître de San Giacomo, il s'exposerait lui-même à avoir ses communications coupées. Les quelques observations de ce général sont courtoises et pleines de bon sens, aussi bien que les réponses faites aux deux pièces n°s 57 et 60 de la *Correspondance de Napoléon* Ier (voir pièce just. n° 79, pour la première). La renommée de l'Empereur ne peut que croître par l'exacte connaissance des incertitudes du point de départ, et cette critique n'a d'autre objet que la recherche de la part de vérité que contient toute légende. Il est bien humain qu'une fois parvenu à la toute-puissance, Napoléon ait volontiers laissé se former une légende sur ses premières années, qu'avec sa nature toute méridionale il ait fini par y croire lui-même, qu'enfin dictant ses souvenirs à Sainte-Hélène, les débuts difficiles de sa jeunesse lui soient apparus couverts de l'auréole de gloire dont il s'était ensuite enveloppé. Plus l'erreur est naturelle et répandue, plus il importe de rétablir les faits, afin de mettre en garde contre des conclusions exagérées. Les avantages considérables d'une campagne offensive en Italie avaient été exposés, avec force, dès 1794, par Robespierre jeune (voir p. 143, note 5). Depuis, cette idée était devenue un lieu commun, ainsi que le prouvent les propositions des représentants du peuple à la fin de 1794, les projets de Schérer et de Kellermann, d'après les intentions du comité de Salut public, au commencement de 1795, les correspondances des envoyés de la République au cours de ces deux années et de nombreux mémoires, dont un, assez curieux, de Louis Marès, chef de bat. à l'armée d'Italie, classé au 6 septembre. La difficulté n'était donc pas de concevoir, mais bien d'exécuter, et c'est dans l'exécution seulement que Bonaparte a eu lui-même l'intuition de sa destinée. (*Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXIX, p. 122, et *Bonaparte et son temps*, par Iung, t. III, p. 212). Jusqu'au 13 vendémiaire, il est resté dans une situation précaire et effacée ; son passage au bureau topographique et militaire du comité de Salut public n'a pas eu sur les événements l'importance qu'on lui attribue ordinairement. Mais c'est là sans doute, et dans la fréquentation des membres du gouvernement qu'il a complété l'éducation politique commencée avec Robespierre jeune. A en juger par la manière dont il est sorti de cet emploi, il était loin de s'y être imposé. Si de l'étude des événements on est en droit de conclure, ainsi que l'a fait Mignet pour la première fois, qu'après le 9 thermidor la Révolution devait aboutir à une dictature militaire, il est excessif de dire, comme M. Albert Sorel, dans *L'Europe et la Révolution française*, IVe partie, p. 384, qu'on le pressentait en 1795. En tout cas, il est bien certain qu'au mois de septembre de cette année, personne ne pouvait songer à Bonaparte, qui venait d'être rayé de la liste des officiers employés.

Août 1795.

était peu différent, en somme, du projet d'opérations que le général en chef avait déjà rédigé[1], et qui reçoit l'approbation du Comité[2]. Bien des obstacles allaient s'opposer à son entière réalisation.

Projets de M. de Wins.

Ils ne venaient pas cependant de l'ennemi, car la mésintelligence s'accentuait peu à peu entre les Autrichiens et les Piémontais. Les troupes impériales étaient à peine établies dans leurs nouvelles positions, entre Loano et Bardinetto, que M. de Wins, renonçant à aborder de front la forte ligne de Borghetto à Zuccarello, malgré la supériorité de ses forces[3], engageait de nouveau le baron Colli à déboucher dans le haut Tanaro pour la tourner[4].

Le commandant du corps d'armée piémontais hésitait à attaquer les cols de Termini et d'Aseo, où ses troupes venaient de subir plusieurs échecs. Fût-elle couronnée de succès, l'offensive prise dans cette direction resterait sté-

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, le 3 septembre, pièce just. n° 79. A cause de la longueur du document, le projet d'opérations, joint à cette lettre, n'a pas été imprimé. Il est déjà publié *in extenso* dans l'*Histoire des guerres d'Italie*, par B. Saintine, note B., p. 435. En outre, dans les *Mémoires de Masséna* p. 228, Koch donne une analyse complète de ce projet, qu'il attribue à Masséna et dont il croit que l'envoi a été fait au comité du Salut public par Schérer, tandis que, p. 113, il résume le projet envoyé par Kellermann au mois de juin précédent et peu différent de celui élaboré par Schérer en janvier 1795. Il est d'ailleurs fort probable que, pour la rédaction de son projet du 3 septembre, Kellermann s'est servi des études qu'il avait demandées à Masséna et Sérurier, le 13 août et plus particulièrement de cette dernière. (Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier, à cette date.)

2. Arch. de la Guerre : Lettre du comité du Salut public, le 7 septembre, signée Letourneur, approuvant le projet avant qu'il soit arrivé à Paris, dans les termes suivants: «...Nous recevrons avec plaisir votre projet d'offensive. Nous sommes convaincu que, d'accord avec les instructions du Comité et l'intérêt général de la République, il remplira également les vues politiques et militaires du gouvernement ... » Lettre du même Comité, le 17 septembre, signée : Cambacérès, président, Letourneur et J.-B. Louvet, approuvant le projet explicitement : «... Nous avons lu, avec toute l'attention possible, le mémoire que vous nous avez adressé et relatif aux opérations à faire pour l'armée d'Italie. Si le temps et l'arrivée de vos renforts vous permettent d'exécuter ce que vous avez conçu, il n'est pas douteux que vous deviez l'exécuter... Nous ne pouvons vous parler encore des opérations qui devront être exécutées, après que vous aurez terminé l'opération que vous méditez. Si elle est aussi heureuse que la valeur des Républicains et votre zèle nous le font espérer, nous pensons que le gouvernement ne balancera pas à faire une campagne d'hiver... » — Le contenu et les dates de ces dépêches prouvent l'erreur de Koch, dans les *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 216, attribuant le remplacement de Kellermann par le général Schérer à la tête de l'armée d'Italie, aux critiques faites à son projet par les membres du comité de Salut public « à prétentions militaires. » En réalité, ce projet, adressé par Kellermann, de Nice, le 3 septembre, n'est certainement pas arrivé à Paris avant le 11 ; or, dès le 15 août, Schérer avait été pressenti au sujet de sa nomination, qui est officielle le 31 août.

3. Arch. de Breil pièce n° 286 : Lettre de M. de Wins, le 20 juillet : « Dans peu j'espère pousser les Français avec vigueur, s'ils ne prennent pas le parti de bientôt s'en aller. » En effet, outre les 19 bat. autrichiens des brigades Pittoni, Cantu, Ternay et d'Argenteau en 1re ligne, il y avait neuf bat. aux environs de Savone, soit 28,000 hommes, en face des 6 à 7,000 combattants des brigades Ransonnet, Laharpe et Pijon.

4. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : Lettre de M. de Wins, le 24 juillet.

rile, puisque les hauteurs de la rive droite du Tanaro offraient aux Républicains d'excellents points de ralliement, bien appuyés à droite au mont Galé, à gauche au mont Bertrand. Colli considérait toujours comme plus avantageux d'employer les renforts qui lui étaient offerts[1], à tenter un effort vigoureux pour s'emparer du bassin de Tende. La réussite de cette opération devait amener, sans coup férir, l'évacuation par les Français de tout le pays conquis[2]. Août 1795.

Tout en accédant à cette proposition, M. de Wins en rendait la réalisation impossible par la réduction de l'effectif des troupes mises à la disposition du général Colli[3], sous le prétexte qu'elles étaient indispensables à appuyer le mouvement en avant, effectué par la première ligne autrichienne. En effet, au commencement d'août, les neuf bataillons des brigades Pittoni et Cantu occupent solidement le bourg de Loano ; en même temps ils s'allongent le long des contreforts du Bric Sotto et au pied des escarpements de San Pietro jusqu'à la chartreuse de Toirano, d'où leurs patrouilles inquiètent les avant-postes français[4]. Estimant que, par cette simple démonstration, la majeure partie des forces ennemies était tenue en échec, le géné-

1. Arch. de Breil, pièces nos 230 et 286 : Lettres de M. de Wins, les 25 juillet et 3 août.

2. Arch. de Breil, pièce n° 230 : Lettres de Colli, les 25, 27 et 31 juillet. D'après la relation de M. de Malausséna, il doit y avoir encore une lettre entre celles du 27 et du 31.

3. Arch. de Breil, pièce n° 230 : Lettre de M. de Wins, le 5 août. Relation de M. de Malausséna : « Colli n'avait plus qu'à demander les troupes nécessaires et à proposer ce qui pourrait concourir à la (l'opération) favoriser. Continuant cependant à battre la marche des délais, il n'en vint à ce terme qu'après avoir invité inutilement d'Argenteau à se rendre auprès de lui pour conférer de l'opération. Enfin, pressé vivement par les officiers de son état-major, il mit le général de Wins dans l'alternative de tenir ses offres ou de se trahir, s'il voulait en revenir. Peu délicat à cet égard, non seulement il les rétracta, mais limita encore les troupes à détacher sur la droite du Tanaro à quelques bat. des moins propres d'agir avec vigueur, exceptant expressément les meilleures troupes légères, celles que la nature de l'entreprise demandait d'y employer de préférence. » — Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard : « Il (M. de Wins) reprit le projet d'attaquer l'ennemi en flanc, avant qu'il eût reçu ses renforts, et il parut adopter enfin le système de pénétrer par la droite et par la gauche de Tende. Il alla même jusqu'à écrire au général Colli qu'il lui prêterait autant de troupes qu'il pourrait en avoir besoin pour cette opération. Mais deux jours après, il révoqua cette offre ; il lui annonça qu'il ne pouvait absolument se dégarnir sur sa gauche. »

4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Les cinq bat. de la brigade Ternay stationnés autour du mont Carmo, s'établissent en réserve à Vezzi et environs. — Arch. de la Guerre : Bulletin du 5 août.

Août 1795.

ralissime insistait ensuite pour que les Piémontais débouchassent sur leur flanc.

Mésintelligence entre de Wins et Colli.

Colli avait moins de 30.000 hommes sous les armes[1]. Obligé de garder les nombreux postes répartis entre le mont Viso et le col de San Bernardo, ainsi que les forteresses de Demonte, Coni et Ceva, il disposait à peine de 10.000 hommes pour une entreprise qui en exigeait 15.000 au moins et qui, d'ailleurs, était devenue aléatoire, en raison des fortifications élevées par les Républicains. Aussi ce projet est-il hautement désapprouvé par les généraux piémontais, réunis en conseil de guerre à Mursecco, le 7 août. Colli s'empresse d'en transmettre la délibération à M. de Wins et au roi de Sardaigne, en demandant des instructions précises[2].

Ce monarque, ayant abandonné la défense de son pays à deux officiers étrangers, ne pouvait que recommander la subordination au généralissime. Quant à celui-ci, il se souciait peu d'engager sa responsabilité sans une autorisation de la cour de Vienne, qu'il sollicite en vain[3]. Le

1. Arch. de Breil, pièces nos 273 et 276 : situations de l'armée de Colli à la fin de juillet et le 20 août. A la première date, sur un effectif de 38,871 h., il y en a 29,957 présents, dont 2,197 cavaliers et 447 artilleurs. A la seconde date, le nombre des combattants est réduit à 26,848, dont 1,535 dans les garnisons des trois places, 2,106 cavaliers, 1,367 artilleurs et 2,837 milices.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard.

3. Arch. de Breil : relation de M. de Malaussènna : « En recevant copie de ces avis, il (M. de Wins) désista de presser son exécution, mais non de répandre qu'on ne voulait pas concourir à seconder ces projets offensifs. La cour (de Turin) était imbue de cette opinion. Colli, pour la convaincre du contraire, y expédia un aide de camp, avec une dépêche contenant les sentiments des trois généraux et copie de sa correspondance avec de Wins, comprouvant la duplicité de ses démarches. Malgré cela, le roi ne parut pas entièrement convaincu dans sa réponse, attendu que de Wins venait de lui proposer de réduire Colli au commandement du corps auxiliaire, en donnant celui de ses troupes au baron de La Tour, qu'il avait appelé auprès de lui, pour conférer des opérations offensives qu'il se proposait d'entreprendre. Car on est fondé de présumer que de Wins même, ennuyé du role humiliant que la politique l'obligeait de tenir sur un théatre militaire, où il pouvait se flatter de figurer autrement, eût cherché d'en sortir, en expédiant un officier de son état-major à Vienne pour avoir la permission d'agir ; qui pourtant ne dut apporter que la confirmation des premières instructions, puisqu'après son retour, il ne fut plus question de remplacer Colli, ni de rien conclure avec La Tour, mais tant seulement de faire des opérations pour entretenir l'illusion de la cour de Turin sur une offensive prochaine. » — Arch. de la Guerre : conférence de M. Costa de Beauregard : « Ce dernier (de Wins), après un tel résultat, n'insista plus sur l'attaque. Il se plaignit seulement, avec beaucoup d'aigreur et d'affectation, mais indirectement, qu'on entravait toutes ses opérations. Et personne ne le crut, car il était évident qu'il n'aurait dépendu que de lui de couper court à toute discussion, en fournissant les secours qu'on lui demandait, ou bien en donnant, à tous ses risques et périls, des ordres nets et sans réplique. Cet étrange repos, ces velléités d'attaque, ces petites opérations avortées, lui nuisirent beaucoup dans l'opinion publique. Les uns le taxerent de légèreté et d'inconsidération. D'autres, qui voulaient lui suppo-

général Colli est donc invité à ne déplacer aucun corps sans un ordre de M. de Wins[1], qui prend même sous son autorité immédiate le lieutenant-colonel marquis Colli, chargé du commandement des postes du col de San Bernardo, de Garessio et de Trappa, ainsi que des renforts dirigés sur ce dernier point[2]. Août 1795.

Les reconnaissances exécutées en vue de l'offensive soit par Tende, soit par Viozene[3], le rassemblement de la cavalerie alliée à Saluces[4], l'augmentation et le rapprochement des forces ennemies, tant dans la vallée du Tanaro que sur le littoral le long duquel croisait la flotte anglaise, pouvaient être considérés par les Français comme les préparatifs d'une attaque. Kellermann, qui se rendait à Tournoux, afin de s'y concerter avec le général Moulin au sujet de l'emploi des troupes envoyées de l'armée du Rhin[5], en

ser des vues secrètes et des projets suivis, s'affermissaient dans l'opinion qu'il n'avait jamais voulu autre chose que couvrir les avenues de la Lombardie, éloigner de lui les Français, et les rejeter sur le Piémont, suivant la misérable politique des Allemands dans les anciennes guerres. D'autres enfin, allèrent jusqu'à croire que M. de Wins aurait vu sans peine un général qu'il n'aimait pas, s'embarquer dans une entreprise apparemment douteuse, puisqu'il n'avait jamais voulu en donner lui-même l'ordre formel. Quelque hasardées que puissent être ces suppositions, elles n'en produisirent pas moins un mauvais effet, en nourrissant les germes de la méfiance entre les nations alliées et en fomentant les haines personnelles entre les généraux. Le commandant de l'armée piémontaise n'avait cessé, depuis le commencement de la campagne, d'être en butte à mille petites vexations de la part du général en chef. L'espèce de nullité à laquelle il le réduisit, après le conseil de guerre de Mursecco, acheva de l'aigrir. Le général de Wins lui enjoignit à cette occasion de ne plus faire bouger aucune troupe jusqu'à nouvel ordre et lui tint ainsi les mains liées jusqu'à la moitié d'octobre.»

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettre de Colli au marquis de Cravenzana : « V. E. peut assurer S. M. que je ne me départirai pas des ordres qu'elle a donnés de ne faire aucun mouvement avec ses troupes que d'après les ordres du général commandant baron de Wins. Peut-être, avec le retour du général baron de La Tour, en donnera-t-il qui nous tirent de l'inaction où nous sommes . » Le général de La Tour était allé aux eaux d'Acqui et venait reprendre le 21 août son commandement, confié par intérim au général Christ de Santz. (Arch. de Breil, pièces n° 231 et 286 : Lettres de M. de Wins, le 18 août, et de Colli, le 22.)

2. Arch de Breil, pièce n° 231 et 286 : Lettres de M. de Wins et de Colli au prince de Carignan, le 20. Outre 150 milices du marquis de Camerana, qui étaient à Trappa, on y mettait les trois comp. de chasseurs francs de Pandini, Saint-Ambroise et Buriasque, remplacées à Mindino et à Mulatieri par un bat. de Mondovi. En outre, le lieutenant-colonel Colli y envoyait trois comp. des chasseurs de Nice établies à San Bernardo, et recevait en échange le 5e bat. de grenadiers de Castelbourg.

3. Arch. de la Guerre: Relation de Kellermann. Bulletins des 5, 10 et 11 août. Lettres de Kellermann et de Berthier, le 16 août.

4. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Ordres et lettres de Colli les 18, 22, 27 et 30 juillet. La cavalerie napolitaine, une partie de la cavalerie autrichienne et la cavalerie piémontaise sont réunies au camp de Saluces le 23 juillet. Mais, dès le 31, trois régiments de dragons piémontais reviennent à Borgo San Dalmazzo.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier les 6, 10, 12 et 13 août. Relation de Kellermann. Ce général part de Nice, le 14 août et couche à Lantosque : le 15 il se rend à Roquebillière, d'où il compte aller le lendemain à Isola par Saint-Martin-Lantosque. Il se proposait à ce moment de prendre l'offensive par les cols de la Madeleine et de Tende, suivant le projet adressé au comité de Salut public au commencement de juin. C'est à la suite de ses entretiens avec ses divers généraux qu'il a abandonné l'idée de cette opération et qu'il a élaboré le projet envoyé en septembre.

Août 1795.

est avisé à Roquebillière, dans la Vésubie, le 15 août[1]. Il revient aussitôt à Tende par le col de Raus et gagne Ormea, puis Albenga, visitant la nouvelle ligne prise dans la Rivière de Gênes et activant sa mise en état de défense[2]. Mais, jusqu'au milieu de novembre, les opérations se réduisent à des engagements d'avant-postes[3] et à quelques attaques isolées et d'ailleurs infructueuses.

Affaire du mont Genèvre.

L'une de ces attaques avait été cependant habilement combinée par M. de Revel, chef d'état-major du duc d'Aoste, en vue d'enlever, le 30 août, les 300 Républicains établis en grand'garde en avant du mont Genèvre, au fort du Bœuf, à Clavières et à la Coche[4]. A cet effet, 3.000 hommes environ[5], choisis dans les divers corps de troupe de la division, sont réunis la veille entre Oulx et Sestrières, et formés en quatre colonnes.

A l'extrême gauche, un parti, tiré d'une réserve laissée sur les hauteurs de Césane[6], se porte au col de Chabaud,

1. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann et lettres de Berthier et de Kellermann, les 15 et 16 août. Bien qu'avisé le 15 au soir, Kellermann se rend le 16 à Saint-Martin-Lantosque ; mais y ayant été rejoint par un courrier de Macquard, porteur de nouvelles plus alarmantes, il revient sur ses pas, arrive, dans la nuit du 16 au 17, à Fontan, où il a donné rendez-vous au commandant de la division du centre, et va coucher à Mendatica. Il est, le 18 de bonne heure, à Ormea, y reste le 19, puis gagne Nasino, le 20, et Albenga, le 21.

2. Arch. de la Guerre : Ordres de Berthier, les 18, 19, 23 et 26 août.

3. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann ; lettres de ce général, les 1er, 23 août, 3 septembre et 8 octobre ; de Moulin, le 3 octobre ; de Berthier, le 3 août ; de Réal, le 9 octobre. Bulletins des 18 et 28 août. Situation du 6 septembre. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 262. Les principales affaires sont les suivantes : Au Mont Cenis, dans la nuit du 7 au 8 août, les 23 et 24 ou 25 septembre ; à la Monta, en avant du col Lacroix, le 23 septembre ; à San Bernolfo, dans la Tinée, dans la nuit du 25 au 26 août ; à Limonet, en avant du col de Tende, le 24 août ; au pied de Roccà Barbena, le 30 juillet ; à Toirano, les 17, 30 et 31 août.

4. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Rapport et lettre du général Moulin, le 3 septembre ; lettres de Piston et Réal, le 31 août. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire d'Henry, chef de brigade du génie. — Arch. de Breil, pièce n° 278 : Relation officielle, datée de Suse le 30 août, accompagnée d'un croquis qui n'est pas signé, mais doit être de Revel. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 253 et suiv. Cet ouvrage est si complet et si précis à cet égard qu'on n'a pas jugé nécessaire d'insérer aucun document nouveau aux pièces just. Thaon de Revel donne le chiffre de 300 h. pour les postes français ; le général Moulin indique 580 h. pour les postes de la Coche, des Clavières et du mont Genèvre, et 7 à 900 h. pour l'ensemble des postes attaqués, y compris le Bourget. D'après la situation du 18 août, la brigade Valette comptait 2.532 h., savoir : le 3e Jura, 902, dans la vallée de Névache ; le 2e infanterie légère, 721, au mont Genèvre ; et à Briançon, le 2e du 79e régiment, 732, les guides à pied des Hautes-Alpes, 50, l'artillerie, 117, et 10 gendarmes. A la fin d'août, par suite du passage des premières troupes venant de l'armée du Rhin, il y avait en outre le 4e grenadiers, 418 h., et le 3e bat. de la 6e demi-brigade légère, 529 h., soit 947 h. de renfort.

5. Ce chiffre résulte des indications de Thaon de Revel, en comptant les comp, à 50 h. et les bat. à 3 ou 400 ; mais sur cet effectif, 1.800 à 2.000 h. seulement ont pris part au combat. Les documents français, portant à 5.300 la force des assaillants, sont manifestement exagérés.

6. Chevalier de Pampapara, colonel du rég. de la Reine ; trois comp. de ce rég., venant de Jossaud, et 2e bat. de Pignerol, aux ordres du major de Sainte-Marguerite, venant de Pragelas ; c'est ce dernier corps, 3 à 400 h., qui s'est porté au col de Chabaud.

descend dans la plaine du Bourget pour y attirer l'attention de l'ennemi, puis se replie lentement sur les Thures. La colonne de gauche gagne, sans lutte, le pied de la pointe Rascia, par Bousson, Bonne-Maison et Chalpe[1]. Une partie des 750 hommes dont elle se compose[2], reste en observation, face aux débouchés de Gimont et de Bousson. Le reste marche à la fois sur le fort du Bœuf et sur le rocher Clari ; mais, égaré par les guides et attiré par le bruit du combat, il n'atteint pas le premier de ces points et finit par se réunir sur le second avec la colonne du centre. Celle-ci s'était divisée en deux détachements au sortir de Césane et avait enlevé de vive force le poste de la Coche[3]. Août 1795.

A ce moment, un épais brouillard dérobe à la vue Clavières, qu'abordait la tête de la colonne de droite, venant de Fénils dans le vallon des Baisses, par le col du Chaberton[4]. D'abord surpris et enveloppés, les Français sont bientôt secourus par les défenseurs du fort du Bœuf, qui n'avaient pas été inquiétés[5]. Ils parviennent à chasser du village les Piémontais, qui s'étaient dispersés pour piller[6] et qui se replient par Saint-Gervais sur Césane, où ils sont rejoints par les colonnes du centre et de la gauche, emmenant une cinquantaine de prisonniers[7].

1. Arch. de Breil, pièce n° 278 : « C'était le point où il était à présumer qu'il y aurait le plus d'ennemis et de résistance ; on en trouva très peu pourtant et on ne fit que sept à huit prisonniers. »
2. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 253.
3. Arch. de la Guerre : Rapport du général Moulin : « Le poste de la Coche a été pris et repris plusieurs fois. » — Arch. de Breil, pièce n° 278 : « Elle (la colonne piémontaise) y fit une cinquantaine de prisonniers, après avoir versé du sang français, et eut elle-même huit à 10 blessés. » Cette colonne, aux ordres du comte de Clermont, émigré français, compte 560 h.
4. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 254 : Cette colonne s'est réunie, le 29 au soir, aux bergeries du Chaberton. L'avant-garde, commandée par le chevalier Costa, comprend 380 chasseurs de Genevois, d'Ivrée, de Nice et du corps franc.
5. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 255. Il est bien certain que le fort du Bœuf n'a pas été inquiété, mais il n'est pas prouvé que ce poste a secouru Clavières, les relations françaises étant très confuses.
6. Arch. de Breil, pièce n° 278 : « Celui-ci (le chevalier Costa) avec sa troupe fit des prodiges et l'on avait déjà 60 prisonniers et un butin immense. Mais l'amour de ce même butin gâta tout et les soldats avides, se débandant, se dispersent dans les maisons ; les officiers ne peuvent les rappeler à l'ordre ; au point qu'une poignée d'ennemis, profitant du désordre et d'un brouillard épais, qui s'élève sur Clavières, tombe de nouveau sur la ville et oblige les nôtres à l'évacuer et à abandonner les prisonniers, après avoir perdu eux-mêmes 8 à 10 h. »
7. Le général Moulin accuse seulement 39 prisonniers, dont deux capitaines, un tué et huit blessés en tout.

Août 1795.

Le gros de la colonne de droite[1] ne se retirait pas aussi facilement. Au lieu de s'échelonner entre les granges des Baisses et le mont d'Aquitaine, ainsi qu'il lui avait été prescrit, afin de couvrir le mouvement de l'avant-garde, tout en restant lié à la réserve restée au col du Chaberton[2], le marquis d'Almogno, commandant de cette colonne, s'était avancé jusqu'au mont Genèvre et s'y était engagé avec le 2e bataillon d'infanterie légère[3].

A la première nouvelle de l'attaque, des renforts avaient été conduits de Briançon au Bourget par le général Moulin et le représentant du peuple Réal[4], au mont Genèvre par le général Valette. Jugeant parfaitement la situation, ce dernier profite de la conservation du fort du Bœuf et de la reprise de Clavières, pour diriger une colonne sur le vallon des Baisses, tandis qu'une autre gagne les hauteurs de la Serre Thibaut[5]. 200 Piémontais sont enveloppés et obligés de mettre bas les armes[6]. Ainsi se terminait par un échec une expédition dont le succès paraissait assuré[7].

Engagements dans les vallées de la Vésubie et de la Tinée.

Non moins désastreuse était l'issue d'une entreprise sur les postes français de la tête de la vallée de la Vésu-

1. 6 à 700 h.
2. Colonel de Chevilly, 450 h.
3. Ce bat. ayant 721 h., s'il y avait 300 h. aux avant-postes, il en restait 421 au mont Genèvre.
4. Arch. de la Guerre : Rapport du général Moulin : « Un détachement de chasseurs à cheval (probablement l'escorte du général) s'y est rendu et a contribué à forcer l'ennemi à la retraite. »
5. Il est probable, d'après les documents français, que le général Valette a amené avec lui tout ou partie du 2e bat. du 79e rég.
6. Le général Moulin indique d'abord 203 prisonniers, dont quatre officiers supérieurs et 11 subalternes, puis 900 pour l'ensemble des postes attaqués. Ce dernier chiffre paraît exagéré. La relation officielle piémontaise donne, pour la colonne de droite seule, « près de 150 h. entre morts et blessés ou prisonniers de guerre. Dans cette dernière classe furent 10 officiers, dont MM. Malon, officier d'état-major (l'aide de camp du duc d'Aoste des rapports français), blessé dangereusement au bas-ventre (mort le 2 septembre à l'hôpital de Briançon), de Castelvei, major d'Aoste, au bras, et MM. d'Alteichteing, Crova, de Royal-Allemand, etc. »
7. Arch. de Breil, pièce n° 278 : « Ainsi une affaire, qui ne devait être tout au plus qu'un amusement, qui offrait toutes les probabilités humaines et militaires d'un plein succès, attendu la gaucherie de l'ennemi dans ses positions ; une affaire dont le plan était admirable, l'issue exécutée complètement et d'après les données indiquées, tourna à notre défaveur tout à coup, et ne nous a laissé que la triste preuve qu'il ne suffit pas à un bon général de prendre d'excellentes dispositions pour les faire réussir, mais qu'il faut encore qu'il soit heureux, pour qu'au dénouement on ne lui gâte pas tous les avantages remportés. »

bie[1], proposée dans le courant de juillet par le chevalier Bonnaud[2]. L'exécution en avait été différée par le général Colli jusqu'au moment où l'attaque du col de Tende projetée pourrait être effectuée[3]; mais, à la fin d'août, elle était réclamée avec insistance par M. de Wins[4]. Août 1795.

Un millier d'hommes[5], réuni dans ce but auprès d'Entraque[6], partent, le 31 à 4 heures du matin, remontent le vallon delle Rovine et franchissent le passage du même nom qui, paraissant impraticable, n'était pas gardé par les Français. La pluie tombée la veille, la présence de la neige à partir du lac inférieur, une violente tourmente ralentissent la marche et en augmentent les difficultés, au point que la colonne parvient à se rallier à Margheria Boreone, vers 5 heures du soir seulement[7].

1. Arch. de Breil, pièce n° 277 : Lettre du chevalier Bonnaud, le 27 août : « Le col de Fenestre et la Madonne seront attaqués par 300 h. sur trois points. Cette attaque sera commandée par M. le comte de la Roque. Saint-Martin le sera par 700, dont on défalquera 60 h. pour la retraite sur la hauteur de la Mairis (arête boisée entre les cimes de Piagu et Agnelleria). Cette attaque sera commandée par le chevalier Bonnaud, qui divisera sa troupe pour couper les chemins de Rocabigliera, Venanson et Saint-Dalmas-le-Plan, qui sont les seuls points par où l'ennemi passera. L'attaque générale commencera par Saint-Martin le plus bonne heure possible, à minuit, si on peut arriver. Celle du col se fera ainsi qu'il suit : 50 h., passant par le mont Colomb (Passo del Pagarin, à l'ouest du mont Clapier, à la tête du vallon de la Gordolasque, puis Passo di mont Colomb, entre ce vallon est celui de la Madonna delle Finestre), vient attaquer le poste du Clap du Magnin (sans doute Vastera di Balaour, de la carte sarde, point 1391 de la carte italienne, poste à droite du col d'après le général Garnier, *Mémoire sur le département des Alpes-Maritimes*, p. 40) ; 80 h., montant au-dessus du Baracon (par Passo del Ladro), venant des Sagne (au pied du col delle Rovine), seront pour attaquer le col ; le restant des troupes, passant sous le Bourreou (cima Agnelleria), ira attaquer la Madonne, la prenant du côté de Saint-Martin, observant que l'attaque du Clap de Magnin, et celle du col ne doivent commencer que quand la Madonne aura été attaquée ; ce qui se jugera par les coups de fusil et les cris des chasseurs. »

2. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettres de Colli, le 27 juillet, au général Christ, au comte Vital et au chevalier Bonnaud. Voici cette dernière : « Le général commandant baron de Wins m'a communiqué le plan d'une attaque que vous lui avez proposé. Je suis charmé que vous puissiez donner de nouvelles preuves de valeur ; mais j'ai lieu d'être un peu surpris de ce que vous ayez négligé de m'en faire part, d'autant plus que je vous ai donné toute la liberté d'agir, ce que je vous ai souvent répété. Vous me ferez d'abord savoir les mesures que vous prendrez de concert avec le brigadier comte Vital, ainsi qu'avec le général Christ. Je dois en être instruit d'abord et avant l'exécution du projet, pour le protéger par d'autres dispositions. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettres de Colli au général Christ, les 27 juillet et 1er août.

4. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettres de Colli à Christ, le 11 août ; à La Tour, les 26, 27, 29 et 31 août. Dans celle du 27, on trouve ce qui suit : « Le général commandant baron de Wins m'ordonne de rechef de presser l'exécution de l'entreprise du capitaine Bonnaud. Il paraît mécontent qu'elle fut retardée. Je l'avais prévu et je vous l'ai bien assuré... »

5. Le général Garnier indique 1.200 h. D'après la pièce n° 277 des Arch. de Breil, ces troupes sont les suivantes : une comp. de pionniers, chasseurs français, chasseurs de la Roque, comp. Cauvin de Nice, Comtes de Nice, Quincenet des chasseurs francs, Saissi, Galera et Falqui, de Nice, milices Cerutti.

6. Arch. de Breil, pièce n° 277. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 283. Le point de réunion, appelé Gorget dans ce dernier ouvrage, Garguet dans les documents des Arch. de Breil, n'est autre que Tetti Camus, un peu en amont du pont de Gargojola, sur la route d'Entraque à San Giacomo (*Guide des Alpes*, de Martelli et Vaccarone, t. 1, p. 40).

7. D'après ce guide, il ne faudrait que sept heures pour aller d'Entraque à Margheria Boreone, tandis que la colonne en a mis 13.

Septembre 1795. Après un repos de quelques heures, Bonnaud, craignant d'avoir décelé sa présence par les feux allumés pour sécher les hommes, se décide à attaquer, la nuit même, au lieu d'attendre au lendemain, ainsi qu'il l'avait d'abord projeté[1]. Il prescrit en conséqnence aux divers détachements de se diriger tant sur la Madone et le col de Fenestre que sur le poste de Ciriegia et sur Saint-Martin-Lantosque. L'extrême fatigue des troupes, le mauvais temps, l'obscurité de la nuit et même la mauvaise volonté de quelques officiers[2] empêchent le maintien de l'ordre et de la discipline dans les colonnes, qui se rompent et s'égarent plusieurs fois. Rebuté par ces obstacles, Bonnaud réunit 250 hommes de bonne volonté, enlève presque entièrement le poste de Ciriegia, y laisse une petite arrière-garde et marche sur Saint-Martin, qu'il atteint entre minuit et 1 heure du matin[3].

L'alerte venait à peine d'être donnée et les 400 hommes qui y étaient cantonnés[4] couraient aux armes en désordre. Heureusement, les Piémontais, suivant les instructions reçues, entourent le village, malgré leur petit nombre, au

1. Arch. de Breil, pièce n° 277 : Lettre de Bonnaud, le 27 août : « Supposons les troupes rendues au Bourg (Borgo San Dalmazzo), le samedi matin, elles s'y reposent et en partent le dimanche au matin, prenant le chemin de la ville d'Entraque, où elles trouveront un guide, qui les mènera au Garguet, où elles feront halte, y feront la soupe et s'y reposeront jusqu'au lundi matin ; d'où nous partons tous pour aller faire halte dans le bois et sur la hauteur de la Mairis (carte sarde, point 2145 de la carte italienne), où nous arriverons dans la nuit du lundi au mardi. Là, nous y passerons la journée, et le mardi au soir, à 8 heures de France, nous partirons pour arriver à Saint-Martin et à la Madone à minuit, heure à laquelle l'attaque doit se faire, si c'est possible ». Lettres de Bonnaud, le 29 août ; de la Roque, le 2 septembre.

2. Arch. de Breil ; relation de M. de Malausséna : «... mais il (le parti d'attaquer la nuit même) servit encore mieux la lâcheté et la basse jalousie de ses égaux, qui, contribuant à regret à un succès qui pouvait l'élever au-dessus d'eux, fit manquer l'expédition... La plus grande (faute) fut de ne mettre un officier supérieur en grade à la tête de l'expédition. On fit plus, on éluda la demande d'y marcher en volontaire du brave major des chasseurs nizzards qui, par son autorité et surtout par l'exemple de son dévouement au bien du service, pouvait contenir l'envie des émules de Bonneau et éviter vraisemblablement les funestes effets de son explosion. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 277 : Lettre du comte de la Roque, du Garguet, le 2 septembre : Rapport de M. de Wins et Froment, officiers de la comp. Bonnaud, d'Antrague, le 3 septembre : Relation du capitaine Andorno de Valdieri, le 7 septembre. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 284. La garde de Ciriegia était de 60 h. détachés de la Bolline, où était cantonné un demi-bataillon de la 20e demi-brigade.

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Sérurier, le 4 septembre : « 318 h., total de la force de ce cantonnement, déduction faite des gardes et détachements ». Situation du 18 août : 1er bat. de la 84e, 538 h. fournissant un poste à la Madone ; partie du 1er bat. de la 15e légère, 145 h., le reste étant à Belvédère ; partie de la 6e comp. de sapeurs, 113 h., le reste étant au col de Fremamorte ; 25 gendarmes et 30 chasseurs à cheval, très probablement employés à la correspondance et par suite dispersés.

lieu d'y pénétrer en masse avant que les Français aient pu se reconnaître. Sérurier, qui avait remplacé le général Garnier[1], rallie à la hâte quelques hommes, arrête les assaillants à l'entrée nord et donne à l'adjudant général Rambaud le temps de disposer le reste des forces. On lutte avec acharnement jusqu'à 6 heures du matin[2]. Grièvement blessé, Bonnaud se brûle la cervelle[3]. Sa troupe, réduite à une centaine d'hommes, se replie alors en bon ordre jusqu'à Ciriegia, puis sur le col delle Rovine, poursuivie par les Républicains, qui ramassent un grand nombre d'hommes et d'officiers, trop épuisés de fatigue pour tenter de nouveau le passage de la chaîne des Alpes[4]. Le comte de la Roque, avec les débris de l'expédition, revient au point de départ, le 2 septembre à l'entrée de la nuit[5]. Septembre 1795.

Dans cette même journée, la division de gauche de l'armée d'Italie repoussait également une attaque sur le col de Fenestre[6], ainsi que celles que Colli avait prescrites,

1. Arch. de la Guerre : Ordre de Berthier, le 1er août. Garnier n'avait pas été inscrit sur la liste des officiers généraux conservés, il sera réintégré trois mois après. Sérurier est arrivé à Saint-Martin, avant le 10 août. A cette date, il demande à Berthier des vivres, des mulets, etc., et il termine sa lettre ainsi qu'il suit . « Le général Vaubois (commandant à Tournoux) paraît désirer que je prolonge ma gauche vers lui. Le général Verne était prêt d'y consentir. Je m'y suis opposé, parce que ce serait amincir ma ligne, par conséquent la compromettre. Je lui ai dit de se borner à Saint-Etienne et aux avant-postes de Saint-Dalmas-le-Sauvage et du Prat. Si l'intention du général était de changer ces limites, je vous prierai de me le faire savoir. J'ai ordonné une reconnaissance au col de Fer, parce que je sais que les ennemis peuvent facilement y communiquer pour ensuite toucher sur Saint-Etienne. J'en attends le résultat. »

2. Arch. de la Guerre : Rapports de Sérurier, les 4 et 5 septembre ; Lettres de Kellermann, les 3 et 4 septembre. Situation du 6 septembre ; Relation de Kellermann. Le général Sérurier a fait deux prisonniers de sa main.

3. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Bonnaud se brûla la cervelle, pour se soustraire aux peines de l'émigration. Sa mort mit la consternation parmi sa troupe. »

4. Arch. de la Guerre : Documents précités. Le nombre des prisonniers passe successivement de 310, dont dix officiers, sur lesquels 150 ont été faits pendant le combat dans Saint-Martin, à 600, dont 357 et dix officiers étaient à Nice, le 7 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 277 et relation de M. de Malausséna ; il manquait 464 hommes. La majeure partie de ces prisonniers venaient des chasseurs de Nice et du corps franc français. Parmi ces derniers, il y avait 86 déserteurs qui, d'après les lois, devaient être passés par les armes. N'osant prescrire une semblabe hétacombe, les représentants du peuple Peyre et Maisse consultent, par lettre du 6 septembre, le comité de Salut public qui, le 18, leur répond qu'il n'a pas à interpréter les lois, qu'il serait certainement inhumain de tuer ces hommes et qu'il leur appartient d'examiner s'il n'y en a pas qui pourraient être amnistiés.

5. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 285.

6. Arch. de la Guerre : Rapport du général Sérurier, le 4 septembre : « Le général de brigade Charton me rend compte que, dans l'après-midi de cette journée (2 septembre), le col de Fenestre a été attaqué par un corps de 600 h. ; mais que la bonne contenance de nos troupes, soutenues de quelques coups de canon, ont eu bientôt terminé l'affaire et que les ennemis se sont retirés.» — Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « L'attaque du col de Fenestres et des postes placés en arrière en soutien, fut déconcertée par le mauvais temps. Il paraît cependant, d'après les relations françaises, que ce col fut alarmé dans l'après-midi, apparemment par les troupes qui, en se repliant, passèrent à sa portée.» Il est plus probable qu'il s'agit du mouvement de la petite colonne de 50 h. qui, d'après le projet de Bonnaud, devait venir par le pas de Pagarin et de mont Colomb, sur le flanc des postes du col et de la Madone des Fenestre.

Septembre 1795. à titre de diversion, aux troupes de la haute Stura[1]. Le général baron de Streng, qui les commandait, n'avait pas mis en mouvement moins de six colonnes[2]. Les deux principales devaient enlever les Républicains cantonnés à San Bernolfo, en avant de Colla Lunga, l'une en y marchant directement par le vallon des Bains de Vinadio, l'autre en débouchant sur les derrières du village par Passo Laroussa.

Mais, aux premiers coups de fusil, tirés à 6 heures du matin, les Français gagnent les retranchements construits en arrière, sur les buttes de Mouras[3]. Ils y sont renforcés et, vers 11 heures, en débouchent brusquement, refoulent l'ennemi en désordre et réoccupent San Bernolfo, faisant prisonniers le colonel Peyer-im-Hoff et 130 hommes[4].

Affaire du Petit Gibraltar ou Rocca Curaira.

M. de Wins apprenait ces divers échecs[5], au retour d'une reconnaissance qu'il avait faite entre le littoral et le Ta-

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Lettres de Colli au général de La Tour, le 27 et 31 août. Il avait ordonné aussi des attaques du côté du col de Tende, de Viozene et de Carnino, qui ne paraissent pas avoir eu lieu. « Mon but, dit-il dans la lettre du 31, n'est que de partager les forces de l'ennemi, distraire son attention de l'attaque de Bonneau, que je voudrais faire réussir par tous les moyens, pour dissiper les doutes de de Wins, que je laisse dans l'inaction les troupes et les bons officiers. »

2. Arch. de Breil, pièce n° 277 : Lettre du baron de Streng, de Demonte, le 4 septembre. Ces colonnes sont les suivantes : 1° Capitaine chevalier Jubes, 100 h.; fausse attaque sur la Lombarda par le vallon de Riofreddo et le col dei Morti. 2° Enseigne Blanc, 30 h.; surprise du poste de 16 h. à Chiaparet (Fontana di Chiaparet de la carte sarde; Baraccone, point 1567, de la carte italienne, dans le vallon de Sant'Anna). 3° Capitaine lieutenant Alyborg, 50 h. ; occupation du col de Gias de la Lausa (Lausa Bruna des cartes sarde et italienne, passage entre les vallons de Sant'Anna et di Bagni). 4° Major Belmol, 200 h.; attaque de San Bernolfo par le vallon di Bagni. 5° Colonel Peyer-im-Hoff, 170 h.; attaque de San Bernolfo par Passo Laroussa. 6° Lieutenant de milices Belmond, 100 h.; fausse attaque du côté de Salzo Moreno. — Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann et bulletin du 7 septembre : «Le 16 fructidor (2 septembre), les Piémontais ont attaqué sur tous les points la gauche de la division du général Sérurier. Ils furent d'abord repoussés de la Lombarde, où ils n'ont dû leur salut qu'aux neiges et aux brouillards. A Sainte-Anne, où nous n'étions que 200 h. et à Saint-Etienne 80, l'ennemi a été également forcé à la retraite.» Situation du 18 août : Saint-Etienne, une comp. du 1er bat. de la 84e, 46 h., et 2e comp. franche, 73 h.; Sainte-Anne, 1er bat. de la 20e, 409 h., et canonniers, 79 h.; La Lombarde, 3e bat. de la 20e, 377 h.

3. *Mémoire sur le département des Alpes-Maritimes*, par le général Garnier, p. 30 et 32.

4. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Rapport de l'adjudant général La Salcette, le 3 septembre. Bulletin du 7 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 277 : Lettre du baron de Streng, le 4 septembre, n° 278. Rapport du major Belmol, de Vinadio, le 3 septembre, et relation de M. de Malausséna. D'après ces divers documents peu précis, il semble que, par suite de la contre offensive des Français, le corps piémontais a été coupé en trois tronçons ; l'un, dont faisaient partie le baron de Streng et le capitaine d'état-major de Martinel, blessé, s'est replié directement sur les Bains de Vinadio ; le second, conduit par le major Belmol, a été obligé de prendre le Passo della Sejta ; le dernier, aux ordres du colonel Peyer-im-Hoff, ne pouvant plus gagner Passo Laroussa, du moment que les Républicains étaient de nouveau maîtres de San Bernolfo, se trouvait prisonnier.

5. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : «Mais de Wins porta l'immoralité d'annoncer à la cour de Turin la catastrophe de Bonnaud en disant : ainsi l'on se débarrasse des mauvais sujets dans les armées ; tache qu'il ne convenait nullement à lui d'imprimer à sa mémoire ; car, s'il n'eût eu le malheur de porter les armes contre sa patrie, son infortune aurait mérité des regrets.»

naro[1]. Il essaie de forcer le centre de la position française[2], Septembre 1795. constitué par une double ligne de fortifications, reliant le camp dei Fratelli ou de Poggio Grande[3] au vieux château de Zuccarello. Les sept bataillons maîtres de cette ligne[4] avaient, en grand' garde, leurs éclaireurs, retranchés sur la crête de Rocca Grande, qui barre le contrefort allant de Rocca Barbena à la Méditerranée et séparant les vallons de Zuccarello et de Toirano[5]. A droite, deux bataillons surveillaient les débouchés de Balestrino[6] et assuraient la communication avec la brigade Bizanet, chargée de garder les hauteurs des monts Acuto, Croce ou Rotondo et Piccaro, ainsi que Borghetto[7]. A gauche, cinq bataillons, dont deux de grenadiers, défendaient le versant droit du vallon de Zuccarello[8]; ils pouvaient être rapidement sou-

1. Arch. de Breil, pièce n° 231 : Correspondance de Colli, lettres des 29 et 31 août. M. de Wins couche, le 28, à Bardinetto, le 30 à Trappa, le 31, à Ceva ; le 1er septembre, il revient à Savone.

2. Arch. de Breil, pièces nos 246 et 264 : Lettre de M. de Wins, le 14 septembre; il annonce à Colli son intention d'attaquer, parce qu'il a appris l'arrivée de renforts français à Ormea. En attirant leur attention vers la droite, il espère rompre la ligne ennemie dans son centre.

3. Le premier de ces noms est celui de la carte sarde, le second celui de la carte italienne. Dans les documents français de l'époque, on désigne le plateau compris entre Poggio Grande et Pizzo Ceresa, sous les noms de Croix de Cesana ou La Ceruza. Ces divergences sont fréquentes et rendent difficiles la lecture des relations anciennes.

4. Arch. de la Guerre : situation du 18 août : 129e demi-brigade, 948 h., à Zuccarello ; 16e légère, 1072 h., au rocher d'Août ou Petit Gibraltar; 3e bat. de la 118e, 327 h , à la Croix de Cesana.

5. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna, sur le brouillon de laquelle, il existe un petit croquis correspondant à la description suivante : «L'ensemble de la disposition du Petit Gibraltar et des deux roches successives présentait le front le plus imposant. Les trois roches, couronnées par des retranchements, offraient comme des tours élevées, sur un dos, en tête de deux vallons qui, coulant en directions opposées contre le flanc de la montagne, tenaient lieu d'un grand fossé à un vaste retranchement, adossé à sa pente, qui, défendant les trois roches à revers et en flanc, empêchait de les envelopper. A ce retranchement en succédait un autre, en remontant la montagne, outre les points fortifiés à son sommet.» Ce rocher du Petit Gibraltar, appelé aussi Queta, Quenta et Curaira, dans les anciens documents, est dénommé Gran Rocca sur la carte sarde et Rocca Grande sur la carte italienne au 50,000e, où il est fort bien figuré.

6. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 1er bat. de la 100e, 304 h., au col Fraissinet, qui doit être la baisse comprise entre Poggio Grande et Monte Acuto de la carte italienne, Punta dei Fratelli et Monte Aù de la carte sarde ; 1er grenadiers, 455 h., à la croix de Balestrino, les Républicains désignaient ainsi, non la Croce di Balestrino (carte sarde), à l'ouest de Poggio Balestrino (carte italienne), au-dessus du village de ce nom, mais bien la Croce delle Vigne de la carte sarde, sur la rive droite du ruisseau del Ponte ; c'est au ravin situé à l'est de cette croix, et en face de la cascina ou moulin Cantarana, poste avancé de l'ennemi, que se terminaient les retranchements de la brigade Bizanet, d'après une carte manuscrite de l'atlas des Arch. historiques de la Guerre.

7. Arch. de la Guerre : Ordres du 31 août. Le général Bizanet remplace le général Ransonnet, envoyé au col de Tende.

8. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 70e demi-brigade, 818 h., à la gauche de Zuccarello, sur la crête d'Ineprati ou Poggio Piccone (carte sarde), entre les monts Alpe et Arena (carte italienne); 9e grenadiers. 499 h., au même point, mais à gauche et un peu plus haut, avec poste au Poggio ou Punta Monfalcone ; 11e grenadiers, 479 h., à Villaretto, butte cotée 326, sur la rive droite du ruisseau Villaro, Villara ou Valabrina.

Septembre 1795. tenus par les troupes cantonnées à Castelbianco[1], qui formaient la droite de la brigade Pijon, établie sur les deux flancs du mont Galé[2]. L'adjudant général Saint-Hilaire avait le commandement des 5.000 combattants, formant le centre de la division Masséna[3].

Le corps du général d'Argenteau, chargé de l'attaquer, est porté à 17 bataillons[4]. Deux restent au Bric Sebanco[5], quatre aux sources de la Bormida et à la Dondella[6], pour couvrir les flancs des neuf autres[7] qui, dans la nuit du 15 au 16 septembre, campent sur le mont Gardiola[8]. Les avant-postes s'établissent, à droite au Bric Curlo et à Castelvecchio[9], au centre à Pian di Prati[10], à gauche à Poggio del Arpe et à la Croix de Balestrino[11], entrant, par la Chartreuse de Toirano, en relations avec la droite autrichienne.

Le 17, trois batteries sont construites à moins de 1.000 mètres du Petit Gibraltar ou Rocca Grande[12]; elles sont armées, dans la nuit suivante, de 11 pièces[13], qui tirent

1. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 12e grenadiers, 199 h.; 1er bat. de la 101e, 356 h.; 2e de la 3e légère, 254 h.

2. Cette montagne est indiquée sous le nom de Mont Alpi dans tous les documents français.

3. Arch. de la Guerre : Ordres du 31 août : L'adjudant général Saint-Hilaire remplace le général Laharpe, qui prend, à Ormea, le commandement de la division de Sérurier, envoyé relever le général Garnier à la division de gauche.

4. Arch. de Breil, pièces nos 231 et 286 : Correspondances de Colli et de de Wins ; relation de M. de Malausséna. — *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 208.

5. Régt Archiduc-Antoine.

6. 1er bat. du 2e rég. de la légion légère piémontaise et 2e bat. du rég. de Piémont, 2 bat. du rég. de Belgiojoso.

7. Arch. de Breil, pièce no 246 : 2 bat. du rég. de Schmitfeld, 2 du rég. de Strassoldo, 2 du rég. de Nadasty, 1 des grenadiers Strassoldo, 2e bat. du rég. Carlstadt, corps franc Giulay.

8. Ce vaste plateau est désigné sous le nom de Sambucco, dans les anciens documents.

9. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « D'Argenteau couvrit sa droite par un avant-poste placé à l'ancien château du village de Castelvecchio, correspondant à celui de Zuccarello ; contre l'avenue de la gorge à la droite de ce poste, il opposa mille hommes, placés vers le fond du vallon sur la butte du mont Curlo et du croissant d'Erli. »

10. Pra di Balestrino de la carte sarde, Campo di Preti, des documents français.

11. Arch. de la Guerre, pièce no 286 et relation de M. de Malausséna. La compagnie Rodavanti, du corps franc Giulay, occupait ces points, dès le 8 ou 9 août.

12. Arch. de Breil, pièce no 282, pièce just. no 80 ; relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann, le 29 septembre, pièce just. no 81 ; relation de Kellermann. La Croix de Ferranea, signalée sans nom sur la carte italienne, à l'est du point géodésique 827, sommet de Rocca Pian di Prati, est sur la butte de la carte sarde, figurée au dessous du *t* de Pra di Balestrino. Quant à la pointe de Sambucco, où se trouvaient les deux obusiers, c'est un éperon situé entre Pian di Prati et la Croix de Ferranea.

13. Arch. de Breil, pièce no 231 et relation de Malausséna. Les deux obusiers avaient été envoyés par Colli.

sans grand effet, pendant toute la journée du 18. Ainsi prévenu, Masséna renforce cette partie de sa ligne de trois bataillons[1]. Néanmoins, pressé par un ordre positif de M. de Wins[2], d'Argenteau dirige, le lendemain à 5 heures du matin, trois colonnes sur cette forte position. Elles sont d'abord arrêtées au pied des murs en pierre sèche, puis refoulées par une sortie vigoureuse des Français, au moment où l'artillerie autrichienne avait été obligée de suspendre son feu[3]. Septembre 1795.

Cependant la colonne du centre, soutenue par la réserve et renforcée de 200 volontaires hongrois, revient à la charge; un détachement parvient à s'établir dans le premier retranchement, malgré les quartiers de rochers et les grenades lancés par les défenseurs des parties supérieures, qu'il ne peut cerner, à cause du tir de la ligne située en arrière. Profitant alors d'un moment où quelques nuages enveloppent les sommités et paralysent les efforts des assaillants, Saint-Hilaire reprend l'offensive avec trois colonnes : celle du centre marche directement par la crête au secours du Petit Gibraltar; celle de droite débouche du Fraissinet et occupe Balestrino; celle de gauche traverse le torrent Neva, en amont de Zuccarello, et s'empare de Castelvecchio et de Vecersi[4]. Les Autrichiens sont rejetés sur leurs premières positions, après quatre à cinq heures de

1. Arch. de la Guerre : Situations. Ces bataillons sont : le 10e de l'Ain, 490 h., venant de la division du centre; le 12e grenadiers, 199 h., appelé de Castelbianco, brigade Pijon, et le 3e de la 84e, 251 h., envoyé de Poggio Rotondo, brigade Bizanet, où il est remplacé par le 3e de la 89e, 260 h., détaché du mont Piccaro où était réunie toute la demi-brigade.

2. Arch. de Breil, pièce n° 269 et relation de M. de Malausséna : « Dans la nuit (du 18 au 19 septembre), d'Argenteau reçut un ordre de M. de Wins, conçu dans ces termes : Il ne faut pas seulement se contenter d'inquiéter l'ennemi dans son camp, mais il faut, demain matin, l'attaquer pour l'éloigner de vous. »

3. Les pièces just. nos 80 et 81 donnent les détails de l'attaque. Les autres documents consultés sont les suivants : Arch. de Breil, pièces nos 269 et 281. —Arch. de la Guerre: Lettres de Kellermann, le 19 septembre ; de Masséna, envoyée par les représentants du peuple, Peyre, Maisse et Ritter, au comité de Salut public, le 24 septembre. — *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 288. — *Mémoires de Roguet*, t. 1, p. 186. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 286.

4. Sur 9.000 hommes, d'Argenteau en met à peine 2.000 en action, savoir : 300 pour chacune des colonnes de droite et de gauche, 1.200 au centre, dont 600 en première ligne, 400 en réserve et les 200 volontaires de Nadasty ; enfin, le reste pour soutenir la retraite. Saint-Hilaire avait 6.000 h., dont 5.000 dans sa brigade, 1.000 de renfort ; il lui a été facile d'avoir la supériorité numérique sur les points où l'on s'est battu ; mais il est naturel aussi qu'il n'ait pas cherché à déboucher sur le plateau de Guardiola ou de Sambucco.

Septembre 1795. combat, en subissant d'assez fortes pertes[1], et les Français rentrent ensuite dans leurs lignes. En même temps, Masséna, accompagné du général Kellermann, repoussait sans difficulté une diversion tentée du côté de Borghetto[2]. Pijon en faisait autant de quelques démonstrations des Piémontais vers le mont Galé[3].

Démêlés de M. de Wins avec les Anglais et les Génois.

M. de Wins n'était pas plus heureux dans ses négociations avec les Anglais, en vue d'effectuer un débarquement pour couper les communications de l'armée d'Italie. Il ne se contente pas de répondre d'une façon dilatoire aux propositions précises du capitaine Nelson, que l'amiral Hotham avait détaché dans la Rivière du Ponent avec son vaisseau et quatre frégates, pour seconder les opérations des Autrichiens; il trouve encore le moyen d'indisposer contre lui le ministre britannique à Gênes, M. Drake, et la cour de Turin, par des propos inconsidérés sur la médiation dont l'Espagne s'était chargée entre la République française et le Piémont[4].

1. Arch, de Breil, pièce n° 280 : « Consignation sur la perte des hommes à l'attaque du 19 septembre, aux Briques de Lunaira, en hommes perdus, blessés, prisonniers et morts, daté du Mont Sambuc, le 21 septembre 1795 et signée d'Argenteau. » Relation de M. de Malausséna : «... Les Français firent 400 prisonniers, suivant leur rapport, et seulement 308, d'après celui des Autrichiens ; les Autrichiens firent un officier prisonnier et cinq soldats. Ils varient davantage sur la somme des blessés et des morts. Les Français la portent en total à 500 h., et les Autrichiens à 162, dont 51 tués ; la perte de cinq morts et de 10 blessés que se donnèrent les Français paraît invraisemblable. » — Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann et de Masséna, le 19 septembre, où il n'est indiqué que 300 prisonniers ; de Kellermann, le 29 septembre, accusant 50 tués ou blessés pour les Français.

2. Cette tentative, mentionnée dans les divers documents cités ci-dessus, paraît avoir eu peu d'importance.

3. Il n'y a d'autres renseignements à ce sujet qu'une lettre de de Wins à Colli, le 15 septembre (Arch. de Breil, pièce n° 286), par laquelle il l'engage à faire cette démonstration, que le marquis Colli avait déjà proposée au mois d'août (Relation de M. de Malausséna).

4. Arch. de Breil, pièces n° 286 : Analyse de lettres échangées entre M. d'Hauteville, ministre des affaires étrangères du roi de Sardaigne, M. Drake, ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre en Italie, et le général de Wins, au sujet des propositions du capitaine Nelson. — Jurien de la Gravière, *Guerres Maritimes sous la République et l'Empire*, t. I, p. 71 et 120. — Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 369. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 279. Les indications précises données dans cet ouvrage sont corroborées par la relation de M. de Malausséna, qui juge sévèrement la conduite des Autrichiens et des Anglais. « Un désaveu si fortement prononcé n'est qu'une raison de plus pour croire que de Wins se soit servi de ce prétexte pour continuer de retenir son armée dans l'inaction, exécuteur des desseins de la politique autrichienne à l'égard du roi de Sardaigne, depuis le commencement de cette guerre... On vit alors que les hommes s'accordent plus aisément en matière d'intérêts sordides que pour l'exécution d'exploits glorieux. De Wins, qui n'en voulait pas, parvint cependant, sous le motif spécieux de priver l'armée française de vivres, à engager le plénipotentiaire britannique à autoriser le commandant de la marine anglaise à dépasser ses instructions pour courir, de concert avec les corsaires autrichiens, sur les bâtiments des puissances neutres. De cet accord résulta une espèce de brigandage maritime qui, sans remplir ce prétendu objet militaire, acheva de faire détester son auteur et de le déshonorer par les profits particuliers qu'il en retira. Les environs de son quartier général devinrent le repaire de ce trafic honteux. Proprement son expédition sur les bords de la Ligurie se réduisit à une espèce de piraterie... » La pièce n° 283 des Arch. de Breil contient quelques détails à cet égard.

Octobre 1795

En outre, le généralissime excitait l'animosité du gouvernement et du peuple génois par des actes et des démarches injustifiables[1]. Aussi, rebuté par tant de difficultés et très souffrant, il ne songeait qu'à entrer en quartiers d'hiver[2], alors que le général Schérer arrivait à Nice, avec la mission de prendre l'offensive aussitôt que possible[3]. Les 29 et 30 septembre, Kellermann lui remettait le commandement de l'armée d'Italie et, le lendemain, se dirigeait vers celle des Alpes[4], navré de ne pouvoir conduire à la victoire les troupes incomparables dont, pendant quatre mois, il avait partagé les privations, les fatigues et les dangers; qu'il avait soutenues dans les revers par son caractère énergique et son indomptable ténacité; auxquelles enfin il avait inspiré la plus absolue confiance dans leur valeur, en les habituant à lutter, quelle que fût la force numérique de l'ennemi[5].

Opérations de l'armée des Alpes.

Animé du plus patriotique désintéressement, il s'empresse, dès son arrivée à Gap, le 8 octobre, de seconder son successeur par tous les moyens en son pouvoir[6], malgré la situation difficile et précaire de l'armée des Alpes. Là, le manque de fonds, le discrédit des assignats, les malversations avaient amené la pénurie des fourrages, par suite la ruine des moyens de transport et l'embarras dans tous les services[7].

1. Arch. de la Guerre : Mémoire de Villars au secrétaire d'Etat à Gênes, le 19 novembre. Bulletins du services des renseignements les 2, 9 et 30 juillet, 2, 8, 18 et 19 août et 4 octobre. — Arch. de Breil, pièce nº 274 et relation de M. de Malaussèna. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 279. — *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 251. — Costa de Beauregard, *Un homme d'autrefois*, p. 291.

2. *Memoires de Thaon de Revel*, p. 281 et 288.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 17, 19 et 29 septembre. Il part de Perpignan le 18, est à Montpellier, le 19, et à Nice, le 28 à midi. Lettre du comité de Salut public, les 5 et 29 septembre ; il est étonné de le savoir encore à Perpignan ; il faut agir vivement du côté de l'Italie, finir brillamment cette campagne, et commencer l'autre de bonne heure, pour la « mener à la française. »

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 28 et 30 septembre ; de Schérer, le 29 du même mois.

5. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Lettre du comité de Salut public, le 29 septembre, envoyant le décret de la Convention, proclamant que l'armée d'Italie ne cesse de bien mériter de la patrie.

6. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Lettres de Kellermann, les 9, 21 et 31 octobre ; de Berthier, le 31 octobre ; de Gauthier, le 6 octobre, etc.

7. Arch. de la Guerre : Lettres de Réal, les 24 juin, 5 et 18 septembre ; de Kellermann, le 6 décembre ; de Berthier, les 23 août, 13 et 31 octobre, 11 décembre ; de Piston, le 21 août, du commissaire ordonnateur Dennié, les 18 et 25 août, 2 et 7 septembre. Dès le 7 août, il était dû, pour les fourrages, 20 millions ; il en aurait fallu 50 et il restait dans la caisse 20.000 livres. Conseil de guerre du 31 octobre. Lettres du comité de Salut public, les 15 et 26 septembre ; du Directoire exécutif, le 18 décembre, etc.

Octobre 1795. Toutefois, comme les troupes étaient peu nombreuses, eu égard au territoire occupé, elles parvenaient à vivre assez bien. Il y avait peu de malades [1] et la désertion à l'intérieur était moins forte qu'à l'armée d'Italie [2]. Les cadres annoncés au commencement de l'année n'arrivant pas, on s'était décidé à former deux demi-brigades provisoires, outre les trois régulières, provenant de l'amalgame des bataillons de l'ancienne armée avec les bataillons de volontaires [3].

Cette opération était contrariée par l'envoi de trois bataillons aux représentants du peuple à Lyon, pour comprimer des soulèvements dans le département de la Haute-Loire [4], et par les reconnaissances offensives, prescrites par Kellermann en vue de favoriser les opérations de l'armée d'Italie [5]. Malgré la chute des neiges et la rigueur de la température, les troupes sont maintenues en cantonnements dans les hautes vallées et tentent à plusieurs reprises des coups de main heureux, mais sans grand résultat, auxquels ripostent les Piémontais [6]. Elles n'entrent en quartiers d'hiver qu'au commencement de décembre, après avoir appris officiellement le succès remporté par l'armée d'Italie [7].

1. Arch. de la Guerre : Conseil de guerre du 31 octobre. A ce moment, il n'y a dans l'armée que 1.050 malades, y compris les galeux.

2. Arch. de la Guerre : Situations.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Berthier. Ordres de Piston, les 28 et 30 septembre, 1er octobre, etc. Ces demi-brigades sont formées de la manière suivante : 2e légère avec le 2e bat. d'infanterie légère, le 9e Isère, le 1er franc de la République ; la 45e, avec le 1er bat. du 23e rég., le 1er Basses-Alpes, le 1er Lozère ; la 146e, avec le 2e bat. du 79e rég. le 1er Côte-d'Or, le 8e Isère ; la 200e provisoire avec les 3e Jura, 6e Ain, 6e Côte-d'Or ; la 201e provisoire, avec les 4e Ain, 5e Jura, 5e Rhône-et-Loire.

4. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple à Lyon, les 18 et 24 octobre ; de Réal, le 15 octobre ; de Kellermann, les 9, 16, 21 et 30 octobre, 10 et 16 novembre ; de Berthier, les 10, 16, 26 octobre et 2 novembre ; de Piston, le 16 octobre ; du général Chapsal, le 26 septembre ; du comité de Salut public, le 24 octobre.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 9, 21 et 31 octobre ; de Berthier, les 10 octobre et 2 novembre.

6. Arch. de la Guerre : Relation de Kellermann. Lettres de ce général, les 16, 19 et 24 octobre, 14, 17, 20 et 21 novembre, 2 et 3 décembre ; de Berthier, les 18, 19 et 25 octobre, 11, 13, 18, 19 et 30 novembre ; de Piston, le 15 octobre ; de Pouget, le 19 octobre ; de Vaubois, les 12 et 22 octobre, 3 et 18 novembre ; de Valette, le 14 novembre, d'Andrieu, adjoint aux adjudants généraux, le 18 octobre ; du représentant du peuple Réal, le 15 novembre. Bulletins des 17 octobre, 1, 11 et 13 novembre. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 263 et suiv. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 290. Les dates de ces diverses affaires sont les suivantes : en Maurienne, 14, 25, 26, 29 octobre ; dans le Briançonnais, 14 novembre ; en Queyras, 26 octobre et 14 novembre ; dans la vallée de l'Ubaye, 14, 15, 20, 21, 26, 30 octobre et 8 novembre.

7. Arch. de la Guerre : Projet de cantonnement joint à la lettre de Kellermann du 6 décembre. Lettres de ce général, les 9 décembre 1795 et 1er janvier 1796. Instructions pour les généraux commandant les divisions, le 10 décembre. Lettres de Berthier, les 14 octobre, 18, 19, 26 novembre et 2 décembre ; de l'adjudant général Alméras, le 12 novembre ; du Directoire, les 5 et 15 décembre, etc.

Octobre 1795.

Arrivée des renforts à l'armée d'Italie.

L'offensive que cette armée devait prendre, avait été retardée par la lente arrivée des renforts. Le premier corps, de 6.000 hommes, tiré des armées du Rhin et Moselle et annoncé, dès le mois de juin, par le comité de Salut public[1], est réduit à trois demi-brigades d'infanterie[2] et au 8e dragons[3], soit environ 5.000 combattants[4]. Il atteint Bourg au commencement de juillet[5] et est aussitôt requis par les représentants du peuple envoyés à Lyon pour y faire respecter l'autorité du gouvernement[6]. Sur les instances du comité de Salut public, des généraux Kellermann et Moulin[7], deux bataillons et deux escadrons de dragons sont seuls maintenus dans cette ville à la fin de juillet[8]; le reste est employé à renforcer l'armée des Alpes et à constituer à Tournoux un important rassemblement, d'où sont tirés successivement pour l'armée d'Italie huit bataillons en septembre et octobre[9].

Le second corps, de 10.000 hommes, prélevé sur les mêmes armées du Rhin et Moselle, n'arrive à Bourg, en

1. Voir Ch. 1er de cette Partie.

2. 6e légère, 1.215 présents sur 2.240 effectifs; 199e, 1.478 présents sur 2.244 effectifs; 60e, 2.097 présents sur 2.403 effectifs.

3. 353 h., dont 36 à pied et 28 avec des chevaux éclopés, sur 450 effectifs.

4. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, le 12 juillet ; de Chiappe et Beffroy, le 5 juillet ; de Chiappe, le 19 juillet; de Kellermann, le 21 juillet ; de Moulin, le 8 juillet; de Piston, les 25 et 29 juin, 3, 13 et 14 juillet ; du général Ravier, le 12 juillet. Itinéraires des quatre colonnes, le 17 juin, et situation des forces à leur arrivée à Bourg, classée au 28 septembre. Les trois premières colonnes sont composées chacune d'une demi-brigade d'infanterie. La quatrième devait en comprendre une autre, qui est remplacée par le 8e dragons. Aussi avait-on cru d'abord qu'il n'arrivait que 3.800 h.

5. Dates d'arrivée à Bourg : 6e légère, 5 juillet ; 199e, 7 juillet ; 60e, 9 juillet ; 8e dragons, 11 juillet.

6. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 9, 19 et 28 juin ; des représentants du peuple envoyés à Lyon, les 2 et 19 juillet ; de Kellermann, les 11 et 18 juillet ; de Piston, les 3, 6, 15 juillet et 14 août, de l'adjudant général Collinet, les 13, 25 juin et 1er juillet, etc. Le général de division Chapsal prend le commandement de Lyon, le 6 juillet; il est remplacé, le 14 août par le général Lapoype. Les colonnes venant du Rhin partent de Bourg les 7, 9, 11 et 13 juillet ; les trois demi-brigades campent aux Brotteaux ou cantonnent à Lyon ; le 8e dragons est réparti entre Lyon, Vienne, Montluel, Grenoble et Chambéry.

7. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 15, 19 et 28 juillet ; de Moulin, le 8 juillet ; de Kellermann, le 11 juillet.

8. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple à Lyon, le 21 juillet ; de Berthier, le 7 juillet ; de Piston, le 12 juillet. — Ce sont les 1er et 2e bat de la 60e, 1.2 0 h.

9. Arch. de la Guerre : Situation. Relation de Kellermann. Lettres de ce général, les 9 et 16 août ; de Moulin, les 1er août et 3 septembre ; de Berthier, les 12, 19, 21 juillet, 1, 3, 6, 8, 16, 23, 28 août, 12, 17 et 26 septembre ; de Piston, les 12, 20, 21, 22, 23, 25 juillet et 14 août. Les huit bataillons tirés du camp de Tournoux sont les suivants : 1° appartenant à l'armée des Alpes : 1er Isère, 811 h.; 1er Aude, 845 h.; 1er Drome, 294 h., qui forment le 23 septembre la 209e demi-brigade provisoire, 1.486 h., répartie entre Saint-Etienne, Isola, Sant'Anna, la Lombarda, Valdeblore et Saint-Martin-Lantosque ; 2°, venant du Rhin : 2e et 3e bat. de la 6e légère, et la 199e entière, arrivant à la gauche de l'armée d'Italie dans le courant de septembre et présentant ensemble 2.314 combattants.

Octobre 1795. trois colonnes, qu'à la fin d'août[1]. Une demi-brigade en est encore distraite pour pacifier la Haute-Loire[2]. Deux sont immédiatement dirigées sur l'armée d'Italie, qu'elles rejoignent en septembre[3]. Elles sont suivies, au commencement de novembre, par deux bataillons seulement, dont un de l'armée des Alpes[4], où restent en échange les onze derniers bataillons. En somme, des 13.000 fantassins venant du Rhin, 5 à 6.000 seulement parviennent jusqu'à l'armée d'Italie[5]. Quant aux 2.000 cavaliers, fort mal montés et équipés, ils sont obligés de s'échelonner dans la vallée du Rhône, faute de fourrages[6]. Les déchets n'étaient pas moins sensibles dans les troupes provenant de l'armée des Pyrénées-Orientales.

Un corps de 18 bataillons, avec le 22e régiment de chasseurs à cheval, présentant 6.000 combattants, part de Perpignan, le 18 août, en trois colonnes[7]. Dans la première, la cavalerie est requise par les représentants du peuple à Marseille et l'effectif diminué des deux tiers par les maladies et les désertions[8]. La seconde est appelée et maintenue quelques jours par le représentant du peuple Boursault, à Avignon, afin d'y maintenir l'ordre et de concourir à la recherche des déserteurs et des insoumis. Elle est

1 Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 19 juillet, 9, 11, 15, 25 août et 12 septembre ; de Peyre et Maisse, le 3 septembre ; de Pille, le 2 août ; de Kellermann, les 12, 13 août et 3 septembre ; de Berthier, les 29 juillet, 1er et 28 août ; de Piston, les 18 et 31 août. Par suite d'un malentendu, la marche des deux dernières colonnes avait été suspendue à Briançon. Les trois colonnes arrivent à Bourg dans l'ordre suivant : le 18 août, la 152e, 1.026 h ; la 170e, 760 h.; le 27 août, la 32e légère, 951 h ; la 18e légère, 1.044 h.; le 5e dragons, 630 h.; le 29 août, la 16e, 1.263 h.; la 193e, 1.179 h.; la 180e, 1.186 h.; le 7e bis hussards, 630 h.; le 11 septembre, le 10e chasseurs à cheval, 560 h.; ensemble, 7.409 fantassins et 1.820 cavaliers, ou 9.229 h.

2. Arch. de la Guerre : Situation. Lettre de Piston, le 3 septembre. C'est la 16e demi-brig.

3. Les 152e de bataille et 32e légère.

4. 2e bat. de la 170e, venant du Rhin, ayant moins de 300 h., et 3e bat. de la 45e formée à l'armée des Alpes.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 20 et 28 septembre ; de Berthier, le 19 du même mois ; de Peyre et Maisse, le 2 octobre. Situations.

6. Arch. de la Guerre, passim.

7. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 29 juillet, 11, 15, 21 et 27 août ; de Berthier, le 30 août. Itinéraire des trois colonnes, le 30 août : La première, sous l'adjudant général Rusca, 1.916 h., dont 260 de trois escadrons du 22e chasseurs, sera à Béziers, le 21 août ; à Montpellier, le 24 ; à Tarascon, le 28 ; à Aix, le 2 septembre ; la seconde, sous le général Victor Perrin, 1.584 h.. suit le même itinéraire et atteindra Aix, le 5 septembre ; la troisième, sous le général Banel, 1.892 h., dont 260 de trois escadrons du 22e chasseurs, sera à Aix, le 7 septembre.

8. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, le 6 septembre ; de Berthier, le 11 : d'Alexandre, le 13 ; de Boursault, représentant du peuple à Avignon, le 8 septembre. La première colonne ne présente plus que 650 hommes à son arrivée à Aix, d'après Boursault ; d'après Kellermann, 574 fantassins et 150 chevaux atteignent Nice.

ensuite dirigée sur Nice par marches forcées, ainsi que la troisième. Toutes deux n'entrent en ligne, à la fin de septembre, qu'avec la moitié de leur effectif[1]. Octobre 1795.

Les 22.000 hommes de renfort espérés, se trouvant ainsi réduits à 8 ou 10.000[2], Schérer, d'accord avec Kellermann, se décide à différer son attaque[3] jusqu'au moment où il aura été rejoint par les 34 bataillons et les deux régiments de cavalerie, dont il a ordonné l'envoi, en quatre divisions, avant son départ de Perpignan[4]. Mais cinq de ces bataillons restent dans les Pyrénées[5]; six sont détournés de leur route et gardés à Marseille par le représentant du peuple Guérin[6]; six autres restent quelque temps à Avignon et dans les environs[7]. Enfin les fatigues éprouvées au cours des marches sans séjour sont telles que plus de la moitié des hommes entrent dans les hôpitaux. Sur 10.000 fusils, c'est à peine si 3 ou 4.000 atteignent, dans le courant d'octobre, l'aile droite de l'armée d'Italie[8], dont les trois divisions comptent moins de 35.000 combattants[9].

1. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 9, 11, 12 et 18 septembre, de Peyre et de Maisse, le 3; de Boursault, le 8 ; de Kellermann, les 3, 5 et 6 ; de Schérer, le 19 ; de Berthier, les 17 et 21 septembre ; de Victor, le 28 août. Les deux dernières colonnes sont réduites à 1.200 h. La troisième quitte Nîmes, où elle s'est arrêtée le 5 septembre, en même temps que la première part d'Aix. Quant à la seconde, elle abandonne Avignon, le 8, y laissant 250 fantassins et 63 cavaliers. Sur la plainte de Kellermann, le comité de Salut public inflige au général Victor Perrin une punition d'un mois d'arrêt, qui a dû être levée, après les explications de Schérer et de Boursault.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 6 août, 20 et 28 septembre ; de Schérer, le 30 septembre ; de Berthier, les 14 et 19 septembre ; de Peyre et Maisse, le 2 octobre ; Notes de Calmet-Beauvoisin sur l'armée d'Italie, le 30 septembre.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 30 septembre ; de Kellermann, les 30 septembre et 4 octobre; du comité de Salut public, les 8 et 9 octobre.

4. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 11, 25, 30 août, 4, 7, 12 et 18 septembre ; de Kellermann, le 24 août ; de Schérer, les 17 et 19 septembre. Ces troupes sont les suivantes : 5e dragons et 1er hussards ; 39e, 55e, 69e, 105e, 145e, 147e demi-brigades régulières, 4e, 6e, 13e, 14e et 15e provisoires ; un bat. de grenadiers, le seul qu'on ait pu former, vu la faiblesse d'un grand nombre de bat., réduits à moins de 150 h. Les quatre divisions sont sous les ordres des généraux Charlet, Ménard, Guillot et Augereau.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 13 octobre ; du comité de Salut public, le 24. Ces bat. sont celui des grenadiers, le 1er de la 6e provisoire, le 1er du Mont-Blanc, le 3e du Tarn et le 4e du Lot, faisant aussi partie des demi-brigades provisoires.

6. Arch de la Guerre : Lettre de Schérer, les 12 et 13 octobre ; de Gaultier, le 21 ; du comité de Salut public, le 23.

7. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 16 octobre.

8. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 10 et 12 octobre ; de Gaultier, le 13. Les trois demi-brigades de la première division arrivent à Nice, le 10 octobre avec 950 h. sur 2.400 ; la moitié de la seconde division arrive le 13, avec 700 h sur 1.640.

9. Arch. de la Guerre, situation du 22 novembre : 1re division, 12,875 présents sur 25,062 effectifs ; 2e division, 12,341 sur 20,145 ; 3e division, 8,072 sur 16,828 ; total : 33,288 sur 62,035 ; 19,183 sont dans les hopitaux ou en désertion. La situation du 23 octobre porte en effet l'annotation suivante : «On remarquera qu'il se trouve, dans la case des hopitaux externes, 25,884 h. (pour toute l'armée d'Italie, y compris les divisions de la cote). Mais dans ce nombre sont compris les hommes dans les hopitaux de l'intérieur depuis 18 mois, la plupart désertés, morts et non rentrés ; l'état actuel des hòpitaux de l'armée n'étant que de 8.000 h., dont 6,000 fiévreux et 2,000 blessés, ce qui fera une diminution de 17,884 h. dans le total de l'effectif.»

Novembre 1795.

Le mauvais temps empêche de prendre l'offensive.

Bien que ces forces fussent à peine égales à celles de l'ennemi, qui occupait de fortes positions, retranchées et munies d'une nombreuse artillerie[1], le pénurie de tous les services était si grande qu'il fallait nécessairement attaquer ou reculer[2]. L'offensive avait été d'ailleurs trop différée au gré du comité de Salut public[3], qui avait besoin d'un succès pour contrebalancer les échecs sur le Rhin[4] et les effets de l'insurrection du 13 vendémiaire à Paris[5], ainsi que pour donner un certain prestige au nouveau pouvoir central, créé par la Constitution de l'an III[6].

Au commencement de novembre, les troupes étaient concentrées, en vue de l'opération projetée par Kellermann[7], et un équipage de siège embarqué à Antibes[8]. Des reconnaissances offensives, faites en septembre et octo-

1. Arch. de Breil, pièce n° 268 et relation de M. de Malausséna. Partie du corps d'armée de Colli opposée à la division de gauche de l'aile droite de l'armée d'Italie, 11,478 h., dont 5.230 sur la rive gauche du Tanaro et 6.248 sur la rive droite ; corps d'armée autrichien, 30.000 h. environ ; total 40.000 h. Ce chiffre n'a rien d'exagéré ; car, même en admettant qu'aucun des 12 bat. autrichiens stationnés en Lombardie n'ait rejoint l'armée, bien que le service des renseignements de l'armée française indique de semblables mouvements, et, même l'envoi de troupes de l'intérieur de l'empire (Arch. de la Guerre : Lettres des 7, 16, 17, 20, 30 juillet, 4, 5, 9, 17, 18, 19, 27, 28 août et 16 septembre), il est permis de supposer que, suivant l'habitude allemande, les corps de troupe ont été tenus au complet par les envois des dépots. En tout cas, il est bien certain que le corps franc Giulay a été augmenté d'un bat. (Arch. de Breil, pièce n° 282 k : Lettres de M. de Wins à Colli, les 13 et 18 septembre, au sujet de l'emploi de ce bataillon). Par contre, il semble que le chiffre de 50.000 h., indiqué dans les documents français, est trop fort, à moins qu'il ne comprenne le reste du corps de Colli, présentant 13.385 combattants.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, le 6 octobre ; de Schérer, les 3 et 5 ; de Gaultier, les 6, 21 et 30 ; de Vignolle, les 14 octobre et 30 novembre. Voir pièce just. n° 82, la lettre de Schérer du 3 octobre.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 5, 7, 11 septembre, 8, 9, 10, 23 et 24 octobre ; des représentants du peuple Peyre, Maisse et Ritter, les 2 et 11 octobre ; de Schérer, le 30 septembre.

4. Jomini. *Histoire des Guerres de la Révolution*, t. VII, p. 200 et suiv. Retraite de Jourdan sur la rive gauche du Rhin, le 16 octobre ; retraite de Pichegru sur Manheim, le 18 du même mois.

5. Mignet, *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 170. — Arch. de Breil, pièces n°s 282 k et 274.

6. Le Directoire s'installe le 27 octobre. La Constitution de l'an III avait été présentée à l'acceptation de l'armée et l'on trouve, dans les Archives de la Guerre, des comptes rendus des cérémonies auxquelles il avait été procédé à cet égard. Mais il ne semble pas qu'elles aient excité beaucoup d'enthousiasme. Voir notamment les *Mémoires de Roguet*, t. I, p. 190 et les *Souvenirs militaires et intimes de Pelleport*, t. I, p. 30.

7. Arch. de la Guerre : Situation du 6 novembre : Relation de Costa de Beauregard. Lettre de Kellermann, le 3 septembre, pièce just. n° 79. Lettres de Schérer, les 1er et 4 novembre ; de Berthier, les 30 août, 8, 9 et 14 septembre ; de Gaultier, les 30 août, 21 et 30 octobre ; de Vignolles, les 14 octobre et 3 novembre. Schérer est parti de Nice, le 18 octobre, et est arrivé à Albenga le 22 ; il était accompagné du sous-chef d'état-major Vignolle, du chef de brigade du génie Clausade et du chef de bataillon d'artillerie Andreossy. — Arch. de Breil, pièce n° 282 : Rapports de quinzaine sur la force et la position des troupes françaises, particulièrement ceux d'octobre, et précis motivé des mouvements du corps d'armée aux ordres du général Colli, depuis la fin d'octobre 1795 jusqu'au commencement de l'année suivante. D'apres le style, ces documents paraissent avoir été tous rédigés par M. Costa de Beauregard.

8. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 2 septembre et 4 octobre.

bre[1], avaient permis de se rendre un compte exact de la disposition des forces ennemies, et, le 13 novembre, à titre de diversion, un coup de main était tenté, sans résultat, il est vrai, sur Voltri, où l'on croyait que se trouvaient le trésor de l'armée autrichienne et de grands magasins[2]. Grâce aux plus grands efforts, les vivres et les moyens de transport indispensables étaient réunis[3]. Il ne manquait plus que des chaussures, sans lesquelles les soldats ne pouvaient se mouvoir à travers les rochers qui séparaient les deux armées, sur ce front de 50 kilomètres, entre les sources du Tanaro et Loano[4]. Enfin, un bâtiment chargé de souliers[5] étant parvenu à Albenga le 11, ordre est donné de commencer l'attaque le 17[6].

Novembre 1795.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de l'adjudant général Franceschi, les 8 octobre et 11 novembre. — Arch. de Breil, pièces n[os] 231 et 282 : Lettres de Colli, le 25 septembre et de M. de Wins, le 5 octobre « Relazione dei fatti seguiti in Trappa dai 21 ottobre sino alla ritirata di Solar de la Chiusa. »—*Mémoires de Masséna*, t. I, p. 221. — *Mémoires du maréchal duc de Bellune*, t. 1, p. 344. — *Memoires de Roguet*, t. I, p. 189. Les principales affaires sont les suivantes : A Trappa, les 24 septembre et 24 octobre, général Miollis; redoutes de Castellaro, entre Toirano et Loano, nuit du 4 au 5 octobre, général Victor; Sambucco et Balestrino, nuits des 12 au 13, 13 au 14, 14 au 15 octobre, adjudant général Saint-Hilaire.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Villars, le 20 novembre: Copie du « Rapport ou compte rendu de l'expédition de Voltri, qui a été faite par le commandant du corps franc, en date du 23 brumaire (14 novembre) de l'an IV de la République française, une et indivisible. » Cette pièce, envoyée par Villars, est très complète, mais trop longue pour être insérée aux pièces just. On trouve du reste des renseignements exacts à cet égard dans les *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 222. — Manuscrit du commandant du génie Paulinier, exemplaire annoté par le général Roguet, qui donne sur cette expédition quelques détails dans ses *Mémoires*, t. I. p. 162. — Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Le projet d'attaque de Schérer paraît avoir été combiné avec une entreprise propre à répandre l'alarme sur les derrières de l'armée autrichienne, exécutée la nuit du 10 au 11 novembre (la relation française dit que l'on est arrivé à Voltri le 22 brumaire, 13 novembre, à 3 h. du mat.), par le baron Tauffer, sujet de l'Autriche expatrié, servant en France ; lequel, ayant rassemblé 3 à 400 hommes à Gênes, et secondé par des marins d'une frégate stationnée dans ce port (d'après la relation française, il n'y avait en tout que 60 hommes, dont deux sous-officiers de la corvette *La Brune*), vinrent, partie par terre et par mer, tomber sur les magasins des Autrichiens à Voltri. On prit d'abord des précautions pour se soutenir dans ce lieu, en y plaçant deux pièces d'artillerie. Mais les Autrichiens ne leur donnèrent pas le temps de s'y établir. Un détachement de 200 hommes, avec corps d'infanterie, expédié à la hâte par le général Winkeim des environs de Savone, arrivant sur eux au point du jour, en fit le plus grand nombre prisonnier, avec Tauffer, auquel on fit subir la peine des traîtres. 1.000 Autrichiens, par représailles, se portèrent dans le faubourg de Gênes, où ils enlevèrent un grand magasin d'approvisionnements formé par un négociant génois pour l'armée française. Cette petite diversion n'eut pas d'autre conséquence; elle exigeait plus de monde pour remplir son objet. »

3. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 24 août et 18 septembre; de Ritter, le 15 novembre ; de Schérer, les 1[er] et 4 novembre. On avait cuit à Marseille du biscuit pour 30.000 h. pendant 15 jours. Des mulets avaient été requis par force dans le pays génois ; mais il fallait de fortes escortes pour garder les conducteurs, que l'on ne pouvait payer.

4. Arch. de la Guerre: Lettres de Ritter, le 15 novembre ; de Schérer, les 13 octobre et 4 novembre ; de Gaultier, le 10 novembre ; de Vignolle, le 3 novembre.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Villars, le 15 décembre. Un corsaire portant 12.000 paires de souliers, a passé au milieu des Anglais. 10.000 paires avaient été déjà envoyées par la corvette *La Brune*. Lettre de Schérer, le 21 décembre, indiquant 16.000 paires. Jomini, *Histoire des Guerres de la Révolution*, t. VII, p. 308, dit que ce bâtiment a apporté 24.000 paires de souliers. Koch, *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 232, n'en mentionne que 12.000 paires, ce qui paraît plus probable, d'après une lettre de Gaultier, le 10 novembre (Arch. de la Guerre), où il est dit qu'on en attend 10.000.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Ritter, le 15 novembre. Instructions de Schérer aux généraux, le 1[er] novembre. Instructions d'Augereau, les 12 et 13 novembre.

Novembre 1795. La veille au soir, au moment où les colonnes d'attaque[1] commencent à se rassembler, éclate une violente tempête, qui, pendant deux jours, balaie les tentes de tous les camps, couvre les hauts sommets d'une neige épaisse de plusieurs pieds et rend tout mouvement impossible[2]. Sérurier, replacé à la tête de la division d'Ormea depuis la fin d'octobre, fait replier les postes du haut Tanaro et du col de Termini, devenus inutiles. Ceux des Piémontais, répartis à la tête des vallées de l'Erro et de la Corsaglia, à l'égard desquels Colli ne prend pas la même précaution, sont obligés de se retirer après avoir excessivement souffert.

Les Républicains quittent également le sommet du mont Galé[3], mais se maintiennent sur ses contreforts, bien qu'au prix des plus grandes privations[4], tandis que, dès la première nuit, une partie des troupes de d'Argenteau abandonne Sambucco, plus exposé aux vents du large. Dans la nuit suivante, ce général en ayant obtenu la permission, se retire avec le reste de ses forces sur Bardinetto, par un temps affreux, qui cause la perte des munitions et amène l'abandon momentané de l'artillerie[5]. Celle-ci est sauvée, dans la matinée du 16 novembre, par des volontaires de différents corps autrichiens et piémontais, que protègent

1. Arch. de la Guerre : Instructions de Schérer, le 1er novembre, et d'Augereau, les 12, 13 et 15 novembre. Lettres de Schérer, les 1er et 4 novembre. Dans cette dernière, adressée à Berthier, il dit que, par suite des mouvements de l'ennemi, il a dû faire quelques modifications au plan de Kellermann. Il est probable qu'il s'agit du renforcement des Piémontais dans la vallée du Tanaro, et de l'établissement des Autrichiens à Sambucco, qui l'a conduit à scinder en deux l'attaque du centre, afin de menacer l'ennemi à la fois de front et de flanc. L'attaque de gauche devant former trois colonnes et celle de droite deux, on a bien sept colonnes.

2. Arch. de la Guerre : Relation de M. Costa de Beauregard ; mémoire du commandant Paulinier. Relation officielle de la bataille de Loano Lettres d'Augereau, le 16 novembre ; de Schérer et du représentant du peuple Réal, le 18 ; ce dernier dit que des oliviers ont été renversés par le vent.

3. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna, pièce n° 230 k : Lettres de Colli à de Wins, les 15, 17 et 19 novembre, annonçant la chute de la neige et l'abandon du mont Galé par les Français ; et 282 n : congrès des capitaines des grenadiers, tenu à Pra Robert, le 17 novembre à 11 h. du mat., contresigné colonel de Sainte-Rose, commandant le poste.

4. Arch. de la Guerre : Relation de Paulinier. Lettre d'Augereau, le 17 novembre.

5. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « La permission de sortir d'une situation aussi critique lui étant parvenue, il décampa, la nuit du 15 au 16 novembre, avec un temps affreux, qui causa la perte de toutes les munitions et de tous les effets de campement. La promesse de payer largement les soldats qui en auraient porté fut inutile. Ceux qui s'en chargèrent, culbutés par la tourmente, durent les jeter pour se sauver. Les braises des feux, emportées par les vents, occasionnant l'explosion de quantité de munitions et d'une vingtaine de grenades, augmentèrent l'horreur de ce malheureux repliement. A l'exception des troupes laissées à la garde de la baisse de Roccabarbena, les autres furent s'abriter dans Bardinetto. A force de bras, on retira l'artillerie ; mais ceux qui la traînaient durent la laisser à moitié chemin, pour ne pas périr de froid. »

les arrière-gardes destinées à occuper Rocca Barbena et Sebanco. Une patrouille française, sortie du Petiti Gbraltar[1], l'empêche d'avancer. Novembre 1795.

Informé de cette déroute, le général Charlet prononce, le lendemain, une forte reconnaissance, tant sur ces points, où il s'assure du départ de l'ennemi, que sur Balestrino. De ce dernier côté, il est arrêté par les habitants et une division du régiment Archiduc-Antoine, qui y est cantonnée. Mais, le surlendemain, cette troupe se replie sur la Chartreuse de Toirano, afin d'assurer la liaison entre le reste du régiment, maintenu à Carpe, et l'aile gauche de l'armée impériale[2].

Nouveau projet d'opérations.

Cet événement fortuit modifiait la situation à l'avantage des Français. En dirigeant le principal effort par la vallée du Tanaro, Kellermann avait en vue de tourner et de prendre à revers la ligne imposante, occupée et retranchée par les Autrichiens entre le col de San Bernardo et Loano ; toutefois, le succès définitif dépendait de l'occupation du mont Spinarda sur la rive droite de ce cours d'eau[3]. Or, Colli, s'attendant à être attaqué depuis trois semaines, paraissait avoir renforcé ses positions autant que possible[4],

1. Arch. de Breil, pièce n° 230 : Lettre de Colli à de Wins, les 17 et 19 novembre, lui rendant compte des ordres donnés pour la construction de baracons à Sambucco, et n° 282 : Rapport de d'Argenteau sur la retraite du Sambucco ; note du chevalier Bonne de Monte-Lingo, le 20 novembre ; connaissances données par le porte-enseigne Macotto, du rég. de Piémont « sur la retraite de l'artillerie de S. M. au camp de Sambucco. »

2. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna et pièce n° 282 a : Relation du secrétaire de Balestrino. — Arch. de la Guerre : Lettres d'Augereau, le 17 novembre ; de Schérer et du représentant du peuple Réal, le 18. Ordre, le même jour, d'Augereau à Victor. Charlet avait dirigé 1.800 h. sur Sambucco, 600 sur Balestrino. Augereau se plaint de n'avoir pas été avisé, parce qu'il aurait coupé aux Autrichiens la retraite, qu'ils effectuent le 19, à la suite d'une démonstration de Victor, la veille.

3. Arch. de la Guerre : Relation du commandant du génie Paulinier : « Ce plan était superbe ; il devait en résulter la perte entière de l'armée austro-sarde ou celle des Français. Il n'est pas douteux que ce plan était dans le genre de la tactique des Français et qu'il aurait réussi, si les ennemis l'avaient ignoré ; mais ils en étaient instruits et avaient fait leurs préparatifs en conséquence. » — Koch, dans les *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 228 et suiv., fournit de longs détails sur les ordres donnés aux diverses colonnes pour l'exécution du plan de Kellermann et fait une remarque analogue.

4. Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard. — Arch. de Breil, pièce n° 282 b et c. Cette dernière pièce, qui est le rapport officiel de Colli sur la bataille de Loano, se trouvant dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 289 et suiv., n'a pas été reproduite aux pièces just. Mais on donne, sous le n° 84, une lettre de Colli au roi, le 24 novembre. Quant aux rapports de quinzaine, rédigés, comme ce document, par le chef d'état-major marquis Costa de Beauregard, ils sont particulièrement intéressants, à partir du 1er septembre. Par suite de l'enlèvement près d'Oneille, le 20 août, d'un courrier français porteur de situations et autres documents officiels, l'état-major piémontais connaît très exactement la force et la position de l'armée française ; au moyen des renseignements journaliers, il suit, avec une remarquable sagacité, tous ses mouvements, malgré les marches et contre-marches effectuées en septembre, sur l'ordre de Kellermann, pour tromper l'ennemi (Arch. de la Guerre : Lettre de Berthier à Clarke, le 22 novembre 1795).

Novembre 1795. et l'issue du premier mouvement restait en somme aléatoire, du moment que la neige empêchait toute opération sur le versant gauche du Tanaro[1].

Dès lors, ne convenait-il pas de reporter les forces, inutilisables dans cette direction, sur le centre, où l'abandon du camp du Sambucco par d'Argenteau permettait aux Républicains de se jeter entre les masses des alliés, pour les accabler successivement? Le projet de cette manœuvre avait été déjà élaboré par Masséna; il fut donc facile d'en arrêter les bases définitives dans un conseil de guerre réuni par Schérer[2].

L'exécution n'en pouvait avoir lieu qu'au bout des quelques jours, indispensables pour ramener aux environs de Zuccarello les troupes qui venaient d'être massées autour d'Ormea. On en profitait pour donner le change à l'ennemi, en faisant annoncer publiquement que 8,000 hommes, aux

1. Arch. de la Guerre: Mémoire de M. Costa de Beauregard: « Mais la neige, qui tomba à la fin d'octobre, changea toute cette combinaison. L'ennemi ne pouvait plus nous donner d'inquiétude par le revers septentrional des montagnes, qui était entièrement obstrué. Les postes du col de Casotto, de Mindino et de Prariondo, n'étant presque plus tenables, ne pouvaient plus être considérés que comme des points d'appui et non comme des points de résistance. Ils faisaient par conséquent solution de continuité entre les vallées qui s'y adossaient et obstacle à la réunion des troupes destinées en premier lieu à les défendre. Il fallait se hâter de changer les dispositions défensives, puisque la nature des lieux avait changé. Il fallait retirer des vallées de Corsaglia et de Casotto tout ce qui s'y trouvait de troupes, pour en former à Priola une grande réserve, propre à soutenir au besoin la droite et la gauche de la vallée. Nous aurions eu par là une première et une deuxième lignes, et le tout ensemble aurait été fortement lié. Ces changements n'eurent pas lieu et nous atteignîmes le 15 de novembre dans une position devenue faible et mauvaise, de très forte qu'elle était auparavant. Les troupes étaient harassées et dégoûtées de souffrir toujours dans l'immobillité. L'ennemi était toujours plus menaçant. L'horrible tourmente qui régna dans la nuit du 15 au 16 novembre, nous empêcha d'être attaqués à cette époque et vraisemblablement elle nous épargna un revers. » — Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « A la vérité, les effets du mauvais temps dérangèrent le projet d'attaque de Schérer, mais ils en facilitèrent l'exécution d'une autre manière. Cependant il pouvait encore suivre son premier plan en s'ouvrant les gorges du Tanaro, s'il eût pu soupçonner l'incurie de Colli, de n'avoir rassemblé sur ce débouché toutes les troupes devenues inutiles ailleurs. Il était même naturel de conjecturer que ces mouvements l'eussent fait renforcer des troupes repliées des Alpes, comme aurait dû le faire la Cour de Turin, si elle n'eût manqué entièrement d'un bon conseil de direction des forces militaires. Dans cette occasion, ni Piémontais, ni Autrichiens, ne firent rien de ce que commandaient les circonstances. » Afin de permettre de porter un jugement raisonné sur cette opinion des Piémontais, si contraire à celle des Français, voici les effectifs dont disposaient, dans cette partie, les deux adversaires au mois de novembre : Colli avait (Arch. de Breil, pièce n°s 276 et 282), sur la rive gauche du Tanaro, 3.379 h. et, sur la rive droite, 7.445 h. ; en tout, 10.824 h. Les forces, aux ordres de Sérurier, dans cette même vallée (Arch. de la Guerre, situations), étaient de 15 à 16.000 combattants.

2. *Mémoires de Masséna, t. I. p. 232.* — *Mémoires de Roguet, t. I. p. 191.* — Arch. de la Guerre: Lettre de Vignolle à Berthier, le 3 novembre: « Il est reconnu que le général Schérer a de grands talents militaires, mais je suis bien convaincu que, sans le général Masséna, il n'aurait pu, par le défaut de connaissances des localités, donner des instructions bien détaillées aux généraux destinés au commandement des colonnes qui doivent agir. Telle est du moins mon opinion. Aussi le général en chef témoigne-t-il la plus grande confiance au général Masséna. »

Novembre 1795.

ordres du général Laharpe, quittaient la vallée du Tanaro et allaient prendre des quartiers d'hiver dans la Rivière de Gênes [1]. M. de Wins accueillait cette nouvelle d'autant plus facilement que, le 20 novembre, il envoyait au baron Colli un projet de cantonnement. Puis, se sentant assez souffrant, il remettait le commandement au général Wallis, le surlendemain. Ainsi, c'était au moment où ils croyaient la campagne terminée, que les 40,000 Austro-Sardes, postés entre le mont Berlino et la Méditerranée, étaient attaqués vigoureusement par 25 à 30,000 Républicains déterminés, répartis en trois corps [2].

Bataille de Loano. Journée du 23 novembre. Corps de Sérurier.

A gauche, Sérurier n'employait que la moitié des 10,000 combattants qu'il avait conservés [3] pour contenir un nombre égal de Piémontais disposés sur deux lignes, en travers

1. *Mémoires de Roguet, t. I. p. 192.* — Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard. Situations des 6 et 22 novembre. 3,000 h. au moins étaient passés de la droite et du centre dans la vallée du Tanaro ; il en revient plus de 6,000. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

2. Arch. de Breil, pièce n° 230 : Lettre de Colli à M. de Wins, le 21 novembre, lui accusant réception de son plan de cantonnement. Relation de M. de Malausséna. « Avant même la chute des neiges, de Wins avait ordonné de faire les dispositions pour abriter pendant l'hiver les troupes des avant-postes, qu'il projetait de laisser au long de la ligne. Le désir de finir la campagne, détournant de croire à une attaque imminente, était si fortement répandu qu'on regardait, dans les quartiers généraux, ceux qui ne partageaient pas ce sentiment comme ridicules, ou partisans de l'ennemi. On crut véritable le bruit répandu par les Français, en partant d'Ormea, d'aller en quartier d'hiver, pour donner le change sur leur marche pour se rendre du côté de Zuccarello, en conséquence des nouvelles dispositions d'attaque ; de sorte que, la veille même de la bataille de Loano, de Wins s'éloigna des environs de la ligne et Colli, dans ce jour, ultima la destination des quartiers d'hiver, pour l'expédier à la cour, afin d'avoir son approbation. » — Arch. de la Guerre : Mémoire de Costa de Beauregard : « Il est bon d'observer que le général en chef affectait depuis quelque temps de ne rien répondre aux rapports du général Colli sur l'accroissement des forces ennemies et sur les menaces d'attaque dont il était l'objet. Il avait l'air de croire ces rapports exagérés et d'en faire peu de cas. Apprenant ce que les troupes du général d'Argenteau avaient eu à souffrir pendant la tourmente du 15 et du 16, il les fit descendre des hauteurs dans le bassin de Bardinetto et, quatre jours après, il envoya au général Colli un projet de cantonnement de ses troupes autrichiennes, avec ordre de cantonner au plus tot et sur les mêmes principes les troupes piémontaises. Mais la bataille coupa court à tous les arrangements pour motiver l'ordre de cantonner l'armée. Le général de Wins avait allégué la retraite d'une partie des troupes ennemies qu'il supposait être parties dans leurs quartiers d'hiver. » Il convient cependant de remarquer que l'ennemi n'a pas été absolument surpris; puisque, d'après la pièce n° 282 des Arch. de Breil, les troupes piémontaises, gardant les abords de Trappa, renvoient leurs équipages à Mursecco, dans la nuit du 22 au 23 novembre, et que, d'autre part, on lit, dans les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 351 : « Wallis avait été prévenu par des espions fidèles du mouvement qui avait lieu dans le camp républicain ; il avait aussitôt donné des instructions à ses généraux ; les troupes étaient sous les armes dans les redoutes ; sur tous les points de fortes patrouilles étaient envoyées de moment en moment, pour garantir de toute surprise et tâcher de connaître nos projets : si nous étions prêts pour l'attaque, les Autrichiens ne l'étaient pas moins pour la défense. »

3. Arch. de la Guerre : Situation du 22 novembre. — *Mémoires de Masséna*, t. 1. p. 292, pièce just. n° IX. Ce dernier document (ordre de bataille de l'armée française pour la bataille de Loano), n'existe pas aux Arch. de la Guerre. Il présente quelques inexactitudes, et ne comprend pas quelques corps qui sont cités dans les relations. La division Sérurier y est indiquée avec un effectif total de 5,155 combattants, bien que la situation donne 10,169 présents sous les armes.

Novembre 1795. de la vallée du Tanaro [1]. Sur la rive gauche, 2,000 hommes campés à Pratorotondo ou cantonnés à la Chartreuse de Casotto, à Nascio, Capello et Ponte [2], servaient de réserve à deux détachements, d'un millier d'hommes chacun, gardant le val de l'Inferno [3].

Brigade Miollis. Le 23 à la pointe du jour, le général Miollis fait attaquer ces troupes par 2 ou 3,000 hommes [4], qui débouchent par Pianbernardo et se divisent en trois colonnes. Tandis que celle de gauche remonte le vallon pour atteindre le mont Berlino, celle du centre s'établit au passage de Bertolini et celle de droite enlève les hameaux de Pennoni, puis marche sur Ponte par les pentes boisées du mont Grappiolli.

Le détachement piémontais de la droite, aux ordres du lieutenant-colonel Pallavicini, abandonne le village de l'Inferno ; mais, appuyant solidement sa droite au mont Berlino, se maintient sur la crête depuis Mulatté jusqu'aux rochers dominant le passage de Bertolini, que les Républicains sont obligés d'abandonner vers midi, devant l'attaque de renforts tirés de la seconde ligne [5]. Au même moment, le détachement de la gauche, commandé par le

1. Ce récit de la bataille de Loano est composé au moyen des documents suivants, dont sont tirés les détails donnés en note, et que l'on énumère une fois pour toutes, afin d'éviter de nombreuses redites : Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard. Relation du commandant du génie Paulinier ; relations officielles classées au 23 novembre. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna ; pièces nos 280, 281, 282, 284 et 285 ; l'avant-dernière aux pièces just. n° 84. — *Mémoires de Masséna*, par Koch. — *La guerre des Alpes* par Thaon de Revel. — *Mémoires du duc de Bellune.* — *Mémoires militaires de Roguet.* — *Souvenirs militaires et intimes du général de Pelleport.*

2. A Pratorotondo, bat. de garnison autrichien, 442 ; bat. d'Oneille, 285 ; bat. de Tortone, 300 ; à Casotto, bat. de Chablais, 525 ; à Nascio, 4 comp. chasseurs de la légion légère, 163 ; à Capello, bat. de Piémont, 260 ; à Ponte, centurie d'Acqui, 125.

3. Corps du lieutenant-colonel marquis Pallavicini : Au mont Berlino, chasseurs de Mondovi, 84, et des milices, avec grand'garde à Monte Grosso ; à Mulatté, grenadiers de la légion légère, 126 ; à Val d'Inferno, rég. de Mondovi, 730, et des milices à Bertolini, comp. franche Buriasque, 70. — Corps du chevalier Ferrero : à Trappa et en arrière, avec grand'garde à Pianbernardo, corps franc Giulay, 400 ; chasseurs francs Saint-Ambroise et Pandini, 271 ; chasseurs choisis de Nice, 284.

4. Le chiffre de 3,000 h. est donné dans les documents piémontais ; il paraît exagéré. D'après la situation du 22 novembre, il y avait bien 3,204 h. sur le versant gauche du Tanaro ; mais dans cet effectif sont compris les postes de surveillance du côté du col de Termini ; il est aussi naturel que quelques troupes soient restées en position pour assurer la retraite. Le chiffre de 2,201, qui résulte des indications de l'ordre de bataille des *Mémoires de Masséna*, semble donc admissible.

5. Une centurie de Chablais, venant de Casotto ; quatre comp. de chasseurs de la légion légère, capitaine Bourgeois, venant de Nascio ; 80 volontaires du 1er bat. de Piémont, chevalier d'Isola qui fut tué, venant de Capello.

chevalier Ferrero, qui s'était rallié sur la butte de Rocca Destra[1], en avant de Ponte, soutenu par le premier bataillon du régiment de Tortone, reprend l'offensive et refoule également les Français sur Trappa. La colonne de gauche, qui s'était bornée à piller les hameaux de Mulatté, était obligée de suivre ce double mouvement de retraite. Novembre 1795.

Tandis que ces événements se passaient sur le versant gauche du Tanaro, quelques centaines d'hommes[2] s'étaient portés à Trappa et marchaient rapidement sur Ponte par la route. Ils sont flanqués par un détachement qui, après avoir passé le Tanaro à gué à hauteur de la Maddalena, cherche en vain à gagner Pietra Degna, occupé par le 5e bataillon de grenadiers. De son côté, le 2e bataillon du 2e régiment de la légion légère se déploie dans les rochers dominant le fond de la vallée, entre Strette et une batterie de deux pièces construite au-dessus de Trinita, pour couvrir le camp de 10 escadrons établi dans la plaine de Garessio. Par un feu vif et bien ajusté, il force la colonne à rebrousser chemin. Le soir, les deux partis reprennent leurs postes respectifs sans grandes pertes [3].

Colonne conduite par Sérurier.

Le combat était plus violent au col de San Bernardo, où se trouvait un millier d'hommes dirigés par le lieutenant-colonel marquis Colli [4], en mesure d'être soutenus rapidement par autant de grenadiers, campés sur le plateau de Cianea [5]. Le général Sérurier part du camp de Villar

1. Ce nom n'est porté sur aucune carte. La position de ce point est ainsi déterminée dans le rapport du chevalier Ferrero : « Rocca dei Fra, à l'entrée du vallon tendant à Casotto. »

2. 500 d'après le rapport du lieutenant-colonel, chevalier Balegno, du 2e rég. de la légion légère.

3. D'après les documents des Arch. de Breil, les Piémontais perdent neuf tués, dont un officier, 37 blessés, et 72 prisonniers, dont le major Piosasco et le lieutenant Périné, de la légion légère, le capitaine Saint-Ambroise, commandant une comp. franche ; les Français auraient laissé 20 tués et 22 prisonniers.

4. Au mont Pennino, trois comp. d'un bat. du corps franc Giulay, organisé en septembre, 5 à 600 d'après M. de Malausséna ; au col San Bernardo, bat. de chasseurs Colli à huit comp., 390 ; une comp. de chasseurs d'Oneille, une comp. de pionniers, capitaine Govon, 84.

5. 1er bat. lieutenant-colonel, chevalier du Tour, 431 ; 8e bat. colonel chevalier Dichat, 11e bat. chevalier d'Andermatt, 297, venu de Frabosa à Garessio, puis envoyé au Bric dello Schiavo et engagé vers la Dondella.

Novembre 1795. Soprano avec 3.000 hommes environ [1], qu'il divise en trois colonnes au pied de mont Galé, vers 6 heures du matin. Agissant simultanément, ces colonnes culbutent en un instant 5 à 600 Croates de nouvelle levée, placés en avant-postes sur le Pennino. L'une reste en réserve sur ce sommet ; une autre s'établit vers Gabbiani, face au bataillon de grenadiers de Pietra Degna [2] ; la dernière et la plus importante repousse deux compagnies de chasseurs de Costa Minuta [3], où le marquis Colli cherchait à rallier les Croates[4].

Cet officier n'a que le temps de jeter ses forces dans les deux redoutes construites au col San Bernardo [5] ; celle de l'ouest, défendue par 300 hommes [6], est aussitôt attaquée par une nuée de tirailleurs, qui s'embusquent derrière la chapelle et dans un pli de terrain voisin. Vers 9 heures du matin, Sérurier, pour tenter l'assaut, se porte sur la gauche avec 4 à 500 hommes, descend dans le vallon de Garessio, gagne la crête au pied de laquelle ce village est bâti, y laisse un détachement face au vieux château ; puis, remontant et profitant des avantages du terrain, s'approche

1. Le chiffre de 3.000 h. est donné par M. de Malausséna ; il est fort probable, en effet, si la situation du 22 novembre ne donne que 2.124 h. à Villar Soprano et Chioso, dont 1,667, d'après Koch auraient marché, il convient d'observer qu'il y a en outre au moins 1.277 h. cantonnés en arrière qui ont pris part à l'action ; soit en tout 2.944.

2. Rapport du major chevalier de Castelbourg, commandant le 5e bat. de grenadiers : « Une partie demeura en observation sur la crête entre l'Apennin et Pietra Degna, tenant ainsi les grenadiers en échec. »

3. Ce point, qui n'est désigné sur aucune carte, est le petit plateau à la cote 1000, immédiatement au sud-ouest du col San Bernardo, dominant les cascines Sibilla au nord, Lisotti au sud.

4. Rapport du capitaine chevalier Maistre : « Le lieutenant-colonel marquis Colli, commandant les avant-postes, fit aussitôt occuper la redoute de la droite par les trois dernières, et avec les deux compagnies du centre, il marcha au-devant de l'ennemi. Son intention était d'en retarder l'impulsion, de rallier les Croates et de donner à tout le monde le temps de se reconnaître. Il s'avança jusqu'à Costa Minuta, petit rideau entre l'Apennin et la redoute. Mais, malgré tous les efforts, il ne put retenir les fuyards et pensa en être renversé lui-même. Déjà deux colonnes latérales l'avaient dépassé, et ce ne fut pas sans peine qu'il put se rallier sous la protection du feu de sa redoute. Il prit alors le parti de s'y renfermer, renonçant à son premier projet, qui avait été de manœuvrer entre les points de résistance. »

5. La carte italienne indique très nettement deux petits mamelons, à 300 mètres l'un de l'autre, sur le col San Bernardo. Celui du nord-ouest est plus bas que l'autre ; le chemin de la crête passe entre les deux mamelons.

6. Cinq premières comp. des chasseurs de Colli, une comp. des chasseurs d'Oneille, une comp. de pionniers.

peu à peu de la face ouest de la redoute, qu'il crible de balles[1]. Novembre 1795.

Mais pendant ce temps, cinq compagnies des 1er et 8e bataillons de grenadiers étaient accourues de la Cianea[2]. L'une se jette dans le fossé, d'où elle tire comme d'un retranchement ; les autres s'établissent de façon à flanquer l'ouvrage sur sa droite, en sorte qu'au moment où ils quittent leurs couverts pour l'assaillir, les Républicains, accueillis par un feu croisé, perdent immédiatement une centaine d'hommes et se replient en désordre[3]. Au même instant, deux coups, tirés à toute volée d'une batterie de pièces de 8, construite au Bric dello Schiavo, produisent une terreur panique[4] et secondent un retour offensif des Piémontais, qui font 60 prisonniers, dont 18 officiers. Vers midi, Sérurier rallie ses troupes à Costa Minuta ; il y reste en position jusqu'au lendemain à 9 heures du matin et rentre alors à Villar Soprano, Quoiqu'infructueuse et assez meurtrière[5], cette attaque avait masqué et par conséquent facilité l'opération capitale du corps de Masséna.

1. Rapport du chevalier Maistre : « ...puis remontant par une crête qui vient se terminer au glacis de la redoute, mais qui tenait l'ennemi longtemps à couvert du feu. (La carte italienne indique fort bien le site.) Une compagnie de chasseurs, qui avait campé là, y avait pratiqué plusieurs trous et laissé des débris de huttes. A la faveur de ces faibles abris, l'ennemi parut vouloir tenter un véritable assaut. Le général Sérurier, qui était lui-même sur ce point avec nombre d'officiers, animait les soldats et les poussait dans ces trous vers la crête du glacis. Quelques-uns s'y tapirent et ne voulurent plus en sortir ; on les y assommait à coups de pierres. »

2. Deux comp. du rég. de Nice, appartenant au 1er bat. ; trois comp. du 8e bat.; l'une du rég. des gardes, capitaine de la Cluse, a combattu dans le fossé ; les deux autres des rég d'Asti et de Casal, sous les ordres du major baron d'Ahenas, ont agi sur le flanc droit de la redoute.

3. 80 morts et plus de 30 blessés laissés sur le terrain, d'après les Arch. de Breil.

4. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Le bruit du canon soutint sa réputation. »

5. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Les défenseurs souffrirent considérablement. Les petits canons, dont la portée à mitraille est moindre que celle du fusil, usés (sic), avec de larges ouvertures aux angles (c'est-à-dire mis en batterie à barbette) les exposant aux enfilades, leur nuisirent beaucoup. Presque tous les artilleurs, avec l'officier qui les servaient, furent tués. » Le rapport du chevalier de Maistre pour le bat. de chasseurs Colli, n'est pas complet et ne donne pas les pertes. Les grenadiers ont eu trois tués et 12 blessés, dont deux sous-lieutenants ; l'un d'eux est mort 20 jours après. D'après une note de la pièce n° 282 des Arch. de Breil, les Piémontais auraient eu, dans la journée du 23, 17 officiers et 150 hommes tués ou blessés, et trois officiers prisonniers, savoir : M. Piosasque et Perini d'Acqui, ainsi que le capitaine de milices Saint-Ambroise. Ils auraient pris 21 officiers et 160 sous-officiers et soldats français. La relation de Schérer se borne à dire qu'on a perdu beaucoup de monde à l'attaque du col de San Bernardo, et cite le chef de brigade Malin Larivoire comme tué. Jomini indique 250 à 300 h. tués, blessés ou prisonniers.

Novembre 1795.

Corps de Masséna.

Ce corps devait s'établir entre les Piémontais et les Autrichiens, en occupant Bardinetto, où s'était réfugié le gros de la division d'Argenteau, à la suite de la tourmente du 16. Ces 4.000 combattants étaient assez éloignés des postes laissés aux deux passages retranchés qui donnent accès dans la vallée de la Bormida, sur les flancs de Rocca Barbena [1].

A l'est de ce rocher, gardé par quelques détachements du régiment de Schmitfeld des grenadiers Strassoldo, un millier de Croates était dans la baisse de Sebanco, pour communiquer avec le bataillon de la brigade Ternay, cantonné à Carpe [2]. A l'ouest de Rocca Barbena, 1.500 hommes du régiment de Strassoldo campaient vers les sources de la Bormida, au pied du mont Lingo, dont la défense était confiée à deux faibles bataillons piémontais [3]. Placés sous les ordres du comte d'Argenteau, ceux-ci se relient aux défenseurs du col San Bernardo par trois compagnies de chasseurs, qui sont placées au Bric Schenasso ainsi qu'à Cerisola [4], et que soutiennent le 1er bataillon de chasseurs, le régiment de Belgiojoso et le 4e grenadiers, échelonnés sur la crête depuis la Dondella jusqu'à la Cianea [5].

Pour attaquer ces 10.000 hommes, fatigués et démoralisés, répartis sur une grande surface de terrain et dépendant

1. Dans les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 350, il n'est indiqué que 3.500 h. Cependant ce corps de d'Argenteau se compose de sept à huit bat., savoir : un ou deux du corps franc Giulay dans la baisse de Sebanco, à l'est de Rocca Barbena, deux du rég de Strassoldo, à l'ouest du même rocher ; deux des rég. de Schmitfeld et Nadasty, un des grenadiers Strassoldo, à Bardinetto, moins les détachements laissés à Rocca Barbena. En supposant même ces bat. d'un effectif de plus de 1.000 h. à l'ouverture de la campagne, réduits de moitié, on atteindrait environ 4.000 h

2. Par la mise aux ordres du général d'Argenteau, du rég. de Strassoldo, la brigade Ternay est réduite à trois bat., savoir : 1er de Carl Staader à Dari et dans les retranchements voisins, un bat. du rég. Archiduc-Antoine à la Certosa de Toirano, l'autre à Carpe.

3. 2e bat. du Piémont, commandé par le lieutenant-colonel chevalier Bonadona ; 1er bat. du 2e rég. de la légion légère.

4. Comp. de chasseurs de Stettler, 72 h., entre le mont Lingo et le Bric Schenasso ; comp. de chasseurs d'Acqui, 90 h., à Bric Schenasso ; comp. des chasseurs de Nice Domerego, 100 h., à Cerisola.

5. La position militaire désignée sous le nom de Dondella est le mamelon situé entre les brics Tencione et Schenasso de la carte italienne et indiqué sur la carte sarde par le nom B. Tencione. Le bat. de chasseurs Saluggia campait sur le revers oriental de ce mamelon, tandis que le rég. de Belgiojoso était sur le revers occidental, dans le col entre ce mamelon et celui coté 1110 sur la carte italienne et marqué B. del Zovo sur la carte sarde. Enfin le 4e bat. de grenadiers était plus à l'ouest, dans le col entre ce dernier mamelon 1110 et la Cianea.

de deux chefs distincts, peu d'accord entre eux, Masséna dispose de 12 à 13.000 combattants pleins d'enthousiasme. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, ils se rassemblent, à l'insu de l'ennemi, en trois masses : à droite, 4.000 hommes, sous Charlet, sur le mont Guardiola ; au centre, 3.500, sous Bizanet, à Croce Lumaira ; à gauche, 5.000, sous Laharpe, au Bric Curlo[1]. Vers 4 heures du matin, l'avant-garde de cette dernière division enlève, dans les granges de Praetto, une cinquantaine de Piémontais qui y avaient cherché un abri. Avertie par les quelques hommes qui s'échappent, une partie des troupes en position sur la crête s'élance pour délivrer les prisonniers[2]. Novembre 1795.

Division Laharpe

Le général Laharpe profite du désordre causé par ce mouvement pour marcher rapidement, à la tête de 3.000 hommes, sur le col entre le mont Lingo et le Bric Schenasso, qu'il atteint vers 7 heures du matin. Grâce à sa supériorité numérique, il n'a pas de peine à contenir les quelques centaines de combattants qui se trouvent sur ces deux points[3]. Il cherche même à les envelopper en dirigeant deux détachements sur leurs flancs.

Celui de gauche gagne la Dondella, que le 1er bataillon de chasseurs Saluggia a abandonné pour se porter au Bric Schenasso, en soutien de la première ligne. Les chasseurs ont à peine le temps de se replier en désordre vers le 4e bataillon de grenadiers, campé au pied de la Cianea ; ils y sont bientôt rejoints par le régiment de Belgio-

1. D'après Koch, p. 235, Masséna aurait réuni et harangué ses troupes le 21 novembre ; parce qu'il oublie qu'en l'an IV, le 2 frimaire était le 23. Roguet, p. 194, mentionne un ordre du jour et non une harangue, ce qui est plus probable ; car il est bien certain que le rassemblement a été fait de nuit, puisque dans cette partie du terrain, le corps d'Argenteau a été surpris. Pelleport, p. 33, mentionne des mouvements préliminaires pour donner le change à l'ennemi, mais il commet une double erreur en assignant la date du 24 novembre pour ces mouvements et celle du 26, pour le 2 frimaire.

2. Les Piémontais enlevés dans les granges de Praetto, appartenaient au 2e bat. de Piémont et à la légion légère. 50 volontaires de ces bat. et 40 h., c'est-à-dire à peu près la moitié de la comp. Gattinara, des chasseurs d'Acqui, sont partis pour les délivrer.

3. Les bat. de Piémont et de la légion légère ne devaient pas présenter 600 h. Quant au bat. de chasseurs Saluggia, accouru dès 6 h. du mat. au Bric Schenasso, au secours du marquis de Gattinara, il est de 400 h.

Novembre 1795. joso[1]. Il était à peu près 10 heures du matin. Le baron Colli arrivait à la Cianea en même temps que les 9e et 11e bataillons de grenadiers, appelés de Pian di Robergo et de Garessio[2]. Au même moment, la compagnie Domerego, des chasseurs de Nice, ayant évacué Cerisola, atteignait Varidone. Tranquillisé sur l'issue de l'attaque du col de San Bernardo, Colli profite de cette concentration de 2.000 hommes environ[3]; il les rallie, les encourage et les jette sur les Français, qui sont refoulés jusqu'à la Dondella où, appuyés aux Brics Tencione et Schenasso, ils se maintiennent[4].

Le détachement républicain de droite avait rapidement cerné et pris les deux bataillons piémontais défendant le mont Lingo[5]. Assailli alors en flanc et à revers, le régiment de Strassoldo doit quitter les retranchements en tête de la Bormida, attaqués vainement de front par Saint-Hilaire avec le reste de la division Laharpe[6]. Il perd ses

1. Le rapport du rég. de Belgiojoso n'existant pas, on ne sait pourquoi ce rég., qui avait 839 combattants, a été refoulé si rapidement. D'après les relations du colonel Saluggia et du major d'Auvare, le bat. de chasseurs Saluggia s'est replié sur Varidone, par le camp abandonné de Belgiojoso et par le revers méridional du mamelon 1110, et le rég. serait arrivé, peu après lui, par le revers septentrional. Il est donc probable qu'il s'était porté au Bric Tencione (de la carte italienne) et qu'il a craint d'être enveloppé en voyant les Français occuper La Dondella. M. de Malausséna est très sévère pour ces troupes: «La fuite des chasseurs, tournés à la droite du Monte Lingo, poursuivis par une bande d'éclaireurs, suffit pour faire replier dans le camp de la Cianea, les postes en échelons au long de l'Apennin, ressortant du commandement de Colli. Deux bat. auxiliaires (Belgiojoso) abandonnèrent leur camp avec deux canons. Un bataillon de grenadiers livra le sien pour se mettre sous la protection de la Cianea; il se forma en arrière du camp, au lieu de se ranger sur le front où, protégeant la retraite des autres troupes et leur donnant le moyen de se former, ils eussent été en situation avantageuse d'arrêter les éclaireurs. Ce bat. essuya quelque temps le feu qu'ils lui firent à couvert des huttes du camp d'où ils le fusillaient sans danger. »

2. Le 11e bat. de grenadiers est parti à 8 h. de Garessio et s'est porté au Bric dello Schiavo entre le col San Bernardo et Cianea.

3. D'après la situation du 20 août: 9e grenadiers, 340; 11e grenadiers, 297; 4e grenadiers, 334; Belgiojoso, 839; chasseurs Saluggia, 400; chasseurs de Nice, 100; total: 2.310, plus les débris des chasseurs d'Acqui et de Stettler, mais moins les pertes déjà subies.

4. Les chasseurs, le 4e grenadiers et Belgiojoso, soit 1.600 h., ont attaqué de front; le 9e grenadiers a menacé la droite des Républicains, qui étaient en train de piller le camp de Varidone; les chasseurs de Nice se sont portés sur leur gauche et ont repris, dans le vallon d'Ortica, une pièce de campagne qu'un détachement traînait vers Cerisola; le 11e grenadiers formait la réserve.

5. D'après une note de la pièce n° 285 des Arch. de Breil, il aurait rejoint, le 26 novembre, 60 h. de la légion légère, 150 du bat. de Piémont, avec les lieutenants Macot et Bussolin, ce dernier commandant le bat. Cependant sur la situation du 5 décembre, ce bat. n'est porté qu'à trois officiers et 96 h.; quant au premier, il n'y figure pas. Il n'y avait au sommet du mont Lingo qu'une redoute pour une comp.

6. Le général Saint-Hilaire a 2.000 h. Du Bric Curlo il est descendu pour traverser le ravin Vernea, gagner les cascines d'Aglio, puis est monté à l'attaque de la baisse. Il avait à supporter de front le feu de quatre canons de trois impériaux et de deux pièces de montagne piémontaises, tandis qu'il était fusillé de flanc par les défenseurs de Rocca Barbena. Il a fait trois assauts infructueux d'après le rapport de d'Argenteau. M. de Malausséna remarque que: « les défenses surabondantes ici, manquant sur Monte Lingo, devinrent inutiles par la perte de ce mont. »

canons et est vivement poursuivi, malgré le secours de quatre compagnies du régiment de Nadasty, conduites par le général Liptai à la cassine Bormida, sur l'ordre du comte d'Argenteau. Novembre 1795.

Division Charlet. Prévenu vers 6 heures et demie du matin seulement, ce général s'était aussitôt porté à Rocca Barbena avec des Croates, suivis de deux divisions de Nadasty; il prescrivait en même temps au régiment de Schmitfeld et aux grenadiers Strassoldo de marcher vers le Bric Sebanco[1]. La division Charlet s'était déjà mise en mouvement dans cette dernière direction, sur trois colonnes, pour enlever la pointe Alzabecchi[2]. Quelques retranchements y avaient été élevés; aux premiers coups de fusil, le bataillon du régiment Archiduc-Antoine, cantonné à Carpe et renforcé par deux compagnies envoyées de Toirano, les avait occupés et, par son feu bien ajusté, joint au tir des Croates postés à l'est de Rocca Barbena, il arrête les Républicains, ébranlés en voyant tomber le général Charlet, mortellement blessé.

Masséna accourt sur ce point et y établit le combat avec une partie de la réserve ; le reste, conduit par Bizanet, aborde de front les rochers de Rocca Barbena[3]. Bien que soutenus par quelques pelotons de Croates[4], les défenseurs de cette forte position, découverts par la retraite du régiment de Strassoldo, sont refoulés et leur déroute entraîne celle du corps franc de la baisse de Sebanco. La pointe Alzabecchi peut ainsi être assaillie par le nord et les

1. D'Argenteau dit avoir été informé à 5 h. du matin par des paysans du « Zuovo de Tograno » (?), qu'on entendait du canon du côté de la mer : mais ce n'est qu' « à l'aube du jour » qu'il a reçu un rapport du capitaine de Croates Clobosizchi, lui annonçant de la part du général Ternay, qu'il allait être attaqué.

2. Dans les relations françaises, on dit Malsabecco pour Alzabecchi, et Banco ou Bianco pour Sebanco.

3. Argenteau assigne 4.000 h. pour cette colonne ; cependant la réserve tout entière n'avait que 3.687 combattants, d'après la pièce just. n° IX des *Mémoires de Masséna.*

4. Cinq pelotons tirés des deux divisions, ou quatre comp., aux ordres du capitaine Schandel, d'après le rapport de d'Argenteau, qui concorde rigoureusement avec les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 357.

Novembre 1795. soldats du régiment Archiduc-Antoine, acculés aux escarpements des pentes orientales, sont presque tous contraints de mettre bas les armes [1].

Retraite du corps d'Argenteau.

Sous les efforts réunis de la division Charlet et de la réserve de Bizanet, le régiment de Schmitfeld et les grenadiers Strassoldo sont rejetés alors du contrefort du Bric Sebanco sur Bardinetto [2], où se rallient également les Croates, les régiments de Strassoldo et de Nadasty, ramenés par Liptai du haut vallon de la Bormida [3]. Les Autrichiens prennent ensuite position, à 2 kilomètres en aval de ce village, sur l'éperon de Castellaro [4]. Mais, menacé, de front par le gros des Républicains, qui s'avance sur la route du fond de la vallée; de flanc par les éclaireurs de Laharpe, qui filent vers Calissano le long des hauteurs de Costa Grossa, et par une colonne que Cervoni dirige sur Melogno par le Bric Caplin [5]; manquant d'ailleurs de vivres et de munitions

1. Koch, p. 239, semble indiquer que l'on s'est emparé d'abord d'Alzabecchi, puis de Rocca Barbena ; mais il est probable qu'il confond ce dernier point avec le Bric Sebanco. La relation officielle mentionne positivement que l'on s'est emparé d'abord de Rocca Barbena, puis de Malsabecco ou Alzabecchi et enfin de Banco ou Sebanco ; ce qui est plus naturel, et d'ailleurs fort bien exposé par M. de Malausséna. Au surplus, d'après les relations piémontaises et autrichiennes, les deux attaques de Charlet et de Laharpe se sont faites à peu près en même temps. La première a été ralentie par le désordre survenu à la suite de la blessure de ce général ; la seconde a été au contraire très impétueuse. A 9 h. du matin au plus tard, le mont Lingo a été pris et le rég. de Strassoldo refoulé ; à 10 h., Rocca Barbena a été enlevé. C'est entre 11 h. et midi que d'Argenteau s'est replié sur Bardinetto.

2. D'après le rapport de d'Argenteau. le rég. de Schmitfeld et les grenadiers de Strassoldo, ont été obligés de descendre du contrefort sur Frascheri et Strada, par les cassines Nicampi, tandis que le reste des troupes, abandonnant encore deux canons, a suivi le vallon de la Bormida, passant aux cassines Borgnia.

3. D'Argenteau indique que les Français ont été repoussés deux fois à l'attaque du village de Bardinetto.

4. Castellaro, c'est l'ancien château de Bardinetto.

5. Le maréchal duc de Bellune indique dans ses *Mémoires*, p. 358, que Cervoni a marché à Melogno par Carpe et le mont Calvo, ce qui concorde avec les indications données par Augereau dans son instruction au général Banel. C'était probablement ce qui était prévu. Mais l'obligation d'employer toutes les forces pour refouler d'Argenteau d'abord de Sebanco, puis de Bardinetto, a nécessité quelques modifications dans l'exécution du projet. La relation officielle, aussi bien que Paulinier, Koch et Jomini marquent nettement que Cervoni n'a été détaché, avec 1 500, 1.200 h., ou trois bat., qu'après la déroute ou l'engagement de Bardinetto, tandis que Pijon attaquait de front Castellaro, avec deux comp. d'éclaireurs, les 8e et 16e légères, environ 1.000 h. Cervoni a dû gagner d'abord le Bric de Bado o Caplin, par l'un ou l'autre versant du Riosecco, soit de Strada par le Bric Cornavento, soit de Bardinetto par le mont Mezzano et le Bric del Baudo. « Si les corps de réserve (français), laissés sur la Bormida pour les (Autrichiens) contenir, eussent secondé l'action de leur aile gauche, en attaquant de front le camp de la Cianea, sitôt qu'ils eurent emporté la position du centre (Monte Lingo), ils (Français) les (Piémontais) auraient immanquablement enveloppés ou mis en déroute ». Il est à remarquer ici que la relation de Koch, mettant Pijon à la tête de troupes de la division Charlet, n'est pas en accord avec l'ordre de bataille, d'après lequel ce général ferait partie de la division Laharpe. Il y a plusieurs contradictions de ce genre ; mais les documents consultés n'ont pas permis de les expliquer.

et sans nouvelles de Wallis [1], d'Argenteau se retire par Calissano sur la redoute du Rejoint [2], qu'il atteint, dans la soirée, avec 2,000 hommes à peine en état de combattre [3]. Novembre 1795.

Les Français n'étaient pas moins débandés. Néanmoins, Masséna laisse à Laharpe le soin de les rassembler à Bardinetto et de se porter aussitôt que possible à Meloguo, où il se rend lui-même, avec ce qu'il a sous la main. Il y rejoint Cervoni à 10 heures du soir. Bien que disposant de 1,500 hommes seulement, il envoie aussitôt l'adjudant général Joubert, avec le 5e bataillon de grenadiers, à San Giacomo ; il laisse à Melogno le général Pijon, avec une petite réserve, en attendant Laharpe ; avec le reste de ses forces il se met en marche, à minuit, pour les hauteurs de San Pantaleone, afin de prendre à revers l'armée autrichienne établie dans la Rivière de Gênes.

Corps d'Augereau

La première ligne de cette armée, forte de 12 bataillons, était campée sur les terrasses de Boissano, appuyée aux remparts de Loano, aux retranchements construits à l'extrémité des contreforts du mont Ravinet ainsi qu'à la Chartreuse de Toirano [4]. Elle est vivement assaillie, le 23

1. D'après les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 358, d'Argenteau aurait envoyé à Wallis un officier qui aurait été pris. Mais la relation officielle mentionne que c'est un officier envoyé à d'Argenteau par M. de Wins ou Wallis, qui a été arrêté à Melogno, soit par Cervoni (Jomini, p. 314), soit par Pijon (Koch, p. 245).

2. On rappelle que cette redoute était au Bric ou Cima Orsuva, au nord du col dei Giovetti, reliant Calissano et Bagnasco.

3. M. de Malausséna ajoute : « 12.000 h. restèrent prisonniers, non compris les troupes coupées à Alzabecchi ; beaucoup d'égarés, très peu de tués et blessés. Il perdit aussi les magasins et tous les équipages. Ses troupes, abattues par les souffrances du mauvais temps, sa réserve trop éloignée de ses postes et la négligence de ne les avoir assurés par des fortifications hors d'insulte, préparèrent sa défaite. Sa retraite fut le comble de l'impéritie. Il la motiva sur le dénuement de munitions ; mais il n'était pas plus à portée de s'en procurer au Rejoint qu'à Settepani, et même renforcé au besoin. Cette faute fit le malheur de l'armée autrichienne, laissant encore les Piémontais, sur le Tanaro, également exposés à être tournés, puisque Cervoni, arrivé sous Calissano, pouvait prendre la Spinarde en queue. »

4. Voici la distribution la plus probable des troupes autrichiennes en novembre : *Première ligne :* En avant-garde, brigade Rukavina, deux bat. Terzi dans les deux redoutes de Castellaro (points 115 et aux environs du point 38 de la carte italienne), un bat. de Carlstader entre les redoutes. Brigade Pittoni, deux bat. Alvintzi et un bat. Sluiner à Loano, au Bric dei Cinque Alberi et Pietra, avec un ou deux escadrons de uhlans ; Loano était alors enveloppé d'une muraille. Brigade Cantu, trois bat. Thurn, campés sur les terrasses de Boissano, fournissant des postes dans divers retranchements et à la redoute de Gazzi, nom d'un ravin au sud de Loano. Brigade Ternay, un bat. Carl Staader à Dari et à la batterie située au sud, au Bric Potenza et dans les retranchements à l'est de Toirano, un bat. Archiduc-Antoine à la Chartreuse de Toirano, marquée sur la carte sarde à l'ouest de Dari, dans le fond du vallon de Toirano, l'autre bat. à Carpe. M. de Malausséna dit qu' « on fortifia les points les plus avantageux de cinq à six de ces langues (de terrain) par des redoutes à profil élevé avec de l'artillerie ; d'autres ne le furent que par de simples retranchements, et l'on pratiqua beaucoup de flèches et de traverses pour couvrir les postes avancés. » — *Deuxième ligne :* deux bat. Lattermann et peut-être un Terzi sur les hauteurs de Verzi, deux ou trois bat. Reiski à Finale et sur les hauteurs jusqu'à San Pantaleone. — *Troisième ligne :* bat. Brechainville à Savone. Il y avait peut-être encore deux ou trois autres bat., soit à Vado soit à Finale.

Novembre 1795. novembre à 6 heures du matin, par le corps d'Augereau, formé en quatre brigades, qui s'étaient rassemblées la veille, entre Borghetto et Toirano, sur la rive droite du torrent [1].

Brigades Rusca et Banel, puis Lannes.

Les brigades Banel et Rusca, placées à la gauche, se mettent en mouvement au signal de deux fusées tirées des hauteurs de Piccaro. La première débouche par Toirano, occupe la batterie en avant de Dari, dont les défenseurs sont obligés de se retirer dans la Chartreuse. Elle se divise ensuite en deux parties : l'une reste en observation devant la gorge de Toirano ; l'autre, sous le chef de brigade Lannes, remplaçant Banel blessé, gagne rapidement la chapelle de San Pietrino de Boissano, et refoule de Prato sur Santa Luccia les quelques hommes du régiment Archiduc-Antoine échappés au désastre d'Alzabecchi ; puis, laissant un détachement occuper le sommet de San Pietro de Toirano, Lannes redescend vers Verzi [2].

De son côté, la brigade Rusca avait marché en trois colonnes : celle de droite attaque vainement la hauteur du Grand Castellaro et attend l'appui que doit lui prêter la brigade Victor ; celle du centre enlève la redoute du Petit Castellaro et celle de gauche les retranchements au sud de Boissano [3]. Réunissant ces deux dernières colonnes et renforcé par quelques corps qu'Augereau tire de la brigade Dommartin [4], Rusca s'empare du Bric Potenza. Opérant

1. D'après les instructions d'Augereau, les 21 et 22 novembre (Arch. de la Guerre), et les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 352, ces quatre brigades marchent en échelons, l'aile gauche, général Banel, en avant, puis l'adjudant général Rusca, puis le général Victor, enfin le général Dommartin, restant en réserve, à l'aile droite, auprès de Borghetto. Dans le rapport d'Augereau (*Mémoires de Masséna*, p. 300), l'expression de *gauche*, employée pour désigner le placement des brigades entre elles, doit être prise comme synonyme de *queue*, qui est celle des instructions. C'est ainsi que la brigade Victor marche à la gauche (queue et droite) de celle de Banel, parce que la brigade Rusca était rassemblée sur le bord du torrent, à titre d'avant-garde. Cette dernière brigade part en même temps que celle de Banel et traverse le torrent avant elle, pour attirer l'attention de l'ennemi et masquer son mouvement.

2. D'après la relation officielle, Banel a 2.500 h. sous ses ordres. Les documents français et piémontais de l'époque désignent le massif du mont Ravinel en général et le sommet de San Pietro de Toirano en particulier, sous le nom de mont Carmo ou Calmo. Voir d'ailleurs la carte de Bacler d'Albe. C'est le chef de brigade Sornet, avec 400 ou 450 h., qui, d'après le Mémoire de Paulinier, copié par Jomini, p. 310, a été chargé de garder San Pietro.

3. D'après la relation officielle, Rusca a 1.700 h. ; il a enlevé les ouvrages ennemis en 20 minutes.

4. D'après Koch, p. 237, Rusca aurait été renforcé de deux bat. de la 145[e] et du 9[e] grenadiers, environ 600 h.

alors conjointement, Rusca et Lannes longent le pied des hauteurs du Bric Scotto, occupent Boissano et les hameaux qui en dépendent, chassent successivement le régiment de Thurn de tous ses camps, investissent par la gorge l'ouvrage du Grand Castellaro, qui tenait toujours, et prennent possession de la redoute de Gazzi, non loin de Loano[1]. Novembre 1795.

Brigades Victor et Dommartin.

Soutenue par le feu de quelques petits bâtiments qui longent la côte[2] et auxquels rispostent les batteries autrichiennes, la brigade Victor se porte lentement vers ce bourg fortifié et vers le Grand Castellaro. Deux escadrons de uhlans, chargeant plusieurs fois sur le bord de la mer, mettent en désordre la colonne qui suit le grand chemin. Ils sont arrêtés eux-mêmes par les tirailleurs répandus dans les bois d'oliviers, qu'ils ne peuvent atteindre. De son côté, le général Rukavina, bloqué avec un millier de soldats du régiment de Terzi dans la redoute du Grand Castellaro et sommé plusieurs fois de se rendre, sans aucun espoir d'être secouru, fond sur les Républicains, rompt leurs lignes et atteint Loano en subissant de grosses pertes[3].

Moins heureuse était la tentative faite par le général Ternay, pour s'échapper de la Chartreuse de Toirano, où

1. Il est bien difficile de fixer avec précision la position de cette redoute de Gazzi ; elle était peut-être au point 59 de la carte italienne, et était armée de deux pièces de 12, d'après les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 354. Voici ce qu'écrit à Colli, sur ce sujet, et sur l'enlèvement du Bric Potenza et de Boissano ainsi que sur la prise de la redoute du Grand Castellaro, M. de Caretto, attaché à l'état-major de M. de Wins, de Carcare, le 27 novembre, à 1 h. de l'après-midi (Arch. de Breil, pièce n° 282) : « Les différents postes et redoutes furent pris et repris (?), ce qui fit que, d'une part et d'autre, la perte en morts et blessés fut considérable. Mais le régiment de Thurn qui, dès le commencement, fit très mal, ayant abandonné mal à propos une redoute placée au pied de Monte Calmo et que les Croates avaient reprise (Bric Potenza probablement), abandonna de même, vers les 2 heures après-midi les autres fortifications qui lui étaient confiées, ce qui fit que les Français, prenant au dessus, attaquèrent, pour la quatrième fois, le Castellaro qui, pendant trois fois, les avait repoussés bravement, et emportèrent ce poste. »

2. Un brick et neuf chaloupes canonnières, aux ordres du lieutenant de vaisseau Girard. C'était la flottille demandée par Kellermann.

3. Les documents français seuls rapportent cet incident, en indiquant qu'il y avait dans cette redoute deux pièces de canon, 1,000 à 1,200 h. (Memoire de Paulinier, Koch p. 237 et Jomini p. 310) ou seulement 600 de Terzi (*Mémoires du duc de Bellune*, p.355), ce qui est plus probable, et que c'est entre les 117° et 118° demi-brigades de Victor que Rukavina est passé, bien que ces deux corps ne soient pas mentionnés dans l'ordre de bataille et que, d'après la situation du 22 novembre, ils fussent, la 117° à Quartzino et Guy, la 118° à Isola Peloza ; près d'Ormea. M. de Malausséna écrit simplement : « Environ 1,000 h., défendant celles (les redoutes) du Castellar, opposèrent une résistance très opiniâtre, repoussèrent, à diverses reprises, les attaques acharnées des Français. Cernés de toutes parts, sans espoir d'être dégagés, après avoir épuisé toutes leurs munitions, ils se rendirent prisonniers vers les 3 heures après-midi. »

Novembre 1795. s'étaient rassemblés les débris des régiments Carl Staader et Archiduc-Antoine. Il parvient d'abord à refouler le détachement de la 21e demi-brigade, posté à Dari; puis, descendant le long du torrent, il arrive jusqu'au moulin de Riva, où avait été installée une ambulance. Mais le tir des petits blessés et des éclopés ou traînards donne le temps d'accourir à la brigade Dommartin, qui le refoule sur la Chartreuse où, attaqué avec du canon[1], il est obligé de mettre bas les armes, dans la soirée du 23 novembre[2].

A la fin de cette journée, Schérer, informé de la prise de Rocca Barbena par les signaux, mais n'ayant pas d'autres nouvelles de Masséna, prescrit au corps d'Augereau de bivouaquer en face des Autrichiens, restés maîtres de Loano et des hauteurs de Verzi, sur la rive gauche du Nimbalto[3]. Wallis comptait reprendre l'offensive en débouchant, le lendemain, de cette forte position appuyée au mont Calvo, la droite devant être couverte par les troupes d'Argenteau qui aurait dû se replier sur le Bric Caplin et sur Settepani[4]. L'occupation de Melogno par les Français, qu'il apprend dans la nuit[5], l'amène à prescrire à sa première ligne de se retirer sur la crête de Caprazoppa à San Pantaleone, de façon à couvrir la marche de l'artillerie, qui est dirigée sur Carcare par le

1. Un obusier, amené par Andreossy.

2. La 21e demi-brigade, extrêmement réduite par les maladies pendant l'hiver, par le combat de Savone, en juin, et par la formation éphémère du corps franc polonais, ne compte que 164 h. Ternay s'est rendu avec 6 à 800 h., un colonel et 20 officiers.

3. Arch. de la Guerre: Lettres de Ritter, le 23 novembre à 4 h. et demie du soir, sur le champ de bataille de Loano; de Vignolle, de Ceriale, le même jour à 10 h. du soir. Il y avait encore une redoute au-dessus de Verzi, probablement au Poggio San Martino.

4. Voici les considérations présentées à ce sujet par M. de Malausséna: « Si les généraux autrichiens eussent prévu la manière d'assurer la retraite de leur armée de la Ligurie, ils ne l'auraient pas laissé dépendre du repliement éventuel de la division de d'Argenteau, exposée à être tournée et même coupée dans ses positions; ils auraient reconnu que le pivot de leurs mouvements rétrogrades était le mont Settepani, qu'une retraite forcée ne pouvait s'effectuer sûrement et les évacuations des magasins se faire qu'autant que les troupes des positions de Loano les auraient protégées, en faisant leur premier repliement sur les hauteurs qui, du pied de ce mont, vont terminer à la mer, au couchant de Finale. Après quoi, filant par leur droite, sur la crête de l'Apennin, elles passaient, en une marche, dans la vallée de la Bormida orientale. Ces considérations auraient engagé de Wins à faire perfectionner les fortifications élevées sur Settepani et à placer un corps à portée de les occuper, pour n'y être jamais primé par son ennemi. Wallis, qui le remplaça, pouvait réparer ces fautes, s'il eût ordonné, sitôt qu'il fut attaqué, à une partie de sa réserve, ou des troupes en échelons sur ses derrières, de marcher sans délai sur Settepani ».

5. Vers 10 h. du soir, d'après la lettre de M. de Caretto précitée.

chemin du col de San Giacomo, rendu carrossable pendant l'été[1]. Novembre 1795.

Retraite de l'armée autrichienne.

Le 24 novembre à la pointe du jour, Masséna arrivait en face de la redoute de San Pantaleone, avec un trop petit nombre de troupes, pour y attaquer les Autrichiens, dont le nombre augmentait continuellement[2]. Harassés par le combat ainsi que la longue marche de la veille et de la nuit, ses soldats rallient lentement. Il parvient cependant à faire porter quelques pièces de montagne pour canonner les retranchements. Il renforce aussi le poste de San Giacomo, qui arrête la faible escorte donnée au convoi de l'artillerie ennemie. Pris de panique, les conducteurs détellent les chevaux, abandonnent les pièces et les caissons, pour s'enfuir vers Vado, par les sentiers de Feglino à Segno[3].

Cependant Schérer, qui a appris dans la journée le succès de Masséna[4], dirige le corps d'Augereau sur les hauteurs de Gora, de façon à entrer en communication avec Masséna. Bien que ralenti par les obstacles du terrain et par un violent orage, qui éclate dans la soirée, ce mouvement suffit pour décider les Autrichiens à se replier sur Savone, où l'armée est réunie, le 25 novembre à 2 heures de l'après-midi[5]. A la suite de ces marches précipitées, exécutées la nuit, avec le mauvais temps et par des chemins difficiles,

1. A cette époque, la route actuelle qui suit le fond de la vallée de la Bormida n'existait pas. Pour amener de l'artillerie à Carcare, M. de Wins avait rendu carrossable, en 1794, le chemin suivant la crête du versant droit de Spigno à Bragno. En 1795, il avait fait exécuter le même travail entre Altare et Finale par le col de San Giacomo. Dans son rapport (Arch. de Breil, pièce n° 282), Wallis dit que l'artillerie est partie de Finale, le 24 novembre au matin.

2. En arrivant à Ca Nova, Masséna n'a que 2.000 à 2,500 h., qui marchent et combattent depuis 26 heures. Les Autrichiens, qui ont commencé à se replier dès 10 h. du soir, pouvaient avoir à San Pantaleone 4 à 5 000 h., sinon 8.000, ainsi que le dit Bacher, dans une correspondance du 6 décembre (Arch. de la Guerre). C'est le soir du 24 novembre seulement, qu'il a pu y avoir de 4 à 5.000 Républicains en avant de Melogno; mais à ce moment, l'orage, puis l'obscurité, ont empêché d'attaquer et ont favorisé la retraite des Autrichiens.

3. C'était le général Pittoni qui dirigeait cette colonne, dans laquelle le plus grand désordre aurait été mis par la perte de 150 Croates, tombés dans une embuscade, ou par une erreur de l'officier d'état-major chargé de la diriger.

4. Masséna n'a pu informer Schérer de son succès que par un paysan qui serait arrivé le 24 novembre assez tard au quartier général, ce qui s'explique si l'on observe le détour considérable qu'a dû faire la nuit ce messager, pour aller de Melogno à Borghetto, par Bardinetto.

5. X. B. Saintine, dans son volume sur les *campagnes dans les Alpes*, p, 284, fait une description fort poétique de cet orage, qui est indiqué par toutes les relations et aurait éclaté à 4 h. de l'après-midi, d'après les *Mémoires du duc de Bellune*, p. 359.

Novembre 1795. les troupes étaient trop désorganisées pour pouvoir résister à de nouvelles attaques[1].

Un revers de fortune si imprévu trouble Wallis, qui écrit à Colli pour le prier de renvoyer à Acqui les régiments aux ordres de d'Argenteau et de garder les vallées des Bormida[2]. Ne cherchant qu'à se mettre hors d'atteinte des Républicains, il continue sa retraite, le lendemain, par Montenotte et la vallée de l'Erro[3], sous la protection d'une avant-garde de sept bataillons, commandée par le général Rukavina. Celle-ci reste en position sur les hauteurs de la Madone de Savone, le 26 jusqu'à 5 heures du soir ; elle se retire ensuite sur Dégo par Altare et Carcare, repoussant les tentatives des 4.000 Français qui seuls ont pu recevoir du pain et s'avancer jusqu'à Vado[4].

Dispositions prises par les Piémontais.

L'armée impériale était mise hors de cause et la communication par terre avec Gênes rétablie. Pour remplir entièrement le programme du comité de Salut public, il restait à refouler les Piémontais et à s'emparer de Ceva[5]. Le 24 novembre, le baron Colli, qui était sans nouvelles des Autrichiens[6], avait disposé ses forces sur les hauteurs du versant droit du Tanaro, face à la Bormida, sa gauche se reliant aux débris du corps d'Argenteau, occupant les

1. Lettre de M. de Caretto déjà citée : «... les généraux décidèrent de se retirer. Ici je dois tirer le rideau ; car, on fut si malheureux et les choses, je ne sais le pourquoi, allèrent si mal qu'on perdit les canons et le bagage... »

2. Arch. de Breil, pièce n° 282 h. Voir pièce just. n° 85.

3. M. de Caretto indique que le gros de l'armée impériale a passé par Montenotte, Pontivrea, Malvicino. Elle est arrivée à Acqui, le 29 novembre.

4. Arch. de la Guerre : Ordre d'Augereau à Rusca, le 26 novembre, d'aller avec sa brigade de Gora à Finale. Le 25 au soir, les têtes de colonne d'Augereau et de Masséna arrivent à San Stefano, au-dessus de Vado, et à Rocca Grande, au-dessus de Segno. Les troupes sont extrêmement mélangées, une partie de la division Masséna ayant poursuivi les Piémontais de San Pantaleone sur Finale, perpendiculairement à la côte, tandis que la gauche de la division Augereau marchait parallèlement à la côte, de Verzi sur Gora par Giustenice. Elles n'ont pas de pain, puisque le 23, elles n'en avaient emporté que pour deux jours, et l'on ne peut commencer à cuire à Finale que le 25 au soir. Rukavina reste à Carcare le 27 ; il y rallie le général Liptai, renvoyé par d'Argenteau avec le rég. de Nadasty et de Strassoldo ; il se rend, le 28, à Dégo, d'où une fausse alerte, d'après M. de Malausséna, peut-être occasionnée par la marche de Ménard sur Carcare, le fait partir dans la nuit pour se rendre à Acqui. L'armée impériale est donc réunie dans cette localité, le 29 novembre.

5. Arch. de la guerre : Lettre du Directoire à Schérer, le 22 novembre, renouvelant et résumant les instructions antérieures.

6. Colli n'a appris la déroute de d'Argenteau que dans la nuit du 23 au 24. (Voir le rapport officiel qui se trouve *in extenso* dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 289.)

redoutes du Bric Orsuva et de San Giovanni de Murialdo. Novembre 1795. Il appelait en renfort les troupes inutiles dans les vallées de la Corsaglia, du Pesio, du Gesso et de la Stura, par suite de la chute des neiges, afin d'être prêt à repousser de nouvelles attaques[1]. Il propose même au généralissime, dont il ignore la retraite, d'attaquer la Dondella[2].

Mais, dès le 25, d'Argenteau préoccupé de se relier avec les Impériaux, porte son quartier général à Castelnovo et pousse à Montezzemolo le général Liptai avec les régiments de Nadasty et de Strassoldo. Obligé, le lendemain, de les renvoyer à Acqui par ordre de Wallis[3], il appelle à lui le régiment de Schmitfeld, les grenadiers Strassoldo et les Croates, dont 120 seulement restent éparpillés à Prato Ronchi et à San Giovanni de Murialdo. Dès lors, les 7 à 8.000 combattants du corps piémontais ne forment plus qu'un mince cordon, à grands intervalles vides, sur le front de 20 kilomètres compris entre le col de San Bernardo et Montezzemolo[4]. Cependant Colli, attendant toujours des ordres de M. de Wins, comptant sur l'arrivée prochaine des troupes détachées du val d'Aoste et de Suse, ne se décide

1. Arch. de Breil, pièce n° 282. Position des troupes sur la rive droite du Tanaro, le 24: 2e bat. du 2e rég.de la légion légère, 228 h., à Trinita, couvrant le camp de six ou huit escadrons (600 chevaux environ) dans la plaine de Ponte; 5e bat. de grenadiers, 349 h., à Pietra Degna; au col San Bernardo, les chasseurs du marquis Colli, des Croates, des chasseurs de Nice, renforcés par quatre comp. des 1er et 8e grenadiers, 900 à 1,000 h.; à la Cianea, les 1er et 8e bat. de grenadiers, les rég. de Stettler et de Belgiojoso, les chasseurs Saluggia, 2,000 h.; au Bric Meriano, le 11e bat. de grenadiers, 205 h.; à la Spinarda, le 4e bat. de grenadiers et un bat.d'Asti, 800 h.; à la Sotta, deux bat. de Chablais, venus du val de Vraita, 431 h. Enfin le corps d'Argenteau, réduit à 2,000 h., est réparti savoir: les Croates à Prato Ronchi et San Givanni de Murialdo, le rég. de Smitfeld et les grenadiers Strassoldo au Bric Orsuva ou Rejoint, le général Liptai avec les rég. de Nadasty et de Strassoldo à Castelnovo et Montezzemolo. Ordres donnés au bat. d'Oneille, 250 h., venant de la Stura d'aller à la Sotta; à un bat. du rég. des grenadiers royaux, 300 h., de se porter de Pamparato, par le col de Casotto, au Bric Orsuva; au rég. des gardes, 770 h., de se rendre de Limone à Mondovi.

2. Arch. de Breil, pièce n° 282: Lettres de Colli à M. de Wins, les 24 et 26 novembre.

3. Arch.de Breil, pièces nos 281 et 282.

4. Arch. de Breil, pièce n° 282: Lettres de d'Argenteau au marquis de Bellegarde, de Castelnovo, le 26 novembre à 1 h. de l'après-midi, et, le 27, à 10 h.du mat. Il n'y a alors qu'un bat. de grenadiers royaux au Bric Orsuva, 100 Croates à Prato Ronchi et 25 à San Giovanni de Murialdo, où le rég. des gardes, venant de Mondovi, n'arrivera que le lendemain soir tout au plus. Il est donc bien certain, ainsi que l'indique Schérer dans ses réflexions sur la bataille de Loano, pièce just. n° 83, que, si les bêtes de somme avaient été en quantité suffisante pour porter le pain et lui permettre d'attaquer de Calissano et Melogno, les 26 et 27, au lieu des 28 et 29, les Piémontais auraient eu le même sort que les Autrichiens. M. de Malausséna rapporte que l'on se rendait compte de cette fâcheuse position dans l'état-major de Colli: « Telle était la situation de l'armée. Un concours de circonstances impérieuses demandaient de l'en tirer promptement; tous ceux qui l' (Colli) entouraient l'en pressaient vivement et redoublèrent inutilement leurs instances, le 27, qu'on reçut des avis réitérés d'une attaque pour le lendemain.»

Novembre 1795. à reployer sa ligne qu'aux premiers coups de fusil de l'attaque effectuée par les Républicains, le 28 novembre[1].

Heureusement pour lui, Schérer, faute de moyens de transport pour les vivres[2], n'avait pu distraire de sa droite que 3 ou 4.000 hommes, sous Ménard, au lieu de 12.000, comme il l'avait projeté, pour faire effort conjointement avec les 2 à 3.000 combattants restés à Rocca Barbena, à la Dondella et à Bardinetto, dont Joubert va prendre le commandement, et avec la division Sérurier, qui forme trois colonnes[3].

1. M. de Malausséna s'exprime ainsi qu'il suit, au sujet de la conduite du baron Colli : « Une fausse détermination entraîne souvent à des pires. Pour n'avoir d'abord jugé que les suites de la bataille nécessitaient un changement de position, il laissa continuer de remplir les magasins dans la vallée du Tanaro, et la honte de les perdre lui fit tout hasarder. Ne pouvant avouer cette raison sans s'accuser d'imprévoyance, Colli en employa d'apparentes pour pallier sa conduite, entachant son caractère et ses lumières. Il allégua la défense du Roi de ne rien varier les dispositions sans l'ordre de de Wins et de n'être officiellement instruit des événements de son armée dans la Ligurie, pour prendre une détermination de son chef. Il en avait pourtant une connaissance suffisante pour les juger et pour ne se donner en défaut d'une des qualités les plus essentielles d'un général, celle de pressentir les desseins de l'ennemi, d'en prévoir l'issue à ses démarches, pour bien régler en conséquence les siennes. Quant à l'autre raison, l'amour-propre, blessé de la restriction du commandement pour couvrir sa vengeance, pouvait seule l'avouer. Ces fortes objections, instamment représentées, n'avancèrent rien sur son esprit, quoique réunies, le 27 au soir, à la circonstance de voir les Français en attitude d'attaquer dans la vallée du Tanaro, en chassant les gardes avancées, défendant son flanc gauche. Déjà, la conduite des troupes (piémontaises), les jours précédents, donnait lieu à les juger peu disposées à résister, et, en se débandant à cette occasion, elles achevèrent de faire connaître qu'on ne pouvait y compter. Enfin tout indiquait la nécessité de la retraite avant l'attaque. Un temps précieux pour la disposer se perdit dans Garessio en raisonnements inutiles et, pour régler la défense, le général voulant encore soutenir les positions le lendemain. Les déterminations hasardées, laissant une incertitude qui porte à les varier aisément, le général Colli changea d'abord de sentiment en entendant, à 1 heure après-minuit, commencer l'attaque dans le fond de la vallée, en chemin pour se rendre au camp de la Cianea. Il ordonna, en y arrivant, d'évacuer le camp et les postes à ses environs. A 9 heures du matin, tout fut rendu sur la Spinarda et le camp abandonné brûlé. » Il semble que ce jugement, porté après coup, est trop sévère. On peut, dans cette circonstance, reprocher à Colli d'avoir manqué d'initiative ; mais on est forcé de reconnaître que, sa subordination étant admise, il a fait preuve de fermeté. Le 23 novembre, il a repoussé les attaques des Républicains ; dans la nuit suivante, il apprend la déroute de d'Argenteau ; il prend des mesures en conséquence, le 24 ou le 25. Il ne sait rien du corps autrichien, qui peut avoir été vainqueur, ou s'être maintenu dans ses positions, ou tout au moins avoir regagné la vallée de la Bormida. Qu'eût-on dit si, le 25 ou le 26, l'armée piémontaise s'était repliée sur Ceva, alors que l'armée autrichienne serait restée à Finale ou seulement même à Savone ? Ce n'est que dans la nuit du 26 au 27 et peut-être même le 27 au matin seulement, qu'il a dû apprendre le rappel des rég. de Nadasty et de Strassoldo, et c'est alors sans doute qu'il écrivit le billet suivant à son intendant, le comte de Ponsiglione (Arch. de Breil, pièce n° 282) : « Je manque encore de nouvelles exactes sur les affaires arrivées au général de Wins ; toutefois il est prudent de suspendre l'accroissement des magasins à Bagnasco. Tâchez de venir un moment aujourd'hui ici. Signé : Colli. Garessio, ce 27 novembre. » Il est donc bien certain qu'à ce moment, il n'a pas reçu la lettre écrite par Wallis à Savone, le 26, à 3 h. de l'après-midi, qui ne paraît même lui être parvenue que le 30. On conçoit dès lors qu'il ait hésité à prendre un parti décisif et qu'il ne se soit rendu qu'à des instances réitérées, à moins encore qu'il n'ait appris quelques nouvelles à l'insu de M. de Malausséna.

2. D'après la relation officielle des Arch. de la Guerre, on n'a trouvé que 120 mulets entre Albenga et Finale, en les prenant par force.

3. Le chef du génie Clausade accompagne Joubert ; il connaît fort bien le terrain, ayant préparé et fait l'expédition de Dégo en 1794. C'est lui qui dispose les troupes pour l'attaqne de la redoute du Bric Orsuva ou Rejoint, désignée dans les documents français sous les noms de Maramassa ou Massima, noms d'une ferme et d'un Bric situés à l'ouest, d'après la carte sarde, sauf les finales qùi sont en o. Cette attaque fut inutile, puisque les Piémontais avaient évacué la position. Mais c'est sans doute dans cette circonstance que Clausade a contracté la maladie qui l'a emporté dans le courant de décembre.

Profitant du clair de lune et de la connaissance parfaite qu'il a du terrain, le général Miollis, avec celle de gauche, se met en mouvement dans la nuit du 27 au 28. A 1 heure du matin, il surprend tous les postes du val de l'Inferno, qui s'enfuient vers le col de Casotto et la redoute de Mindino, occupée par deux bataillons de grenadiers[1]. Au point du jour, il est maître de tout le contrefort du mont Berlino et pousse ses patrouilles sur le versant gauche du Tanaro.

Novembre 1795.

Journée du 28 novembre

Dans le même temps, les Piémontais abandonnaient le village de Garessio, le col de San Bernardo et le plateau de la Cianea, pour se réunir, à 9 heures du matin, au mont Spinarda. Les deux régiments de dragons campés à Ponte se repliaient, deux heures avant le jour, le long du Tanaro, suivis par un demi-bataillon avec deux pièces de canon. Les deux autres colonnes françaises débouchent ainsi facilement de Trappa.

Celle de droite gagne sans combat les positions du versant droit de la vallée, abandonnées par l'ennemi. Celle du centre, la plus forte, conduite par Sérurier, sans se soucier des troupes restées sur ses flancs, marche vivement par le grand chemin, refoulant les quelques détachements qui lui sont opposés, occupe Priola vers midi et empêche d'y déboucher l'artillerie piémontaise, évacuée de la Sotta sur Ceva[2]. Déconcerté par cette attaque impétueuse, le baron Colli prescrit aux forces rassemblées à la Spinarda de venir à la Sotta et au Bric Orsuva, sous les ordres du prince de Carignan ; une partie d'entre elles doit descendre dans le fond de la vallée[3].

Opérée par une nuit froide et contrariée par le verglas, cette marche cause dans les troupes un assez grand désordre, qu'accroît la nécessité de se replier encore, dans la matinée du 29, jusqu'au Bric Orsuva, pour échapper à la

Journée du 29 novembre.

1. Les deux bat. d'Ezeri, qui étaient à Navonera et étaient venus, le 17 novembre, à Pamparato.
2. Arch. de Breil, pièce n° 281. Colli était, à ce moment, à Cazario, à 1 kil. à peine à l'est de Priola. Il se rend à la Sotta, où il fait venir aussitôt trois bat. de grenadiers.
3. Arch. de Breil, pièce n° 282. Les deux bat. d'Acqui doivent se rendre à Nucetto ; le rég. de Belgiojoso à Massimino.

Novembre 1795. colonne de Joubert[1]. Celle-ci s'était concentrée, la veille, à Calissano et manœuvrait pour tourner la Sotta. L'arrière-garde piémontaise reste cependant sur cette position jusqu'à midi, sans être inquiétée ; elle se retire en apprenant que, dès 8 heures du matin, le poste de Santa Giulitta a été enveloppé et pris par la colonne de Sérurier, qui a devancé en ce point les renforts expédiés par Colli et les devance aussi à Bagnasco, dont les magasins n'ont pu être évacués[2].

Dans cette même nuit du 28 au 29 novembre, les troupes bivouaquées au col de Casotto, que chasse le froid, rejoignent celles qui sont baraquées autour de la redoute de Mindino. Au lieu de tenter quelques diversions sur Priola, leurs chefs ne songent qu'à discuter la question de savoir s'il convient de rester ou de se replier[3]. A 2 heures de l'après-

1. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Colli expédia de la Sotta l'ordre de retraite des autres troupes de la Spinarde. Mais ce qui fut heureux pour les Piémontais c'est que leurs ennemis désistassent de poursuivre leurs succès et qu'ils passèrent la nuit autour d'eux sans les inquiéter. Car, pour peu qu'ils eussent harcelé leur repliement de la Spinarde à la Sotta, ils l'eussent rendu pitoyable ; puisque le grand froid de tourmente et la glace qui couvrait les mauvais sentiers où ils durent passer, permirent seulement aux hommes de se retirer, en abandonnant artillerie, munitions et bagages, pour sauver les mulets dont on jeta les charges. Une résolution plus prompte ou l'arrivée moins tardive de l'ordre de repliement, eût peut-être évité en partie ces pertes, et les troupes, en se repliant plus tôt, auraient moins souffert. Elles ne commencèrent à défiler qu'à 1 heure et demie de nuit. L'éloignement des postes fit traîner la marche jusqu'à minuit et risqua de causer la perte de 4 à 500 hommes au long de la Colma, sur le flanc de la Spinarde, à qui les porteurs d'avis manquèrent de rendre celui du départ. Prévenus de la retraite, ils se crurent oubliés. Voyant approcher le jour, ils se rendirent encore à la Sotta sans inconvénient, traînant un canon abandonné sur leur route. Ce tour de force prouva que, de 10 pièces perdues, seulement une de 8 était hors du cas d'être retirée. Il eût comblé de honte les artilleurs, s'ils n'avaient pu la décharger en partie sur les secours précaires qu'on leur donna. Mais comment les excuser de n'en avoir retiré aucune, pas même les cacher, en les enterrant et brûlant les affûts, d'en laisser de montées sur la Spinarde, avec leurs munitions, sans en faire le dégât. Au reste, ces ressources et les effets extraordinaires n'auraient suppléé qu'imparfaitement la négligeance pernicieuse dans la guerre de montagnes, très commune dans celle-ci, de ne former de bons chemins de communication. Elle causa des fatigues excessives aux troupes qui, rendues à la Sotta après quatre heures de marche, durent encore en faire autant pour passer au Rejoint, en côtoyant la crête de la chaîne, suivant toujours de mauvais sentiers glacés. Cette pénible marche, tenant les troupes en pied toute la nuit, acheva d'épuiser leurs forces, réduites, par surcroît de misère, à reposer sur la neige ; leur situation exigeait à tous égards de les en tirer. »

2. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « On compta sur les troupes au long de la vallée et l'on ne pensa que tard à les renforcer. Au lieu d'expédier du secours directement de la Sotta à Bagnasco, on fit faire le détour du Rejoint à un bataillon de grenadiers (le 5e, commandé par le major marquis de Cian), qui arriva harassé, au moment que les Français y entraient. Epuisé de fatigue, il se retira, avec le peu de troupes qu'il trouva au long du grand chemin, poursuivi jusqu'à Nocetto par une poignée d'éclaireurs. »

3. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Le dernier lieutenant-colonel arrivé, (marquis Pallavicini, du rég. de Mondovi), plus ancien, voulant prendre le commandement du poste, l'autre, (d'Ezeri, des grenadiers) refusa de le céder, disant qu'il lui était confié, que s'il prétendait commander, il n'avait qu'à retourner à celui qu'il avait abandonné. Cependant, la rigueur du froid rendant le poste presque intenable, on fit des instances aux deux lieutenants-colonels de s'accorder pour l'abandonner. Ils convinrent d'assembler en conseil de guerre leurs officiers, pour en faire résulter la nécessité. Mais l'embarras fut qui signerait le dernier. L'ancien, plus pressé de se tirer du froid que de soutenir son droit, signa. L'autre se saisit du résultat en disant : « Je vous tiens, messieurs ; c'est moi qui commande. Je me retirerai quand je le jugerai à propos. » Enfin, les ordres du général terminèrent cette scène étrange. »

midi, ils reçoivent l'ordre d'aller, l'un à Serra de Pamparato, pour arrêter les patrouilles de Miollis qui se contentent de piller la Chartreuse de Casotto, les autres à la Madonna della Neve, auprès de Viola, afin de lier la défense de la Corsaglia aux postes de Battifollo, Nucetto, Perlo, couvrant les abords immédiats de Ceva au sud.

A l'est de cette ville, sur les collines séparant le Tanaro de la Bormida occidentale, cinq bataillons piémontais occupent les redoutes du Bric Orsuva et de San Giovanni de Murialdo, tandis que le corps auxiliaire autrichien, aux ordres de d'Argenteau[1], tient les ouvrages de Castelnovo et de Montezzemolo. Ce général avait moins d'un millier de combattants à opposer à la colonne de 3 à 4.000 hommes conduite par Ménard de Melogno à Pallare, le 28 novembre, et poussée, le lendemain, sur Millesimo par le pas de Cosseria[2]. Craignant d'être bousculé, d'Argenteau évacue son artillerie sur le camp retranché de Ceva et s'y retire lui-même dans la soirée, forçant ainsi à la retraite les bataillons piémontais, dont il a découvert le flanc gauche[3].

1. Arch. de Breil, pièces nos 191 et 240.
2. Arch. de Breil, pièce n° 282 : Lettre de d'Argenteau à Bellegarde, commandant au Rejoint, de Montezzemolo, le 29 novembre, à 2 h. après minuit. Il n'a que 360 h. et 300 Croates éparpillés aux avant-postes. Il ne peut garder quatre gros canons de 8, qui sont dans les ouvrages, s'il est attaqué.
3. Arch. de Breil, pièce n° 282. Dans la journée du 29 novembre, d'Argenteau redoute de plus en plus une attaque des Républicains. A 5 h. du soir, il écrit à Bellegarde qu'il ne peut attendre jusqu'au lendemain les 450 h. du rég. de Belgiojoso, qui lui sont expédiés de Massimino, et que, si l'ennemi est en force à Millésimo, il se repliera, dans la nuit, sur le camp retranché de Ceva. Ce billet parvient à 7 h. et demie du soir à San Giovanni de Murialdo, où le colonel du rég. des Gardes, des Hayes, l'ouvre par mégarde, et le réexpédie à Bellegarde avec ces mots : « ....Le général d'Argenteau nous assure de sa retraite. Que fairons-nous ? Je crois qu'il faut suivre son exemple et en faire autant pour le même motif. J'ai aussi deux pièces de canon à sauver, et penser à voir le régiment des gardes prisonnier et perdu au service du Roi pour la guerre, sans profit aucun, c'est une chose à laquelle j'ai peine à me résoudre. » En recevant ces nouvelles, vers 8 h. et demie du soir, Bellegarde réunit en conseil de guerre, au Rejoint, les commandants des troupes sous ses ordres, savoir : le colonel des Hayes, le colonel de Varax, commandant les 4e et 5e bat. de grenadiers, et le chevalier du Tour, commandant le 1er bat. de grenadiers. A 10 h. et demie, la retraite sur Ceva est décidée et commencée, avant la réception de la lettre suivante, adressée par d'Argenteau, de Montezzemolo, à 7 h. et demie du soir, au colonel des Hayes : « Je marche à dix heures de France, par la Pedagera à Testa Nera, derrière le fort de Ceva. Mes Croates feront mon arrière-garde. Comme vous avez des habits bleus, tachons qu'il n'y ait pas de confusion. Faites, je vous prie, parvenir ce même billet au marquis de Bellegarde. Le général Colli me marque que la troupe de Saint-Jean et celle du Rejoint ont le même ordre que moi. » Les ordres rédigés par Colli pour M. de Bellegarde, dans cette journée du 29 novembre, sont les suivants : « Le général d'Argenteau croit qu'on ne peut soutenir la position, sans risque de perdre les canons. Vous pouvez donc les renvoyer d'abord, puisque vous êtes du même sentiment. Après une bonne défense, votre retraite est aux camps de Faya et Bayou, ou à Ceva, si vous ne fussiez plus en état de vous replier. Vous donnerez le même ordre au chevalier du Tour, des grenadiers. Il faut bien s'en-

Novembre 1795.

—

Journée du 30 novembre.

Le 30, au point du jour, les colonnes républicaines, refoulant l'ennemi des hauteurs de Perlo sur la redoute des Terres-Blanches, en arrière de Malpotremo, rejettent les défenseurs de Battifollo sur Montbasiglio, font prisonnière la garnison du château de Nucetto et convergent sur Ceva, où l'alarme se répand[1]. Dans la nuit suivante, sur une fausse alerte, le 4e grenadiers abandonne la ville et les importants magasins qui s'y trouvent. La démoralisation des troupes est telle que l'invasion du Piémont semble imminente. Des généraux s'adressent directement au roi, pour le conjurer de faire la paix[2].

tendre au sujet de la mutuelle défense avec le colonel des gardes. Je vous ai déjà écrit de faire retirer les canons à Ceva, ainsi qu'au général d'Argenteau. Je vous ai aussi écrit de vous resserrer sur le poste de Montezzemolo, si vous ne croyez pas de pouvoir tenir à Saint-Jean de Murialdo, où je crois que vous pouvez encore vous replier cette nuit. Ne perdez pas de vue le camp de Faya et de Bayou. Les six bataillons (1er, 4e, et 5e grenadiers, deux bat. des gardes, un bat. des grenadiers royaux) doivent agir ensemble. J'espère tout de votre direction et de la bravoure de toutes les troupes choisies que vous commandez. Le signal d'attaque de ce côté sera trois coups de canon, tirés du chateau. » Mais ces instructions ne parvinrent pas à leur destination, ainsi que le prouve le passage suivant du procès-verbal du conseil de guerre : « .... 5°, Que le marquis de Bellegarde a envoyé, à 3 h. et demie de cette après-midi, un officier avec une lettre à S. E. M. le général baron Colli, pour l'instruire de notre situation et lui demander ses ordres ; qu'il est 10 h. et demie du soir, sans que cet officier, qui est parti à cheval et qui devait revenir de même, soit de retour....» Quant au prince de Carignan, investi du commandement supérieur de ces troupes, le 27, il ne semble pas qu'il se soit aventuré jusqu'aux postes, ni meme qu'il leur ait donné aucun ordre.

1. Arch. de Breil, pièce n° 282. Le bat. de chasseurs du marquis Colli, le bat. d'Asti, la comp. des chasseurs de Nice Domerego, quittent les derniers la Sotta, le 29 novembre, à 11 h. du mat. Ils rencontrent, au col dei Giovetti, la comp. des chasseurs des grenadiers royaux, mais non le rég. de Belgiojoso, qui a déjà quitté Massimino et les postes en dépendant, pour marcher à Montezzemolo. Cette arrière-garde arrive au Bric Orsuva, à 1 h. de l'après-midi, s'y repose et se rend à Perlo, qu'elle atteint à 6 h. du soir. Elle y bivouaque auprès de la chapelle San Felice, entre les hameaux de Costa et de Fornacca. Elle est couverte par les comp. franches qui se trouvent sur le rideau de collines séparant le vallon de Perlo de la vallée du Tanaro. Le 30, au point du jour, ces troupes sont attaquées et refoulées. Le marquis Colli quitte alors Perlo, traverse le vallon, remonte sur la crête et gagne la redoute des Terres-Blanches, où il dégage la comp. Chabin des corps francs, aux prises avec les Français, qui sont repoussés. Cette redoute devait être au nord de Malpotremo à la Cima dei Ronchini, butte étroite entre le Tanaro et le torrent de Perletto. Par conséquent, à cette heure là (8 ou 9 h. du mat.), les deux bat. d'Acqui chargés de la défense de Nucetto avaient été rejetés sur Ceva par la division Sérurier, à l'exception de la comp. prise dans le château.

2. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Les généraux, désespérant d'arrêter leur ennemi, députèrent un d'entre eux à Turin pour porter au Roi leur vœu pour la paix ; démarche étrange que lui et son conseil improuvèrent ; mais il était réservé à leur mauvaise manière de conduire la guerre de la produire. La cour, influencée par des personnes étrangères au métier, conseillant la continuation de la guerre à tout prix, la réunion des généraux devant l'ennemi opinant pour la terminer, doit paraître moins extraordinaire. Cependant leurs remontrances jetèrent la cour dans la perplexité, au point de chercher d'entamer une négociation de paix par l'entremise d'un maître d'école, pretre piémontais, qui, craignant d'être recherché pour opinions politiques, s'était réfugié du côté d'Ormea, où ayant trouvé accès près les généraux français, avait, avec leur agrément et celui du Roi, parlementé quelques jours auparavant la bataille de Loano avec un lieutenant-colonel de l'armée de Colli et le chef de son état-major, à l'objet de conseiller au Roi de faire la paix. Pendant qu'on voulait demander au général français de permettre à un de ces deux officiers de parler avec ce prêtre, le repliement inattendu des troupes des hauteurs en avant de Ceva et de la basse vallée du Tanaro sur Garessio ayant délivré les Piémontais des craintes d'une invasion, leur épargna le déshonneur d'une négociation obscure et précaire, propre à inciter l'armée d'Italie à tout oser contre le Piémont, si son général avait su mettre en jeu l'audace naturelle des Français. »

Décembre 1795.

Mais les Républicains étaient dans l'impossibilité de poursuivre leurs succès, faute de moyens de transport pour les vivres et pour l'artillerie que le siège de Ceva paraissait exiger. Ils ne pouvaient d'ailleurs rester dans les positions conquises, trop éloignées du littoral, leur base de ravitaillement. Ils se replient donc, au commencement de décembre, sur la ligne occupée l'hiver précédent[1].

Disposition des armées en quartiers d'hiver.

Masséna commande l'avant-garde formée des divisions Laharpe et Meynier, fortes de 8 et 10.000 hommes, qui cantonnent à Savone et Finale, ainsi que dans les localités voisines, ayant leurs avant-postes sur la crête de l'Apennin de San Bernardo à Melogno, par Monte Negino, Cadibone et San Giacomo[2]. Les divisions Augereau et Sérurier, de 7 et 5.000 présents sous les armes, s'établissent le long de la côte et dans la vallée du Tanaro, avec deux forts détachements à Bardinetto et Garessio, de part et d'autre du col de San Bernardo[3]. Les divisions Macquard et Garnier, réduites à 3.500 et 3.000 hommes, restent dans le bassin de Tende, dans les vallées de la Vésubie, de la Tinée et du Var[4]. Enfin, les 20.000 combattants des trois divisions de la côte, échelonnées de Vintimille à Marseille, complètent l'armée d'Italie d'un effectif de plus de 100.000 hommes, dont la moitié seulement est disponible[5].

A ces forces, Colli ne peut opposer que 25.000 Austro-Piémontais. 5.000 restent pour surveiller les vallées de la

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 24 novembre, 2, 7, 15, 21 et 26 décembre.

2. Arch. de la Guerre, situations des 6 et 22 décembre : *Division Laharpe :* brigades Pijon, Ménard, Saint-Hilaire, 5.749 présents sur 12.507 h. *Division Meynier :* brigades Dommartin, Cervoni, Joubert, 9.092 présents sur 18.431 h. Un détachement de 500 h. est maintenu à Voltri pendant les quelques jours nécessaires pour l'évacuation des magasins autrichiens.

3. Arch. de la Guerre, situations des 6 et 22 décembre : Lettre d'Augereau, le 9 décembre, et instruction à ses généraux, le 26 : *Division d'Augereau :* Brigades Rusca, Banel, Victor, Perrin, 7.200 présents sur 14.774 h. Division Sérurier, brigades Fiorella, Pelletier, Lasalcette, 5.270 présents sur 12.646 h.

4. Arch. de la Guerre ; Situation du 22 décembre : *Division Macquard*, 3.701 présents sur 6.726 h. *Division Garnier*, 3.093 présents sur 5.123 h

5. Arch. de la Guerre, Situation du 22 décembre : I[re] division de la côte, général Mouret à Toulon, 13,282 présents sur 22,734 h. 2[e] division, général Casabianca à Nice, 6,745 presents sur 13,669 h. 3[e] division, général Casalta à Oneille, 1,719 présents sur 4,222 h. A cette date l'armée d'Italie a un effectif de 107,234 h., dont 56,387 présents suos les armes, 32,705 aux hôpitaux ou absents, 3,842 embarqués sur les vaisseaux de l'escadre à Toulon.

Décembre 1795. Vraita, de la Maira, de la Stura, du Gesso et de la Vermenagna. Le reste est groupé en majeure partie dans le camp retranché de Ceva et échelonné entre cette place et Mondovi, où 15 escadrons sont réunis, avec deux avant-gardes, l'une de 2.500 hommes en avant de Ceva, l'autre de 3.500 dans la vallée de la Corsaglia[1]. Les troupes s'installent dans les villages voisins des positions qui leur sont assignées et se réorganisent assez rapidement. Quant à l'armée impériale, abandonnée par son chef[2], elle prend ses quartiers d'hiver en Lombardie, ne laissant que 11 bataillons et quelques escadrons à Alexandrie, Tortone, Acqui et Pozzolo Formigaro[3].

Dans cette série de marches et de combats qui constituent la bataille de Loano, les ennemis avaient perdu plus de 4.000 tués ou blessés, 5 à 6.000 prisonniers, cinq drapeaux, une cinquantaine de canons de divers calibres, 100 caissons et d'importants magasins[4]. Cependant cette victoire si complète n'avait d'autre résultat que de replacer

1. Arch. de Breil, pièce n° 282 q : « Force, division et emplacements de l'armée de Ceva au 5 décembre 1795. Dans le camp retranché de Ceva et aux environs de cette ville, major général marquis de Montafia, 24 bat., quatre comp , 6,072 combattants ; avant-garde, colonel comte de Millesimo, sept bat., quatre comp., 2,531 h. ; camp de la Bicoque, brigadier comte Vital, cinq bat., 1,503 h. ; en liaison à Lesegno et Castelasso, trois bat., deux comp., un escad., 1,315 h. Avant-garde de l'armée sur la Corsaglia, général major marquis de la Chiusa, neuf bat., 14 comp., 3,617 h. ; en réserve à Saint-Michel, colonel chevalier Dichat, cinq bat. de grenadiers, 1,578 h. ; en réserve à Mondovi, lieutenant général baron Dellera, un bat., 15 escad., 1,530 h. Total général : 51 bat., 24 comp., 16 escad., 18,146 combattants. »

2. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 295. — *Un homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 297. — *Mémoires de Masséna*, p. 246, — Arch. de la Guerre : Conférence de M. Costa de Beauregard, le 10 mars, 1798, où se trouve une appréciation très remarquable des opérations et de la conduite des trois généraux autrichiens, mais trop longue pour être reproduite ici. — Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « La circonstance d'abandonner son armée, par cause de santé, la nuit précédant la bataille de Loano, donne sans doute lieu de présumer avec fondement d'y avoir été déterminé par l'avis certain de l'action du lendemain et par les suites qu'il en redoutait ; bien différent de certains généraux, que l'histoire nous représente mourants, à la veille d'un combat, ranimer toutes leurs forces pour le livrer ou le soutenir avec éclat, prévoir même à ce que leur mort pendant l'action, décourageant les soldats, ne leur f t perdre la victoire, ordonner de la cacher, en continuant de les porter dans leur litière à travers leurs rangs. D'une trempe d'ame bien inférieure de ces héros, de Wins, valétudinaire, plus jaloux de soigner un reste de vie que de la sacrifier glorieusement pour le salut de son honneur et de son armée, se fit porter à Tortone, où il lui resta assez de forces pour survivre aux nouvelles désastreuses préparées par ses dispositions et pour se rendre ensuite à Vienne. L'on doit présumer que ce ne dut pas être pour y justifier sa conduite, car les vues politiques du Cabinet autrichien n'en etaient pas moins remplies. Malgré ces revers, M. d'Argenteau, regardé comme les ayant occasionnées, fut approuvé par un conseil de guerre qu'il demanda. Il rejeta la cause de sa défaite sur un régiment composé d'un ramas d'Italiens, qui essuya doublement les effets de la mauvaise direction des généraux, les débris ayant encore subi la peine de la cassation. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 288.

4. Les indications des pertes subies par les alliés sont plutôt modérées ; ells résultent de la comparaison des documents français et piémontais et des auteurs antérieurement cités.

les belligérants dans la situation où ils étaient au commencement de l''année 1795. Mais, tandis que les alliés n'avaient pas su profiter de leur nombre pour écraser les Républicains, ceux-ci avaient acquis, au cours de cette campagne, la pleine conscience de leur supériorité morale et militaire sur leurs adversaires. Aguerries et endurcies par les combats et les privations, les troupes de l'armée d'Italie étaient prêtes à renouveler les exploits des légionnaires romains, sous la conduite d'un chef assez audacieux et actif pour triompher des obstacles matériels qui, depuis deux années, les retenaient sur les rochers stériles des Alpes et des Apennins. Décembre 1795.

CINQUIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE 1796

CHAPITRE Ier

ARMISTICE DE CHERASCO

Situation de la France au moment de l'installation du Directoire exécutif, à la fin 1795. — Réorganisation de l'armée. — Projets pour la campagne de 1796. — Démission du général Schérer ; Bonaparte le remplace à la tête de l'armée d'Italie. — Disposition des forces austro-sardes. — Combats de Montenotte, de Dego, de Millesimo et de Mondovi. — Armistice de Cherasco.

Novembre 1795. — Situation de la France à la fin de 1795.

La Constitution de l'an III substituait des pouvoirs réguliers aux organes du gouvernement révolutionnaire; mais c'est dans des circonstances vraiment critiques qu'à la fin de 1795 le Directoire exécutif s'installait au palais du Luxembourg[1].

Des besoins immenses, et toutes les ressources, même celles de la Belgique et de la Hollande, épuisées; point de crédit; le commerce et l'industrie paralysés par les luttes sanglantes des partis; aucune sécurité ; sur un grand nombre de points du territoire, des insurrections, suscitées par la faiblesse des autorités; des moyens de répression absolument insuffisants ; les armées dénuées de tout, se fondant par la désertion, prêtes à se désagréger par l'indiscipline, refoulées loin de la rive gauche du Rhin ou immobilisées sur les crêtes des Alpes et des Apennins ; telle était la situation de la France, qu'aggravait encore l'impossibilité où elle était de trouver un point d'appui dans des assemblées sans homogénéité.

1. Mignet, *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 187 et suiv. Voir aussi Taine, Sorel, de Barante, Thiers, etc.

A Paris cependant, l'effervescence populaire avait été rapidement calmée, dans la journée du 13 vendémiaire, par l'intervention des troupes, qui allait s'imposer de plus en plus. Profitant de cette victoire momentanée, les chefs du pouvoir exécutif se mettent résolûment à l'œuvre. Après s'être partagé la direction des divers ministères, ils s'efforcent de rétablir l'ordre et la tranquillité intérieure, en exerçant une action effective et incessante sur les administrations locales. Ils s'occupent ensuite des affaires extérieures et sont naturellement amenés à poursuivre la réalisation des desseins formés par le comité de Salut public, pour terminer le plus rapidement possible la guerre, cause première de la ruine du pays.

Novembre 1795.

Premières mesures prises par le Directoire.

Le meilleur moyen d'arriver à une paix définitive était, sans aucun doute, de pousser vigoureusement l'offensive que l'armée d'Italie venait de prendre, grâce aux efforts de toute nature faits en sa faveur. Aussi Schérer est-il instamment prié d'occuper Vado, Ceva et Savone, avant d'entrer en quartiers d'hiver, afin d'être en mesure d'ouvrir de bonne heure la campagne de 1796[1].

On avait bien repris Vado, mais le manque de moyens de transport et le mauvais temps ne permettaient pas de s'emparer de Ceva[2]. Quant à Savone, il convenait d'en

1. Arch. de la Guerre : Lettres du Directoire, les 22, 23, 29 novembre, 5, 7, 9, 12, 26 et 28 décembre.
2. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 24 novembre, 2 ,7, 15, 21 et 26 décembre ; des représentants du peuple, Maisse, le 2 décembre, et Ritter, le 28 ; de Cacault, le 9 décembre ; de Villars, le 29. Mémoire de Lachèze, le 6 décembre. Lettre de Lucerne en Suisse, le 23. Relation de M. Costa de Beauregard. Lettre de Berthier à Clarke, le 29 décembre. — Arch. de Breil, pièce n° 290 : Article d'une lettre écrite de Dego, le 2 janvier 1796, et relation de M. de Malausséna. A l'insistance que met Schérer à exposer les raisons qui l'ont empêché de profiter de la victoire de Loano, il semble qu'il a bien compris toute l'importance des résultats ainsi perdus. C'était d'ailleurs le sentiment général : nul ne l'a mieux exprimé que Berthier dans les termes suivants, empreints d'un véritable pressentiment des futurs mouvements de la campagne de 1796 : « Quand des forces très inférieures sont sur la défensive, on ne doit rien hasarder ; une seule faute entraîne des pertes irréparables. Mais, dans l'offensive, avec une supériorité qui a obtenu une éclatante victoire, on doit risquer de ces coups hardis qui donnent des avantages incalculables et qui, dans le cas où ils ne réussiraient pas complètement, ajoutent encore à la défection de l'ennemi et vous laissent dans la position où vous êtes. Si j'avais été assez heureux pour être à l'expédition, j'avoue que j'aurais insisté pour profiter du moment de la déroute, pour se porter sur le camp retranché de Ceva, pendant qu'un corps aurait poursuivi les débris fuyants de de Wins, qui ne pouvait se rallier que derrière Alexandrie. Je sais que l'armée manque de transports, mais elle a des vivres, et c'est dans de pareils moments qu'un général habile doit déployer les grandes ressources du génie et du talent. Le moment est tout dans ces sortes de déterminations ; car on multiplie les difficultés, en laissant à l'ennemi le temps de se rallier. »

Décembre 1795. ajourner la conquête, d'ailleurs facile [1], jusqu'à l'issue des négociations engagées avec le gouvernement génois, en vue d'en obtenir les ressources réclamées par M. de Wins [2].

Négociations infructueuses pour la paix avec la Sardaigne.

Quelque incomplètes qu'en aient été les suites, la victoire de Loano contrebalançait les succès des Impériaux sur les bords du Rhin, où un armistice était conclu, au grand avantage des forces républicaines, fortement compromises [3]. De son côté, le roi de Sardaigne, effrayé du désastre des Autrichiens et de la démoralisation de ses troupes pendant la retraite sur Ceva, prescrivait à son ministre à Gênes, le chevalier Nomis de Cossilla, de faire quelques ouvertures à l'envoyé de France, Villars [4].

Traînés maladroitement en longueur par ce dernier et menés d'une manière peu conforme aux intentions du Directoire, les pourparlers sont rompus vers le milieu de janvier 1796 [5]. Les prétentions des deux gouvernements étaient trop différentes pour qu'une entente pût s'établir.

1. Arch. de la Guerre: Lettres de Schérer, les 15, 21 et 26 décembre.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 3 octobre, 2, 7, 15, 21, 26 décembre 1795, 6 et 25 janvier, 2 février 1796 ; du Directoire, les 26 et 28 décembre 1795, 13 janvier 1796 ; de Ritter, le 3 février ; de Cacault, le 19 janvier 1796 ; de Maisse, le 2 décembre 1795 ; de Villars, le 20 novembre, de Gênes, les 18 et 22 février 1796. Il est à remarquer qu'après avoir demandé l'autorisation de prendre Savone (lettre de Schérer du 3 octobre, pièce just. n° 82 et l'avoir obtenue (lettre du Directoire, le 26 décembre), Schérer a ensuite reconnu et présenté les inconvénients politiques de cette opération. Cependant il ne se faisait pas d'illusions, non plus que Maisse, sur le résultat de la demande d'emprunt au gouvernement génois, dont Cacault était au contraire fort partisan.

3. Les Autrichiens débloquent Mayence, le 29 octobre 1795, et séparent les deux armées du Rhin sous Pichegru, de Sambre-et-Meuse sous Jourdan, rejetant la première sur la Queich, autour de Landau, la seconde derrière la Moselle ; ils occupent Manheim, puis, proposent, le 19 décembre 1795, un armistice, qui est signé le 1er janvier 1796. Cet arrêt brusque d'opérations très réussies ne peut être que le contre-coup de la défaite subie à Loano.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 15 décembre. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 315. — Il paraît douteux que ce soit Villars qui ait fait des ouvertures au chevalier Nomis, par l'entremise du ministre d'Espagne, ainsi que l'indique Revel. Schérer dit tout le contraire : « ... Le ministre (Villars, venu à Savone après la bataille de Loano) nous entretint ensuite d'une ouverture qui lui avait été faite par l'envoyé du Roi de Sardaigne pour des propositions de paix avec ce prince, d'autant plus que l'envoyé sarde se disait muni de tous les pouvoirs pour traiter... » Il est possible que Villars ait voulu se donner de l'importance ; sa conduite ultérieure est assez ambiguë. Mais Revel se contredit, lorsque, (p. 346), il marque que, le 23 avril 1796, il a mis le ministre d'Espagne à Gênes au courant des négociations entamées quelques mois auparavant ; c'est donc que ce dernier n'y avait pas été mêlé. Si l'on observe en outre que Botta (*Histoire d'Italie*, t. I, p. 318) raconte longuement le résultat de la tentative d'intervention de l'ambassadeur espagnol à Turin, M. d'Ulloa, avant la bataille de Loano, il semble probable que Revel a pris cette tentative, qui a dû être faite peu après la signature de la paix avec l'Espagne, pour la démarche directe suscitée par les demandes des généraux, dont il est question dans la relation de M. de Malausséna (Arch. de Breil).

5. Arch. de la Guerre : Lettre du Directoire, le 28 décembre 1795, pièce just. n° 87 : Lettres de Schérer, les 6, 21, 25 janvier et 9 février 1796 ; de Cacault, alors à Gênes, le 5 février. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 315 et suiv. Cet ouvrage donne, à ce sujet, des détails très circonstanciés, qui sont en accord avec les documents des Arch. de la Guerre. On avait envoyé à Turin un citoyen Durand, pour agir directement auprès du ministre des Affaires étrangères, comte d'Hauteville.

Janvier 1796.

A Turin, l'abattement exagéré, causé par la défaite, avait rapidement fait place à une confiance tellement présomptueuse qu'aucune cession de territoire n'était admise et qu'on entendait traiter sur le pied d'égalité[1]. A Paris, on ne songeait qu'à garder les conquêtes antérieures et à se procurer le plus tôt possible, par une campagne décisive en Lombardie, les gages destinés à assurer, au moment de la paix, l'entière possession des frontières du Rhin et des Alpes[2].

Réorganisation des armées.

La réalisation de ce programme exigeait d'abord la mise à exécution du plan de réorganisation des armées, élaboré par la Convention nationale et le comité de Salut public, dans le but de porter au plus haut degré la puissance

1. Arch. de la Guerre: Lettre de Turin, le 8 décembre, indiquant que la victoire de Loano a causé la plus grande consternation. Lettre de Barthélemy, le 16 décembre, signalant que l'on est revenu à Turin de la terreur de la défaite. — On trouve la confirmation de ces appréciations dans la relation de M. de Malausséna : « Alors, les craintes de l'invasion du Piémont, qui, quelques jours auparavant, firent trembler la cour et les généraux, parurent de vaines frayeurs. Oubliant le désordre de la retraite de la vallée du Tanaro et de n'avoir pris part à la journée du 2 frimaire qu'en soutenant une fausse attaque, ils se figurent que la ferme contenance de leur troupe à cette occasion et des jours suivants, joints à l'appareil des forces pour disputer l'entrée du Piémont aux Français, avait, plus que tout autre motif, détourné Schérer de s'y engager. Enivrés de ces idées, bientôt l'opinion avantageuse qu'a chaque nation d'une supériorité sur les autres, persuade aux Piémontais de surpasser l'Autrichien, qu'ils regardent comme le seul vaincu. Tel est le sort des Etats sur le penchant de leur ruine ; bercés par de vaines idées de force, leurs faibles conducteurs s'endorment dans la sécurité perfide, qui doit précipiter leur chute. » Arch. de Breil. — Cette observation de M. de Malausséna est justifiée par la comparaison des appréciations émises par M. Costa de Beauregard à quelques semaines d'intervalle. Après Loano, il écrit : « Au dire de tous, nous ne devons qu'à une affreuse tourmente de neige d'avoir échappé à l'ennemi. Pour moi, j'en fais honneur à l'intercession des saints morts et vivants et suis de l'avis de M. l'ambassadeur de Venise, qui prétend qu'il faut envoyer en Piémont tous ceux qui doutent de la Providence. » (*Un homme d'autrefois*, p. 296.) Un peu plus tard, dans un document officiel, il est vrai, destiné à être envoyé à la cour de Vienne, il estime que « malgré un peu de confusion et la perte de plusieurs pièces d'artillerie et de quelques équipages...., le mouvement de reployement sur Ceva, pris en général, ne se trouva pas moins exécuté en ordre, et tel qu'il avait été projeté. » *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 292. La même idée se trouve exprimée ainsi qu'il suit, dans la conférence faite par cet officier général, le 10 mai 1798, à l'état-major piémontais à Turin. (Arch. de la Guerre) : « Cette journée (celle du 23 novembre) pouvait avoir des suites terribles, si l'ennemi avait poursuivi cet avantage avec autant de rapidité qu'on le lui a vu faire au mois d'avril suivant. Heureusement la contenance de l'aile droite lui en imposa, et la crainte d'être pris en flanc par l'armée piémontaise, qui lui opposa tout à coup un front imposant vers la Bormida, l'empêcha de harceler et de détruire les troupes impériales dans leur détresse... Mais, après avoir séparé l'une de l'autre les armées alliées, il parut reprendre tous ses projets et réunir de nouveau tous ses efforts contre les Piémontais. L'armée de Colli put encore se flatter que sa bonne contenance aux camps de Ceva et de la Bicoqua, déconcerta les vues des Français et leur fit abandonner un plan qu'ils ont malheureusement effectué depuis. »

2. Arch. de la Guerre : Lettre du Directoire exécutif, le 28 décembre : Mémoires de Lachèze, consul à Gênes, les 6 et 30 décembre 1795. Lettres de Cacault, les 19 et 26 janvier, 11 février 1796 ; du représentant du peuple Maisse, le 2 décembre 1795. Notes sur la cour de Turin du député Marin, le 28 décembre 1795, et, le même jour, « Observations de l'administration du Directoire du département des Hautes-Alpes sur la reprise des vallées du Briançonnais, cédées en 1713 (Oulx, Césane, Pragelas) », etc. — Sorel, *L'Europe et la Revolution française*, IV[e] part. passim.

Janvier 1796. militaire du pays [1]. L'arrêté du 8 janvier 1796 prescrit en conséquence la fusion des nombreux corps d'infanterie en 110 demi-brigades de ligne ou de bataille et 30 demi-brigades légères [2]. Ce travail est rapidement terminé à l'armée des Alpes, où le premier amalgame vient à peine d'être achevé [3].

Il exige beaucoup plus de temps à l'armée d'Italie, par suite du faible effectif des unités, de leur dispersion sur une immense étendue et de la nécessité de maintenir l'ordre, continuellement troublé dans les départements du midi. Commencé sous la direction du général Fontbonne [4], l'encadrement de l'infanterie est loin d'être terminé à la fin de pluviôse, date fixée par le Directoire pour l'ouverture de la campagne [5].

Cette opération donnait aux troupes une plus grande cohésion, mais elle n'augmentait pas le nombre des combattants. Au mois de janvier 1796, sur un effectif de plus de 100,000 hommes, l'armée d'Italie présentait moins de 60,000 présents sous les armes [6]. Il fallait en déduire

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 24 janvier 1796 ; d'Augereau, le 22 mars ; du ministre de la Guerre, le 26 du même mois. Arrêté du Directoire exécutif, le 8 janvier, réglant la mise à exécution des mesures prises par le comité de Salut public, le 10 brumaire an IV (1 novembre 1795), en conséquence du décret du 20 vendémiaire précédent (11 octobre).

2. D'après les situations du mois de février, il y avait, à l'armée d'Italie, 40 demi-brigades régulières, 14 provisoires et neuf légères, soit 63 demi-brigades à trois bat., plus 19 bat. isolés ; en tout 208 bat., dont quelques-uns réduits à 50 h. D'après l'arrêté du Directoire, tous ces corps devaient être fondus en 14 demi-brigades de ligne et six légères, ne présentant que 60 bat. ; autrement dit les deux tiers des cadres devaient être supprimés et les titulaires, officiers, sous-officiers et caporaux, être, à leur choix, renvoyés dans leurs foyers ou constituer une compagnie auxiliaire, sorte de dépot destiné à alimenter la demi-brigade. L'application de cette mesure entraînait d'assez vives réclamations, puisqu'il n'y avait pas moins de 15.000 officiers sans emploi dans toutes les armées. Mais la guerre ayant continué, on trouvait à les utiliser, et c'est avec cette ressource précieuse que l'on a pu faire face aux extensions successives des forces militaires pendant la période du Premier Empire.

3. Arch. de la Guerre : Lettres et ordres de Berthier, les 1er et 15 février, 4 et 5 mars 1796 ; cette dernière avec un tableau, pièce just. n° 86. A cette date, les troupes sont organisées en quatre demi-brigades d'infanterie de bataille et quatre légères.

4. Arch. de la Guerre : Instructions de Gauthier, les 1er et 4 février ; d'Augereau, les 5 et 8 mars. — *Mémoires de Masséna*, t 1, p. 255. Au lieu de dire que le général Fontbonne avait obtenu sa retraite, Koch aurait dû, puisqu'il prétend écrire d'après les documents du Dépôt de la Guerre, mentionner qu'il a été assassiné dans les bois de l'Estérel, le 8 avril à 7 heures du soir, dans des circonstances assez mystérieuses (Lettres de Gauthier, les 11, 16, 23 avril. etc.).

5. D'après les états et situations des Arch. de la Guerre, il n'était formé, à la fin de mars, que quatre demi-brigades de ligne, les 84e le 23 février, 21e le 5 mars, 39e le 12 mars et 99e le 24 mars, devenues au tirage de Poncino, les 25e, 32e, 4e et 51e ; plus deux demi-brigades légères, les 16e le 8 février et 3e le 11 mars, devenues les 22e et 11e.

6. Arch. de la Guerre, situation du 21 janvier : Effectif, 116.412 h. ; présents sous les armes, 57.478 h.

Janvier 1796.

6,000 des deux divisions du centre et de la droite [1], surveillant les avenues du comté de Nice, à travers la chaîne des Alpes-Maritimes; 20,000 des trois divisions de la côte [2], fournissant la garde du littoral et les garnisons des principales villes de la Provence, où les partis étaient toujours prêts à en venir aux mains [3].

Les quatre divisions établies dans la Rivière de Gênes et la vallée du Tanaro n'en comptaient donc pas beaucoup plus de 30,000 [4].

Mesures prises pour renforcer l'armée d'Italie.

Ces forces paraissaient insuffisantes pour prendre l'offensive contre l'armée austro-sarde, qu'on estimait de 120,000 soldats [5], et que pouvait renforcer une partie des contingents des autres Etats de l'Italie, présentant ensemble un pareil nombre d'hommes, d'une médiocre valeur militaire, il est vrai [6]. Il était impossible de rien prélever sur l'armée des Alpes, réduite à 18,000 hommes [7], à peine suffisants non pas tant pour garder, pendant l'hiver, les places fortes et les postes de la frontière, rendue infranchissable par les neiges [8], que pour empêcher la contrebande dans le Chablais et le Faucigny [9], assurer la police de Lyon [10], réprimer le brigandage dans les montagnes de la Drôme et de la Haute-Loire [11], forcer les déserteurs et les jeunes gens de la réquisition à rejoindre leurs corps [12].

1. Exactement 3.289, pour la division du centre, 3.076 pour celle de gauche, au 21 janvier.
2. Première division 11.939 ; deuxième : 7.308 ; troisième : 1.127, au 21 janvier.
3. Arch. de la la Guerre : Lettres de Schérer, les 15 décembre 1795 et 5 mars 1796.
4. Arch. de la Guerre, situation du 21 janvier : 1re division d'avant-garde, général Laharpe, 7.799 présents sous les armes ; 2e division d'avant-garde, général Meynier, 9.157 ; 1re division du corps de bataille, général Augereau, 7.597 ; 2e division du corps de bataille, général Sérurier, 6.172 ; total : 30.725 combattants.
5. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 25 janvier : Autrichiens, 30.000 ; Piémontais, 56.000.
6. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 6 mars 1796 ; renseignements de Bacher, en décembre 1795.
7. Arch. de la Guerre : Projet de cantonnements de l'armée des Alpes, le 6 décembre 1795 ; instructions pour les généraux, le 10, et autorisation de prendre les quartiers d'hiver donnée par le Directoire, le 15 du même mois. Voir aussi pièce just. n° 86.
8. Arch. de la Guerre : Ordre du 1er janvier 1796. Lettres de Kellermann, le 6 et 10 mars ; de Berthier, le 5. Au commencement de ce mois, la neige portait et les patrouilles du Petit Saint-Bernard échangeaient des coups de fusil avec celles de l'ennemi.
9. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Legot, à Bourg, le 24 novembre ; de Cassanyes, le 1er décembre 1795 ; de Kellermann, les 1er et 15 janvier 1796.
10. Arch. de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 24 novembre 1795 et 1er janvier 1796 ; du ministre de la Guerre, le même jour ; de Reverchon, le 16 mars.
11. Arch de la Guerre : Lettres de Kellermann, les 24 novembre et 23 décembre 1795.
12 Arch. de la Guerre : Lettres du commissaire du Directoire exécutif Million, le 15 janvier 1796 ; du général Peyron, le 1er et 15 février. Notes de Calmet Beauvoisin, le 29 février, etc.

Février 1796.

Des nécessités du même genre avaient absorbé les troupes de l'armée du Midi, au fur et à mesure qu'elles arrivaient des Pyrénées-Orientales aux environs de Nîmes [1]. Cette réserve, qu'avait voulu constituer le comité de Salut public [2], étant ainsi dispersée sur les deux rives du Rhône et échappant à l'action des généraux [3], le Directoire prescrit au ministre de la Guerre d'envoyer des officiers dans les divisions de l'intérieur, pour réunir tous les corps disponibles et les conduire à l'armée d'Italie [4], de façon à la porter à 70 ou 80,000 combattants, comme le désirait Schérer [5]. Loin de le satisfaire, l'annonce de ces renforts accroît l'anxiété que causait, depuis trois mois à ce général le désarroi des services administratifs [6].

Triste situation de l'armée d'Italie

Les prises faites sur les Autrichiens après la bataille de Loano avaient permis de payer un mois de solde en numéraire et de donner du pain [7]. Il restait encore des farines pour deux mois environ, parce que la pénurie des moyens de transport, causée par le manque absolu de fourrages, avait contraint la majeure partie des troupes à se contenter de la demi-ration [8]. Mais il n'y avait ni viande, ni légu-

1. Arch. de la Guerre : Lettres du Directoire, les 22 novembre et 6 décembre 1796 ; de Schérer, le 29 février ; du général Hacquin, commandant cette armée du Midi, les 12 et 16 novembre 1795. 12 janvier 1796, etc.
2. Arch. de la Guerre : Lettres du comité de Salut public, les 30 août et 18 septembre 1795.
3. Arch. de la Guerre : Lettres du ministre, le 30 janvier, 3 et 23 février 1796 ; de Schérer, les 21 décembre 1795 et 30 janvier 1796 ; du général Hacquin, le 22 janvier. A cette date, la force totale de l'armée du Midi est de 24 bat., 17 comp. d'artillerie et trois demi-comp. d'artillerie légère, présentant 5,699 combattants sur un effectif de 12.275 h., 15 bat. et six comp. d'artillerie, soit 2,722 combattants ont été successivement appelés sur la rive gauche du Rhône par les représentants du peuple à Marseille et Avignon ; ils ne dépendent ni de Schérer ni d'Hacquin, qui n'a plus que 2,977 présents sous les armes.
4. Arch. de la Guerre : Lettres du Directoire, le 20 janvier, et du ministre, le 24. Les généraux Lamer et Moncey, commandant dans les Pyrénées orientales et occidentales, doivent rassembler chacun deux demi-brigades d'infanterie et un régiment de cavalerie. L'armée d'Italie recevra en outre quelques autres renforts tirés de l'intérieur, 2,000 chevaux de remonte, 1,500 mulets, 3,000 chevaux d'artillerie, 300,000 paires de souliers, des effets d'habillement pour 120,000 h., etc.
5. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 15 décembre 1795.
6. Arch. de la Guerre : Mémoire du représentant du peuple Ritter, publié dans les *Mémoires de Roguet*, t. I, p. 450. Lettres de Schérer, les 24, 25, 27 janvier, 9, 13 et 19 février. Mémoire du commissaire ordonnateur en chef Succi sur la situation administrative de l'armée d'Italie, le 21 janvier. De ce dernier document il résulte qu'au 30 nivose (20 janvier 1796) il était dû 7 millions en numéraire, 19 millions et demi en assignats et que, pour assurer les services jusqu'au 15 germinal (4 avril), époque présumée de l'ouverture de la campagne, et pendant les deux mois suivants, il fallait 23 millions et demi en numéraire;
7. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 15 décembre 1795 et 25 janvier 1796 ; d'Augereau, le 7 février.
8. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 13 janvier ; d'Augereau, le 31 janvier ; du commissaire ordonnateur Savy, le 29 févier ; de Faypoult, le 3 avril, etc. D'après cette dernière lettre, des postes n'ont reçu, pendant 17 jours, que cinq onces de riz pour toute ration.

Février 1796.

mes, ni vin, ni eau-de-vie, même pour les hôpitaux[1]. Le papier était tombé dans un tel discrédit que les ouvriers refusaient de travailler, à moins d'être payés en numéraire, et il n'y avait pas un écu dans les caisses[2]. Les ateliers chômant, les magasins d'habillement se vidaient rapidement[3].

Sans solde, sans vivres, sans vêtements, les soldats ne désertaient plus[4], ils commençaient à piller ; ils réclamaient avec arrogance, sans souci des officiers, qui étaient aussi misérables qu'eux et qui le plus souvent étaient réduits à vivre du produit de leurs rapines[5]. Bientôt même, sur plusieurs points, des commencements d'insurrection se manifestaient[6]. La dissolution totale de l'armée paraissait devoir suivre celle de tous les services administratifs, qui était consommée, si les ressources pécuniaires réelles, c'est-à-dire en argent, promises depuis si longtemps, n'arrivaient à bref délai[7].

Parfaitement informé de cette triste situation de l'armée d'Italie, analogue d'ailleurs à celle de l'armée des Alpes[8],

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 25, 27, 29 janvier et 29 février ; de Ritter, les 4 février et 4 mars ; d'Augereau, les 30 décembre, 13, 19 et 28 janvier ; de Savy, le 29 février etc. On avait reçu moins de 800 bœufs, au lieu de 4.000 qu'il fallait dans un mois. Le 13 janvier, Augereau dit qu'il est « maigre comme un hareng, faute de viande » ; le 28, après avoir rendu compte que, depuis deux jours, les soldats n'ont touché qu'un peu d'huile et des rations de pain, il ajoute : « Jugez d'après cela si l'on peut faire l'exercice tous les jours, n'ayant rien dans le ventre. Quant à moi, je suis au bout de mon latin. »

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 6 mars ; de Ritter, le 3 février, etc.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 15 décembre ; d'Augereau, les 9, 13 et 19 janvier ; il est obligé de prendre au magasin des culottes de volontaires, etc. — *Mémoires de Roguet*, t. I, p. 140. La situation était la même que celle de l'hiver précédent.

4. Arch. de la Guerre : Situations. Présents sous les armes : le 22 décembre, 56.387 ; le 21 janvier. 57.458 ; le 20 février, 60.783 ; le 10 avril, 63.109. Ces légères augmentations successives provenaient des hommes sortant des hopitaux ou des jeunes gens venus de l'intérieur, soit comme déserteurs, soit comme soumis à la première catégorie de réquisition.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 13 janvier ; d'Augereau, les 9 et 13 janvier ; de Lachèze, le 13 février. Plainte d'Arnaud, lieutenant à la 20e demi-brigade, de la Bolline, le 29 janvier, etc.

6. Arch de la Guerre : Lettres d'Augereau, les 30 décembre 1795, 9 janvier 1796, 5, 18 et 22 mars ; de Schérer, Ritter et Succi, le 11 mars ; de Sérurier, le 28 février ; proclamation de Ritter, le 31 décembre 1795, etc. Au moment de l'embrigadement de la 69e, le 18 mars, les 1er bat. de Paris et trois de la 45e se sont insurgés en criant : « de l'argent ou pas de soldat. » Augereau ordonne aux chefs de ces bat. d'y maintenir l'ordre et, comme ils n'y sont pas parvenus, il les fait désarmer et conduire en prison, tandis que deux compagnies de grenadiers s'avançaient, prêtes à fusiller ceux qui pousseraient des cris séditieux. L'ordre alors se rétablit. A Ormea, faute de vivres, une députation de soldats exige son envoi à Nice pour réclamer au général en chef et aux représentants du peuple, etc.

7. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 13 et 27 janvier, 29 février ; de Lachèze, le 13 février. Instruction pour le général Lasalcette envoyé à Paris, le 11 février.

8. Arch. de la Guerre : Lettre de Berthier, le 30 décembre. Projet pour la campagne de l'an IV par Kellermann, le 2 janvier. Rapport sur la situation administrative de l'armée des Alpes par le commissaire ordonnateur en chef Dennié, remis au Directoire, le 27 février par Calmet Beauvoisin. Notes de ce chef d'escadron sur l'armée des Alpes, le 29 février. Observations sur la situation administrative dans le département du Mont-Blanc par le commissaire Foulet, remises au Directoire par le représentant Martin, le 23 février. Lettre de Fevenet au Conseil des Anciens, le 10 mars, etc.

Mars 1796.

le Directoire exécutif ne pouvait y remédier qu'en portant la guerre dans les riches provinces de la péninsule[1]. Il prescrit donc de tirer du gouvernement génois, de gré ou de force, les objets les plus indispensables pour entamer les opérations dès la fin de février au plus tard[2]. Peu secondé par Ritter, dont les pouvoirs étaient singulièrement réduits, ainsi que ceux de tous les commissaires du gouvernement substitués aux représentants du peuple[3], assez souffrant et très démoralisé[4], le général Schérer, après avoir demandé Berthier pour l'aider dans sa tâche[5], se déclare incapable de conduire une campage aussi hardie et réclame un successeur plus jeune et plus audacieux[6].

Mission de Saliceti.

Saliceti, désigné pour remplacer Ritter et plus adroit que lui[7], cherche en vain à faire revenir le général en chef de l'armée d'Italie sur sa détermination, en lui offrant quelques ressources, que celui-ci considère comme illusoires[8]. Il se rend à Gênes et propose, sans succès, au gouvernement de cette république de prêter à la France un certain nombre de millions[9]. Il essaie alors de procéder

1. Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements et lettres de Miot, le 17 décembre 1795 ; de Hofflinger, le 25 ; de Cacault, à partir du 29, et notamment sa dépêche du 16 mars 1796. Mémoire de Carrachi, le 5 avril, etc.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du Directoire, les 28 décembre 1795 et 26 janvier 1796 ; de Schérer, les 6, 24 et 27 janvier ; du ministre de la Guerre, les 19 et 21 février ; de Ritter, le 3 février, etc. Notes du service des renseignements, à partir de décembre 1795. Le 30 janvier 1796 notamment, on écrit de Vienne que le Conseil aulique a décidé la continuation de la guerre, que l'Angleterre donnera de nouveaux subsides et que la Russie fournira des troupes de terre et de mer. Le même jour, Aillaud, commissaire général de la République française à Venise, fait savoir que l'escadre russe a pris des vivres en Angleterre pour quatre mois et va entrer dans la Méditerranée. Miot, de Florence, confirme ces renseignements, le 19 février, etc.

3. Arch. de la Guerre : Mémoire de Succi, le 21 janvier 1796. Instruction du Directoire, le 11 novembre 1795 (22 brumaire, an IV, et circulaire du 9 février 1736 (20 pluviose).

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 27 janvier et 4 février ; de Bonaparte, le 28 mars.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 6 janvier.

6. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, les 24 janvier, 4, 11 et 12 février ; de Ritter, le 3 février. Ce dernier raille « les ambitieux et les faiseurs de plans gigantesques, qui veulent prendre la lune avec les dents. »

7. Arch. de la Guerre : Lettres de Ritter, les 4 et 9 mars ; de Saliceti, le 22 février ; du Directoire, le 3 février. Cette dernière lettre, autorisant Schérer à modifier le plan de campagne indiqué le 26 janvier, lui a été remise par Saliceti, qui a par conséquent dû quitter Paris le 4 février. Cependant il n'arrive à Nice que le 21, s'étant probablement arrêté à Lyon, Avignon, Marseille et peut-être Toulon, pour s'y concerter avec ses collègues. Il s'est donc croisé avec le général Lasalcette, parti de Nice, le 11 février, pour se rendre à Paris et présenter au Directoire les doléances de Schérer. Dès le 24, Saliceti quitte Nice, allant à Gênes ; mais il est contrarié par une tempête de neige, qui cause le débordement de tous les torrents, et, le 28, il est seulement à Finale.

8. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 22, 23 février et 8 mars ; de Schérer, les 22, 23, 27 et 29 février.

9. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 23 février, 8 et 14 mars ; de Schérer, les 11 et 21 mars. Correspondance de Cacault à partir du 6 mars. — Arch. de Breil, pièces 293 et 295. On espérait d'abord tirer 15 à 20 millions ; mais la demande primi-

par intimidation et demande qu'un corps de troupe occupe Voltri, puis marche rapidement, par la Bochetta, sur la forteresse génoise de Gavi [1]. Mars 1796.

Tout en se rendant compte du danger de cette entreprise au moment où les passages de l'Apennin commençaient à devenir praticables, mais la trouvant conforme aux intentions du Directoire, Schérer prescrit de réunir 9.000 hommes à Savone et donne à Masséna des instructions au sujet des mouvements à effectuer [2]. Le 26 mars, le général Pijon s'avance jusqu'à Voltri avec 3.000 hommes environ et pousse ses patrouilles jusqu'à San Pier d'Arena, faubourg de Gênes [3]. Quant à l'expédition de Gavi, Saliceti juge à

tive de cinq à six millions avait même été réduite à trois millions. C'est Cacault, remplaçant Villars, le 7 mars, qui négocie cet emprunt à partir du 8. Le refus est formulé le 19 mars, sans doute à l'instigation du ministre anglais Drake, qui accourt de Milan, le 11.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 8 et 14 mars ; de Schérer, les 14 et 21 mars. Voici, à ce sujet, un extrait de cette dernière pièce, rédigée pour mettre Bonaparte au courant de la situation de l'armée d'Italie : « Par une seconde dépêche, le commissaire du gouvernement Saliceti me fit part que le gouvernement génois, craignant le ressentiment des coalisés, ferait des efforts pour remplir une partie de l'emprunt, si l'on pouvait s'emparer de la forteresse de Gavi. Le sénateur Cataléon, qui lui fut envoyé secrètement de la part du gouvernement, l'assura que, si un corps de troupes françaises se présentait devant Gavi, la place nous serait remise de suite, et qu'alors les Génois, rassurés par la prise de cette place contre une invasion de la part de nos ennemis, feindraient d'avoir été forcés à nous prêter les sommes demandées. » Ces détails avaient été donnés verbalement à Schérer par l'adjudant général Franceschi, envoyé par Saliceti de Vérone, où il s'était retiré, le 19 mars. Cette proposition paraît bien étrange, du momeut que les Génois refusaient obstinément la même faveur à l'égard de Savone. Il convient toutefois de remarquer que, d'après diverses correspondances, les Impériaux auraient demandé à mettre une garnison dans Gavi, pour assurer leurs communications. Les événements ultérieurs permettent aussi de supposer que c'était un piège tendu par les Autrichiens et les Anglais, en vue de prendre une fraction importante de l'armée d'Italie.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer au Directoire et à Saliceti, le 18 mars. pièce just. n° 89. Lettres de Gauthier et d'Augereau, le 21 mars, et de ce dernier, les 12 et 15 mars, relativement aux mouvements de troupes nécessités par la formation du corps expéditionnaire, qui devait être prélevé sur les divisions Laharpe, Meynier et Augereau.

3. Arch. de Breil, pièces n°s 293 et 295 — Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 26 et 30 mars ; de Faypoult, les 29 mars et 3 avril ; de Cacault, les 26, 27, 30 et 31 mars. Note de Ruzza, secrétaire d'Etat du gouvernement génois, le 26 mars. — Dès le mois de janvier, il y avait à Voltri 700 h , pour garder les moulins, et 300 h., répartis entre Arbissola et Varazze, pour assurer le transport de farine Le général Pijon est parti de Savone, le 24 mars, avec la 70e demi-brigade, qui venait d'être réorganisée et comptait 2,703 combattants d'après la situation du 4 avril, 2,691 d'après celle du 6, et 2,711 d'après celle du 9, indépendamment de la compagnie auxiliaire, forte de 250 h., restée à Vado. Dans un rapport de quinzaine, M. Costa de Beauregard, chef d'état-major de Colli, indique « 2,600 h., 400 étant restés à l'hopital. » Le 25, les « *collèges* » génois, apprenant la marche des troupes françaises et, émus par les propos de Saliceti et de Cacault, se réunissent et ordonnent : 1° l'expulsion de tous les étrangers sous trois jours ; 2° la remise de pleins pouvoirs à des commissaires, savoir : pour Gênes, les E. E. Bernardo Pallavicini et Giulio Asplanaeti, les illust. Gio. Bapt. Serra Reggio, Cesare Doria et Franc. Spinola ; pour les villages environnants, Giulio Reggio, Franc. Spinola, Filippo Durazzo, Giuseppe Grimaldo ; 3° l'entrée à Gênes de 12,000 paysans, pour garnir les nouveaux remparts ; 4° le renouvellement du décret de 1528, obligeant tous les citoyens à prendre les armes. D'après Cacault on n'aurait pas approuvé la proposition de défendre aux nobles de sortir de la ville, mais on interdisait l'entrée de Gênes à toute personne de l'armée française, sauf aux généraux accompagnés de deux adjudants. Les Génois paraissaient donc décidés à défendre leur liberté aussi énergiquement qu'en 1747. Cependant, au moment même où ces mesures de résistance étaient prises, le commissaire général de San Remo, Spinola, dévoué aux Français, était invité par son gouvernement à renouer secrètement avec Saliceti les négociations relatives à l'emprunt, tandis que, d'autre part, le général Beaulieu était sollicité, par les partisans de l'Autriche, de nous chasser de la Rivière.

Mars 1796.

propos de surseoir à son exécution, en apprenant la nomination du général Bonaparte à l'armée d'Italie [1].

Bonaparte prend le commandement de l'armée d'Italie.

Celui-ci arrive à Nice le jour même de l'occupation de Voltri, en même temps que Berthier, qu'il a obtenu comme chef d'état-major [2]. Le lendemain, Schérer lui remet le commandement [3].

1. Arch. de la Guerre : Lettre du Directoire à Schérer, le 2 mars, pour accepter la démission de ce général, et nomination de Bonaparte, le même jour. Lettre de Saliceti, le 21 mars; du Directoire et de Schérer, le 22 mars. Plusieurs écrivains ont avancé que le mariage de Bonaparte avec Joséphine de Beauharnais aurait été déterminé par une promesse du directeur Barras de donner au jeune général le commandement de l'armée d'Italie. Cette allégation est tout au moins exagérée, et l'examen des faits prouve que le mariage est tout à fait indépendant de la nomination, faite brusquement. En effet, quelle est la situation au moment de la publication des bans, le 7 février? Comme les lettres mettaient huit à dix jours pour aller de Nice à Paris, le Directoire n'avait pas encore reçu la lettre de Schérer en date du 4 février, par laquelle ce dernier offrait sa démission. Il n'a, à ce moment, que celles des 13, 21 et 25 janvier, dans lesquelles le général expose la triste situation de l'armée, l'impossibilité de prendre l'offensive au commencement de février, le besoin qu'il aurait de Berthier pour le seconder Cette dernière demande avait été déjà faite par lettre du 6 janvier, et c'est à cet emploi de chef d'état-major seulement, offert sans doute par Barras à Bonaparte, qu'aurait trait la note rédigée par lui sur l'armée d'Italie, en date du 19 janvier (*Correspondance de Napoléon Ier*, n° 83). Quant au commandement de l'armée d'Italie, bien loin de songer à en dépouiller Schérer, qui avait acquis de la réputation à l'armée des Pyrénées-Orientales et qui était connu et estimé des officiers et des troupes, le Directoire lui envoie Saliceti pour l'aider dans sa tâche. Le remplacement de Schérer ne paraît même pas avoir été admis immédiatement à la suite du compte rendu verbal fait par le général Lasalcette, qui, parti de Nice le 11 ou le 12 février, a dû arriver à Paris du 19 au 21. En effet, les 21 et 28, le nouveau ministre de la Guerre, Pétiet, recommande à Schérer de ne pas se décourager et l'informe des dispositions qu'il va prendre pour le mettre à même d'entamer les opérations. Si, dès le 29 février, Bonaparte écrit au ministre de la Guerre comme s'il était général en chef de l'armée d'Italie (*Correspondance de Napoléon Ier*, nos 87 et 88), ce n'est que le 2 mars cependant que le décret de nomination est signé, c'est-à-dire certainement après la réception de la première lettre de Saliceti, rendant compte du refus de Schérer de rester à la tête de l'armée, lettre datée de Nice, le22 février.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier à Clarke, les 11 décembre 1795, 8 janvier, 1 et 15 février, 4, 12, 14, 18 et 24 mars 1796. A plusieurs reprises, Berthier sollicite un congé d'un mois pour aller à Paris; il demande aussi à être employé à l'armée d'Italie, dont il prévoit le rôle important. Au commencement de janvier, il fait une chute de cheval et se fracture la malléole interne d'un pied. Il s'occupe néanmoins très activement de la nouvelle organisation de l'armée, qui est terminée le 4 mars, au moment où il quitte ses béquilles. C'est à ce même moment qu'il est nommé chef d'état-major de l'armée d'Italie. Il en reçoit l'avis à Chambéry, le 11 ou le 12. Il part, le 14, visite les arsenaux de Grenoble et de Valence et y apprend que les commandes faites pour les équipages de pont n'ont pu être exécutées, faute de fonds. Il est à Antibes, le 24 mars, précédant d'un jour Bonaparte, qui a quitté Paris le 11, mais s'est arrêté à Marseille, où se trouvait sa famille, et arrive à Toulon le 24. L'allégation du général Thiébaut dans ses *Mémoires*, t. II, p. 8, concernant la présence de Berthier à Paris, au moment du départ de Bonaparte, est donc absolument erronée. C'étaient les frères de Berthier, qui étaient à Paris, particulièrement Léopold, qui avait passé l'été à l'armée d'Italie, avec Alexandre, et l'avait ensuite accompagné à Chambéry, d'où il était parti à la fin de novembre.

3. Arch. de la Guerre : Note sur l'armée d'Italie, rédigée par Schérer, le 21 mars, et ordre du jour du 27. Cet ordre est ainsi conçu : « Le Directoire exécutif ayant daigné consentir à ce que le général Schérer se démît du commandement en chef de l'armée d'Italie, l'armée est prévenue que ce général est remplacé par le général Bonaparte, cy-devant commandant en chef de l'armée de l'intérieur. Le général Schérer ne peut quitter l'armée d'Italie sans transmettre, par la voie de l'ordre, à toute cette brave armée, généraux, officiers, sous-officiers et soldats, sa satisfaction et ses remerciements pour les preuves de bravoure, d'obéissance, de patience et de constance héroïque, qu'elle n'a cessé de donner pendant tout le temps qu'il a eu l'honneur de la commander. » A la suite de cet ordre du jour de Schérer, Bonaparte n'a jamais fait paraître la proclamation donnée dans la *Correspondance de Napoléon*, sous le n° 91, d'après les *Mémoires de Sainte-Hélène*. Les *Mémoires de Roguet*, p. 215, et les *Souvenirs de Pelleport*, p. 37, prouvent que cette proclamation est simplement le résumé des harangues prononcées devant les officiers des quelques demi-brigades passées en revue. Il est d'autant plus à propos de faire cette observation que les ordres du jour publiés sous les nos 104 et 123 de la *Correspondance* sont assez différents de ces harangues. N'est-il pas évident, d'ailleurs, que Bonaparte, à ce moment, ne pouvait tenir le langage que tiendra plus tard Napoléon? L'enthousiasme avec le-

La situation administrative tendait à s'améliorer légèrement[1]. Grâce à son crédit personnel et à son activité, Saliceti était parvenu à se procurer quelques centaines de mille francs[2] et des chaussures[3]; on lui promettait des farines, des fourrages et des mulets[4]. Faypoult, ancien ministre des finances, envoyé par le Directoire à Gênes, cherchait à y négocier des traites hollandaises[5]. Il était

Mars 1796.

quel, d'après Roguet, le jeune général aurait été accueilli, n'a dû se produire qu'un peu plus tard, à la suite des premières victoires. Bien plus naturels et par conséquent plus véridiques paraissent les récits de Marmont, de Pelleport et de Thiébaut, mentionnant les sentiments de défiance des généraux et les plaisanteries des soldats. Celles-ci sont bien dans le caractère français. On se les expliquera mieux si l'on remarque que ces soldats, vieillis par trois campagnes des plus rudes, étaient à peine la dixième partie des levées successives faites au cours de la Révolution ; sélection sans exemple, dont le résidu se composait d'hommes exceptionnellement doués physiquement et intellectuellement.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 14 mars ; de Saliceti, les 14 et 30 mars. — Arch. de Breil, pièces nos 292, 293 et 295. Le second de ces rapports de M. Costa de Beauregard est particulièrement détaillé et renferme le passage suivant : « Du 16 au 25 mars, les troupes de la Rivière, organisées suivant la nouvelle ordonnance, vetues et chaussées de neuf, payées pour le courant et pour les arrérages, ont pu marcher au port de Genes, qui doit leur fournir bientot, de gré ou de force, de nouveaux secours. Les intrigues et l'activité de Cacault et de Saliceti ont amené les choses à ce point. »

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Schérer, le 14 mars ; de Saliceti, les 8, 14 et 26 mars ; de Fourcade, consul à Livourne, le 11 mars. Indépendamment de 5 à 600,000 fr. qu'il se procurait à Genes dans la dernière quinzaine de mars, Saliceti réalisait un million, en vendant à Livourne un batiment pris par un corsaire français. Ces ressources permettaient de payer le prêt d'un mois, d'assurer la solde et les distributions de viande, etc. (Ordres divers, à partir dn 30 mars, dont quelques-uns seulement se trouvent dans la *Correspondance de Napoléon Ier*).

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 8 mars et 4 avril ; de Schérer, le 11 mars. A cette dernière date, on reçoit de Genes des chemises, des souliers, des légumes. Il arrive encore des chaussures, le 11 avril (lettre d'Augereau à cette date).

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Saliceti, les 8, 26 mars et 4 avril. Ordres du 6 avril, régularisant les distributions. La maison Saint Estében, de Génes, à laquelle il était dû 180,000 fr., livre néanmoins 6,000 quintaux de blé et farine. Au commencement d'avril, la subsistance des troupes et des animaux est assurée. 6,000 mulets sont offerts de gré à gré, etc.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, le 30 mars, et de Faypoult, le 3 avril. Ce dernier arrive à Génes, le 29 mars dans la soirée, venant de Voltri, ou Saliceti l'a accompagné. Après un entretien avec le secrétaire d'Etat de Génes, Ruzza, il se rend bien compte de l'impossibilité de contracter un emprunt auprès du gouvernement génois. A propos de l'occupation de Voltri, voici ce qu'il dit : « Le général Bonaparte, qui sans doute est parti maintenant de Nice pour venir commander l'armée et ouvrir la campagne, m'a écrit (*Correspondance de Napoléon*, n° 93) que le mouvement commencé par Saliceti sur Génes, lui faisait appréhender des impressions dangereuses sur les Génois, qu'il connaît pour être fiers et courageux. Le mouvement des troupes n'a rien produit de bon, il est vrai. Peut-être que, si j'eusse été à Genes, avant de le commencer, j'aurais engagé Saliceti à le différer. Mais celui-ci l'a demandé au général Schérer dans les meilleures intentions. Il va hater les premières opérations militaires ; car les corps avancés des deux armées sont fort près les uns des autres. » Il est donc bien certain que, contrairement à l'opinion de Roguet, p. 219, opinion qui est devenue vulgaire et même classique, la marche de Pijon, bien loin d'être un stratagème de Bonaparte pour tromper l'ennemi, a été tout d'abord condamnée par lui (*Correspondance de Napoléon*, nos 94 et 113), ainsi que le mentionne Marmont, dans ses *Mémoires*, p. 145. Ce premier jugement est très justifié, tant par les considérations militaires que Schérer a présentées à Saliceti (voir pièce just. n° 89) et qu'il développe dans la note du 21 mars sur l'armée d'Italie, que par le souvenir du soulèvement de Genes contre les Impériaux en 1747. Ce souvenir devait être d'autant plus présent à l'esprit de Bonaparte, que ce général avait étudié particulièrement, en 1794, les campagnes de la guerre pour la Succession d'Autriche. Mais cette première impression ne tarde pas à se modifier au reçu des renseignements relatifs aux mouvements des Autrichiens du coté de Novi et de la Bocchetta, renseignements corroborés par cette même lettre de Faypoult, du 3 avril. C'est à ce moment que Bonaparte conçoit l'idée d'attirer Beaulieu dans cette direction ; c'est dans ce but qu'il écrit, le 4 avril, à Masséna une lettre dont le passage le plus saillant est reproduit dans les *Mémoires de Masséna*, t. II, p. 15 ; que, loin de replier la 70e demi-brigade de Voltri, il la fait renforcer et appuyer par la 99e ; qu'en même temps, il presse l'organisation des divers services indispensables pour commencer les opéra-

Février 1796. accompagné du commissaire ordonnateur en chef Chauvet, qui prenait des mesures de rigueur contre les employés prévaricateurs et cherchait à passer des marchés réguliers et moins onéreux [1]; malheureusement cet intègre et intelligent fonctionnaire succombait après quelques jours de maladie [2]. Les nouveaux entrepreneurs des divers services rejoignaient Nice peu à peu et paraissaient pleins de bonne volonté [3]. Enfin les départements, stimulés de toute manière, s'étaient décidés à approvisionner en fourrages la ligne d'étapes de la vallée du Rhône à Nice [4].

On ne pouvait se dissimuler cependant que ces ressources étaient bien minimes eu égard aux besoins [5]. Il fallait donc en profiter pour mettre l'armée en état de prendre l'offensive le plus rapidement possible [6]. Aussi, à partir du 28 mars, des ordres sont donnés successivement pour le

tions. Cependant, dans sa lettre du 6 avril au Directoire (*Correspondance de Napoléon*, n° 121) il désapprouve encore l'expédition. Ainsi, dès ce moment, apparaissent tous les caractère distinctifs du génie de Napoléon : simplicité et netteté du but, souplesse d'esprit dans l'emploi des moyens, habileté à profiter de toutes les circonstances, activité et énergie prodigieuses dans l'exécution.

1. Arch. de la Guerre : Lettres du ministre, le 21 mars, et de Saliceti, les 8, 11 et 26 mars. — *Correspondanee de Napoléon*, n° 92 ; *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. II, p. 54. Chauvet avait été commissaire ordonnateur à Marseille. Il est parti de Paris avec Bonaparte et n'est arrivé à Gênes qu'après le 11 mars. Lettre du consul Lachèze, le 1 mars, à laquelle est jointe un mémoire de Reboul sur les abus des employés, qui, dit-il, cherchent à s'enrichir en trois mois et dont la moralité est si dépravée que voler la République n'est plus considéré comme un vol. Il donne des détails curieux sur les trois principaux moyens de dilapidations usités.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Saliceti, les 30 mars et 4 avril ; ordres du jour des 4 et 9 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 112 et 121. Chauvet est dangereusement malade, le 30 mars, et meurt, le 2 avril. Il est remplacé provisoirement, comme commissaire ordonnateur en chef, par Lambert ; le commissaire ordonnateur Succi reste à Gênes pour s'occuper des marchés.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Schérer, le 11 mars, et ordre du jour du 4 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 92, 112, 120 et 121. Les entreprises commencent à fonctionner, dans les premiers jours d'avril. C'est : pour les foins, la maison Navarre, Roy et Barry, agent à l'armée, Auzon ; pour la viande, la maison Collot ; pour les grains, la maison Laporte et Flachat, dénommé Flasque par erreur dans le n° 112 de la *Correspondance de Napoléon*, agent à l'armée, Hébert. Les agents en chef des services des transports sont : Jean, pour les vivres ; Morel, pour les hopitaux, les effets de campement et les fourrages ; Thévenin, qui était depuis longtemps à l'armée, pour les équipages de l'artillerie.

4. Arch. de la Guerre : Lettres du ministre, le 1er avril, et de Berthier, le 7. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 94 et 95.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 8 et 14 mars ; de Schérer, le 11 ; de Gaultier, les 17 mars, 7 et 8 avril ; d'Augereau, les 15 et 22 mars ; de Berthier, le 8 avril. La situation des divisions Sérurier, Garnier et Macquard, plus éloignées de la côte, était toujours très difficile. Elle le sera pour les deux dernières jusqu'au moment où Gaultier emploiera des prisonniers autrichiens de bonne volonté à porter sur leur dos des sacs de farine de Nice à l'Escarène et à Lantosque (Arch. de la Guerre : Correspondance journalière de ce général avec Berthier, à partir du 10 avril).

6. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 8, 14, 26 et 30 mars ; de Faypoult, le 3 avril ; de Cacault, les 1 et 16 mars. Le sentiment général, à la fin de mars, était que l'armée d'Italie serait rapidement victorieuse si elle pouvait attaquer dans une quinzaine de jours.

transfert du quartier général de Nice à Albenga[1]; pour la constitution générale des forces[2]; pour l'accélération du travail de réorganisation de l'infanterie, qui est confié aux généraux de division[3]; pour le départ des régiments de cavalerie de leurs cantonnements et leur marche vers la Rivière de Gênes[4]; pour la levée, de gré ou de force, des animaux indispensables aux transports des vivres, des fourrages et de l'artillerie[5]; pour la formation des magasins, des parcs et des ambulances[6]. Mars 1796.

L'exécution de ces mesures est poursuivie avec la plus grande énergie[7], de façon à permettre d'entamer les opérations vers le 15 avril[8], avec les quatre divisions

1. Arch. de la Guerre : Ordres des 28, 29 et 31 mars. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 96, 108, 109 et 114. Le général Gauthier, restant à Nice, y remplissait des fonctions analogues à celles dévolues à un directeur des étapes dans les armées modernes. C'est à lui qu'incombaient tous les détails du service de l'état-major pour les divisions non agissantes, c'est-à-dire les divisions de la gauche (Garnier, à Roquebillière), et du centre (Macquard, à Tende), ainsi que les première et deuxième divisions de la côte (Pujet Barbentane, à Marseille, et Mouret, à Toulon). Le nombre des présents sous les armes de ces unités de seconde ligne est réduit de 27.204, au 4 avril, à 16.396, au 10, au profit des quatre divisions de la Rivière de Gênes et de la 3e de la côte (Casabianca, à Oneille), qui passent de 32.710 h., au 4 avril, à 46.713, au 10.

2. Arch. de la Guerre : Ordres des 31 mars, 1er et 2 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 99, 100, 101, 102, 110 et 114.

3. Arch. de la Guerre : Ordres des 29, 30 mars et 8 avril, — *Correspondance de Napoléon*, n°s 107 et 115.

4. Arch. de la Guerre : Ordres du 30 mars. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 94, 95 et 99. Les généraux Sérurier et Augereau sont chargés de reconnaître les cantonnements assignés à la cavalerie.

5. Arch. de la Guerre : Ordres des 4, 5 et 7 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 116, 118, 122 et 124. Le total des mulets levés par ordres des 4, 5, 6 et 7 avril, est de 1.900, dont 1.000 pour les transports de vivres, 200 pour les fourrages ou les ambulances, 700 pour l'artillerie. Cette dernière arme en avait déjà 1.600 ; elle aurait donc eu en tout 2.300 animaux. D'après cela et quelques autres documents, il semble que l'armée d'Italie a dû entrer en opérations avec 6 à 8.000 mulets. Cependant les transports n'ont jamais été assurés.

6. Arch. de la Guerre : Ordres des 29, 30, 31 mars et 6 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 98 ef 111.

7. Arch. de la Guerre : Ordre du jour du 30 mars. Lettres de Berthier le même jour, de Mouret les 10, 16 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 94, 97 et 103, relativement à la répression sévère d'un refus d'obéissance du 3e bat. de la 209e demi-brigade. Lettres de Berthier : à Stengel, le 30 mars, lui rappelant qu'il faut *forcer de moyens* pour assurer l'exécution des mouvements ordonnés ; à Mouret, commandant à Toulon, les 10 et 18 avril, lui recommandant de faire partir les bat. désignés aussitot qu'il le pourra ; à Peyron, commandant à Digne ; à Tisson, commandant à Tarascon, le 16 avril, et à Pujet Barbentane, commandant à Marseille, le 18, leur expliquant qu'il est impossible de leur envoyer des renforts de l'armée et qu'ils n'ont qu'à lever des gardes nationaux pour assurer la tranquillité publique, etc.

8. Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier, les 10 et 11 avril. — *Correspondance de Napoléon*, n°s 95, 121, 126. Cette date n'est qu'approximative, mais les trois pièces qui viennent d'être indiquées marquent bien l'intention arrêtée chez Bonaparte d'attaquer avant le 16. D'autre part, bien que les levées de mulets, prescrites les 4 et 5 avril, aient dû être terminées le 10, celles ordonnées le 6 et le 7 n'ont pas été et ne pouvaient être effectuées le 12, jour où les opérations ont commencé effectivement, puisque des transports de vivres, d'artillerie et de munitions ont manqué par suite de la rapidité des mouvements. La lettre adressée au général Sérurier le 9 avril (*Correspondance de Napoléon*, n° 128), prouve d'ailleurs que Bonaparte comptait se rendre ce jour-là à Garessio, où il aurait séjourné au moins le lendemain et d'où il n'aurait pu revenir à Albenga que le 11. En supposant que les ordres d'attaque aient été expédiés le 12, c'était donc le 13 au plus tot que les colonnes se seraient mises en marche. Mais il est probable qu'on aurait attendu un ou deux jours, pour permettre de rejoindre aux troupes encore en arrière, ainsi qu'aux officiers tels que Despinoy, Lasalcette, etc., appelés au quartier général.

Mars 1796. Laharpe, Meynier, Augereau et Sérurier, qui présenteront alors 35,000 baïonnettes, 3,000 sabres et une vingtaine de pièces de petits calibres [1]. Ces troupes aguerries étaient suffisantes pour déboucher, comme en 1794, par les vallées des Bormida, s'établir aux environs de Millesimo et de Carcare, entre les armées piémontaise et autrichienne, puis les battre séparément, mettre la première hors de cause et poursuivre rapidement la seconde dans le Milanais, conformément aux instructions du Directoire [2].

1. La plupart des écrivains, se recopiant les uns les autres, fixent à 30.000 environ l'effectif des combattants de l'armée ou seulement de la partie qui a pris part aux premières opérations. Ils se réfèrent le plus souvent au *Mémorial de Sainte-Helène* (*Correspondance de Napoléon*, t. XXIX, p. 99), où ce chiffre est donné. Mais on ne saurait être trop réservé dans l'usage de ce document, qui contient des erreurs nombreuses et parfois assez graves. Les quelques auteurs, tels que les généraux Koch (*Mémoires de Masséna*, t. II, p. 14), et Iung (*Bonaparte et son temps*, t. III, p. 137 et 139), ayant consulté les situations, se sont bornés à celle du 4 avril, qui ne peut présenter le résultat des mouvements ordonnés le 30 mars, et paraissent ignorer deux états fort intéressants : l'un (pièce just. n° 93), classé au 9 avril, a dû être établi postérieurement et sans doute à la suite de l'ordre du 31 mars (*Correspondance de Napoléon*, n° 107), relatif à quelques modifications dans l'embrigadement de l'infanterie, il présente l'ordre de bataille définitif de l'armée, une fois la nouvelle organisation terminée, et a sans doute été remis à Bonaparte, le 6 ou le 7 avril, à son arrivée à Albenga. L'autre état est du 10 avril et donne la situation exacte des présents à cette date ; c'est lui qui a dû servir à Berthier, qui l'a corrigé de sa main le 19, jour à partir duquel il existe des tableaux d'emplacements des divisions en opérations. Les effectifs de ces états concordent d'ailleurs avec ceux des situations particulières de quelques divisions existant aux Archives historiques. Quant aux pièces régulières exigées par le Directoire, on n'en trouve plus jusqu'au mois de mai et, dans des lettres à Clarke, Berthier explique que la rapidité des mouvements ne permet pas d'établir ces énormes documents. De ces deux états il résulte que l'armée d'Italie se composait, le 10 avril, de 63.109 présents sous les armes, dont 16.481 dans les garnisons ; restent disponibles, comme troupes de campagne, 46.628 h. Ce chiffre concorde du reste avec celui de 45.000 indiqué par Bonaparte au Directoire, le 6 avril (*Correspondance de Napoléon*, n° 121). Si l'on en déduit 6.236 h., effectif des divisions Macquard et Garnier, il reste 40.392 h. utilisables dans la Rivière de Gênes. C'est bien d'ailleurs le même chiffre, à quelques unités près, (40.520) que l'on obtient en additionnant les totaux correspondant aux quatre divisions, Laharpe, 13.388 ; Meynier, 5 526 ; Augereau, 11.835 ; Sérurier, 9.771. Ce total de 40.000 h. se décompose ainsi qu'il suit : 35.375 fantassins, 3.354 cavaliers, 1.791 artilleurs, sapeurs et gendarmes. Ces effectifs sont aussi à peu près ceux des pièces n°s 136 et 145 de la *Correspondance de Napoléon*, savoir : Ménard, 4.000 h. ; Joubert et Dommartin, 5.000 ; Augereau, 6.000 ; Laharpe, 7.000 ; Sérurier et Rusca, 14.000 ; total, 36.000, la cavalerie non comprise, et de la lettre de Bonaparte au Directoire, le 24 avril (*Correspondance de Napoléon*, n° 220), infanterie, 34.000 h., cavalerie, 3.500 ; total, 37.500. Quant à l'artillerie, le nombre de 20 pièces résulte de l'étude de divers documents des Arch. de la Guerre, dont quelques-uns sont dans la *Correspondance de Napoléon*, n°s 131, 132 et 134. Koch, dans les *Mémoires de Masséna*, t. II, p. 13, donne d'ailleurs l'analyse succincte des états du matériel de l'artillerie établis avant l'arrivée de Bonaparte. Ceux du 1er avril présentent quelques pièces de plus aux équipages de campagne et de montagne, mais beaucoup moins de chevaux. A cette date, il y avait 738 animaux pour les deux équipages, au lieu de 5.842 qui étaient nécessaires. On ne pouvait pas transporter l'équipage de ponts sur chevalets et celui de cordages que Bonaparte avait constitué en 1794, non plus que les deux équipages de ponts de pontons qui avaient été confectionnés à Toulon en 1795.

2. Arch. de la Guerre : Registre G 2 de la correspondance du Directoire avec l'armée d'Italie, p. 23 et suiv. Cette instruction porte la date du 12 ventôse an IV (2 mars 1796). Elle est enregistrée *in-extenso* une première fois à la page 20, mais cette première copie est bâtonnée avec l'observation suivante en marge : « Après *quelques* changements faits dans les instructions ci-contre, elles ont été de nouveau enregistrées ci-après, f° 23, v° ». Le changement le plus important porte précisément sur la manière d'engager les opérations ; c'est pourquoi il a paru intéressant de donner les deux versions dans la pièce just. n° 94. Le mouvement sur Gênes n'était indiqué que comme accessoire et à titre de diversion dans la lettre adressée à Schérer le 22 janvier, visiblement inspirée par la note de Bonaparte, du 19 du même mois (*Correspondance de Napoléon*, n° 83), puisque la prise de Ceva y est marquée comme premier but à atteindre. Ce sont évidemment les lettres de Sa-

Chacune de ces armées ne comptait en effet qu'un nombre de combattants inférieur à celui des Républicains [1]. Février 1796.

L'armée piémontaise.

Des 100,000 hommes que soldait le roi de Sardaigne en 1795, il fallait déduire d'abord plus d'un tiers pour les employés des divers services, les dépôts ou compagnies de réserve et les milices, incapables d'être employés en dehors des hautes montagnes [2]. La garde des passages des Alpes et les garnisons des places de l'intérieur, telles que Turin, Alexandrie et Tortone, absorbaient en outre une partie des corps de ligne, dont les présents sous les armes n'excédaient pas la moitié de l'effectif [3]. Les auxiliaires autrichiens étaient aussi délabrés que les Piémon-

liceti en date des 22 et 23 mars, ainsi que celles de Cacault à la même époque, qui ont motivé la première rédaction des instructions. Mais Bonaparte ne pouvait certainement accepter un ordre aussi formel et a dû demander les modifications faites dans ce document; ce qui explique qu'il lui ait été adressé officiellement le 6 mars seulement.

1. *La Guerre des Alpes*, par Thaon de Revel, est la seule publication parue jusqu'à ce jour, tant en France qu'en Italie, qui présente exactement la force des armées en présence. Les renseignements de cet ouvrage concordent avec ceux des Arch. de Breil et du ministère de la guerre. Ces dernières archives renferment notamment les travaux suivants, exécutés de 1806 à 1809 ou 1810, par ordre de Napoléon I[er], en vue de permettre l'établissement d'un historique précis de la campagne de 1795 : 1° une carte au 10.000[e] du terrain compris entre Savone et Frabosa au sud, Sassello et Carru au nord, avec des profils, des croquis, des vues pittoresques, œuvre des ingénieurs géographes Schouany, Bentabole, Sismondi, Brambilla, Bagetti, etc. ; 2° des mémoires rédigés, d'après des renseignements recueillis sur le terrain, sous la direction du chef d'escadron d'état-major Martinel, qui était, en 1796, dans l'armée piémontaise et est ensuite passé au service de la France ; 3° les réponses faites par les généraux, ayant pris part à cette campagne, aux interrogatoires qui leur avaient été posés par le Dépôt de la Guerre ; 4° des fragments de rédaction par le chef de bat. Parigot et M. Tranchant de Laverne, dont quelques-uns ont même été imprimés à l'Imprimerie impériale, puis corrigés à la main. Il est étonnant que ces documents, d'une valeur inappréciable, soient restés absolument inédits jusqu'à ce jour ; mais il est bien certain que le général Koch ne les pas utilisés pour les *Mémoires de Masséna*.

2. Arch. de la Guerre : Mémoires de Martinel. L'effectif exact, d'après un état présenté au roi en 1795, aurait été de 107.015 h., se décomposant ainsi qu'il suit : cavalerie, 4.911 ; infanterie nationale, 23 719, étrangère, 11.638, provinciale, 27.888 ; milices, 33.419; corps restant dans les places 4.157 ; corps contribuant aux divers services de l'armée 1.283; autrement dit 100.461 combattants, dont 67.364 de l'armée régulière et 33.097 miliciens. Ces chiffres se rapprochent de ceux envoyés par Bacher au Directoire, en décembre 1795, savoir : 97 bat. et 14 comp. de chasseurs, 31 escadrons, plus les milices ; présentant 101.400 h., dont 59 040 fantassins, 9.000 cavaliers, 3.400 artilleurs, 30.000 miliciens. Toutefois, Thaon de Revel ne compte, au mois d'octobre, que 70.510 h., dont 63.710 d'infanterie, 2.800 de cavalerie et 4.000 miliciens seulement. Ce dernier chiffre paraît fort probable, tant était grande la lassitude du pays pour cette guerre désastreuse.

3. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Notes du service des renseignements. Il n'existe que des indications sommaires sur la composition et la force des troupes autres que celles faisant partie de l'armée de Colli. D'après le tableau de Bacher, en décembre 1795, il y avait dans le département ou division de Suse, 24 bat., et dans la vallée d'Aoste, 15 bat. et deux comp. de chasseurs. L'effectif de cette dernière troupe aurait été de 8.000 h., d'après un rapport de Kellermann, le 14 mars 1796. Les retranchements du Prince Thomas étaient occupés par 400 h. de troupes régulières et des milices. Pendant l'hiver, la majeure partie des rég. a dû être renvoyée dans les garnisons de l'intérieur, où se trouvaient leurs comp. de réserve ou dépôts respectifs, particulièrement dans les grandes places, telles que Turin, Alexandrie et Tortone.

Mars 1796. tais[1], en sorte que Colli, tout en ayant sous ses ordres 66 bataillons, à peu près autant de compagnies franches ou de milices, et 24 escadrons, ne disposait que de 20 à 25,000 combattants, répartis entre le mont Viso et la vallée de la Bormida[2].

Parfaitement renseigné non seulement sur la force, les ressources et les mouvements de l'armée d'Italie, mais même sur la situation politique de la France, sur les projets du Directoire exécutif et sur la valeur des principaux fonctionnaires civils et militaires de la République, Colli s'attendait à être attaqué dans le courant de février[3]. Il avait en conséquence levé en partie les quartiers d'hiver. Sept à 8,000 hommes étant indispensables pour surveiller la droite de l'armée des Alpes, la gauche et le centre de l'armée d'Italie, ainsi que pour constituer les garnisons de Demonte et de Coni[4], 17 à 18,000 seulement étaient disponibles pour couvrir les avenues de Mondovi et de Ceva. Ils avaient été répartis en trois divisions, dont une en seconde ligne[5], les deux autres en première, autour de Mon-

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements, les 12 janvier et 17 mars 1796. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p 327. D'après la pièce n° 288 des Arch. de Breil, le corps auxiliaire autrichien s'il avait été complet, aurait été de 10,000 h. environ, dont 8.800 d'infanterie. Or, Thaon de Revel ne compte cette dernière arme qu'à 3.000 h., officiers compris. C'est du reste à peu prés le même chiffre que donne la situation du 5 décembre 1795 (Arch. de Breil, pièce 282 q). En comparant cette situation avec celle du mois de juin 1795 (pièce just. n° 63), il est facile de se rendre compte des pertes considérables subies par les corps. Ainsi, le bat. des grenadiers Strassoldo passe de 433 présents sous les armes à 147; le rég de Belgiojoso de 980 à 440, celui de Schmitfeld de 1.221 à 411. C'est ce dernier rég., anciennement Caprara, qui est supprimé et dont les éléments servent à renforcer les deux autres corps, à défaut de recrues. Ces troupes avaient du reste perdu tous leurs équipages à la bataille de Loano.

2. Arch. de Breil, pièces n°s 282, q, 288 et 289. — Arch. de la Guerre : Mémoire de Martinel et notes du service des renseignements. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 323. Tous ces documents concordent parfaitement. Les corps qui avaient le plus souffert sont : rég. de Sardaigne, 191 présents sur 531 effectifs ; 1er bat. d'Oneille, 196 sur 425 ; 2e bat. d'Oneille, grenadiers et chasseurs du rég. 284 sur 714 ; grenadiers du Tour, 182 sur 530 ; grenadiers royaux et leurs chasseurs, 314 sur 844 ; grenadiers de Varax, 331 sur 953, etc.

3. Rien de plus curieux à cet égard que la lecture des rapports de quinzaine du marquis Costa de Beauregard, chef d'état-major du général baron Colli, rapports dont il existe des copies *in extenso* dans les Arch. de Breil. Celui du 15 au 30 mars, qui est particulièrement intéressant, a été publié dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 329 et suiv.

4. Arch. de Breil, pièce n° 289. Département de Saluces : garnison de Demonte, trois bat., 776 h. ; troupes de campagne, deux bat. et huit comp., 1.259 h. Département de Borgo San Dalmazzo : garnison de Coni, six bat. et une comp., 2.538 h. ; troupes de campagne, trois bat. et 18 comp., 2.552. Total général : 7.125 h. En face de ce petit corps, il y a la brigade Valette, de l'armée des Alpes, 1.200 h. au moins dans la vallée de l'Ubaye, les divisions Garnier, Macquard, de l'armée d'Italie, ayant chacune plus de 3.000 h. ; soit le même effectif de présents sous les armes que les Piémontais.

5. 12 bat. piémontais, six autrichiens du corps auxiliaire, présentant 5.772 fantassins ; 20 escadrons piémontais et autrichiens, ayant 2.312 cavaliers ; ensemble : 8.084 h., cantonnés sur la rive gauche de la Stura.

dovi[1] et dans le camp retranché de Ceva.[2]. Trois avant-gardes surveillaient les vallées de la Corsaglia[3], du Tanaro[4] et des Bormida[5], tandis que, sur la gauche, un petit corps, posté à Monbarcaro, Monesiglio et Cortemiglia[6], reliait les Piémontais à un détachement autrichien poussé, le 13 février, à Nizza della Paglia, dans la vallée du Belbo[7].

Bien que judicieuse et adaptée au terrain, cette disposition des forces piémontaises ne suppléait pas à leur insuffisance, et l'« irruption »[8] des Français en Italie ne devait certainement pas être arrêtée par les 10 à 12,000 hommes qui seuls pouvaient être concentrés sur le point menacé[9]. Cependant le roi de Sardaigne sollicitait vainement des secours de la part des alliés[10]. Trompés par les rapports des agents royalistes, méconnaissant la puissance morale de la Révolution, la vigueur du caractère des hommes qu'elle avait suscités, l'attachement égoïste de la grande masse de la population au nouvel état social dont elle avait profité, signalant au contraire avec complaisance la détresse financière du gouvernement de la République, la situation misérable des armées, la confusion des partis, les Cabinets de Londres et de Vienne paraissaient attendre la désagrégation

1. 11 bat. et deux comp. de chasseurs des grenadiers royaux et de Mondovi ; 2.191 h., répartis entre Mondovi, Carassone, Breo, Margarita, Morozzo, Carru et Bene.
2. 15 bat. et trois comp. des grenadiers et chasseurs d'Oneille ; 3.534 h., répartis entre Ceva, ville et fort, Lesegno, Saint-Michel, Vico, Briaglia, Niella, Marsaglia et Murazzano.
3. Deux bat. et six comp. de grenadiers et chasseurs de la légion légère, deux comp. du rég. de Turin, neuf comp. de chasseurs francs, niçards ou milices et une comp. de Croates ; 1.349 h., répartis entre Frabosa, Taglianti, Torre, Montaldo, Serra, Pamparato, Monbasiglio, Batifollo et Viola.
4. Un bat. de chasseurs, six comp. de chasseurs francs ou niçards et un détachemont de Croates ; 706 h., répartis entre Morere, Malpotremo, Perlo et Bagnasco.
5. Deux bat. de chasseurs, un de Tortone, un d'Acqui, cinq comp. de chasseurs francs, niçards ou milices et trois comp. de Croates ; 1.376 h., répartis entre Sale, Priero, Montezemolo, Cengio, Millesimo, Cairo et Dego.
6. Trois bat. 849 h.
7. Quatre bat. ; voir pièce just. n° 92.
8. Expression de M. Costa de Beauregard.
9. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 327. — Arch. de la Guerre : Mémoire de Martinel. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Ce chiffre, ainsi que ceux qui précèdent, résultent de la comparaison de toutes les situations. Ce qui lui donne un caractère de certitude absolue, c'est que, le 21 avril, à Mondovi, où il s'est concentré, Colli n'a pas eu plus de 10.000 combattants.
10. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 320. — Arch. de la Guerre : Conférences du quartier-maître général Costa de Beauregard, en 1798. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — *Un homme d'autrefois*, par M. Costa de Beauregard, p. 308. Le 2 février, une note est envoyée à la cour de Vienne, et, à la fin du mois, le marquis de Carail et le lieutenant général de La Tour se rendent auprès de l'empereur.

Mars 1796.

de la France plutôt que croire à la continuation d'une guerre jusque là malheureuse [1]. Les subsides anglais n'étaient plus payés régulièrement et les renforts autrichiens, indispensables pour combler les déficits produits par la campagne de 1795, n'arrivaient pas [2].

L'armée autrichienne.

Au milieu de mars, la majeure partie des 36 bataillons et des 40 escadrons de l'armée impériale était encore en quartiers d'hiver dans le Milanais, le Tortonais et l'Alexandrin, sauf neuf bataillons cantonnés à Nizza della Paglia, Acqui, Silvano Adorno et Pozzolo Formigaro [3]. Ces troupes ne présentaient pas plus de 25 à 30,000 combattants, que devaient rejoindre, mais tardivement quatre bataillons croates et 1,200 cavaliers napolitains [4].

1. Cette appréciation résulte de la comparaison d'un très grand nombre de documents, dont les principaux se trouvent dans les ouvrages suivants : *Mémoires de M. de Neuville* ; *Bonaparte et son temps*, par Iung ; *Le comte d'Autraigues*, par Léonce Pingaud ; *Mémoires historiques sur la maison de Savoie*, par Costa de Beauregard, etc., avec les rapports du service des renseignements et des agents diplomatiques, qui se trouvent aux Arch. de la Guerre et des Affaires étrangères.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 294, pièce just. n° 90. — Arch. de la Guerre : Conférence du quartier-maître général Costa de Beauregard : « ... Il était évident qu'une armée de mer et deux armées de terre, composées de nations différentes et soumises à des chefs indépendants les uns des autres, ne pourraient jamais agir de concert qu'autant qu'on leur présenterait un but unique et connu, qu'autant qu'on détruirait d'avance entre elles tout germe de dissension. Il devenait donc indispensable et pressant que les cabinets de Vienne, de Londres et de Turin réglassent enfin clairement et de bonne foi entre eux ce qu'ils prétendaient faire pour opérer le bien commun et donner par là un fondement solide aux plans militaires. Malheureusement on ne s'était avisé de cette vérité si simple qu'à la fin de février ; on avait fait partir alors des ministres de Turin pour Vienne. Mais il était trop tard. Quand les réponses qu'ils obtinrent n'auraient été des nouvelles évasives, elles ne seraient pas venues à temps. Ces réponses, en date du 22 et du 24 mars, n'arrivèrent qu'au commencement d'avril et les opérations de la campagne étaient déjà commencées. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 288 ; pièce just. n° 92. Il n'est pas certain que tous les rég. de cavalerie et particulièrement celui de l'archiduc Joseph, envoyé en dernier lieu, aient été au complet.

4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Conférences de M. Costa de Beauregard. Mémoire de Martinel, et rapports nombreux du service des renseignements et des agents diplomatiques, particulièrement Bacher et Cacault, en décembre 1795, janvier, février, mars et avril 1796. A la suite de la bataille de Loano, l'armée autrichienne est réduite à 12.000 h., tant par les pertes subies en tués, blessés ou prisonniers, que par les maladies et la désertion. Martinel dit que les recrues promises n'étaient pas arrivées à l'époque des premières opérations ; par suite, les 25 bat. et demi de la situation de juin 1795 (pièce just. n° 64) auraient présenté chacun moins de 500 h., en moyenne, en 1796. 10 bat. et demi sont expédiés, du Tyrol en Lombardie, en janvier et février, savoir : deux de Colloredo, deux de Huft, un de Pellegrini, un de Wallis, un de Zeuchmeister, un de Preiss, un de Stein, un de l'archiduc de Toscane et un demi de Belgiojoso. Ils sont à peu près au complet et, avec 500 hussards de l'archiduc Joseph, représentent 10 à 11 000 h. L'armée de Beaulieu est donc forte d'environ 25.000 h., ainsi que l'indique Martinel, non compris les quatre bat. de Croates, estimés 6.000 h., dans une correspondance de Gênes, en date du 28 mars. Cette dernière pièce donne, en outre, la répartition suivante : 7.800 h. à Mantoue ; 5.000, cavalerie en majeure partie, à Lodi et environs ; 8.000 à Pavie ; 7.000 à Alexandrie. La garnison de Mantoue ne faisant pas partie de l'armée d'opérations, celle-ci ne présenterait que 20.000 combattants, chiffre donné également par M. de Malausséna. Mais cet officier n'entend probablement désigner que les troupes ayant pris part aux premières affaires, et le correspondant de Gênes ne mentionne pas les neuf bataillons d'Asti, Acqui, Silvano et Pozzolo Formigaro, soit à peu près 7 à 8.000 h. En résumé, d'après tous les documents, il paraît bien positif que Beaulieu avait sous ses ordres, en avril, 30.000 h. au maximum.

Mars 1796.

Vers la fin du mois, le baron Beaulieu remplaçait à leur tête le comte Wallis, envoyé à l'armée du Rhin[1]. Afin d'éviter les difficultés qui s'étaient produites l'année précédente, le nouveau général n'était pas investi du commandement supérieur des armées piémontaise et autrichienne, ainsi que l'avait été M. de Wins. Chacune d'elles devait opérer isolément, mais en vue d'un plan concerté à l'avance entre les commandants en chef ou leurs représentants. A cet effet, les généraux de la Tour et Simbschen s'abouchent à Acqui, le 14 avril. Les événements avaient tellement devancé les prévisions que, ce même jour, les deux armées alliées étaient irrévocablement séparées[2].

Première disposition des forces austro piémontaises.

En apprenant sa nomination, Beaulieu songeait d'abord à appuyer efficacement le baron Colli, dont il était l'ami et avec lequel il s'était déjà officieusement entendu[3]. Dès le 22 mars, il prescrit de diriger quatre bataillons sur Nizza et Acqui, que sept occupaient déjà[4]. De son côté, Colli porte en avant sa seconde ligne et renforce sa gauche et son centre, au détriment de sa droite, couverte par les

1. Koch (*Mémoires de Masséna*, t. III, p.17) indique que Beaulieu a pris le commandement de l'armée autrichienne le 17 mars. Cette date doit être plutôt celle de sa désignation puisque, d'après les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 328, c'est le 22 mars seulement que ce général fait part au roi de Sardaigne de sa nomination, à laquelle il ne paraît pas s'attendre, d'après sa lettre du 26 février au général Colli (*Un homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p, 309).
2. Arch. de la Guerre: Conférence de M. Costa de Beauregard et mémoire de Martinel. — Arch. de Breil: Relation de M. de Malausséna.
3. Arch. de Breil: Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre; Conférence de M. Costa de Beauregard. — *Un homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 309 — *Mémoire sur la Guerre des Alpes* par Thaon de Revel, p. 328 et 337. — *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 18 et suiv. La comparaison de ces divers documents permet de rectifier les indications erronées de ce dernier ouvrage. Il est possible que, dès le 29 mars, Beaulieu ait reçu de Colli des projets d'opérations, bien que Revel ne mentionne l'envoi de ces projets qu'à la date du 12 avril. Il est fort probable même que les deux généraux avaient dû échanger leurs idées à ce sujet, dès le commencement de mars, attendu que, soit en allant à Alexandrie où il est le 8, soit en en revenant, Colli s'est sans doute arrêté à Pavie, où était Beaulieu, ainsi que le lui avait demandé cet officier par la lettre insérée dans *Un homme d'autrefois*, en réponse à une lettre de Colli du 26 février. Mais, du moment que le plan de campagne devait être élaboré à Acqui, puis soumis à l'acceptation des trois gouvernements alliés, Beaulieu, qui n'était pas généralissime, n'avait, pour le moment, ni à accepter ni à refuser les propositions de son collègue. Il ne pouvait que les communiquer aux généraux chargés de l'établissement du plan de campagne, aussi bien que les propositions faites par le commandant de la flotte anglaise. En attendant, il restait maître de ses mouvements.
4. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 328. Il y avait à Acqui, deux bat. du R. Alvintzy, et à Ponti, près d'Acqui, un bat. de Croates, sans doute celui du lieutenant-colonel Leseni; à Nizza, un bat. de Pellegrini, un du grand-duc de Toscane, un de Preiss et un de Brechainville. Les quatre bat. nouveaux paraissent devoir être les suivants : deux rég. Archiduc-Antoine, venant de Crémone ; un de Stain, venant de Sant'Angiolo ; un de Terzy, venant de Sale ou de Castelnovo di Scrivia ; un de Teutschmeister, venant de Lodi.

Mars 1796. neiges dont les hauts bassins de l'Ellero, de la Corsaglia et même du torrent de Casotto sont encore obstrués[1].

Le corps auxiliaire autrichien, aux ordres de Provera, s'établit à Dego, Santa Giulia et Monesiglio. Trois divisions, de sept à huit bataillons chacune, occupent les ouvrages de la Pedaggera, le fort et le camp retranché de Ceva, le mamelon de la Bicocca, au-dessus de San Michele. Une réserve de cinq bataillons et demi reste autour de Mondovi. Des troupes légères surveillent les débouchés du Tanaro entre Pamparato et Bagnasco, tandis qu'une forte avant-garde prend position sur la *Langue*, entre le Belbo et la Bormida, la droite à la redoute de San Giovanni de Murialdo, le centre aux retranchements de Montezzemolo, la gauche à Monbarcaro, portant ses avant-postes jusqu'à Cairo.

Rassuré par la concentration prochaine de l'armée impériale vers Acqui, Colli pousse sur Calissano et Priola des reconnaissances, qui inquiètent les détachements républicains de Bardinetto et de Garessio[2]. Sérurier se borne à répondre à ces escarmouches en faisant arrêter l'émigré Moulin, employé maladroitement comme parlementaire[3].

1. Arch. de Breil, p. n° 288 et 289, pièces just. n° 91. La comparaison de ce document avec les situations précédentes et suivantes des Arch. de Breil et avec les états insérés dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, donne lieu aux observations suivantes : 1° le rég. de la Reine est remplacé par le rég. de Sardaigne à l'armée de Colli ; 2° les bat. de grenadiers d'Ezeri et celui d'Andermatt disparaissent, mais il y a de plus celui de Carretto ; quant à ceux de Chiusan, ils sont sans doute omis, car on les retrouve ultérieurement ; il y a lieu de remarquer que, d'après Pinelli, p. 632, les bat. de grenadiers ont subi des remaniements assez importants probablement à cette époque ; 3° le bat. de chasseurs Saluggia disparaît également ; 4° enfin, deux comp. du rég. des gardes et le bat. des grenadiers Strassoldo sont omis ; ce dernier corps doit faire partie de la division Provera, qui comprendrait ainsi cinq bat. ; cependant aucun document n'en fait mention pour l'affaire de Cosseria.

2. Il existe peu de renseignements à cet égard, tant dans les Arch. de Breil que dans celles de la Guerre. On sait seulement que, dans la vallée du Tanaro, un poste de 12 h. a été enlevé, ainsi que le chef de brigade Barthélemy ; que le 2e bat. de la 170e a eu 18 h., tués et que Rusca craignait de se voir attaquer vivement à Bardinetto. Pinelli, p. 614, mentionne aussi des engagements du côté de Cosseria et à Morere.

3. Arch. de la Guerre : Lettres et ordres de Gaultier, les 3, 6, 16 et 26 avril. Ordre de Berthier, le 6 avril. Lettre de Colli, le 7 avril, pièce just. n° 95. Lettre du Directoire exécutif, le 23 avril. — *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 127. Contrairement à l'opinion accréditée, c'est Bonaparte qui a donné l'ordre de traduire Moulin devant une commission militaire et, la première commission s'étant déclarée incompétente, a prescrit d'en constituer une seconde ; tandis que c'est le Directoire qui, tout en approuvant l'arrestation, a *défendu* de faire juger Moulin par une commission militaire, attendu le caractère de parlementaire dont il était revêtu.

Avril 1796.

Augereau, plus menacé, envoie, le 4 avril, à Bardinetto le général Rusca avec les 4e et 18e légères ; il le renforce, le 8, de deux bataillons de la 6e légère et de six pièces de montagne de trois livres [1]. —

Ainsi forte de 3,000 hommes, cette brigade reçoit, le lendemain, l'ordre d'occuper solidement le château de Bardinetto et la montagne de la Spinarda, de placer ses grand' gardes à Villa del Bosco et à la Sotta, de se relier, à droite, avec la division Meynier, par Melogno, de s'appuyer, à gauche, à la division Sérurier, qui occupe Cazali, et de rester sur la plus stricte défensive [2]. Bonaparte ne voulait pas attirer l'attention de l'ennemi dans cette direction, qu'il comptait suivre pour déboucher sur Millesimo [3]. Ce projet était bientôt dérangé par un mouvement imprévu de Beaulieu.

Projet du général Beaulieu.

A peine avait-il transféré son quartier général à Alexandrie, dans les derniers jours de mars [4], que ce général apprenait les menaces faites au gouvernement génois, l'annonce d' une expédition sur Gavi, l'occupation de Voltri. Ne croyant pas l'armée d'Italie en état de prendre sérieusement l'offensive [5], préoccupé cependant de couvrir sa base d'opérations, la Lombardie [6], et désireux d'entrer le plus tôt possible en relations avec la flotte anglaise [7], espérant enfin mettre à profit le temps nécessaire pour

1. Arch. de la Guerre : Lettres d'Augereau, les 3, 6, 7 et 8 avril. Renseignements fournis par le général Rusca, le 26 thermidor, an XIII (14 août 1805).

2. Arch. de la Guerre : Lettre d'Augereau à Rusca, le 9 avril. Lettre de Sérurier, le 6 avril. A cette date, le dernier cantonnement de cette division était Garessio ; les avant-postes occupaient Priola et Mursecco.

3. Arch. de la Guerre : Lettres d'Augereau à Rusca, les 8 et 9 avril : «... L'intention du général en chef n'est pas que l'on occupe Saint-Jean, ni Maramassan. Si l'ennemi même entreprenait de s'y établir, vous ne vous y opposeriez pas... » Il lui est recommandé d'activer la construction de fours à Bardinetto. Or, comme il en existait déjà pour faire 3,000 rations par jour (Lettre d'Augereau, le 7 avril), c'est donc que l'on se proposait de concentrer en ce point un plus grand nombre de troupes.

4. Beaulieu, qui est à Pavie, le 22 mars, a dû se rendre à Alexandrie, le 26 ou le 27, et y est certainement le 31.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Cacault, le 31 mars.

6. Arch. de la Guerre : Conférence de M. Costa de Beauregard. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

7. Arch. de la Guerre : Bulletins de Gênes, le 15 avril, et de Rome, le 22. Lettre du consul de France à Gênes, le 14 avril. — *Guerres maritimes*, par Jurien de la Gravière, p. 120 et 123. Voir aussi chap. II.

Avril 1796.

rassembler ses troupes fort dispersées[1], en marquant sa prise de commandement par un coup d'éclat[2], Beaulieu veut essayer d'envelopper l'aile droite française avec les forces dont il dispose immédiatement[3].

Dans ce but, il demande au roi de Sardaigne et obtient quatre bataillons piémontais, qui sont dirigés sur Dego[4] et placés, ainsi que 12 bataillons impériaux, sous les ordres du comte d'Argenteau, récemment promu lieutenant général[5]. Cet officier devait descendre sur le littoral, entre Savone et Varazze, le 11 avril, tandis que Beaulieu lui-même attaquerait Voltri, de concert avec une escadrille anglaise aux ordres du capitaine Nelson[6].

Combat de Voltri, le 10 avril.

Le 31 mars, un manifeste est adressé à la république de de Gênes pour justifier la violation de la neutralité de son territoire[7]. Le 2 avril, une avant-garde campe au col de la Bochetta, envoyant des patrouilles jusqu'à Rivarolo et San Pier d'Arena[8]. Quelques jours après, 10 bataillons, quatre escadrons et 18 pièces de canon sont réunis aux environs de Novi, où Beaulieu s'établit[9].

1. Arch. de la Guerre : Conférence de M. Costa de Beauregard. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 288 aux pièces just. n° 92. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 340. C'est le 24 avril seulement, que l'armée impériale est réunie à Acqui.

2. Arch. de la Guerre, mémoire de Martinel : « L'armée autrichienne, commandée par Beaulieu, avait moins de confiance dans le nouveau général qu'elle n'en avait eu, au premier abord, dans M. de Wins. Aussi désirait-il (Beaulieu) ardemment de commencer la campagne par un coup d'éclat pour retremper, s'il est permis d'employer cette expression, l'opinion des armées coalisées. »

3. Des dispositions prises et des indications données par Malausséna et Martinel, il semble bien que Beaulieu espérait, par ses attaques des 8, 9 et 10 avril, du côté de Voltri, attirer dans cette direction, la majeure partie des forces républicaines de Savone, de telle sorte que, le 11, d'Argenteau pût déboucher facilement.

4. *Mémoires de Thon de Revel*, p. 334 : Lettre de Beaulieu, le 3 avril. Ce sont deux bat. de chacun des rég. de Montferrat et de la Marine, en quartiers d'hiver à Alexandrie et à Alba probablement. Ces bat. ne sont tous arrivés à Dego que le 12 avril (Arch. de Breil, pièce n° 303).

5. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 335 : Lettre de Beaulieu, le 16 avril. — Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Beaulieu, outré des pertes que l'impéritie de ce général (d'Argenteau) multiplia, se repentit, mais trop tard, de lui avoir donné sa confiance. Pour s'en disculper, il demanda son rappel, en alléguant d'avoir été séduit par les apparences trompeuses de sa nomination au grade de lieutenant général, en suite d'un conseil de guerre, qui avait approuvé ses opérations à la fin de la précédente campagne » (bataille de Loano).

6. *Guerres maritimes*, par Jurien de la Gravière, p. 125.

7. Arch. de la Guerre, à cette date.

8. Arch. de la Guerre : Lettres de Cacault, le 2 avril ; de Gaultier, le 4.

9. *Storia militare*, par Pinelli, p. 615 et suiv. — *Mémoires de Masséna*, par Koch, t. II, p. 20. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer une fois de plus la valeur de Pinelli et sa méthode de travail. Après avoir, p. 615, indiqué que Pittony a six bat. de 900 h. et Sebottendorf, 10 bat., ce qui présenterait 16 bat. de 900 h. ou 14.400 h., il traduit, p. 617, Koch, qui réduit l'effectif à 7.450 h.

Avril 1796.

Des reconnaissances sont dirigées, les 8 et 9 avril, sur les positions occupées par les Français aux environs de Voltri [1]. Bien que disposant de 3 à 4,000 hommes à peine [2], Cervoni, qui vient de remplacer le général Pijon tombé malade [3], parvient à conserver sa droite à Pegli, son centre au mont Pascin et à Pra di Me, en avant de Melle, sa gauche au Bric Germasso. Sa retraite est assurée par deux détachements postés à Arenzano et Varazze [4]. Toutefois Bonaparte qui, à la première nouvelle de ces hostilités, se rend d'Albenga à Savone, lui prescrit de se replier sur cette dernière localité [5].

Le 10 avril, les 6 à 8,000 Autrichiens, formés en deux colonnes à peu près égales, [6], débouchent par Pontedecimo et Masone. Dans la première direction, le major général Pittony, avec l'artillerie et la cavalerie, s'avance à Cornegliano, la droite couverte par un petit corps de flanqueurs,

1. Arch. de la Guerre : Historiques des 75ᵉ et 51ᵉ demi-brigades, qui, à ce moment, portent respectivement les numéros 70ᵉ et 99ᵉ. Ces affaires ont dû être assez importantes, puisqu'il est indiqué, dans le premier de ces historiques, que les avant-postes ont dû se replier, après six heures de lutte, sur des positions situées en arrière et qu'ils n'ont pu reprendre leurs emplacements primitifs que le soir.

2. Arch. de la Guerre, situation du 9 avril : 70ᵉ demi-brigade à Voltri, 2.711 h. ; trois comp. de grenadiers de la 99ᵉ, à Pegli, 337 h. ; détachement de la 99ᵉ, à Arenzano, 523 h. ; détachement de la même demi-brigade, à Varazze, 754 h. ; total : 4.325 h., dont 3.048 seulement à Voltri et environs. Renseignements fournis par le général Cervoni : 4.500 h. environ, pour la 70ᵉ et 99ᵉ demi-brigades ; mais le 3ᵉ bat. de ce dernier corps est resté à Lavagnola, près Savone, et présente 788 h.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 6 avril. A cette date, Cervoni a déjà remplacé Pijon, et a dû amener avec lui les grenadiers et les deux premiers bat. de la 99ᵉ.

4. Arch. de la Guerre : Mémoire de Martinel et rédaction de M. Tranchant de Laverne, avec un médiocre croquis. Martinel dit que le centre était à « I Monti et à Pian del Melle ». En avant du Bric Germasso, qu'il nomme « Ghigermazzo », les Républicains avaient un poste aux « Cabanes Inferno », au-dessus de Campofreddo, sans doute la Cima dell'Inferno de la carte sarde.

5. *Mémoires du duc de Raguse*, p. 156. C'est Marmont qui aurait porté cet ordre. Mais on ne peut consulter ces mémoires qu'avec la plus grande réserve, tant les erreurs de date sont nombreuses et les appréciations exagérées. Ainsi le premier combat de Dego est placé avant la reddition du château de Cosseria. — Arch. de la Guerre : Lettre d'Augereau à Rusca, le 9 avril. Il partait pour Bardinetto, lorsqu'il a rencontré le général Bonaparte, qui se rendait à Savone. — *Correspondance de Napoléon*, nᵒ 128.

6. *Mémoires de Masséna*, par Koch, t. II, p. 20 : Pittony, 3.400 h. d'infanterie, 600 de cavalerie, 250 volontaires pour la colonne de flanqueurs; Sebottendorf, 3 200 h.; total : 7.450. — Arch. de la Guerre : Mémoire de Martinel, et Bulletin de Gênes du 15 avril, 3.000 h. dans chaque colonne. Le général Cervoni exagère certainement en comptant 10 à 12.000 h., puisque, même en supposant les bat. à 900 h. chacun, on n'obtiendrait que 9.000 h. Il n'existe aucun renseignement précis sur la composition de ces colonnes ; mais, d'après un état des prisonniers faits à Dego (Arch. de Breil, pièce nᵒ 307), il devait y avoir deux bat. de Nadasty, venant de Pavie, et un bat. de Croates, aux ordres du col. Vukassowitch. Le bat. de Croates de Pozzolo Formigaro, le bat. de Brechainville, qui était à Nizza et ne se trouve pas dans le corps d'Argenteau, deux bat. de Lattermann de Pavie, un bat. de Terzy de Sale ou Castelnovo de Scrivia et deux de Reisky d'Alexandrie, complétaient probablement cette division à 10 bat.

Avril 1796.

qui marche par San Carlo et Sant'Alberto[1]. Il est arrêté par les grenadiers des 70e et 99e brigades aux ordres de Lannes, et les canonne sans succès jusqu'à la nuit[2]. L'autre colonne, commandée par le comte Sebottendorf, avait attaqué vigoureusement, à 2 heures de l'après-midi, entre la cime de l'Inferno et Acqua Santa. Le poste du mont Pra di Me est refoulé ; quatre compagnies de la 70e, enveloppées près de Melle, parviennent cependant à se faire jour, au prix de pertes sensibles, et atteignent la montagne des Capucins, au nord de Voltri[3].

Aux premiers coups de fusil, Cervoni avait gagné la cime de Germasso. L'ennemi ne paraissant pas chercher à menacer sa communication par les monts del Dente et Reisa[4], il laisse ses troupes manœuvrer, tout en combattant, et les rallie, à 7 heures du soir, autour de Voltri, où elles allument de grands feux[5]. A 10 heures, conformément aux ordres reçus, il se met en retraite, sous la protection de trois compagnies de grenadiers, qui résistent un moment dans le couvent de Capucins, puis rejoignent, à Arenzano, le 1er bataillon de la 99e chargé de faire l'arrière-garde[6].

Beaulieu entre à Voltri à minuit, annonçant l'intention de poursuivre les Républicains. Cependant, après une entrevue avec le capitaine Nelson, il fait rétrograder une partie de ses troupes et part lui-même en voiture pour Novi et

1. D'après le croquis de M. Tranchant de Laverne, le gros de la colonne aurait suivi ce dernier chemin, ce qui semble bien peu probable, attendu qu'il est impraticable à l'artillerie.

2. Martinel dit qu'en 1807 on voyait encore des traces de boulets dans le réservoir de Castelluccio, qui occupe une petite butte, bien figurée sur la carte sarde, à l'ouest de Pegli ; mais le nom de Castelluccio, n'est porté que sur la carte italienne au 100.000e.

3. Dans l'historique de la 75e, il est dit que la position « dell Prata di Cascine », a été forcée la première et que les quatre comp., ont été enveloppées à « Champ des Prêtres ». Ces noms n'existent sur aucune carte. D'après les historiques des demi-brigades, les trois comp. de grenadiers de la 51e perdent deux tués, deux blessés, deux prisonniers ; la 75e a, dans les trois journées, un officier tué, sept prisonniers, 16 hommes tués, 45 blessés et 148 prisonniers. Beaulieu, dans sa lettre du 11 avril (*Mémoires de Thaon de Revel*, p. 334), accuse plus de 300 prisonniers, dont plusieurs officiers. Enfin la pièce n° 305 des Arch. de Breil mentionne 200 prisonniers, dont 14 officiers français, qui ont été conduits à Acqui.

4. A ce sujet, Martinel fait la réflexion suivante : « Mais Beaulieu voulut, selon l'usage autrichien, pour ne rien donner au hasard, compter pour ainsi dire son ennemi, avant de se porter sur ses derrières, le 11 avril. Il attaqua pour cela sur tous les points, le 10 ».

5. Martinel indique que Cervoni a donné l'ordre d'abandonner la petite redoute de « Pian del Melle » lorsqu'il vit brûler « le signal de Nerval (nom qui ne se trouve sur aucune carte), voulant dire probablement que l'on avait achevé d'intercepter la route de Gênes à Savone pour la cavalerie, au moyen de chariots, et que Nerval était occupé de manière à protéger la retraite ». Cette retraite était donc décidée dès le matin au plus tard.

6. Arch. de la Guerre : Historiques des 75e et 51e demi-brigades.

Avril 1796.

Acqui, le 11 avril à 2 heures de l'après-midi, assez inquiet du sort de d'Argenteau [1].

Mouvements du général d'Argenteau.

Ce même jour de grand matin, celui-ci avait mis en mouvement trois colonnes [2]. Celle de gauche, de quatre bataillons, commandée par le lieutenant-colonel Lezeni [3], se porte de Sassello sur Passo dei Giovi. Elle refoule quelques patrouilles de Santa Giustina, mais ne parvient pas à s'emparer de Stella [4], défendu par une partie de la brigade Cervoni, venant de Voltri, et par la 14e demi-brigade provisoire, envoyée de Savone [5]. La colonne du

1. Arch. de la Guerre : Bulletin de Gênes, le 15 avril, et *Gazzetta di Genova*, du 25 avril, citée dans l'ouvrage de M. Trolard, *de Montenotte au Pont d'Arcole*, p. 39. Martinel suppose que Beaulieu a reçu la nouvelle du peu de succès de l'attaque de d'Argenteau, ce qui est évidemment impossible, puisqu'à 2 h. de l'après-midi, cette attaque commençait seulement. Il est plus probable que le général autrichien a été fort surpris de la retraite de Cervoni, à laquelle il était loin de s'attendre. L'escadre anglaise ne mouillait que dans la nuit du 10 au 11 avril, entre Voltri et Savone, en vue de seconder l'attaque principale projetée pour le lendemain. Dès lors, Beaulieu, voyant l'ennemi se dérober, a bien senti qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se concentrer à Acqui. Comparer à ce sujet les *Mémoires de Revel* et les *Guerres maritimes* de Jurien de la Gravière.

2. Le récit des combats de Montenegino et de Montenotte a été composé au moyen des documents suivants : Arch. de la Guerre : 1° *Arch. Historiques* : Situations des 9 et 10 avril, corrigées de la main de Berthier ; historiques de la 1re demi-brigade légère, devenue la 17e, des 21e, 70e et 99e demi-brigades de ligne, devenues les 32e, 75e et 51e ; journal historique de la 1re division de l'armée (Laharpe), du 6 germinal au 8 floréal (26 mars au 27 avril) par l'adjudant général Boyer, chef d'état-major de cette division ; renseignements fournis par les généraux Rampon, le 23 thermidor an XIII (11 août 1805), et Cervoni, le 12 fructidor de la même année (30 août) ; mémoire de Martinel, auquel est jointe une copie de la relation officielle de d'Argenteau en italien, datée de Paretto, le 14 avril 1796, extraite du Courrier milanais du 2 mai 1796, n° 35. 2° *Arch. administratives* : Dossiers de Rampon, Dupuy et Fornesy ; historiques des 32e de bataille et 17e légère. 3° *Arch. des Cartes* : Plan manuscrit au 10.000 levé par ordre de Napoléon. — Arch. de Breil : pièces nos 297, 302, 303, 305 et 307. De ces pièces il résulte que d'Argenteau a été, le 10 avril, reconnaître les environs de Montenotte et qu'il est revenu à son quartier général de Paretto, en passant par Dego, où il s'est abouché avec Rukavina. D'après la pièce n° 297, « l'attaque de Montenotte devait se faire simultanément à celle de Voltri, le 10 ; d'Argenteau, ayant sous ses ordres Roccavina et 10 bat., la différa jusqu'au 11, prétextant la fatigue des troupes. » Cette assertion paraît inexacte ; en tout cas, ni Martinel, ni Thaon de Revel ne donnent cette version.

3. Bat. croate de Lezeni, qui devait être antérieurement à Ponti ; bat. de Preiss, qui venait de Nizza et a été envoyé, dans la nuit du 11 au 12 avril, en soutien de d'Argenteau, et deux des quatre bat. suivants : Teutchmeister, Grand-duc de Toscane, Wilhem Schroder, Brechainville.

4. M. de Malausséna dit que cette colonne n'a pas rencontré d'ennemis ; cependant il est indiqué, dans la pièce n° 305 des Arch. de Breil, qu'elle a commencé à éprouver quelque résistance à San Giustino. Martinel mentionne très nettement qu'elle a gagné «Le Zovo, au sommet delle Chiappe», c'est-à-dire le Passo dei Giovi et les hauteurs qui sont à l'est ; mais qu'elle a trouvé les Français en force au « col de la Galera » et qu'elle est revenue à Sassello avec trois prisonniers. Les cartes italiennes et sardes ne mentionnent qu'un Bric di Galera, sur le versant gauche du torrent Sansobbia et à l'est de San Giustino ; mais la position militaire dont il est question devait être plus près de Stella.

5. M. de Malausséna indique 1.500 h. sur les hauteurs de Varaggio ou Varazze. Il y avait le 2e bat. de la 99e, 754 h., d'après la situation du 9 avril, et la 14e demi-brigade provisoire, 1.000 h., d'après la situation du 6 avril, corrigée de la main de Berthier, ainsi que la précédente. Cette dernière demi-brigade arrive à Albenga et Lecca, le 5 avril ; le 9, en partant pour Savone, Berthier lui donne l'ordre de gagner cette ville ; elle a dû y arriver le 10, d'assez bonne heure, ayant pu coucher la veille à Noli ou à Spotorno, à 30 kil. d'Albenga et 15 de Savone. C'est d'elle qu'il est question dans les nos 135 et 137 de la *Correspondance de Napoléon* et non de la 15e, mentionnée dans le n° 135, qui était en formation à Nice. Il est fort possible, en outre, que la brigade Cervoni se soit tout entière dirigée de Varazze sur Savone, par Stella, afin d'éviter le feu des chaloupes canonnières anglaises sur le chemin particulièrement exposé de Varazze à Albissola. En tout cas, partant à 10 heures du soir de Voltri, le 10 avril, elle a dû être, le lendemain, à Varazze, vers 4 h. du matin au plus tard, puisqu'il y a environ 20 kil. entre ces deux points ; il lui restait alors 12 kil. à faire, et cependant elle n'atteint Savone qu'entre 4 et 5 h. du soir.

Avril 1796.

centre, composée de trois bataillons, cantonnés à Mioglia et Paretto[1], est conduite par d'Argenteau sur Pontinvrea. De ce point une division du régiment Archiduc-Antoine passe sur la rive droite de l'Erro, tandis que le reste de la colonne suit les hauteurs du versant gauche, pour gagner Garbazzo[2]. Le général Rukavina arrive le premier vers ce point avec la colonne de droite, forte de deux bataillons et de trois compagnies des Croates Giulay, qui partent de Dego et de Cairo[3] et suivent les crêtes du Bric del Serre et de Collina del Dego.

Combat de Montenegino, le 11 avril.

Dans la matinée, le chef de brigade Rampon[4], envoyé

1. Deux bat. du rég. Archiduc-Antoine, un bat. du rég. Alvintzy, dont l'autre bat. a dû rester à Acqui pour garder les magasins. D'Argenteau est arrivé, le 10 avril, à Paretto.

2. M. de Malausséna et Martinel indiquent expressément que d'Argenteau est arrivé en retard, et vers 11 h. du matin à ce point de concentration qu'il avait assigné à Rukavina. Les paysans, dit Martinel, prétendent qu'il « ne faisait pas la guerre de bonne foi », parce qu'il a refusé de porter un corps de troupe sur la rive gauche de l'Erro. Cependant ce mouvement est bien indiqué dans le rapport de d'Argenteau et dans la pièce n° 305 des Arch. de Breil.

3. Un bat. Stein, un bat. Pellegrini, arrivé de Nizza à Spigno, le 29 mars, et cantonné à Cairo le lendemain, trois comp. du corps franc Giulay, appartenant au corps auxiliaire. Il restait probablement encore à Dego le bat. de Wilhem Schroder, car trois bat. piémontais n'y sont arrivés que le 12 avril et le quatrième le lendemain.

4. On s'explique difficilement le débat soulevé, dans les *Mémoires de Masséna*, t. II, p. 23 et note III, p. 430, ainsi que dans les *Mémoires de Thiébault*, t. II, p. 41, à propos de Rampon et de Fornesy : 1° dans l'historique de la 17e légère (ancienne 1re), il est indiqué formellement que « le corps était alors sous les ordres du chef de brigade Rampon, commandant les troupes à la Madonna » ; 2° c'est en qualité de commandant du poste de Montenegino que Rampon écrit à Masséna le billet reproduit aux pièces just. n° 96 ; 3° il suffit d'ailleurs de consulter, aux Arch. administratives du Ministère de la Guerre, le dossier de ce général, pour reconnaître qu'il avait tous les droits au commandement, qu'aucun de ses contemporains ne lui a jamais contesté. Soldat au 70e rég. de Médoc du 14 mars 1775, Rampon est nommé provisoirement colonel ou chef de la 161e demi-brigade, le 14 octobre 1793, et fait prisonnier, avec la garnison de Collioure, le 17 décembre suivant. A la suite de la paix avec l'Espagne, il rentre en France, le 10 octobre 1795, et rejoint, le 26 novembre, l'armée d'Italie, où Schérer lui confie provisoirement le commandement de la 129e. Lors de la fusion de cette demi-brigade avec les 21e et 118e, pour la formation de la nouvelle 21e, plus tard 32e, effectuée le 5 mars 1796 à Quiliano, Rampon a-t-il pris le commandement de ce corps, ainsi que l'indiquent quelques lettres du dossier Roguet, dans ses *Mémoires*, t. 1, p. 220, le général Lasalcette, dans sa relation, et Bonaparte, dans son rapport du 15 avril (*Correspondance* de *Napoléon Ier*, n° 165) ; ou n'était-il qu'à la suite, comme le mentionnent Koch et d'autres pièces du dossier de Rampon ? Cette dernière interprétation est à la rigueur admissible, attendu que Rampon, ayant été provisoirement placé par Schérer à la tête de la 129e, ne faisait pas partie constitutive du cadre des demi-brigades amalgamées, mais bien de la 161e, qui n'existait pas à l'armée d'Italie. Il n'en reste pas moins chef de brigade, plus ancien que Dupuy, de la 21e, promu le 27 mars 1794, et que Fornesy, de la 1re légère, nommé le 19 mai de cette même année. Le fait que la nomination de Rampon avait été provisoire ne changeait rien à une situation admise par les militaires à toute époque ; la confirmation était d'ailleurs, dans le cas particulier, une simple formalité, que demande et obtient Rampon. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, par suite des mouvements de l'armée, il reçoit son brevet de chef de brigade à Milan, à la fin de mai, après celui de général de brigade. Ce dernier grade lui était bien dû, puisqu'il en remplissait déjà les fonctions depuis quelque temps, ayant sous ses ordres, le 19 mai, les 21e de ligne et 8e légère. C'était également en cette qualité qu'il commandait à la Madone de Savone, à la fois, la 1re légère, le 2e bat. de la 21e et probablement aussi le 3e bat. de la 99e, qui était à Lavagnola, ainsi que les auxiliaires, gendarmes et hussards, cantonnés à Savone et aux environs. Il remplace, en effet, le général Pijon, malade. Des autres brigadiers de la division Laharpe, le général Cervoni était à Voltri, le général Ménard à Quiliano ; le général Saint-Hilaire, blessé à Loano, est parti pour les eaux de Digne, en vertu d'une permission signée par Berthier, le 2 avril. Quant aux généraux Causse et Lasalcette, appelés les 8 et 10 avril, ils rejoignent Savone seulement dans la nuit du 11 au 12 et le second reste jusqu'au 13 avec le général en chef, puis est placé, le lendemain soir, dans la division Masséna.

de la Madone de Savone en reconnaissance sur Montenotte, avec le 2e bataillon de la 21e demi-brigade et les trois compagnies de grenadiers de la 1re légère, avait occupé Ca Meuje dell'Amore, Cascinassa et Crocetta [1]. Le premier de ces postes, attaqué vivement par Rukavina, vers 10 heures du matin, est peu à peu refoulé à l'ouest du Bric Castlas [2], que Rampon abandonne, en voyant déboucher d'Argenteau sur Cascinassa un peu plus tard. Il tient ferme quelque temps en avant de Ca di Ferre [3], pour rallier son dernier poste, qui a défendu, pendant deux heures, les huttes de Crocetta. Avec ses 900 hommes il résiste encore sur Monte Pra et se replie enfin dans les ouvrages de Montenegino, vers 1 heure de l'après-midi [4]. Avril 1796.

Sur cette butte aux flancs escarpés et dénudés, qui commande la crête étroite s'étendant du mont San Giorgio au mont Cucco, à l'est de Savone, se trouvait une ancienne redoute en assez mauvais état [5]. Une flèche, établie dans le col qui sépare Monte Pra de Montenegino, en défendait l'accès du côté du nord ; une petite redoute, située au sud et à 25 mètres au-dessous de la grande, flanquait le versant ouest de la montagne, le long duquel est tracé le grand

1. Le général Rampon et Martinel donnent 900 h. comme effectif de ces forces. D'après la situation du 9 avril, le 2e bat. de la 21e avait 920 h. ; mais il a dû laisser un détachement à la Madone. M. de Malausséna indique que 400 h., étaient dans les avant-postes de Montenotte. Il observe, ainsi que Martinel et l'auteur inconnu de la pièce n° 305 des Arch. de Breil, que d'Argenteau aurait pu les enlever s'il avait mieux combiné la marche de ses colonnes et s'il n'était pas arrivé en retard.

2. D'après Martinel, ce poste s'est défendu successivement sur les Brics del Ciodo et Tavernin, non indiqués sur les cartes modernes, mais mentionnés sur le plan levé par ordre de Napoléon Ier. Ce sont des buttes de la crête s'étendant du Bric Castlas à Ca Meuje dell'Amore. Celle de Tavernin est bien figurée sur la carte italienne au 50·000e par une courbe fermée, à l'ouest du B de Bric Castlas.

3. Martinel rapporte que ce point de résistance est à la croisée des chemins au sud de Castlas, sans doute le Bric Borassine, entre la cassine de ce nom et celle de Sorie, et qu'il y avait là d'anciennes buttes en terre.

4. Martinel indique cette heure et le général Rampon remarque qu'à ce moment il avait résisté trois heures. C'est donc bien à 10 h., du mat., que Roccavina a attaqué et non à 8 h., ainsi qu'il est mentionné dans le n° 136 de la *Correspondance de Napoleon Ier*.

5. La description des *Mémoires de Masséna*, t. II, p. 22, est conforme aux détails du plan de 1807 et concorde avec celle de Martinel. Ce dernier observe que les contreforts partant de la grande redoute et se dirigeant au sud vers la petite redoute, à l'est vers Ca Pocapaglia, où il y avait un retranchement pour 10 à 12 h., constituaient une demi-lune, à l'intérieur de laquelle étaient défilés les défenseurs en excédant. Sur Monte Pra, il y avait quelques broussailles de hêtres.

Avril 1796. chemin de Montenotte à Savone et Albissola[1]. Ces retranchements, susceptibles d'abriter 400 hommes environ, étaient gardés par deux bataillons de la 1re demi-brigade légère, dont le premier bataillon occupait Palazzo Doria, sur l'autre versant du ravin delle Liggie ou d'Eguabona, descendant de Naso di Gatto[2].

Disposant ainsi de 1,500 combattants pleins d'enthousiasme[3], Rampon est obligé de céder la flèche à une première attaque impétueusement exécutée par Rukavina. Mais c'est en vain qu'ensuite un corps de volontaires autrichiens tente d'approcher de la grande redoute, pendant que des tirailleurs se glissent sur les flancs. Accueillis par un feu terrible, à portée de pistolet, ils sont par deux fois obligés de reculer en subissant des pertes sensibles, et ils se bornent à fusiller jusqu'à la chute du jour[4].

D'Argenteau renonce à tenter un nouvel effort avant l'arrivée de l'artillerie qu'il envoie chercher[5]. Laissant des avant-postes à peu de distance de Montenegino, il dispose

1. Les deux redoutes avaient été construites, en 1795, par les Autrichiens. Elles étaient en pierre sèche, mais seulement ébauchées. Toutefois, le fossé de la grande redoute permettait de présenter deux rangs de feux. Au nord de Monte Pra, sur le Bric del Pogetto, se trouvaient les ruines d'une redoute des Espagnols en 1745, et au nord du mont San Giorgio, sur le Bric de Variolassa, une petite flèche.

2. Naso di Gatto, porté sur la carte italienne, se trouve à la croisée des chemins venant de Ca di Ferre et de Palazzo Doria, à l'ouest de Monte Pra.

3. Chiffre donné par M. de Malausséna et par le n° 148 de la *Correspondance de Napoléon Ier*. D'après la situation du 9 avril, la 1re légère est forte de 1.340 h. en tout. En défalquant un bat. à Palazzo Doria, 450 h. et un détachement à la Madone, il resterait 800 h. à ajouter aux 800 h. de la 21e, soit 1.600 h. Tout le monde connait l'histoire du serment de Montenegino. Mais la lettre adressée par Rampon à Masséna, de la redoute, le 11 avril à 5 h. du soir (pièce just. n° 96), tranche, par la négative, d'une façon formelle, la question de savoir s'il y avait ou non du canon dans la redoute (Voir, à la fin du vol., la reproduction photographique de cette pièce).

4. Cette attaque inspire à M. de Malausséna la réflexion suivante : « Là se renouvela une de ces boucheries inutiles que l'impéritie des généraux, dans les attaques des postes de montagnes, rend si fréquentes. Roccavina fut blessé et la plus grande partie des officiers subirent ce sort ou furent tués ». D'après l'historique de la 32e, l'ennemi aurait eu 100 morts. Suivant la pièce n° 305 des Arch. de Breil, les Croates auraient particulièrement souffert ; un capitaine de Pellegrini aurait été tué ; le lieutenant Habbein, de ce régiment, blessé. La 32e a eu deux morts et 10 blessés, la 1re légère trois morts et 30 blessés, dont cinq officiers.

5. Deux petits canons de montagne ont été amenés dans la nuit à Monte Pra. D'après la pièce n° 305 des Arch. de Breil, d'Argenteau se figurait, sur le rapport d'espions génois, qu'il n'aurait affaire qu'à des troupes démoralisées et à des recrues. Il n'est pas inutile, à ce propos, de rappeler que Botta, dans son *Histoire d'Italie*, t. 1, p. 367, reproche à Bonaparte d'avoir fait occuper Montenegino tardivement. En effet, suivant l'historique de la 1re demi-brigade légère, devenue 17e, l'amalgame n'a été fini à la Madone de Savone que le 10 avril au soir, en sorte que c'est dans la nuit seulement que les troupes ont pris position ; elles n'avaient donc pas eu le temps de se reconnaître, lorsqu'elles ont été attaquées. C'est sans doute pour cette raison que Rampon s'est replié sur la redoute. Avant le 10, il ne devait y avoir que des détachements, et c'est pourquoi on n'y avait pas placé d'artillerie.

Avril 1796.

la majeure partie de ses 4,000 hommes sur Monte Pra[1], malgré l'avis contraire de Rukavina qui, blessé, retourne à Dego[2]. Cependant, dans la soirée, il demande à Lezeni un bataillon qui bivouaque sur sa gauche au Bric Sportiole[3]; il envoie, pour couvrir sa droite, deux compagnies au Bric Mnao, dans la direction d'Altare, et deux divisions du bataillon de Stein sur les deux flancs du Bric Castlas, qu'occupera le 3e bataillon de Terzy, mandé de Squanetto[4]. C'était là un bien faible secours pour résister aux forces considérables qui allaient converger sur lui.

Bonaparte se décide à prendre l'offensive.

Observant l'éparpillement des 40,000 Austro-Sardes sur un front de 70 kilomètres, dans un pays coupé et d'un difficile accès[5], Bonaparte avait résolu de percer ce cordon[6], en portant les 22,000 combattants de sa droite et de son centre à une forte marche en avant de sa gauche, forte de 14,000 hommes. Dans la journée du 11 avril, il s'était rendu

1. Martinel dit positivement que d'Argenteau n'avait que 3.700 h., ce qui pour cinq bat. et trois comp. de Croates, donne une moyenne de 700 h., par bat., en admettant, avec Revel, p. 325, que les comp. de Croates étaient de 60 à 70 h. D'Argenteau, dans son rapport, ne mentionne même que 3.000 h., mais ne compte sans doute pas le bat. de Terzy. L'historique de la division Laharpe porte 7.000 h., en comprenant ce bat. probablement. Le commandant Parigot réduit ce chiffre à 6,000., qui est encore exagéré, semble-t-il, parce qu'alors tous les bat. auraient été à 1.000 h. Or ceux de Stein et de Pellegrini, n'ayant pas pris part à la campagne de 1795, pouvaient seuls avoir cet effectif. Les trois autres devaient présenter de 5 à 700 h. Le chiffre de 4.000 paraît donc être le plus près de la vérité. Inutile d'ailleurs de faire remarquer l'exagération manifeste et voulue des pièces nos 139 et 148 de la *Correspondance de Napoléon Ier*, portant les assaillants de Montenegino à 13.000 et même 15.000 h., « commandés par le général Beaulieu en personne. »

2. D'après la pièce n° 297 des Arch. de Breil, Rukavina aurait dit à d'Argenteau : « Attaquez Montenegino sur-le-champ, ou retirez-vous et fortifiez-vous au Dego ».

3. C'est ce point qui est désigné dans le rapport de d'Argenteau sous le nom de Ceretta ou Ceretto et que Martinel ne parvient pas à définir exactement, bien que, sur le plan levé sous sa direction, on lise à l'ouest du Bric Sportiole ou Portieure, « I Lovi della Ceresa », pour désigner quelques cabanes dans un lieu à portée de l'eau et du bois, très propre à un bivouac. C'est le bat. de Preiss qui est envoyé par Lezeni sur la demande qui lui a été portée par le lieutenant Foith, de l'état-major général, et le sous-lieutenant Lezeni.

4. Les deux bat. du rég. Archiduc-Antoine restent sur les deux versants de Monte Pra, sauf une comp. détachée au Bric Mnao avec une comp. de Croates. Ils ont en avant d'eux deux comp. du même corps, une division de Stein ; en arrière les bat. Pellegrini et Alvintzy, aux environs de Ca di Ferro, reliant Naso di Gatto où arrivent les deux canons, et Traversine, où se trouve une division Stein, l'autre étant au Bric Tavernin.

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausssséna. — *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXIV, p. 102. Indépendamment de ces constatations matérielles, il n'est pas douteux que la décision de Bonaparte ait été inspirée par la comparaison de la situation et de la valeur morale des deux adversaires. Ces considérations d'ordre essentiellement psychologique, il en avait appris l'importance dans son intimité avec Robespierre le jeune, en 1794; il avait été bien placé, en 1795, pour en connaître les bases exactes, tant pendant son court passage au bureau militaire du comité de Salut public que dans la fréquentation des Directeurs. C'est de leur plus ou moins de justesse que dépend d'abord la conduite d'une campagne. Ce sont ces considérations que Napoléon Ier estimait être la partie sublime de la guerre, sans plus la définir, et dont M. le commandant d'artillerie Audebrand a présenté, dans la *Revue générale et de l'état-major* de 1887, une analyse succincte. Cet article est si remarquable à tous égards qu'il serait à désirer que l'auteur voulût bien reprendre la question et la développer.

6. Expression usitée couramment dans les ordres autrichiens.

Avril 1796. à la Madone de Savone[1] et y avait rencontré Laharpe, qui, dès 10 heures du matin, était monté à la redoute de Montenegino.

Il revient avec lui à Savone, où Masséna avait été convoqué. Il expose de vive voix[2] ses intentions à ces deux généraux, qui doivent attaquer ensemble d'Argenteau, avec les 10 à 11,000 hommes réunis entre Savone, Cadibone et Vado, tandis qu'Augereau et le reste des troupes cantonnées aux environs de Finale et de Loano, présentant le même effectif, iront à Carcare par le col de San Giacomo et la Bormida orientale. En quelques heures, Berthier rédige et expédie les ordres, sans attendre le quartier général qui, appelé d'Albenga le matin, ne peut arriver à Savone qu'après minuit[3]. A ce moment, toutes les troupes sont en mouvement, malgré un temps sombre et pluvieux[4].

Combat de Montenotte, le 12 avril.

Laissant à Savone quelques compagnies auxiliaires, qu'appuiera la 55e demi-brigade, venant de Calice[5], puis à

1. Martinel dit qu'il fit transporter les blessés de ce sanctuaire dans la chapelle de San Bernardo, située en aval.

2. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici que la majeure partie des pièces de la *Correspondance de Napoléon Ier* ne sont que des copies de cahiers d'enregistrement et non de pièces originales, ce qui explique les erreurs qu'elles présentent. En outre, ces ordres mêmes ont simplement le caractère de confirmations d'ordres, donnés verbalement, soit par le général en chef lui-même, soit le plus souvent par des aides de camp ; mais beaucoup de ces ordres verbaux restent inconnus (Voir à ce sujet les *Mémoires de Thiébaut*, t. II, p. 43, note 1). Enfin il y a un certain nombre d'ordres ou de lettres qu'on n'a pas jugé à propos de reproduire dans cette *Correspondance*, bien qu'ils aient parfois autant d'importance que ceux qui ont été publiés. Ils s'en faut donc de beaucoup que de cet ouvrage on puisse déduire les états d'esprit successifs par lesquels est passé le général en chef. En tout cas, on se tromperait si l'on croyait que tous les ordres ont été exécutés rigoureusement.

3. Arch. de la Guerre : Ordres du 11 avril et *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 130 à 136. Il est à remarquer qu'il y a deux séries d'ordres. La première, dont font partie les ordres nos 130, 132 et 133, ainsi que ceux non insérés dans la *Correspondance* et adressés au sous-chef d'état-major Vignolle, pour lui ordonner d'amener le quartier général d'Albenga à Savone ; à Augereau et à Rusca, prescrivant les dispositions à prendre du côté de Bardinetto, est une sorte de « garde à vous » ; la seconde série, à laquelle appartiennent les nos 131, 134, 135 et 136 de la *Correspondance*, ainsi qu'un ordre au général Meynier, dont la division est dissoute, de se rendre auprès du général Bonaparte à Altare, a pour objet de prescrire aux quatre divisionnaires restants ce qu'ils ont à faire.

4. D'Argenteau, dans son rapport, observe qu'un épais brouillard s'est élevé à 10 h. du soir, et qu'à 3 h. du matin il est tombé une forte pluie. Ce renseignement est corroboré par la pièce no 305 des Arch. de Breil. — Indépendamment des pièces indiquées pour le combat de Montenegino, on s'est servi, pour celui de Montenotte, des documents ci-après : Arch. de la Guerre : Notes et croquis de l'ingénieur géographe Schouany ; historique de la 8e demi-brigade légère, devenue 8e ; renseignements fournis par le 25e rég. de ligne, autrefois 84e demi-brigade, le 5 thermidor an XIII (24 juillet 1805), par le général Ménard, le 12 (31 juillet), par le général Lasalcette, le 18 (6 août). — Arch. de Breil, pièce ne 299.

5. Arch. de la Guerre : Situation du 9 avril et ordre de Berthier, le 14 avril, prescrivant à cette demi-brigade de partir de Savone, le lendemain à 5 h. du matin, pour rejoindre le général Joubert sur les hauteurs de Biestro. La 55e est forte de 368 h. Sont en outre à Savone et environs, les auxiliaires de la 99e, 377 h. ; ceux de la 8e légère, 40 h. à Vado et environs : les auxiliaires de la 21e, 402 h. ; ceux de la 70e, 250 h. ; soit 1.500 d'infanterie, à portée de défendre Savone.

la Madone un bataillon pour rester lié avec Masséna, en cas de revers[1], Laharpe se porte au Palazzo Doria avec la brigade Cervoni, arrivée, à 5 heures du soir, dans le meilleur ordre, et suivie de la 14e demi-brigade[2]. Ces troupes se déploient, le 12 avril vers 7 heures du matin, devant Monte Pra, tandis que Rampon, qui a reçu dans la nuit deux pièces de canon et 700 hommes de renfort[3], débouche de la redoute de Montenegino.

Voyant ces dispositions et apprenant que des colonnes parties de Cadibone et d'Altare menacent sa droite, d'Argenteau ne songe plus qu'à se replier en ordre sur Montenotte. Dans ce but, il établit le reste du bataillon de Stein et la moitié de celui de Pellegrini sur les mamelons aux environs de Ca di Ferro, et prescrit au régiment Archiduc-Antoine[4] de battre en retraite en échelons, sous le couvert des Croates et de l'autre moitié du bataillon de Pellegrini. Mais ces troupes sont vivement attaquées de front par Laharpe, de flanc par Rampon, qui cherche à gagner le mont San Giorgio, et, loin de pouvoir les soutenir, d'Argenteau se voit obligé, au même instant, de marcher, avec son unique bataillon de réserve[5], au secours de sa droite, culbutée par Masséna.

Ce général avait quitté Cadibone à 1 heure du matin,

1. La note de la pièce n° 138 de la *Correspondance de Napoléon Ier* est erronée. D'après le but assigné à ce bat., ce n'est pas Monte Cucco, à l'est de Savone, où il n'y a jamais eu de retranchement, que l'on a voulu désigner par « Monte Occulto » ; mais bien le Monte Giulo, à l'ouest de cette ville, appelé, sur les anciennes cartes, Monte Ajuto, où les Autrichiens avaient construit, en 1795, une redoute, remplaçant notre poste de la Madonna del Monte, et portée sur la carte sarde. Cette position relie bien Cadibone et Savone. Au surplus, ce même vocable « Monte Occulto » est employé, dans tous les documents français de l'époque pour indiquer le mont Au (carte sarde), à l'ouest de Borghetto.

2. La brigade Cervoni, c'est-à-dire 70e entière, 1er, 2e bat. et grenadiers de la 99e, est passée en revue par Bonaparte et bivouaque dans les rues de Savone. La 14e demi-brigade n'a dû rejoindre que dans la nuit (*Correspondance de Napoléon Ier*, nos 135 et 137), et il n'est resté à Stella que 300 h. de la 99e, d'après une correction de la main de Berthier sur la situation du 9 avril.

3. D'après ce chiffre de 700 h., indiqué par Rampon, il est fort probable que le 3e bat. de la 99e, fort de 788 h. et cantonné à Lavagnola, a constitué ce renfort. Ainsi, le 12 avril au matin, Rampon disposait de ce bat., de celui de la 21e, des 2e et 3e bat. de la 1re légère, avec les carabiniers de cette demi-brigade, soit 2.500 h. au moins ; Laharpe avait avec lui la 70e entière, le 1er bat. de la 1re légère, la 14e demi-brigade, les 1er et 2e bat. de la 99e, avec les grenadiers de cette demi-brigade, moins 300 h. restés à Stella, soit 4.500 environ.

4. Colonel Nesslinger.

5. Bat. du rég. Alvintzy.

Avril 1796. avec la brigade Ménard[1], et suivi le sommet de l'Apennin jusqu'au Pian del Melo[2]. Au lever du soleil, il aperçoit les mouvements de la division Laharpe[3]. La 8e légère est alors détachée sur la gauche, traverse le ravin dei Casotti et se dirige sur le Bric Tavernin, par I Psigni, s'engageant peu à peu avec les postes ennemis[4]. L'avant-garde, sous le chef de brigade Rondeau, suivie des deux bataillons de la 21e, continue son mouvement à travers les broussailles de la crête, se jette avec impétuosité sur le Bric Mnao, dont les défenseurs se débandent, puis gravit les pentes du mont Castlas[5].

Le bataillon de Terzy, arrivé pendant la nuit, avait bivouaqué sur le revers sud de cette hauteur, qu'il se met en devoir d'occuper[6]. Perdant du temps à s'orienter, il est assailli si brusquement par l'avant-garde qu'il est rompu,

1. D'après les historiques de la 21e de bataille, devenue 32e, et de la 8e légère, devenue 4e, l'ordre de marche est le suivant : Avant-garde, sous le chef de brigade Roudeau, trois comp. de grenadiers de la 21e et 3 comp. de carabiniers de la 8e légère ; 8e légère, ayant à sa tête le général Ménard ; 1er et 3e bat. de la 21e, avec le général Masséna ; 2.920 h. au moins. Il y a en outre les 1er et 7e comp. du 6e bat. de sapeurs, 177 h. et 100 dragons, plus quelques canonniers avec deux pièces, qui ont dû se rendre à Altare, escortant un convoi de 200 mulets de vivres (Arch. de Breil, pièce n° 299). C'est par erreur que le générai Ménard mentionne, comme étant sous ses ordres, les 18e, alors 69e, et 75e, alors 70e demi-brigades, qui étaient commandées respectivement par les généraux Victor et Cervoni.

2. Schouany indique avec beaucoup de précision l'itinéraire de Masséna, par Ca Bianca, Chiappe d'Altare, La Sella, Pian del Merlo ou Bric Lavesini et Pian del Melo ou Bric del Crovo, point 666 de la carte italienne, où es troupes se sont reposées. Ce renseignement est confirmé par la pièce n° 299 des Arch. de Breil.

3. D'après d'Argenteau, le soleil n'a paru qu'entre 8 et 9 h. du matin. « Au lever du jour, dit-il, le brouillard était si épais qu'on ne pouvait distinguer la position de l'ennemi. » Le général Rampon est donc dans l'erreur en marquant que le combat a commencé à 5 h. du matin. D'ailleurs, il ne fait pas jour à cette heure-là, en avril. On ne s'attache pas non plus à relever les inexactitudes nombreuses d'un ouvrage du général Bernard intitulé *Tactique et stratégie, mouvements de flanc*, paru en 1894. Les intentions de l'auteur sont à coup sûr excellentes ; mais les exemples tirés du début de la campagne de 1796 sont basés sur une étude incomplète et souvent imaginative des opérations. Exemples : On ne sait où le général Bernard a trouvé que Masséna et Laharpe avaient « accordés leurs montres. » Il n'est pas certain qu'ils en eussent ; en tout cas, cela était bien inutile. La colonne de Dommartin n'est jamais venue à Ca Meuje dell'Amore et n'a pris aucune part aux affaires du 12 avril, non plus que celle de Joubert, etc. Au fond, tout a été beaucoup plus simple et surtout infiniment moins précis que ne le pense le général Bernard. Les conceptions de Bonaparte étaient et ne pouvaient être justes que dans l'ensemble ; son imagination ardente devançait les événements ; ses ordres sont presque tous donnés 24 h. trop tôt et exigent des troupes des efforts extraordinaires ; en sorte qu'il y a de nombreux contre-ordres et des tâtonnements, réparés par l'intelligence et l'initiative des généraux, la vigueur et l'endurance des soldats.

4. D'après l'historique de la 8e légère, cette demi-brigade n'a pu arriver à temps pour couper la retraite de l'ennemi, parce que l'attaque de Masséna a été un peu prématurée et s'est produite alors que la demi-brigade avait encore un quart d'heure de marche à faire pour gagner le Bric Tavernin ou le revers du mont Castlas.

5. Ce sont ces broussailles qui ont dérobé la marche de la colonne de Masséna et ont permis de surprendre la comp. de Croates et la comp. du rég. Archiduc-Antoine ; elles s'étendaient, d'après Schouany, depuis Uomo Morto, c'est-à-dire Signal de pierre (Melonuovo des cartes modernes, point 564 de la carte italienne), jusqu'au pied du Bric Mnao, Menao ou Menau.

6. Martinel indique qu'il a campé dans les prés d'Il Prealin, vers le point 715 de la carte talienne, à l'ouest de Montenotte Supérieur.

Avril 1796.

avant d'avoir pu se mettre en état de défense, et rejeté sur Montenotte, ainsi que la division de Stein, chassée du Bric Tavernin par la 8e légère. En même temps la 21e refoule l'autre division de Stein de Traversine sur Borassine, où elle tient ferme un instant, avec l'appui de l'échelon de Ca di Ferro. D'Argenteau a ainsi le temps d'arriver avec le bataillon d'Alvintzy; mais, devant la supériorité numérique et morale des assaillants, il est emporté dans la déroute générale de toutes ses troupes. Un bataillon du régiment Archiduc-Antoine est même enveloppé et obligé de mettre bas les armes à Naso di Gato[1].

Dans l'après-midi les Autrichiens fuient en désordre[2], poursuivis jusqu'au-delà de Pontinvrea par la division Laharpe, qui bivouaque autour de Montenotte Supérieur, tandis que la division Masséna vient, par Cascinassa, les fusiller de flanc jusqu'à Ca dell'Isola. Là ordre est donné à Masséna de se diriger avec la 21e demi-brigade sur Cairo, à Ménard avec la 8e légère sur Biestro, en vue d'assurer le débouché vers Carcare des autres colonnes, qui sont fort en retard[3].

1. D'Argenteau a six bat., non compris celui de Preiss, très en arrière, et les trois comp., de Croates, dispersées; ce qui fait au maximum 6.000 h.; et il est attaqué par 11.000 h. environ. De plus la disposition de ses troupes est si mauvaise qu'il y a en quelque sorte deux affaires distinctes, savoir: 1° autour du mont Pra, la moitié des forces, assez bien groupées, est attaquée par les 7.000 h. de la division Laharpe; 2° autour du Castlas, l'autre moitié, en partie dispersée, est successivement battue par les 3 à 4.000 h., de Masséna.

2. Arch. de la Guerre: Etat du nombre des prisonniers de guerre faits à l'ennemi, joint à la lettre de Berthier du 23 avril: 1.500 officiers, sous-officiers et soldats. Historique de la 1re division: 1.800 prisonniers, 300 morts, du côté des Autrichiens; de notre côté, sept h., hors de combat. Lettre de Laharpe, de Montenotte, le 12 avril à 5 h. et demie du soir, accusant, pour l'ennemi, 600 morts et un plus grand nombre de prisonniers, et, pour sa division, une perte de quatre à cinq tués et huit à 10 blessés et la prise d'un drapeau par la 70e. D'après les historiques des demi-brigades, les pertes des deux divisions françaises seraient d'au moins 16 tués, 40 blessés, 10 prisonniers. Au sujet de cette déroute, Martinel fait la réflexion suivante: « La célérité, à la guerre, la décision dans les coups qu'on veut porter, l'accord dans les forces à mouvoir, sont les premières conditions pour obtenir des succès. D'Argenteau ne les possédait nullement. Les coalitions, les chefs indépendants visent toujours séparément à la gloire et on marche ainsi de défaites en défaites. »

3. Masséna, avec l'avant-garde de Rondeau, renforcée de 200 h. de la 8e légère, et les deux bat., de la 21e, soit 2.000 h., environ, a, d'après Martinel, marché de Ca Meuje dell'Amore, par la crête, entre les vallons del Bouereu et della Loppa. Deux heures avant le coucher du soleil, quelques éclaireurs paraissent à Santa Luccia, chapelle au-dessus de Rocchetta, sur l'éperon au nord-est de Castello, et provoquent la fuite de 42 hussards autrichiens, cantonnés dans ce village Mais le gros des troupes n'a dû arriver que dans la nuit et assez en désordre, puisque deux pièces de montagne sont enlevées avec quatre mulets par une patrouille de 15 h. du rég. de la Marine et conduite à Dego (Arch. de Breil, pièces nos 303 et 305. Arch. de la Guerre: Mémoire de Bentabole). Masséna, de sa personne, s'établit à Rocca Pertusa, au nord de Cairo. Ménard, avec la 8e légère, réduite à 900 h., à peine, descend par le vallon de Ferrania à Carcare, puis occupe Plodio, à minuit, après avoir débusqué les milices piémontaises des hauteurs voisines (Arch. de Breil, pièce n° 299).

Avril 1796.

Disposition des troupes, le soir du 12 avril

Celle de Joubert arrive la première de San Giacomo à Altare[1], et, après avoir facilement dispersé quelques postes ennemis, va prendre position à San Donato, entre Carcare et Cairo, poussant ses grand'gardes vers Cosseria et Santa Margarita[2]. La division Augereau suit la brigade Joubert et, sans avoir eu à combattre, atteint, dans la soirée, Carcare[3], où s'est déjà établi le quartier général[4]. Quant à Dommartin, c'est dans la nuit seulement que ses deux bataillons parviennent à Montefreddo[5].

Informé, dans la journée, du mouvement offensif des Républicains sur Montenotte et Altare[6], le général Provera s'était rendu au château de Cosseria, qu'occupait un bataillon de Croates formant son avant-garde. Le reste de sa brigade, forte de 2,000 hommes[7], était échelonné en

1. Joubert a sous ses ordres la 3e légère, plus tard 11e, et la 51e de bataille (non amalgamée), présentant 1.992 h. Il a dû emmener en outre 408 h. des 5e et 6e comp., du 6e bat. de sapeurs, ainsi que les canonniers nécessaires pour le service d'une pièce de canon,

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 165. — Arch. de la Guerre : Relation du combat de Dego, par Bentabole. — Arch. de Breil, pièce n° 299. La chapelle de San Donato, marquée sur la carte sarde, est indiquée, sans nom, sur la carte italienne, au débouché du ruisseau Commi.

3. Augereau a sous ses ordres les 69e et 39e demi-brigades (plus tard 18e et 4e), commandées respectivement par les généraux Victor et Beyrand, présentant au moins 5.271 h. Il est retardé par la lenteur des distributions de vivres, de munitions, d'armes et de souliers ; il ne peut achever ces deux dernières et part avec un millier d'hommes sans fusil. Au lieu de coucher, le soir du 12, à Mallare, il ne quitte la Pietra que le 13 à 4 h. du mat., « ce qui, écrit-il à Bonaparte à minuit, est bien loin de l'heure à laquelle vous auriez désiré que je partisse. » (Arch. de la Guerre : Ordres et lettres des 11 et 12 avril). Il reste, à Loano, les auxiliaires de la 69e, 382 h., à Borghetto, ceux de la 39e, 499 h., outre 264 canonniers. A la suite de la division Augereau marchent 10 à 11 pièces de canon de divers calibres. (*Correspondance de Napoléon Ier*, n° 131) et quatre escadrons, deux du 25e chasseurs (216 h.), deux du 5e dragons (200 h.). — Arch. de la Guerre : Situation du 9 avril.

4. D'après la note préparée en 1806, au Dépôt de la Guerre, pour l'artiste chargé de faire les aquarelles qui existent au Ministère, Bonaparte était à Ca Bianca, à l'est d'Altare, sur la crête de l'Apennin, au lever du soleil. Il était accompagné d'une trentaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient Saliceti et Berthier. Martinel rapporte que Bonaparte s'est avancé jusqu'à Sella, où il a reçu une ordonnance lui apprenant le succès de Masséna. Le temps qui s'est écoulé entre le moment où il a quitté Ca Bianca et celui où il est arrivé à Altare est si court que Martinel ne croit pas qu'il ait pu aller jusqu'au-delà du Bric Mnao, c'est-à-dire sur le champ de bataille, ainsi que semble l'indiquer la pièce n° 137 de la *Correspondance de Napoléon Ier*. Le contenu de cette pièce et de la suivante prouve d'ailleurs très nettement qu'elles devraient être datées d'Altare et non de Carcare. Dans l'historique de la 8e légère, la présence sur le champ de bataille de l'aide de camp Murat est mentionnée. Bonaparte a déjeuné à Altare et s'est rendu à Carcare, peu après l'arrivée dans ce bourg de la 8e légère, qui a dû le quitter seulement lorsque la brigade Joubert a eu rejoint.

5. Les deux bat. de la 86e demi-brigade doivent présenter 1.600 h. La comp. auxiliaire, forte de 238 h., est à Noli. Le dernier bat. de 800 h, est à Melogno. D'après le n° 142 de la *Correspondance de Napoléon Ier*, rédigé sans doute le 13 à 1 ou 2 h. du mat., on ne savait pas encore, à Carcare, où était le général Dommartin ; mais on l'a su peu après, ainsi que le prouve l'ordre n° 141, qui devrait être placé après le précédent.

6. Arch. de Breil, pièce n° 299 : Billets de Viglietti, probablement commandant de milices, de Millesimo, le 12 avril à 3 h. après-midi et à « une heure de nuit » ou 7 h. du soir.

7. Arch. de Breil, pièces nos 288, 299, 302, 303 et 305 ; la première aux pièces just. n° 91. De ses quatre bat., un du corps franc Giulay est à Santa Giulia, localité appelée « Sainte-Ju-

arrière de cette forte position, jusqu'à Santa Giulia, sur le chaînon qui sépare les deux Bormida[1], pour relier les troupes austro-sardes établies à Dego et le corps piémontais de Montezzemolo, couvrant le camp retranché de Ceva.

C'est sur ce dernier point que Bonaparte veut faire converger les 23 ou 24,000 hommes de son centre et de sa gauche, laissant aux 8 à 10,000 hommes de Laharpe et de Masséna le soin de poursuivre et d'observer les Autrichiens, qu'il considère comme hors de cause, du moins pour quelque temps ; toutefois les événements le forcent à différer pendant trois jours la réalisation de cette conception[2].

liette » dans la *Correspondance de Napoléon Ier* et dans quelques documents du temps des Arch. de Breil ; l'autre est au château de Cosseria et à Millesimo. Les deux bat. du rég. Belgiojoso cantonnés à Monesiglia, ont l'ordre de se porter à « Pattaria ». non marqué sur la carte sarde sommet coté 635 de la carte italienne au nord du Bric del Monte ; les deux comp. de grenadiers de ce rég. sont à la chapelle San Damiano, indiquée sur la carte sarde, portée sans nom sur la carte italienne, au-dessus du tunnel du chemin de fer, au nord de Cosseria. L'effectif de 2.000 combattants est indiqué dans une conférence faite par le sous-lieutenant Costa de Beauregard (fils du quartier-maître général) le 12 avril 1798 (Arch. de la Guerre : Manuscrit déjà cité). Il y avait en outre quelques miliciens, mais en petit nombre.

1. Arch. de la Guerre : Conférence du sous-lieut. Costa de Beauregard. L'extrait suivant permettra de se rendre compte de l'opinion de l'état-major piémontais sur cette position, en 1798 : « Les points importants de résistance qu'offre cette longue crête sont : le château de Cosseria, la Rochetta del Cengio et les Traverses qui forment le centre de la crête. Cette partie est couverte de buttes dont les plus remarquables, pour une défense opiniâtre, sont celles de Montecercio et de Carmi. L'arête qui, de ces points, s'étend sur le Dego, est de même hérissée de brics, qui se commandent les uns aux autres et dont on peut tirer un grand avantage. Le château de Cosseria, par sa position, est presque inattaquable par ses flancs, et, de front, il forme la tête du contrefort qui de Carcare s'étend sur Millesimo. Ce poste, à cheval sur les deux Bormida, a son front couvert par les encaissements du torrent de Tochi, qui coule sur le Carcare. Sa droite s'appuie au vallon de Saint-Sébastien, et un autre vallon tendant à Pontpriam (Pontepri), sur la Bormida du Cairo, défend sa gauche. Ce château en ruines a été muni, en 1794, de quelques retranchements en pierres sèches. 800 hommes seraient suffisants pour sa défense, dirigeant leurs mouvements sur ceux de l'ennemi, qu'ils verraient venir de loin et à découvert. Ce poste au reste manque absolument d'eau ; une citerne, qui y existait jadis, est actuellement comblée et ne peut guère se réparer. La Rochetta del Cencio sert d'appui par derrière au château de Cosseria. Ce poste, sur une ogive qu'embrassent deux ravins qui vont se réunir sur le Cencio, appuye la droite à Montezzemolo et la gauche au bric dei Alberti (bric cima dei Cian Berti). Le poste des Traverses est sur une butte formée par la tête de six petits vallons, qui s'adossent les uns aux autres et vont, en différents sens, s'unir aux Bormida. Il offre par sa structure même un point très fort. Un corps de troupe de 10 à 12 bat. y trouverait l'eau et le bois sur le lieu, s'y défendrait avec avantage, et, par les ogives latérales, pourrait se porter dans l'une ou l'autre des deux vallées, où il s'agirait d'arrêter l'ennemi. Les avant-postes naturels de cette position sont Caretto et le bric de Montecercio, qui sont des points très forts, soutenus par les Traverses. Enfin, un corps, forcé sur ce point, aurait sa retraite assurée derrière lui, sur les hauteurs de Sainte-Julie. »

2. Indépendamment des pièces déjà citées à propos des combats de Montenegino et Montenotte, on a utilisé, pour celui de Millesimo, les documents suivants : Arch. de la Guerre : Mémoire de la commune de Dego, par Charles Bentabole, lieutenant-ingénieur géographe, le 13 floréal an XII (3 mai 1805). Historiques de la 4e demi-brigade légère, devenue 8e légère, et des 39e, 69e et 84e demi-brigades de bataille, devenues les 4e, 18e et 25e. Journal historique de la division Augereau, depuis le 23 germinal jusqu'au 7 floréal (12 au 26 avril), par l'adjudant général Verdier, chef d'état-major de cette division. Renseignements fournis par les généraux Ménard et Lasalcette, les 12 et 18 thermidor an XII (30 août et 5 septembre 1805), et par le 25e régiment de ligne, le 5 thermidor (23 août). Registres d'ordres de Berthier : Lettres de Laharpe, le 12 avril ; de Faypoult, le 18 ; de Berthier, le 23, avec l'état des prisonniers et de l'artillerie prise à l'ennemi. — Arch. de Breil, pièces nos 296 et 306, ainsi que la relation de M. de Malausséna.

Avril 1796.

Combat de Millesimo, le 13 avril.

Conformément aux ordres lancés dans la nuit [1], Augereau met en mouvement sur Millesimo, le 13 avril de bonne heure, sa division, formée en deux colonnes, ainsi que les brigades Ménard et Joubert, placées sous son commandement.

Cette dernière brigade, comptant 15 à 1,800 hommes [2], remonte le versant droit du ravin Commi, débusquant sans peine les postes croates des hauteurs de Pattaria sur sa droite, rejette deux compagnies de grenadiers autrichiens de la chapelle de San Damiano sur le Bric del Cavallo et investit le château de Cosseria par le nord, de concert avec la 69e demi-brigade, de même effectif, qui occupe le village de Cosseria [3]. Le général Beyraud, avec les 2,400 hommes de la 39e, remonte le vallon d'Anta, passe au pied des escarpements du château, y laisse un bataillon et en porte un autre sur le contrefort à l'est de Millesimo. Avec le troisième il relève, dans cette petite ville, les 900 hommes de la 8e légère sous Ménard, qui l'y a précédé, faisant une centaine de prisonniers, sans cependant avoir pu empêcher un bataillon de grenadiers piémontais de rejoindre Provera [4].

Le 8e demi-brigade marche alors au Bric del Cavallo, que lui abandonnent les grenadiers autrichiens, pour se replier sur Bormida Cengio. A 8 heures du matin, 910 Austro-Sardes sont ainsi cernés, à portée de fusil, dans les ruines du château de Cosseria, par plus de 6,000 hommes et sommés de se rendre [5]. Sur leur refus, quatre petites pièces et un obusier battent, sans résultat, les vieilles, mais solides murailles de cet édifice.

1. *Correspondance de Napoléon* Ier, nos 142, 143, 144 et 145. Ces ordres, que confirment deux ordres à Augereau et un à Ménard, non insérés dans la *Correspondance*, prouvent qu'à ce moment Bonaparte ne s'attendait pas à trouver de résistance du côté de Millesimo. La position de Joubert n'était pas connue exactement et l'état-major ignorait où était Dommartin. On croyait que Laharpe serait à 9 h. du mat. à Cairo.

2. Défalcation faite d'une grand'garde, qui a dû rester à Santa Margarita.

3. La 69e demi-brigade a dû laisser à Carcare un millier d'hommes non armés, qui ont reçu les fusils des sapeurs employés à ramasser ceux des Autrichiens à Montenotte, et ont gardé le quartier général. Le général Victor n'était pas à Cosseria ; il est peut-être resté à Carcare pour y faire les fonctions de commandant de la place et du quartier général.

4. Bat. de Caretto. Pinelli (p. 626 et suiv.), donne à ce sujet des renseignements très circonstanciés.

5. Arch. de la Guerre : Conférence du lieut. Costa : 313 grenadiers piémontais, 597 Croates ou milices se trouvaient dans le château de Cosseria. Etat des prisonniers de Berthier, le 25 germinal (14 avril) : 1.100 soldats, 37 officiers ; mais il doit compter aussi ceux faits sur le rég. de Belgiojoso. — Arch. de Breil, pièce n° 307 : Etat des officiers faits prisonniers à Cosseria et renvoyés en Lombardie sur leur parole : *Autrichiens* : général Provera, Martonitz et Marziani (de l'état-major) ; le major, trois capitaines, quatre lieute-

Colli, que Beaulieu avait négligé d'informer de ses opérations, apprend à la fois cet événement inattendu et la défaite de d'Argenteau à Montenotte[1]. Il se rend aussitôt à Montezzemolo, y appelle des bataillons de grenadiers de sa deuxième ligne et de sa réserve. En attendant leur arrivée et pendant que le régiment de Belgiojoso se rassemble à Rocchetta Cengio, puis s'avance vers le Bric del Monte, il lance des troupes légères sur Millesimo et fait parader sur le plateau de Crocetta les quelques forces qu'il a pu réunir immédiatement[2].

De si faibles moyens ne pouvaient en imposer à Bonaparte, qui, impatient d'opérer sa jonction avec les forces de Sérurier et appelé par Masséna du côté de Dego, renouvelle sa sommation par écrit à 11 heures du matin. Après avoir parlementé inutilement pendant trois heures avec Provera, Augereau se décide à attaquer[3]. Tandis que Ménard

nants en premier, quatre lieutenants en second, trois enseignes, trois adjudants-majors, le capitaine Viketty et huit sous-officiers du corps franc Giulay ; *Piémontais* : 18 officiers, deux cadets et sept sous-officiers des grenadiers de Carret. Le lieut. Costa et M. de Malausséna indiquent 10 à 12.000 Français. Ce chiffre est exagéré ; mais il y en avait certainement plus de 6.000 h., attendu que l'effectif des demi-brigades croissait de jour en jour, ainsi qu'il a été indiqué précédemment, par la rentrée des convalescents et déserteurs à l'intérieur. La première sommation est faite à 8 h. du mat.

1. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant général Costa de Beauregard sur la campagne de 1796 : « Il faut observer que cette attaque (celle de Beaulieu) n'avait été nullement concertée avec le général de l'armée piémontaise ; que le projet même ne lui en avait pas été communiqué et qu'il apprit en même temps l'expédition de M. d'Argenteau, sa défaite et l'arrivée de l'ennemi aux pieds des murs de Cosseria. » En effet, le rapport sur l'ennemi du 1er au 13 avril (Arch. de Breil, pièce n° 296) ne renferme aucun renseignement sur les derniers mouvements des Français.

2. Arch de la Guerre : Conférence du lieutenant Costa : « Le général (Colli) avait ordonné à quelques compagnies des chasseurs de Coly, campées à Saint-Jean de Murialdo, de descendre par la Bormida, pour prendre l'ennemi en flanc. Des chasseurs de Nice passèrent la rivière et entrèrent dans Millesimo ; un détachement français les en rechassa avec perte. Les chasseurs de Coly n'eurent pas un plus grand succès. Le reste de nos troupes, que nous avions étalé sur la Crocetta, faisait pendant ce temps des évolutions au pas de charge. » La Crocetta, ou Crocetta della Rocca de la carte sarde, est, sur la carte italienne, le point coté 730, au sommet du grand lacet de la route, entre Roccavignale et Montezzemolo, immédiatement à l'est de Cima Monti.

3. D'après cette seconde sommation, Provera doit se rendre dans un quart d'heure ou bien il ne sera point fait de quartier. En l'absence de Bonaparte, Augereau devait chercher à mettre à exécution cette menace ; c'est pourquoi il se décide à donner l'assaut, après son entrevue avec Provera, qui a duré de 11 h. du mat. à 2 h. du soir. Voici les réflexions de M. de Malausséna à ce sujet : « Ne pouvant obtenir de sortir libre, Provera persista de vouloir se défendre, malgré qu'Augereau renouvelât la menace de ne faire aucun quartier. A l'imprudence d'imposer à son ennemi la nécessité de se défendre à outrance, Augereau ajouta celle de lui livrer l'assaut dans un poste inexpugnable de vive force. Le château de Cosseria, extrêmement fort par son assiette sur un plateau élevé, l'était bien davantage par les restes de son enceinte. De hautes murailles, dans une grande partie, dispensaient de les border ; dans d'autres, la hauteur à l'abri d'un coup de main donnait encore des parapets commodes. Les débris des murs formaient, seulement, sur une courte étendue, des rampes irrégulières, dont la rapidité, combinée avec leur longueur, ne permettait point de les monter en colonne serrée, comme il est nécessaire pour renverser un ennemi intrépide à défendre une brèche. Provera, dirigé par un habile ingénieur (Martonitz), accrut encore ces moyens de résistance par la construction de parapets, de retranchements internes, par des amas de pierres à rouler et jeter sur les défenseurs, et enfin par une judicieuse distribution de ses forces. »

Avril 1796.

refoule le régiment de Belgiojoso sur Santa Giulia[1], que Beyrand tient ferme à Millesimo, que Dommartin est dirigé de Montefreddo sur Cosseria[2], trois colonnes sont formées et s'ébranlent, à 4 heures du soir, conduites par l'adjudant général Quesnel, les généraux Joubert et Banel[3].

Capitulation du château de Cosseria, le 14 avril.

En débouchant des broussailles sur le glacis raide et dénudé que forment les pentes septentrionales de la montagne, les Républicains sont assaillis par une grêle de balles et de pierres. Joubert arrête sa colonne un instant pour la faire souffler ; les colonnes des ailes croient devoir en faire autant. En un instant elles subissent des pertes graves et la mort de leurs chefs les oblige à se replier[4]. La colonne du centre s'était remise en mouvement ; elle atteint les murailles en partie détruites. Mais, en sautant dans la première enceinte, Joubert est frappé d'une pierre au front et tombe évanoui ; ses soldats parviennent à l'enlever et à l'emporter. A 5 heures du soir, les troupes sont rentrées dans leurs premières positions et s'y fortifient, poussant leurs grand'gardes à une demi-portée de fusil du château. Une suspension d'armes, offerte par Provera, permet aux Français d'enlever leurs nombreux blessés.

Pendant la nuit, une batterie est construite. La brigade Joubert, qui a le plus souffert[5], est envoyée sur les hau-

1. Il y a peu de renseignements sur cette affaire. L'historique de la 8e légère mentionne simplement qu'elle a marché sur l'ennemi en deux colonnes. Il est probable que cette demi-brigade, forte de 900 h. seulement, a été aidée d'abord par les détachements qu'à dû laisser Joubert le matin, pour couvrir sa marche, peut-être aussi par Dommartin, s'il est arrivé à temps. Cet engagement a eu lieu entre 2 et 4 h. de l'après-midi, puisque, d'après l'historique précité, la demi-brigade a vu de loin l'attaque de Cosseria, ayant elle-même repoussé les Autrichiens.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 141 et ordres de Berthier prescrivant à Dommartin de suivre l'adjoint aux adjudants généraux chargé de le conduire.

3. La colonne Quesnel devait être formée par la 69e brigade, qui perd son chef Riondet et un adjudant-major tués, quatre capitaines, trois lieutenants et un sous-lieutenant blessés. La colonne aux ordres de Joubert comprend la 3e légère, dont on n'a pas l'historique. Enfin, celle de Banel a dû être composée de la 51e demi-brigade qu'il commandait et dont on n'a pas l'historique, renforcée du 1er bat. de la 39e, qui a trois officiers blessés, 12 h. tués, 17 blessés.

4. Le général Banel et l'adjudant général Quesnel sont tués. D'après Martinel, Augereau aurait raconté, le 11 pluviôse an XI (31 janvier 1803), que Banel avait refusé de commander la réserve, qui était composée sans doute d'un bat. de la 39e et d'un bat. de la 84e, et qu'il avait pris la direction assignée à Joubert.

5. *Correspondance de Napoléon Ier*, p. 155. — Pinelli, *Storia militare*, t. I, p. 629. — Le lieut. Costa et M. de Malausséna mentionnent 600 tués ou blessés, du côté des Français ; Martinel dit qu'en un quart d'heure il y a eu 300 morts et 600 blessés. La majeure partie des pertes a été supportée par la 51e, formant la tête de la colonne de Banel., et surtout par la 3e légère, qui est restée seule au feu plus longtemps que les autres.

teurs de Biestro pour s'y reposer, tout en cherchant à entrer en communication avec Rusca[1]. Elle est relevée au blocus par la 8e légère et un des bataillons de la brigade Dommartin[2]. Avril 1796.

De son côté, Colli avait réuni six bataillons de grenadiers à Montezzemolo. Craignant d'être devancé à Ceva ou même à Mondovi, dont les avenues, du côté des montagnes, devenaient chaque jour plus praticables, sans nouvelles de Beaulieu ni de d'Argenteau, une patrouille envoyée la veille à Dego n'étant pas encore revenue, il hésitait à engager ses forces au-delà de la Bormida. Il se borne donc à faire occuper le château de Cengio par les deux bataillons des grenadiers de Varax, pour appuyer la droite du régiment de Belgiojoso qui, le 14 avril au point du jour, se reporte de Santa Giulia sur Rochetta. Il dirige aussi sur Monte Cercio deux compagnies des grenadiers royaux, qui arrivent trop tard[3].

En effet, dès 8 heures du matin, Provera, sans munitions, sans vivres et surtout sans eau, avait capitulé à des conditions honorables[4]. Aussitôt, Ménard et Dommartin, réunissent leurs 2.500 hommes contre les 12 ou 1.500 Au-

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 154.
2. Arch. de la Guerre : Ordres de Berthier.
3. M. de Malausséna apprécie très sévèrement la conduite de Colli : « Quiconque lira la narration de cet événement avec un esprit tant soit peu militaire doit être surpris de pas y trouver une vigoureuse tentative pour dégager un poste aussi important. Mais l'étonnement augmentera en apprenant que le général Colli, qui en avait ordonné l'occupation et la défense à toute extrémité, observait l'action des hauteurs de Montezzemolo, à la gauche de la Bormida, opposées à celles de Millesimo et de Cosseria, et qu'ayant plus de 10.000 hommes à portée de donner un prompt secours, rien d'à propos n'ait été opéré. De pareilles fautes, à la guerre, dérivent de l'imprévoyance des généraux. Si Colli, en prenant le château de Cosseria pour un point de résistance, eût avisé aux moyens de le soutenir, il eût reconnu que le premier était de ne pas y enfermer du monde que le défaut de vivres réduisit à capituler dans 24 heures; le second, de le munir de quelques pièces de 8, qui, empêchant de le cerner de près, eût grandement facilité les secours ; le troisième enfin, de se ménager beaucoup de corps mobiles toujours prêts d'agir partout où le besoin l'aurait requis. » Le lieut. général Costa de Beauregard donne, à ce propos, l'explication suivante : « Les mouvements de l'ennemi furent si rapides, qu'en arrivant, le général Colli trouva les troupes qui flanquaient ces hauteurs (celles de Cosseria) déjà battues, culbutées et en partie bloquées dans les masures du château. Toute la crête était occupée par les Français jusqu'au-delà de Montecercio. 11 ou 12,000 hommes formaient le blocus impénétrable et tenaient ces éminences. Il eût été de toute inutilité de les y attaquer avec des forces médiocres et sans le concours des troupes de Dego. »
4. *Correspondance de Napoléon* Ier, n° 147.— M. de Malausséna donne les détails suivants : « Provera proposa, à 7 heures du soir, de céder le poste, en retirant ses troupes dans son pays au lieu qu'on conviendrait. Le 14 à 6 heures du matin, il reçut la réponse de sortir avec les honneurs de la guerre, les officiers libres sur leur parole et les soldats prisonniers en France. Ayant demandé de modérer ces conditions, sans pourtant les refuser, on lui accorda encore quelques individus prisonniers sur parole et, la capitulation définitivement arrêtée à 8 heures du matin, il évacua immédiatement après le château. »

Avril 1796.

trichiens éparpillés sur les hauteurs qui séparent les deux Bormida, et les rejettent, dans la journée, de Rochetta Cengio, de Caretto et de Santa Giulia, sur Saliceto, Monesiglia et Scaletta[1]. Ils sont ensuite appelés successivement, ainsi qu'une des demi-brigades d'Augereau, du côté de Dego, dont il importait de se rendre maître, pour séparer définitivement les deux armées impériale et sarde.

Reconnaissance sur Dego, le 13 avril.

Aussitôt après la déroute de Montenotte, les débris de la brigade Rukavina étaient revenus dans cette ville en faisant un grand détour[2]. Ils y trouvaient le bataillon de Wilhem Schroder et leur général qui, trop souffrant de sa blessure, s'était retiré à Acqui, le 13 au matin, laissant le commandement au colonel piémontais Avogrado, du régiment de la Marine. Celui-ci, arrivé la veille avec son régiment et celui de Montferrat, ne connaissait ni la situation générale des forces, ni le terrain où il allait combattre[3].

Informé de la présence de l'ennemi à Dego et disposant de 2.000 hommes environ[4], Masséna ne pouvait s'y porter, comme il en avait reçu l'ordre[5], avant d'être renforcé par une partie de la division Laharpe, dont la tête débouche sur Cairo vers 11 heures du matin[6]. La plupart des batail-

1. La 8e légère a d'abord occupé le château de Cosseria. A 10 h. du mat., elle en est sortie et, vers 2 h. de l'après-midi, a attaqué de front le rég. de Belgiojoso, dont Dommartin menaçait la droite. Elle s'est ensuite portée à Caretto, où, à 9 h. du soir, elle a reçu l'ordre de descendre à Cairo. Elle n'y est arrivée que le lendemain matin, 15 avril à 10 heures, après une marche de nuit des plus pénibles.

2. Les bat. de Pellegrini et de Stein, ainsi que les trois comp. de Croates, ont dû se rendre de Pontinvrea à Dego par Mioglia et Squanetto, tandis que les autres bat. allaient à Paretto avec d'Argenteau. Une comp. reste dans le château de Mioglia.

3. D'après le rapport de l'officier envoyé en reconnaissance à Dego par Colli (Arch. de Breil, pièce n° 303), le second bat. de Montferrat ne serait arrivé que le 14 avril, dans l'après-midi ; il avait couché à moitié chemin de Dego à Spigno, avec deux bat. autrichiens, dont celui de Teutschmeister. Avogrado était secondé par l'aide de camp de Rukavina et par un lieutenant-colonel d'artillerie autrichien.

4. Masséna n'a avec lui que le bat. de grenadiers et carabiniers commandé par le chef de brigade Roudeau, et fort de 500 h. au plus, en y comprenant les 200 h. laissés par la 8e légère ; plus les 1er et 3e bat. de la 21e, aux ordres du chef de brigade Dupuy, et présentant à peine 1.600 h., défalcation faite des grenadiers.

5. *Correpondance de Napoléon Ier*, nos 144 et 145. Ces deux ordres datés du 13, ont dû être donnés de bonne heure, puisqu'on n'y prévoit de résistance sérieuse ni à Cosseria, ni à Dego.

6. Martinel indique avec beaucoup de précision l'itinéraire suivi par la division Laharpe, de Montenotte Supérieur à Cairo. C'est d'abord la « route du Cianlasso », c'est-à-dire la crête entre les vallons della Loppa et del Bouereu, jusqu'à Pra Ellera, d'où les troupes sont descendues dans la vallée de Bormida par trois chemins, savoir : 1° celui de Croce di Blin ; 2° celui aboutissant à C. Pertusa ou Rocca Pertusa de la carte sarde, point 320 de la carte italienne ; 3° celui conduisant sous les murs de Cairo par Madonna del Bosco. Toute la division bivouaque auprès de Rocca Pertusa, maison où Masséna s'est établi, ayant ses troupes en avant près de Rocchetta et sur les hauteurs au sud de ce village ; Laharpe couche à « La Fabrica, cassine de M. de Seyssel », dénommée sur les cartes modernes Villa di Mart, et Cervoni est a la chapelle San Giacomo, C. Vesma des cartes modernes.

Avril 1796.

lons étaient fatigués par les marches et les combats des jours précédents; les mouvements des Piémontais aux environs de Montezzemolo et de Rochetta Cengio semblaient indiquer de leur part l'intention de débloquer Cosseria. Il convenait donc, pour le moment, de conserver en réserve une partie de la division Laharpe et de se borner à une simple reconnaissance sur Dego[1].

Dans ce but, entre 2 et 4 heures de l'après-midi, Masséna s'avance jusqu'au rideau de collines au nord de Rochetta Cairo, avec la 21e demi-brigade, qui pousse ses tirailleurs jusqu'à Costa Lupara[2]; deux pièces de canon sont mises en batterie à Coletto et tirent quelques coups[3]. A droite, l'avant-garde de Rondeau marche vers le village de Gerini, par le hameau de Massalupo[4]. A gauche, la 70e, conduite par Cervoni, ayant essayé vainement de guéer la Bormida vers l'embouchure du ruisseau de Bouereu, rétrograde jusqu'au pont de Rochetta et envoie des patrouilles à Sopravia[5].

Croyant à une attaque, l'ennemi riposte par un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, qui cause peu de mal aux Français, mais dessine nettement ses emplacements[6]. Renonçant à occuper, comme en 1794, le plateau de la rive gauche de la Bormida, il s'était concentré sur

1. Tel a dû être le sentiment de Bonaparte lorsque, entre 11 h. et midi, il a conféré avec Masséna et Laharpe, entre Cairo et Rocchetta. Il n'existe aucun ordre écrit à ce sujet.
2. Ces tirailleurs sont également entrés dans le bourg de Vermenano et ont occupé le Bric de Santa Luccia, qui se trouve entre Vermenano et Costa Lupara.
3. Masséna n'avait, paraît-il, d'autre but que d'engager l'ennemi à riposter et à démasquer son artillerie.
4. Bentabole donne pour cette colonne l'itinéraire suivant : Descendu des hauteurs de Rocchetta dans le vallon de Polovero ou Bouereu, en amont de C. Ferriera; remonté par le sentier du Bric de Lobe sur la côte de Casteirole, c'est-à-dire par l'arête du contrefort autour duquel le Bouereu forme une boucle très prononcée, pour gagner C. Nicolina. De ce point, la colonne a marché sur Gerini en traversant le ruisseau Rovere, affluent du Grillaro, soit à l'est, soit à l'ouest du hameau de Prestaldi.
5. Bentabole indique que Cervoni a cherché à guéer la Bormida à Vermenano. Le plan levé en 1808 indique en effet un banc de sable entre ce bourg et l'embouchure du Polovero. D'après la pièce des Arch. de Breil n° 305, cette tentative aurait eu lieu sur le prolongement des collines de Frassone ou Coletto, c'est-à-dire à l'endroit où il y a la digue d'un moulin et où aboutit un chemin. L'officier envoyé par Colli rapporte que, le 13 avril au soir, « les Français, ayant poussé des grand'gardes et des patrouilles dans la plaine du Dego, sur la gauche de la Bormida, il a été obligé, pour passer avec sûreté, d'aller guéer la rivière au-delà du village de Piana. »
6. Arch. de Breil, pièce n° 305 : « Après deux heures de feu environ, ils (les Français) se retirèrent totalement au-delà de la Coletta, avec perte de quatre à cinq soldats et un cheval tué. Les ennemis ne perdirent que la poudre mal employée à éclairer l'ennemi et à l'instruire où il trouverait la plus forte résistance. »

Avril 1796. les hauteurs de la rive droite. Le village de Majani, encadré entre deux buttes, formait le centre de la disposition, dont les ailes s'étendaient, à droite jusqu'au Bric Rosso, à gauche jusqu'à celui della Sella. Une première ligne de défense était constituée par le petit contrefort qui porte les hameaux de la Costa et le château de Dego et se termine par des escarpements sur le ravin de Grillaro[1]. 16 ou 18 pièces d'artillerie étaient réparties derrière les épaulements, entre ces deux lignes[2], dont les points principaux étaient garnis de retranchements à peine ébauchés[3] ; toutefois une redoute en pierre sèche avait été construite au Bric Casan, au nord-ouest de Majani[4].

Cette position était trop forte pour être enlevée en quelques heures par une simple attaque brusquée. En conséquence, à la nuit tombante, Masséna, d'après l'ordre de Bonaparte, fait replier les troupes sur leurs bivouacs de la nuit précédente, tandis que les défenseurs de Dego restent sous les armes[5].

Premier combat de Dego, le 14 avril.

Le 14 avril, la capitulation de Cosseria, l'occupation définitive des hauteurs de Caretto, l'inaction de Colli, l'offensive qu'allait prendre ce jour même Sérurier avec la

1. La pièce 305 des Arch. de Breil et le Mémoire de Bentabole aux Arch. de la Guerre, donnent une description très détaillée et précise des environs de Dego.

2. D'après Bentabole, les pièces sont réparties de la manière suivante : « Neuf sur la crête de la montagne, savoir : trois sur un petit plateau à l'ouest de la redoute Casan, battant les approches du Bric Rosso, ainsi que la plaine entre Saint-Roch et la Madonna della Pieve ; deux au Bric dei Magliani ou mont Gerolo, dirigée sur le Bric. Santa Luccia ; deux au Bric del Groppo, voyant l'une le chemin de Spigno, l'autre le chemin de Costa ; une au Bric del Poggio et une autre au Bric della Sella, croisant leur feu sur le chemin dei Gerini ; neuf au-dessous de la crête, savoir : un à l'ouest du tournant du chemin de la Costa à Magliani ; deux au-dessus de la Costa, dont le tir rase les maisons de Piloti ; deux sur le chemin de la Costa au Bric del Poggio, au point où il monte sur la crête à l'est du mont Gerolo ; trois en avant de Cascinassa, battant le Bric Santa Lucia et la plaine à l'embouchure du Polovero ; enfin une tirant aussi sur ce dernier point par une fenêtre de la maison du sieur Bertone, au tournant de la rampe de Castello. » Ces indications concordent généralement avec celles des pièces n°s 303 et 305 des Arch. de Breil. Cependant, d'après la première, au début du combat du 14 avril, deux pièces auraient été « en bas sur la gauche de Sainte-Lucie » ; et d'après la seconde, il n'y avait pas de pièce à Cascinassa et celle de la maison Bertone n'y a été amenée que pendant l'action.

3. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Naturellement inabordable en front et à son flanc droit, l'art aurait aisément mis la gauche et les revers à l'abri d'insulte, si on eût travaillé à les fortifier. On en donna si tard l'ordre à l'ingénieur Cheresa qu'il eut à peine le temps de faire élever à la hâte quelques redoutes pour appuyer la gauche et d'ordonner en gros la défense qu'il dut diriger entièrement. » Bentabole prétend que l'on a travaillé dès le 10 avril.

4. Cette redoute n'avait pas de fossés. D'après le plan au 10.000^{e}, les autres ouvrages n'étaient pas fermés.

5. Arch. de Breil, pièce n° 303 ; Rapport de l'officier envoyé par Colli. « J'arrivai au Dego, à 3 h. après minuit (le 14 avril), et je trouvai toutes les troupes bivouaquant auprès de grands feux que l'on avait faits au-devant des postes qu'occupait chaque troupe. »

gauche de l'armée républicaine, permettaient d'engager complètement les 8 à 9,000 hommes des divisions Masséna et Laharpe. Avec une pareille supériorité numérique, il était possible d'envelopper les 3 à 4,000 Austro-Piémontais réunis à Dego[1]. Avril 1796.

La division Masséna reste sur la rive droite de la Bormida et forme deux colonnes. Celle de la droite, forte de 1,500 à 1,800 hommes[2], commandée par le général Lasalcette, gagne Gerini par le même chemin que la veille et atteint, vers 1 heure de l'après-midi, le Bric Sodan[3], qui commande le chemin à canons tracé sur la crête du contrefort entre la Bormida et l'Erro.

Suivant cette crête dans la direction du nord, l'avant-garde de la colonne, conduite par le chef de brigade Rondeau, devance, sur le Bric del Caret[4], un bataillon autrichien venant de Squanetto, qui y montait du côté opposé. Arrêtés d'abord par le feu très vif de quelques hommes, puis voyant rapidement grossir le nombre de Français, les Impériaux se replient en désordre sur le Bric Chelini[5], entraînant dans leur retraite deux autres bataillons envoyés par d'Argenteau au secours de Dego[6]. Pendant ce temps,

1. D'après la situation du 10 avril des Arch. de la Guerre, les divisions Masséna et Laharpe, telles qu'elles étaient composées le 14, auraient présenté respectivement 5.185 et 5,425 combattants. Mais le général Lasalcette n'indique, pour la première, que 4.000 et en donne le détail. Il ne compte, notamment pour la 14e provisoire, que 200 h. au lieu de 1.000. indiqués par la situation. Il est naturel d'ailleurs que les effectifs aient été déjà réduits par les marches et combats des jours précédents, surtout pour les 21e et 70e demi-brigades. En ce qui concerne les Piémontais, la pièce n° 303 des Arch. de Breil ne porte que 3.000h., mais l'état des prisonniers, joint à la lettre de Berthier, du 23 avril, en mentionne, pour le combat du 14, 3.581, dont 108 officiers. Ce dernier chiffre est confirmé par la pièce n° 307 des Arch. de Breil, qui donne la répartition suivante : Wilhem Schroder, 18, dont quatre chirurgiens ; Stein. 13 ; corps franc Giulay, cinq ; Pellegrini, neuf ; La Marine, 38, dont un chirurgien, l'aumônier, le commissaire ; Montferrat, 26 ; total, 109.

2. Bataillon commandé par le chef de brigade Rondeau, formé des grenadiers de la 21e et des carabiniers de la 8e légère, avec 200 h. détachés de cette demi-brigade, 4 à 500 h.; 1re légère, 1.000 à 1.200 h.

3, Au sud de la croisée des routes et du point 493 de la carte italienne, au sud-ouest de C. Sodan de la carte sarde.

4. Le Bric del Caret est le point 458 de la carte italienne et, sur la carte sarde, la butte bien marquée à l'est de Le Dotte.

5. D'après le plan de 1808, le Bric Chelini serait, non le sommet désigné sous ce nom sur la carte italienne, mais le point 476 situé au sud. Il serait, sur la carte sarde, à C. Freis, en observant que, sur la carte italienne, ce nom sert à désigner un groupe de maisons situé plus au sud.

6. C'est la version de Bentabole, qui suppose que d'Argenteau n'a pris ces dispositions qu'en entendant le bruit du canon. D'après M. de Malausséna, d'Argenteau aurait mis en mouvement cinq bat., savoir : deux, cantonnés d'abord à Spigno, puis portés à Montaldo et poussés sur la crête, et trois bat. qu'il amène de Paretto. Cependant, on ne mentionne que trois canons pris dans cet engagement. En tous cas, c'est bien le bat. Teutschmeister qui tenait la tête.

Avril 1796. Lasalcette, avec le reste de sa colonne, se rabat sur Majani et, refoulant successivement la gauche austro-sarde des Brics della Sella et del Poggio, fait sa jonction, au pied du mont Girolo, avec le reste de la division Masséna. Afin de donner le temps aux autres troupes de cerner l'ennemi, ce général s'était contenté, pendant la plus grande partie de la journée, d'occuper Vermenano, la colline de Santa Luccia et Costalupara, ne lançant au-delà du ravin du Grillaro que des tirailleurs et ripostant à la canonnade de l'adversaire par le feu de deux petites pièces. A 3 heures du soir, il avait réuni une partie des 2,600 hommes qu'il conservait sous ses ordres[1], gravi lestement la rampe de Castello, traversé ce bourg en faisant de nombreux prisonniers et s'était déployé en avant des maisons de Costa. Une heure avant le coucher du soleil, les deux colonnes s'élancent sur le mont Gerolo et en rejettent les défenseurs dans le village de Majani, où refluent d'autre part les Piémontais et les Autrichiens de l'aile droite attaquée par la division Laharpe.

Celle-ci, suivie de 200 cavaliers[2], avait franchi le pont de Rochetta. Un bataillon[3] occupait le hameau de Bormida, pour protéger la mise en batterie de trois pièces de 8, qui tiraient à bonne portée sur Castello et facilitaient ainsi l'assaut de Masséna. Le reste de la division[4] passait à Sopravia, traversait une seconde fois la Bormida au gué de Pra Marenco et se formait peu à peu en carré, sur la rive droite de cette rivière.

Le 1er bataillon de la 70e demi-brigade reste en réserve et les autres troupes sont réparties en trois colonnes. Celle de droite, de 15 à 1,600 hommes sous le général

1. 21e demi-brigade, 2.300 ou 2.400 h,; 14e provisoire, 200 h.; d'après le général Lasalcette.
2. 25e chasseurs à cheval.
3. De la 99e demi-brigade.
4. Deux bat. de la 99e.

Causse, montant par Villa del Piano, et celle du centre, présentant 900 hommes, commandés par Cervoni, marchant par le Bric Rosso[1], abordent et enlèvent ensemble la redoute du Bric Casan. Avril 1796.

Complètement débandés, les bataillons ennemis s'échappent de Majani et cherchent à gagner la route de Spigno en traversant le vallon des Cascinelle. Fusillés par l'avant-garde de Roudeau, qui en garde la tête, sabrés par la cavalerie, qui a devancé la dernière colonne de Laharpe, dont elle faisait partie[2], les huit bataillons ennemis sont pris presque en entier, ainsi que l'artillerie abandonnée dans les retranchements[3].

Bonaparte prescrit à Laharpe de rallier ses troupes et de revenir coucher à Cairo, de façon à être en mesure de soutenir Augereau, du côté de Montezzemolo, le lendemain de bonne heure[4]. La division Masséna est chargée de garder Dego avec soin[5]. Mais les soldats, qui n'ont pas reçu de vivres depuis deux jours[6], se répandent dans tous les hameaux pour piller. Ils y passent la nuit, à l'exception de quelques compagnies de grenadiers, demeurées à leurs postes.

Arrivée de la colonne de Wukassowich.

Au jour naissant, par une pluie battante, celles de l'avant-garde[7] sont assaillies vigoureusement au Bric della Vardia par cinq bataillons autrichiens et rejetées, en deux heures, sur Majani, puis sur Castello et Vermenano. La

1. Un bat. de la 70e.
2. Un bat. de la 70e, sous l'adjudant général Boyer, chef d'état-major de la division.
3 Arch. de la Guerre : Etat, signé Sugny et Andreossi, daté de Carcare, le 15 avril : 14 pièces de 3 livres, attelées de deux chevaux, deux pièces semblables, venues pendant l'action, sans doute avec le second bat. de Montferrat, 24 chariots à munitions, trois pièces d'une livre avec neuf mulets et 12 mulets porteurs de cartouches.
4. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 160, 168 et 170 et Arch. de la Guerre : Ordres des 14 et 15 avril. Le général Dommartin, resté seul sur les hauteurs de Santa Giulia, devait appuyer ce mouvement, tandis que la 69e demi-brigade rejoindrait la division Augereau et serait relevée, au quartier général de Carcare, par la 8e légère sous Ménard.
5. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 157 et 170.
6. *Mémoires de Roguet*, p. 228. Historique de la 8e demi-brigade légère, devenue 4e. Ordre avait été donné, le 11 avril, de prendre du pain pour les 12 et 13 ; mais il est douteux que cet ordre ait pu être entièrement exécuté. En tout cas, dès le 13, Berthier réclame aux commissaires des guerres (*Correspondance de Napoléon Ier*, no 140).
7. Bat. du chef de brigade Rondeau, qui est blessé grièvement et meurt trois mois plus tard, et 1re demi-brigade légère.

Avril 1796. garde de la redoute de Casan est cernée et prise[1]. Les autres troupes, débandées, s'échappent par les chemins de Villa del Piano et par les sentiers du ravin de Grillaro, poursuivies vivement par l'ennemi, qui franchit même le pont de la Bormida et culbute du haut des rochers les pièces établies la veille[2].

C'étaient les trois bataillons que le colonel Wukassowich avait, sur l'ordre de Beaulieu, amenés de Voltri à Sassello[3], où ils s'étaient joints à deux bataillons conservés par le lieutenant-colonel Lezeni. En recevant, dans la nuit du 13 au 14 avril, avis de la reconnaissance exécutée par les Républicains, d'Argenteau avait prescrit à ces cinq bataillons de venir renforcer les défenseurs de Dego. Cet ordre étant mal conçu et mal daté[4], Wukassowich s'était porté, dans la journée du 14, de Sassello à Giusvalla, pour se rapprocher de l'objectif qui lui était assigné. Il avait bien entendu la canonnade, mais, strict observateur de ses instructions, il s'était borné à partir le 15, de très bonne heure.

Cependant, la veille au soir, d'Argenteau, en apprenant par les fuyards le désastre de Dego, devait être persuadé que la colonne de Sassello avait éprouvé le même sort. Très abattu par ce second revers[5], il avait arrêté dans leur marche trois bataillons, expédiés d'Acqui par Beaulieu, qui

1. Deux comp. de la 21e demi-brigade, dont le chef de brigade Dupuy est blessé ; elles présentaient environ 300 h., dont 17 officiers.

2. Dans la pièce n° 305 des Arch, de Breil et dans la relation de Bentabole des Arch. de la Guerre, il y a des détails curieux sur la débandade des deux demi-brigades de la division Masséna, dont le chef n'était probablement pas à Dego. L'anecdote rapportée dans les *Mémoires de Marbot*, t. III, p. 9, ne paraît donc pas plus exacte que celle des *Mémoires de Ségur*, t. I. p. 204, citée par M. Trolard dans le volume intitulé : *De Montenotte au pont d'Arcole*, p. 43.

3. *Mémoires de Thaon de Revel*, p, 335 : Wukassovich part de Voltri, le 11 avril, avec les deux bat. du rég de Nadasty, dont il est colonel, et un bat. du rég. Alvintzy sans doute ; il a dû coucher, ce jour-là, à Masone, le 12, à Tiglietto ou Martina, dans la vallée de l'Alba, le 13, à Sassello, où il a trouvé le lieutenant-colonel Lezeni, qui avait conservé son bat. et celui de Preiss.

4. *De Montenotte au pont d'Arcole*, par M. Trolard, p. 45. — Arch. de Breil, pièce n° 297.

5. Arch. de Breil, pièce n° 302 et relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Guerre : Relation de Bentabole : « Lorsqu'il (d'Argenteau) apprit que ses soldats étaient vaincus, il se promena dans sa chambre (à Paretto), comme un homme qui a perdu la raison, mais en conserva cependant assez pour ordonner son départ précipité pour Acqui. »

venait d'arriver dans cette ville, les avait joints à ceux qui lui restaient et avait battu en retraite par Paretto, entre les vallées de la Bormida et de l'Erro, pour couvrir les avenues de l'Alexandrin et du Tortonais[1]. Ces forces restaient ainsi inutiles, tandis qu'un courrier, dépêché par Wukassowich, passait à Spigno pour aller demander à Beaulieu un secours qui devait d'ailleurs arriver trop tardivement[2]. Avril 1796.

Deuxième combat de Dego, le 15 avril.

A 10 heures du matin, Masséna avait peu à peu rallié ses troupes sur le rideau des collines de Frassone. Soutenu par la division Laharpe, qui n'a pas encore quitté Cairo au moment de l'alerte, renforcé par la 8e légère, qui est descendue de Caretto pendant la nuit, il se décide à attaquer une seconde fois Dego, suivant les mêmes dispositions que la veille. Toutefois les Républicains éprouvent une bien plus vive résistance de la part de ces 4.000 Autrichiens, nullement démoralisés, qui ont réoccupé les retranchements et qui, quoique sans artilleurs, servent habilement les canons demeurés en position[3].

A gauche, le général Laharpe se porte rapidement dans la boucle de la Bormida et remet en batterie les trois

1. *De Montenotte au pont d'Arcole*, par M. Trolard, p. 39. — *Mémoires de Revel*, p. 335. Beaulieu quitte Voltri, le 11 avril dans l'après-midi. Près de Rivarolo, deux des roues de sa voiture cassent. Il ne peut se remettre en route que le 12, à 2 h. du mat., grâce à l'obligeance du comte Girola, ministre de l'empereur à Gênes, qui lui envoie une voiture. Il a donc pu aller, ce jour-là, à Novi, où était son quartier général. Il a dû y rester pour donner les ordres relatifs aux mouvements de concentration vers Acqui et n'est venu dans cette ville que le 14 au soir ou le 15 au matin. Il reçoit d'abord le billet suivant écrit par d'Argenteau de Paretto, le 13 : « Je vous apprends que j'ai été repoussé en arrière de Monte Bra et que je me trouve présentement dans mon ancienne position à Paretto, et très faible. » Ce billet laconique ne le mettait pas beaucoup au courant des affaires. La relation officielle de d'Argenteau sur le combat de Montenotte est plus explicite ; mais datée de Paretto le 14, elle n'a pu lui parvenir que le 15, presque en même temps que l'officier envoyé pour l'informer de la première défaite de Dego. D'après la lettre de Beaulieu citée par Revel, d'Argenteau serait venu lui-même à Acqui, dans la nuit du 14 au 15, ce qui concorde avec la relation de Bentabole des Arch. de la Guerre. M. de Malausséna, d'accord avec la pièce des Arch. de Breil, n° 297, dit qu'il a pris position en avant d'Acqui, avec les 10 bat., en un point qui n'est pas désigné, mais qui pourrait être Paretto, où le roi de Sardaigne avait campé en 1746.

2. Arch. de Breil, pièce n° 297.

3. Beaucoup de rapports français portent à 7.000 h., l'effectif des troupes de Wukassowich, ce qui représenterait plus de 1.000 h. par bat. Quelques documents piémontais indiquent 3.000, ce qui donnerait 600 h., par bat. Il semble que le chiffre de 4.000 h., représentant 800 h. par bat., se rapproche plus de la vérité, et constitue un maximum, attendu que les états de Berthier, d'accord, pour les officiers, avec la pièce n° 307 des Arch. de Breil, mentionnent 1.234 prisonniers seulement, dont 34 officiers.

Avril 1796. pièces de 8, dont le feu permet à Masséna de reprendre assez facilement Castello et le hameau de la Costa. Il franchit ensuite de nouveau la rivière au gué et forme ses trois colonnes. Le général Causse se porte imprudemment sur la redoute de Casan, avant que Cervoni soit en mesure de l'appuyer. Il est blessé mortellement et ses soldats sont refoulés jusque dans la plaine.

A ce moment, Bonaparte accourait de Carcare avec une faible escorte[1]. Pour masquer cet échec, il passe audacieusement par Vermenano et déploie ses quelques cavaliers à hauteur de la chapelle Saint-Roch. Mais Cervoni avait tenu ferme sur le Bric Rosso, et la 99e, soutenue par une partie de la 69e demi-brigade de la division Augereau, constituant la réserve, rentre dans Villa del Piano, où elle délivre le chef de brigade Laffond, fait prisonnier dans la première échauffourée[2]. Toutefois l'ennemi se maintient dans la redoute du Bric Casan.

Masséna n'était pas plus heureux devant Majani. Trois fois les 14e et 32e demi-brigades tentent de déboucher, sous un feu terrible, du hameau de la Costa ; trois fois elles y sont rejetées par de brusques et vigoureuses contre-attaques des Autrichiens[3]. Vers 4 heures de l'après-midi, les trois colonnes du centre étaient déployées le long du chemin à mi-côte qui relie Teit dei Rizzi, Casa di Siccla et la Costa ; elles ripostent par une vive fusillade à la mousqueterie et au tir à mitraille de l'ennemi, mais n'ont plus l'énergie nécessaire pour l'aborder à la baïonnette[4].

1. Cette escorte était la comp. des guides qui était attachée à chaque général en chef. — Il y avait peut-être aussi deux escadrons du 5e dragons, qui, en tout cas, se sont joints ce jour-là aux deux escadrons du 25e chasseurs à cheval.
2. Il avait 70 ans.
3. Bentabole explique que les Français, débouchant des jardins et de quelques broussailles, avaient à franchir un terrain découvert en avant des maisons de Majani et sur les pentes du mont Gerolo. Dans la première contre-attaque, les Autrichiens rejettent jusqu'à Castello les Républicains qui, revenus à la charge, s'empressent de créneler les maisons de Costa et de Pilotti, pour s'en faire un point d'appui.
4. Bentabole rapporte que les Français étaient harassés de fatigue et que les Autrichiens se battaient en désespérés.

Cependant, la colonne de droite ne pouvant arriver que tardivement, le général Ménard, avec la 8e légère, avait été dirigé, par Costalupara, sur les Brics del Poggio et della Sella, dont il atteint la base, en remontant le ravin de Grillaro. Il prolonge son mouvement sur I Bianchi, en vue de tourner ces mamelons, laissant derrière lui un bataillon, qui en gravit péniblement les pentes escarpées. Arrivé à quinze pas des retranchements, le chef de brigade qui conduit ce bataillon s'y précipite aux cris de « vive la République » [1]. Les défenseurs, craignant d'être enveloppés, venaient à peine de les abandonner, pour se replier le long de la crête jusqu'au Bric del Caret, où ils tiennent tête à la colonne du général Lasalcette. Quant à Ménard, il se rabat aussitôt sur Majani. Avril 1796.

Au même instant, Masséna tentait un nouvel assaut avec le secours des deux bataillons de Dommartin, qui avaient été relevés, sur les hauteurs de Caretto et de Santa Giulia, par un détachement de la 69e [2]. Il les porte en colonnes serrées sur la ligne des tirailleurs qui, ainsi entraînée, marche tout entière en avant, franchit d'un seul bond la zone meurtrière, pénètre dans le village de Majani et enlève à la baïonnette les retranchements du mont Gerolo et du Bric del Groppo.

Les Impériaux, rejetés dans le vallon des Cascinelle, y sont poursuivis et sabrés par les quatre escadrons des 22e chasseurs et 5e dragons, qui ont devancé la colonne de gauche et suivi le même chemin que la veille. Les défenseurs de la redoute de Casan, qui tenaient encore, se dé-

1. Ce chef de brigade devait être Destaing. D'après l'historique si précis de la 8e légère, cet officier, arrivé sur la hauteur, avait vu l'un des mouvements de recul de l'attaque de Masséna sur Majani ; c'est ce qui qui le décida à se jeter sur les retranchements, bien qu'il n'eût encore rallié que 200 h. D'après cet historique, le succès de cette affaire a été injustement attribué à l'adjudant général Lanusse (*Correspondance de Napoléon Ier*, n° 174), qui ne serait arrivé « qu'au moment de la victoire. »

2. Les deux bat. de la 84e demi-brigade, commandés par Dommartin, présentaient au plus 1.600 hommes. La 69e, n'a dû envoyer à Santa Giulia qu'un bat. ; les deux autres constituent la réserve générale que Bonaparte a peut-être fait venir derrière la division Labarpe, c'est-à-dire dans la plaine de Saint-Roch, au-dessous de Villa del Piano.

Avril 1796.

cident alors à l'abandonner. Restant en ordre, ils traversent le vallon, sans se laisser entamer par la cavalerie, marchent par Cotti et Tosi, en ralliant un certain nombre de fuyards, et rejoignent au Bric del Caret les bataillons qui s'y étaient repliés les premiers. Tous ensemble continuent leur retraite sur Acqui [1].

Reconnaissance sur Acqui, Sassello et Voltri, le 16 avril.

La vigueur avec laquelle Wukassowich avait attaqué Dego et s'y était défendu devait faire croire à la présence de forces autrichiennes importantes dans le voisinage. Il était prudent de s'en assurer, avant de se reporter sur l'armée piémontaise, comme il était prévu dès le 13 avril.

En conséquence, le 16, la division Masséna reste à Dego et aux environs, poussant des reconnaissances sur Spigno et Montaldo, se tenant prête à soutenir Laharpe, qui gagne Mioglia et Sassello, avec une partie de ses troupes. De ce dernier point le général Cervoni conduit, le lendemain, la 14e demi-brigade à Savone, dont il prend le commandement et d'où il envoie vers Gênes des partis de cavalerie [2].

Ces précautions étaient superflues. Atterré par cette série de désastres qui causaient la perte du tiers de son armée, Beaulieu, loin de songer à poursuivre son offensive, craignait d'être attaqué à Acqui, avant d'avoir eu le temps d'y rassembler ses troupes. Il demandait, dans les termes les plus pressants, à Colli de venir à son secours, alors que ce général, menacé par plus de 15,000 Républicains, avait été déjà obligé de se replier dans le camp retranché de Ceva et ne pouvait même s'y maintenir [3].

1. Le total des tués et blessés des deux partis pour les deux journées serait, d'après la pièce n° 302 des Arch. de Breil, de 1.300 h. — Les historiques des demi-brigades françaises accusent 621 tués ou blessés et 317 prisonniers, presque tous pour la journée du 15 avril.

2 *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 171, 173 et 178, — Arch. de la Guerre : Ordres des 15 et 16 avril.

3. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 335 et suiv. — *De Montenotte au pont d'Arcole* par Trolard, p. 47. — Arch. de la Guerre, relation de M. Costa de Beauregard : « Le chef de l'armée impériale, dont rien jusque là n'avait égalé la sécurité et la confiance, fut si troublé de ce premier revers qu'il semble qu'un esprit prophétique lui dévoilait l'avenir. En écrivant au général Colli (le 15 avril sans doute), de venir promptement à son secours avec toute l'armée du roi, il pressait par le postscriptum suivant : « N'étudiez pas longtemps ; c'est le moment du salut ou de la perte de Beaulieu. » Ce ton de désespoir parut étrange pour une première rencontre. »

Avril 1796.

Mouvements de Sérurier, Rusca et Augereau, les 14 et 15 avril.

En exécution des ordres expédiés le 13 avril de Carcare, Sérurier et Rusca s'étaient mis en mouvement le lendemain matin[1]. Laissant aux généraux Pelletier et Miollis le soin de couvrir Ormea et Garessio, le premier avait porté la brigade Guieu sur la rive gauche du Tanaro, dont la brigade Fiorella suivait la rive droite. Les 6,000 combattants de ces brigades, repoussent rapidement les quelques troupes légères éparpillées entre Viola, Lisio, Scagnello, Battifollo, Nucetto et Bagnasco, où s'établit le quartier général de la division[2].

En même temps, Rusca avait concentré ses 2,000 hommes à Calissano[3]. Flanqué à droite par les patrouilles du bataillon de la 84e, qui est resté à Melogno, à gauche par le détachement de la Sotta, il marche au col de Giovetti, puis occupe sans difficulté la redoute du Rejoint ou de Maramassa. Continuant à suivre la crête entre le Tanaro et la Bormida, il éprouve plus de résistance au Bric Ajassa ou Croix de Tia, et débouche devant la grande redoute de San Giovanni de Murialdo, armée de deux canons et défendue par moins d'un millier d'hommes[4]. Une nuée de tirailleurs attaque de front les Piémontais, un bataillon menace de les tourner ; aussi se retirent-ils précipitamment vers Castelnuovo, abandonnant leur artillerie, leurs munitions et 300 prisonniers. Ce succès permet à Rusca d'entrer en communication avec la brigade Joubert, qui se

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 142, 143 et 146. Le général de division Meynier, envoyé pour diriger Rusca et le bat. de la 84e demi-brigade, resté à Melogno, était passé par San Giacomo et ne paraît pas être arrivé le 14, ainsi que le prévoyait Bonaparte dans sa dernière dépêche.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Sérurier, le 14 avril. Renseignements fournis par le général Sérurier, le 30 germinal, an XIII (20 avril 1805). Historiques des 19e, 46e et 56e demi-brigades, devenues 69e, 39e et 85e. Guieu a sous ses ordres la 19e, formée le 10 avril, et forte de 3.216 ou 3.353 h. Fiorella commande un effectif semblable composé de fractions des 46e et 56e demi-brigades, qui ne sont formées qu'à Tortone et Coni dans le courant de mai. Il reste, en outre, environ 2.000 h., sous les ordres de Pelletier et Miollis, non compris les troupes en marche pour rejoindre telles que la 16e légère, plus tard 27e, la 12e provisoire, etc.

3. Arch. de la Guerre : Renseignements fournis par le général Rusca, le 26 thermidor an XIII (14 aout 1805). Historiques des 4e, 6e et 18e légères devenues 27e et 29e légères. La 4e, dite légion Allobroge, a 771 h., la 18e 790, la 6e 788 ; au total : 2.349 h.

4. Deux bat. du rég. d'Acqui, 514 h., et des corps francs, 8 à 900 h., d'après Rusca, et six pièces.

Avril 1796. dirigeait d'Acqua Santa sur Roccavignale, tandis que Beyrand escarmouchait en avant de Millesimo [1].

Ainsi pressé sur son front et débordé sur sa droite, menacé aussi sur sa gauche par les mouvements qu'effectuaient, dans cette même journée du 14 avril, entre Rochetta Cengio et Caretto, les généraux Dommartin et Ménard, enfin sans nouvelles positives des Autrichiens, Colli devait craindre non d'être forcé dans la position de Montezzemolo, naturellement très forte et munie de quelques ouvrages, mais d'y être enveloppé [2]. C'est pourquoi il l'abandonne dans la nuit, pour s'établir dans le camp retranché de Ceva et renforcer les troupes gardant sa communication avec Mondovi, à couvert de la Corsaglia [3].

Le 15 avril, Augereau vient donc bivouaquer en avant de Montezzemolo, avec les brigades Joubert et Beyrand ; le général Rusca se porte vers Priero et Sérurier vers Mal-

1. Arch. de la Guerre : Journal de la division Augereau, du 23 germinal au 7 floréal (12 au 26 avril).

2. Arch. de Breil, pièce n° 191 : Rapport de M. Costa de Beauregard, le 20 avril 1795 : « La butte de Montezzemolo domine un bassin assez spacieux, où se réunissent les chemins de Millesimo, de Castelnuovo, de Priero et de Murialdo, et qui fait tête aux différentes avenues.... La redoute occupe, au sommet de cette butte, un emplacement marqué par quelques ruines d'un antique château. Elle peut tenir, avec les flèches qui en dépendent environ 8 0 h.... La Crocetta domine un défilé tendant de Millesimo à Montezzemolo, par le village de Roccavignale. Ce poste, très fort de sa nature et garni de bons retranchements, n'a d'autre inconvénient que celui de pouvoir être abordé à couvert, dans quelques points, par de petits vallons boisés, ce qui oblige d'en étendre et d'en multiplier les ouvrages. Ces ouvrages sont des flèches en avant d'une redoute sur le bric de Granou. » C'est le « Brico di S. Bernardino » de la carte sarde qui est désigné sous ce nom. Il y avait en outre, en 1796, d'après le plan levé en 1806, une batterie à Crocetta della Rocca, couverte au sud par un petit retranchement pour l'infanterie. Inutile de faire remarquer qu'à cette époque la route actuelle n'existait pas et qu'il n'y avait que le chemin passant au nord et sous la batterie.

3. La comparaison de la situation d'emplacements et d'effectif des troupes piémontaises, au milieu de février, donnée dans les *Mémoires de Revel*, p. 323, et des tableaux d'emplacements des pièces n°s 288 et 301 des Arch. de Breil, permet de se rendre compte avec une assez grande précision de la répartition de l'armée de Colli les 14 et 15 avril. Le 14 avril, le corps de Provera était réduit au rég. de Belgiojoso et à deux comp. de Croates, soit 8 à 900 h., établis à Scaletta, Gotta Secca et Montbasiglio. A Montezzemolo et aux environs sont réunis les deux bat. des chasseurs Colli, les deux bat. des grenadiers royaux, un de Tortone, le 1er grenadier, soit six bat., ainsi que l'indique M. de Malausséna, présentant, avec quelque miliciens et corps francs, 13 à 1.500 h. au plus. Les deux bat. d'Acqui avec les chasseurs du rég., comptant 600 h., occupent la redoute de San Giovanni de Murialdo. En arrière de cette première ligne, forte de 3.000 h. à peine, se trouvent : à Ceva et dans le camp retranché, aux ordres du comte Vital, les rég., de Savoie, des Gardes, de Stettler, d'Oneille et de Mondovi, avec un bat. de pionniers, soit 2.897 h. ; puis au nord, sous le commandement du brigadier Brempt, les rég. de Verceil, Royal-Allemand et Genevois, soit 1.972 h. ; ensemble, 4,869 h. Le 15, toutes les troupes de la première ligne se replient sur le camp retranché, à l'exception du 1er bat., de grenadiers, qui se rend au camp de la Bicocca, ainsi que le rég. des Gardes et le 1er bat. de Savoie, prélevés sur le corps du comte Vital.

Avril 1796.

potremo. Le lendemain, ce dernier laisse dans les positions de la rive gauche du Tanaro la brigade Guieu, que Miollis appuie en débouchant, malgré les neiges, du ravin de l'Inferno sur la Chartreuse de Casotto. Il attire à lui, pour surveiller la plaine entre Ceva et Lesegno, une partie des troupes restées en arrière, ce qui permet au général Fiorella de s'étendre vers Sale, en vue d'appuyer la gauche de Rusca[1]. Celui-ci seconde Augereau dans la reconnaissance du camp retranché de Ceva.

Reconnaissance du camp retranché de Ceva, le 16 avril.

Ce fameux camp retranché était établi sur le contrefort de la ligne de partage des eaux du Tanaro et du Belbo, compris entre les vallons de Roascia et de Bovina, ce dernier lui servant de fossé[2]. Il se composait de trois groupes d'ouvrages, en partie inachevés et mal liés entre eux[3]: la gauche s'appuyait au hameau de Pedaggera ou Piagiera, point culminant autour duquel il y avait plusieurs redoutes[4]; les retranchements de Mondon, Belvedere et Testa Nera ainsi que la ligne de Bayou à Faya, consti-

1. On n'a que des renseignements peu précis et fort incomplets sur les mouvements de la division Sérurier, les 15, 16 et 17 février.

2. Outre les pièces déjà indiquées, on a consulté, pour cette affaire, une relation extrêmement complète et détaillée de Martinel, qui est aux Arch. de la Guerre, ainsi que les pièces n[os] 298, 299 et 300 des Arch. de Breil.

3. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Produit de travaux multipliés sans discernement pour couvrir le fort de Ceva du côté des hauteurs, son front (du camp retranché), de plus de deux heures de marche, embrassait toute la langue qui, de ce fort, remonte à la gauche du Belbo. » — Le commandant Martinel exprime la même idée et, remarquant que les ouvrages ont été établis par deux officiers d'état-major, l'un autrichien et l'autre piémontais, il ajoute : «On y trouvait je dirais presque l'esprit des coalitions. »

4. Les troupes de la gauche, présentant 3.000 h. environ, aux ordres du brigadier Brempt, sont réparties de la manière suivante : 1° redoute au nord de Pedaggera, point 310 de la carte italienne, pour 100 h. ; rég. de Genevois, colonel Potier. Redoute au sud, point 809 de la carte italienne, pour 90 h. et trois pièces, avec flèche à l'ouest ; 2° bat. de Royal-Allemand, lieutenant-colonel prince Salm de Salm. Redans pour 50 h. chacun, à l'est de ces redoutes, et ligne palissadée les reliant en enveloppant les maisons du hameau, avec deux pièces ; 2° bat. des grenadiers royaux, colonel Mazetti, et 1[er] bat. de Royal-Allemand avec deux comp. croates qui s'y replient ; au total, un millier d'hommes. — 2° au nord de Pedaggera, au Bric Giorsin ou Giorgin, point 798 de la carte italienne, ouvrage à tenaille ouvert en arrière, avec flèche en avant, le tout pour 120 h., défendu par les deux bat. de chasseurs Colli ; ils sont soutenus par le rég. de Belgiojoso, posté au Bric Berico, que rejoint le rég de Verceil, venant de Monbarcaro ; ensemble 15 à 1.600 h. — 3° redoute de Govon, pour 150 h., sur le Bric Cinsola ou Gisola, non terminée ; 2° bat. d'Acqui, 256 h.. aux ordres du colonel chevalier Grimaldi qui, blessé, est remplacé par le lieutenant-colonel marquis de Ghilini. Au Bric della Bastia ou Comma, un ouvrage avait été commencé, il est abandonné par les pionniers au moment de l'attaque et n'est pas occupé. Un bat. de la légion légère qui s'y trouvait le 13, avait été envoyé, le 14, en soutien des postes de Battifollo et de Scagnello.

Avril 1796. tuaient le centre[1]; la droite était défendue par le fort de Ceva[2], qui commandait la ville, entourée d'une vieille muraille, et ses abords[3].

Les 6 à 7,000 Piémontais qui gardaient cet ensemble d'ouvrages, étaient reliés, à droite, au camp de la Bicocca, par un bataillon de garnison autrichien qui occupait Lesegno, pour couvrir le pont de bateaux jeté sur le Tanaro au moulin d'Arassi, en aval de l'embouchure de la Corsaglia. Leur gauche était protégée par deux bataillons du régiment de Verceil, maintenus à Monbarcaro, après le retrait du régiment de Belgiojoso en arrière de Pedaggera.

C'est sur ce point capital[4] qu'Augereau se dirige de Montezzemolo, en suivant le grand chemin de la « *Langue* ». A droite, Joubert[5] refoule d'abord les Croates et les chasseurs Colli, restés en avant des retranchements, puis as-

1. Les troupes du centre, présentant 2.269 h., aux ordres du major général comte Vital, sont réparties de la manière suivante : 1° un bat. de Savoie, 240 h., sous M. de Bouteiller, dans une ligne de retranchement faisant face au nord, couvrant le hameau de Mondon, appuyant sa gauche à la cassine delle Marchese et garnie d'artillerie. — 2° un bat. de Stettler, 227 h., dans des tranchées s'étendant entre le retranchement de Mondon et la redoute de Belvedere, à la tête du ravin de Mondon, avec de l'artillerie. — 3° 1er bat. des grenadiers royaux, 150 h., sous le colonel marquis de Bellegarde, dans la redoute de Belvedere, sorte de lunette pour 70 h. et quatre pièces, construite sur le Bric delle Forche, entre les ravins de Mondon et de Boncristian.— 4° le bat. de pionniers, 200 h., cap. Buschetti, les deux bat. et les grenadiers d'Oneille, 480 h., défendant la redoute de Testa Nera, pour 100 h., armée de deux gros canons, avec fossé, glacis, parapet fraisé, précédée au sud et à l'est de deux demi-lunes, armées chacune d'une pièce et flanquée au nord par une flèche pour 20 h.— 5° 1er bat. de Mondovi, 250 h., sous le colonel marquis Pallavicini de Montbasiglio, dans les retranchements élevés autour de la cassine Scarsella au sud de Testa Nera.— 6° deux bat. de Stettler, 454 h., dans les deux redoutes de Bayou et Faya, points 612 et 615 de la carte italienne, et dans la ligne retranchée, précédée de redans et d'un petit abatis. qui les unit. Cette ligne avait été construite, en 1745, par le comte du Bourg et réparée, en 1794, pour couvrir le fort de Ceva, dont Bayou n'était qu'à portée de mousquet, 300 m., et Faya à demi-portée de canon, 600 m.— 7° quatre petits corps de chasseurs étaient disposés en avant à Ca Berni ou Prinsi, à l'est de la redoute de Belvedere, Casa Barberis à l'est de Testa Nera, Ca dei Bra et Rua Strella.

2. Le fort de Ceva, commencé par Emmanuel-Philibert et achevé par Charles-Emmanuel, dominait la plaine de 170 mètres. Il avait la forme d'un rectangle, très escarpé sur le côté sud, d'un difficile accès au nord et à l'est. Le bastion nord-ouest, seul attaquable, était précédé d'une vaste demi-lune. Ce fort était construit dans une roche tendre arénacée, où on avait creusé des casemates et des magasins. Le 16 avril, il n'y avait comme garnison qu'une moitié (125 h.) du 2e bat. de Mondovi, commandant d'Andezenno, dont l'autre moitié était sur la rampe du fort.

3. En 1796, la ville de Coni renfermait 400 feux et 3.315 habitants. Le château Pallavicini, situé à l'ouest, avait été mis en état de défense, et la butte sur laquelle il est construit, au confluent du Tanaro et du torrent Cevetta, était armée de quelques pièces. Le 1er bat. d'Acqui, un bat. de Tortone et une comp. d'artillerie, ensemble 600 h. au plus, gardaient la ville, un vieux retranchement s'appuyant à la tour de l'horloge, situé au sud, les quelques maisons voisines de Ca Pecoul, qui avaient été retranchées, ainsi qu'une batterie battant la plaine de Soraglia.

4. Martinel observe que, la Pedaggera prise, tout le reste du camp retranché tombait sans coup férir.

5. Joubert n'a toujours avec lui que la 3e légère et la 51e, soit moins de 2.000 h. La 55e, qui doit le rejoindre, arrive de Savone à Carcare, le 15 avril, et reste avec le quartier général. Beyrand avait 2.600 h. En comptant le 3e bat. de la 84e, le total des forces qui ont attaqué la Pedaggera serait de 5.000 h. Cela est bien loin des 12.000 assaillants que donne le brigadier Brempt dans son rapport (Arch. de Breil, pièce n° 293). D'après ce document, l'attaque aurait commencé à midi.

saille la redoute située au nord et cherche à la tourner, en s'étendant à sa droite, par la vallée du Belbo, vers les Brics Giorgin et Berico. Vigoureusement reçues, ses troupes sont prises de panique, en voyant le régiment de Verceil se replier de Monbarcaro sur la rive gauche du Belbo [1]. Heureusement elles ne sont pas poursuivies, les Piémontais ayant en même temps à résister aux attaques que Beyrand, partant de Paroldo, prononçait de front et au sud sans plus de résultat [2]. Bien secondé par les 3,000 hommes sous ses ordres, le baron Brempt se maintient dans ses positions, mais a ses communications momentanément interrompues avec le corps du centre, menacé par Rusca.

Laissant sur les collines de Caret un corps d'observation, qui envoie des patrouilles vers Testa Nera et Belvedere, ce général avait formé le reste de sa brigade en deux colonnes. Celle de droite gagne le Bric Comma ou della Bastia et enveloppe le premier bataillon du régiment d'Acqui dans la redoute de Govon. Celle de gauche s'établit au Bric Jagonent ou Jovi, qui n'était pas occupé, et y résiste aux contre-attaques que le colonel de Bellegarde fait exécuter de Mondon [3]. Cependant, comme l'artillerie de cette posi-

1. Voici ce que dit Martinel de la conduite du marquis Colli : « On vit ce colonel estimé montrer, tant dans cette petite guerre de bois (premier engagement) que dans les retranchements de Giorsin, où il prit place ensuite, ce sang-froid et cette bravoure entraînants qui lui ont de tout temps mérité la considération des braves. » Brempt, accusant 150 tués ou blessés, indique que le bat. des grenadiers royaux a le plus souffert. On ne sait pas au juste la cause de la panique de la brigade Joubert; mais elle est mentionnée dans plusieurs documents, notamment dans l'historique de la 84e demi-brigade, qui aurait protégé le ralliement. Il est possible que le général Dommartin, qui a couché à Rochetta Cairo, le 15 avril, ait marché par Carretto, Gottasecca, Monesiglio et débouché sur Monbarcaro vers 3 h. du soir. En tout cas, le bat. de cette demi-brigade amené de Melogno par Meynier, a dû atteindre, le 15 au soir, Montezzemolo, puisqu'il a pu passer par Murialdo et le col de San Giovanni, occupé par Rusca le 14.

2. D'après Martinel, les deux colonnes de Beyrand auraient marché de Paroldo, l'une par les maisons Gazzola (Gazalia de la carte sarde, à l'est de C. Brocard, carte italienne), l'autre par les maisons Cavalli (carte sarde) et Viache (non porté sur les cartes modernes) ; chacune d'elles ne devait pas être de plus de 8 à 900 h., attendu qu'un bat. a dû rester à Paroldo.

3. D'après Martinel, les deux colonnes de Rusca ont marché de Paroldo, celle de droite par Breus, Sbria (carte sarde) et Disgrazia (non porté sur les cartes modernes) ; celle de gauche par Maron et Ca della Suppa ou Bric Jagonent, point 712 de la carte italienne. Chacune de ces colonnes devait être de 700 h. environ. Les bat. piémontais employés à la contre-attaque sont ceux des grenadiers royaux, de Savoie et de Stettler, qui occupaient les retranchements de Mondon à Belvedere, présentant ensemble 600 combattants environ. Le comte Vital, commandant le centre, dans son rapport (Arch. de Breil, pièce n° 298), cite « le major des grenadiers royaux, baron Moron, tué sur le carreau, ainsi que le chevalier de Corbeau, capitaine de Savoie, le major du rég. de Stettler, Boucher, un lieut. du même rég. et M. Colla, des grenadiers royaux, blessés, avec plusieurs soldats. On prétend qu'il y a également plusieurs blessés et tués du côté de l'ennemi, sur lequel nous avons fait cinq prisonniers de guerre. »

Avril 1796.

tion leur cause des pertes sensibles, que les sorties répétées des défenseurs de la redoute de Govon les inquiètent et qu'ils voient l'insuccès des colonnes dirigées sur Pedaggera, les Républicains battent en retraite, vers 5 heures du soir, et bivouaquent sur les hauteurs de Paroldo.

Evacuation du camp retranché de Ceva, dans la nuit du 16 au 17 avril.

Avisé de cet échec, dans la nuit du 16 au 17 avril, apprenant en même temps qu'aucun ennemi n'a été rencontré du côté de Sassello [1], Bonaparte transporte son quartier général de Carcare à Millesimo [2]. Il abandonne la ligne d'opérations par Altare et Savone, en établit une nouvelle sur Loano, par Bardinetto [3], et prescrit à Laharpe de rétrograder de Mioglia sur Dego, où il relèvera la division Masséna [4].

Ainsi couvert du côté des Autrichiens par 9 à 10,000 hommes, il se dispose à envelopper les Piémontais dans leur camp retranché. Dans ce but, Masséna se dirigera sur Monbarcaro, où il ralliera la brigade Dommartin, et le tournera par le nord, tandis qu'Augereau l'attaquera de front avec l'artillerie, secondé par une portion de la division Sérurier, dont le reste cherchera à déborder au sud, par la vallée du Tanaro [5].

Mais, dans cette même nuit du 16 au 17 avril, Colli avait appris enfin qu'il ne pouvait attendre aucun secours immédiat de l'armée autrichienne [6]. Frappé lui-même de la rapidité et de l'importance des succès de l'armée française, se sentant peu secondé par ses subordonnés [7] et pres-

1. L'adjudant général Franseschi accompagne le général Laharpe dans l'expédition du 16 avril sur Sassello et revient rendre compte, dans la nuit, à Bonaparte (Arch. de la Guerre : Ordres de Berthier).
2. Arch. de la Guerre : Ordre à l'adjudant général Vial.
3. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 186.
4. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 181.
5. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 180, 182, 183, 184 et 185. — Arch. de la Guerre : Ordres à Masséna, Augereau, Sérurier, Dommartin, Rusca, Faultrier.
6. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
7. Arch. de la Guerre, relation de Martinel : « On doit encore répéter ici, en faveur du général en chef des Piémontais, qu'il avait très peu d'officiers supérieurs sur les talents de qui il pût compter. Lui seul était forcé de tout suggérer et de tout dire. Personne ne voulait agir sans avoir reçu d'ordres. Les grands seigneurs étaient déjà persuadés à cette époque, que le Piémont serait envahi, et le plus grand nombre mettait, d'une part, dans la balance les devoirs que lui imposait l'honneur, mais y plaçait en même temps les sui-

sentant la manœuvre de son adversaire, il avait jugé à propos de se dérober. Il laisse une petite garnison dans le fort de Ceva aux ordres du gouverneur, comte de Tornaforte [1], et se hâte de faire passer toutes ses forces sur la rive gauche de la Corsaglia et du Tanaro [2]. Avril 1796.

Disposition de l'armée piémontaise, le 18 avril.

A gauche, le baron Brempt, qui, avec ses 3 à 4,000 hommes [3], a couché sur la rive droite, aux environs de Novello [4], franchit le cours d'eau, le lendemain, au pont de Narzole. Il envoie le régiment de Royal-Allemand garder les fortifications de Cherasco, dirige les chasseurs de Colli sur Briaglia et, le 19, établit les 10 bataillons qui lui restent entre Piozzo et Carru [5]. Deux régiments de cavalerie, campés sur les ailes [6], surveillent le cours du Tanaro, entre Narzola et l'embouchure de l'Ellero, où deux compagnies des grenadiers Strassoldo assurent la liaison avec le centre de l'armée [7].

tes dangereuses d'un dévouement trop prononcé. De semblables moyens sont peu propres à résister à une armée telle que l'armée française, où tous voulaient réussir à tout prix, où l'esprit national et l'amour de la liberté étaient dans la plus grande exaltation, enfin dans une armée où rien n'entre en parallèle avec la branche de lauriers. Malgré les grands reproches qu'on a faits à ce général, on ne peut, je le répète, lui refuser de l'estime, lorsqu'on l'a bien connu. Sa position était très délicate : placé entre le Piémont et l'Autriche, son intérêt pour le prince au service duquel il avait passé la vie et pour celui qui lui avait confié momentanément la direction flatteuse de ses troupes, il a toujours été à l'abri même du soupçon, malgré le grand nombre d'ennemis que lui a donnés cette commission enviée de beaucoup, bien incapables encore de s'en acquitter comme lui, mais qui, par cette raison même, étaient mortifiés de ne l'avoir pas obtenue.., On accabla, aussitôt après cette affaire (celle du 16 avril), le général en chef d'observations et de difficultés. Elles furent portées, assure-t-on, au point de lui dire qu'on était très embarrassé de se procurer de l'eau à Testa Nera, parce qu'on la trouvait éloignée (Arch. de Breil, pièce n° 298 : Lettre du comte Vital)... Le colonel de Bellegarde se faisait gloire de désapprouver en toute occasion le général en chef et montrait contre lui l'animosité la plus décidée. »

1. Un bat. de Mondovi, 248 h., et sans doute un de Stettler, 226 h., avec quelques détachements d'autres corps et un peu d'artillerie ; soit 5 à 600 h. environ.

2 Les troupes se mettent en marche entre minuit et 2 h. du mat. ; celles de gauche suivent le chemin de crête par Monbarcaro ; celles du centre se rendent à Castellino et au pont de bateaux d'Arassi, par Roascio ; celles de gauche les suivent ou marchent directement de Ceva à Lesegno.

3. M. de Malausséna donne le chiffre de 4,000 h. Toutefois, si des pièces n°s 299, 301 et 308 des Arch. de Breil, on rapproche les effectifs de la situation du 15 février des *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 323, on trouve, pour le corps de Brempt, la composition suivante : deux bat Belgiojoso et ses grenadiers, 738 ; deux Royal-Allemand, 299 ; deux Verceil, 593 ; deux chasseurs Colli, 357 ; un ou deux grenadiers, 321 ou 642 ; un ou un et demi d'Acqui, 252 ou 388 ; un de Mondovi, 240, avec un des grenadiers royaux, 150 ; une ou deux comp. de grenadiers Strassoldo, 200 (?) ; une comp. Croates, 100 (?) ; deux comp. chasseurs francs La Roque, 100 (?) ; une comp. de chasseurs d'Acqui, 69 ; soit un total de 3.154 à 3.271 h.

4. Arch. de Breil, pièce n° 299. Le corps campe la droite à Novello, la gauche vers Castello della Volta ; l'avant-garde, aux ordres du marquis Colli, occupe Monforte et Castello dei Moucci « se liant par la Costera de Gavaragni » ou Galvagni.

5. D'après la pièce n° 299 des Arch. de Breil, il semble que Colli avait d'abord eu l'idée d'appeler à lui tout le corps de Brempt et de le poster en réserve à Briaglia. En conséquence d'un ordre dans ce sens, en date du 18 avril, Brempt a marché jusqu'à Carru, où il a reçu un nouvel ordre daté de Niella, le 19 à midi, lui prescrivant de défendre le Tanaro entre Monchiero et Clavesana.

6. Rég. de Chablais à Carru ; rég. de la Reine depuis Piozzo jusqu'à Narzola.

7. Les grenadiers Strassoldo gardent un gué vis-à-vis de Bastia.

Avril 1796.

Celui-ci, fort de 3,500 hommes environ, sous les ordres du major général comte Vital, est disposé sur le plateau qui commande le confluent de la Corsaglia et du Tanaro. Neuf à 10 bataillons[1] sont déployés au sommet des escarpements des rochers d'Arassi ou Arazza; cinq pièces de 8 battent l'emplacement du pont, qui est détruit dans la journée du 17. A droite et en potence sont placés un bataillon et deux canons à Madonna delle Caselle, battant la route de Lesegno, dont le pont est rompu; puis deux bataillons sur les hauteurs de Castellazzo[2]. Un régiment de cavalerie, en bataille à l'est de Niclla, ferme la base du triangle formé par les lignes d'infanterie, en avant desquelles des compagnies de chasseurs sont dispersées sur le bord même des rivières[3].

La droite, présentant à peu près le même nombre de combattants que le centre, défend San Michele, où se trouvent un bataillon de grenadiers et le quartier général de l'armée. Au nord de ce village, six bataillons[4] campent sur le plateau de la Bicocca, au-dessus de la batterie des Rucchini, qui croise ses feux avec deux pièces établies, au sud, à la chapelle du Buon Gesu, qu'occupent deux bataillons[5]. Trois autres canons[6] battent directement les abords du pont de la Corsaglia, qui a été conservé, de façon à assurer la retraite des troupes reportées, le 18, sur les hauteurs de San Paolo, entre les vallons de Mongia et de Casotto[7].

1. Deux d'Oneille, 480; deux de Stettler, 453; deux de pionniers, 541; un de Savoie, 241; un ou deux des Grenadiers royaux, 157 ou 314; un de Mondovi, 248; total, 2.120 ou 2.277 h. Le deuxième bat. de pionniers avait été appelé de Verzuolo.

2. Bat. de Garnison autrichien, 500 h. (?) à la Madonna delle Caselle; deux bat. de Chablais, 440 h. à Castelazzo.

3. Probablement Piémont-Royal, qui était campé près de Mondovi les jours précédents: peut-être aussi les dragons du roi, appelés de Saluces, en tout ou en partie.

4. Deux grenadiers de Varax, 331; deux des gardes, 600; un grenadiers du Tour, 182; un de Savoie, 241; total: 1.354 h

5. Deux grenadiers Chiusan, 412 h.

6. Une pièce de 8 à l'entrée de Saint-Michel, deux pièces de 4 sur le rocher de l'ancienne paroisse, dominant le pont. A Rucchini, entre San Giacomo et Ca dell'Isola, deux pièces de 8 et un obusier; à Buon Gesu, deux pièces de 4.

7. Trois bat. de la légion légère, 688 h.; le 1er bat. du 1er rég. avaient été appelé de Limone.

Avril 1796.

Ces hauteurs avaient été abandonnées, la veille, à la suite d'un mouvement exécuté par Miollis qui, dans la nuit du 16 au 17 avril, s'était emparé de Serra de Pamparato. Les compagnies piémontaises s'étaient repliées de ce poste sur Torre et Molline, se reliant avec les deux bataillons du régiment de Turin postés aux environs de Frabosa, et soutenues par le régiment d'Asti, cantonné à Mondovi[1].

Colli avait ainsi établi les 12 à 13,000 hommes dont il disposait[2] dans une position très forte, couvrant ses magasins et les débouchés de la plaine du Piémont. Le front, constitué par des cours d'eau encaissés, torrentueux et difficilement guéables, est presque inabordable ; la droite est bien appuyée aux montagnes des Alpes, encore infranchissables par suite des neiges ; enfin, la gauche reste, par Alba, en communication avec l'armée autrichienne, dont la concentration s'achève à Acqui.

Mouvements de l'armée d'Italie, les 17 et 18 avril.

Cette retraite des Piémontais, rapidement exécutée, obligeait les Républicains à prendre de nouvelles dispositions. Dans la journée du 17 avril, la division Augereau s'établit dans le camp retranché, tandis que Sérurier ramène ses forces vers Ceva, où Fiorella entre dans la nuit suivante. Le gouverneur du fort refuse de le rendre ; toutefois il promet de ne pas inquiéter les troupes françaises, qui sont dans la ville, pourvu qu'on ne l'attaque pas de ce côté [3].

Le 18, Bonaparte transfère son quartier général de Millesimo à Salicetto. De sa personne, il parcourt le terrain

1. Rég. de Turin, 500 h.; rég. d'Asti, 480 h.

2. Indépendamment des troupes régulières dont on a indiqué l'effectif et auxquelles il faut ajouter les deux bat. des grenadiers Dichat, 510 h. à San Michele et en avant du pont, sur la rive droite de la Corsaglia, ainsi qu'un bat. de Tortone, 309 h., à Mondovi, il faut compter un millier d'hommes des compagnies franches et des milices, 2.000 cavaliers ou artilleurs. Mais tous ces effectifs sont assurément des maxima.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Sérurier, le 18 avril, envoyant la sommation du général Fiorella et la réponse du gouverneur du fort de Ceva. Martinel, en observant que M. de Tornaforte aurait dû plutot « mettre la ville en poussière », ajoute : « Cette mesure, on le sent bien, n'eût pas empêché les victoires des Français ; mais elle les eût sans doute retardées de quelques heures, et il est si important de gagner quelques heures pour celui qui est sur la défensive. »

Avril 1796. conquis, s'entendant avec ses généraux pour poursuivre rapidement un ennemi dont la démoralisation semble accusée par cet abandon successif de tous ses retranchements [1].

En conséquence, le 19 avril, la division Sérurier doit enlever San Michele et chercher à intercepter la ligne de communication des Piémontais avec Mondovi, au moyen des 12 ou 14 escadrons qui ont rejoint l'armée [2]. 1,500 hommes de cette division resteront seuls à Ceva, tant pour faire une démonstration sur Lesegno que pour assurer la liaison avec Augereau.

Celui-ci laissera quelques troupes au blocus du fort [3], que l'on cherche à intimider par le feu de pièces de campagne mises en batterie dans les retranchements de Faya et Bayou [4]. Avec le reste de ses forces [5], il se portera à Castellino et tentera de passer le Tanaro vers Niella.

Gonflé par la fonte des neiges, ce cours d'eau n'était pas guéable, ainsi que le prouva bientôt l'audacieuse tentative de Joubert qui, voyant l'hésitation de ses soldats, franchit seul la rivière à la nage et revint à son point de départ,

1. Les ordres de la *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 189 et 190, donnés à Salicetto, le 19 avril entre minuit et 1 heure du mat., ne sont que les confirmations d'ordres donnés verbalement soit par Bonaparte, soit par ses aides de camp, attendu qu'il fallait un temps assez long pour aller de Salicetto à Ceva notamment, et que le mouvement des colonnes de Sérurier et d'Augereau a dû commencer vers 3 ou 4 h. du mat.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 188. — Arch. de la Guerre : Lettre de Beaumont de Carcare, le 15 avril à 1 h. du mat., annonçant la mise en route des premiers rég. de cavalerie. Indépendamment des deux escadrons des 22e chasseurs et 5e dragons, qui ont suivi la division Augereau, dès le 12 avril, les quatre escadrons des 1er hussards et 25e chasseurs, venant de Loano, arrivent à Carcare le 16. Ils se rendent, le 18, à Priero. Ils ont pu à la rigueur être accompagnés par deux escadrons du 20e dragons, arrivant d'Alassio à Carcare, ce même jour 18.

3. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 190. C'est le général Dommartin qui reste devant Ceva avec un seul bat. de la 84e, 900 h., les deux autres étant échelonnés sur la crête, vers Pedaggera et Murazzano, pour relier Masséna et Augereau.

4. Arch. de la Guerre : Journal du siège du fort de Ceva, du 17 au 22 avril, par Andréossy et Verrières. Dès le 18, à 8 h. du mat., malgré le manque d'outils et de sapeurs, le feu a été ouvert sur Ceva avec un obusier, deux pièces de 4 et une de 8 ; les batteries ont été si inquiétées par le tir précis de deux obusiers, une pièce de 4, une de 8, une de 12 et une de 16, du château, que le feu a dû cesser à 3 h. du soir. Pendant la nuit suivante, un second obusier et quatre pièces de 8 ont été établis, et le feu a repris, le 19 à 9 h. du mat., après le défilé des colonnes d'Augereau. Deux pièces de 4 ont encore été amenées le 20 ; mais, dans la nuit du 20 au 21, deux obusiers et deux pièces de 8 ont été enlevés et transportés à Lesegno. L'ennemi a riposté avec un mortier de 8 pouces et, à partir du 22, il a exécuté les travaux nécessaires pour se mettre à couvert d'un bombardement. Toutefois, il semble qu'à partir de ce moment les Français se sont bornés à bloquer le fort.

5. Brigade Joubert, 3e légère, 1.200 h.; 51e, 700 ; total, 1.900 ; brigade Beyrand, 39e 2.600 ; brigade Rusca, 4e ou Allobroge, 1.000 ; 25e légère, 1.300 ; total, 2.300, soit pour la division Augereau, 6.800 h.

sous les balles et la mitraille[1]. Les 6,000 hommes de cette attaque étaient donc obligés de se borner à fusiller contre un ennemi plus faible de moitié, qu'ils ne pouvaient aborder. Avril 1796.

Combat de Saint-Michel, le 19 avril.

Sur la gauche, les deux brigades de Sérurier, fortes d'à peu près 3,000 hommes chacune, se sont mises en mouvement[2]. Celle de Guieu, suivie de deux canons, partant de Battifollo et Scagnello, atteint Montbasiglio, vers 7 heures du matin, et marche sur les hauteurs comprises entre les vallons de Casotto et de Mongia, en trois colonnes : celle de gauche par les Brics delle Toselle et Ciocche ; celle du centre directement sur San Paolo ; celle de droite, par Ascheri, au sud du Bric del More[3]. Les 1,000 Piémontais aux ordres du lieutenant-colonel chevalier de Bellegarde[4], sont en un instant rejetés dans le fond de la vallée de la Corsaglia.

Le brigadier Dichat s'avance, avec un bataillon de grenadiers, campé en tête du pont de San Michele[5], pour leur permettre de passer sur la rive gauche et d'aller prendre position à la chapelle de Buon Gesu. Il est bientôt obligé de rétrograder lui-même rapidement, par suite de l'entrée en ligne de la brigade Fiorella, arrivant de Lesegno. Sérurier, qui en conduit la tête[6], fond sur le pont, le traverse

1. Pour cette journée du 19 avril, outre le rapport inséré dans la *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 203, il existe, aux Arch. de la Guerre, quatre relations fort complètes, dont une de Martinel. L'acte héroïque de Joubert inspire à ce dernier la réflexion suivante : « Digne héros, quel jour de combat ne fut pas pour toi un jour de gloire ! Si la valeur la plus entraînante eût pu surmonter les obstacles que présentent la nature et l'art, tu eusses sans doute toujours eu des succès ; tu conduirais encore des Français à la victoire et la France n'aurait pas à pleurer ta perte à Novi ! »

2. Il est assez difficile de savoir exactement la composition des deux colonnes de la division Sérurier, dont les corps n'étaient pas encore tous amalgamés. Il est probable cependant que Guieu avait sous ses ordres la 19e, 3.121 h., dont l'organisation était terminée, et Fiorella la 56e, en partie complète, soit près de 3.000 h., avec sept comp. de grenadiers des bat. qui ont composé plus tard la 46e et qui se trouvaient plus à gauche, sous les ordres de Miollis.

3. Martinel désigne le Bric delle Toselle sous le nom de Nusci ; la cima della valle d'Arosio sous celui de Canavin, le Bric delle More sous celui de mont Augero. Il nomme Bric Chiapuzza la hauteur entre San Botasio et Battaglie.

4. Ce chevalier de Bellegarde, qu'il ne faut pas confondre avec le marquis de Bellegarde, colonel des grenadiers royaux, commandait un des bat. de la légion légère. Mais il se pourrait que les trois bat. aient été sous les ordres du brigadier Civaleri ou Civalero, ainsi que le mentionne Martinel.

5. Ce bat. était établi en avant du pont, relié à la première ligne par 60 volontaires et quelques chasseurs de Nice, en tout 300 h. environ.

6. Ce sont les grenadiers de la 46e qui marchaient en tête, 3 à 400 h.

Avril 1796. au pas de charge, pénètre dans la partie orientale du village, mais y est arrêté par les grenadiers Dichat[1]. Le combat devenant très violent de ce côté, les grenadiers de Chiusan, qui étaient campés dans la plaine entre la chapelle de Buon Gesu et le ruisseau de Groglio, croient devoir s'y porter[2].

Sur ces entrefaites, un certain nombre de soldats de la légion légère, n'ayant pas eu le temps de se replier dans San Michele, échappaient à la poursuite de la brigade Guieu, en franchissant la Corsaglia sur un petit aqueduc situé en amont[3]. Protégés par le feu de tirailleurs embusqués sur les escarpements de la rive droite du torrent, qui attirent l'attention des défenseurs de Buon Gesu[4], les Républicains suivent le même chemin que les Piémontais et se précipitent dans la partie occidentale du village de San Michele, à la suite des grenadiers de Chiusan. Ceux-ci se réfugient dans les maisons, autour desquelles s'engage une lutte confuse et acharnée. Le brigadier Dichat s'y porte pour rétablir l'ordre; il est pris en arrivant, mais parvient à s'échapper[5].

Pendant ce temps, Fiorella était, avec la majeure partie de la 56e demi-brigade, sur la rive droite de la Corsaglia, en face du mamelon de la Bicocca, afin d'assurer le pas-

1. Les Républicains s'emparent immédiatement de la vieille paroisse, c'est-à-dire du groupe de maisons construites sur un rocher dans la boucle de la Corsaglia, et des deux pièces qui s'y trouvaient; mais ils sont arrêtés à l'entrée du bourg, battue par la mitraille d'un canon de 8.

2. Pour exécuter ce mouvement, ces deux bat. franchissent le ruisseau de Groglio ou Greu, au pont de la route reliant Torre à l'extrémité occidentale de San Michele, quartier de Codrilla.

3. Aqueduc de Goretti, situé dans la partie orientale de la boucle comprise entre l'embouchure du ruisseau de Groglio et une petite île indiquée en amont sur la carte sarde.

4. En outre, un détachement et les deux pièces restent sur le Bric dei Denti (Brico delle Rochette de la carte sarde), pour contenir les troupes légères piémontaises occupant Torre.

5. Le brigadier Dichat recouvre sa liberté en donnant quelques louis à un vieux sergent qui le gardait, exemple fort rare dans notre armée, ainsi que le remarque Martinel. Le capitaine lieut. Schreiber, commandant une comp. de grenadiers du rég. de Christ, fait également prisonnier avec quelques-uns des siens et mal gardé, exhorte en allemand ses soldats à se saisir des armes des Républicains. Il parvient même à reprendre les deux canons de la vieille paroisse et à les emmener à Mondovi. Cet épisode, raconté par Martinel, peut donner une idée de la confusion qui a régné à San Michele, par suite du pillage.

sage de la cavalerie et de l'artillerie qui devaient venir de Lesegno[1]. Inquiétés par le tir précis des tirailleurs français postés derrière les arbres ; craignant d'être pris entre deux feux, en voyant remonter vers eux les grenadiers Dichat ; chassés enfin de San Michele[2], tandis qu'un détachement républicain franchit à gué le torrent en aval de Ca dell'Isola, les canonniers de la batterie des Ruchini font sauter leurs munitions et abandonnent leurs pièces pour se replier sur le Pilone delle Coste[3].

Il est environ 2 heures de l'après-midi. Les deux colonnes de Guieu et Sérurier se sont rejointes dans San Michele[4]. Pour assurer le succès, il reste à en déboucher et à s'emparer des hauteurs qui le commandent. Mais c'est en vain que les officiers essaient de rallier leurs soldats, dispersés dans ce long village et occupés à piller.

A ce moment, Colli arrive au camp de la Bicocca[5]. Il ranime les troupes, privées momentanément de leur chef, par son attitude énergique, ses ordres clairs et précis. Une partie du régiment des gardes reprend possession de la batterie des Ruchini, quelques instants après son abandon par les artilleurs[6], rejette les Français dans la Corsaglia et permet aux grenadiers Dichat de se rallier et de revenir sur San Michele. Les grenadiers de Varax se portent à la chapelle de San Giorgio, appuyant le ba-

1. Il paraîtrait que Fiorella avait voulu suivre Sérurier dans San Michele, mais qu'il a été ramené à droite de Ca Ruffa di Mainerdo, par le général Despinoy, chargé par Bonaparte de suivre les opérations de la division Sérurier.

2. Ils suivent ce qu'on appelait la rampe des Rucchini, chemin de San Michele à Lesegno, par la rive gauche de la Corsaglia.

3. Martinel indique que cette évacuation a été ordonnée par le chevalier de Butel, colonel d'artillerie, « homme aussi distingué par sa bravoure que par son génie », qui a cru ne pouvoir se défendre plus longtemps, du moment que les Français « étaient déjà parvenus sur les hauteurs de San Giorgio et se trouvaient sur sa gauche, tout près de la batterie des Rucchini. »

4. Arch. de la Guerre : Billet de Despinoy ainsi conçu : « Les ennemis ont levé tous leurs camps. Nos troupes sont maîtresses du village et du château de Saint-Michel. Les Piémontais tiennent encore sur les hauteurs. Un mouvement par notre droite serait décisif ; mais l'on ne sait rien encore des troupes du général Augereau. Le général de brigade : Despinoy. Des hauteurs de Voela (?), le 30 germinal, l'an IV, à 1 heure et demie de relevée. Adresse : très-pressé. Au général en chef Bonaparte, à Lezagno. »

5. Colli est, à midi et demi, à Niella. C'est donc vers 2 h. qu'il a dû arriver à Bicocca.

6. Martinel indique que quelques hommes de ce rég. ont été blessés par l'explosion des munitions qui s'est produite au moment où ils arrivaient.

Avril 1796.

taillon du régiment de Savoie, qui rentre dans la partie supérieure du village et y rejoint les grenadiers de Chiusan, sortant des maisons où ils s'étaient réfugiés.

Un détachement charge même le long de la grande rue, atteint le pont et le traverse. Arrivé sur la rive droite de la Corsaglia, il est presque enveloppé par les réserves françaises ; cependant les soldats parviennent à se sauver en se jetant dans le torrent, qu'ils passent presque à la nage, en se tenant par la main[1].

Cette vigoureuse contre-attaque ne pouvait laisser aucun doute sur l'insuccès d'Augereau. Aussi, bien que sans nouvelles de ce général, Sérurier juge-t-il à propos d'ordonner la retraite[2]. La brigade Guieu se rallie à l'ouest du pont et bivouaque autour de Gandolfo ; la brigade Fiorella s'établit près de Corte. La cavalerie et l'artillerie retournent à Lesegno, qu'elles n'ont guère dépassé[3].

Mouvements de armée d'Italie, le 20 avril.

Cet échec assez grave[4] était dû principalement à l'indiscipline des soldats, qui croissait de jour en jour. La zone où l'on opérait étant excessivement pauvre, toutes les subsistances devaient être tirées des magasins de la côte. Elles ne parvenaient ni en quantité suffisante, ni en temps utile, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins, des déplacements subits et incessants des troupes. Le pillage était donc le seul moyen de vivre[5].

1. Ce détachement était commandé par le sous-lieutenant Duchanay, du rég. de Savoie.

2. D'après deux relations, c'est Bonaparte qui aurait donné l'ordre de cesser le combat, comme il aurait donné celui de forcer le pont. Mais il est bien certain qu'il n'était pas, le matin, devant San Michele, et il est propable qu'il n'a pas eu le temps d'intervenir à la suite de la réception du billet de Despinoy, puisque les Français ne sont restés que deux heures dans le village. Au surplus, le mémoire, établi pour l'artiste chargé de prendre des vues de champs de bataille, mentionne positivement que Sérurier a agi de son propre mouvement et qu'il a fait prévenir de sa retraite Bonaparte, qui était ou à Salicetto ou plutôt près d'Augereau et ne serait arrivé à Lesegno qu'à minuit.

3. Fiorella a couché à Teit Ciochet ou Battaglie, hameau de Corte.

4. Les relations ne mentionnent cependant pas plus de 250 h. mis hors de combat, de chaque côté. Il y aurait eu en outre un certain nombre d'hommes noyés ; mais ces chiffres sont certainement erronés, puisque les historiques des 46e et 56e demi-brigades indiquent, pour les sept comp. de grenadiers de la 46e, 210 h. tués, blessés ou prisonniers, et, pour la 56e, 54 tués ou blesssés et 45 prisonniers.

5. Les documents abondent à cet égard et ne laissent aucun doute sur la gravité de la situation. Parmi les plus curieux de ceux qui sont inédits, on se bornera à citer un rapport de l'adjudant général Franceschi à Berthier, daté de Salicetto, le 20 avril, proposant une série de mesures qui forment la base de l'ordre du 22 avril. — *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 214.

Afin de remédier à une aussi dangereuse situation, il fallait à tout prix déboucher dans la riche plaine du Piémont, et, du moment que la droite ennemie était inaccessible, essayer d'assaillir le centre, tout en renouvelant les attaques des ailes. Ordre est donc donné, dans la nuit, à Augereau, de faire passer le plus tôt possible la brigade Dommartin à Lesegno, où s'est transporté le quartier général [1]. Avril 1796.

Bonaparte se rend ensuite, dans la matinée du 20 avril, sur les hauteurs de San Paolo. La reconnaissance du terrain, des entretiens avec divers généraux, à Gandolfo, Lesegno et Ceva, l'amènent peu à peu à modifier ses premières dispositions [2].

L'occupation de Ceva permettant de prendre la vallée du Tanaro comme nouvelle ligne d'opérations, une offensive des Autrichiens n'était plus aussi à redouter. Dès lors, la division Laharpe pouvait venir de Dego à Monbarcaro relever celle de Masséna, qui passerait tout entière à Lesegno, où elle serait jointe par la brigade Joubert [3]. La brigade Dommartin irait renforcer Sérurier, qui se porterait à Torre. Ces deux masses, de 6 à 7,000 hommes chacune, seraient reliées par 3 à 4,000 hommes, épars en divers postes, que le général Meynier réunirait devant San Michele [4].

Avec les 5,000 fusils de Beyrand et de Rusca, Augereau restera assez fort, sur la rive droite du Tanaro, pour faire

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 191, 192, 193 et 194.

2. D'après les relations et la correspondance des Arch. de la Guerre, Bonaparte a déjeuné à Gandolfo, est revenu à Lesegno et a tenu, dans la soirée, une sorte de conseil de guerre à Ceva, d'où quelques ordres sont datés, notamment celui adressé au général Meynier, à 9 h. du soir, non enregistré sur les cahiers de Berthier et par suite non inséré dans la *Correspondance de Napoléon Ier*.

3. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 196, 197, 198 et 200.

4. Il y a deux ordres à ce sujet, dont les copies ont été communiquées au Dépôt de la Guerre par le général Meynier, le 19 germinal an XIII (9 avril 1805). Ce général a dû réunir le 1er bat. de la 1re légère, 500 h., détaché de la division Masséna ; un des trois bat. de la 84e, 900 h., de Dommartin ; la 16e légère, 700 h. ; la 209e provisoire, 745 h., et le 8e Saône-et-Loire, 496 h., appartenant à la division Sérurier et resté en arrière ; enfin, peut-être la 55e, 350 h., formant la garde du quartier général, assurée par l'arrivée de Masséna ; en tout, 3.691 h. Masséna a sous ses ordres la 21e, 2.900 h., la 8e légère. 1.400, la brigade Joubert, 2.900 ; soit 6.200 h. ; les deux derniers bat. de la 1re légère ont relevé dans la matinée la brigade Dommartin au blocus de Ceva et attendaient l'arrivée de la brigade Rusca, qui doit les remplacer. Sérurier a sous son commandement les 6.000 h. de Guieu et Fiorella et les 1.600 h. de Dommartin. En outre, les 15 à 18.000 h. de Miollis doivent couvrir sa gauche entre Roburente et Montaldo.

Avril 1796.

quelques démonstrations en avant de Castellino, surveiller les avenues d'Alba et continuer le siège ou plutôt le blocus de Ceva[1]. La majeure partie des pièces sera en effet amenée, ainsi que le parc d'artillerie, à Lesegno, pour soutenir l'attaque des 16 à 18,000 hommes échelonnés le long de la Corsaglia[2]. Y prendront part également les 1,000 à 1,300 cavaliers que commandent Stengel et Beaumont et que suit, à une ou deux étapes en arrière, le reste de la cavalerie, arrivant de la Rivière de Gênes[3].

En exécution de ces ordres, le général Guieu, appuyé par le feu de deux canons placés sur le Bric delle Rochette, chasse, dans l'après-midi, les troupes légères piémontaises de Torre, qu'il occupe, ainsi que le pont en pierre sur la Corsaglia demeuré intact. Sérurier y transfère son quartier général, appelle à lui la brigade Fiorella, étend ses grand' gardes vers Molline et fait transporter les deux pièces sur l'éperon au nord du château de Torre, pour battre le poste ennemi de Bellana[4].

Retraite de l'armée piémontaise sur Mondovi.

Cette opération éveille l'attention du général Colli, resté toute la journée dans la plus grande indécision sur le parti à prendre[5]. Redoutant l'issue d'un combat sur une ligne aussi étendue, craignant d'être débordé du côté de Cherasco et prévenu sur la route de Turin, il convoque, dans la soirée, tous les généraux et chefs de corps à un conseil de guerre, qui est tenu au château de San Michele. La retraite y est décidée ; les ordres sont aussitôt expédiés ; le mouvement s'effectue, pendant la nuit, par les divers chemins conduisant à Mondovi.

1. La brigade de Rusca est encore, le 20 avril, à Rocca Ciglie, d'où ce général appelle l'attention d'Augereau sur l'intérêt qu'il y aurait à se porter rapidement vers Cherasco par Clavesana.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 199. — Arch. de la Guerre : Journal du siège de Ceva.

3. Le 24e rég. de chasseurs, 300 h., est arrivé à Carcare, le 19 avril, et, le 20 ou le 21, à Lesegno, où le rejoignent, le 22, les 7e hussards, 260 h., et 15e dragons, 260 h. Sont encore en arrière, le 8e dragons, 300 h., à Porto Maurizio, le 17 ; le 10e chasseurs, 600 h., à Albenga, le 22 : le 13e hussards, 200 h., à Diano, le 24, et enfin les deux derniers escadrons du 20e dragons, 300 h., qui n'atteindront Oneille que le 6 mai. Dès le 16 avril, le général Casalta a été invité par Beaumont à faire marcher ces escadrons d'Albenga sur Finale et Carcare.

4. Cet éperon est désigné par Martinel sous le nom de mont San Pio.

5. Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

Cette ville est construite sur une colline commandant le cours de l'Ellero, dont les deux rives sont mises en communication par les quatre ponts de Carassone et Breo[1]. En 1796, un ancien rempart l'enveloppait et une petite citadelle en défendait l'abord par la crête du versant droit du vallon d'Ermena. Sur cette crête et à 3 kilomètres environ de Mondovi, se trouve le gros bourg de Vico, dominant la partie septentrionale du bassin au milieu duquel s'élève le dôme de la Madone. A l'extrémité orientale de Vico, les hauteurs s'étendent, au nord vers Briaglia, au sud vers Torre, séparant les vallons de l'Otteria et de l'Ermena, dont les eaux s'écoulent vers l'Ellero, de celui de Groglio qui débouche dans la Corsaglia à San Michele. Avril 1796.

Entre Vico et Mondovi s'élève une butte, nommée il Brichetto, qui avait été munie, en 1794, de quelques retranchements armés de quatre canons. Les contreforts qui, de cette butte, se projettent au nord sur le ravin Bianco, au sud sur le vallon de l'Ermena, constituent une « contregarde naturelle », dont la défense avait été renforcée, l'année précédente, par une redoute à Santa Croce et une batterie à la pointe li Gari[2].

Cette position très forte pouvait être disputée avec avantage par les 9 à 10,000 hommes qui s'y concentraient[3].

1. Cette description est tirée des relations de Costa de Beauregard, Martinel et Malaussena. La citadelle de Mondovi avait été construite, en 1594, par Charles-Emmanuel ; c'était une mauvaise petite place.

2. Martinel désigne sous le nom de pointe li Gari, l'extrémité du contrefort qui, partant de Santa Croce, aboutit dans le vallon d'Ermena, entre Capella et Annunziata de la carte sarde.

3. Le chiffre de 9.000 h. est indiqué par Martinel, qui commet quelques erreurs dans la désignation des corps réunis autour de Mondovi. Néanmoins sa relation, faite avec beaucoup de conscience, est le meilleur guide pour cette bataille dans laquelle, dit-il, « il y a eu un tel désordre que même ceux qui y ont assisté ne pourraient rendre compte de tout ce qu'on désirerait savoir. Il suffit d'entendre deux témoins oculaires pour voir combien peu on doit compter sur les détails de cette journée. Tous les corps imputent la faute de leur défaite à ceux qui étaient sur leurs flancs ou devant eux. » — On a consulté en outre les documents suivants : Arch. de la Guerre : Renseignements fournis par le maréchal Sérurier, les 3 germinal et 13 floréal an XIII (24 mars et 3 mai 1805) ; par le maréchal Augereau, en ventôse, an XIII (février, mars 1805) ; par le général Meynier, le 19 germinal an XIII (9 avril 1805) ; état des prisonniers, joint à la lettre de Berthier, le 23 avril ; mémoire de M. Costa de Beauregard, etc. — Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna et pièce n° 307, état des prisonniers.— *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 203. Il importe d'observer qu'en prétendant rectifier quelques erreurs de ce rapport, la commission en a commis de plus graves. Ainsi, le 16 avril, c'est le 27 germinal, comme il est marqué dans le rapport et non le 28, ainsi que l'indique la note 2, p. 195 ; de plus Augereau n'a pas enlevé les redoutes. Les notes 1 et 2 de la page 196 ne sont pas moins erronées, car si le 1er floréal est le 20 avril, ce qui est exact, le 30 germinal ne peut être que le 19 et non le 18.

Avril 1796.

Ne comptant sans doute s'y arrêter que pour protéger l'évacuation des magasins de Mondovi, Colli y place seulement sept bataillons de grenadiers, avec deux obusiers[1]. Un régiment de cavalerie relie cette sorte d'arrière-garde à Mondovi, dont la garnison est portée à cinq bataillons par l'envoi du régiment des gardes[2]. Quant au reste des troupes[3], il se repose à Vico, sous la protection de 2.000 hommes à peine, occupant Molline, les Brics Pasquin et Fayet, ainsi que la chapelle de Buon Gesu. Un millier de soldats gardent aussi le débouché oriental du village, entre le Pilon de la Madone et la chapelle de San Giovanni[4].

Bataille de Mondovi, le 22 avril.

L'attaque impétueuse des Républicains ne laisse pas le temps à Colli de passer de cette formation de rassemblement à une disposition défensive[5]. Au point du jour, les

1. Deux bat. de Varax, 331 h., au nord de Brichetto ; deux bat. Dichat, 510 h., à Brichetto; deux bat. Chiusan, 412 h., au sud de Brichetto ; un bat. de la Tour, 182, à l'extrême droite au-delà de la croisée des chemins au sud-est de Santa Croce. Les deux obusiers sont en sus des quatre canons déjà établis à Brichetto.

2. Il y avait à Mondovi un bat. de Tortone, 309 h., et deux de Stettler, 453 h. Le rég. des gardes présente moins de 600 h., soit 1.362 h. L'état des prisonniers de Berthier donne 1.247.

3. Deux bat. de Savoie, 485 h. ; deux bat. de pionniers, 541 ; deux bat. d'Oneille, 480 ; deux bat. des grenadiers royaux, 314 ; un bat. de Mondovi, 248 ; total : 2.065 h.

4. Chasseurs niçards à Molline, 4 à 500 h. ; deux bat. chasseurs Colli, 357 h. aux Brics Pasquin et Fajet et dans les postes en dépendant, c'est-à-dire Teit Madonna, Roche del Pisalo, Oreglio, Bric del Pisol et Bellana, d'après Martinel ; trois bat. de la légion légère, 688 h., à la chapelle de Buon Gesu, et quelques comp. franches reliant ces troupes. Le rég. d'Asti, 480 h., est au Pilon de la Madone ; celui de Chablais, 440 h., à Molea, et entre les deux, le bat. de garnison autrichien, 4 à 500 h. bivouaque auprès de San Giovanni.

5. Colli avait-il l'intention de se replier, ou comptait-il établir une première ligne sur les hauteurs à l'est de Vico, de San Stefano à Molea, avec les neuf bat. de Vico, et les sept postes en avant ; les sept bat. de grenadiers et les cinq de Mondovi devant former la seconde ligne ? Voici, à ce sujet, l'opinion de M. de Malausséna : « Le repliement du centre et de la gauche s'effectua en ordre et sans perte ; à 7 h. du mat., l'arrière-garde fut rendue au village de Vico, éloignée d'une lieue et demie du centre de l'armée française. Cependant Colli avait tout le temps de poursuivre sa retraite et d'éviter un combat que l'intérêt du Piémont commandait de ne plus hasarder. Mais, loin d'avoir égard à cette importante considération politique, il ne jugea pas même qu'en restant si près d'un ennemi en mouvement pour attaquer, celui-ci n'aurait pas manqué de le faire. Au lieu de rassembler son armée et de la disposer pour éviter la bataille ou la recevoir avec avantage, il laissa les troupes de la droite encore en position en avant de Vico, les autres répandues autour de ce village et au long du grand chemin qui mène en une heure à Mondovi. Son assurance était telle qu'il se rendait dans cette ville, lorsqu'il reçut l'avis, vers les 10 heures, du commencement de l'attaque de Vico. » M. Costa de Beauregard s'exprime ainsi qu'il suit : « L'habitude de perdre du temps fit qu'on en perdit encore, après avoir heureusement devancé l'ennemi sur ces importantes positions. On ne mit pas les minutes à profit pour ranger les troupes avec réflexion. Elles furent morcelées sur les hauteurs de Vico et de Fiamenga, et la ligne, par là, se trouva mal liée et manquant de solidité. On aurait eu le temps de se retrancher à la hâte au Briquet et l'on n'en fit rien. Les troupes se présentèrent serrées et sur deux ou trois rangs au feu meurtrier des tirailleurs français, qui leur fit beaucoup de mal, tandis que rien n'aurait été plus aisé que de parer à cet inconvénient, en tenant ces mêmes troupes à couvert jusqu'au moment du choc sérieux, en couronnant jusque là les hauteurs de quelques volontaires épars. » Quant à Martinel, estimant que les projets de Colli ont été dérangés par la vivacité de l'attaque des Français, il cherche à défendre ce général dans les termes suivants : « Les malheurs du général Colli, dans cette campagne et dans celle de Rome, ne donnent pas le droit de le supposer inepte. On n'oserait avancer qu'il eut tous les talents nécessaires pour conduire une grande armée ; mais il est hors de doute qu'il agissait de bonne foi pour les intérêts du monarque dont il conduisait les troupes, qu'il était très brave et avait beaucoup d'esprit naturel. »

patrouilles de Lesegno et de Lapra ou Prata ayant signalé la disparition de l'ennemi, Bonaparte donne l'ordre de passer immédiatement la Corsaglia et de marcher sur Mondovi[1].

Sérurier débouche de Torre, à droite par le pont en bois de Sant'Antonio, qui est rétabli, au centre par le pont de pierre, à gauche par un gué en face de Molline. Les avant-postes piémontais restés sur la rive gauche du torrent, se replient rapidement à Vico, où ils sont ralliés et employés à prolonger les ailes de la ligne de Brichetto[2]. La division française se range en bataille sur les hauteurs de la Chapelle de San Stefano, puis se porte en avant aux deux colonnes : à gauche, la brigade Guieu descend vers le sanctuaire de la Madone, pour gagner l'extrémité occidentale de Vico, tandis qu'à droite Fiorella se dirige vers l'extrémité orientale, en suivant la crête, soutenu par le feu de deux petites pièces.

En entendant le bruit du canon sur leur flanc droit et même sur leurs derrières, les bataillons piémontais qui étaient dans les prés, en avant des maisons, déjà ébranlés par la retraite des avant-postes, se rejettent pêle-mêle dans le village[3]. Fiorella y pénètre, mais est bientôt arrêté au coude de la longue et unique rue, par le grand nombre de défenseurs, que favorise la disposition des lieux[4].

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 200 — Arch. de la Guerre : Ordre au général Meynier. Compte rendu d'Augereau sur la retraite de l'ennemi. Il n'y a pas d'ordres écrits pour Masséna et Stengel, qui pouvaient être prévenus immédiatement et verbalement. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes loin d'avoir tous les ordres.

2. Les chasseurs Colli et de Nice se sont repliés les premiers et ont dû tenir un moment à San Stefano, appuyés par le rég. d'Asti, de façon à protéger la retraite des bat. de la légion légère, venant de Buon Gesu, qui se sont portés ensuite à la droite de la ligne de Brichetto, vers San Pietro, Melina, puis Li Gari. Les chasseurs Colli ont traversé Vico et sont allés à la gauche, c'est-à-dire au Pilon de Viril, Canei, puis à Blangin Soprano, hauteur à l'est de Torassa.

3. Les rég. d'Asti et de Savoie sont refoulés dans les quartiers de Costa et Poggio par Fiorella ; celui de Chablais et le bat. autrichien se rejettent vers le Chateau, probablement à l'arrivée de Dommartin, qui se trouve momentanément à la droite, mais dont le mouvement, prenant à revers les Piémontais engagés avec Fiorella, permet à ce dernier de se porter à la droite, tandis que Dommartin pénètre dans le village jusqu'à Madonna della Neve, où la résistance devient plus grande. Le rég. d'Oneille est à San Rocco, chapelle marquée sans nom sur la carte sarde, au nord du sanctuaire et à l'est de Fiamenga, qu'occupent les grenadiers royaux. Mondovi et les pionniers devaient se trouver dans la partie occidentale de Vico, formant réserve en quelque sorte.

4. Martinel observe que la grande rue présentait des tournants, qu'il y avait des intervalles et des ruelles entre les maisons, des murailles autour des jardins, ce qui facilitait la résistance et les retours offensifs des défenseurs.

Avril 1796. Il était environ 10 heures du matin et le général Dommartin qui, à 8 heures, avait franchi la Corsaglia auprès de Prata, rejoignait la division et s'engageait à la suite de Fiorella [1]. Craignant le renouvellement du désordre qui s'était produit l'avant-veille dans San Michele, Sérurier laisse la 84e demi-brigade seule dans Vico et en retire les troupes de Fiorella, avec lesquelles il descend dans le vallon de l'Otteria [2]. Il le franchit au nord du hameau de Canei, qu'il occupe, ainsi que le Pilon de Viril, après un vif combat [3].

Ce mouvement débordant facilite la tâche de Dommartin, qui chemine lentement dans le village. De son côté, Guieu, voyant les progrès de cette attaque, se précipite au pas de course dans les cours des bâtiments du Sanctuaire, puis s'empare des hameaux de Fiamenga et de San Pietro [4]. En vain les Piémontais cherchent à se rallier sous la protection de quelques pièces mises en batterie auprès de Baudin [5]; les corps, désunis par ce combat acharné au milieu des maisons et des jardins, poursuivis vivement par Dommartin, menacés d'être enveloppés par Guieu et Fiorella, se sauvent en arrière de la butte de Brichetto, devant laquelle les Républicains se déploient [6].

1. Dans les renseignements fournis par le 25e rég., anciennement 84e demi-brigade, il est dit que Dommartin a traversé la Corsaglia entre Lesegno et la route qui conduit à Vico, et que les rég. de cavalerie ont suivi la colonne.

2. D'après une relation, ce serait Bonaparte qui aurait commandé ce mouvement. Le maréchal Sérurier ne le mentionne pas, bien qu'il indique que c'est Bonaparte qui a ordonné le second assaut de Brichetto un peu plus tard. Il est probable que Bonaparte devait être resté à San Michele, pour s'assurer que Meynier pouvait y passer. Il paraît, en effet, qu'à une objection faite la veille sur l'itinéraire qu'il avait assigné à cette colonne, il aurait répondu que la destruction du pont ne lui ferait pas changer son ordre et qu'on passerait à San Michele en descendant avec des échelles dans le lit de la Corsaglia et en remontant de même de l'autre côté.

3. Martinel dit que Sérurier a franchi le ruisseau de l'Otteria à la « planche » de ce nom, indiquée sur la carte sarde au 10.000e, au confluent des deux ruisseaux descendant de Vico, de part et d'autre du contrefort où se trouve Ca Voena (carte sarde).

4. Guieu était resté près de la cassine Chierale, tout en poussant les tirailleurs vers sa gauche.

5. Sur une butte dénommée « Mercato Vecchio ». sur le plan au 10.000e, et dans la relation de Martinel, Sérurier y a ensuite placé ses deux canons de montagne pour battre Brichetto ; mais ils étaient hors de portée. Cette butte est au premier plan et à gauche dans l'aquarelle représentant l'assaut de Brichetto.

6 Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna : « Dès que la partie basse orientale du village de Vico fut investie, les corps qui la couvraient ne tardèrent pas de refluer pêle-mêle dans la haute ; la foule des fuyards poussa Colli hors du village. Au lieu d'imiter les grands généraux qui ont réordonné leurs troupes, en leur indiquant au loin des points de ralliement, il voulut les arrêter au sortir de Vico, malgré qu'on lui en représentât les dan-

Un premier assaut, conduit avec la plus grande valeur, est arrêté par le tir à mitraille des six pièces et le feu bien dirigé des grenadiers aux ordres du brigadier Dichat[1], soutenus par les contre-attaques d'un bataillon de Stettler, appelé de Mondovi, des chasseurs Colli, couvrant la gauche au hameau de Blangin Soprano, et des fractions des grenadiers royaux du régiment d'Oneille et du bataillon de garnison autrichien, qui ont pu être ralliées après l'abandon de Vico[2]. Rejetés au pied de Brichetto et sur le Pilon de Viril, les Français forment une ligne épaisse de tirailleurs, rangés en demi-cercle, qui criblent de balles les positions ennemies, en attendant le résultat des manœuvres effectuées sur les deux ailes.

Au nord, le général Meynier était parvenu à réparer le pont de San Michele, avait franchi la Corsaglia et, cheminant difficilement par les hauteurs de Briaglia, se dirigeait vers Carassone[3]. Les chasseurs Colli se portent de Blangin au Bric Ciocca, pour s'opposer à ce mouvement tournant. Au sud, la brigade Guieu refoulait la légion légère vers li Gari, et, par Pasquero, Molina et Costa, débordait la droite des grenadiers de la Tour et Chiusan, qui se replient dans le vallon entre Brichetto et Santa Croce. Les

gers. Le chemin traversant une butte (peut-être Mercato Vecchio), forme une espèce de défilé que gardaient les grenadiers royaux pour protéger la retraite ; il leur ordonna de le barrer et de s'apprêter de faire feu sur les fuyards. Le mouvement de coucher en joue, accompagné des cris d'improbation, faisant reculer les premiers, la foule versa sur la pente à côté du chemin. Elle parut un instant s'avancer par les revers de Vico au secours de la butte dominante (sans doute Saint-Joseph près de Boglio), où des grenadiers (repliés de Fiamenga) tenaient encore. Mais ces fuyards, épouvantés, se mettant à l'instant à tirer en tout sens, produisirent une confusion horrible, qui se termina par leur fuite au long des pentes et du chemin qu'on leur rouvrit. » Il était entre 1 et 2 h. du soir.

1. Arch. de la Guerre, relation de Martinel : « Le chevalier Dichat, qui les commandait, était un de ces officiers qui ne calculent jamais avec leur devoir, jouissant de la plus haute estime de ses chefs et de sa troupe. Il avait ordre de tenir ; c'est le seul point de toute la ligne où le désordre ne soit point encore parvenu. Longtemps il a commandé des feux de peloton très meurtriers qui, joints à celui des chasseurs Colli, arrêtèrent la colonne française au Pilon de Viril, après qu'elle en eut débusqué l'ennemi. »

2. Le bat. autrichien et Oneille à la gauche, Stettler au centre, les grenadiers royaux à la droite.

3. Arch. de la Guerre, renseignements du général Meynier : « Je fis rétablir autant que possible, par les habitants de Saint-Michel, le pont sur le torrent, que les ennemis avaient rompu en faisant leur retraite. La troupe passée, je montai la montagne et laissai 50 h. à la Bicoque. Ensuite, je divisai ma troupe en deux parties ; je donnai le commandement de celle de droite au général Miollis et marchai à la gauche avec le général Pelletier. Lorsque j'entendis l'attaque commencée par le général Sérurier sur la redoute en avant de Mondovi, je hâtai le pas pour le soutenir. Mais une infinité de ravins profonds que je rencontrai ralentirent ma marche ; elle avait lieu dans les champs et vignes, sans chemin battu.

Avril 1796. flancs de la ligne ennemie se trouvent ainsi dégarnis vers 4 heures du soir.

A ce moment, Sérurier, ayant reçu une lettre de la municipalité de Mondovi, lui envoyait son aide de camp en parlementaire, lorsque le général Bonaparte, survenant, prescrivit de renouveler l'assaut. Démoralisés par la mort du brigadier Dichat, qu'une balle atteint au front, les derniers défenseurs de Brichetto sont rejetés vers Torassa et Carassone, abandonnant leurs pièces, qui sont aussitôt employées à tirer sur Mondovi[1].

Dès lors les troupes piémontaises n'opposent plus de résistance et fuient dans le plus grand désordre, par tous les chemins conduisant aux bords de l'Ellero[2], qu'elles se hâtent de franchir, comptant y prendre quelque repos, sous

1. D'après Martinel, dans la matinée du 21 avril, le lieut. général Dellera, gouverneur de Mondovi, aurait prévenu, sans qu'on sache le motif de cette démarche, les magistrats de cette ville qu'elle serait abandonnée dans la journée. Ceux-ci auraient envoyé sur les flancs de l'armée deux hommes hardis, porteurs de lettres pour Bonaparte où on implorait sa clémence. Ces lettres parvinrent à droite, au chef de brigade Allingri, à gauche à Guien, dans la cour du Sanctuaire. Après avoir encouragé sa troupe en lui donnant lecture de cette lettre, ce général la transmet à Sérurier, qui envoie son aide de camp Renaud en parlementaire à Mondovi, avec une réponse pour les magistrats. L'officier rencontre, à la porte de la ville, Colli, qui le fait arrêter. En effet, il existe aux Arch. de la Guerre des lettres de Sérurier à Berthier, le 22 avril, demandant des nouvelles de son aide de camp, et de Colli à Sérurier, le 23, lui renvoyant Renaud, en lui adressant pour Bonaparte la proposition d'un armistice. M. de Malausséna donne l'explication de l'arrestation de l'aide de camp parlementaire : « Cette lutte inégale (autour de Brichetto), soutenue, près de deux heures, par divers bat. de grenadiers, en se relevant, finit par un stratagème d'un genre nouveau. Le général Sérurier, qui avait reçu une lettre des municipaux de Mondovi, pour traiter de sa reddition, leur expédia, dans le fort de l'action, son aide de camp en parlementaire, avec une invitation de bien traiter la ville, s'ils obligeaient le gouverneur à faire cesser le feu de la place. Ce parlementaire servit de prétexte aux généraux de brigade Dommartin et Fiorella de s'avancer avec leurs troupes sous le Briquet, sans tirer, en criant : « parlementaires. » Leur constance à essuyer le feu, en continuant de s'annoncer pour parlementer, malgré qu'on fondît sur les premiers et qu'on en fît une bande de prisonniers, engagea les soldats qui défendaient le Briquet à cesser de tirer. Les représentations de quelques officiers de ne pas se laisser tromper, n'ayant pu les remettre à faire feu, on arriva au point de croiser les baïonnettes sur le front de la butte, sans se heurter, les Français profitant du moment pour l'entourer. Les officiers supérieurs de cette arme, occupés entièrement du repliement de leurs canons (le parc), avaient laissé la direction de celle du Briquet au dernier de leurs subalternes, qui finit de manquer de munitions et d'hommes pour la servir, mais qui remplit parfaitement son devoir. »

2. Martinel donne, au sujet de la retraite, des détails très circonstanciés, qui sont résumés par M. de Malausséna d'une façon assez saisissante : « Ce singulier enlèvement du Briquet termina la bataille où l'on compromit le sort du Piémont d'une manière d'autant plus pitoyable que, soit à préparer l'action que pendant sa durée, on ne fit rien à l'importance de l'objet qu'elle décidait. Proprement les éclaireurs français chassèrent une armée désordonnée, qui se battait encore par instinct. Les Piémontais éprouvèrent dans cette journée les funestes effets de la mauvaise organisation et du mauvais commandement qu'ils eurent pendant toute la guerre. On ne put opposer éclaireurs à éclaireurs, parce qu'on avait séparé les comp. de chasseurs de leurs corps ; ceux-ci, variant continuellement de brigades et de divisions, n'en connaissaient aucune et restèrent confondus après le repliement de Vico. Plus d'officier général ne fut à sa place que le brave Dichat, qui termina glorieusement sa carrière sur le Briquet. On voyait les généraux divisionnaires déconcertés, allant et revenant par le grand chemin, ne donnant plus d'ordres, ne se montrant nulle part pour réordonner les troupes. L'on entendait des soldats courageux se plaindre hautement de ne pas être commandés. Colli, pouvant encore remédier au désordre, l'aug-

la protection de la forte garnison laissée dans Mondovi et des détachements du colonel Morozzo, en amont, du brigadier Brempt, en aval, reliés par deux régiments de dragons[1]. Tout à coup, la nouvelle de l'apparition de la cavalerie française sur la rive gauche de la rivière met l'affolement dans cette masse de corps confondus, que les officiers ne parviennent pas à reconstituer[2]. Avril 1796.

En effet, dans la matinée, Stengel et Beaumont avaient traversé la Corsaglia à gué, en aval de Lesegno, avec leurs quatre régiments[3]. A la tête de 100 ou 150 dragons, le premier s'était porté en avant pour reconnaître le terrain. Les environs de Niella paraissant peu praticables[4], il s'était rabattu à gauche sur Briaglia, avait gagné Testi d'Ellero et trouvé un gué un peu en amont. Il l'avait franchi et se dirigeait vers la chapelle Saint-Paul ou San Pô, lorsque, apercevant de la cavalerie ennemie, il s'arrêta et forma deux échelons, la gauche appuyée à un petit bouquet d'arbres.

C'étaient deux escadrons des dragons du Roi piémontais, qui accouraient, soutenus à droite, mais fort en arrière, par deux bataillons de la légion légère, restés seuls en

menta, en se tenant à la porte de Mondovi, à la queue de son armée, repoussant les fuyards et renvoyant les bataillons au secours du Briquet, au lieu de l'abandonner et de resserrer le combat au rideau près la ville, garni de deux batteries épaulées, avec une redoute, et protégé par le gros canon de la citadelle, qui, en balayant le terrain en avant, le garantissait d'être forcé. Mais, par une précipitation inconcevable à retirer l'artillerie de ces batteries et celle de la citadelle, on se priva de cet avantage. Aussitôt après la prise du Briquet, on dut abandonner le champ de bataille. La retraite se fit sous la protection des troupes qu'on laissa dans Mondovi. L'armée, traversant la ville et filant par ses dehors. descendit dans les faubourgs de Breo et de Carassone, passa l'Ellero sur leurs ponts et, sans plus s'arrêter, gagna, à vau-de-route, la gauche de la Stura. »

1. Dragons de la reine au centre ; 1[er] et 3[e] escadrons des dragons du roi, à droite, surveillant les ponts de Borghetto et Pian della Valle, hameaux de Breo, sur les deux rives de l'Ellero ; 2[e] et 5[e] escadrons, à gauche, sous les ordres du colonel du rég., devant les ponts de Breo et Carassone.

2. Arch. de la Guerre, relation de Martinel : « Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, quoi que le général Stengel eût tenté, tout eût probablement réussi, sans le marquis Chaffardon, colonel des dragons du roi. L'infanterie piémontaise, complètement découragée, battue, harassée, pressée par le besoin de manger, était étendue sur la rive gauche de l'Ellero et prenait un peu de repos avant d'exécuter sa retraite. Les meilleurs officiers cherchaient à trouver dans la foule leurs soldats éparpillés. »

3. La cavalerie a marché, vers 9 h. du mat., sur les hauteurs de la Bicocca.

4. Il est probable aussi que les reconnaissances ont signalé, à l'embouchure de l'Ellero dans le Tanaro, des grenadiers Strassoldo postés à la chapelle de San Giustino et quelques escadrons de cavalerie, aux ordres du brigadier Fresia, qui avaient reçu l'ordre de venir, avec le corps de Brempt, de Carru à Mondovi (Arch. de Breil, pièce n° 299).

Avril 1796.

ordre. Le colonel Chaffardon, qui les commande, charge aussitôt et reçoit deux coups de sabre de Stengel, auquel il casse le bras d'un coup de pistolet. Les cavaliers français sont refoulés, abandonnant leur général, qui reste sur le champ de bataille. Il est bientôt recueilli par le 20e dragons, qui passe à son tour l'Ellero et force l'ennemi à la retraite ; transporté à Carassone, il y meurt quelques jours après[1].

Ce triste épisode terminait la bataille. La nuit était venue et les débris de l'armée piémontaise en profitaient pour se replier partie sur Coni, partie sur Fossano, tandis que le lieutenant général Dellera était contraint par les habitants de Mondovi de se rendre prisonnier de guerre avec toute la garnison[2].

Propositions de paix du roi de Sardaigne.

Ce même jour 21 avril, le roi de Sardaigne, effrayé des

1. M de Martinel donne, sur la mort de Stengel, des détails très minutieux dont voici le résumé : Les deux bataillons de la légion légère, conduits par le brigadier Civallero étaient, celui de gauche, formé en carré aux ordres du lieutenant-colonel chevalier de Bellegarde ; celui de droite, sous le commandement du major Santi. « Ils allaient à cette cavalerie presque sans espoir de lui résister, et avaient jeté sur leur flanc droit quelques tirailleurs suivant la crête d'un ravin (celui-la même auquel Stengel a appuye sa gauche). » Il s'étonne que ce général ait attendu de pied ferme la charge ; « il semble qu'il doutait que, dans la défaite générale, il y eût encore un officier capable d'un trait de vigueur. » Le colonel Chaffardon n'avait que 125 dragons ; « on a eu l'état de forces, remis le matin au colonel par l'aide-major. » Il a traversé la route, au nord de la chapelle Saint-Paul ou San Pô de la carte sarde, débordant par conséquent la droite des cavaliers français du 5e dragons, qui ont été culbutés jusqu'au ravin ; mais aussitôt le colonel a fait sonner le ralliement, craignant une embuscade. « L'infanterie piémontaise sentit si vivement le service que ce bouquet de cavalerie venait de lui rendre, qu'elle le reçut à son retour en battant des mains et avec une exaltation qui ne paraissait pas celle de la circonstance ; on dirait plus, qui n'était pas commune dans cette armée. » Le général Beaumont conduisait les deux escadrons du 20e dragons, qui bivouaquent le soir dans la plaine sur la rive gauche de l'Ellero (Arch. de la Guerre : Lettres de Beaumont à Berthier, les 21 et 22 avril). Le 5e dragons a perdu 36 h. et 26 chevaux, et le 20e, cinq à six h. et autant de cheveaux.

2. Arch. de Breil, relation de M. de Malaussséna : « Le jet de quelques obus soulevant les habitants de Mondovi, leurs clameurs en hâtèrent la reddition, au point que la garnison se rendit presqu'à discrétion, composée de 12 à 1.400 h. commandés par plusieurs officiers élevés en grade, avec un lieut. général. La moitié, dirigée par un officier intelligent, aurait suffi pour protéger la retraite et obtenir après une capitulation honorable.... Sans trop connaître la cause, le public se récria sur cette perte. Les grands particulièrement, parce qu'elle comprenait la presque totalité du régiment des Gardes, celui de la haute noblesse, inculpaient Colli. Mais ce fut bien plus la faute du régiment que la sienne ; s'il se trouva renfermé dans le Mondovi, c'est qu'au poste d'honneur que lui assignait son ancienneté devant l'ennemi, il préféra de profiter du service de lâcheté que lui rendit un général divisionnaire, qui pour le mettre à couvert du danger, le fit entrer pour garder la ville, après le repliement de Vico. » Ce jugement paraît excessif, attendu que la défense des fortifications était, à cette époque, considérée comme plus honorable que le combat en rase campagne. Il est certain toutefois que la garnison était trop forte. Voici l'opinion de Martinel au sujet de la conduite de Colli dans cette circonstance : « L'a-t-il oubliée, comme on l'a prétendu dans le temps (la garnison) ? A-t-il donné ordre au gouverneur de la renvoyer, lorsqu'il serait au moment de capituler ? Cette dernière supposition paraît la plus probable, d'autant plus que le général Dellera (De Leire de la *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 203), était un homme sans fermeté et sûrement très embarrassé de sa position, tandis que celle du général Colli était celle de tous les généraux qui éprouvent une défaite, qu'il n'a couru de dangers personnels que ceux auxquels il a voulu s'exposer. D'ailleurs, les blessures honorables dont ce général (Colli) est cou-

échecs graves subis par les armées alliées au cours des dix premières journées de la campagne, réunit à Turin un conseil, dans lequel il est décidé que, les troupes autrichiennes restant inactives et les forces piémontaises étant insuffisantes pour s'opposer à l'invasion du pays, il est nécessaire de traiter avec la République française. En conséquence, MM. de Revel et Tonso se rendent à Gênes, le 23, afin de renouer, par l'entremise de l'ambassadeur espagnol à Turin M. de Lagrua, les négociations rompues trois mois auparavant. Mais Faypoult n'avait plus les pouvoirs qui avaient été donnés à Villars et ne pouvait que délivrer aux envoyés du roi des passeports pour se rendre à Paris [1]. Avril 1796.

De son côté, Colli avait été invité à proposer à Bonaparte la conclusion d'un armistice. Le général républicain, d'accord avec le commissaire du Directoire exécutif, répondait à cette ouverture en envoyant, le 24, à Fossano, son premier aide de camp le lieutenant-colonel Murat, porteur des conditions d'une suspension d'armes [2]. Il n'en poursuivait pas moins ses opérations, aussi rapidement que le lui permettait le souci de mettre un terme au pillage et à l'indiscipline qui en résultait.

Mouvements de l'armée d'Italie, les 22, 23 et 24 avril.

A cet égard, les ressources du territoire de Mondovi assurant la subsistance de l'armée, les mesures les plus sevères sont édictées [3]. Un commissaire des guerres est

vert, prouvent qu'il a su plus d'une fois affronter les dangers de la guerre. Les militaires impartiaux avoueront toujours qu'il a eu des journées très brillantes dans les dernières campagnes, calculeront que les chefs de corps, hommes de cour et de crédit, qui n'ont pas rempli leurs devoirs dans les dernières journées, ont eu le plus grand intérêt à jeter de la défaveur sur un étranger, qui n'avait plus à leur alléguer que son infortune, et n'oublieront pas, en le jugeant, qu'il eut pour adversaire Bonaparte, dont les conceptions et le génie ont fait échouer toutes les combinaisons militaires que les plus grands généraux du siècle lui ont opposées. »

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 222 et 226. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 343 et suiv. Cet ouvrage contient au sujet de ces tentatives les renseignements les plus complets, que corrobore la lettre de Faypoult, le 24 avril. (Arch. de la Guerre).

2. *Un Homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard., p. 329 et suiv. — *Correspondance de Napoléon Ier*, n° 219.

3. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 214, 220, 221, 233, 234, 237, 308 et 331. — Arch. de la Guerre : Lettre de Berthier, les 22, 23, 25 et 27 avril. Dans celle du 23, adressée à Clarke, il s'exprime ainsi qu'il suit : « Jour et nuit, nous sommes en mouvement, et cela, manquant de tout.. nos équipages toujours à deux jours de nous ; toujours au bivouac... nos lauriers sont ternis par un pillage affreux et d'autant plus difficile à réprimer que, pendant plusieurs jours, nous avons manqué de pain. Mais on ne s'est pas borné à prendre des subsistances ; il s'est commis des horreurs. Nous tâchons de les réprimer. » Ordre du jour de Cherasco, le 28. — *De Montenotte au pont d'Arcole*, par Trolard, p. 60 — *Mémoires de Masséna*, par Koch, t. II, p. 43, etc.

Avril 1796. attaché à chaque division et chargé d'en assurer le ravitaillement. La journée du 22 avril est employée à établir les communications avec l'arrière, à évacuer les prisonniers, à rallier les corps, à pourvoir d'artillerie les divisions et à donner à leur organisation la solidité indispensable pour faire la guerre dans la plaine [1].

Celles de Sérurier et de Masséna, comptant 20,000 combattants, y compris trois régiments de cavalerie qui leur sont attachés, se déploient, la gauche au vallon de l'Ermena, la droite au Tanaro, le long de l'Ellero, qu'elles se préparent à franchir le lendemain. Elles seront suivies par les 1,000 cavaliers des quatre régiments réunis à Lesegno, aux ordres des Beaumont [2]. Entre le Tanaro et le Belbo, les 5 à 6,000 hommes de la division Augereau sont échelonnés entre Rocca Ciglie, Castellino et Torresina. La brigade Rusca doit être relevée, autour du fort de Ceva, par le général Miollis avec 1,800 hommes de la division Sérurier [3].

Les vallées du Belbo et des Bormida sont surveillées par la division Laharpe, dont deux demi-brigades, de 2,500 hommes chacune, sont arrivées à Monbarcaro dans la soirée du 21 [4], la troisième restant à Cairo pour couvrir le passage à Carcare des régiments de cavalerie qui rejoignent [5]. Quant aux lignes de communication avec Nice par la Rivière de Gênes, elles sont gardées par cinq demi-brigades en formation à Lesegno avec le quartier général à Pieve, Oneille, Albenga et Savone, ainsi que par les compa-

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 204, 205, 208 et 212. — Arch. de la Guerre : Ordres des 22 et 23 avril. Instruction du général Schérer sur les formations de l'infanterie, publié dans les *Mémoires de Masséna*, t. II, pièces just. n° 1, p. 421 et suiv.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 206, 207, 209 et 210 — Arch. de la Guerre : Situation du 19 avril, corrigée, le 22, de la main de Berthier. Le 22e chasseurs est sous les ordres de Sérurier, les 7e hussards et 15e dragons sous ceux de Masséna. Il reste avec Beaumont les 1er hussards, 25e chasseurs, 5e et 20e dragons.

3. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 206 et 211.

4. Arch. de la Guerre : Lettre d'Augereau, le 22 avril. Situation du 22 avril. Sérurier a, à Monbarcaro, les généraux Robert et Lasalcette, avec les 70e 99e demi-brigades.

5. A Cairo, Victor avec la 69e. Ce même jour, le 24e chasseurs arrive à Carcare.

Avril 1796.

gnies auxiliaires des demi-brigades organisées, en tout 5,000 présents sous les armes environ[1].

Le 23, Sérurier et Masséna prennent position sur la rive droite du Pesio et en rétablissent les ponts, éclairant leur gauche jusqu'à Morozzo par des patrouilles de cavalerie, portant à droite une avant-garde à Carru, afin d'entrer en communication avec Augereau[2]. Celui-ci marche à Dogliani, par Belvedere, poussant des reconnaissances jusqu'à Narzole, La Morra et Montforte[3].

Le 24, Laharpe gagne Niella Belbo, ayant à sa droite la demi-brigade de Victor, qui va de Cairo à Scaletta Uzzone entre les deux Bormida. Augereau atteint Novello, se reliant à Narzole avec l'avant-garde de Masséna, qui occupe Bene après quelques escarmouches de cavalerie, tandis que Sérurier s'approche de la Trinita, où se trouve l'avant-garde de Colli[4].

Dispositions de l'armée piémontaise, le 24 avril.

Ce général avait profité de ces trois jours de répit pour constituer les garnisons de Coni et de Demonte et former en quatre divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie et deux corps volants, le reste de ses forces, comprenant 40 bataillons, 24 escadrons et 20 compagnies franches de chasseurs et de milices, de très faible effectif[5]. Le 24 avril, les divisions, fortes de 1,400 à 1,500 hommes chacune, sont réunies à Fossano avec le régiment des dragons autri-

1. 55e, 350 h., à Lesegno avec le quartier général; 14e provisoire, 1.000 h., sous Cervoni, à Savone; 12e provisoire, 600 h., à Pieve; 15e légère, 700 h., à Albenga, où elle se forme venant de Nice; 52e 500 h., à Oneille, sous le général Casalta; total, 3 150 h. Comp. auxiliaire de la 21e, à Spotorno, 402 h.; de la 70e, à Vado, 251 h.; de la 99e, à Valigno, 367 h.; de la 84e, à Noli, 294 h.; de la 39e, à Finale, 444 h.; de la 69e, à Lusignan, 374 h.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 215, 217 et 251. — Arch. de la Guerre: Ordres du 22 avril.

3. Arch. de la Guerre: Lettres d'Augereau à Bonaparte, Berthier et Beyrand, les 23 et 24 avril. Journal de la division Augereau.

4. *Correspondance de Napoléon Ier*, no 218. — Arch. de la Guerre: Journaux des divisions Laharpe et Augereau. Ordres du 23 avril.

5. Arch. de Breil, pièce no 308: Situation de l'armée de Colli à Fossano, le 23 avril. En rapprochant cette pièce de la situation du 15 février des *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 323, on en déduit que les quatre divisions présentaient au plus 6.000 h.; l'avant-garde de Colli, 1.200; le corps de Brempt, 2.400; soit un maximum de 9.600 fantassins, avec 2.000 cavaliers environ. A Coni, les deux bat. de chacun des rég. de Christ, Sardaigne, Peyer-im-Hoff et Piémont présentent 2.000 combattants, qu'éclairent 500 h. de comp. de milices ou franches. A Demonte, il y a deux bat. de Streng, 5 à 600 h., et dans les vallées du Gesso et de la Stura, 800 miliciens; 600 surveillant celles de la Vraita et de la Maira.

Avril 1796. chiens[1]; elles sont protégées par un corps de même force, aux ordres du colonel marquis Colli, occupant la Trinita[2].

Douze escadrons[3] sont campés à Cervera, sur la rive gauche de la Stura, reliant le gros de l'armée aux 3,000 hommes du brigadier Brempt, qui est à Cherasco, en contact avec les patrouilles de l'avant-garde de Masséna. Un détachement, à San Vittoria, à l'extrême gauche, entre en communication avec la compagnie de réserve du régiment d'Acqui, en garnison à Alba[4]. Effrayé de son isolement au milieu des colonnes française qui lui sont signalées de tous côtés, le chef de cette petite troupe, capitaine Signoris, se replie à Somma Riva Perno, dans la matinée. Ainsi abandonnés, les habitants d'Alba refusent de laisser détruire leur bac sur le Tanaro et envoient une députation à Augereau[5].

Dans l'après-midi, le baron Colli, accompagné du lieutenant général de la Tour, qui lui a été adjoint à son retour, d'Acqui, se rend à Cherasco. Cette ville, située au confluent de la Stura et du Tanaro, avait été fortifiée à grands frais, pendant la campagne, par des retranchements en terre, fraisés et palissadés, précédés d'un chemin couvert et armés de 28 pièces. La garnison en avait été fixée à 2,000 hommes, qui paraissaient insuffisants pour mettre cette grande redoute non revêtue à l'abri d'une attaque de

1. 1re division, dite des grenadiers, formant la gauche; deux bat. des grenadiers royaux, grenadiers Dichat, de Varax, Chiusan, un bat. des grenadiers de la Tour, une centurie des gardes, échappée de Mondovi, sous les ordres du général major de la Chiuse et du brigadier de Bellegarde. Centre, composé de la 2e division, deux bat. de Savoie et de Chablais, un de Stettler et de Mondovi, sous les ordres du général major de Sonnaz, et du colonel Deloche, faisant fonctions de brigadier; et de la 3e division, deux bat. d'Oneille, de Turin et des pionniers, sous les ordres du général-major comte Vital et du brigadier Morozzo. 4e division, formant la droite; trois bat. de la légion légère, un bat. de Streng et un bat. de garnison autrichien, sous les ordres du général-major baron Streng et du brigadier Civaleri.

2. Deux bat. des chasseurs Colli; corps des matelots; 14 comp. de chasseurs francs ou niçards, de la légion d'Acqui et d'Oneille.

3. Quatre de chacun des rég. des dragons du roi, dragons de Piémont et Piémont-Royal.

4. Deux bat. de Royal-Allemand, Genevois, Verceil, Acqui, Belgiojoso, un de Croates, deux comp. des grenadiers de Strassoldo et de Belgiojoso; dragons de Chablais et de la reine, quatre escadrons chacun. Le détachement de San Vittoria est composé des deux comp. de Strassoldo et d'une centurie d'Acqui, avec un détachement de dragons.

5. Arch. de Breil, pièce n° 299.

Avril 1796.

vive force. Craignant de voir cette place subir le sort de Mondovi, estimant qu'il était indispensable de conserver le plus de forces possible pour défendre Turin, les deux généraux tombèrent d'accord sur la nécessité de n'y laisser que les deux bataillons qui y avaient été envoyés dès le 18 avril [1].

Occupation de Cherasco par les Français, le 25 avril.

En conséquence, le 25 vers 8 heures du matin, la pointe de l'avant-garde de Masséna étant parvenue à la chapelle de San Giacomo, le brigadier Brempt, conformément à ses instructions, fait défiler sur la rive gauche de la Stura, d'abord ses deux régiments de cavalerie, puis son infanterie, qui était disposée dans le chemin couvert. Le gouverneur de la place, que Colli n'a point informé, réunit aussitôt un conseil de guerre, qui, se basant sur l'insuffisance notoire de la garnison, réduite à 760 fantassins et 30 canonniers, décide l'évacuation immédiate.

Celle-ci est effectuée si précipitamment que les canons ne sont même pas encloués. Appelés par les magistrats de la ville, les Républicains s'en servent pour empêcher les Piémontais d'achever la destruction du pont de bateaux, dont la réparation est entreprise dès l'arrivée du gros de la division Masséna, suivie par le quartier général [2].

L'occupation de Cherasco sans coup férir était le résultat de l'habile et sûre manœuvre de Bonaparte, consistant à pousser rapidement le centre de son armée victorieuse, afin de s'interposer continuellement entre les deux masses alliées, que surveillent les divisions des ailes. Le Tanaro, le long duquel cheminent celles du centre et dont il s'assure tous les points de passage, offrait d'ailleurs une excel-

1 Tout ce qui se rapporte à l'abandon de Cherasco est principalement tiré de la relation de M. de Malaussèna, qui est en accord complet avec le Mémoire de M. Costa de Beauregard. Les deux bat. du rég. de Royal-Allemand sont dans Cherasco, depuis le 18 avril. (Arch de Breil, pièce n° 299).

2. L'ordre n° 233 de la *Correspondance de Napoléon Ier* est daté de Cherasco; les précédents le sont de Carru. Il y a en outre, aux Arch. de la Guerre, un ordre de Berthier à Masséna, lui enjoignant de se borner à réparer le pont sous la protection de deux pièces, mais de ne pas faire passer les troupes sur la rive gauche de la Stura.

Avril 1796. lente ligne de défense, à l'abri de laquelle il pouvait se concentrer pour accabler le premier assaillant[1].

Ni Beaulieu, ni Colli ne songeaient à prendre l'offensive. Le premier avait achevé sa concentration à Acqui, le 24 avril, portant des avant-gardes vers Asti, dans la vallée du Tanaro, à Nizza et San Stefano, dans celle du Belbo, à Bistagno et Monastero, au confluent des deux Bormida. Mais, malgré ses promesses réitérées et les instances du chevalier de Revel et du marquis Silva, il ne bougeait pas, et les demandes qu'il adressait au roi de Sardaigne dénotaient plutôt l'intention de se replier sur la rive gauche du Pô[2].

Quant à Colli, l'abandon complet de Cherasco l'obligeait à se reporter vers Bra, afin de ne pas être prévenu à Moncalieri, sur la route de Turin. Toutefois, menacé par la division Sérurier qui, dans cette journée du 25, refoulait l'avant-garde de la Trinita sur Fossano, il lui fallait attendre la nuit pour dérober à l'ennemi son mouvement de flanc.

Mal ordonnée, plus mal dirigée et contrariée par une pluie violente mêlée de neige, cette marche, exécutée sur deux colonnes, occasionne le plus grand désordre. C'est dans la soirée du 26 seulement que les quatre divisions piémontaises parviennent à se rallier autour de Carmagnola, sous la protection du corps de Brempt et de la cavalerie[3]. Ces troupes sont rejetées de Bra sur San Fre et

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 228, 229 et 231.
2. *Mémoires de Revel*, p. 349 et suiv. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
3. Arch. de Breil, relation, de M. de Malausséna : « La cavalerie marcha, suivant la grande route menant directement de Fossan à Bra, par la plaine de la rive moyenne, et couvrit par là l'infanterie qui, pour moins risquer, eut ordre de gagner la colline de Bra, en longeant la haute rive moyenne (c'est-à-dire la rive gauche du Naviglio, par Tetti Botta, Marene et Madonna del Pilone). Mais, excepté une division qui se jeta dans la grande route, les autres errèrent toute la nuit par des sentiers, à travers les vignes et les champs, avec une pluie mêlée de neige qui les harassa de fatigue. Les soldats s'arrêtent en chemin, s'égarent ou se débandent ; la moitié à peine se traîne en désordre à la suite des drapeaux. Au jour, la tête se trouve sur l'alignement de Bra, à une lieue de sa droite (Madonna del Pilone, sans doute). Apprenant qu'il n'y avait plus à ce village que de la cavalerie pour protéger sa retraite et que Colli, pour éviter d'être attaqué, avait filé la nuit avec l'infanterie par la route qui cotoie le pied de la colline, elle dirigea sa marche sur Saint-Fre, pour s'éloigner du danger et rejoindre plus tôt. Ces bataillons délabrés arrivèrent par bandes, dans la matinée, et la file des traîneurs continua toute la journée.»

Sommariva del Bosco par la division Masséna, qui franchit la Stura, tandis que Sérurier, qui a bombardé Fossano toute la nuit, s'y établit après le départ du marquis Colli pour Savigliano. Avril 1796.

Le mouvement de l'armée française n'avait point été arrêté par l'arrivée à Cherasco, le 26 à 2 heures du matin, d'un aide de camp porteur de la réponse du roi de Sardaigne aux conditions de la suspension d'armes sollicitée le 23[1]. A ce moment, en effet, la situation était bien plus avantageuse que le jour où ces conditions avaient été dictées.

La brigade Fiorella venait d'être détachée de la division Sérurier vers le col de Tende, pour rallier les 6,000 hommes des généraux Macquard et Garnier, qui reçoivent l'ordre de rejoindre[2]. Les communications avec l'armée des Alpes allaient être ouvertes par la vallée de la Stura et des renforts en seraient tirés[3]. La division Laharpe pouvait se porter sans crainte sur Cravanzana et Cortemiglia[4], couverte par Augereau, qui, bien que non encore rejoint par Rusca et réduit aux 2,700 hommes de Beyrand, entre à Alba, aux acclamations de la population[5]. Enfin l'établissement d'une nouvelle ligne d'opérations par le col de Tende permettait de faire rejoindre les demi-brigades laissées dans la Rivière de Gênes[6].

1. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna. Il y a évidemment une erreur de date dans les pièces nos 212 et 253 de la *Correspondance de Napoléon Ier*, erreur qui se retrouve du reste, mais en sens inverse, dans *Un homme d'autrefois*, p. 331. Il est certain que l'armistice a été signé le 28, à 2 h. du mat., et que l'ordre de le signer est arrivé au quartier général de Colli, le 27, à 2 h. de l'après-midi. Si l'aide de camp piémontais s'était présenté à Cherasco, le même jour 27, à 2 h. du mat., il faudrait admettre qu'en *douze heures*, Bonaparte a pris connaissance des propositions du roi de Sardaigne et a dicté ses conditions, que l'officier les a portées à Turin, où elles ont été examinées dans un conseil, et qu'enfin l'ordre de signer est revenu de Turin à Carmagnola, ce qui est matériellement impossible. C'est donc le 26, et non le 27, que l'aide de camp s'est présenté venant de Turin, ainsi que l'indique M. de Malausséna dans sa relation.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*; nos 238 à 244.

3. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 220 et 232. — Arch. de la Guerre : Lettres de Berthier, les 23, 25 et 27 avril à Clarke et Kellermann.

4. *Correspondance de Napoléon Ier*, no 237.

5. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 232, 247 et 248 — Arch. de la Guerre : Lettre d'Augereau, le 26 avril, d'Alba, où il est arrivé à midi avec la 39e seule ; il n'a pas encore de nouvelles de Rusca, auquel Berthier envoie trois fois l'ordre de rejoindre, mais qui est, le 26 ou le 27, à Novello. Journal de la division Augereau.

6. *Correspondance de Napoléon Ier*, no 245. — Arch. de la Guerre : Situation et ordre du jour des 26 et 27 avril.

Avril 1796.

Disposant de forces aussi considérables, se rendant bien compte de la détresse des Piémontais par suite de l'inaction des Autrichiens, Bonaparte n'avait pas à discuter les propositions du Cabinet de Turin ; il se borne à remettre à l'aide de camp de nouvelles conditions plus dures que les premières, qui sont soumises par le roi au conseil, assemblé de nouveau. Aucune illusion n'était plus permise sur la gravité des circonstances : l'armée était absolument désorganisée et manquait de cohésion et d'énergie ; une partie de la population, principalement dans les villes et surtout à Turin, était prête à se soulever. Dans de telles circonstances, il n'y avait qu'à accepter la loi du vainqueur[1].

Armistice de Cherasco, le 28 avril.

Ordre est par suite donné, le 27 avril, au lieutenant

1. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna. L'extrait suivant complète les renseignements si précis des *Mémoires de Revel* et d'*Un homme d'autrefois* : « Le lendemain de la prise de Cherasco (26 avril par conséquent), un aide de camp de Colli (très probablement M. de Malausséna) porte à Bonaparte la lettre d'acceptation (du roi) de la suspension d'armes, offrant de remettre Coni et la forteresse de Démont, si la situation de l'armée autrichienne mettait empêchement à céder celle de Tortone, et qu'à l'exception de ces deux places, les choses restant dans le *statu quo*, les armées respectives ne passeraient pas la ligne qui serait convenue. Quelle maladresse de ne laisser le choix des places à Bonaparte, de supposer des empêchements de la part des Autrichiens et d'offrir Démont, qui donnait à soupçonner qu'on eût des arrière-pensées, en préférant de remettre celles vers la France que du côté de l'Italie, pour favoriser les Autrichiens ! Enfin, ne devait-on pas craindre, en raisonnant sur les pactes de l'armistice, d'inciter Bonaparte à décider le sort du Piémont avec la même fierté qu'il venait de prononcer sur les destinées de l'Italie ? Tranchant alors toute difficulté, il exige Alexandrie, jusqu'à ce qu'on puisse remettre Tortone, veut le fort de Ceva ou la faculté de poursuivre le siège. Ainsi, de deux places dont il se contentait le jour d'auparavant, il en fallut quatre, y compris Chérasque. Il assigna le cours de la Stura et successivement du Tanaro, pour ligne de démarcation à commencer de Démont, sans préciser l'autre terme ; demande que le roi trahisse l'Autriche en retenant prisonnier en ôtage le corps auxiliaire. Pour déterminer la prompte acceptation de ces conditions, il fit défiler une partie de l'armée (division Masséna), dirigée sur les hauteurs de Bra, en vue de l'aide de camp de Colli (il était donc au moins 5 h. du mat.), et le prévint, en lui remettant sa réponse, qu'il n'arrêterait sa marche et ne suspendrait les hostilités qu'après la rémission de Coni. Le même aide de camp fut chargé par Colli de rendre à la Cour les conditions de l'armistice et de faire le rapport des résolutions et dispositions menaçantes de Bonaparte. Le roi, en les recevant, assembla incontinent en conseil les princes, le cardinal-archevêque de Turin, les ministres. les grands de l'Etat et les chefs de la magistrature, pour résoudre d'après leurs avis sur les circonstances aussi urgentes que critiques où l'on se trouvait. Pour l'en instruire à fond, on fit faire par l'aide de camp même la relation de tout ce qu'il avait vu et entendu de l'ennemi. Ensuite, l'archevêque, ayant fortement représenté le besoin de la paix, la presque totalité des membres du conseil adopta son avis, mus plutôt par le sentiment des dommages que la continuation de la guerre pouvait causer à leurs possessions que par des grandes vues d'Etat. Le ministre de la guerre, à la tête du parti savoyard, trouvant les conditions de l'armistice très dangereuses et dures, opina de courir les risques de la guerre, que le roi et la famille royale abandonnassent la capitale, plutôt que de souscrire ces conditions. Cet avis, émis par des personnes qui, ayant tout perdu hormis l'honneur, n'avaient plus rien à risquer, parut une résolution désespérée. Le cardinal, pour la combattre, demanda qu'on fît rentrer dans le conseil l'aide de camp et le somma de déclarer au roi tout ce que Bonaparte lui avait insinué de lui dire, de se méfier des conseils des Savoyards qui l'entouraient. Ce dire, soit véritable ou pure intelligence du cardinal avec l'aide de camp, détermina la résolution de tout souscrire, quoiqu'il eût plutôt dû éclairer sur les dangers de suivre les conseils de l'ennemi ; d'autant plus que, s'agissant de se livrer à la discrétion d'une grande démocratie, de ce gouvernement naturellement ennemi des rois, c'est le dernier parti qu'un roi puisse prendre. Aussi causa-t-il sous peu de temps l'expulsion de la maison de Savoie du Piémont. »

général comte de la Tour de prendre le commandement de l'armée piémontaise, qui est formée en cinq divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie[1]. Le baron Colli rejoint l'armée impériale ainsi que le corps auxiliaire autrichien, qui est dirigé, par Poirino et Villanuova, sur Valenza[2]. Le général de la Tour et son chef d'état-major M. Costa de Beauregard, se rendent, dans la nuit, à Cherasco, où ils signent l'armistice avec Bonaparte et Saliceti, le 28 avril à 2 heures du matin, dans le palais du comte Salmatoris, quartier général français[3].

Aussitôt la division Masséna, dont les avant-postes sont à San Fre et Sommariva del Bosco, prêts à refouler sur Turin les faibles forces piémontaises, est portée sur Alba, ralliant un millier d'hommes envoyés la veille à la Morra, en soutien d'Augereau. Celui-ci va à Clavenzana relever la division Laharpe, qui marche sur Acqui[4].

Forte de 40,000 hommes[5], l'armée d'Italie se met sans tarder à la poursuite des Autrichiens, que Beaulieu conduit à marches forcées sur Valenza, abandonnant ses magasins

1. Arch. de Breil, pièce n° 309. Les seules différences dans l'organisation de l'infanterie, les 23 et 27 avril, proviennent de la réunion à Poirino, sous le commandement du général-major Schoubertz, de tout le corps auxiliaire autrichien, savoir : deux comp. de grenadiers Strassoldo, deux bat. et deux comp. de grenadiers du rég. de Belgiojoso, un bat. de garnison, un bat. de Croates, les dragons. Par suite, dans la 4e division, le bat. de garnison autrichien est remplacé par un bat. et demi d'Acqui, prélevé sur le corps de Brempt, qui, réduit aux deux bat. de chacun des rég. Royal-Allemand, Genevois et Verceil, devient la 5e division, avec le colonel chevalier Maïon, faisant fonctions de brigadier. Les deux brigades de cavalerie sont composées ainsi qu'il suit : 1re, brigadier commandeur de Verzuolo, quatre escadrons de chacun des rég. de Savoie, dragons du roi, dragons de la reine ; 2e, brigadier comte de Saint-Gilles, quatre escadrons de chacun des rég. de Piémont-Royal, dragons de Piémont, dragons de Chablais ; total de l'armée : 35 bat., 24 escadrons, 14 comp. de chasseurs francs, niçards, de la légion légère, d'Acqui et d'Oneille ; 9.000 h. environ.

2. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 351.

3. *Un homme d'autrefois*, par M. Costa de Beauregard, chap. XVI, *Cherasco*, p. 329. Il n'y a rien à ajouter à cet admirable récit. — *Correspondance de Napoléon Ier*, t. I, nos 256 et 257 et t. XXIX, p. 110. — Arch. de la Guerre : Ordre imprimé en italien du roi de Sardaigne au comte de Tornaforte, pour la reddition de Savone. Lettres de Faypoult, le 24 avril ; de Saliceti, les 25 et 29 avril.

4. Arch. de la Guerre, ordres des 26, 27, 28 et 29 avril. — *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 237, 249, 254, 261, 262, 264, 265, 266 et 267. Dès le 26, dans la matinée, après la réception de l'aide de camp de Colli, Bonaparte, prévoyant la prompte issue des négociations entamées avec le roi de Sardaigne, appelle au quartier général de Cherasco Sérurier et Augereau, pour leur donner, ainsi qu'à Masséna, qui est sur place, des instructions relativement à la poursuite des Autrichiens.

5. Arch. de la Guerre : Situation du 29 avril, pièce just. n° 97. Il y a lieu toutefois d'observer que les 15e légère et 14e provisoire, venant de la Rivière de Gênes, n'ayant pas encore rejoint, non plus que les 100e de Macquard et 20e de Garnier, l'effectif immédiatement disponible contre les Autrichiens est seulement de 28.397 h., ainsi qu'il est indiqué dans le n° 267 de la *Correspondance de Napoléon Ier* (Lettre à Carnot).

Avril 1796. d'Alexandrie, après une vaine tentative pour mettre une garnison dans la citadelle. Quant à l'armée des Alpes, immobilisée par le manque absolu de ressources pécuniaires et matérielles, ses éléments sont peu à peu absorbés par la précédente. Cependant elle ne disparaît officiellement que le 13 septembre 1797[1].

Ainsi se terminait la lutte engagée entre la France et le Piémont depuis plus de trois ans. Médiocrement encadrée et dirigée, plutôt gênée que soutenue par les troupes autrichiennes, la petite armée sarde ne mettait bas les armes qu'après avoir vaillamment lutté contre les Républicains, devenus les premiers soldats du monde et conduits par celui qui, pendant quinze années, allait promener ses aigles victorieuses à travers l'Europe[2].

Dans cette guerre entreprise sans motif sérieux, le véritable vaincu c'était moins le peuple piémontais, qui en avait peu souffert, que la maison de Savoie, qui perdait momentanément tout prestige[3]. Plus honnête homme qu'habile politique, Victor-Amédée III mécontentait à la fois les souverains, qu'il abandonnait, et le Directoire, dont il repoussait les offres. Déçu dans ses projets, celui-ci imposait au roi de Sardaigne les clauses les plus humiliantes dans le traité de paix, signé à Paris le 15 mai et ratifié le 1er juin par le roi, le 16 par le corps législatif fran-

1. Arch. de la Guerre : Correspondance de l'armée des Alpes. Le premier renfort, composé de trois demi-brigades, fortes de 3.000 h. chacune, est sous les ordres de Vaubois, général de division provisoire, et des généraux de brigade Valette et Pacthod. L'une des demi-brigades part de la Tarentaise et passe par le Petit Saint-Bernard ; les deux autres marchent de Barcelonnette par le col de Larche et la vallée de Stura (Lettre de Kellermann au Directoire, le 5 mai 1796, lui transmettant copie de l'ordre donné la veille). Dans cette lettre, il signale le passage de MM. de Revel et Tonso au mont Cenis et à Chambéry, les 3 et 4 mai, et ajoute : « Je les ai reçus avec l'honnêteté d'un général républicain ; mais ils se sont plaints du général Carteaux, auquel j'ai témoigné mon mécontentement. »

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, nos 230 et 234. Il existe, dans les Arch. de Breil, pièce no 310, une traduction imprimée en italien de la proclamatinn de Bonaparte à l'armée, datée de Cherasco, le 26 avril.

3. *Mémoires historiques sur la Maison royale de Savoie*, par le marquis Costa de Beauregard, quartier-maître général de l'armée, t. III, p. 392 : « Jamais, à la suite de cinq années de guerre. notre patrie n'avait été moins épuisée, moins affaiblie. On s'était battu dans des lieux stériles et les travaux du laboureur n'avaient jamais été interrompus ; son asile n'avait jamais été violé. Les troupes nationales, loin de ravager les têtes des vallées confiées à leur garde, y avaient répandu le bien-être en y consommant leur solde régulièrement payée. »

çais[1]. Les autres princes de l'Italie ne devaient pas être mieux traités. Avril 1796.

C'était l'abandon de la sage politique qui, sous l'inspiration de Barthélemy, avait prévalu au sein du comité de Salut public, dans la dernière année de son existence. C'était le retour aux rêveries jacobines, poursuivant l'établissement de républiques, sœurs cadettes et soumises de la République française. C'était aussi le point de départ du système de morcellement arbitraire des populations, dont les traités de 1815 seront le couronnement, mais auront pour contre-coup l'éveil du sentiment des nationalités en 1848.

Et, par un imprévu retour des choses d'ici-bas, cette même maison de Savoie, après avoir failli à sa tâche devant la Révolution et combattu glorieusement, mais vainement, sur le champ de bataille de Novare, a eu l'insigne honneur de réaliser l'unité du peuple italien, tandis que la France, qui l'avait puissamment aidée, était mutilée par le nouvel empire d'Allemagne.

1. *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 357 et suiv. — *De Montenotte au pont d'Arcole*, par Trolard, p. 59 et 66. — *Un Homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 352 et suiv.

CHAPITRE II

LES ANGLAIS EN CORSE

Situation de la Corse de 1789 à 1793. — Envoi dans cette île des commissaires de la Convention Delcher, Saliceti et Lacombe Saint-Michel. — Paoli refuse de reconnaître leur autorité. — Il traite avec les Anglais, qui s'emparent, en 1794, de Saint-Florent, Bastia et Calvi. — La flotte anglo-espagnole maîtresse de la Méditerranée. — Efforts faits pour reconstituer une escadre à Toulon. — Le contre-amiral Martin au Golfe-Juan. — Projet d'une expédition maritime en 1795. — Combat naval du cap Noli. — Engagement aux îles d'Hyères. — Evacuation de la Corse par les Anglais, en 1796.

La Corse de 1789 à 1793.

Au moment de la réunion des Etats généraux, il y avait vingt ans que la République de Gênes avait, en fait sinon en droit, abandonné au roi de France la possession de l'île de Corse[1]. Sur la demande des députés de ce pays[2], l'Assemblée constituante sanctionnait cet état de choses, dans la séance du 30 novembre 1789, en proclamant l'entière assimilation des Corses aux Français et en prononçant une amnistie complète à l'égard des personnes ayant pris part à la guerre de l'indépendance[3]. Paoli, qui en avait été

1. Indépendamment des Arch. de la Guerre, on s'est servi, pour la rédaction de ce chapitre, des ouvrages suivants : 1°, en ce qui concerne la Corse : *Bonaparte et son temps*, par Iung, et *La Révolution française en Corse*, par Maurice Jollivet. Ce dernier auteur qualifie de « pamphlet » (p. 121) *Bonaparte et son temps*. Cette épithète s'appliquerait mieux à *La Révolution française en Corse*, les appréciations de M. Jollivet sur la conduite de Paoli, au début de 1793, paraissant résulter de l'unique étude de pièces émanant des ennemis de ce chef corse, plutôt que de l'examen impartial des nombreux documents consultés par le général Iung ; 2°, pour ce qui touche à la marine : *Batailles navales de la France*, par Troude, ouvrage établi d'après les Arch. de la Marine ; *Précis historique sur la vie et les campagnes du vice-amiral comte Martin*, par le comte Pouget ; *Guerres maritimes sous la République et l'Empire*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, étude remarquable en tout point, basée sur la correspondance de Nelson et les documents officiels français et anglais.

2. Maréchal de camp, comte de Buttafuoco, pour la noblesse ; abbé Peretti, pour le clergé ; avocat Saliceti et Colonna di Cesari Rocca, pour le tiers état.

3. 1768 et 1769.

l'âme, quittait Londres, où il était réfugié depuis 1769 ; on le recevait avec enthousiasme à Paris, puis à Bastia, dans le courant de 1790[1]. Elu, à la fin de la même année, commandant en chef des gardes nationales de l'île, et président du directoire du département[2], il est en outre nommé, en 1792, lieutenant général et commandant de la 23e division militaire[3]. Janvier-Février 1793.

Ces mesures, plus généreuses qu'habiles, ravivaient entre les « pièves » ou villages, entre les familles ou clans ces dissensions qui caractérisent les habitants de la Corse. L'agitation était d'ailleurs accrue par l'affaiblissement de l'autorité résultant du discrédit du parti royaliste, le rétablissement du port d'armes, à l'occasion de la formation des bataillons de gardes nationaux sédentaires et volontaires, le système de l'élection appliqué à l'organisation de tous les pouvoirs, militaire, administratif et judiciaire, la constitution civile du clergé et l'aliénation des biens ecclésiastiques, enfin le cours forcé des assignats. Les principales localités sont le théâtre d'incidents regrettables, d'échauffourées sanglantes, au cours desquelles se groupent peu à peu les partisans et les ennemis de Paoli[4].

Dans les premiers jours de 1793, la situation militaire de la Corse n'était pas moins précaire que son état politique. Les places et postes maritimes de Bastia, Saint-Florent,

1. Paoli arrive à Paris, le 3 avril ; à Bastia, le 17 juillet.

2. 23 septembre et 8 octobre.

3. Cette nomination est faite par le général Servan, ministre de la guerre, le 11 septembre 1792, en vue de l'expédition de Sardaigne, que Peraldi avait proposé de confier à Paoli. Ce Peraldi était député de la Corse à l'Assemblée législative avec Leonetti, Pietri, Pozzo di Borgo, Boerio et Barthélemy Arena. A la Convention siègent Saliceti, Multedo, Luce Casabianca, Andrei Bozzi et Ange Chiappe.

4. Les principaux événements sont les suivants : 1789, 5 novembre, échauffourée à Bastia, à propos de la formation de la garde nationale ; décembre, pillage des casernes et magasins militaires de l'Ile Rousse. — 1790, 19 mars, assassinat, à Bastia, de M. de Rully, colonel du rég. du Maine ; juin et octobre, tentative des gardes nationaux d'Ajaccio pour occuper la citadelle. — 1791, juin, affaire à Bastia, au sujet de l'aliénation des biens du clergé ; septembre, bagarre à Corte, à l'occasion des élections. — 1792, 29 février et 1er mars, la municipalité chassée de l'Ile Rousse ; 18 mars, refus d'un bat. de volontaires, à Corte, de recevoir des assignats ; 8 au 12 avril, nouvelles tentatives du bat. de volontaires d'Ajaccio pour s'introduire dans la citadelle ; décembre 1792 et janvier 1793, conflits entre les troupes destinées à l'expédition de Sardaigne et les volontaires corses à Bastia et Ajaccio (Voir 1er vol., p. 157 et 158).

Mars-Avril 1793. Ile Rousse, Calvi, Ajaccio et Bonifacio, étaient cependant en assez bon état de défense, les ouvrages du côté de la terre à l'abri d'un coup de main, les batteries des fronts de mer suffisamment armées, malgré la mauvaise situation d'un certain nombre d'affûts[1].

Mais les corps de troupes, les magasins de munitions et de vivres, ainsi que le matériel du service de santé, avaient été singulièrement réduits par les prélèvements faits pour l'armée du Var et l'expédition de Sardaigne[2]. A la fin de janvier, il ne restait dans l'île que deux régiments de ligne, les 26e et 52e, présentant un effectif bien inférieur à celui du temps de paix, trois bataillons de volontaires incomplets et médiocrement encadrés, quelques détachements provenant du licenciement du régiment suisse de Salis-Meschlin, deux faibles compagnies du 4e régiment d'artillerie[3]. Quant aux divers services, le manque de numéraire et les nombreuses mutations des chefs entraînaient leur désorganisation[4].

1. Arch. de la Guerre : Mémoires de Lavenne, directeur des fortifications en Corse, le 24 juillet 1792, et d'Aubert Dubayet, le 10 mai 1793 ; lettre du général Saint-Martin, de Bastia, le 26 juin 1793.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du général Rossi, le 6 juin 1792 ; du commissaire Fadart, le 16 janvier 1793 ; de Lacombe Saint-Michel, le 11 mai ; de Delcher, le 24 ; de Saint-Martin, le 25, etc. Mémoire de Lavenne, le 24 juillet 1792 ; il estime que Bastia ne peut tenir au-delà de sept à huit jours de blocus, faute de magasins de vivres et de fours, et que Saint-Florent n'est susceptible de défense qu'en cas de mauvais temps empêchant les vaisseaux de tenir dans la baie.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Servan, le 1er juin 1792 ; de Rossi, le 6 ; de Paoli, les 13, 16, 23 novembre et 10 décembre ; de d'Anselme, le 26 novembre ; de Maudet, le 1er janvier 1793 ; de Perrot, lieutenant-colonel d'artillerie, le 5 février, etc. — En 1790, il y avait en Corse quatre rég. d'infanterie : Maine ou 28e, Limousin ou 42e, Bresse ou 26e, La Fère ou 52e. Le premier rentre en France, au mois d'avril, et est remplacé par le rég. suisse de Salis, amené par le maréchal de camp de Gaffori. Au licenciement des rég. suisses, il ne reste de ce corps que quelques centaines d'hommes. Le 42e est, à l'exception de son dépôt, emmené en Sardaigne ; la majeure partie reste à l'île de San Pietro ; le reste rentre en France. Quatre bat. de volontaires sont formés, en 1792, à Cervione, Ajaccio, Calvi et Corte. Deux devaient faire partie de l'armée du midi, qui reçoit seulement quatre à six comp., sous les ordres du lieutenant-colonel Casalta. Toutes ces troupes étaient d'un effectif très faible. D'après une lettre des représentants du peuple, le 17 mai 1793, les comp. de ligne n'ont que 30 à 35 h. Avant le départ du 42e, Paoli accuse au plus 4.000 h. A Calvi, le général Maudet demande 4 à 500 h. de renfort. La garnison de Saint-Florent ne se compose que de 60 fantassins et 17 canonniers. Le nombre de ces derniers était d'ailleurs très insuffisant dès le mois de juin 1792.

4. Arch. de la Guerre, passim. Au commencement de 1793, Paoli, lieutenant général, a sous ses ordres, à Ajaccio, le maréchal de camp Casabianca, avec le titre de commandant en second de la 23e division ; à Bastia, le maréchal de camp Rossi ; à Calvi, le maréchal de camp Maudet. Ce dernier est nommé général de division, en avril, à la place de Paoli ; puis il est suspendu. Rossi part en février et n'est remplacé qu'en mai par le général de brigade Saint-Martin, envoyé de l'armée d'Italie, qui retournera en France au mois d'octobre. En janvier 1793, Maudet n'avait pas reçu de traitement depuis les quatre mois qu'il était en Corse. D'après une note du payeur Méline, datée de Corte, le 3 janvier, il restait en caisse approximativement 48,000 fr. espèces et 500,000 fr. assignats, qui n'avaient pas cours ; tous les autres fonds avaient été absorbés par la préparation de l'expédition de Sardaigne (Lettre du général Casabianca, le 31 décembre 1792).

Mars-Avril 1793.

Mesures prises pour assurer la défense de la Corse.

La guerre ayant été solennellement déclarée à l'Angleterre, le 1er février, il était urgent de mettre à l'abri d'une attaque sérieuse, jusque là peu probable, la Corse, qui constituait une excellente base d'opérations pour une armée. En conséquence, la Convention décide, le 5, l'envoi dans ce pays de quatre bataillons, composés pour la moitié, de troupes de ligne[1], et la formation sur place d'un même nombre de bataillons d'infanterie légère[2].

Les députés Saliceti, Delcher et Lacombe Saint-Michel, désignés comme commissaires du pouvoir exécutif, débarquent à Bastia, avec une partie des troupes, le 6 avril[3]. Munis de pleins pouvoirs et animés des meilleures intentions, ils s'abouchent avec Paoli, dont le prestige et l'autorité sur les habitants de l'île paraissaient de sûrs garants d'une vigoureuse résistance contre les ennemis de la France[4]. Malheureusement, le 2 du même mois, la mise en accusation de ce général venait d'être décrétée par la Convention, trop vivement impressionnée par son refus de se rendre sur le continent[5], et par l'insuccès de l'expédition de Sardaigne, qui lui était imputé bien à tort, à l'instigation de ses ennemis personnels[6].

Cette nouvelle arrivait à Bastia, le 16 avril; elle mettait le comble au fâcheux effet déjà produit par

1. Ces troupes sont le 61e rég. d'infanterie, colonel Chartogne, qui débarque à Bastia avec les représentants du peuple, le 2e bat. des Bouches-du-Rhône et le 1er de l'Aveyron, qu'on transporte successivement à Calvi.

2. Ces bat. devaient remplacer les bat. de volontaires que les représentants étaient cependant autorisés à conserver, s'ils le jugeaient à propos. Il n'a pu être formé que trois bat. d'infanterie légère, sous les numéros 15, 16 et 17, et il n'a été gardé que quelques comp. de volontaires.

3. Dans *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 242, il est indiqué que « le 17 février, Lacombe Saint-Michel débarqua à Bastia. » Il y a là une erreur, attendu que, dans son rapport du 29 prairial, an II (17 juin 1794), ce représentant indique qu'il est parti (de Paris) « avec Delcher et Saliceti, le 12 février » et qu'ils sont arrivés ensemble à Bastia, le 6 avril.

4. Arch. de la Guerre : Rapport précité. Lettres des représentants du peuple en Corse, les 11, 13, 17 et 24 mai.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de d'Anselme, les 8 et 12 novembre 1792 ; du ministre de la guerre, les 17 janvier et 23 février ; de Biron, les 28 janvier, 11, 23 février, 22 mars et 4 avril.

6. Arch. de la Guerre : Lettres de Paoli, les 16 novembre 1792, 25 janvier et 15 mars 1793 ; du ministre de la guerre, le 25 février. Adresse du conseil général de la Corse, le 22 février. Voir surtout, à propos du commencement de l'insurrection en Corse et de l'animosité des Arena contre Paoli, *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 212, 216, 242 et suiv.

Mai 1793. plusieurs mesures impolitiques [1]. Dès le 18, les troupes françaises sont chassées de l'Ile Rousse et de Porta d'Ampugnani par les montagnards partisans de Paoli. Le 20, la garnison de Calvi, menacée par l'insurrection du 3e bataillon de volontaires corses [2], ne parvient à rester maîtresse de la forteresse qu'avec l'aide des marins de deux bâtiments mouillés dans la rade [3]. De Corte, Paoli et le directoire du département s'adressent à Paris directement, ne voulant plus avoir affaire aux commissaires, qu'ils considèrent comme complices d'un acte déloyal et injustifiable.

Ceux-ci ne peuvent toutefois rester simples spectateurs d'aussi flagrantes violations de l'autorité suprême. Le 13 mai, toute tentative de conciliation leur semblant inutile, ils prononcent la destitution du directoire ; puis ils ordonnent aux forces qui sont éparses dans l'intérieur de l'île et sur lesquelles ils croient pouvoir compter, de se rassembler à Bonifacio et à Ajaccio [4].

Assemblée générale à Corte, le 26 mai.

Mais, le 26, un millier de députés des diverses communes de l'île se réunissent à Corte. Cette « consulte », tout en affirmant son inébranlable attachement à la République française, proteste contre les décrets et approuve la conduite de son président Paoli et du procureur général Pozzo di Borgo [5]. Quelques jours après, le 2e bataillon de volontaires s'empare des magasins de Bonifacio et oblige les compagnies du 26e régiment à se replier sur Sartène [6].

1. Arch. de la Guerre : Adresse du conseil général de la Corse, le 25 février, protestant contre l'envoi en Corse de bat. de volontaires des Bouches-du-Rhône et du Var. Réponse du directoire de la Corse, le 28 mars, à un mémoire de Clavière contre la Corse. Lettre de Lacombe et Saliceti, le 17 avril, etc.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Maudet, les 1er janvier, 23, 26 avril et 1er mai.

3. Frégate *la Perle*, de 40 canons, commandant lieutenant de vaisseau Van Kampen, qui s'était échouée dans le golfe de Galeria, à la fin de 1792, et avait pu être renflouée ; corvette *la Prosélyte*, de 24 canons, capitaine Boubenec.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe Saint-Michel, le 11 mai, et des représentants du peuple, les 13 et 17.

5. Arch. de la Guerre : Arrêté du conseil général de la Corse, le 16 mai. Lettre de Delcher, le 24. Arrêté de l'assemblée générale de la Corse, le 2 juin, prescrivant aux citoyens de la Corse, gardes nationaux volontaires, de rentrer dans leurs foyers, sous peine d'être déclarés factieux, etc.

6. Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe Saint-Michel, le 11 mai ; du général Saint-Martin, les 15 et 19. Ce bat. de volontaires corses était commandé par le lieutenant colonel Quenza.

Le 2 juin, une expédition maritime, partie de Saint-Florent sous les ordres de Lacombe Saint-Michel et de Saliceti, en vue de rentrer en possession d'Ajaccio, échoue complètement [1]. Le même jour, 1,500 à 2,000 Corses attaquent Calvi ; ils sont repoussés, le lendemain, par la garnison, grâce à l'arrivée d'un bataillon de l'Aveyron, envoyé de Toulon [2]. Juin-Juillet 1793.

Ce secours était insuffisant pour vaincre la résistance presque générale d'une population aussi belliqueuse. On ne pouvait plus compter sur le retour du détachement de l'île San Pietro, dont la flotte espagnole venait de s'emparer [3]. Une escadre anglaise était en outre signalée dans la Méditerranée [4], tandis que les 4,000 hommes de renfort dont l'envoi en Corse avait été ordonné le 18 mai, étaient dirigés sur la frontière des Pyrénées-Orientales [5].

Ne recevant aucune réponse aux dépêches réitérées par lesquelles ils exposaient les faits, formulaient des demandes de toute nature et sollicitaient des instructions, les commissaires décident, au commencement de juin, que Saliceti et Delcher retourneront à Paris et que Lacombe Saint-Michel restera pour diriger la défense de Bastia, Saint-Florent et Calvi, seules places dont les Corses ne soient pas absolument les maîtres [6].

1. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 17 mai ; de Delcher, le 24 ; de Lacombe et Saliceti, le 6 juin ; de Saint-Martin, les 8 et 15 juin. Le corps expéditionnaire était de 300 h. Pour les détails, voir *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 259 et suiv.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Baille et Beauvais, le 26 mai ; de Chaussegros, le 29, concernant le départ de Toulon du bat. de l'Aveyron, qui arrive à Calvi le 29 juin, de Saliceti et Lacombe, les 4 et 8 juin, donnant des détails sur l'attaque de Calvi, où ils arrivent le 4, ayant quitté la rade d'Ajaccio la veille ; Delcher était resté seul à Bastia. La lettre du 4 juin est donnée *in extenso* dans *La Révolution Française en Corse*, p. 195.

3. Voir 1er vol., p. 177. La prise de l'île Saint-Pierre, qui a eu lieu le 26 mai, est connue, à Gênes, le 3 juin (Lettre de Lachèze) ; à Bastia, seulement le 19 (Lettre de Saint Martin). Le 23 mai, les représentants du peuple à Bastia avaient pris un arrêté ordonnant le retour de la garnison de Saint-Pierre en Corse (Lettre de Delcher, le 24) ; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, le 11 juin, le comité de Salut public prend un arrêté du même genre.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Lachèze, le 3 juin.

5. Arch. de la Guerre : Copie de l'arrêté du conseil exécutif provisoire, signée Grouvelle, à cette date : Lettres de Lacombe Saint-Michel, le 11 mai ; de Bouchotte, les 4 et 19 ; de Brunet, le 9 ; du ministre de la guerre, le 18 juin, etc.

6. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 13 mai ; de Saliceti et Lacombe, le 6 juin ; de Saint-Martin, le 15. C'est à cette date que Delcher et Saliceti partent pour la France. Lacombe est resté à Calvi, contrairement à ce qu'indique M. Jollivet dans *La Révolution Française en Corse*, p. 196.

Juin-Juillet 1793.
—
Insurrection de la Corse.

Sur ces entrefaites, la Convention, touchée par les assurances de dévouement contenues dans les dépêches de Paoli et du directoire, qui lui parviennent le 23 mai seulement, aux prises avec les difficultés les plus sérieuses par suite de l'extension des opérations militaires, accédait facilement aux propositions conciliatrices qui lui étaient faites de toutes parts[1].

Le 5 juin, elle rapportait le décret d'arrestation du 2 avril et chargeait de pacifier le pays deux nouveaux commissaires, Bô et Antiboul. Néanmoins, le 1er juillet, elle approuvait la conduite de leurs prédécesseurs, déclarait nuls les actes de la consulte du 26 mai et décidait la formation de deux départements en Corse; mesures peu propres à favoriser un accommodement, auquel d'ailleurs il fallait bientôt renoncer.

En effet, Bô et Antiboul ayant été arrêtés à Aix par le soulèvement des habitants de la Provence et du Languedoc, le décret du 5 juin n'est communiqué à Paoli que le 1er juillet[2]. A cette date, ce général, sachant bien que la Corse ne pouvait rester absolument indépendante, peut-être aussi entraîné par le même courant d'idées qui occasionnait en France l'insurrection d'un grand nombre de départements, était entré en pourparlers avec l'ambassadeur anglais à Gênes[3].

Au surplus, les circonstances critiques dans lesquelles le comité de Salut public prenait la direction de la lutte contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur, ne comportaient plus d'atermoiements. En conséquence, le 17 juil-

1. Arch. de la Guerre: Lettres de Biron, le 8 mai; de Brunet, le 9; de Constantin, le 17; de Saint-Martin, à partir du 25 mai jusqu'au 23 juillet. C'est à cette date seulement que, lisant dans une feuille publique le compte rendu de la séance du 1er juillet, où ont été rapportés les décrets des 13 et 17 mai et annulés les actes de la consulte du 26 mai, cet officier général comprend qu'il n'est plus possible d'espérer un accommodement avec Paoli.

2. Arch. de la Guerre: Lettre de Saint-Martin, le 2 juillet. Il rapporte que Paoli ne considère pas la nomination de Bô et Antiboul comme une suffisante réparation; que les premiers commissaires, ayant abusé de leur autorité, doivent être tous exclus; que le peuple corse ne peut reconnaître comme juges des dénonciateurs.

3. *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 272.

Août 1793.

let, Paoli et tous les membres du directoire sont mis hors la loi; les 20 et 23, Saliceti est chargé de conduire immédiatement en Corse 4,000 hommes, prélevés sur l'armée d'Italie[1]. L'exécution de ces dispositions est rendue impossible par l'établissement des coalisés à Toulon, qui annihile les forces navales disponibles dans la Méditerranée.

Etat des forces navales dans la Méditerranée.

A l'issue de l'expédition de Sardaigne, l'escadre de l'amiral Truguet était revenue dans ce port pour se ravitailler[2]. La confusion entre les pouvoirs civil, militaire et maritime, le dénuement et l'indiscipline des équipages et des troupes, les luttes ardentes entre les sociétés populaires des divers partis y causaient la plus complète anarchie[3].

Argent, armes, munitions, vivres, gréements, matelots et soldats, étaient en quantité insuffisante pour armer les 60 bâtiments de guerre qui s'y trouvaient[4]. Un vaisseau et quelques frégates pouvaient seuls être détachés sur les côtes d'Algérie et d'Italie, afin d'assurer les approvisionnements[5].

C'est donc sans opposition qu'au commencement de mai, entre dans la Méditerranée une flotte anglo-espagnole, qui s'est constituée à Cadix[6]. L'escadre espagnole, forte de 22 vaisseaux, s'empare des forces de terre et de mer laissées

1. Arch. de la Guerre : Lettres du ministre, le 26 juillet, à Brunet et Saliceti.
2. Voir 1er vol. p. 175. D'après Troude, la flotte est réunie à Toulon, le 8 mars.
3. *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 246. — Arch. de la Guerre, passim.
4. La comparaison des *Guerres maritimes*, par Jurien de la Gravière, des *Batailles navales*, par Troude, et des divers états des Arch. de la Guerre, permet d'établir assez exactement la situation des forces navales de la France dans la Méditerranée. A la fin de 1792, il y a 68 bâtiments, savoir : 24 vaisseaux, dont cinq armés et un en construction; 27 frégates, dont six armées et deux en construction ; 17 autres bâtiments, dont 10 armés. De l'Océan sont envoyés 10 vaisseaux et deux frégates. Deux vaisseaux sont perdus au cours de l'expédition de Sardaigne, *le Vengeur* à Ajaccio, *le Léopard* à Cagliari. En mai 1794, 10 frégates et trois autres bâtiments sont en croisière en Sardaigne, en Corse et sur les cotes de Provence. L'escadre mouillée dans la grande rade de Toulon se compose de 18 vaisseaux, six frégates et huit autres bâtiments ; enfin il reste dans le port, en armement, en réparation ou en construction, 14 vaisseaux, 13 frégates, six autres bâtiments.
5. *Le Thémistocle*, vaisseau de 74 c., *la Modeste* et *la Mignonne*, frégates de 32 et 28 c., sont particulièrement chargés de protéger les convois de blé, venant de Livourne et de Gênes, contre les tentatives des corsaires d'Oneille.
6. Arch. de la Guerre : Lettre de Delcher, de Bastia, le 24 mai. Le capitaine d'un navire suédois a vu la flotte combinée dans le détroit de Gibraltar.

Septembre Octobre 1793.

à l'île de San Pietro, va croiser devant Gênes, en vue d'intimider cette république, puis sur le littoral de la Provence, presque sans défense[1]. A la fin de juillet, elle est rejointe par l'escadre anglaise, qui s'était rendue à Naples, pour entraîner le roi Ferdinand dans la coalition et, après avoir rallié plusieurs bâtiments, elle présente également 22 vaisseaux[2].

Au mois de septembre, cette flotte formidable, ayant occupé Toulon, s'accroît encore d'une partie des navires français réunis dans cette rade[3]. Elle est alors maîtresse incontestée de la Méditerranée, envoie des parlementaires au nom de Louis XVII et court sus aux quelques bâtiments que nous avons encore à la mer[4].

Violation de la neutralité génoise par les Anglo-Espagnols.

Le 5 octobre au matin, une division anglo-espagnole se présente devant le port neutre de Gênes. Le vaisseau *le Bedfort* y pénètre, mouille par le travers de la frégate française *la Modeste*, qui s'y était réfugiée avec deux tartanes, et détache aussitôt des embarcations chargées de monde, qui abordent la frégate. L'équipage de celle-ci, surpris pendant son dîner, n'oppose aucune résistance et cherche à s'enfuir à la nage. Une centaine d'hommes seulement parviennent à s'échapper, 30 sont tués, le reste est blessé. Les deux tartanes subissent le même sort[5].

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Tréhouart, adjoint du ministre de la marine, le 24 juin, signalant au comité de Salut public la présence d'une escadre espagnole de 20 vaisseaux et huit frégates dans les parages des îles d'Hyères ; du général Saint-Martin, de Bastia, le 26 juin, annonçant que, le 24 à 5 h. du soir, une flotte espagnole de 26 voiles a croisé entre Saint-Florent et le cap Corse, se dirigeant vers l'île Capraja, jusqu'au 25, à 3 h. du soir ; du ministre de l'intérieur, le 5 juillet, informant le comité de Salut public que, le 17 juin, une escadre espagnole s'est présentée devant Gênes, etc.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Barras et Fréron, le 6 août ; des commissaires du pouvoir exécutif à Nice et du général Saint-Martin, à Bastia, le 14 août ; du ministre de la guerre, le 19 août, donnant sur la force des escadres des chiffres variant de 22 à 100 voiles. Lettres de Robespierre le jeune, les 23 septembre et 23 octobre, relatives à l'embargo mis sur des bâtiments napolitains à la suite de la découverte d'une pièce importante dans l'un d'eux, ce qui amène le roi de Naples à déclarer la guerre à la France.

3. Quatre vaisseaux, huit frégates, six autres bâtiments français ont été armés par les alliés. Des quatre vaisseaux, un, *le Scipion*, a brûlé à Livourne ; les trois autres, portant des matelots français, ont gagné les ports de Rochefort, Lorient et Brest.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe Saint-Michel, le 10 août ; de Saint-Martin, les 14, 26 août et 16 septembre ; de Catanet, garde-magasin à Villefranche, le 19 septembre. Extrait des procès-verbaux des séances de l'administration provisoire de la Corse, le 15 septembre. C'est ce jour-là, 15 septembre, que des parlementaires anglais se sont présentés à la fois à Nice et Villefranche, Bastia, Saint-Florent et Calvi.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Chaillant, le 12 octobre, transmettant une copie du rapport du consul français à Port-Maurice sur l'affaire de *la Modeste*. — *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 308. — *Bonaparte et son temps*, par Iung, t. II, p. 416.

Septembre Octobre 1793.

Sur la plainte de l'ambassadeur français Tilly, le gouvernement génois ordonne aux batteries d'empêcher la sortie du vaisseau anglais, qui s'échappe néanmoins, dans la nuit du 10 octobre, en emmenant sa prise. En vain les représentants du peuple près l'armée d'Italie protestent contre cette complaisance ou cette faiblesse des autorités de Gênes; ce n'est qu'en juin 1796 que cette affaire sera réglée par une indemnité de deux millions [1].

En apprenant cet acte de barbarie, le commandant de la frégate *l'Impérieuse*, en relâche à la Spezzia, ne se croit plus couvert par la neutralité et met à la voile. A peine est-il sorti du golfe que, chassé par plusieurs navires ennemis, il est obligé d'y rentrer. L'équipage, l'armement et les vivres sont débarqués; le bâtiment est échoué sous le canon du fort génois. Cependant, le 12 octobre, un vaisseau anglais et un vaisseau espagnol remettent à flot la frégate française et s'emparent même des objets déposés à terre, sans rencontrer la moindre opposition [2].

Première tentative contre Saint-Florent.

L'amiral Hood, accédant aux propositions de Paoli, est moins heureux dans une première tentative sur la baie de Saint-Florent, défendue par la citadelle de ce nom et la batterie de côte de Fornali. Le 19 septembre, une frégate anglaise s'empare de la tour Mortella, dont le poste déserte, et débarque quatre pièces de 4 et 100 hommes, qui se joignent à un rassemblement de paysans [3].

Le 20, arrivent deux autres frégates et un vaisseau qui, le lendemain et les deux jours suivants, tirent inutilement sur la batterie de Fornali. Renforcée par deux autres

1. Arch. de la Guerre : Protestation de Robespierre le jeune et de Ricord au Sénat de Gênes, le 13 octobre; copie de cette pièce adressée au comité de Salut public, le lendemain. Lettres de Robespierre le jeune, les 23 octobre et 15 novembre; du ministre de la guerre, le 26 octobre, ordonnant de prendre des mesures violentes contre Gênes; de Chaillant, le même jour, annonçant que l'embargo a été mis sur les bâtiments génois à Nice et Villefranche.
2. Arch. de la Guerre : Lettre de Tilly, le 15 octobre. — *Batailles navales* par Troude, t. II, p. 309.
3. Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe Saint-Michel, les 18 septembre et 1er octobre ; de Saint-Martin, les 21, 24 septembre et 2 octobre. Le poste de la Mortella était occupé par un détachement du 16e bat. d'infanterie légère corse.

Novembre Décembre 1793.

vaisseaux, la division anglaise se déploie dans la baie, le 1er octobre de grand matin ; un orage la force bientôt à prendre le large, fortement endommagée par le feu croisé des bombes et des boulets rouges de Saint-Florent et de Fornali.

A terre, les Corses avaient occupé les hauteurs qui commandent le camp couvrant cette batterie ; un détachement du 61e régiment les en chasse, en s'emparant des canons anglais, et s'y retranche. De son côté, Paoli s'était rendu de Corte à Murato et avait fait attaquer vainement les villages de Patrimonio, Barbaggio et Furiani, qui protègent la communication entre Saint-Florent et Bastia[1].

Le général Saint-Martin, qui commande Bastia, se maintient dans toutes ses positions, bien que le peu de troupes dont il dispose soit encore affaibli par la maladie[2]. Il est heureusement renforcé, à la fin d'octobre, par quatre navires français, revenant des côtes d'Algérie.

Le vaisseau anglais *l'Agamemnon* les avait rencontrés, le 22, sur la côte occidentale de la Sardaigne, avait engagé le combat avec *la Melpomène*, puis s'était retiré à l'approche de *la Minerve*[3]. L'éloignement momentané des croiseurs anglais par suite du mauvais temps permet à ces deux frégates, ainsi qu'à *la Fortunée*, d'entrer dans la baie de Saint-Florent, tandis que le brick *la Flèche* se réfugie dans le port de Bastia[4].

Expédition de Lacombe Saint-Michel au cap Corse.

Quoique infructueuse, l'expédition anglaise avait entraîné les habitants du cap Corse à se rallier au parti de Paoli,

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Saint-Martin, les 14 août et 24 septembre. — Arch. de la Section tech. du génie : Plan de la communication entre Bastia et Saint-Florent. Il y avait, au col de Teghimé, une redoute armée de quatre pièces ; des retranchements avaient été construits à de Nonza, Barbagio et Furiani ; un camp était établi à la chapelle San Bernardino, avec deux pièces de 4.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Saint-Martin, les 16, 24 septembre, 2 octobre. Il y a 800 à 1 000 malades à Bastia, soit la moitié des forces.

3. *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 313. *L'Agamemnon* était commandé par le capitaine Nelson.

4. Arch. de la Guerre : Lettre du colonel Catelan, commandant à Bastia, le 30 octobre, extrait d'une lettre de Saliceti, en date du 21 novembre, publiée dans le n° 74 du *Moniteur*.

en sorte que les postes républicains étaient étroitement bloqués entre Bastia et Saint-Florent. La situation s'aggravait par un échec, qu'essuyait, le 27 novembre, dans une expédition sur Biguglia [1], le colonel Catelan, successeur du général Saint-Martin, autorisé à rentrer en France pour raison de santé [2]. Novembre Décembre 1793.

A cette nouvelle, le représentant du peuple Lacombe Saint-Michel se décide à quitter Calvi, où il laisse le général de division Casabianca avec une garnison suffisante et aguerrie [3]. Il se rend à Saint-Florent, à bord de *la Mignonne.* A peine débarqué, il fait converger sur la commune de Farinole trois colonnes : à droite, 300 hommes avec un canon, commandés par le lieutenant-colonel Arrighi, venant de Bastia; au centre, 400 hommes, sous ses ordres directs ; à gauche, 150 hommes, conduits par le lieutenant-colonel Colle, de Saint-Florent le long de la côte. En même temps, le colonel Gentili se porte, par mer, avec 200 hommes, sur le village de Bracciolani, afin de couper toute retraite aux insurgés [4].

Malgré la médiocre conduite d'une partie des troupes et une attaque prématurée d'un couvent retranché [5], trois villages, 32 prisonniers, deux pièces et une grande quantité de vivres tombent aux mains des Républicains,

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Catelan, le 29 octobre. Le 27, à 3 h. du matin, 500 h., tirés de la ligne, du 1er bat. de volontaires nationaux, des gendarmes et de quatre comp. franches, ont marché avec deux pièces de 4, une de 8 et 2 de une livre. L'attaque ayant été prématurée, on a perdu trois officiers, 12 tués, 12 blessés ou prisonniers.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe Saint-Michel, le 27 octobre, et du ministre de la guerre, le 15 novembre. Saint-Martin est suspendu et doit être remplacé par Laborde, qui ne peut rejoindre. Le colonel Chartogne, du 61e, promu général de brigade, étant également rappelé sur le continent, c'est le colonel d'artillerie Catelan qui commande à Bastia.

3. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 24 juillet ; de Lacombe Saint-Michel, les 30 juillet et 10 septembre ; de Maudet, le 19 août ; de l'adjoint au ministre de la guerre, le 31 août ; du ministre de la guerre, le 15 novembre. Casabianca avait été d'abord suspendu à la suite de l'expédition de Sardaigne ; puis, vient le tour de Maudet. Casabianca est provisoirement réintégré par les commissaires du pouvoir exécutif en Corse. Cependant Lacombe, tout en appréciant ses qualités et en faisant son éloge, demande qu'il soit employé sur le continent, d'après l'axiome admis unanimement, qu'un Corse ne peut rendre de services dans son pays.

4 Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe Saint-Michel, de Nonza, le 20 novembre. Pour les détails, voir *La Révolution Française en Corse*, p. 202.

5. Le couvent de Farinole avait une double enceinte crénelée ; il était armé de deux canons et défendu par 80 « tirailleurs corses », aux ordres des nommés Buttafuoco, Zanettini et Orsoni Tovara.

Janvier 1794. le 10 novembre. Ce coup de vigueur, suivi d'une rapide poursuite, produit un effet tel que, quelques jours après, toute la riche province du cap Corse fait sa soumission, sans que le corps de Paoli ait bougé de Murato[1]. Après en avoir tiré des vivres et y avoir laissé de petites garnisons, Lacombe Saint-Michel se rend à Bastia.

Il y réorganise les troupes, les administrations civiles et militaires, assure l'approvisionnement de la population et établit des relations suivies avec Gênes, par l'intermédiaire de la petite île de Capraja[2]. Au commencement de janvier 1794, il profite d'un coup de vent pour renvoyer à Calvi *la Melpomène* et *la Mignonne* qui, le 6, échappent, après une courte lutte, à la poursuite de trois bâtiments ennemis[3]. Il emploie les équipages et l'artillerie des deux autres frégates à améliorer la défense du golfe de Saint-Florent, seul point où peuvent atterrir les renforts que la reprise de Toulon lui fait espérer, mais dont le départ doit être ajourné faute de moyens de transport[4].

Prise de Saint-Florent par les Anglais.

A ce moment, au contraire, l'amiral anglais, lord Hood, avait d'autant plus d'intérêt à seconder vigoureusement les desseins de Paoli, qu'il trouvait ainsi le moyen de débarrasser ses vaisseaux des troupes et du matériel qui les encombraient, tout en se procurant une rade à portée des côtes de France, pour faire reposer ses équipages[5].

1. Arch. de la Guerre: Lettre de Lacombe Saint-Michel, de Rogliano, le 22 novembre ; en 12 jours, il a soumis 37 villages.

2. Arch. de la Guerre : Rapport de Lacombe Saint-Michel, fait à Paris le 29 prairial an II (17 juin 1794). Ce document, très complet et fort intéressant, résume la correspondance importante de ce représentant du peuple et donne une idée nette de la mission qu'il a remplie. M. Jollivet indique, p. 202 de *La Révolution Française en Corse*, un rapport du 22 octobre 1795, qui n'est que la copie du précédent. Le 6 novembre de cette même année 1795, Lacombe en adresse une autre copie au général Moreau.

3. *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 374. — Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe, les 17 janvier et 15 février.

4. Arch. de la Guerre : Arrêtés du comité de Salut public, les 23, 27 décembre 1793 et 13 janvier 1794, prescrivant l'envoi de 6.000 h. en Corse ; des représentants du peuple près l'armée d'Italie, les 23 et 28 janvier 1794, ordonnant à Mouret, général divisionnaire destiné à passer en Corse, de ne faire exécuter aucun mouvement à ses troupes jusqu'à ce que les bâtiments soient prêts et les ennemis éloignés des côtes. Lettres de Mouret, les 25 et 29 janvier, etc.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe, le 17 janvier ; Paoli a reçu à son quartier général de Murato deux officiers anglais.

Dans les derniers jours de janvier, les croiseurs anglais se présentent en différents points du cap Corse et jusque devant Bastia, où ils sont maltraités par le tir des batteries[1]. Janvier 1794.

Le 5 février, l'escadre, forte de 20 voiles, entre en communication avec les montagnards du Nebbio à la plage de Saleccia, et y débarque des soldats et des canons[2]. Le lendemain, elle croise à l'entrée du golfe de Saint-Florent. La tour de Mortella est battue inutilement, du côté de la mer, par un vaisseau et une frégate, à terre par une pièce de 6. Mais, le 7, le parapet qui abritait les trois grosses pièces était sérieusement endommagé, et, dans la nuit suivante, deux pièces de 18, mises en batterie sur les indications d'Achille Murati, ayant ouvert une brèche, les 30 hommes de la garnison se rendent[3].

La perte de ce poste détaché ne paraissait pas de nature à compromettre la défense des deux points importants situés de part et d'autre de la rade : à l'est, la citadelle de Saint-Florent, à l'ouest, la tour de Fornali, protégée par le camp retranché de la Convention[4]. Toutefois les Anglais, aidés par les Corses, parviennent à débarquer de l'artillerie au nord de la pointe du cap et à la hisser sur les hauteurs qui dominent le camp et semblent inaccessibles[5].

1. Arch. de la Guerre : Journal de l'attaque des Anglais en Corse, du 17 pluviôse au 15 ventôse (5 février au 5 mars), par l'agent militaire Taviel. Lettres de Lacombe, les 21, 29 janvier et 15 février. Note du service des renseignements, le 6 février. Les Anglais font des tentatives de débarquement entre Farinole et Nonza, le 21 janvier ; au port de Centuri, le 5 février ; à Macinaggia, le 6. L'escadre croise entre Saint-Florent et le cap Corse, le 25 janvier ; elle est dispersée par un fort vent du nord-ouest. Des bâtiments se présentent devant Bastia, les 6 et 7 février, etc.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Gentili, le 15 février ; de Casabianca et Arena, les 8 ; de Lacombe, le 23. Indépendamment des documents déjà cités, voir aussi *La Révolution française en Corse*, p. 210 et suiv. La plage de Saleccia est à 3 kilomètres environ à l'est de l'Ile Rousse. D'après Gentili, l'escadre anglaise présente 62 voiles, dont six vaisseaux et 10 à 12 transports.

3. La brèche a été faite du côté de la poudrière, en un point où Achille Murati, premier lieutenant-colonel du 3e bat. de volontaires corses, savait que la muraille était plus faible.

4. Les plans de Saint-Florent existant, soit aux Arch. des cartes, soit aux Arch. de la Section techn. du génie, se rapportent aux époques antérieure ou postérieure à la Révolution, en sorte qu'il est fort difficile de suivre les relations, d'autant plus que les rapports se servent de dénominations fantaisistes au lieu des noms du pays. Il paraît probable que le camp de la Convention était établi sur le mont Calaverde, au nord-ouest de la tour de Fornali, afin d'en protéger les abords du côté de la terre et d'en renforcer l'action du côté de la mer. Il était défendu par trois redoutes, armé de deux pièces de 24, trois de 18, trois de 12, deux de 6, quatre de 4, deux mortiers à la Gomer, quatre obusiers de 36, muni de fours à boulets rouges et occupé par 800 h., sous les ordres du chef de bat. d'artillerie Taviel.

5. C'est l'opinion émise par le général Gentili, à la suite d'une reconnaissance qu'il exécute dans la nuit du 12 au 13 février.

Février 1794.

Le 16 février à la pointe du jour, deux batteries armées de quatre canons, deux mortiers et deux obusiers, ouvrent un feu plongeant, de front et d'enfilade, sur la position des Républicains[1]. En vain ceux-ci, surpris, mais encouragés par la présence du représentant du peuple et des généraux, établissent des traverses et retournent une partie des pièces dirigées vers la mer, pour riposter à l'ennemi.

Fatigués par de fréquentes escarmouches avec les Corses, les jours précédents, et assaillis vigoureusement, le 17 à 9 heures du soir, par trois colonnes[2], les défenseurs du camp se replient dans le plus grand désordre d'abord sur Fornali, puis sur Saint-Florent. La retraite est heureusement protégée par l'héroïque résistance de grenadiers des régiments de ligne et de compagnies franches[3].

La démoralisation est si grande qu'à l'arrivée à Saint-Florent d'un parlementaire anglais, les troupes évacuent encore précipitamment cette place, en abandonnant l'artillerie, les magasins, ainsi que les deux frégates, dont une est brûlée et l'autre échouée[4]. La panique se communique aux postes de la communication, qui avaient été renforcés, mais étaient continuellement harcelés de tous côtés par les Corses de Paoli[5]. Lacombe Saint-Michel ne parvient à rallier les fuyards que le 20 février, au col de Téghimé, sous la protection du camp aux ordres de l'adjudant général Couthaud.

Investissement de Bastia.

Le lendemain, le lieutenant-colonel Giovanni, abandonné par une partie de ses soldats, est rejeté de Furiani sur

1. L'une de ces batteries était « au mont Capello », sans doute l'arête qui se termine à la Punta del Cepo et qui est dénommée, sur les anciennes cartes, mont Fiume Vaghio ; c'était celle qui enfilait le camp de la Convention ; l'autre batterie était « au mont Revello », probablement entre la précédente et le mont Castagne de la carte d'état-major ; c'était celle qui battait le front du camp.

2. Deux colonnes d'Anglais, venant du mont Capello, une de Corses, descendant du mont Revello. Il y avait cinq jours et cinq nuits que les troupes républicaines étaient continuellement sous les armes.

3. Lacombe Saint-Michel cite les grenadiers des 52e et 61e, ainsi que les canonniers marins, qui se sont presque tous fait tuer à leurs postes.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe Saint-Michel, le 23 février ; lettre particulière de Gênes, le 1er avril. — *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 373. Les Anglais parviennent à remettre *la Minerve* à flot et lui donnent le nom de *San Fiorenzo*.

5. A partir du 19 février, on peut consulter utilement le *Journal du siège de Bastia*, par le général Vital, qui a été publié dans la *Relation des principaux sièges*, par Musset Pathay, p. 325, et est accompagné d'un plan de la ville et de ses environs.

Saint-Michel, découvrant ainsi la ligne de retraite du col de Téghimé. Couthaud s'y maintient néanmoins, toute la journée du 22[1]; il se retire, la nuit suivante, sur Bastia, coupant le chemin derrière lui et laissant une arrière-garde à Ponte Prato. Février 1794.

Cette position et celle de Saint-Michel, situées sur les deux rives du ravin de Lupino et appuyées à l'ouvrage de Monserato, maîtrisaient les avenues méridionales de la ville et de la citadelle bâties à l'embouchure du ruisseau Castagno, qui forme le port. Défendu, du côté de la mer, par de puissantes batteries pourvues de fours à rougir les boulets, qui tenaient en respect les bâtiments ennemis, Bastia était couvert, du côté de la terre, par les fortins de Lacroix, de Straforello et de San Gaetano, étagés sur les pentes d'un contrefort qui se détache, au mont Muzzone, de la chaîne de partage des eaux de la Corse[2].

Dans le ravin Fiuminale, bordant ce contrefort au nord, se rassemblaient, depuis quelques jours, les montagnards du cap Corse, révoltés une seconde fois et conduits par des officiers anglais. Le 23 février, ces partisans, ayant entraîné les habitants de Santa Lucia et de Cardo[3], occupent le mont Maggiore, pour entrer en communication avec les 3 à 4,000 hommes de Paoli établis à Téghimé et Furiani. Sentant l'importance de ces hauteurs, qui dominent les fortifications du bassin du Castagno, Lacombe Saint-Michel profite de la concentration des 12 ou 1,500 soldats qui lui restent, pour tenter d'en reprendre possession[4].

1. Il est attaqué cependant par une partie du corps de Paoli, fort de 1.000 à 2.000 h., suivant le moment, et dont le quartier général est transporté de Murato à Furiani, le 3 ou 4 mars.
2. Les ruines de ces ouvrages subsistent encore.
3. Les habitants de Santa Lucia se révoltent, le 21 février. Ceux de Cardo étaient venus demander des armes à Bastia ; à peine les ont-ils reçues qu'ils les tournent contre les Républicains.
4. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe, le 13 avril. Les troupes de ligne sont réduites de 4.600 à 1.200 h., dont plus de moitié sont convalescents ; les quatre bat. corses ne font pas 400 h. Situation du 19 juin : Garnison de Bastia débarquée, détachement du 15e rég. d'infanterie (?), 20 h. ; 61e rég., 443 ; 26e rég., 214 ; 52e rég., 437 ; 16e bat. d'infanterie légère, 74 ; 17e bat., 37 ; 18e bat., 52 ; 1er Aveyron, 126 ; 2e Bouches-du-Rhône, 273 ; total : 1.776 h. Mais, dans ce nombre, sont compris les blessés et malades susceptibles d'être transportés.

Mars 1794.

Des avant-postes restent seuls à Ponte Prato et à Saint-Michel. Le 25 février de grand matin, quatre colonnes de 150 à 200 hommes[1] débouchent des forts de Monserato, San Gaetano et Lacroix et enlèvent, en trois quarts d'heure, le mont Maggiore[2]. Deux pièces de 4 sont ensuite amenées devant le village de Cardo, qui est canonné, enlevé à la baïonnette, pillé, puis brûlé. Corses et Anglais s'enfuient dans le plus grand désordre[3].

Les troupes républicaines reprenaient toute leur valeur morale, à la suite de ce succès, que leur infériorité numérique ne leur permettait pas cependant de poursuivre en essayant de reprendre Saint-Florent. On se borne à garnir de retranchements les positions conquises, ainsi que le mamelon des Cabanelles, situé au nord, sur la rive gauche du Fiuminale[4].

Siège de Bastia.

Avec l'aide de la population, disposée à résister énergiquement, le mois de mars est employé à perfectionner les défenses existantes, à construire et armer de nouveaux ouvrages, à couper des oliviers pour dégager les abords du camp retranché ainsi constitué autour de la ville, à repousser les escarmouches des Corses rebelles qui, grâce à leur grand nombre et bien que divisés en deux corps distincts, parviennent à maintenir étroitement l'investissement par terre, tandis que des frégates anglaises croisent devant le port, sans toutefois pouvoir en interdire absolument l'accès[5].

1. Colonne de gauche, général Gentili : 100 h., escadron volant (*sic*) du lieut.-colonel Bonelli, et 100 gendarmes de l'escadron volant de Falconetti, de Monserato sur le mont Maggiore. Colonne du centre : 150 h., aux ordres des capitaines Emanuelli et Ricard, du 52e, se dirige sur les hauteurs entre le mont Maggiore et Castelluccio. Colonnes de gauche : 1° lieut.-colonel Langlave ; comp. formée par Lacombe avec les officiers et sous-officiers en excédent et dite *de la Montagne*, et une comp. de chasseurs ; 2° capitaine Bérard ; 2e bat. des Bouches-du-Rhône, deux comp. grenadiers du 26e, comp. chasseurs du même rég., comp. chasseurs des Bouches-du-Rhône.

2. Le mont Maggiore est le point 503 de la carte d'état-major ; Castelluccio est entre ce point et le point 274, où a été établi l'ouvrage de Lovaga ; exactement à l'endroit où se détache le contrefort sur lequel est construit le village de Cardo.

3. Lacombe Saint-Michel, dans son rapport, dit que les Anglais se sont sauvés à Saint-Florent « malgré les coups de bâton » ; qu'il les aurait bien poursuivis, mais qu'ayant 1.200 h. seulement, il était obligé de perdre une des deux villes, et qu'il préférait rester à Bastia, dont il se méfiait.

4. Le mamelon des Cabanelles, très bien figuré, mais non dénommé sur la carte d'état-major, est à l'extrémité du contrefort qui porte le hameau de Santa Lucia. Le camp retranché établi sur le mont Maggiore était appelé Campo Ventoso.

5. Les assiégés se servaient de bâtiments à rames, qui circulaient la nuit entre Bastia et l'île de Capraja.

Contrariée par le mauvais temps, l'escadre ennemie, après plusieurs tentatives infructueuses, arrive le 29 mars, devant Bastia, qu'elle canonne, pendant la nuit suivante, sans grand dommage [1]. Le 2 avril, huit vaisseaux restent au large; 12 autres mouillent, moitié au sud, à l'embouchure de l'étang de Biguglia, moitié au nord, devant Pietranera, où l'artillerie est débarquée. Des retranchements et trois batteries sont établis près de la chapelle Saint-Roch, au-dessus de la tour de Toga [2]. Avril 1794.

Le 11, un parlementaire se présente devant le port avec une lettre, que le représentant du peuple refuse de prendre. A 10 heures du matin, les ennemis ouvrent leur feu, auquel la place riposte vigoureusement. Une frégate, qui s'approche trop près de la côte, est atteinte par des boulets rouges et incendiée [3].

Les jours suivants, le tir continue de part et d'autre, produisant de grands ravages dans la ville, sans ébranler la fermeté des habitants, qui s'emploient activement à la réparation des parapets et des communications, au transport des munitions, des vivres et des blessés. De leur côté, les troupes repoussent victorieusement les attaques tentées de tous côtés, les 13 et 18 avril, particulièrement sur les camps retranchés des Cabanelles, de Lovaga et du mont Maggiore [4].

1. Quatre bâtiments anglais restent devant Bastia depuis le 22 février. Ils essayent infructueusement d'attaquer la ville, les 25 et 26 de ce mois; un fort vent du sud les oblige à prendre le large, les 14 et 15 mars.
2. Ces batteries sont armées de 10 gros canons et trois mortiers.
3. C'était une frégate de 40 canons, qui était venue s'embosser devant la batterie Le Pelletier ou du Peuple, construite sur la place du Gouvernement, au nord du port, et armée de trois pièces de 24, deux de 18, une de 12, un mortier de 12 et un mortier de 6. Trois pièces ont été mises hors de service pendant le siège.
4. Arch. de la Guerre: Etat des bouches à feu de Bastia, signé du général Gentili, à Port la Montagne (Toulon), le 12 juin. Le total est de 90 bouches à feu, dont 12 de 24, huit de 18, 12 de 12, trois de 8, huit de 6, 15 de 4, deux de 3, deux de 2, 15 de une livre, quatre mortiers de 12, trois de 15, quatre obusiers de 6, et deux espingoles. Dans le courant de mars, on avait construit les batteries suivantes: une de côté sur la place du Gouvernement; une au camp des Cabanelles, armée de une pièce de 8 et deux de 4; trois sur les hauteurs de Saint-François et une extérieure au fort Straforello, présentant ensemble 16 bouches à feu de divers calibres; une à Lovaga et une au mont Maggiore, indépendamment des retranchements d'un grand développement établis sur les mêmes points; une à la tour Colombarco et deux au camp Vert ou Saint-Michel, armées de 10 canons ou obusiers.

Avril 1794.

Cependant l'arrivée intermittente de quelques convois, échappés à la surveillance des croisières anglaises, ne suffisait plus à assurer l'approvisionnement. Vers la fin du mois, si l'on pouvait encore pourvoir aux subsistances en réduisant les rations, la place était obligée de ralentir son feu afin d'économiser la poudre, et, le 23, M. Rollier et le chef de bataillon du génie Moydié allaient, à Gênes, hâter l'envoi des objets nécessaires pour permettre à la garnison d'attendre les renforts réclamés et promis depuis si longtemps [1].

Capitulation de Bastia.

Mais, le surlendemain, Lacombe Saint-Michel apprend à la fois que ces renforts vont être embarqués prochainement et qu'une escadre espagnole de neuf vaisseaux et huit frégates, entrée dans le port de Livourne, doit se joindre à la flotte anglaise. Estimant que la conservation de la Corse ne vaut pas qu'on expose nos quelques vaisseaux aux conséquences désastreuses d'une rencontre avec des forces navales aussi imposantes, le représentant du peuple laisse le commandement de Bastia au général Gentili, nommé divisionnaire, et s'embarque, le soir même, avec le général Rochon [2].

Il arrive à Gênes, le 2 mai, et écrit ausssitôt à Robespierre le jeune, à Saliceti et au comité de Salut public, afin d'arrêter le départ des troupes de Toulon. Dès le 21 avril, cet ordre avait été donné par le pouvoir exécutif, à la suite des représentations du contre-amiral Martin sur les dangers auxquels on s'exposait en sortant de Toulon avec six vaisseaux mal équipés, et sur l'inutilité de cette expédition, réclamée avec insistance par Saliceti [3]. Bastia reste donc abandonné à ses seules forces, mais résiste héroïquement pendant près d'un mois.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Lacombe, les 13,20 et 23 avril.
2. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe, datée de Capraja, le 27 avril.
3. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 23 février, et 1er mai ; du comité de Salut public, le 3 mars. — *Vie et campagnes du vice-amiral Martin*, par Pouget, p. 35 L'amiral a protesté en recevant, le 3 avril, l'ordre de partir avec quatre vaisseaux et quatre frégates, seuls bâtiments qui fussent prêts à cette époque.

C'est en vain que, du côté de la terre, les assiégeants établissent successivement de nouvelles batteries près de la tour de la Toga et sur le plateau de Mure[1], ruinent les retranchements en pierre sèche des Cabanelles, démolissent un grand nombre des maisons de la ville et endommagent même sérieusement l'hôpital. Les assiégés conservent toutes leurs positions, bien que contraints de subir ce bombardement sans presque riposter, faute de poudre ; le 3 mai, ils refusent encore de recevoir un parlementaire[2]. Mai 1794.

Du côté de la mer, le 29 avril, la flotte anglaise s'était rangée en demi-cercle, à une portée et demie de canon de la place, en vue d'intercepter toute communication avec l'île de Capraja, base de ravitaillement, sur laquelle Lacombe Saint-Michel dirige en vain de Gênes des bateaux chargés de farine et de poudre[3]. Le 14 mai, un bâtiment, transportant des malades que le général Gentili expédie en France, pour leur assurer de meilleurs soins et diminuer le nombre des bouches inutiles, est renvoyé à Bastia.

Le 19, le conseil de défense se dispose à demander à l'amiral anglais d'autoriser l'évacuation des infirmes, lorsque se présente un parlementaire, porteur d'une dépêche par laquelle lord Hood, connaissant la détresse de la garnison, se déclare prêt à traiter à des conditions raisonnables. La ration d'un mauvais pain[4], réduite à seize onces depuis longtemps, avait encore été diminuée de quatre onces, trois

1. Ce sont les pentes situées entre Santa Lucia et les Cabanelles.

2. Pour cette seconde partie du siège de Bastia, il existe aux Arch. de la Guerre, indépendamment des documents déjà indiqués, deux pièces intéressantes, savoir : 1° un journal de siège, classé le 12 juin, contenant une relation fort détaillée des délibérations du conseil de défense depuis le 28 floréal (17 mai) ; 2° une copie d'une lettre de lord Hood au secrétaire d'Etat Dundas, datée du *Victory*, à hauteur de Bastia, le 22 mai, et classée au 24. Il cite avec éloges divers officiers, parmi lesquels le capitaine Nelson, commandant *l'Agamemnon*, qui a eu le commandement des marins et a été chargé du débarquement des canons, mortiers, munitions, etc.., tandis que le commandement des batteries a été dévolu au capitaine Hunt. Les troupes de terre étaient sous les ordres du colonel Villette.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe, le 29 mai. Le 25 avril, il n'y avait plus à Bastia que 11 jours de poudre et 22 de vivres. Dès son arrivée à Genes, le 2 mai, il a expédié successivement jusqu'à 25 milliers de poudres et des vivres sur l'île de Capraja. Mais il n'est arrivé à Bastia qu'une seule gondole, chargée de 32 quintaux de farine, le 17 mai.

4. Ce pain était composé d'un tiers de farine de blé ou d'orge, un tiers de fèves et l'autre tiers de lupins.

Juin 1794. jours auparavant, et néanmoins il ne restait que pour quatre jours de vivres. Dans ces conditions, la capitulation s'imposait.

Elle est signée, le 22 [1], et, le lendemain, les Anglais sont obligés de ravitailler Bastia. Conforménent à cette capitulation et après quelques atermoiements de lord Hood [2], la garnison et les familles qui ne veulent pas rester en Corse s'embarquent sur des transports et arrivent à Toulon, au commencement de juin [3], tandis que Paoli entre triomphalement dans la ville conquise [4].

L'escadre française au Golfe-Juan.

La nouvelle de la reddition de Bastia parvient à Toulon, le 29 mai, au moment où Saliceti, ayant obtenu du comité de Salut public le retrait de son arrêté du 21 avril, se dispose à porter des secours en Corse avec la petite escadre que le contre-amiral Martin est parvenu à constituer [5]. Cette expédition devenant inutile, il laisse Lacombe Saint-Michel aller rendre compte de sa mission à Paris ; il charge Multedo d'envoyer quelques renforts à Calvi, qu'il juge imprenable ; il demande à être remplacé par un représentant du peuple plus au courant que lui des choses de la marine.

En attendant, convaincu que l'audace suffit pour assurer le succès sur mer comme sur terre, il se propose d'employer les bâtiments armés à rompre le blocus de Toulon et à faciliter les arrivages des subsistances, en nettoyant les côtes de la Provence et de la Rivière de Gênes des

1. La capitulation est signée, du côté des Français, par les adjudants généraux Franceschi et Couthaud, Monti, président du directoire de la Corse, et Galeazzini, maire de Bastia ; du côté des Anglais, par le vice-amiral Goodall, les capitaines Young et Inglefield et M. Arthur, secrétaire de lord Hood. La garnison obtenait les honneurs de la guerre et devait être transportée à Toulon.

2. La garnison s'est embarquée le 24 mai, en attendant les bâtiments de transport, qui ne sont réunis que du 27 mai au 1er juin, lord Hood ayant cherché à embaucher un certain nombre de marins français.

3. Du 2 au 8 juin.

4. D'après le journal de siège du général Vital, cette entrée, qui a eu lieu le 1er juin, a été accompagnée d'illuminations, arrestations et nominations de nouveaux magistrats.

5. *Vie de l'Amiral Martin*, p. 32 et suiv. — Arch. de la Guerre : Arrêté et lettre du comité de Salut public, le 8 mai, pièces just. nos 98 et 99. Lettres de Saliceti et Multedo, les 30 avril, 1, 2, 4, 5 et 29 mai ; de Lacombe, les 2 et 29 mai.

coureurs ennemis, qui les surveillent de près[1]. En conséquence, il s'embarque sur *le Sans-Culotte*, vaisseau amiral, et, le 6 juin à 2 heures et demie de l'après-midi, sept vaisseaux, quatre frégates et quatre autres petits bâtiments appareillent par une jolie brise d'ouest-sud-ouest[2]. Juin 1794.

Bien que disposant d'un vaisseau de plus, le vice-amiral Hotham, qui bloquait Toulon, se dérobe pendant la nuit. Les jours suivants, l'escadre croise sans encombre, capturant la frégate sarde *l'Alceste*[3], la corvette anglaise *l'Expédition*[4] et plusieurs bâtiments de commerce richement chargés. Dans la soirée du 11 juin, les frégates, disposées de manière à éclairer au loin, signalent l'approche de l'ennemi, qui, le lendemain au point du jour, apparaît dans le sud-est, fort de 17 à 18 voiles, poussées par le vent du large[5]. A ce moment, l'escadre était en calme par le travers du Golfe Juan.

Ne se souciant pas d'engager au large une lutte fort inégale, le contre-amiral Martin fait remorquer ses navires par les canots jusqu'auprès du hameau des Gabelles[6], où les vaisseaux reçoivent l'ordre de s'embosser en mouillant, de façon à présenter un front imposant. Le mouvement est exécuté avec assez de précision pour que lord Hood, promu récemment amiral[7], ne juge pas à propos de pénétrer dans le golfe par une faible brise, en s'exposant aux feux des batteries de côte des îles de Lérins et de la pointe de la Garoupe ; il se borne à en observer les passes.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 30 avril, 29 mai et 1er juin. — *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 375, 380 et 381.
2. L'escadre se compose des batiments suivants : Vaisseaux : *Sans-Culotte*, ancien *Orient*, 120 c., cap. de la Palisse ; *Tonnant*, 80 c., cap. Cosmao, et cinq vaisseaux de 74 c., savoir : *Timoléon*, cap. Khrom ; *Heureux*, cap. Lacaille ; *Duquesne*, cap. Lallemand ; *Généreux*, cap. Louit ; *Censeur*, cap. Benoit. Frégates : *Sérieuse*, cap. Paulinier ; *Boudeuse*, cap. Charbonnier ; *Friponne*, cap. Villeneuve ; *Junon*, cap. Cappé. Corvette : *la Badine*. Brick : *l'Alerte*. Goelettes : *la Surveillante* et *le Jacobin*.
3. Le 10 juin. *L'Alceste* était une frégate française emmenée de Toulon par les Sardes.
4 Le 11 juin.
5. D'après les *Batailles navales*, t. II, p. 368, l'escadre anglaise comprend 13 vaisseaux, savoir : *Victory* et *Britannia*, 110 c. ; *Princes Royal*, *Windsor Castle*, *St. George*, 108 c. ; *Alcide*, *Terrible*, *Egmont*, *Bedfort*, *Captain*, *Fortitude*, *Illustrious*, *Berwick*, 82 c. ; et quatre frégates, *Romulus*, *Juno*, *Meleager* et *Dido*.
6. Ce nom est celui des cartes anciennes. Les cartes modernes portent Golfe-Juan.
7. La nouvelle en parvient à lord Hood, le 16 mai, devant Bastia.

Juillet 1794.

Le commandant de l'escadre française profite de ce répit pour prendre un second mouillage plus abrité et mieux protégé par les batteries dont l'armement est renforcé au moyen de pièces tirées des navires [1]. Des tartanes canonnières sont appelées d'Antibes, et une estacade flottante est établie pour détourner et arrêter les brûlots. La nuit, des chaloupes exercent une surveillance rigoureuse autour de la ligne d'embossage ; le jour, deux frégates sont toujours prêtes à appareiller pour suivre les mouvements de l'escadre anglaise, qui n'ose pas attaquer, bien que renforcée par 15 ou 17 vaisseaux espagnols, le 3 août [2]. A cette date, Calvi, écrasée par le feu de l'artillerie que dirigeait Nelson, avait été obligée de se rendre [3].

Siège de Calvi.

Cette petite forteresse est un pentagone bastionné, situé sur un promontoire rocheux qui commande le golfe du même nom [4]. Le front ouest, où se trouve l'entrée du côté de la terre, était protégé, à 800 mètres en avant, par le fortin Mozzello et une ancienne tour, bâtis au pied des hauteurs de la Serra et reliés par une communication retranchée.

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Pille, le 28 juin, portant envoi au comité de Salut public d'une lettre du général Buonaparté (sic), en date du 16 du même mois, à laquelle était annexé un plan de la défense du Golfe Juan, classé à l'Atlas historique. La comparaison du document avec la carte de ce même golfe, levée par le capitaine de vaisseau Khrom et publiée dans la *Vie de l'Amiral Martin*, permet de se faire une idée très nette de la défense du mouillage. Au moment où l'escadre est arrivée, il y avait : à la pointe est de l'île Sainte-Marguerite, dite de la Tradelière, la batterie de la Convention, de quatre canons et un mortier ; à terre, une batterie non armée à la pointe de la Croisette, celle de la Gabelle de deux canons ; dans la presqu'île de la Garoupe, la batterie du Crouton de deux canons, et les deux batteries du Graillon, dites de la Bravoure, présentant ensemble huit canons et deux mortiers. A cet armement, l'escadre et l'artillerie de l'armée ont ajouté ce qui suit : 1° dans l'île Sainte-Honorat ou Le Pelletier, trois batteries, celle de la Révolution, à la pointe est, de quatre canons de 36 ; celles des Sans-Culottes, à la pointe ouest, de quatre canons de 24 ; celle des Jacobins auprès du couvent des Bénédictins, de deux canons de 24 ; 2° dans l'île Sainte-Marguerite ou Marat, quatre batteries : celle du Dragon, vers la pointe ouest, de deux canons de 12 ; celles dites Marat et de la Sûreté, sur la côte méridionale, de deux canons de 6 chacune ; celle dénommée le Vengeur, de quatre canons de 36, deux de 18, deux mortiers, entre le fort et la batterie de la Convention, qui est renforcée d'un canon et d'un mortier ; 3° à terre, la batterie de la Fourcade, de quatre canons de 36 et deux mortiers, entre celle de la Gabelle et le cap de la Croisette ; 4° dans la presqu'île de la Garoupe, la batterie de la Fauconnière, de deux canons de 24, battant la petite anse de Lisette entre le cap de ce nom et le cap Gros.

2. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 22 juin, 2, 25 et 31 juillet, 4 et 8 août ; lettre de Jean Bon Saint-André, le 11 août.

3. *Guerres maritimes*, par Jurien de la Gravière, p. 66. « Ce fut dans une des batteries élevées contre les fortifications de Calvi que Nelson perdit l'usage de son œil droit, atteint par quelques éclats enlevés au merlon de la batterie par un boulet. »

4. Comme pour Saint-Florent et Bastia, il n'existe de Calvi que les plans antérieurs ou postérieurs à l'époque de la Révolution. Celui dont on s'est servi est du 31 décembre 1792 ; il est classé sous le n° 47 dans les Arch. de la Section tech. du génie. Il permet à peu près de suivre la relation très détaillée de ce siège, écrite par le général Casabianca et classée aux Arch. hist. de la Guerre, à la date du 1er août.

Au sud, le couvent de San Francesco et la ville basse, enveloppée d'une mauvaise muraille, sont construits au bord de la mer, devant le mouillage où se trouvaient les frégates *la Melpomène* et *la Mignonne,* ainsi que quelques autres petits bâtiments. Juillet 1794.

La garnison, composée de détachements de différents corps, présentait à peine 800 combattants, y compris 200 fantassins que, faute de canonniers, Lacombe Saint-Michel avait exercés au service de l'artillerie[1]. Cet effectif était insuffisant pour tenir la campagne et permettait seulement de garder le fort Mozzello, deux batteries, construites sur ses flancs et armées avec des canons de 18 des frégates, ainsi qu'un poste dénommé Gesco, établi sur une élévation, à 400 mètres en avant[2].

A la fin de mars, le conseil de défense avait fait armer quelques habitants pour remplacer un corps volant de 80 volontaires, destiné à former la réserve des avant-postes, couper les oliviers, mûriers et amandiers aux abords des ouvrages, remplir les citernes, réunir quelques bestiaux. Le 8 juin, les paysans corses s'approchent de la place. Ils sont bientôt suivis par des troupes anglaises aux ordres du général Stuart[3].

Le 4 juillet à 4 heures du matin, trois canons de 24, établis sur les hauteurs de la Serra, ouvrent le feu contre le poste de Gesco, qui résiste victorieusement à une attaque tentée le surlendemain. Mais le 7, les Anglais ayant démasqué six nouvelles batteries, armées de 17 bouches à

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe, les 4 et 6 juin, 10 août, 1 et 5 octobre; de Saint-Martin, les 2 juillet et 3 septembre. Les corps dont les détachements entrent dans la composition de la garnison sont : le 26e rég. d'infanterie, le 1er Aveyron, le 2e Bouches-du-Rhone, une comp. d'infanterie légère, six soldats du 52e et 26 Suisses du rég. de Salis, ramenés d'Ajaccio.

2. Les batteries sont dénommées l'une des Sans-Culottes, probablement à côté de la tour ruinée ; l'autre Marat, sans doute entre le fort et le couvent de San Francesco. Quant au poste de Gesco, il devait être sur le petit plateau nettement indiqué par la carte d'état-major. Bien entendu, les routes portées sur cette carte n'existaient pas.

3. On n'a aucun renseignement sur le nombre des troupes anglaises, non plus que sur l'itinéraire qu'elles ont suivi. Il semble qu'elles ont dû venir de l'Ile-Rousse, soit par le bord de la mer, soit par la Balagne. Casabianca dit que le nombre total des assiégeants était de 6.000.

Juillet 1794.

feu[1] et très rapprochées de ce petit ouvrage[2], les Républicains l'abandonnent, en raison de la difficulté de communiquer avec lui.

Profitant de ce premier succès, les assiégeants déploient toute leur nombreuse et puissante artillerie. En vain la place, quoique atteinte par 1,300 bombes en neuf jours, cherche, par un tir à ricochet, à soutenir la ligne avancée du fort Mozzello. Ecrasée par le feu de 40 pièces de tout calibre, celle-ci tombe, sans lutte, au pouvoir de l'ennemi, le 18 juillet[3].

Capitulation de Calvi.

Les jours suivants, une sorte de trêve s'établit, à la suite d'un échange de parlementaires entre le général Casabianca, invitant l'ennemi à respecter l'hôpital atteint plusieurs fois par les projectiles, et le général Stuart engageant la place à se rendre après un délai de 12 jours. Bien que dans une situation fort critique par suite du mauvais état des fortifications[4], de la pénurie des munitions[5], des vivres[6], de l'eau[7], et comptant peu sur l'arrivée des secours promis par Saliceti, les assiégés demandent que les hostilités soient suspendues pendant 25 jours.

Sur le refus des Anglais, les négociations sont rompues, le 30 juillet, et, à 5 heures du soir, le feu recommence plus violent qu'auparavant. En deux jours, les parapets de la forteresse sont ruinés, les pièces du front attaqué dé-

1. 11 pièces de 24, quatre pièces de 12, deux mortiers de 12 p., dont un à la Gomer.

2. Deux tiers de portée de fusil, soit 400 mètres, d'après Casabianca.

3. La garde du fort Mozzello se composait de 60 h., dont la comp. des grenadiers du bat. des Bouches-du-Rhône, cap. Fréjus, qui se sauve, sans résister, en sautant par-dessus le parapet ; 17 h. se blessent dans cette fuite. Le capitaine est déféré à un conseil de guerre.

4. La maçonnerie était mauvaise et se disloquait rapidement sous le choc des 24.000 boulets, 4.500 bombes et 1.500 obus, lancés par les Anglais, dont plus des deux tiers ont porté. Pour remédier autant que possible à cet inconvénient, les assiégés ont construit, pendant la trêve, une batterie sur la place de la Liberté, en arrière de la courtine du front de terre.

5. Le 20 juillet, il reste dans la place 22.070 livres de poudre et 145.300 cartouches, ce qui, d'après la consommation des jours précédents, ne représentait que six jours de feu. Trois mille livres de poudre sautent, le 31 juillet.

6. Les quelques bestiaux avaient été vite consommés. On réserve pour les malades, successivement les mulets, une jument et son poulain, quelques mauvais ânes. Un œuf se vend trente sous en numéraire. Des nombreuses expéditions faites de France, il n'arrive que quatre gondoles chargées de 412 sacs de farine et 740 pintes d'huile, le 29 juillet. Ces approvisionnements sont presque entièrement détruits pendant le dernier bombardement.

7. Le 24 juillet, il ne restait que 350,560 pintes d'eau dans les citernes.

montées, sauf une seule[1]; les maisons, les magasins, les citernes n'offrent plus qu'un amas de décombres. Heureusement, les blessés, les malades, les vieillards, les femmes et les enfants ont pu être renvoyés en France sur des gondoles ou mis à l'abri sur les deux frégates, que les Anglais ne veulent pas endommager[2]. Août 1794.

Toutefois, réduits à 200 hommes épuisés de fatigue, que dirige avec peine le général Casabianca, assez gravement malade, les défenseurs sont contraints d'accepter les premières propositions du général Stuart, qui diminue encore de trois jours la durée de l'armistice. Le 10 août, la capitulation est signée[3] et les débris de l'héroïque garnison s'embarquent, avec le reste des habitants, sur sept transports, qui mettent à la voile, le 13, et atteignent Toulon, le 18[4].

La Corse, province anglaise.

La prise de Calvi assurait aux Anglais la possession de la Corse, que consacrait la nomination de sir Gilbert Elliot comme vice-roi. Paoli, qui avait rêvé l'indépendance de son pays et poursuivait surtout la ruine de la république de Gênes, était bientôt contraint de retourner à Londres, comme pensionnaire du roi Georges III[5]. Pour recouvrer ce département français, une expédition maritime était dès lors nécessaire, et elle devenait l'objet des préoccupations du comité de Salut public, aussitôt après le 9 thermidor[6].

1. Il n'y avait, d'ailleurs, dans la place, qu'une artillerie trois fois plus faible que celle des assiégeants. Des deux seuls mortiers existants, le meilleur avait été mis hors de service par l'emploi d'une charge de 25 livres de poudre pour augmenter sa portée.

2. Le 25 juillet, 80 malades avaient été embarqués sur un brick à destination de la France; mais, comme à Bastia, les croiseurs anglais forcent ce bâtiment à revenir à Calvi. Cependant, les quatre gondoles venues de Gênes avec des vivres, retournent en France sans encombre, dans la nuit du 30 juillet, chargées de femmes et d'enfants.

3. Arch. de la Guerre, au 11 août. Les défenseurs obtiennent non seulement les honneurs de la guerre, mais le droit d'emporter leurs sabres ou épées.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Lacombe, le 4 septembre ; du général Pierre, le 3 septembre. La garnison, au nombre de 500 h., la plupart malades, a débarqué la veille. Elle était restée 16 jours en quarantaine et au lazaret de Toulon. La plupart des soldats sont morts en France, par suite des souffrances supportées au cours de ce siège.

5. *Papiers de Barthélemy*, t. IV, p. 543. — *La Révolution française en Corse*, p. 224. — *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 466. — Arch. de la Guerre : Lettres de Saliceti, les 1er juillet et 30 août ; de Lacombe, le 4 septembre. Le 10 juin, Paoli avait lancé un manifeste engageant ses concitoyens à armer en course contre les Génois ; le 18 du même mois, une assemblée réunie à Corte procédait à l'organisation de la Corse en royauté, avec un parlement dont Pozzo di Borgo était élu président.

6. Arch. de la Guerre : Lettre et arrêté d'Albitte et Saliceti, les 15 août et 14 septembre. Voir le 3e chap. de la IIIe partie. Dans l'arrêté du 4 fructidor (21 août), prescrivant de rester sur la défensive, le comité de Salut public invite les représentants du peuple près l'armée d'Italie à saisir toutes les occasions pour reprendre la Corse.

Septembre Octobre 1794.

Avant tout, il importait de compléter la mise en état de défense des côtes de la Provence, commencée dès 1793[1], poussée activement à la suite de la reprise de Toulon[2], puis quelque peu délaissée au profit de l'expédition d'Oneille et des préparatifs de la campagne offensive en Italie[3]. Dans ce but, à partir du mois de juillet, les 24,000 combattants, stationnés en majeure partie dans les localitées du littoral, sont répartis en trois divisions, dont les commandants siègent à Marseille, Toulon et Nice, villes pourvues d'assez fortes garnisons[4]. Des compagnies de canonniers volontaires sont envoyées de Paris et de l'intérieur de la France, ou formées sur place, pour seconder les artilleurs dans le service des nombreuses batteries de côte, construites et armées pour protéger le cabotage[5].

Reconstitution des forces navales à Toulon.

Il fallait aussi reconstituer une force navale susceptible d'engager la lutte avec la flotte ennemie, tâche ardue qui est confiée au représentant du peuple Jean Bon Saint-André[6]. Arrivé à Toulon à la fin de juillet, celui-ci poursuit énergiquement l'exécution des mesures déjà prises par le contre-amiral Martin, le vice-amiral Thévenard et les représentants du peuple près l'armée d'Italie, en vue d'imprimer la plus grande activité aux travaux de l'arsenal[7]. En trois mois, huit nouveaux vaisseaux[8] sont armés et

1. Voir I[er] vol., p. 371.

2. Arch. de la Guerre : Arrêtés du comité de Salut public, le 26 janvier 1794 ; de Saliceti, Barras et Fréron, le 26 décembre 1793 ; de Ricord et Saliceti, le 19 janvier 1794. Lettres de Mouret, les 25 et 29 janvier ; de Saliceti, les 6 janvier et 7 février ; de Masurier, les 22 janvier et 16 février ; de Bonaparte, le 28 février, etc.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Ricord, le 21 avril ; de Pille, le 28 ; d'Albitte et Saliceti, les 11 et 23 août ; de Jean Bon Saint-André, les 6 et 16 août ; de Goupilleau, le 2 septembre.

4. Arch. de la Guerre, situations. La garnison de Marseille passe de 7.478 présents sous les armes, le 30 décembre 1793, à 3.093, le 20 mars, 2.706, le 6 septembre ; celle de Toulon est de 11.666 h., le 19 mai 1794, 7.887, le 27 août, 4.495, le 6 septembre, 4.902, le 16 octobre ; celle de Nice est de 2.851, le 27 août, 2.103, le 6 septembre, et 7.063, le 16 octobre, par suite du reflux des troupes entrant en quartiers d'hiver.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Ritter et Turreau, le 9 octobre, et ordres de mouvement. Voir aussi la correspondance éditée et inédite de Napoléon I[er] pour l'année 1794.

6. *Batailles navales*, t. 1, p. 327. — *Guerres maritimes*, p. 73. — Jean Bon Saint-André avait été envoyé à Brest, au mois de mai, avec Prieur de la Marne. Il y avait pris cet arrêté sur la discipline, sanctionné par le comité de Salut public le 21 juin et en vigueur jusqu'au 10 février 1843. Il assiste aux combats des 10 et 13 prairial (29 mai et 1[er] juin) sur le vaisseau de l'amiral Villaret-Joyeuse, *la Montagne*.

7. Arch. de la Guerre : Lettre de Ricord, le 20 avril ; arrêtés de Robespierre le jeune, le 25 mai ; de Saliceti et Albitte, le 15 août ; de Jean Bon Saint-André, le 16 août, etc.

8. *Ça-Ira*, *Peuple Souverain*, *Alcide*, *Mercure*, *Barra*, *Conquérant*, *Guerrier*, de 74 c., *Victoire*, de 80 c. Il y avait, en outre, les frégates *Diane*, *Vestale*, *Artémise*, *Minerve*, *Alceste*, la corvette *la Brune*, les bricks *Hasard* et *Scot*.

Novembre Décembre 1794.

mouillent successivement dans la grande rade, où les rejoint, le 2 novembre, l'escadre, qui a profité d'un coup de vent pour sortir du Golfe Juan.

Convaincu que cette flotte, munie d'une artillerie susceptible de lancer des obus et des boulets rouges, était suffisante pour triompher de l'escadre anglaise, que venaient d'abandonner les vaisseaux de l'Espagne appelés en soutien des forces de terre sur les côtes de la Catalogne [1], le comité de Salut public prescrit de réunir à Toulon 12,000 hommes, destinés à être transportés soit en Corse, soit en Toscane [2]. Ce projet d'une grande expédition maritime dans la Méditerranée, présenté déjà plusieurs fois depuis 1793, avait bien peu de chances de réussite [3].

Projet d'une expédition maritime.

La concentration de la division est d'abord retardée par l'inertie des représentants du peuple près l'armée d'Italie, qui auraient préféré entreprendre une campagne d'hiver contre le Piémont [4], par la difficulté de réunir le matériel et surtout les approvisionnements nécessaires. Saliceti, aidé par Ritter, qu'il a rallié à l'opinion du comité de Salut public, parvient cependant à vaincre tous les obstacles. Au commencement de janvier 1795, les troupes, aux ordres du général de division Mouret, sont réunies [5] et prêtes à s'embarquer, avec le concours de Jean Bon Saint-André [6].

1. Arch. de la Guerre : Extrait d'une lettre du consul de la République en Toscane, le 10 septembre.

2. Arch. de la Guerre : Arrêté et lettre du comité de Salut public, les 5 et 12 novembre; pièces just. n[os] 101 et 102. Lettre de Bonaparte, le 1[er] novembre.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Biron, les 15 février et 4 mars ; de Kellermann, le 14 juillet 1793.

4. Voir chap. 1[er] de la IV[e] part.

5. Arch. de la Guerre : Situation du 21 décembre 1794. Composition de la division de l'expédition maritime : Etat-major, général de div. Mouret, commandant en chef ; généraux de division Laubadère et Gentili ; généraux de brigade, Laharpe et Cervoni, Buonaparte, Vachat et Verne, qui est chef d'état-major ; adjudants généraux chefs de brigade, Arena, Patchod, Saint-Hilaire ; adjudants généraux chefs de bataillon, Arnoux, Valeri, Ottavi, Galeazini, Franceschi. Troupes : 15[e] légère, 706 h.; 16[e] légère, 952 ; 18[e] légère, 1.231 ; 70[e] demi-brigade, 1.474 ; 83[e], 2.198 ; 117[e], 2.470 ; 118[e], 1.366 ; bat. de Montferme, 926 ; 4[e] Ardèche, 824 ; 5[e] Isère, 950 ; 28[e] division de gendarmerie corse à pied, 150 h.; comp. de gendarmerie à pied, 110 h.; artilleurs, sapeurs et mineurs, 805 h.; total, 15.116 h.

6. Arch. de la Guerre : Correspondance éditée et inédite de Napoléon I[er] pour 1794. Ordres de mouvement de l'armée d'Italie : Lettre de Ritter et Saliceti, le 5 janvier 1795, pièce just. n° 103. Lettres de Ritter, le 6 octobre, se plaignant à Carnot de l'opposition faite par Jean Bon Saint-André, qu'il appelle « le grand régulateur de la marine » et « le moderne Neptune »; de Saliceti, les 14 septembre, 25 novembre, 3, 13 et 24 décembre ; de Ritter, Turreau et Saliceti, le 5 décembre ; de Mouret, le 29 décembre.

Janvier-Février 1795.

Mais ce représentant du peuple était loin de partager la confiance de ses collègues. Marin lui-même, il se rendait un compte plus exact de l'infériorité de nos forces navales. Décimés par l'émigration, les cadres étaient braves assurément, mais peu familiarisés avec la tactique. Ils n'avaient du reste, pour exécuter les manœuvres, qu'un très petit nombre de matelots, assez peu disciplinés. Complétés au moyen de soldats peu habitués à la mer, les équipages français ne pouvaient lutter, ni pour le maniement des voiles, ni pour le tir du canon, avec les équipages anglais, entraînés par une longue campagne[1].

Aussi, dès la fin de juillet, Jean Bon Saint-André avait-il demandé l'envoi de la majeure partie de la flotte de Brest dans la Méditerranée, où la présence de 35 vaisseaux assurerait notre puissance[2]. Le comité de Salut public accédait à cette proposition dans une certaine mesure, et donnait l'ordre au vice-amiral Villaret-Joyeuse d'escorter, jusque dans le golfe de Gascogne, une escadre de six vaisseaux aux ordres du contre-amiral Renaudin, destinée à gagner Toulon[3].

Le 31 décembre, la flotte de Brest, forte de 34 vaisseaux, 13 frégates, 16 corvettes ou avisos, mal équipés et mal approvisionnés, appareillait ; elle rentrait, un mois plus tard, après avoir essuyé un violent coup de vent, qui causait la perte de quatre vaisseaux. Cependant, le contre-amiral Renaudin mettait de nouveau à la voile, le 22 février, et jetait l'ancre à Toulon, le 2 avril[4]. Il y trouvait l'escadre du contre-amiral Martin, diminuée de deux vaisseaux au combat du cap Noli.

1. Dans ses *Guerres maritimes sous la République et l'Empire*, t. I, p. 45 et 70, l'amiral Jurien de la Gravière a présenté les causes de la supériorité prise sur mer par les Anglais et celles de l'infériorité de la marine française d'une manière si magistrale qu'il n'y a rien à ajouter à cette remarquable étude.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Jean Bon Saint-André, le 25 juillet, pièce just. n° 100.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public, le 12 novembre. L'escadre du contre-amiral Renaudin comprend les vaisseaux *Jemmapes*, *Tyrannicide*, *Montagnard*, plus tard *Jupiter*, *Révolution*, *Aquilon*, *Trente-et-un-Mai*, plus tard *Républicain*, tous de 74 c., les frégates *Embuscade*, *Courageuse*, *Justice* ou *Félicité*, la corvette *Unité*.

4. *Batailles navales*, par Troude, t. II, p. 366 et 403.

Mars 1795.

En effet, passant outre aux observations de Jean Bon Saint-André[1], Ritter et Saliceti avaient ordonné, le 3 février, de procéder à l'embarquement du corps expéditionnaire, bien que les transports ne fussent pas suffisamment aménagés. Informé alors de la teneur des instructions du gouvernement par le représentant du peuple Letourneur de la Manche, qui devait l'accompagner, le contre-amiral Martin avait cru de son devoir de faire remarquer qu'il serait préférable de laisser le convoi sur rade jusqu'à ce que l'escadre eût rencontré et combattu l'ennemi[2].

L'escadre sort de Toulon.

Le comité de Salut public, consulté, s'était rallié à cette manière de voir, et, le 2 mars, les 15 vaisseaux avaient quitté Toulon, en trois colonnes, encombrés par 5,100 hommes de garnison, indépendamment de 2,400 soldats embarqués pour seconder les 2,724 matelots qu'on avait pu réunir. L'escadre anglaise croisant le plus souvent entre la Corse et les côtes d'Italie, c'est vers ces parages que se dirige le commandant de l'escadre française.

Le 8 mars, deux frégates s'emparent du vaisseau anglais de 82 canons *le Berwick*, qui venait du golfe de Saint-Florent. Le 11, les découvertes françaises signalent l'approche de l'ennemi, fort de 24 voiles. Informé de la sortie de l'escadre de Toulon, le vice-amiral Hotham, successeur de lord Hood, accourait de Livourne avec 14 vaisseaux[3]. Pendant deux jours, la brume enveloppe tous les bâtiments, louvoyant à trois lieues environ au large du cap Noli.

Combat naval du cap Noli.

Le 13, apercevant quatre vaisseaux ennemis fort en avant des autres, le contre-amiral Martin cherche à les couper, sans pouvoir parvenir à les atteindre, à cause de

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Jean Bon Saint-André, le 29 décembre 1794.
2. Pour les détails des deux combats du cap Noli et des îles d'Hyères, consulter les trois ouvrages précédemment cités, du comte Poujet, du vice-amiral Jurien de la Gravière et de Troude, qui présentent toutefois quelques divergences.
3. Arch. de la Guerre : Bulletins hebdomadaires de Berthelet, consul français à Livourne, les 2 et 14 mars. L'escadre anglaise, forte de 12 vaisseaux, partie de Saint-Florent, arrive à Livourne en assez mauvais état, le 24 février. Lord Hood rentre en Angleterre en octobre 1794.

Avril 1795. la faiblesse de la brise. Entre 6 et 7 heures du soir, le vent devient plus fort ; *le Mercure*, démâté de son grand mât de hune, se sépare de l'escadre et se dirige vers le point de ralliement assigné, le Golfe Juan. Dans la nuit suivante, deux autres vaisseaux, *le Ça-Ira* et *la Victoire* s'abordent, et, le lendemain matin, le premier, privé de ses mâts, se trouve entre les deux escadres, sans pouvoir bouger.

Il est canonné successivement par une frégate et un vaisseau anglais[1], puis secouru, vers 11 heures du matin, par la frégate *la Vestale*, qui le prend à la remorque, enfin dégagé, dans l'après-midi, par l'escadre qui, en se rapprochant, oblige le vaisseau à s'éloigner. Toutefois, au cours de cette manœuvre, les ordres étant mal compris et mal exécutés, le désordre se met dans les bâtiments français, que la faiblesse de la brise empêche de rallier pendant la nuit.

Le 14 au lever du jour, le contre-amiral Martin constate l'absence du *Sans-Culotte*, qui s'est égaré et qui, chassé le lendemain par l'ennemi, se réfugie à Gênes. Des 13 vaisseaux qui restent, deux, *le Ça-Ira*, sans mâture, et *le Censeur*, qui le remorque, sont très en avant des 11 autres, que le calme paralyse ; ils mettent toutefois hors de combat les deux premiers vaisseaux anglais qui les approchent[2].

Aidés par le vent, *l'Illustrious*, *le Vengeur*, *l'Agamemnon* et *la Princess Royal*, portant le pavillon du vice-amiral Goodall, s'avancent pour les remplacer. De son côté, le contre-amiral Martin fait en vain tous ses efforts pour amener le reste de ses forces sur le théâtre de la lutte. Un seul vaisseau, *le Timoléon*, saisit les intentions de son chef, qui est bientôt obligé de le rappeler, laissant *le Ça-Ira* et *le Censeur* amener leur pavillon, après une lutte héroïque[3].

1. Frégate *l'Inconstant* et vaisseau *l'Agamemnon*, cap. Nelson.
2. *Le Captain*, cap. Reeve, et *le Bedfort*, cap. Gould.
3. Ces deux vaisseaux ont 4 à 600 h. hors de combat. L'équipage du *Ça-Ira* comprenait 187 matelots seulement et 496 soldats. Ce bâtiment a coulé ; *le Censeur* a pu être réparé et incorporé dans la marine anglaise ; il sera repris en 1797.

Mai 1795.

L'escadre rentre à Toulon.

Lord Hotham se contente de ce trophée, qui compense à peine la perte du *Berwick*, et se rend dans le golfe de la Spezzia. L'escadre française, après avoir essuyé un fort coup de vent, mouille, le 18 mars, dans la rade d'Hyères. Elle y débarque les troupes de la garnison des vaisseaux, et, après avoir été rejointe par *le Mercure* et *le Sans-Culotte*, rentre en rade de Toulon, le 24. Le reste du corps expéditionnaire avait été déjà mis à terre et employé à renforcer l'armée d'Italie [1].

S'il abandonnait le projet d'une descente en Toscane ou en Corse, le comité de Salut public ne renonçait pas encore à l'espoir de se rendre maître de la Méditerranée. Dans ce but, le représentant du peuple Niou remplace Letourneur de la Manche et remet, le 12 avril, de nouvelles instructions au contre-amiral Martin. Les 20 vaisseaux réunis à Toulon, grâce au renfort des six vaisseaux venus de l'Océan, doivent chercher et combattre avantageusement la flotte anglaise, qui, ne pouvant plus compter sur l'appui de l'escadre espagnole, est réduite à moins de 17 vaisseaux, y compris deux ou trois bâtiments napolitains [2].

Malheureusement, l'indiscipline des équipages, dont on avait pu triompher pendant le séjour au Golfe Juan en 1794 [3], s'était développée au cours de la dernière campagne et au contact de la population de Toulon, presque exclusivement jacobine [4], au sein de laquelle se manifestaient les mêmes symptômes de révolte qu'à Paris [5]. Le 19 mai, jour fixé pour la sortie de l'escadre, l'insurrection éclate.

Insurrection de Toulon.

Les ouvriers de l'arsenal rédigent une adresse à l'armée et à la Convention nationale, pour protester contre la ren-

1. Voir p. 26.
2. Les bâtiments napolitains sont : *le Tancredi*, de 82 c., *le Guiscardo* et *le Samnito*, de 74 c. Dès le mois de mars 1795, les hostilités avec l'Espagne avaient cessé.
3. *Vie et campagne du vice-amiral Martin*, p. 54.
4. Arch. de la Guerre : Réflexions générales sur l'esprit public et révolutionnaire de la commune de Toulon.
5. Journée du 31 mai.

Juin 1795. trée des émigrés et la sortie de l'escadre[1]. Ils enlèvent les fusils de la salle d'armes, les canons parqués sur la place du Champ-de-Bataille. Aidés par les anarchistes de la ville et les paysans des environs, enhardis par le remplacement du général Bizannet, appelé à l'armée d'Italie, ils s'emparent du fort Lamalgue et chassent de Toulon la garnison, qu'ont réduite les mouvements incessants ordonnés à la fois par le général Kellermann et par les nombreux représentants du peuple envoyés dans les départements du Midi[2]. Les matelots désertent pour s'enrôler dans une sorte de garde nationale, qui, forte de 10,000 hommes, se met en marche sur Marseille, où elle compte trouver un appui.

La répression est rapide et énergique. De tous côtés, des troupes convergent sur la cité rebelle pour la seconde fois[3]. L'adjudant général Pachtod, promu provisoirement général de brigade, quitte Marseille avec quelques escadrons et rallie la garnison de Toulon, qui, sous la direction de l'adjudant général Charton, a repris toute sa vigueur. Sans attendre de renforts, il se porte en avant avec ces deux à 3,000 hommes et, le 25 mai, écrase les insurgés entre Cuges et le Beausset[4]. Le 28, la tranquillité était rétablie, du moins en apparence, et, le 7 juin, la flotte française appareillait[5].

Croisière de la flotte française.

Depuis un mois, la situation s'était modifiée. Lord Hotham, rejoint par l'escadre de renfort du contre-amiral Mann, dispose immédiatement de 23 vaisseaux[6]; le contre-

1. Arch. de la Guerre : A cette date.
2. Arch. de la Guerre, passim. A la fin de mai, il y a à Toulon les représentants du peuple Royer et Despinassy, qui y resteront; Cadroy, Isnard, Guérin et Chambon, venus de Marseille et Aix : indépendamment de Dumas et Real, qui sont à Nice pour l'armée d'Italie.
3. Arch. de la Guerre : Ordres divers de Kellermann. Le général Beaumont est spécialement chargé d'assurer la sortie de l'escadre.
4. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 26 mai.
5. Arch. de Guerre : Lettres du général Colaud ; des représentants du peuple Guérin et Chiape, les 1er et 5 juin.
6. Arch. de la Guerre : Bulletin de Berthelet, le 14 mars. Les six vaisseaux du contre-amiral Mann sont les suivants : *Victory*, qui a ramené en Angleterre lord Hood, *Gibraltar*, *Bombay Castle*, *Saturn*, *Cumberland*, *Defence* et *Culloden*. Ils sont joints à Gibraltar par *le Barfleur* et *l'Audacious*, qui les attendaient. Hotham rallie ce renfort près de Minorque, puis va mouiller à Saint-Florent, pour permettre à ces bâtiments de se réparer et de se rafraîchir.

amiral Martin, obligé de renvoyer trois bâtiments ayant subi de grosses avaries, n'en a que 17 [1]. Aussi se borne-t-il à évoluer le long de la côte, entre Toulon et Gênes, pour former ses équipages d'ailleurs fort incomplets[2]. En même temps, il cherche à se renseigner sur la force et la position des Anglais, en envoyant au loin des frégates, dont deux ont un engagement assez sérieux à hauteur de l'île de Minorque[3]. Juillet 1795.

Le 8 juillet, les éclaireurs français signalent la présence d'un vaisseau et de deux frégates ennemis. C'était la division du capitaine Nelson, chargé de s'entendre avec M. de Wins au sujet d'une opération combinée par terre et par mer[4]. Elle prend aussitôt la chasse devant la flotte française.

Le lendemain, en arrivant en vue de la baie de Saint-Florent, le contre-amiral Martin aperçoit au mouillage 30 à 32 voiles, dont au moins 20 vaisseaux. Ne voulant pas, conformément à ses instructions [5], engager une action avec des forces si supérieures, il se replie, pendant la nuit, vers le littoral de la France, de façon à naviguer à portée des rades où il pouvait trouver l'appui des batteries de côte. Lord Hotham avait deviné cette intention, et, n'ayant pu appareiller que le soir, à la faveur d'une légère brise de terre, il s'était porté directement vers les îles d'Hyères. Le 12 juillet, il apprend qu'en effet les bâtiments français sont dans ces parages.

Combat naval des îles d'Hyères.

Dans la nuit suivante, un vent violent du nord-ouest occasionne de nombreuses avaries dans les deux flottes,

1. *Le Peuple Souverain* et *le Berwick* rejoignent la flotte, mais *le Guerrier*, *le Mercure* et la frégate *l'Embuscade* rentrent à Toulon.

2. D'après Troude, *Batailles navales*, t. II., p. 432, il manquait 6.764 h., malades ou déserteurs.

3. *La Minerve* et *l'Artémise* rencontrent *la Dino* et *le Lowestoffe*. La première est obligée d'amener son pavillon.

4. Voir p. 318.

5. Ces instructions, en date des 13 mai et 6 juin 1795, sont publiées *in extenso* dans les pièces just. de *Vie et campagne du vice-amiral Martin*, p. 266 et suiv.

Fin de l'année 1795.

qui se trouvent, le lendemain matin, en présence, à quelques lieues de distance. Tandis que le vice-amiral anglais perd du temps à manœuvrer et à se réparer, au lieu de profiter de l'avantage du nombre et du vent pour écraser son adversaire, le contre-amiral Martin se dirige, sous toutes voiles, vers le Golfe Juan.

Le vent mollissant aux approches de la terre, le dernier vaisseau de la ligne de file française, *l'Alcide*, est attaqué et dégréé par trois vaisseaux de l'avant-garde anglaise [1]. En vain, la frégate *l'Alceste* se jette-t-elle intrépidement au milieu de la canonnade et lui donne-t-elle la remorque, tandis que *l'Aquilon, le Tyrannicide, le Généreux*, et *le Berwick* se portent à son secours [2]. Un incendie se propage à bord de *l'Alcide* et oblige amis et ennemis à s'éloigner du malheureux navire, qui fait explosion à 3 heures et demie de l'après-midi [3].

Le contre-amiral Martin, qui se préparait à virer de bord pour le dégager, profite d'une saute brusque de vent pour s'éloigner. Il jette l'ancre, le soir même, dans le golfe de Fréjus, sans être poursuivi par la flotte anglaise, qui gagne la haute mer. Le 21 juillet, il se rend dans la rade des îles d'Hyères, puis, aucun des mouillages de cette rade n'offrant une sécurité complète, il rentre, le 30, à Toulon.

Emploi des forces navales à la fin de l'année 1795.

Là, comme aux armées des Alpes et d'Italie, tous les services étaient paralysés par le manque de fonds, l'autorité anéantie par la réaction contre le régime révolutionnaire. L'arsenal étant dans la plus complète pénurie et la désertion croissant de jour en jour, les bâtiments furent pour ainsi dire désarmés.

1. *Victory*, *Culloden*, et *Cumberland*.

2. L'amiral Jurien de la Gravière dit que « sept vaisseaux anglais étaient engagés avec l'arrière-garde française ». Dans le journal de l'amiral Martin, cité par le comte Pouget, il est indiqué que « le vaisseau à trois ponts qui menait la ligne anglaise (*Victory*, monté par le contre-amiral Mann)... était suivi de huit ou 10 autres, dont un second trois-ponts ». Toutefois, d'après le rapport de lord Hotham, quatre bâtiments seulement ont subi des pertes, savoir *le Victory*, *le Captain*, *le Culloden* et *le Blenheim*. Troude ne cite même pas ce dernier vaisseau.

3. D'après Troude, au moment de l'explosion, *l'Alcide* avait encore à bord la moitié de son équipage.

Indépendamment de quelques avisos expédiés dans la Rivière de Gênes sur la demande du général Kellermann, pour protéger le cabotage et coopérer à la défense des côtes[1], on parvient cependant à constituer une division de un vaisseau, trois frégates et deux corvettes, aux ordres du capitaine de vaisseau Gantheaume[2]. Cet officier sort de Toulon, le 10 octobre, malgré la vigilance des croiseurs ennemis, et, pendant quatre mois, déjoue la poursuite des Anglais, en faisant six prises, tant dans l'Archipel que sur les côtes d'Afrique et jusque dans les mers du Levant. Commencement de 1796.

Au commencement de 1796, une autre division de cinq vaisseaux et trois frégates[3], commandée par le capitaine de vaisseau Richery, passe dans l'Océan, en capturant sur sa route le vaisseau *le Censeur*. Il ne reste plus à Toulon que 12 à 15 vaisseaux, ne pouvant sortir du port. Ainsi le Directoire renonce à lutter contre cette flotte anglaise de la Méditerranée qui, sous l'impulsion de l'amiral Jerwis, va devenir le formidable instrument de guerre avec lequel Nelson consommera la ruine de l'ancienne marine de la France et assurera la prépondérance de l'Angleterre sur toutes les mers[4].

A ce moment, le gouvernement de la République attend tout des succès de l'armée d'Italie. Cet espoir n'est pas déçu, et la Corse redevient française sans effort, au moment où l'on s'y attend le moins[5].

Le départ de Paoli pour Londres avait été le signal de la désagrégation de son parti. Les quelques patriotes français restés dans l'île recrutaient rapidement des adhérents Situation de la Corse en 1795.

1. Deux ou trois de ces petits bâtiments sont pris par les Anglais ou brûlés par leurs équipages ; mais quelques-uns concourent au succès de la bataille de Loano ; voir p. 341.
2. Vaisseau de 78 c., *le Républicain;* frégates de 44 c., *Justice* et *Junon* ; de 42 c., *Artémise* ; corvettes de 30 c., *Badine* ; de 16, *Hasard.*
3. *Jupiter*, *Duquesne*, *Victoire*, *Pégase* (ancien *Barra*), *Révolution.*
4. Consulter à cet égard la remarquable étude de l'amiral Jurien de la Gravière, dans le chap. VIII des *Guerres maritimes.*
5. Arch. de la Guerre : Note du lieut.-colonel Prétot sur l'évacuation de la Corse par les Anglais. Ce mémoire, rédigé d'après les documents officiels des Arch. hist. et la *Gazette de Londres* est très complet. On s'est donc borné à en donner un résumé succinct.

Fin de l'année 1796. parmi les habitants, qui supportaient avec peine la domination étrangère. La nomination de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie avivait leurs espérances et activait la correspondance qu'ils entretenaient avec leurs compatriotes réfugiés sur le continent.

Peu à peu, les Anglais sont obligés d'accroître leurs forces de deux régiments, constitués avec des émigrés. Sentant son autorité de plus en plus compromise par les défaites successives des Piémontais et des Autrichiens, sir Gilbert Elliot s'empare de l'île d'Elbe, afin de compenser la perte du port de Livourne, où s'établit le général Vaubois, en juillet 1796.

Le Directoire avait pensé d'abord que l'occupation de cette ville faciliterait une expédition en Corse. Mais aucun bâtiment de guerre n'étant disponible et aucune troupe ne pouvant être distraite, soit de l'armée d'Italie, soit des garnisons du littoral et de l'intérieur, l'exécution de cette tentative avait été ajournée.

Néanmoins Bonaparte avait fait venir de Nice à Livourne la 28e division de gendarmerie, composée des réfugiés corses. Il y avait joint des volontaires tirés des états-majors et des troupes de l'armée d'Italie. Ce rassemblement, de 800 hommes au moins, était placé sous les ordres des généraux Gentili et Casalta, chargés d'en former des compagnies franches, commandées par des officiers généraux ou supérieurs, dont les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, étaient armés d'un fusil comme les soldats.

Malgré le secret de ces préparatifs, les Anglais en sont informés. Nelson cherche en vain à faire sortir du port de Livourne les vaisseaux neutres indispensables au transport de ce corps expéditionnaire ; mais il maintient le blocus rigoureusement.

Fin de l'année 1796. — Les Anglais évacuent la Corse.

Cependant, les habitants de la Corse, faisant trêve à leurs dissensions intestines, s'unissent contre les oppresseurs. Ils refusent de payer l'impôt; des insurrections partielles éclatent sur différents points ; sir Elliot, arrêté, n'est relâché qu'à la condition de retirer tous les détachements de l'intérieur. A Ajaccio, Saint-Florent et Bastia, seules places où se concentrent les garnisons, les troupes anglaises n'osent plus sortir de leurs quartiers. Aussi le vice-roi annonce-t-il l'intention de se retirer.

A cette nouvelle, le général Casalta s'embarque précipitamment à Livourne avec les gendarmes, le 17 octobre, malgré le gros temps, échappe aux croisières anglaises, débarque, le lendemain, au cap Corse, où il est rejoint par un grand nombre de volontaires. Il se porte rapidement sur Bastia, occupe la citadelle avec 2 à 3,000 hommes et somme les Anglais de se rendre à discrétion.

Le 21, plusieurs vaisseaux mouillent devant la ville, qu'ils menacent de leurs canons, et la garnison sort en désordre pour les rejoindre; Casalta fond sur elle, fait 8 à 900 prisonniers et empêche l'évacuation de l'artillerie et des magasins. Le 22, il marche sur Saint-Florent, débusque les défenseurs des gorges de San Germano, pénètre de vive force dans la ville et s'empare d'une partie de la garnison, ainsi que des bouches à feu, malgré le tir de deux vaisseaux. La flotte anglaise se réfugie dans la partie occidentale du golfe, et le vice-roi se retire à Porto Ferrajo. Pendant ce temps, le chef de bataillon Bonelli se rend à Ajaccio, dont la population fusille les Anglais, pendant leur embarquement, et brûle trois de leurs bâtiments pour se venger des coups de canon qu'ils ont tirés sur la ville. De leur côté, les Génois réoccupent l'île de Capraja, où Gentili envoie un détachement,

Ce général, retenu à Livourne par les vents contraires,

1797. ne peut mettre à la voile que le 28 octobre à 9 heures du soir, avec le commissaire du pouvoir exécutif Saliceti et le reste des refugiés et volontaires corses. Il échappe aux bâtiments ennemis aussi heureusement que le premier convoi, et atteint Bastia, le lendemain.

Les Anglais ne tenaient plus dans la baie de Saint-Florent que les hauteurs escarpées comprises entre la pointe de Mortella et la baie de Fornali,couvrant les embouchures des Fiume Vaghio et Santo. Gentili attaque vivement ces postes avec un millier d'hommes, le 3 novembre, les enlève et fait venir de Bastia deux obusiers pour foudroyer la flotte, forte de 22 vaisseaux, 12 frégates et 16 transports. Mais, le 4 à 2 heures du matin, tous ces bâtiments mettent à la voile. Des dispositions défensives sont prises aussitôt pour empêcher tout retour offensif de l'ennemi.

En 1797, Saliceti est remplacé par Miot, Gentili par Vaubois. Les fonctionnaires civils et militaires sont choisis en dehors des indigènes. Désormais la Corse ne sera plus séparée du territoire français, et, sous une administration intègre et désintéressée, les différents partis s'uniront dans l'amour de leur patrie d'adoption.

CHAPITRE III

CONCLUSION

L'armistice de Cherasco marque la fin des opérations dans les Alpes, le début de la célèbre campagne d'Italie. Les armements ayant commencé au printemps de 1792, il s'était écoulé quatre années, sans que l'un des deux belligérants eût réussi à franchir le majestueux rempart de montagnes qui sépare les bassins du Rhône et du Pô.

Cette lutte prolongée est d'autant plus intéressante, qu'elle relie les événements si extraordinaires de 1799 et 1800 à la longue série des guerres dont les Alpes ont été le théâtre avant la Révolution. La comparaison des projets conçus, des mouvements effectués et des combats livrés, à différentes époques, dans les mêmes lieux, offre de nombreux sujets de méditation, dont il suffira d'indiquer les plus importants.

Les affaires de l'Authion, en 1793, la manœuvre autour de Saorge, en 1794, les opérations de M. de Wins dans la Rivière de Gênes, en 1795, confirment l'exactitude de l'observation faite par Bourcet, rela-

tivement à l'inutilité et au danger des attaques de vive force, à la facilité et au succès des mouvements tournants, contre les fortes positions des montagnes. Un autre fait qui a frappé tout particulièrement les militaires de cette époque, c'est le peu de résistance qu'opposent les postes considérés comme les plus avantageux, quand l'assaillant s'est mis en mesure de surprendre l'ennemi.

Ainsi, la surprise, qu'implique également le mouvement tournant, apparaît comme le facteur le plus important dans la guerre de montagne. Pour qu'elle réussisse, il faut une entente absolue entre le chef et les troupes ; il faut, de la part des soldats, de l'énergie et de l'endurance, afin de supporter les longues marches de jour ou de nuit, par des sentiers dangereux, les bivouacs sans abri, sans feu, sur les plus hauts sommets ; il faut, de la part du général, une très grande rapidité de décision et de la souplesse d'esprit, de façon à ne jamais perdre de temps et à profiter de toutes les circonstances pour atteindre son but.

Si les qualités de la troupe peuvent s'acquérir par l'exercice et l'entraînement, celles du chef exigent une connaissance approfondie du terrain et des opérations dont il a été le théâtre antérieurement, une appréciation exacte du caractère de l'adversaire et des ressources de toute nature dont il dispose. Telles sont les études indispensables à tout officier qui veut être en état de faire agir judicieusement ses forces, soit dans l'offensive, soit dans la défensive.

Les campagnes du prince de Conti, en 1744, et du maréchal de Maillebois, en 1745, qui ont inspiré Bonaparte dans la rédaction du projet de 1794 et dans l'exécution des manœuvres de 1796, constituent, avec les mouvements de 1800, des modèles complets de guerre offensive. Elles prouvent que les Alpes peuvent être franchies facilement de l'ouest à l'est, que les plus grands succès ont été obtenus par l'emploi imprévu de chemins jugés impraticables, et que les forts d'arrêt sont un obstacle insignifiant, s'ils sont abandonnés à eux-mêmes.

Quant à la guerre défensive, Kellermann, dans la campagne de Savoie, en 1793, Masséna dans celle de Suisse, en 1799, Suchet sur le Var, en 1800, ont complété les beaux exemples laissés par Catinat, Berwick et Belle-Isle, au cours des guerres de la Ligue d'Augsbourg, de la Succession d'Espagne et de la Succession d'Autriche. Il en ressort que, pour être efficace, la défense d'un pays montagneux doit être essentiellement active, selon la définition de Bourcet, c'est-à-dire que les places les plus fortes et les positions les mieux retranchées n'ont de valeur qu'autant qu'elles servent de points d'appui aux prompts mouvements de réserves énergiquement conduites.

Il importe d'ailleurs d'être prêt à opérer offensivement ou défensivement, attendu que le genre de guerre est imposé au général par la politique. Rien de plus instructif à cet égard que de voir les autorités révolutionnaires suivre rigoureusement les mêmes

principes que Louis XIV. Comme le grand roi, le comité de Salut public sacrifie les armées des Alpes au profit des armées du Rhin.

De ces deux frontières naturelles de l'ancienne Gaule, la première, franchissable pendant six mois à peine, est beaucoup plus éloignée de la capitale que la seconde. Les attaques de la coalition y seront toujours moins puissantes, moins dangereuses surtout, que dans ces grandes plaines des Pays-Bas, de la Flandre, de la Champagne, du Palatinat, de l'Alsace et de la Lorraine, si favorables aux invasions. Aussi la conquête de la rive gauche du Rhin exige-t-elle plus de temps et de forces que celle de la crête des Alpes, et absorbe-t-elle d'abord presque exclusivement toute l'attention du gouvernement de la République jusqu'à la fin de 1794.

A ce moment, ces frontières naturelles étant conquises, la France propose la paix ; mais elle essuie un refus de l'Angleterre, maîtresse de la mer et insaisissable dans son île, ainsi que de l'Autriche, qui se sert des principautés impériales et du Piémont pour couvrir le siège de sa puissance, Vienne. C'est donc dans cette capitale qu'il faut aller la chercher cette paix, indispensable après les terribles événements des quatre années précédentes.

Or, si l'on peut y arriver, soit par le Danube, soit par le Pô, de part et d'autre de l'énorme massif central des Alpes qui abrite la Suisse, les ressources de l'Italie sont seules capables de suppléer à celles de la

France, de la Belgique et de la Hollande, successivement épuisées. Telles sont les considérations qui déterminent le Directoire à prononcer une vigoureuse offensive, par le riche pays lombard, avec l'armée d'Italie, qu'ont successivement renforcée les nombreuses troupes venues de l'armée des Alpes et de l'armée des Pyrénées.

Aussi bien les forces militaires de la nation ont peu à peu subi une transformation radicale, qui les met à même de réaliser, en 1796, le projet présenté, prématurément peut-être, dès 1794. Quoique bien faible et désorganisée, l'armée royale avait suffi, au début de la guerre, avec l'aide de quelques bataillons de volontaires. Mais on n'était parvenu à résister à la fois aux ennemis de l'extérieur et de l'intérieur qu'en recourant à la levée en masse.

Pour continuer à se défendre avec avantage, on était bientôt obligé d'*amalgamer* entre eux ces deux éléments si différents. La lutte se prolongeant encore, la mort et la désertion éliminaient de ce million d'hommes tous les incapables, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue moral. La condensation de ce *résidu*, sous les ordres des chefs distingués qui venaient de se révéler, devait naturellement produire une armée nationale douée de qualités exceptionnelles.

Ainsi, sous l'inéluctable pression des événements, la Convention avait forgé le plus puissant instrument de conquête et de despotisme, alors qu'elle avait eu le dessein d'organiser la nation armée,

pour sauvegarder la liberté de ses institutions et l'intégrité de son territoire.

Puissent ces enseignements nous être de quelque utilité dans les conjonctures actuelles! Puissent surtout ces souvenirs nous rappeler que, depuis près d'un siècle, les deux peuples latins ne se sont plus rencontrés sur les champs de bataille que pour y rivaliser, côte à côte, de courage et de vaillance, contre les oppresseurs ou les envahisseurs de leur patrie!

PIÈCES JUSTIFICATIVES

CAMPAGNES DANS LES ALPES PENDANT LA RÉVOLUTION

1794-1795-1796

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE, LE 1er GERMINAL, AN II.

Dumerbion, Général divisionnaire, commandant l'Armée d'Italie. — Kervéguen, Général divisionnaire, chef d'Etat-Major.

GÉNÉRAUX DE DIVISION	GÉNÉRAUX DE BRIGADE				
Masséna. Macquard.	Hilaire. Sérurier. Barquier.	Pierre. Lamy. Dujard.	Bonaparte. Cervoni. Hammel.	Bizanet. Parrat. Monleau.	Miolis. Lebrun. François Petitjean.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX			ADJOINTS AUX ADJUDANTS GÉNÉRAUX			
Rambaud. Clausade. Monnier. Frotier. Pelletier. Charton.	Jardin. Chaussey. Bénezet. Bertolosi. Aréna. Escale.	Vicose. Vabre. Langlois. Chabran Blanc. Vignolle.	Sornet. Falloi. Ballet Süe. Rouvière. Guerin.	Soulié. Fontanieu. Guillot. Bain. Dumas. Marast.	Recco. Gasco. Larmant. Paillès. Court. Bernard.	Vignieu. Niepce. Robert. Cantatoure. Razout. Lavallée.

DROITE

DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT
2e bat. de la 21e.........	707		1er bat. de la 46e........	814	Villefranche	2e Cie franche du 24 août	43	Châteauneuf
2 Cies du 3e bat. de la 21e.	155	Menton (907)	Dépôts divers...........	106	(920)	1re id. id.	51	La Roquette
1 Cie anti-barbets.......	45		Dét. du 2e bat. de la 46e.	37	Fort Montalban	2 Cies Sans-Culottes.....	137	St-Mart.-du-Var
Dét. du 3e bat. de la 100e.	133	Castellar	2e bat. de la 46e........	565	Château de Nice	Dét. du 3e bat. de la 129e.	42	Aspremont
Id.	129	Sainte-Agnès	3e bat. id.	505		3 Cies du 2e bat. de la 46e.	343	Saint-Laurent
Id.	129	Gorbio	1er bat. de la 56e........	858		Canonniers..............	50	(393)
3 Cies du 5e Hautes-Alpes	108	Roquebrune	3e bat. d'Infanterie légère	357		3e bat. de la 83e........	729	Antibes
1er bat. de la 21e........	655	Port-Hercule	3e Basses-Alpes.........	392		Cie Belande............	54	Vallauris
6 Cies du 3e bat. de la 21e.	499	ou Monaco	Bat. Chasseurs des Alpes	406	Nice (3,674)	1er bat. de la 23e........	423	Isles Marat ou
1 Cie de sapeurs.........	99	(1,253)	Guides..................	32				Ste-Marguerite
1 bat. du 10e régiment...	358	La Turbie	Gendarmerie Nationale..	180		Cie franche de Castellar.	16	
Dét. du 1er bat. de la 46e.	21	Eze	Artillerie de ligne.......	394		Dépôts divers...........	104	Grasse (120)
Id.	45	Montgros	Dét. du 1er bat. de la 56e.	73	Tourette	5e bat. Hautes-Alpes....	230	Fréjus
						TOTAL GÉNÉRAL....	10.024	

N° 1 (*Suite*)

CENTRE

DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT
2e bat. de la 100e	400	Camp de Colla-Bassa (1,162)	1 bat. de la 165e........	307	Coaraze	Sapeurs	63	Breil
2e bat. de la 56e	722		2 Cies du 3e bat. de la 22e.	169	Drap	166e demi-brigade.......	834	Camp de Brouis (1,997)
Sapeurs	40		Dét. du 1er bat. de la 102e.	42	Camp de Braus	2e bat. de la 102e.......	308	
2e bat. de la 101e	373	Moulinet (637)	3e bat. de la 99e	333	Sospel (665)	3e bat. id.	323	
Dét. du 3e bat. de la 22e.	264		1er bat. de la 102e	332		1er bat. de la 101e	410	
2e bat. de la 165e........	285	Lucéram (702)	1er bat. de la 99e........	288	Camp de Béolet (595)	Sapeurs	122	
3e bat. de la 84e	336		2e bat. id. ,.......	307		3e bat. de la 101e	400	Castillon (1,282)
2 Cies Grenad. des Alpes.	81		1er bat. de Grenadiers...	714	Breil (2,222)	2e Drôme...............	656	
3e bat. de la 22e	274	L'Escarène (817)	2e bat. id. ...	552		3 Cies Grenad. des Alpes.	226	
2e bat. de la 129e........	355		1er bat. de la 84e	337		17 Cies Canonniers Vres..	1.248	Détachés dans les divers postes
3e bat. de la 165e........	188		2e bat. de la 22e	619				
						TOTAL GÉNÉRAL....	11.908	

GAUCHE

DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT
4 Cies du 1er bat. de la 20e	457	Colmars	7 Cies de Grenadiers.....	442	Utelle (1,902)	1 Cie Grenad. des Alpes..	46	Levens
2 Cies du 3e Hautes-Alpes	163	Daluis	2e bat. du 35e Rt........	448		6 Cies du 1er bat. de la 129e	374	Gilette
Sapeurs des Alpes	73	Castellet	1er bat. de l'Ardèche....	488		2 Cies id.	147	Bonson
3 Cies du 3e Hautes-Alpes	215	La Croix	Bat. des Landes........	470		1 Cie du 2e bat. de la 83e	99	Revest
4 Cies id.	279	Puget-Rostang	1 Cie Chass. Marseillais..	26		4 Cies id.	381	Toudon
4 Cies du 1er bat. de la 20e et Vétérans.........	531	Entrevaux	1 Cie franche Corse......	28		2 Cies id.	178	Ascros
5 Cies du 2e bat. de la 20e	506	Rigaud et Thierry	Bat. de Grenadiers	695	Camp de Saint-Arnoux (1,595)	1 Cie Rre de Stabie......	52	Conségudes
1 Cie du 2e bat. de la 83e	98	Le Touet	3e bat. de la 129e	395		Dét. du bat. Rre de Grasse	51	Les Ferres
3 Cies du 2e bat. de la 20e	317	Villars	2e bat. de la 84e........	242		5 Cies du 3e bat. de la 56e	440	Bouyon
4 Cies du 3e bat. de la 20e	271	Massoins	3 Cies du 3e bat. de la 165e	125		2 Cies Rres de Saint-Paul.	146	Bezaudun
4 Cies id.	257	Malausséna	Sapeurs	88		1 bat. de la 83e	830	Le Broc (883)
3 Cies Grenad. des Alpes.	154	Figaret	1er bat. de la 100e	361	Levens (484)	1 Cie du bat. Rre de Grasse	53	
Bat. de Chasseurs......	543	Figaret et Blaquet	Cie franche n° 2.........	123		3 Cies du 3e bat. de la 56e	274	Carros
						TOTAL GÉNÉRAL....	10.066	

Archives de Breil, nos 77 et 91 k. **No 2** Savourge, le 8 avril 1794.

RAPPORT DES TROUPES QUI SONT DANS LE COMTÉ DE NICE

Nombre de Bataillons	Désignation des corps	Présents et capables de marcher						Note pour le nombre de files		
		Force non armée	Officiers de l'État-Major	Officiers	Sergents	Caporaux et soldats	Total	Hommes qui sortent sous les armes	Files	Hommes
2	Grenadiers royaux.....	16	4	27	20	620	687	671	206	2
2	Turin	50	2	21	26	610	709	659	203	1
2	Nice..................	40	2	10	12	303	361	327	101	»
2	Montferrat	63	4	25	30	662	784	721	220	2
2	Asti..................	21	3	15	21	539	629	578	179	2
2	Pignerol..............	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1	Mondovi...............	24	1	10	8	116	159	135	38	2
2	Oneille	53	2	17	20	380	472	419	126	2
1	Pionniers.............	42	1	11	8	443	505	463	147	2
2	Peyer-im-Hoff	63	3	15	24	400	505	442	133	1
1/2	Chasseurs-carabiniers ..	60	»	4	3	160	173	167	53	1
1	Corps Franc...........	20	1	4	5	295	325	305	98	1
1	5e Grenadiers.........	35	1	13	10	275	334	299	91	2
1	1er Chasseurs.........	25	1	12	13	238	289	264	79	1
	TOTAL.....	488	25	184	200	5.041	5.938	5.450	1.680	19

Nota. — Cet état devait être joint à la lettre portée par M. de Malausséna au général Colli, lors de son arrivée à Tende, dans la nuit du 8 au 9 avril.

RÉPARTITION DE DÉTAIL DE CES TROUPES

1° BELVEDÈRE

1 bataillon de Mondovi, 1 centurie d'Oneille, Volontaires du comte de la Roque, Volontaires d'Asti et Milices.

2° AUTHION

5e bat. de Grenadiers, 1er bat. de Montferrat, 2e bat. de Peyer-im-Hoff, 1er bat. de Pionniers.

3° AUTA (Vote)

2e bat. de Montferrat.

4° BÉOLA

1 centurie de Turin.

5° MAGLIA

Chasseurs-carabiniers et Milices.

6° MARTE

1er bat. des Grenadiers royaux, 1er bat. d'Asti, 1er bat. d'Oneille, 1 centurie de Turin.

7° SAVOURGE (Saorge)

2e bat. des Grenadiers royaux, 2e bat. de Turin, 2e bat. de Nice, 1er bat. de Peyer-im-Hoff, Volontaires Pandini et Milices.

8° COL ARDENT

2e bat. d'Asti, 1er bat. de Pignerol, Corps franc.

9° TANARDE

1er bat. de chasseurs, 2e bat. de Pignerol, Milices de la Briga.

10° TENDE

1er bat. de Nice.

Signé : DELLERA.

Archives de la Guerre. N° 3 30 janvier 1794.

Extrait du système général des opérations militaires de la campagne prochaine par Carnot, le 11 pluv., an II de la Rép.

. . . .

La chaîne des Alpes, qui vient après le cours du Rhin, présente les mêmes difficultés à l'agresseur et les mêmes avantages à celui qu'on attaque. C'est donc encore une portion de la frontière sur laquelle on ne doit agir offensivement que dans les gorges qui offrent quelques passages praticables à l'ennemi, comme le Petit Saint-Bernard et les deux monts Cenis, postes dont il est essentiel de s'emparer.

L'entrée en Piémont par cette chaîne de montagnes, qui la sépare du mont Blanc, serait d'abord très difficile par le défaut de chemins, et, de plus, quand on les aurait franchies, il faudrait entreprendre le siège de Suze, avant d'arriver à Turin; or cette ville est très forte et, pour peu qu'elle fît résistance, les neiges nous couperaient nos communications et nous ne pourrions plus ramener notre artillerie, qui deviendrait la proie de l'ennemi.

Si donc on veut attaquer le Piémont, c'est par le département des Alpes-Maritimes, en prenant d'abord Oneille, qui empêche tout secours de la part des ennemis, toute communication avec la Sardaigne, et qui nous facilite l'arrivage des subsistances pour nos armées par la rivière de Gênes. Ces motifs devront déterminer le comité de Salut Public à ordonner l'attaque d'Oneille, d'où il nous sera facile ensuite d'entrer en Piémont, en prenant à revers le poste de Saorgio et mettant le siège devant Coni.

La prise d'Oneille nous donnera encore l'avantage de décider probablement en notre faveur la Rivière de Gênes et de chasser l'ennemi de la Corse, en lui ôtant une communication qui lui sert de point d'appui et alimente ses forces.

L'armée d'Italie a un très grand développement de côtes à garantir et une grande masse tendante au fédéralisme à contenir. Il serait donc à souhaiter qu'on pût l'augmenter, ce qui pourrait se faire aux dépens de celle des Alpes, si l'expédition du mont Saint-Bernard et du mont Cenis était faite.

. . . .

Archives de la Guerre. **N° 4** 14 février 1794.

APERÇU DES APPROVISIONNEMENTS EN GRAINS DE L'ARMÉE D'ITALIE

DÉSIGNATION DES LOCALITÉS	BLÉ	ORGE
A Nice, en magasin	25.000	7.000
En décharge	19.000	
Villefranche	21.000	
Antibes	3.600	
Monaco	1.200	
Cannes	3.000	
Fréjus	5.600	500
La Bordighère	8.000	
En route	10.500	2.200
En charge dans la Rivière de Gênes	23.000	
La commune de Nice a versé	12.500	2.000
Id. de Grasse id.	17.500	6.400
TOTAUX	149.900	17.100

Total général : 149,900 qx de blé et 17,100 qx d'orge, qui produisent 140,000 qx de farine et assurent à 40,000 hommes des vivres pour plus de trois cents jours.

Il y a de plus des traités et des ordres donnés et en pleine activité pour environ 50,000 qx par mois et qui peuvent aisément aller au double au moyen des achats journaliers.

Il faut calculer, en y comprenant toutes les communes des départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes, sur une consommation au moins d'environ 5,000 qx par jour et sans doute il faut s'attendre à voir porter cette consommation, par les besoins des départements du Gard et de l'Hérault, jusqu'à 6,000 qx par jour.

L'Italie seule peut les fournir et le port de Gênes est le seul qui nous soit ouvert. Il faut cependant, pour pouvoir en extraire cette masse, fouiller dans tous les ports et de plus parcourir les côtes Barbaresques et tout le Levant.

Ces besoins effrayants, cette position et les conséquences funestes d'une famine dans le Midi, doivent déterminer les fonds et une prompte acceptation des dispositions sur le trésor national.

On observera qu'il faudrait 60 à 80 mille livres en numéraire par jour et que l'on n'en reçoit pas un sol de Paris.

Lorsque j'ai jeté ces réflexions sur le papier, je n'avais pas encore reçu l'arrêté du comité de Salut Public. Je ne saurais taire qu'il m'a rempli d'un véritable effroi, en m'ordonnant de puiser les vivres de l'armée dans les départements que je suis forcé d'alimenter. Il me prouve qu'on l'a laissé dans une ignorance bien fatale sur le véritable état des choses et je ne suis plus étonné de voir l'indifférence avec laquelle on traite les dispositions faites à Gênes par les agents de la République et des subsistances sur la trésorerie nationale.

Il est cependant d'une importance grave que le comité de Salut Public, ainsi que le comité des subsistances, aient une connaissance exacte du véritable état des départements du Midi.

Il faut qu'il sache que, depuis Montpellier jusqu'à Menton, il n'existe plus d'autre pain que celui fait avec les grains que je délivre ;

Que probablement je serais forcé d'alimenter six cent mille âmes jusqu'à la récolte ;

Que la ressource de Gênes peut suffire à la nourriture de l'armée, mais qu'il faut, pour sauver le Midi de la famine, que je parcoure tous les ports de la Méditerranée ;

Que, pour les opérations dans le Levant et chez les Barbaresques, il faut envoyer des fonds d'avance, que je serais même forcé d'avoir recours aux pavillons ennemis ;

Qu'enfin il faut déployer une activité peu commune, beaucoup d'industrie et de grands moyens de fonds, pour pouvoir tirer de tant de pays ennemis et amis les masses énormes de grains nécessaires aux besoins des départements qui viennent puiser ici.

Je dois observer à ces mêmes comités qu'en vendant les grains au commerce des départements au taux du maximum, le sacrifice que la République fait est énorme. Car la charge de blés que les départements payent 35 livres, coûte au moins 180 et la charge d'orge vendue à 25 coûte depuis 90 jusqu'à 110. Il faut actuellement 2,000 charges de blés par jour.

Si nous enlevions Oneille et Loano, ce qui serait assurément chose facile, nous aurions toutes les denrées de 15 à 20 francs meilleur marché. Les corsaires de ces deux repaires de brigands troublent la navigation des Génois d'une manière incroyable et la République de Gênes est sur ce point d'une indifférence bien blâmable.

Nous ne craignons ni les Anglais, ni les Espagnols, parce que le cabotage se fait le long des côtes. Mais ces coquins d'Oneille ont de petits bâtiments armés qui rasent la côte, enlèvent ce qu'ils rencontrent, partagent le butin dans la première anse qu'ils rencontrent et brûlent le bâtiment sans autre forme de procès.

Je dois encore observer que, n'ayant reçu qu'un petit secours de 300,000 livres en numéraire aux étrangers, j'ai été forcé d'en acheter et que, dans un pays comme celui-ci, ainsi que dans le département du Var, où il n'y a encore aucun esprit public, j'ai été obligé de passer par les mains des juifs (c'est en cela que consiste la majeure partie de la perte que la République fait dans ce moment).

J'avais proposé quelques mouvements révolutionnaires pour obtenir de la terreur ce que ces prétendus patriotes refusaient à la patrie. Mais on n'a pas voulu me les permettre. J'ai également voulu diminuer cette perte en faisant tirer de Gênes sur Paris. Mais, si on ne veut pas payer à Paris, il faut renoncer à cette économie et, ce qui est pire, ne plus compter sur aucun approvisionnement.

Je soumets toutes ces données à la sagesse des deux comités et je les conjure de prononcer sans délai sur les questions qui en résultent. Je le répète sans cesse, le salut du Midi en dépend et il n'y a pas un instant à perdre.

Nota. — Cette pièce, non signée et non datée, ne peut être que la minute d'une lettre de Haller, agent en chef des subsistances, adressée aux administrateurs des subsistances, le 26 pluviôse, an II. Dans une seconde lettre du 28, Haller rappelle celle du 26, dont l'importance est capitale.

Archives de la Guerre. **N° 5** 9 mars 1794.

MINUTE

—

Le Comité de Salut Public, délibérant sur la situation de l'armée d'Italie, considérant que les forces, qui avaient été destinées pour la Corse après la reprise de Port la Montagne, ne peuvent remplir leur destination à cause des forces maritimes supérieures des ennemis dans la Méditerranée, arrête :

Article Ier. — Les six mille hommes qui étaient destinés pour la Corse seront réunis à l'armée d'Italie.

Art. 2. — Six mille hommes des forces qui se trouvent à Commune-Affranchie recevront également ordre de se rendre sans délai à la même armée.

Art. 3. — Les représentants du peuple envoyés près de l'armée d'Italie enverront en Corse, et particulièrement à Calvi, les différents secours que les circonstances pourront rendre praticables (*sic*).

Art. 4. — Il sera fait le plus promptement possible une expédition dont l'objet est la prise d'Oneille.

Art. 5. — Les troupes destinées à cette opération seront au nombre de dix-huit à vingt mille, qui s'embarqueront à Nice, avec les approvisionnements nécessaires, et débarqueront à Oneille, dont elles feront le siège aussitôt. Le Ministre de la marine prendra les mesures les plus expéditives à ce sujet. Les troupes françaises n'occuperont du territoire Génois que ce qui se trouvera absolument indispensable pour l'expédition.

Art. 6. — Toutes les tartanes qui se trouvent armées aux ports d'Agde et de Cette se rendront sur-le-champ à Port la Montagne.

Art. 7. — Saliceti se joindra aux autres représentants du peuple près l'armée d'Italie pour suivre de concert l'expédition.

Carnot, — C. A. Prieur.

19 ventôse, seconde année de la République une et ind.

Archives de la Guerre. | N° 6 | Classé au 5 avril 1794.

ARMÉE D'ITALIE — EXPÉDITION PROJETÉE — ORDRE DE BATAILLE

Général commandant en chef de l'expédition : Masséna.

GAUCHE	CENTRE	DROITE
Hammel, général de brigade. Lebrun, général de brigade. Pijon, chef de brigade. Le Blanc, adjudant général chef de brigade.	La Harpe, général de brigade. Cervoni, chef de brigade. Vabre, adjud. gén. chef de brigade. Clausade, adjudant général, chef de bataillon. Monnier, adjud. gén., chef de bat., chef de l'État-Major. Chabran, adjud. gén. chef de bat. Bertolosi, adjud. gén. chef de bat. Rusca, chef de bataillon.	Mouret, général de division. Brulé, général de brigade. Arena, adjud. gén. chef de brigade. Arnoux, adjud. gén. chef de bat. St-Hilaire, adjud. gén. chef de bat.
2e bat. d'Infanterie légère... 500 1er bat. Grenadiers.......... 750 56e demi-brigade............ 2.500 3e bat. des Hautes-Alpes.... 680 1re compagnie franche Corse. 25 Guides..................... 4 Total..... 4.450	INFANTERIE 5e bat. Grenadiers.......... 750 118e demi-brigade.......... 1.755 3e bat. de la 46e demi-brigade.......... 906 5e bat. des Alpes.......... 550 1er bat. de la 46e demi-brigade.......... 760 1 détachement de Gendarmerie.......... 30 1 détachement du 14e rég. de Chasseurs à cheval.......... 20 Guides.......... 4 Total..... 5.275 RÉSERVE François, général de brigade. — Langlois, adj. gén. chef de bat. 21e demi-brigade.......... 2.000 99e demi-brigade.......... 936 2e bat. de la 46e demi-brigade.......... 892 3e bat de la 100e demi-brigade.......... 312 Total..... 4.140	3e bat. d'Infanterie légère... 500 19e demi-brigade........... 2.375 3e bat. de la 101e demi-brigade 375 1er bat de la 101e demi-brig.. 415 117e demi-brigade.......... 2.181 Guides..................... 4 Total..... 5.850
Aymé, ingénieur. 3 compagnies de Sapeurs. Ponts. — Menuisiers.	Rouziès, ingénieur. 3 compagnies de Sapeurs.	Woters, ingénieur. Ambulance. Bagages.

N° 6 (*Suite*)

RÉSERVES D'ARTILLERIE POUR MARCHER AVEC LES COLONNES

1° Division de Saorgio

2 pièces de 3 160,000 cartouches 10,000 pierres à fusil Plus 2 pièces de 4 qui partiront de Menton } Se réunissent à Sospel.	Cap. Pernetti. 1 Conducteur de charrois. 75 Canonniers.	75 Mulets. 25 Charretiers. 1 Conducteur. 1 Brigadier.

2° Première Colonne du Tanaro

80,000 Cartouches. 8,000 Pierres à fusil.	1 Com[t] de charrois. 5 Canonniers.	23 Mulets. 11 Charretiers. 1 Brigadier.

3° Deuxième Colonne du Tanaro

2 Pièces de 3. 120,000 Cartouches. 12,000 Pierres à fusil.	Cap. Kevignan. 1 Cond[r] de charrois. 24 Canonniers.	50 Mulets. 20 Charretiers. 1 Brigadier.

Un Equipage de Pont.

4° Camp de Réserve

200,000 Cartouches. 20,000 Pierres à fusil.	1 Com[t] de charrois. 16 Canonniers.	80 Mulets. 20 Charretiers. 1 Conducteur.

5° Première Colonne d'Oneille

80,000 Cartouches. 8,000 Pierres à fusil.	1 Conducteur. 5 Canonniers.	33 Mulets. 11 Charretiers. 1 Brigadier.

6° Deuxième Colonne d'Oneille

6 Pièces de 4. 4 Pièces de 8. 4 Obusiers de 6 p. 160,000 Cartouches. 16,000 Pierres à fusil.	Monfort, chef de Brigade. Reboul, Adj. Génér. Gassendi, Directeur. 5 Conducteurs. 348 Canonniers.	464 Mulets. 1 Chef de Division. 4 Conduct. en 1[er]. 5 id. en 2[me]. 9 Brigadiers. 155 Charretiers.

TOTAUX { 1 Chef de Brigade — 473 Canonniers — 725 Mulets — 1 Chef de Division — 13 Brigadiers — 22 Conducteurs — 242 Charretiers.

Train de Siège

2 Pièces de 24. 4 — de 12. 6 — de 16.	3 Mortiers de 8. 2 — de 10. 5 obusiers.	Carrière, Adj. gén. 1 Officier du parc. 1 Conducteur. 125 Canonniers.

Dépôts de Cartouches

Colmars..	100.000		Brouis	100.000
Entrevaux	300.000		Sospel	400.000
Broc	70.000		L'Escarène	200.000
Gilette ...	40.000		Moulinet	20.000
			S[t]-Arnoult........	20.000
Nice......	800.000	Ce dépôt servira à fournir les cartouches de réserve.	Utelle...........	50.000
			Levens..........	60.000
Monaco ..	600.000			
Castillon..	100.000		*Report*.....	2.010.000
TOTAL.	2.010.000		TOTAL GÉNÉRAL.	2.860.000

Archives de Breil, pièce n° 71.

N° 7

Précis des rapports un peu plus essentiels que j'ai adressés au quartier général depuis le 6 avril jusqu'au 10 mai.

Le 5 avril au soir, le nommé Charles Boutin, émissaire que j'étais accoutumé d'envoyer à Nice, arriva et me rapporta que le lendemain les Français nous auraient attaqués sur tous les points et, pour ce qui me concernait, il me dit qu'ayant trouvé les chemins du Cirol (Siruol) trop mauvais, ceux d'Utelle se rendraient au Figaret, que la force qui m'attaquerait serait de trois mille hommes environ, qu'ils attaqueraient en même temps le Pical, la Cerisière et Gaudissart. Par bonheur, j'avais, deux jours auparavant, établi les volontaires de Nice et les meilleures milices au Sueil. J'écrivis donc aussitôt à M. le comte de la Roque afin qu'il fût sur ses gardes, l'avertir de porter ses volontaires et ses meilleures milices au Sueil et l'assurai que, tranquille sur le Cirol, je l'aurais secouru ; je mandai à M. Cavagnoli à Roquebillère d'envoyer cinquante hommes de plus à Somma Longa, pour soutenir la retraite de ceux de la Cerisière, au cas qu'ils seraient forcés, et cinquante hommes de plus au Cirol à tout événement. De mon côté, j'envoyai un renfort au Flaut. A 2 heures après minuit, je reçus un exprès de M. le lieutenant-colonel Testoris, qui m'écrivait les mêmes choses que m'avait rapportées le Boutin, m'ajoutant que les troupes d'Utelle étaient parties pour Figaret. Je répondis au sieur Testoris de monter aussitôt au Cirol et de porter ses milices vis-à-vis du Breck d'Utelle.

A peine avais-je fini cette lettre que j'entendis donner le signal au Pical. Tranquille sur le Cirol, je pris aussitôt mon parti et fis prendre les armes à ma troupe (2me bataillon de Mondovi et milices). Je laissai à Belvédère une compagnie d'Oneille ; j'envoyai les milices avec quelques volontaires par le grand chemin de Lantosque, persuadé que les Français forceraient le Pical et s'en empareraient et, avec le bataillon de Mondovi, je pris mon chemin à demi-montagne du côté de Somma-Longa [1], pour aller dégager la Cerisière, que je voyais être vivement attaquée ; parce que, si je perdais ce poste, il me fallait me restreindre à Belvédère.

Les Français forcèrent, en effet, le Pical et entrèrent à Lantosque. Pendant ce temps, j'avançais toujours à demi-montagne, tambour battant ; je dépassai Lantosque. Arrivé devant la Cerisière, j'envoyai M. le chevalier Montaud, avec un petit détachement de mon bataillon et des milices que j'avais ramassées en chemin de celles qui avaient été forcées au Pical, pour secourir la Cerisière, et je filai au dessous avec le bataillon ; je dépassai la Cerisière, me plaçai sur une butte, qui est entre Saint-George et la Cerisière où, me trouvant aussitôt en bataille, je fis faire une décharge générale sur les Français qui attaquaient la

1. En partant de Belvédère, qui était le quartier général du marquis Colli.

Cerisière. J'étais précisément derrière eux. Mon arrivée et cette subite décharge les ébranla. En ce moment, ils virent arriver sur le sommet M. le chevalier Montaud qui, les voyant titubant, au lieu de prendre le chemin de la redoute, marcha droit à eux. Je fis aussi un mouvement en avant et recommençai mon feu. Alors le désordre se mit parmi les Français et la Roque, profitant de ce moment, sauta des retranchements avec une partie de ses volontaires et de ses milices et fondit sur les Français, qui prirent aussitôt la fuite. Pendant ce temps-là, presque toutes les milices chassées du Pical m'avaient joint.

Je vis donc que les Français fuyaient, filant par ma gauche, poursuivis par la Roque, sa troupe, Montaud et son détachement. Je vis que ceux qui attaquaient Gaudissart et qui les poussaient déjà avec vigueur, avaient abandonné soudainement l'attaque et venaient vers Saint-Arnoux, de même que ceux qui étaient dans Lantosque en sortaient et venaient rapidement vers le Pical, suivis par mes volontaires et milices. Alors, craignant que ceux qui venaient à Saint-Arnoux et au Pical ne m'enveloppassent, je fis filer les milices que j'avais rassemblées vers la hauteur de N.-D.-des-Anges, et marchai moi-même le plus rapidement possible vers Pical. Je ne pus prévenir les Français qui y arrivèrent avant moi. Je ne m'arrêtai pas à cela ; je marchai droit à eux avec la plus grande partie de ma troupe, ayant envoyé M. de Rosa avec un petit corps pour les prendre à droite, pendant que les volontaires et milices qui les avaient suivis, venant de Lantosque, les poussaient à gauche. Cela venait à merveille ; nous les chassâmes du Pical et les poussâmes jusqu'au Ciastelard. Là, soutenus par ceux qui étaient venus de Gaudissart, ils se reformèrent. Je fis dire à la Roque, qui était au bas du Ciastelard, de monter par la droite ; le reste des milices monta par la gauche et nous marchâmes de front. Là, le combat fut d'autant plus opiniâtre que les Français étaient protégés par leur canon. Cependant, nous les forçâmes à prendre la fuite et je les laissai poursuivre jusqu'aux retranchements de Saint-Arnoux et de Figaret par les volontaires et milices, pendant que je restais ferme en bataille sur le Ciastelard. Je restai là jusqu'à 3 heures après-midi, c'est-à-dire deux heures après le combat, et enfin je me retirai.

Il est assuré que les Français étaient au nombre de près de trois mille. De notre côté, j'avais le bataillon de Mondovi qui, non compris les gardes, pouvait être de deux cents hommes, cent volontaires de Nice et environ six cents milices. Les Français eurent plusieurs officiers de tués et un fait prisonnier, qui mourut vingt jours après à Roquebillère, une cinquantaine de soldats tués et l'on dit plus de cent blessés, et douze soldats faits prisonniers presque tous blessés, dont sept moururent dans le jour ou le lendemain et les cinq autres furent envoyés au quartier général. Nous avons vingt-quatre ou vingt-cinq hommes entre morts et blessés ; mais je ne saurais dire au juste.

J'avais oublié de dire que, dès le commencement du combat, j'avais envoyé ordre aux milices de la Boléna de monter par . . . . . au secours de Gaudissart, ce qu'ils exécutèrent avec autant d'intelligence que de bravoure. Presque tous les officiers de milices se distinguèrent le major Otto et son fils, Cratiri (?) tous les deux, Saint-Antonin, Léa, Mondo, Spinetta et M. de Montaud, de Risau et de Fausson du

Mondovi. Mais rien n'égale le courage, le sang-froid et l'intelligence que fit voir le brave comte de la Roque. C'est à sa fermeté qu'est dû le succès de cette journée. S'il n'avait tenu, comme il a tenu à la Cerisière, c'en était fait de lui et de mon bataillon, qui difficilement aurait pu se retirer, parce que je m'étais engagé un peu trop avant. Le jeune Crespeo, volontaire du Mondovi, reçut un coup de feu à la tête au commencement de l'action. Il n'y eut pas moyen de le faire retirer jusqu'à ce qu'un second coup de feu le mît entièrement hors de combat.

Le lendemain ou le surlendemain, je reçus ordre de S. E. M. le général Colli d'inquiéter et de harceler l'ennemi autant que possible; ce que j'exécutai journellement et même avec quelque avantage. Il ne vaut cependant pas la peine de parler de ces petites affaires, qui n'étaient au fond que des fusillades, qui n'aboutissaient qu'à quelques blessés ou pris de part et d'autre. Le 18, cependant, l'affaire fut plus sérieuse. — *Signé :* Marquis Colli.

Archives de Breil, pièce n° 68. **N° 8** 9 avril 1794.

Extrait de la relation de M. le capitaine de Maulandi. Prise du poste de la Tanarda.

. . . .

Ensuite des ordres reçus, le capitaine Maulandi rassembla, le matin du 9 avril, cent volontaires tirés du corps franc, des régiments de Pignerol et d'Asti et de la compagnie des milices de la Brigue. Les distributions des munitions et de l'eau-de-vie ayant entraîné des lenteurs, cette troupe ne put partir pour la Tanarda qu'à 7 heures et demie. Elle fut suivie de près par le corps franc commandé par le major comte d'Ison, qui avait ordre de la soutenir dans son attaque.

Les renseignements que le capitaine des milices de la Brigue, le chevalier de la Caynée, avait donnés sur ce poste la veille, engagèrent le capitaine Maulandi à lui confier une partie de ses milices et quelques volontaires, en lui ordonnant de s'emparer de la pointe de Grai, sur la gauche de la Tanarda, et de fondre d'en haut sur l'ennemi. Le chevalier Saluggia, sous-lieutenant des chasseurs de Lombardie, et M. Alberti, sous-lieutenant de Suse, ont été chargés de conduire une autre petite colonne pour couper le Barracon et la retraite aux Français, que le capitaine de Maulandi se réservait d'attaquer de front, par le chemin du col, avec le reste de ses volontaires.

La journée fut des plus affreuses ; une tourmente des plus fortes, un brouillard des plus épais empêchèrent d'arriver plus tôt de deux heures après-midi aux environs de ce poste ennemi, où ayant séparé les différentes colonnes, en leur donnant des guides tirés des bas-officiers de la compagnie de la Brigue, ayant surtout recommandé à tout le monde de ne point faire de coups de feu, de marcher à l'arme blanche, en faisant de grands cris, au signal de deux coups de feu qu'on aurait tirés sur la sentinelle avancée, on se remit en marche. Le brouillard

ayant caché la vue de cette troupe, la sentinelle ne cria le « qui vive » qu'à la portée de pistolet.

Elle fut aussitôt tuée par les tireurs destinés à cette opération et, les cris s'étant élevés des différentes colonnes, qui s'ébranlèrent à la course de tous côtés, on détruisit dans peu de minutes, à l'arme blanche, tout ce qui tenta de se rallier et faire de la résistance, en faisant quinze ou seize prisonniers, y compris le commandant du poste. Les officiers commandant les colonnes, se distinguèrent très fort par leur bravoure personnelle, en donnant l'exemple au soldat de courir sur l'ennemi et d'enfoncer à l'arme blanche tout ce qui présentait de la résistance. Le cadet du corps franc, le comte de Forbin, s'y distingua, en tuant de sa main un homme qui avait couché en joue sur lui et sur le capitaine Maulandi, qui était à son côté. Le volontaire Cornillon, ainsi que plusieurs bas-officiers et soldats du corps franc, le caporal des chasseurs de Lombardie, Subri, un sergent d'Asti, donnèrent des marques de valeur par des combats corps à corps qu'ils eurent à soutenir contre des ennemis, qui se défendaient encore.

Le corps franc suivit de très près les volontaires, de manière qu'à peine avait-on dispersé les Français, on le vit paraître sur le col. Il s'étendit sur la gauche jusqu'à la pointe de Grai, faisant face à la descente de la Tanarda. Le capitaine Maulandi, après avoir envoyé au Barracon le chevalier de Saluggia pour rallier sur ce point les volontaires qui s'étaient éparpillés sur les fuyards pour faire des prisonniers, se porta auprès du major comte d'Ison, auquel il annonça qu'il avait amené quinze paysans de la Brigue pour couper du bois, afin qu'on pût faire beaucoup de feux, pour en imposer à l'ennemi et chauffer la troupe pendant la nuit ; qu'en attendant, il allait partir pour solliciter, auprès du général, des renforts de troupes et des travailleurs pour fortifier ce poste et le rendre tenable au grand nombre d'hommes nécessaires à sa défense. Le major répondit au capitaine que la tourmente était si forte qu'il n'était pas possible de bivouaquer dans ce poste pendant la nuit, sans s'exposer à quelque scandale de la part des soldats. On fit faire un à droite à la troupe et l'on se mit en devoir de se retirer. Le capitaine Maulandi fit tous ses efforts pour y retenir du monde, en promettant jusqu'à trois livres par tête aux milices, volontaires et autres du corps franc qui auraient voulu rester. Il pria encore le major d'Ison d'y laisser un officier avec un détachement de son corps pour y contenir et garder le poste et deux nombreuses compagnies de milices de Dolceacqua, qui ne faisaient que d'arriver, ce que ledit major promit de faire.

Le capitaine Maulandi partit ensuite pour faire sa relation à la Brigue et y recevoir les ordres ultérieurs du général Colli, concernant l'occupation de ce poste important. Il plaça le régiment de Pignerol, qu'il rencontra en chemin, sur les hauteurs de la Preya qui, étant en partie découvertes de neige, permettaient à cette troupe de s'y camper. Il assigna le même camp provisoire au corps franc, en le chargeant d'établir des postes avancés ou du moins de fortes et fréquentes patrouilles sur la hauteur de Linaires, qu'ensuite le général lui fit occuper. Mais quelle fut sa surprise lorsque, après avoir donné ces dispositions, il vit arriver de la Tanarda une foule de milices et de volontaires de tous les corps et qu'il sut qu'elle avait été entièrement

évacuée ; que même les Français, sans coup férir, s'y étaient rétablis. Il ne manqua pas de proposer au général Colli de la réattaquer dès le lendemain avec de plus grandes forces, en s'offrant de nouveau pour diriger l'expédition. Ce général lui répondit que *la troupe avait besoin de repos*, qu'en attendant, pour le lendemain, il l'avait destiné à aller faire les postes à Col Ardente et prendre des nouvelles de la position du général d'Argenteau, au Pont de Nava.

. . . .

Archives de Breil, n° 89. **N° 9** Du 23 au 27 avril 1794.

Billets originaux du capitaine de Maulandi à S. E. M. le général baron Colli.

N° 10. — Les ennemis paraissent être restés en nombre à leurs postes ; ils ont envoyé une grand'garde vers leur gauche..... M. le comte d'Ison ayant représenté qu'il ne pouvait pas rester avec son corps sur la Marta, au bivouac, à M. le comte Radicati, celui-ci lui ordonna de se replier, en laissant une garde de 100 hommes, qu'on relèvera souvent pendant la nuit. J'ai l'honneur d'envoyer la note ci-jointe des provisions nécessaires pour les travailleurs et pour le corps franc et bataillon de Tortone, qui resteront cette nuit ici, où j'attendrai les ordres de V. E.

De la cime de Fels, ce 23, à 7 h. 1/2 du soir.

N° 12. — J'ai reçu l'honneur de vos ordres de cette nuit. Le bataillon du corps franc et celui de Tortone ont bivouaqué cette nuit à la redoute, ayant un poste avancé de 100 hommes à Marta. J'ai demandé aux milices-guides où se trouve le bois de *Cima*, où Votre Excellence m'ordonne de faire ouvrir un chemin. Ils ne connaissent aucun bois de cette dénomination, n'y ayant que les bois dits de *Fels*, derrière, les bois de *Mappa*, en avant sur la droite, et les bois de *Sanson* sur la prolongation de la gauche. J'enverrai cependant des milices avec une quarantaine de travailleurs vers lesdits bois de *Sanson* pour ouvrir le chemin aux chasseurs qui doivent venir de Colle Ardente. Cette nuit, les Français ont fait beaucoup de feux à leurs postes avancés. Ce matin, à l'aube, nous avons remarqué un renfort qui défilait vers la *Porte-Bertrand*. Au reste, rien de nouveau.

De la tête de Fels, ce 24 avril 1794, 5 h. 1/2 du matin.

N° 14. — J'ai reçu l'honneur de vos ordres : je les ai communiqués à Bonneaud. Nous disposerons notre monde pour bien recevoir l'ennemi, s'il se présente. Le bivouac de la nuit passée et les travailleurs de ces deux derniers jours ont consommé en grande partie l'*eau-de-vie*. Je supplie V. E. d'en faire apporter *6 charges* pour que la troupe ne

manque pas de cette boisson. Les travailleurs, que j'ai requis à M. le comte Radicati, ne sont pas arrivés, peut-être pour les raisons que j'eus l'honneur d'indiquer dans mon rapport d'hier au soir. L'on tiendra à outrance à Marta. Je supplierai V. E. de vouloir bien envoyer tous les paysans qu'on pourra trouver pour travailler derrière nous au chemin qui, par le *bois Leno* et *col Geron*, va à la Croix, et de me donner des ordres, si elle juge que tout le monde s'établisse sur cette position, comme j'eus l'honneur de proposer à V. E. L'importance de ce poste et l'annonce de cette attaque me font désirer toujours plus les deux bataillons d'élite que j'ai marqués hier à V. E.

De Fels, à 3 h. 1/2 après minuit, le 25.

N° 15.— Les patrouilles de la nuit ayant rapporté que, les patrouilles ennemies s'approchant de nos postes, ils parlaient *du coup qu'on doit faire*, j'ai envoyé la force de 400 hommes à peu près tirés de la garde, du renfort et du corps franc, pour occuper les points essentiels de la position de Marta, en surveillant sur la droite à la Barcona, avec ordre d'y prévenir l'ennemi, en s'y portant en cas de mouvement de ce côté. Le reste du corps franc, 100 travailleurs de Pignerol, je les tiendrai avec le reste de la troupe en échelon sur la pente gauche de Marta, pour filer par la droite et renforcer toute la position en cas d'attaque, sans être en vue mal à propos de l'ennemi, qui n'a pas encore fait le moindre mouvement. Ce grand calme cependant m'est suspect; peut-être est-il en suspens pour deviner nos mouvements. J'ose réitérer à V. E. qu'il me paraît urgent d'occuper en force cette position, qu'il me faudrait le renfort des troupes d'élite dont je lui ai parlé, que j'attends des ordres pour cela, que je la supplie de faire dans ce cas transporter à ce poste 100 pics et 200 pelles, ainsi que les paysans pionniers, pour aider à l'ouvrage. Il n'est pas douteux que l'ennemi ne comprenne l'importance de cette position ou celle que nous y avons mis ces jours derniers. Ils sont venus à force à leurs retranchements, dont personne n'est sorti, pas même une patrouille à notre vue.

De Marta, 6 heures du matin.

N° 17. — Les ennemis se sont répandus sur toute la crête de Marta, mais ils ne font aucun mouvement. V. E. aura vu, dans le rapport de M. le comte Radicati, la disposition des troupes. J'ai l'honneur de lui joindre copie du mémoire que je lui ai présenté à ce sujet.

Les ennemis ont attaqué ce matin, à 7 h. 1/2 environ, la cime du Pellegrin, que les nôtres leur avaient enlevé, cette nuit, et se sont repliés sur le poste avancé de *Barbon*.

Pour le moment, les ennemis font un mouvement sur leur gauche vers Barcona. Nous ne sommes pas dans le cas de veiller au vallon de *Rio-Secco* et de Lugo, par où l'ennemi pourra entreprendre de ce côté-là. J'ai proposé à M. le colonel comte Radicati de tâcher de chasser l'ennemi de Marta. Il m'a répondu que, jugeant la chose impossible, attendu le nombre des ennemis qu'il avait remarqué hier et le peu de troupes de notre part, il ne voulait pas compromettre la position et le

service du Roi, sans un ordre précis de votre part par écrit. Les postes avancés annoncent que les Français placent des spingardes. Mais tout est tranquille maintenant.

De la tête de Fels, à 9 h. 1/2, ce 26.

P.-S. — Il fait un brouillard épais. M. le commandant a recommandé de redoubler de vigilance et les patrouilles au poste avancé de la Mappa.

N° 18. — Mémoire sur la défense de Fels, joint à la lettre précédente :

La tête de Fels ayant une pente très longue et très étendue sur sa droite, tenant sa gauche au prolongement de Colle-Ardente, d'où doivent filer les renforts selon les ordres donnés par M. le général; la droite, d'ailleurs, étant abordable par des bois très épais, à la faveur desquels l'ennemi, poussant le peu de monde que nous sommes dans le cas d'y placer, peut se glisser sur les derrières de la redoute ; et, par contre, les avenues de la gauche étant très découvertes et obligeant l'ennemi à un long détour ; il me paraît que la plus grande et la meilleure force doive être posée sur la droite pour disputer à l'ennemi, autant que possible, d'avancer par le bois et de tourner la position en se saisissant des derrières.

Le nombre des bataillons placés sur la gauche paraît excéder le nécessaire. Je serais donc d'avis de ne laisser sur la gauche, au poste du *Corps Franc*, que la force d'un bataillon, de placer un bataillon de plus derrière la redoute, pour se porter au besoin à droite ou à gauche ou en avant, selon l'exigence des cas. Un autre bataillon, je le placerai en réserve derrière la tête, au point où les deux chemins allant à *Linaire* se divisent.

Par cette disposition, en manœuvrant autour de la redoute, conformément aux mouvements de l'ennemi, il me paraît que cette position peut faire la plus grande résistance contre une attaque quelconque.

Pour résumer, le 1er bataillon de Pignerol, derrière la redoute ; le 2e de Tortone, en réserve au poste du bois de Fels, derrière la tête ; le 2e de Pignerol, sur la prolongation de la droite pour flanquer les retranchements ; les chasseurs en avant, escarmouchant autant que possible dans les arbres, en se repliant ensuite sur la droite de Pignerol pour tomber en flanc sur tout ce qui tenterait de passer en bas par le bois ; formerait la variation que j'aurai souhaité dans la disposition.

De la tête de Fels, ce 26, à 9 h. 5 du matin.

Les Français se sont ébranlés en trois colonnes. Ils ont un canon qui jusqu'à présent n'a point fait d'effet. La troupe est prête. Notre canon leur a déjà tué deux hommes. Je fais épargner les coups — répondant qu'à bonne portée. — Ils menacent le bois de la droite. Les corps francs et chasseurs doivent y faire la plus grande résistance. Ceux de vis-à-vis sont immobiles.

A 7 heures du matin, ce 27, de la redoute Fels.

P.-S. — Il faudrait renforcer, s'il est possible, le bois de la droite en arrière. Si des troupes nous arrivent de Col Ardent, nous en ferons cet usage.

Archives de la Guerre. **N° 10** Triora, 25 avril 1794.

Instructions pour le chef de brigade Fiorella.

Il partira de Pizzo et Mezzaluna le 8 floréal (27 avril) au matin, à l'heure qu'il croira convenable, pour se trouver à la pointe du jour en face du rocher appelé Tanarello, occupé par les ennemis.

Il aura sous ses ordres 13 compagnies de la 46e et le 3e bataillon d'infanterie légère. Ses soldats emporteront avec eux des vivres pour trois jours. Leurs gibernes seront garnies de 40 cartouches chaque, 3 pierres à fusil. Les officiers feront, dans la journée de demain, la revue des armes.

Arrivé au rocher dénommé ci-dessus, il le fera tourner, s'il en voit la possibilité, en faisant longer une colonne sur la droite. Une fois maître de ce poste, il descendra sur Col Ardente. Là, sa troupe se divisera, en faisant filer, avant de descendre, une partie de sa troupe pour tomber sur le camp ennemi qui est dans la région dite de Cor. D'ailleurs, il observera les grands mouvements de la colonne partie de Tanardo et se conduira d'après la marche qu'elle tiendra. En partant de Mezzaluna, il suivra toujours la crête qui conduit au-dessus de Rocca Barbon et toujours par la même crête jusqu'à Tanarello.

Je le préviens qu'une colonne d'environ 500 hommes de nos troupes doit partir le même matin, à une heure après minuit, du col de Mandaiga. Son instruction a pour objet la même attaque de Tanarello. Mandaiga se trouve sur la droite de Tanarello. Si par cas il arrivait avant la colonne dont il est question à Tanarello, il laisserait 200 hommes sur la hauteur du baracon, qui seraient relevés par même nombre de la colonne de Mandaiga. Notre point de ralliement, après tous nos succès, sera sur les hauteurs de gauche de la Briga.

Comme il faut tout prévoir à la guerre, si, contre toute apparence, il arrivait qu'il fût repoussé, il ferait sa retraite sur les hauteurs qu'il suivra pour se rendre à Tanarello.

Instruction pour le général de brigade François.

Le 8 floréal (27 avril), à 2 heures du matin, le général François fera prendre les armes au 3e bataillon des Hautes-Alpes, ainsi qu'à celui de la 118e et de la 101e (100e?) demi-brigade, qui se trôuvent sous ses ordres à Triora. Il se portera de suite avec toute sa troupe à son avant-poste sur le Monte Pellegrino. Il fera toutes les dispositions que le local peut lui permettre pour forcer la Rocca Barbon. (Je le préviens que les ennemis doivent être attaqués sur tous les points.) Il doit, en conséquence, prendre toutes les mesures convenables pour enlever le poste qui garde le passage de Rocca Barbon, suivre le mouvement des ennemis jusqu'à Colla Ardente : arrivé à ce poste, il laissera 200 hommes pour garder toute la crête et, avec le restant de sa troupe, poursuivra l'ennemi jusqu'aux hauteurs de gauche de la Briga, point de ralliement de toute l'armée.

Il sera à portée de communiquer avec le général commandant l'expédition, le chef de brigade Fiorella qui part le même matin de Pizzo Longo, en suivant les hauteurs de Rocca Bourboya (?), Tanarello, etc.

Si cette colonne venait à être forcée, le général François pourra faire monter, par le petit chemin qui se trouve à la droite de Pellegrino et qui conduit au col de Tanarello, 3 à 400 hommes pour le soutenir.

Je crois inutile de parler d'ordre de retraite, puisqu'il ne doit suivre que le mouvement de l'ennemi.

---

26 avril 1794.

Instruction pour le général de brigade Brulet, commandant la colonne de droite de Tanardo.

Il aura sous ses ordres le 5e bataillon de grenadiers et 2 bataillons de la 117e demi-brigade. Au moment du départ, le premier objet sera d'enlever la grande redoute de l'ennemi, concurremment avec la colonne de gauche : après le succès, il filera sur sa droite, pour se porter sur le grand camp ennemi et le forcer.

Je le préviens qu'une colonne, venant de Mezzaluna et longeant les crêtes de Rocca Barbon et de Tanarello, doit s'emparer de la pointe de Tanarello, qui domine la gauche du grand camp de Col Ardente.

Les mouvements de l'ennemi lui indiqueront la conduite qu'il doit tenir. Notre point de ralliement sera sur les hauteurs de gauche de la Briga. Il m'instruira très exactement de tout ce que fera sa colonne.

Instruction pour le général de brigade Hammel, commandant la colonne de gauche de Tanardo.

Il aura sous ses ordres le 1er bataillon d'infanterie légère et les 2 bataillons de la 118e demi-brigade.

Au moment du départ, le premier objet sera d'enlever la grande redoute de l'ennemi concurremment avec la colonne de droite ; après le succès, il filera sur la gauche, pour forcer le camp qui s'y trouve placé.

Il suivra le mouvement de l'ennemi, m'instruisant très exactement des manœuvres qu'il sera forcé de faire.

Notre point de ralliement sera sur les hauteurs de gauche de la Briga.

Archives de Breil, n° 85 b. **N° 11** 4 mai 1794

Extraits de la relation des affaires du 26 et 27 avril 1794 aux postes de Col Ardent et de ses environs, par le marquis de Bellegarde.

. . . .

S. E. M. le général baron Colli m'ayant ordonné, par sa lettre du 24 avril, qu'au cas que l'ennemi attaquât en force la redoute de Fels, je fisse menacer le Pellegrin afin de s'en emparer et par ce mouvement menacer le flanc de l'ennemi; d'après cela, voyant que l'ennemi se portait en grandes forces sur la cime de Marta et qu'il attaqua ensuite la dite redoute, je chargeai M. le lieutenant-colonel du régiment d'Asti, comte de Saint-Michel, d'exécuter cette attaque avec une compagnie de grenadiers royaux, une du régiment de Belgioioso, deux du régiment de Piémont et trois du bataillon d'Asti, ayant ordonné au commandant de la centurie de garde à la Roche Barbon d'y tenir ferme et de couvrir et protéger la retraite de ces troupes en cas de besoin. Comme la marche était longue et pénible, que la nuit surprit M. le comte de Saint-Michel en route et, qu'arrivé aux avant-postes de Roche Barbon, il dut laisser reposer sa troupe, l'attaque ne commença qu'à environ 2 h. 1/2 du matin. Comme elle se faisait principalement pour faire une diversion en faveur de la redoute de Fels, au secours de laquelle j'avais d'abord envoyé une division de Belgioioso, le 1er bataillon de chasseurs et le 2e du régiment des gardes et que S. E. M. le général m'avait écrit que, si l'ennemi avait occupé la cime de Marta, il fallait l'en chasser, en prévenant tout de suite M. le comte de Radicati, colonel du régiment de Pignerol, de l'attaque que je faisais faire au Pellegrin, je crus que le bien du service exigeait que je lui fisse part de ce que le général m'avait écrit; voici copie de la réponse que j'en reçus :

« Malgré toute la bonne volonté de S. E. et la mienne de forcer le poste de Marta, ce serait compromettre le service du Roi et la réputation de ses troupes que de l'entreprendre avec de si petits moyens contre une force très nombreuse et une position trop avantageuse pour l'ennemi. Je vous remercie des notices que vous me donnez.

« De la redoute de Fels.— Ce 27 avril 1794.— *Signé :* Radicati. »

L'ennemi abandonna le Mont Pellegrin, après un petit quart d'heure de résistance. Cette attaque fut faite sur deux colonnes : celle conduite par M. le comte de Saint-Michel et composée du bataillon d'Asti et de quelques milices commandées par M. le chevalier Raybaudi de la Caynée, occupa la première le poste ; l'autre n'arriva pas à temps, parce qu'elle fut mal guidée par les milices qui finirent par s'évader. On n'y trouva point le canon qui avait été tiré une fois deux jours auparavant contre l'avant-garde de la Roche Barbon. Vers les six heures du matin, l'ennemi ayant reçu des renforts de Triola et de la Tanarda, ceux-ci ont été vus descendant en grande force par les officiers qui se trouvaient au Pellegrino, vint attaquer vivement et en nombre beaucoup supérieur la troupe aux ordres de M. le comte de

Saint-Michel. Le combat fut très opiniâtre pendant deux heures ; après quoi, une forte colonne ennemie s'avançant sur la gauche, on prit le parti de battre la retraite. Voici l'état de ce que cette affaire nous a coûté :

OFFICIERS				BAS-OFFICIERS, GRENADIERS ET SOLDATS				
RÉGIMENTS	GRADES	NOMS	OBSERVATIONS	RÉGIMENTS	Tués	Blessés	Prisonrs de guerre	Dont on ignore
Piémont...	Capitaine..	Chr de Vernant	Tué.	Grenadiers royaux...	2	8	»	»
Belgioioso.	Capne.-lieutt.	M. de Canzi	Tué.	Belgioioso.	»	11	»	30
Grenadiers royaux...	Id.	Vassal-Perin	Blessé.	Piémont..	2	13	1	»
Piémont...	Lieutenant	Cte Gresy de Carasco	Blessé.	Asti......	1	8	»	»
Id. ...	Cadet.....	Chr de Vachon	Blessé et priser de guerre.	Total...	5	40	1	30

M. le comte de Saint-Michel, en louant la bravoure de toute sa troupe et particulièrement des officiers, rend la justice la plus éclatante à l'inébranlable fermeté des grenadiers royaux, qui étaient beaucoup plus exposés que les autres et qui ont couvert la retraite.

Le 27, à 5 h. 1/2 du matin, nous vîmes le signal de la Saccarella allumé. Je courus aussitôt pour voir si j'apercevais quelque chose, et je vis une forte colonne française se formant à moitié chemin de la cime de Barbon à celle de Saccarella, preuve que la compagnie du régiment des gardes, qui était de garde à la cime dudit Barbon de la veille et une de celui de Piémont, qui était montée avant le jour pour relever celle-là, et qui devaient y rester ensemble jusqu'à sept heures du matin, étaient encore à la Saccarella. Il est vrai que l'officier qui commandait celle des gardes, m'avait fait dire, la veille au soir, que la tourmente était si forte qu'il risquait d'y périr avec sa troupe, s'il s'obstinait à y rester. Je lui fis répondre par son major qu'il pouvait se retirer à la Saccarella, mais qu'il devait retourner à son poste avant le jour, pour peu que le mauvais temps diminuât. J'envoyai aussitôt sur la cime de la Saccarella, où la garde se trouvait double à cette heure, M. le lieutenant-colonel des grenadiers royaux, comte de Sainte-Rose, avec trois compagnies des dits grenadiers et celle des chasseurs du même corps. Il y avait alors au Barbon une centurie de grenadiers, qui était la vieille garde et une centurie de Piémont, qui était la garde du jour ; j'y envoyai aussitôt M. le comte de Saint-Michel avec son bataillon, dont trente-deux hommes étaient sur la Saccarella de renfort à la garde fournie par le régiment de Belgioioso, je l'envoyai, dis-je, avec ordre de monter sur la cime du Barbon et d'attaquer l'ennemi en dos [1].

A l'égard du comte de Sainte-Rose, je lui dis que s'il trouvait les Français déjà établis sur la Saccarella, il devait absolument les en chasser et j'éprouvai beaucoup de satisfaction lorsque mes grenadiers, auxquels je dis la même chose à mesure qu'ils défilèrent devant moi, me le promirent en montrant beaucoup de gaîté et d'assurance. Voyant

1. Voir e rapport de M. de Saint-Michel, pièce justificative no 12

peu après que le nombre des ennemis grossissait toujours et se montait de 15 à 1,800 hommes, j'envoyai encore à M. le comte de Sainte-Rose une centurie de grenadiers. Le combat fut des plus opiniâtres et dura pendant plus de quatre heures. L'ennemi était si acharné que, trois fois repoussé, il revint attaquer une quatrième fois et qu'il grimpait par les rochers dans des endroits qui paraissaient impraticables, afin de tâcher de tourner le poste. Dans ce temps-là, M. le comte de Sainte-Rose fit une sortie qui lui fit faire plusieurs prisonniers. Durant cette affaire, qui fut très longue et vive, j'envoyai plusieure fois, sur la cime de la Saccarella, des munitions de guerre, du vin, et de l'eau-de-vie, qui furent très nécessaires. J'usai de la même précaution, lorsque la redoute de la cime del Bosco fut attaquée. Je joins ici la relation de M. le comte de Sainte-Rose [1], dont la valeur connue s'est déployée dans cette journée d'une manière éclatante.

Toutes les troupes qui combattirent sous ses ordres, méritent de grands éloges ; de l'aveu de tout le monde, les grenadiers s'y sont encore distingués. On a tué un grand nombre d'ennemis ; mais, comme ils les entraînaient avec eux sur la neige, il n'est pas possible de le connaître au juste ; il passe le cent. On a fait sur lui trente-six prisonniers, parmi lesquels un commandant de bataillon, un lieutenant et quelques bas-officiers. On voit par le tableau ci-après la perte que nous avons essuyée dans cette affaire et celle de la redoute de la cime del Bosco et du Tanarello.

OFFICIERS BLESSÉS			BAS-OFFICIERS, GRENADIERS, SOLDATS				
REGIMENTS	GRADES	NOMS	RÉGIMENTS	Tués	Blessés	Prisrs	Dont on ignore le sort
Grenadiers royaux...	Major du régt..	Marq. de Chaumont	Grenadiers				
	Major de bat...	Marquis de Musset.	royaux...	3	28	»	»
	Capitaine-lieut.	M. Milliani.	Belgioioso .	4	23	17	6
	Lieutenant	Marquis Costa	Gardes	5	10	»	31
	Sous-lieutenant	Chev. Barbavara.	Piémont...	2	7	6	»
Gardes	Lieutenant	Chev. Montezeno.	Nice.......	»	1	»	»
Piémont...	Capitaine-lieut.	Chev. Gros.	Artillerie ..	»	1	»	»
	Lieutenant	M. Audiberti.					
Artillerie...	Sous-lieutenant	Chev. Philippi.	Total...	14	80	23	37

Je ne dois pas oublier de dire que, conformément à mes instructions, M. le comte de Sainte-Rose, aussitôt arrivé sur la Saccarella, envoya à M. le baron Grimaldi, major du régiment de Nice, commandant au poste de Tanarello, un secours consistant en une compagnie de chasseurs, 25 grenadiers et 25 soldats du régiment de Belgioioso, ce qui n'a pas peu contribué à la défense du poste important du Tanarello, comme on verra par la relation ci-jointe du dit major baron Grimaldi.

Sur ces entrefaites, je vis de mon poste l'ennemi attaquer la redoute de Fels et aussitôt environ deux bataillons prendre la fuite vers la Brigue, ce qui me fit mal augurer de l'affaire. Effectivement, la re-

1. Cette relation n'a pas été retrouvée. Heureusement, celle de M. de Malausséna (archives de Breil, pièce n° 67) y supplée.

doute fut bientôt prise. Je jugeai que l'ennemi probablement viendrait attaquer la redoute de la Cima del Bosco, où était appuyée la droite de mon camp. Il n'y avait qu'une compagnie des Gardes ; j'y envoyai aussitôt un renfort d'une autre compagnie du dit régiment, d'un de Piémont et un détachement de Belgioioso de 75 hommes. Avant midi, je vis l'ennemi s'avancer de la cime de Marta vers cette redoute et se former en arrière d'une petite butte que j'avais en vain recommandé, par écrit, à l'officier de garde de tenir autant que possible et qui fut abandonnée, au premier coup de fusil, pour se retirer dans la redoute. Sur quoi, j'écrivis au même officier, auquel était déjà arrivé le renfort ci-dessous, d'attaquer l'ennemi qui était encore en petit nombre, afin de l'en chasser, réoccuper le poste et empêcher que l'ennemi ne s'y rassemblât en forces pour agir ensuite contre la redoute. Mais, voyant que cet ordre ne se mettait point à exécution, j'envoyai M. le chevalier Balegno, major du régiment de Piémont, avec une compagnie de son régiment, pour aller prendre le commandement de la dite redoute. Je dois bien me féliciter du choix que j'ai fait de ce digne officier ; c'est à sa fermeté et à sa valeur qu'est due la conservation de cette redoute, qui fut attaquée bientôt après [1] . . . .

Du mont Bertrand, ce 4 mai 1795.

Signé : De Bellegarde.

Archives de Breil, n° 70. b. — N° 12 — 30 avril 1794.

Relation de l'expédition faite par le second bataillon du Régiment d'Asti dans la matinée du 27 avril 1794, pour aller secourir le poste de la Saccarella, attaqué par l'ennemi.

Le 27 avril, à 5 heures du matin, trois coups de fusil, partis du poste de la Saccarella, signal convenu, nous ayant annoncé l'apparition de l'ennemi, qui effectivement se présentait en force sur le *Pian del Fontan,* d'où il s'avançait pour forcer l'attaque du dit poste de la Saccarella, ayant déjà forcé la garde avancée à se replier, je reçus un billet de M. le marquis de Bellegarde, qui m'enjoignait de partir avec mon bataillon pour aller m'emparer des hauteurs qui dominent le poste de Roche Barbon et, par un second billet, de tâcher de prendre les ennemis par derrière et leur faire abandonner l'attaque.

Je partis sur-le-champ avec mon bataillon déjà morcelé par les différentes gardes et détachements et, étant arrivé à la Roche Barbon, le chevalier de Colombo, capitaine au régiment de Piémont avec ses officiers et ceux des grenadiers royaux qui gardaient ce poste, s'empressèrent de me représenter la hardiesse de mon expédition, dans laquelle j'étais moralement assuré d'être coupé par les corps ennemis de réserve, qu'on voyait disposés à marcher sur la côte au-dessous du mont Pellegrino et dans les vallées. Sans faire attention à leurs remontrances, ne connaissant d'autre expédient que celui d'obéir aveuglément aux ordres, je me bornai à envoyer un billet à M. le marquis de Bellegarde, pour ne pas lui laisser ignorer le péril auquel j'allais m'expo-

1. Voir la relation du major Balegno, pièce justificative, n° 13.

ser [1] et je partis tambour battant à la vue des ennemis qui me regardaient monter. Arrivé au-dessous du Pian del Fontan, j'essuyai une fusillade de l'ennemi qui s'était mis en mesure de me disputer le pas, que je le forçai cependant à me laisser après quelque fusillade, en se repliant sur la pointe opposée qui conduit à la Baisse de la Demi-Lune, vers la principauté d'Oneille, où il y avait un corps de réserve.

Mon but étant d'aller délivrer la Saccarella, je ne crus pas devoir perdre le temps à leur poursuite et je continuai mon chemin jusqu'à une hauteur occupée par quelques Français, qui ne firent presque point de résistance et où je fis six prisonniers. Nous descendîmes ensuite précipitamment par la pente de neige à un petit rocher bien élevé et garni de quelques retranchements, sans savoir par qui il était occupé, que je reconnus être au pouvoir des ennemis ; j'y fis encore trois autres prisonniers ; je délivrai deux soldats aux gardes et un milicien qui avaient été pris précédemment et je trouvai trois officiers blessés aux jambes, qui se rendirent à moi, mais que je fus forcé d'abandonner au moment de la retraite par la difficulté de les faire marcher. Ayant voulu m'assurer de leur grade, je demandai à voir leurs commissions, dont une est demeurée entre mes mains. Je défendis qu'on leur fît aucune insulte et je leur fis rendre les effets qu'on leur avait pris.

Dans ces entrefaites, je voyais avec bien du plaisir s'avancer vers nous un peloton de soldats habillés dans le costume autrichien, que je croyais un secours envoyé à notre rencontre, mais qui n'étaient que des déserteurs du régiment de Belgioioso, qui nous avaient pris pour des Français, s'enfuirent à toutes jambes, aussitôt qu'ils nous reconnurent. Il me réussit cependant d'en faire arrêter un, que j'ai fait remettre à son corps.

La méprise de ces déserteurs s'étendit jusqu'au corps ennemi qui attaquait la Saccarella, qui, nous croyant Français, redoubla la vigueur de ses attaques et la vivacité de son feu ; mais qui, détrompé par le feu même que nous fîmes sur ces déserteurs et par celui que la troupe, qui occupait le petit rocher, faisait sur nous, se déconcerta au point que je vis une bonne partie des assaillants abandonner l'attaque pour se réfugier dans le vallon. Nous nous battîmes pendant une heure environ avec ceux qui étaient maîtres du petit rocher, sans pouvoir les faire désemparer ; mais nous tuâmes plusieurs d'entre ceux qui abandonnaient l'attaque de la Saccarella par l'avantage que nous donnait sur eux notre poste. Après quoi ayant vu, à n'en pouvoir douter, que ceux qui avaient abandonné la susdite attaque allaient se rallier aux trois colonnes qui étaient montées après nous du mont Pellegrino et du Tanarello, pour venir nous envelopper, voyant aussi le petit

1. Voici ce billet d'après la relation du marquis de Bellegarde, archives de Breil, n° 95 b : « J'ai reçu votre billet (ordre indiqué ci-dessus). L'ennemi est maître des hauteurs qui dominent le derrière du Barbon. Je n'ai point d'autre chemin pour y aller que celui qui conduit au Pian del Fontan, où l'ennemi est déjà, comme vous pouvez voir de votre camp. Pour obéir à vos ordres, nous irons, nous nous battrons ; mais je dois vous prévenir que ce sera inutilement. *Signé :* De Saint-Michel, le 17 avril 1794. » — Pour rétablir la vérité, il convient encore de donner le passage suivant de la même relation... : « et le bataillon d'Asti qui rentrait alors. Son lieutenant-colonel, M. le comte de Saint-Michel, me fit publiquement les reproches les plus vifs, de ce que, lui ordonnant de marcher pour prendre l'ennemi en queue, je l'avais trop exposé. Je lui répondis que, si l'événement n'avait pas répondu à mes intentions, je n'avais point à me reprocher d'avoir causé de mal à son bataillon ».

corps, que j'avais laissé sur les hauteurs qui dominent le Barbon, pour me garder le derrière, se replier sur moi, et de plus m'étant aperçu que le poste de la Roche Barbon avait été abandonné, ce qui m'ôtait tout espoir de me retirer par le chemin que j'étais venu, je pris l'unique parti qui me restait, celui de faire disparaître le bataillon par les rochers escarpés qui étaient sur ma gauche. Me frayant un chemin jusqu'alors inconnu, par lequel cependant, avec beaucoup de peine et de patience, quoique vivement poursuivi par l'ennemi, j'ai eu le bonheur de ramener toute ma troupe saine et sauve à notre camp, sans qu'il soit arrivé le moindre mal à qui que ce soit dans une descente aussi hardie et périlleuse, à l'exception de M. le comte Lisi, major du bataillon, qui, ayant fait un faux pas dans ces précipices, est revenu au camp en très mauvais état.

Le but de mon expédition étant de délivrer la Saccarella en détournant l'ennemi des assauts répliqués qu'il ne cessait de lui donner, j'espère l'avoir rempli, puisque notre feu a fait lâcher prise à la majeure partie des assaillants, le reste n'ayant fait que mollir et ayant fini par abandonner tout à fait l'attaque. Je suis parvenu à conserver au Roy, par une retraite très hardie, un bon nombre de braves gens et j'ai fait quelques prisonniers.

A peine arrivé au camp, je reçus ordre de monter avec le bataillon au Col Ardent et, comme je voulais faire abattre les tentes, on me dit que M. de Bellegarde l'avait défendu, disant *qu'il voulait tout perdre*. Mais, après être arrivé au Col Ardent, M. de Malausséna, en nous indiquant notre destination, me dit d'envoyer chercher les tentes et, faute de mulets pour les transporter, il promit aux soldats 20 sols pour chaque tente. Malgré que ma troupe fût tout à fait sur les dents par les fatigues et le feu essuyé dans cette journée et la précédente où eut lieu l'attaque et défense du mont Pellegrino, j'ai réussi à sauver 42 tentes, sous lesquelles le bataillon couche actuellement.

Du camp de la Crozette, entre la Brigue et Tende, le 30 avril 1794.

DE SAINT-MICHEL.

Archives de Breil, pièce n° 85 d. **N° 13** 3 mai 1794.

Relation de l'affaire qui a eu lieu le 27 avril dernier à la redoute de la Cime du Bois, sur la droite du camp de Col Ardent.

A une heure environ de l'après-midi, ayant reçu de M. le marquis de Bellegarde, colonel du régiment des grenadiers royaux, l'ordre d'aller prendre le commandement de cette redoute, j'y amenai avec moi, de renfort, la compagnie colonelle du régiment de Piémont, composée d'un capitaine-lieutenant, chevalier de Bissy, un sous-lieutenant, chevalier de Paoletti et 48 hommes, bas-officiers et soldats. A mon entrée dans la redoute, j'y trouvai deux compagnies du régiment aux Gardes aux ordres du chevalier Vialardi, capitaine, qui commandait le poste, composées des chevaliers Caccia et d'Alais de la

Fléchère, lieutenants, du sous-lieutenant chevalier de Castelmagno et de 95 hommes et d'un détachement de Belgioioso de la force de 75 hommes, y compris deux premiers lieutenants, MM. Jale et Fischer, et de la première majore de Piémont, forte de 70 hommes, commandés par le capitaine-lieutenant chevalier Grosso, lieutenant chevalier Brun, sous-lieutenant chevalier de Monale, ce qui formait un total de 296 hommes. J'y trouvai encore une petite pièce de montagne de quatre livres de balle, servie par un sergent qui, au commencement de l'action, eut les deux mains percées par un coup de feu et un soldat du corps royal avec un autre du régiment de Nice. Je reconnus que la disposition de la troupe, donnée par M. le chevalier Vialardi, était très bien.

Les ordres reçus de M. le marquis de Bellegarde, portant de faire attaquer, sur deux colonnes de 50 à 60 hommes chacune, la butte opposée à la redoute, pour détruire l'ouvrage qu'élevait l'ennemi pour y placer du canon, et de me défendre ensuite jusqu'à l'extrémité, je fis marcher, sous les ordres de MM. Vialardi, Fischer et Brun, les deux colonnes ordonnées. Mais, malgré toute la célérité que je mis dans cette expédition, le temps qui s'écoula depuis le moment auquel M. le marquis de Bellegarde m'en donna l'ordre à mon départ du camp, jusqu'à celui où j'arrivai à la redoute, fut assez long pour en donner à l'ennemi autant qu'il fallut pour mettre ses pièces de 4 en état de tirer, de manière que, quoique nos deux petites troupes allassent gaiement à l'ennemi, arrivées au pied de la rampe de la butte, il vit sortir sur la gauche une grosse colonne ennemie qui l'aurait enveloppé et qui ensuite, se partageant en trois corps, se dirigea pour attaquer la redoute sur autant de points.

Pendant que l'ennemi marchait vivement à l'attaque, le feu de l'infanterie de cette redoute était des mieux nourris et celui du canon l'était autant que le peu de munitions que j'avais pouvait le permettre. Malgré cela, le corps ennemi du centre, qui était le plus fort, et avait un terrain plus aisé à parcourir, poussa si avant qu'une partie gagna le pied du retranchement et présenta plusieurs bayonnettes dans l'embrasure, s'étant là mise à couvert de tout feu. Je criai hautement: « Vive le Roi ! » et me mis à faire rouler des pierres sur elle. L'exemple de MM. Vialardi et Gros, qui, étant à mes côtés, en firent autant, et les cris de « Vive le Roi », qui soudain retentirent parmi toute la troupe, redoublèrent tellement son ardeur et son énergie qu'une grêle de pierres, pleuvant sur la tête de l'ennemi caché au pied du retranchement, le força d'abandonner cet abri pour se soustraire aux coups meurtriers auxquels il ne pouvait répondre. A peine en s'éloignant se fut-il mis à découvert, que notre feu de mousqueterie recommença plus vif que jamais, ce qui l'obligea de s'éloigner encore davantage. Notre canon alors qui, par la trop grande proximité de l'ennemi, ne pouvait auparavant tirer sous un aussi grand angle d'inclinaison, recommença à jouer et augmenta tellement son épouvante qu'en se débandant entièrement, il s'enfuit à toutes jambes pour cacher la honte d'avoir échoué dans son entreprise.

Nous avons eu quatre morts, y compris un caporal du régiment aux Gardes et plusieurs blessés, parmi lesquels le sergent d'artillerie. La perte de l'ennemi a été infiniment plus forte, quoique je ne puisse la

déterminer précisément. A une heure de nuit, ainsi que m'ordonna M. le marquis de Bellegarde, je me repliai sur le camp, ayant préalablement fait passer la pièce de canon et ne laissai dans la redoute que le soldat canonnier du corps royal et celui de Nice, pour entretenir le feu allumé, avec ordre de ne se retirer qu'une heure après mon départ. Je leur recommandai d'avoir le plus grand soin des trois prisonniers français blessés, ainsi que j'en avais donné parole à ceux qui, après le combat, s'étaient présentés désarmés et sans chapeau sur le devant de la redoute pour les emporter. Je fus affligé de les laisser en arrière, faute de civières et d'hommes qu'on m'avait fait espérer pour les transporter. Je les fis placer sur de la bonne paille sous la seule baraque que j'y trouvai, en leur donnant moi-même un peu de pain biscuit trempé dans l'eau-de-vie, seul restaurant que nous avions.

J'ajouterai que j'avais déjà fait escorter au camp trois autres prisonniers qu'on avait fait lors de l'attaque de la butte.

Par la bravoure et la fermeté que toute la troupe en général que j'avais l'honneur de commander a montré, dans cette action qui dura une heure et demie environ, je serais embarrassé d'en faire les éloges qui lui sont dus. Je le serais davantage encore, si je devais en particulier, outre les Messieurs ci-devant nommés, dire ce que chacun a dignement mérité et, en observant simplement l'énorme supériorité des forces par lesquelles elle fut attaquée, je me bornerai à laisser juger du prix de la défense qu'elle a faite à cette occasion.

Du camp du col Bertrand, ce 3 mai 1794.

Signé : BALEGNO,
Major du Régiment de Piémont.

Archives de Breil, pièce n° 91 a. **N° 14** 16 juin 1794.

Lettre de M. le comte Vital au général Colli.

Monsieur,

Le comte de Mussan me procure une occasion bien favorable pour me rappeler au précieux souvenir de V. E. et pour l'informer (dans le doute qu'elle n'ait reçu ma première lettre [1]) de ce qui s'est passé à Marte le 28 avril.

C'est le 26 que l'ennemi s'est présenté à la Maglia en deux colonnes assez fortes, descendues du col de l'Agnon et du Maurigon, lesquelles ont forcé sans peine la seconde compagnie des chasseurs-carabiniers, déjà bien mutilée et dépourvue de cartouches du calibre des carabines. Cette compagnie a fait sa retraite à la grange Rostagni, où s'était cantonnée la compagnie Maggiolini du régiment d'Asti, qui l'a bien soutenue par un feu très vif. Ce même jour, j'ai dû fournir cent et plus de soldats . . . . transport de canons et il m'a fallu encore remplacer . . . . de Marte le 1er bataillon de Turin monté à l'Authion, de façon que le Ciot de Marte fut réduit à une compagnie du bataillon d'Asti et à un échantillon de celui d'Oneille ; car deux

1. Archives de Breil, pièce n° 92 : — Relation envoyée de Fréjus où M. le comte Vital était prisonnier de guerre. Celle-ci est plus développée et plus complète.

compagnies d'Asti étaient occupées à la croix de Gan et la quatrième, comme j'ai déjà dit, se trouvait à la grange Rostagni.

Je voyais que l'ennemi se renforçait beaucoup à la Maglia et à l'Agnon ; le lieutenant-colonel du bataillon de Turin, comte Fresia, m'apprenait en même temps que les Français augmentaient leurs forces aux environs de Comagna, ce qui m'a obligé à faire plusieurs rapports au quartier général de Savourge, d'où je n'en ai pu tirer aucune réponse. Le matin du 28 surtout, après que l'officier canonnier a mis feu à mon insu au magasin à poudre de la redoute de Marte, j'ai observé l'ennemi en mouvement et, dans la supposition d'être attaqué, j'ai donné les dispositions pour une vigoureuse défense, et toute ma troupe a d'abord pris ses postes de combat. Mais l'attaque n'a pas eu lieu et, observant les mouvements rétrogrades de l'ennemi, ma troupe s'est retirée. Le comte Fresia, qui se voyait également menacé en force, m'a écrit pour avoir des ordres ultérieurs, surtout en cas que le fort de Savourge fût pris. Je lui ai répondu que je n'en avais reçu aucun ; qu'il était dit de se défendre à outrance et qu'en cas de malheur, il pouvait gagner la hauteur et me joindre. Du même moment, j'ai envoyé un rapport exact et bien circonstancié au général baron Dellera, le pressant de m'envoyer des ordres précis et lui faisant également sentir que j'ignorais du tout ce qui se passait à Savourge ; mais point de réponse.

Vers les 3 heures de l'après-midi, le bruit courut dans le camp que le Col Ardent était forcé, que Savourge était à l'ennemi et que le général Dellera s'était retiré à Tende avec ses troupes. Mon aide-major, que j'ai d'abord envoyé reconnaître, m'a confirmé cette fâcheuse nouvelle, ajoutant que le bataillon de Turin avait abandonné Comagna et j'ignore encore la route qu'il a prise. Avant le retour de l'aide-major et la réception de l'ordre de me retirer, à nuit close, à Tende, l'ennemi avait déjà attaqué la croix de Gan, Lantourasca et Lantonna. Ces deux derniers postes déjà forcés, il a pris en flanc la croix de Gan et a obligé ce poste à faire sa retraite vers la grande redoute que plusieurs petites troupes en échelons ont protégée avec énergie.

Averti ensuite que l'ennemi grimpait le bois de la Maglia en trois colonnes, dont une prenait sa direction vers la baisse qui est entre les deux redoutes . . . . envoyé une compagnie d'Asti avec les chasseurs . . . . détachements d'Oneille sont marchés au débouché de deux autres sentiers. Tenant le reste de la troupe en bataille sur le devant de la redoute, j'ai détaché un petit nombre de soldats pour ramasser le bois nécessaire aux feux ordonnés et j'attendais la nuit pour me retirer à Tende. Mais l'ennemi ne m'en a pas donné le temps. Les troupes montées par la croix de Gan, Lantourasca et Lantonna m'ont attaqué en front ; celles de la Maglia en flanc. Les premiers ont été repoussés et poursuivis avec vigueur ; mais celles de la Maglia ont probablement forcé ou coupé les détachements que j'y avais opposé. Car, m'étant rendu en personne pour reconnaître ces postes, j'ai vu que l'ennemi était maître des débouchés, mais je n'ai pu découvrir la retraite des troupes que j'y avais opposées. Dans cet intervalle, la troupe qui était sur le devant de la redoute a continué à se battre avec vigueur ; elle a brûlé toutes ses cartouches et deux barriques remplies d'autres cartouches, que le hasard a fait oublier dans la redoute.

Je n'ai que des éloges à faire de la conduite et bravoure des officiers ; mais leur vigilance n'a pu empêcher la fuite d'un nombre de soldats qui ont profité de l'obscurité pour s'évader.

Réduit à une poignée de soldats, sans munitions de guerre, et qui n'auraient pas suffi à garnir un quart de la redoute, entouré par un ennemi en force et la circonstance qui rendait le local impraticable à toute espèce de retraite ; ce sont les motifs qui m'ont décidé à me rendre, d'autant plus que, faisant supposer la redoute garnie, l'ennemi, qui s'en faisait une occupation unique, donnait le temps aux troupes détachées de se retirer. C'est, en effet, au-dedans de la redoute, où il n'y avait personne, que j'ai fait battre le rappel et l'ennemi a réellement cru que la troupe qui en était dehors, ne fut que la simple sortie d'un détachement.

J'ai l'honneur d'être, de V. E., le très humble et très obéissant serviteur, *Signé :* VITAL.

Vienne, le 16 juin 1794.

Archives de la Guerre, pièce n° 33 b. **N° 15** 7 mai 1794

Rapport du comte d'Aglian.

Le 7 mai, à 5 heures du matin, le général Colli reçut l'avis que l'ennemi s'avançait vers nous. Il m'envoya d'abord au colet de la Brigue pour observer ses mouvements. A peine suis-je sorti de Tende que j'entendis une vive fusillade du côté de Saint-Dalmas et je rencontrai les milices de ce poste qui se retiraient. Il y avait parmi eux quelques pionniers. Arrivé au colet, je trouvai la troupe sous les armes. (A ce poste, le bataillon de garnison au centre, un de Montferrat sur la droite et un de Pignerol sur les hauteurs de la gauche.) Je m'avance et je vois l'ennemi qui avait déjà passé en partie le pont de la Brigue. J'entends alors trois coups de canon. Le commandant des Autrichiens ordonna à ce signal la retraite, ce qui était conforme à ses instructions. Montferrat descendit le premier, ensuite Pignerol, les Autrichiens firent l'arrière-garde. Je me retirai avec ces derniers. Aussitôt que nous eûmes quitté ce poste, les Français y arrivèrent ; ils firent feu sur nous et blessèrent quelques hommes. Au pied de la descente, nous trouvâmes le général, qui envoya Montferrat occuper la hauteur derrière Tende, nommée Cugnolina, fit monter le premier bataillon de Pignerol et une partie des Autrichiens sur la hauteur à gauche du pont de Tende, celle plus en avant se trouvant déjà garnie par le 2me bataillon de Nice et par les troupes qui se retiraient de la Baissa de Bonsiglia, savoir : le 4me bataillon de Grenadiers, le 2e de Pignerol et le Corps franc.

Le régiment d'Oneille, qui devait occuper la hauteur sur sa droite en avant de Tende, en rencontrant les Pionniers qui se retiraient en désordre, hésita et n'arriva plus malgré les ordres que le général lui envoya coup sur coup. Le général voyant enfin qu'on avait perdu le moment et que les ennemis y étaient déjà arrivés, il m'envoya pour leur faire prendre, également qu'aux Pionniers, la hauteur du château

de Tende. Je montai au château avec le peu de monde de ces deux régiments que j'ai pu rassembler, car ils étaient tous pêle-mêle et en confusion. Je tâchai de les mettre en ordre ; mais, très peu secondé par le petit nombre d'officiers qui y étaient, je n'ai pas pu en venir à bout et même, pendant que j'arrangeais Oneille, je m'aperçus que les Pionniers commençaient à défiler. J'aurais tenu avec le peu de soldats qui me restaient encore, ce poste étant très avantageux. Mais les troupes qui étaient sur la gauche de Tende ayant quitté le leur et se retirant par le grand chemin, l'ennemi, déjà maître de Tende et des hauteurs de la gauche, aurait pu me tourner très aisément; ainsi nous nous retirâmes peu à peu en côtoyant toujours la montagne, pour soutenir ceux qui passaient par le grand chemin. L'ennemi nous poursuivit toujours en nous fusillant, ce qui blessa plusieurs. Les nôtres y répondaient, mais sans ordre. En continuant ma marche, je ne vis presque plus de soldats d'Oneille et des Pionniers ; mais je me trouvais avec des Grenadiers, le plus grand nombre du régiment de Courten. M. du Lac, lieutenant-colonel d'Oneille, était avec moi. J'arrive à l'endroit où, suivant l'ordre donné la veille, je croyais d'y trouver le 1er bataillon de Nice, mais il n'y avait personne. Je vois de loin le comte Alciati, qui dit apparemment d'ordre du général : « il faut faire une halte. » Je trouve un poste avantageux ; je m'y arrête avec quelques Grenadiers; je dis à haute voix à ceux qui me précédaient de s'arrêter sur la hauteur qui assurait ma retraite ; mais on ne jugea pas à propos de le faire. L'ennemi, cependant, qui nous poursuivait toujours, tâchait de s'y rendre lui-même. Je marche; je l'occupe avant lui. J'espérais alors de pouvoir continuer ma retraite comme j'avais fait jusqu'à ce moment, défendant le terrain pas à pas, d'autant plus que, suivant l'ordre, Peyer-im-Hoff devait se trouver sur la hauteur et que ceux d'Oneille, des Pionniers et des Grenadiers qui m'avaient devancé, m'auraient soutenu et m'auraient empêché d'être coupé. Mais je me suis malheureusement trompé ; car, ayant mis de nouveau en mouvement le peu de monde que j'avais, nous ne fîmes que quelques minutes de chemin, que tous les soldats s'arrêtent et plusieurs revinrent en arrière me dire : « Nous sommes coupés, les Français nous ont gagné le devant. » Je ne veux pas le croire ; je m'avance et je vois que ce n'est que trop vrai, mais qu'ils ne sont qu'en très petit nombre. Je reviens; j'ordonne aux premiers Grenadiers de nous ouvrir le chemin, baïonnette en avant ; mais on ne m'obéit pas. Quelques Français arrivent en même temps et presque tous jettent bas les armes et se déclarent les uns déserteurs, les autres prisonniers de guerre, au nombre en tout de 40 environ. Je perdis alors tout espoir de pouvoir me sauver et il fallut me rendre avec M. du Lac. On nous fit demeurer une demi-heure près de cet endroit et bientôt nous vîmes arriver d'autres prisonniers, parmi lesquels le comte de Lescarena, lieutenant dans le corps des Pionniers. On nous conduisit à Tende et l'on nous présenta aux généraux Macare *(sic)* et Masséna. Nous y trouvâmes deux autres prisonniers, le chevalier Philippi d'Aoste et M. de May de Courten. On nous fit passer le même jour au Fontan, où arrivèrent une heure après nous, le chevalier Grimaldi, lieutenant-colonel du régiment de Nice, et M. Gay, capitaine dans les Pionniers. Le nombre des soldats prisonniers de guerre monte à 160 et celui des déserteurs à 50 environ.

Archives de Breil, n° 94 d. — N° 16 — 1er Mai 1794.

DISPOSITION DES TROUPES DANS LE COMTÉ DE NICE

EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES CORPS
Sur la hauteur au-dessous de Saint-Dalmas, appelée la Tête du Tor	2 bat. de Peyer-im-Hoff, les 2 Cies de Sospel et de Breil, qui qui doivent s'étendre jusqu'au roc de Vergo.
Aux granges en bas de la Tête du Tor	Compagnie Pian et Volontaires Pandini.
A Saint-Dalmas	1 bat. de Pionniers et 1 division de Belgioioso.
Au Col de Peyrafica	1er bat. de Chasseurs, les 2 Cies de Milices du Moulinet et d'Utelle.
Sur la droite de la Colette de la Briga	2 bat. de Montferrat et le 2e bat. de Tortone.
Sur la Colette de la Briga	1 bat. de garnison autrichien.
Sur le Roc de la gauche	1er bat. de Pignerol.
A la Baisse de Bonsila	2e bat. de Pignerol, 5e Grenadiers, Corps franc.
Au Col des Coutures	1 bat. et demi de Belgioioso, 2 bat. d'Asti.
A la Baisse sous Bertrand	2 bat. des Gardes, 2 des Grenadiers royaux, 1er de Nice, 2 de Piémont.
Au Baracon de Riofreid	2e bat. de Chasseurs, 1er bat. de Tortone, Centurie de Chasseurs-carabiniers, et plusieurs compagnies de Milices.
	EN RÉSERVE
A la droite du Pont miné	2 bat. d'Oneille.
A Tende	2 bat. de Turin.
Sur la hauteur de la gauche du pont de Tende	2e bat. de Nice.

CHANGEMENTS ARRIVÉS A LA PRÉSENTE DISPOSITION

2 MAI	3 MAI	4 MAI	5 MAI
On a fait monter à la Ca les deux bataillons de Turin qui étaient à Tende et le 2e bat. de Tortone, qui était à la droite des Autrichiens sur le colet de la Briga, est descendu à Tende, pour passer demain à Riofreid.	Le 1er bat. du régiment de Montferrat, commandé par M. de Saint-Laurent, major, qui était sur la colette de la Briga, est descendu, le 3 mai au soir, à Tende, pour partir le lendemain 4, pour Demonte. Le 2e bataillon de Tortone est passé à Riofreid.	Le régiment de Turin est passé de la Ca à Limone et le 1er de Montferrat est allé de Tende à Roccavione pour passer demain 5 à Demonte en garnison. Les ennemis attaquèrent la baisse des Salines et la Chiusetta, ils ont été repoussés et nous avons eu 4 blessés, du nombre desquels le chev. Asquieri, capitaine dans le régiment de Sardaigne.	Les grands magasins de Tende étant presque entièrement vidés et la retraite sur le col de Tende étant décidée depuis les affaires des 27 et 28, les régiments des Gardes et de Belgioioso viennent à Tende pour aller camper le lendemain, à gauche et à droite de la Ca. La division de Belgioioso qui était à Saint-Dalmas est remplacée par une centurie d'Oneille.

Nota. — Cet état a été rectifié d'après les indications de la relation de M. de Malausséna.

SITUATION DE L'ARMÉE DES ALPES, LE 1er FLORÉAL, AN 11

Général en chef : Dumas. — *Chef d'état-major* : Général de brigade, Piston.
Adjudants généraux, Chefs de brigade : Sandos, Espagne, Montmeau, Borel. — Chefs de bataillon : Chorier, Pérard, Bonnard, Duluis.

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
1re Division. — Général Pellapra, à Embrun.	Général de brigade Valette à Besançon. — Adjudants génér. Delort à Gap. Vaux à Embrun. Achon à Briançon.	1er Rhône	Embrun	1.009	1.055
		2e Infant. légère	Briançon	796	1.046
		Chass. des Hautes-Alpes	Montlyon	744	1.193
		Gardes nation. soldés	Briançon	296	299
		Guides à pied	id.	30	30
		5e Côtes marit.	id.	894	1.008
		3e Jura	id.	951	1.113
		4e bat. Alpes	Gap'	911	1.017
		Dét. du 4e artil.	Montlyon	29	29
		3 Cies de la 4e division d'artil.	Montlyon, Briançon, Embrun	190	202
				6.450	6.992
	Général de brigade Vaubois à Barcelonnette. — Adjudants génér. Levasseur et Lacombe à Barcelonnette.	1er Isère	Barcelonnette	929	1.085
		1er Lozère	id.	729	1.030
		Bat. Montferme.	id.	938	986
		1er Aude	id.	853	1.024
		Canonniers	id,	45	67
				3.494	4.192
		Total de la 1re Division		9.944	11.184
2e Division.	Général de brigade Gouvion à Saint-Jean. — Adjudants génér. Rey et Camin à Saint-Jean.	2e Haute-Loire	St-Jean-Maurienne	855	1.039
		1er bat. Légion des Alpes	id.	846	1.010
		1er bat. franc de la République.	id.	800	800
		Grenad. de Paris	Modane, Bramans.	826	921
		1er bat. Alpes	Modane	758	930
		1er bat. du 23e régiment	Saint-Michel	787	1.020
		Dét. du 1er artil.	Bramans, St-André, etc.	55	60
		Dét. du 5e cav.	Maltaverne, Aiguebelle, etc.	47	48
				4.119	4.789
2e Division. — Généraux Dours à Chambéry et Pouget à Carrouge.	Général de brigade Badelaune à Moutiers. — Adjudant général Alméras à Moutiers.	5e Isère	Moutiers	370	1.070
		5e Rhône et Loire	Hôpital et Conflans	995	1.076
		1er Côte-d'Or	Moutiers	958	1.063
		Grenadiers de la Côte-d'Or	Saint-Pierre	970	1.073
		2e du 79e régim.	Aime	860	1.079
		Dét. du 5e caval.	En divers endroits.	42	42
		Dét. du 4e artill.	Bourg St-Maurice, Moutiers et Conflans	116	123
				4.311	5.526
	Général de brigade Voillot à Carrouge. — Adjudants génér. Levrai à Bonneville, Blondeau à Evian, Noël à Carrouge.	1er esc. du 5e cav.	Carrouge	158	163
		Bat. du district de Châtillon	id.	906	1.038
		6e Ain	La Roche et Bonneville	1.019	1.109
		1er Drôme	Thonon	900	970
		1er Mayenne et Loire	Evian	932	1.042
		Dét. du 2e artill.	Carrouge	84	84
		Chasseurs de la montagne	Salanches	1.102	1.150
				5.101	5.556
	Général de brigade X. — Adjudants génér. Cumell et Jeannell à Chambéry.	4e Ain	Annecy	449	449
		2e batail. Légion des Alpes	Montmélian	949	1.060
		1 escadr 5e cav.	Chambéry	30	110
		2 escadr. 5e cav.	Annecy	51	319
		1 compie guides à pied	Chambéry	24	99
		Dét. du 4e artill.	id.	145	158
		1er tirailleurs de la frontière	id.	1.022	1.112
				2.670	3.307
		Total de la 2e Division		16.201	19.178

N° 17 (*suite*)

	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
3me Division. — Général Richon, à Grenoble.	Général de brigade Simien, à Barraux	4a Infant. légère	Grenoble	859	1.040
		1er Villefranche-s/-Saône	id.	611	1.068
	— Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	20e Cie vétérans	id.	32	47
		Guides à cheval	id.	62	99
		Dépôt du 2e bat. du 79e régim.	id.	23	23
		Dét. 1er hussards	id,	29	29
		4e Artillerie	id.	232	232
	— Adjudants génér. Lécuyer, Palasson à Grenoble	3e Artillerie	id.	175	248
		Artile de l'Allier	id.	76	78
		Bat. de sapeurs	Fort Barraux et Montmélian	830	888
				2.929	3.752
	Général de brigade César, à Valence	4e Cie vétérans	Valence	49	55
		Dét. 1er hussards	Saint-Symphorien	222	283
		4e Division d'artillerie	Valence	742	852
	— Général de brigade Walther, à Vienne	16e Cie d'artillerie légère	Saint-Vallier	98	100
		18e id.	Montélimar	93	98
	— Adjudant génér. Imbert, à Valence	22e id.	Chabeuil	98	100
		Chas. à cheval de la montagne	Roanne	1.275	1.359
				2.577	2.847
		Total de la 3e Division		5.506	6.599

	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
Brigade de flanc	Général de brigade Ravier à Bourg	2e Bat. du district de Vienne	Bourg	766	851
	—	1er Commune Affranchie	Collonges, St-Genis	480	492
	Adjudants génér. Bonnard à Bourg	Dét. 1er hussards	Bourg	114	114
		Cie vétérans	id.	43	44
	Vaufrelan à Ferney	Canonniers de l'Ain	id.	81	81
		19e Compagnie du 2e artillerie	Fort l'Ecluse	16	16
				1.504	1.598
Garnison de Commune Affranchie	Général de division Declaye	Bat. de Nantua	Com. affranchie (ou Lyon)	1.039	1.123
		9e Isère	id.	1.057	1.069
		10e id.	id.	1.073	1.073
		2e Tirailleurs de la frontière	id.	1.073	1.092
		5e Jura	id,	990	1.063
	—	Compag. franche de Belleville	id.	83	84
	Adjudant génér. Boussin	Compag. de mineurs	id.	56	67
		9e Dragons	id.	611	944
		2e Cie d'Issoire	id.	265	269
		Gendarmerie nationale	id.	51	63
		Total de la garnison de Lyon		6.297	6.846

RÉCAPITULATION

	Présents	Effectif
1re Division	9.944	11.184
2e Division	16.201	19.178
3e Division	5.506	6.599
Brigade de flanc	1.504	1.598
Garnison de Lyon	6.297	6.846

Total de l'Armée des Alpes :

Présents 39.452

Effectif 45.405

Archives de la Guerre. N° 18 25 janvier 1794.

Extrait des Registres du Comité de Salut public de la Convention nationale du sixième jour de pluviôse, l'an deuxième de la République Française une et indivisible.

Le Comité de Salut public arrête :

Art. 1. — Le général en chef de l'armée des Alpes prendra les mesures nécessaires pour s'emparer le plus promptement possible des postes que les ennemis occupent au petit Saint-Bernard et aux grand et petit monts Cenis.

Art. 2. — Il emploiera pour cette expédition une telle supériorité de forces qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le succès, attaquera tous les postes en même temps, tâchera de les surprendre, gardera le secret le plus profond et fera ses dispositions sous des prétextes étrangers à son véritable but.

Art. 3.— Immédiatement après l'expédition, le général fera retirer tous les canons des postes enlevés, à l'exception de deux ou trois au plus dans chacun, lesquels seront braqués de suite sur les avenues du côté de l'ennemi et gardés avec la plus grande vigilance. On travaillera sur-le-champ à y faire les baraques et autres travaux nécessaires à la défense du poste et au bien-être de la troupe.

Pour extrait :

B. Barère ; Carnot ; C. A. Prieur ; Billaud-Varenne.

Nota. — La minute de cette pièce n'est signée que de Carnot, ainsi qu'une note ainsi conçue : « le ministre de la Guerre est invité à ne rien laisser transpirer du projet ; à recommander également le plus profond secret au général Dumas ; à lui recommander aussi d'employer dans cette expédition des hommes connaissant bien le pays. On assure que Badelonne (*sic*) serait très propre à l'attaque du petit Saint-Bernard et Ratel, capitaine des guides à pied, pour être employé en second à l'attaque du mont Cenis ».

Archives de la Guerre. N° 19 9 avril 1794.

Copie du rapport du général de brigade Gouvion sur l'attaque du mont Cenis. — Bramans, le 18 germinal de l'an deuxième de la République Française, une, indivisible et démocratique.

Je t'envoye, citoyen général, le rapport de l'attaque du mont Cenis, qui a eu lieu dans la nuit du 16 au 17. Je te fais passer ci-inclus les dispositions d'attaque faites par le général Sarret. La division de droite aux ordres de ce général, forte de 2,100 hommes, et partie de Bramans le 16, à 9 heures du soir, est montée par la gorge qui est vis-à-vis de Saint-Pierre d'Estravache. La colonne commandée par ce général a été conduite par un chemin si dangereux dans cette saison que plusieurs hommes ont été précipités ; cet événement a retardé la

marche, parce que cette colonne a été obligée de redescendre pour prendre le chemin d'en bas. Arrivé au point où les colonnes, qui jusque là avaient été obligées de gravir par le même sentier, devaient se séparer pour attaquer l'ennemi sur plusieurs points, on découvrit que les redoutes en avant du petit mont Cenis, que d'après les différents rapports on ne croyait pas occupées, l'étaient par beaucoup de monde et garnies de plusieurs petites pièces de canon et qu'il était impossible de les tourner à cause de l'escarpement. Malgré ces obstacles, le général Sarret se décida à les emporter de vive force. Il quitta sa colonne et vint se mettre à la tête de l'avant-garde. On ne pouvait parvenir à la redoute de gauche, qu'il fallait d'abord enlever, que par une arête, et homme par homme. Tous ceux qui se sont présentés ont été tués ou blessés ; à gauche et à droite, l'escarpement était si rapide, la neige si difficile à marcher, que tous ceux qui ont tenté d'y passer, pour tourner les flancs, ont été précipités.

Le général Sarret n'était plus qu'à 40 pas de la sommité, quand il a reçu une blessure mortelle. Plusieurs grenadiers ont été tués ou blessés de la même décharge et ont roulé dans la vallée. Ce spectacle a fait impression sur la division et il y a eu un moment de terreur. L'adjudant général Camin, qui commandait la 3e colonne, est arrivé avec une compagnie de chasseurs et est parvenu par ses exhortations à arrêter ce mouvement rétrograde. Les Piémontais qui voulaient en profiter pour nous attaquer sur le flanc, se sont retirés, quand ils ont vu que nous étions ralliés.

Les troupes, qui étaient sous les armes depuis la veille et qui avaient gravi à travers des précipices pendant 10 heures, étaient harassées ; il en était 10 du matin ; il en fallait six ou sept, avant de pouvoir faire la jonction avec les colonnes qui avaient attaqué par Lanslevillard ; plusieurs redoutes après celles que nous venions d'attaquer nous en séparaient encore ; la neige ne portait plus ; nous ne pouvions avoir aucune nouvelle du grand mont Cenis ; nous n'entendions pas même les coups de canon qui s'y tiraient ; il fallait donc, en tentant une nouvelle attaque, se décider, dans le cas même du succès, à bivouaquer dans un pays où il n'y a ni eau, ni bois et où le froid est d'une rigueur extrême. En cas d'insuccès, la retraite devenait impraticable pendant la nuit. Toutes ces circonstances, jointes à l'effet qu'avait produit sur les troupes le spectacle affreux des blessés, qui, roulant dans les précipices, ne pouvaient recevoir aucun secours, déterminèrent l'adjudant général Camin à rester en place jusqu'à 1 heure après-midi, pour occuper l'ennemi et l'empêcher de porter toutes ses forces sur les colonnes. A 1 heure, il ordonna la retraite, après avoir consulté les chefs des colonnes et pris les précautions nécessaires pour qu'elle fît en bon ordre. En effet, elle s'est opérée sans perdre un seul homme. Le citoyen Herbin, capitaine des grenadiers du 23e régiment, s'est conduit dans cette affaire avec le talent et la bravoure qui le distinguent. Le sergent-major des grenadiers et le tambour-major du même régiment méritent les plus grands éloges par leur courage et les soins qu'ils ont donnés à l'intrépide Sarret ; ils l'ont enlevé au milieu d'une grêle de balles.

Le citoyen Aigremont, lieutenant de la légion des Alpes, mérite aussi qu'il soit fait mention de lui ; ce jeune homme, après avoir roulé

400 toises dans la neige, est arrêté dans sa chute par des sapeurs placés à cet effet ; il se relève en criant : « Vive la République » et, malgré les instances de ses frères d'armes pour aller se faire panser, il remonte et va reprendre son rang !

Les colonnes composant la 2e division, commandées par le général Gouvion, étant disposées conformément à l'instruction du général Sarret, partirent de Termignon, celle de gauche à minuit, celle de droite à 3 heures du matin. Celle de gauche, forte de 900 hommes, commandée par le citoyen Mayer, commandant le 1er bataillon franc de la République, s'étant dirigée par le chemin de Lanslevillard, après une marche de 10 heures et des plus pénibles, arriva droit au-dessus des postes de l'Hôpital, de Lesac (?) et de la Poste ; il avait déjà culbuté plusieurs avant-postes de l'ennemi et il attendait avec impatience l'arrivée des colonnes qui, parties de Bramans, s'étaient dirigées par les gorges du petit mont Cenis et devaient rejoindre sur le grand mont Cenis les colonnes de cette 2e division.

La colonne de droite, commandée par le citoyen Samson, capitaine au 2e bataillon de la légion des Alpes, et forte de 400 hommes, se dirigea par le Montfroid et, après une marche très pénible de six heures, elle arriva au poste qui lui avait été désigné. Cette colonne soutint longtemps un feu très vif des batteries de l'ennemi. La colonne du centre, forte de 200 hommes, commandée par le citoyen Girardelet, capitaine au 1er bataillon de la légion des Alpes, se dirigea par le grand chemin qui conduit à la fameuse redoute de la Ramasse. Cette colonne qui ne devait faire que de fausses attaques et par petits pelotons, se battit longtemps avec les avant-postes de l'ennemi. Le corps de réserve, commandé par le citoyen Laroque, chef de la légion des Alpes, se porta sur les plateaux du moulin de Lanslebourg et de Lanslevillard. Quelques heures après que le combat fut engagé, le général Gouvion, voyant la résistance que les avant-postes de l'ennemi opposaient à la colonne du centre, marcha avec 150 hommes de la réserve. Il se dirigea par un chemin que l'ennemi avait rendu très pénible, en faisant des abatis, sur la redoute de la Ramasse. Arrivé sur une espèce de petit plateau, il ordonna de battre le pas de charge pour essayer à la baïonnette l'enlèvement de cette redoute. Malgré le feu du canon et des espingoles, cette colonne marchait au son du tambour; elle fut arrêtée par un ravin très profond et très escarpé. Il n'y eut pas moyen de le franchir, d'autant que la neige commençait à ne plus porter. Le citoyen Labadie, capitaine au corps du génie, avait accompagné le général Gouvion pour prendre les moyens de faire tourner contre l'ennemi la force de ses redoutes à mesure que nous nous en serions emparés. Voyant enfin que les colonnes de la 1re division, parties de Bramans, ne paraissaient pas sur le grand mont Cenis, chaque colonne de la 2e division forma sa retraite à 4 heures du soir. Elle se fit dans le plus grand ordre. Nous avons eu neuf hommes de tués, 33 blessés, cinq faits prisonniers et plusieurs perdus dans les neiges ; on ne sait pas encore le nombre de ces derniers.

Tel est, citoyen général, l'issue du plan d'attaque parfaitement bien combiné par le brave général Sarret. La République a perdu un de ses meilleurs généraux ; ses talents militaires, sa bravoure et son patriotisme fesaient présager les plus heureux succès sur cette partie

de la frontière. Il emporte au tombeau les regrets et l'estime de tous ses frères d'armes. Ils ont demandé unanimement qu'il soit enterré à la batterie de la redoute de Bramans.

Le citoyen Mayer se loue beaucoup du citoyen Ratel, capitaine des guides à pied, qui marchait à la tête de sa colonne.

Salut, Union et Fraternité.

Le général de brigade employé en Maurienne,

Signé : GOUVION.

Pour copie conforme :

Le général en chef commandant l'armée des Alpes,

ALEX. DUMAS.

Extrait de la copie de l'Instruction et de l'ordre donné par le général de brigade Sarret, commandant en Maurienne, pour l'attaque du mont Cenis, jointe à la lettre du général Gouvion en date du 7 avril 1794.

. . . .

A la nuit tombante de ce jour désigné, par un temps clair et frais, les troupes destinées pour la 1re division, prises dans les cantonnements environnants, se rendront à Bramans. Celles prises dans les cantonnements un peu plus éloignées y seront rendues à peu près à la même heure, à l'entrée de la nuit. A ce moment, celles de Bramans se porteront à Saint-Pierre d'Estravache et seront immédiatement suivies par les autres, toutes munies de petits bidons, et les troupes devant former la tête des colonnes, munies de leurs grappins.

Sans perdre un instant, le citoyen Herbin, capitaine des grenadiers, à la tête de 500 hommes pris, savoir : 400 dans le 23e, y compris les grenadiers, et 100 dans le 1er bataillon de la légion, éclairé par les individus à son choix et dont il fixera le nombre, s'avancera par la gorge qui se trouve vis-à-vis Saint-Pierre. Gagnant les hauteurs, il ira s'établir sur la sommité de la montagne à droite, où se trouve assise une redoute de l'ennemi qui n'est point occupée, d'où il protégera et couvrira les troupes qui le suivront immédiatement. Il ne partira de ce point qu'au moment où la colonne du centre, où se trouvera le général, sera parvenue sur les mêmes sommités. Cette colonne remplacera la sienne qui, filant par la droite, en s'éloignant un peu de l'escarpement des rochers qui bordent la vallée de Saint-Pierre, ira prendre à revers le petit mont Cenis et le poste immédiatement en arrière que l'ennemi pourrait occuper.

Cette expédition faite, l'ennemi culbuté dans ces postes, la colonne du centre, composée de 800 hommes pris, savoir : 200 du 23e, 300 des Basses-Alpes, 200 du 1er bataillon de la légion, et 100 de Paris, s'avancera dans le même temps où la colonne de gauche, parvenue sur les hauteurs, pourra prendre sa direction, en longeant l'escarpement des rochers vers les postes du grand mont Cenis. Ce mouvement s'exécutera simultanément dans les trois colonnes et sera combiné de manière que la colonne de gauche vienne tomber sur la tête du flanc

de l'ennemi, en conservant les hauteurs ; celle du centre, divisée en petites colonnes, qui se soutiendront mutuellement et qui marcheront autant que possible par le front de la division, précédées de quelques éclaireurs, se présenterait sur le centre du flanc de l'ennemi ; celle de droite gagnera les derrières.

Le commandant de la colonne de gauche, qui aura sous ses ordres 500 hommes pris, savoir : 300 dans le bataillon des Basses-Alpes, 100 dans le bataillon nº 1 de la légion, et la compagnie des grenadiers de Paris, composée de 100 hommes, aura le soin, ainsi que le commandant de la colonne de droite, de mettre 100 hommes en seconde ligne, qui, pris parmi les bons, s'avanceront sur les pas de la colonne, en observant de laisser une distance de 300 pas. Le commandant de la colonne du centre formera aussi sa seconde ligne à la même distance et composée de 200 hommes.

En outre de cette seconde ligne, un corps de réserve de 300 hommes pris, savoir : 200 dans le 23e et 100 dans les bataillons de Paris, partant de Saint-Pierre, prenant la même gorge que les autres colonnes, à la suite de la colonne de gauche, se portera sur les hauteurs et s'y maintiendra pour soutenir l'attaque et favoriser la retraite, en cas d'événement. Il sera poussé 200 hommes de cette réserve, qui suivront les pas de la colonne du centre à une forte portée de canon. L'adjudant général Rey, qui la commandera, aura soin d'envoyer en avant quelques partis qui l'instruiront des événements et des succès ou des revers de chaque colonne. S'il y en avait une qui pliât, il choisirait un officier entendu et l'enverrait, à la tête de 100 hommes, pour soutenir, secourir, protéger la partie qui faiblirait. Il recevra les prisonniers qui, désarmés et bien fouillés, seront réunis et gardés, pour être conduits à Bramans après l'affaire. Il sera chargé de la correspondance avec la vallée par le moyen des signaux.

Six coups de fusil annonceront la détresse, et immédiatement le commandant de la réserve de Bramans fera monter 100 hommes. Trois coups annonceront l'espérance du succès ; quatre coups, quelques succès ; 12 coups, la déroute de l'ennemi. Saint-Pierre d'Estravache répétera ces signaux et des cavaliers d'ordonnance, placés à cheval à Bramans, porteront la nouvelle ; l'une à Sollières, qui sera transmise par ordonnance successivement à Termignon, Lanslebourg ; l'autre à Modane, qui sera transmise successivement jusqu'à Grenoble et Chambéry. Cette ordonnance ne partira que dans le cas où les 12 coups seraient tirés.

Les compagnies de grenadiers et carabiniers feront les têtes des colonnes. Les commandants des colonnes feront en sorte d'établir une espèce de liaison entre elles par le moyen des éclaireurs, et la correspondance avec la colonne du centre ne sera pas négligée. Les 32 canonniers, attachés à cette division, armés de toutes leurs pièces, seront divisés, savoir : huit à la suite de la colonne de gauche, 16 à la suite de celle du centre, huit à la suite de celle de droite.

Les colonnes fixées au nombre désigné marcheront dans le plus grand ordre et silence, sans se confondre, ni se mêler. On ne fumera pas. Les officiers de chaque compagnie sont responsables sur leur tête du désordre qui pourrait s'apercevoir dans leur troupe ; ils veilleront avec la plus grande exactitude à ce que les soldats de leurs compagnies ne s'écartent point de leur rang. Seront regardés comme traîtres et

punis comme tels, ceux des officiers et sous-officiers qui, par leur négligence ou le mauvais exemple, auraient donné lieu ou participé à la confusion et au désordre.

Le commandant de chaque colonne aura le soin de faire ramasser les traîneurs et de faire avancer la tête de telle façon que la queue ne soit pas fatiguée. Tout homme qui sera reconnu ne s'être point trouvé à son poste sera puni de mort, suivant la loi.

Les colonnes s'avanceront sur l'ennemi à la faveur des ténèbres de la nuit, gardant le plus profond silence, et observeront de ne point tirer. La baïonnette est l'arme du Français ; c'est avec la baïonnette qu'il faut culbuter et renverser l'ennemi. Il est de la dernière importance de mépriser le feu de quelque patrouille et de ne point s'amuser à tirailler, pour ne point donner aux Piémontais le temps de recevoir du renfort. La troupe, portant une chemise sur les habits et allant de l'avant, sans répondre à son feu, déconcertera l'ennemi, qui ne saura de quel côté diriger ses coups. Les colonnes de gauche et du centre ne s'avanceront à sa portée qu'autant qu'elles pourront être instruites à peu près que la colonne de droite, arrivée à son point de direction, aura pris les derrières de l'ennemi. Au moment de fondre sur lui, des cris, des hurlements ne manqueront pas d'achever de le déconcerter ; mais ces cris, ces hurlements, élevés par toute la troupe, ne doivent être poussés qu'autant qu'on lui a mis, pour ainsi dire, la baïonnette aux reins. Ce sera le signal du pas de charge, qui ne pourra être battu que par l'ordre exprès des commandants de chaque colonne.

Les points où, à peu près, chacune des colonnes ira déboucher, seront : pour celle de droite, le point au-dessous de la grande Croix, la laissant à 50 pas derrière ; pour celle du centre, la crête du col sur la grande Croix, laissant Savalin et le lac à la gauche ; et pour celle de gauche, le point de Savalin, où elle s'arrêtera, sa gauche appuyant aux précipices et sa droite à la gauche.

Dans le cas où la colonne de droite se trouverait repoussée, l'ennemi qui s'avancerait pour la suivre trouverait, sur son flanc, la colonne du centre qui s'en serait approchée, au moment qu'elle en aurait eu connaissance. Si celle du centre était repoussée, la colonne de droite, se serrant sur le flanc de l'ennemi, le pousserait sur la colonne de gauche, qui n'abandonnerait jamais, dans aucun cas, la direction des rochers qu'elle est chargée de suivre.

Si les colonnes du centre et de droite étaient culbutées et qu'elles ne puissent point se rallier à la faveur de la seconde ligne, elles iraient se rallier, à la faveur de la réserve, et la colonne de gauche, conservant toujours son point de direction, en se retirant paisiblement, favoriserait cette manœuvre.

Dans les postes importants et nécessaires à garder, les commandants des colonnes ne les négligeront pas et auront soin d'y mettre le nombre de troupes convenable.

L'ennemi, cerné et implorant la clémence du vainqueur, on les fera prisonniers et on aura soin de les traiter avec douceur et ménagement.

Les colonnes de droite et du centre, sans s'amuser à cet objet, se porteront de suite sur les avenues et communications du mont Cenis avec la vallée de Suze, par où il pourrait arriver des renforts. Il n'y a point de moment plus près de la déroute que celui de la victoire qui

n'est point complète. Il arrive souvent que l'on s'endort sur le succès et c'est toujours de ce sommeil dont un ennemi adroit sait profiter.

Que l'ordre le plus exact, la vigilance la plus active soient toujours observés, et que les soldats dans les rangs soient dans le cas de braver les astuces de l'ennemi.

Du moment qu'une batterie sera enlevée par une colonne, les canonniers qui se trouvent à la suite, braqueront et disposeront les pièces contre l'ennemi, les désencloueront, si toutefois on a eu le temps de les enclouer. On doit s'attendre à en trouver au poste de la Ramasse, à ceux de la Poste, du Villaret, ainsi qu'à celui de la grande Croix. S'il est possible de conduire à la suite de la colonne de droite les deux petites pièces qui seront enlevées sur le petit mont Cenis, elles pourraient être d'un avantage considérable, en servant à intimider l'ennemi ; mais on ne s'en servira que dans un cas urgent.

Il y aura, pour cette division, douze haches du pays, destinées, quatre par colonne. On se pourvoira d'une dizaine de guides, gens pratiques du pays, dont trois seront affectés à chacune des colonnes des ailes et six à celle du centre.

. . . .

Le général de brigade commandant en Maurienne,

Signé : HENRI SARRET.

Pour copie conforme à l'original :

Le général en chef de l'armée des Alpes,

ALEX. DUMAS.

Archives de la Guerre. N° 20 24 avril 1794.

ÉGALITÉ, LIBERTÉ. — EMBRIGADEMENT

Copie de la lettre écrite par le général de brigade Badelaune au représentant du peuple Dumaz.

Du Bourg, le 5 floréal, an 2e de la République une et indivisible.

Je te fais part, citoyen représentant, que j'ai ce matin enlevé le petit Saint-Bernard et que je vais poursuivre l'ennemi au Val d'Ost *(sic)*. Je n'ai eu que cinq hommes tués et 40 blessés. J'ai 20 pièces d'artillerie et je t'embrasse de tout mon cœur.

Signé : BADELAUNE.

Certifié conforme :

Le représentant du peuple,

DUMAZ.

Copie de la lettre du général Badelaune, datée de Châtelar, le 5 floréal, au général en chef de l'armée des Alpes, au bourg Saint-Maurice.

Je te fais part que nous venons d'enlever le petit Saint-Bernard et tous les retranchements et redoutes qui le défendaient, avec la baïonnette. Nous avons pour cela bivouaqué deux jours sur les plus hautes

montagnes. Nous avons commencé par attaquer, par la droite et par la gauche, les trois fameuses redoutes du mont Valaisan, à la pointe du jour, après avoir marché 10 heures dans la neige sur la crête des montagnes. Le 2e bataillon de ci-devant Boulonnais, le 5e de l'Isère, le 5e de Rhône-et-Loire et les deux bataillons de la Côte-d'Or se sont comportés avec la plus grande valeur. Je n'ai jamais vu se battre de cette façon ; je t'enverrai à la première occasion les traits particuliers d'héroïsme des soldats et des officiers. Le 1er et le 6e de la Côte-d'Or nous ont prouvé qu'ils avaient oublié le serment de Valenciennes. Nous sommes redevables de cette intrépidité aux discours énergiques dans lesquels le représentant Gaston leur a fait passer tout le feu révolutionnaire et républicain qui l'anime. Nous avons eu sept hommes de tués et environ 60 de blessés. La perte de l'ennemi doit être très conséquente ; la neige est de tous côtés teinte de son sang. L'officier d'artillerie a été tué sur ses pièces. Nous avons fait le commandant de ces postes prisonnier avec 200 hommes, tant sous-officiers que soldats du régiment suisse de Rochemondet. Nous avons pris 20 pièces de canon de différents calibres, tous superbes, et 13 espingardes montées sur affût. J'ai envoyé à leur poursuite, pour profiter de notre victoire ; je te donnerai un détail plus circonstancié à la première fois, parce que nous sommes encore à la recherche de ceux qui pourraient périr dans les neiges.

Signé : BADELAUNE.

Pour copie conforme :

Le général en chef,

ALEX. DUMAS.

Archives de Breil, pièce n° 105.

N° 21

Note non signée et non datée

A la première retraite de la Savoie, on occupa les anciens retranchements du petit Saint-Bernard. On y tint une garde pendant l'hiver, fournie par la troupe cantonnée à l'hospice, qui était relevée par les troupes en quartier d'hiver le long de la vallée.

Au commencement de la campagne de 1793, on occupa le mont Valézan, à la gauche du col et celui de la butte de la commune, ainsi que le plateau de la montagne du dit col ; le tout fortifié par de grands retranchements et une multitude de baracons pour abriter les troupes, ce col ne permettant point de camper à cause des neiges et des tourmentes. Les neiges n'y fondent entièrement qu'au mois d'août.

Le mont Valézan est un rocher escarpé vers la vallée d'Aoste, où l'on pratiqua un chemin de l'hospice, pour la communication. Du coté de la Savoie, il est moins rude. C'est par là que les Français le surprirent, le 18 avril 1794. Comme bien souvent, le temps ne permettait pas de communiquer avec le mont Valézan, on l'avait pourvu d'un magasin de vivres pour 15 ou 20 jours.

Le jour auparavant de l'attaque du 18 avril, les Français firent une démonstration vers la butte de la commune, qu'on gardait comme le mont Valézan. La surprise eut lieu dans la nuit.

Après que les Français eurent occupé le Saint-Bernard, les troupes cantonnées ou en quartier d'hiver se replièrent d'abord aux retranchements du prince Thomas, où, attaqués vigoureusement, ils se replièrent jusqu'à Rochetaillée, d'où ils vinrent à Saint-Pierre, village à deux heures au-dessus de la cité d'Aoste, où M. le duc de Montferrat joignit ses troupes après Pâques [1].

Dans la nuit après son arrivée, ayant tenu conseil de guerre, on résolut de faire retirer les troupes à Quart, village à environ une heure au-dessous de la Cité, qui resta abandonnée au pillage de la canaille. Les Français cependant ne s'avancèrent en patrouille que jusqu'à Villeneuve, à deux heures et demie de la Cité, qui requit qu'on lui envoyât des troupes pour faire cesser le désordre. Le prince y envoya camper un bataillon de grenadiers aux portes de la ville et l'on en fit évacuer les magasins abandonnés.

A cette note est jointe un croquis des retranchements du petit Saint-Bernard.

(1) En 1794, Pâques était le 20 avril.

Archives de Breil, pièce nº 91 l. **Nº 22** Commencement de mai 1794.

POSITIONS DES TROUPES DE S. M. LE ROI

DÉPARTEMENTS	BATs.	NOMS DES RÉGIMENTS
D'Aoste	2	Saluces.
	2	La Marine.
	3	Rochmondet.
	2	Légion légère.
	1	3e Grenadiers.
	2	Verceil.
	2	Novare.
	2	Suse.
	16	
De Suse........	2	La Reine.
	2	Bachmann.
	1	2e Grenadiers.
	2	6e et 7e Grenadiers.
	1	10e Grenadiers.
	2	Genevois.
	2	Maurienne.
	3	Ivrée et Pionniers.
	1	Zimermann (*).
	16	
De Fénestrelles	2	Royal-Allemand.
	1	1er Grenadiers.
	1	4e Grenadiers.
	1	Garnisn Piémontais.
	5	
De Varayta et Mayra (*sic*)..	2	Savoie.
	2	Turin.
	2	Casal.
	6	

(*) L'autre bataillon en garnison à la citadelle de Turin.

DÉPARTEMENTS	BATs.	NOMS DES RÉGIMENTS
De Sture.....	3	Courten.
	2	Christ.
	1	Montferrat.
	6	
De Cève et Mondovi...	4	Aoste et Lombardie.
	1	4e Grenadiers.
	2	Légion légère.
	2	Mondovi (1er et 2e).
	2	Acqui.
	2	Corps franc Giulay. Grenad. Strassoldo.
	2	Autrich. Schmitfeld.
	»	Dragons d'Etat.
	15	
Du camp aux environs du Bourg,.....	2	Gardes.
	1	Montferrat.
	2	Piémont.
	2	Oneille.
	2	Peyer-im-Hoff.
	1/2	Chassrs-Carabiniers.
	1	Corps franc.
	1	5e Grenadiers.
	2	8e et 9e Grenadiers.
	2	1er et 2e Chasseurs.
	2	Nice.
	1	Mondovi.
	2	Asti.
	2	Pignerol.
	2	Grenadiers royaux.
	1	Pionniers.
	2	Tortone.
	1/2	Chasseurs Pian.
	2	Belgiojoso.
	1	Garnison.
	31	

Le régiment de Chablais est à Alexandrie.
Le régiment de Sardaigne est à Coni.
Le régiment de Zimermann à Suse.
Un bataill. autrichien de garnison à Turin.

NOTA. — Cet état contient au moins une erreur. Un bataillon de Mondovi y est porté deux fois. La cavalerie n'y est pas indiquée.

Archives de la Guerre. N° 23 12 mai 1794.

Au fort Mirabouc, bien baptisé, le 23 floréal, l'an 2e de la République Française une, indivisible et impérissable.

Le Commandant en chef les troupes de la République destinées à la prise du fort Mirabouc et postes environnants, aux citoyens membres composant le comité de Salut public, à la Convention Nationale.

Citoyens,

Ayant été chargé par le général en chef de l'armée des Alpes, en suite des ordres du général de brigade Valette, de l'expédition militaire que les armées de la République ont faite sur le fort de Mirabouc, qui était la clef des vallées de Luzerne et Saint-Martin, je m'y suis transporté avec très peu de forces. Mais la valeur des Républicains a triomphé des obstacles presque invincibles que ce fort présentait, tant par sa force que par ses impraticables avenues. Les Français y sont entrés le 20 floréal, à 4 heures du soir, après quatorze heures d'attaque.

Le fort rendu, j'ai poussé plus loin les conquêtes républicaines et me suis emparé du poste de Villeneuve, des Prats et de la redoute de Maupertus, où il y avait 1,400 Piémontais qui ont pris la fuite à l'approche de nos braves volontaires du 4e bataillon des Basses-Alpes, au nombre de 600. Je suis entré hier au soir à la ville de Bobbi et j'aurais été à la poursuite de l'ennemi, sans la pénurie de mes moyens. Je crois cependant, à l'aide des habitants que je suis parvenu à insurger contre leur tyran, de prendre aujourd'hui les villes du Villard et la Tour. Cette dernière n'est éloignée de Pignerol que de deux lieues. C'est là où j'attendrai des forces, si on veut étendre les conquêtes de la République.

La bravoure que j'ai reconnue au peu de troupes que j'ai, en fait espérer les meilleurs succès, lorsqu'elles seront renforcées. Les généraux vous auront fait part des réflexions et des détails que je leur ai donnés de ma position ; mais je croirés (sic) manquer à mon devoir, si je ne m'empressés (sic) à vous apprendre le succès d'une entreprise digne des hommes libres, qui le seront à jamais.

Salut et fraternité, vive la République.

CAIRE.

Archives de la Guerre.' N° 24 14 mai 1794.

Rapport du général Badelaune au général Dumas, commandant en chef l'armée des Alpes.

Du mont Cenis, ce 25 floréal, l'an 2e de R. F.

Citoyen général,

Je te fais part que nous avons attaqué cette nuit les redoutes du mont Cenis, suivant le plan que je t'ai communiqué hier. J'avais en conséquence ordonné quatre colonnes qui devaient se porter, savoir : les deux de droite, fortes de 1,500 hommes du 23e régiment et de la

légion des Alpes, sur la redoute du Rivet et de la Ramasse. Je commandais celles de gauche ; la première, forte de 3,700 hommes, devait passer entre les deux redoutes de droite, de nuit, prendre à mi-côte la montagne qui domine Malacrochet et tourner tous les ouvrages du mont Cenis ; une de 300 chasseurs amusait de front en tirailleurs tous ces postes, pour attirer les regards de l'ennemi sur cette partie. La plus grande précision a été observée et nous a parfaitement réussi. J'ai fait partager ma colonne sur le sommet de la montagne ; une partie commandée par l'adjudant général Camin avait ordre de se porter sur la poste et la grande Croix, et intercepter la retraite de l'ennemi, et l'autre partie de la colonne, composée de la division de Tarentaise et d'un détachement du bataillon de Paris, a pris les redoutes de droite en revers, a fait des prisonniers et poursuivi l'ennemi. Tu étais présent aux opérations de la colonne de droite, tu peux en donner le rapport le plus favorable. Toutes les troupes se sont comportées en héros.

Ci-joint le rapport de la fausse attaque du petit mont Cenis faite par le citoyen Giraud, commandant du 1er bataillon des Basses-Alpes [1].

Vive la République.

Pour copie conforme :

Le général en chef de l'armée des Alpes,

ALEX. DUMAS.

Archives de Breil, n° 91 f. — N° 25 — Mai 1794.

Rapport d'une partie de l'affaire de la prise du mont Cenis, le 13 mai 1794, du capitaine Magni, du régiment de Savoie, qui m'a été remise par le chevalier de Messangi.

Commandant à la Ramasse, le 13 du courant, je fis demander à 11 heures et trois quarts du soir le caporal Tailleur, de la 2e grenadière de Chablais, commandé de patrouille pour minuit à deux heures. Je lui ai donné son instruction sur la manière de la faire et un milice pour guide.

A peine hors de ma chambre qu'il entendit des coups de fusil que j'avais ouï moi-même. J'en sortais, lorsqu'il revint me le confirmer, en me disant qu'il ne pouvait m'assurer si c'était au Rivet ou à la Barrière qu'on les avait tirés. J'ordonnai qu'on battît immédiatement la générale et aux officiers d'artillerie de se rendre à leur poste. A l'arrivée des contingents de troupe cantonnés à la Ramasse, j'en envoyai une partie renforcer la barrière sous les ordres d'un capitaine, de même qu'une demi-compagnie de grenadiers de Genevois et autant de celle de Maurienne au Villaret, poste que commandait M. de Chamoux. Je partis à l'instant pour celui du Mollard Crochet, où j'ordonnai à M. Delaire avec 50 volontaires de gagner les hauteurs du Rivet, où j'entendais de temps à autre quelques coups de fusil. Mais, étonné que le canon de ce poste ne jouât pas, j'y envoyai une ordonnance qui

1. Ce rapport n'existe pas aux Archives de la Guerre.

eut à peine descendu le Mollard Crochet qu'elle rencontra le chevalier Bruneri d'artillerie, qui venait m'annoncer que les postes et batteries du Rivet étaient au pouvoir de l'ennemi. Cet événement ne m'a pas absolument alarmé, espérant que celles des postes supérieurs de la droite empêcheraient à l'ennemi de pénétrer au-delà de notre flanc gauche, deux compagnies de pionniers occupant surtout cette hauteur et la nuit étant très obscure, avec de la neige et du brouillard. Je pouvais d'autant m'en flatter que la vivacité du feu de nos batteries parut avoir obligé l'ennemi à se replier derrière l'arête du rocher qui est à ce poste.

Dans cet intervalle, M. Dellere m'envoya dire qu'une forte colonne ennemie dirigeait sa marche sur la gauche de la Magdelaine et le marquis d'Arvillard, qui commandait aux Arcellins, m'écrivit un billet pour m'aviser que l'ennemi avait attaqué les postes de sa droite, en me demandant deux cents cartouches de spingarde, que je lui expédiai immédiatement par des milices.

Je donnai avis de ces événements au marquis de Saint-Georges, demandant du renfort à maintes reprises, et lui fis dire que ma situation exigeait sa présence. Il m'arriva 29 hommes.

M. d'Antrèves, du régiment d'Ivrée, que j'avais détaché pour gagner les hauteurs de la Tura avec un contingent de troupes de renfort aux pionniers, revint en m'assurant qu'il n'avait pu y arriver. Je reçus un second billet du marquis d'Arvillard, demandant du renfort, une colonne ennemie cherchant de pénétrer sur la droite. Je fis repartir M. d'Antrèves pour les Arcellins avec un contingent de troupes. Le brouillard s'étant élevé un instant, nous vîmes paraître la tête de la colonne ennemie au-dessus de l'extrémité de la palissade du Rivet, qui longeait la côte de cette montagne, très vite et à grands cris ; la vivacité du feu de notre artillerie ne retarda nullement sa marche ; au point que cette colonne était déjà à l'autre extrémité de la montagne et par conséquent de beaucoup au-delà des postes de notre ligne de défense. J'ai eu l'honneur d'en informer le marquis de Saint-Georges. Mais, l'instant d'après, une ordonnance expédiée par le marquis d'Arvillard m'informa que la colonne ennemie avait pénétré au-delà des Arcellins. Dans cette alarmante position, nos postes n'étaient plus tenables ; l'officier d'artillerie..... n'ayant plus de munitions, a été de mon sentiment, de même que M. Drugion, capitaine des grenadiers du régiment de Chablais ; l'un et l'autre peuvent l'attester.

Je crus donc de mon devoir de faire avertir M. de Chamoux que je me repliais sur la Coupe d'Or, comme il était prescrit dans les instructions que, par ordre du général, M. le comte de Clermont avait fait passer à tous les postes ; de ce dont j'ai prévenu la veille tous leurs commandants.

En approchant de ce point de réunion, où je ne trouvais qu'un faible peloton de troupe, nous entendions des cris épouvantables, que jetait la colonne qui avait longé la montagne de la Tura. Je jugeai pour lors de me jeter sur ma gauche, pour y prendre une position plus élevée et y attendre les autres postes avancés, lorsque de semblables cris se firent entendre de ce côté et très près de nous. Convaincu pour lors que la colonne ennemie qui avait gravi la montagne des Arcellins

longeait celle de Lameth pour couper ma retraite, je déterminai d'aller aux Tavernettes, espérant y joindre les troupes que je croyais trouver à la Coupe d'Or. Ce fut à travers le feu de l'ennemi et favorisé par le brouillard le plus épais que j'y arrivai et ne trouvai même plus les habitants.

Convaincu pour lors que les troupes de seconde ligne avaient pris poste à la grande Croix pour y faire tête à l'ennemi, je me déterminai d'y conduire ma troupe et y ai joint M. le marquis de Saint-Georges, qui, après avoir détaché un corps pour occuper les retranchements qui devaient protéger la retraite, nous sommes descendus à la Novallèse, avec le reste des troupes.

Tel est l'exposé que je suis dans le cas de faire de ce fâcheux événement.

Suse, le... mai 1794.

Prisonniers faits à l'attaque du mont Cenis.

Soldats et bas officiers : 501.

Officiers :

Royal-Allemand : M. Six, capitaine des grenadiers et un lieutenant.

Morienne *(sic)* : Bonvivant, porte-enseigne.

La Reine : M. Dugujet et le cadet Forbin.

Backemann : M. Aouh, lieutenant.

Ivrée : M. Banstaa (?), lieutenant.

Pignerol : Marquis Solar, capitaine de grenadiers (pris au petit mont Cenis).

Archives de la Guerre. **N° 26** 29 avril 1794.

Saorgio, 10 floréal, l'an 2e de la République Française, une et indivisible.

Les Représentants du Peuple près l'Armée d'Italie, à leurs collègues, membres du Comité du Salut public.

Voici le moment de faire agir l'armée des Alpes de concert avec l'armée d'Italie; il est nécessaire d'organiser ces deux armées de manière qu'elles n'agissent que par la même volonté. Il faut que les représentants à l'une ou l'autre de ces armées aient la prépondérance et l'action exclusive, pour que les opérations n'éprouvent aucune contrariété. Il faut que la campagne en Piémont soit surveillée et suivie par la même Commission, indépendante des représentants qui seront à l'une de ces armées.

Il faut de même que le général chargé de l'expédition soit indépendant du général qui commandera l'autre armée, pour les ordres relatifs à cette expédition, de sorte que ce général puisse prendre toutes les troupes qui lui paraîtront nécessaires d'après la suite des opérations.

L'armée des Alpes aurait à faire un mouvement par le col d'Argentière et inquiéter l'ennemi, afin de diviser ses forces. Nous n'aurons aucune peine à abattre le trône Sarde, si vous prenez les moyens d'organiser promptement l'armée qui sera chargée d'entrer en Piémont.

Il faut de la cavalerie; 3 ou 4,000 hommes suffisent. Ne négligez pas de nous envoyer de la poudre; nous sommes sur le point d'en manquer.

L'équipage de siège pour les places fortes de Piémont est presque formé; il n'y a point un moment à perdre. Organisons, agissons et le roi de Piémont aura existé. Ne remettez pas au lendemain vos délibérations sur un objet qui doit procurer à la République de si grands avantages et donner à l'Europe le spectacle d'un tyran étranger détrôné par un peuple philosophe.

Nous revenons sur l'idée principale de cette lettre. Nous la rendons en peu de mots: Distinguer l'armée agissante en Piémont de l'armée défensive des Alpes, de manière que le général chargé de l'expédition en Piémont, demeure juge des forces qui seront nécessaires à sa défensive et puisse toujours les diminuer ou les augmenter d'après la succession des événements.

ROBESPIERRE jeune; RICORD.

Archives de la Guerre. **N° 27** 21 Mai 1794.

La Porte et Ricord, représentants du peuple aux armées des Alpes et d'Italie, réunies à Colmars, aux représentants du peuple composant le comité de Salut public.

En exécution de votre arrêté du 19 floréal, nous venons, citoyens collègues, de déterminer les premières opérations militaires à la réunion des deux armées dans le Piémont. Vous verrez, par le plan que nous vous envoyons, combien cette manière d'attaquer l'ennemi est avantageuse pour accélérer la prise du Piémont.

La cavalerie des Alpes n'étant plus forte que d'environ 2,000 hommes, en ayant tiré vous-même 1,200 pour la Vendée, il importe que vous donniez les ordres les plus prompts pour faire passer à Grenoble quatre corps de cavalerie, s'ils ne sont pas au complet; car, s'ils l'étaient, trois nous suffiraient. De Grenoble, nous les fairons *(sic)* passer où ils seront nécessaires.

Colmars, 2 prairial, l'an 2e de la République Française.

Salut et Fraternité.

RICORD; LA PORTE.

P. S. — Chacun de nous se rend au quartier général de l'armée à laquelle il se trouve attaché.

RICORD; LA PORTÉ.

Archives de la Guerre. **N° 28** 8 mai 1794.

SECTION DE LA GUERRE

Du 19 floréal, an 2e de la République une et indivisible.

Le comité du Salut public arrête :

Art. 1. — L'armée des Alpes et celle d'Italie agiront de concert, autant qu'il sera possible, dans leurs mouvements contre le Piémont.

Art. 2. — Si le concert ne peut avoir lieu par la difficulté des communications, les décisions et ordres sur l'ensemble des opérations seront données par les représentants du peuple près l'armée d'Italie, et néanmoins ils ne pourront distraire aucune force de l'armée des Alpes, sans l'agrément des représentants près de cette armée.

Art. 3. — Le général en chef de l'armée des Alpes fera passer sur-le-champ toutes ses troupes à cheval à l'armée d'Italie.

Le comité de Salut public
aux représentants du peuple près l'armée des Alpes

La nécessité, chers collègues, de faire agir l'armée des Alpes de concert avec celle d'Italie, nous a forcé de prendre l'arrêté dont nous vous envoyons copie ci-jointe. Nous vous invitons, au nom du salut de la chose publique, de lui donner son exécution. Nous tâcherons de remplacer votre cavalerie par d'autres corps de cette arme tirés de l'armée du Rhin. Le succès des opérations de l'armée des Alpes sur le petit Saint-Bernard nous inspire beaucoup de confiance dans les généraux qui en ont la conduite et nous fait espérer que le mont Cenis sera bientôt en notre pouvoir, s'il ne l'est pas déjà. Nous nous reposons entièrement de nos succès sur cette partie de nos frontières sur votre sagesse et sur votre énergie républicaine.

Carnot.

Le comité de Salut public
aux représentants du peuple près l'armée d'Italie

Après mûre délibération, chers collègues, il nous a paru que nous ne pouvions prendre d'autre arrêté que celui ci-joint. Le mauvais esprit qui domine dans le mont Blanc ne permet pas de dégarnir le pays des forces qui s'y trouvent, sans que la possibilité en soit reconnue par les représentants du peuple près l'armée des Alpes. Dans l'impossibilité néanmoins de trouver ailleurs la cavalerie que vous demandez, nous avons pris le parti de vous faire passer toute celle qui s'y trouve. Quant aux troupes à pied, il en existe une assez grande quantité dans les départements voisins de vous et nous donnons des ordres pour qu'elles se rendent au Port de la Montagne.

Collot-d'Herbois ; B. Barère ;
Carnot ; C. A. Prieur ; Billaud-Varenne.

Archives de Breil, pièce n° 108. **N° 29** 13 mai 1794.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GÉNÉRAL PROVERA

Distribution des troupes sous ses ordres le 14 mai 1794

VALLÉE DE PO		VALLÉE DE BELLINS	
A Pœsane, 2 comp. de milices...	100 h.	A Bellins, 1 bat. de Turin.......	350 h.
A Saint-Front, 1 comp. de milices	50 »	Id. 3 comp. de milices....	150 »
A Crisolles, 2 comp. de milices...	100 »		
TOTAL.....	250 h.	TOTAL.....	500 h.
VALLÉE DE CHANAL		VALLÉE DE MAIRA	
A Chanal, 1er bat. de Casal......	371 h.	A Acceglio et Prasso, régiment de Savoie....................	595 h.
Id. 1 comp. de chasseurs.	110 »	A Acceglio et Prasso, 5 compag. de milices....................	250 »
Id. 4 comp. de milices....	200 »		
A Rua Gianzana, 3 comp. milices.	150 »		
A Chateaupont, 2e bat. de Casal.	254 »		
TOTAL.....	1.085 h.	TOTAL.....	840 h.
VALLÉE DE VRAITA		TOTAL GÉNÉRAL :	
A Chateaupont, 1er bat. de Turin.	350 h.	Troupes de ligne................	1.920 h.
A Saint-Peire, régiment de Nice.	380 »	Milices........................	1.535 »
A Torrettes, 1 comp. de milices..	50 »		
TOTAL.....	780 h.		3.455 h.

Le 27 juillet, la troupe de ligne présentait 2.719 h. faisant le service.
L'effectif complet devait être de .... 3.732 h.

Il manquait.............................. 443 h.

Archives de la Guerre. **N° 30** 4 juin 1794.

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes au comité de Salut public

Citoyens collègues,

Je reçois en ce moment votre dépêche et à l'instant un courrier est en route pour porter vos ordres au général en chef qui se trouve en ce moment à Briançon. Ne doutez pas qu'il ne soit exécuté ponctuellement. Je vous envoie, par le retour du courrier, copie de la lettre que j'ai écrite au général Dumas. Je ne vous dis pas ce que j'éprouve en voyant tant de belles espérances renversées ; n'importe ; non seulement nous garderons, avec ce qui nous reste, les postes importants qui nous répondaient de la conquête du Piémont ; mais nous tâcherons encore, par la combinaison de nos moyens avec ceux de l'armée d'Italie d'enlever du terrain à l'ennemi au lieu de lui en laisser reprendre. Quel dommage pourtant ; tout le travail était fait ; le quartier général est parti aujourd'hui pour Briançon ; chaque division était marquée ; les bataillons sont en marche pour se rendre aux points convenus ; les officiers généraux avaient été triés dans tout ce qu'il y a de meilleur.

Le mot de *Turin* était dans toutes les bouches. Et voilà tout à coup une armée victorieuse réduite au triste rôle de la défensive. Au moins, ressouvenez-vous que vous nous avez promis de remplacer notre cavalerie et de nous renvoyer nos bataillons. Quels bataillons, grand Dieu ! Il n'en est pas un qui ne soit habillé, équipé et bien armé. Tant mieux, puisqu'ils doivent servir la patrie sur une autre frontière, où il paraît qu'elle se trouve en danger. Je ne vous en dis pas davantage ; cette soustraction de nos moyens va redoubler nos efforts et notre courage.

Je vais me rendre à Valence pour y conférer avec Albitte sur l'état actuel des choses et peut-être l'un de nous deux poussera-t-il jusqu'à Nice. Plus nos ressources ont diminué, plus nous devons nous resserrer pour en tirer parti. Qui sait ce qu'il en arrivera. Tout le monde est convaincu que nous devons aller à Turin ; les deux armées qui ont entrepris d'arracher le sceptre des mains d'un tyran et qui ont juré de renverser son trône, renonceront difficilement au serment qu'elles ont prononcé : Nous verrons.

Salut et fraternité.

La Porte.

Grenoble, le 16 prairial,
an 2e de la République française, une, indivisible et démocratique.

P.-S. — Je vous adresse pareillement copie de ma dernière à nos collègues de l'armée d'Italie[1] ; je vous ai déjà fait passer les deux pièces que je leur ai transmises pour les mettre au courant des postes avancés que nous occupons et des moyens d'attaque, ainsi que des forces disponibles que nous pouvions mettre en avant. Tout change par la circonstance ; il faut se concerter de nouveau ; il n'y a que notre ferme volonté qui soit invariable comme celle du peuple que nous représentons.

La Porte.

Archives de la Guerre. **N° 31** 3 juin 1794.

EXTRAIT DES REGISTRES

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS ÉGALITÉ

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes aux représentants du peuple envoyés près l'armée d'Italie.

Citoyens collègues,

Je vous fais passer l'état des postes avancés occupés par l'armée des Alpes sur le territoire du Piémont ; j'y joins un aperçu de l'emplacement de nos bataillons tel que le général vient de l'ordonner. Vous verrez que 23 bataillons, jugés strictement nécessaires pour l'intérieur et la garde des frontières depuis le lac de Genève jusques à Queyras et Mirabouc, réduiront à 17 le nombre de nos bataillons vraiment attaquants ; au moyen des deux pièces dont il s'agit et de

1. Voir pièce just., n° 31.

l'attention que nous aurons de vous instruire, autant que les circonstances pourront le permettre, des progrès que chacun des postes pourra faire sur le pays ennemi, il vous sera facile, ayant la carte sous les yeux, de suivre comme pas à pas l'armée des Alpes dans tous ses mouvements. Nous désirons que de votre côté vous nous fassiez parvenir, par le retour du courrier, deux pièces pareilles, qui, moyennant les mêmes précautions, nous mettent à portée de connaître quels sont, sur tous les points, vos postes les plus avancés, la distribution de vos troupes et la force vraiment agissante qui doit soutenir les opérations de nos bataillons. C'est un moyen certain d'assurer de l'un et de l'autre bord les succès des armées.

Lorsque les Français et les Espagnols réunis passèrent les Alpes en 1744, les Barricades furent évacuées, ainsi que les Loupières, qui se trouvent de droite, et la Montagnette qui se trouve de gauche des Barricades. Il n'y eut pas une goutte de sang versé pour forcer l'ennemi à faire retraite, malgré que ces trois postes fussent, par la nature même du pays, regardés comme inexpugnables.

La raison de ce premier succès fut qu'en même temps que deux fortes colonnes entrèrent par Argentière et la vallée de Sture pour attaquer de front les Barricades, d'autres colonnes de droite et de gauche se sont avancées pour tourner les Barricades et prendre par derrière et par les flancs ce poste formidable ainsi que les Loupières et la Montagnette, qui le garantissaient de droite et de gauche; l'ennemi, se voyant prêt à être ainsi attaqué de tous les côtés à la fois, prit le sage parti de se retirer.

La colonne d'Argentière, que je regarde comme celle du centre, avait trois colonnes à sa droite pour soutenir ses opérations.

La première colonne de droite, forte de huit bataillons, partit d'*Oneille* pour se rendre à la vallée de *Saint-Etienne*; de Saint-Etienne, elle poussa en avant par les *Bains Vinay*, et se porta jusqu'au village des *Planches*, qui se trouve à une lieue au-dessous des Barricades, dans la vallée de Sture.

La seconde colonne, forte de cinq bataillons, plus d'un détachement de 800 hommes, est partie du comté de Nice pour se rendre, comme la précédente, à la vallée de *Saint-Etienne*. Mais de là elle prit chemin par le *Col de Fer* et, poussant en avant, elle est arrivée dans la vallée de Sture au-dessous des Barricades, mais au-dessus des Planches, afin de soutenir la première colonne et d'en être soutenue.

La troisième colonne, forte de huit bataillons, partit de *Barcelonnette,* arriva au *Col d'Argentière* à la tête de la vallée de Sture, et continuant sa marche par le *Col Faron,* elle se rendit à *Ferrières,* sur la droite des Barricades, soit pour y faire une troisième attaque par les flancs, soit, comme les deux autres, pour prendre l'ennemi à revers et concerter avec elles ses opérations.

Maintenant, chers collègues, comparez cette marche simple et précise des trois colonnes agissantes de droite, avec celle qu'on fait tenir à la division de la droite de la Sture, dans le plan que nous avons arrêté à Colmars.

Bonaparte, qui l'a rédigé, ignorait alors, et j'ignorais aussi moi-même, vu que je ne faisais que d'arriver à l'armée, si le col d'Argentière nous serait ou ne nous serait pas disputé par l'ennemi; or, il

faut que Bonaparte soit instruit que déjà nous nous sommes emparé du col d'Argentière, que nous tenons les Barracons, qu'on a voulu nous les enlever, que l'ennemi a été repoussé, que ce que nous tenons le diable ne nous l'ôtera pas, et que nous serons à *Brezé* quand nous voudrons.

D'après cela, ne serait-il pas convenable :

1° Qu'à un jour convenu, la colonne de l'armée des Alpes, dite d'Argentière s'avançât de front sur les Barricades par la vallée de *Sture ;*

2° Qu'en même temps, une seconde colonne de la même armée prît par le col *Faron* pour suivre la même marche qui vient d'être décrite pour la troisième colonne de l'armée Conti ;

3° Qu'en même temps, une colonne de l'armée d'Italie partant de *Saint-Etienne* poussât chemin par le *Col de Fer* et arrivât au même point que la seconde colonne de l'armée de Conti, c'est-à-dire au-dessous des Barricades, pas si avant que la colonne des Planches ;

4° Qu'en même temps une autre colonne de l'armée d'Italie partît également de Saint-Etienne et poussât chemin par les *Bains de Vinay,* comme la dernière colonne de l'armée Conti le fit en 1744, pour arriver au village des *Planches*, entre les Barricades et *Dèmont.*

La réunion de toutes les colonnes agissantes, tant de l'armée des Alpes que celle d'Italie ne serait-elle pas plus avantageusement opérée entre les Barricades prises et le fort Démont, qui resterait à prendre, qu'à *Saint-Dalmas-le-Selvage*, où il ne s'opérerait qu'une réunion de deux colonnes seulement d'après le plan de Bonaparte ? Consultez cet officier général, montrez-lui ma lettre, examinez bien la carte et prononcez.

Je vous indique de combien de bataillons chacune des colonnes était composée en 1744, pour que vous puissiez calculer aujourd'hui de quelle force doivent être les vôtres et les nôtres, en supposant que chaque bataillon de l'armée Conti, comme on me l'a assuré, était fort de passé 600 hommes ; dans la guerre de 1744, les Barricades étaient alors gardées par quatre bataillons piémontais et la Montagnette par quatre autres.

Je ne doute pas un instant que, si nous avons l'attention de rendre fortes surtout les colonnes destinées à couper la retraite à l'ennemi, en tournant, de droite et de gauche, les Barricades, les Loupières et la Montagnette, ces trois postes ne soient évacués sans coup férir; car, pris de tout côté, l'ennemi périrait infailliblement et il n'aurait rien à gagner à jouer un pareil jeu avec nous; il n'est pas d'ailleurs assez brave pour cela. Si au contraire les colonnes sont faibles, il est possible que l'ennemi conçoive l'espoir de se défendre avec avantage et qu'il ne nous vende cher le passage que nous devons forcer.

En attendant que toutes les troupes soient rendues sur les points convenus, nous cherchons à fixer l'attention de l'ennemi sur les autres. J'espère que sous peu de jours le château de Château-Dauphin sera en notre possession ; c'est un poste très avantageux pour soutenir les colonnes qui agiront immédiatement sur la gauche de celle d'Argentière.

Mandez-moi ce que vous pensez de mes observations, après que vous en aurez vérifié le détail sur la carte.

La nouvelle de la défaite des Espagnols, que Michaud et Soubrany viennent de nous mander, a répandu la joie dans ces contrées ; l'affaire paraît décisive pour le succès de la campagne en Catalogne.

Albitte est à Valence pour y faire couler quatre mortiers de 12 pouces à la Gomer et d'autres choses indispensables pour notre train de siège et pour le parc de campagne. C'est ce qui retarde le plus notre marche. Je compte me rendre sous peu de jours à Briançon, où le quartier général a eu ordre de se porter pour le 16 de ce mois.

Salut et fraternité.

Pour copie conforme :

LA PORTE.

Grenoble, le 15 prairial, an II[e] de la Rép. Française, une, indivisible et démocratique.

Copie jointe à la lettre au comité de Salut public du 16 prairial (4 juin), pièce just. n° 30.

APERÇU DE L'EMPLACEMENT DES BATAILLONS

avant d'agir offensivement dans les Hautes-Alpes

BORDS DU LAC DE GENÈVE, DU CHABLAIS ET DU FAUCIGNY	SAINT-BERNARD	COMMUNICATION DU SAINT-BERNARD AU MONT CENIS par la vallée de Tignes	MONT CENIS
Bat. de Châtillon. Bat. de la Montagne. 1er bat. Tirailleurs de la frontière. Bat. de Bourg.	Bat. de Louhans. 5e bat. Rhône-et-Loire. 6e bat. de l'Ain.	8e bat. de l'Isère.	Bat. de Grenadiers de Paris. 1er bat. Bass.-Alpes. 1er bat. franc de la République.
4 bataillons.	3 bataillons.	1 bataillon.	3 bataillons.
VALLÉES D'OULX ET BRIANÇON	**QUEYRAS ET MIRABOUC**	**INTÉRIEUR, A GRENOBLE ET A COMMUNE AFFRANCHIE**	**FORCES DISPONIBLES**
6 bataillons.	2 bataillons.	9e bat. de l'Isère. 10e bat. de l'Isère. 2e bat. des Tirailleurs de la frontière. 1er bat. de Villefranche	17 bataillons.
6 bataillons.	2 bataillons.	4 bataillons.	17 bataillons.

RÉCAPITULATION	
Faussigny, Chablais, Lac, etc.......	4 bat.
Saint-Bernard	3 »
Communication.......................	1 »
Mont Cenis..........................	3 »
Oulx et Briançon	6 »
Queyras et Mirabouc.................	2 »
Intérieur...........................	4 »
Disponibles.........................	17 »
TOTAL.....	40 bat.

Signé : DUMAS,
Général en chef de l'armée des Alpes.

A Grenoble, le 12 prairial,
an II de la République Française,
une et indivisible.

Pour copie conforme :

LA PORTE.

ÉTAT DES POSTES AVANCÉS OCCUPÉS PAR L'ARMÉE DES ALPES

à l'époque du 12 prairial

BADELAUNE, Gén[1] divisionnaire.	Brigade de Tarentaise. RICHON.	Saint-Didier. La Tuille. Petit Saint-Bernard.	Cormayeur. Ret[t] Prince Thomas. Sainte-Foix.
	Brigade de Morienne. SIMIAIN.	Beyssand *(sic)*. Grand-Croix sur le mont Cenis. Le petit mont Cenis.	Lanslevillard. La Poste. Bramans.
PELLAPRA, Gén[1] divisionnaire.	Brigade des vallées conquises d'Oulx, Bardonnèche et Cézane. VALLETTE.	Bardonnèche. Oulx. Cézane. Côte Plane. Château de Queyras. Villeneuve.	Feuils. Salbertrand. La Clapière. Sestrières. Mirabouc. Le Prat.
	Brigade de la vallée de Barcelonnette. VAUBOIS.	Tournoux. Meyronne. L'Argentière.	Les Glaizolles. L'Arche. Les Barraques.
POUJET, Gén[1] divisionnaire.	Faucigny. RAVIER.	Chamonix *(sic)*. Saint-Gervais.	N.-D. de la Gorge. —

A Grenoble, le 12 prairial, an II de la République Française, une et indivisible.

Pour copie conforme : LA PORTE.

Signé : DUMAS, Général en chef de l'armée des Alpes.

Archives de la Guerre. **N° 32** 8 juin 1794.

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS ÉGALITÉ

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes aux représentants du peuple composant le comité du Salut public de la Convention nationale, à Paris.

Citoyens collègues,

Nous nous empressons de vous annoncer que la colonne de l'armée des Alpes, commandée par le général Vaubois, vient de se mettre en possession du fameux poste des Barricades, *le 17 prairial.* Les vigoureuses attaques des Républicains du côté des monts Cenis et Bernard ont persuadé aux Piémontais que nous avions envie de faire une trouée par le val d'Aoste ; vite, ils y ont porté 10,000 hommes ; mais, pendant que ces esclaves se mettaient en force de ce côté, nous avons fait filer des bataillons sur la vallée de Sture, et les Barricades ont été envahies sans qu'une seule goutte de sang français ait été versée ; les vils satellites du roi des marmottes ont fui à toutes jambes et avec une telle précipitation que nous n'avons pas même pu faire des prisonniers. Pour vous faire une idée juste de la nature de ce poste, voyez la description qu'en fait Saint-Simon, historien de la campagne de 1744 (Edition d'Amsterdam, 1770, page 64).

Les avantages que nous retirons de celui-là sont : 1° que la communication avec l'armée d'Italie pourra s'opérer sans effort ; que la

jonction même des deux armées ne peut rencontrer d'obstacle *(la diminution qu'éprouve la nôtre par le départ de 10 bataillons pour celle du Rhin, qui paraît en avoir besoin, atténue considérablement les avantages que nous devons retirer de cette position. Voyez la lettre du général en chef Dumas, ci-jointe)* ; 2° que nous pouvons incessamment faire le siège de Démont, prendre ce fort peut-être en moins de huit jours ; menacer Coni, en faire le siège ou simplement le cerner et porter nos forces droit à Turin, c'est-à-dire la terreur dans l'âme du despote et de ses adhérents et le signal de la liberté au peuple, s'il a la sagesse de saisir le moment que la destinée des nations va lui présenter.

Nous sommes persuadés que les Piémontais, étonnés d'avoir été trompés sur le vrai point d'attaque, ne tarderont pas à retirer du val d'Aoste une partie des 10,000 hommes qu'ils y avaient placés et qu'ils reporteront une grande partie de cette force là où ils verront que le grand péril les menace. Mais la jonction devant naturellement s'opérer à présent sous les murs de Démont, ils y trouveront à qui parler, s'ils veulent tenter quelque chose.

La Porte se rend à l'armée d'Italie pour combiner les mesures à prendre d'après votre dernière lettre et surtout d'après ce dernier événement auquel nous ne devions pas nous attendre encore, et qui devient le présage des plus heureux succès pour la campagne. Albitte va se rendre au quartier général qui, comme nous vous en avons prévenu, a quitté Grenoble depuis quelques jours pour se porter plus en avant, *à Briançon.*

Vous verrez par le plan de campagne, *que nous avons dernièrement envoyé,* que les Barricades ne devaient être attaquées que par un mouvement combiné des colonnes des deux armées ; mais la bouillante ardeur de la colonne de Vaubois n'a calculé ni le nombre des amis, ni le nombre des ennemis ; elle a dit : il nous faut les Barricades, et les Barricades ont été en son pouvoir.

Malgré la grande diminution qui vient de s'opérer dans nos moyens d'attaque, nous espérons n'en point rester en si beau chemin. *Mais, citoyens collègues, au nom de la patrie, ne nous retirez plus rien et tâchez de nous rendre le plus tôt possible ce qui nous est ôté.*

Salut et fraternité.

Les représentants du peuple envoyés près l'armée des Alpes

ALBITTE — LA PORTE.

Grenoble, le 20 prairial, an II de la République, une, indivisible et démocratique.

NOTA. — Les parties soulignées sont ajoutées de la main d'Albitte ; le reste de la lettre a été écrit par La Porte. — On peut ainsi se rendre compte, dans une certaine mesure, du caractère particulier de chacun de ces deux représentants du peuple.

N° 33

DÉPARTEMENT DU MONT-BLANC ÉGALITÉ — LIBERTÉ

District de Chambéry

Chambéry, le 1er messidor, an IIe de la République Française, une, indivisible et démocratique.

L'agent national près le district de Chambéry aux citoyens représentants du peuple, composant le comité de Salut public.

Citoyens représentants,

Par ma lettre du 27 prairial, je vous donnais des détails sur la situation de l'armée du Saint-Bernard. Ceux reçus depuis lors nous annoncent que le Saint-Bernard est attaqué de tous côtés, et qu'il y a des postes de forcés. L'ennemi a attaqué avec force et a fait quelques prisonniers au général Richon, qui craint d'être forcé de quitter les redoutes du Montvalaisan et conséquemment le Saint-Bernard. L'état-major s'est porté de suite sur nos différents postes pour faire passer du renfort du côté du Chappien. La colonne du Miroir a vu, dans la nuit, descendre l'ennemi au nombre de 1,000. Le commandant demande qu'on renforce le poste, vu que le petit nombre de troupes qui y est placé, est insuffisant pour le garder, étant obligé de les diviser sur différents points. Il ajoute qu'Alméras vient de découvrir une gorge abandonnée, d'où l'ennemi peut descendre; on a tout disposé pour y établir un petit camp. Badelaune pense qu'après une résistance terrible on sera peut-être obligé de se retirer sur le détroit du Ciel [1]; cependant les ordres ont été donnés de se battre jusqu'à la mort sur le petit Saint-Bernard et de tenir bon partout ailleurs.

Dans cet état de choses, tous les patriotes sont debout et surveillent. Les Jacobins viennent de députer deux de leurs membres à Briançon, auprès des représentants près l'armée des Alpes, pour leur faire part de ces événements. Ils ont encore envoyé deux commissaires dans chacun des districts d'Arc, de Montralin, de Cluses et d'Annecy, pour rassurer les patriotes, maintenir l'esprit public dans toute sa vigueur et déjouer les malveillants.

Salut et fraternité.

MOREL.

P. S. — Au moment où je finis ma lettre, nous apprenons que notre situation vient de changer entièrement. Les deux lettres du général Badelaune dont je vous transmets ci-joint l'extrait, vous instruiront des succès que nous venons d'obtenir. Vous y verrez que l'ennemi a appris ce que peut la valeur républicaine.

MOREL.

1. Ou du Cieix, entre Aime et Moutiers, en Tarentaise.

Copie des lettres du général Badelaune, jointes à la lettre du citoyen Morel, agent national, près le district de Chambéry.

Au général Dours,

Je te fais part, mon cher camarade, qu'après avoir été chassé ce matin de nos avant-postes, nous avons, après le combat le plus opiniâtre, bien battu nos ennemis et chassé au-delà de la Thuile.

A Nargue Sarde [1], le 30 prairial.

Signé : BADELAUNE.

A Faire (?) Buisson,

Après avoir été frotté ce matin, nous avons chassé et rossé nos ennemis d'importance ; il y a beaucoup de monde de blessé de part et d'autre.

Le colonel marquis de Chamosset (sic) tué, un adjudant général pris et blessé, plusieurs majors, cavalerie et infanterie, capitaine, officiers et soldats prisonniers.

J'aurai le plaisir de vous faire passer cette clique à Chambéry au plus tôt. Fais-en part à Annecy.

30 prairial.

Signé : BADELAUNE.

P. S. — De la vie, je n'ai passé une aussi mauvaise journée ; mais j'en suis bien récompensé.

Pour copie conforme :

MOREL, agent national du district.

Arch. de Breil, pièce n° 40 c.

N° 34

De la prise du petit Saint-Bernard.

Les Français surprirent le Saint-Bernard le 18 avril, en prenant le mont Valezan, gardé par un détachement de Rockemondet. Presque tout fut fait prisonnier, avec la perte de l'artillerie consistant en une vingtaine de pièces.

Après cette perte, les troupes de l'Hospice se replièrent aux retranchements du Prince-Thomas, où les Français les ayant suivis, ils les abandonnèrent et vinrent à la Roche Taillée, où est un pont-levis. Mais ce poste pouvant être coupé, on se replia d'abord à Saint-Pierre, que Monseigneur joignit les troupes vers le 23 ou 24 avril et les fit replier dans la nuit à Quarto, campées sur un plateau, ou rive, au-dessus du chemin, où l'on fit cinq flèches qui ont coûté 10,000 livres. Elles étaient en saucisson à l'épreuve.

1. Nom républicain de bourg Saint-Maurice ; Bonneville s'appelait Montmôle ; Saint-Paul, dans l'Ubaye, avait été transformé en Mons, etc.

Dans ce camp, on attendit les renforts et après on s'avança à couvrir la cité, en prenant la position de Roche Taillée et le quartier général à Villeneuve, vers la moitié de mai. Ensuite, on prit la position des retranchements du Prince-Thomas, que les Français abandonnèrent après quelques coups de fusil. Ensuite, on fit monter du canon à la butte du Parc, précisément au-dessus du village de la Thuile, dans la nuit même, et on fut le matin contre les Français à la Golette qu'ils abandonnèrent, en regagnant les Eaux-Rouges, position qu'ils ont toujours tenue en avant-poste du petit Saint-Bernard.

Attaque pour reprendre le Saint-Bernard.

Les Français étaient placés à la butte de l'Eau-Rouge, qui domine le pont Serran, ayant leur droite appuyée à d'autres postes sur la pente de la montagne, à diverses buttes à ressauts, sans cependant occuper le sommet de la montagne, où ils avaient seulement des vedettes ; à la gauche, ils appuyaient à un ravin inaccessible.

L'attaque se fit en quatre colonnes, dont celle de la droite, partie du lac de Combal, remontant le vallon des Chavannes, devait gagner les hauteurs à la gauche des Français et longer pour se porter vers l'Hospice et prendre le poste de ce côté. Celle de gauche, partant du col du Mont, devait passer dans la vallée de Tignes et attaquer par derrière le Valezan, ou longeant par crête et par les glaciers de Ruitor, arriver sur ce mont. Cette dernière ne put arriver par la difficulté des chemins. Deux autres colonnes partirent du retranchement du Prince-Thomas. Celle du centre fit la route marquée sur le dessin [1]. L'autre longea les hauteurs à la droite des Français, qu'ils ne purent arriver à temps, attendu que l'officier qui conduisait le bataillon de troupes légères ne pouvait marcher ; cette colonne manqua à part quelques volontaires.

Celle du centre attaqua de front la butte des Eaux-Rouges, garnie de bois de pins, battue par un obusier placé sur le grand chemin, endeçà du pont Serran. Les Français abandonnèrent la butte avec leur camp et des canons de campagne. Les Piémontais s'amusant à piller le camp et les magasins, débandés, furent réattaqués avec vigueur par les Français qui les obligèrent à se retirer.

Cette affaire coûta environ 300 hommes. On fit aux Français 64 prisonniers. A cette attaque on perdit le major Devonex et le lieutenant-colonel Chamousset.

1. Joint au texte.

Archives de la Guerre. **N° 35** 19 Juin 1794.

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE, LE 1er MESSIDOR, AN II

DIVISION DE GAUCHE
Général Garnier.

EMPLACEMENTS DES TROUPES	DÉSIGNATION DES CORPS	Effectif présent
Saint-Etienne	3e bat. de la 74e	638
Isola (1,327)	2e bat. de la 83e	601
	2e bat. de la 20e	726
Mollières (150)	Chassrs de Marseille	29
	Cie franche no 2	121
La Bolline	3e bat. de la 20e	654
St-Dalmas-le-Plan	3e bat. de la 129e	518
St-Martin et col de Fenestre (3,302)	Bat. de Chasseurs	489
	4e Grenadiers	647
	1 bat. de la 70e	629
	1 bat. de la 83e	537
Roquebillère	2e bat. de la 84e	699
Belvedère	3e Grenadiers	578
La Bollène	1 bat. de la 84e	654
La Mœris	3e bat. de la 84e	683
Lantosque	1 bat. de la 100e	891
Lucéram	1 bat. de la 129e	613
Utelle	2e bat. de la 101e	851
Entrevaux et Colmars	1 bat. de la 20e	694
	Sapeurs	226
	TOTAL	11.478

DIVISION DU CENTRE
Général Macquard.

EMPLACEMENTS DES TROUPES	DÉSIGNATION DES CORPS	Effectif présent
Millefourches (1,232)	3e Grenadiers	700
	2e bat. de la 22e	532
Marté (651)	1 bat. de la 166e	322
	2e bat. de la 166e	329
Fontan	3e bat. de la 166e	289
Saorge	3e bat. de la 22e	581
Tende (4,489)	102e demi-brigade	2.203
	118e demi-brigade	1.974
	1er Hussards	312
Laca (3,400)	165e demi-brigade	2.184
	6e Grenadiers	615
	1 bat. de la 3e demi-brigade légère	601
Col de Couture	56e demi-brigade	1.763
Breil (1,313)	2e bat. de la 100e	835
	14e Chasseurs à chevl	248
	Chasseurs de la Montagne	229
Sospel	9e Dragons	533
	Sapeurs	490
	TOTAL	14.740
	Reports	11.478
		13.090
Canonniers		1.348
TOTAL GÉNÉRAL DE L'ARMÉE		40.656

DIVISION DE DROITE
Général Masséna.

EMPLACEMENTS DES TROUPES	DÉSIGNATION DES CORPS	Effectif présent
Carnino	3e bat. de la 101e	882
Cassine	1 bat. de la 101e	874
La Madonne	3e bat. de la 19e	710
Peyronde (Prato Rotondo)	2e bat. de la 19e	592
Pont de Nava (1,818)	1 bat. de la 19e	662
	2e bat. de la 99e	677
	5e Hautes-Alpes	479
Ormea (1,728)	3e bat. de la 46e	557
	3e bat. de la 21e	600
	5e Grenadiers	571
Garessio (4,129)	1 bat. de la 19e	637
	1 bat. de la 46e	634
	1er Grenadiers	656
	3e bat de la 3e demi-brigade légère	564
	1 bat. de la 21e	567
	3e Hautes-Alpes	501
Ponte d'Assio	3e bat. de la 100e	679
Saint-Bernard	2e bat. de la 21e	629
Oneille	2e bat. de la 46e	715
Loano	3e bat. de la 99e	737
	Sapeurs	227
	TOTAL	13.090

Archives de la Guerre. **N° 36** 20 juin 1794.

SITUATION DE L'ARMÉE DES ALPES, LE 2 MESSIDOR, AN II

Général en chef : Dumas. — *Chef d'état-major :* Général Piston. — *Sous-chef d'état-major :* Adjudant général Lignol.
Commissaire ordonnateur en chef : Alexandre.

Adjudants généraux, Chefs de brigade : Sandos, Espagne, Borel, Camin. — Chefs de bataillon : Chorier, Pérard.

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
1re Division	Génal de division Petit-Guillaume à Saint-Paul. — Genéral de brigade Vaubois — Adjudants génér. Levavasseur et Lacombe	5e Jura	Jausiers	915	1.029
		1er Aude	Barricades	888	1.022
		1er Isère	Brézès	970	1.044
		1er Lozère	Saint-Paul	744	967
		Bat. Montferme.	Barcelonnette	1.015	1.044
		Div. d'artillerie.	Tournoux	58	61
		Artillerie nation.	id.	62	62
		1re Cie sapeurs	Baraques de Brézès	185	197
		3e Cie sapeurs	La Condamine	188	191
		Gendarmerie à pied	Meyronne	8	40
		Geudarmerie à cheval	id.	11	29
	(Outre les 5,044 présents, il y a 320 h. détachés dans les postes).			5.044	5.686
	Génal de division Pellapra à Embrun. — Adjudants génér. Vaux et Lécuyer à Embrun. — Général de brigade Gouvion à Mirabouc.	23e Rt, 1er bat.	Lucerne, Queyras et Abriès	818	1.025
		4e bat. des Alpes.	Vallée de Lucerne.	849	993
		Chass. des Alpes.	id.	881	1.030
		1er Mayenne et Loire	Montlyon	921	998
		Dét. du 3e artill.	id.	30	44
		4e Division d'artillerie	id.	677	737
		5e Cie mineurs	id.	34	64
		2e Cies sapeurs	id.	198	202
		Artillerie 4e Div.	Mirabouc	42	44
		Canonrs de l'Ain.	Gap	87	93
		Gardes nationales soldées	Embrun	399	399
		Gendrie à cheval.	id.	9	9

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
1re Division (suite)	Général de brigade Valette à Oulx.	2e Infant. légère.	Salbertrand	847	1.035
		3e Jura	Césanne	458	1.066
		1er Drôme	Sceu	289	845
		2e Haute-Loire	Oulx	854	1.030
		5e Isère	Oulx et environs	388	925
		79e Rt, 2e bat.	id.	609	874
		1er Côte-d'Or	id.	477	854
		Gardes nationales soldées	Briançon	285	300
		Artillerie nation.	id.	78	243
		Artiller. du 3e Rt	id.	30	83
		Gendarmerie à cheval	id.	28	30
		Gendarmerie à pied	Oulx	22	29
		4e Cie sapeurs	Melezet	161	188
		3e bat. sapeurs	Briançon et Montlyon	800	800
		Sapeurs auxilres.	Sceu	95	119
	(Outre les 5,421 présents, il y a 2,479 h. détachés dans les postes de la montagne).			5.421	8.421
	Total pour la 1re Division y compris les postes détachés			18.412	19.715

BATAILLONS PARTIS POUR L'ARMÉE DU RHIN

8e de l'Ain. 1er du Rhône.	5e Côtes maritimes. 1er Légion des Alpes.	2e tirailleurs de la frontière.

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
2e Division. — Général Dours a Chambéry.	Génal de division Declaye à Saint-Jean.	1 bat. des Alpes.	Mont Cenis	775	910
		1 bat. franc de la République.	id.	655	858
		1 bat. de Paris	id.	842	1.085
	— Général de brigade Simien au mont Cenis.	4e artillerie	Bramans, Mt Cenis	35	39
		1er artillerie	id.	67	70
		Dét. de sapeurs.	Mont Cenis	87	87
	— Adjudants génér. Rey, Camin et Herbin.	Guides à pied	id.	43	56
		(Outre les 2,504 présents, il y a 202 h. détachés dans les postes).		2.504	3.105
	Génal de division Badelaune à Moutiers.	8e Isère	Bessans	953	1.012
		4e Ain	Petit St-Bernard et la Thuile	1.025	1.087
	— Général de brigade Voillot, au Petit St-Bernard.	5e Rhône et Loire	id.	706	1.073
		6e Ain	id.	721	1.064
		6e Côte-d'Or	id.	571	1.073
	— Adjudants génér. Alméras, Chambaud, Boyer.	(Outre les 3,976 présents, il y a 944 h. détachés dans les postes).		3.976	5.309
	Adjudants génér. Cumel, Montmeau.	Artillerie 4e Division	Chambéry	104	181
	Total pour la 2e Division y compris les postes détachés.			7.730	8.595
3me Division. — Génér. Poujet a Bonneville.	Adjudants génér. Noël, Jeannel, Blondeau, Levrai.	Bat. de Louhans	Bonneville	907	1.074
		Bat. de Bourg	Thonon	945	977
		Bat. de la Montagne	Salanches	1.020	1.116
		1er tirailleurs de la frontière	Evian	911	1.112
		Dét. du 2e artill.	Carrouge	20	80
				3.803	4.359
	Général de brigade Ravier, à Bourg.	Cie de vétérans.	Bourg	43	43
	— Adjudants génér. Bonnard et Vaufrelan.	Gendarmerie à cheval	id.	8	10
		19e Cie du 2e d'artillerie	Fort l'Ecluse	16	18
				67	71
	Total pour la 3e Division y compris les postes détachés.			4.061	4.430

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
4e Division. — Général Lapoype a Grenoble.	Génér. de brigade Richon, Rivas, Walther, Lajolais, Hue-Laborde. — Adjudant général Palasson.	4e Rt d'artillerie.	Grenoble	230	260
		1re Cie artillerie du Cantal	id.	81	89
		2e, 3e et 3e Cie artillerie du Puy-de-Dôme	id.	257	277
		Artile de l'Allier.	id.	89	90
		16a Cie artillerie légère	id.	91	103
		18e id.	id.	84	100
		22e id.	id.	80	98
		20e Cie vétérans.	id.	31	45
		Gendarmerie à cheval	id.	6	6
		Guides à cheval.	id.	68	104
		1re Cie du 3e bat. de sapeurs	id.	142	147
		Dét. du 4e artil.	Fort Barraux	11	11
				1.270	1.340
	Adjudant général Imbert.	4e Cie vétérans	Valence	43	54
	Général de brigade Cézar. — Adjudants génér. Bousin et Collinet.	9e Isère	Commune affrancie	900	1.009
		10e Isère	id.	945	1.010
		Dépôt général	id.	824	900
		Gendarmerie à cheval	id.	14	22
				2.683	2.941
	Total pour la 4e Division			3.996	4.335
	Total général de l'Armée des Alpes			34.199	37.075

Certifié véritable.

Au Quartier général sous Briançon, le 2 messidor, an II.

Le Général de brigade, chef de l'état-major,

PISTON.

Archives de la Guerre. N° 37 4 juin 1794.

Copie de la lettre du citoyen Bacher, premier secrétaire interprète de la République française en Suisse, écrite de Basle le 16 messidor, an II de la République française, une et indivisible, au citoyen Lejeune, représentant du peuple près les départements du Doubs et du Jura.

Le projet d'insurger la chaîne du mont Jura doit, ainsi que je t'en ai déjà prévenu, être considéré comme une des extravagances dont on ne cesse de bercer le jeune ministre d'Angleterre qui réside à Rome, et ne pouvait, ainsi que je te l'ai mandé, produire aucun effet alarmant sous aucun rapport. Le conseil secret de Berne que j'ai fait prévenir d'avance de toute cette menée, par une note confidentielle que j'ai adressée à M. le trésorier de Frisching, a ordonné, ainsi que le magistrat m'en prévient dans ce moment, à tous les baillis du pays de Vaud de chasser Lameth, Prétet, Duroveraz et compagnie, afin de mettre une bonne fois fin à toutes les tracasseries et intrigues de ces malintentionnés.

Les émigrés genevois ne seront en général pas plus ménagés que les français ; on va les travailler de la belle manière, et nous ne cesserons pas de les persécuter jusqu'à ce que le pays de Vaud soit entièrement purgé de cette vermine, qui trouve moyen de se reproduire sous différentes formes et qu'il faudra finir par faire exterminer par corvée pour s'en débarrasser une bonne fois pour toutes.

Le plan d'une contre-révolution était d'autant plus inexécutable que, dans les circonstances actuelles, il n'existe ni secret, ni union entre les émigrés qui forment aujourd'hui trois classes entièrement distinctes et séparées, qui s'entre-détruisent et se détestent à un point inexprimable. Les paysans suisses disent tout hautement que ce n'est que de la canaille.

L'arrivée dans le pays de Vaud d'une intrigante nommée Julie de Rochechouart, ses courses fréquentes à Berne, l'apparition qu'on prétend que Dumouriez a faite dans le même temps, le voyage du ministre d'Angleterre dans le pays de Vaud et celui que Marval, chargé des affaires du roi de Prusse, l'avait engagé à entreprendre dans la principauté de Neufchâtel, l'ordre que les émigrés ont reçu du gouvernement suisse de déguerpir ; toutes ces allées et venues et ce mouvement des émigrés sur les routes de la Suisse ont dû donner lieu aux inquiétudes que l'on a cherché à répandre le long de la frontière et qui ont été encore accrues par les Genevois des deux partis, qui ont répandu l'alarme dans le département de l'Ain et dans celui du Jura. Le conseil secret de Berne s'est conduit dans cette occasion avec sa sagesse et sa prudence ordinaires. Il a en même temps usé d'intelligence envers les jeunes patriotes bernois qui s'étaient livrés avec trop d'éclat à l'expression de leurs sentiments à Vevey et que le bailli avait proposé très impolitiquement de punir rigoureusement.

Signé : BACHER.

Pour copie conforme ;

ALBITTE.

Archives de Breil, n° 70 d. **N° 38** Turin, 15 juin 1794.

Copie d'une lettre du roi de Sardaigne au lieutenant général baron Colli.

Ayant consulté le général de Vins sur les déterminations à prendre d'après vos rapports et ceux du général d'Argenteau, voici son avis, en conséquence duquel vous réglerez vos opérations.

D'abord, le général d'Argenteau doit garder sa position, en prenant les mesures qu'il jugera les plus convenables pour assurer à tout événement sa retraite sur Querasque (Cherasco).

Vous lui changerez, si vous êtes à temps, le régiment de Mondovi et le bataillon d'Asti, destinés pour la garnison de Coni, en lui envoyant une égale force, laquelle, d'après les tabelles, se monte à 1,234 hommes faisant service. Vous lui enverrez indifféremment des grenadiers, des Autrichiens, ou de tels corps que vous jugerez à propos.

La garnison de Coni sera donc à son complet, composée comme dans la note ci-jointe. Elle ne doit jamais être éloignée de la place, même en petite partie, de manière à risquer d'avoir des difficultés pour y rentrer.

Avec le reste de la petite armée qui, déduction faite des 1,234 hommes que vous devez encore donner au général d'Argenteau, reste de la force de 7,204 hommes faisant service, selon les tabelles envoyées dernièrement par les commandants de corps, si les menaces d'attaquer continuent, vous viendrez prendre une position par laquelle, appuyant votre gauche vers la ville de Coni et votre droite s'étendant dans la direction de Saluces, vous présenterez le front aux vallées de Grana et de Mayra.

Par cette position, vous gênez le petit corps que l'ennemi pourrait faire avancer sur votre flanc droit, après avoir forcé le col du Mul, tandis qu'il vous aurait attaqué de front dans votre position actuelle, en venant de Limone. Je dis un petit corps, car le passage du col du Mul ne permet pas qu'on y apporte de l'artillerie, ni qu'on fasse passer de la cavalerie.

D'un autre côté, si l'ennemi descend en force par le col de Tende, il ne peut plus vous attaquer en surprise, puisqu'il a un plus long chemin à faire, et qu'il faut qu'il tourne la ville de Coni pour vous attaquer, et vous auriez par conséquent tout le temps de vous replier à Saluces, où vous vous feriez rejoindre par le général Provéra ; et, si l'ennemi, auquel il faut calculer une grande force sur tous les points pour qu'il puisse et ose entreprendre tout ce que l'on suppose, marchait encore à vous à Saluces, vous vous replierez sur le Pô, selon les circonstances et sans jamais engager une action générale.

Moyennant la nouvelle position que je vous propose, je ne crois pas que l'ennemi veuille jeter un corps entre Coni et Mondovi, avant d'avoir forcé l'un ou l'autre des deux corps d'armée, puisqu'il s'exposerait à être pris entre deux feux.

Dans le cas que votre retraite vînt à s'effectuer, le dépôt des munitions à Raconis et le magasin de Villefalet se trouveraient trop découverts. C'est pourquoi je donne les ordres pour que le

premier soit transporté à Carignan et les magasins de vivres à Villefranche, Carmagne et Carignan. Vous donnerez de vos côtés les dispositions pour l'effectuation *(sic)* de cet arrangement.

Si vous avez encore à Coni de l'artillerie de campagne en réserve et qui ne vous soit pas nécessaire, vous la ferez également passer à Carignan.

Le pont de Cardé est construit et celui de Villefranche le sera, en peu de temps.

Je vous envoie le major Marquetti, pour vous aider à marquer la nouvelle position.

Voilà nos déterminations eu égard à la situation actuelle des affaires, puisque mon but et mes efforts tendent à couvrir le plus longtemps possible la plaine du Piémont, sans risquer d'un autre côté que, par une défaite ou une déroute, je ne sois plus à même, dans un cas malheureux, de jeter une garnison dans Turin.

Vous les communiquerez au général d'Argenteau et vous donnerez vos ordres et prendrez vos mesures en conséquence.

Les colonels ayant l'autorité d'envoyer aux réserves respectives de leurs régiments prendre le nombre de recrues dont ils ont besoin, c'est à vous d'ordonner aux colonels de compléter leurs corps.

Signé : Z. Amé.

Archives de la Guerre. N° 39 20 juin 1794.

Objets nécessaires à l'armée d'Italie pour la rendre offensive.

Huit cents milliers de poudre.

Deux mille hommes de cavalerie ; retirer celle envoiiée *(sic)* dans la Vendée ; faire passer à l'armée d'Italie les sept mille hommes de retour d'Espagne.

Les objets de charroi qui deviendront inutiles à l'armée des Pyrénées, lorsqu'elle aura chassé l'Espagnol du territoire et qu'elle se tiendra sur la défensive.

Faire passer, en attendant, les objets de charroi qui ont été promis, tels que les chevaux et mulets que l'on a annoncé devoir être envoié *(sic)* de Versailles avec leurs harnois.

Donner des fonds en assignats pour acheter des chevaux à Gênes et en Italie.

Une compagnie de mineurs.

Faire passer les compagnies de canonniers parisiens, qui sont à Commune affranchie, au Port de la montagne, pour garder cette place et une partie de la côte.

(Il faudrait organiser les canonniers de la côte ; il n'y a pas d'organisation générale).

Dispositions générales

Réunir les deux armées en une seule, l'organiser surtout par rapport aux représentants du peuple.

Demander à la République de Gênes qu'elle mette sa côte en défense depuis Menton jusqu'à Oneille, pour assurer nos communica-

tions qui se trouveraient interrompues, si l'ennemi pouvait s'en approcher impunément et tenter de descendre.

Adopter un système politique invariable sur la manière de se conduire en Piémont, qui serve de base aux représentants du peuple et aux généraux.

Spécifier la conduite à tenir envers le peuple et celle envers les nobles, les prêtres, les moines, l'espèce de magistrat que l'on doit établir sous les ordres des représentants du peuple.

Décider s'il n'est pas politique de n'exiger de contribution que des pays qui résisteraient et montreraient de l'attachement pour le tyran et ce, par forme de punition.

Demander à la commission des rapports extérieurs et du commerce la note des objets que l'on peut acheter des étrangers, parce qu'ils ne se trouveraient pas dans la République.

Les notes ci-dessus remises par Robespierre jeune.

Corr. M. — 2 messidor, an II, 20 juin 1794.

Nota. — Cette note paraît être de la main de Robespierre jeune, sauf la date, qui est d'une autre écriture.

Archives de Breil, n° 70 f. — N° 40 — Turin, ce 11 juillet 1794.

Copie d'une lettre
du Roi de Sardaigne à M. le lieutenant général baron Colli.

Ayant reçu votre rapport daté de hier à midi, j'ai jugé à propos de le communiquer au général baron de Vins et de lui demander son sentiment par écrit, dont je vous envoie l'original qui vous servira d'instruction.

Je comprends, ainsi que le général de Vins, qu'en cas que l'ennemi aie vraiment une armée...... [1], ce que prendre temps quelques jours. Mais le général de Vins a expédié encore à Milan et je me flatte que l'Archiduc, se prêtant enfin à mes vues dans un moment aussi critique et intéressant pour la Lombardie même, nous serions à temps de porter des forces où elles peuvent être plus nécessaires ; et c'est cette espérance qui me détermine à ne pas presser la retraite totale de ma petite armée.

Le cas que je fais de vos talents, zèle et vigilance, me rassure d'un autre côté et me font espérer que vous ferez beaucoup avec de petits moyens.

Puisque le major Malaussène vous est utile et nécessaire, vous pouvez le garder auprès de vous.

Signé : Z. Amé.

Instructions du baron de Vins au général Colli

M. le lieutenant général baron Colli ne doit rien négliger, ni espions, ni patrouilles, pour être informé exactement de la véritable force de l'ennemi.

1. Il manque ici un membre de phrase, qu'il est d'ailleurs facile de supposer.

Si ce dernier est véritablement en force avec cavalerie et artillerie, M. le lieutenant général ne doit pas s'exposer dans sa position et il doit venir occuper le camp de la Madonne de l'Olmo, où il remplit le double objet de soutenir la place de Coni et d'être en même temps à portée de couvrir les vallées de Vraita et Maira.

Quand il viendrait occuper ce camp, selon les circonstances de la force et des mouvements de l'ennemi, on lui ferait parvenir de nouveaux ordres.

Si l'ennemi n'est pas en une certaine force, et que M. le lieutenant général croie pouvoir lui résister et le battre, il ne quittera pas sa position du Bourg-Saint-Dalmas et donnera toutes ses dispositions pour faire la plus vigoureuse résistance en cas d'attaque.

Dans l'un et l'autre cas, M. le général major comte d'Argenteau continuera à garder ses positions de Mondovi jusqu'à nouvel ordre. Cela ne l'empêchera pas cependant, dans le cas qu'il ne soit pas menacé lui-même, de faire quelques démonstrations de concert avec le général Colli, qui tendent à soutenir la gauche du corps d'armée de ce général.

Et puisque le général Colli annonce que les relations de l'ennemi dans l'intérieur du pays continuent, il est de toute nécessité qu'on donne quelque exemple, en faisant subir le supplice à quelques espions, dont il ne peut à moins d'y avoir bon nombre parmi les arrêtés.

Signé : Baron DE VINS.

Archives de la Guerre. **N° 41** **18 juillet 1794.**

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS EGALITÉ

Les Représentants du Peuple près l'armée des Alpes aux Représentants du Peuple composant le Comité de Salut public de la Convention nationale, à Paris.

Citoyens collègues,

Nous venons de recevoir votre lettre du 20 messidor, de laquelle nous concluons que vous approuvez le plan qui a dû vous être soumis par notre collègue Robespierre jeune, envoyé à cet effet près de vous. En conséquence, nous allons tout disposer pour les deux sièges dont vous approuvez l'entreprise, et nous le faisons de telle manière qu'en attaquant de concert avec l'armée d'Italie, nous prendrons en même temps nos mesures pour mettre le mont Saint-Bernard et le mont Cenis dans un état respectable de défense. Nous venons du mont Cenis, où nous avons concerté avec le général en chef Petit-Guillaume et le général divisionnaire Declaye, toutes les dispositions humainement possibles pour faire garder ce poste cet hiver, et pour y rendre la vie aussi douce aux soldats, que la rigueur du climat peut le permettre; nous avons fait renforcer le poste, et nos batteries y sont maintenant disposées et approvisionnées, de manière à ne vous laisser aucune sorte d'inquiétude sur ce point. Nous gravissons maintenant les rochers du Saint-Bernard et nous nous occupons d'y établir les mêmes moyens de défense et de conservation.

Il nous a paru que le général en chef Dumas n'avait pas laissé à la disposition du divisionnaire Badelaune une force suffisante pour enlever aux Piémontais l'espérance de parvenir à nous arracher ce poste important, conquis par la valeur de nos volontaires. Nous allons y suppléer aussitôt que les nouveaux bataillons de réquisition, qui se lèvent en ce moment, nous permettront de retirer le bataillon qui reste à Commune affranchie et de le destiner à la garde du mont Cenis et du mont Saint-Bernard.

En attendant, les généraux Badelaune et Declaye ne nous annoncent aucune inquiétude, quoique l'ennemi soit en face et en force ; nous pouvons même presque dire qu'ils vous répondent du poste.

Au reste, si la nécessité de nous tenir sur le mont Saint Bernard et le mont Cenis dans un état respectable de défense, nous enlève le moyen de porter beaucoup de monde du côté des Barricades, où doit se faire le siège de Démont et celui de Coni, nous pensons que l'armée d'Italie, forte de quatre-vingt mille hommes, peut y suppléer. Nous pensons encore que, du moment où nous déboucherons dans la plaine du Piémont du côté des Barricades, l'ennemi se trouvera forcé de retirer une grande partie des troupes qu'il a maintenant devant le Saint-Bernard et le mont Cenis, pour répondre aux efforts de l'armée attaquante vers les Barricades et que dès lors les troupes du mont Cenis, du Saint-Bernard, de la vallée d'Oulx et autres vallées pourront facilement s'avancer et gagner du terrain pour faire diversion. Si nous prenons Démont et Coni et que nous puissions hiverner dans une partie du Piémont, au moyen des ressources que présente le pays, nous faisons une grande économie pour la République du côté des vivres, et, à la campagne prochaine, nous nous trouvons maîtres d'entrer et de rayer le roi des Marmottes de la liste des tyrans. Si au contraire nous ne pouvions pas hiverner dans les places prises, au moins les détruirons-nous, avant de nous retirer, pour qu'à l'ouverture de la campagne prochaine les deux places en question ne nous arrêtent point au passage. Ainsi, dans tout état de cause, nous ne voyons qu'à gagner à faire les deux sièges cette année.

Ci-joint est une lettre pour notre collègue Robespierre jeune, que nous avons délégué près de vous. Nous l'invitons à vous la communiquer et, par cette raison, nous ne vous répétons pas ici les détails importants qu'elle renferme.

Nous n'avons rien négligé pour la réparation des ponts et chemins qui doivent rendre faciles les communications et les transports des vivres et munitions de guerre ; et nous avons ordonné le jalonnage de tous les chemins de communication sur les montagnes pour le temps où la neige devra les couvrir ; le soldat sera cantonné ou baraqué sainement et chaudement, et les magasins des vivres seront préparés à l'avance sur les monts Cenis et Saint-Bernard, de manière qu'en tout état de cause et quel que soit le résultat de l'opération offensive que nous allons faire du côté des Barricades, nous espérons ne pas perdre un pouce de terrain du côté des monts Cenis et Saint-Bernard, Rapportez-vous en à l'activité des généraux divisionnaires et à l'infatigable surveillance des représentants du peuple ; ils tâcheront d'avoir toujours les yeux partout.

Après avoir pourvu à la sûreté du Saint-Bernard comme à celle du

mont Cenis, nous comptons avec le général Petit-Guillaume porter nos pas vers les Barricades. Déjà, nous faisons filer l'artillerie de siège, à mesure qu'elle est disponible ; elle aurait au moins servi à regarnir les places frontières des Alpes, si vous aviez persisté au système défensif et elles serviront à l'opération convenue, dès l'instant que vous lui avez donné votre approbation.

Enfin, vous devez juger combien a été sage et prévoyante la levée extraordinaire des cinq bataillons, puisque ce n'est que par ce moyen que nous pourrons tout à la fois maintenir d'un côté la défensive et de l'autre seconder l'armée d'Italie dans l'offensive.

Salut et fraternité.

ALBITTE, LAPORTE.

Nargue Sarde, 30 messidor, l'an II de la République, une, indivisible et démocratique.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ

Les Représentants du peuple près l'armée des Alpes au Représentant du peuple Robespierre le jeune.

Nous sommes bien impatients, cher collègue, d'apprendre positivement le résultat de ta mission à Paris ; le temps de la campagne s'écoule et l'incertitude nous tue. Depuis le retour de Laporte de l'armée d'Italie, nous avons reçu une lettre du comité de Salut public, qui semblait insister sur le système défensif dans la partie des Alpes. Notre collègue Ricord, de son côté, nous écrit que le 2 thermidor est le jour désigné pour commencer les opérations offensives. Juge de la perplexité dans laquelle nous nous trouvions ; il fallait, ou déplaire au Comité, en ne nous conformant pas au vœu qu'il nous a manifesté par plusieurs lettres, ou risquer de voir le temps le plus favorable et le plus précieux de la campagne s'écouler inutilement et se perdre sans retour.

Nous avons répondu à notre collègue Ricord que nous ne pouvions nous déterminer à concourir au système offensif avant d'y être autorisé par le comité de Salut public, malgré la bonne envie que nous avons de faire voir du chemin au roi des marmottes, parce que nous pensons que le premier devoir des Représentants du peuple près des armées est de se conformer aux vues du gouvernement ; nous avons manifesté à Ricord notre étonnement de ce que, depuis ton départ, nous n'avons eu aucune nouvelle directe ou indirecte du résultat de ta mission.

Cependant, nous n'avons cessé de faire continuer les préparatifs, comme si, d'un moment à l'autre, nous avions dû recevoir de toi ou du comité de Salut public un résultat favorable au plan d'attaque concerté.

Depuis, nous avons reçu une lettre du comité de Salut public, qui semble être revenu au système offensif et qui paraît approuver que les deux armées des Alpes et d'Italie entrent en Piémont et profitent du reste de la campagne pour enlever Démont et Coni.

En conséquence, nous venons de réitérer les ordres de faire filer l'artillerie de siège sur Briançon, de faire accélérer la réparation des ponts et chemins, de sorte que, dans le plus bref délai possible, les dispositions convenues seront de notre part exécutées. Nous n'avons plus d'inquiétudes que sur la question de savoir si le comité de Salut public a pris des mesures pour faire parvenir, à l'armée des Alpes ou à celle d'Italie le renfort de deux ou trois régiments de cavalerie légère, sans lequel il y aurait peut-être de l'imprudence à vouloir opérer militairement dans la plaine du Piémont. Comme nous nous attendons à voir arriver ces régiments dans un délabrement complet, nous avons pris nos mesures en conséquence, et nous avons fait fabriquer douze cents selles, brides et bidons, savoir : quatre cents à l'usage de la grosse cavalerie ; quatre cents à l'usage des dragons et quatre cents à l'usage des hussards ; ainsi, tu vois que, si l'on nous envoie de la cavalerie en mauvais état, nous nous sommes assuré d'avance les moyens de l'équiper à neuf dans vingt-quatre heures.

Tu ne dois pas quitter Paris sans avoir fait sentir au comité de Salut public, la nécessité d'assurer notre approvisionnement en poudre et munitions de guerre ; il sait mieux que nous qu'on ne peut pas faire de siège sans cela.

Le comité de Salut public vient d'appeler près de lui le général en chef Dumas, commandant l'armée des Alpes. Nous avons eu lieu de soupçonner que le plan de campagne, concerté entre nous à Colmars et Nice, n'a jamais été trop de son goût. Nous soupçonnons que le motif de cette espèce de répugnance que nous avons cru remarquer pouvait provenir : 1° de ce que le plan a été concerté sans sa participation ; 2° de ce que les deux armées des Alpes et d'Italie, une fois rendues dans la plaine de Piémont, semblent destinées à ne plus faire qu'une armée et comme une armée n'a pas besoin de deux généraux en chef, il nous a paru que Dumas a redouté la réunion, parce qu'il craignait de trouver dans le général en chef de l'armée d'Italie un rival pour le commandement. Si nos conjectures à cet égard ont quelque fondement, comme nous le croyons, il nous paraît que le comité de Salut public fera très sagement d'employer d'un autre côté le général Dumas et de laisser le commandement provisoire de l'armée des Alpes entre les mains du général Petit-Guillaume, qui est inaccessible aux petites jalousies de métier et qui conduit les opérations de la meilleure foi du monde. Nous t'invitons en conséquence à communiquer la présente au comité de Salut public et à le déterminer à prendre le plus tôt possible son parti à cet égard ; car il est plus nuisible qu'on ne pense de laisser les généraux d'une armée dans l'incertitude sur le retour de celui qui la commandait en chef ; le compère et la commère se glissent partout, et, quand une fois il sera décidé que Petit-Guillaume conservera le commandement provisoire et que Dumas ne devra plus revenir, nous pensons que chacun marchera d'un pas plus ferme à l'exécution du plan d'attaque concerté ; et, si les préparatifs ont éprouvé jusqu'à ce jour des lenteurs, nous ne sommes pas à nous apercevoir que la cause peut en partie en être attribuée à cette espèce d'incertitude où sont les chefs sur la question de savoir laquelle des opinions l'emportera au comité de Salut public, ou celle des Représentants du peuple qui ont concerté le plan d'attaque à Colmars et

Nice, ou celle du général Dumas qui, comme nous te l'avons dit plus haut, nous paraît avoir des raisons particulières pour que ce plan ne soit pas effectué.

Ainsi donc, cher collègue, en nous résumant, nous t'invitons à insister près du comité : 1° pour qu'il nous fasse passer deux ou trois corps de cavalerie ; 2° pour qu'il assure notre approvisionnement en poudre et munitions de guerre ; 3° pour qu'il mette fin à toutes les petites jalousies qui lui ont à lui-même donné des inquiétudes, en employant le général Dumas à une autre armée quelconque et en laissant le commandement provisoire au général Petit-Guillaume, dont le sans-culottisme nous est parfaitement connu et à qui les petites menées sourdes d'état-major sont étrangères ; il marche d'un pas ferme et solide dans la carrière de la Révolution, et il lui sera égal de quitter le commandement demain, si le bien de la chose publique exige qu'il soit confié à un autre. Voilà des hommes tels qu'il nous en faut pour assurer nos succès. Nous attendons ta réponse ou plutôt celle du comité ; car, envoyé à Paris par nous, nous te chargeons d'être aussi notre organe, pour faire décider promptement sur ces points. En attendant, nous marcherons vers le but, pour organiser le grand concert républicain que nous espérons donner bientôt sous les murs de Démont et de Coni.

Salut et fraternité.

Albitte, Laporte.

Archives de la Guerre.
(Correspondance inédite de Napoléon) **N° 42** 19 juillet 1794.

Note sur la position politique et militaire de nos armées de Piémont et d'Espagne, remise par Robespierre jeune, 1er thermidor, an II.

1re Observation

Si la République avait assez d'infanterie pour faire la guerre offensive avec ses quatorze armées, il lui manquerait pour ce genre de guerre de la cavalerie.

Si elle avait de l'infanterie et de la cavalerie en suffisance, il lui manquerait :

1° De bons officiers pour conduire tant de troupes dans un système attaquant ;

2° Des chevaux, des harnais, des voitures pour les charrois et les vivres ;

3° Des équipages d'artillerie assortis, de la poudre et des voitures d'artillerie.

2me Observation

Il est donc indispensable, lorsque l'on a quatorze armées, que chacune fasse un genre de guerre relatif :

Au projet général de la guerre ;

A la force et aux circonstances, soit topographiques, soit politiques de l'état qui lui est opposé ;

Le genre de guerre que chaque armée doit faire ne peut être déterminé que par l'autorité supérieure.

C'est par ces considérations surtout que l'on se pénètre de la nécessité absolue dont est, dans une immense lutte comme la nôtre, un gouvernement révolutionnaire et une autorité centrale qui ait un système stable, donne à chaque ressort tout son jeu et qui, par des vues profondes, dirige le courage et rende nos succès solides, décisifs et moins sanglants.

3me Observation

Le genre de guerre que doit faire chaque armée doit donc être déterminé :

1° Par les considérations déduites de l'esprit général de notre guerre;

2° Par les considérations politiques qui en sont le développement;

3° Par les considérations militaires.

CONSIDÉRATIONS DÉDUITES DE L'ESPRIT GÉNÉRAL DE NOTRE GUERRE

L'esprit général de notre guerre est de défendre nos frontières. L'Autriche est notre ennemi le plus acharné; il faut donc le plus possible que le genre de guerre des différentes armées porte des coups directs ou indirects à cette puissance.

Si les armées qui sont sur les frontières d'Espagne embrassaient le système offensif, elles entreprendraient une guerre qui serait à elle seule une guerre séparée. L'Autriche et les puissances d'Allemagne n'en ressentiraient rien. Elle ne serait donc point dans l'esprit général de notre guerre.

Si les armées qui sont sur la frontière de Piémont embrassaient le système offensif, elles obligeraient la maison d'Autriche à garder ses Etats d'Italie et, dès lors, ce système serait dans l'esprit général de notre guerre.

Il en est des systèmes de guerre comme des sièges des places; réunir ses feux contre un seul point; la brèche faite, l'équilibre est rompu; tout le reste devient inutile et la place est prise.

C'est l'Allemagne qu'il faut accabler; cela fait, l'Espagne et l'Italie tombent d'elles-mêmes.

Il ne faut donc point disséminer ses attaques, mais les concentrer.

Le système offensif en Piémont influe sur la Pologne et encourage le Grand Turc.

Si nous obtenons de grands succès, nous pouvons dans les campagnes prochaines attaquer l'Allemagne par la Lombardie, le Tessin et le comté de Tirol, dans le temps que nos armées du Rhin attaqueraient le cœur.

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

Les considérations politiques qui doivent déterminer le genre de guerre de chaque armée fournissent deux points de vue :

1° Opérer une diversion qui oblige l'ennemi à s'affaiblir sur une des frontières où il se tiendrait trop en forces.

Si nos armées en Espagne embrassaient le système offensif, nous n'obtiendrions pas ces avantages; cette guerre absolument isolée n'obligerait la coalition à aucune diversion.

Le système offensif embrassé par les armées en Piémont opère nécessairement une diversion à la frontière du Rhin et du Nord.

2° Le second point de vue des considérations politiques doit nous offrir la perspective, dans une ou deux campagnes, du bouleversement d'un trône et du changement d'un gouvernement.

Le système offensif de nos armées en Espagne ne peut pas raisonnablement nous offrir ce résultat.

L'Espagne est un grand Etat; la mollesse et l'ineptie de la cour de Madrid, l'avilissement du peuple la rendent peu redoutable dans ses attaques. Mais le caractère patient de cette nation, l'orgueil et la superstition qui y prédominent, les ressources que donnent une grande masse, la rendront redoutable lorsqu'elle sera pressée chez elle.

L'Espagne est une presqu'île ; elle aura de grandes ressources dans la supériorité de la coalition sur mer.

Le Portugal, nul dans notre guerre actuelle, secourrait alors puissamment l'Espagne.

Il ne peut donc point entrer dans une tête froide de prendre Madrid; ce projet ne serait point du tout à l'ordre de notre position actuelle.

Le Piémont est un petit Etat ; le peuple y est bien disposé ; peu de ressource contre quelques événements heureux ; point de masse, point d'esprit national caractérisé. Il est raisonnable de prévoir qu'au plus tard, la campagne prochaine, ce roi serait errant comme ses cousins.

CONSIDÉRATIONS MILITAIRES

La topographie de la frontière d'Espagne est telle qu'à égalité de force l'avantage de la défensive est toute à nous.

L'armée espagnole qui serait opposée à la nôtre devrait nécessairement être plus forte pour n'essuyer aucun échec et nous tenir mutuellement en respect.

Lorsque deux armées sont sur la défensive, celle qui peut plus promptement réunir différents postes pour enlever celui qui lui est opposé dans l'ordre défensif, a nécessairement besoin de moins de troupes et, à force égale, obtient toujours des avantages.

La frontière de Piémont forme un demi-cercle; les deux armées des Alpes et d'Italie occupent la circonférence ; le roi de Sardaigne occupe le diamètre.

La circonférence que nous occupons est remplie de cols et de montagnes difficiles.

Le diamètre qu'occupe le roi de Sardaigne est une plaine aisée, fertile, où il peut faire circuler les mêmes troupes, en peu de jours, d'une extrémité à l'autre du diamètre.

Le système défensif est donc toujours à l'avantage du roi de Sardaigne. Il faut le double de troupes qu'à nos ennemis pour nous trouver à égalité de forces.

Ces observations sont de la plus grande conséquence; il serait facile de le démontrer par une description détaillée des frontières d'Espagne et de Piémont et par l'analyse des différentes guerres. L'on

y démontrerait à l'évidence que toutes les fois que nous avons gardé la défensive sur les frontières du Piémont, il nous a fallu beaucoup de troupes et nous avons toujours, dans des affaires de détail, eu l'infériorité.

4me Observation

L'on doit donc adopter le système défensif pour la frontière d'Espagne, et le système offensif pour la frontière de Piémont.

Les considérations tirées de l'esprit général de notre guerre ;

Les considérations politiques ;

Les considérations militaires se réunissent également pour nous en prescrire la loi.

Frapper l'Allemagne, jamais l'Espagne, ni l'Italie.

Si nous obtenions de grands succès, jamais l'on ne doit prendre le change en s'enfonçant dans l'Italie, tant que l'Allemagne offrira un front redoutable et ne sera pas affaiblie [1].

Si l'orgueil national et la vengeance nous appelaient, dans les campagnes prochaines, à Rome, la politique et l'intérêt devront toujours nous diriger sur Vienne.

5me Observation

L'on doit réunir les deux armées des Alpes et d'Italie, leur donner le même centre, le même esprit. Réunies, elles sont assez fortes en infanterie ; il faudrait y joindre deux mille hommes de cavalerie, y restituer les départements qui en ont été ôtés, l'accroître de nouveaux, y joindre une partie des charrois de l'armée des Pyrénées, généralement de tout ce qui devient inutile dans cette armée, d'après le système défensif qu'elle adopterait. Les armées des Alpes et d'Italie ont assez d'artillerie ; il leur manque quelques assortiments de détail qui ont été demandés aux commissions précédemment. Il faut surtout des poudres, des harnais et des chevaux. Il faudrait envoyer les fonds pour en acheter en Italie ; l'on en propose six mille.

Progressivement, dans les campagnes prochaines, on accroîtrait cette armée pour lui permettre d'accomplir tout ce dont elle est susceptible.

6me Observation

La campagne actuelle s'avance ; mais si les armées de Piémont peuvent se procurer des quartiers d'hiver chez l'ennemi et obliger l'Empereur à une puissante diversion, elle aura (sic), pour cette campagne, rempli sa tâche et sera en chemin d'achever les campagnes suivantes et porter un coup essentiel à la maison d'Autriche et à l'Allemagne.

Notes au crayon de la commission chargée de la publication de la correspondance de Napoléon. Cette note est de l'écriture de Junot, qui ne quittait pas le général Bonaparte, écrivait sous sa dictée et recopiait ses mémoires sur la guerre. La date de cette pièce peut être celle de la remise, mais non celle de la rédaction de la note, attendu que le général Bonaparte était en mission à Gênes depuis le 25 messidor (13 juillet) — Pièce inconnue au moment de la publication et trouvée dans la correspondance de l'armée d'Italie, sous le nom de Robespierre comme rédacteur, le 18 juillet 1866.

1. Le passage souligné est barré sur l'original de la même encre dont sont écrits les mots soulignés au-dessous du titre.

Archives de la Guerre. **N° 43** 29 juillet 1794.

Au général en chef de l'armée d'Italie

Je t'envoie, général, une copie de l'arrêté du comité de Salut public de la Convention nationale que je te communiquais dans notre conférence d'avant-hier et dont le résultat fut de fixer au 21 du présent mois les mouvements de l'armée contre l'ennemi.

Je pense que si le plan déjà arrêté s'exécute à ce terme, le vœu du comité sera rempli et que l'armée d'Italie pourra compter quelques victoires de plus dans cette campagne.

Salut et fraternité.

Nice, 11 thermidor, an II.

Signé : RICORD.

Copie de l'arrêté du comité de Salut public de la Convention nationale, du 15 messidor, l'an II de la République Française, une et indivisible.

Le comité de Salut public délibérant sur les opérations ultérieures de l'armée d'Italie, arrête :

ART. 1er. — Il sera fait dans le plus court délai une expédition dont l'objet doit être de s'emparer de Coni.

ART. 2. — A cet effet, l'armée d'Italie entrera dans les plaines du Piémont, cernera la place de Coni, en fera le bombardement et la sommera de se rendre ; elle mettra dans sa marche l'appareil le plus imposant pour frapper l'ennemi de terreur et déterminer l'insurrection qui peut rendre maître de la place.

ART. 3. — Si la tentative obtient des succès que donne lieu d'espérer le courage de l'armée d'Italie, la même opération sera faite sur les forteresses de Démont et de Ceva.

ART. 4. — Les représentants du peuple près les armées des Alpes et d'Italie, pouvant communiquer facilement, agiront de concert pour la simultanéité des mouvements respectifs des deux armées.

ART. 5. — L'entrée prochaine en Piémont pour l'attaque de Coni ne se fera qu'après avoir assuré les communications entre Nice et Oneille et laissé dans les places ainsi qu'au Port-la-Montagne des forces suffisantes pour les défendre et s'opposer aux entreprises que l'ennemi pourrait former sur les côtes.

Pour extrait :

Signés : CARNOT, BILLAUD-VARENNES,
COLLOT-D'HERBOIS, COUTHON.

Pour copie conforme :

Les Représentants du peuple à l'armée d'Italie,

Signé : RICORD.

Archives de la Guerre. **N° 44** 5 août 1794.

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS ÉGALITÉ

Les Représentants du Peuple près l'armée des Alpes aux Représentants du Peuple composant le comité de Salut public de la Convention nationale.

Chers collègues,

Nous recevons à l'instant votre lettre du 10 thermidor, accompagnée de la proclamation de la Convention nationale aux Français.

Il est donc vrai qu'un nouveau tyran voulait asservir la République et qu'il avait choisi des complices parmi des monstres, couverts du masque de la vertu !

O Convention nationale ! que tu t'es montrée grande et courageuse dans cette mémorable journée !

L'armée des Alpes, toute entière à la patrie, sera ferme à son poste ; et, pendant que vous délivrez la France de l'odieux protectorat, elle redoublera de courage pour exterminer les satellites des tyrans étrangers.

Soyez tranquilles, citoyens collègues, nous ferons notre devoir, et l'armée des Alpes maintiendra l'ordre du jour ; mais n'oubliez pas que celle d'Italie, forte de quatre-vingt mille hommes, et destinée à entreprendre de grandes choses, reste seule avec un seul Représentant, dans le moment le plus décisif de la campagne.

Nous écrivons au général Petit-Guillaume qui n'est qu'à trois lieues de nous, de redoubler de vigilance, et de prendre des mesures de manière qu'aucun échec ne vienne, comme vous l'observez très bien, prêter de nouvelles armes aux malveillants.

Nous vous envoyons ci-joint copie de la lettre que nous adressons au général en chef, ainsi que la proclamation que nous faisons à l'armée et qui doit accompagner la réimpression de celle de la Convention nationale.

Salut et fraternité.

Vive la République ; Périssent tous les tyrans.

ALBITTE, LAPORTE.

Barcelonnette, le 18 thermidor an II de la République française, une, indivisible et démocratique.

Copie de la lettre des Représentants du peuple près l'armée des Alpes au général Petit-Guillaume, commandant en chef par intérim la dite armée, en date de Barcelonnette, le 18 thermidor an II de la République Française une, indivisible et démocratique.

Reçois, citoyen général, en même temps, la nouvelle d'une des plus horribles conspirations et celle de l'anéantissement de ses perfides auteurs.

Apprends que les Robespierre, Couthon, Saint-Just, Le Bas et leurs complices avaient machiné la ruine de la Convention nationale, jeté les fondements d'un horrible protectorat et que la Convention triomphe.

Lis la proclamation de la Convention nationale sur la conspiration de ces monstres.

Lis la lettre que nous recevons du comité de Salut public et *médite-là profondément.*

Fais rapidement passer ces nouvelles importantes aux généraux qui commandent sous tes ordres et à tous nos braves guerriers; dis-leur que la victoire est plus que jamais à l'ordre du jour ; dis-leur que les traîtres sont anéantis et que la France est plus libre que jamais; dis-leur que c'est dans ce moment qu'il faut redoubler de *zèle et de vigilance*; dis aux chefs que la Convention nationale a mis sa confiance dans leur prudence et leur courage et dans le généreux dévouement des guerriers.

Electrise tous les courages et dirige-les avec autant d'énergie que de *sagesse*, vers des succès assurés. Surtout que les soldats français fassent retomber sur la tête des esclaves les coups que leur perfidie porte sans cesse par la main des scélérats au cœur de la République. Que les tyrans et leurs satellites périssent jusques au dernier, et que la liberté soit triomphante.

Signé : ALBITTE, LA PORTE.

Pour copie conforme :

ALBITTE, LA PORTE.

Proclamation des Représentants du peuple près l'armée des Alpes aux braves républicains composant ladite armée, sur la conspiration de Robespierre, Couthon, Saint-Just, Lebas, Henriot, etc. contre la République.... Même date.

Braves soldats,

Encore une conspiration anéantie, encore la Convention nationale triomphante des complots des traîtres hypocrites, des poignards des scélérats, de l'audacieuse et criminelle ambition des conspirateurs.

Lisez ! généreux citoyens, la proclamation que vous adresse la Convention nationale ; frémissez, en apprenant les crimes des perfides qui voulaient régner sur les cadavres des patriotes qu'ils avaient proscrits.

Tandis que le glaive de la loi lave tant de forfaits dans leur sang parricide, que vos armes victorieuses fassent couler tout celui des tyrans et des esclaves, avec lesquels ils étaient coalisés. Surtout en voyant tomber du haut de la roche tarpéienne ces audacieux et modernes Catilinas, souvenez-vous que la Liberté ne veut point de primauté; qu'aucun homme ne doit élever sa tête au-dessus du niveau de la République ; que ce sont les adulations qui font les usurpateurs et que les Français n'en souffriront pas.

Braves soldats, vous alliez être encore exposés aux plus noires trahisons. Déjà nos ennemis vantaient la prochaine destruction de la Convention nationale. Déjà ils osaient vous regarder... Aux armes, marchez, frappez et qu'ils périssent avec leurs infâmes amis.

Vous, chefs, redoublez, s'il est possible, de vigilance, de sagesse et d'énergie. Vous avez la confiance de la Convention nationale ; soyez-en

toujours dignes. Qu'on ne compte les jours de vos commandements que par des jours de victoire ; que tous les pas de la généreuse armée des Alpes soient rougis du sang des ennemis et marqués par des triomphes.

Discipline, prudence, énergie, vertu, gloire, égalité, liberté.

Salut et fraternité.

Signés : LAPORTE, ALBITTE.

Pour copie conforme :

ALBITTE, LAPORTE.

Archives de la Guerre. **N° 45** 5 et 6 août 1794.

Nice, 18 thermidor, an II.

Au général en chef de l'armée d'Italie.

Le comité de Salut public, par sa lettre du 10 du courant, nous instruit qu'il a changé de projet relativement à l'attaque de Coni, Démont et Ceva. Il faut que les efforts de l'armée soient tournés du côté de la défense des côtes et pays conquis et tenir de bonnes garnisons dans les places et particulièrement à Marseille et au Port-la-Montagne.

Tu assureras la défense du pays conquis et te tiendras en mesure sur toutes les positions de l'armée, en cas d'attaque de la part de l'ennemi.

Salut et fraternité.

Signé : RICORD.

Barcelonnette, 19 thermidor, an II.

Au général en chef de l'armée d'Italie.

Général, nous venons de conférer ensemble sur les événements actuels et sur la sûreté de la partie de la République dont la garde et la surveillance nous sont confiées, ainsi que sur les moyens d'assurer et d'étendre nos conquêtes.

Nous croyons qu'il est d'un intérêt majeur momentanément de suspendre les projets militaires combinés entre les deux armées.

Nous vous requérons en conséquence, général, de suspendre l'exécution du plan de campagne arrêté entre les Représentants des deux armées.

Nous vous recommandons de la manière la plus pressante et la plus forte, la plus exacte et la plus grande surveillance.

Sagesse, prudence, énergie, voilà les vertus qu'il vous faut développer. La Convention nationale et nous avons confiance en vous. Des ennemis abominables sont là... C'est vous dire votre devoir et ce que nous attendons de vous.

Vous recevrez incessamment de nouveaux ordres.

Salut et fraternité.

Signé : SALICETI, ALBITTE, LA PORTE.

Archives de la Guerre. N° 46 7 au 17 août 1794.

ARMÉE D'ITALIE — POSITIONS DE LA DIVISION DU CENTRE DU 20 AU 30 THERMIDOR

Macquart, général de division. — Aides de camp : Viguier, Rouaud. — Quartier général : TENDE.
Adjudant général : Escale. — Adjoints aux Adjudants généraux : Paul, Martel.
Employés à l'avant-garde : Adjudant général Gardanne. — Adjoints aux Adjudants généraux : Gasquet, Couturier.

Lebrun, général de brigade.
Aide de camp : Clavier. — Adjud. gén. : Leblanc.
Adjoints aux Adjudants gén. : Olivier, Robillard.
Quartier général : LIMONE.

2e Grenadiers	742	Limone
6e id.	737	Limone
1er bat. de la 3e demi-brigade légère	619	Limone
118e demi-brigade — 1er bat.	618	Limone
118e demi-brigade — 2e bat.	635	Limone
118e demi-brigade — 3e bat.	641	Limone
2e bat. de la 129e demi-brigade	764	Limone
TOTAL	4.756	
Reports — 2e brigade. Infanterie	3.525	
Reports — 2e brigade. Artillerie	291	
Reports — 3e brigade	2.067	
Reports — Quartier général. Infanterie	1.083	
Reports — Quartier général. Cavalerie	510	
Reports — Quartier général. Artillerie	546	
TOTAL GÉNÉRAL de la Division	12.778	

Le quartier général de cette brigade est à Roccavione les 21 et 22. Il vient à Limone le 23.

Le quartier général de la division est à Limone du 21 au 24.
Les troupes sont cantonnées à Robilante les 21 et 22, sauf le 2e bat. de la 22e et le 3e bat. de la 166e, qui sont à Roccavione avec l'artillerie et les sapeurs.

Dallemagne, général de brigade.
Aide de camp : Marigny. — Adjud. général : Jardin.
Adjoints aux Adjudants généraux : Coquarel, Abbé.
Quartier général : COL DE TENDE.

2e bat. 22e demi-brigade	424	Campés sur le col de Tende, 3 bat. à droite 3 bat. à gauche.
3e bat. 84e id.	607	
165e demi-brige. 1er bat.	645	
165e demi-brige. 2e bat.	613	
165e demi-brige. 3e bat.	656	
3e bat. 166e demi-brigade	580	
TOTAL	3.525	
Détach. de canonniers de la 102e	46	2 pièces de 8 au centre du camp sur la route.
Détach. de canonniers de la 166e	46	4 p. de 4 sur une hauteur au centre de la gauche du camp.
Détach. de canonniers	14	2 pièces de 3 à la droite du camp.
2 Cies de sapeurs	183	
TOTAL	291	

Le quartier général de cette brigade est à Robilante les 21 et 22. Il vient à Limone le 23.
Les 21 et 22, les troupes sont cantonnées à Roccavione, sauf le 2e bat. de la 129e, cantonné à Robilante. Il y a en sus :

TROUPES	EMPLACEMENTS LES 21	22	23	24	25
1er bat. de la 56e. 2e bat. de la 100e.	Limone	Tende	Sospel	L'Escarène	Nice

Barquier, général de brigade.
Aide de camp : Chavay. — Adjud. gén. : Clément.
Adjoints aux Adjudants gén. : Ségaux, Bouvaret.
Quartier général : LA BRIGA.

1er bat. de la 102e demi-brigade	707	Campés au col de Couture.
3e bat. de la 102e demi-brigade	654	
2e bat. de la 102e demi-brigade	706	Col Rousse.
TOTAL	2.067	

TROUPES DU QUARTIER GÉNÉRAL

4 Cies 1er bat. de la 166e.	301	Cantonnées à Tende.
4 Cies id.	296	Cantonnées à Fontan.
2e bat. de la 166e	486	Campé à Millefourche et Raous.
TOTAL	1.083	
9e Dragons	510	Cantonné à Sospel.
2 Cies du 4e artillerie	124	Parc de la Giandola : 3 pièces de 12. 6 pièces de 8. 18 pièces de 4.
2 Cies des 22e et 118e	151	
3 Cies auxiliair. de la 117e.	205	
Cie de mineurs	66	Démolit le fort de Saorge.
TOTAL	546	

Archives de Breil, pièce n° 116. **N° 47** 10 août 1794.

BAT^s.	RÉGIMENTS	FAISANT SERVICE	BAT^s.	RÉGIMENTS	FAISANT SERVICE
	CORPS D'ARMÉE AUX ENVIRONS DU BOURG SAINT-DALMAS le 10 août 1794			GARNISON DE CONI	
			2	Sardaigne	406
			2	Oneille	575
2	Belgiojoso	1.009	2	Peyer-im-Hoff	466
1	Grenadiers Strassoldo	440			
1	1er Grenadiers	457			
2	Gardes	703	6	TOTAL	1.447
1	Montferrat	400			
2	Piémont	853		GARNISON DE DÉMONT	
2	8e et 9e de Grenadiers	877			
1	5e de Grenadiers	462	2	Courten	264
1	Christ	343	1	Christ	363
2	Grenadiers royaux	763			
2	Pignerol	934	3	TOTAL	627
1	Pionniers	441			
1	11e de Grenadiers	350			
1	2e de Chasseurs	466		CAVALERIE	
1	Corps franc	547			
»	Compagnie Pian	153	»	Chevau-Légers	305
»	Volontaires Pandini	103	»	Piémont Royal	289
1	Chasseurs choisis de Nice	356	»	Suse	290
22	TOTAL	9.657		TOTAL	884

N. B. — Manque la force d'un bat. d'Asti, d'un de Montferrat et d'un bat. de Courten.

Archives de la Guerre. **N° 48** 13 août 1794.

SECTION DE LA GUERRE

26 thermidor, an 2e de la République une et indivisible.

Le comité de Salut public
aux représentants du peuple près l'armée d'Italie.

Notre collègue Jeanbon (sic) Saint André, qui est au Port de la Montagne, nous informe, chers collègues, que la garnison de ce port est réduite à 1,600 hommes. Cet inconcevable affaiblissement nous alarme, ainsi que beaucoup d'autres rapports venant de la même frontière. Nous ne doutons pas que la nouvelle conspiration, qui vient d'être guérie, n'étendît une de ses branches les plus dangereuses vers ces contrées où les Robespierre exerçaient une influence si perfide et si active. Le projet que Robespierre jeune est venu nous arracher pour ainsi dire par la tyrannie de son frère, le projet d'entrer dans le Piémont, en abandonnant nos propres frontières, en laissant enlever la Corse, en exposant le Port de la Montagne à une invasion nouvelle, en livrant nos derrières à nos ennemis qui avaient là des forces toutes prêtes à débarquer, en faisant enfin dépendre notre sûreté des bonnes dispositions du gouvernement génois, qui nous paraît au moins douteux et qui pouvait livrer les passages aux Autrichiens et fermer ainsi toute espèce de retour à l'armée qui aurait pénétré, ce

projet, dis-je, nous paraît être le fruit de l'intrigue de ces conspirateurs. Aussi, nous sommes-nous hâtés de révoquer les mesures désastreuses auxquelles il nous avait forcé. Ces mesures ne tendaient à rien moins qu'à paralyser les armées des Pyrénées-Orientales, des Pyrénées-Occidentales et de l'Ouest, dont il fallait extraire les meilleures forces, tellement que, si ces mesures eussent été exécutées, nous n'aurions ni Fontarabie, ni Saint-Sébastien, ni moyens de contenir les brigands qu'on s'efforce de réveiller dans la Vendée ; et le tout pour prendre une place vis-à-vis de laquelle il est douteux qu'on eût réussi, plus douteux qu'on eût pu tenir pendant l'hiver, dont la conquête ne détrône pas même le roi des marmottes, qui compromettait le sort des plus belles armées de la République et qu'on peut aussi bien prendre au commencement de la campagne prochaine qu'à présent.

Ce qui nous étonne, chers collègues, c'est de voir que le système des Robespierre ait trouvé quelque faveur auprès de vous. Le désir de mettre en œuvre le courage des braves qui composent l'armée d'Italie vous a sans doute inspirés à cet égard. Mais la prudence ne nous permet pas de désorganiser des armées dont les succès sont assurés, pour entreprendre des opérations dont le résultat est douteux et beaucoup moins important, en cas de succès, que désastreux en cas de revers.

Qu'a donc à faire l'armée d'Italie ? Le voici : garder les côtes, rendre inutiles toutes les tentatives de descente ou d'invasion par le territoire de Gênes ; détruire Saorgio ; veiller sur le Port de la Montagne ; étudier l'esprit des Génois ; contenir les malveillants et les fédéralistes qui abondent encore dans les contrées du midi ; sauver la Corse ; perfectionner la discipline ; s'organiser de plus en plus ; établir ses communications avec l'armée des Alpes ; se préparer à entamer de très bonne heure la campagne prochaine, afin d'opérer d'un seul coup l'invasion du Piémont, sans être coupé par les neiges au milieu de ses opérations. Cette tâche, citoyens collègues, est certainement assez belle et ne fera pas déchoir l'armée d'Italie de la juste gloire qu'elle s'est acquise.

Le génie de la liberté vous a fait échapper, chers collègues, à des dangers d'autant plus grands qu'ils étaient préparés par des hommes d'une astuce profonde et dont la scélératesse s'enveloppait des formes les plus populaires. Votre prudence et votre énergie sauront vous garantir des nouveaux pièges dans lesquels on s'efforcera sans doute de vous faire tomber.

Salut et fraternité.

CARNOT.

Archives de Breil, pièce n° 71. **N° 49** 15 août 1794.

Rapport du marquis Colli

Le 14 (août), à midi, je reçus un billet de S. E. M. le général Colli, par lequel il m'avertissait qu'il m'envoyait mon bataillon de chasseurs et qu'ayant ainsi des forces considérables, il fallait déloger les Français de Frema-Morta, que je prisse mes mesures pour attaquer

encore de nuit, ou tout au moins à l'aube. Je lui répondis que les chasseurs ne pouvant arriver à Vaudier qu'à l'entrée de la nuit, vu la distance et la difficulté des chemins, je prévoyais que l'attaque ne pourrait avoir lieu qu'au grand jour, que je l'exécuterais de mon mieux, mais que je l'avertissais que mon bataillon réuni aux chasseurs de Nice, ne pouvait au plus me donner que la force de 600 hommes et que j'en attaquais 1,200, ayant du canon, dans un poste à peu près inexpugnable. Au moment où je partais de Vaudier, 8 heures du soir, je reçus encore un ordre du général, qui se rapportait au premier, ajoutant : « Si vous emportez le poste, je vous ordonnerai après ce que vous aurez à faire ; si vous êtes repoussé, vous reviendrez dans vos premières positions. »

Jugeant donc d'après ces ordres, qu'il ne s'agissait pas d'une fausse attaque et qu'il fallait vraiment tenter (autant que possible) sérieusement d'emporter le poste, je pris les mesures les plus propres à cela. Le chevalier du Vaché, capitaine des chasseurs de Piémont, et qui connaît toutes ces montagnes beaucoup mieux que moi (quoique je n'ai rien négligé, de mon côté, pour les connaître), m'indiqua les mesures que je pris.

Et d'abord, j'établis tout ce que je pus rassembler de paysans, avec tout ce que j'avais de chasseurs de Nice, Piémontais mieux accoutumés à grimper des montagnes, je les établis, dis-je, aux bains de Vaudier, à l'endroit où aboutit le chemin de Vallasco, afin qu'ils pussent soutenir la colonne que je faisais passer par là, et pour empêcher aussi que les Français, prenant le tour derrière Fremamorta, venant de Mollières, vinssent plutôt que nous aux Bains, et coupassent ainsi et la colonne de Vallasco et la mienne.

J'envoyai ensuite un petit corps de chasseurs au col de Cerise, pour nous avertir au cas que l'ennemi tentât de nous envelopper, venant de là.

Je fis passer les chasseurs de Nice par le vallon de Vallasco, commandés par MM. de Tournafort et Saint-Antonin, afin d'attaquer Fremamorta par le flanc gauche.

Je montai avec le bataillon de front, laissant la compagnie de chasseurs de Novare sur une petite élévation qui est dans le vallon des Bains, précisément aux pieds de la rampe raide, qui conduit à Fremamorta, afin que dans le cas (que je prévoyais immanquable) que nous fussions repoussés, elle pût non seulement soutenir la retraite, mais y donner de l'ordre, ralliant et ramassant les soldats éparpillés. Car je voyais bien que, devant me retirer par une descente aussi rapide, il était impossible que la retraite se fît avec cet ordre qu'on ne saurait trop désirer.

A 6 heures, je fus aux pieds des retranchements. Je laissai prendre haleine à ma troupe, et, recevant le signal de Saint-Antonin, j'attaquai. Le combat dura environ deux heures. Mais, voyant enfin que Saint-Antonin ne pouvait mordre, que de mon côté j'avais déjà six à sept morts et plus de 13 blessés, sans pouvoir avancer d'un pas, et d'ailleurs voyant que la supériorité des Français était au triple, je me décidai à la retraite ; et, réfléchissant que la retraite ne se pouvait absolument faire en bon ordre, je jugeai (prudent) de demander des volontaires qui resteraient avec moi et ordonner au reste d'aller se

rallier et se ranger en bataille à la butte où j'avais placé la compagnie de Novare.

C'est ce que je fis. Toute la compagnie de Savoie resta avec moi, volontaire, ainsi que presque toute celle de Maurienne et plusieurs individus des autres compagnies, de façon qu'il me resta environ 70 hommes, avec lesquels je continuai à fusiller sans reculer d'un pas, jusqu'à ce que je vis que tout mon bataillon était rangé près de la compagnie de Novare. Alors, je commençai ma retraite avec le plus d'ordre et de lenteur possibles, par une descente aussi rapide. Les Français, qui jusque là n'avaient pas bougé de leurs retranchements, s'en élancèrent en foule, dès qu'ils virent que je me retirais et ils nous suivirent.

Alors, ayant remarqué (la voyant par devant) qu'il y avait plus bas une position beaucoup meilleure que celle de la butte, je priai M. le baron Patmo, de la Marine, qui ne m'avait jamais quitté, de la faire prendre au reste du bataillon. Il y alla et le rangea en bataille, en travers de la vallée, à cheval sur le ruisseau, au-dessous du bois de la Casa, et plaça la compagnie de Chablaix dans le bois même, sur les hauteurs à gauche du ruisseau. J'allai donc joindre là mon bataillon, toujours fusillant et fusillé.

Là, je fis cesser mon feu, espérant que les Français s'approcheraient davantage. Mais ils avaient plus d'esprit que moi. Ils s'arrêtèrent et tirant avantage de grosses pierres, des rochers et des arbres, qui leur servaient de retranchements, ils craignaient très peu mon feu réglé. Réfléchissant que nous aurions là brûlé inutilement beaucoup de poudre, je fis mettre sabre à la main aux chasseurs et marchai aux Français. Dès qu'ils virent que nous nous ébranlions, ils prirent précipitamment la fuite et gagnèrent leurs hauteurs. Je les fis suivre par quelques volontaires, et, dès que je les eus perdus de vue, j'allai avec ma troupe me reposer aux Bains, où je restai jusqu'au soir.

Nous eûmes dans cette affaire 19 morts, c'est-à-dire, M. le capitaine de Savoie, chevalier Bienvenu, M. le lieutenant de chasseurs de Nice, Cartier, un sergent et 17 caporaux ou soldats et environ 30 blessés, parmi lesquels M. le chevalier Tibaldi de la Marine, et M. du Tille, sous-lieutenant de Savoie.

Il ne faut pas que je vous fasse ici les éloges du baron Patmo et de M. le chevalier Tibaldi de la Marine, de MM. de Capris et de Tille de Savoie, des deux frères Cavananti de Montferrat, de M. de Mansi de Chablaix, de M. de Tournafort de Mondovi, du brave Saint-Antonin et Tordo de Nice. Il ne faut pas, dis-je, que je vous fasse leurs éloges, parce que S. E. M. le général se moque de moi. Car, dit-il, j'ai la fureur de louer toujours quelqu'un. Ainsi, ceci, je ne le dis qu'à vous et parce qu'il faut ou que je me taise, ou que je dise à qui je dois le peu de bonnes choses qui m'arrivent. Et si, dans cette affaire-ci, il n'y a pas eu de désordre, je le dois aux bons conseils du chevalier du Vaché et à la fermeté et activité de tous ceux que je viens de vous nommer.

Archives de la Guerre. N° 50 28 août 1794.

A Nice, le 11 fructidor, l'an II de la République Française, une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie à leurs collègues, membres du comité de Salut public.

Citoyens collègues,

L'ennemi menaçait notre droite vers Gênes. Des préparatifs nous étaient annoncés pour fortifier les postes de Cairo, Altare et Mallare, s'emparer de la position importante de Savona, tomber ensuite sur Loano et Oneille, intercepter l'arrivage des comestibles, forcer la neutralité de Gênes et couper notre armée. La défensive que votre arrêté nous prescrit était sur le point d'être compromise, si nous eussions permis que l'ennemi se renforçât, s'emparât de ces postes et exécutât les projets que d'ailleurs la lettre du chargé d'affaires à Gênes nous annonçait comme certains.

Il n'y avait pas à différer. Il eût été plus qu'imprudent d'attendre votre réponse à notre précédente dépêche, qui vous a été transmise par un courrier extraordinaire. Nous avons cédé à la circonstance et nous avons arrêté de faire sans délai une expédition dont le but est de chasser l'ennemi des positions qui, fortifiées, pouvaient le mener à la réussite de ses projets. Les préparatifs sont faits, tous les mouvements sont combinés et, dans peu, l'affaire sera décidée.

Vous trouverez ci-joint l'arrêté que nous avons pris en conséquence. Nous avons d'autant plus lieu de penser que vous l'approuverez, que vous n'y verrez que la nécessité de maintenir la défensive qui, jusqu'à présent, est la tâche imposée à l'armée d'Italie.

L'état de l'armée que nous avons dépeint dans nos précédentes lettres exigeant un travail très suivi, très multiplié, le mouvement qui va s'effectuer nécessitant, à raison de la surcharge d'opérations qui va en résulter, un concours de lumières et de secours ; d'ailleurs, les événements pouvant amener la nécessité de concerter des opérations également utiles à l'armée d'Italie et à celle des Alpes, nous avons trouvé indispensable qu'Albitte, l'un de nous, prolonge son séjour à l'armée d'Italie pour le temps nécessaire à cette expédition, qui ne peut être de longue durée. Nous vous transmettons également l'arrêté que nous avons pris à ce sujet.

Nous désirons bientôt avoir des succès à vous apprendre. Soyez bien persuadés du zèle que nous y apporterons.

Salut et fraternité.

PROST, SALICETI.

Archives de la Guerre. 26 août 1794.

ÉGALITÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS LIBERTÉ

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie,

Délibérant sur les moyens de mettre à exécution les ordres du comité de Salut public, qui prescrivent à l'armée d'Italie de se tenir sur la défensive ; de protéger la côte contre les débarquements que l'ennemi

pourrait avoir en vue; de prévenir toute tentative que les coalisés pourraient concevoir pour couper les armées de la République en passant sur le territoire de Gênes, et de surveiller les intentions et les démarches du gouvernement génois;

Instruits par les lettres du général commandant la division de droite, du chargé d'affaires et du consul de la République à Gênes, que les ennemis rassemblent des forces considérables, tirées en partie du *Tyrol*, à *Caire, Altare* et *Mallare,* positions situées aux environs de Savona; qu'ils se préparent à faire transporter de la grosse artillerie d'Acqui et d'Alexandrie;

Considérant que tous ces préparatifs ne peuvent avoir pour objet, de la part des ennemis, que de se rendre, de concert avec le gouvernement génois, maîtres de la forteresse de *Savona,* afin de pouvoir, non seulement intercepter nos relations commerciales avec l'Italie, forcer la neutralité de Gênes, mais même se concerter avec leur escadre, pour nous chasser des vallées de Loano et d'Oneille; ce qui pendant l'hiver pourrait avoir les conséquences les plus funestes pour la partie importante des approvisionnements et même pour la conservation du département des Alpes-Maritimes;

Considérant qu'il n'est pas possible de garder une respectable défensive si on permet à l'ennemi de s'emparer de Savona, ou de se fortifier dans les positions du *Caire, Altare* et *Mallare,* surtout à l'approche de l'hiver, et lorsque l'énergie du soldat a été ébranlée par la malveillance et l'inaction;

Arrêtent qu'il sera fait sans délai une expédition, dont le but est d'assurer la défensive de la division de droite, en chassant l'ennemi des positions de *Caire, Altare* et *Mallare.*

A cet effet, le général en chef de l'armée tirera des divisions de la gauche et du centre toutes les forces dont il pourra disposer, sans compromettre la défensive qui lui est prescrite, pour les réunir à la division de droite, qui sera chargée de l'expédition ci-dessus.

Le général en chef est, en outre, autorisé à prendre toutes les mesures qu'il croira nécessaires au succès de l'expédition.

Fait à Nice, le 9 fructidor, l'an II de la République une et indivisible.

ALBITTE, SALICETI, PROST.

Archives de la Guerre, Mémoire historique.

N° 51

17 septembre 1794.

Dispositions de marche pour la division de droite de l'armée d'Italie, 1er sans-culotide, an II.

ORDRE DE BATAILLE

DE LA DIVISION

—

AVANT-GARDE

Laharpe, général de brigade, commandant.

Hilaire, adjudt général.

2,605 h., deux pièces de 3.

CORPS DE BATAILLE

Hammel, général de brigade, commandant.

Valleray, adjudt général.

4,335 h., 290 canonniers, officiers compris.

180 employés aux charrois et mulets.

Quatre pièces de 3, six de 4, deux obusiers et le parc.

CORPS DE RÉSERVE

Fiorella, général de brigade, commandant.

1,346 h.

ARRIÈRE-GARDE

Chef de la demi-brigade, commandant.

633 h.

CAMPS VOLANTS

COLONNE DE FINALE

Cervoni, général de brigade, commandant.

Galeazini, Joubert } adjudts génér.

1,988 h., deux pièces de 3, 82 caissons.

26 employés aux charrois et mulets.

Le chef de l'état-major donnera ordre à 9,000 h. de se rendre, le 2 sans-culotide, avec l'état-major, à Bardinetto.

Le 3, on attaquera le poste de Saint-Jean et toute la division suivra les hauteurs de la branche gauche de la Bormida.

Si l'ennemi évacue Bormida, Pallare et Mallare, l'on se portera droit à Millesimo. S'il tenait fort dans l'un de ces postes, l'on fera tout pour le tourner, tandis que la colonne de Finale l'attaquera de front.

Arrivé à Millesimo, l'on verra s'il s'est renforcé à Carcare, ou s'il s'est replié sur Cairo.

1,500 h. partiront de Loano pour arriver le 3, passé 8 heures du matin, à San Giacomo. Cette colonne arrivée choisira ses positions, fera ses reconnaissances et, si elle ne prévoit aucun inconvénient, elle établira un poste à Ferraria, pour communiquer avec la division. Elle sera prévenue que, le 3 au matin, les postes de San Giovanni doivent être attaqués.

Si elle prévoyait être attaquée par une force supérieure, elle ferait retraite sur Loano, se serrant le plus possible sur sa gauche, et en donnerait avis sur-le-champ à Calissano et à Bardinetto et au général.

Le 3, la division s'avancera du côté de Millesimo. La colonne de Finale fera reconnaître l'ennemi à Bormida et ne quittera sa position qu'après la retraite de l'ennemi.

Le 4, après avoir reçu avis de l'endroit où a couché la division, cette colonne se portera sur la crête qui de Noli va près de Mallare et y prendra position, se tenant toujours du côté de Loano.

Si l'ennemi était en force à Mallare elle communiquerait par Bormida, et n'attaquerait qu'après avoir des nouvelles de la division, et s'il était en forces supérieures et qu'il menaçât d'attaquer, la colonne ferait retraite sur Loano.

Si l'ennemi a évacué Mallare, elle se portera le même jour sur Pallare, de manière à pouvoir rétrograder sur les hauteurs de Finale, si l'ennemi était trop en forces. Si l'ennemi évacue Pallare, elle passera la nuit dans la meilleure position entre Pallare et Mallare, observant l'ennemi par le flanc de l'Altare.

Dans cette position, elle communiquera avec la division et attendra de nouveaux ordres.

Archives de la Guerre. N° 52 24 septembre 1794.

EGALITÉ — LIBERTÉ

Pour le comité seulement.

A Cairo, en Piémont, le 2 vendémiaire de l'an III
de la République Française une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie aux représentants du peuple composant le comité de Salut public de la Convention nationale.

Chers collègues,

L'état des choses à l'armée d'Italie, au moment où nous y sommes arrivés, la profonde politique des Magnifiques oligarches (sic) de Gènes, les desseins des coalisés sur la place de Savone, les intelligences des uns et des autres, tout rendait notre position extrêmement délicate : votre silence l'a rendue difficile. Mais nous avons pris la voix de notre conscience pour la vôtre et nous y avons obéi.

Déjà plus de 10,000 Autrichiens et Hongrois (troupe d'élite) étaient depuis quelque temps campés au Cairo. Ils avaient des postes importants sur les terres de Gênes, tant à la Bormida qu'à Carcare, Pallare et San Giacomo, leur artillerie de siège ; une route allait être achevée ou réparée en entier. Le complot entre les Austro-Sardes, les Anglais et les oligargues (sic) Gênois allait éclore. Nous vous avions écrit ; mais point de réponse. Que faire ? Ce que vous auriez sûrement fait vous-mêmes. Après avoir assuré le Port de la montagne par une garnison de 6,000 hommes, mis autant que possible la côte en état de défense, réorganisé les administrations délabrées, autant qu'il avait été en notre pouvoir, nous avons réuni 10,000 hommes, chassé les ennemis de Mallare, la Bormida, Pallare et autres lieux : il nous attendait avec force artillerie, redoutes et cavalerie et surtout avec fierté, dans la petite plaine de Carcare. Bientôt notre marche les a déterminés à faire filer leur artillerie et à rétrograder eux-mêmes sur Cairo. Nous les avons poursuivis. A notre arrivée au Cairo, plus de camp, plus de bagages, plus d'hommes ; ils ont profité de toutes les heures et ont trouvé le moyen de protéger un instant leur artillerie de siège, en se mettant en bataille sur les hauteurs de Dégo. Arrivés à 5 heures du soir, le 5e des sans-culotides, nous les avons attaqués sans délai (ils auraient profité sans cela de la nuit). Une heure d'un combat digne des républicains nous a donné la victoire et le champ de bataille, où l'obscurité nous a forcé de bivouaquer.

Le 1er vendémiaire, à la pointe du jour, les ennemis étaient déjà à 3 lieues. Leurs magasins seuls sont restés à Dégo ; eux ils sont près d'Alexandrie. Nous profitons des vivres considérables qu'ils ont laissés, autant que les moyens d'évacuation nous peuvent le permettre; car ils ont emmené avec eux habitants et bestiaux.

La livraison de Savone est donc ajournée. C'est à vous maintenant et à nos successeurs à l'empêcher. Les moyens et la route en sont connus.

L'importance de Savone pour nous est évidente, la perfidie des oligargues génois certaine ; les desseins des ennemis clairs et prouvés et les pièces probantes dans vos mains. Guidés par la force des circonstances, de vos arrêtés et de notre dévouement à la chose publique,

nous nous contenterons de notre victoire et nos derniers soins auprès de l'armée d'Italie vont être de faire rentrer dans la division de droite une partie des forces qui viennent d'agir et d'employer l'autre à couvrir la rivière de Gênes et la côte.

Nous allons partir pour rentrer au sein de la Convention nationale.

Salut et fraternité. ALBITTE, SALICETI.

P. S. — Vous trouverez ci-jointes des pièces importantes à lire.

PIÈCE IMPORTANTE A LIRE

Le 25 fructidor, an 2, arriva une estafette de Turin au consul de Savoie, avec un pli de cette cour pour l'amiral Hood, que ce consul fit aussitôt porter à bord de la *Victoire*.

Le lendemain, la cavalerie napolitaine partit pour Pise, au nombre de 600 hommes, avec tout son bagage et en grand appareil.

Le départ de l'amiral Hood qui doit, dit-on, avoir lieu demain pour le golfe de la Spezzia, sous prétexte d'aller y faire de l'eau, donne beaucoup à penser et fait infiniment de bruit. On a remarqué qu'il avait débarrassé son vaisseau et ceux qui devaient l'accompagner de tout ce qui était inutile, afin d'en rendre la manœuvre plus aisée. On est généralement persuadé que le gouvernement de Gênes agit de concert avec les puissances coalisées.

Les vaisseaux qui doivent se rendre à la Spezzia sont :

La *Victoire*, de 100 canons et 850 hommes ; la *Bretagne*, de 100 canons et 850 hommes ; le *Capitaine*, de 74 canons et 650 hommes ; l'*Agamemnon*, de 64 canons et 500 hommes.

Les officiers anglais assurent qu'une autre division de frégates et de vaisseaux de leur nation doit être stationnée à Vado près Savone, pour y concerter les opérations avec celles de l'armée austro-sarde.

Les bas-officiers et les marins de la flotte napolitaine commettent journellement toutes sortes d'insultes et de *vols*.

Pour copie conforme : *Les représentants du peuple*,

SALICETI, ALBITTE.

Nous pouvons ajouter à la note de nos collègues qu'à notre départ de Nice pour l'armée, nous avons reçu une lettre de notre chargé d'affaires à Gênes, dont nous vous transmettons copie ; elle porte textuellement que les vaisseaux la *Bretagne* et la *Victoire*, dont il est question dans cette note, sont entrés au port de Gênes et qu'ils y ont été reçus avec *tous les honneurs*. TURREAU, F. J. RITTER.

PIÈCE IMPORTANTE A LIRE

Extrait d'une lettre de Tilly, chargé d'affaires à Gênes, aux représentants du peuple près l'armée d'Italie.

J'attends la confirmation de l'avis que j'ai reçu par une lettre de Livourne, datée de la première sans-culotide, que le lendemain Hood devait se rendre à la Spezzia, sous prétexte d'y prendre de l'eau et qu'on avait fait la remarque qu'il avait fait débarrasser son vaisseau et tous ceux qui devaient sortir avec lui, comme s'ils devaient combattre.

D'un autre côté, il se disait publiquement, sur les vaisseaux anglais, qu'une division de leurs vaisseaux allait stationner à Vado, pour y seconder les Austro-Sardes.

L'opinion générale à Livourne est que tout ceci se fait de concert avec les oligargues.

Pour copie conforme : *Signé :* TILLY.

ALBITTE, SALICETI.

Archives de la Guerre. N° 53 18 octobre 1794.

27 vendémiaire, an III de la République, une et indivisible.

Carnot à son collègue Ritter.

Les détails intéressants que tu me donnes, cher collègue, sur la situation politique et militaire de l'armée d'Italie, m'ont fait beaucoup de plaisir et ont levé bien des doutes que je m'étais formés sur cette situation.

Il est impossible de révoquer en doute la perfidie du gouvernement génois à notre égard; il est impossible de se dissimuler, que s'il n'était surveillé et contenu par le peuple même de Gênes, il n'hésiterait nullement à nous livrer à nos ennemis.

Il me semble que les choses en étaient venues au point qu'il n'y avait plus à balancer sur le parti à prendre, lorsque nos collègues Albitte et Saliceti se décidèrent à attaquer l'ennemi partout où ils le trouveraient. Je crois que cette mesure a évité de grands malheurs à la République. Je ne vois pas ce que peut avoir à répondre le gouvernement génois à l'inculpation qui leur est faite d'avoir laissé pratiquer aux ennemis des redoutes et des chemins sur leur territoire et d'avoir donné ordre au commandant du fort de Vado de se rendre au premier venu.

Le comité de Salut public aurait fort désiré qu'on évitât d'en venir à ces extrémités ; il a toujours recommandé la plus grande circonspection, afin de ne pas donner au gouvernement génois le moindre sujet de plainte. Mais, lorsque sa connivence avec nos ennemis est tellement prouvée qu'il ne lui reste pas le plus faible moyen d'excuser ou de pallier ses perfidies, il ne peut décemment s'opposer aux mesures qui sont impérieusement commandées par le salut de la République.

Il faut, selon moi, ne rien négliger pour ôter aux Génois tout prétexte de se déclarer contre nous. Il faut que la neutralité génoise subsiste au moins en apparence, parce que le peuple qui est pour nous et qui se conduit d'après ces apparences, continuera ainsi toujours son commerce avec nous et à pourvoir notre armée de subsistances.

Au reste, mon cher collègue, la sagesse et la fermeté, dont je t'ai vu donner des preuves, sont à mes yeux un sûr garant que l'armée d'Italie n'aura que des succès et que l'astuce génoise sera déconcertée dans toutes ses mesures par l'énergie et la loyauté françaises.

J'ai reçu ta lettre qui m'annonce le départ pour l'armée du Rhin des trois compagnies d'artillerie légère, qui étaient à l'armée des Alpes.

Salut et fraternité.

Cette minute non signée est de la main de Carnot.

DISLOCAZIONE INTERINALE IN ACCANTONAMENTO

Luogotenente Generale : Dellera, al Mondovi. — *Maggiori Generali* : Conte d'Argenteau, a Ceva ; March. Montafia, a Sale ; Conte Solaro, a Ceva ; March. Provera, a Saluzzo ; March. della Chiusa, a Borgo San Dalmazzo ; Conte Christ, a Demonte ; Conte di Sonatz, a San Damiano.

BRIGADIERI, GENERALI E COLONNELLI	NOMI DI CORPI	BATT.	COMP.	FORZA	ACCANTONAMENTI
	Milizie		2		Mollare.
	Id.		2		Ponzone.
Stettler	Stettler Svizzeri	2	1	497	Dego.
	Milizie		1		Montenotte.
Mse Craverana.	Id.		5	579	Cayro.
	Corpo franco Julay		1	280	Id.
	Milizie		1		Plodio.
	Id.		1		Cencia.
			1		Cosseria.
Cte Millesimo	Tortona	1	1	447	Millesimo.
			1		Roccavignale.
	Acqui	1		390	Montezemolo.
D'Humbourg	Schmitfeld		2	1.320	Mulazzano.
			4		Monbarcaro.
	Belgiojoso		3	583	Castellino.
			3		Marsaglia.
	Acqui	1		355	Sale.
	Tortona		1	102	S. Gio di Murialdo.
	Milizie		1		Id.
	Id.		1		Perlo.
	Id.		1	767	Castelnuovo.
	Id.		1		Priero.
	Id.		1		Malpotremo.
	Id.		1		Nucetto.
	Lombardia	1		376	Mollere.
Cte d'Antignan.	Truppe Leggere	2		938	Nei Borghi di Ceva
	Granattieri, 4° e 5°	2		718	e Cassinali.
	Aosta	2		775	Ceva nella Citta.
Cte Fariglian	Lombardia	1		325	Id.
	Piemonte	1		417	Ceva nel Forte.
	Cacciatori d'Acqui, Asti ed Oneglia		3	220	Monbasiglio.
	Granatri Strassoldo		1		Id.
	Caccri della Legione		2	126	Poggi.
	Granatri Strassoldo		3		Lesegno.
	Belgiojoso	1			San Michele.
	Corpo fco Piemontese		2		La Torre.
Cte Civaleri	Asti	1		380	Villanova.
	Asti	1		516	Frabosa.
Mse Pallavicini.	Mondovi	1		1.023	Monastero.
	Id.	1			Vasco.
	Granattieri 11e	1		274	Vico alla Madonna.
Mse Bellegarde.	Granattieri Reali	2		692	Vico.
Cte Pamparato.	Piemonte	1		335	Mondovi.

BRIGADIERI, GENERALI E COLONNELLI	NOMI DI CORPI	BATT.	COMP.	FORZA	ACCANTONAMENTI
C. Ratti	Pinerolo	1		451	Mondovi.
C. Sanseverino.	Moriana	1		397	Id.
	Granattieri, 8 e 9	2		782	Id.
	Guastadori		4	469	Id.
C. Teller	Dragoni Stabili		2		Morozzo.
	Pinerolo	1		474	La Chiusa.
	Corpo franco Julay		1	283	Certosa di Pesio.
	Milizie Gondolo		1	72	La Piastra.
	Milizie Re		1	80	Cerezole.
	Dragoni Stabili		1	76	Beynette.
	Sardegna	2		308	Cuneo.
C. Peyer-im-Hoff.	Peyer-im-Hoff	2		606	Id.
B. Cte Vitale	Oneglia	1		477	Id.
Cte Mussane	Guardie	2		748	Borgo S. Dalmazzo.
Cte Avogrado	Monferrato	2		759	Roccavione.
Cte Dichat	Granattieri, 1	1		394	Vernante.
	Corpo fco Piemontese		2	305	Id.
	Corpo franco Julay		1	275	Limone.
	Cacciatori di Nizza		3	351	Id.
	Cacciatori di Canale		2	246	Id.
	Cacciatori di Pian		3	250	Id.
	Cacc. vol. di Pandini		1	138	Id.
	Cacciatori di Nizza		2		Valdieri.
	Cacciatori 2e B.	1		403	Id.
			2		Mojola.
	Christ		2	726	Gayola.
		1			Demonte.
B. Strengh	Courten	3			Id.
	Milizie		8	1.143	Vinadio.
	Oneglia	1		215	Id.
			1		San Damiano.
	Savoia		3	677	La Marmora.
			3		Stroppo.
			1		Prazzo.
	Ce franche Sardegna		2	83	Maddalena d'Uzzolo.
	Cacciatori di Nizza		2	284	Acceglio.
	Milizie		6		Villard d'Acceglio, Pratorotondo, Preit.
Cte di Morozzo	Torino	1		755	Venasca.
		1			Verzuolo.
Cte Patero	Casale	2		634	Saluzzo.
Cte Saluggia	Cacciatori		4	380	Castel Delfino.
			4		Melle.
	Milizie		5	387	Revello Paesana e San Front.

N. B. — Si sono dimenticate nel pte le 3 Cie di Julay, che sono a Salicetto, della forza : 970.

Arch. de la Guerre. **N° 55** 3 novembre 1794.

Nice, le 13 brumaire, an III de la République une et indivisible.

Ritter et Turreau, représentants du peuple, envoyés par la Convention nationale près l'armée des Alpes et d'Italie, aux citoyens leurs collègues, membres du comité de Salut public.

Citoyens collègues,

Nous résumons les deux dernières lettres que nous vous avons écrites ; notre courrier n'a ordre de partir de Paris que lorsque vous lui aurez donné une réponse.

Nous sommes convaincus que la campagne d'Italie ne peut se faire avec succès qu'en hiver, c'est-à-dire après la saison des pluies qui ordinairement se termine dans le courant de janvier (v. s.)

D'ici à ce temps-là, en nous tenant partout sur une défensive respectable, nous préparerons tous nos moyens pour être en mesure pour l'offensive. Les approvisionnements, l'habillement et l'équipement ont été l'objet de nos premiers soins ; les compléments de nos bataillons et leur instruction fixent aujourd'hui toute notre attention ; et c'est sur le premier de ces objets que nous provoquons particulièrement votre sollicitude.

Nous tenons une partie de notre artillerie de siège embarquée, et nous allons aviser aux moyens d'embarquer pareillement l'artillerie de campagne, les caissons des vivres et des ambulances. Nous faisons filer peu à peu une partie de l'armée des Alpes à la droite de celle d'Italie ; déjà sept bataillons en ont reçu l'ordre.

Voici quel serait notre projet, il est grand. Nous nous sommes entourés des meilleurs généraux de l'armée et nous pensons que nous devons réunir nos troupes à Vado, où nous en avons déjà une partie.

Embarquer notre artillerie de campagne et de siège, les caissons des vivres et des ambulances à Nice ; débarquer à *Vado*, en côtoyant ; nous avons Saint-Rême, Oneille et Loano pour protection.

Faire suivre les attelages d'artillerie et des vivres par terre jusqu'à *Vado*.

Partir de *Vado*, battre l'ennemi ; arriver dans le Piémont.

Faire passer notre artillerie par le grand chemin, appelé le *chemin du canon*, qui passe par Altare, Cairo et Millésimo.

L'Apennin est peu élevé dans cette partie.

Arrivés dans la plaine du Piémont, prendre les défenses de l'ennemi par les derrières ; enlever Ceva et arriver devant Turin étonné.

Nous avons besoin pour ce plan, qui est le seul qui puisse nous assurer des succès en Italie :

1° Que vous l'adoptiez par un arrêté clair et qui nous laisse la plus grande latitude pour l'exécution ;

2° Que vous nous envoyiez quelque cavalerie, qui a le temps d'arriver ; mais le plus tôt possible une dizaine de bataillons de première réquisition, pour compléter ceux de cette armée, en les y incorporant ;

3° Si la situation des autres armées le permet, de nous envoyer pareillement quelques-uns de leurs bataillons.

Manifestez-nous donc, citoyens collègues, sans délai, vos intentions et dans janvier (v. s.) nous serons en marche.

Toute temporisation serait dangereuse. Car, quoique nous fassions tous les préparatifs comme si nous avions votre assentiment, cependant nous avons besoin de votre concours pour activer et prendre les dernières mesures.

Nous avons chargé notre courrier de ne pas repartir sans votre réponse. Salut et fraternité.

F. J. RITTER, — TURREAU.

Arch. de Breil, pièce n° 106 c. N° 56 19 novembre 1794.

Lettre du général d'artillerie comte de Vallis à S. E. M. le lieutenant général baron Colli, datée d'Alexandrie le 19 novembre 1794.

Selon ce qui a été concerté à Acqui, le 18 d'octobre, il a été résolu que les troupes auxiliaires impériales tireraient un cordon de Ceva par Montezemo, Cairo, Dego, Ponzone, jusqu'à Malare, et qu'on mettrait des troupes de ligne à Cortemilia, Alba, Nice de la Pallia, Bistagno et Concurenze, en quartiers d'hiver.

On a conclu, dans ce même congrès, que l'armée impériale de Lombardie laisserait pendant l'hiver huit bataillons et deux escadrons dans les Etats du roi de Sardaigne.

De ces troupes, il y a trois bataillons destinés à tirer un cordon depuis Acqui jusqu'à Serravalle, qui couvrira l'aile gauche. Pour soutenir ce cordon, on a destiné en quartiers d'hiver trois bataillons de troupes de ligne à Alexandrie, deux à Tortone et deux escadrons à Voghera.

Dans le cas que l'ennemi vînt par la vallée de Bormida, on soutiendra Acqui, autant que le temps, les chemins impraticables et les moyens de faire subsister la troupe le permettront, avec les trois bataillons qui sont à Alexandrie, afin que les troupes piémontaises puissent se rassembler et, conjointement avec nous, pourvoir à la défensive, en même temps que les bataillons qui seront à Tortone, de même que les escadrons qui sont à Voghera marcheront à Castelnovo di Bormida, pour couvrir le flanc gauche de la position d'Acqui et la rive droite de la Bormida. Outre cela, deux bataillons et deux escadrons partiront de Pavie et viendront en deux marches à Tortone.

Mais si l'ennemi, en même temps qu'il avancerait par la vallée de Bormida, cherchait à faire une diversion par Ovada et faisait des mouvements par Voltri vers la Bochetta, les huit bataillons et les deux escadrons se rassembleraient entre Pozzolo, Formigaro et les montagnes vers Pazzurana, vers l'aile gauche, pour résister autant que possible à l'ennemi, jusqu'à ce que les renforts soient arrivés de la Lombardie. Dans ce cas, les Impériaux n'étant pas en état de couvrir la Lombardie à Tortone et de défendre également la vallée de Bormida à Acqui, il serait nécessaire qu'on entretînt, entre les troupes impériales, les troupes du Roi et les auxiliaires, une exacte combinaison et

que les troupes qui seraient à Cortemilia, Alba, Nizza de la Pallia, Bistagno et Concurrenze se rassemblassent à Acqui et défendissent la vallée de Bormida.

Les neiges ayant déjà couvert les Alpes et bouché les passages à l'ennemi qui, selon les avis, fait passer la plus grande partie de ses troupes de ces montagnes dans la rivière de Ponent, on croit que l'armée piémontaise fait la même chose et que les environs de l'Apennin, particulièrement les provinces du Haut-Montferrat, Alba et Mondovi, pourront être suffisamment pourvues de troupes.

Enfin, dans le cas que l'ennemi se rassemblât vers Voltri et voulût pénétrer par la Bochetta avec toutes ses forces, devant alors se dégarnir de troupes considérablement à Vado, Finale, Loano et Oneille, il serait très avantageux, pour le bien commun, si on profitait du moment et faisait passer des troupes de Ceva et de Mondovi dans la rivière de Ponent pour tâcher de faire et effectuer réellement une forte diversion.

Signé : VALLIS.

Archives de la Guerre. **N° 57** 3 février 1795

SITUATION SOMMAIRE DE L'ARMÉE D'ITALIE

le 15 pluviôse an II

ÉLÉMENTS	QUARTIERS GÉNÉRAUX	EFFECTIFS	AUX HOPITAUX	PRÉSENTS SOUS LES ARMES
Division de gauche..........	L'Escarène.	4.922	1.267	3.029
Id. du centre..........	Breil......	8.177	3.737	3.740
Id. de droite...........	Loano.....	28.582	13.789	10.493
Id. de l'expéd. maritime.	Hyères....	21.570	4.533	14.842
TOTAUX...	....	63.251	23.326	32.104
1re Division de la Côte.......	Antibes....	11.932	3.298	6.604
2me Id. Id.	Marseille..	23.683	3.877	15.660
TOTAUX...	....	35.615	7.175	22.264
TOTAUX GÉNÉRAUX...	....	98.866	30.501	54.368

Archives de Breil, pièce n° 177. N° 58 1795.

RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1795

PAR M. DE MALAUSSÉNA

(Extrait)

Aux vues différentes des trois puissances, leur intérêt s'accordait en un point, celui d'attaquer les Français dans la Rivière de Gênes, pour y prendre une position à leur intercepter la route de la Corniche et couvrir plus aisément et avec moins de forces, le Piémont et la Lombardie du côté du midi. Entreprendre davantage, c'était de la particulière convenance de S. M. Sarde et des Anglais ; le premier pour reconquérir son pays, et les seconds pour occuper les forces des Français à les détourner de faire une diversion en Corse.

Les troupes qu'ils pouvaient y employer ensemble arrivaient à peine à la moitié de celles qui étaient nécessaires ; ce qui les mettait, quant au moyen principal, dans la dépendance des Autrichiens dont la répugnance à agir offensivement, était connue. Pour les y déterminer, il était donc doublement prudent de ne leur projeter d'abord que ce qui entrait directement dans leur intérêt. Mais le ministre de Turin s'y méconnut, conduit par le désir de reconquérir Nice, plus que par un examen réfléchi des convenances réciproques, des circonstances du temps, des lieux, des obstacles à vaincre, qui lui auraient appris à préférer de proposer beaucoup moins qu'il désirait.

Il fit présenter au Congrès le plan de marcher, dans le mois de février, dans la Rivière, pour y prendre la fameuse position de la gauche de la Roya, occupée par le baron de Leutron, dans la campagne de 1746, en circonstances bien différentes. N'étant plus maîtres comme alors de Savourge et ses environs, la chose était des plus difficiles.

Le général Colli opposa à ce projet le temps impropre à son exécution. Mais il opina de se préparer pour agir offensivement, en avril, dans la Rivière de Gênes. Son sentiment sur la nature de la guerre à faire s'accordait avec celui de tous les membres du Congrès, excepté du général Wallis. Les ordres de l'Empereur, qu'il tenait à part, lui enjoignant de seconder l'exécution de ce que la pluralité des membres du Congrès jugerait utile, il se vit dans l'alternative d'entreprendre contre son intention ou de céder le commandement de l'armée autrichienne. Ces ordres confiés au général Colli, au moment qu'on allait expédier les avis particuliers à Vienne, l'engagèrent d'ajouter au sien, qu'en jugeant le projet utile, il ne prétendait nullement approuver l'exécution proposée, sans de plus mûres considérations.

C'est ainsi que la cour de Turin manqua peut-être d'amener le Congrès à une issue plus favorable à ses desseins, pour n'avoir fait former son plan au général Colli. L'ayant nommé récemment commandant général de ses troupes, elle ne lui accorda pas la confiance due à ce titre, en faisant rédiger par d'autres un projet dont il devait, par sa charge, diriger le principal de l'exécution. Son amour-propre fut doublement blessé ; ne faisant pas lui-même ce projet, il perdait le

mérite dont les bons généraux sont les plus jaloux, qui les porte ordinairement à rejeter ceux qu'on leur propose ; les hommes adoptant bien plus difficilement les idées des autres qu'ils ne les saisissent. Le général Colli, au lieu d'être l'organe du Congrès, y parut suspect aux deux partis qu'il servait. Cette dure position lui ôtant l'ascendant nécessaire pour persuader les ressources qui aplanissent les difficultés de l'exécution des grandes choses, il se borna en sage d'opiner purement sur l'utilité du projet.

En attendant les résolutions de la Cour de Vienne sur le plan de campagne, comme il convenait d'en former un particulier, à modifier ensuite sur les résolutions que prendrait à ce sujet la Cour de Vienne ; à cet effet, S. M. assembla un Congrès à Turin, à la fin de février. Là, comme à celui de Milan, le général Colli se vit réduit à un rôle consultatif, à devoir prudemment respecter des déterminations prises à son insu, de paraître approuver un projet que lut le ministre des affaires étrangères sur le commandement et la répartition des troupes en trois corps d'armée, dont deux, aux ordres des princes, destinés à la défense des Alpes, et le troisième, assigné au général Colli, pour le restant de la frontière.

Dans cet arrangement, ce général, n'ayant nullement la part due à sa qualité de commandant, se trouvait dans une contrainte trop mortifiante pour n'éprouver ce sentiment de dégoût qui porte à renoncer à la conduite des affaires, ou bien à se conformer à leur cours, si les circonstances ne permettent cette résolution. . . . .

Le général de Wins, attendu comme le libérateur de l'Italie, arriva en Lombardie, vers la fin d'avril. Il donna en passant les dispositions pour mettre en marche les troupes vers l'Alexandrin, et se rendit ensuite à Turin, où S. M. Sarde le nomma commandant général de ses troupes, sans arrêter préalablement aucun plan d'opérations offensives, tant on le croyait porté à faire ce qui conviendrait le plus aux circonstances et à l'intérêt commun, qu'on n'hésita point de se confier à lui, bien qu'on eût autrefois choqué rudement son amour-propre. Cependant, l'entière direction des affaires importantes de la guerre fut à la libre disposition de deux étrangers, déjà mal en harmonie entre eux et l'on notait le second à se révolter en le privant des apparences du commandement général, qu'on lui avait récemment donné.

Tout sentiment, il est vrai, parut céder dans le général Colli au bien de la chose, se dépouillant volontairement du commandement, en conseillant d'en revêtir le baron de Wins, pour servir sous ses ordres, Mais un gouvernement ne doit jamais compter sur l'héroïsme du désintéressement de l'amour-propre, ni le particulier espérer de se remettre par de tels procédés avec ses ennemis. Il se déprécie à leurs yeux, n'apercevant qu'une conduite qui, cédant prudemment aux circonstances, veut encore paraître contribuer à ce qu'il prévoit inévitable. Méconnaissant cette vérité, le général Colli en fit une triste expérience.

Archives de la Guerre. N° 59 9 avril 1795.

ARMÉE DES ALPES ET D'ITALIE. LIBERTÉ—ÉGALITÉ.

Au quartier général, à Chambéry,
le 20 germinal de l'an III de la République française, une et indivisible.

Le général d'armée des Alpes et d'Italie au général Moulin.

Le général Moulin commandera provisoirement et en chef le corps d'armée des Alpes, dont la gauche sera appuyée sur la vallée de Chamony (*sic*), à Chamony, et la droite vers la vallée de Barcelonnette, au camp de Tournoux.

Les principales positions de la ligne seront :

Le petit Saint-Bernard, le val de Tigne, Bonneval et Bessan, le mont Cenis, le col de la Roue et la vallée de Neuvache, Plampinet, le mont Genèvre et Briançon, Queyras et le camp de Tournoux.

Cinq bataillons occuperont le mont Saint-Bernard, dont quatre compagnies seront détachées à Chamony et Vallorcine.

Cette position a pour objet de couvrir la Tarentaise et particulièrement le chemin de la vallée et celui de Saint-Maxime-de-Beaufort.

Il doit donc porter toute son attention à surveiller le col de l'Allée Blanche et il occupera le Pas du Bonhomme, en poussant des postes jusqu'à l'Oratoire du Glacier et au delà.

Par sa droite, il portera la plus grande attention à la vallée de Grisanches, par laquelle l'ennemi pourrait tourner la droite de la position du mont Saint-Bernard, à l'effet de remplir l'objet important d'entrer dans la Tarentaise.

Il fera occuper Sainte-Foy et tâchera de s'emparer le plus tôt possible du col du Mont et du col de Grisanche.

Il sentira l'importance de prévenir l'ennemi dans cette position, puisque, dans le cas de l'offensive, elle nous ouvre un débouché intéressant sur la vallée d'Aoste par la vallée de Grisanches, et, dans le cas de la défensive, couvre le Bourg Maurice et assure la communication avec le mont Cenis.

Le général Moulin consultera le tableau des positions occupées l'année dernière, auxquelles il fera les changements qu'il jugera convenables.

Un bataillon occupera le val de Tigne, Bonneval et Bessan, ayant pour objet d'empêcher l'ennemi de pousser des partis par le chemin qui vient de la vallée de Lanzo par Grosse Cavale et par celui de Roche Melon et Montpentier (quoique ces chemins ne soient reconnus praticables, même avec peine, que pour l'infanterie, il est important de s'assurer que rien ne puisse pénétrer dans la vallée de Maurienne, entre le mont Cenis et le mont Iseran). Cette position a encore pour objet de couvrir la communication du petit Saint-Bernard au mont Cenis par le chemin d'Entre-deux-Eaux.

Il y aura au mont Cenis quatre bataillons.

Cette position est importante puisqu'elle a en avant d'elle la Brunette, Exilles et Fénestrelles, points où l'ennemi réunit ses principales forces et d'où il pourrait tenter un mouvement pour pénétrer dans la Maurienne par la grande route de Novalaise à Lanslebourg, par Jail-

lon et le col d'Ambin. Il faut donc occuper le poste des Chamois, la plaine du petit mont Cenis et Saint-Pierre d'Estravaches, et pousser de fréquentes patrouilles à la Ferrière et Savine.

Un bataillon au col de la Roue.

L'objet de cette position est de couvrir les communications venant de Bardonnèche par la Roue et Val-Etroit, d'assurer les communications d'Entre-deux-Eaux par la vallée de Maurienne. Il faut donc occuper le col de la Roue, le val de Meynier et le col de Fréjus.

Lorsque les circonstances le permettront, je ferai passer un bataillon pour occuper le Galibier, ou en avant une position dans la vallée de Neuvache.

Trois bataillons seront placés, savoir :

Deux au mont Genèvre, Plampinet, la vallée de Neuvache et un à Briançon.

Ces positions peuvent être attaquées par les mêmes forces qui menacent le mont Cenis ; les troupes ennemies pouvant arriver de la Brunette, Exilles et Fénestrelles, par les vallées d'Oulx et celle de Pragelas, il faut occuper Clavières et Cervières.

Les bataillons qui sont au mont Genèvre et au col de la Roue, doivent profiter de la mauvaise position que les ennemis occupent à Bardonnèche pour tâcher d'enlever ce poste toutes les fois qu'il sera occupé.

Un bataillon sera placé au Queyras.

Cette position a pour objet de garder le débouché des routes des cols d'Abriès, d'Urine, de la Croix, de l'Agnel, de Saint-Véran, de couvrir la droite de Briançon et d'assurer la communication de cette ville avec le camp de Tournoux, en couvrant Mont Lyon. Cinq compagnies d'artillerie seront armées et placées à mont Lyon, pour y garder la place.

Cinq bataillons au camp de Tournoux.

Cette position a pour objet de couvrir la vallée de Barcelonnette et d'arrêter tous les mouvements que l'ennemi pourrait faire, en venant de la position de La Chenal par Maurin.

Le camp de Tournoux a encore l'avantage de servir de point d'appui à la gauche de l'armée d'Italie, de couvrir toutes ses communications avec celle des Alpes et d'être un point central entre les deux armées. Le général se propose de renforcer ce camp, autant que les circonstances le permettront, le camp célèbre de Tournoux devant être regardé comme très important pour les opérations combinées des deux armées.

Il est nécessaire d'occuper le col de Portiole, le col de Sautron, le col des Monges et les points sur la droite que le général jugera devoir être utile pour assurer la communication de l'armée d'Italie par la vallée de Saint-Etienne.

L'armée des Alpes doit annoncer par toutes ses dispositions une attitude offensive et profiter de tous les avantages que la valeur et l'activité des troupes françaises doivent leur donner dans toutes les circonstances.

Quoique l'armée des Alpes ne soit pas supposée devoir faire un mouvement rétrograde, les points en seconde ligne dans la Tarentaise seraient le mont Cormet, Beaufort, la Roche Sévin et Conflans, et

dans la Maurienne Entre-deux-Eaux et Bramans ; enfin, en 3e ligne, Montmélian et le château de Faverges.

On ne doit pas oublier, en cas de retraite, de faire reconnaître le chemin de Chapieux qui conduit dans le Faucigny, et faire sauter le passage du Bonhomme, point très étroit sous le rocher, lequel étant détruit coupe absolument la communication.

Cette instruction, n'étant que pour servir à la nouvelle répartition des troupes dans ce moment, ne présente que des dispositions générales, et j'enverrai incessamment au général Moulin des instructions détaillées sur la défense des frontières du petit Saint-Bernard, de la vallée de Tarentaise et de celle de Maurienne.

Le général Moulin fera toutes les dispositions qu'il jugera convenables pour remplir l'objet de la présente instruction ; il entretiendra avec moi une correspondance active et détaillée sur toutes les opérations du corps d'armée qu'il commande.

Signé : KELLERMANN [1].

Pour copie conforme au registre d'ordres :

Le général de brigade,
chef de l'état-major de l'armée des Alpes et d'Italie,

ALEX. BERTHIER.

1. Ces deux mots sont de la main de Kellermann.

Archives de Breil, pièces N°s 177 et 178. **N° 60** Janvier et Mars 1795.

	NOMBRE de			TOTAL DU COMPLET	SURPLUS DU COMPLET	MANQUE AU COMPLET	HORS DE SERVICE	FAISANT SERVICE	TOTAL DE L'EFFECTIF
	BAT^ons	COMP^ies	ESCAD^ons						
A. — RÉSUMÉ DE LA TABELLE DE LA FIN DE JANVIER 1795									
Infanterie............	91	418	»	50.642	1.114	4.527	7.789	39.440	47.229
Réserves............	»	27	«	8.927	288	3.416	744	5.051	5.795
Bat^on de garnison....	1	4	»	745	»	149	26	570	596
Artillerie............	4	21	»	4.833	178	752	79	4.180	4.259
Cavalerie............ (2,092 chevaux)	»	64	32	3.671	75	104	191	3.451	3.642
TOTAL.....	96	534	32	68.818	1.651	8.948	8.829	52.692	61.521
B. — TABLEAU DE LA FORCE DES CORPS D'ARMÉE ET GARNISONS CI-DESSOUS MARQUÉS, POUR LA CAMPAGNE DE 1795									
Armée de S. A. R. Mgr le Duc de Montferrat	13	55	»	6.926	226	260	2.851	4.038	6.889
Armée de S. A. R. Mgr le Duc d'Aoste......	24	101	4	12.216	114	1.252	3.954	7.124	11.078
Armée du général-major Marq. de Provera	10	44	»	5.515	172	24	1.977	3.469	5.446
Armée du général Baron Colli...........	24	136	«	14.657	322	644	5.475	8.810	14.235
TOTAL de la force des armées...	69	336	4	39.314	831	2.397	14.207	23.441	37.648
TOTAL de la force des garnisons.	23	96	«	11.907	»	1.619	3.416	6.872	10.288
GRAND TOTAL......	94	432	4	51.221	831	4.016	17.623	30.313	47.936

NOTA. — Manque la force des bataillons autrichiens de garnison.

Arch. de Breil, pièce nº 228. **Nº 61** 21 mai, 1795.

Route de la colonne destinée à attaquer le camp de Vieuzènes.

Cette troupe, en nombre peu supérieur au camp qu'elle voulait surprendre, partit [1] entre 9 et 10 heures, dans la nuit du 15 au 16 mai 1795. Elle passa par le vallon de *Saint-Jean*, puis à la *Valletta* où nous tenons un avant-poste, monta de là au col de la *Boaïra*, laissant à sa droite les cols de la *Perla*, de *Fremosa* et de *Fremosetta*; puis, à *Piaggia Cavallo*, au-dessus du vallon de *Rio freddo*. La tête de la colonne passa à la faveur de la nuit; le centre à la faveur d'un nuage ne fut point vu ; mais la queue, en raison de ce que nous étions forcés de marcher par file, fut découverte par l'ennemi. Les guides furent eux-mêmes surpris de voir un [2] . . . . *Bacialong* (?) à la gauche de *Rio freddo*: néanmoins nous marchâmes à *Malaberga*, puis au col de *Sivolai*.

M. le chev. de Chevillard, qui (comme toute la colonne) était assuré qu'il avait été vu par une garde ennemie au-dessus de *la Pia*, fit prendre une position à sa troupe, dans laquelle elle pût tenir ferme en cas d'attaque, et qui le tint incertain de ses projets. Il fit rassembler ceux qui connaissaient le mieux la route qui de là conduit au *Vacaril*, et il envoya immédiatement avertir la compagnie Pian et les soldats d'Oneille, qui étaient en avant à demi-heure de nous, et déjà au point où ils devaient, ainsi que nous, passer la journée [3] (l'attaque ne devant avoir lieu que dans la nuit du 16 au 17), que d'après de mûres réflexions il avait changé de projet, et qu'elles eussent à se retirer au moment même ; qu'il avait des raisons de craindre qu'on ne les attaquât dans leur retraite, mais qu'il avait pris une position au moyen de laquelle il pouvait la soutenir.

Pendant cet intervalle, une patrouille de cinq hommes parut sur la hauteur qui dominait ce passage ; nous en occupions une autre fort à portée ; ils ne tentèrent pas de fusiller ; il paraissait qu'ils avaient le dessein de s'assurer seulement de nos démarches. Presque au même moment, M. de Chevillard eut le rapport qu'on avait tiré des coups de fusil sur toute la ligne, ce que nous ne devions regarder que comme un signal d'alarme, et qu'à une certaine distance on battait la générale.

Il fit distribuer de l'eau-de-vie à toute la troupe et, après avoir vu encore si elle était en ordre, avoir assigné à chaque corps son poste, il permit qu'on prît haleine et n'ordonna la retraite qu'à 9 heures du matin. Pendant cet intervalle, il envoya, outre des patrouilles, quelques officiers intelligents sur les cimes les plus élevées, pour découvrir les projets et les démarches des ennemis. On passa en revenant au-dessous du *Gias de l'Urtia*, puis on monta le *Carbon* ; on fit une halte assez courte, puis on descendit à *Limon* par un sentier qui prend en avant de la redoute fermée dite de la *Melazza*, et descend par-devant la crête de l'*Armelina*.

On n'a pas perdu un seul homme de désertion dans cette marche fatigante et difficile, M. de Chevillard ayant tenu à la queue de la colonne des officiers fermes qui, sous aucun prétexte, n'ont permis au

1. De Limone. — 2. Mots rongés par l'humidité. — 3. A Selle.

soldat de rester en arrière. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que cette petite colonne prêtait, plus de trois heures, son flanc droit à l'ennemi. Mais c'est peut-être ce qui assurait la réussite de cette entreprise hardie, parce que sûrement l'ennemi devait la regarder comme impossible.

P. S. — Les troupes employées à l'expédition projetée sont les suivantes :

Troupes légères............	100
Oneille....................	100
Pian.......................	100
Saisi......................	70
Quincenet..................	80
Daglian....................	30
Chasseurs de Nice..........	140
Païsans....................	30
	650

Du Bòurg, ce 21 mai 1795.

Ch. DE MARTINEL,
Capitaine de l'Etat Général.

·chives de la Guerre. **N° 62** 21 Mars 1795.

ÉTAT DES CORPS DE TROUPE COMPOSANT L'ARMÉE D'ITALIE

au 1er germinal, an III

A — INFANTERIE

1° DEMI-BRIGADES

des demi-Brigades	BATAILLONS LES AYANT FORMÉES — LIGNE	VOLONTAIRES		NUMÉROS des demi-Brigades	BATAILLONS LES AYANT FORMÉES — LIGNE	VOLONTAIRES	
de Ligne				de Ligne			
19	1er du 10e	2e Mont-Blanc	3e Basses-Alpes	102	2e du 51e	3e Var	6e Var
20	2e du 10e	2e Lozère	7e Isère	103	1er du 52e	1er Marseille	2e Lubéron
21	1er du 11e	1er Hte-Garonne	2e Var	104	2e du 52e	1er Nièvre	National-Corse
22	2e du 11e	Martigues	2e Marseille	117	1er du 59e	2e Côte-d'Or	1er Haute-Loire
…6	2e du 23e	4e Isère	6e Isère	118	2e du 59e	2e Drôme	3me Isère
…1	1er du 26e	3e Hautes-Alpes	5e Hautes-Alpes	121	1er du 61e	7e Var	1er Union
…2	2e du 26e	5e Bouches-du-Rhône	2e Vaucluse	129	Ier du 70e	1er Hérault	2me Hérault
…6	2e du 28e	2e Aveyron	2e Ariège	165	1er du 91e	1er Aix	1er Var
…0	2e du 35e	1er Ardèche	1er Aude	166	2e du 91e	5e Var	9e Var
…3	1er du 42e	4e Drôme	2e Isère	Légères			
…4	2e du 42e	2e Cantal	4e Rhône-et-Loire	3	3e Infant. légère	Chasseurs révolutionnaires	Chasseurs des Alpes
…9	1er du 50e	4e Bouches-du-Rhône	1er Lubéron	15	15e id.	9e Lille	2e Bouches-du-Rhône.
…0	2e du 50e	7e Bouches-du-Rhône	Tarascon	16	16e id.	1er Auvergne	8e Isère
…1	1er du 51e	3e Bouches-du-Rhône	6e Bouches-du-Rhone	18	18e id.	3e Vaucluse	3e Mont-Blanc

2° BATAILLONS DE VOLONTAIRES ET COMPAGNIES FRANCHES

Tirailleurs	1er Charente	1er Nyons	4e Ardèche	5e Hérault	8e Saône-et-Loire	Bon de Montferme	4 Cies de Chasrs de Vaucluse
Paris	1er Loir-et-Cher	1er Apt	4e Vaucluse	5e Basses-Alpes	10e Ain	Chassrs des Htes-Alpes	3 Cies de Chasrs nationaux 3 Cies franches Corses
de la Montagne	1er Gravilliers	2e Hte-Loire	4e Basses-Alpes	5e Corrèze	10e Isère	Chassrs des Bses-Alpes	2 Cies franches 1 Cie de Chasrs de Marseille

B — CAVALERIE

5e Cavalerie — 9e et 20e Dragons — 24e et 25e Chasseurs — 1er Hussards et Hussards des Alpes

Gendarmerie à pied et à cheval — Guides — 6e Bon de Sapeurs
Artillerie à pied et 2 Compagnies légères

Archives de Breil, n° 253. **N° 63** 15 juin 1793.

ÉTAT DE LA FORCE DE L'ARMÉE AUSTRO-SARDE

COMMANDÉE PAR LE LIEUTt GÉNÉRAL BARON COLLI

à la moitié du mois de juin 1793

DÉPART^ts	POSITIONS	BATAIL^ns	COMP.	NOMS	FORCE ACTUELLE	HORS DE SERVICE	SOUS LES ARMES
De Montezemo	Lesegno	1		Grenadiers Strassoldo	460	27	433
	Montezzemolo	2		Belgiojoso	1.372	391	981
		2		Schmitfeld	1.658	437	1.221
	Millesimo et av.-postes		5	Corps franc Julai	1.168	179	981
		5	5		4.650	1.034	3.616
De Cève	Fort de Cève	1		2e de Piémont	490	39	351
	A Cève		1	Corps royal de Marine	65	4	61
			1	Milices de Priola	89	15	74
	Camp de Ceva et Bagnasque	2		1er et 2e de Stettler	1.106	353	753
	Prato Ronchi	1	1	1er et Chasseurs d'Acqui	614	154	460
	Au Rejoin	1		2e id.	530	149	381
		1		1er de Chasseurs	485	94	391
			1	du 1er de Pionniers	128	36	92
	Priola	1		1er du 2e rég. Légion légère	443	174	269
	Sotta		1	Corps franc Julai	205	58	147
		1		2e de Chasseurs	465	67	398
			1	2e d'Oneille	60	14	46
			1	2e de Nice	231	97	134
	Sotta et Col des Pins	1		2e d'Asti	530	118	412
	Devers		1	Chasseurs de Nice Christini	153	61	92
	Brouillères		1	Chasseurs Domerego	136	51	85
	Aux différents postes du département		11	Milices Camerana	810	302	508
				Artillerie	372	36	336
		9	20		6.912	1.922	4.990
De Mondovi	Mondovi et Breo	1		1re de Grenadiers	526	84	442
		2		8e et 9e de Grenadiers	1.003	231	772
	Arpetta	2		2e et 10e de Grenadiers	908	156	752
	Vico et Pampara	2		4e et 5e de Grenadiers	1.087	234	853
	Vasco	1		11e de Grenadiers	383	23	360
	Navonera, Pra Robert et Bausset	2	1	Grenadiers royaux	976	216	760
	Prariondo	1		1er de Piémont	518	148	370
	Aux Frabouses	2		Turin	988	216	772
	Navonera		1	Milices Pamparat	59	9	50
	Camp de Rascas	2	1	Mondovi et Chasseurs	1.139	366	773
			1	Chasseurs-francs Pandini	189	79	110
			1	Id. Ambroise	183	84	99
			1	Id. Buriasque	168	66	102
			5	Milices	156	3	153
	Prariondo		2	Grenadiers Légion légère	144	41	103
	Col de Mindino		4	Chasseurs Légion légère	223	54	169
	A la Grange, au-dessus de Casotto	1		2e du 2e Rég. Légion légère	411	169	242
	Breo et Marguerite		4 escad.	Staabs Dragons	594	90	504
	Aux différents postes du département			Artillerie	248	17	231
		14	24 et 4 esc.		9.903	2.286	7.617

N° 63 *(suite)*

DÉPART^ts	POSITIONS	BATAIL^ons	COMP.	NOMS	FORCE ACTUELLE	HORS DE SERVICE	SOUS LES ARMES
Du Bourg Saint-Dalmas	Vacaril, Mera, Armelline, Colla Piana, Arpiola et Limon	1	7	1er Rég. de la Légion	852	250	602
			2	2e et Grenadiers d'Oneille	677	227	450
			7	Chasseurs-francs et Nissards	1.134	335	799
	Vernant	1		1er de Peyer	481	228	253
	Pont du Gesso, Vacaril et Mont-Vey		4	1er de Pionniers	520	109	411
	Fort de Démont	3		Streng	1.253	637	616
	Au col du Mul	1	1	1er et Chasseurs d'Asti	582	168	414
	Vinadio	1		1er d'Oneille	576	203	373
	Aux Bains de Vinai		2	Chasseurs de Nice Galea et Robaudi	303	118	185
	Aux différents postes de la vallée de Sture		9	Milices de la Vallée	644	37	607
	Au collet de Vaudier		1	Chasseurs Bonaud	144	17	127
	A Vaudier		1	Chasseurs de Nice	123	»	123
	Entraques		1	Milices Ceruti	69	»	69
	A la Piastra, dans la vallée de Pesio		1	Régiment de Turin	82	2	80
			1	Légion légère	95	43	52
			2	Milices Gondolo et Re	200	60	140
	Au camp de Montserrat	2		Gardes	995	180	815
		1		1er de Christ	592	343	249
		1		2e de Peyer	408	203	205
	Au camp du Bourg	1		2e de Garnison Autrichien	845	104	741
				Artillerie	185	19	166
	Entre Coni et le Bourg	Escadrons.	4	Chevau-Légers	430	124	306
			4	Dragons de la Reine	449	149	300
			4	Dragons de Chablais	436	150	286
			4	Dragons du Roi	484	183	301
			4	Savoie Cavalerie	413	139	274
			4	Piémont Royal	422	126	296
		12	40 et 24 esc.		13.464	4.154	9.310
De Saluces	Garnison de Coni	1		2e de Christ	555	276	279
		2		Sardaigne	543	330	213
			1	Réserve de Peyer	58	28	30
		1		2e de Pionniers	610	222	388
				Artillerie	320	6	314
		4	1		2.086	862	1.224
	Lauzet et Villard d'Acceglio	1		1er de Savoie	457	104	353
	Unières, Acceglio, Preit et Prazzo	1		2e de Savoie	450	105	345
	Cerret, Prariond, Chiapera, Tolosan		6	Milices de la vallée de Maira	600	130	470
	A la vallée de Vraita	2		Casal	1.031	336	695
		2		Royal Allemand	830	400	430
			1	Chass.-francs de Sardaigne	110	29	81
		2		Chablais	892	288	604
			9	Milices Penisa	466	»	466
			6	Milices Bergera	673	288	385
		8	22		5.509	1.680	3.829
Dans l'intérieur	Alexandrie	1		3e de Stettler	561	383	279
		2		Novare	951	318	633
	Tortone	2		Tortone	867	399	468
		5			2.369	1.090	1.380
	Turin	1		1er de Garnison Autrichien	1.065	298	707
	Turin, Moncalieri et Rivarol			Dragons de Piémont	473	112	361
	Caramagne			Artillerie Autrichien	384	44	340
		1			1.922	454	1.408

TOTAL DE L'ARMÉE... { Sous les armes.... 33.434 ; Hors service...... 13.392 } FORCE ACTUELLE... 46.826

Archives de Breil, nº 183. **Nº 64** Juin 1795.

STATO DELLE TRUPPE IMPERIALI ALLEATE NE' R. STATI

REGGIMENTI		Battaglioni	Divisioni	Squadroni	UOMINI Fanteria	UOMINI Cavalleria
Croati	Carlestad	1	..	..	1.320	..
	Leseni	1	..	..	1.320	..
	Szluini	1	..	..	1.320	..
Ongaresi	Arciduca Antonio	2	..	..	2.280	..
	Nadœsdy	2	..	..	2.280	..
	Alvintzy	2	..	..	2.280	..
Tedeschi	Reiselly	3	..	..	3.420	..
	Strasoldo	2	..	..	2.280	..
	Latterman	2	..	..	2.280	..
	Thurn	3	..	..	3.420	..
	Jordis	1	..	..	1.140	..
	Breschanoill	1	..	..	1.140	..
	Terzi	3	..	..	3.420	..
	Schroder	1	..	..	1.140	..
Croati	Corpo franco di Julai	1/2	..	..	380	..
	Pionnieri	..	..	..	317	..
	Pontonieri	..	..	..	317	..
	Artiglieria	..	..	..	700	..
	Individui di Guernigione	..	..	..	238	..
Cavalria.	Ulani di Mezzaros	..	4	8	..	1.200
	Ussari Erdody	..	1	2	..	350
Dragoni.	Stabs	..	..	..	..	152
Cavalria. napolna.	Del Re	..	..	4	..	647
	Della Regina	..	..	4	..	647
	Del Principe ereditario	..	..	4	..	647
	TOTAUX	25 1/2	5	22	30.825	3.643

NOTA. — L'orthographe des noms de l'original a été conservée. — Comparer d'ailleurs avec la pièce justificative nº 1 de la campagne de l'an III des *Mémoires de Masséna*, par Koch, t. 1, p. 271 ; et avec l'état de la page 270 des *Mémoires de Thaon de Revel*.

Archives de la Guerre. **Nº 65** 18 mai 1795.

Du 29 floréal, l'an IIIe de la République une et indivisible,

Le Comité de Salut public de la Convention nationale,

Considérant que les deux armées des Alpes et d'Italie, disséminées sur la vaste frontière qu'elles occupent, sont, par cette raison même, très peu en état de résister aux attaques combinées des Piémontais et Autrichiens qui, se trouvant réunis au centre, peuvent se porter facilement aux extrémités, se prêter une force mutuelle et par conséquent en déployer une supérieure partout où ils voudraient attaquer les armées républicaines ;

Considérant en outre que la position actuelle des deux armées est très décourageante pour le soldat, par l'état d'isolement des corps dans les montagnes des Alpes, qu'elle n'est pas moins difficile pour les subsistances, approvisionnements et moyens de transports ; qu'en adoptant le système offensif de guerre pendant la campagne qui va s'ouvrir, le Comité y voit l'avantage inappréciable de réunir les deux armées, de les renforcer l'une par l'autre, et faciliter la communication, et de trouver encore dans le pays ennemi une portion de la subsistance du soldat, d'où il résultera une épargne sur les subsistances de l'intérieur et une économie dans les transports ;

Considérant enfin que la malveillance se plaît à répandre le bruit que la France va restituer au Roi de Sardaigne, ou laisser reprendre par les troupes coalisées de nos ennemis, le mont Blanc et le comté de Nice ; que ces bruits, répandus à dessein, ont pour but de ralentir le courage du soldat et de frapper de terreur les habitants des pays conquis qui ont montré le plus d'attachement pour la République française, avant et depuis la réunion ; qu'il importe de les rassurer promptement et que le moyen le plus efficace pour atteindre ce but, est d'ouvrir une nouvelle carrière aux courage des Républicains par les préparatifs d'une glorieuse campagne ;

Arrête ce qui suit :

Art. 1er. — Le général en chef commandant les deux armées des Alpes et d'Italie fera tous les préparatifs nécessaires pour faire entrer en Piémont ou en Italie les deux armées qu'il commande, aussitôt que la saison pourra le permettre.

Art. 2. — Il renforcera l'infanterie des deux armées en prenant, de concert avec les réprésentants du peuple les mesures les plus promptes pour faire rejoindre sans délai tous les volontaires qui ont quitté leurs drapeaux, soit en vertu de congé, soit à la suite de maladie ou par tout autre motif que la loi n'autorise pas.

Art. 3. — La Commission de l'organisation et du mouvement donnera de suite les ordres pour que le détachement du 1er régiment de hussards, qui fait partie de l'armée des Pyrénées-Orientales, rejoigne le dépôt du dit régiment à l'armée d'Italie.

Art. 4. — Elle désignera deux autres corps de cavalerie légère, qui seront pris dans celles des autres armées où ils seront le moins nécessaires et le plus à proximité, et leur donnera ordre d'aller, sans délai, renforcer la cavalerie de l'armée d'Italie.

Art. 5. — Elle tirera pareillement des autres armées une compagnie d'artillerie légère et la fera porter sur Nice avec les canons, obusiers, affûts, caissons et chevaux nécessaires aux manœuvres et au service de cette compagnie.

Art. 6. — La Commission des approvisionnements emploiera tous les moyens nécessaires pour que la cavalerie actuelle des deux armées des Alpes et d'Italie et celle qui doit la renforcer soient approvisionnées incessamment, savoir ; les hommes en habits, bottes, sabres et pistolets et les chevaux en selles, bridons, mors, brosses, étrilles et autres ustensiles dont la pénurie se fait sentir depuis longtemps.

Art. 7. — La même Commission rendra compte par écrit, sous trois jours, au Comité de Salut public, des mesures que l'agence des

vivres et fourrages doit avoir prises pour assurer le transport des subsistances aux deux armées des Alpes et d'Italie, en conformité de l'arrêté du Comité du Salut public du 6 ventôse dernier.

Art. 8. — La même Commission rendra compte des précautions qu'elle aura prises pour assurer la fourniture des fourrages en foin, paille et avoine pour les deux armées. Ce compte indiquera les quantités dont on a besoin pour la prochaine campagne ; celles qui sont en magasin ou assurées par des achats ; celles qu'elle doit se procurer encore pour compléter le service et les moyens qu'elle a d'y parvenir dans le plus bref délai.

Art. 9. — La 7e Commission donnera sur-le-champ des ordres pour faire diriger sur Nice une remonte de 800 chevaux pour la cavalerie. Ces chevaux seront répartis entre les différents régiments de cette arme et l'artillerie légère des deux armées, sur les états de besoin qui seront fournis par les corps, vérifiés par les Commissaires des guerres, et sur l'ordre du général en chef visé, par les Représentants du peuple.

Art. 10. — La Commission des armes fera passer sans délai, pour le service des deux armées, une quantité de 800 milliers de poudre qui sera répartie savoir : 300 milliers à Grenoble pour les besoins de l'armée des Alpes et 500 milliers à Nice pour ceux de l'armée d'Italie.

Art. 11. — Il sera fait une proclamation par le Comité de Salut public, pour détruire l'effet des calomnies répandues par la malveillance et qui ont pour but de persuader aux citoyens du Mont-Blanc et du comté de Nice que l'intention du gouvernement est de restituer les pays conquis ou de les laisser reprendre par les ennemis de la République, ainsi que pour réveiller la surveillance des autorités civiles et militaires sur la rentrée des émigrés.

Pour minute (sic de la main de Laporte).

Cambacérès, Treilhard, Laporte, Merlin, (d. d.)
Rabaud, Gilletz, Aubry.

Archives de la Guerre. N° 66 5 juin 1795.

ARMÉES DES ALPES ET D'ITALIE LIBERTÉ — ÉGALITÉ

Au quartier général à Nice, le 17 prairial de l'an 3e de la République française.

Le général d'armée des Alpes et d'Italie aux Représentants du peuple composant le Comité du Salut public.

Citoyens représentants ;

Je viens de recevoir votre arrêté du 29 floréal dernier, relatif aux dispositions des armées des Alpes et d'Italie. Le considérant qui le précède expose d'une manière bien vraie leur situation et l'avantage du système offensif. Ma correspondance vous prouvera que, depuis mon arrivée, je demande avec instance les moyens d'agir dans les vues du gouvernement. Toutes les forces que j'ai sont disposées conformément à l'article 1er de votre arrêté.

De concert avec les Représentants du peuple, j'ai pris les mesures autorisées par la loi pour faire rejoindre les volontaires qui ont quitté leurs drapeaux, soit en vertu de congés, soit à la suite de maladies ou pour tout autre motif non autorisé ; jusqu'à ce moment nos démarches ont été infructueuses. J'en fais de nouvelles, ainsi que vous le verrez par ma lettre aux départements de l'arrondissement de l'armée des Alpes et d'Italie (N° 1.). Mais, je le dirai avec franchise, on doit regarder le résultat de ces dispositions comme un bien faible renfort pour l'infanterie des deux armées, si la Convention nationale ne décrète pas une mesure dont l'exécution ne puisse être éludée.

Je joins à cette lettre, sous les n°s 2, 3, et 4, les instructions que j'ai données aux généraux de l'armée d'Italie ; le Comité y verra que, malgré mes faibles moyens, je menace l'ennemi en même temps que je prends les précautions de prudence qu'exigent toutes dispositions militaires.

Je viens de donner des ordres pour que de nouveaux mouvements inquiètent l'ennemi et lui annoncent notre prochaine entrée, soit dans la plaine du Piémont, ou en Italie. En même temps, je dois faire connaître au Comité la situation de l'armée et l'état des forces qui lui sont opposées.

D'après un calcul qui n'est pas exagéré, les ennemis paraissent avoir environ 70,000 hommes à nous opposer, tant en infanterie qu'en cavalerie, de sorte que, leurs places ayant les garnisons nécessaires, ils ont une armée active forte d'au moins 50,000 hommes.

Les armées des Alpes et d'Italie ne présentent pour l'offensive qu'une force d'environ 30,000 hommes ; encore faut-il prendre 5,000 hommes dans la 8e division militaire, dans les arrondissements des armées et sur les côtes. Si les déserteurs à l'intérieur rentrent, l'armée pourrait être augmentée de 5 à 6,000 hommes ; mais on ne peut pas y compter, et il me faut, pour être en mesure avec les forces ennemies, au moins les 18 bataillons que j'ai demandés, dont 12 pour l'armée d'Italie et six pour celle des Alpes. Par vos dernières dispositions, je me trouverai avoir à ma disposition suffisamment de troupes à cheval.

Je ferai passer au Comité le plan de campagne que je rédige, en supposant que je puisse avoir à ma disposition 45 à 50,000 hommes d'infanterie pour l'armée active, outre la défense des côtes et des places. *Mais en attendant ces secours, je présente au Comité les opérations que je viens de disposer pour remplir les intentions du gouvernement.*

Cinq bataillons seront campés à Tournoux, n'en ayant que 17 pour la défense des Hautes-Alpes et des départements de l'Isère et du Mont-Blanc.

L'artillerie de siège qui est à Mont-Lyon se tiendra prête à marcher.

J'activerai toutes les parties administratives et militaires de l'armée, à l'effet d'annoncer le projet d'une invasion prochaine dans la plaine du Piémont par la vallée de Sture. En même temps, des dispositions offensives se feront sur Exilles et Fenestrelles.

A l'armée d'Italie, 6,000 hommes seront placés au col de Tende, où je fais marcher un équipage de siège de 20 bouches à feu : des reconnaissances seront faites le plus en avant possible, pour indiquer le siège de Coni et celui de Démont.

Les cols de Terme et d'Inferne, centre de ma ligne, annoncent des mouvements offensifs, mais je ne peux y laisser que ce qui est nécessaire pour les défendre.

Toutes mes dispositions seront ordonnées de manière à tromper l'ennemi et lui faire présumer que je réunis de grandes forces à Tournoux et à Tende.

La droite de l'armée sera mon point d'attaque avec 12,000 hommes disponibles. Je tâcherai d'occuper la forteresse de Savone, soit par négociation ou autrement. Dans tous les cas j'ai ordonné au général commandant la droite d'y prévenir l'ennemi, au premier mouvement qu'il ferait pour s'en emparer. Je ferai marcher le corps de 12,000 hommes en avant et mes mouvements auront pour but de me porter sur Céva. Je pousserai mes avantages aussi loin que les circonstances le permettront sans me compromettre et, si je réussis à exécuter ce plan, j'aurai empêché l'ennemi de rien entreprendre sur l'armée. J'aurai assuré tous mes quartiers d'hiver et réparé la faute qui a été faite, la campagne dernière, de laisser à découvert et par là de nous obliger à occuper des positions qui nous ont coûté beaucoup de soldats, qui n'ont pu supporter les rigueurs de la saison.

Voilà, citoyens représentants, ce que je me propose de faire avec les forces qui me sont confiées.

Je joins à ces dépêches, sous les n^{os} de 5 à 10, la demande des objets qui me sont de la plus urgente nécessité.

KELLERMANN.

Archives de la Guerre. N° 67 3 juillet 1795.

SITUATION DE L'ARMÉE DES ALPES LE 15 MESSIDOR

1re DIVISION DE DROITE

DÉSIGNATION DES TROUPES	EMPLACEMENTS	Présents sous les armes
3e b. de la 117e..	Bec de Lièvre ...	424
3e Grenadiers ...	Maisonméane	409
1er Isère........	Camp de Larche .	836
1er Aude........	Malemort et Maurin	843
1er Lozère......	Maurin et Fouillouse	559
1er Drôme	Camp de Tournonx	373
Artillerie	Tournoux, Mont-Lyon, Queyras.	101
Sapeurs........	Tournoux........	112
Gendarmes à ch.	Dispersés........	16
Guides à pied...	»	52
	TOTAL.....	3.725
1er b. du 23e rég..	Ve de Queyras ...	785
Artillerie	Mont-Lyon, Embrun, Mont-Rocher, Queyras .	438
Sapeurs........	Mont-Lyon	54
Hussards des Alpes...........	Dispersés........	95
	TOTAL.....	1.372
2e b. Inf. légère.	Mont-Genèvre ...	780
3e Jura.........	Col des Acles....	898
2e b. du 79e rég.	Briançon........	715
Artillerie	Briançon, les forts et avant-postes	158
Sapeurs........	Briançon........	77
Gendarm. à pied	»	43
Gend. à cheval.	Dispersés........	30
	TOTAL.....	2.701
	TOTAL DE LA DIVISION.....	7.798

2me DIVISION DU CENTRE

DÉSIGNATION DES TROUPES	EMPLACEMENTS	Présents sous les armes
5e Jura.........	Valmeynier......	595
9e Isère.........	Petit Mont-Cenis.	735
1er b. franc de la République ...	Mont-Cenis......	749
1er Basses-Alpes	»	580
1er Grenadiers...	»	475
Grenadiers de la Côte-d'Or.....	Bessans.........	223
Artillerie	Mt-Cenis et Lanslebourg.........	304
Sapeurs........	Mont-Cenis......	166
Guides à pied ..	»	10
	TOTAL.....	3.837
4e Ain..........	Col du Mont.....	594
2e Grenadiers ...	Mont-Bernard ...	452
6e Cote-d'Or....	»	120
5e Rhône-Loire..	Le Miroir........	524
6e Ain..	Séez.............	480
1er Cote-d'Or....	Bourg St-Maurice	612
Artillerie	» et Col du Mont	227
Sapeurs........	Longefoy........	167
Guides à pied ...	Bourg St-Maurice	34
Gendarmerie	Dispersés........	43
	TOTAL.....	3.253
8e Isère........	Chambéry.......	225
Artillerie	»	34
Sapeurs........	Faverges, Montmélian	216
Gendarmerie....	Chambéry.......	33
3e Es. Hussards des Alpes.....	»	173
	TOTAL.....	681
	TOTAL DE LA DIVISION.....	7.771

3e DIVISION DE GAUCHE

53e Cie vétérans.	Bourg...........	26
1er Es. 20e drags.	Trévoux.........	155
Vétérans de la gde nle de Belley	Pierre-Châtel....	20
Dét. 4e rég. artie	St-Rambert......	73
Volontaires du Mont-Blanc....	Thonon..........	168
1 Ce de sapeurs.	Carouge.........	115
Dét. 4e Don artie.	Bonneville.......	55
Dét. 10e chasseurs à cheval..	»	20
Canersde la garde nle de Chambéry	Cluses..........	32
	TOTAL DE LA DIVISION.....	664

4e DIVISION DITE DE RÉSERVE

2 Esns 20e drag..	Lyon............	198
Dépôt du 5e rég. artil. légère....	Valence.........	8
Invalides nation.	»	24
Dépot génér. de l'infanterie.....	Grenoble........	11
Artillerie	»	344
Sapeurs........	»	54
Détach. des hussards des Alpes.	»	18
20e Cie vétérans .	»	44
Cannrs de l'Allier	Fort Barraux....	38
2e Cie de sapeurs.	Ponsonas........	146
	TOTAL DE LA DIVISION.....	875

TOTAL GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DES ALPES : 17.108 h.

Archives de la Guerre. **N° 68** 19 juillet 1795.

SITUATION DE L'ARMEE D'ITALIE, LE 1er MESSIDOR, AN IV

DIVISION DE GAUCHE : Général GARNIER

GÉNÉRAUX DE BRIGADE	EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES TROUPES	Présents sous les armes
Général Verne 1.587 h.	Saint-Etienne	3e B. de la 102	406
	Isola, 743	1er B. de la 20e	541
		1 Cie du 1er b. de la 24e	46
		5e Hérault	68
		Canonniers de la 20e	70
		1 Cie sapeurs auxiliaires	18
	Saint-Sauveur	3e B. de la 20e	438
Génal Rambaud 1.320 h.	Fremamorte	2e Grenadiers	492
	Cerise	2e B. de la 15e légère	183
	Madone de Fenestre 298	1er B. »	203
		2e Cie franche	95
	Saint-Dalmas-le-Plan	Chasseurs de Marseille	28
	Saint-Martin-Vésubie 319	3e B de la 15e légère	208
		Artillerie	33
		1 Cie de sapeurs	78
Génal Pierre 361 h.	Colmars	1 Cie du 1er b. de la 20e	90
	Entrevaux	4 Cies du 2e b. de la 20e	216
	Colmars et Entrevaux	Canonniers des Tirailleurs	55
Génal Benezet 1.099 h.	La Bollène	4 Cies du 2e b. de la 20e	221
	Lantosque	2e B. de la 81e	422
	L'Escarène	1er B. de la 84e	456
		TOTAL GÉNÉRAL DE LA DIVISION	4.367

DIVISION DU CENTRE : Général MACQUARD

GÉNÉRAUX DE BRIGADE	EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES TROUPES	Présents sous les armes
Génal Lebrun 690 h.	Col de Sabbione	3e B. de la 165e	438
	Fontan	4e Vaucluse	135
	Tende	3e Es. du 20e dragons	117
Général Dallemagne 3.288 h.	Col de Tende 3.225	1er B. de la 3e légère	378
		1er B. de la 165e	378
		2e B. »	395
		1er Tirailleurs	229
		Batn de Montferme	457
		4e Grenadiers	451
		13e »	469
		Canonniers de la 102e	70
		» » 165e	50
		2 Cies de sapeurs	164
		Sapeurs auxiliaires	184
	Tende	Artillerie	63
Génal Barquier 2.419 h.	Col de Tax 1.359	2e B. de la 102e	389
		1er B. de Paris	471
		2e B. de la 117e	499
	Tende 1.060	6 Cies du 8e de Saône-et-Loire	274
		10e Grenadiers	509
		10e Ain	243
		Canonniers de la 84e	34
		TOTAL GÉNÉRAL DE LA DIVISION	6.397

N° 68 (*suite*). — AILE DROITE : GÉNÉRAL MASSÉNA

3e SUBDIVISION : GÉNÉRAL SÉRURIER

GÉNÉRAUX DE BRIGADE	EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES TROUPES	Présents sous les armes
Général Pijon 1.54 2h.	Carline	1er B. de la 19e	328
	Plateau de Viozene, 755	2e B. »	376
		3e B. »	379
	La Madonne, 289	1er B. de la 52e	147
		2e B. »	142
	Perondo	1 Cie sapeurs	40
	Pont de Nava... 130	Det. canonniers de la 20e	22
		3e B. de la 52e	108
Génl Pelletier 1.197 h.	Col de Tende... 8	1er B de la 56e	256
		2e B. de la 46e	287
		2 B. de la 166e	314
		Det. canonniers de la 19e	17
	Larbre	2e B. de la 56e	261
	Ormea... 62	Artillerie	24
		Canonnrs de la 9e	33
Général Miollis 2.414 h.	Col d'Inferno... 562	1er B. de la 51e	316
		2e B. »	216
	Bertolini	3e B. »	382
	Colombino	3e B. de la 46e	234
	Avancée de Trappa	5e Grenadiers	439
	Trappa et Ormea	3e B. de la 3e lég.	355
	Trappa 424	1er B. de la 46e	370
		Canonniers de la 21e	54
	Chabrenard	Dét. canonniers de la 22e	18
Dans la Subdivision : Gendarmes à pied.			17
TOTAL DE LA SUBDIVISION			5.170

2e SUBDIVISION : GÉNÉRAL MASSÉNA

GÉNÉRAUX DE BRIGADE	EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES TROUPES	Présents sous les armes
Génl Gouvion 1.934 h.	Col Spinardo	9e Grenadiers	526
	Roubergue	3e B. de la 101e	365
	La Planette... 421	3e B. de la 56e	274
		1 Cie sapeurs	75
		Sapeurs auxiliaires	72
	Saint-Bernard.. 642	1er B. de la 166e.	322
		2e B. de la 101e	320
Adj Génl Pardon 1.626 h.	Barozzo	3 Cies franches corses	70
	Col Spinardo	2e B. de la 3e légère	298
	Bardinetto 936	11e Grenadiers	490
		2e B. de la 16e légère	226
		3e B. »	220
	Roquebarbène 322	1er B. »	233
		2e B. de la 103e	89
Gl Nicolas 1.311 h	Champ di Preti 727	1er B. de la 70e	408
		3e B. »	319
	Loano	1er B. de la 99e	272
	Oneil e	3e B. de la 166e	312
Dans les 2 subdivisions de droite		Canonniers	257
		Gendarmes à pied	53
		Gendarmes à cheval	32
TOTAL DE LA SUBDIVISION			5.211

TOTAL DE L'AILE DROITE : 20.429 h.

TOTAL DE L'ARMÉE D'ITALIE : 31.193 h.

1re SUBDIVISION : GÉNÉRAL FREYTAG

GÉNÉRAUX DE BRIGADE	EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES TROUPES	Présents sous les armes
Général Cervoni 4.839 h.	Melogno 1.027	7e Grenadiers	531
		3e B. de la 118e	434
		Canonniers de la 56e.	62
	Madona de la Neve : 446	3e B. de la 103e	119
		2e B. de la 118e	224
		Dét. du 1er b. de la 99e	103
	Saint-Jacques 1.043	1 B. de la 101e	393
		2 B. de la 99e	221
		2 B. de la 70e	429
	Saint-Pantaléon	1er B. de la 118e et canrs.	442
	Carbuta	5e Corrèze	382
	Orco	1er Grenadiers	459
	Feligno 823	6e »	531
		3e B. de la 84e	292
	Finale 217	1er B. de la 103e	92
		Sapeurs et mineurs	125
Général Laharpe 4.839 h.	Quiliano	Chasseurs des Hautes-Alpes	437
	Madonne del Monte	3e Grenadiers	499
	Camp de Scigne 1.253	2e Haute-Loire	508
		1er B. de la 117e	391
		4 Cies du 14e Grenad.	284
		Canonniers de la 84e.	70
	Camp de Terme.	4e Ardèche	417
	Camp de Tuissano.	129e demi-brigade	1.152
	Camp de l'Invincible	21e demi-brigade	541
	Vado et les forts 235	Canonniers	171
		Sapeurs	64
	Spotorno 644	3e B. de la 99e.	275
		1er B. de la 100e	369
TOTAL DE LA SUBDIVISION			10.547

Archives de Breil, pièce n° 235 — N° 69 — 19 juin 1795.

ORDRES POUR LE 20 JUIN

Les nouvelles sûres et réitérées donnent que l'ennemi fait son possible pour se rendre, par intelligence, maître de la forteresse de Savone. Il n'y a donc pas de temps à perdre de l'empêcher dans son projet.

Il faut donc pour cela s'avancer de tout côté, et principalement de la partie où on peut lui couper la communication entre Vado et la forteresse de Savone, ou du moins de Gênes.

M. le général Rukavina s'avancera par Ca di Bona vers Madonna del Monte, avec les trois divisions des Croates qui sont à Altare et avec tout le régiment de Nadasdy. Il faut observer que, pendant la marche, et avant l'arrivée à Madonna, des détachements doivent continuellement occuper les côtés des montagnes et de face.

Les régiments Reisky et Alvinzy, sous les ordres du général Liptay, doivent les suivre à la distance de moins de 500 pas, et soutenir le général Rukavina, en cas de besoin.

Le second point pour attaquer l'ennemi est du côté de Ronchi di Mallia. Le général d'Argenteau s'y trouve actuellement.

Comme ledit général n'est pas assez en force pour quelque entreprise, ou même pour se soutenir, le général Terney marchera, avec les deux régiments Archiduc Antoine et Strasoldo, à Biestro. Il doit tenir la même conduite, vis-à-vis de M. d'Argenteau que le général Liptay vis-à-vis de M. le général Rukavina.

En conséquence de cela, M. le général d'Argenteau doit marcher à Ronchi di Mallia avec les deux compagnies du corps franc Giulay, avec le régiment Schmitfeld et les grenadiers de Strasoldo.

M. le général Pittoni doit prendre poste à Madonna di Savona, encore jour faisant, et se retirer la nuit. Il lui faut un détachement de cavalerie, qui enverra ses patrouilles jusqu'à Savone, sans pourtant que celles-ci entrent dans la ville sans grande nécessité.

Tout le régiment Thurn marche à Altare. Un bataillon sera posté sur la montagne de la Cassina Tetzy (ci-devant nommée Cassina de Vincenzo Mereo). Ce bataillon doit tâcher de se tirer tant qu'il pourra vers la montagne, pour couvrir le chemin qui se trouve à la demi-crête de montagne et pour soutenir les divisions des Croates qui sont postées sur la montagne, en cas qu'elles fussent attaquées.

Des deux autres bataillons, l'un sera placé à la droite d'Altare, à la Cassina Tetzy, situé à gauche ; le second bataillon sera posté à la gauche d'Altare sur la montagne. M. le général Cantu marchera avec ces trois bataillons de Thurn.

Comme les travaux du chemin à Spigno et Monbaldone seront déjà faits, un bataillon de Terzy occupera le camp de Reisky sur le mont Rossy ou Pian del Merlo. Il marchera le premier jour à Dégo ; le second, il occupera le camp. M. le Colonel Simbschen, enverra un officier au-devant de ce bataillon pour le conduire.

L'artillerie reste jusqu'à nouveaux ordres, avec le 3e bataillon de Terzy, au camp et se placera sur la hauteur où Archiduc Antoine était.

La cavalerie attendra ses ordres au camp.

M. le lieutenant général Wenkheim est destiné pour la partie qui s'avance du côté d'Altare, et M. le général Turkheim est commandant de division de la partie de Biestro.

Toutes ces marches se feront demain le 20 du courant et doivent s'exécuter.

Je prie V. E. de donner, en conséquence du moment, les ordres à MM. les généraux Turkheim, Cantu, Pittoni, Ternay et Liptay. Les généraux Rukavina et Argenteau reçoivent cet ordre immédiatement par moi.

M. le général Hiller doit être instruit de cette disposition pour sa conduite dans l'approvisionnement.

Nota. — Cet ordre de M. de Wins est adressé, soit au général Wallis, dont le colonel Simbschen était chef d'état-major, soit au général Wenkheim, qui n'est pas mentionné parmi les généraux qu'il y a lieu de prévenir et remplaçait peut-être Wallis à ce moment, à moins qu'il fût à Carcare, auprès de M. de Wins, comme commandant des deux brigades réunies en ce point.

Archives de la Guerre. N° 70 27 juin 1795.

9 THERMIDOR AN IIIe

Rapport de l'affaire arrivée sous les murs de Savone d'après l'ordre du général Laharpe, par un détachement de la 21e demi-brigade et une compagnie de canonniers du 1er régiment d'artillerie, formant en tout 500 hommes sous mes ordres.

Après plusieurs conférences avec le général Laharpe, je reçus ordre le 1er messidor de descendre du camp de l'Invincible, avec un détachement de la brigade que je commandais, aux retranchements de Vado et d'en partir chaque jour, une heure après minuit, pour me porter sous les murs de Savone et y chercher l'ennemi, avec ordre, à la première attaque de sa part, de me jeter sous la protection du canon du fort. Plusieurs jours se sont écoulés sans pouvoir remplir mes ordres. Le 4, je partis à l'heure de minuit et m'étant porté dans le faubourg de Savone, j'y attendis en vain l'ennemi. Enfin, à 7 heures du matin, je donnai l'ordre de rentrer. Je n'étais pas à moitié chemin que je m'aperçus que de fortes colonnes de l'ennemi paraissaient sur les hauteurs ; mais comme je vis qu'elles prenaient poste, et après m'en être assuré, je rentrai dans mes retranchements où j'arrivais à 9 heures du matin. Vers midi du même jour, le général Laharpe, ayant appris la marche de l'ennemi, me donna ordre de partir sur-le-champ et sans être attaqué, ni poussé par l'ennemi, de me porter sur les glacis de la place et de remettre de suite au gouverneur une lettre dont il m'avait chargé, en le sommant au nom de la République française de me protéger de son canon contre les assaillants.

Je remplis de suite et littéralement l'ordre donné et lorsque je fus avec mon détachement à portée des postes génois, je fis halte et je me

détachai de la troupe avec un tambour, pour remplir ma mission. Alors le commandant militaire du fort sortit avec quelques officiers et vint au-devant de moi. Il m'engagea à me retirer par prières et menaces. Je n'y obtempérai d'aucune manière et persistai, en lui faisant connaître mes ordres, de m'avancer plus près du fort, crainte que l'ennemi ne tentât de me couper la communication. Enfin, après bien des pourparlers, j'obtins de m'établir au pied des glacis et nous convîmmes d'une butte où je m'arrêterais, après avoir essuyé trois coups de canon à boulet pour assurer leur pavillon, mais qu'au dernier, je ne dépasserais pas plus loin. Ce que je fis.

Ma ténacité à me refuser à leur demande décida le gouverneur à envoyer au général Laharpe le colonel Spinola, pour obtenir de lui que je me retirasse. Je promis d'attendre sa réponse au poste où je me trouvais. Vers les 7 heures du soir, l'adjudant général Frontin vint reconnaître ma position et me donna l'ordre, par écrit, de me retirer au-delà des postes extérieurs génois.

Après avoir établi mes gardes de sûreté, j'ordonnai que l'on bivouaquât sans feu et donnai, d'après les ordres du général Laharpe, la consigne à tous mes postes que, dès qu'ils seraient attaqués par l'ennemi, ils se reployassent sous le fort, en se battant en retraite et que, sous aucun prétexte, ils ne fussent point les agresseurs. La nuit se passa sans événement.

Le 9, à 6 heures du matin, je fus prévenu que mes découvertes avaient été attaquées et s'étaient repliées. J'ordonnai de suite à mes postes de tenir bon un instant, telles forces qui les attaquassent, ce qu'ils firent. Aussitôt cet ordre donné, je vis tomber sur moi une colonne autrichienne de plus de 2.000 hommes qui, se prolongeant sur le rivage, me coupa entièrement la retraite avec l'avant-garde française. Mes postes avancés furent attaqués sur l'instant et, d'après mes ordres, se retirèrent sur moi, en fusillant les Croates. J'ordonnai de suite à la colonne de droite, que je commandais, la retraite dans les palissades du fort. Prêt à y entrer, je fus arrêté encore par le colonel Spinola qui répondit à ma nouvelle sommation que je restasse à la place que j'occupais et qu'il allait parler au général autrichien. En effet, il fut droit à eux.

Sur ces entrefaites, ma colonne de gauche fut forcée par le feu des Autrichiens à se retirer dans les palissades et, quoiqu'on leur criât de ne point y entrer, ils s'y logèrent sans résistance. Les Croates, sans doute surpris de cette protection, firent feu vers le fort. Les Génois alors et les Français qui étaient dans les palissades, firent un feu nourri sur les Autrichiens et en mirent plusieurs hors de combat. A ce feu, les bastions de ma droite, courtines et chemin couvert du fort, firent un feu terrible sur ma colonne, ce qui, joint au feu croisé des Autrichiens, me mit un instant en désordre, par l'effet de cette surprise inattendue. Mais je rétablis de suite, sous un petit revers, l'effet du premier moment.

A peine eut-on fait une douzaine de décharges que le feu cessa tout à coup. Quelle fut ma surprise de voir paraître l'adjudant-major du fort, au-dessus d'une embrasure, qui me dit, à la réclamation que je fis de cette atrocité, que c'était par erreur et que l'on nous prenait pour des Autrichiens, tandis qu'il y avait 24 heures que nous étions

en leur présence. Je profitai de ce pourparler pour jeter dans les palissades toute ma colonne, excepté deux piquets que je laissai dehors pour me couvrir.

Cet événement atroce me fait regretter le chef de bataillon d'Armagnac et le sous-lieutenant Palangue qui, voulant se joindre à la colonne de gauche, tombèrent dans un fossé plein d'eau et furent faits prisonniers. J'eus encore la douleur de voir que le feu des Génois m'avait blessé le citoyen Roguet, adjudant-major, Attanoux capitaine, deux sergents, cinq volontaires et six canonniers. Je réclamai de suite les secours que l'humanité ne peut refuser. Ils ne me furent point accordés d'abord ; mais ensuite le commandant me les fit offrir et je les acceptai.

Avant d'aller plus avant, je suis obligé de dire que le feu, qui était fait sur moi, ne cessa que parce que le colonel Spinola était dehors et venait à moi, ce qui le mettait à portée de leurs propres coups. On en prévint de suite toutes les batteries et le feu s'arrêta. Certains officiers génois même ont eu l'audace de me dire que, sans cela, nous n'aurions pas échappé, pour conserver leur neutralité. Il est encore bon d'observer que, si ma gauche n'a pas souffert du feu des Génois, c'est que les bastions qu'elle avait devant elle, étaient commandés et garnis de Corses qui, sans doute, par attachement aux Français, ont été plus lents à obéir aux ordres qu'ils avaient reçus. Au contraire, les redoutes que j'avais devant moi, n'étaient remplies que de soldats autrichiens déserteurs et commandés par des officiers de la même nation, qui nous auraient sacrifiés tous, s'ils n'avaient craint de blesser leur colonel, ce qui arriva, mais légèrement.

Entrés dans les palissades, je m'y établis militairement et fis entrer de suite la compagnie des canonniers dans l'intérieur d'une courtine, où il y avait deux mauvaises pièces de 3. Je fus obligé de les retirer le lendemain, sur l'intimation du gouverneur. Enfin nulle des promesses, qu'avait faites le colonel Spinola, ne furent tenues et, malgré la sommation de sa parole, je n'ai jamais pu me loger que dans les palissades où j'ai bivouaqué, quoiqu'il fût convenu que j'occuperais tous les ouvrages extérieurs du corps de place. Loin de tenir ses promesses, chaque jour j'avais des émissaires pour me présenter, sous diverses couleurs, la situation où je les mettais. Mille demandes m'ont été faites ; il y en avait même beaucoup de ridicules. J'en rejetai certaines, j'en accordai d'autres, toutes les fois que cela ne compromettait point l'honneur de mon pays et celui du corps que je commandais, soumettant tout aux instructions qui m'ordonnaient de me conduire avec prudence et finesse, même pour tâcher de me glisser dans l'intérieur de la place ; car voilà quel était le but de l'expédition. Je devais donc me conduire de manière à la faire réussir.

Enfin, arrive le jour où les Autrichiens attaquèrent Vado. Et étant dans l'alternative du succès, je réalisai (sic pour renouveler ?) mes sommations verbales, par un écrit en forme au nom de la République française. Le même esprit me guidait dans sa composition, ayant toujours pour guide mes instructions. Je demandai une réponse prompte. On me la fit, mais des plus captieuses et pleine d'orgueil. Le mépris fut ma réponse. Les circonstances l'ordonnaient. Mais je ne puis passer sous silence un des articles de cette lettre, qui me demandait le désarmement du détachement français que je commandais. Je

répondis, avec la fierté qui caractérise le vrai Républicain, et lui appris même que des Français savaient mourir, mais non se déshonorer.

Je restai donc dans cette situation jusqu'au huit à midy, que je reçus ordre de quitter le fort, avec armes et bagages, et de m'embarquer, pour me rendre de suite à Vado. Pour surcroît de procédés, je fus sommé de ne pas battre la caisse en sortant du fort. Je le refusai et partis tambour battant. Je dois dire à la vérité que, tant que nous sommes restés dans le fort, le colonel Spinola nous a fait fournir, tant aux officiers qu'aux volontaires, les subsistances qui nous étaient nécessaires. J'ai tâché d'y satisfaire par ma libéralité envers ses gens. Mais ses honnêtetés étaient loin de détruire l'impression atroce que leur manque de foi nous avait fait et espérant toujours une vengeance éclatante de notre pays. L'honneur de la République la réclame.

C'est pour la seconde fois que le droit des gens a été violé et le sang français versé par ou devant le canon génois. Notre position avait attiré non seulement la sollicitude des généraux Masséna et Laharpe, qui ne nous laissèrent manquer de rien, mais aussi notre envoyé Villars ne nous a pas oublié, puisqu'il a envoyé le citoyen Damazi à notre secours, pour nous offrir tout ce dont nous aurions besoin.

Officiers, sous-officiers, canonniers et volontaires, tous ont fait leur devoir et pas un n'a murmuré de notre situation critique.

Je déclare que les Français qui étaient sous mes ordres n'ont commis aucun acte d'hostilité, ni menaces, contre les Génois et qu'au contraire les Autrichiens ont fait feu sur eux. Voilà ce qui s'appelle respecter la neutralité. J'ai transmis au général en chef toutes sommations, lettres ou réponses au commissaire gouverneur.

Vado, le 9 messidor an III de la République.

Signé : DUPUY.

Chef de la 21e demi-brigade, commandant le détachement.

Pour copie conforme à l'original.

Par ordre du général d'armée des Alpes et d'Italie,

L'Adjudant général : WOLF.

Archives de Breil, pièce n° 242 — N° 71 — 27 juin 1793

Lettre du comte d'Argenteau au général Colli, le 27 juin.

Vous aurez sans doute connaissance d'un billet, parvenu aux différents postes entre ma droite et la Sotta, que j'ai fait passer au général Montafia. Cet ordre du général de Vins porte que tous ces postes sont destinés à me soutenir et S. E. le commandant général m'écrit en date du 26 qu'ils me sont assignés et qu'il vous en prévient. Comme l'attaque qui se fait aujourd'hui peut avoir changé les affaires et les postes, je vous prie de vouloir bien donner les ordres nécessaires à toute la troupe de ce cordon, pour qu'elle me fasse savoir où elle se trouve actuellement et me faire connaître sa force.

Vous savez sans doute que l'ennemi m'a attaqué le 25 avec beaucoup d'impétuosité et que ce n'est qu'aux travaux que j'ai fait faire, aux

canons que j'ai fait venir et à la bravoure particulière de la troupe, que je dois la conservation de mon poste. Il y a plus de 100 morts enterrés et il y en a encore beaucoup dans le bois que la mauvaise odeur décèlera bientôt.

J'ai ordre d'entreprendre sur les postes ennemis qui sont devant moi, lorsque je le pourrai. Je l'aurais fait le 25, si j'avais reçu mes deux petits canons à temps ; mais le brouillard m'a ensuite empêché.

Il est de toute nécessité que ma droite soit appuyée à quelque chose, pour ne pas riquer d'être assailli de tout côté. Si la Spinarda est à nous, les troupes qui la garderont devront tâcher de s'aligner avec moi, et si le coup est manqué, il faudra qu'on les place entre la Sotta et ma droite, pour n'avoir plus à craindre de ce côté-là. J'attends vos ordres et vos idées.

J'ai perdu assez de monde, mais je ne sais pas encore combien. A vue de pays, l'ennemi doit avoir perdu entre quatre à cinq cents hommes, parmi lesquels il y a un lieutenant-colonel, un lieutenant et une cinquantaine de prisonniers. Le lieutenant Zanier a fait des prodiges de valeur dans les deux occasions. Le lieutenant Daprotis *(sic)* de l'artillerie piémontaise s'est infiniment distingué, de même que les canonniers, desquels deux ont été tués roides et un troisième blessé à la tête, qui malgré cela n'a pas voulu se retirer ; cet homme se nomme la Lumière ; outre sa blessure il a encore le visage brûlé. Le caporal Pétin a été d'une activité étonnante et n'a cessé de travailler avec une ardeur peu commune, tant à servir les canons qu'à les remettre en état lorsqu'ils furent démontés.

Signé : D'ARGENTEAU.

Archives de Breil, pièce n° 248.

N° 72

Au lieutenant général baron Coli, à la Zotta, Mondovi.
Di posta in posta con summa premura.

J'ai été attaqué par 8 battaillons, dont 5 était des grenadiers, et ensuite sont venus des chasseurs. La bataille a été la plus vive que j'ai vu, elle a duré près de 4 h. d'orloge ; j'ai été prit par tous les cotés, le brouillard épais, qui ne se dissipe pas, leur a donné l'occasion de se glicer dans les bois immences que je nai pas encore pû faire abattre ; jétais pris en flanc et par derrière avant que l'allarme ne se comunique par devant. Je pleure le brave Zanier, qui a été tué auprès des canons. Jignore ma perte ; je crois que celle de l'enemi passe les 1000 h. Je passerai la nuit sous les armes, parce que je suis encor menacé.

Croiez que j'aurais succombé, si je n'avais commandé qu'à des homes, mais j'ai trouvé en eux des héros inébranlables. Vous voiez que pour le moment je ne puis faire aucun mouvement, il serait trop dangereux ; j'ai besoin de munition, d'eau de vie et de vin ; ma trouppe mérite qu'on s'en occuppe.

De ma redoute de 7 Pani *(sic)*, le 27 à 8 h. du soir, 1795.

ARGENTEAU.

Archives de la Guerre. **N° 73** 1 au 2 juillet 1795.

ARMÉE D'ITALIE — SECONDE POSITION

du 13 au 14 messidor, an III

	N°s des Corps	Force active
Le général Laharpe occupera les hauteurs en arrière de Tuirano, liant sa gauche avec Champ di Preti et sa droite à la mer. — Laharpe à Ceriale ; Freytag à Zuccarello. — 4.037 h.	21e demi-brigade...	500
	14e Bat. Grenadiers.	437
	1er Bat. 117e.......	342
	1er Bat. 118e.......	300
	2e Bat. 118e........	227
	3e Bat. 118e........	340
	2e Bat. 99e.........	212
	3e Bat. 99e.........	255
	1er Bat, 99e........	252
	1 B. Chass. de ligne.	500
	6e Bat. Grenadiers.	500
	1 Bat. 103e........	93
	3e Bat. 103e.......	93
Cervoni à Champ di Preti, occers Champ di Preti, Banco, la grange qui est sur le chemin de Saint-Bernard, sa gauche se liera avec la droite de St-Bernard. — 3.912 h.	11e Bat. Grenadiers.	512
	1 Bat. 70e	350
	1 Bat. 16e Légère..	201
	2e Bat. id. ..	200
	3e Bat. id. ..	204
	1 Bat. Grenadiers..	380
	1 Bat. 100e........	330
	129e demi-brigade..	1.095
	2e Bat. 70e........	380
	3e Bat. 70e........	260
Gouvion campé à Saint-Bernard, occupera la gauche de Saint-Bernard, le plateau de la Planette, Rouerge, la Chapelle et la droite du Tanaro. — 4.453 h.	2 Bat. 3e Légère...	250
	9e Bat. Grenadiers.	480
	3e Bat. 56e........	250
	2e Bat 101e.......	260
	2 Bat. 103e........	97
	1er Bat. 166e.......	321
	2 Bat. 102e........	402
	12e Bat. Grenadiers	205
	Chass. des H.-Alpes	414
	1 Bat. 101e........	330
	2 Bat. 101e........	280
	5e Bat. Corrèze....	367
	2 Bat. Grenadiers.	430
	4e Bat. Ardèche...	367
Sérurier à Ormea, occupera les avant-postes de Trappa, Inferno, la gorge de Garezzio, Terme et aura une réserve à Ormea. — 4.059 h.	1 Bat. 52e.........	129
	5e Bat. Grenadiers.	436
	1 Bat. 46e.........	340
	3e Bat. 46e.........	216
	3e Bat. 51e.........	365
	1 Bat. 51e.........	306
	2 Bat. 51e.........	200
	10e Bat. Grenadiers	489
	1 Bat. 56e.........	235
	2 Bat 56e.........	239
	2 Bat. 46e.........	266
	2 Bat. 166e...... .	289
	7e Bat. Grenadiers.	43[illegible]
	3 Bat. 52e.........	89
	1 Bat. 52e.........	129
Pijon occupera Carline, le grand plateau de Viozène et couvrira le Ponte di Nava. 2.446 h.	2e Bat. 52e.........	126
	2e Bat. 19e.........	369
	3e Bat. 19e.........	363
	1er Bat. 19e........	315
	2e Bat. 117e........	425
	2e Bat. Haute-Loire.	496
	3e Bat. Inf. légère..	352
Quartier général 617 h.	3e Bat. 84e.........	302
	3e B. 166e (Oneille).	315

RÉCAPITULATION

Noms des généraux		Bat.	Force
Génl Divisionnaire. Freytag.	Laharpe...	15	4.047
	Cervoni....	12	3.912
Masséna, Gouvion..............		13	4.453
Génl Divisionnaire. Sérurier.	Serurier...	15	4.059
	Pijon......	7	2.446
	Lacôte....	2	617
		64	19.524

Certifié conforme :

Le Général de Division, chef de l'Etat-Major de l'Armée des Alpes et d'Italie,

Alex. BERTHIER.

Archives de Breil, pièce n° 245. N° 74 23 et 24 juin, 1795.

A M. l'officier général, ou major, commandant les troupes qui se trouvent à droite de Ronco di Maglia

Toutes les troupes, qui se trouvent sur la droite de Ronco di Maglia jusqu'à la Zotta et Rejoins inclusivement, s'avanceront d'abord pour se mettre en ligne entre le général Argenteau et la Zotta, dans le cas qu'il aye réussi à emporter le poste de 7 Panni *(sic)* et elles s'adresseront à ce général pour qu'il leur indique la position.

Signé à l'original : DE VINS.

De la Madonna del Monte, le 23 giugno, 1795.

Comme les troupes dépendent du général Colli, et moi j'en peux point disposer, comme aussi les postes qui sont occupés me sont inconnus, ainsi j'adresse le porteur à vous, mon cher camarade, pour faire exécuter au plus tôt ces ordres.

Au marquis Colli à la Sotta.

Archives de Breil, pièce n° 242 24 juin.

Lettre de M. l'aide de camp du général d'Argenteau, datée de Ronchi di Maglia, le 24 juin.

Le 25, avant jour, le général d'Argenteau attaquera avec quatre bataillons la montagne de 7 Pani ou Melogno ; j'ai de même averti le marquis Colli à la Sotta pour être sur ses gardes et prendre ses mesures.

Au marquis de Montafia, à Montezémolo.

Signé : OTT.

Archives de Breil, pièces n°ˢ 177, 231 et 255. N° 75 25 juin 1795.

Correspondance échangée entre le général Colli, les marquis de Bellegarde et Pallavacini, le 25 juin 1795.

1°. Colli au marquis de Bellegarde, à Pracola, à 3 h. du matin.

On attaque à la gauche de l'armée vers la Sotta. Il est essentiel de faire des attaques sur toute la ligne, qui peut-être peuvent réussir, et si elles manquent, elles procureront l'avantage de tenir en échec l'ennemi. Tâchez donc de faire attaquer le col de Termini.

Faites avertir les grenadiers d'Ezeri d'avancer pour prendre votre poste et vous soutenir. Quel avantage si vous pouviez vous rendre maître du col de Termini ! Je me repose sur votre zèle et les dispositions que vous donnerez, pour remplir l'objet que je me propose.

2°. Colli au marquis Pallavicini à Mindin, à 3 h. du matin.

Il est de toute nécessité de faire une fausse attaque, mais avec vigueur sur le Berlin. Employez toute la troupe que vous avez pour réussir. Demandez aussi aux troupes légères qui sont à droite de Casotto de vous seconder. Pampara doit avancer sur les devants du Mindin pour vous seconder. Peut-être que votre attaque peut réussir, si l'ennemi est occupé vers la Sotta et que les autres attaquent.

3°. Le marquis Pallavicini au marquis de Bellegarde, à midi.

Sitôt que la Sotta ou Garessio seront aux prises, j'attaquerai de mon côté la redoute de Berlin et si l'on n'attaque pas, j'écris au général Colli que, sauf un ordre contraire de sa part, j'attaquerai demain matin infailliblement, sans attendre d'autres circonstances.

4°. Réponse du marquis de Bellegarde au marquis Pallavicini.

J'ai reçu comme vous, Monsieur, l'ordre d'attaquer. Je vais le faire à l'instant. Je ne doute pas que vous n'en fassiez autant. Nos ordres ne portent point d'attendre à demain.

5°. Le marquis de Pallavicini au général Colli, à midi.

J'ai reçu l'ordre, dont votre excellence m'a honoré en date de ce matin à 3 heures, à 11 heures presqu'un quart. J'ai celui de lui envoyer copie du même, d'après les ordres, et de faire parvenir aux postes de ma dépendance celui de me venir joindre avec la moitié de leurs forces, sitôt que la Sotta ou Garessio seront aux prises, d'après ce que votre excellence me dit devoir être une attaque combinée. J'écris aussi à M. de Pampara et Bellegarde pour les prévenir et, s'il en est temps, de combiner mes mouvements avec eux.

On me dit dans le moment qu'à 6 heures du matin les troupes de l'Espinarde ont été attaquées vivement par les nôtres de la Sotta, que le feu a cessé une petite heure après.

Si je n'entends rien dans la journée, demain au matin, à la pointe du jour, j'attaquerai Berlin, si les ordres de votre excellence ne s'y opposent.

J'ai l'honneur d'être avec respect

PALLAVICINI DE MONBASILI.

Du camp de Rascas.

Archives de la Guerre | N° 76 | 25 juillet 1795

ARMÉE D'ITALIE | LIBERTÉ ÉGALITÉ

Au quartier général d'Albenga, le 7 thermidor,
de la 3e année de la République française une et indivisible.

André Masséna, général divisionnaire, commandant en chef la division de droite de l'armée d'Italie, au général divisionnaire Berthier.

J'envoye l'adjudant général Chabran à Nice, pour vous peindre au juste ma triste situation. Nous n'avons plus de vivres que pour jusqu'à demain. Que deviendrons-nous après, je n'en sais rien. Point

de magasins sur nos derrières pour nous donner du pain, obligés de quitter la position actuelle — Que dirai-je aux soldats, lorsqu'ils se permettront de piller et voler les propriétés génoises ; que faier-je ? *(sic)* — Ma foi, je n'y suis plus, je perds la tête. Point de ressources d'aucune part, et d'ailleurs par où pourrait-elle nous arriver ? Plusieurs bâtiments anglais croisent à la portée du canon d'Albenga et d'Alassio ; deux frégates et deux bricks en station à Vado. Bien peu de moyens de transports par terre, point de numéraire. Voilà en peu de mots notre misérable situation. Combinez à présent, mon général, mon état et mon désespoir. Je sais que je n'ai rien à me reprocher. Mais que vont-elles devenir nos troupes ? Nous serons obligés de nous retirer comme des voleurs *(sic)*, sans ordre, etc., etc. Je n'ai cependant rien laissé ignorer au général Kellermann. Je n'ai pu qu'écrire et envoyer à Nice, vous faire connaître l'état de nos moyens. Ainsi j'ai fait mon devoir. D'ailleurs le mémoire que j'ay remis au général avant de nous séparer, j'y avais tout prévu. Je le répète encore, ma conscience est pure ; mais notre brave armée que deviendra-t-elle ? Tant de braves gens qui souffrent depuis longtemps seront forcés de se retirer ignominieusement. J'ai le cœur si navré que je ne sais plus ce que je vous dis.

MASSÉNA.

Archives de la Guerre. **N° 77** 17 juillet 1795.

Aux représentants du peuple près l'armée des Alpes et d'Italie,
Expédié : *le 29 messidor*

Le comité de Salut public a lu avec la plus vive émotion, chers collègues, vos lettres du 19, dans lesquelles vous lui faites le tableau de la situation pénible de l'armée d'Italie et du courage vraiment héroïque qu'elle déploie au milieu des dangers et des privations de toute espèce dont elle est environnée.

Témoignez à nos braves frères d'armes toute notre satisfaction et assurez-les que le comité de Salut public s'occupe de ramener l'abondance parmi eux, leur fournira incessamment les moyens de faire repasser les monts avec perte aux Autrichiens et aux Piémontais.

Vous verrez par la note que nous joignons ici que 40 millions en assignats sont en chemin en poste, ainsi qu'une somme de 500.000 livres en numéraire.

Nous espérons que la trésorerie pourra vous envoyer encore quelque numéraire. Mais il s'en faut bien qu'en cette partie les ressources soient de niveau avec les besoins.

Nous allons vérifier si les 20.000 livres affectées aux dépenses secrètes du général en chef ont été envoyées. Si elles ne le sont, elles partiront de suite.

Le comité de Salut public s'occupe en ce moment des moyens de venir au secours des défenseurs de la patrie, dont la paye ne peut plus subvenir aux besoins ; il connaît leur position et en partage la souffrance.

CAMBACÉRÈS — DOULCET.

Archives de la Guerre. **N° 78** 21 août 1795.
4 fructidor an 3.

Instruction pour les représentants du peuple et le général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, arrêtées par le comité de Salut public, le 4 fructidor an 3.

Le comité de Salut public, ayant pris en considération la situation politique de l'Europe et la position militaire de l'armée des Alpes et d'Italie, a senti :

1° Qu'après la conclusion de la paix entre la République et les rois de Prusse et d'Espagne, après les succès qu'ont obtenus toutes nos armées, il n'est plus possible que le roi de Sardaigne conserve l'espoir de reprendre la Savoie et le comté de Nice, et ait par conséquent aucun intérêt à continuer la guerre ;

2° Que la crainte des armées de l'Empereur, dont les troupes occupent en ce moment le Piémont, peuvent retarder une paix utile aux deux Etats ;

3° Que les renforts que l'armée autrichienne a reçus, les attaques qu'elle a tentées sur plusieurs positions de la droite de l'armée d'Italie, ne laissent aucun doute sur les intentions de l'ennemi d'établir le théâtre de la guerre dans les Etats de Gênes et de menacer le département des Alpes-Maritimes. (Or, le premier principe qui doit nous animer dans la direction des armées de la République, c'est qu'elles doivent se nourrir par la guerre aux dépens du pays ennemi) ;

4° Que, si l'armée d'Italie ne changeait pas au plus vite le théâtre de la guerre, elle deviendrait extrêmement onéreuse au trésor public, ne pouvant être entretenue dans un pays neutre qu'à force de numéraire[1] ;

5° Que l'occupation de Vado par les ennemis, en interceptant le cabotage avec l'Italie, a suspendu notre commerce, a arrêté l'arrivage de nos approvisionnements, et nous oblige à substanter par l'intérieur de la République, la marine de Toulon, l'armée d'Italie, la commune de Marseille et les départements circonvoisins, qui ne récoltent pas ordinairement pour plus de trois mois de subsistances, et que, si des circonstances momentanées nous empêchent de tenir la mer, il appartient à nos armées de terre de suppléer à l'insuffisance de notre marine ;

6° Que les Alpes, que notre armée occupe depuis Genève jusqu'à Vado, forment une demi-circonférence de 95 lieues, d'une communication extrêmement difficile, de sorte qu'il nous faut au moins deux décades pour communiquer de la droite à la gauche de notre armée ; tandis que l'ennemi, occupant le rayon, dans une belle plaine, peut faire circuler ses troupes dans trois ou quatre jours. (Cette seule circonstance topographique rend la défensive extrêmement désavantageuse, plus meurtrière pour nos soldats et plus destructive pour nos charrois que la campagne la plus sanglante) ;

7° Que nos armées en Italie ont toutes péri par les maladies pestilentielles produites par la canicule, que le vrai moment d'y faire la

1. Ce numéro a été ajouté et les suivants ont été modifiés en conséquence.

guerre et d'obtenir de grands succès, une fois engagé dans la plaine, c'est d'agir activement depuis février jusqu'en juillet ; mais qu'en ce moment il est des opérations préliminaires qu'on peut et qu'on doit tenter, afin de s'assurer des positions capables de nous assurer des quartiers d'hiver sûrs et commodes et de mettre le gouvernement sarde en mesure de traiter de la paix, en poussant les Autrichiens vers la Lombardie ;

8° Que, si la nature a borné la France aux Alpes, elle a aussi borné les domaines de l'Autriche aux montagnes du Tyrol et qu'on peut, dans la Lombardie, trouver pour le roi de Sardaigne des dédommagements de la perte de la Savoie et du comté de Nice ;

9° Que le moment peut incessamment venir de combiner les opérations de l'armée du Rhin avec celles de l'armée des Alpes et d'Italie, et d'aller, de concert, dicter une paix glorieuse, digne à la fois du courage de nos soldats et des destinées de la République, jusque dans le cœur des Etats héréditaires de la maison d'Autriche.

D'après toutes ces considérations, le comité de Salut public, après avoir extrait 16.000 hommes de l'armée du Rhin, pour renforcer l'armée des Alpes et d'Italie, a fait partir de l'armée des Pyrénées-Orientales 6.000 hommes d'infanterie et un régiment de chasseurs à cheval, pour se rendre à Nice, et, d'après l'annonce de la ratification de la paix par la cour d'Espagne, il vient d'expédier des ordres pour que tout ce qui resterait de disponible de l'armée des Pyrénées-Orientales, les garnisons prélevées, se rendît sur-le-champ à Nice, pour être employé sous les ordres du général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie. Le comité de Salut public a aussi porté sa sollicitude sur toutes les parties administratives de l'armée, pour y faire passer tout ce qui peut lui être nécessaire.

C'est au général en chef à prendre les mesures, à combiner ses opérations avec la résolution et le secret qui sont les garants de la victoire. Le comité de Salut public se fie à cet égard sur son expérience, ses talents et son civisme. Il sera bien secondé dans ses efforts par le dévouement et le zèle des représentants du peuple près l'armée confiée à son commandement.

Le comité de Salut public est impatient d'apprendre que l'armée des Alpes et d'Italie a repris le cours de ses glorieux exploits. Il attend qu'elle recommence à agir dans le système d'une offensive audacieuse, dès que les premiers renforts lui seront parvenus.

Jean Debry — Marec — Siéyès — Vernier — Defermon — Boissy — Rabaut — Doulcet — J.-B. Louvet — Reubell — Gamon — Merlin (d. d.) — Le Tourneur.

Archives de la Guerre — N° 79 — 3 septembre 1795.

Au quartier général à Nice, le 17 fructidor
de l'an 3e de la République française une et indivisible.

Le général d'armée des Alpes et d'Italie aux Représentants du peuple composant le comité de Salut public.

Citoyens représentants,

Je viens de recevoir par un courrier extraordinaire vos dépêches en date des 6 et 7 du présent mois et j'ai examiné, avec l'attention qu'elles méritent, leur contenu et le plan de campagne qui est joint.

Par une réponse à votre lettre du 5, je vous ai annoncé mon plan de campagne, relatif à l'exécution des vues contenues dans l'instruction du comité de Salut public, le 4 fructidor, et vous trouverez ce travail sous la pièce n° 1.

Je passe à votre lettre en date du 6. Vous avez bien jugé, citoyens représentants. C'est la droite de l'armée qui supporte les plus grands efforts des ennemis. Mais, en même temps, ils sont si nombreux qu'ils ont des forces assez considérables pour tenir en échec le peu de troupes qui composent l'armée des Alpes. En attendant l'arrivée des renforts, j'ai été forcé de tirer du corps d'armée des Alpes quelques bataillons pour renforcer celle d'Italie, de sorte qu'il n'y reste que les troupes nécessaires pour empêcher l'ennemi de rien entreprendre sur les postes importants du petit Saint-Bernard, du mont Cenis et de Tournoux, que nous occupons.

Jusqu'à ce moment, toutes mes dispositions, tous mes ordres ont eu pour but de faire diversion. J'ai ordonné des reconnaissances, des fourrages. J'ai annoncé de grands préparatifs et j'ai tellement réussi que tous les papiers étrangers ne parlent de mes dispositions et mouvements que comme d'une énigme.

Dans ce moment on doit présumer, comme le pense le comité, que les vues des Autrichiens sont dirigées sur Savone et que c'est l'objet de tous leurs efforts. J'ai donc tout disposé à cet égard et j'ai rempli en partie les intentions du comité sur la diversion à établir à l'armée des Alpes.

J'ai ordonné des magasins et fait des dispositions pour de grands rassemblements à Tournoux. C'est sur ce point où arrivent toutes les troupes de renfort du Rhin, qui y camperont et remplaceront les anciens bataillons acclimatés et faits à la montagne qui filent successivement, et sans que l'ennemi en ait connaissance, sur le point de rassemblement de l'armée d'Italie. En même temps, toute l'artillerie de siège est rassemblée à Montlyon, avec les démonstrations d'un prochain mouvement. Ces dispositions donnent de grandes inquiétudes à l'ennemi, en même temps que j'exécuterai celles nécessaires pour une véritable attaque.

Le projet sur le fort d'Exilles me paraît bien important, si la saison était moins avancée et si j'avais les troupes nécessaires à une pareille expédition. J'observe encore qu'obligé de tirer quelques bataillons de la droite de l'armée des Alpes pour celle d'Italie, si je portais le peu de celles qui me restent sur Exilles, je serais obligé de dégarnir des

postes très importants et je crois que les circonstances locales et accidentelles du moment doivent déterminer à adopter un fourrage armé dans les vallées d'Oulx.

Un fourrage conséquent avait déjà été projeté dans cette partie ; il était calculé sur les secours des premières forces venues du Rhin. Mais, vous le savez, elles ont été détournées par les représentants du peuple en mission à Lyon et elles ne sont en partie arrivées à l'armée que successivement et réduites à un tiers de ce qu'elles étaient.

Au reste, je vous ai rendu compte que l'armée des Alpes était à peine de 12.000 hommes présents sous les armes, y compris les garnisons essentielles de *Briançon, Mont-Lyon, Queyras*. Vous connaissez l'étendue de sa défense et quoique l'ennemi ait porté sur l'armée d'Italie une grande partie de ses forces, il a laissé, en face de celle des Alpes, les forces nécessaires pour couvrir les places fortes des vallées et faire face à nos troupes.

Dans ce moment, les représentants du peuple à Lyon viennent d'envoyer un officier général à Bourg, pour y prendre une des premières et des meilleures demi-brigades de la première colonne du Rhin, en même temps que le représentant du peuple Boursault vient également d'arrêter à Tarascon, pour faire marcher à Avignon, la première colonne venant des Pyrénées. Je joins ici copie des lettres des représentants et mes réponses. Jugez si je peux calculer une seule opération, lorsque les troupes que vous mettez à ma disposition changent de destination au moment d'exécuter vos plans.

Quant au rocher d'Albenga, on y portera l'intérêt et tous les soins qu'il peut exiger.

Salut et fraternité.

KELLERMANN.

Archives de Breil, pièce n° 282. **N° 80** 24 septembre 1795.

Relation de l'attaque du 19 septembre 1795 au rocher de Curaira et des retranchements qui le protégeaient.

La position de Sambuco, nouvellement prise, n'étant pas éloignée de plus de 1,200 pas de celle de l'ennemi et couverte par une crête, je me voyais obligé, en conséquence d'un ordre du commandant général Baron de Wins, d'éloigner l'ennemi. Le 19 du courant, on a fait l'attaque dont le détail suit :

Pour tirer avec plus d'avantage le canon contre l'ennemi, on construisit une batterie sur la pointe de Sambuco, qui conduit à Rocca Curaira, à la distance d'environ 800 pas, de deux canons autrichiens de trois livres, de trois pièces de 8, et deux obusiers furent placés à la pointe de Sambuco. Deux pièces de montagne de 4 furent portées à la croix de Ferranea, pour flanquer la Rocca.

Toute l'artillerie joua, dès 6 heures du matin, sur le rocher de Curaira, fort par art et par nature, comme aussi sur les doubles retranchements de l'ennemi entre la susdite roche et le mont Bricalon. Cette canonnade dura une heure, fit un dommage sensible à l'ennemi, le feu étant bien dirigé.

Par l'expérience du jour auparavant, que l'ennemi, par les coups de canon et les grenades, s'était bien retiré de ses retranchements, mais la canonnade finie, il les occupa de nouveau, je me persuadai que la simple canonnade n'était pas suffisante pour éloigner l'ennemi. Par cette raison et dans l'espérance de remporter un des plus grands avantages, en cas de réussite de m'emparer de Rocca Curaira et des deux collines retranchées en arrière, ce qui aurait non seulement éloigné l'ennemi, mais rompu sa ligne, et même enfilé sa position à droite et à gauche ; pour cela, après avoir suffisamment assuré mes deux ailes, j'ai fait l'attaque suivante :

La compagnie major de Julai eut l'ordre de faire une fausse attaque sur Zuccarello, et le capitaine Weselich du même corps vers l'aile gauche de l'ennemi, et quelques hommes du corps franc furent envoyés vers Poggio Grande, pour occuper l'ennemi par leur fusillade.

Le major Peretisch, du corps franc, avec 300 hommes, eut l'ordre de courir, par la vallée de Balestrino, attaquer le flanc droit de la Roche. 250 hommes du corps franc, postés derrière la batterie, ont eu l'ordre, à un signal, de courir en avant de la troupe, suivis d'une compagnie de grenadiers du bataillon de Strassoldo ; après, une division de Schmitfeld. Une autre division du même régiment devait se porter vers le flanc gauche de la Roche.

Au moyen de cet avancement, l'ennemi quitta son premier poste de piquet retranché. Mais, comme la Rocca ne pouvait être canonnée sans risquer de dommager les assaillants, et que l'ennemi commença d'occuper le rocher et les deux retranchements et qu'il perça avec impétuosité à droite et à gauche, j'ordonnai aux autres compagnies de s'avancer et d'attaquer vigoureusement l'ennemi. Mais cela n'a pas suffi. Je fus obligé d'appeler 200 volontaires du régiment de Nadasti. L'attaque prit une tournure heureuse. Les volontaires chassèrent l'ennemi, firent prisonniers un officier, un sergent, et accoururent, avec le capitaine Scheffer, qui était à la tête de 250 Croates, non seulement jusqu'au rocher, mais ils escaladèrent le premier retranchement de Rocca Curaira.

Dans ce moment, l'attaque commença d'être très opiniâtre de part et d'autre, et plusieurs volontaires de Nadasti, comme aussi des soldats de la compagnie colonelle, qui a suivi, coururent déjà sur les retranchements derrière la roche ; lorsqu'un épais brouillard s'éleva à ne pas voir à 10 pas de distance, et même le canon, qui tirait contre les retranchements de droite et de gauche, dut se taire.

L'ennemi, qui se renforça aux deux ailes de la ligne, c'est-à-dire à l'aile droite de Poggio Rotondo Teccio et à l'aile gauche des camps au-dessus de Zuccarello et Alpe de Zuccarello, profita de ce moment favorable et occupa avec force ces retranchements. Néanmoins, le feu et l'attaque des nôtres continua vigoureusement, de manière qu'elle dura quatre heures, et, le brouillard ayant disparu, le capitaine Scheffer, avec deux officiers, des bas-officiers, des soldats du corps franc et des divers régiments, étaient encore aux retranchements pris. Le major Peretisch, avec quelques officiers et soldats, était au pied du rocher. Mais tous ceux-là n'étaient plus capables d'escalader la roche et de l'occuper, parce que l'ennemi s'était trop augmenté, et tirait, du haut de la

roche, des grenades, faisait un feu vif des autres retranchements, de mousquets, d'espingardes et de deux canons, et roulait des pierres.

L'ennemi s'étendit de la gauche de sa position, de manière que tous ceux qui donnaient l'assaut risquaient d'être pris en flanc ou coupés. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'ordonner la retraite. Elle a été inquiétée au point qu'on aurait beaucoup souffert, sans le secours de Nadasti qui la protégea.

Le grand renfort de l'ennemi, sa position avantageuse, si elle avait pu avoir un heureux succès, fut rendue vaine par les susdites raisons d'une attaque opiniâtre de quatre heures et du brouillard tombé à l'imprévu qui favorisa beaucoup l'ennemi.

La perte aurait dû être plus grande de ce qu'elle fut effectivement. Parmi les morts, on compte le capitaine Barth, du régiment de Schmitfeld, et 50 hommes, à compter du sergent en bas ; blessés, le capitaine Villa de Belgiojoso et Bach de Schmitfeld, le capitaine Lindevet premier lieutenant Foulon de Nadasti, le premier lieutenant Veluti de Schmidfeld, les enseignes Boncadoro et Louis Bianchi du même régiment et 112 hommes à compter du sergent ; prisonniers, le capitaine Rustiani et le lieutenant comte d'Auersperg, et le lieutenant Grug du corps franc Julai ; la perte en prisonniers et de tous les manquants, à compter du sergent en bas, se monte à 274. La perte de l'ennemi ne peut se déterminer ; elle peut être considérable selon toutes les probabilités et d'après ce qu'ont dit les prisonniers.

L'affaire finie, l'ennemi s'avança en trois colonnes et menaça d'attaquer l'aile gauche, le centre et principalement l'aile droite. Mais ayant tout trouvé prêt à le recevoir, il se retira, après être resté en position près de deux heures.

. . . .[1]

Du camp de Sambucco, le 24 septembre 1795.

Signé : D'ARGENTEAU.

Archives de la Guerre. N° 81 29 septembre 1795.

Au quartier général à Nice, le 7 vendémiaire,
de l'an IV de la République française une et indivisible.

AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC

Dernier rapport fait au général Kellermann sur l'affaire du 3e jour complémentaire.

Le matin, au jour, l'ennemi a attaqué, à la tête de la droite de la ligne, le poste du Rocher dit le petit Gibraltar, ainsi que tous les prolongements qui s'étendent à sa droite et qui ont été les principaux points d'attaque de l'ennemi.

Le rocher a été battu, dès la pointe du jour, par sept pièces de canon et deux obusiers ; tous les avant-postes ont été attaqués à la fois par un corps de tirailleurs. Après une heure et demie de la canonnade la plus vive, trois colonnes, fortes ensemble de 3.000 hommes au moins et soutenues par une réserve de 7.000, se sont déployées, et, secondées par leur artillerie, ont attaqué le rocher avec impétuosité.

1. La fin de ce rapport contient des détails fort longs et peu intéressants aujourd'hui, sur les traits de bravoure d'un grand nombre d'officiers.

Le premier effort a d'abord fait plier toutes les troupes qui couvraient le rocher. L'ennemi l'a cerné entièrement et en a tenté l'escalade. Nos braves frères d'armes, ralliés dans leurs retranchements, ont soutenu cette attaque avec la même vigueur qu'elle était faite. Secourus alors par des renforts et augmentant de courage avec le danger, ils ont chargé et repoussé l'ennemi aux cris de : vive la République.

Les ennemis, ayant alors renforcé leurs colonnes par une partie de la réserve, ont recommencé de nouveau leurs attaques avec plus de fureur, mais moins de succès. Le même cri de ralliement et une charge plus impétueuse que la première ont décidément fixé la victoire.

De notre côté, et malgré la force que donnait à l'ennemi son nombre, il a été repoussé la baïonnette aux reins jusque dans ses retranchements. Le feu vif de son artillerie, qui le soutenait dans sa retraite, ne l'a point empêché d'éprouver ce que peut la valeur républicaine ; il a été mis en déroute et n'a trouvé son salut que dans l'immense quantité de retranchements dont il avait entouré sa position.

Lors du second effort de l'ennemi, on fit faire un mouvement de diversion sur la gauche, afin de dégager totalement la droite. Le 11e bataillon de grenadiers eut ordre de tourner l'ennemi par derrière, au-dessus du village de Castel Vecchio. Ce mouvement fut soutenu par une autre colonne, partie de Zucarello et à la tête de laquelle s'est porté le citoyen Grive, adjoint. Ces deux colonnes, par leur marche concertée, attaquèrent l'ennemi dans toute la partie inférieure de Champ di Preti, sur le front du village de Vezerzi, et l'en débusquèrent après lui avoir enlevé une redoute et fait quelques prisonniers. Un fort détachement fut envoyé en même temps dans les villages de Balestrino ; il en chassa les ennemis et leur fit encore des prisonniers. Culbuté enfin de tous ses points d'attaque et de ses positions avancées, il se rallia dans ses principaux points, fort encore de 8 à 9.000 hommes et entouré de toute son artillerie. Maîtres du champ de bataille, les Républicains sont rentrés dans leurs lignes, après avoir fait enlever tous les blessés.

On doit tout l'avantage de cette journée au courage et à l'intrépidité qu'ont montrés les troupes républicaines ; ni l'acharnement, ni le nombre des ennemis n'ont pu les refroidir, ni les enchaîner.

Faire éloge de leur conduite, c'est nommer à la fois les éclaireurs de la 70e, 118e, 129e, du 10e bat. de l'Ain, le 1er bat. de grenadiers, commandé par le brave capitaine Cartier, dont la chaleur et la bravoure ont ramené des premiers la victoire ; le 12e bat. de grenadiers, la 16e demi-brigade, commandée par le citoyen Bonelli ; la 129e demi-brigade et le 11e bat. de grenadiers tiennent un rang distingué dans cette liste gloirieuse, ainsi que la 1re compagnie du 6e bat. de sapeurs, qui s'est battue comme des lions.

Un des officiers qui s'est le plus distingué dans cette affaire est le citoyen Jalabert, lieutenant des éclaireurs de la 129e, qui, avec 50 hommes, entouré de toutes parts au milieu du feu le plus vif de la mousqueterie et de l'artillerie, a tenu ferme dans le poste du rocher et a fait passer son intrépidité dans le cœur de ses braves compagnons qui, à coups de pierres, ont écrasé plusieurs grenadiers hongrois.

On doit les plus grands éloges à la conduite et à la bravoure des

deux adjoints de l'adjudant général Saint-Hilaire, le citoyen Grive et le citoyen Julien, qui ont constamment été à la tête de nos braves soldats dans le feu le plus vif. On doit un témoignage honorable à la conduite et à l'activité des citoyens Pigni, George et Mongeols, officiers du génie.

Le fruit de cette journée est de 400 prisonniers, 200 déserteurs dont deux officiers ; l'ennemi a eu 600 hommes tués ou blessés, dont plusieurs officiers. Nous avons à regretter 50 braves tués ou blessés, dont deux capitaines qui ont été tués et trois hommes, dont un officier, qui ont été faits prisonniers.

On regrette de ne pouvoir faire passer encore la liste de tous les traits de valeur qui ont illustré dans cette affaire plusieurs de nos braves soldats. Parmi ce nombre sont déjà le citoyen Angliery, sergent-major des carabiniers, dont la conduite mérite un témoignage éclatant et qui a fait à lui seul plusieurs prisonniers, ainsi que les citoyens Galibert, sergent des carabiniers. Moretti, sergent, et Senicoud, sergent-major, tous de la 16e demi-brigade, qui ont fait mordre la poussière à plusieurs ennemis et en ont amené beaucoup d'autres prisonniers. L'ennemi était fort de 9 à 10.000 hommes, hongrois et autrichiens, composés des régiments de Sroderr, Belgioso, Schmidfeld, Nadasti et un corps de Croates, commandés par le général d'Argenteau.

Pendant cette attaque, le général de Wins, avec un corps d'environ 1,500 hommes, formant cinq colonnes, était descendu dans la plaine, entre Loano et Balestrino, en attendant le succès de l'attaque, faite par le général d'Argenteau pour la rendre générale. Il attaqua sans succès tous les avant-postes français.

J'étais sur la ligne de Borghetto, où j'avais tout disposé pour recevoir l'attaque du général de Wins. Le général de division Masséna, commandant l'aile droite de l'armée, et le général de division Berthier, chef de l'état-major, étaient avec moi. Je dois donner à l'adjudant général Saint-Hilaire le tribut d'éloges qui lui est dû. Je réitère au comité la demande que j'ai faite pour lui du grade de général de brigade et l'avancement de tous mes braves camarades cités dans le rapport.

KELLERMANN.

Archives de la Guerre. N° 82 3 octobre 1795.

LIBERTÉ ÉGALITÉ

Au quartier général de Nice, le 11 vendémiaire,
4e année de la République française, une et indivisible.

Le général en chef de l'armée d'Italie aux représentants du peuple composant le comité de Salut public.

Citoyens représentants,

Je puis enfin vous rendre un compte détaillé de la situation de cette armée et vous mettre à même de décider des opérations de guerre que vous jugerez à propos de lui faire exécuter. Je vais vous dire des vérités affligeantes ; mais il est de mon devoir de ne vous laisser rien ignorer, parce qu'une fois instruits à fond de la véritable situation de l'armée, votre sagesse et votre prudence vous dicteront les mesures que vous croirez devoir prendre.

Voiçi en quoi consistent les forces de l'armée active :

La gauche, forte d'environ 4.000 hommes, couvre les défilés depuis Isola jusqu'au col de Tende. J'espère que la leçon que le général Sérurier a donnée aux ennemis et les neiges qui vont couvrir les Alpes ne vous laisseront aucune inquiétude dans cette partie.

Quant aux Barbets, qui infestent jusqu'aux portes de Nice, j'organise un corps de 600 hommes, commandé par deux officiers, qui sera uniquement chargé de faire la chasse et rétablira la tranquillité dans le département.

Le centre de l'armée, composé de 6.000 hommes, défend le col de Tende et postes adjacents. Le général divisionnaire Macquard, qui y commande, est très capable de rassurer sur cette partie de la frontière. Les troupes piémontaises qui sont en face du centre et de l'aile gauche, ne peuvent nous donner aucune inquiétude. Car, outre qu'elles ne sont pas entreprenantes, nos positions sont excellentes et, tous les jours, nos avant-postes vont les attaquer et toujours avec succès.

La droite, commandée par le général divisionnaire Masséna et qui se trouve avoir en face 30.000 Autrichiens commandés par de Wins, d'après les états de situations que je me suis fait donner et les renforts qui sont arrivés, est forte de 23.600 hommes d'infanterie. Notre position est bonne pour la défensive, et d'après tous les rapports et les reconnaissances que j'ai du local, je ne crois pas que les ennemis, quelle que soit leur supériorité, puissent nous en débusquer.

Les Autrichiens, occupant les montagnes en face de nos positions, les ont fortement retranchées et garnies d'artillerie de gros calibre. L'ennemi a deux lignes, l'une derrière l'autre ; la première a sa gauche appuyée à la Pietra et se termine à Garessio : la seconde prend depuis Vado et vient s'appuyer au mont Saint-Jacques.

Sur les 23.600 hommes qui composent la droite de l'armée, il en faut 1.600 environ, répandus sur la côte depuis Monaco jusqu'à Albenga.

Voilà les positions respectives des deux armées. Je vous détaillerai ci-après quelles sont les opérations de guerre que je me propose d'effectuer, après l'arrivée des renforts des Pyrénées.

J'en viens aux administrations de cette armée, et c'est ici la partie qui exige la plus grande considération et les plus prompts secours de votre part ; car il est difficile de trouver une armée dans un état plus déplorable à cet égard que celle d'Italie.

L'ordonnateur en chef de cette armée, que je ne connais que depuis mon arrivée, prétend avoir trouvé tout dans un désordre effrayant et n'avoir pu y remédier depuis deux mois qu'il est ici. Il est bien à désirer que l'ordonnateur en chef Dubreton se dépêche de venir se mettre à la tête des administrations. Quant à celles-ci, voici ce que j'ai vu et les détails que l'on m'en a donnés.

Administrations des vivres-pains, légumes et liquides. — Cette administration est assez bonne ; le service est assuré pour deux ou trois mois, et, s'il y avait des fonds, il pourrait l'être pour plus longtemps.

Vivres, viande. — Le service est passablement fait.

Fourrages. — Cette administration est absolument nulle. Les représentants du peuple viennent de destituer le chef de cette adminis-

tration et l'ont remplacé par un autre. J'ignore s'il fera mieux que son prédécesseur ; mais je vous avoue que j'ai des craintes bien fondées que l'on ne puisse de longtemps remédier aux maux incalculables que le défaut de fourrages a occasionnés dans cette armée. Depuis plus d'un mois, les chevaux sont sans foin ou n'en ont que cinq livres, avec un demi-boisseau de grenaille. Le foin, quand il y en a, est d'une qualité détestable. On ne peut se figurer l'énorme quantité de chevaux et mulets qui périssent journellement. Le rapport de tous les généraux est uniforme à cet égard et, si l'on ne s'empresse de venir au secours des bêtes de somme par une nourriture plus saine et plus abondante, il est à craindre que l'armée ne puisse, même après une victoire, se porter 5 à 6 lieues en avant, par la crainte de manquer de pain, qui ne pourrait lui être porté.

Transports militaires. — On a pris le parti de louer des mulets génois, à raison de 6 livres par jour en numéraire. Le commissaire des guerres, chargé de ce nolis, a eu l'imprudence de demander 2.200 mulets pour le service de la droite, tandis que l'administration des transports militaires en annonce 1.440 employés à la droite. Je pense bien que celle-ci en impose également sur le nombre. Car vous ne pouvez vous figurer jusqu'à quel point est porté l'esprit de dilapidation et de rapine dans presque toutes les administrations de l'armée. Pour vous convaincre de cette vérité, je fais passer une revue de tous les chevaux et mulets appartenant à la compagnie Lenchère et je suis presque convaincu que, des 11.000 mulets que cette compagnie prétend avoir au service de cette armée, elle en impose de près de moitié de ce nombre, non compris de 3.000 qui sont hors d'état de servir. J'ai écrit au commissaire chargé du nolis des mulets génois qu'un mille devait suffire pour la droite avec les secours qu'il avait ; d'ailleurs ma lettre est conçue en des termes qui doivent le faire rentrer dans le devoir, et, s'il ne s'y conforme pas, je provoquerai sa destitution, parce que c'est une ineptie ou une friponnerie manifeste.

Pour vous donner une idée de la pénurie de fourrages où nous sommes, je vous envoye un état de la situation des approvisionnements existants au 20 fructidor. Il est vrai que depuis il a été fait quelques versements qui ont empêché l'armée de mourir tout à fait de faim. Mais ils n'ont point amélioré la situation pour l'avenir et je vous avoue que, sans des secours considérables et prompts, j'ignore comment je pourrai faire vivre l'armée, après l'exécution des opérations de guerre que je médite sur l'ennemi.

J'aurai en vain fait arriver 12 à 15.000 mulets des Pyrénées pour secourir celle d'Italie, si les fourrages n'existent pas pour les nourrir, et véritablement je serai forcé de laisser le renfort de mulets sur les derrières, plutôt que de les voir périr ici d'inanition. Cependant je suis forcé de vous déclarer que, sans le secours de ces 15.000 mulets, il est impossible de faire subsister l'armée, même dans les positions actuelles, bien loin de pouvoir se porter en avant. Tous les services sont réduits au quart de leurs besoins et, si les fourrages n'arrivent pas, ils seront bientôt nuls ; car il est impossible de faire travailler les chevaux qui ne mangent pas ou qui n'ont que 5 livres de mauvais foin par jour. Cet état de choses est effrayant. Il est

cependant dans la plus exacte vérité. Je vous répète donc, sans fourrages et sans mulets, votre armée court les risques d'être totalement paralysée.

Hôpitaux.— Les dispositions sont faites pour quinze mille malades. Mais la difficulté des transports par terre et par mer, faute de fourrages et de moyens de transports, peut compromettre le service par la suite.

Habillement.— L'armée n'a presque point de chemises, ni culottes. presque pas de couvertures, ni de capotes. L'armée surtout manque de souliers. Le rapport des généraux m'annonce que les trois quarts sont pieds nus, que ceux qui restent au camp prêtent leurs souliers à ceux qui vont en détachement, et en vérité, quand on gravit les rochers de l'Apennin et qu'on souffre l'influence d'un climat très froid, encore faudrait-il être chaussé et vêtu. Les représentants du peuple viennent de faire acheter 6.000 paires de souliers dans la Rivière de Gênes contre du numéraire. Mais ce secours faible ne peut suffire. J'ignore par quelle fatalité tous nos ateliers en ce genre ont été paralysés. Mais la vérité du fait est qu'il n'en sort rien ou presque rien. J'ai écrit à l'ordonnateur en chef Dubreton de faire partir, avec le plus de célérité qu'il sera possible, les chemises, culottes, capotes, couvertures et souliers, dont il pourra disposer. Les représentants du peuple ont pris des mesures pour en faire venir de l'armée des Alpes. Mais je crains bien que ces secours ne soient tardifs et que les trois quarts des braves soldats que je mènerai à l'ennemi ne soient obligés de combattre pieds nus.

Marine. — Tout le monde se plaint ici de son peu d'activité et de son peu d'énergie. Les bâtiments de guerre, ou armés en course, ne protègent pas assez nos arrivages par mer. Il faudrait cependant qu'elle fît son devoir, puisque la mer seule peut nous alimenter et qu'il ne nous vient rien de l'intérieur.

OPÉRATIONS DE GUERRE

L'intention du comité et le bien-être de l'armée exigent que celle-ci fasse tous ses efforts pour ouvrir une communication libre avec Gênes.

Vous avez vu par la lettre que j'ai adressée aux représentants du peuple près cette armée, et dont ils vous auront sûrement fait part, les raisons majeures qui ont déterminé le général Kellermann et moi à suspendre l'attaque projetée sur les ennemis jusqu'à l'arrivée des renforts des Pyrénées. Comme mon but doit être de couper l'armée piémontaise d'avec l'armée autrichienne et de forcer la droite des Autrichiens à abandonner les hauteurs de Saint-Bernard, Mélogne et Saint-Jacques, et par conséquent Vado, le général Kellermann et moi, après de mûres réflexions, avons pensé que ce serait compromettre le salut de l'armée que d'attaquer avant l'arrivée d'un aussi puissant renfort, et, quoiqu'en fait de guerre l'on ne puisse jamais être absolument sûr du succès, les probabilités doubleront au moins en notre faveur, lorsque nous serons en parité de forces avec l'ennemi. Le retard mis dans cette opération est donc absolument nécessaire, tant pour assurer nos subsistances et nous donner les moyens de pousser en avant, que pour attendre l'arrivée des renforts qui seront rendus sur les points d'attaque à la fin de ce mois.

Mais dans l'hypothèse où j'aurais vaincu l'ennemi et l'aurais forcé à évacuer la Rivière de Gênes, il est nécessaire que vous me fassiez part de vos intentions sur la suite que vous voulez donner aux opérations de cette armée. Il est de mon devoir de vous conjurer de prendre en considération l'état de pénurie et d'affaiblissement où sera cette armée, même après la victoire.

Quand même les subsistances, les moyens de transports en tous genres, l'équipement et l'habillement seraient tels qu'ils devraient être, je vous dirai, citoyens représentants, que les points sur lesquels nous pousserons l'ennemi ne seraient point ceux que j'avais choisis pour faire une campagne d'hyver, à moins que le roi de Sardaigne et la république de Gênes ne fussent au moins neutres. Car la difficulté des communications sera telle pendant l'hiver, qu'il sera impossible à cette armée d'avoir des succès qui puissent lui assurer en même temps des quartiers d'hiver pour la refaire. La prise de Céva, qui est peut-être possible, ne pourrait même nous les assurer. Il faudrait encore prendre Alexandrie et sa citadelle, opération très difficile en tout temps, et que je regarde comme impossible pendant l'hiver, quand même toute notre artillerie de siège pourrait passer par Gênes et la Boquetta. Je vous ai mandé déjà plusieurs fois, pendant que je commandais l'armée d'Italie, que je regardais comme une mesure antimilitaire de porter le théâtre de la guerre dans l'Alexandrin. Les communications sont trop longues et difficiles en été ; et j'ose dire impossibles en hiver pour faire une campagne d'hyver. Par où ferez-vous passer votre artillerie de siège ? Car les Génois ne vous livreront sûrement pas le passage de la Boquetta et les Anglais n'en permettraient pas également le transport par mer. Cependant, pour assurer vos quartiers d'hyver, si vous portez le théâtre de la guerre dans cette partie, il faudrait au moins être maître de Céva et d'Alexandrie.

Si je parviens à chasser les ennemis de la Rivière de Gênes, m'autorisez-vous à me saisir de la forteresse de Savone, en partageant sa défense avec les Génois, ou sans les Génois, s'il n'y veulent point consentir? Tels sont les objets sur lesquels je vous demande des ordres et une instruction qui puissent régler ma conduite. Quelle que soit votre détermination, j'exécuterai vos ordres avec tout le zèle dont je suis capable, quelque difficiles que soient les entreprises dont vous me chargerez. Je voudrais pouvoir compter sur le secours des administrations, autant que sur le courage indomptable de la brave armée dont vous m'avez confié le commandement. Mais je vous avoue que mon âme serait mortellement affectée de voir de si braves gens mourir de faim, de froid et de misère.

Les représentants du peuple et moi faisons tous nos efforts pour réorganiser les administrations, former des magasins et donner des secours à l'armée. Si nous y parvenons, je crois avoir des espérances bien fondées sur le succès des opérations méditées.

Salut et fraternité,

Schérer.

Je vous remets ci-joint copie de la lettre que j'ai écrite aux représentants après toutes les conférences tenues avec le général Kellermann.

Archives de la Guerre. N° 83 Classé au 23 novembre 1795.

Réflexions sur la bataille de Loano et le combat de Garessio qui en fut la suite.

La bataille de Loano peut être rangée au nombre des grandes batailles qui ont honoré les armées françaises dans cette guerre mémorable. Jamais champ de bataille plus bizarre ne fut donné à une armée. De la droite à la gauche, il y avait 10 mortelles lieues; l'armée française, très inférieure en nombre, était séparée de l'armée austro-sarde par un ravin profond. L'ennemi avait préparé et choisi sa position depuis quatre mois ; il l'avait fortement retranchée et garnie de canons de tous calibres. Le succès d'une attaque générale sur son front était tellement problématique que l'on pariait ouvertement à Gênes et à Nice que l'armée française, manquant d'ailleurs de tout, n'attaquerait pas ou serait battue. Mais la bravoure et l'intrépidité des troupes, les manœuvres savantes et hardies des généraux en décidèrent autrement. Il est vrai de dire aussi que l'ennemi fit plusieurs fautes avant et pendant la bataille, qui contribuèrent aux brillants succès de cette journée.

La première faute que fit l'ennemi avant la bataille, fut d'avoir choisi la position qu'il occupait et qui a été décrite, de préférence à celle de *Finale*, *Gorra, Saint-Pantaléon*, *Melogno* et Settepani, au moyen de laquelle il se liait parfaitement avec l'armée piémontaise occupant *Spinardo, La Planette, Saint-Bernard et Prayrondo*. Si l'ennemi avait occupé cette position, il me réduisait à une attaque générale et directe sur son front, et le succès en aurait été douteux, parce que, pouvant soutenir, avec facilité et toujours par les hauteurs, tous les points de cette ligne, beaucoup plus courte que celle qu'il choisit, il pouvait opposer partout des forces presque doubles de celles que j'aurais employées ; sa retraite, en cas d'échec, était sûre, en longeant de Melogno les hauteurs qui, par la Madonna della Neve et le col del Pino, viennent aboutir à Saint-Jacques.

Il eût été très difficile, pour ne pas dire impossible, de le débusquer des hauteurs de Melogno et Settepani, qui forment la crête des hauteurs de tout l'Apennin. Cette position, si la ligne était forcée, Wallis, qui, en l'abscence de de Wins malade, commandait l'armée autrichienne, y comptait si bien, que, le soir même de la bataille, au moment où il se retirait sur les hauteurs de Finale, il envoya à Melogno un officier de son état-major pour s'aboucher avec le général d'Argenteau. Cet officier fut pris par les troupes du général Masséna qui, après avoir battu d'Argenteau à Roccabarbona et à Bardinetto, avait ordre, sur toute chose, de s'emparer de ces fameuses hauteurs avant l'ennemi et qui l'exécuta avec une bravoure et une intelligence qui lui fit le plus grand honneur.

La deuxième faute que fit l'ennemi, fut d'avoir partagé son armée en trois corps principaux, trop éloignés l'un de l'autre pour pouvoir se secourir efficacement. L'armée piémontaise, forte de 24.000 hommes, fut contenue par 7.000 hommes au plus ; il n'osa rien détacher sur sa gauche pour soutenir d'Argenteau qui, attaqué par ses deux flancs, se vit, dès le commencement de la bataille, isolé et séparé de l'armée

piémontaise et autrichienne. Sa défense à Roccabarbona et à Bardinetto, quoique longue et vigoureuse, ne lui servit qu'à lui faire tuer et perdre du monde et tout son canon, parce qu'en même temps je faisais couper sur le Monte Calvo [1] toute communication avec lui par les troupes de la division Augereau. 2.400 hommes étaient insuffisants pour lier le corps de Devins et d'Argenteau. Les 800 Républicains de la 39e demi-brigade et d'un bataillon de l'Ardèche [2], ayant gagné par une marche hardie et très difficile la sommité de Monte Calvo et redescendant comme un torrent sur ces 2.400 hommes, suffirent pour les mettre dans une déroute complète. Cependant, si le corps d'Argenteau s'était replié à temps sur les hauteurs de Settepani et Melogno, l'ennemi, quoique battu sur tout son front, me forçait à lui livrer une seconde bataille plus meurtrière que la première. D'Argenteau, s'étant retiré sur le camp retranché de Céva, les Autrichiens n'eurent d'autre parti à prendre qu'à évaquer la Rivière, ce qu'ils firent en longeant la côte jusqu'à Savone, et de là, gagnant le chemin de Carcare à Dégo et Acqui. Si l'armée française avait pu avoir du pain et qu'elle n'eût pas marché ou combattu pendant 26 heures, ce corps d'armée lui même qui se retirait par Savone et qui perdit beaucoup de monde dans sa retraite, eût été totalement détruit.

Les Piémontais firent une troisième faute, encore plus capitale, dont l'armée française les eût certainement châtiés d'une manière terrible, si elle avait eu du pain. Mon projet était de faire attaquer à dos, par 12.000 hommes, l'armée piémontaise, tandis que le général Sérurier l'attaquerait de front, le lendemain, au plus tard le surlendemain de la bataille, si celle-ci avait eu l'ineptie de garder ses positions après les déroutes des Autrichiens, et elle commit cette faute. L'armée piémontaise ne dut son salut qu'à cette impossibilité et, à peine eus-je fait marcher 4.000 hommes sur Calissano, qu'elle s'empressa de se replier, ce qu'elle n'eut certainement pas fait sans une déroute totale, si j'avais pu la faire attaquer par 12.000 hommes, deux jours plus tôt.

L'armée française, dans cette mémorable journée, mérita bien de la patrie à double titre : car elle vainquit un ennemi presque du double supérieur, couvert de retranchements, de rochers et de canons ; elle supporta la faim et le froid avec une constance héroïque, après 26 heures de marche et de combat ; et elle fit perdre à l'ennemi, dans une seule journée, 25 lieues de terrain et lui fit près de 6.000 prisonniers et lui prit près de 100 pièces de canon, dans un terrain dont l'imagination la plus exercée aux batailles ne peut se former une idée.

Signé : SCHÉRER.

1. C'est-à-dire le mont Ravinet.
2. Colonne du chef de la brigade Lannes.

Archives de Breil, pièce n° 284 — **N° 84** — 24 novembre 1795.

Lettre au Roi

Je m'empresse de rendre à Votre Majesté un compte un peu plus étendu des mouvements du 23, lesquels je suppose avoir fait partie d'une action générale, quoique j'ignore encore ce qui s'est passé sur ma gauche, n'ayant aucune nouvelle du général commandant baron de Wins.

Le 23, à l'aube du jour, tous mes avant-postes furent attaqués avec une grande vivacité. Je jugeai, d'après les rapports, que la principale attaque se dirigeait vers le point de la Chianea, et j'y fis marcher les deux bataillons de grenadiers de Cian (6e) et d'Andermatt (11e), pour me servir de réserve au besoin. Ensuite je m'y rendis moi-même avec S. A. S. Mgr le prince de Carignan, laissant mes ordres pour le fond de la vallée au marquis de la Chiusa et au colonel marquis d'Albaray, commandant de la cavalerie.

Arrivé sur le point culminant de la Chianea, je vis distinctement que l'ennemi m'attaquait par trois fortes colonnes, l'une cherchant à forcer sur ma droite le défilé d'Intrappa, l'autre s'avançant sur ma gauche par les crêtes qui forment ma liaison avec l'armée impériale, et la troisième s'avançant de front par les pentes qui du mont Gallé tombent sur le col de Saint-Bernard.

Malgré les progrès que je voyais faire à la colonne de gauche, j'en eus d'abord peu d'inquiétude, ne doutant point que le général d'Argenteau, suivant les ordres qu'il avait, ne vînt à mon secours et ne fît une puissante diversion, en prenant l'ennemi en flanc. Je m'occupai donc d'abord à soutenir les redoutes du Saint-Bernard, que l'ennemi commençait à presser avec une extrême vivacité, quoiqu'il eût été repoussé déjà trois fois. J'envoyai dans celle de la gauche deux compagnies d'Acqui de renfort, et, m'apercevant qu'une colonne considérable se détachait pour envelopper celle de la droite, j'y fis marcher quatre compagnies de grenadiers, commandées par le major baron d'Athenas. Ce renfort arriva à temps et, ayant formé un flanc en dehors et sur la droite de la redoute, il arrêta par un feu très vif l'ennemi qui se disposait à l'environner. Je favorisai cette opération en faisant tirer quelques coups de canon de la batterie de la Chianea, lesquels donnèrent dans le flanc de la colonne et en suspendirent l'impulsion. La redoute et les grenadiers redoublèrent dans ce moment leur force avec de grands cris de : «Vive le Roi», et l'ennemi fut enfin forcé de lâcher prise, après cinq attaques consécutives et meurtrières, laissant les glacis de la redoute couverts de morts et de blessés. On le poursuivit pendant quelque temps et on lui fit, dans cette poursuite, 60 prisonniers dont 16 officiers.

L'ennemi, pendant cette attaque, avait détaché sur sa gauche une division, pour tenir en échec le bataillon des grenadiers de Castelbourg (5e), placé sur les hauteurs de Pietra Degna, et qui pouvait le prendre en flanc. Cependant, ne recevant aucune nouvelle du genéral d'Argenteau et voyant mes troupes de la gauche poussées jusqu'au pied de la Chianea, je fis marcher trois compagnies de grenadiers de Cian et une

compagnie de Stetler, pour donner à l'ennemi de l'inquiétude sur son flanc gauche, et je les fis soutenir immédiatement par le bataillon des grenadiers d'Andermatt. Alors j'envoyai l'ordre aux grenadiers de Varax (4e), aux chasseurs de Saluggia et à Belgiojoso, qui s'étaient repliés, de charger l'ennemi. Cette manœuvre réussit parfaitement. On repoussa les assaillants qui se replièrent à leur tour sur les hauteurs de la Dondella, où ils demeurèrent fermes jusqu'à la nuit.

Sur ma droite, la colonne ennemie fit d'abord beaucoup de progrès. Elle força le rideau de troupes légères qui couvrait la gauche du vallon d'Enfer, rompit la chaîne des postes qui défendaient cette partie et s'éleva sur la crête du mont Grapieul (Grappiolli), entre le vallon d'Enfer et celui qui tend à Casotto ; de là, elle descendait déjà sur le bourg du Pont de Garessio et fusillait dans le défilé. Une division de la même colonne remonta jusqu'au col de Bertolini ; une autre division gagna le Tanaro et tâcha de s'emparer d'une batterie [1] que j'avais placée au bas de Pietra Degna et qui incommodait beaucoup toute cette colonne, l'empêchant surtout de déboucher par le grand chemin d'Intrappa.

Le baron de Balegno de la Légion Légère [2], dont une partie soutenait cette batterie, repoussa l'attaque avec beaucoup de valeur et de succès, et les chasseurs de la Légion Légère, renforcés d'un piquet du régiment de Piémont, sous le commandement du capitaine Bourgois, les prenant en même temps de revers sur la crête de Grapieul, décida la retraite de cette hauteur importante. En même temps, un bataillon d'Asti, qui arrivait de Bagnasco, détacha un corps de volontaires qui, joints à ceux d'Acqui, chasseurs de Nice et chasseurs francs, les repoussa des bois qui pendent sur le Pont de Garessio, où il avait déjà pénétré. Bientôt les Français furent mis en désordre et on les repoussa jusqu'à leur camp de l'Isola Peloza. Ils perdirent considérablement en morts et en blessés dans cette retraite et on leur fit plusieurs prisonniers, dont deux officiers.

Je ne puis que rendre justice aux généraux, aux officiers majors, et particulièrement aux troupes qui m'ont secondé dans cette occasion. Tous ont montré en général une valeur digne des plus grands éloges. S. A. S. M. le prince de Carignan animait tout par sa présence. Les généraux Montafia et de la Chiusa, chacun dans leur département, ont montré autant de présence d'esprit que d'activité, les officiers de mon état-major un zèle infatigable, enfin les troupes une ardeur et une intrépidité dignes des plus grands éloges.

Le lieutenant-colonel marquis Colli, commandant les avant-postes du Saint-Bernard, a eu le bonheur de se distinguer particulièrement, et il a montré, dans cette occasion, à combien juste titre il jouit de l'affection et de l'estime des troupes qu'il commande. Son bataillon de chasseurs, les détachements qui le secondaient dans la redoute et les grenadiers que j'y ai envoyés de renforts, ont seuls tué ou blessé à l'ennemi plus de 500 hommes et ils en ont fait 60 prisonniers, dont quatre capitaines et 12 autres officiers. Plusieurs officiers se sont trouvés aussi dans le nombre des morts.

1. Batterie de la Trinité.
2. 2e bat. du 2e régiment de la Légion légère.

La veille de l'attaque, le même marquis Colli, avec une partie de ses chasseurs, avait fait une expédition très hardie sur le mont Galé, d'où il ramena 42 prisonniers. Je ne puis que recommander particulièrement aux bontés de V. M. un officier qui s'en est rendu aussi digne dans beaucoup d'autres occasions, et à son bataillon, qui a toujours servi d'une manière distinguée, elle pourrait lui donner une marque de sa satisfaction en décorant de l'ordre de Saint-Maurice le plus ancien capitaine du bataillon, qui est le chevalier Maîstre, du régiment de Savoie.

Je dois aussi des éloges aux troupes mêmes qui n'ont pas été en cas de donner et qui ont manifesté la plus louable ardeur, nommément la cavalerie légère impériale et celle de V. M., que j'avais disposées de manière à tomber sur l'ennemi, s'il se hasardait à déboucher dans la plaine.

Le mouvement rétrograde du général d'Argenteau et le silence du général commandant baron de Wins me jette, malgré mon succès du 23, dans un grand embarras. J'ai tout disposé, autant qu'il dépendait de moi, pour assurer ma gauche, qu'on a mis à découvert, et pour préparer un reployement, s'il devient nécessaire. Mais, n'ayant pas perdu jusqu'ici un pouce de terrain, je n'ai pas cru devoir resserrer ma position, avant de recevoir des nouvelles et des ordres du général commandant. J'ai voulu me tenir toujours en mesure de le seconder, s'il se déterminait à quelque coup de vigueur, pour réparer le mal arrivé dans le centre de la ligne.

Au surplus, l'état souffrant des troupes depuis quelques jours a obligé de prendre toutes sortes de mesures forcées, qui ne peuvent pas se prolonger longtemps. Je dois encore à ces mêmes troupes un éloge sur leur admirable patience, la première des vertus militaires après le courage.

Signé : Colli.

Arch. de Breil, pièce nº 286. — **Nº 85** — 25 novembre 1795.

Lettre de S. E. M. le général Wallis au général Colli, sur la retraite de l'armée autrichienne de la Rivière.

S. E. le commandant général baron de Wins s'étant retiré à cause de sa mauvaise santé, m'ayant consigné le commandement de cette armée, m'a chargé de vous en communiquer tous les événements.

Je m'empresse de vous faire savoir que, l'ennemi ayant attaqué, le 23 à l'aube du jour, le général d'Argenteau, et l'ayant obligé de se retirer, la montagne de San Pietro di Monte se trouvant par là en butte à l'ennemi, il eut l'occasion de la tourner et de la prendre en flanc et à revers. En même temps, il attaqua, avec plusieurs colonnes, notre front et les redoutes du Castellaro, situées sous le feu du canon de 36, pendant que huit barques françaises canonnières battaient notre aile gauche, depuis 4 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir.

Malgré que le régiment de Thurn fût pris à dos et culbuté, l'aile droite, de même que les redoutes, firent la défense la plus vigoureuse jusqu'à midi et repoussèrent jusqu'à cinq attaques des plus vives ;

jusqu'à ce qu'enfin les redoutes n° 3 et n° 2 de Castellaro furent forcées et que la troupe ayant tiré toute la munition, fut contrainte de les abandonner. L'ennemi profita de ce moment et envoya quatre fortes colonnes de son aile gauche sur la montagne vers Settepani et Melogno.

N'ayant aucune nouvelle du général d'Argenteau et ignorant s'il avait pris sa retraite vers le poste important de Settepani, par conséquent notre aile droite et notre derrière étant tournés, nous fûmes obligés d'abandonner la position de Loano, que nous avions conservée, avec une très grande perte de l'ennemi, et de nous retirer à la position de Capra Zoppa, Versezzi, Gora et Saint Pantaleon, devant Finale. Cette retraite se fit avec ordre.

Mais à peine l'aile droite arriva à Saint Pantaleon, nous vîmes clairement que l'ennemi, non seulement était maître de Settepani et de Melogno, mais aussi qu'il avait occupé Ca Nova. En conséquence, nous dûmes juger que le général d'Argenteau s'était retiré avec sa troupe vers le Piémont.

L'ennemi avança, avec 4.000 hommes, jusqu'à 100 pas des retranchements de Saint Pantaleon et canonna notre flanc droit avec des pièces de montagne. On prit alors le parti de renvoyer, le matin du 24, l'artillerie et les équipages de Finale, par Feligno et Saint Giacomo, à Malere. Mais, ce chemin unique coupé par l'ennemi, on a dégradé l'artillerie, détaché le reste des chevaux des équipages, avec lesquels on a pris, à 10 heures de nuit, la retraite de Finale, par les montagnes escarpées de Noli, Voze et Spotorno, à Vado et la Madona del Monte ; et, nonobstant la très forte pluie, marché jusqu'à 2 heures d'aujourd'hui, où on croyait, après que les troupes seront reposées, de pouvoir prendre tout de suite une position provisionnellement entre Cadibona, Monte Ajutto, Madona del Monte et Vado,

Mais, en nous appercevant que l'ennemi s'est rendu maître de toutes les hauteurs dominant les Apennins, qu'en outre le pas d'Altare très dangereux et que la communication de la vallée de la Bormida est interceptée, on trouve impossible de se pouvoir soutenir plus de 24 heures dans cette position ; et se sera un grand bonheur si les troupes extrêmement fatiguées pourront se sauver par des sentiers, par Monte Notte et Sassello dans le Piémont.

Je tâcherai, mais je ne peux pas le promettre, de prendre la position d'Acqui, Alexandrie et Tortone, qu'on avait prise l'hiver passé.

Les troupes appartenant à cette armée m'étant très nécessaires, j'espère que vous aurez la bonté de me renvoyer d'abord les troupes que vous et le général Argenteau avez, savoir : l'escadron de houssards, l'escadron de uhlans, deux bataillons de l'archiduc Antoine, deux bataillons Nadasty et deux bataillons de Strassoldo, avec le général Liptain, en leur faisant prendre la marche directe de la route d'Alexandrie.

Tâchez de garnir avec les troupes du Roi la vallée de Bormida, d'Altare jusqu'à Spigno.

WALLIS.

Archives de la Guerre.

N° 86

5 mars 1796.

ARMÉE DES ALPES. — Tableau sommaire de la nouvelle formation des huit demi-brigades dont quatre d'infanterie de bataille, quatre d'infanterie légère, des régiments à cheval, des sapeurs et de l'artillerie, ainsi qu'il a été arrêté pour l'armée des Alpes.

CORPS DE TROUPES			DEMI-BRIGADES	EMPLACEMENT ACTUEL DES NOUVEAUX CORPS		FORCE		EMPLACEMENT des compagnies auxiliaires	OBSERVATIONS
Désignation de l'arme		Numéros des nouveaux corps	Bataillons ou Escadrons qui forment les nouveaux corps en conséquence de la réunion ordonnée	Lieux	Divisions de l'arme dans laquelle ils se trouvent	Effective	Présents sous les armes		
INFANTERIE	DE BATAILLE	16e........	3 Bat. de la 16e........ 1 Bat. de la 170e........ 2 Cies Gren. de la 199e.	Un bat. dans la Haute-Loire, le reste à Lyon.	5e	2.784	2.001	Lyon......	3 Cies de Grenadiers de la 199e, qui est à l'armée d'Italie, sont dans le département de la Haute-Loire. On les réunit, savoir : 2 Cies aux Gren. de la 16e et 1 à ceux de la 60e, conformément à l'arrêté du Directoire.
INFANTERIE	DE BATAILLE	45e........	1er et 2e de la 45e...... 1er et 2e de la 180e.....	Vallée de Barcelonnette, Mont-Lyon et Queyras.	1re	2.427	2.146	Gap.......	
INFANTERIE	DE BATAILLE	46e provre..	3 Bat. de la 146e....... 3 Bat. de la 193e.......	Le mont Bernard, vallée de Tarentaise et de Beaufort,	2e	3.640	2.839	Moustiers..	Il n'y avait à l'armée des Alpes que 8 demi-brigades d'infanterie de bataille sous les numéros compris depuis 1 jusqu'à 100. Le tableau en a ordonné 4 pour l'armée. On a amalgamé la 146e et la 193e sous le n° 46e provisoire.
INFANTERIE	DE BATAILLE	60e........	3 Bat. de la 60e........ 3e Bat. de la 170e...... 1 Cie Gren. de la 199e..	Lyon.	5e	3.179	1.627	Lyon......	Le 3e bat. est dans la Hte-Loire.
INFANTERIE	LÉGÈRE	2e.........	3 Bat. de la 2e Légère.	Chambéry, le Chablais et le Faucigny	3e	2.443	2.082	Chambéry .	
INFANTERIE	LÉGÈRE	6e.........	1er Bat. de la 6e Légère. 8 Bat. de la 201e.......	Le mont Cenis, la vallée de Maurienne.	2e	2.264	2.187	Chambéry .	Comme il n'y avait que le 1er bat. de la 6e demi-brigade légère aux Alpes, on le réunit avec une demi-brigade dont le numéro est au-delà de 100, pour former la 6e demi-brigade, qui suivant le tableau doit être aux Alpes.
INFANTERIE	LÉGÈRE	18e........	3 Bat. de la 18e Légère.	Le mont Cenis. Un bat. à Montélimar.	2e et 4e	1.409	1.213	Chambéry .	La 18e demi-brigade d'infanterie étant bien organisée sous le rapport et la composition du nombre et de l'instruction, elle ne reçoit pas d'amalgame et elle est portée au complet de la force au moyen des officiers et sous-officiers des autres demi-brigades qui se trouvent non employées suivant leur rang.

N° 86 *(suite)*

CORPS DE TROUPES — Désignation de l'arme	CORPS DE TROUPES — Numéros des nouveaux corps	DEMI-BRIGADES — Bataillons ou Escadrons qui forment les nouveaux corps en conséquence de la réunion ordonnée	EMPLACEMENT ACTUEL DES NOUVEAUX CORPS — Lieux	EMPLACEMENT ACTUEL DES NOUVEAUX CORPS — Divisions de l'armée dans laquelle ils se trouvent	FORCE — Effective	FORCE — Présents sous les armes	EMPLACEMENT des Compagnies auxiliaires	OBSERVATIONS
Infanterie légère	20ᵉ	3 Bat. de la 200ᵉ....... 3ᵉ Bat. de la 180ᵉ.......	Mont Genèvre, Briançonnet et vallée de Neuvache.	1ʳᵉ	2.663	2.384	Briançon ..	Il n'y avait pas de 20ᵉ demi-brigade à l'armée des Alpes et le tableau prescrivant que ce numéro doit être formé à cette armée, on a désigné la 200ᵉ demi-brigade et le 3ᵉ bat. de la 180ᵉ, pour former la 20ᵉ demi-brigade d'infanterie légère.
Huit Cⁱᵉˢ d'Artillerie de demi-brigade à 48 h. par compagnie............				»	384	384		
RÉGIMENTS À CHEVAL — Cavalerie	5ᵉ Régᵗ..	3 Escadrons..........	Lyon................	5ᵉ	»	»	»	Ce régiment, qui vient de l'armée d'Italie, étant encore en route, sa force n'est point encore connue.
RÉGIMENTS À CHEVAL — Dragons.	9ᵉ Régᵗ..	4 Escadrons...........	Lyon................	5ᵉ	730	384	»	
RÉGIMENTS À CHEVAL — Dragons.	20ᵉ Régᵗ.	2 Escadrons...........	Bourg...............	5ᵉ	536	369	»	Les deux autres escadrons à Marseille, armée d'Italie.
Sapeurs	Un bataillon fort de..................................			»	1.200	1.076	»	
Artillerie dite de Valenciennes formant le dépot et l'école de Grenoble	500 h. du bat. d'artillerie de volontaires dits de Valenciennes, excédant ceux qui ont servi à compléter les compagnies de canonniers des demi-brigades et celles de l'artillerie de parc......................				500	500	»	
Artillerie de parc	Il doit y avoir un demi-régiment d'artillerie de parc à l'armée des Alpes. Il y existe dans ce moment divers détachements, savoir :		Du 4ᵉ rég. compris l'Etat-Major.... 5 Cⁱᵉˢ Du 1ᵉʳ rég....... 3 » Du 2ᵉ rég....... 1 » Du 3ᵉ rég....... 9 » Du 6ᵉ rég....... 2 »		»	»	»	Il a été demandé au ministre d'envoyer du 4ᵉ régiment d'artillerie le nombre d'hommes nécessaire pour compléter le demi-régiment ordonné pour l'armée des Alpes et de renvoyer à leurs corps respectifs les compagnies ou détachements des autres régiments.

Nota. — D'après les états qui ont servi à ce tableau, on peut estimer 1.000 h. de plus de la réquisition.

Certifié véritable par le Général de division, chef de l'Etat-Major de l'armée des Alpes :
A Chambéry, le 15 ventôse, an IV de la République Française, une et indivisible,
ALEX. BERTHIER.

Archives de la Guerre.
Minute.
Section de la Guerre.

N° 87

28 décembre 1795.

Paris, le 7 nivôse, an IV de la République française une et indivisible.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Au général Schérer, commandant en chef de l'armée d'Italie.

Parmi les mesures que le Directoire vous a prescrites dans sa lettre en date de ce jour, il en est une, citoyen général, sur laquelle il insiste particulièrement : c'est la prise de Savone ; et ce qui le porte à vous enjoindre formellement de vous en rendre maître, c'est la persuasion dans laquelle il est que la possession de cette forteresse, en assurant les derniers succès de l'armée d'Italie et sa position actuelle, la rendra en quelque sorte plus dangereuse et plus menaçante pour les Piémontais.

L'annonce d'une disposition de la part du Roi sarde à traiter de la paix avec la République française, et ce que vous écriviez au Directoire (le 24 frimaire dernier) à ce sujet, a mérité toute son attention et il croit devoir déterminer la conduite qu'il convient de tenir à cet égard.

Il vous annonce donc, citoyen général, que son intention est que, conjointement avec le C. Ritter, commissaire du gouvernement près l'armée que vous commandez, et le C. Villars, envoyé de la République française près celle de Gênes, vous soyez chargé des négociations que le désir de la paix que témoigne le Roi de Sardaigne, semble devoir entraîner nécessairement entre les deux Etats.

Il serait inutile d'insister sur le secret le plus profond, sans lequel toutes les démarches de ce genre manquent le but qu'on se propose ; vous en sentez, comme le Directoire, toute la nécessité, et l'intérêt qu'aurait l'Autriche à connaître nos dispositions, commande le silence et la plus grande circonspection.

Le Directoire doit ici non seulement déclarer quelles sont les intentions de la République française, mais esquisser avec exactitude le tableau des prétentions qu'elle peut former et des demandes que la gloire, son intérêt et ses victoires lui donnent le droit d'établir.

La première question qui se présente est celle de la démarcation des limites futures entre le territoire de la République et celui de Sa Majesté Sarde. Celle que la nature et la Constitution française ont tracée, doit être considérée comme la véritable et la seule qui puisse être adoptée. Elle assure d'ailleurs à la République française la tranquille possession des départements du Mont-Blanc et des Alpes-Maritimes. Dans tous les cas, des commissaires nommés *ad hoc* par les deux gouvernements devront en arrêter les détails à l'amiable ; mais il n'est pas inutile de dire ici que cette ligne de démarcation doit être telle qu'elle présente aux deux Etats une garantie respective pour leur territoire et que, quoiqu'elle doive avoir la crête des Alpes pour principale base, il est nécessaire qu'elle ne présente pas au Roi sarde, par la possession des principaux cols et passages, des moyens de faire une invasion soudaine et imprévue sur le territoire français, qui se trouve en quelque manière plus particulièrement exposé à cette espèce d'attaque, par le peu d'éloignement où est Turin de la chaîne des Alpes.

C'est à cette dernière considération que se lie l'examen des questions suivantes : faut-il, pour la garantie de ses frontières du côté de Alpes,

que la République obtienne et réunisse de nouveau à elle les vallées d'Oulx cédées au Roi sarde par le traité d'Utrecht, et que les forts de Fénestrelles et d'Exilles lui soient remis ? L'intérêt de la France n'est-il pas de reculer ses frontières jusqu'au pas de Suze, en obtenant la place de la Brunette comme garantie des passages qui débouchent de notre territoire dans cette partie ? La solution de ces questions appartiendra particulièrement aux négociations dénommées dans la présente, sauf approbation et ratification. Le Directoire exécutif croit devoir se borner à annoncer que l'intention de la République ne peut être de mettre le Roi sarde dans une position tellement pénible qu'elle puisse altérer la durée de la paix qu'il est question d'établir ; et, en déterminant les limites entre les deux Etats, le désir du Directoire est principalement qu'on consulte d'une manière particulière ce qui a été dit dans le paragraphe précédent sur la ligne de démarcation à établir et à poser sur la crête des Alpes.

Quant à la principauté d'Oneille et au pays de Loano, leur restitution à Sa Majesté Sarde doit être considérée comme un avantage tellement majeur que la République lui fait, qu'elle ne doit s'opérer qu'autant que ce Prince se relâcherait absolument sur les prétentions qu'il pourrait former à d'autres égards, et elle doit entraîner sa renonciation formelle à tous les prétendus droits qu'il croirait avoir sur la ci-devant Savoye, le ci-devant comté de Nice, etc., etc. Le Directoire croit devoir représenter aux dépositaires de sa confiance, qu'il importe que cette restitution puisse être considérée par le Roi de Sardaigne comme un des principaux gages de la paix et de l'alliance que la France est disposée à contracter avec lui.

Le Directoire n'insistera que faiblement sur la cession à faire à la République de l'île de Sardaigne. Il se bornera à demander qu'on mette la France en possession des îles de San Pietro, San Antiocho et autres, situées à l'extrémité de la pointe méridionale de l'île de Sardaigne. Sa Majesté Sarde ne pourra considérer cette possession comme un pied-à-terre menaçant qui nous servirait par la suite à faire la conquête de la Sardaigne, puisque nous renoncerions dès ce moment à nous emparer de cette île. Mais elle l'envisagera sous son vrai point de vue et comme un moyen de garantie de notre commerce dans la Méditerranée et avec la côte d'Afrique et même comme une protection pour la Sardaigne, à la tranquillité de laquelle la République française aurait intérêt de contribuer par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Le Directoire désire que les négociations amènent l'obtention de cet article sur lequel il insiste avec force.

Le Directoire exécutif vient d'indiquer les principales conditions sur lesquelles il croit devoir fonder l'établissement d'une paix solide et d'une alliance durable avec la Cour de Turin. Il doit actuellement traîter de celle qui peut seule conduire à atteindre ce but : c'est l'expulsion totale de la Maison d'Autriche hors de l'Italie.

On sent tout ce que cette expulsion présente de dédommagement à Sa Majesté Sarde pour les parties de territoire qu'elle a pu perdre depuis le commencement de la guerre actuelle, et il serait superflu de s'étendre sur tout ce qu'elle offre d'avantages à sa Maison, à l'amélioration de la situation de ses Etats, de ses rapports et de sa considération politiques, non seulement en Italie, mais même en Europe.

La position de nos armées victorieuses nous assure les moyens d'opérer cette expulsion en une seule campagne, en rejetant les Autrichiens derrière les montagnes du Tyrol. Le Directoire vous autorise, citoyen général, conjointement avec les citoyens Ritter et Villars, non seulement à écouter toutes propositions à ce sujet de la part de la Cour de Sardaigne, mais même à les provoquer directement, soit auprès de l'envoyé sarde à Gênes, soit par l'envoi d'un agent à Turin. Les deux Etats pourraient donc arrêter dès à présent la conclusion de la paix, aux conditions indiquées par le Directoire exécutif, ainsi que celle d'une alliance offensive et défensive.

Pour en assurer la garantie, Sa Majesté Sarde s'engagerait, d'une part envers la République, à permettre que l'armée française mît, pendant tout le temps de la guerre, des garnisons dans Ceva, Coni, Alexandrie et même Suze, et qu'elle conservât la ville et principauté d'Oneille et le pays de Loano, aussi pendant la guerre ; et de l'autre, la France assurerait au Roi de Sardaigne la remise du Milanais et de tous les Etats autrichiens en Italie, avec le titre de Roi de Lombardie, immédiatement après leur conquête, à laquelle les armées des deux Etats contribueraient simultanément et dès le commencement de la prochaine campagne.

Afin d'en assurer le succès, la Cour de Turin s'obligerait à fournir à l'armée française les transports et subsistances nécessaires à une armée de 50,000 hommes et à pourvoir aux besoins de ses hôpitaux, moyennant quoi aucune contribution, ni taxe de guerre ne seraient levées au profit de l'armée de la République ou par elle, dans les pays conquis.

Il serait même utile d'arrêter dès à présent les bases d'un plan de campagne convenable pour la conquête du Milanais, etc., et le Directoire vous confie spécialement, citoyen général, le soin de cette partie des conventions à établir.

Telles sont les bases sur lesquelles il est instant d'établir une paix désirable et une alliance offensive et défensive avec le Roi de Sardaigne, et d'après lesquelles il convient de provoquer sans délai une explication de la part de ce Prince.

Il doit sentir de quelle importance il est pour lui de les adopter et on peut d'avance lui faire envisager quelles seraient les conséquences de sa non-acceptation et ce que pourraient produire les entreprises des mécontents dont fourmillent ses Etats, si elles étaient appuyées par les armes victorieuses de la République française.

Jusqu'à ce que les intentions de la Cour de Turin vous soient bien connues, citoyen général, le Directoire croit convenable que vous encouragiez les patriotes de Piémont, qui vous ont fait des propositions, et vous vous déterminerez à les adopter définitivement, dans le cas d'un refus formel de Sa Majesté Sarde de traiter avec la France et de se détacher de la coalition pour joindre ses armes aux nôtres contre notre ennemi commun, l'Autriche.

Le Directoire vous invite à faire part du contenu de la présente aux citoyens Ritter et Villars, et à l'informer exactement des mesures que vous adopterez de concert. Ci-joint quelques notes intéressantes que le Directoire a cru devoir vous adresser.

Rewbell. — L. M. Reveillère-Lepeaux. — Carnot. — P. Barras. — Le Tourneur.

Archives de la Guerre. N° 88 4 février 1796.

Au quartier général de Nice, le 15 pluviôse
de l'an IV de la République française.

Le général en chef de l'armée d'Italie aux Citoyens membres du directoire exécutif.

Citoyens directeurs,

J'ai reçu votre lettre en date du 2 pluviôse, et j'y vois que, malgré le dénuement absolu où nous sommes de toute espèce de moyens, votre intention est d'ouvrir la campagne dans le Piémont dès le commencement de ventôse.

Je ferai, en ce qui me concerne, tous les préparatifs pour satisfaire à vos vues. Malheureusement, tous ces préparatifs se borneront à organiser 19 à 20 mille hommes d'infanterie, qui est tout ce que j'ai de disponible, et à leur dire : *Marchez*. Ils auront pour toute ressource leurs baïonnettes et leur courage. Le mémoire ci-joint, que je vous prie instamment de prendre en considération, vous donnera des éclaircissements sur notre situation, et vous jugerez d'après cela ce qu'il est humainement possible d'exécuter.

Quant à moi, je vous conjure, je vous supplie, d'envoyer ici un général qui ait plus de ressources et d'habileté que moi. Car j'avoue que je suis incapable de me charger, dans cette circonstance, du fardeau du commandement.

Par ma lettre du 5 pluviôse, je vous avais demandé un aide ; à présent je vous demande, comme une grâce spéciale, de m'envoyer un successeur. Ma santé est délabrée par les fatigues du corps et les peines de l'esprit, et mes moyens moraux et physiques sont trop au-dessous de la besogne que vous exigez de moi.

Si, pendant cette guerre, j'ai rendu quelques services à la République, je demande, avec la dernière instance, à l'âge de 50 ans, que j'ai bientôt atteint, la liberté de me retirer dans ma chaumière. Là, dans une honorable pauvreté, j'apprendrai à mes enfants à adorer la République et mes vœux les plus ardents seront constamment pour sa prospérité.

Salut et fraternité.

SCHÉRER.

P. S. — Un orage effrayant, qui a duré dix jours consécutifs, vient de rompre tous nos ponts, dans le département du Var et dans la Rivière. Les communications ont été interrompues. Cela va encore retarder l'organisation de l'armée.

SCHÉRER.

N° 88 *(suite)* 3 février, 1796.

MÉMOIRE AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Sur l'hypothèse d'une ouverture de campagne dons les premiers jours de ventôse.

Les avantages immenses, qui résulteraient d'ouvrir la campagne en Piémont dans les premiers jours de ventôse, n'ont point échappé à la pénétration du Directoire. Les opérations de guerre qui seraient la suite d'un début pareil, s'il était heureux, sont dignes du génie qui enfanta la Liberté sur le sol de la France et qui la soutint contre les attaques universelles de l'Europe. Mais, en fait d'opérations de guerre, la volonté ne suffit pas ; le courage indomptable des Républicains peut surmonter bien des obstacles ; mais il en est que toute la bravoure et les forces humaines ne peuvent vaincre, parce que les forces de l'homme ont des bornes, au-delà desquelles le général le plus déterminé ne peut s'élever qu'avec la conviction intime de la ruine totale des hommes et des choses.

Le Directoire, en ordonnant que la campagne s'ouvre en Piémont dans les premiers jours de ventôse, a dû calculer sur une force de l'armée active, qui n'existe pas dans les proportions dont il s'est formé l'idée. Le Directoire a encore dû prendre pour base un matériel quelconque attaché à l'armée ; or, ce matériel, si nécessaire et si essentiel, manque presque en totalité ; j'affirme un fait affligeant, mais de la plus exacte vérité, et il doit croire que je ne pourrais, ni n'oserais lui en imposer. Ma lettre du 5 pluviôse démontre jusqu'à l'évidence cet état de choses.

Force de l'armée active. — Toute l'infanterie de l'armée d'Italie disponible consiste en 34.000 hommes d'infanterie, répandus depuis Entrevaux jusqu'à Savone. 6.000 hommes sont cantonnés dans les montagnes depuis Entrevaux jusque et compris le col de Tende ; 6.000 hommes sont chargés de la défense d'Ormea et de garder les débouchés du Tanaro ; 7.000 hommes garnissent et défendent les débouchés de la Bormida et sont chargés de la défense de Spinarda et la Sotta ; et 8.000 hommes couvrent Finale et défendent les points importants de Saint-Jacques, Melogno et Settepani ; 7.000 hommes couvrent Savone et garnissent les hauteurs et les cols qui débouchent sur Cairo et sur Acqui.

Je ne compte point, à l'armée active, pour disponibles, 12.000 hommes d'infanterie qui maintiennent l'ordre dans Avignon, Marseille, Toulon, et garnissent la côte jusqu'à Nice, puisqu'ils y sont nécessaires et que les arrêtés des commissaires du Gouvernement m'interdisent la faculté d'en rien distraire. Nos établissements de Nice, d'Oneille, de Loano et toute la côte, sont gardés par environ 4.000 hommes, dont il est impossible de rien distraire.

Toute la cavalerie de l'armée, consistant en ce moment en 1856 chevaux, est cantonnée sur les bords du Rhône et dans le département du Gard, où même, depuis quatre mois, elle est réduite à demi-ration, quelquefois sans avoine ; c'est-à-dire que cette cavalerie est à 100 lieues des points où elle devrait agir, si toutefois, dans son état de faiblesse actuel, il lui était possible de le faire.

Trois compagnies d'artillerie légère se trouvent près du Pont-Saint-Esprit, fatiguées, comme la cavalerie, de la pénurie de fourrages. Si l'on accorde les deux compagnies d'artillerie légère de l'armée des Pyrénées, elles se trouvent à Toulouse, c'est-à-dire à 160 lieues du point d'où il faudrait partir pour commencer la campagne.

D'après le tableau de la situation et de l'emplacement de l'armée, il est évident que celle d'Italie ne peut compter que sur 34.000 hommes d'infanterie agissante. En voici la répartition d'après les bases les plus modérées.

D'Entrevaux jusqu'au col de Tende inclusivement, il y a 30 lieues de terrain et plus de 10 débouchés par lesquels un ennemi audacieux peut pénétrer. On ne peut y laisser moins de 6.000 hommes, pour arrêter les premiers efforts d'un ennemi qui chercherait seulement à faire une diversion, dans le département des Alpes-Maritimes ou celui du Var.

Comme les débouchés du Tanaro et de la Bormida ne sont point praticables, à la fin de pluviôse, à un corps de troupes qui voudrait se porter en Piémont, il faudrait laisser 5.000 de ces 13.000 hommes destinés à la garde des débouchés importants.

Melogno, Settepani, Saint-Jacques et nos établissements de Finale exigent qu'on laisse pour, garder les points essentiels, au moins 2.500 hommes ; Savone, le débouché de Cadibona et celui qui vient de Sassello, demandent 1.500 hommes au moins.

Il faut encore observer que le calcul des forces nécessaires à la garde de ces différents points, n'est que dans l'hypothèse que l'ennemi, occupé à résister au corps qui pénétrerait en Piémont par le chemin de Savone, ne ferait que peu ou point d'efforts pour s'emparer des débouchés du Tanaro et de la Bormida. Cependant, en fait de guerre, il est dangereux de compter sur l'ineptie ou sur les fautes de son ennemi, et il est naturel ici de faire la supposition que, si l'ennemi voit filer la majeure partie des troupes de l'armée sur Savone et s'aperçoit que nous dégarnissons Ormea et la gorge du Tanaro, il essayerait de se porter en force sur ces points trop dégarnis, et parviendrait, après un léger combat, à s'emparer, derrière l'armée, de la ligne de défense que nous avons occupée jusqu'à la bataille du 2 frimaire. Alors notre communication avec Nice serait coupée ; je dis plus, la seule démonstration de l'ennemi sur cette partie forcerait l'armée à rétrograder pour ne pas voir sa communication avec Nice interceptée.

On admettra cependant, pour le moment, que l'ennemi ne soit, ni assez savant, ni assez audacieux pour tenter une pareille entreprise, qui serait cependant celle qui lui conviendrait le mieux. D'après le calcul des forces qu'il faudrait laisser sur les points indiqués, l'on voit qu'il ne resterait à l'armée agissante que 19,000 hommes, nombre que le Directoire jugera évidemment insuffisant pour les opérations de campagne qu'il projette à l'époque indiquée. Si l'on ajoute à cela que ces 19,000 hommes seront, comme on le prouvera plus bas, sans *cavalerie,* sans *artillerie,* sans *vivres,* sans *transports,* sans *équipages de pont,* sans *effets de campement,* sans *ambulances,* il jugera sans doute du peu de probabilité qu'un corps de pareille force puisse s'avancer dans le Piémont, s'y soutenir ou y faire des conquêtes.

Dans deux fois 24 heures de temps, l'armée piémontaise peut se rassembler dans le camp retranché de Ceva, au nombre de 24,000 hommes au moins d'infanterie et 4.000 hommes de cavalerie. Dans quatre ou cinq jours de marche, 10,000 Autrichiens peuvent venir occuper les hauteurs de Cairo, Cosseria et Montezemo, et il ne faut pas se flatter que, si la campagne s'ouvre au premier ventôse, il soit possible de cacher à l'ennemi notre dessein de l'attaquer, ni de deviner le point sur lequel nous voulons diriger nos forces. La vallée d'Oneille, le pays neutre de Gênes fournissent à nos ennemis tous les espions nécessaires. Les mouvements et la direction que prendront les troupes leur indiqueront du reste les points que nous voudrons frapper. Ils pourraient par conséquent rassembler leurs forces et nous attendre dans des points préparés à l'avance. Ils le pourraient avec d'autant plus de facilité que, ne pouvant, à l'ouverture de la campagne, déboucher sur eux, ni par le col de Tende, ni par la vallée du Tanaro et de la Bormida, et n'ayant que le seul débouché de Savone pour arriver à eux, ils seraient toujours les maîtres de rassembler leurs forces là où ils le jugeraient convenable.

L'on ne parle point ici du corps de troupes qui devrait se porter sur Gavi par le chemin de la Bouquetta ; car alors à quoi se réduirait le corps principal de l'armée ?

Après avoir déduit, d'une manière claire et précise, le personnel de l'armée, il est important de jeter un coup d'œil sur le matériel, et c'est ici où toutes les combinaisons humaines ne peuvent rien produire, parce que tout est à créer.

Transports. — C'est en vain que l'on voudrait faire mouvoir le plus petit corps de troupes sans transports. La plus faible armée ne peut faire qu'une marche ou deux en avant, sans ce secours. Elle est forcée de s'arrêter, même après une victoire. Or le Directoire ne peut ignorer qu'il n'existe plus de transport à cette armée, que ce service, depuis plus de six mois, est en entier paralysé dans toutes ses branches, que toute l'armée depuis les bords du Var jusqu'à Savone, n'est alimentée que par des mulets pris à loyer, qu'il faut payer chèrement, qui manquent même très fréquemment par le défaut de numéraire.

Les transports ont trois services particuliers, très distincts : celui de l'artillerie, celui des vivres et fourrages et celui des ambulances. D'Avignon jusqu'à Savone, c'est-à-dire dans un espace de plus de 100 lieues, il n'y a pas 1,000 mulets ou chevaux en état de servir. Si l'armée d'Italie était portée à 70,000 hommes effectifs, comme le veut l'arrêté du Directoire, l'artillerie de campagne et de siège, les équipages des ponts, demanderaient un nombre de 12,000 chevaux ou mulets, les vivres, fourrages, l'ambulance et les effets militaires en demandent aussi 12,000. En réduisant l'artillerie et l'équipage des ponts à 8,000 et le reste du service des transports à 8,000, il faudrait 16,000 chevaux ou mulets à l'armée d'Italie. Tous les services prétendent même que ce nombre serait évidemment insuffisant. Mais, en le réduisant à 16,000, qu'on compare ce qu'il nous faut à ce qui existe dans l'armée d'Italie, disséminée sur une surface de 100 lieues.

Les transports sont les jambes d'une armée. Sans elles une armée, même victorieuse, est forcée de s'arrêter au milieu de ses triomphes. C'est ce qui est arrivé après la bataille du 2 frimaire. Si, au lieu

d'environ une cinquantaine de mulets appartenant à la République pour les vivres et l'ambulance, l'armée avait eu la sixième partie des transports qui lui étaient nécessaires, l'armée piémontaise eût été en entier culbutée dans le Tanaro, et Ceva était pris le lendemain. Ce fait est trop notoire pour qu'il puisse être contesté.

Magasins, vivres pain, vivres viande, fourrages. — Mais ce serait en vain que le Directoire épuiserait ses ressources pour renforcer l'armée d'Italie en hommes et chevaux, si l'on ne prépare à l'avance des magasins de toute espèce pour nourrir l'un et l'autre. L'armée d'Italie n'est fournie que de bled ou farine pour environ 40 jours. Il est clair que, si sa force augmente, elle le sera pour moins de temps.

La viande ne se distribue à toute l'armée que de trois jours l'un, et encore le service, diminué de deux tiers, tombe en ruine, car il doit plus de 800.000 francs en numéraire, et les entrepreneurs ne veulent plus fournir.

Il n'existe pas de légumes, d'huile, de vin, d'eau-de-vie, pour 30 jours, même en disposant de tous les approvisionnements de siège, si les distributions s'en faisaient conformément à la loi dans toute l'armée. Mais la pénurie de ces objets, qui frappe directement sur le soldat et l'officier, n'est rien en comparaison de celle des fourrages. L'officier et le soldat, nus et mourant de faim, peuvent, par un principe de patriotisme, supporter les privations les plus cruelles ; mais les chevaux d'une armée doivent être nourris, si l'on en veut tirer du service, et, si la base d'une armée est l'estomac, les premiers soins du Ministre doivent se porter vers cette partie essentielle de l'administration des armées.

Depuis six mois, les chevaux et mulets sont réduits à cinq ou sept livres de foin ; aussi meurent-ils par milliers. La cavalerie a perdu la moitié de ses chevaux, et les transports les sept dixièmes. Le Ministre annonce par sa lettre que les différentes entreprises pour tous les services ne pourront entrer en exercice qu'au commencement de ventôse. Comment serait-il possible que la campagne s'ouvrît à la fin de pluviôse, avant même l'arrivée des hommes destinés à réorganiser tous les genres de service qui sont absolument nuls dans cette armée ? C'est en vain qu'on se flatte que les pays ennemis fourniront des subsistances et transports à une armée victorieuse. Sans doute, si une armée de 70,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, pénétrait à la fois dans le Piémont, embrassait un grand espace de terrain, sans doute cette armée, chassant devant elle son ennemi disséminé sur plusieurs points, tirerait parti des subsistances et des transports qu'elle forcerait son ennemi de lui abandonner. Mais comment l'espérer avec un faible corps d'armée, dénué d'artillerie et de cavalerie ? N'est-il pas évident que, sans livrer de combats, un ennemi supérieur en force, peut lui couper les vivres en saisissant à propos les points principaux, l'entourer, lui couper ses communications, s'il ose s'avancer dans le pays ? C'est ici où l'axiome de guerre est dans toute sa force : *plus vous aurez de troupes et plus il vous sera facile de les nourir.* Mais encore faut-il que ces troupes et ces renforts trouvent de quoi subsister dans leur propre territoire jusqu'au moment au moins où l'armée entière, s'ébranlant de plusieurs points, fond sur l'ennemi, le détruit, le chasse, et le

force de lui abandonner une grande étendue de pays, capable de pourvoir à sa subsistance.

Les magasins du Roi de Sardaigne et des Autrichiens, sont la plupart situés au-delà du Pô, ou dans les places fortes. Les magasins établis en deçà sont alimentés journellement par ceux placés en arrière. La ressource de ces magasins manquerait donc à une armée victorieuse, quand même l'ennemi, en se retirant, n'y mettrait pas le feu.

Il reste les ressources propres du pays conquis. Mais 19,000 hommes ne peuvent embrasser beaucoup de terrain. Par conséquent, les subsistances et les transports seront rares ; il faudra vexer l'habitant, la bonne volonté de quelques patriotes piémontais, répandus sur toute la surface du Piémont, ne produira rien, ou presque rien. Les patriotes piémontais, disséminés sur une grande étendue de terrain, sans énergie, sans union, sans chefs surtout, ne remueront pas. Les promesses, faites il y a deux mois, ne se réalisent pas, même pour les secours de vivres et d'argent. Tout ce qui est porté pour la Révolution française, est, comme le reste des Piémontais, lâche et mou. Des succès, même au commencement d'une campagne, ne les tireront pas de leur lâche apathie. Ces patriotes désirent bien profiter de la présence des armées françaises pour secouer le joug ; mais il ne faut compter sur quelque insurrection que lorsque l'armée sera à portée de bombarder Turin.

Cavalerie. — Le ministre annonce 2,000 chevaux de remonte pour la cavalerie de cette armée qui, sans ce secours, ne peut absolument entrer en campagne. Cette remonte n'arrivera que dans le mois de ventôse. Il faudra l'équiper, la dresser au moins de manière à ce que les chevaux puissent entrer dans les rangs. Cette cavalerie ne pourra donc servir à la fin de pluviôse. Mais, fût-elle en état dès cet instant-ci d'entrer en campagne, ce qu'elle est loin d'être, le chemin du bord du Rhône jusqu'à Savone serait pour cette cavalerie les déserts brûlants de l'Arabie. Il n'y a de magasins de fourrages établis nulle part, et ce serait inutilement joncher la route de cadavres de chevaux que de les faire arriver dans ce moment-ci à l'armée active. Cette objection répond à tout.

Effet d'habillement et de campement. — Les troupes de l'armée d'Italie ont des habits, mais il n'en existe tout au plus que pour le nombre actuel des troupes qui forment cette armée. S'il arrive des renforts, on en manquera. Dans ce moment-ci même, la moitié de l'armée est sans chemises, souliers, culottes et vestes. N'est-il pas impossible d'entrer en campagne dans un dénuement pareil ?

Je ne parle pas des effets de campement, qui n'existent pas. Au surplus, quand il y en aurait, il n'y a pas un seul cheval de peloton pour les porter.

Organisation de l'armée. — Des officiers généraux des trois armes sont occupés dans ce moment-ci à organiser l'armée d'après l'arrêté du Directoire. Ce travail ne pourra être fini tout au plus que dans le commencement de ventôse, vu l'immense étendue de terrain que ces généraux ont à parcourir, et le Directoire considérera sans doute qu'il est impossible de mettre des troupes en mouvement, tandis que cette mesure s'exécute.

Il est une autre réflexion de la dernière importance qu'il faut prendre en considération. C'est que, si le début de la campagne est malheureux, la campagne entière est perdue. Tous les maux ensemble fonderont sur l'armée qui n'aura eu le temps, ni de s'organiser, ni de se renforcer en tous genres. Quatre victoires achetées par beaucoup de sang, ne mèneront qu'à des résultats médiocres et ne finiront pas cette guerre ; au lieu que, si l'armée renforcée, convenablement outillée, comme il convient, gagne une bataille pour début de sa campagne, elle peut prétendre à tout.

En accélérant l'organisation de l'armée et les renforts qui doivent lui arriver en tous genres, après avoir mis ordre aux administrations, il serait encore possible de prévenir l'ennemi qui, quoi qu'on en dise, ne sera pas sitôt prêt. Mais il faut y mettre la plus grande célérité. Alors, l'armée étant prête à entrer en campagne, il faudrait rassembler 20,000 hommes d'infanterie, 3,000 hommes de cavalerie et deux compagnies d'artillerie légère, qui déboucheraient du col de Tende.

20,000 hommes d'infanterie, 1,000 chevaux, une compagnie d'artillerie légère déboucheraient par le Tanaro et la Bormida, en même temps que 15 à 20,000 hommes, infanterie et cavalerie, se porteraient de Savone et de Saint-Jacques, sur Altare et Cairo.

Si les Piémontais occupent un camp sous Coni ou Morozzo, les troupes du col de Tende iraient les y attaquer, et, après avoir battu l'ennemi, marcheraient sur Mondovi et Ceva, en laissant un corps d'observation devant Coni. En même temps, les troupes débouchant du Tanaro, de la Bormida, de Finale et Savone, se porteraient en quatre colonnes sur le camp retranché de Ceva. Si les Autrichiens avaient dépassé Acqui et étaient réunis aux Piémontais aux environs de Ceva, on les y attaquerait. S'ils étaient séparés, un corps de 10 à 12,000 hommes les tiendrait en échec, et le reste de l'armée, marchant droit sur Ceva, y attaquerait les ennemis dans leur camp retranché.

L'ennemi chassé du camp retranché, Ceva tombe, sans tirer peut-être un seul coup de canon. On détacherait à la poursuite de l'armée piémontaise un corps de troupes qui la forcerait à se réfugier de l'autre côté du Pô. Le reste de l'armée, se réunissant au corps de troupes placé en face des Autrichiens, les attaquerait ensuite et les mènerait tambour battant, sans s'arrêter. Il est même à présumer qu'ils ne se croiraient pas en sûreté sous les forteresses d'Alexandrie et de Tortone.

Si l'armée piémontaise est battue à Ceva, les Autrichiens n'attendront peut-être pas le combat et se retireront de suite dans le Milanais. Si la bataille se donne aux Autrichiens et Sardes réunis, c'est encore mieux.

Ce plan de campagne présente de grands avantages. L'armée, étant en force, peut profiter de ses premiers succès. L'ennemi est obligé de se disséminer ; car il saura qu'on peut déboucher par le col de Tende, les vallées du Tanaro, de la Bormida, Finale et Savone. Il voudra faire face à tout. S'il se tient coi dans son camp de Ceva, une seule marche collatérale, réunit les quatre colonnes et peut les porter le lendemain à l'attaque du camp de Ceva, tandis que le corps descendu du col de Tende vient s'emparer de Mondovi et menace de lui couper la retraite. Ce n'est pas de vaincre l'ennemi qu'il est difficile à des Français ; c'est

de pouvoir arriver à lui, sans courir risque de périr de faim et de misère.

On peut espérer qu'une armée disponible de 60,000 hommes d'infanterie et de 5 à 6,000 chevaux sera en état d'exécuter ce projet. Toute la rive droite du Pô sera à nous, à l'exception d'Alexandrie et de Tortone. Alors il faudra considérer s'il convient à l'armée de se porter sur ces forteresses ou de marcher droit à Turin. Ce dernier parti semble bien le meilleur, et l'on pense qu'il ne faudrait pas balancer à l'adopter.

Pendant ce temps, l'armée des Alpes pourrait agir de son côté, seconder nos efforts et opérer une puissante diversion en notre faveur ; au lieu qu'en attaquant à la fin de pluviôse, elle est nulle pour nous. L'ennemi peut impunément se dégarnir vis-à-vis d'elle, et il est impossible de ne pas voir que, si l'on marchait, au commencement de ventôse à l'ennemi, nous nous ôterions, à cette époque, la ressource d'une armée entière qui, plus tard, peut et doit retenir une partie des forces de l'ennemi que nous aurions à combattre.

Voilà une partie des réflexions qu'a fait naître le projet d'entrer en campagne de si bonne heure. On espère que le Directoire les accueillera avec bonté. Elles sont dictées par le désir le plus ardent de voir prospérer les armées de la République.

Fait au quartier général de Nice, le 14 pluviòse, an IV de la République.

Le général en chef de l'armée d'Italie,
SCHÉRER.

Archives de la Guerre. N° 89 18 mars, 1796.
Lettre de Schérer au Directoire

Copie de la lettre du Général en chef Schérer au Commissaire du gouvernement Saliceti, en date de Nice le 28 ventôse, l'an IV de la République une et indivisible.

En réponse à vos trois lettres du 24 ventôse, je vous dirai, citoyen commissaire, qu'il est vrai que le Directoire a manifesté ses intentions relativement à l'occupation de *Gavi*. Il m'enjoignait même de m'emparer de *Tortone*. Mais vous concevez sans doute que l'exécution de cet ordre est toujours subordonnée à sa possibilité. Je sens, comme vous, les avantages d'être maître de *Gavi*, puisque par là nous tenons Gênes en bride et que nous aidons à nos amis dans ces pays-là à forcer les Génois à nous prêter les sommes nécessaires. Mais, en ma qualité de général en chef d'une armée dont je connais la position et les forces, je ne croirais pas l'expédition de *Gavi* praticable, si le rapport que vous m'avez fait faire par l'adjudant général Franseschi, ne m'assurait que nous n'avons besoin que de nous présenter devant *Gavi* pour que cette place nous soit rendue, et que vous vous faites fort de procurer aux 6,000 hommes qui vont marcher sur cette place les objets nécessaires à leur subsistance, leurs transports et leur ambulance. Je vous préviens même que, s'il fallait le moindre appareil d'un siège, à moins que vous ne me fournissiez les mulets nécessaires à son transport, je ne serais pas en état de diriger sur *Gavi* une seule bouche à feu propre à en faire le siège, puisque, ce que toutes les divisions de droite ont de

mulets disponibles a été employé pour les six pièces de campagne que mène avec lui ce corps de 6,000 hommes.

Mais tous ces inconvénients ne sont rien en comparaison de celui de prolonger ma ligne à une distance aussi éloignée que l'est Gavi, distance qui m'affaiblit sur tout le front de ma ligne et qui me met dans l'impossibilité de résister à une attaque vigoureuse de l'ennemi sur chacun de ses points. Je suis donc forcé de vous prévenir que, si le corps de 6,000 hommes, que je vais diriger sur *Gavi* n'est pas maître de cette place dans deux fois 24 heures, il ne faut pas espérer de s'en rendre maître avec un aussi faible corps de troupes que celui-là, et surtout sans artillerie de siège ; je vous observe encore que la marche de ce corps doit être très rapide pour empêcher que les Autrichiens et les Piémontais, qui sont au nombre de 12,000 hommes au moins dans les environs d'Alexandrie et de Tortone, ne le préviennent et ne rendent la prise de cette place impossible. Vous sentez également que si, par la connivence des Génois ou autrement, cette place n'est pas rendue dans deux fois 24 heures, les ennemis peuvent rassembler très promptement un nombre de troupes très supérieur, capable d'écraser ce corps de 6,000 hommes détaché de l'armée.

Je suis bien fort de votre avis et pense qu'il faut se servir de la présence de ce corps pour ramasser toutes les bêtes à cornes qui se trouvent dans les fiefs impériaux.

Si nous parvenons à nous rendre maîtres de *Gavi*, il faut approvisionner cette place, au moins pour trois mois, en munitions de guerre et de bouche, y laisser une garnison de 15 à 18,000 hommes ; tout le reste du corps se repliera sur la *Boquetta* ou autres lieux, suivant les circonstances, pour se lier davantage avec l'armée.

La lettre que je vous ai écrite hier m'avait fait pressentir votre besoin en troupes. J'avais, en conséquence, déjà donné l'ordre au général Masséna de faire filer 3,000 hommes de l'avant-garde sur Voltri, et j'en tirais autant de la première division du corps de bataille pour renforcer la position du général Masséna.

Je souhaite que les motifs que j'allègue relativement au mouvement à faire sur *Gavi*, vous prouvent la nécessité de ne faire de cette expédition qu'un coup de main. Car, s'il fallait aller sérieusement et avec tout l'attirail nécessaire, vous savez aussi bien que moi que nous ne serions pas en mesure.

Je vois bien que les ordres du Directoire et que son intention sont de porter la guerre dans l'Alexandrin et le Tortonais. Mais mes faibles lumières et ma conscience m'obligent de vous dire qu'il faudrait, pour réussir, selon moi, une augmentation de 25,000 hommes à cette armée ; car, en se prolongeant sur l'Alexandrin, il nous faudra des troupes pour garder les débouchés depuis *Démont* jusqu'à *Saint-Jacques*, sans quoi, notre communication, excessivement étendue et déjà très difficile en elle-même, pourrait, à chaque instant, être coupée d'avec l'intérieur de la France. Au reste, je suis averti que mon successeur doit incessamment arriver. Je sais que le mouvement que nous faisons sur *Gavi* entre dans ses vues, ainsi que dans celles du Directoire. Il trouvera en arrivant la besogne commencée, je l'espère, et pourra donner une suite plus sérieuse à ce commencement d'opération de campagne. Vous trouverez ci-joint copie de l'instruction que

j'envoie au général Masséna. Je vous prie de vouloir mettre à sa disposition 2,000 livres en numéraire, tant pour les frais des courriers extraordinaires que je lui recommande de m'envoyer, que pour ceux d'espionnage.

Salut et fraternité : *Signé* : Schérer.

Pour copie conforme :

Le général en chef de l'armée d'Italie,
Schérer.

Copie de l'instruction donnée par le général en chef de l'armée d'Italie au général divisionnaire Masséna.

Nice, le 28 ventôse, 4e année républicaine.

Les ennemis ayant demandé la forteresse de *Gavi* aux Génois, il est de l'intérêt de la République d'empêcher cette prise de possession par toutes sortes de moyens. Les rapports que m'envoie le commissaire du gouvernement Saliceti, m'annonçant que la place de *Gavi* pourra nous être remise à la simple apparition d'un corps de troupes, j'ai consenti, sur la proposition du commissaire du gouvernement Saliceti, que le corps de 6,000 hommes destinés pour *Saint-Pierre-d'Arène*, se portât rapidement sur cette place. En conséquence, voici les dispositions que je crois convenable de faire :

Vous donnerez au général Laharpe un second général de brigade.

A la première réquisition du commissaire Saliceti, le corps de 6,000 hommes, commandé par le général divisionnaire Laharpe et deux généraux de brigade, se portera, dans une marche de Savone à *Voltri*, le lendemain de Voltri à *Saint-Pierre-d'Arène*, le 3e jour à la *Boquetta* ou lieu environnant, le 4e jour à *Gavi*, où il prendra une position en avant de cette place, propre à arrêter les ennemis qui pourraient venir d'Alexandrie ou de Tortone.

Le général Laharpe, aussitôt après son arrivée, sommera le gouverneur de la place de permettre d'y établir une garnison française qui conjointement ou sans les Génois, sera chargée de la défendre contre nos ennemis pour la conserver à la République de Gênes et la lui remettre à la paix, ou plus tôt s'il y a lieu.Le général Laharpe recevra sur cette sommation une instruction du commissaire Saliceti.

Aussitôt que *Gavi* sera occupée, le général Laharpe y laissera une garnison de 15 à 1.800 hommes avec un bon commandant. Il fera approvisionner la place de munitions de guerre et de bouche au moins pour trois mois.

Cette opération finie, il se repliera avec le restant de son corps, soit sur la *Boquetta*, pour se rapprocher de Gênes, soit dans une position intermédiaire entre *Gavi* et *Voltri*, de manière à pouvoir communiquer facilement avec le corps de troupes de 3.000 hommes, placé à Voltri ou sur les hauteurs.

Outre les 6.000 hommes envoyés à *Gavi*, le général Laharpe fera marcher 3,000 hommes sur *Voltri* qu'il fera remplacer par la division Augereau.

Les 3,000 hommes placés à *Voltri*, après avoir laissé une garnison suffisante dans cette ville, s'avanceront jusqu'à *Campofredo*, en

chasseront les postes avancés des ennemis. Ce corps tâchera de lier communication avec celui qui marche sur Gavi par sa droite.

Le général Masséna voudra bien lui-même se charger de trouver le point par où cette communication sera liée.

Il se concertera avec le commissaire du gouvernement Saliceti, pour la nourriture et l'approvisionnement de ce corps de 9,000 hommes.

Les généraux Masséna et Laharpe se concerteront avec le commissaire Saliceti, pour les contributions, tant en nature qu'en argent, à établir dans les fiefs impériaux.

Le général Laharpe correspondra journellement avec le général Masséna, pour qu'il soit instruit à temps des dispositions militaires à prendre.

Les troupes suivront dans le plus grand ordre et la plus grande discipline, parce qu'au moyen des contributions à établir et des secours du commissaire Saliceti, elles doivent avoir tout ce qui est nécessaire.

Le général Masséna m'enverra jour par jour des nouvelles. Il priera à cet effet le commissaire du gouvernement Saliceti de faire mettre à sa disposition une somme de 2,000 livres en numéraire, pour subvenir aux frais des courriers extraordinaires qui seront envoyés, soit par le général Masséna, soit par le général Laharpe, ainsi que pour les dépenses de l'espionnage.

On s'en remet d'ailleurs, pour ce qui ne serait pas énoncé dans cette instruction, au zèle et à l'intelligence du général Masséna, qui donnera une instruction détaillée au général Laharpe, conformément à celle-ci.

Le général Masséna a vu, par ma lettre d'hier, ce qu'il pouvait tirer de la division d'Augereau. Il sera même le maître de faire marcher le général Meynier à Savone, s'il le croit nécessaire, et de faire remplacer celui-ci par le général Augereau à Finale, si la présence d'un général de division dans ces deux endroits lui paraît nécessaire.

Signé : SCHÉRER

Pour copie conforme :

Le général en chef de l'armée d'Italie,

SCHÉRER.

Archives de Breil, pièce n° 294. N° 90 22 et 24 mars 1796.

Extrait de la réponse officielle de M. le baron de Thugut à M. le comte Castel Alfero (envoyé du Roi de Sardaigne) le 24 mars.

. . . . . , ...

Que, d'après le désir bien cordial de l'Empereur, de dissiper les inquiétudes de Sa Majesté Sarde, son allié, relativement aux entreprises de l'ennemi, Sa Majesté admettait la proposition de charger dès à présent son armée de la défense du pays jusqu'à la droite du Tanaro, et qu'elle adressait des ordres en conséquence à M. le baron de Beaulieu, à moins que, ce qu'on ne présumait pas, ce général ne trouvât dans les localités ou dans d'autres circonstances, inconnues ici, des difficultés majeures et insurmontables.

Que, dès qu'il était décidé et convenu qu'en général les forces des alliés en Italie concourent toutes au même but, celui de la défense efficace des Etats respectifs et de vigoureuses opérations offensives contre l'ennemi commun, il semblait assez indifférent que le corps de troupes de Sa Majesté, spécialement attaché sous la dénomination d'auxiliaire à l'armée sarde, soit plus ou moins complet ; que cependant Sa Majesté allait, sur cet objet également, donner les instructions nécessaires à M. le baron de Beaulieu.

Que, dans notre première conférence, j'avais eu lieu de faire connaître à M. le baron de la Tour les motifs fondés qui engageaient Sa Majesté de charger le général commandant en chef son armée en Italie, du soin de distribuer et fixer plus particulièrement le plan d'opérations à exécuter dans la campagne prochaine, et dont la base principale et la plus solide qu'on peut poser ici, était l'assurance solennelle des deux Cours alliées de réunir, loyalement et de bonne foi, tous leurs efforts pour le salut de leurs Etats et le soutien des intérêts de la cause commune,

Au surplus, le baron de Beaulieu, instruit des intentions de Votre Majesté, apportera certainement dans ses conférences avec le baron de la Tour, toutes les facilités que les circonstances, les localités, l'état de l'armée de Sa Majesté en Italie et les notions qu'on se sera procurées sur les forces de l'ennemi, admettront ; de sorte qu'on peut concevoir à tous égards l'espérance fondée qu'en parvenant, dans un parfait accord, à s'entendre promptement sur tous les objets relatifs à la reprise énergique des opérations, les événements de la campagne prochaine seront tels que la juste cause des alliés le réclame, pour arriver bientôt au but de leurs vœux communs, celui d'une paix juste et honorable.

Extrait de la réponse de l'Empereur au Roi en date du 22 mars 1796

. . . .

Comme l'on ne saurait guère former ni arrêter en définitive un plan solide d'opérations, autrement qu'avec l'intervention de ceux à qui l'exécution en doit être commise, et d'après un examen approfondi de circonstances de toute espèce qu'il est difficile d'éclairer avec exactitude ailleurs que sur les lieux mêmes, j'ai pensé que Votre Majesté ne désapprouvera pas que le baron de la Tour se rendit au quartier général de mon armée d'Italie, dont je viens de confier le commandement au baron de Beaulieu, à qui j'espère que ses talents et son activité mériteront le suffrage flatteur de Votre Majesté.

Le baron de Beaulieu, étant instruit de mes intentions, apportera toutes les facilités possibles aux combinaisons à concerter entre lui et le lieutenant général de la Tour, pour accélérer l'ouverture de la campagne et pour en préparer d'avance le succès. J'ai, dans l'intervalle, déjà adressé au baron de Beaulieu l'ordre précis de prendre les mesures nécessaires pour soutenir le côté de Ceva et pour le mettre à couvert des tentatives de l'ennemi. . . . . , ...

Archives de Breil, pièce N° 288. | **N° 91** | 4 Avril 1796.

DISPOSITION DES TROUPES COMPOSANT L'ARMÉE AUSTRO-SARDE
aux ordres du Lieut. général Baron Colli, à l'époque du 4 avril 1796

Cette armée reste toujours en situation défensive; mais, d'après le dernier mouvement de l'armée Impériale, qui s'est déployée entre Sassello et la Bouquette, elle s'est renforcée sur sa gauche, en y faisant passer une partie de ses troupes en réserve et de celles de la droite. Quatre bat. et demi du corps auxiliaire, qui étaient en seconde ligne, se sont avancés entre Dego et Mombarcaro, pour couvrir les deux Bormida et lier la communication entre la droite de l'armée de Beaulieu et la gauche de l'armée de Colli. Ensuite de ces vues générales, les forces se trouvent disposées de la manière suivante :

Corps en liaison avec l'Armée Impériale
4 Bat. 1/2 sous le C^{t} du L^{t} G^{l} marquis Provera

	B^{ns}	Cies	
Belgiojoso et ses grenadiers	2	2	Menusiglio et Santa Giulietta.
Corps franc Giulay, y compris la division qui était à Lezegno	2	0	Dego et dépendances.

Camp de la Pedagera
9 Bat. sous le C^{t} du Brigadier Baron Brempt

	B^{ns}	Cies	
Verceil	2	0	Mombarcaro.
Royal Allemand	2	0	Mulassan.
Genevois	2	0	Marsaglia.
Chablais	2	0	Niella et Briaglia.
Pionniers	1	0	La Pedagera.

Avant-garde de la Bormida
6 Bat. et 6 Cies sous le C^{t} du Col. marquis Colli

	B^{ns}	Cies	
Chasseurs Colli	2	0	Montezzemolo.
Acqui et ses chasseurs	2	1	Sale et Castelnovo.
Tortone	1	0	Montezzemolo.
Chasseurs La Roque.	0	1	Millesimo.
Chasseurs Martin	0	1	Cairo.
Croates	1	0	Cairo, Millesimo, Cencio, Sale et Roccavignale.
Milices	0	3	

Camp de Ceva et Fort
10 Bat. et 4 Cies sous le C^{t} du Général Vital

	B^{ns}	Cies	
Oneille et ses grenadiers	2	2	Morere et Ceva.
Savoie	1	0	A Ceva.
Gardes	1	2	
Stettler	2	0	
Grenadiers de Carret et du Tour	2	0	
Savoie	1	0	Au fort de Ceva.
Stettler	1	0	

Avant-garde sur le Tanaro
2 Bat. 19 Cies sous le C^{t} du Brigadier Dichat

	B^{ns}	Cies	
Légion Légère	2	0	Batifol, Scagnel, Torre, Montaldo.
Turin	0	2	Aux Frabouses.
Chasseurs et grenadiers de la Légion.	0	6	A Pampara et Serre.
Chasseurs francs et Nissards	0	11	Dans les vallées du Tanaro, Monza, Casotto et Corsaglia.

Camp de la Bicoca
7 Bat. et 2 Cies sous le C^{t} du B^{er} Marq^{is} de Bellegarde

	B^{ns}	Cies	
Grenadiers Royaux.	2	1	A Saint-Michel.
Garnison Aut.	1	0	A Lezegno.
Grenadiers Dichat.	2	0	A Vico.
Mondovi et ses chasseurs	2	1	A la Madone de Vico.

En réserve à Mondovi : 5 Bat. 1/2 sous le C^{t} particulier du Général Baron Dellera.

Grenadiers de Varax : 2 Bat. Citadelle et Mondovi.— Turin : 1 Bat. et 2 Cies à Bréo.— Asti : 2 Bat. à Bréo.

Archives de Breil, pièce n° 288. **N° 92** 20 février 1796.

DISLOCATION DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE EN ITALIE,

Communiqué par M. le Marquis Ghérardini (Ministre de l'Empereur à Turin)

QUARTIER GÉNÉRAL A PAVIE. — Le Général d'artillerie Comte Wallis.			
Lieut.-Gén.: Wenkkeim, à Alexandrie	Lieutenant-Général : Baron Beaulieu, à Pavie		
Généraux majors { Roselmini, Liptai, Pittony } Alexandrie	Généraux majors { B^ron Turkheim, De Hiller, Simbschen, Rukavina } Pavie	Généraux majors { Balloutti, Nicoletti } Lodi	Généraux majors { Sebotterdoreg,, à Crémone. Sales, à Pizzighettone.
3 Bat. Croates.. { Ponti, près d'Acqui, Silvano, Adorno, Pozzolo Formigaro. 2 Bat. Alvinzi, à Acqui. 3 Bat. Reisky, à Alexandrie. 3 Bat. Terzy { Tortone. Sale. Castelnuovo di Scrivia 1 Comp. Pionniers, à Casei. 1 Comp. Pontonniers, à Sale. Rég. de Hussards Erdody, à Voghera. Rég. de Hussards Archiduc Joseph, à Casal Maggiore.	2 Bat. Lattermann......... 2 Bat. Nadasty............ 1 Bat. Brechainville........ 1 Bat. Wallis.............. 1 Bat. William Schroder... 1 Division Belgiojoso... ... 2 Div. Uhlans Meszaros.... Artillerie de réserve........ } Pavie.	1 Bat. Teutschmeister, à Lodi. 1 Bat. Stain, à S. Angiolo. 1 Bat. Preiss, à S. Colombano. 2 Bat. Strassoldo...... { Chignolo. Borghetto. 1 Division de Garnison. { Abbiate 1 Div. Uhlans Merzaroz { Grasso.	3 Bat. de Thurn......... 2 Bat. Archiduc Antoine. 1 Bat. Jordis............ 2 Bat. Huft............. 1 Div. Uhlans Meszaroz.. } Crémone. 2 Bat. Colloredo, à Pizzighettone. 1 Bat. Pellegrini, à Codogno. 1 Bat. Archiduc de Toscane, à Casal Pusterlengo.
		4 Bat. de Croates encore en marche.	
	Le général major Simbschen marchera, le 13 février, à la tête d'un bat. de Pellegrini, un bat. Grand-Duc de Toscane, un bat. de Preiss et un de Bréchainville, pour Nice de la Paille, pour couvrir la communication entre Cève, Mondovi et Acqui, et il y restera en corps de réserve.		
CORPS AUXILIAIRE. — Commandant général : Lieutenant général Baron Colli. Généraux majors : Comte d'Argenteau, à Asti; Marquis Provera, à Savillan.			
2 Bat. Belgiojoso, à Saluces. Rég. de Dragons Staballes, à Fossan, Trinita, Centallo, etc.	3 Bat. Corps francs Giulay à Asti et aux avant-postes. 1 Cie d'artillerie à Caramagne.	1 Bat. de Grenadiers Strassoldo, à Fossan. 1 Cie du Draget (?), à Caramagne.	1 Bat. du 1er régim. de Garnison, à Turin. 1 Bat. du 2e rég. Garnison, à Savillan.

On peut compter la force d'un bat. à 1.100 h.; un rég. de hussards est composé de 10 escadrons et chacun a 165 h.; le rég. de uhlans est composé de 8 escadrons, et chacun a 192 h.; le rég. des dragons Staballes est composé de 6 escadrons à 150 h.

Archives de la Guerre. N° 93 Classé au 9 avril 1796 (a)

ARMÉE D'ITALIE

Ordre de bataille de ladite armée, d'après la répartition des demi-brigades organisées en conséquence de l'arrêté du Directoire exécutif, en date du 18 nivôse. — Force de l'armée; observations sur l'état dans lequel se trouve l'organisation. — Dispositions et ordres de mouvement pour son achèvement. — Résultat de sa situation actuelle.

N^os des demi-brigades	NOMS des ANCIENS CORPS	EMPLACEMENTS ACTUELS	FORCE des anciens corps	FORCE des demi-brigades actuelles	MOUVEMENTS ORDONNÉS — OBSERVATIONS
Masséna, Général divisionnaire, commandant l'avant-garde.					
1re DIVISION D'AVANT-GARDE — Général divisionnaire : Laharpe. Généraux de brigade : Pijon, Ménard. — Adjudants généraux : Giacomoni, Chabran, Monnier, Boyer. Le général de brigade Saint-Hilaire est allé aux eaux de Digne.					
1re Légère	1re Légère	Cadibone	417	1.136	Organisée.
	32e Légère	Vado	517		
	Bat. sans numéro	En route pour Savone.	212		
16e Légère	16e Légère	Savone	537	1.392	La 16e partira de Nice vers le 20 germinal. Le 11e Ain et le 5e Basses-Alpes passeront à Nice du 25 au 30 germinal venant de Toulon.
	11e Ain	Id.	730		
	5e Basses-Alpes	Id.	125		
21e	21e	Légino	671	2.905	Organisée.
	118e	Savone	1.089		
	129e	Id.	1.145		
70e	70e	Cadibone	1.014	3.181	Organisée.
	117e	Quiliano	1.064		
	152e	Cadibone	1.103		
				8.614	
2me DIVISION D'AVANT-GARDE — Général divisionnaire : Meynier. Généraux de brigade : Joubert, Cervoni, Dommartin. — Adjudants généraux : Lorcet, Touret.					
3e Légère	3e Légère	Feligno	812	1.214	Organisée.
	Chasseurs H.-Alpes	Orco	402		
84e	84e	Finale	1.083	2.967	Organisée.
	101e	Id.	1.163		
	1er provisoire	Noli	721		
99e	99e	Finale	738	3.106	Organisée.
	13e provisoire	Id.	532		
	105e	Id.	745		
	199e	Id.	1.091		
	4e Légère dite Allobrogè	Loano	....	1.200	Reste jusqu'à nouvel ordre dans son ancienne formation.
	51e	Finale	....	743	N'ont pas reçu d'amalgame.
	55e	Calice	....	296	
				9.526	
	TOTAL des deux divisions d'avant-garde....			18.140	

(a) Cet état a dû être remis au général en chef, le 6 ou le 7 avril, à Albenga. Il existe, en outre, un autre état à la date du 10 avril, plus exact comme emplacement de troupes, mais moins complet au point de vue de l'organisation, qui a servi pour la rédaction des ordres au début de la campagne. Ce dernier état est corrigé de la main de Berthier à la date du 19 avril.

N° 93 (*suite*)

Nos des demi-brigades	NOMS des ANCIENS CORPS	EMPLACEMENTS ACTUELS	FORCE des anciens corps	FORCE des demi-brigades actuelles	MOUVEMENTS ORDONNÉS — OBSERVATIONS
3me DIVISION DITE 1re DU CORPS DE BATAILLE — Général divisionnaire : Augereau. Généraux de brigade : Banel, Beyrand, Rusca. — Adjudants généraux : Quénin, Verdier.					
8e Légère	8e Légère	Gora	417	1.449	Organisée.
	5e Isère	Finale	504		
	1er Charente	Id.	417		
	Bat. de Nyons	Toirano	111		
18e Lég.	18e Légère	Loano	479	1.410	Le 3e bat., 6e Légère, doit arriver le 20 germinal à la Pietra, venant de Breil. Le 2e, partant d'Ormea, s'y rend également. Arrivé le 18. Le bat. d'Apt a aussi ordre de s'y rendre.
	6e Lég., 2e et 3e bat	Sospello et Ormea	842		
	Bat. d'Apt	Saint-Rémy	89		
39e	39e	La Pietra	860	3.109	Organisée.
	14e provisoire	Spotorno	736		
	130e	Albenga	624		
	145e	Bardinetto	450		
	147e	Id.	439		
69e	69e	Albenga	413	3.149	Organisée.
	5e provisoire	Borghetto	461		
	6e provisoire	Toirano	368		
	45e, 3e bat.	Languilla	418		
	24e provisoire	Ceriale	1.025		Composée du 2e Hte-Loire, 4e Ardèche et 5e Corrèze.
	1er Paris	Cadibone	464		
	14e	Albenga	»	1.000	Partie de Nice le 12 germinal, arrivée à Albenga le 16.
				10.117	
4me DIVISION DITE 2me DU CORPS DE BATAILLE — Général divisionnaire : Sérurier. Généraux de brigade : Miollis, Pelletier, Fiorella, Lasalcette. — Adjudants généraux : Couthaud et Argot.					
19e	19e	Pornassio	1.140	3.216	Organisée.
	102e	La Pieva	934		
	166e	Garessio	861		
	70e, 2e bat.	Id.	281		
46e	46e	Ormea	778	3.149	Partie de l'Escarène pour Ormea ; doit être arrivée le 15.
	121e	Fontan	1.442		
	4e Basses-Alpes	Toulon	395		A l'ordre de partir pour Ormea ; doit être en marche, si elle n'a pas été arrêtée à Toulon.
	10e Ain	Finale	534		
56e	56e	Ponte di Nava	681	3.083	
	101e	Tende	636		
	1er Mayenne-Loire	Près d'Ormea	228		
	8e Saône-et-Loire	Breglio	514		A ordre de partir pour Ormea, où il arrivera le 22.
	209e provisoire	En route pour Ormea	1.024		Ordre aux 1er et 3e bat. de partir pour Ormea où ils sont arrivés.
				9.448	
5me DIVISION DITE 3me DE BATAILLE — Général divisionnaire : Macquard. Généraux de brigade : Dallemagne et David, qui est en convalescence à Nice. — Adjudant général : Escale.					
100e	100e	Nice	1.267	3.030	2 bat. sont dans la 3e division. La 3e partira de Nice, lorsque la garnison sera assez forte.
	165e	Id.	1.195		Organisée ; doit partir le 12, pour Tende.
	Bat. de Montferrat.	Id.	568		
	22e	Briga	»	645	
				3.675	

N° 93 (*suite*)

N°s des demi-brigades	NOMS des ANCIENS CORPS	EMPLACEMENTS ACTUELS	FORCE des anciens corps	FORCE des demi-brigades actuelles	MOUVEMENTS ORDONNÉS — OBSERVATIONS
	6me DIVISION DITE 4me DU CORPS DE BATAILLE — Général divisionnaire : Garnier. Généraux de brigade : Davin, Bizanet, Colomb, Charton, qui a ordre de venir au quartier général. Adjudants généraux : Rambaud et Gilly vieux.				
)e	20e	2 bat. à la gauche; 1er bat. au centre	1.066		Ordre au 3e bat. d'aller à Lantosca; y est.
	5e Hérault	Entrevaux	100		
	4e provisoire	A la gauche	800		
	103e	Oneille	400		Ordre d'aller à Lantosca; y est.
	15e provisoire	1 bat. à la droite; 1 bat. à Marseille; 1 bat. à Nice	420	3.106	Id.
	7e provisoire, 2e bat.	Toulon	320		Ordre d'aller sur-le-champ à Lantosca. Doit être en route, si elle n'a pas été arrêtée à Toulon.
				3.106	
	7me DIVISION DITE 1re DE LA COTE — Général divisionnaire : Mouret. Généraux de brigade : Serviez, Gardanne, Verne. Adjudants généraux : Léopold, Grillon, Hardouin, Cottin, Roze, Bertholozi.				
3e	33e	Marseille	1.507		Ordre au 3e bat. d'aller d'Oneille à Marseille; y est.
	122e	1er bat. à Carpentras; 2e bat. à Arles; 3e bat. à Oneille	662		Ordre de faire partir d'Oneille le 3e bat., le 14, pour Marseille; arrivera le 21. Le 2e bat. partira d'Arles pour Toulon; l'ordre est donné; mais on n'a pas avis du mouvement.
	2e prov., 2e bat.	Toulon	167	3.398	
	3e prov., 2er et 3e b.	Id.	486		
	1er Loir-et-Cher	Id.	327		Passe de Marseille à Toulon. Ordre donné; mais on n'a pas avis du mouvement.
	10e Isère	Id.	239		
	13e	Id.	»	646	Le 1er bat. qui est à Marseille et les deux qui sont à Avignon passeront à Marseille. Ordre donné; mais on n'a pas reçu avis du mouvement
	10e prov., 1er et 2e b.	Avignon	«	471	
	Bat. de Grenadiers.	Marseille	»	293	
				4.808	

Nota. — La 1re division de la Côte se trouvera séparée en deux commandements, en conséquence des ordres [d]u général en chef (12 germinal, an IV). Le général de division Pujet (Barbentane) commandera la 1re division [à M]arseille ; le général de division Mouret la 2e, à Toulon.

N°s des demi-brigades	NOMS des ANCIENS CORPS	EMPLACEMENTS ACTUELS	FORCE des anciens corps	FORCE des demi-brigades actuelles	MOUVEMENTS ORDONNÉS — OBSERVATIONS
	8me DIVISION DITE 2me DE LA COTE — Général divisionnaire : Casabianca. Généraux de brigade : Parra et Guillot. — Adjudant général : Dalons.				
5e Légre.	15e Légère	Au centre	750		Viendra à Nice, quand la 20e sera organisée à la gauche. La 15e légère sera organisée à Nice.
	4e Vaucluse	Saint-Tropez	188	1.525	Partira pour Nice, quand il sera relevé par le 3e bat. de la demi-brigade de Lot-et-Landes, venant des Pyrénées.
	1er Tirailleurs	Sospello	287		A ordre de venir à Nice; doit y être.
	1er Gravillier	Hyères	300		En route pour Nice.
	2 brig. du Jura et de l'Hérault	»	»	600	
	[T]roupes à cheval non montées.	»	»	1.000	En route pour Nice.
				3.125	

Le général de division Gaultier commandera à Nice et ses forts, ayant à ses ordres l'adjudant général Dufresne et la réserve composée des troupes de la garnison de Nice.

N° 93 (*suite*)

Nos des demi-brigades	NOMS des ANCIENS CORPS	EMPLACEMENTS ACTUELS	FORCE des anciens corps	FORCE des demi-brigades actuelles	MOUVEMENTS ORDONNÉS — OBSERVATIONS
		9me DIVISION DITE 3me DE LA COTE — Général de brigade : Casalta. Adjudant général : Partouneaux.			
»	52e	Oneille	»	445	
»	12e	Id.	»	600	Est arrivé le 16 germinal.
				1.045	
		TROUPES A CHEVAL — Stengel, général de division, commandant l'arme.			
1re Divis. Stengel, gén. div. — Beaumont gén. de brigade	1er Hussards	Toirano	600	3.090	Arrivera 24 germinal.
	10e Chasseurs	Albenga	700		Id. 3 floréal.
	22e Id.	Loano et Pietra	900		Id. 21 germinal.
	25e Id.	Loano	350		Id. 17 id.
	5e Dragons	Albenga	240		Id. 18 id.
	20e Id.	Alassio	300		Id. 22 id.
2e Div. Kilmain, gén. div.	7e Hussards	Ponte d'Assio	400	1.778	Id. 19 id.
	13e Id.	Diano	250		Id. 5 floréal.
	24e Chasseurs	Oneille	400		Id. 24 germinal.
	8e Dragons	Port-Maurice	368		Id. 28 id.
	15e Id.	Taggia	360		Id. 25 id.
				4.868	
		RÉSERVE A MARSEILLE ET A TOULON			
113e ..... 1/2 brig. de Lot-et-Landes	Viennent des Pyrénées	à Marseille	700		Ont été arrêtées par le général divisionnaire Châteauneuf-Randon. Sont dirigées sur Nîmes.
		à Toulon	1.200		
Bat. de Jemmapes	Viennent de Bordeaux	à Nice	500		Sont dirigées sur Nîmes d'où elles continueront.
Bat. de Paris		à Nice	500		

Certifié :

Le Général de division, chef de l'état-major général,

ALEX. BERTHIER.

Archives de la Guerre. N° 94 2 mars 1796.

EXTRAIT
DE L'INSTRUCTION POUR LE GÉNÉRAL EN CHEF
DE L'ARMÉE D'ITALIE

Première Rédaction

. . . .

Tout nous commande, et c'est la ferme intention du Directoire, de porter nos plus grands efforts dans la direction du Milanez. C'est à la droite de l'armée d'Italie, aidée d'une partie du centre, que sont réservés les premiers et les plus brillants succès de la campagne prochaine. Elle se portera vivement à St-Pierre-d'Arène, et, par cette marche, elle menacera Gênes et forcera le gouvernement de cette République à devenir caution d'un emprunt considérable qui sera demandé à l'instant même pour la République Française aux particuliers génois. Plus riches que leur gouvernement, on doit s'attendre qu'ils ne consentiront à nous fournir des fonds que lorsque celui-ci se portera garant, vis-à-vis d'eux, de notre fidélité à remplir les conditions de l'emprunt que nous exigerons.

Le mouvement qui vient d'être indiqué, sera bientôt suivi de l'attaque générale des Autrichiens, du côté d'Acqui, et, après les avoir dispersés, on les poursuivra avec vivacité partout où ils seront, et on cherchera à se mettre en possession de Gavi, soit que les Génois

Rédaction définitive

. . . .

Tout nous commande de chercher, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, à faire repasser le Pô aux ennemis et de porter nos plus grands efforts dans la direction du Milanez.

Cette opération essentielle paraît ne pouvoir avoir lieu sans qu'au préalable l'armée française s'empare de Ceva. Le Directoire laisse au général en chef la liberté de commencer les opérations par l'attaque des ennemis sur ce point, et, soit qu'il obtienne sur eux une victoire complète, soit qu'ils se retirent sur Turin, le Directoire l'autorise à les suivre et à les combattre de nouveau et même à bombarder cette capitale, si les circonstances le rendent nécessaire.

Après s'être rendu maître de Ceva et avoir rapproché la gauche de l'armée d'Italie de Coni, afin de menacer et de contenir la garnison de cette place, le général en chef pourvoira le plus tôt possible aux besoins de l'armée, au moyen des ressources que lui offrira le Piémont. Il dirigera ensuite ses forces vers le Milanez et principalement contre les Autrichiens. Il rejettera les ennemis au-delà du Pô, s'occupera des moyens de passer ce fleuve et cherchera à s'assurer des places d'Asti et de Valence.

Le général en chef ne doit point perdre de vue que c'est aux Autrichiens qu'il importe de nuire

se prêtent de bonne grâce à nous en laisser maîtres pendant la guerre, soit qu'il faille les y contraindre par un déploiement et un appareil menaçant de forces destinées à les y faire consentir.

Après s'être assuré de Gavi, le général en chef de l'armée d'Italie dirigera la plus grande partie de ses forces vers Tortone, attaquera les ennemis avec impétuosité, s'ils y sont rassemblés, et, après les avoir culbutés de nouveau, il cherchera à s'emparer de cette place dont la possession nous devient indispensable. Elle ne peut manquer d'entraîner bientôt celle d'Alexandrie; rejette les ennemis au-delà du Pô; les inquiète pour le Milanez et nous donne l'espoir de voir les troupes piémontaises, réunies aux nôtres, attaquer ce pays sur la rive gauche de ce fleuve et prendre à revers les Autrichiens étonnés et hors d'état de pouvoir s'opposer à nos succès.

Par ce rejet des principales forces républicaines de l'armée d'Italie sur sa droite et dans la direction du Milanez, nous acquérons plusieurs avantages importants : nous forçons le Piémont à se ranger de notre parti; nous accélérons la paix avec l'Autriche par la ruine totale de ses troupes dans cette partie; nous intimidons toute l'Italie et nous dissolvons la coalition de toutes ces petites puissances en faveur de la cause autrichienne.

principalement, et qu'une des mesures capables de déterminer l'Italie à la paix est de l'intimider en s'avançant le plus qu'il sera possible sur la droite et vers Tortone, dont la mauvaise situation fait croire au Directoire qu'il deviendra facile de s'emparer.

Ce mouvement essentiel de troupes vers notre droite, que le général en chef ne pourra probablement faire qu'après la prise de Ceva et avoir remporté une victoire éclatante sur les Piémontais, nous mettra en situation d'en imposer à la République génoise et facilitera à l'agent français que le gouvernement maintient à Gênes, des négociations qui pourront nous être avantageuses, et même un emprunt que les particuliers génois pourraient nous faire.

Plus riches que leur gouvernement, on doit s'attendre qu'ils ne consentiront à nous fournir des fonds que lorsque celui-ci se portera garant, vis-à-vis d'eux, de notre fidélité à remplir les conditions de cet emprunt que les circonstances favorables de la guerre peuvent nous mettre à même d'exiger.

L'entrée de l'armée républicaine en Piémont ne doit être considérée que comme une disposition préliminaire qui nous met en situation d'attaquer les forces autrichiennes avec plus d'avantages. Elle ne doit s'y arrêter que le moins possible et s'avancer ensuite vivement pour combattre ces dernières que la défaite des Piémontais n'aura pu qu'intimider et rendre plus aisée à vaincre.

Lors des mouvements que la droite de l'armée française aura à faire vers Alexandrie et Tortone, il deviendra indispensable, pour assurer la suite de ses opérations, qu'elle se mette en possession de Gavi, soit que les Génois se prê-

L'opération essentielle, que le Directoire vient d'indiquer au général en chef de l'armée d'Italie, doit être considérée comme la principale. C'est une base donnée à laquelle se rapportent tous les mouvements secondaires que les circonstances et les événements le mettront dans le cas d'ordonner ; c'est, en un mot, le but vers lequel il doit marcher, et toute opération qui s'en écarterait positivement doit être absolument rejetée.

Le Directoire ne se dissimule pas que cette grande opération ne peut être tentée par la droite et une partie du centre de l'armée d'Italie, sans que le reste de cette brave armée l'appuie et la prépare ; elle ne peut l'être sans que le général en chef se soit assuré d'abord qu'une partie de l'armée ne sera point coupée et séparée de l'autre et exposée ainsi à une déroute totale. Il resserrera donc sa gauche vers le centre et tiendra en échec les forces piémontaises qui sont à Coni. *Ceva* mérite surtout son attention, en ce que cette place sert de point de liaison entre les armées sarde et autrichienne et leur donne, par sa situation, un moyen redoutable d'offensive sur notre flanc. Il appartiendra au général en chef d'examiner s'il peut contenir dans l'inaction les troupes ennemies à Ceva, pendant qu'il attaquera les Autrichiens à Acqui, ou s'il ne convient pas plutôt de commencer les opéra-tent de bonne grâce à nous l'accorder pendant la guerre, soit qu'il faille les y contraindre par un appareil menaçant de forces destinées à les y faire consentir. Le Directoire, persuadé que le général en chef mettra, dans l'exécution de cette mesure particulière, toute la prudence que commandent les circonstances et notre situation politique vis-à-vis de la République génoise, lui abandonne entièrement la conduite de cette affaire délicate, dont sa présence sur les lieux lui fera connaître la nécessité, les difficultés et les avantages.

Par le rejet des principales forces républicaines de l'armée d'Italie sur sa droite et dans la direction du Milanez, nous acquérons plusieurs avantages importants : nous forçons le Piémont, déjà ébranlé à se ranger de notre côté, et la première victoire que nous remportons sur les Autrichiens, devient la gage certain de la ruine totale de leurs forces dans cette partie. Nous intimidons toute l'Italie et nous dissolvons la coalition de toutes ses petites puissances, en faveur de la cause autrichienne.

La marche, que le Directoire vient d'indiquer au général en chef, doit être considérée comme la principale. et pour ainsi dire la seule à suivre. C'est une base donnée à laquelle se rapporteront tous les mouvements secondaires que les circonstances et les événements le mettront dans le cas d'ordonner ; c'est, en un mot, le but vers lequel il doit marcher, et toute opération, qui s'en écarterait positivement, doit être absolument rejetée.

Le Directoire ne se dissimule pas que ces grandes opérations ne peuvent être tentées par la droite et le centre de l'armée d'Italie,

tions de la campagne par la prise de Ceva. Le Directoire exécutif lui laisse le choix du moment où il conviendra de tenter cette entreprise intéressante et la regarde comme trop importante pour ne pas la lui recommander particulièrement. . . . . , . . .

. . . .

Signé à la minute :

LETOURNEUR, CARNOT
et L. M. REVELLIÈRE-LÉPEAUX.

sans que le reste de cette brave armée les appuie et les prépare ; elles ne peuvent l'être sans que le général en chef se soit assuré d'abord qu'une partie de l'armée ne sera point coupée et séparée de l'autre, et exposée ainsi à une déroute totale. Il veillera donc scrupuleusement sur sa gauche, et mettra par ses bonnes dispositions les troupes piémontaises, qui sont à Coni, dans l'impuissance de lui nuire et de rien entreprendre. . . . .

. . . .

Par expédition conforme,
Signé : LE TOURNEUR, président.

Par le Directoire Exécutif,
pour le secrétaire général,
Signé : CARNOT.

Archives de la Guerre. N° 95 7 avril 1796.

Au général en chef de l'armée d'Italie,

Monsieur,

Je suppose, Général, que vous ignorez l'arrestation d'un de mes officiers parlementaires, appelé Moulin, retenu ces jours passés à Mursecco contre les lois de la guerre et qui n'a point été rendu, quoiqu'il ait été réclamé de suite par le général comte Vital.

La qualité d'émigré français n'a pas dû l'empêcher d'être considéré comme parlementaire et je le réclame de nouveau à ce titre. La courtoisie et la générosité que j'ai toujours éprouvées de la part des généraux de votre nation, me font espérer que je ne fais pas cette demande en vain, et je vous laisse entrevoir à regret que le sort des armes ayant fait tomber hier dans mes mains votre chef de brigade Barthelemi, qui a ordonné l'injuste arrestation de mon parlementaire, cet officier sera traité en conséquence du traitement qu'éprouvera M. Moulin.

Je souhaite très-sincèrement que rien n'altère les procédés nobles et humains dont les deux nations ont usé jusqu'ici l'une envers l'autre, et j'ai l'honneur d'être très parfaitement, Général,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

Signé : Coly.

Pour copie conforme :

Le général en chef de l'armée d'Italie,

Bonaparte.

Ceva, ce 7 avril, 1796.

Original classé dans la correspondance de Napoléon.

Archives de la Guerre. N° 96 11 avril, 1796.

De la redoute de Montelezino, à 5 heures et demie le 22 germinal.

Général,

Faites-nous envoyer six barils de cartouches, du pain et de l'eau-de-vie. Vous nous avez promis deux pièces de trois. Si nous les avions, je crois que nous les aurions débusqué. Faites-nous les monter ce soir et même une pièce de quatre s'il est possible ; il est d'urgence. De mille à douze cents hommes viennent du côté du palais d'Oria *(sic)* et allors nous pourrions faire une vigoureuse sortie.

Nous venons d'en faire une, dont plusieurs braves se sont distingués, entr'autres les citoyens Moreau sergent et Ollivier carabinier, de la Ire demi-brigade d'infanterie légère, les citoyens Bataille et Cabone (?), Houstai, sergent-major de la 21e demi-brigade. Le citoyen Fornesi a perdut *(sic)* son cheval en avant des retranchements.

Jusqu'à présent nous n'avons vu personne de l'état-major. La fusillade va toujours.

Salut et respect,

RAMPON.

Nota. — Le citoyen Belard, sergent de la 21e demi-brigade est du nombre de ceux qui se sont distingués.

Au général de division Masséna,
commandant les deux 1es divisions d'avant-garde à Savone.

Archives de la Guerre. **N° 97** 29 avril 1796

ARMÉE D'ITALIE

Tableau de la force de l'armée, répartition des généraux, adjudants généraux et d troupes, dans les différentes divisions, tant de l'armée active que de la côte garnisons, au 10 floréal, an IV Rép.

1re DIVISION commandée par le général de division Laharpe, ayant à ses ordres les généraux de brigade Robert et Mesnard, les adjudants généraux Giacomoni et Boyer. Commissaire des guerres : Vallée.	2e DIVISION commandée par le général de divis. Augereau, ayant à ses ordres les gén. de brigade Rusca, Beyran et Victor, l'adjudant génér. Verdier et Sornet, adjoint à l'état-major général. — Commissaire des guerres : Bertrand.	3e DIVISION commandée par le gén. de division Massena, ayant à ses ordres les généraux de brigade Joubert, Dallémagne (1) et Dommartin, les adjudants généraux Chabran et Monnier. — Commissaire des guerres : Seignoz.	4e DIVISION commandée par le géné ral de division Sérurier ayant à ses ordres le généraux de brigade Fiorella, Pelletier e Guieux, les adjudant généraux Couthaud e Lornet.— Commissaire des guerres : ?
15e Lég.. 800 en route	4e Légère....... 1.140	1re Légère..... 1.071	16e Légère...... 1.60
70e...... 2.313	25e id. 1.069	3e id. 1.058	19e............. 3.20
99e...... 2.435	69e............. 2.450	8e id. 1.187	100e............ 3.00
14e...... 800 en route	39e............. 2.160	84e............ 2.271	20e............. 3.0C
		51e............ 762	
		21e............ 2.061	
6.348	6.819	8.410	10.80

Total des quatre divisions actives : 32.377 hommes.

Réserve au quartier général : Un bat. de Grenadiers, formé des comp. des bat. qui fournissent les garnisons des places conquises.

(1) Le nom de Dallemagne a été barré sur l'état, postérieurement à son établissement, c'est-à-dire a moment où a été décidée la formation de l'avant-garde de grenadiers pour le passage du Pô.

COMMANDANTS DES PLACES ET DU PAYS CONQUIS

PLACES	GÉNÉRAUX ET ADJUDANTS GÉNÉRAUX	TROUPES (2)	OBSERVATIONS
Coni......	Macquard, général de division.. David, général de brigade...... Escale, adjudant général......	56e......... 2.100 Tient à la division Sérurier.	(1) Sur l'état, cette vill remplace celle d'Alexandri mot qui est barré. (2) Le général Sérurie sera chargé de la répart tion des troupes dans le garnisons.
Tortone (1)	Meynier, général de division... Davin, général de brigade.....	46e......... 2.600 Tient à la division Sérurier.	
Cherasco .	Hacquin, général de division.. La Salcette, général de brigade.	55e.......... 400 Au quartier général.	
Mondovi..	Charton, général de brigade...	12e......... 600 Tient à la division Sérurier.	
Ceva	Miollis, général de brigade.....	22e.......... 600 A Tende.	

TROUPES A CHEVAL

1re Division commandée par le général de division Kilmaine. Commissaire dea guerres : Armand.			2e Division commandée par le général de brigade Beaumont		
1er régiment de Hussards..........	400	1.350	7e régiment de Hussards.........	260	2.1?
22e id. de Chasseurs.........	300		10e id. de Chasseurs	600	
25e id. id.	200		24e id. id.	300	
20e id. de Dragons	150		13e id. de Hussards.........	200	
8e in. id.	300		5e id. de Dragons..........	150	
Report ci-contre....		2.170	15e id. id.	260	
			20e id. id. (2 esc.).	300	
Total approximatif de la cavalerie....		3.520	Détachement de Hussards........	100	

N° 97 (*suite*)

OFFICIERS GÉNÉRAUX NON EMPLOYÉS POUR LE MOMENT

Général de division....	Garnier	A Nice.
Généraux de brigade...	Cervoni........	A Savone.
	Gardanne......	
	Serviez........	A l'ordre de se rendre au quartier général; on propose de le laisser avec le général Mouret.
Adjudants généraux...	Rambeaud.....	—
	Gilly vieux	—

DIVISIONS DE LA COTE

PREMIÈRE
commandée par le général de division Pujet, ayant à ses ordres les généraux de brigade Peyron et Verne, les adjudants généraux Grillon, Roses, Collin, Audain et Partouneaux.

13e..........................	3.000	5.500
83e..........................	2.500	

DEUXIÈME
commandée par le général de division Mouret, ayant à ses ordres le général de brigade Serviez et l'adjudant général Léopold. Le général de division Gentilly, commandant particulier à Hyères.

113e..........................	1.300	1.800
10e, 1er bat. de Béziers.........	500	

TROISIÈME
commandée par le général de division Casabianca, ayant à ses ordres les généraux de brigade Parra et Guillot, l'adjudant général Dalons.

Bat. de la demi-brigade du Jura.	610	1.440
Garde nationale, à Antibes......	400	
Lot..........................	400	

QUATRIÈME
commandée par le général de brigade Casalta.

52e....................	500

CINQUIÈME
commandée par le général de division Sauret. S'étend depuis Languilla jusqu'à Savone.

Cie auxiliaire de la 70e............	230	450
Id. de la 99e............	220	

On fera passer des forces au premier moment.

RÉSERVE A NICE
Le général de division Gaultier, ayant à ses ordres l'adjudant général Dufresne.

Hommes de troupes à cheval non montés.	1.200
Gendarmerie	?
Compagnie auxiliaire....................	?
Artillerie..............................	?

MINEURS, 2e COMPAGNIE

Un détachem. de 10 h. à Savone.
Id. de 14 h. à Chérasco.
Id. de 73 h. au parc du génie à Loano.

97

SAPEURS

5e BATAILLON

Un détachem. de 70 h. à Carru.
Id. de 40 h. à Dégo.
Id. de 83 h. en route venant de Finale.

193 h.

6e BATAILLON

Cie no 1..	120 h.	au pont de Carru.
Id. 2..	140 h.	à Savone.
Id. 3..	130 h.	a Fossano.
Id. 4..	80 h.	à Chérasco et à la div. de gauche.
Id. 5..	90	id.
Id. 6..	130 h.	aux div. du centre et de gauche.
Id. 7..	130 h.	au chem. de Millesimo à Carcare.
Id. 8..	120	Id.
	940 h.	

Archives de la Guerre. N° 98 8 mai 1794.

Du 19e floréal, an 2e de la République française, une et indivisible.

Le comité de Salut public,

D'après les nouveaux renseignements donnés par Saliceti, représentant du peuple, dans sa dépêche du Port de la Montagne, en date du 11 de ce mois,

L'autorise à faire partir les vaisseaux qui se trouvent armés au Port de la Montagne et de disposer des forces maritimes pour porter en Corse tous les secours nécessaires.

Il fera embarquer sur cette escadre les troupes disponibles qu'il jugera nécessaires, ainsi que les approvisionnements en subsistances, en armes, munitions et numéraire qu'il croira indispensables pour la défense de la Corse.

Billaud-Varennes,
Barère — Carnot — C.-A. Prieur — Collot-d'Herbois.

Nota. — Cette minute paraît être de la main de Barère; elle a été corrigée par Carnot.

Archives de la Guerre. N° 99 8 mai 1794.

Paris, le 19 floréal de l'an II de la République, une et indivisible.

Le comité de Salut public
au Représentant du Peuple Lacombe Saint-Michel, à Bastia

Ne crois pas, cher collègue, que nous ayons été insensibles aux dangers de ta position ; que nous ayons moins souffert que toi d'une interruption de correspondance qu'il eût été si intéressant pour nous de faire cesser ; de l'impossibilité enfin où nous nous sommes vus de te faire passer les secours dont nous savions que tu avais si grand besoin. Ton courage et l'énergie de ton caractère nous ont rassurés; ils ont tenu lieu de tout au pays que tu t'étais chargé de défendre : tu as repoussé les Anglais et déjoué les Paolistes, et si la Corse fait encore partie du territoire de la République, nous nous plaisons à t'en regarder comme le véritable sauveur. Tu sais que les Anglais, maîtres de la mer, même après leur expulsion du Port de la Montagne, n'ont pas cessé d'intercepter nos communications ; que l'impossibilité d'avoir des subsistances pour les parties méridionales de la République nous a forcés de songer à la conquête d'Oneille ; que cette entreprise a exigé l'emploi de toutes les forces de l'armée d'Italie ; que son succès nous a conduits à des entreprises nouvelles, qui ont été heureuses et décisives, puisqu'elles ont fait tomber en nos mains le fort de Saorgio, et qui nous donnent enfin l'espoir de pouvoir porter près de toi les secours que tu dois attendre avec tant d'impatience. Nous pressons notre collègue Saliceti de ne pas perdre un moment pour cette opération qui doit sauver la Corse, et lui-même nous annonce le désir le plus ardent d'exécuter ce projet sans aucun retard. Une espèce de malentendu, ou plutôt la crainte de compromettre nos forces navales dans la Méditerranée vis-à-vis des forces très supérieures de l'ennemi, nous

avaient déterminés à défendre provisoirement leur sortie du Port de la Montagne ; nous nous hâtons de lever cet embargo et d'autoriser Saliceti à faire mettre sur-le-champ à la voile.

Persévère, cher collègue, dans la vigueur que tu as déployée jusqu'à ce moment ; notre confiance la plus absolue repose sur toi.

Salut et fraternité.

BILLAUD-VARENNES
CARNOT — BARÈRE — COLLOT-D'HERBOIS.

NOTA. — Cette minute est entièrement de la main de Carnot et sans aucune rature.

Archives de la Guerre. 100 27 juillet 1794.

ÉGALITÉ — LIBERTÉ
AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Port la Montagne, le 7 thermidor, l'an deuxième de la République, une et indivisible.

Le Représentant du Peuple dans les départements maritimes de la République, à son collègue Barère. Lis avec attention.

Quand le comité du Salut public m'a envoyé ici, mon cher collègue, il m'a dit : « il faut que la République devienne maîtresse de la Méditerranée ; va, et active les travaux du Port la Montagne. »

Je suis venu, et j'ai vu que les moyens ne sont pas proportionnés à la fin. Pour devenir maîtres de la Méditerranée, il vous faut plus que nous ne pouvons faire ici. Cependant, le projet de dominer sur cette mer est excellent ; il ne peut être selon moi, trop tôt exécuté et, si le comité le veut, il peut par là, mettre l'Angleterre à ses pieds.

Nous avons dans la Méditerranée sept vaisseaux embossés au golfe de Jouan, deux dans cette rade, un troisième, dont l'armement a commencé aujourd'hui et qui sera prêt en quelques jours ; en tout dix vaisseaux. Les cinq autres exigent des radoubs plus ou moins longs et, pour aller vite, il faut réorganiser l'arsenal, ce qui demande du temps. Quand on pourrait marcher vite, le résultat dans deux mois ne serait que quinze vaisseaux. Or, ce nombre est insuffisant. Les Anglais en ont au moins autant et l'on doit compter sur quelques espagnols et napolitains. Dans cet état de choses, on peut bien dire qu'il faut dominer dans la Méditerranée, mais on n'y domine pas.

Cependant le commerce du Levant sur lequel la nature elle-même vous donne des droits est entre les mains de ces insulaires ; la Corse est en leur pouvoir ; l'Italie est sous leur joug ; la Porte et les puissances barbaresques s'indignent de leur supériorité, mais attendent de votre part un grand effort pour s'y soustraire ; et tous vous crient : Affranchissez la Méditerranée, ne perdez pas un moment.

Que faut-il donc faire ?

Voici mon opinion. Si tu la juges digne d'être proposée au Comité, il l'examinera avec attention, et il prendra le parti que sa sagesse lui dictera.

Faites partir de Brest vingt vaisseaux de ligne, sous le commandement de Villaret et envoyez-les ici. Choisissez les meilleurs voiliers et qu'ils ne perdent pas un instant pour arriver.

Réunis aux 15 vaisseaux de ce port, ils vous donneront une armée de 35 vaisseaux, avec lesquels vous pouvez poursuivre la flotte anglaise partout où elle sera et la détruire.

Que feront les Anglais ? S'exposeront-ils à un combat inégal ? Ils seront battus. Se réfugieront-ils dans le port de Livourne ? Vous les y poursuivrez et, si vous voulez que votre armée de terre prenne cette ville par derrière, vous vous en emparerez. Iront-ils dans un des ports de l'île de Corse ? Il n'y en a pas un où ils puissent tenir. Prendront-ils le parti de faire passer une escadre de l'Océan dans la Méditerranée pour rétablir l'équilibre des forces ? Cette expédition sera horriblement dispendieuse, car ils sont forcés dans ces mers d'être chez les autres, au lieu que vous êtes toujours chez vous.

Au reste, ils peuvent ignorer pendant longtemps votre projet, si vous gardez le profond secret qui convient à ces expéditions. Il est pour cela mille précautions que je n'ai pas besoin d'indiquer. Je dois dire seulement que, si jamais opération a dû être couverte du voile du mystère, c'est celle-là.

Réfléchis, mon cher Barère, à ma proposition. Ajoutes-y tout le dévelopement dans lequel la brièveté d'une lettre ne permet pas d'entrer. Songe à la gloire de notre marine, qui est aussi celle de la République. Je ne prétends pas que mon idée soit bonne ; mais je la crois au moins digne d'examen.

Salut et Fraternité,
JEANBON (sic) ST-ANDRÉ.

P.-S. D'après la loi que tu as fait rendre pour récompenser les belles actions des défenseurs de la Patrie, je t'envoie les notes qui m'avaient été adressées par l'armée navale de Brest à Paris et je t'invite à en faire usage.

Je t'envoye aussi une petite boete (sic) contenant un don patriotique du citoyen Lapeyre de Montauban ; je te prie de l'offrir à la Convention.

Archives de la Guerre — N° 101 — 5 novembre 1794.

SECTION DE LA GUERRE

du 15 brumaire au 3 de la rép. une et ind.

Le comité de Salut public, délibérant sur la situation de l'armée d'Italie, arrête :

ART. 1.

Il sera fait dans le plus court délai une expédition ayant pour objet la conquête de l'île de la Corse.

ART. 2.

Douze mille hommes tirés de l'armée des Alpes ou de celle d'Italie seront employés à cette expédition. Ils se rendront à cet effet au Port de la Montagne pour leur embarquement. Les Représentants du peuple près les dites armées fixeront, d'après les localités et les besoins réciproques, la quotité des troupes qui devront être fournies respectivement par elles. Les réfugiés corses pourront être choisis à cet effet pour faire partie des dites troupes.

Art. 3.

Tous les vaisseaux, frégates, corvettes, flûtes et autres bâtiments de charge qui se trouvent au Port de la Montagne et autres points des côtes de la Méditerranée pourront être employés pour le même objet, par les ordres des Représentants du peuple. La Commission de la marine et des colonies donnera les ordres les plus prompts pour cet armement.

Art. 4.

Les Représentants du peuple feront rassembler et embarquer l'artillerie et les munitions nécessaires pour l'expédition. Tous les vaisseaux et bâtiments seront pourvus chacun au moins pour quatre mois de vivres. Ils porteront également tous les effets nécessaires pour douze mille hommes pendant le même temps en habillement, équipement et effets de campement. Les Représentants du peuple prendront toutes les mesures qu'ils jugeront convenables pour former tous ces approvisionnements avec toute la célérité possible.

Art. 5.

Les forces navales partiront du Port la Montagne par un vent de nord-ouest et, si l'ennemi n'est pas en force, elles iront débarquer au golfe Saint-Florent ou à cinq ou six lieues au vent de cette place. En cas d'impossibilité dans ces parages, elles feront route sans perte de temps pour le golfe d'Ajaccio, où le débarquement s'effectuera sans difficulté.

Art. 6.

Un ou deux Représentants du peuple s'embarqueront avec les troupes ; l'un deux rassemblera promptement dans la partie septentrionale de l'île tous les moyens de transport, soit par terre, soit par mer pour l'attaque de Saint-Florent ; il fera presser cette attaque avec la plus grande vigueur.

Art. 7.

Avant le départ des forces pour l'expédition, la division des huit vaisseaux qui se trouvent au Port de la Montagne et celle des sept vaisseaux qui se trouvent au golfe de Jouan opéreront leur jonction.

Art. 8.

A cet effet, il sera établi des signaux par terre depuis l'escadre du Port de la Montagne, jusqu'à celle du golfe de Jouan, afin de signaler le moment de leur appareillage, la route qu'elles tiendront et le point de leur jonction.

Si l'ennemi est en présence au golfe de Jouan, les escadres appareilleront avec un vent propre à se trouver au vent de l'ennemi, et, aussitôt que leur jonction sera effectuée, elles iront mouiller au Port de la Montagne, pour en repartir le plutôt possible.

Art. 9.

Il ne sera livré bataille sur mer aux ennemis que dans le cas où elle serait jugée nécessaire, soit pour dégager les escadres, opérer leur

jonction ou assurer le succès du débarquement et des opérations dans l'île de Corse, ou dans le cas où l'on pourrait attaquer l'escadre ennemie avec un avantage décidé. Dans le cas contraire, on attendra, pour cette attaque, l'arrivée de la division qui doit partir de Brest, dans les premiers jours de frimaire.

ART. 10.

Aussitôt que cette division aura rejoint les forces de la Méditerranée, on cherchera l'occasion de livrer à l'ennemi une bataille navale décisive et l'on tâchera d'anéantir entièrement ses forces maritimes à l'aide des nouveaux moyens d'artillerie, dont les vaisseaux français sont pourvus.

ART. 11.

Si nos forces maritimes prennent un ascendant marqué sur la Méditerranée, elles exigeront du gouvernement de la Toscane la remise aux mains des Français de l'île d'Elbe et de tous les navires anglais qui auraient pu se réfugier à Livourne. Faute par le gouvernement toscan d'acquiescer à la sommation, l'escadre française attaquera de vive force, soit Porto-Ferraïo, soit Libourne même, si elle se trouve en mesure de le faire avec succès. Quant à la conduite à tenir envers la république de Gênes, dans le cas où les vaisseaux anglais se réfugieraient dans quelques-uns de ses ports, il y sera statué ultérieurement sur le rapport et les observations qui lui seront proposées par les Représentants du peuple.

ART. 12.

Les Représentants du peuple pourront apporter à l'exécution du présent arrêté les modifications qui seraient commandées par les circonstances.

PRIEUR. — CARNOT. — CHARLES COCHON. — L. B. GUYTON.

Section de la Guerre. 15 brumaire an III de la rép. une et ind.

Le comité de Salut public, en exécution de son arrêté de ce jour sur l'expédition de la Corse, arrête.

ART. 1.

Le général de division Mouret sera chargé de l'expédition.

ART. 2.

Les douze mille hommes qui doivent s'embarquer pour l'expédition seront d'abord extraits entièrement de l'armée d'Italie, afin d'éviter tout délai, et remplacés ensuite, si les Représentants du peuple le jugent nécessaire, par les troupes qui seront tirées de l'armée des Alpes.

CHARLES COCHON. — CARNOT.

Archives de la Guerre. N° 102 1er janvier 1795.

Section de la Guerre. 12 nivôse an 3 de la rép. une et ind.

Le comité de Salut public aux Représentants du peuple près l'armée d'Italie.

L'activité de vos mesures, chers collègues, met enfin l'armée d'Italie en état d'entreprendre une expédition décisive. Il est question maintenant de décider quel est le point sur lequel vous devez tomber.

Nos premières vues ont dû se porter sur la Corse ; il est naturel de prendre ce qui est à nous avant de hasarder d'autres expéditions. Cependant notre projet de reprendre la Corse est devenu, nous ne savons comment, d'une telle publicité que les ennemis en sont parfaitement informés et, pour le succès de pareille entreprise, la première condition est le plus profond secret.

Mais heureusement ce projet apparent en masque un autre plus important que nous n'avons jamais perdu de vue et que, par prudence, nous n'avons jamais voulu mettre en avant, celui de la prise de Livourne. Cette dernière expédition a pour objet de dépouiller la Toscane, et Livourne particulièrement, qui est l'entrepôt du commerce des Anglais dans le Levant, pour en enrichir celui de Marseille. C'est un coup de main à faire ; notre projet n'étant point de conserver le pays, mais d'en tirer les richesses et d'y saisir la flotte anglaise, si elle s'y était retirée,

Ce projet cependant ne nous fait point renoncer à l'expédition de la Corse et il est question seulement de savoir laquelle de ces deux opérations devra être tentée la première. Or c'est ce que les circonstances seules peuvent décider.

Le véritable but du Comité est de chasser les Anglais de la Méditerranée. Nous croyons y avoir une supériorité décidée, tant par la force de nos équipages que par les nouveaux moyens d'artillerie dont elle est pourvue. L'intention du comité est que l'armement fait au Port de la Montagne ne soit point perdu, que notre flotte mette dehors, qu'elle cherche celle des ennemis partout et qu'elle lui livre un combat décisif, en quelque lieu qu'elle puisse la rencontrer.

Si la flotte anglaise se réfugie en Corse, ce sera la Corse qu'il faudra attaquer ; si elle va à Livourne, ce sera à Livourne qu'il faudra la poursuivre. Ici l'expédition de terre est soumise à l'expédition maritime. Chasser les Anglais de la Méditerranée, prendre l'île de Corse, enlever les richesses de la Toscane, saisir l'île d'Elbe ; voilà le résultat auquel nous tendons. Peu nous importe l'ordre dans lequel ces divers points de l'expédition s'exécutent, pourvu qu'ils se fassent. Or tout cela se fera, si vous battez la flotte anglaise, et la flotte anglaise sera battue, si elle est attaquée. C'est ce dont nous ne fesons aucun doute, à moins qu'elle n'ait reçu un puissant secours, ce qui nous paraît très peu vraisemblable.

Vous sentez, chers collègues, l'importance du secret le plus exact, comme du concert parfait de tous les Représentants du peuple. Nous vous invitons à une confiance mutuelle semblable à celle que nous avons en chacun de vous. Nous n'avons tous qu'une même volonté, celle du salut de notre patrie commune et la gloire de nos armes.

Si vous croyez devoir commencer l'expédition par l'attaque de Livourne, peut-être pourrez-vous faire filer une partie des troupes par la Rivière de Gênes et la flotte pourra mouiller, suivant l'espèce du vent, soit au golfe de Specia (sic), soit à une moindre distance de Livourne. Vous verrez aussi si la masse de nos forces et la disposition des ennemis permet ou exige que vous fassiez une fausse attaque du côté de Ceva pour les empêcher de venir au secours de la Toscane, ce que problablement il n'aura pas le temps d'exécuter.

Nous revenons à ce point capital, la prompte et énergique attaque de la flotte anglaise dans quelque lieu qu'elle cherche une asile. Nous sommes sûr qu'un combat décisif peut immortaliser la marine française et nous assurer l'empire de la Méditerranée. Notre confiance est fondée, chers collègues et sur les sentiments qui nous animent et sur notre force réelle. Car il est absolument impossible que les vaisseaux ennemis résistent aux *obus* et aux *incendiaires* dont les nôtres sont armés ; plus tard, ces moyens seront connus des étrangers et ne nous donneront aucune supériorité. Il faut donc se hâter de profiter de la circonstance. Il faut se battre de près et obliger tous les commandants de nos vaisseaux à faire usage des nouveaux projectiles.

Salut et Fraternité,

CARNOT.

P. S. Nous vous annonçons avec une vive satisfaction que l'armée du Nord vient de remporter une victoire signalée, dont le résultat est la prise de Grave et celle du fort Saint-André, avec leur artillerie et leur garnison prisonnière et de plus 120 pièces de canon, 1,600 hommes et 600 chevaux. Nous espérons, chers collègues, apprendre bientôt de votre part des succès d'un autre genre et plus importants encore.

Archives de la Guerre. **N° 103** 5 janvier 1795.

Marseille, le 16 nivôse, l'an 3e de la République, une et indivisible

Ritter et Saliceti, Représentants du peuple près les armées d'Italie, à leurs collègues les membres du comité de Salut public.

Enfin, citoyens collègues, tous les obstacles que l'approvisionnement pour l'expédition rencontrait à Marseille sont surmontés. La pénurie d'un côté, la malveillance de l'autre, nous retenaient. Nous avions à lutter contre les difficultés de toute espèce ; tout est à présent fini.

L'approvisionnement est consommé ; l'embarquement des denrées et équipages s'effectue nuit et jour et va être terminé. Nous y avons apporté, soyez-en bien persuadés, toute l'activité possible.

Nous retournons demain au Port la Montagne ; les troupes y sont déjà cantonnées. Il ne reste qu'à les embarquer. Sous peu, nous mettons à la voile.

Nous persistons à vous dire que le résultat de l'expédition sera heureux pour la République. Nous avons des données certaines pour le présumer ainsi.

Mais il est en même temps de notre devoir de ne pas vous dissimuler que la marine ne fait pas ce qu'elle pourrait pour nous seconder.

Jean Bon Saint-André, dont nous apprécions d'ailleurs le mérite, au lieu d'inspirer confiance aux marins sur l'expédition, la critique trop ouvertement ; il se plaint de ce que le Comité n'a point adopté son projet ; il ne serait pas disposé à agir, si cela dépendait de lui, à moins qu'on ne mît sous ses ordres la marine de l'Océan.

Rien n'est certainement plus dangereux, si, lorsque le Comité a arrêté un plan d'opération, son plan est critiqué ou n'est point exécuté ; tout est nécessairement perdu par ce système. Si celui qui est à la tête d'une partie d'exécution, en y apportant de la prudence, n'y apporte pas aussi de l'audace, il est impossible que ceux qui sont sous sa direction s'y prêtent avec le courage qui seul peut en assurer le succès.

Le marin, comme le soldat, n'est invincible que lorsqu'il croit l'être. C'est l'opinion qui fait l'énergie. Si on fait appréhender au marin qu'il peut être battu, il est découragé, et l'ennemi, même inférieur, a l'avantage sur lui ; si on lui présente le succès assuré, il se bat de bon cœur et, à coup sûr, il ne se laisse pas vaincre.

D'où est venue l'audace ; d'où sont venus les avantages remportés par toutes les armées ? C'est de la bravoure qu'on a su leur inspirer, en leur inspirant du mépris pour l'ennemi.

D'ailleurs quel est ici l'état des choses ? La marine a au Port la Montagne et en rade quinze vaisseaux de ligne ; l'ennemi en a quatorze : ceux qui veulent lui en donner plus en imposent. Avec la supériorité du nombre, avec la supériorité des équipages peut-on concevoir des inquiétudes et les répandre ? En messidor, nous n'avions que sept vaisseaux. Ils mirent à la voile, lorsque l'Anglais paraissait. Neuf vaisseaux ennemis furent chassés, et notre escadre se mit sans danger en station au golfe Jouan, où, quoi qu'en disent les malveillants, elle a formé, sans éprouver aucune perte, dix mille marins, et alimenté les départements du midi, en protégeant l'arrivée des denrées, pris une frégate, avec une corvette et sept bâtiments de transport.

Les marins qui alors, avec si peu de vaisseaux, affrontèrent le danger avec autant d'audace, ne sont-ils plus les mêmes hommes ; et voudrait-on les rendre timides, parce qu'ils ont aujourd'hui une forte escadre à opposer à l'ennemi ?

L'Anglais vient insulter au pavillon national en se présentant jusque dans la rade. Il vient espionner ce qui s'y passe, et la marine reste dans l'inaction et supporte tranquillement cet outrage. Nos troupes de terre laisseraient-elles ainsi impunément approcher l'ennemi ?

C'est à vous, citoyens collègues, à éveiller l'énergie des marins. L'Anglais est inquiet de sa position. Ses manœuvres ne permettent là-dessus aucun doute. Il craint de s'enfermer dans un port ; il appréhende d'y être surpris par l'armée de terre et d'être bombardé. Il ne fait que courir tantôt à Livourne, tantôt à Saint-Florent. Quelle plus belle occasion pour le chasser et en purger la Méditerranée ?

Nous ne négligerons rien pour cet objet important. L'armée de terre lui a fait abandonner Toulon. Elle ne sera ni moins énergique, ni moins puissante dans l'expédition actuelle et elle concourra certainement avec le même courage pour le chasser de nos mers.

Nous vous expédions ce courrier pour vous annoncer notre prochain départ. Nous vous le réitérons. Soyez sans inquiétudes. Le succès de l'expédition, quelles que soient les dispositions de la marine, est certain puisque nous sommes sûrs en profitant du temps favorable de n'avoir aucune rencontre.

On nous assure à l'instant que les Anglais sont dans la rade de Livourne.

Salut et Fraternité

F. I. Ritter. — Saliceti.

BIBLIOGRAPHIE

DES OUVRAGES UTILISÉS DANS CE VOLUME

(Voir aussi Ier vol., p. 391)

ABRANTÈS (Mémoires de Mme la duchesse d'). — Paris, 1831, Ladvocat.

BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797 (Papiers de). — Inventaire analytique des Arch. du Ministère des Affaires étrangères. Paris, 1886-1889, Félix Alcan, 4 vol. in-8°.

COSTA DE BEAUREGARD, quartier-maître général de l'armée piémontaise. — Mémoires historiques sur la Maison de Savoie. — Mélanges tirés d'un portefeuille militaire. Turin, 1816.

COSTA DE BEAUREGARD (marquis de). — Un Homme d'autrefois, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils. Paris, 1886, Plon, in-12.

HAMEL (E.). — Histoire de Robespierre. Paris, 1867, 3 vol. in-8°.

JOLLIVET (Maurice). — La Révolution française en Corse. Paris, 1892, in-8°.

LANDRIEUX (adjudant général). — Mémoires, avec une introduction biographique, par Léonce Grasilier. Paris, 1814, Savine, 3 vol. in-8°.

MARMONT (maréchal duc de Raguse). — Mémoires. Paris, 1857, Perrotin.

PELLEPORT (général vicomte de). — Souvenirs militaires et intimes, publiés par son fils. Paris, 1857, Didier.

PINGAUD (Léonce). — Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. — Le Comte d'Entraigues. Paris, 1893, Plon, in-8°.

POUGET (capitaine de frégate, comte de). — Précis historique sur la vie et les campagnes du vice-amiral comte Martin. Paris, Bertrand, in-8°.

SAINTINE (X.-B.). — Histoire des guerres d'Italie. Première partie, contenant les campagnes des Alpes, depuis 1792 jusqu'en 1796. Paris, 1827, Dupont, in-8°.

TOPOGRAPHIE MILITAIRE DES ALPES. Partie méridionale du versant italien. Paris, 1891, in-8°. — (Publication du service géographique de l'armée, non mise dans le commerce).

TROLARD (Eugène). — De Montenotte au pont d'Arcole. Paris, 1893, Savine, in-12.

VICTOR (Claude-Victor-Perrin, maréchal duc de Bellune). — Mémoires, mis en ordre par son fils aîné. Paris, 1847. (Un seul volume a paru).

NOMENCLATURE DES PIÈCES

DES ARCHIVES DE LA VILLE DE BREIL (ALPES-MARITIMES)

UTILISÉES DANS CET OUVRAGE

Pièces relatives à 1794, 1795 et 1796

65° Aperçu topographique et militaire sur les Alpes-Maritimes et les Apennins, qui a dû être rédigé dans l'hiver de 1793 à 1794, peut-être par M. de Malausséna, à moins que ce ne soit celui dont il est question dans Thaon de Revel (p. 127 et 187) et dans la pièce n° 69 ci-après.

66° Renseignements topographiques sur le versant de la Rivière de Gênes (partie en italien par le major Sibonio ; partie en français, qui est peut-être la minute du rapport du colonel de Revel, à la suite de la reconnaissance dont il est question dans ses Mémoires, p. 184).

67° Journal historique des opérations militaires dans le comté de Nice par M. de Malausséna (3 copies, dont une incomplète). Il existe une copie de cette pièce aux Archives de la Guerre, manuscrit n° 103, ayant appartenu au chef d'escadron d'état-major Schouany.

68° Relation du capitaine de Maulandi des faits auxquels il a pris part du 5 au 27 avril 1794, jour où il a été fait prisonnier à la redoute de Fels (A l'appui de cette relation se trouvent des copies des lettres qu'il a reçues et expédiées).

69° Instructions pour M. le général Dellera (minute).

70° Cahier contenant les copies des pièces suivantes :

(*a*) Correspondance du général Dellera avec les généraux Colli et de Wins, du 24 février au 31 mars 1774.

(*b*) Proclamation des représentants du peuple aux Génois, le 10 germinal, an II.

(*c*) Mémoire de M. de Wins sur les dispositions à adopter le 25 mai 1794.

(*d*) Lettre du Roi de Sardaigne au général Colli, le 15 juin, envoyant le mémoire ci-dessus.

(*e*) Tableau de la situation présente des affaires, qui peut être considéré comme l'introduction du mémoire ci-dessus.

(*f*) Lettre du Roi de Sardaigne au général Colli, avec une instruction de M. de Wins, à la date du 11 juillet 1794.

(*g*) Correspondance de M. de Wins avec le général Colli, du 7 au 24 avril 1794.

(*h*) Lettre de l'archiduc Ferdinand au général Colli, le 14 mai 1794.

(*i*) Propositions adressées au Roi de Sardaigne, le 25 avril 1794 (en italien, non signé).

(*j*) Rapport de M. de Casanova sur une attaque du Maurigon, le 18 août 1794.

(*k*) Rapports du comte Christ de Santz sur une opération dans la vallée de la Stura, les 16 et 17 août 1794.

(*l*) Réflexions de M. de Wins, qui ont dû être portées au général Colli par le marquis de Clermont et le major Marquette.

71° Précis des rapports du marquis Colli du 6 avril au 10 mai 1794.

72° Lettre du chevalier de Revel (original ; l'adresse est déchirée, mais il est probable qu'elle était destinée à M. de Malausséna).

73° Instructions pour le commandant du 1er bataillon de chasseurs (original, signé Dellera).

74° Minute d'ordre du 6 avril et compte rendu de l'exécution.

75° Résumés d'ordres et rapports divers du 7 avril au 3 juin 1794.

76° Relation originale des opérations du chevalier Reibaudy de la Cainée, capitaine de milices, les 7 et 8 avril 1794.

77° Etat intitulé : « Force à peu près de l'armée du comté de Nice, le 8 avril 1794. »

78° Tabella dell'artiglieria di campagna, li 4 gennajo 1794 (non signé).

79° Journal de marche succinct de la compagnie Pian du 9 avril au 1er juin 1794 (en italien).

80° Lettre du général Dellera au baron d'Auvare, commandant le 1er bataillon de chasseurs à Nanan (original, signé Dellera).

81° Lettre du chevalier de Revel au général Colli le 11 avril 1794 (original ; cette lettre se trouve dans les Mémoires de Thaon de Revel, p. 194).

82° Note sur les dispositions du général d'Argenteau à la date du 12 avril 1794.

83° Relation de la reconnaissance sur le Colombier le 13 avril 1794 (original, signé Ardizzo ?).

84° Extraits et résumés de la correspondance de M. le comte d'Argenteau du 14 avril au 29 septembre 1794.

85° Cahier contenant des copies, savoir :

(*a*) Ordres donnés par le général Colli du 15 avril au 6 mai 1794. Au milieu du cahier se trouvent intercalés :

(*b*) Relation des affaires des 26 et 27 avril par M. de Bellegarde.

(*c*) Relation du major Grimaldi à Tanarello.

(*d*) Relation du major Baligno à la redoute du col Ardente ou de Samson.

(*e*) Relation du lieutenant-colonel de Sainte-Rose sur la prise du col de Tende (2 pièces).

86° Note du seigneur auditeur Vérani sur l'entrée des Français à Loano, le 16 avril 1794, et leur départ, le 3 juillet 1795 (en italien non signé).

87° Note sur l'attaque du Pont de Nava.

88° Dispositions des troupes d'Argenteau autour d'Ormea.

89° Croquis et lettres du capitaine de Maulandi (originaux très curieux).

90° Copie des relations des affaires du 26 avril à l'Authion, 6 mai à San Dalmazzo, 2 juillet à la Chartreuse de Pesio (celle-ci en italien), du 7 septembre au Vacarile.

91° Cahier contenant :

(*a*) Copie de deux relations sur la surprise de Marta, le 28 avril 1794.

(*b*) Relation des opérations de M. de Saint-Michel (3 pièces, dont une ou deux originales).

(*c*) Troupes dans le comté de Nice, le 26 avril 1794.

(*d*) Dispositions des troupes le 1er mai et changements jusqu'au 5 mai en avant du col de Tende.

(*e*) Rapport des troupes qui sont dans le comté de Nice, le 8 avril 1794.

(*f*) Rapport d'une partie de l'affaire de la prise du mont Cenis, le 13 mai 1794, du capitaine Magni, du régiment de Savoie, transmis à M. de Malausséna par le chevalier de Messangi.

(*g*) Pièces relatives aux affaires d'Oneille, en 1793 et 1794, avec une lettre originale du chevalier de la Place.

(*h*) Lettre originale du lieutenant-colonel Léotardi sur la prise d'Oneille, dont on trouve une copie dans la correspondance du baron de Wins au général Colli, pièce n° 70 g.

(*i*) Relation de l'affaire arrivée le 4 du mois de mai 1794, au poste des Salines au-dessus du village de Carlin, commandé par M. le chevalier Asquer, capitaine du régiment de Sardaigne (non signé).

(*j*) Attaque de la montagne très escarpée sur la droite de Limon, en allant du versant sur le col de Tende.

(*k*) Etat en détail de la troupe dans le comté de Nice, le 8 avril 1794.

(*l*) Position des troupes de S. M. le Roi, au commencement du mois de mai 1794.

(*m*) Force des troupes du marquis Provera pour le mois de juin 1794.

(*n*) Notes des différentes affaires militaires par le chevalier de Bonaud, capitaine du corps franc (non signées) (1793 et 1794).

(*o*) Relation du chevalier d'Osasque sur une attaque du Maurigon en 1793 (copie ; l'original existe à la pièce n° 49).

(*p*) Relation du capitaine du génie Déandreis sur les affaires de la fin d'avril 1794.

(*q*) Relation du comte de Gattinara sur les opérations de sa compagnie de milices du 6 mai au 29 novembre 1794 (non signé).

(*r*) Notes prises sur une lettre du chevalier Bonaud, du camp de Saint-Jacques, le 17 juillet 1793.

(*s*) Lettre de Saint-André à Colli, le 12 juin 1793.

(*t*) Lettre du général Provera sur l'affaire du 14 septembre 1794, dans la vallée de la Vraita, et relation d'officiers prisonniers qui se sont échappés.

(*u*) Précis de l'adresse de la société des Jacobins de Chambéry aux habitants de Piémont arrêtés dans la séance du 27 floréal.

(*v*) Lettre de l'archiduc Ferdinand au général Colli, le 3 août 1794.

(*x*) Rapport de la compagnie de milices Gondolo, le 25 septembre 1794 (en italien).

(*y*) Lettres au général Colli, de D. Pietro Giacomo Caroccio Prioro, de la Chartreuse de Pesio, le 9 août 1794 et de Cauvin de la Bostera, le 8 septembre 1793 (copies).

92° Rapport du commandant de la redoute de Marte, 1794 (copie). (1er rapport du colonel Vital ; le 2e est au n° 91, a).

93° Note en italien sur la retraite de Saorge à San Dalmazzo de Tende (de Pandini sans doute).

94° Analyse de la correspondance du roi et du baron de Wins avec le général Colli, du 1er mai au 3 novembre 1794.

95° Tabelle du régiment des Gardes, le 1er mai 1794 (original, signé des Hayes, colonel, et accompagné d'une fiche, signée. Lissonio de Goldy ?).

96° Relation de la retraite du corps sous les ordres du comte de Millesimo (non signée).

97° Pertes du corps des grenadiers, le 8 mai 1794 (original non signé).

98° Affaire de Saint-Dalmas (relation approuvée le 9 juillet par l'auteur de Plumet).

99° Minute de la lettre du général Colli au marquis Colli, le 9 mai 1794.

100° Copies d'un ordre du général Colli et de la lettre ci-dessus.

101° Notes sur les prisonniers faits de part et d'autre, du 6 avril 1794 jusqu'à la retraite du comté de Nice.

102° Précis de ce qui s'est passé d'intéressant à l'armée commandée par S. E. M. le baron Colli, depuis le 29 mai 1794 jusqu'à la retraite des Français, par M. de Malausséna.

103° Suite du Journal historique des opérations de l'armée commandée par le général Colli dans la campagne de 1794, par M. de Malausséna (2 copies, dont une a été corrigée).

104° Extrait d'un récit de l'attaque du mont Cenis, en 1794.

105° Prise du petit Saint-Bernard, en 1794.

106° Cahier contenant :

(*a*) Analyses de lettres de Latour, Coppon ?, Christ.

(*b*) Dislocation des troupes autrichiennes et dispositions pour leurs quartiers d'hiver.

(*c*) Lettres des généraux Wenckeim et Wallis au général Colli, les 20 et 19 novembre 1794.

107° Extraits et analyses de la correspondance du général Zimmermann, du 2 mai au 13 octobre 1794.

108° Extraits et analyses de la correspondance des généraux Provera et Sonnaz, du 10 mai au 26 octobre 1794.

109° Instruction imprimée sur la levée en masse du Piémont, accompagnée d'un état manuscrit officiel, mai 1794 (l'instruction est en italien. — Voir l'état de la levée en masse, pièce n° 114).

110° Copie d'un ordre du commandant général, donné à Alexandrie, le 14 mai 1794.

111° (*a*) Force du corps d'armée du centre de la ligne, à la moitié de mai 1794.

(*b*) Etat des tués, blessés et prisonniers de guerre du régiment aux Gardes dans la campagne de 1794.

112° Cahier contenant :

(*a*) Analyse d'une lettre du 2 juin 1794 au chevalier Bonaud.

(*b*) Analyse de la correspondance du général, du 16 mai au 28 septembre 1794.

(*c*) Changements dans le camp du Bourg, pendant le mois de juin 1794.

(*d*) Analyses de rapports divers du mois d'août 1794.

113° Analyse de la correspondance des officiers suivants : Gondolo, Pandini, Pian, etc.

114° Bando da pubblicarsi agl'individui delle centurie che formano l'armamento generale, in data delli 20 luglio 1794.

115° Compte rendu d'une patrouille le 21 juillet (original en allemand).

116° Etat du corps d'armée aux environs du Bourg-Saint-Dalmas, le 10 août 1794.

117° Analyses de pièces diverses, du 1er août au 19 septembre 1794.

118° Reçu de courrier (original en allemand).

119° Extraits et analyses de la correspondance de l'archiduc, du 13 août au 25 septembre 1794.

120° Etat des pertes françaises et austro-sardes, au mois d'août 1794.

121° Lettre de l'attaque du col de la Madeleine, le 15 août 1794 (non signé).

122° Relation sur la même affaire (non signé).

123° Cahier contenant :

(*a*) Relation de la retraite des Français de Roccavione à Limone et des attaques de la journée du 15 août 1794.

(*b*) Minutes d'ordres relatifs à un projet d'attaque dans le comté de Nice, en avril 1794.

(*c*) Note sur la topographie et son utilité pour un militaire.

(*d*) Posizione dei Francesi che occupano la parte superiore della valle di Stura.

(*e*) Lettre sur l'attaque du 15 août 1794 dans la Stura, datée de Démont le 19 août 1794 (original dont la signature a été déchirée).

(*f*) Notes sur la compagnie de milices de Boves, prises d'un individu de cette compagnie.

124° Relations sur les attaques du 15 août 1794 (l'une est de Pandini).

125° Rapport du 4 septembre 1794 (original en allemand, non signé).

126° Rapport sur la position de l'ennemi tant à droite qu'à gauche du Tanaro et sur celle de nos troupes en avant de Ceva et de Mondovi, le 6 septembre 1794.

127° Réclamation faite à Sa Majesté par les habitants de Caraglio, rassemblés sur le col del Mulo, et lettre au général major comte Christ de Santz, le 8 septembre 1794 (en italien).

128° Etat des troupes qui composent le cantonnement de Vinay, le 10 septembre 1794.

129° Compte rendu de Belmont, lieutenant des chasseurs, le 16 septembre 1794 (original).

130° Copie de la lettre du général en chef de l'armée d'Italie au comité de Salut public, de Cairo, le 23 septembre 1794.

131° Relation du général Vallin sur l'attaque de la Ciardoletta (original signé Birague, capitaine dans Montferrat, et copie de la même pièce).

132° Relation en italien, datée du col du Mul, le 24 septembre 1794 (original, dont on a déchiré la signature).

133° Note datée d'Alexandrie, le 25 septembre 1794, sur les mouvements des troupes.

134° Aperçu sur la topographie des sources des Bormida.

135° Cahier contenant :

(a) Relation du combat de Dego (en italien).

(b) Fragments sur le même sujet (français et italien).

(c) Supplément extraordinaire au courrier de Milan (imprimé en italien).

(d) Etat des troupes à Altare et Mallére (en italien).

(e) Fragments d'une lettre de Cairo le 19 septembre 1794 (en italien).

(f) Relation des opérations de la bataille de Dego par M. de Malausséna.

(g) Note sur la géographie du pays.

(h) Analyse de correspondances diverses sur ce sujet.

136° Etat des troupes à Mondovi le 6 octobre 1794.

137° Analyses de correspondances donnant des renseignements sur les Français, en octobre 1794.

138° Lettre en allemand d'un M. de la Presti, de Lodi le 2 octobre 1794.

139° Traduction en italien de l'ordre émanant du Conseil aulique de guerre de Vienne, le 25 octobre 1794.

140° Copie d'une demande faite par l'amiral Hood à Vienne, le 12 novembre 1793.

141° Notes importantes datées du 13 novembre 1794 (en italien), relatives à l'expédition des Français sur Vado.

142° Distribution des troupes autrichiennes dans les quartiers d'hiver (il y a déjà une pièce de ce numéro qui a été envoyée en mai 1893).

143° Ordres pour les rég. Schmitfeld, Belgiojoso et Strassoldo (en allemand).

144° Lettre du général Wallis au général Colli (original en allemand), le 7 novembre 1794).

145° Lettre de Colli à Wallis (en allemand), le 11 novembre 1794.

146° Copie de la lettre de Wallis à Colli (en allemand), le 19 novembre 1794. Voir la traduction au n° 106 c.

147° Copie d'une lettre du général Wenkheim au général Colli le 20 novembre 1794. Se trouve également au 106, c.

148° Lettre du général Wallis au général Colli (original en allemand), 22 novembre 1794).

149° Force actuelle du régiment de Sardaigne à la revue du 22 novembre 1794 (original, signé chev. Lugia).

150° Etats des revues du 24 novembre 1794. 1er et 3e bat. du rég. suisse de Stettler ; 3e et 4e comp. des troupes légères ; corps d'armée aux environs du Bourg-Saint-Dalmas ; 1er bat. et chasseurs du rég. de Pignerol ; Grenadiers royaux (originaux signés).

151° Etats des revues du 25 novembre 1794 : Milices de la vallée de la Stura; deux bataillons de Montferrat; 1er bataillon du régiment grison de Christ ; 1er bataillon des pionniers ; chasseurs Pandini ; régiment d'Aoste ; 2e bataillon du régiment d'Asti ; régiment d'Asti complet (originaux signés).

152° Renseignements sur les troupes françaises, le 26 novembre 1794 (original signé de Martinel, de l'état-major général). Cet officier était chargé du service des renseignements à l'état-major du général Colli pendant l'année 1794. Il existe de lui, aux Arch. de la Guerre, un cahier d'enregistrement très curieux des interrogatoires des prisonniers, déserteurs, espions, etc.

153° Etats des revues du 26 novembre 1794 : Milices de la vallée de la Vraita, troupes et artillerie à Ceva (le premier seul est original et signé, le second est un tableau d'ensemble copié sur la pièce n° 160).

154° Lettre du colonel du régiment de Schmitfeld, de Gunsbourg (original en allemand, signé).

155° Etat des revues du 27 novembre 1794 : Dislocation des troupes du général Provera ; effectif de ses troupes ; force des milices du Cairo (originaux signés).

156° Renseignements sur les troupes françaises (en italien, non signé), 28 novembre 1794.

157° Rapport des 4e et 5e bataillons de grenadiers (original, signé), le 28 novembre 1794.

158° Lettre du major Frazioli (?), du régiment de Belgiojoso, le 29 novembre 1794 (original en allemand, signé, avec le visa de d'Argenteau).

159° Ordres (en allemand) du 29 novembre 1794, relatifs à l'installation dans les quartiers d'hiver.

160° Etats des revues du 29 novembre : Troupes et artillerie à Ceva ; Schmitfeld et Belgiojoso, 8e et 9e grenadiers, Mondovi, 1er bataillon des pionniers (originaux, signés).

161° Dépositions de deux déserteurs français, le 30 novembre 1794.

162° Demande de la compagnie de chasseurs d'Acqui, le 30 novembre 1794 (original en italien, signé).

163° Etat des compagnies de milices de la province d'Acqui (non daté et signé).

164° Correspondances en allemand et en français, de Ceva, le 1er décembre 1794, au sujet des avant-postes.

165° Etat des revues du 30 novembre : Giulay Asti ; Grenadiers royaux ; Peyer-im-Hoff ; compagnies de chasseurs à Monbasilio ; Pignerol ; Piémont ; Oneille ; Maurienne ; Sardaigne ; 11e grenadiers (originaux signés),

166° Tabelle des 5e, 6e, 7e compagnies de chasseurs choisis du comté de Nice (original signé).

167° Troupes de Ceva et artillerie, le 2 décembre 1794 (original signé).

168° Régiment de Tortone, le 3 décembre 1794 (original signé).

169° Lettre du colonel du régiment de Tortone, de Millésimo, au général Colli, le 3 décembre 1794 (original signé).

170° Rapports du régiment formé des 4e et 5e grenadiers, le 4 décembre 1794 (originaux signés).

171° Lettre de Ceva, du 10 décembre 1794 (original, signé Marsucco).
172° Situations du 20 décembre 1794 : Giulay, en double ; artillerie impériale, en triple (originaux en allemand, signés).
173° Etat de la compagnie des chasseurs d'Asti, le 22 décembre 1794 (original signé).
174° Etat des milices d'Oneille, le 27 décembre 1794 (original signé).
175° Renseignements sur les postes français aux environs de Savone (original en italien, signé Incisa di Camerana).
176° Etat nominatif des prisonniers de guerre piémontais faits dans le courant de l'année 1794. (Cet état paraît incomplet.)
177° Brouillon de la relation de M. de Malausséna pour la première partie de la campagne de 1795, avec une copie plus lisible et quelques pages mises au net.
178° Tabelle générale de l'armée de S. M. le roi de Sardaigne, à la fin de janvier 1795.
179° Dislocazione interinale in accantonamento delle truppe comandate da S. E. il signor tenente maresciallo barone Coly.
180° Rapport fait, le 1er janvier 1795, par le major Sibbono au général-major comte Solaro (en italien, original signé).
181° Renseignements sur les Français, lettre datée de Mioglia, le 3 janvier (original en italien, dont il manque une grande partie rongée par l'humidité, notamment la signature).
182° Lettre du major Strassoldo, de Fossano, le 17 janvier (en allemand, original signé).
183° Stato delle truppe imperiali alleate nei R. Stati, mars 1795 (?).
184° Lettre de Wallis à Colli, le 6 mars 1795 (original en allemand, signé).
185° Notions de l'ennemi données par le déserteur français Ducloud, (original daté du quartier général de Savillan, le 6 mars, et signé Ponsillon).
186° Analyse des ordres de Colli pendant le mois d'avril 1795.
187° Fragments de récit et notes de M. de Malausséna sur la campagne de 1795.
188° Renseignements sur la force des postes français dans la Rivière de Gênes.
189° Compte rendu des avant-postes adressé de Cairo, le 3 avril 1795, par Incisa de Camerana au baron Colli (original signé).
190° Bulletin des nouvelles de l'étranger, numéro 16 du 20 avril (imprimé).
191° Rapport du marquis Costa de Beauregard, chef d'état-major de Colli, daté du 20 avril 1795, sur une reconnaissance de la chaîne de montagnes entre Bormida et Tanaro (original signé et brouillon). Il y a un mémoire sur le même objet classé au n° 240.
192° Lettre d'un M. Bely de Bellfort, de Coni le 24 avril, au sujet d'un déserteur autrichien (original signé).
193° Renseignements sur les Français, de Ceva le 3 mai 1795 (original, signé Marsucco).
194° Rapport d'Incisa de Camerana à Colli, de Cairo le 2 mai (original signé).

195° Lettre du général Provera au baron Colli, de Turin le 2 mai (original en italien, signé).
196° Rapport d'espion sur les positions françaises (en italien).
197° Lettre du colonel Morozzo au baron Dellera, de Frabouze le 3 mai, avec un rapport d'espion (original signé),
198° Lettre du général Provera au baron Colli, de Turin le 3 mai (original signé).
199° Renseignements sur les forces françaises, de Vernante le 4 mai (original en italien, signé Cauvini, capitaine des milices niçoises).
200° Rapport du général baron de la Tour, de Bourg-Saint-Dalmas le 4 mai (original signé).
201° Rapport du général Christ de Santz, de Bourg Saint-Dalmas le 5 mai (original signé).
202° Rapport du même officier, le 7 mai (original signé).
203° Lettre du général Provera, de Turin le 8 mai (original signé).
204° Renseignements sur les forces françaises de Millesimo, le 8 mai (original en italien, signé).
205° Rapport du général Christ de Santz, le 8 mai (original signé).
206° Lettre du colonel Morozzo, le 9 mai (original signé).
207° Rapport de quatre prisonniers de guerre piémontais échappés de France et rentrés dans la vallée de Mayra le 7 courant, de Dronero le 9 mai (original, signé de Sonnaz).
208° Lettre de M. de Montafia au baron Colli, de Cève le 10 mai, dans laquelle est inclus un rapport du lieutenant-colonel marquis Colli (originaux ; la lettre est signée, le rapport ne l'est pas, bien que de la main du marquis Colli).
209° Rapport sur la force des Français dans le vallon d'Enfer, de Garessio, le 10 mai (original en italien, signé Stefano Juriani ?).
210° Lettre de M. de Montafia, de Ceva le 11 mai à 5 h. après-midi, portant envoi d'un rapport du chevalier de Bellegarde daté de Bagnasque le 10 mai à 10 h. du soir (originaux signés).
211° Lettres du baron de Streng, de Démont, le 11 mai (original signé).
212° Lettre du général Christ de Santz, de Bourg-Saint-Dalmas, le 11 mai (original signé).
213° Rapports du capitaine de Martonitz, de l'état-major allemand, sur le poste de la Navonera, et du sous-lieutenant des dragons autrichiens Mercandin, datés de Mondovi et de Saint-Michel, le 12 mai (originaux en allemand, signés).
214° Lettre du général Christ de Santz de Bourg Saint-Dalmas, le 12 mai (original signé).
215° Lettre du baron de Streng, de Démont, le 13 mai (original signé).
216° Dépositions d'espions de Frabosa le 13 mai (original, signé Morozzo).
217° Rapport du colonel de Bellegarde, de Pampara le 14 mai (original signé).
218° Rapport du même officier, de Bagnasque le 14 mai (original signé).
219° Rapport de M. de Montafia, de Ceva, le 14 mai (original signé).

220° Lettre du général Christ de Santz, de Bourg-Saint-Dalmas, le 14 mai, portant envoi d'une lettre du chevalier de Bonaud (originaux signés).
221° Lettre de M. Ferrero, de Priola, le 14 mai (original signé).
222° Notions sur la force et les positions de l'ennemi dans le comté de Nice du 11 au 17 mai.
223° Renseignements sur les Français, de Ceva, le 20 mai (original signé Marsucco).
224° Lettre du général Christ de Santz, de Bourg-Saint-Dalmas, le 18 mai (original signé).
225° Notes de M. de Malausséna.
226° Extrait de l'état de la force actuelle de S. E. le général Colli, divisée par départements les 18, 19 et 20 mai 1795.
227° Lettre de M. de Pallavicini, de Casotto, le 20 mai (original signé).
228° Route de la colonne destinée à attaquer le camp de Vieuzènes (original daté de Bourg-Saint-Dalmas le 21 mai et signé de Martinel).
229° Nuova destinazione delle truppe imperiali alleate (Juin 1795 ?).
230° Cahier contenant les copies suivantes :
(a) Deux rapports sur la force, les mouvements, les positions et les vues apparentes de l'ennemi, depuis le 15 au 30 juin et du 1er au 15 juillet 1795. Ces rapports doivent être de M. Costa de Beauregard, chef d'état-major du général Colli,
(*b*) Un rapport sur la force et la situation actuelles des corps qui composent l'armée du général Colli à l'époque du 10 juillet 1795 ; ce rapport, qui pourrait avoir été rédigé par M. de Malausséna, a été envoyé au roi de Sardaigne, avec une carte démonstrative, le 10 juillet au soir. Par un hasard assez singulier, l'original de cette carte se trouve dans l'atlas des Archives historiques du Ministère de la guerre.
(c) Diverses lettres des généraux de Wins et Colli.
231° Analyse des ordres de Colli, du 17 juin au 25 septembre 1795.
232° Fragment d'une lettre de Berne, le 18 juin 1795 et non 1796, ainsi que le porte cette copie.
233° Lettre du major Andreovich, avec visa de d'Argenteau, annonçant que l'enseigne Wuhsam a quitté le bat. le 19 juin (original en allemand, signé).
234° Réclamation du capitaine Finoli du rég. de Belgiojoso, relativement aux prestations qui lui sont dues (original en allemand, signé).
235° Traduction en français de l'ordre du mouvement des troupes autrichiennes pour les 20, 21 et 22 juin 1795.
236° Lettre du général major de Montafia, de Montezzemolo, le 21 juin relatif à l'envoi à la Sotta de 130 recrues pour le corps franc Giulay (original en allemand, signé).
237° Lettre du capitaine Iakclich, du corps franc Giulay, le 21 juin, transmettant la lettre précédente du général major de Montafia. (original en allemand, signé).
238° Notes de M. de Malausséna sur un projet d'attaque de la Colette de Carlin et de Pian Rosso, présenté par le chevalier Pian, et sur l'expédition du chevalier de Romano.

239° Rapport du bat. des grenadiers Strassoldo, de Ronchi di Maglia, le 24 juin 1795 (original en allemand, signé : major John Strassoldo).

240° Description des postes sur la crête entre le Tanaro et la Bormida. Cette note paraît être de M. Costa de Beauregard, comme le rapport classé au n° 191.

241° Plainte du major Andreovich, du corps franc Giulay, de Ronchi di Maglia, le 23 juin, sur l'intervention du général Montafia dans l'administration de son bat. (original en allemand, signé).

242° Analyses de rapports de MM. de Montafia, d'Argenteau, Streng et Christ de Santz, et traduction en italien du rapport du représentant Dumaz et du général Kellermann en date du 25 juin, ainsi que d'une lettre de Kellermann du 26 juin.

243° Rapport du marquis Colli de Filésen (?), du camp de la Sotta, le 24 juin (original signé).

244° Le colonel Humbourg, de Ronchi di Maglia, le 24 juin, demande un supplément de mulets ; le général d'Argenteau observe qu'une semblable demande est faite par les grenadiers Strassoldo et le corps franc Giulay (original en allemand signé).

245° Cahier contenant les copies suivantes :

(a) Précis des attaques faites, les 25 et 27 juin 1795, par les troupes aux ordres de S. E. le lieutenant général baron Colli ; ce précis doit être de M. Costa de Beauregard.

(b) Diverses pièces françaises.

(c) Note sur l'occupation du Sambucco par M. de Malausséna.

(d) Billet adressé par le lieutenant-colonel du régiment de Lombardie, Ratti, au général Colli, sans date, mais vraisemblablement du 9 juin 1793.

246° Rapports du colonel Morozzo aux généraux Colli et Dellera, de Frabouse, le 20 juin 1795 (original signé).

247° Copie du rapport du même officier le 27 juin au baron Colli ; cette pièce se trouve également dans le cahier classé sous le n° 255.

248° Lettre du général d'Argenteau au baron Colli, de la redoute de Settepani, le 27 juin à 10 heures du soir, une heure après la fin du combat (original signé).

249° Lettre du baron Ruhri (?) au général Colli, de Ceva, le 27 juin, relativement aux approvisionnements de la Sotta et à l'arrivée de recrues pour le corps franc Giulay (original en allemand, signé).

250° Etat des maisons brûlées et des pertes faites à Limonetto, le 27 juin (en italien).

251° Rapport du colonel du régiment de Turin, Provana de Bussolin, de la Raschera au-dessous du Bouquin de l'Azil, le 27 juin (original signé).

252° Etat des pertes faites dans les attaques des 25 et 27 juin, à la montagne de Settepani (original en allemand, signé d'Argenteau et daté de Bardinetto, le 22 juillet, avec traduction en français).

253° Deux états détaillés de la force et de l'emplacement des troupes commandées par le général Colli, à la moitié de juin 1795.

254° Copie de la lettre du major général comte Christ, du Bourg-Saint-Dalmas le 27 juin.

255° Copies de rapports sur les affaires des 26 et 27 juin. Deux de ces copies se trouvent déjà dans les pièces classées aux numéros 246 et 254.

256° Copie de la lettre du marquis de Bellegarde du camp de Pracolla, le 27 juin.

257° Copie des lettres des capitaines Berra et Domerego, de Priola, le 27 juin.

258° Copie du rapport de M. de Montafia sur l'affaire du 27 juin, à Spinarda.

259° Relation des affaires des 25 et 27 juin sur la montagne de Sette-pani (original en allemand, signé d'Argenteau, avec traduction française).

260° Rapport de M. de Pampara, de Prariond, le 28 juin (original signé).

261° Rapport du lieutenant-colonel Léotardi, le 28 juin (original signé).

262° Total général de l'armée de Colli, le 8 juillet.

263° Force de l'armée de Colli, à la fin de juillet.

264° Cahier contenant des notes de M. de Malausséna, ainsi que des copies de pièces françaises et de la lettre de Colli à M. de Wins, le 18 juin 1795.

265° Copies de rapports sur les affaires du 27 juin au 8 juillet 1795.

266° Lettre de M. de Morozzo, de Frabouse, le 5 juillet à 9 heures du soir (original signé).

267° Rapport de M. de Ferrero, de l'avant-poste du camp del Borgo, le 4 juillet (original signé).

268° Force et emplacement des troupes piémontaises de l'armée de Colli le 20 août.

269° Copies du rapport de M. Solaro de la Chiusa sur l'affaire de Termini, de Pampara le 6 juillet, et d'une lettre sur l'affaire du Sambucco, le 20 septembre.

270° Copie de l'ordre donné par M. de Wins au général comte de Wallis, le 10 juillet (en allemand, avec traduction française).

271° Dispositions pour une grande attaque ayant pour objet de percer la ligne ennemie aux cols de Pertigal et du Sabion, d'envelopper le camp retranché du col de Tende et d'ouvrir la grande route de Nice aux troupes austro-sardes qui doivent concourir avec le corps autrichien, agissant dans la Rivière de Gênes. Ce projet doit avoir été rédigé par M. Costa de Beauregard.

272° Ordre donné par le général Christ, le 15 septembre 1795. Dans ce petit cahier se trouvent en outre des détails sur divers événements des campagnes de 1793 et 1794, relatifs aux troupes qui occupaient la haute Stura.

273° Manifesto del signor barone de Wins, generalissimo dell'armata austro-sarda, in seguito alle doglianze della Serenissima Repubblica di Genova, e risposta del Serenissimo Governo alla nota del generale de Wins (Copies, la première sans date, la seconde du 20 août).

274° Déclaration de Louis XVIII, roi de France et de Navarre, à ses sujets (imprimé du mois de juillet).

275° Copies de la relation officielle de l'affaire du mont Genèvre, le 30 août 1795, avec un croquis, et de la lettre du major Belmd relative à l'attaque de Sambernoui, le 2 septembre, datée de Vinadio, le 3 du même mois.

276° Cahier contenant les copies suivantes :

(a) Lettres du chevalier de Bonaud à propos de l'attaque dans la Vésubie, le 1er septembre.

(b) Relations de cette affaire.

(c) Rapport du baron de Streng, sur l'attaque de Sambernoui, datée de Démont, le 4 septembre.

277° Copie et sans doute traduction du rapport de d'Argenteau sur l'attaque de Rocca Curaira, le 19 septembre, datée du camp de Sambucco, le 24 du même mois.

278° Analyse des lettres de Kellermann et de Masséna sur la même affaire.

279° Etat des pertes faites à cette attaque (copie de l'état fourni par d'Argenteau le 21 septembre).

280° Etat des pertes austro-sardes sur la droite et la gauche du Tanaro, vers le 20 novembre 1795.

281° Lettre de M. de Poussillon, de Bagnasco, le 28 novembre 1795 à 7 heures et demie du soir (original signé).

282° Cahier contenant les copies suivantes :

(a) Relation du secrétaire de Balestrino sur les événements militaires dont cette localité a été le théâtre, de septembre à novembre 1795 inclus (en italien).

(b) Rapports de quinzaine sur la situation des forces françaises (ces rapports sont de M. Costa de Beauregard).

(c) Précis motivé des mouvements du corps d'armée aux ordres du général Colli, depuis la fin d'octobre 1795 jusqu'au commencement de décembre de la même année. Ce rapport, qui a été rédigé par M. Costa de Beauregard, est inséré presqu'en entier dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 289.

(d) Analyse des lettres de divers officiers en avril 1795.

(e) Positions françaises, le 23 juin 1794.

(f) Rapports de tous les chefs de corps piémontais sur les événements de la bataille de Loano.

(g) Copie du bulletin de l'armée d'Italie sur les affaires de la fin de juin 1795.

(h) Rapport de Wallis sur la bataille de Loano.

(i) Rapport de d'Argenteau sur la même bataille.

(j) Lettre de M. de Caretto sur la retraite des Autrichiens.

(k) Analyse de quelques lettres de Colli, de M. de Wins, de M. d'Hauteville et autres.

(l) Morts, blessés et prisonniers du premier bataillon de chasseurs piémontais le 23 novembre (liste nominative en italien, originale et signée Saluggia).

(m) Proclamation de Victor-Amédée.

(n) Procès-verbal d'un conseil de guerre tenu le 17 novembre 1795 au poste de Pra Robert, en vue d'en demander l'abandon à cause du mauvais temps.

(*o*) Lettre de Wallis, d'Acqui le 5 décembre 1795.
(*p*) Bulletin de nouvelles n° 37 du 14 septembre 1795 (imprimé).
(*q*) Force, division et emplacements de l'armée de Ceva, le 5 décembre 1795.
(*r*) Rapport de d'Argenteau et de divers officiers sur l'évacuation du Sambuco, par suite du mauvais temps, le 20 novembre 1795.
(*s*) Rapports sur la retraite vers Ceva, le 29 novembre 1795.

283° Memorie sullo scritto (?) d'ottobre 1795 (en italien). Actes de piraterie des Anglais et Autrichiens.

284° Lettre de Colli au Roi de Sardaigne sur la bataille de Loano (copie).

285° Ordre de M. de Montafia, le 6 décembre 1795 (original, signé).

286° Copie du rapport du général-major comte de Sonnaz sur la disposition des troupes dans la vallée de Maira, pendant la campagne de 1795.

287° Relation de la campagne de 1796 par M. de Malausséna.

288° Dislocation de l'armée autrichienne en Italie, et emplacements de l'armée piémontaise.

289° Plan motivé pour l'organisation de l'armée aux ordres du lieutenant général Colli, au commencement de la campagne de 1796.

290° Article d'une lettre écrite du Dégo en date du 2 janvier 1796 (original en italien dont la partie portant la signature, paraît avoir été déchirée avec intention).

291° Ordre aux officiers de l'état-major de Colli (original, signé Colli).

292° Rapport sur les positions françaises, du 1er février au 15 mars 1796 (ce rapport, ainsi que les suivants, paraissent être de M. de Costa de Beauregard).

293° Rapport sur les positions françaises du 15 au 30 mars.

294° Analyse de la réponse de S. E. M. le baron Thugut à M. le comte Castel Alfero.

295° Note sur la force de l'armée d'Italie à la fin de mars.

296° Rapport sur les forces françaises, du 1er au 13 avril.

297° Note précisant les mouvements des troupes autrichiennes, du 10 au 15 avril.

298° Copie des rapports des brigadiers Brempt et Vital, le 16 avril, de Pedagera et de Testa Nera.

299° Copies de divers rapports, lettres et ordres, relatifs aux affaires du 17 au 24 avril.

300° Lettre de Testa Nera, le 17 avril à 1 heure après minuit (original, dont on a enlevé à dessein la partie portant la signature. Il est probable que cette lettre est du brigadier Vital. Voir pièce n° 298).

301° Emplacement des troupes de l'armée de Colli, le 17 avril 1796.

302° Relation en italien, très longue et minutieuse, sur les combats de Dego (Il semble que cette relation doit être du curé de Dego).

303° Copie du rapport d'un officier envoyé à Dego, le 13 avril.

304° Note sur les mouvements du 13 au 21 avril.

305° Relation de l'attaque de Cosseria, le 13 avril.

306° Rapport qui paraît être du colonel du régiment de Belgiojoso.

307° Etat des officiers faits prisonniers de guerre à Cosseria et renvoyés sur parole en Lombardie (il y a à la suite de cet état des réflexions de M. de Malausséna sur l'ouverture de la campagne de 1740 entre les Prussiens et les Impériaux.

308° Ordre pour l'organisation et la marche de l'armée de Fossan, le 23 avril.

309° Organisation de l'armée à l'époque du 27 avril.

310° Proclamation de Buonaparte, après l'armistice de Cherasco (imprimé en italien).

Pièces omises dans la nomenclature du 1er volume (p. 393)

33 bis. Première disposition des troupes à l'Authion, au commencement de juin 1793.

34 bis. Fragment d'un récit des opérations aux environs du col de la Madeleine, en 1793.

35 bis. Fragment d'un récit du même genre.

38 bis. Légende d'un plan du lieutenant de l'artillerie autrichienne Zannier. Par un hasard singulier, l'original de ce plan se trouve aux Archives des cartes du ministère de la guerre français. (Voir la notice sur les cartes, dans le 1er volume, p. 399.) L'auteur de ce plan a été tué à l'affaire de Settepani, le 27 juin 1795. (Voir Arch. de Breil, pièce 248.)

56 bis. Instructions pour l'attaque d'Utelle, en septembre 1793.

57 bis. Relation des opérations d'une compagnie de milices, en 1793 et 1794.

DOCUMENTS RELATIFS A M. DE MALAUSSÉNA

EXTRAIT DES REGISTRES PAROISSIAUX DE LA PAROISSE D'AIGLUN[1]
(TRADUIT DU LATIN)

L'an du Seigneur mil sept cent cinquante trois et le septième jour du mois de mars, j'ai donné le baptême à Louis-Elzéar, né l'avant-veille, fils légitime des époux Jean-Joseph de Malaussena et Anne-Catherine Bernard. Le parrain a été Louis de Malaussena, de la paroisse de Roquestéron, et la marraine Françoise Michaelis. — Rabon, curé.

EXTRAIT DES ARCHIVES D'ÉTAT DE TURIN (SECT. IV, N° 2320)
(TRADUIT DE L'ITALIEN)

Alziari di Malaussena (Vassalo Luigi), di Giovanni Giuseppe e di Anna Caterina Bernard, nato (li 7 marzo), in Roccasterone, Nizza.

10 novembre 1772. — Cadet, avec paye de soldat, au régiment royal d'artillerie.
15 mai 1775. — Sous-lieutenant au corps royal des ingénieurs (Commission royale).
6 octobre 1776. — Lieutenant audit corps (Commission royale).
23 juin 1782. — Capitaine-lieutenant audit corps, avec la paye de capitaine d'infanterie et les privilèges attachés audit grade (Commission royale).
14 septembre 1787. — Capitaine-lieutenant audit corps, avec grade et rang d'ancienneté de capitaine d'infanterie (Commission royale).
18 mai 1790. — Capitaine effectif audit corps (Commission royale).
29 janvier 1794. — Capitaine effectif audit corps, avec grade de major, attaché à l'état-major général de l'armée, à cause de sa remarquable intelligence, de son infatigable activité, de l'application et du zèle dont il a fait preuve dans la campagne de 1793 (nella scorsa campagna), et pour la présence d'esprit qu'il a montrée dans les combats des 8 et 12 juin 1793 (Commission royale).
13 avril 1796. — Capitaine effectif, avec grade de lieutenant-colonel d'infanterie, restant attaché à l'état-major général de l'armée.
A fait les campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795, 1796 contre les Français.

1. Aiglun, arr. de Grasse, département du Var avant 1860, aujourd'hui département des Alpes-Maritimes.

EXTRAIT DES REGISTRES DE DÉCÈS DE LA COMMUNE DE BREIL (ALPES-MARITIMES) POUR L'AN 1811.

L'an mil huit cent onze et ce vingt-neuf du mois de mars, à dix heures du matin, par devant Nous Pierre-Augustin Cachiardi, homme de loi, maire et officier de l'état civil de la commune de Breglio, canton de Saorgio, département des Alpes-Maritimes, sont comparus en la maison commune les messieurs Malacria, Joseph-Antoine, âgé de soixante ans, avocat, et Revelli, Jean-Baptiste, âgé de trente-un ans, chirurgien, tous les deux domiciliés en cette commune et amis du défunt, lesquels nous ont déclaré que monsieur Alziari, Louis-Alzéar, âgé de cinquante-neuf ans, natif d'Aiglun, département du Var, et domicilié en cette commune, ex-colonel du génie au service du roi de Sardaigne, fils des défunts Jean-Joseph et d'Anne-Catherine Bernard, et époux de la dame Matton, Marie-Magdelaine, est décédé ce matin, à neuf heures et demie, dans sa maison d'habitation, sise en cette commune, et les déclarants après lecture à eux donnée du présent acte, ont signé avec Nous.

Signé : A. MALACRIA, REVELLI JEAN-BAPTISTE,
P. A. CACHIARDI.

NOTICE SUR LES CARTES

Indépendamment des cartes et croquis indiqués dans le premier volume comme ayant servi à dresser les planches qu'il contient, un très grand nombre de documents topographiques ont été utilisés, tant pour la rédaction de cet ouvrage, que pour l'établissement des planches jointes à ce second volume. En vue de faciliter les recherches, il a paru utile de donner ci-après la nomenclature des documents les plus importants, parmi ceux qui sont relatifs aux *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution.*

A. CARTES PUBLIÉES

1° Cartes des Etats du duc de Savoie, par Borgonio, à des échelles voisines du 150,000e ; éditées d'abord en 1683, puis en 1763, enfin en 1772, à la suite de retouches sur les cuivres originaux, mais seulement dans les plaines.

2° Carte dite "de Bourcet", levée de 1748 à 1754, à l'échelle de six lignes pour 100 toises $\left(\frac{1}{14.400}\right)$; commencée sous la direction de M. de Bourcet, ingénieur ordinaire du roi, et de M. de Montannel, ingénieur-géographe, achevée par ce dernier seulement, et réduite par Villaret, ingénieur-géographe, à l'échelle de une ligne pour 100 toises $\left(\frac{1}{86.400}\right)$; gravée, en 1758, par Guillaume de la Haye, et livrée au commerce sous le titre : *Carte géométrique du Haut Dauphiné et de la frontière ultérieure.* Elle ne comprenait alors ni le comté de Nice, ni la vallée de Barcelonnette, qui y ont été ajoutés en 1763, à la suite des travaux exécutés en 1759 et 1760, pour la délimitation des frontières de la Provence, du Dauphiné et de la Bourgogne.

3° Carte générale du théâtre de la guerre en Italie et dans les Alpes, par Bacler d'Albe, ingénieur-géographe, à l'échelle du 256.000e, éditée dans les premières années de l'Empire.

4° Carte des Alpes au 200.000e, éditée, en 1820, par le capitaine Raymond, ingénieur-géographe.

B. ARCHIVES DES CARTES (sect. 9 — Subd. b.)

N° 49 Piano della posizione che le truppe austriache occupano da Savona à Vado. Echelle de 74 lignes pour 100 toises. Cette carte, d'origine piémontaise, indique la position de l'armée de M. de Wins après les affaires du 25 au 28 juin 1795.

N° 53 Théâtre de la guerre en Italie en l'an III, au 340,000e. Croquis sur huilé, sur lequel sont marquées les colonnes formées pour la bataille de Loano et leurs itinéraires ; devait être joint à la relation officielle de cette bataille.

N° 60 Carte militaire démonstrative pour les mouvements de la gauche de l'armée austro-sarde et de la droite de l'armée française, depuis le 25 juin 1795, à Bagnasco, le 10 gulliet (sic) 1795; échelle du 62,500ᵉ. — Cette carte, d'origine piémontaise, a dû être faite pour le roi de Sardaigne; des mouches bleues indiquent les positions de l'armée sarde ; des mouches jaunes, celles de l'armée autrichienne ; des mouches noires, celles de la droite française ; des mouches roses, celles qui ont été abandonnées par cette droite depuis le 27 juin.

N° 268 Position de l'aile droite de l'armée d'Italie pendant la campagne de l'an II. Pas d'échelle, à peu près le 100,000ᵉ. C'est un croquis des postes entre Loano et Garessio, en 1794.

N° 271 Bataille de Loano en 1795. — C'est un croquis sans échelle et sans précision, mais très intéressant, parce qu'il donne, avec beaucoup de détails, les retranchements exécutés par les Français entre Borghetto et Balestrino, et ceux des Autrichiens entre Loano et Toirano.

N° 277 Carte des champs de bataille du Piémont, levée de 1804 à 1809 par ordre de Napoléon Iᵉʳ, à l'échelle du 10,000ᵉ. — Cette œuvre, admirable à tous égards, comprend 29 feuilles, des croquis levés et des vues prises sur le terrain, ainsi que des mémoires.

N° 279 Carte démonstrative de la ligne de défense établie sur les hauteurs de Limone, à la campagne de 1795, levée et dirigée par le baron de Mouthoux, major de l'état général et dessinée par le topographe Philippe Prato. — Cette carte, d'origine piémontaise, a dû être faite pour le roi de Sardaigne.

C. ATLAS DES ARCHIVES HISTORIQUES

1° Plan du golfe Jouan, fait au bureau de l'artillerie de l'armée d'Italie, le 4 prairial, an II, de la République démocratique et impérissable ; joint à la lettre du général Bonaparte, inspecteur des côtes du Midi, à Pille, le 28 du même mois (23 et 28 mai 1794).

2° Croquis et carte des positions françaises et piémontaises au mont Cenis en 1794, exécutés par le capitaine du génie Dabadie le jeune, sur l'ordre du général Gouvion.

3° Cartes du capitaine du génie Capitaine, indiquant les positions de la droite de l'armée des Alpes, les 4ᵉ sans-culotide an II (20 septembre 1794), 19 et 30 vendémiaire an III (9 et 21 octobre 1794), 11 et 24 brumaire (1 et 14 novembre) et 20 frimaire (10 décembre.)

4° Série de croquis des positions occupées par les Français au petit Saint-Bernard, joints aux rapports décadaires du 7 vendémiaire au 10 thermidor an III (28 septembre 1794 au 28 juillet 1795).

5° Plan de Bertrand, adjoint du génie, en remplacement du capitaine du génie Capitaine, le 20 germinal an III (9 avril 1795).

6° Reconnaissance des communications de l'armée des Alpes avec celle d'Italie, faite en vertu des ordres du général en chef Kellermann, l'an III de la République française (1795).

7° Plan sur huilé, donnant, au moyen de 11 papillons, les mouvements de la droite de l'armée française dans la Rivière de Gênes du 25 juin au 5 juillet 1795, signé Berthier, daté de Nice le 30 messidor (18 juillet) et joint au compte rendu de la retraite adressé le lendemain au comité de Salut public et au général Clarke, directeur du cabinet topographique.
8° Croquis des emplacements des divisions de l'armée des Alpes, le 20 frimaire an IV (11 décembre 1795), joint à la lettre du chef d'état-major Berthier, datée de Chambéry, le même jour.
9° Carte topographique du terrain qu'occupe la division de gauche de l'armée aux ordres du général divisionnaire Garnier, faite au quartier général de Roccabigliera, le 16 nivôse an IV (6 janvier 1796).
10° Plan de la bataille de Mondovi, au 20,000e, fait à Millesimo, le 1er floréal an XII (22 mars 1804), par la Section topographique, chargée du levé des champs de bataille de la 27e division militaire, dirigée par le chef de section Martinel.
11° Reconnaissance de l'Assiette, en messidor, an IV (juin-juillet 1796).
12° Reconnaissance militaire des environs de Château-Dauphin, faite en messidor an IV, jointe à la lettre du général de brigade Lapeyrouse, directeur des fortifications de Suse, en date du 19 messidor (7 juillet 1796). Echelle de 20 lignes pour 100 pieds.

D. SECTION TECHNIQUE DU GÉNIE

1° Cartes de la position de l'Assiette et d'une partie de la vallée de la Stura, avec la position des Barricades, dessinées sous la direction du général Haxo.
2° Cartes de Calvi, Saint-Florent et Bastia.

E. ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE (3e BUREAU)

1° Carte du département des Alpes-Maritimes, à l'échelle du 43.200e, levée par ordre du général de division Garnier et jointe à un mémoire adressé à l'empereur Napoléon Ier.
2° Levés au 10.000e, pour la délimitation des frontières au petit Saint-Bernard et au mont Cenis en 1860.

F. ARCHIVES DE BREIL

1° Plan de la redoute de Felz et de la disposition des troupes piémontaises, le 27 avril 1794, gravé par le capitaine d'état-major Maulandi.
2° Croquis à la main insérés dans la relation de M. de Malausséna.
3° Aquarelle représentant le camp de Marte ou Colla Bassa, près Saorge, en octobre 1793, trouvée à Nice par M. Moris, archiviste des Alpes-Maritimes.

LÉGENDE DU PLAN DU MONT CENIS EN 1794

par le capitaine du génie d'Abadie jeune

I. — Ouvrages Français

Grand Mont-Cenis

A. Retranchements sur la crête de la montagne, dite le Chamois, garnis de deux espingoles et d'une garde de... hommes.
B. Poste des Baracons.
C. Sentier praticable, couvert par le poste des Baracons.
D. Camp des Baracons, neuf compagnies.
E. Gorge défendue par un retranchement et deux espingoles.
F. Petit camp, de une compagnie, pour défendre la gorge E.
G. Camps des Cours, composé de trois compagnies et différents retranchements, sur la crête de la montagne qui domine le village de Ferrière.
H. Gorge de Saint-Nicolas, couverte par un camp d'un bataillon, défendue par quatre bateries garnies de sept pièces, et par plusieurs retranchements.
I. Batterie de la Mergerie, garnie d'une pièce de (?).
L. Camp des Marmottes, de une compagnie pour défendre les retranchements M.
M. Retranchements à l'extrémité de la gorge.

Petit Mont-Cenis

N. Petit camp du glacier d'une compagnie, et à mi-coteau du côté de la gorge d'Ouille.
O. Retranchements sur la crête escarpée d'un coteau, garnis de quatre pièces et quatre espingoles, battant la gorge d'Ouille.
P. Batterie du centre, garnie de deux pièces, pour défendre le col qui conduit aux Quatre Dents.
A. Abatis et retranchement pour le même objet.
R. Retranchement garni de deux pièces, pour défendre les cols d'Estravache et des Quatre-Dents.

Réserve

S. Camp de compagnies de grenadiers au quartier général.
I. Camp de réserve de trois compagnies et un retranchement garni de trois pièces et un obusier, pour protéger une retraite.
U. Batterie garnie de pièces pour le même objet.

II. — Ouvrages des Piémontais lors de la prise

1. Batterie de deux pièces de canon en fer, carabinées et se chargeant par la culasse, prise par la colonne de gauche.
2. Poste armé de fusils de rempart, pris par la même.
3. Maison retranchée, prise par la même.
4. Batterie de deux vits de mulet et de fusils de rempart, prise par la fausse attaque de gauche.
5. Poste retranché sur le haut de la montagne, pris par la première colonne de la division de gauche.
6. Retranchement évacué.
7. Batterie de deux pièces de 16, quatre pièces de 8 et un obusier, prise par la colonne de droite.
8. Retranchement évacué.
9. Batterie évacuée.
10. Batterie de deux pièces de 8, prise par la colonne de droite.
11. Corps de garde retranché, pris par la colonne du centre.
12. Redoute armée d'une pièce de 8 et d'un obusier de six pouces, prise par la colonne de droite.
13. Poste retranché armé de fusils de remparts, pris par la même.
14. Poste retranché, pris par la même.
15. Redoute armée de deux pièces de 4 courtes, prise par la même.
16. Redoute non occupée.
17. Batterie de deux pièces en fer, évacuée.
18. Poste avancé évacué.
19. Retranchement avec quatre fusils, pris par la deuxième division de la fausse attaque de droite.
20. Retranchement évacué.
21. Batterie exposée d'une pièce de 8 et deux de 4, évacuée et fait sauter.
22. Redoute du petit Mont-Cenis, armée de deux pièces de 4, longues et deux fusils de rempart, évacuée.

Nota. — Deux autres pièces de 8 ont été prises à la plaine Saint-Nicolas.

Légende de la vue du camp de Marte

Vue du camp de Marte, dans le comté de Nice, occupé par les troupes du roi de Sardaigne, dans le mois d'octobre 1793 :

1° Redoute de Marte. — 2° Redoute de Simon. — 3° Camp de 400 hommes du régiment suisse de Schmid. — 4° Camp de 1 1/2 bataillon du régiment d'Acqui, piémontais. — 5° Camp de 1/2 bataillon du même régiment. — 6° Poste de la Croix. — 7° Avant-poste le Colombié. — 8° Chemin de la Garde de la Maille. — 9° Chemin de Saorge. — 10° Chemin du quartier général de Millefourge.

Mertz fecit sur le lieu.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE
CAMPAGNE DE 1794

CHAPITRE Ier. — Conquête d'Oneille, d'Ormea, de Saorge et du col de Tende.

PAGES

CHAPITRE II. — Occupation des cols du petit Saint-Bernard et du mont Cenis.

CHAPITRE III. — Opérations combinées des armées des Alpes et d'Italie.

QUATRIÈME PARTIE
CAMPAGNE DE 1795

CHAPITRE Ier. — Surprise du col du Mont.



TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

LETTRE DE D'ARGENTEAU AU BARON COLLI

le soir de la bataille de Settepani

le 27 juin 1795

j'ai été attaqué par 8 Bataillons dont 5 étaient
des grenadiers, et conjointement avec dix chasseurs. la
bataille a été la plus vive que j'ai vu, elle a duré
près de 7 h: d'horloge; j'ai été pris par tous les côtés,
le brouillard épais qui ne se dissipe pas, leur a donné
l'occasion de se glisser par les bois immenses que je n'ai pas
encore pu faire abattre: je les ai pris en flanc et par derrière
avant que l'attaque ne se communique par devant
je plains le brave Zoppier qui a été tué auprès des
canons. j'ignore ma perte, je crois que celle de
l'ennemi passe les 1000 h:. je passerai la nuit
sous les armes, parce que je suis encore menacé.
crains que j'aurais succombé, si je n'avais commandé qu'à
des hommes; mais j'ai trouvé en eux des lions inébranlables.
vous voyez que pour le moment je ne puis faire aucun
mouvement, il serait trop dangereux; j'ai besoin
de munition, de vivres, et [illegible],
ma troupe mérite qu'on s'en occupe.

Argenteau

De ma redoute de 7 pani
le 27 à 8 h. du soir 1795

LETTRE DE RAMPON A MASSENA
le 1er avril 1796.

De la redoutte de montelesino —
a S. Xaveur et demi le 22 germinal
an 4

Général (11 avril 1796)

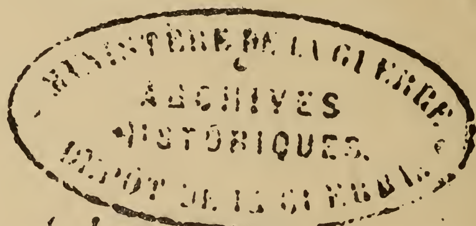
~~envoyé~~ faittes nous envoyer Sinq
Barrils des cartouches du pacquet



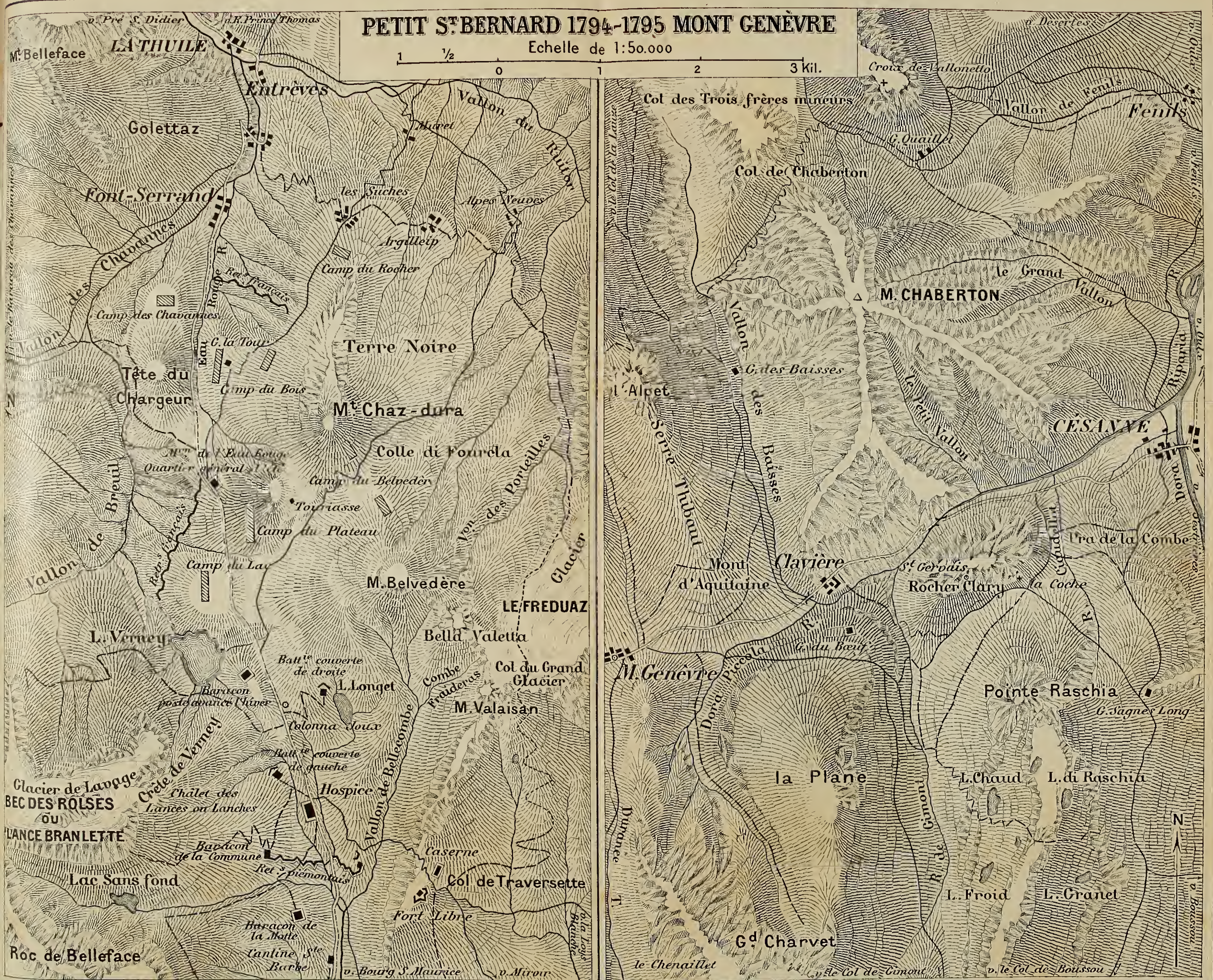
et di lamadoria —
vous nous avés promis deux pieses
de troy si nous les avions je
croy que nous les aurions debusqué
faittes nous les monter de soir et
même une ~~de~~ pieses de quatre s'il
est possible, il est durgence de
mille adouze cents hommes viennents
du coté du palais d'oréa, et allors
nous pourrions faire une vigoureuse
sortie,
nous venons den faire une dont
plusieurs braves se sont distingués
en tautres les citoyens Moreau Sergt
et ollivier carabinier de la 1re 1/2 Bgde
du fre leger — les citoyens Bataille
et cabane, houstai Sergt mor de la
21ème 1/2 Bde le citoyen fornesi
a perdut son cheval en avant du
retranchement

Jusqu'à présent nous n'avons
Vu personne de l'état major
La fusillade va toujours
Salut et respect
Rampon

N.a Le citoyen Belard Sergt de la
21eme 1/2 Bde est du nombre
de ceux qui se sont distingués



Au Général de division
Masséna commandt les deux
1eres divisions d'avant garde
à Savone

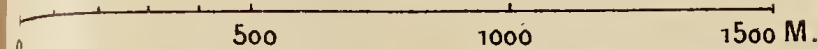


E. Morieu Sc.

Lith. Dufrénoy Paris

CHAMP DE BATAILLE DE DEGO
EN 1794 ET 1796

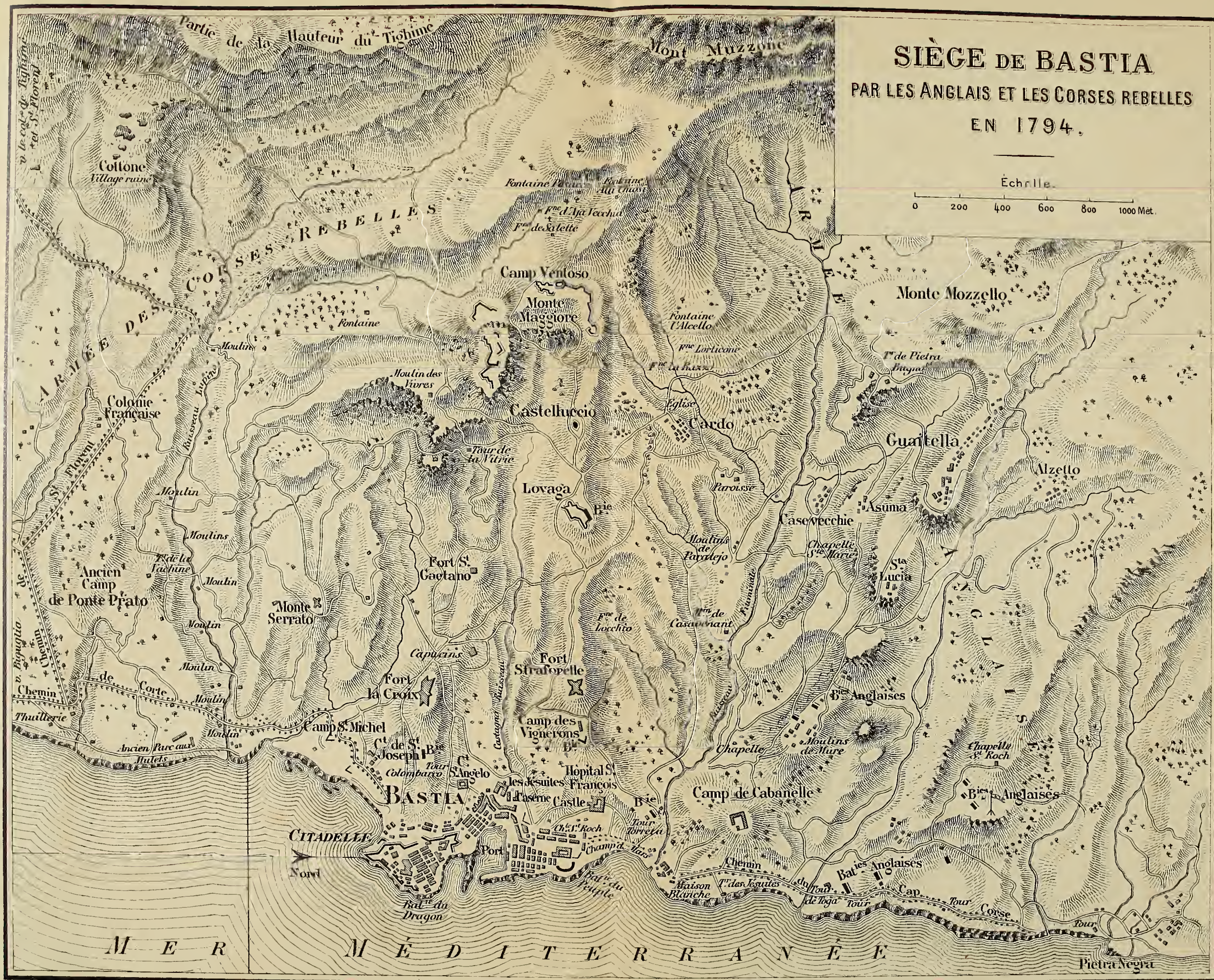
Échelle de $\frac{1}{20\,000}$





E. Morieu Sc.

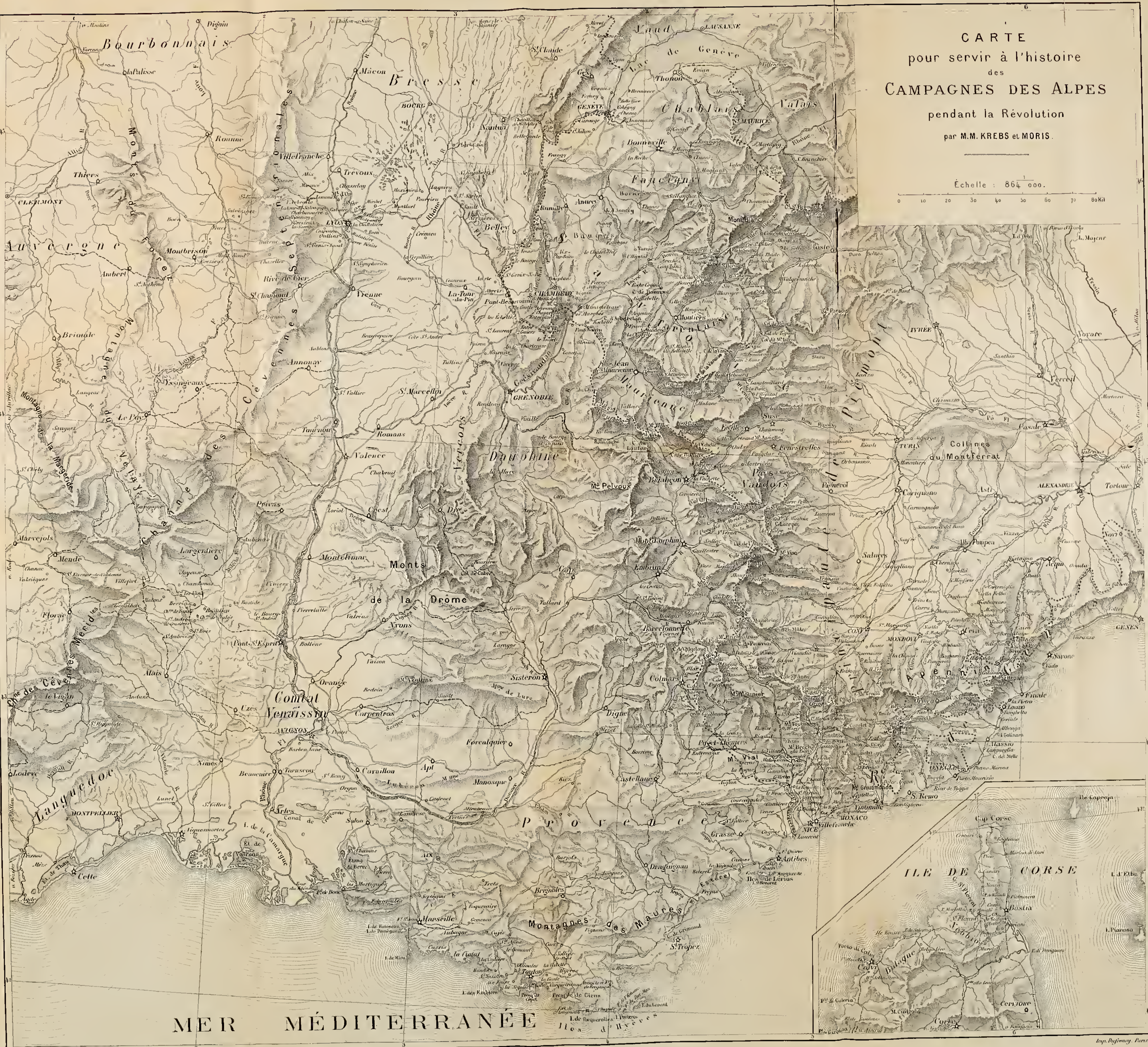
Lith. Dufrénoy_Paris.



E. Morieu Sc.
Lith. Dufrénoy _ Paris.



E. Morieu Sc. Lith. Dufrenoy _ Paris.



CARTE
pour servir à l'histoire
des
CAMPAGNES DES ALPES
pendant la Révolution
par M.M. KREBS et MORIS.
Échelle : 1/864 000.
0 10 20 30 40 50 60 70 80 Kil
Bourbonnais
Auvergne
Bresse
Vaud
Lac de Genève
Chablais
Valais
Faucigny
Dauphiné
Maurienne
Tarentaise
Piémont
Collines du Montferrat
Monts de la Drôme
Comtat Venaissin
Provence
Languedoc
Montagnes des Maures
MER MÉDITERRANÉE
Iles d'Hyères
ILE DE CORSE
Apennins
Lyon
Grenoble
Chambéry
Genève
Turin
Nice
Marseille
Toulon
Avignon
Valence
Montélimar
Orange
Sisteron
Digne
Gap
Embrun
Briançon
Montpellier
Cette
Nîmes
Arles
Alais
Uzès
Privas
Le Puy
Mende
Clermont
Thiers
Roanne
Montbrison
Vienne
Annonay
Tournon
Romans
Bourg
Mâcon
Nantua
Annecy
Thonon
Bonneville
Mont-Blanc
Suse
Pignerol
Fenestrelles
Saluces
Coni
Mondovi
Savone
Gênes
Oneglia
Vintimille
Monaco
Villefranche
Antibes
Grasse
Draguignan
Brignoles
Aix
Apt
Forcalquier
Carpentras
Cavaillon
Manosque
Castellane
Barcelonnette
Colmars
Alexandrie
Asti
Casale
Verceil
Ivrée
Aoste
Bastia
Calvi
Corte
Ile Capraja
I. d'Elbe
I. Pianosa
Cap Corse
E. Morieu sc.
Imp. Dufrenoy. Paris.

